

HENRY BIDOU

Histoire de la
GRANDE GUERRE

*avec cinquante cartes
en couleurs*

nrf



GALLIMARD

QUATRIÈME ÉDITION

Histoire de la
GRANDE GUERRE

Inu.A.46.478 HENRY BIDOU

Histoire de la GRANDE GUERRE

*avec cinquante cartes
en couleurs*

nrf

4^e édition

264028

62459
62729



GALLIMARD
Paris — 43, rue de Beaune

1023

CONTROL 35

BUCURESTI
COTA 65127

AC 128/03

B.C.U. Bucuresti



C62759

*Tous droits de reproduction, d'adaptation, de traduction réservés
pour tous les pays, y compris la Russie.*

Copyright by Librairie Gallimard 1936.

INTRODUCTION

D'une guerre à l'autre.

I. La politique des trois chanceliers. — II. La triple alliance. — III. Guillaume II. — IV. L'alliance franco-russe. — V. La Welt-politik. — VI. L'Entente cordiale. — VII. La guerre russo-japonaise. — VIII. L'affaire de Tanger et l'acte d'Algésiras. — IX. Le trouble moral en Allemagne et l'évolution de Guillaume II. — X. L'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine. — XI. Le coup d'Agadir. — XII. La course aux armements. — XIII. Les guerres balkaniques. — XIV. Le conflit austro-serbe et l'attentat de Serajevo.

I. La politique des trois chanceliers. — La puissance de l'Allemagne, après avoir crû prodigieusement pendant un demi-siècle, s'est effondrée en quatre ans d'une guerre que trop d'Allemands ont voulue. Nul événement depuis la Révolution française n'est plus dramatique; nul n'est plus lourd de conséquences : quatre années de massacres, de misère et de famine; neuf millions de morts; la face du monde changée en figure et en lignes de forces; l'Europe quasi ruinée; l'Amérique et l'Asie intervenant dans la politique universelle; des principes nouveaux, un équilibre nouveau, des États nouveaux; et voici que des anciens problèmes résolus d'autres problèmes surgissent.

La guerre qui a détruit l'hégémonie de l'Allemagne est sortie, comme cette hégémonie même, du traité de Francfort. Non que la France, en 1914, toute fidèle qu'elle fût à ses souvenirs, ait eu encore le désir de prendre une revanche. Les nationalistes les plus décidés y avaient renoncé. Les socialistes espéraient que l'union des prolétaires la rendrait impossible (1). La politique allemande, fille de la victoire, portait au contraire le germe d'une guerre nouvelle, et ce germe se développait avec elle. « Depuis 1871, toute la politique extérieure de l'Allemagne, et l'on peut ajouter de la plupart des États européens, fut dominée par la question de l'Alsace-Lorraine. Le régime de la paix armée, le groupement des États européens dans deux systèmes d'alliance; la guerre actuelle : autant de conséquences de la violence qui fut faite en 1871 à deux provinces françaises (2). »

La guerre de 1870 a transformé les destinées de l'Allemagne. Pendant le siège de Paris, les princes des États du Sud offrirent leur accession à la Confédération du Nord. Sur la proposition du roi de Bavière, les noms historiques d'empire et d'empereur furent

(1) Jaurès disait à Montmartre, dans une réunion publique, en mai 1914 : « Quatre millions et demi de socialistes se lèveraient comme un seul homme en Allemagne, pour exécuter le Kaiser s'il voulait déchaîner la guerre. »

(2) G. Lacour-Gayet, *Bismarck*, Paris, 1918, p. 162.

rétablis. L'Empire allemand fut inauguré à Versailles, le 18 janvier 1871. Ainsi la guerre unifia l'Allemagne sous l'hégémonie du roi de Prusse, commandant à l'armée la plus puissante, souverain de l'Etat le plus étendu, et investi de la dignité d'empereur.

La guerre agrandit l'Allemagne. Trois départements, 1 million 500.000 hectares peuplés de plus de 1.500.000 âmes, enlevés à la France, devinrent la Terre d'empire d'Alsace-Lorraine. Enfin une transformation profonde, d'un pays pauvre et agricole, fit un pays industriel, riche et surpeuplé.

Mais en même temps le traité de Francfort ouvrit entre la France et l'Allemagne un procès sans prescription. La France une fois vaincue et mutilée, le vainqueur vécut dans la méfiance, le soupçon, la crainte d'une revanche. « Les jeunes gens ne se figurent pas, les générations futures ne comprendront jamais ce qu'a été l'existence des patriotes français de 1871 à 1891. Pendant ces vingt années, nous avons vraiment vécu sous le couteau. D'abord l'occupation étrangère, les querelles hargneuses d'un vainqueur implacable, l'exploitation sans mesure et sans pitié de notre faiblesse... Périodiquement des alarmes plus graves. En 1875, sous prétexte que notre armée se réorganisait trop vite; en 1887, parce que notre ministre de la Guerre déplaisait au Chancelier; en 1891, parce que nos artistes refusaient d'exposer leurs œuvres à Berlin (1). »

L'alerte de 1887 survint pendant une période de tension, consécutive à l'effervescence qui se faisait autour du général Boulanger, ministre de la guerre. Schnaebelé, commissaire spécial de Pagny-sur-Moselle, attiré en Allemagne par son collègue allemand, fut arrêté et conduit à Metz. Le gouvernement français fit représenter à Berlin que le fait d'avoir été invité à franchir la frontière conférait à Schnaebelé l'immunité de parlementaire. Le vieil empereur Guillaume reconnut la justesse de la thèse et fit relâcher Schnaebelé. — L'alerte de 1891 fut très vive. L'impératrice mère, qui faisait un séjour à Paris, et avec trop d'éclat, fut huée devant l'ambassade d'Allemagne. Le baron Marshall demanda des réparations de la façon la plus cassante. M. Ribot, ministre des Affaires étrangères, conjura la catastrophe.

Le prince de Bismarck, chancelier de l'Empire allemand, cherchait un système de points d'appui contre la France. Le premier fut l'accord des trois empereurs d'Allemagne, d'Autriche et de Russie, ou plutôt des trois chanceliers. Il existait entre la Russie et la Prusse une amitié d'un siècle. Cette amitié avait permis les victoires de 1870. Guillaume I^{er} écrivait à Alexandre II, le 27 février 1871 : « La Prusse n'oubliera jamais que c'est à Votre Majesté qu'elle doit l'heureuse issue de la guerre. » D'autre part, dès le lendemain de Sadowa, en 1866, Bismarck, vainqueur de l'Autriche, avait songé à se rapprocher d'elle. « Il faut, conseillait-il au roi le 26 juillet 1866, nous réserver la possibilité de renouer avec l'adversaire actuel. » La paix de Nikolsburg, accordée relativement à bon compte, ne laissa pas de rancune durable au vaincu. « Pendant quelques années, très peu d'années, il allait se borner à boudier. Puis

(1) E. Denis, *la Guerre*, Paris, 1915, pp. 133-134.

quand il vit son vainqueur lui faire des avances pour une réconciliation, il... s'empressa d'accourir (1). »

Les bases de l'entente entre les trois Empires furent jetées en novembre 1871. Le chancelier russe Gortchakov, puis le tsar Alexandre II allèrent à Berlin; quelques semaines plus tard, l'empereur Guillaume I^{er} rencontra à Ischl l'empereur François-Joseph; le prince de Bismarck rencontra à Gastein le chancelier d'Autriche-Hongrie. En septembre 1872, Alexandre II et François-Joseph vont à Berlin, qui semble la capitale diplomatique de l'Europe. Le roi d'Italie, Victor-Emmanuel I^{er}, s'y rend à son tour en septembre 1873. Dans cette même année, l'empereur d'Allemagne va à Saint-Pétersbourg. Les visites que se font les quatre souverains rendent plus sensible l'isolement où la France est tenue.

II. La Triple Alliance. — L'Entente ne dura ni entre la Russie et l'Allemagne, ni entre la Russie et l'Autriche-Hongrie.

Au printemps de 1875, l'Allemagne avait ouvertement menacé la France d'une nouvelle guerre. Un journal officieux, la *Post*, avait publié le 8 avril un article intitulé : « La Guerre est-elle en vue ? » avec cette conclusion : « Oui, certes, la guerre est en vue, ce qui n'empêche pas que le nuage peut se dissiper. » Le 5 mai, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, prince de Hohenlohe, s'était rendu au Quai d'Orsay pour exprimer les doléances de son gouvernement touchant l'organisation militaire de la France. Au même moment, le 10 mai, le tsar allait à Berlin. Gortchakov, qui l'avait accompagné, eut avec Bismarck une conférence, à laquelle assista l'ambassadeur d'Angleterre. Cette intervention de la Russie et de l'Angleterre sauva la France et irrita violemment Bismarck. « Il conseillait à Gortchakov de faire frapper des écus avec cet exergue : Gortchakov protège la France; il lui conseillait encore de paraître sur un théâtre déguisé en ange gardien avec une robe blanche et des ailes au milieu d'un beau feu de Bengale (2). »

Une belle occasion s'offrit bientôt à Bismarck de se venger de la Russie. Dans l'été de 1875, une insurrection éclata dans la province turque d'Herzégovine, et une fois de plus la question d'Orient se trouva posée devant l'Europe. Deux années s'écoulèrent en pourparlers et en conférences, tandis que les massacres de chrétiens continuaient. Enfin, en avril 1877, la Russie se décida à attaquer seule la Turquie. La Roumanie se joignit à la Russie. Les Russes ayant pris Plevna traversèrent le Balkan, la plaine de Thrace, arrivèrent aux portes de Constantinople et, le 3 mars 1878, dictèrent la paix à San Stefano.

Le point principal était la formation d'une principauté de Bulgarie, tributaire de la Porte, mais autonome, allant du Danube au Nord à la mer Egée au Sud, avec un territoire de 164.000 kilomètres carrés. L'indépendance de la Serbie, du Monténégro, de la Roumanie était consacrée. La Turquie cédait à la Russie la Dobroudja et la Russie la donnait à son tour à la Roumanie. La

(1) G. Lacour-Gayet, *Bismarck*, p. 88.

(2) Id., *ib.*, p. 177.

Roumanie, en retour, rendait à la Russie le lambeau de Bessarabie qu'elle lui avait enlevé en 1856. La Russie recevait des agrandissements dans l'Est de l'Asie Mineure et une indemnité de guerre. Enfin la Turquie s'engageait à introduire chez ses sujets chrétiens les réformes stipulées dans les conférences précédentes.

Le traité souleva une vive émotion en Europe. On ne douta point que, sous le nom de Bulgarie, la Russie elle-même s'installât sur la mer Egée. Déjà l'Angleterre inquiète faisait venir des troupes des Indes et envoyait sa flotte dans les Détroits. L'Autriche, dont l'Allemagne détournait habilement les ambitions vers l'Orient, et qui avait espéré en vain la Bosnie-Herzégovine, voyait avec colère un nouvel Etat slave, ou du moins slavisé, se former en face d'elle. La Roumanie elle-même était mécontente de devoir rétrocéder la Bessarabie. Elle massa 150.000 hommes sur les Carpathes. Les Turcs en avaient 160.000 devant Constantinople.

L'Allemagne affecta la neutralité, la bienveillance envers tout le monde. « Je ne conseillerai pas une participation active de l'Allemagne à ces affaires, avait dit Bismarck le 7 décembre 1876 au Reichstag, car je n'y vois pas en somme pour l'Allemagne un intérêt qui vaille seulement — excusez la rudesse de l'expression — les os d'un fusilier poméranien. » Quand, le 20 mai 1878, Chouvalof demanda à Bismarck si la Russie pouvait compter sur l'Allemagne dans un conflit avec l'Autriche, le chancelier refusa de répondre.

Cependant la Conférence de Londres, en 1871, avait décidé que d'importantes modifications nationales ne pourraient être faites en Turquie que du consentement des puissances contractantes. L'Angleterre et l'Autriche demandèrent donc la réunion d'un congrès. Il s'ouvrit à Berlin le 13 juin et dura jusqu'au 13 juillet. La Bulgarie de San Stefano fut coupée en trois tronçons, dont un seul conserva une indépendance relative. Les provinces turques de Bosnie et d'Herzégovine, quoique de race serbe, furent occupées et administrées par l'Autriche-Hongrie.

L'Autriche recevait, douze ans après Sadowa, une belle compensation. La Russie, à qui on arrachait les fruits de sa victoire, fut très irritée contre l'Allemagne. Le tsar, dans une lettre à l'empereur Guillaume, lui reprocha de sacrifier les intérêts de la Russie et accusa formellement Bismarck. Celui-ci riposta en se rapprochant plus étroitement de l'Autriche par un traité d'alliance, qui fut ratifié le 15 octobre 1879. Cependant, en 1881, l'entente des trois Empires fut replâtrée par un traité de neutralité, d'une durée de trois ans, pour le cas où l'un d'eux serait attaqué par une quatrième puissance. Mais on signa avec répugnance à Vienne, avec méfiance à Saint-Pétersbourg.

Bismarck avait en vue un autre système, une triple alliance avec l'Autriche et l'Italie. L'Italie était exaspérée contre la France qui avait fait en 1881 l'expédition de Tunisie. Le traité de la Triple Alliance fut signé à Vienne le 20 mai 1882. On peut le résumer ainsi. L'Allemagne attaquée par la Russie peut compter sur l'Autriche et l'Autriche sur l'Allemagne; l'Italie attaquée par la France peut compter sur l'Allemagne et sur l'Autriche; l'Allemagne atta-

quée par la France peut compter sur l'Italie ; chacune des trois puissances si elle attaque elle-même peut compter sur la neutralité des deux autres. En adoptant ce nouveau système, Bismarck ne renonçait pas au premier, c'est-à-dire à l'alliance des trois empires. Le 21 mars 1884, ceux-ci signaient une nouvelle convention. Ce double jeu et cette contre-assurance rendaient Bismarck le maître de la politique européenne.

Cependant, pour prix de sa neutralité ou de son intervention, l'Italie demandait des compensations ; l'Autriche refusait. En 1886, il semblait que l'alliance serait dénoncée. Bismarck la consolida au contraire en 1887, en lui donnant cette fois un caractère nettement offensif. Le traité entre l'Autriche et l'Italie prévoyait des compensations pour l'une si l'autre modifiait le *statu quo* dans les Balkans ou sur l'Adriatique (1). Le traité entre l'Allemagne et l'Italie encourageait l'Italie, si la France s'étendait en Tripolitaine ou au Maroc, à lui déclarer la guerre, qui serait faite à la charge commune des deux alliés. L'Allemagne promettait, en termes voilés, mais nets, la Corse et Nice.

Parallèlement, le traité de 1884, entre l'Allemagne et la Russie, était renouvelé le 18 juin 1887. En s'engageant à ne pas permettre la restauration en Bulgarie du prince de Battenberg, en reconnaissant la prédominance de l'influence russe sur le pays, en promettant son appui à la Russie au cas où elle fermerait la mer Noire, l'Allemagne tournait clairement la pointe de l'accord contre l'Angleterre. Cependant, le 22 novembre, cinq mois après avoir signé ce traité, Bismarck, dans une longue lettre à lord Salisbury, se répandait en protestations d'amitié et cherchait à lui persuader qu'ils avaient partie commune contre la France et la Russie. Le chancelier jouait triple jeu.

De son côté, la Russie, par ce même traité du 18 juin 1887, s'engageait à la neutralité en cas de guerre, soit contre l'Autriche, soit contre la France à condition que l'Allemagne ne fût pas l'agresseur.

Le traité resta secret jusqu'au jour où Bismarck, en disgrâce, en révéla l'existence, en 1896, dans les *Hamburger Nachrichten*.

III. Guillaume II. — Cependant, le 9 mars 1888, le vieil empereur Guillaume I^{er}, âgé de quatre-vingt-douze ans, mourait. Son successeur, Frédéric III, atteint d'un cancer à la gorge, ne régnait que pendant trois mois d'agonie. Il mourait le 15 juin, et un jeune homme de vingt-neuf ans, nerveux et instable, fougueux, universel, Guillaume II, lui succédait. Son intime ami Phili d'Eulenburg a tracé de lui des portraits saisissants : « Il veut briller, tout faire et tout décider de lui-même : malheureusement, ce qu'il veut faire lui-même tourne souvent mal. Il aime la gloire, est ambitieux et jaloux. Pour lui faire adopter une idée, il faut que cette idée ait l'air de venir de lui. Volontiers, il pousse les autres à aller énergiquement de l'avant ; mais au premier faux pas, il vous abandonne (2). » Le chancelier Bulow cite d'autres mots d'Eulenburg sur l'empereur :

(1) C'est ce que l'Autriche refusera d'accomplir en 1914.

(2) Maurice Beaumont, *L'Affaire Eulenburg et les origines de la guerre mondiale*, Paris, 1933, pp. 98-99.

« Notre cher empereur ne peut pas supporter qu'un autre que lui monte en scène... Il rêve, pour ne pas dire il ment, comme chante l'oiseau qui niche dans les branches... C'est un mélange de sentiments féodaux et de passions commerciales... Après onze ans de règne, il a gardé sa manière explosive, dans le sentiment de son expérience qui n'est pas une expérience. » — Enfin, dans une lettre de 1903, ce tragique crayon : « L'empereur arpente le pont des heures durant, l'air hagard. Il me faisait une impression terrible : pâle, violent, pérorant, jetant autour de lui des regards inquiets et accumulant mensonges sur mensonges. »

Tel était l'homme : dangereux par son désir de paraître, le caractère personnel qu'il donnait aux choses, ses éclats et l'illusion où il était d'avoir du génie. Des airs de paladin avec l'esprit d'avidité le plus brutal. « Planant sur le tout, deux idées fixes : accroître la fortune de son Empire et rehausser son propre prestige (1). »

Le nouvel empereur affecta d'abord pour le vieux chancelier de l'admiration et de la tendresse. Mais, le 17 mars 1890, il exigeait sa démission et il la lui arrachait le 20.

IV. L'alliance franco-russe. — La Russie isolée à l'Est de l'Europe et la France isolée à l'Ouest se rapprochèrent. En juillet 1891, l'amiral Gervais arrivait à Cronstadt avec une escadre française, et, le 22 août, M. Ribot signait avec l'ambassadeur russe, M. de Mohrenheim, l'accord par lequel les deux pays s'engageaient à se défendre mutuellement en cas d'attaque, par tous les moyens qui seraient à leur disposition. L'amitié était transformée en alliance par la convention militaire d'août 1892 et le traité de mars 1894.

Ce traité n'avait aucun caractère offensif contre l'Allemagne. Le chancelier allemand, M. de Caprivi, pouvait dire au Reichstag, le 27 novembre 1891, après Cronstadt : « J'ai la conviction très ferme — ferme comme un roc — que les intentions personnelles du tsar sont les plus pacifiques du monde. » Ses ministres n'étaient pas plus belliqueux. M. de Giers, qui avait succédé à Gortchakov en 1882, et qui conserva jusqu'à sa mort en 1895 la direction des affaires étrangères, eût été plutôt partisan d'une entente avec Berlin; il y donnait, en revenant de Paris, l'assurance de ses intentions pacifiques. En 1894, Nicolas II épousa une princesse allemande. Bien mieux, le rapprochement franco-russe semblait coïncider avec un rapprochement franco-allemand. En 1895, une escadre française assistait à côté d'une escadre russe à l'ouverture du canal de Kiel.

La Russie s'engageait à ce moment dans une politique d'Extrême-Orient, très rassurante pour l'Allemagne. La France, de son côté, sous l'impulsion de M. Hanotaux, qui dirigea les Affaires étrangères presque sans interruption de mai 1894 à janvier 1898, poursuivait une politique coloniale, qui se terminait par le grave conflit de Fachoda avec l'Angleterre. Dans le même temps, la France était distraite de la politique extérieure par le procès Dreyfus (1897-1900) qui ébranlait le pays, provoquait une explosion d'antimilita-

(1) E. Denis, *la Guerre*, p. 214.

risme, divisait l'armée et désorganisait la défense nationale. Enfin, la politique anglaise, de 1886 à 1892, durant le ministère de lord Salisbury, avait été une amitié très nette avec la Triple Alliance. Lord Rosebery, en prenant possession du Foreign Office en 1892, fit savoir aux ambassadeurs des trois Etats qu'il continuait la politique de son prédécesseur. Lord Salisbury revenant au pouvoir, en 1895, reprit naturellement la même voie. D'autre part, l'Angleterre était successivement engagée dans la conquête du Haut-Nil, puis dans la guerre des Boers, qui dura jusqu'en 1903.

V. *La Weltpolitik*. — La situation de l'Allemagne était merveilleuse : la France déchirée, l'Angleterre distraite, et ces deux puissances presque en armes l'une contre l'autre ; la Russie occupée en Extrême-Orient ; l'Europe tout entière ou asservie, ou embarrassée, ou impuissante. Guillaume II, jeune, théâtral, soutenu par la volonté de puissance de son peuple, partit à la conquête de l'univers. Cette conquête s'appela la *Weltpolitik*, la politique mondiale, et commença vers 1892.

Les ambitions allemandes s'étendent à l'univers entier. En 1896, Guillaume II essaie de mettre la main sur la vallée de l'Orénoque. Le Brésil et les Etats-Unis se rapprochent pour lui barrer la route. En 1897, il met en Chine la main sur Kiao-tchéou. En 1898, il fait en Turquie le voyage triomphal où il apparaît comme le protecteur de l'Islam, et, en 1903, le sultan signe le firman qui concède à une compagnie allemande le chemin de fer de Konia à Bagdad : c'est la Mésopotamie aux Allemands. En 1899, il achète à l'Espagne dans le Pacifique les Carolines et les Mariannes.

Sa politique est d'une duplicité soutenue. « Il échange avec Washington des messages affectueux et il pousse sournoisement l'Angleterre contre les Etats-Unis. Au moment du raid Jameson (1896), dans un télégramme retentissant, il félicite le président Krüger qui défend vigoureusement l'indépendance de son pays, et il fournit aux généraux anglais — du moins s'en est-il publiquement vanté — le plan sans lequel ils n'auraient, paraît-il, jamais soumis le Transvaal, pendant qu'à diverses reprises il sonde la Russie et la France pour savoir si elles ne consentiraient pas à intervenir contre l'Angleterre. Au moindre prétexte, il nous décoche ses sourires les plus galants et ses déclarations les plus pressantes, alors que, sous main, il travaille à détacher de nous nos alliés... Il courtise délicatement sa grand'mère Victoria, pendant qu'il médite les moyens de briser la puissance de l'Angleterre. Sous l'œil complaisant de ses douaniers, les terroristes russes introduisent par ballots les pamphlets nihilistes qui préparent la chute de son ami Nicolas II, à qui il a promis son appui le plus chaleureux contre les révoltés. Ses agents soutiennent sourdement les menées irrédentistes, pour compromettre l'Italie son alliée (1). »

Ce règne de longue fourberie donne en apparence de splendides résultats. Le pays, qui nourrissait à peine 40 millions d'habitants en 1870, en nourrit 60 millions en 1905. « Hambourg atteint

(1) E. Denis, *la Guerre*, pp. 144-145.

Liverpool, dépasse Anvers et Rotterdam, laissant loin derrière lui Marseille et Gênes. Le chiffre du commerce extérieur bondit de moins de 9 milliards de francs en 1890 à près de 14 milliards en 1903. Les banques de l'Allemagne et ses compagnies de navigation étendent leur réseau sur le monde entier; ses colons et ses commis voyageurs inondent les régions les plus diverses (1). »

VI. L'Entente cordiale. — Ces ambitions multiples et ondoyantes, cette politique d'accaparement, en inquiétant tout le monde, suscitèrent des résistances. Il était fatal qu'une telle prospérité, avec de telles prétentions, éveillât la méfiance britannique. La politique séculaire de l'Angleterre consiste à lutter de toutes ses forces contre tout Etat qui cherche à renverser en sa faveur l'équilibre européen et à dominer le monde. Que, d'autre part, la rivalité commerciale entre l'Angleterre et l'Allemagne ait été un des faits principaux de la politique dans les dix années qui ont précédé la guerre, c'est certain. Que cette rivalité ait porté la guerre en germe, c'est possible. Il faut cependant remarquer que « ni d'un côté ni de l'autre, l'influence des hommes d'affaires ne semble s'être exercée dans un sens belliqueux : ...à Londres, jusqu'à la dernière minute, la Cité s'est montrée fermement attachée à la paix (2) ».

D'après sir Edward Grey, la politique de l'Angleterre aurait été la suivante. Fondée sur le principe de l'égalité de la flotte britannique avec les deux flottes les plus importantes, qui étaient la française et la russe, elle aurait cherché un appui contre la Russie, en s'alliant au Japon en 1902. Quant à la France, l'Angleterre pouvait la neutraliser pareillement en s'alliant à l'Allemagne. Encore en 1899, Chamberlain, champion de l'impérialisme anglais, disait à Leicester : « Il y a encore autre chose que je me figure que tout homme anglais clairvoyant a dû désirer depuis longtemps : c'est que nous ne restions pas isolés pour toujours du continent, et je considère que dès l'instant que se formula cette aspiration, il devint évident à tous que l'alliance naturelle doit être entre nous et le grand Empire allemand... Quel intérêt avons-nous qui soit opposé à celui de l'Allemagne? » Cet appel ne fut pas entendu à Berlin. Dès l'année suivante, l'Allemagne commença à construire une grande flotte. L'Angleterre, de son côté, s'entendit avec la France.

Le 22 janvier 1901, le roi Edouard VII succédait à la reine Victoria. « Assurément, écrit M. Poincaré, le roi Edouard VII n'a pas pris dans la direction de la diplomatie britannique toute la part personnelle que son impérial neveu lui a prêtée dans ses annotations rageuses de 1914, ni même celle que s'est souvent représentée l'imagination française. C'était un chef d'Etat constitutionnel qui respectait l'indépendance des ministres de la Couronne; mais son expérience et sa valeur intellectuelle lui donnaient une grande autorité sur le gouvernement royal, et son influence n'a certainement pas été étrangère à l'heureux rapprochement de l'Angleterre et de la France. » Edouard VII vint à Paris, dès le

(1) E. Denis, *la Guerre*, pp. 145-146.

(2) J. Isaac, 1931. *Le problème des origines de la guerre*, Paris, 1933, p. 15.

mois de mai 1903, saluer le président Loubet. Accueilli d'abord très froidement, en trois jours il avait conquis la capitale. Le président, quelques semaines plus tard, fut accueilli chaleureusement à Londres. La réconciliation des deux pays s'accomplissait. « Par une série de conventions partielles, dit encore M. Poincaré, la plupart des questions coloniales qui nous avaient divisés étaient déjà résolues; le 8 avril 1904, M. Delcassé signa avec le gouvernement anglais un accord qui supprimait les derniers points de friction, en réglant par des concessions mutuelles les intérêts des deux nations là où ils étaient précisément les plus exposés à se heurter, en Egypte et au Maroc. Cet accord du 8 avril 1904 a été pour la France et pour l'Europe, comme l'alliance franco-russe de 1891-1893, le point de départ d'une ère nouvelle. »

Il n'y eut entre l'Angleterre et la France aucun pacte diplomatique. Les états-majors se mirent en relations pour étudier les programmes éventuels de défense commune, mais aucun engagement ne fut pris. Le 10 janvier 1906, l'ambassadeur de France, Paul Cambon, avait demandé à sir Edward Grey, ministre des Affaires étrangères, « si, dans l'éventualité d'une agression de l'Allemagne contre la France, la Grande-Bretagne serait disposée à apporter à la France une aide militaire ». L'Angleterre était alors en période électorale et, en l'absence du Premier ministre, sir Edward Grey ne put répondre. « Je ne pouvais qu'affirmer ma conviction personnelle que si la France se trouvait attaquée par l'Allemagne à la suite d'une question issue de l'accord récemment conclu par nos prédécesseurs avec le gouvernement français, l'opinion publique en Angleterre se manifesterait fortement en faveur de la France (1). »

Paul Cambon posa de nouveau la question le 31 janvier, après les élections, et la conversation s'engagea à fond. Le ministre anglais répondit : 1° que l'absence d'engagement formel n'amènerait pas de perte de temps en cas de crise, comme c'était l'argument des Français, les militaires des deux pays s'étant concertés; 2° que l'effet moral d'un engagement formel (autre argument des Français) avait été déjà obtenu par la déclaration faite à plusieurs reprises à l'ambassadeur d'Allemagne que « si l'Allemagne s'en prenait à la France à cause de notre accord sur le Maroc, le sentiment public serait si violent qu'aucun gouvernement britannique ne pourrait rester neutre »; 3° qu'un engagement formel entraînerait pour l'Angleterre un droit corrélatif d'intervenir dans la politique française. — Pour ces trois raisons, sir Edward Grey pria M. Cambon de réfléchir « si la situation actuelle n'était pas si satisfaisante qu'il semblait inutile de la modifier comme il le désirait par une déclaration formelle ».

Le gouvernement britannique se tint fermement à ce refus. Encore en 1911, les conversations entre experts militaires paraissaient elles-mêmes inopportunes à M. Asquith, qui écrivait à sir E. Grey, le 5 septembre : « Mon cher Grey, des entretiens tels que celui qui a eu lieu entre le général Joffre et le colonel Fairholme me

(1) *Mémoires de Edward Grey vicomte de Fallodon*, tr. fr., Paris, 1927, p. 81.

paraissent assez dangereux, surtout pour ce qui a trait à l'éventualité d'une coopération britannique. Il ne faudrait pas encourager les Français... à établir leurs plans sur des suppositions de ce genre. »

En 1912, quelques ministres anglais demandèrent à ceux de leurs collègues qui siégeaient à la Commission de Défense Impériale l'affirmation écrite que l'Angleterre avait réservé toute sa liberté d'action. L'affirmation fut faite sous forme d'une lettre écrite par sir Edward Grey à M. Paul Cambon, le 22 novembre, et d'une réponse de celui-ci le lendemain. Après avoir rappelé une fois de plus que les consultations des experts militaires ne restreignaient en rien la liberté que les gouvernements se réservaient de décider ultérieurement si oui ou non ils se prêteraient mutuellement une aide militaire, sir E. Grey ajoutait :

« Je suis tout à fait d'avis que si l'un de nos gouvernements avait de graves raisons de s'attendre à une attaque non provoquée d'une tierce puissance, ...il lui faudrait immédiatement discuter avec l'autre l'opportunité d'agir de concert pour empêcher l'agression et sauvegarder la paix, et dans ce cas les mesures qu'ils seraient disposés à prendre en commun. Si ces mesures entraînaient une action militaire, les plans élaborés par les états-majors seraient aussitôt pris en considération et nos gouvernements décideraient alors de leur mise en œuvre. » Ainsi tout n'allait qu'à un engagement de se concerter. M. Paul Cambon répondit dans le même sens.

D'autre part, en 1902, l'Italie, tout en renouvelant la Triple Alliance, avait donné à notre ambassadeur l'assurance écrite que, dans une guerre où nous ne serions pas les agresseurs, elle observerait scrupuleusement la neutralité. Elle a tenu parole en 1914.

VII. La guerre russo-japonaise. — Un événement d'une portée immense allait modifier une fois de plus le jeu des forces en Europe.

Après la défaite infligée aux Chinois par les Japonais en 1895 et la curée européenne qui avait suivi, l'empereur Kouang Siu essaya de réformer la Chine sur le mode européen, comme avait fait le Japon trente ans plus tôt. Mais l'impératrice mère Tseu-hi, représentant l'aristocratie mandchoue, le détrôna trois mois plus tard, le 20 septembre 1898, cassa tous les décrets de réforme et remplaça l'esprit européen par une démagogie nationaliste dont l'instrument fut la société secrète des Boxeurs. Entraînée par les Boxeurs, la populace de Pékin assaillit le 13 juin 1900 les légations. Le 20, Tseu-hi déclara la guerre aux puissances européennes, au Japon et aux Etats-Unis.

Les légations furent délivrées le 14 août par une colonne où les Japonais jouèrent le premier rôle. Tseu-hi s'enfuit et écrivit au tsar pour lui rappeler l'antique alliance des deux empires. Elle obtint son pardon, mais les Russes se firent payer cet office en occupant toute la Mandchourie. En 1903, l'amiral Alexeief fut installé à Port-Arthur comme lieutenant du tsar dans les districts orientaux de la Sibérie et les provinces chinoises occupées par les armées russes (Mandchourie et Liao-Tong). « C'était la constitution

d'une vice-royauté moscovite d'Extrême-Orient dont l'Empire du Milieu n'était plus qu'un satellite (1). »

L'établissement de la Russie en Mandchourie inquiéta les Anglais à tel point que, sans penser au grave danger pour les maîtres de l'Inde de s'unir à des Asiatiques contre des Européens, ils s'allièrent avec le Japon. Le 30 janvier 1902, le marquis de Lansdowne conclut avec M. Hayashi un pacte d'assurance réciproque contre la Russie. L'Angleterre et le Japon, tout en reconnaissant l'intégrité de la Chine et de la Corée, se réservaient d'y intervenir si leurs intérêts étaient menacés. Si le Japon était attaqué par deux puissances à la fois, l'Angleterre promettait son concours armé : aucune coalition européenne n'était donc possible contre le Japon. Celui-ci, ayant les mains libres, déclara la guerre à la Russie en février 1904. L'armée japonaise força le passage du Yalou le 1^{er} mai, battit les Russes à Liao-yang au mois d'août, au Chaho en octobre, enfin à Moukden dans une bataille décisive qui dura du 23 février au 10 mars 1905. La flotte de la Baltique, qui venait à la rescousse par le détroit de Malacca, fut détruite en quelques heures, le 27 mai, dans le détroit de Tsoushima. La guerre était finie. La paix fut signée à Portsmouth (Etats-Unis) le 5 septembre 1905. La Russie céda au Japon le sud de l'île de Sakhaline, lui transférait tous ses droits et concessions sur Port-Arthur, le Liao-tong et la Mandchourie méridionale, se désintéressait en sa faveur des affaires coréennes. La Corée passa sous le protectorat du Japon (17 novembre 1905), qui l'annexa enfin le 22 août 1910.

La victoire japonaise a eu pour l'avenir de l'Asie un effet immense et qui n'est pas épuisé, en détruisant le prestige militaire des Européens. Elle a eu aussi une influence immédiate sur les affaires européennes. La défaite de la Russie provoqua dans ce pays une révolution. Le tsar céda et, par le manifeste du 30 octobre 1905, il accorda des réformes et convoqua une assemblée, la Douma. Une vie politique rudimentaire commença en Russie. Des partis s'organisèrent. D'autre part, la révélation de la faiblesse moscovite et l'établissement de la Constitution calmèrent la défiance de l'Angleterre contre sa vieille rivale en Asie et rendirent possible un rapprochement anglo-franco-russe. Enfin la défaite russe enhardit les puissances de l'Europe centrale : devant la Russie momentanément désarmée, l'Allemagne au Maroc, l'Autriche en Orient se risquèrent à des campagnes de provocations et de violences.

VIII. *L'affaire de Tanger et l'acte d'Algésiras.* — L'accord du 8 avril 1904 entre la France et l'Angleterre donnait à celle-ci sa liberté d'action en Egypte, à celle-là le droit d'organiser un régime stable au Maroc. En conséquence, la France envoya à Fez, en 1905, une mission pour obtenir du sultan Abd-ul-Aziz des réformes nécessaires, non seulement à la protection des intérêts français au Maroc, mais à la sécurité de l'Algérie. Cette mission était depuis deux mois à Fez quand brusquement, le 31 mars 1905, le yacht impérial *Hohen-*

(1) René Grousset, *Le Réveil de l'Asie*, Paris, 1924, p. 179.

zollern se présentait devant Tanger. Guillaume II descendait avec une cinquantaine de personnes. Reçu par le chérif Moulay Abd-el-Malek, envoyé du sultan, il déclarait : « C'est au sultan, en sa qualité de souverain indépendant, que je fais aujourd'hui visite. J'espère que, sous la souveraineté du sultan, un Maroc libre restera ouvert à la concurrence pacifique de toutes les nations, sans monopole et sans annexion, sur le pied d'une égalité absolue. »

Que signifiait cette algarade, menace non déguisée à la France ? Il y avait alors en Allemagne trois politiques : celle de l'Empereur, celle du chancelier von Bülow, et celle du baron de Holstein. L'empereur, en partie sous l'influence de son ami Philippe von Eulenburg, avait à ce moment une attitude très conciliante. Bülow biaisait, bluffait, variait et jouait de toute sa virtuosité de diplomate. Mais Holstein, simple directeur de la section politique au ministère des Affaires étrangères, rude et perfide à la fois, bourreau de travail, partisan des méthodes fortes, était l'ennemi acharné de la France. Il était intimement lié avec le général von Schlieffen, qui était à la tête du grand Etat-major depuis 1891. Onze jours après l'accord anglo-français, le 19 avril 1904, le prince Lichnowsky, parlant au nom de Bülow, s'entretenait avec Schlieffen. La guerre russo-japonaise était commencée depuis deux mois. Schlieffen concluait : « Si la nécessité d'une guerre avec la France se faisait sentir, le moment serait certainement favorable. »

Il était encore plus favorable l'année suivante, après les défaites russes que Schlieffen n'avait pas prévues, et la révolution de janvier 1905. Or Holstein avait été stupéfait et effrayé de l'accession de l'Angleterre à l'alliance franco-russe. Il avait vu l'Allemagne encerclée, et pour briser ce cercle, « il était prêt à une décision qui ne reculait devant rien (1) ». Il était outré que Delcassé, ministre des Affaires étrangères, ait négocié l'affaire marocaine avec l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne, en oubliant l'Allemagne. Il était résolu à infliger à la France une grave défaite politique. Le voyage de Tanger fut décidé, malgré la répugnance de l'empereur. Holstein alla plus loin. Le 2 mai, il déclare à un émissaire de Rouvier, président du Conseil, qu'il faut écarter Delcassé, « ennemi déclaré et perpétuel intrigant ». A son instigation, le chancelier von Bülow insiste pendant le cours du mois. « Je ne puis faire tomber M. Delcassé sur un froncement de sourcils de l'Allemagne, répondait en gémissant Rouvier au conseiller d'ambassade von Miquel. On me le reprocherait toujours, toujours. » Enfin, l'ambassadeur allemand à Paris, le prince de Radolin, avertit le président du Conseil que l'Allemagne ne pourrait voir avec indifférence se poursuivre au Maroc la politique Delcassé d'intimidation et de violence. Delcassé fut sacrifié le 30 mai 1905. Le même jour, le Maroc, poussé par l'Allemagne, demanda que la question des réformes fût réglée dans une conférence. Cette conférence se réunit à Algésiras. La France ayant demandé que les ports marocains fussent mis sous la surveillance des forces de police franco-espagnoles, l'Autriche, à l'instigation de l'Allemagne, demanda une exception pour le port de Casablanca, où la police

(1) Maurice Beaumont, *l'Affaire Eulenburg et les origines de la guerre mondiale*, Paris, 1933, p. 127.

serait suisse. La France, supposant que Casablanca deviendrait ainsi un centre d'influence allemande, s'opposa énergiquement à cette demande. Il y eut une crise très vive. Enfin l'Allemagne céda. La conférence aboutit à l'acte du 8 avril 1906. Acte obscur, où la situation particulière et l'intérêt spécial de la France étaient reconnus, où celle-ci devenait responsable de l'ordre sans avoir le moyen de le maintenir.

Quand, en 1907, parut le livre où M. Tardieu, à propos d'Algésiras, marquait des différences entre la politique de l'empereur et celle du chancelier, Guillaume II écrivit en marge d'un rapport : « Contre ma volonté, Holstein a souvent mené une politique inutilement francophobe. Avec son adresse ordinaire, il tournait mes ordres, pourtant précis... Il a tellement poussé le chancelier qu'à plusieurs reprises celui-ci, à mon extrême étonnement, m'a demandé si je désirais ou voulais la guerre avec la France. Or mes instructions étaient que la conférence d'Algésiras devait devenir le point de départ de l'accord entre l'Allemagne et la France. »

Dans le même temps, Guillaume II paraît avoir rêvé une alliance continentale entre l'Allemagne, la Russie et la France. Le 19 juillet 1905, le tsar écrit dans son journal : « J'ai reçu de Guillaume la proposition de le rencontrer maintenant : je lui ai proposé Bjoerkoe. » Et le 23 : « Juste à une heure je suis monté à bord de l'*Etoile-Polaire*, et je suis arrivé à Bjoerkoe à 4 heures.. Dès 7 heures, nous attendions l'arrivée du *Hohenzollern* qui a eu un retard de deux heures et demie. Il est arrivé au moment de notre dîner. Guillaume est venu sur mon yacht dans une excellente humeur; il est resté quelques instants, puis il nous a emmenés chez lui, Micha (1) et moi, et nous a offert à souper. Nous sommes revenus sur l'*Etoile Polaire* à 2 heures seulement. »

Guillaume II reparut le lendemain 24 à 10 heures du matin, « pour le café ». L'entretien se prolongea jusqu'à midi. On visita ensuite un croiseur allemand. Un grand déjeuner fut suivi d'un long entretien debout jusqu'à 4 heures et demie. « J'ai pris congé de Guillaume, écrit le tsar, avec la plus grande cordialité... Je suis rentré avec la meilleure impression de mes heures passées avec Guillaume. »

Pendant ces entretiens, Guillaume avait fait signer au naïf Nicolas un traité « d'alliance défensive », qui eût été la fin de l'alliance franco-russe, et dont le texte, enfoui douze ans dans les archives impériales, a été publié par le gouvernement soviétique dans les *Izvestia* le 29 décembre 1917 : « Si un Etat européen quelconque attaque un des deux Empires, son allié s'engage à l'aider en Europe par toutes ses forces de terre et de mer. »

Le texte avait été élaboré dès octobre 1904, par le chancelier Bülow. Dans la pensée du chancelier, si la France adhéraît à ce pacte, on lui laisserait les mains libres au Maroc. L'adhésion de la France était la grande affaire. « Marianne doit se rappeler, écrivait Guillaume II à Nicolas, qu'elle est mariée avec toi, et qu'elle est obligée de coucher dans ton lit, mais qu'éventuellement elle doit me caresser et m'embrasser de temps en temps, et ne pas se glisser dans

(1) Frère du tsar.

la chambre à coucher de celui qui intrigue toujours dans l'île et touche à tout. »

Ainsi la pointe de l'accord était tournée contre l'Angleterre (1). « Le 24 juillet 1905, écrivait encore Guillaume, constitue un tournant de la politique européenne et ouvre une nouvelle page de l'histoire mondiale... La Double Alliance en liaison avec la Triplice constituera une alliance à cinq qui sera en mesure de faire régner l'ordre chez tous les voisins turbulents et de dicter la paix, même par la force, si une puissance était assez insensée pour la troubler. »

Les ministres de Nicolas II firent annuler ce pacte. Les choses allaient tourner tout autrement. L'institution d'une Douma avait rendu l'Empire des Tsars plus sympathique à l'opinion anglaise. Pendant les négociations d'Algésiras, des conversations avaient commencé entre l'envoyé de la Russie et celui de l'Angleterre. Elles aboutirent à l'accord anglo-russe du 31 août 1907. La base en était un règlement d'influence en Perse, la Russie s'abstenant de toute ingérence dans la région qui avoisinait l'Inde, et l'Angleterre de toute immixtion dans la région voisine de la Russie. Le golfe Persique resta zone neutre.

IX. *Le trouble moral en Allemagne et l'évolution de Guillaume II.* — L'année 1906 a été décisive dans les destinées de l'Allemagne. L'Entente cordiale entre la France et l'Angleterre sortait fortifiée de la crise. La diplomatie allemande n'avait pas su la rompre. L'opinion allemande a le sentiment d'une défaite. Elle s'alarme, croit sentir autour d'elle un réseau de haine, se voit encerclée, redoute l'avenir. « L'esprit de désobéissance se glisse dans le pays », dit Guillaume II. En septembre 1906, à Breslau, il ordonne aux broyeurs de noir de quitter le sol allemand. On n'aurait jamais vu une telle émigration, répondent les journaux.

Holstein, irrité d'un échec qu'il attribue aux mauvais conseillers de l'empereur, déchaîne contre le favori, le prince Philippe d'Eulenburg, un pamphlétaire juif, Maximilien Harden. La campagne de presse s'achève en procès scandaleux, répétés, interminables, où l'honneur de la noblesse et de l'armée est sali. Le prestige même de l'empereur est atteint par ce flot de boue. « Son orgueilleuse autorité était rompue. Sir Rennel Rodd est convaincu qu'un changement très net s'est alors opéré dans la personnalité de Guillaume II; les révélations déplorables sur sa camarilla lui avaient fait perdre sa majesté en Allemagne, où la critique sur sa personne approchait de la dérision, et elles avaient brisé sa foi dans son propre jugement (2). »

Un incident acheva de détraquer cet esprit impulsif. Le 28 novembre 1908, le *Daily Telegraph* publiait une interview où Guillaume II, proclamant son amour pour l'Angleterre, se vantait d'avoir fourni à sa grand-mère, la reine Victoria, un plan de campagne contre les Boers, et d'avoir refusé à la France et à la Russie son concours contre l'Angleterre. Ce bavardage inopportun fut accueilli en Allemagne par un accès de colère folle contre Guil-

(1) « Le premier des intrigants et le semeur de discordes en Europe, comme tu appelles justement le roi d'Angleterre », écrit Guillaume II à Nicolas le 22 août.

(2) Maurice Baumont, *L'affaire Eulenburg*, p. 269.

laume II, à la joie sournoise des diplomates, que ses écarts de langage gênaient et exaspéraient. L'empereur, qui sentit douloureusement son impopularité, s'en releva mal. « Plus jamais, écrit le Kronprinz, l'empereur ne s'est tout à fait remis. Sous les dehors de l'homme énergique, imposant et décidé, qu'il voulait paraître, son âme n'a depuis lors fait qu'hésiter et s'émouvoir, chaque fois qu'il s'agissait de prendre une décision, de payer de sa personne, ou d'accepter les responsabilités. »

Les influences pacifiques disparues avec Eulenburg, Guillaume II ne résista plus à la poussée pangermaniste, qui l'emporta.

X. *L'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine.* — Le 24 juillet 1908, la révolution éclatait à Constantinople. Le sultan Abd-ul-Hamid était déposé, et le pouvoir était pris par un parti qui avait pour programme d'occidentaliser et aussi d'émanciper la Turquie.

La Bulgarie, jusque-là tributaire de la Turquie, profita de ces circonstances pour se déclarer indépendante, et le prince Ferdinand prit le titre de tsar. L'Autriche-Hongrie, de son côté, transforma l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine en annexion (octobre 1908). L'incorporation de deux provinces slaves à la monarchie austro-hongroise souleva en Serbie une vive irritation. On vit une ébauche de ce qui devait arriver en 1914. La Serbie s'appuya sur la Russie, protectrice des Slaves; l'Autriche s'appuya sur l'Allemagne. Le 23 mars 1909, le comte de Pourtalès, ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg, déclara à la Russie que si elle ne reconnaissait pas l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine sans délai ni réserve, l'Allemagne se verrait contrainte de laisser l'Autriche agir en Serbie et qu'alors ce serait la guerre. M. de Pourtalès donna de plus à entendre que, pendant que l'armée autrichienne serait occupée au Sud, l'Allemagne serait amenée à assurer par des mesures militaires la frontière Nord de son alliée.

Le gouvernement russe céda. Il reconnut l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine et il conseilla à la Serbie de s'incliner. L'Angleterre et la France firent de même. « Précédent funeste, écrit M. Poincaré, qui, en consacrant l'injustice, devait encourager l'Autriche à de dangereux recommencements et rendre bientôt fatale de la guerre qu'on avait cru écarter (1). »

Au moment de la plus forte tension, sans qu'une convention militaire proprement dite ait été signée entre les deux pays, le général de Moltke, chef de l'Etat-major allemand, et le feld-maréchal Conrad, chef de l'Etat-major autrichien, avaient échangé des vues. Le 21 janvier 1909, Moltke, avec l'approbation de l'Empereur et du chancelier, écrit : « Il faut prévoir un moment où, devant les provocations serbes, la patience de la Monarchie sera à bout. Alors il ne lui restera guère d'autre parti à prendre que de marcher contre la Serbie... Je crois que seule une invasion de la Serbie par l'Autriche pourrait déterminer éventuellement une intervention active de la

(1) R. Poincaré, *les Origines de la guerre*, « Revue de la semaine », n° 8, p. 384.

Russie. Cela créera le *casus foederis* pour l'Allemagne... Dans le moment même où la Russie mobiliserait, l'Allemagne mobiliserait aussi, et mobiliserait toute son armée. » Un an plus tard, en janvier 1910, Conrad rappelle à Moltke ces arrangements et Moltke répond : « Je vous donne l'assurance que, de notre part aussi, nous adhérons pleinement aux arrangements passés l'an dernier. Je considère ces arrangements comme nous liant. »

XI. *Le coup d'Agadir.* — Après l'arrangement équivoque d'Algésiras, intrigues et troubles se multiplièrent au Maroc, fomentés par les agents allemands. Un incident particulièrement grave eut lieu le 25 septembre 1908 à Casablanca. Une agence allemande de désertion avait débauché six soldats de la Légion étrangère. Le consul allemand Luderitz les habilla, les logea et les fit embarquer sur le vapeur allemand *Cintra*. La chaloupe chavira et les fugitifs surpris furent arrêtés sur l'ordre du commandant du port. Le consul d'Allemagne eut l'audace de se plaindre et le gouvernement allemand eut celle de faire demander à M. Pichon, le 28 septembre, une satisfaction prompte et complète. M. Pichon riposta en demandant que le consul allemand fût désavoué et blâmé. On en vint à un arbitrage et la sentence rendue le 22 mai 1909 donna pleine satisfaction à la France.

Cependant, les désordres continuaient dans l'Empire chérifien. Les tribus du Nord révoltées contre le sultan vinrent jusqu'aux abords de Fez menacer la sécurité des Européens. Le 27 avril 1911, Moulaï-Hafid demanda le secours de la France. Celle-ci, rendue responsable de l'ordre par les traités mêmes, ne pouvait refuser son intervention. Mais, pour plus de correction, elle avertit l'Allemagne. Le chancelier, qui était depuis le mois de juillet 1909 M. de Bethmann-Hollweg, n'éleva aucune objection positive; il laissa seulement entendre que l'Allemagne demanderait en retour quelques avantages coloniaux ailleurs qu'au Maroc. « Rapportez-nous quelque chose de Paris », disait le ministre des Affaires étrangères, M. de Kiderlen-Waechter, à notre ambassadeur, M. Jules Cambon, au moment où celui-ci rentrait en France.

Mais, brusquement, le 1^{er} juillet 1911, l'Allemagne envoyait le croiseur *Panther* dans la rade d'Agadir, sous couleur de protéger contre les tribus des maisons allemandes de la ville. L'émotion soulevée par cette provocation fut énorme.

De qui venait l'idée? On n'en peut douter : de Kiderlen-Waechter lui-même, et du début de mai. Un mémoire du 3 mai composé par Zimmermann, directeur de la Section Politique, et par le baron de Langworth, chargé des affaires marocaines, et destiné à convaincre l'Empereur, préconise l'envoi de bateaux à Agadir et à Mogador. Avec ces gages, on attendrait; l'arrière-pays de ces villes a l'avantage de contenir des mines.

L'empereur, qui considérait l'accord de 1909 avec la France relativement au Maroc comme sa chose, avait d'abord été d'avis de laisser les Français aller à Fez. Il le télégraphiait à Bethmann, de Corfou, le 22 avril. Mais versatile comme il était, il se laissa convaincre par le mémoire Zimmermann-Langworth. Kiderlen put

annoncer le 6, à sa confidente, M^{me} Kypke, que Guillaume II avait approuvé le dessein d'Agadir (1).

Ce dessein était d'autant plus transparent qu'Agadir était un port fermé au commerce; en revanche, il eût fait une excellente base navale. La manœuvre allemande se reflète avec candeur dans une conversation que l'ambassadeur allemand à Londres, le comte Wolff-Metternich, eut avec sir E. Grey le 24 juillet. Le comte Metternich déclara : « Le gouvernement a dès le début envoyé un bateau à Agadir afin d'y protéger les intérêts allemands, la cause déterminante étant l'attaque d'une ferme allemande par les indigènes. » — « Ici, continue sir Edward Grey, je lui fis remarquer que je n'avais pas, autant qu'il m'en souvint, entendu parler jusqu'à présent de cette attaque, ayant compris que le bateau avait été envoyé en prévision de ce qui pourrait se produire et non pas d'un fait déjà établi. Le comte Metternich me répondit qu'on ne le lui avait, en effet, pas signalé auparavant. Il poursuivit ensuite en me disant que... pas un homme n'avait été débarqué et il pouvait m'assurer, quoique ce fût très confidentiel, que le commandant allemand avait reçu ordre de ne faire débarquer ses hommes qu'en cas de nécessité extrême — si des vies allemandes étaient menacées. Je lui fis remarquer qu'il n'y avait à ma connaissance pas d'Allemands dans cette région; que par conséquent le mot « allemand » devait signifier des protégés allemands. Le comte Metternich répondit qu'il n'avait sur ce point aucun renseignement. Puis il continua en disant que son gouvernement regrettait fort que l'on eût ajouté foi à des insinuations de provenance hostile à l'Allemagne. Celle-ci n'avait jamais songé à créer un port militaire sur la côte du Maroc... mais demandait que la France s'en tint strictement à l'acte d'Algésiras ou qu'elle s'expliquât avec l'Allemagne. Le gouvernement de Berlin jugeait que cette dernière voie serait plus conforme aux intérêts de la France, et avait proposé... qu'il lui fût donné (à l'Allemagne) une compensation en matière coloniale, afin qu'elle pût renoncer à son droit d'opposition contre l'action française au Maroc. Des négociations étaient entamées... » — Ces négociations aboutirent au traité du 4 novembre 1911 qui laissait définitivement à la France les mains libres au Maroc, mais en échange d'une partie du Congo.

XII. La course aux armements. — Les ambitions envahissantes de l'Autriche dans les Balkans; les intérêts froissés de la Russie, son humiliation en 1909, son désir de grouper sous son influence les Etats balkaniques, ses visées secrètes sur les détroits du Bosphore et des Dardanelles qui, faisant communiquer la mer Noire et la Méditerranée, sont vraiment l'appareil respiratoire de l'Empire des Tsars; la politique tracassante et inquiète à la fois de l'Allemagne, sa mainmise sur la Turquie dont elle instruisait l'armée et chez qui elle construisait le chemin de fer de Bagdad, la concurrence de son commerce et du commerce anglais, ses provocations envers la France, ses empiètements et ses plaintes, sa hantise d'une conjura-

(1) Theodor Wolff, *Der Krieg des Pontius Pilatus*, Zurich, 1934, pp. 40-42.

tion universelle destinée à l'encercler; la coexistence de ces deux grands blocs de nations dressés l'un contre l'autre, tout faisait présager la guerre. Chaque groupe attribue à l'autre des projets d'agression; chacun se déclare en légitime défense.

A partir de 1911, on voit l'Allemagne se préparer activement. D'après la loi quinquennale votée cette année-là, le nombre des hommes de troupe de l'armée allemande atteignait 505.893. En 1912, une brusque augmentation le porte à 544.215. Les compagnies de mitrailleuses d'infanterie, créées en 1911, s'élevèrent en 1912 à 113, l'artillerie de campagne fut portée de 574 batteries à 616. L'artillerie à pied passa de 37 bataillons à 47, dotés de groupes d'attelages, ce qui permettrait de prévoir un emploi en campagne. Les bataillons du génie passaient de 16 à 32. Les troupes de télégraphie, d'aérostation étaient accrues. Des troupes pour le service automobile et pour l'aviation étaient créées. Enfin deux nouvelles régions de corps d'armée étaient instituées, aux deux frontières, la XX^e à l'Est, à Allenstein, la XXI^e à l'Ouest, à Sarrebruck, ce qui portait le nombre des corps à 25.

Plus importante encore fut la loi du 5 juillet 1913. Elle portait le nombre des hommes de troupe à 661.176 (1). Avec ces ressources, on créait des troisièmes bataillons dans les régiments qui en manquaient encore. Chacun des 217 régiments d'infanterie et des 18 bataillons de chasseurs eut sa compagnie de mitrailleuses. Chaque bataillon de chasseurs eut une compagnie cycliste. La cavalerie fut portée à 110 régiments, l'artillerie de campagne à 600 batteries montées et 33 à cheval, l'artillerie à pied à 48 bataillons, auxquels 7 devaient s'ajouter les années suivantes, les bataillons du génie à 35 avec augmentation future de 9. Les troupes de communication passaient de 18 bataillons à 29, pour atteindre plus tard 31. Les forteresses recevaient 15 détachements de mitrailleuses et 8 compagnies de téléphonistes.

La France avait répondu en votant depuis la fin de 1912 trois grandes lois militaires.

La première (23 décembre 1912), sur les cadres de l'infanterie, avait eu deux effets principaux : 1^o elle avait fait avec les quatrièmes bataillons de 35 régiments de l'Est 10 régiments nouveaux; l'infanterie métropolitaine, au lieu de 163 régiments, en comprenait désormais 173; 2^o elle avait renforcé le cadre complémentaire affecté à chaque régiment d'infanterie et destiné au régiment de réserve correspondant. Enfin elle créait un état-major de l'infanterie.

Le 31 mars 1913, une deuxième loi réglementait les cadres de la cavalerie. Le nombre des régiments en France était porté de 89 à 91 par rappel dans la métropole de 2 régiments de chasseurs d'Afrique, lesquels devaient eux-mêmes être remplacés par deux

(1) Il faut y ajouter 110.000 sous-officiers, 36.000 officiers, 18.000 volontaires d'un an. De plus, pour maintenir l'effectif budgétaire malgré les décès et les réformes survenues en cours de service, on majorait de 8 % le chiffre des recrues incorporées. Au total, à la fin de 1913, l'armée allemande comptait près de 850.000 hommes. P. Camena d'Almeida, *l'Armée allemande*, pp. 78-79.

régiments de formation nouvelle. La loi créait un état-major particulier de la cavalerie.

La troisième loi, du 7 août 1913, avait une portée plus considérable encore : elle rétablissait le service de 3 ans, en portant l'armée à un effectif de paix de 712.500 hommes. Le passage se faisait en appelant presque en même temps sous les drapeaux la classe 1912 (21 ans) et la classe 1913 (20 ans). La durée des obligations militaires passait de 25 à 28 ans.

Enfin une loi du 19 décembre 1913 créait un 21^e corps d'armée qui devait s'intercaler entre le 20^e (Nancy) et le 7^e (Besançon) dans la région Epinal-Chaumont. Comme d'autre part un décret du 26 septembre 1913, remaniant les circonscriptions territoriales, avait rendu le 2^e corps (Amiens) corps de couverture sur la frontière du Luxembourg, la couverture comprenait désormais 5 corps : 2^e, 6^e (Châlons), 20^e, 21^e et 7^e.

Les autres pays avaient plus ou moins suivi cet exemple, et l'Europe entière se réorganisait militairement.

XIII. Les guerres balkaniques. — A partir du printemps de 1912, la guerre est pour ainsi dire dans l'air. Le 5 avril 1912, notre ambassadeur à Berlin, M. J. Cambon, écrivait : « Le crédit de l'Empereur pour la paix semble épuisé au regard de la nation allemande et les officiers vont répétant partout que l'Allemagne doit consacrer toutes les ressources à développer d'une façon écrasante ses forces de terre. » L'empereur d'Autriche disait à M. Crozier, notre ambassadeur à Vienne : « J'estime que la paix est devenue beaucoup plus précaire depuis quelque huit mois. » A ce moment même, à l'insu de la France et de l'Angleterre, les quatre puissances balkaniques : Bulgarie, Serbie, Monténégro et Grèce, se coalisaient contre les Turcs. A l'instigation de la Bulgarie, elles signaient à Sofia des accords dont le premier est du 29 février et le dernier du 22 septembre 1912. Le 30 septembre, les quatre Etats décrétaient en commun leur mobilisation, et le 8 octobre les troupes monténégrines attaquaient les troupes turques.

Les Turcs furent complètement battus. Ce fut une grave déception pour les Empires centraux. « Le cabinet de Vienne, écrit M. Dumaine, s'était persuadé qu'une coalition des petits Etats, même si elle parvenait à se former, n'aurait jamais raison de la Turquie : ces vassaux en révolte, incomplètement émancipés, ne devaient pas l'emporter sur la puissance récemment encore souveraine. Dans le pays de Metternich, pareil résultat paraissait d'une inadmissible immoralité. Mais, pensait-on, la rude leçon qu'ils recevraient des troupes ottomanes les affaiblirait pour longtemps et rendrait plus facile ensuite l'œuvre de pénétration vers l'Est, le *Drang nach Osten*, dont les deux Empires centraux poursuivaient obstinément la réalisation; tout en affectant de travailler au maintien de la paix, on s'était donc fort bien résigné à voir ces imprudents partir en guerre, leur complète défaite n'étant mise en doute par personne (1). »

(1) A. Dumaine, *La Dernière Ambassade de France en Autriche*, Paris, 1921, p. 44.

Ce fut donc avec une cruelle surprise que Vienne et Berlin virent en quelques semaines les Serbes sur l'Adriatique à Durazzo, les Bulgares à 40 kilomètres de Constantinople, les Monténégrins serrant de près Scutari et les Grecs à Salonique.

L'Allemagne, patronne officielle de la Turquie, s'était déjà trouvée dans une situation délicate en 1911 pendant que les Italiens conquéraient la Libye sur les Turcs. Elle ressentit plus vivement encore que l'Autriche la défaite de ses alliés. Allait-on aboutir à une intervention, puis à une conflagration générale? A partir du mois de mars 1913, les dépêches de M. J. Cambon, ambassadeur de France à Berlin, annoncent le danger : « Ces gens-là (les Allemands) ne craignent pas la guerre, écrit-il le 6 mai; ils en acceptent pleinement la possibilité et ils ont pris leurs mesures en conséquence. » De leur côté, la France et l'Angleterre, comme on l'a vu, sans prendre d'engagement précis, resserraient leur union, le 22 novembre 1912. D'autre part, dès le début de 1912, le tsar avait essayé d'amener l'Angleterre à signer un traité d'alliance avec la Russie. « Nous ne pourrions pas, disait-il à l'ambassadeur anglais sir George Buchanan, assister en spectateurs désintéressés à une guerre entre la Porte et un Etat balkanique... Peut-être les puissances de la Triple Entente devraient-elles s'entendre préalablement et préparer un plan d'action unique, afin qu'une guerre balkanique ou un mouvement en avant de l'Autriche ne nous prenne pas au dépourvu. » L'Angleterre déclina cette suggestion. Le gouvernement russe poursuivit sans plus de succès ses efforts dans ce sens jusqu'à la veille de la grande guerre. Encore dans une audience du 3 avril 1914, le tsar exprimait à sir G. Buchanan le désir qu'il existât entre les deux pays « un lien plus étroit, une alliance purement défensive par exemple », ou au moins un arrangement comparable à celui qui existait entre l'Angleterre et la France.

Le ministère des Affaires étrangères autrichien, le Ballplatz, avait forgé de toutes pièces en novembre 1912 un rapport d'après lequel le consul autrichien à Priszrend, M. Prochaska, aurait été torturé et mutilé par les Serbes. L'Europe retentit du récit de ces indignes traitements. « Un ultimatum à la Serbie était en voie de préparation lorsque des mouvements militaires sur la frontière russe firent hésiter à Vienne le parti de la guerre. Il devint nécessaire de renforcer les garnisons autrichiennes de Galicie et de prendre conseil de l'Allemagne. L'archiduc François-Ferdinand se rencontra avec l'empereur Guillaume qui lui conseilla la prudence; l'Allemagne n'était pas encore prête (1). »

Pour empêcher le conflit d'éclater, sir Edward Grey proposa de réunir à Londres une conférence entre les ambassadeurs des six grandes puissances. Elle siégea de décembre 1912 à août 1913.

La plus grave difficulté était la question de l'Albanie, détachée de la Turquie par la défaite. La Serbie la convoitait comme voie d'accès à la Méditerranée; le Monténégro en revendiquait aussi certaines parties. Mais l'Autriche, résolue à barrer la route de la mer aux Serbes, voulait que l'Albanie devint un Etat indépendant. Le

1. H. W. Steed, *Mes Souvenirs*, trad. fr., 1926, I, p. 326.

parti de la guerre à Vienne annonçait que si les Serbes apparaissaient sur la côte de l'Adriatique, les vaisseaux de guerre autrichiens les bombarderaient. Les Serbes, sans tenir compte de la menace, s'emparèrent de Durazzo.

La situation était tragique. Que les Autrichiens tirent sur les Serbes, et les Russes, protecteurs naturels des Slaves des Balkans, seront amenés à intervenir. Il est vrai que le tsar flottait entre deux politiques, selon qu'il était conseillé. Averti dès le mois de juillet, par son ministre à Sofia, des dispositions belliqueuses des Bulgares, il avait déclaré qu'il n'appuierait pas les Balkaniques. A la fin d'octobre, à la suite d'une saison de chasses, soufflé par les généraux et le grand-duc Nicolas, il avait changé d'avis. Mais une fois à Tsarskoé, il revint, sur les suggestions de Kokovtsov et de Sazonov, à sa première opinion.

Cependant une guerre austro-russe, si elle avait éclaté au milieu de ces fluctuations, eût entraîné une guerre russo-allemande et celle-ci une guerre franco-allemande. Berlin ne doutait pas que l'Angleterre marcherait avec la France. C'est du moins ce qu'un diplomate autrichien, le comte H. Lützow, assurait en janvier 1913 à M. H. W. Steed. On croit assister à une répétition générale de la grande guerre.

La Conférence des Ambassadeurs à Londres décida que l'Albanie formerait un Etat indépendant, mais que la Serbie aurait un accès commercial à l'Adriatique. Cette solution faisait le jeu de l'Italie, qui tenait à ce que Valona ne tombât point aux mains de la Grèce. L'Angleterre était assez disposée à reconnaître le bien-fondé de la thèse.

Scutari devait faire partie du nouvel Etat. Sans se soucier des décisions de Londres, les Monténégrins assiégèrent la ville. Le 20 mars, Vienne envoya une note comminatoire à Cettigné. Très sagement, et malgré l'opinion, les cabinets de Paris et de Saint-Petersbourg refusèrent d'aller aux extrémités pour une affaire de ce genre et acceptèrent un compromis. En vain les Monténégrins prirent-ils la ville le 23 avril. Elle resta aux Albanais.

Enfin la paix entre la Turquie et les Balkaniques fut signée à Londres le 30 mai 1913.

Mais aussitôt, des difficultés surgirent entre les vainqueurs. Vienne et Berlin ne se firent pas faute de les attiser. A leur instigation, dans la nuit du 29 au 30 juin, le roi de Bulgarie donnait au général Savof l'ordre d'attaquer l'armée serbe, l'alliée d'hier. Cette trahison ne produisit qu'une déconvenue de plus pour les Empires centraux. La Roumanie, au lieu de se ranger du côté des Bulgares, marcha avec les Serbes. Les Bulgares subirent une défaite complète.

L'Autriche intervint en leur faveur, demanda contre les Serbes le concours de l'Italie qui refusa et, en fin de compte, prépara elle-même une invasion de la Serbie. Celle-ci, avertie, para le coup en signant la paix à Bucarest, en août 1913.

XIV. *Le conflit austro-serbe et l'attentat de Serajevo.* — A quel degré la haine de la Serbie et le désir de revanche étaient portés en Autriche, on le devine aisément.

Vienne était décidée à demander la revision de la paix de Bucarest à la première occasion, avec l'aide de l'Allemagne. La *Gazette de Cologne* écrivait, le 7 octobre 1913 : « Il est impossible que des conventions aussi misérables que celles de Londres et de Bucarest procurent à l'Orient une paix durable... »

Le 17 octobre, la Serbie ayant occupé certains points pour arrêter des pillards albanais, l'Autriche exige par un ultimatum l'évacuation immédiate. La Serbie cède aussitôt. M. Patchich va à Vienne apporter des paroles de conciliation. Mais le comte Berchtold, dans un discours violent, condamne les annexions de la Serbie en Macédoine.

Le plan commun de Vienne et de Berlin est d'exploiter contre les Serbes la rancune des deux vaincus, le Turc et le Bulgare, et, une fois la Serbie réduite à la vassalité, la Bulgarie et la Turquie à la clientèle, de s'assurer la prépondérance jusqu'au golfe Persique. Quant à la Roumanie, l'Autriche ne la détestait pas moins que la Serbie; elle ne lui pardonnait pas d'avoir pris part en 1913 à la défaite de la Bulgarie. Mais la Roumanie était couverte par la protection de l'Allemagne.

Pendant que la Bulgarie se jetait follement sur ses alliés de la veille, la Turquie, la prenant à dos, avait réoccupé Andrinople sans coup férir. Les Allemands, protecteurs des Turcs, obtinrent que l'Europe laissât faire. Par un traité signé à la fin de septembre, la Bulgarie rendit à la Turquie presque toutes ses conquêtes de 1912. Puis les Allemands manœuvrèrent de façon à réconcilier Turcs et Bulgares.

En décembre 1913, un général allemand, Liman von Sanders, vint à Constantinople comme chef d'une mission militaire. Il reçut le commandement du 1^{er} corps d'armée turc. La Russie protesta et obtint seulement que le titre de Liman fût changé en celui d'inspecteur général de l'armée turque, avec le rang de maréchal.

En mai 1914, les Puissances Centrales eurent la satisfaction de mettre un des leurs, le prince de Wied, sur le trône du nouveau royaume d'Albanie, mais la satisfaction fut courte, ce règne étant fini dès le mois de mai.

En même temps, les entrevues de Guillaume II avec l'archiduc héritier d'Autriche François-Ferdinand se répétaient. Ils se rencontrèrent en avril à Miramare, et le 12 juin en Bohême, à Konopischt. L'amiral von Tirpitz accompagnait cette fois l'empereur.

D'après Jagow (1), « l'héritier du trône désirait montrer à son impérial ami les rosiers en fleurs dans cette propriété de Bohême qu'il aimait particulièrement ». L'innocence de cette version est démentie par une information de l'ambassadeur allemand à Vienne, Tschirsky, du 17 juin : l'archiduc avait confié lui-même au comte Berchtold (2) qu'il avait causé à fond avec Guillaume II sur toutes les questions et constaté l'accord complet de leurs vues. Les entre-

(1) V. Jagow, *Ursachen und Ausbruch des Weltkrieges*, Berlin, 1919, p. 101.

(2) Le comte Berchtold avait succédé comme chancelier au comte d'Aerenthal, en février 1912.

tiens paraissent avoir roulé principalement sur la Roumanie qui était en mauvais termes avec Vienne, mais en bons termes avec Berlin.

De Konopischt, l'archiduc héritier se rendit dans cette Bosnie annexée six ans plus tôt, pour assister à des manœuvres et faire à Serajevo une entrée triomphale le 28 juin. La date était singulièrement mal choisie; c'est l'anniversaire de la défaite de l'Autriche en 1889, jour de deuil pour tous les Serbes, et l'entrée de l'archiduc pouvait sembler une provocation. Aucune précaution ne fut prise. L'archiduc et sa femme, la duchesse de Hohenberg, furent tués de deux coups de revolver par un étudiant bosniaque, donc sujet autrichien, nommé Gavrilo Princip.

Or les révolutionnaires bosniaques agissaient en liaison avec une société secrète serbe, la *Main Noire*, dont l'animateur était le colonel Dimitrievitch, un des assassins du roi Alexandre et de la reine Draga en 1903, devenu chef des renseignements à l'Etat-major. La complicité de Dimitrievitch ne paraît pas douteuse. Au contraire, le gouvernement serbe, même s'il a connu vaguement l'existence d'un complot (il paraît avoir essayé de barrer le chemin aux assassins déjà en route), ne fut certainement pour rien dans l'attentat. Ce fut la conclusion du conseiller autrichien von Wiesner, envoyé à Serajevo pour prendre connaissance de l'enquête sur le crime. Il télégraphiait, le 13 juillet : « La participation du gouvernement serbe à la direction de l'attentat ou à sa préparation ou à la fourniture des armes n'est établie ni seulement présumée par rien. Il y a beaucoup de raisons de la considérer comme exclue. »

Ce n'en fut pas moins pour la presse autrichienne l'occasion d'un appel aux armes contre la Serbie. Le meurtre du malheureux archiduc allait devenir l'occasion de satisfaire enfin les vieilles vengeances.

PREMIÈRE PARTIE

LES PREMIERS CHOCS (1914)

CHAPITRE PREMIER

De l'attentat de Serajevo à la guerre européenne.

I. Les sentiments de Guillaume II. — II. La conversation de Potsdam. — III. La préparation de l'ultimatum. — IV. La déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. — V. Le conflit austro-russe. — VI. Le conflit russo-allemand. — VII. Le conflit franco-allemand. — VIII. La neutralité belge. — IX. Le conflit anglo-allemand.

I. Les sentiments de Guillaume II. — Au moment où le crime de Serajevo s'accomplissait, le Ballplatz, à Vienne, venait d'achever un mémoire sur la politique balkanique. Ce mémoire montrait la Russie préparant contre l'Autriche une ligue des Balkans, à laquelle elle essayait de rallier la Roumanie. « L'intérêt commun de la Monarchie et de l'Allemagne est, dans la phase présente de la crise balkanique, de s'opposer à temps et énergiquement à l'évolution systématiquement souhaitée et provoquée par la Russie, évolution qu'il ne serait peut-être plus possible par la suite de faire rétrograder. »

Une exécution militaire contre la Serbie était donc résolue avant l'attentat de Serajevo. Mais cet attentat vint donner un prétexte à l'opération. Le rapport autrichien sur la nécessité d'amoinrir la Serbie reçut un post-scriptum. Le terrible événement de Serajevo montrait l'opposition infranchissable qui existait entre la Monarchie et la Serbie, ainsi que le danger et l'intensité de ce mouvement panserbe que rien n'effrayait. Et la nécessité devenait plus pressante pour la Monarchie de couper d'une main résolue les fils dont ses adversaires faisaient une trame au-dessus de sa tête.

Guillaume II était du même avis et brûlait de voir les Serbes châtiés. Il perdait dans l'archiduc son plus ferme appui en Autriche. D'autre part, le crime exaspéra chez lui un sentiment de solidarité monarchique, qui n'était pas entièrement désintéressé. Il renonça à une visite de condoléance à Vienne, le 2 juillet, par crainte d'un attentat contre lui-même. Le 30 juin, l'ambassadeur allemand à Vienne, Tchirsky, avait envoyé à Berlin une

dépêche où il disait : « J'entends ici exprimer le vœu, et par des gens sérieux, que l'on fasse une bonne fois les comptes avec les Serbes. » L'empereur Guillaume écrit en marge : « Maintenant ou jamais. » Tchirsky poursuit : « On ferait aux Serbes une série de requêtes et, s'ils n'acceptaient pas, on procéderait énergiquement. J'utilise toute occasion pour mettre en garde, tranquillement mais d'une façon très forte et sérieuse, contre les démarches précipitées. » En lisant ces lignes prudentes de son ambassadeur, Guillaume II éclate, et il note rageusement : « Qui l'y a autorisé ? C'est stupide ! Cela ne le regarde pas, c'est uniquement l'affaire de l'Autriche de penser à ce qu'elle doit faire. Ensuite, si elle gauchit, elle dira : « C'est l'Allemagne qui n'a pas voulu ! » Tchirsky doit renoncer, s. v. p., à ces extravagances. Il faut en finir avec les Serbes, et rapidement. »

La dépêche revint au ministère des Affaires étrangères, avec les notes de l'empereur, le 4 juillet. Ainsi, dès ce moment, avant que l'Autriche eût fait aucune démarche, Guillaume II était décidé à en finir avec les Serbes. L'opinion publique, en Allemagne, était toute de cet avis et pressait l'Autriche d'agir.

II. La conversation de Potsdam. — Or, ce même jour, 4 juillet, le comte Hoyos, homme de confiance de Berchtold, arrivait à Berlin portant une lettre autographe de François-Joseph pour Guillaume II : « Les efforts de mon gouvernement, disait le vieil empereur, doivent tendre dans l'avenir à isoler et à diminuer la Serbie. » Et il ajoutait que l'opposition entre la Serbie et l'Autriche ne pouvait plus être conciliée et que la politique de paix de tous les monarques européens serait menacée tant que ce foyer d'agitation criminelle subsisterait à Belgrade.

La lettre fut remise à Guillaume II par l'ambassadeur d'Autriche, le comte Szoegeny, qui déjeuna le 5 à Potsdam. Le chancelier Bethmann-Hollweg et le sous-secrétaire d'Etat Zimmermann vinrent après le déjeuner. On parla de la situation. Szoegeny rend compte à son gouvernement dans les termes suivants : « A son avis (1), cette action (2) ne doit pas trop se faire attendre. La conduite de la Russie sera en tout cas hostile ; mais il s'y est préparé depuis des années et s'il fallait en venir à une guerre entre l'Autriche-Hongrie et la Russie, nous pourrions être persuadés que l'Allemagne serait à nos côtés, fidèle à l'alliance comme à l'ordinaire. Au surplus, la Russie, dans l'état présent des choses, n'est nullement prête à la guerre et elle y regardera à deux fois avant d'en appeler aux armes. Cependant elle excitera contre nous les autres puissances de l'Entente, et elle mettra le feu aux Balkans.

« Il (3) comprend très bien qu'il soit pénible à Sa Majesté Apostolique, dont l'amour pour la paix est connu, d'envahir la Serbie ; cependant, si nous avons reconnu comme vraiment nécessaire une action contre la Serbie, il regretterait que nous laissions passer sans en profiter le moment présent si favorable pour nous. »

(1) L'avis de Guillaume II.

(2) Contre la Serbie.

(3) Guillaume II.

Dans l'après-midi du même jour (5 juillet), à Potsdam, l'Empereur conféra avec le ministre de la guerre Falkenhayn et un représentant du chef d'Etat-major de la marine; le lendemain 6, avec le ministre suppléant de la marine et un chef de service de l'Etat-major général. Puis il partit pour sa croisière annuelle. — Le 6, également, Bethmann-Hollweg confirmait à l'ambassadeur d'Autriche et à Hoyos la promesse que l'Allemagne appuierait l'Autriche, à quoi que celle-ci se décidât. Le chancelier, comme son Empereur, écrit l'ambassadeur, « considère une action immédiate de notre part contre la Serbie comme la plus radicale et la meilleure solution de nos difficultés dans les Balkans ». — On a pu dire que, le 5 juillet, Guillaume II avait tenu entre ses mains la paix du monde : c'est vers la guerre qu'il a orienté le destin (1).

III. La préparation de l'ultimatum. — L'effet de la conversation du 5 se fit aussitôt sentir. L'Allemagne avait laissé carte blanche à l'Autriche. Le 7, au Conseil des ministres à Vienne, le chancelier Berchtold déclara que le moment était venu de rendre la Serbie inoffensive pour toujours; qu'il avait tâté le gouvernement allemand et que celui-ci avait assuré son appui sans réserve pour une guerre contre la Serbie; qu'il était clair que les hostilités avec la Serbie entraînaient la guerre avec la Russie; mais que mieux valait maintenant que plus tard, car la Russie serait de plus en plus forte dans les Balkans.

Le comte Tisza, président du Conseil hongrois, reconnut qu'une guerre avec la Serbie était devenue possible, mais il s'opposa à une attaque par surprise, sans action diplomatique préalable, comme on avait paru la projeter et comme le comte Hoyos en avait, d'une façon regrettable, parlé à Berlin. Le comte Tisza demandait que l'on présentât à la Serbie un ultimatum, et un ultimatum acceptable. Il redoutait l'intervention russe et ses terribles conséquences. Hongrois, il ne souhaitait pas que l'annexion des Serbes augmentât dans la Monarchie le nombre des sujets slaves. Il fut seul de son avis. On lui accorda seulement qu'on ne mobiliserait qu'après avoir fait à la Serbie des propositions concrètes et quand elle les aurait repoussées. « Tous les membres présents, à l'exception du président du ministère hongrois (Tisza), sont d'avis qu'un succès purement diplomatique sur la Serbie serait sans valeur, et qu'il faut présenter à la Serbie des conditions qui aillent si loin qu'un refus soit à prévoir, afin qu'une solution radicale puisse être amenée par une offensive militaire. » Ainsi s'exprime le compte rendu de la séance.

Berchtold fit part de cette résolution à l'ambassadeur d'Allemagne Tchirsky, qui la communiqua à Berlin le 8. Restait à obtenir l'adhésion de l'empereur François-Joseph. Celui-ci avait, dès le 5 juillet, déclaré à Conrad qu'il consentirait à la guerre contre la Serbie, si l'Allemagne se plaçait aux côtés de l'Autriche. Berchtold vit le souverain à Ischl le 9. Il raconta le 10 sa conversation à Tchirsky, qui la télégraphia aussitôt à Berlin. L'empereur

(1) Camille Bloch, *les Causes de la guerre mondiale*, Paris, 1933, p. 51.

Guillaume, plus impatient que jamais, zèbre la dépêche d'exclamations. Tchirsky a écrit que la grande affaire du cabinet de Vienne est de formuler ses revendications. « Ils y ont mis le temps », note Guillaume II. Berchtold pense à demander la présence d'un fonctionnaire autrichien à Belgrade et à réduire à 48 heures le délai accordé aux Serbes pour répondre. Cependant, il craint encore que la Serbie n'accepte ces clauses, et il cherche une exigence inacceptable. Guillaume II suggère aussitôt en marge : « L'évacuation du Sandjak. La querelle est tout de suite là. L'Autriche doit l'avoir de nouveau tout de suite sans conditions, pour empêcher la Serbie de joindre le Monténégro et d'atteindre la mer. » Enfin Berchtold se plaint de Tisza qui veut qu'on agisse en gentlemen. « Envers des assassins, écrit Guillaume, après ce qui s'est passé ? »

L'impatience de l'Allemagne se comprend. Qu'est-ce qu'un coup de force sans la rapidité ? Enfin, le 13 juillet, la machine autrichienne semble se mettre en mouvement. Tchirsky écrit que Berchtold est lui-même persuadé que l'action la plus prompte est nécessaire. Guillaume II souligne deux fois cette phrase. Berchtold doit arrêter le lendemain avec Tisza le texte à présenter à la Serbie et le soumettre le 15 à François-Joseph, à Ischl.

Le 14, nouvelle dépêche de Tchirsky. Tisza est venu le voir après son entretien avec Berchtold. Tisza est maintenant converti à la guerre. Mais la note ne sera prête que le 19 et on pense la remettre à la Serbie après que le président Poincaré aura quitté Pétersbourg. Guillaume II regrette ce nouveau délai. « Quel dommage ! » écrit-il en marge. Tisza a dit à l'ambassadeur allemand que la note serait rédigée de telle sorte qu'elle ne puisse être acceptée; la mobilisation se fera à l'expiration du délai. Le texte sera rédigé de façon à être intelligible au grand public, de telle sorte que la Serbie paraisse bien dans son tort, surtout aux yeux de l'opinion anglaise. Enfin, Tisza a serré la main de Tchirsky en lui disant : « Nous voulons regarder l'avenir unis, avec tranquillité et fermeté. » Guillaume II écrit : « C'est un homme. »

Ainsi, depuis que la guerre a été résolue le 5 juillet, l'Allemagne voudrait l'action la plus rapide : un écrasement immédiat eût été un fait acquis. La diplomatie autrichienne procède au contraire avec sa lenteur accoutumée, peut-être à cause de la lenteur des préparatifs militaires, qui se poursuivent depuis le 5 juillet. Ces premiers préparatifs, renforcement de garnisons sur la frontière russe et sur la frontière serbe, ont été aussitôt connus de la Serbie et de la Russie.

Le 17, M. de Jagow, secrétaire d'Etat allemand aux Affaires étrangères, charge Tchirsky de le renseigner sur les buts de guerre de l'Autriche. Il a besoin de les connaître pour manœuvrer diplomatiquement l'Angleterre et l'Italie. Un Conseil des ministres se tient donc le 19 à Vienne. On décide de déclarer aux puissances que la monarchie ne fait pas une guerre de conquête et n'envisage pas l'incorporation de la Serbie. Naturellement, ni les rectifications de frontière stratégiquement nécessaires, ni la diminution de la Serbie au profit d'autres Etats, ni l'occupation transitoire des territoires serbes n'étaient exclues par cette décision. En fait, la pre-

mière partie de cette déclaration fut seule communiquée aux puissances.

Il ne reste plus qu'à connaître l'heure où le président Poincaré quittera Pétersbourg. On ne veut pas qu'il puisse y apprendre la remise de l'ultimatum, ni que les gouvernements russe et français puissent se concerter. M. de Pourtalès, ambassadeur allemand à Pétersbourg, interrogé par M. de Jagow le 21, répond que M. Poincaré quitte Cronstadt le 23 à 11 heures du soir. Le 22, Jagow télégraphie à Tchirsky, à Vienne, que, 11 heures à Pétersbourg faisant 9 heures et demie en Europe centrale, si la note est remise à Belgrade le 23 à 5 heures, on risque que la nouvelle parvienne à Pétersbourg avant le départ du président. Le 23, Tchirsky répond que cette information a été transmise au gouvernement autrichien, qui remercie; et qu'en conséquence le général baron Wladimir Giessl, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, a reçu l'ordre de retarder d'une heure la remise de l'ultimatum.

IV. *La déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie.* — Le baron Giessl a raconté, dans la *Neue Freie Presse* du 26 juillet 1914, comment il remit l'ultimatum. Le conseiller de légation von Storck le lui avait apporté de Vienne, le 21, dans la soirée, avec des instructions. D'après ces instructions, la note représentait un minimum d'exigences qui devait être accepté sans réserve et à la lettre; sinon, Giessl, sans se prêter à aucune négociation, partirait avec son personnel.

Il devait remettre la note le 23 à 5 heures, et la Serbie devait répondre dans les quarante-huit heures. Le président du Conseil serbe, Pachitch, étant parti pour un voyage électoral, le baron Giessl téléphona le 23 au matin au ministère pour savoir quand il pourrait remettre à un représentant qualifié de M. Pachitch une communication écrite du gouvernement autrichien. On lui désigna M. Patchu.

Sur ces entrefaites, le baron Giessl reçut la dépêche qui lui enjoignait de ne remettre la note qu'à six heures du soir. A six heures, il se présenta donc au bureau de M. Patchu et, celui-ci ne parlant pas français, il pria le secrétaire général Greitch de lire en traduisant. Aux premières phrases, Patchu l'arrêta, en déclarant qu'en l'absence du président du Conseil, il ne pouvait prendre aucune responsabilité. Giessl fit observer que cette dérobade ne changeait rien au fait et qu'en quelque point qu'il fût, Pachitch pouvait être rentré dans l'espace de quatre heures. Patchu autorisa alors la lecture de la note.

Pachitch revint vers minuit et tint conseil des ministres toute la nuit. L'ultimatum disait :

Il résulte des dépositions et aveux des auteurs criminels de l'attentat du 28 juin que le meurtre de Serajevo a été tramé à Belgrade, que les armes et explosifs dont les meurtriers ont été munis leur ont été donnés par des officiers et fonctionnaires serbes faisant partie de la Narodna Obrana et enfin que le passage en Bosnie des criminels et de leurs armes a été organisé et effectué par des chefs du service frontière serbe. En conséquence, le gouvernement serbe devait s'engager à condamner, par une insertion au *Journal officiel* du 26, et par un ordre

Guillaume, plus impatient que jamais, zèbre la dépêche d'exclamations. Tchirsky a écrit que la grande affaire du cabinet de Vienne est de formuler ses revendications. « Ils y ont mis le temps », note Guillaume II. Berchtold pense à demander la présence d'un fonctionnaire autrichien à Belgrade et à réduire à 48 heures le délai accordé aux Serbes pour répondre. Cependant, il craint encore que la Serbie n'accepte ces clauses, et il cherche une exigence inacceptable. Guillaume II suggère aussitôt en marge : « L'évacuation du Sandjak. La querelle est tout de suite là. L'Autriche doit l'avoir de nouveau tout de suite sans conditions, pour empêcher la Serbie de joindre le Monténégro et d'atteindre la mer. » Enfin Berchtold se plaint de Tisza qui veut qu'on agisse en gentlemen. « Envers des assassins, écrit Guillaume, après ce qui s'est passé ? »

L'impatience de l'Allemagne se comprend. Qu'est-ce qu'un coup de force sans la rapidité ? Enfin, le 13 juillet, la machine autrichienne semble se mettre en mouvement. Tchirsky écrit que Berchtold est lui-même persuadé que l'action la plus prompte est nécessaire. Guillaume II souligne deux fois cette phrase. Berchtold doit arrêter le lendemain avec Tisza le texte à présenter à la Serbie et le soumettre le 15 à François-Joseph, à Ischl.

Le 14, nouvelle dépêche de Tchirsky. Tisza est venu le voir après son entretien avec Berchtold. Tisza est maintenant converti à la guerre. Mais la note ne sera prête que le 19 et on pense la remettre à la Serbie après que le président Poincaré aura quitté Pétersbourg. Guillaume II regrette ce nouveau délai. « Quel dommage ! » écrit-il en marge. Tisza a dit à l'ambassadeur allemand que la note serait rédigée de telle sorte qu'elle ne puisse être acceptée; la mobilisation se fera à l'expiration du délai. Le texte sera rédigé de façon à être intelligible au grand public, de telle sorte que la Serbie paraisse bien dans son tort, surtout aux yeux de l'opinion anglaise. Enfin, Tisza a serré la main de Tchirsky en lui disant : « Nous voulons regarder l'avenir unis, avec tranquillité et fermeté. » Guillaume II écrit : « C'est un homme. »

Ainsi, depuis que la guerre a été résolue le 5 juillet, l'Allemagne voudrait l'action la plus rapide : un écrasement immédiat eût été un fait acquis. La diplomatie autrichienne procède au contraire avec sa lenteur accoutumée, peut-être à cause de la lenteur des préparatifs militaires, qui se poursuivent depuis le 5 juillet. Ces premiers préparatifs, renforcement de garnisons sur la frontière russe et sur la frontière serbe, ont été aussitôt connus de la Serbie et de la Russie.

Le 17, M. de Jagow, secrétaire d'Etat allemand aux Affaires étrangères, charge Tchirsky de le renseigner sur les buts de guerre de l'Autriche. Il a besoin de les connaître pour manœuvrer diplomatiquement l'Angleterre et l'Italie. Un Conseil des ministres se tient donc le 19 à Vienne. On décide de déclarer aux puissances que la monarchie ne fait pas une guerre de conquête et n'envisage pas l'incorporation de la Serbie. Naturellement, ni les rectifications de frontière stratégiquement nécessaires, ni la diminution de la Serbie au profit d'autres Etats, ni l'occupation transitoire des territoires serbes n'étaient exclues par cette décision. En fait, la pre-

mière partie de cette déclaration fut seule communiquée aux puissances.

Il ne reste plus qu'à connaître l'heure où le président Poincaré quittera Pétersbourg. On ne veut pas qu'il puisse y apprendre la remise de l'ultimatum, ni que les gouvernements russe et français puissent se concerter. M. de Pourtalès, ambassadeur allemand à Pétersbourg, interrogé par M. de Jagow le 21, répond que M. Poincaré quitte Cronstadt le 23 à 11 heures du soir. Le 22, Jagow télégraphie à Tchirsky, à Vienne, que, 11 heures à Pétersbourg faisant 9 heures et demie en Europe centrale, si la note est remise à Belgrade le 23 à 5 heures, on risque que la nouvelle parvienne à Pétersbourg avant le départ du président. Le 23, Tchirsky répond que cette information a été transmise au gouvernement autrichien, qui remercie; et qu'en conséquence le général baron Wladimir Giessl, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade, a reçu l'ordre de retarder d'une heure la remise de l'ultimatum.

IV. *La déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie.* — Le baron Giessl a raconté, dans la *Neue Freie Presse* du 26 juillet 1914, comment il remit l'ultimatum. Le conseiller de légation von Storck le lui avait apporté de Vienne, le 21, dans la soirée, avec des instructions. D'après ces instructions, la note représentait un minimum d'exigences qui devait être accepté sans réserve et à la lettre; sinon, Giessl, sans se prêter à aucune négociation, partirait avec son personnel.

Il devait remettre la note le 23 à 5 heures, et la Serbie devait répondre dans les quarante-huit heures. Le président du Conseil serbe, Pachitch, étant parti pour un voyage électoral, le baron Giessl téléphona le 23 au matin au ministère pour savoir quand il pourrait remettre à un représentant qualifié de M. Pachitch une communication écrite du gouvernement autrichien. On lui désigna M. Patchu.

Sur ces entrefaites, le baron Giessl reçut la dépêche qui lui enjoignait de ne remettre la note qu'à six heures du soir. A six heures, il se présenta donc au bureau de M. Patchu et, celui-ci ne parlant pas français, il pria le secrétaire général Greitch de lire en traduisant. Aux premières phrases, Patchu l'arrêta, en déclarant qu'en l'absence du président du Conseil, il ne pouvait prendre aucune responsabilité. Giessl fit observer que cette dérobade ne changeait rien au fait et qu'en quelque point qu'il fût, Pachitch pouvait être rentré dans l'espace de quatre heures. Patchu autorisa alors la lecture de la note.

Pachitch revint vers minuit et tint conseil des ministres toute la nuit. L'ultimatum disait :

Il résulte des dépositions et aveux des auteurs criminels de l'attentat du 28 juin que le meurtre de Serajevo a été tramé à Belgrade, que les armes et explosifs dont les meurtriers ont été munis leur ont été donnés par des officiers et fonctionnaires serbes faisant partie de la Narodna Obrana et enfin que le passage en Bosnie des criminels et de leurs armes a été organisé et effectué par des chefs du service frontière serbe. En conséquence, le gouvernement serbe devait s'engager à condamner, par une insertion au *Journal officiel* du 26, et par un ordre

du jour du roi à l'armée, la propagande dirigée contre la monarchie austro-hongroise, et à la combattre. Il supprimerait toute publication contre la Monarchie, dissoudrait la Société Narodna Obrana, éliminerait de l'instruction publique les livres et les personnes hostiles à l'Autriche, de l'armée et de l'administration les officiers et les fonctionnaires désignés par l'Autriche-Hongrie ; il accepterait la collaboration en Serbie des organes du gouvernement impérial et royal dans la suppression du mouvement subversif dirigé contre l'intégrité territoriale de la monarchie ; il ouvrirait une enquête sur le complot du 28 juin, avec collaboration d'organes délégués par le gouvernement impérial et royal ; il arrêterait deux sujets serbes compromis dans l'affaire de Serajevo, empêcherait le passage des armes et explosifs à travers la frontière et punirait les fonctionnaires qui l'avaient facilité. Il s'expliquerait sur les propos anti-autrichiens de certains hauts fonctionnaires. La réponse serait donnée avant le samedi 25, 5 heures du soir.

Qu'allait répondre le gouvernement serbe ? Pendant la journée du 24, des rumeurs contradictoires circulaient dans Belgrade. « Les archives secrètes de la légation et mon auto, raconte Giessl, avaient été transportées à Semlin déjà depuis plusieurs jours. Je consignai tous les membres de la légation ainsi que des fiacres attelés sur le territoire de la légation, qui, avec ses bâtiments, l'église catholique et le parc entourés d'un mur, constituait un domaine fermé, extra-territorial. Chaque membre de la légation n'était autorisé qu'à avoir une valise de grandeur moyenne ; ma femme et moi fîmes nos valises la nuit, pour ne pas alarmer les domestiques. » — Du côté serbe également, un train était préparé pour emmener dans l'intérieur la cour et le gouvernement, qu'accompagnerait une partie du corps diplomatique.

Le 25, à midi, Pachitch déclara aux journalistes que la Serbie acceptait toutes les exigences de l'Autriche-Hongrie et que le danger de guerre était écarté. Mais, à deux heures, M. Giessl apprit qu'il était arrivé un télégramme du tsar, de mille mots, promettant à la Serbie l'appui de la Russie ; puis que la mobilisation serbe était décrétée, et que les archives du ministère des Affaires étrangères et la Banque nationale étaient déménagées. A trois heures, le ministre du commerce Jankovitch vint lui demander de dire à sa femme, qui revenait de Vichy à Semlin, de retourner à Vichy. Il le pria de lui remettre de l'argent. « La Serbie croit donc que la guerre va éclater ? » dit Giessl. — « Nous accepterons une partie de vos exigences, répondit Jankovitch, mais nous ne pouvons les accepter toutes. » Giessl télégraphia aussitôt à Vienne qu'il ne fallait pas compter sur l'acceptation intégrale. Il était quatre heures.

A six heures moins cinq, Pachitch entra dans le bureau de Giessl. « Est-ce que le gouvernement royal de Serbie a accepté nos exigences ? » dit celui-ci. Pachitch répondit qu'il avait accepté ce qu'il pouvait accepter, que pour le reste on s'en remettait à l'esprit de justice et au sentiment chevaleresque de Giessl, dont on avait toujours été très content. Les deux hommes se serrèrent la main et le ministre autrichien se retira un moment pour comparer les deux notes. L'entretien avait à peine duré cinq minutes.

En fait, la Serbie avait cédé sur tous les points, sauf sur la col-

laboration d'organes autrichiens. Mais les instructions de Giessler étaient formelles. Il lui restait dix minutes pour prendre le train. De part et d'autre, tout était prêt. Les pièces à expédier étaient préparées, les voitures consignées. La police serbe gardait la rue qui mène à la gare. Il n'y eut d'autre incident que des cris : « Partez », dans la foule. Des officiers serbes crièrent à l'attaché militaire autrichien : « Au revoir, à Budapest. » — « Plutôt ici », dit l'Autrichien. A six heures et demie, le train sortit de la gare.

C'était la guerre. Le même jour, le gouvernement serbe, trop exposé à Belgrade, se retira à Kraguiévatz. Le 26, l'Autriche-Hongrie mobilisa les six corps d'armée du Sud et deux en Bohême. Le 28, elle publia une note de presse où la réponse serbe était déclarée insuffisante, et à midi déclara officiellement la guerre à la Serbie.

V. *Le conflit austro-russe.* — Dès la remise de l'ultimatum autrichien à la Serbie, le prince héritier de Serbie avait demandé la protection du tsar. « Nous pouvons être attaqués après l'expiration du délai par l'armée austro-hongroise qui se concentre sur notre frontière. Il nous est impossible de nous défendre et nous supplions Votre Majesté de nous donner son aide le plus tôt possible. » On a vu que la réponse du tsar était arrivée le 24, entre midi et deux heures (1). Si une solution pacifique ne pouvait être acquise, disait-elle, la Russie ne se désintéresserait jamais du sort de la Serbie. Du conflit austro-serbe allait naître un conflit austro-russe.

Dès le 24 juillet, le ministre anglais des Affaires étrangères proposa une médiation de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie auprès de la Russie et de l'Autriche, pour obtenir que leurs armées ne franchissent pas la frontière. La Russie refusa. Sir E. Grey avait l'idée d'une conférence analogue à celle de 1912. Il reprit son projet sous une autre forme. La proposition fut formulée, pendant que le ministre était en week-end, le dimanche 26 juillet, par son subordonné Nicolson : les ambassadeurs de France, d'Allemagne et d'Italie à Londres s'entendraient avec Sir E. Grey pour trouver un moyen de résoudre les difficultés présentes, et pendant cette conversation l'Autriche et la Serbie s'abstiendraient de toute opération active.

L'ambassadeur d'Angleterre à Berlin entretint, le 27, M. de Jagow de ce projet. Quels étaient alors les sentiments de l'Allemagne? La réponse serbe avait paru à Guillaume II satisfaisante, et même inespérée. « C'est un brillant résultat, écrivait-il en marge, pour un délai de 48 heures seulement! C'est plus qu'on ne pouvait attendre! Un grand succès moral pour Vienne, mais il fait disparaître toute raison de guerre, et Giessler aurait dû rester tranquille à Belgrade. Après cela, je n'aurais jamais ordonné la mobilisation. » Le chancelier Bethmann-Hollweg pensait le 28 juillet, et encore le 30, que, devant cette soumission, une attitude intransigeante de l'Autriche lui rendrait hostile l'opinion de toute l'Europe. Cependant l'Allemagne refusa toujours de faire pression sur son alliée. A la

(1) Ce ou ces télégrammes du tsar ont disparu. On n'en connaît pas le texte. On peut douter de leur existence. Mais le sentiment du gouvernement russe est bien celui-là. Voir toute la discussion dans J. Isaac, *Origines de la guerre*, Paris, 1933, pp. 120 sq.

proposition anglaise du 27, M. de Jagow répondit que c'était instituer une vraie conférence sur les affaires austro-russes, une cour d'arbitrage dont il fallait que l'idée fût suggérée par Vienne et Pétersbourg. Il fit la même réponse à l'ambassadeur de France, M. Jules Cambon ; il ajouta qu'il ne pouvait intervenir dans le conflit austro-serbe, mais qu'il ne refuserait pas d'intervenir dans un conflit austro-russe, à condition qu'on trouvât une forme acceptable pour cette intervention ; qu'au surplus des conversations directes étaient engagées entre Vienne et Pétersbourg.

La Russie avait en effet proposé une conversation entre les deux capitales. L'Autriche n'accepta point et, le 28, comme on l'a vu, elle déclara la guerre à la Serbie. Cette journée du 28 a été décisive pour la Russie. D'après l'attaché militaire allemand, si la veille encore on espérait une solution pacifique, on considérait maintenant, dans l'entourage du tsar, la guerre générale comme presque inévitable. Le même jour, M. Sazonov, recevant l'ambassadeur d'Angleterre, l'informa que la Russie mobiliserait le jour où les armées autrichiennes franchiraient la frontière serbe. Dans un conseil tenu le 25 à Tsarskoé Selo, il avait été décidé de procéder d'abord à des mesures de prémobilisation, comme le retour des troupes des camps d'instruction dans leur garnison, et il semble que ces mesures aient été prises presque aussitôt ; en second lieu, si le conflit se développait, on mobiliserait contre l'Autriche les quatre régions de Kiev, d'Odessa, de Kazan et de Moscou.

Mais cette mobilisation partielle était une impossibilité militaire. D'une part, aucun plan de cette sorte n'existait. « Nos plans de guerre n'avaient prévu en cas de complications sur notre frontière Ouest qu'une mobilisation générale s'étendant à l'armée entière (1). » Une mobilisation partielle aurait amené avec elle le désordre désastreux d'une improvisation. — D'autre part, une pareille mesure n'est possible que si chaque grande unité a ses moyens de complément sur sa propre zone de stationnement. Il n'en était pas ainsi en Russie. Les troupes stationnées dans l'Ouest avaient leur zone de complément dans l'Est et dans le Sud. Le passage de l'effectif de paix à l'effectif de guerre, qui en France se faisait presque sur place, exigeait en Russie d'immenses transports. D'autre part, en France et en Allemagne, la concentration, c'est-à-dire la réunion des troupes sur le théâtre d'opérations sous la main du général en chef, ne commençait qu'une fois la mobilisation faite. Dans l'immense et lente Russie, impossible d'attendre un tel délai. Les transports de mobilisation se seraient croisés avec les transports de concentration. Imaginez maintenant qu'à l'enchevêtrement commencé d'une mobilisation partielle, il faille rajouter quelques jours plus tard celui d'une mobilisation générale. On aboutit au chaos. — Il est inconcevable que le 25, le général Soukhomlinov, ministre de la guerre, n'ait pas expliqué à ses collègues qu'on ne pouvait pas mobiliser quatre régions sans remuer toute la Russie et sans saboter d'avance la mobilisation générale ; qu'avec cela on se trouverait avec douze corps contre seize autrichiens ; et que rien n'empêcherait l'Autriche d'attaquer les corps non mobilisés de la circonscription de Varsovie.

(1) Y. Danilov, *la Russie dans la guerre mondiale*, Paris, 1927, p. 33.

Une nouvelle affaire naissait donc le 28 : celle de la mobilisation russe. Sir George Buchanan se rendait compte qu'elle fournirait à l'Allemagne le prétexte nécessaire pour déclarer la guerre à la Russie, tout en attribuant la responsabilité aux Russes. L'ambassadeur britannique détourna donc M. Sazonov de mobiliser. M. Sazonov ne tint pas compte de ces suggestions. Dans la matinée du 29, le chef de la section de mobilisation reçut l'oukase, signé du tsar, qui ordonnait la mobilisation à partir de ce jour, 29 juillet, à minuit. Le tsar s'était rendu aux objections des militaires. Il ordonnait la mobilisation générale.

Le même jour, 29, entre une heure et deux de l'après-midi, l'ambassadeur allemand à Pétersbourg, comte Pourtalès, eut une entrevue avec M. Sazonov, auquel il rappela qu'en cas de mobilisation même partielle de la Russie, l'Allemagne, par son traité d'alliance avec l'Autriche, serait amenée à mobiliser. Le même jour, à 7 heures du soir, Pourtalès revint au ministère des Affaires étrangères, cette fois pour communiquer à M. Sazonov une dépêche du chancelier allemand. Celui-ci notifiait que si la Russie continuait ses préparatifs militaires, l'Allemagne devrait prendre des mesures en conséquence.

Pendant que le ministre et le diplomate causaient, les souverains communiquaient directement. Dès le 28 au soir, l'empereur Guillaume télégraphiait directement au tsar qu'il usait de toute son influence pour décider l'Autriche-Hongrie à en venir à une entente loyale et satisfaisante avec la Russie.

Avant d'avoir reçu ce télégramme, le tsar en envoyait un de son côté à l'empereur Guillaume, le 29, à 1 heure de l'après-midi, où il l'avertissait de l'indignation soulevée en Russie par la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. « Je prévois, disait-il, que, très prochainement, je ne pourrai plus longtemps résister à la pression qui est exercée sur moi et que je serai forcé de prendre des mesures qui conduiront à la guerre. Pour prévenir le malheur que serait une guerre européenne, je te prie, au nom de notre vieille amitié, de faire tout ce qui te sera possible pour empêcher ton alliée d'aller trop loin. » L'empereur Guillaume répondit à 6 h. 30 du soir. Tout en défendant l'Autriche, il répétait qu'il essaierait de toutes ses forces de favoriser une entente entre Vienne et Pétersbourg. Il ajoutait seulement que des mesures militaires de la Russie hâteraient la calamité et rendraient impossible sa propre mission de médiateur.

L'empereur Nicolas répondit, à 8 h. 20 : « Merci pour ton télégramme, qui est conciliant, tandis que le message officiel remis par ton ambassadeur à mon ministre des Affaires étrangères est rédigé sur un ton bien différent. Je te prie de m'expliquer cette différence. Il conviendrait de soumettre la question austro-serbe à la Conférence de La Haye. Je m'en rapporte à ta sagesse et à ton amitié. »

Après avoir envoyé cette dépêche, le tsar révoquait l'ordre de mobilisation générale donné le matin et le remplaçait par la mobilisation limitée à quatre circonscriptions. La date n'était pas changée et le premier jour restait le 30. C'est cet ordre qui fut exécuté à partir du 29 à minuit.

A la dépêche du tsar de 8 h. 20, Guillaume II répondit à 1 heure

du matin. Il niait qu'il y eût contradiction entre sa dépêche et le ton de Pourtalès. Il précisait que si la Russie mobilisait contre l'Autriche, son propre rôle de médiateur prendrait fin, et que le tsar serait responsable de la guerre.

M. de Pourtalès, de son côté, ayant appris ce qui se passait, accourut à 3 heures du matin, au ministère des Affaires étrangères. Il adjura M. Sazonov de cesser ses préparatifs. Le ministre russe ne cacha pas à son interlocuteur qu'il discernait fort bien que l'Allemagne, en intervenant à Pétersbourg et en refusant d'intervenir à Vienne, ne cherchait qu'à gagner du temps et à amuser la Russie pendant que l'Autriche écraserait la Serbie. Il fit cependant la proposition suivante : « Si l'Autriche, reconnaissant que son conflit avec la Serbie a assumé le caractère d'une question d'intérêt européen, se déclare prête à éliminer de son ultimatum les clauses qui portent atteinte à la souveraineté de la Serbie, la Russie s'engage à cesser toutes mesures militaires. » M. de Pourtalès transmit cette proposition à Berlin; M. de Jagow répondit qu'il jugeait la formule inacceptable pour l'Autriche.

Cependant, l'idée de médiation des quatre puissances, proposée par l'Angleterre, n'était pas abandonnée. La Russie y avait adhéré le 29. La France l'avait également acceptée, et cherchait à obtenir le concours de l'Italie. Quant à l'Allemagne, on a vu qu'elle adhérerait au principe, mais non à la forme. Elle proposa de laisser l'Autriche trouver cette forme. Enfin elle imagina l'arrangement suivant : quand l'Autriche aurait occupé Belgrade et les régions voisines, l'Allemagne tâcherait d'obtenir qu'elle arrête ses troupes. Les Puissances s'efforceraient d'obtenir de la Serbie des satisfactions suffisantes pour l'Autriche, qui, les ayant obtenues, évacuerait le territoire occupé. La Grande-Bretagne accepta ce projet le 29, et la France le 31.

Mais déjà les événements se précipitaient. Dans la nuit du 29 au 30 et dans la matinée du 30, les Autrichiens bombardaient Belgrade.

VI. Le conflit russo-allemand. — On a vu que le 30, à 1 heure du matin, l'empereur d'Allemagne avait répondu au tsar en lui répétant que si la mobilisation russe se produisait, sa mission de médiateur entre la Russie et l'Autriche finirait. « Tout le fardeau de la décision, ajoutait-il, repose maintenant sur tes épaules. A toi d'assumer la responsabilité de la guerre ou de la paix. »

Le tsar put répondre en toute sincérité : « Les mesures militaires qui sont en cours d'exécution étaient déjà décidées depuis cinq jours. Elles ont uniquement pour but de nous protéger contre les menaces autrichiennes. J'espère de tout mon cœur que ces mesures ne t'arrêteront en rien dans ton rôle de médiateur, auquel j'attache un grand prix. Nous avons besoin que tu pèses uniquement sur l'Autriche pour qu'elle consente à une entente avec nous. »

M. Sazonov, qui fut reçu par le tsar à Peterhof au commencement de l'après-midi du 30, le trouva tout troublé par cet échange

de dépêches. Il lui remontra qu'ayant tout fait pour éviter la guerre, il ne devait pas laisser son pays désarmé devant l'offensive que l'Allemagne préparait, et qu'il pouvait en toute conscience sanctionner la mobilisation générale.

L'Allemagne, en effet, tout en demandant à la Russie d'interrompre ses préparatifs, accélérât les siens. Les mesures militaires avaient commencé dès le 25 : les gares avaient été occupées militairement et l'armement des places fortes avait commencé. « Des dizaines de milliers de réservistes, écrit le général Palat, avaient été appelés par convocation individuelle; ceux résidant à l'étranger (classes de 1903 à 1911) rappelés; les officiers de réserve convoqués; à l'intérieur, les routes étaient barrées, les automobiles ne circulaient qu'avec un permis... » Sur la frontière française, les postes allemands étaient sur les bornes frontalières; deux fois, le 29 juillet, des patrouilles avaient pénétré en territoire français. Dans l'après-midi du 30, une édition spéciale du *Lokal Anzeiger* annonçait la mobilisation allemande. A 2 heures de l'après-midi, M. de Jagow démentait ce bruit et faisait saisir les suppléments des journaux qui l'avaient annoncé. Mais la fausse nouvelle du *Lokal Anzeiger* avait été immédiatement téléphonée à Pétersbourg par un correspondant d'agence, M. Marnov. L'ambassadeur de Russie à Berlin, M. Sverbeiev, la confirma. D'autre part, Pétersbourg apprenait de Vienne qu'on s'y attendait à la proclamation de la mobilisation générale pour le lendemain.

Vers 3 heures de l'après-midi, il y eut à l'Etat-major général russe une conférence entre le général Soukhomlinov, M. Sazonov et le général Janouchkévitich, chef d'Etat-Major général. C'est après cette conférence que M. Sazonov alla trouver le tsar. Celui-ci se résolut, à 4 heures de l'après-midi, à signer l'ordre de mobilisation générale. Elle commença le 30 juillet à minuit.

L'Autriche, de son côté, décréta la mobilisation générale dans la nuit du 30 au 31. L'Allemagne enfin proclama, le 31, l'état de danger de guerre, *Kriegsgefahrzustand*, état préparatoire à la mobilisation.

La journée du 31 a vu les dernières tentatives pour le maintien de la paix. Le tsar, pour expliquer la mobilisation qu'il avait sanctionnée la veille, télégraphia à l'empereur Guillaume : « Il m'est impossible, pour des raisons techniques, d'arrêter mes préparatifs militaires. Mais tant que les pourparlers avec l'Autriche ne seront pas rompus, mes troupes ne prendront pas l'offensive. Je t'en donne ma parole d'honneur. »

D'autre part, à la demande de sir Edward Grey, M. Sazonov modifia la formule qu'il avait remise dans la nuit du 29 au 30 à M. de Pourtalès. Le nouveau texte disait : « Si l'Autriche consent à arrêter la marche de ses troupes sur le territoire serbe et si, reconnaissant que le conflit austro-serbe a assumé le caractère d'une question d'intérêt européen, elle admet que les grandes Puissances examineront les satisfactions que la Serbie pourrait accorder au gouvernement austro-hongrois sans porter atteinte à ses droits souverains et à son indépendance, la Russie s'engage à conserver son attitude expectante. »

La proposition russe n'était pas inconciliable avec la proposition allemande à quoi la France, on l'a vu, se ralliait dans cette

même journée du 31. Quant à l'Autriche, elle semblait prête à accepter la proposition russe. Son ambassadeur à Pétersbourg voyait M. Sazonov le 31 au soir et acceptait la discussion sur le fond de l'ultimatum. Le ministre russe satisfait proposait des pourparlers à Londres. Tout semblait au point de s'arranger.

Cette concession de l'Autriche, qui la qualifiait de conciliante à l'extrême, était-elle sincère? L'ambassadeur lui-même insinue qu'elle est faite au point de vue de la distribution des rôles. Le plus récent historien des origines de la guerre, M. Isaac, n'y voit qu'une comédie diplomatique. Quoi qu'il en soit, à Berlin du moins, le 31, la guerre était résolue. Guillaume II télégraphiait à Vienne, à 16 h. 40 : « Je suis prêt, conformément à mes obligations d'alliance, à commencer immédiatement la guerre contre la Russie et la France. » S'il faut en croire l'attaché militaire russe à Paris, colonel Ignatiev, la même disposition régnait à Paris. Ignatiev télégraphia dans la nuit du 31 au 1^{er}, à 1 heure du matin : « Le ministre de la guerre m'a déclaré sur un ton de sincérité la ferme décision du gouvernement à la guerre. »

Les dés étaient jetés. Dès lors, pour l'Allemagne, l'atout capital devenait la rapidité, qui lui assurait seule le bénéfice de sa meilleure préparation. Avec une brutalité singulière, elle rompit les derniers fils et hâta le dénouement.

A la dépêche du tsar du 31, l'empereur Guillaume répondit : « J'ai poussé aussi loin que possible mes efforts pour maintenir la paix. Ce n'est pas moi qui aurai à supporter la responsabilité de l'horrible catastrophe qui menace maintenant tout le monde civilisé. Il t'appartient encore de l'empêcher. L'amitié pour toi et ton empire, que mon grand-père m'a léguée sur son lit de mort, me reste toujours sacrée. J'ai été fidèle à la Russie quand le malheur s'est abattu sur elle, et tout particulièrement pendant la dernière guerre. Tu peux encore sauver la paix en arrêtant tes préparatifs militaires. »

Il faut se rappeler qu'au moment où Guillaume II envoyait ce texte où la caresse, la menace, l'émotion sont si habilement dosées pour troubler un prince faible, l'Allemagne, sous le couvert du *Kriegsgefahrzustand*, poursuivait activement sa propre mobilisation. — Le gouvernement allemand parlait d'ailleurs sur un autre ton que l'empereur. A 11 heures du soir, le comte de Pourtalès avertit M. Sazonov que si la Russie n'arrêtait pas sa mobilisation avant le lendemain 1^{er} août à midi, toute l'armée allemande mobiliserait.

Le 1^{er} août, à 2 heures de l'après-midi, le tsar télégraphia encore : il comprenait fort bien que l'empereur allemand fût obligé de mobiliser, mais il lui demandait de lui garantir, comme il l'avait garanti lui-même, que ces mesures ne signifiaient pas la guerre et qu'ils poursuivraient leurs négociations pour le bien de leurs pays et la paix générale. Guillaume II refusa de s'engager et réclama une réponse nette à son ultimatum de la veille. Puis le même jour, 1^{er} août, à 5 h. 10 du soir, son ambassadeur remit la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie.

VII. *Le conflit franco-allemand.* — En annonçant au ministre des Affaires étrangères français Viviani, le 31 à 5 heures du soir,

que l'Allemagne exigeait la démobilisation russe dans les douze heures, l'ambassadeur allemand à Paris, M. de Schœn, avait demandé quelle serait l'attitude de la France dans un conflit germano-russe, et il avait annoncé qu'il prendrait la réponse le lendemain 1^{er} août, à 1 heure de l'après-midi. Il vint au Quai d'Orsay à 11 heures du matin. Le président du Conseil lui montra la contradiction entre l'attitude conciliante de l'Autriche et celle de l'Allemagne. M. de Schœn se borna à répondre qu'il ignorait les derniers événements.

Cependant la situation générale et l'état de *Kriegsgefahrzustand* en Allemagne rendaient nécessaire la mobilisation générale en France. Le décret fut signé le 1^{er} août, à 3 h. 40 et affiché à 4 heures. Le premier jour de la mobilisation était le dimanche 2 août. La mobilisation allemande avait été ordonnée le même jour, et à la même heure. Le 2 août au matin, le territoire français était violé à Cirey et près de Longwy. Deux patrouilles du 5^e chasseurs allemand avaient franchi la frontière au Nord de Delle, pénétré à plus de dix kilomètres jusqu'à Jonchery et Boron et un officier avait brûlé la cervelle d'un caporal français. M. Viviani adressa une protestation à M. de Schœn.

Enfin, le 3 août, l'Allemagne jeta le masque. A 6 h. 15 du soir, M. de Schœn remit à M. Viviani la lettre suivante :

« Les autorités administratives et militaires ont constaté un certain nombre d'actes d'hostilité caractérisée commis sur le territoire allemand par des aviateurs militaires français. Plusieurs de ces derniers ont manifestement violé la neutralité de la Belgique, survolant le territoire de ce pays; l'un a essayé de détruire des constructions près de Wesel, d'autres ont été aperçus sur la région de l'Eifel, un autre a jeté des bombes sur le chemin de fer près de Karlsruhe et de Nuremberg.

« Je suis chargé et j'ai l'honneur de faire connaître à Votre Excellence qu'en présence de ces agressions, l'Empire allemand se considère en état de guerre avec la France du fait de cette dernière puissance. »

Les faits invoqués par l'Allemagne étaient faux.

VIII. La neutralité belge. — La France, en lutte avec l'Allemagne, était couverte sur son flanc gauche par la Belgique. La neutralité de la Belgique était garantie par le traité de 1839, confirmé en 1870. Serait-elle respectée ?

Le 29 juillet, le gouvernement allemand, pour s'assurer la neutralité britannique, avait déclaré à sir E. Goschen qu'il n'avait en vue aucune acquisition territoriale en France; il respecterait la neutralité des Pays-Bas autant que ses adversaires la respecteraient; pour la Belgique, les opérations allemandes dépendraient de la conduite de la France; après la guerre, l'intégrité du sol belge serait respectée si le pays ne prenait point parti contre l'Allemagne.

Le 31 juillet, le gouvernement britannique demanda aux gouvernements français et allemand leurs intentions quant à la neutralité belge. C'était la répétition d'une démarche que M. Gladstone avait faite en 1870. A Paris, M. Viviani déclara que la neutralité serait respectée; si elle était violée, la France serait amenée à

pénétrer sur le territoire belge comme puissance garante. A Berlin, M. de Jagow fit une réponse dilatoire. Il prendrait les ordres de l'Empereur et du Chancelier; mais il doutait qu'une réponse pût être donnée, car l'Allemagne ne pouvait ainsi découvrir ses projets militaires.

Sir E. Grey exprima à l'ambassadeur allemand, prince Lichnowski, de vifs regrets de cette réponse. Si la neutralité belge était violée, il serait très difficile de contenir la colère du peuple britannique. Le prince Lichnowski demanda si, dans le cas où la neutralité belge ne serait pas violée, la Grande-Bretagne resterait neutre. Sir E. Grey refusa de s'engager. L'ambassadeur allemand essaya de savoir à quelles conditions la Grande-Bretagne resterait neutre; il suggéra l'intégrité de la France et de ses colonies. Sir E. Grey refusa encore de répondre.

Le 2 août, à l'aube, les Allemands violèrent la neutralité du grand-duché de Luxembourg, qu'ils envahirent en passant les ponts de Wasserbillig et de Remich. Le chancelier allemand assura le ministre d'Etat luxembourgeois, M. Eyschen, que ces mesures ne constituaient pas un acte hostile, mais une précaution pour garder, contre l'attaque éventuelle d'une armée française, les voies ferrées affermées à l'Empire. Le VIII^e corps allemand occupa Luxembourg.

Le 2 également, dans la matinée, sir E. Grey déclara à l'ambassadeur de France que si la flotte allemande pénétrait dans la Manche ou traversait la mer du Nord pour attaquer la côte française ou la marine marchande française, la flotte britannique interviendrait. Pour la neutralité du Luxembourg, tous les garants du traité de 1867 devaient agir de concert: pour la Belgique, au contraire, l'Angleterre était tenue de faire respecter le traité de 1839 sans le concours des autres puissances. La violation de la neutralité belge serait donc un *casus belli*.

Le ministre d'Allemagne à Bruxelles, M. de Below-Saleske, avait prononcé le 2 au matin les paroles les plus rassurantes. A 3 heures de l'après-midi, *Le Soir* les reproduisait: « Le toit de votre voisin brûlera peut-être, mais votre propre maison sera en sécurité. » Cependant il avait entre les mains un pli cacheté, envoyé de Berlin le 29 juillet, qu'il ne devait ouvrir que quand il en recevrait l'ordre. Cet ordre lui arriva le 2 dans l'après-midi. Le pli contenait un ultimatum. A 7 heures du soir, le ministre allemand remit cet ultimatum au ministre belge des Affaires étrangères, M. Davignon. L'Allemagne annonçait que, connaissant de source sûre l'intention de la France de marcher par la Belgique, elle était contrainte de violer le territoire belge. Elle souhaitait que la Belgique observât une neutralité amicale. « Si la Belgique se comporte d'une façon hostile contre les troupes allemandes et particulièrement fait des difficultés à leur marche en avant par une opposition des fortifications de la Meuse ou par des destructions de routes, de chemins de fer, de tunnels ou autres ouvrages d'art, l'Allemagne sera obligée de considérer la Belgique comme ennemie. ». La réponse devait être remise le lendemain 3, à 7 heures du matin.

M. Davignon lut le document: « Nous nous serions attendus à tout autre chose, Excellence, répondit-il avec indignation. L'Alle-

magne, qui prétendait être notre fidèle amie, nous demande aujourd'hui de jouer un rôle ignominieux ! »

Après une délibération qui dura toute la nuit, le gouvernement belge arrêta sa réponse le 3 août, à 4 heures du matin :

« Le gouvernement belge, en acceptant les propositions qui lui sont notifiées, sacrifierait l'honneur de la nation en même temps qu'il trahirait ses devoirs vis-à-vis de l'Europe.

« Conscient du rôle que la Belgique joue depuis plus de quarante-vingts ans dans la civilisation du monde, il se refuse à croire que l'indépendance de la Belgique ne puisse être conservée qu'au prix de la violation de sa neutralité.

« Si cet espoir était déçu, le gouvernement belge est fermement décidé à repousser par tous les moyens en son pouvoir toute atteinte à son droit. »

Le 4 août, à 6 heures du matin, le ministre allemand répondit à M. Davignon que, par suite de ce refus, le gouvernement impérial se verrait, à son plus vif regret, forcé d'exécuter, au besoin par la force, les mesures de sécurité indispensables vis-à-vis des menaces françaises. Trois heures plus tard, les premiers coups de feu étaient tirés par les gendarmes belges à Gemmenich. M. de Below recevait ses passeports, et le roi Albert télégraphiait à l'empereur Guillaume en français et en supprimant le tutoiement qui était de règle entre eux : « Les sentiments d'amitié que j'ai exprimés à Votre Majesté, et ceux dont vous m'avez fréquemment assuré ne me laissent pas soupçonner un instant que Votre Majesté nous mettrait dans la cruelle nécessité d'avoir à choisir à la face de l'Europe entre la guerre et le déshonneur, entre le respect de mes engagements et le mépris de mes devoirs internationaux. »

IX. Le conflit anglo-allemand. — Le 3, à la Chambre des Communes, sir E. Grey fit un exposé de la situation. Il rappela que, jusqu'au jour précédent, la Grande-Bretagne n'avait promis à la France qu'une aide diplomatique : « J'ai simplement déclaré, pendant la crise marocaine, à l'ambassadeur de France et à l'ambassadeur d'Allemagne, que l'opinion publique aurait été en Angleterre vraisemblablement favorable à la France, si une guerre avait été imposée à celle-ci. Je n'avais permis de conversation entre les experts navals et militaires qu'à la condition que les deux gouvernements resteraient libres... En 1912, nous nous sommes mutuellement assurés de la liberté laissée à nos gouvernements. »

Il passa à la situation actuelle, montra la France engagée par l'honneur à la suite de son alliée russe. Dans quelle mesure l'amitié de la Grande-Bretagne pour la France entraînait-elle des devoirs ? Chacun doit le demander à son propre cœur. « Mon point de vue personnel, dit sir E. Grey, est celui-ci : la flotte de la France est dans la Méditerranée, ses côtes du Nord et de l'Ouest sont sans protection. Qu'une flotte étrangère arrive et les attaque, l'Angleterre est dans l'obligation d'agir. Je le dis au point de vue des intérêts britanniques. La France est en droit, à mon avis, de savoir et de savoir immédiatement si, au cas où ses côtes du Nord et de l'Ouest seraient attaquées, elle pourrait compter sur le concours de l'Angleterre. »

C'est pourquoi il avait promis la veille à l'ambassadeur de France que la flotte britannique protégerait les côtes de France, au cas où la flotte allemande pénétrerait dans la mer du Nord ou dans la Manche.

La révélation des lettres de 1912 et de l'engagement de la veille sont les points essentiels du discours relativement à la France. Restait la question d'une violation éventuelle de la Belgique. Grey rappela les obligations individuelles de l'Angleterre, proclamées par Gladstone en 1870. Un télégramme du roi de Belgique au roi George V, demandant l'appui diplomatique de l'Angleterre était arrivé avant la séance. Sir E. Grey le lut, et il ajouta : « Si l'indépendance de la Belgique disparaît, il en sera de même de l'indépendance de la Hollande. Considérez maintenant quels intérêts britanniques seront en jeu si nous nous maintenons à l'écart d'une telle crise. Ce que nous aurons économisé en forces à la fin de la guerre compensera-t-il ce que nous aurons perdu en considération?... Nous aurons effroyablement à souffrir de cette guerre dans tous les cas. Notre commerce d'exportation va s'arrêter, et même dans le cas le plus favorable, nous serons dans l'impossibilité de changer ce qui sera arrivé au cours de la guerre : toute l'Europe occidentale, à part nous, tombée sous la domination d'une seule puissance... »

Sir E. Grey n'avait parlé que de l'intérêt britannique. Il s'était abstenu systématiquement de tout ce qui aurait pu provoquer un ressentiment contre l'Allemagne. Ce sera M. Asquith qui, le 6 août, parlera de la justice : « Nous combattons... pour le principe que les petites nations ne soient pas écrasées contre toute loyauté internationale par la volonté arbitraire d'une puissance supérieure. Je ne crois pas qu'une nation soit jamais entrée dans une grande querelle avec la conscience aussi tranquille que nous; nous ne combattons, en effet, ni pour attaquer quelqu'un, ni pour soutenir nos propres intérêts, mais pour la défense de principes dont dépend la civilisation de l'univers. »

La séance du 3 n'était pas terminée, quand la légation de Belgique fit connaître à sir E. Grey l'ultimatum allemand du 2. Il le lut sans commentaires, puis télégraphia à l'ambassadeur britannique à Berlin, sir E. Goschen : « Le gouvernement de Sa Majesté est obligé de protester contre cette violation d'un traité que l'Allemagne a signé aussi bien que nous-mêmes; il lui faut des assurances que la demande faite à la Belgique ne sera pas suivie d'effet et que sa neutralité sera respectée par l'Allemagne. Vous demanderez une réponse immédiate. » Dans la journée suivante, sir E. Grey envoya au même ambassadeur une seconde dépêche dans le même sens. Le délai concédé à l'Allemagne pour répondre expirerait le 4 août, à minuit.

Sir E. Goschen alla donc voir M. de Jagow, le 4 août, et lui demanda si l'Allemagne s'abstiendrait de violer la neutralité belge. M. de Jagow répondit négativement : en effet, la frontière avait été franchie le matin. Il donna pour raison qu'il fallait pénétrer en France par la voie la plus rapide et la plus facile. Toute perte de temps serait autant de gagné pour les Russes, pour amener leurs troupes à la frontière allemande. La rapidité était le maître atout de l'Allemagne.

Après avoir reçu la seconde dépêche de sir E. Grey, sir E. Goschen revit M. de Jagow vers 7 heures du soir et demanda ses passeports. Puis il alla voir le chancelier qui, très agité, lui adressa une harangue de vingt minutes. « Juste pour un chiffon de papier, la Grande-Bretagne allait faire la guerre à une nation à elle apparentée, qui ne désirait rien tant que d'être son amie. »

A 9 heures 1/2 du soir, le secrétaire d'Etat von Zimmermann demanda à sir E. Goschen si la remise de ses passeports équivalait à l'état de guerre. L'ambassadeur britannique répondit que son gouvernement avait fixé une heure après laquelle il se verrait forcé de prendre les mesures nécessitées par ses engagements. Zimmermann répondit que, puisque le gouvernement impérial ne donnerait pas les assurances demandées, c'était en fait une déclaration de guerre.

Au même moment, à Londres, quelques-uns des ministres étaient réunis chez le Premier, dans la salle de Conseil. « J'y pouvais rester en communication avec le Foreign Office, écrit sir E. Grey, pour m'assurer que Berlin n'avait envoyé aucune réponse... Churchill était présent, lui aussi, prêt à envoyer à l'heure dite l'ordre de mobilisation qu'attendait la flotte. Minuit sonna. Nous étions en guerre. »

Dans cette même journée du 4 août, M. de Bethmann-Hollweg avait essayé de justifier devant le Reichstag la violation de la Belgique. Il confessa qu'elle était en contradiction avec le droit des gens; mais il déclara que l'Allemagne ne pouvait pas attendre, et il invoqua la nécessité. Le même jour, à Paris, le président de la République adressait aux Chambres un message où il disait : « Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale... Et déjà, de tous les points du monde civilisé, viennent à elle les sympathies et les vœux. Car elle représente aujourd'hui, une fois de plus, devant l'univers, la liberté, la justice et la raison. »

Le Bureau socialiste international, dont le rôle était de faire l'entente entre les partis ouvriers des pays en conflit, s'était réuni le 29 juillet à Bruxelles. Il vota le 30 un manifeste, aux termes duquel les prolétaires français et allemands devaient faire pression sur leurs gouvernements, « pour que l'Allemagne exerce sur l'Autriche une pression modératrice et que la France obtienne de la Russie qu'elle ne s'engage pas dans le conflit ». Jaurès rentra le même jour à Paris, et fut assassiné le 31 par un misérable, qui croyait servir son pays. Le 1^{er} août, un député socialiste au Reichstag, Hermann Müller, était à Paris et déclarait que les socialistes allemands ne voteraient pas les crédits de guerre. Renaudel répondit : « Si la France, dont le peuple et le gouvernement veulent la paix, venait à être attaquée par l'Allemagne, les socialistes français auraient le devoir de voter les crédits de guerre. » Ils les votèrent en effet, le 4 août, à l'unanimité. Le même jour, Haase lut au Reichstag la déclaration des social-démocrates : « Le Parti laisse la responsabilité de cette guerre à ceux qui l'ont déclarée, mais désormais il s'agit de la défense nationale, et les socialistes n'abandonneront pas la patrie à l'heure du danger. » Ils votèrent, à l'unanimité éga-

lement, les cinq milliards demandés. Les événements étaient plus forts que les hommes.

Le pape Pie X adressa le 2 août 1914 une lettre aux fidèles du monde entier, exhortant les prêtres à organiser des prières publiques et les fidèles à élever leur esprit vers le Christ, « prince de la paix et médiateur tout-puissant auprès de Dieu ». Il mourut, le cœur brisé, le 20 août.

CHAPITRE II

La concentration des armées.

I. Le plan des puissances centrales. — II. La mobilisation autrichienne. — III. La concentration des armées russes. — IV. La mobilisation allemande. — V. L'armée allemande. — VI. La concentration allemande. — VII. La concentration française. — VIII. La couverture. — IX. La cavalerie française en Belgique. — X. L'occupation des cols des Vosges. — XI. L'opération du 7^e corps en Haute-Alsace. — XII. La prise de Liège. — XIII. La chute des forts de Liège. — XIV. Les projets de l'état-major français et l'instruction générale n^o 1 (8 août).

I. Le plan des puissances centrales. — On estimait à Berlin et à Vienne que la France pouvait jeter sur la frontière allemande 45 divisions actives et 19 de réserve, suivies de 19 brigades de réserve, soit en chiffres ronds 73 divisions d'infanterie, auxquelles il fallait joindre 6 divisions belges et 6 divisions britanniques immédiatement disponibles: au total 85 divisions. Sur une centaine de divisions d'active et de réserve dont disposait l'Allemagne, il fallait donc en conserver 90 sur le théâtre occidental. Il ne restait à opposer à la Russie que 10 divisions allemandes qui pouvaient être portées à 15 par des formations de landwehr (1).

Le poids de la lutte contre la Russie retomberait donc sur l'Autriche-Hongrie qui devait empêcher l'ennemie de l'Est de frap-

(1) Colonel K. Egli, *Zwei Jahre Weltkrieg*, Zurich, 1917, in-8°, pp. 14-17. J'ai conservé ces chiffres communiqués au colonel Egli par l'état-major allemand. Le récit officiel, *Der Weltkrieg 1914 bis 1918*, I (1925), donne comme prévisions de l'état-major allemand 112 divisions russes ou serbes dans l'Est, 92 divisions françaises, britanniques ou belges dans l'Ouest; pour l'armée allemande, à la mobilisation, 87 1/2 divisions d'infanterie, dont 29 de réserve et 6 1/2 d'Ersatz; il n'y avait pas à compter pour le moment sur les 44 1/2 brigades de Landwehr, qui n'étaient pas équipées. Les troupes de campagne austro-hongroises étaient de 49 divisions. Le plan de concentration prévoyait 14 divisions dans l'Est; 3 1/2 divisions étaient réservées contre un débarquement possible sur les côtes allemandes; 73 1/2 étaient destinées à l'Ouest, et devaient remporter la décision contre 92 divisions ennemies (p. 22-23). — Au total, on comptait à Berlin que les adversaires de l'Ouest seraient au début 2.382.000 (2.150.000 Français, 132.000 Britanniques, 100.000 Belges), les adversaires de l'Est 2.997.000 (2.712.000 Russes et 235.000 Serbes), — soit au total 5.379.000 combattants, à qui les Puissances Centrales opposeraient 3.547.000 hommes, dont 2.147.000 Allemands, et 1.400.000 Austro-Hongrois. — Mais ces chiffres, qui ne sont appuyés sur aucune pièce justificative, peuvent être destinés à démontrer 1^o l'infériorité des forces allemandes, de telle sorte que l'état-major allemand n'a pas pu vouloir la guerre; 2^o la nécessité d'un succès rapide.

per l'Allemagne dans le dos, pendant que celle-ci serait occupée à l'Ouest.

Or, l'Autriche-Hongrie elle-même se battait sur deux théâtres, ayant affaire sur sa frontière Sud à la Serbie et au Monténégro, sur sa frontière Nord à la Russie. Elle était donc contrainte de diviser ses forces, qui étaient au total de 49 divisions. Pour remplir sa mission essentielle, qui était de retenir les Russes, elle ne laisserait sur le théâtre serbe que l'indispensable. On estimait que la Serbie pouvait mettre en ligne 10 divisions de premier ban, 5 de second ban, 4 de troisième ban. La force combattante du Monténégro pouvait être estimée à 4 divisions. A ces 23 divisions, il était impossible que l'état-major impérial et royal en opposât moins de 11. Il lui restait donc 38 divisions disponibles contre les Russes.

La Russie disposait, pensait-on, de 79 divisions d'infanterie et de tirailleurs et de 35 divisions de réserve. Une fois défalquées les forces nécessaires pour garder les autres frontières, il lui resterait une certaine de divisions disponibles, sans compter 40 divisions d'opolchchenie. L'étendue de l'empire augmentant le délai nécessaire pour amener ces forces à pied d'œuvre, on pouvait admettre que la Russie ne mettrait en ligne dans la première phase des opérations que 80 divisions.

Les 15 divisions allemandes que nous avons vues sur le front oriental peuvent contenir 20 divisions russes. Restent donc 60 divisions russes contre les 38 divisions autrichiennes. Mais les divisions russes ont en moyenne 3 bataillons de plus que les autrichiennes et une fois et demie autant d'artillerie. Enfin la Russie dispose de 39 divisions de cavalerie contre 11 à l'Autriche.

La Russie aura donc au début une supériorité énorme. L'essentiel est de ne pas lui laisser sa liberté de manœuvre. Ceci pouvait se faire si l'Autriche-Hongrie, malgré la disproportion des forces, attaquait rapidement.

II. La mobilisation autrichienne (1). — Tels étaient, à la veille de la guerre, les calculs de Vienne et de Berlin. En fait, l'Autriche-Hongrie opposa aux Serbes le quart environ de ses forces. Elle mit sur la frontière serbe deux armées en équerre ; la II^e, le long de la Save, la V^e sur la basse Drina. Plus au Sud, la VI^e armée prolongeait la V^e sur la Drina moyenne, face au Monténégro.

Ces trois armées représentaient 225.000 hommes. L'état-major austro-hongrois comptait que les Serbes en mettraient en ligne 300.000 et les Monténégrins 50.000.

Sur le théâtre d'opérations du Nord, face aux Russes, l'Autriche avait disposé, en allant d'Ouest en Est : dans l'angle du

(1) La réunion des forces dans la main du commandant en chef comprend deux actes : la mobilisation ou passage de l'effectif de paix à l'effectif de guerre, qui se fait sur place, dans les régions de recrutement ; la concentration, ou transport des unités complétées dans les régions de cantonnement déterminées, où elles sont rassemblées en dispositif articulé, prêtes à se porter dans la direction utile.

De la zone de concentration, les unités sont dirigées, selon les circonstances, dans la direction où elles se déploieront devant l'ennemi. Ce déploiement stratégique est le troisième acte de la guerre.

San et de la Vistule, la I^e armée Dankl; — vers Przemyśl, la IV^e armée Auffenberg; — autour de Lemberg, la III^e armée Brudermann; — à droite, vers Stanislau et Stryi, la II^e armée Boehm Ermolli, ou plutôt des éléments de cette armée, sous les ordres du général von Koevess, le gros étant provisoirement occupé, comme on l'a vu, sur le front serbe. Au total 750.000 Austro-Hongrois, contre 1.200.000 Russes.

L'Autriche-Hongrie avait manœuvré de façon à se donner une forte avance sur les Russes. Non seulement elle avait le 28 juillet commencé officiellement la mobilisation des cinq corps de la frontière serbe et mis partiellement sur le pied de guerre le II^e et le III^e, mais elle avait, quoiqu'elle le niât, commencé aussi la mobilisation des corps de la frontière russe, celle du XI^e le 28, celle du X^e le 29. Enfin, la mobilisation générale avait été ordonnée le 31. On pouvait compter qu'elle serait finie le 8. Or, c'est le 5 seulement que l'Autriche-Hongrie avait déclaré la guerre à la Russie; elle pourrait donc commencer presque immédiatement ses transports de concentration.

III. La concentration des armées russes. — Une note du 14 mars 1914 de l'état-major russe prévoyait dans une guerre européenne deux hypothèses, dites A et G. — Dans l'hypothèse A, le gros des forces allemandes serait dirigé contre la France, le gros des forces austro-hongroises contre la Russie. Dans ce cas, on estimait que les Allemands opposeraient à la Russie 3 à 6 corps d'armée et les Autrichiens 12 à 13 (1). Dans l'hypothèse G, l'Allemagne et l'Autriche tournaient l'une et l'autre leur principal effort contre la Russie, qui aurait alors affaire à 18 corps allemands.

On admettait que la concentration ennemie serait achevée le 15^e jour de la mobilisation. On supposait que les Autrichiens, après avoir mis la main sur la région de Dubno et de Rovno, prendraient pour objectif Brest-Litovsk. En s'emparant de Brest, ils désorganisaient tous les transports russes.

A ces deux hypothèses, les Russes avaient répondu par deux plans. La substitution de l'une à l'autre n'entraînait aucun changement essentiel, le passage du plan A au plan G devant seulement être décidé avant le 7^e jour de la mobilisation, et le variantement des trains commençant le 9^e. Ces plans dataient de 1910 et avaient été remis à jour en mai 1912; un nouveau plan de mobilisation, dit plan 20, n'était pas achevé quand la guerre éclata.

Les Allemands dirigeant le gros de leur effort sur la France, ce fut le plan A qui joua. Il comprenait au Nord, sur les deux faces de la Prusse orientale, deux armées : la 1^{re} (Rennenkampf) déployée de Kovno à Grodno; la 2^e (Samsonov) déployée de Grodno à Ostrov. A leur gauche, la 9^e armée, prélevée sur la première, devait se former postérieurement autour de Varsovie face à Posen.

Face à l'Autriche, le front était tenu du San au Bug par quatre armées, qui étaient, d'Ouest en Est : la 4^e (Zaltsa), la 5^e (Plehve),

(1) On admettait que l'Autriche laisserait devant les Serbes 2 à 3 corps d'armée. L'état-major russe avait entre les mains un document de 1912, qui indiquait le dispositif du déploiement autrichien. Cf. *La Grande Guerre. Relation de l'état-major russe*, traduction Chapouilly, Paris, 1926, pp. 14-15.

la 3^e (Rousky), enfin le groupement de Proskurov, qui forma la 8^e commandée par le général Broussilof.

En outre, deux autres armées, la 6^e et la 7^e, d'après le plan de 1910, devaient être constituées en arrière des deux ailes du dispositif ; la 6^e, à Pétersbourg, fut commandée par le grand-duc Nicolas Nicolaevitch ; la 7^e, à Odessa, fut commandée par le général Nikitine.

Dès le 27 juillet, les armées du front Nord-Ouest, opérant contre l'Allemagne, avaient été mises sous les ordres du général Jilinski ; les armées du front Sud-Ouest, opérant contre l'Autriche, sous les ordres du général Ivanov.

Le 2 août, le commandement suprême fut confié au grand-duc Nicolas Nicolaevitch.

Les deux armées russes qui opéraient contre l'Allemagne furent concentrées : la 1^e le 19 août, la 2^e le 18. Les quatre armées qui opéraient contre l'Autriche furent concentrées, la 4^e le 26, la 5^e le 22, la 3^e le 18 et la 8^e le 28.

IV. La mobilisation allemande. — Dès le début de juillet, des réservistes allemands étaient convoqués pour une période d'instruction inusitée de 56 jours, commençant le 1^{er} août (1). Cette convocation appartenant au programme de l'« état de danger de guerre » (*Kriegsgefahrzustand*), qui était appliqué sans être proclamé. Les autres mesures qui caractérisent cet état sont le rappel des permissionnaires, le retour aux garnisons des unités absentes, l'organisation de la surveillance des voies ferrées. On en connaît de nombreux exemples à partir du 26 juillet. Dès ce jour-là, le commandant du XVI^e corps interdit les permissions dans les garnisons de Metz et de Thionville. Cependant, dans son rapport du 27 au ministère de la Guerre, il ajoute qu'il s'est abstenu de rappeler les permissionnaires, nombreux pour la moisson ; le grand quartier lui avait fait savoir le 26 au matin que la situation était rassurante (*die Lage sei zuversichtlich*).

D'après les sources allemandes, cette journée du 26 juillet serait d'une importance capitale, la Russie ayant proclamé ce jour-là l'ouverture d'une « période de préparation à la guerre » (2). Ce serait pour répondre à cette mesure que les Allemands auraient alors pris eux-mêmes des mesures préparatoires. Les premiers dateraient du 28 juillet.

Le 29 juillet, le chef d'état-major russe général Yanouchkevitch donne sa parole à l'attaché militaire allemand que les choses n'ont pas varié depuis trois jours. Or, le même jour, on apprend que les préparatifs russes sont très avancés (3). On donne alors l'ordre aux troupes allemandes qui étaient dans les camps d'exercice de regagner leurs garnisons ; les permissionnaires sont rappelés ; les voies

(1) Il s'agit de réservistes du grand-duché de Bade, P. Camena d'Almeida, *l'Armée allemande avant et après la guerre 1914-1918*, p. 85.

(2) Le récit officiel russe indique que, le 28 juillet, le général Yanouchkevitch propose à l'empereur des nominations dans les états-majors des formations de campagne et un projet de concentration de la 3^e armée. Ce récit se fait sur les mesures du 26 juillet.

(3) H. von Kuhl, *Der deutsche General Stab*, Berlin, 1920, pp. 80-82.

menacées, les ouvrages d'art, les voies de transport par eau sont gardés militairement.

Le 31, dans la matinée, l'Allemagne apprend la mobilisation russe. C'est alors qu'elle proclame, à 1 heure de l'après-midi, l'état de danger de guerre. « La proclamation fut faite à Berlin devant l'Arsenal. La 8^e compagnie du 1^{er} régiment de grenadiers de la Garde s'aligna devant le bâtiment. Après un roulement de tambours, un officier, le lieutenant von Viehbahn, lut le décret... Dans toutes les garnisons, la lecture se fit avec la même cérémonie (1). »

Sous le masque de l'état de danger de guerre, la mobilisation générale commençait. Dès le soir du 31, nombre de régiments des régions frontières avaient reçu assez de réservistes pour atteindre leur effectif de guerre. Le même soir, les réservistes de la Garde, habitant Berlin, furent invités par télégramme à rejoindre le 2 août. Enfin, toujours le 31 juillet, des bataillons du landsturm commençaient à se former dans les régions frontières, pour remplacer les troupes actives dans la garde des voies.

La mobilisation générale fut ordonnée le lendemain. « Le 1^{er} août à midi, le pavillon brandebourgeois avec aigle fut hissé au Château, et des officiers de l'état-major général, traversant les quartiers de Berlin en automobile, crièrent à la foule que l'ordre de mobilisation était donné (2). » La nouvelle fut dans la soirée connue de tout l'Empire. Le roi de Bavière signa l'ordre relatif à l'armée bavaroise. Le premier jour de la mobilisation était le dimanche 2 août.

On a vu que le mouvement des réservistes était commencé bien avant la mobilisation. D'une manière générale, les réservistes des unités destinées à entrer aussitôt en campagne avaient rejoint le 4 août. Les hommes de la landwehr gagnaient leurs centres de rassemblement en même temps que les derniers réservistes. Ils avaient achevé de rejoindre le 7 août.

Enfin, la formation des bataillons du landsturm commença dès le 31 juillet dans les régions frontières. On les composa des classes les plus âgées de la landwehr et des classes les plus jeunes du landsturm instruit. Le 15 août, la formation des unités du landsturm de toutes armes fut étendue à tout le Reich.

L'énorme réservoir d'hommes de l'Empire fournissant un contingent trop nombreux pour être entièrement incorporé en temps de paix, les hommes qui n'avaient pas fait de service constituaient une réserve de remplacement ou Ersatz-Reserve. Dans les régions frontières, surtout chez les Polonais et les Alsaciens-Lorrains, on leva, dès les premiers jours d'août, des hommes de l'Ersatz-Reserve et des jeunes gens des classes 1914, 1915 et 1916. Suspects par leur origine, ils formèrent des bataillons occupés à des travaux dans les rayons des places fortes, ou allèrent s'instruire dans les dépôts de Hesse, de Thuringe et de Bade. Ils furent mis en route le 3 août, quelques-uns la veille ou l'avant-veille.

L'ensemble des douze classes de l'Ersatz-Reserve commença à

(1) Camena d'Almeida, *l'Armée allemande...*, p. 20.

(2) *Id., ib.*, p. 67.

être appelé le 7 août. Le landsturm premier ban fut révisé dans la deuxième quinzaine d'août. La classe 1914, recensée et révisée dans le cours de l'année, se tenait prête à être appelée. Enfin, nombre de jeunes gens des classes 1914, 1915 et 1916 s'engageaient.

La mobilisation donna 4 millions d'hommes immédiatement disponibles. L'Ersatz y ajouta 900.000 hommes et les volontaires 300.000 : éléments excellents, mais qui devaient être instruits, et qui formeront les unités nouvelles que nous verrons en ligne à l'automne.

V. L'armée allemande. — Etant donné les effectifs du temps de paix, renforcés par la loi de 1913, il ne fallait guère, pour faire passer les unités actives sur le pied de guerre, que 70 à 90 hommes de complément par compagnie, 300 à 350 par bataillon. Les deux plus jeunes classes de la réserve suffisaient, et au delà, à les fournir. Ces jeunes réservistes retrouvaient des camarades et des chefs connus, et la cohésion était parfaite.

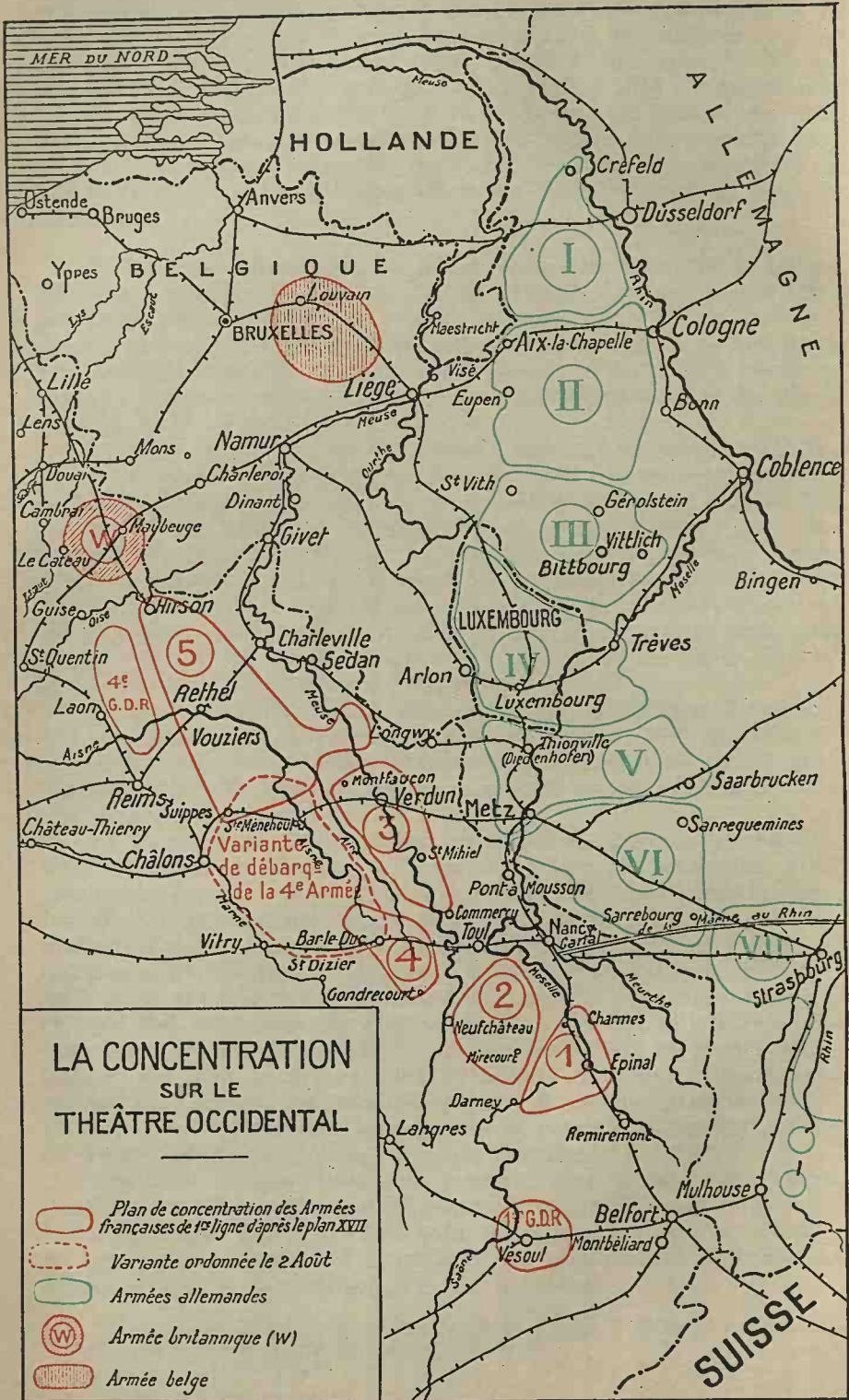
Pendant que les unités actives se complétaient, on formait des unités de réserve. On les composait des plus anciennes classes de la réserve de l'active et des plus jeunes de la landwehr, c'est-à-dire d'hommes de vingt-six à trente et un ans. Encadrés par des officiers de complément de l'armée active, ces unités formèrent des régiments qui doublèrent les régiments actifs et prirent leurs numéros avec la mention « de réserve ». Il y eut toutefois sensiblement moins de régiments de réserve que de régiments actifs : 113 régiments de réserve furent formés en août 1914 et 18 bataillons de chasseurs de réserve.

Le plan de mobilisation de l'armée bavaroise du 13 novembre 1913 porte : « Les troupes de réserve doivent être utilisées au même titre que les troupes de campagne de l'active. » Cet emploi des formations de réserve, contraire au précédent de 1870, fut une des surprises de la guerre.






Le fonds d'où étaient tirées les unités de réserve, c'est-à-dire les réservistes de l'active et le premier ban de landwehr, était assez considérable pour que, ces unités formées, il restât dans les dépôts un excédent assez important pour permettre la formation d'autres unités. On préleva donc sur cet excédent de nouveaux bataillons, qui reçurent le nom de bataillons d'Ersatz. Ils formèrent six divisions et demie d'Ersatz (1). Au milieu d'août, il existait 353 bataillons de réserve et 87 d'Ersatz, soit 444 bataillons, ou une force égale à 65 % de l'armée active, et qui s'y ajoutait. — Ce sont également des bataillons de dépôt, passant du service de garnison au combat, qui ont formé les grandes unités du front oriental connues sous le nom de corps de Graudenz, corps de Thorn, corps de Posen, corps de Breslau.

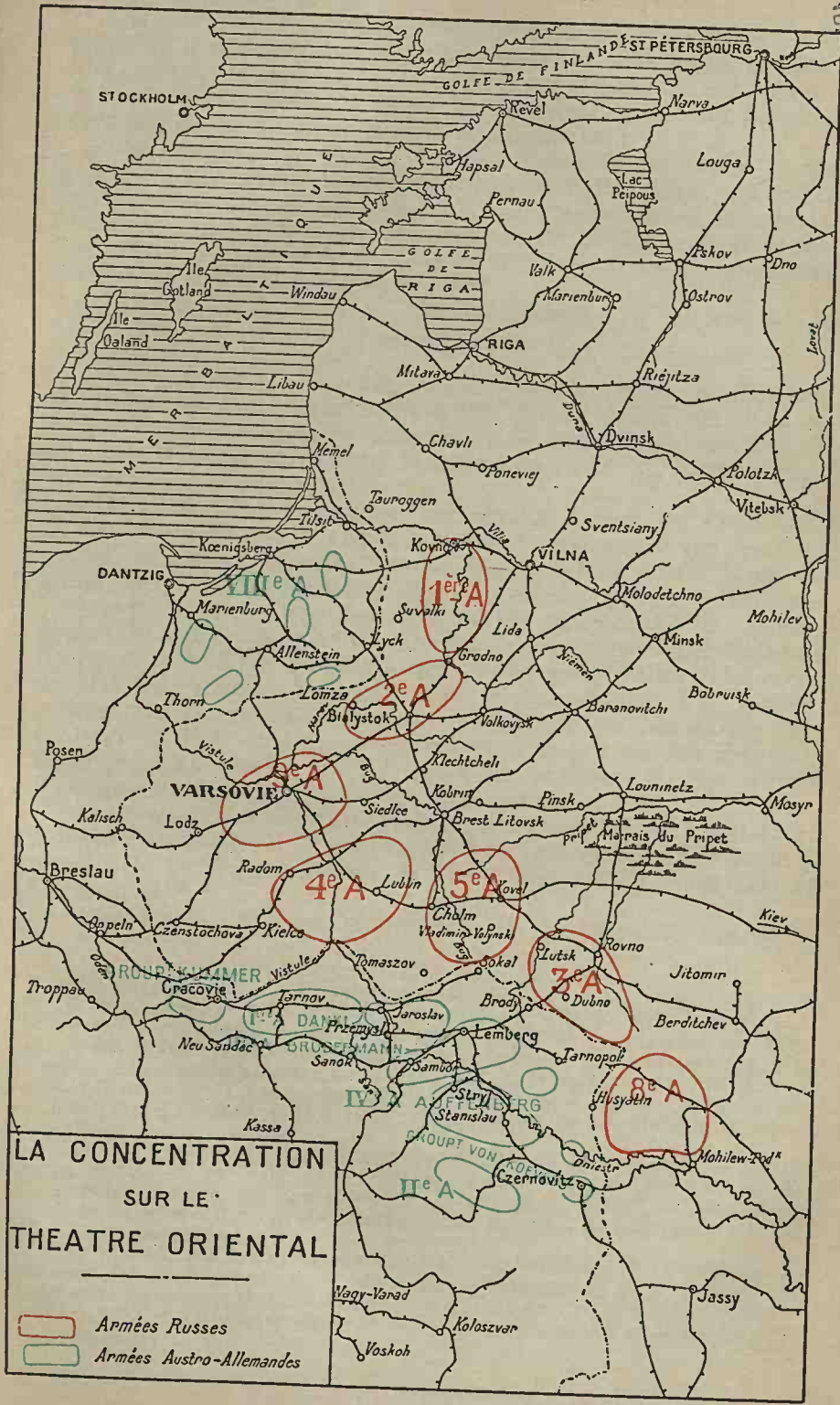
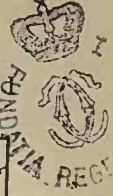
Les plus vieilles classes du premier ban de landwehr et les plus jeunes du second ban formèrent des unités de landwehr. L'incorporation était finie le 8 août. Dans le cours du mois d'août, la landwehr formait 314 bataillons, 60 escadrons, des batteries de campagne et des compagnies de pionniers.

(1) Division d'Ersatz de la Garde, 4^e, 8^e, 10^e et 19^e divisions d'Ersatz : division bavaroise d'Ersatz; 55^e brigade d'Ersatz.



LA CONCENTRATION SUR LE THÉÂTRE OCCIDENTAL

-  Plan de concentration des Armées françaises de 1^{er} ligne d'après le plan XVII
-  Variante ordonnée le 2 Août
-  Armées allemandes
-  Armée britannique (W)
-  Armée belge



**LA CONCENTRATION
SUR LE
THEATRE ORIENTAL**

- Armées Russes
- Armées Austro-Allemandes

Les unités de landwehr furent constituées en brigades (deux régiments d'infanterie, un escadron, deux ou trois batteries). Dès le 19 août, ces brigades furent engagées sur des parties secondaires du front. L'une d'elles (brigade grand-ducale de Hesse) figura à la Marne. La réunion en divisions se fit plus tard.

Les hommes des classes les plus âgées de landwehr et des classes les plus jeunes du landsturm instruit formèrent des unités de landsturm. Ces unités, consistant principalement en infanterie, formaient essentiellement des troupes de garnison et d'étapes. Cependant l'invasion de la Prusse orientale a amené quelques-unes à combattre dès la fin d'août.

« Ainsi, dès le début, l'Allemagne mettait en jeu toutes ses forces, sans considération d'âge (1). »

VI. La concentration allemande. — L'Allemagne, qui disposait en temps de paix de 25 corps actifs, forma dès le début de la guerre 21 corps de réserve. Elle disposait donc immédiatement de 46 corps. Elle en envoya sur le front occidental 34, formant sept armées.

De la droite à la gauche, ces armées étaient les suivantes : 1^{re} armée von Kluck, II^e armée von Bülow, III^e armée von Hausen, qui se concentrèrent entre Aix-la-Chapelle et la pointe Nord du grand-duché de Luxembourg (2); IV^e armée, prince Albert de Wurtemberg, concentrée dans le Nord du grand-duché de Luxembourg; V^e armée, Kronprinz allemand, concentrée entre Luxembourg et le Sud de Thionville (3); VI^e armée, prince Rupprecht de Bavière, concentrée entre Metz et Sarrebourg; VII^e armée, général von Heeringen, concentrée à l'Ouest de Strasbourg (4). L'Alsace au Sud de Strasbourg fut couverte par un détachement, rattaché au XIV^e corps, et dit Troupes de couverture du Haut-Rhin; il comprenait trois brigades et un régiment de landwehr.

Quatre corps de cavalerie étaient concentrés, le II^e à Aix-la-Chapelle et à Malmédy; le I^{er} dans le Nord du Luxembourg à Wiltz et à Mersch; le IV^e au nord-ouest de Thionville; le III^e entre Metz et Strasbourg.

Une armée du Nord, comprenant le IX^e corps de réserve et

(1) Camena d'Almeida, *l'Armée allemande*,.... p. 92.

(2) L'armée von Kluck comprenait les II^e, III^e et IV^e corps, le III^e et le IV^e de réserve, et trois brigades de Landwehr (10, 11, 27). L'armée von Bülow comprenait les 2 corps de la Garde (actif et de réserve) les VII^e, IX^e, X^e corps, les VII^e et X^e de réserve et deux brigades de Landwehr (25, 29). L'armée von Hausen comprenait les XI^e, XII^e, XIX^e corps, le XII^e de réserve et la 47^e brigade de Landwehr. Cf. *Der Weltkrieg*, I, p. 69. Le IX^e corps, d'abord à la I^{re} armée, puis à la II^e, revint en fin de compte à la I^{re}, avec laquelle il a fait campagne.

(3) L'armée du duc de Wurtemberg comprenait les VI^e, VIII^e et XVIII^e corps actifs, et les VIII^e et XVIII^e de réserve avec la 49^e brigade de Landwehr. L'armée du Kronprinz comprenait les V^e, XIII^e et XVI^e corps actifs et les V^e et VI^e corps de réserve avec 5 brigades de Landwehr (13, 43, 45, 53 et 9^e bavaroise).

(4) L'armée du Kronprinz de Bavière comprenait les trois corps actifs bavarois, le XXI^e corps, le I^{er} de réserve bavarois et la 5^e brigade de Landwehr bavaroise, soit 200.000 hommes. L'armée von Heeringen comprenait les XIV^e et XV^e corps actifs, le XIV^e corps de réserve, et la 60^e brigade de Landwehr.

quatre brigades de landwehr (33, 34, 37, 38) devait couvrir la frontière du Holstein; si elle y était reconnue inutile, le IX^e corps de réserve serait renvoyé soit le 9^e jour de la mobilisation vers l'Est, soit le 11^e vers l'Ouest.

Enfin, six divisions et demie d'Ersatz devaient être transportables le 12^e jour.

Le dispositif allemand concordait avec un plan d'opérations élaboré par le maréchal von Schlieffen, qui avait été chef d'état-major de 1891 à 1906. L'idée de manœuvre était une vaste conversion à travers la Belgique, l'aile droite étant l'aile marchante, l'aile gauche servant de pivot dans la région Metz-Thionville. Le dessein de ce large rabattement était d'envelopper l'armée française par sa gauche et de la rejeter, en direction du Sud-Est, sur la frontière suisse.

Sur la foi des idées bien connues de Schlieffen, on a au contraire longtemps cru en France, et jusque bien avant dans le cours de la guerre, que les Allemands avaient cherché l'enveloppement par les deux ailes. Cette hypothèse a faussé l'interprétation des événements de Lorraine.

VII. La concentration française. — La mobilisation proprement dite, c'est-à-dire les mouvements des réservistes isolés rejoignant leurs dépôts de mobilisation, a été effectuée en France en quatre jours.

Les courants de transport qui constituent la concentration ont commencé le cinquième jour et ont été terminés le dix-huitième. Ils ont exigé environ 5.000 trains pour transporter un million et demi de combattants et leur matériel.

La concentration de l'armée française, conformément au plan 17, devait se faire ainsi. A droite, la 1^{re} armée (Dubail) se rassemblait entre Belfort et Lunéville. A sa gauche, la 2^e armée (Castelnau) se rassemblait dans la région de Nancy. A gauche de la 2^e armée, la 3^e (Ruffey) se rassemblait entre la Moselle et Audun-le-Roman. Enfin, formant la gauche du dispositif, la 5^e armée (Lanrezac) se rassemblait derrière la Meuse, entre Verdun et Mézières.

Une dernière armée, la 4^e (Langle de Cary), devait se rassembler en arrière, entre Bar-le-Duc et Commercy. Mais dès le dimanche 2 août, premier jour de la mobilisation, l'état-major français apprit que les Allemands étaient entrés le matin à Luxembourg, sur la gauche du dispositif. Il donna le jour même à l'armée Langle de Cary l'ordre de se concentrer, non plus en seconde, mais en première ligne, en passant au Nord de Verdun, et en s'intercalant entre la 3^e au Sud et la 5^e au Nord, celle-ci serrant sur sa gauche.

De la frontière suisse à la frontière belge, la France mettait donc en ligne cinq armées (1).

(1) La 1^{re} armée comprenait les 7^e, 21^e, 14^e, 13^e et 8^e C. A., les 6^e et 8^e D. C. Le gros du 7^e C. A. (Besançon) et la 8^e D. C. s'établirent dans la région de Belfort; des éléments occupèrent les défilés des Vosges jusqu'à la Schlucht. Le 21^e C. A. (Epinal), à la gauche du précédent, observa les défilés du Bonhomme au Donon. Le 14^e C. A. (Lyon) fut transporté, la 27^e D. I. du 5 au 8 août dans la région de Lipanges, la 28^e D. I., du 4 au 6 août dans la région d'Epinal. Elles relevèrent le 21^e C. A. aux cols du Bonhomme et de Sainte-Marie. Celui-ci put alors se masser à

VIII. *La couverture.* — La couverture était faite par cinq corps d'armée : 7^e, 21^e, 20^e, 6^e, 2^e.

Le 30 juillet, ces troupes avaient reçu l'ordre, qui attestait les intentions pacifiques de la France, de ne pas dépasser une ligne distante de 10 kilomètres de la frontière. Le 2 août, en raison des violations de la frontière française par les Allemands dans la matinée, cet ordre fut retiré. « Cependant, pour des raisons nationales d'ordre moral et pour des raisons impérieuses d'ordre diplomatique, il est indispensable de laisser aux Allemands l'entière responsabilité des hostilités. En conséquence, et jusqu'à nouvel ordre, la couverture se bornera à rejeter au delà de la frontière toute troupe assaillante, sans la poursuivre plus loin et sans entrer sur le territoire adverse. »

Encore le 2, à 10 h. 30, le commandant en chef renouvelle par un message téléphoné aux commandants des sections de couverture l'interdiction de franchir la frontière : « S'il y a des incidents, ces incidents ne doivent naître et se développer que sur le territoire français. »

Le 4 août, à 8 h. 45, un télégramme annonce aux troupes de couverture que la guerre est déclarée. Les corps extrêmes, 2^e et corps de cavalerie à gauche, 7^e à droite, sont avertis que l'Allemagne va tenter par de fausses nouvelles d'amener les uns à violer la neutralité belge, les autres la neutralité suisse. Il leur est interdit de pénétrer dans ces pays même par des patrouilles ou de simples cavaliers. Il est interdit aux aviateurs d'en survoler les territoires.

IX. *La cavalerie française en Belgique.* — Le 5 août, le général Joffre, qui n'était jusque-là que chef d'état-major général, prenait le commandement en chef des armées de la République. Il alla dans la matinée s'installer à Vitry-le-François.

Le même jour, il prescrivait au général Sordet, commandant le corps de cavalerie, de se porter le lendemain au Nord de Neufchâteau. La mission était d'explorer sur le front Laroche-Audun-le-Roman.

Le corps de cavalerie atteignit le 6 au Nord de la Semoy la région Paliseul-Bertrix. Aucune activité ennemie ne se remarqua du côté de Luxembourg, mais une masse de cavalerie ennemie est signalée au Nord de Marche se dirigeant sans doute vers la Meuse entre Namur et Dinant. C'était le corps de Richthofen.

gauche devant les passages de la Bruche. Le 13^e C. A. qui venait de Clermont-Ferrand et le 8^e qui venait de Bourges, et dont les débarquements étaient finis respectivement le 10 et le 9 s'établirent derrière la Meurthe, de Raon-l'Étape à Fraimbois, jusqu'au 13 août. La 2^e armée était, comme la 1^{re}, forte de 5 corps actifs (16^e, 15^e, 20^e, 9^e, 18^e) et de deux divisions de cavalerie (2^e et 6^e). Une brigade du 20^e corps poussée vers Lagarde fut attaquée le 11 août et housculée; mais l'ennemi ne poursuivit pas. Les transports de concentration étaient en général finis le 10; une seule division acheva les siens le 12. — La 3^e armée ne comprenait que 3 corps (6^e, 5^e et 4^e) et la 7^e D. C. — La 4^e comprenait 3 corps (corps colonial, 12^e et 17^e) : transports finis le 11, sauf ceux de la 2^e D. I. C., qui s'achevèrent le 13. — La 5^e armée était de 5 corps (11^e, 10^e, 3^e, 2^e et 1^{re}), et 2 D. C. (4^e et 9^e). Enfin à la gauche de l'armée, derrière la Meuse, était rassemblé un corps de cavalerie indépendant, sous les ordres du général Sordet (1^{re}, 3^e, 5^e D. C.).

Le 7, le général Sordet se porte à sa rencontre ; il atteint le soir les coupures de l'Homme et de la Lesse. Le 8, il franchit la Lesse, « atteint en fin de journée la ligne Rotheux-Anthisnes et pousse ses détachements avancés en vue de Liège et jusqu'à l'Ourthe. Mais devant lui la cavalerie adverse s'est partout dérobée, refusant tout engagement sérieux, et, le soir, il ramène ses divisions dans la zone Modave-Durbuy (1) », c'est-à-dire à la hauteur de Namur.

X. *L'occupation des cols des Vosges.* — La frontière, abandonnée le 30 juillet, passait par les crêtes des Vosges. Les Allemands s'y étaient aussitôt établis et il fallait les leur reprendre. L'opération commença par les cols du Sud, où elle était plus facile. Le 4 août, une section du 15^e bataillon de chasseurs saisit le col de Bussang. Le col de la Schlucht fut ensuite occupé. Ces cols étaient du secteur du 7^e corps.

Le 5 août, le général Joffre télégraphia au commandant du 21^e corps : « Vous êtes autorisé à occuper les passages des Vosges, du col du Bonhomme à la trouée de Saales (inclus). » Le combat commença le 8 août et aboutit le 9 à l'occupation des cols du Bonhomme et de Sainte-Marie, ainsi que des crêtes dominant Sainte-Marie.

Les Vosges, dans la région du Bonhomme et de Sainte-Marie, ont leur abrupt du côté français. Les gorges sont encaissées. Les crêtes étroites sont aussi difficiles à tenir qu'à enlever ; l'infanterie y manque de place, et l'artillerie la soutient difficilement. On étendit l'opération au Nord vers le col d'Urbeis, bien ouvert, et qui fut enlevé facilement. Plus au Nord encore, le col de Saales fut attaqué le 10 au soir par le 3^e bataillon de chasseurs, qui se porta de Provençères sur la route de Saales, défendue par quatre bataillons ennemis. Le 11, l'artillerie française déblaya le terrain. Le 12, le 3^e chasseurs se porta en avant, enleva le 12 le plateau des Braques, où l'artillerie s'établit, ouvrant un feu à revers sur les positions allemandes. Le 14, le col et la ville de Saales furent emportés. — A 5 kilomètres sur la gauche, le col de Hanz, sur la route de Senones à Saulxures, avait été enlevé le 12 par une compagnie du 21^e, qui repoussa le 13 un retour offensif du 99^e allemand. C'est le même régiment allemand qui perdait Saales le lendemain. Il était caserné en temps de paix à Saverne.

XI. *L'opération du 7^e corps en Haute-Alsace.* — Dès le 2 août, c'est-à-dire dès le premier jour de la mobilisation, le 7^e corps avait reçu l'ordre de se préparer à exécuter une action offensive en Haute-Alsace en direction de Colmar. Il comprenait la 41^e division au Nord et la 14^e au Sud. Le 4 août, il avait été prescrit au général Dubail, commandant la 1^{re} armée, de le renforcer d'un détachement prélevé sur la place de Belfort. Le gouverneur de cette place eut à constituer dans ce dessein une batterie de 155 court, ce qui fut facile, et une brigade d'infanterie, ce qui était plus compliqué. Cette brigade, la 114^e, alla le 6 rejoindre la 14^e division.

(1) *Les Armées françaises dans la grande guerre*, t. I, 1^{er} volume, Paris, 1922, p. 99.

Le 5, le général Joffre avait télégraphié au général Dubail que l'opération de Haute-Alsace devait être exécutée le 7. Le général Bonneau, commandant le 7^e corps, chargé de l'opération, hésitait devant les difficultés. Le 6, le général Joffre télégraphie de nouveau : « Il importe que mouvement prescrit pour 7^e corps ait lieu le plus tôt possible. Le 7^e corps n'a que peu de monde devant lui; trains militaires sur rive droite du Rhin vont vers le Nord. Raisons du commandant 7^e corps sont sans valeur à moins qu'elles ne soient basées sur renseignements précis que je demande à connaître. »

L'opération en Haute-Alsace avait un triple but : 1^o y retenir le plus grand nombre possible de forces allemandes ; 2^o couper si possible les ponts du Rhin à Huningue ; 3^o soutenir le flanc des troupes opérant en Lorraine.

Le 7^e corps se mit en marche le 7 au matin dans l'ordre suivant : à gauche, la 41^e division, précédée de deux bataillons de chasseurs à pied, descendait la vallée de la Thur ; à droite, la 14^e division avançait par deux colonnes : l'une (28^e et 114^e brigades) par la route de Belfort à Colmar ; l'autre (27^e brigade) sur la route de Belfort à Altkirch. La cavalerie éclairait en avant et à droite, en direction d'Altkirch.

À gauche, les chasseurs enlevèrent Urbeis le 7, après un court combat, puis Felleringen et Saint-Amarin ; le 8, ils avancèrent de 32 kilomètres et, après un vif engagement à Thann, arrivèrent le 9 à Reimingen, à 4 kilomètres dans l'Ouest de Mulhouse.

La colonne qui suivait la route de Colmar, partie de la Chapelle, passa la frontière le 7 au matin ; elle enleva Soppe-le-Bas à 8 h. 1/2 du matin, puis les deux Burnhaupt. La brigade de tête (28^e) arriva devant Mulhouse à 5 heures du soir, contourna la ville par le Sud et y entra, au milieu d'un peuple enthousiaste, en suivant la voie ferrée, entre 6 et 7 heures du soir. L'artillerie s'établit à l'Est et au Nord de la ville, sur la ligne Holsheim-Sansheim. Bientôt, craignant d'être attaqué, le commandant de la division porta la 28^e brigade à l'Est de la ville, sur le plateau de Riadisheim ; la 114^e brigade fut rassemblée au Sud-Ouest de la ville et portée ensuite au Nord, à gauche de la 28^e.

Enfin, la colonne de droite, formée de la 27^e brigade, emportant Dannemarie, arriva, dès le 7 au soir, devant Altkirch qui fut enlevé à la baïonnette.

Les Allemands avaient en ligne la 58^e brigade renforcée. Dans la nuit du 7 au 8, le major général Stenger, qui la commandait, la repliait sur la rive droite du Rhin, à Neuenburg. Le général Bonneau n'avait donc plus personne devant lui. Il n'avança cependant qu'avec beaucoup d'hésitation. — De son côté, le général von Heeringen, commandant la VII^e armée allemande, avait reconnu, aux forces de l'adversaire (qu'il estimait à un corps d'armée, avec une division de cavalerie) qu'il s'agissait d'une opération locale et non d'une offensive en grand. Une contre-attaque rapide, exécutée le 9, pourrait battre les Français avant qu'ils soient renforcés ; peut-être en enfonçant leur gauche, les couperait-on de leur ligne de retraite et les rejetterait-on sur la frontière suisse. Heeringen envoya donc en Haute-Alsace le XIV^e corps (Carlsruhe) et le XV^e (Stras-

bourg). Le XIV^e, débouchant de Huningue et de la forêt de la Hardt, attaquerait de front; les deux divisions arrivant de Strasbourg tourneraient le flanc gauche des Français, les couperaient de Belfort et les rejetteraient sur la Suisse.

Le 9, les Français faisaient le front suivant. A l'extrême gauche, les chasseurs occupaient Vieux-Thann. La 41^e division, à l'Ouest de Mulhouse, faisait le front Aspach-Lutterbach. Plus à droite, la 14^e avait une brigade, la 114^e, au Nord de Mulhouse sur le front Lutterbach-Ilzach. Une autre brigade, la 28^e, en flanc-garde à l'Est de Mulhouse, tenait par un régiment le front Illzach-Riadisheim-Rixheim, l'autre régiment étant en réserve. Enfin, à l'extrême droite, la 27^e brigade tenait Altkirch; elle y resta immobile, sans prendre part au combat.

Le XV^e corps allemand avait quitté Strasbourg dans la nuit du 7 au 8. Il avait été transporté par voie ferrée jusqu'à Colmar (8 au matin) et avait gagné à pied Hottstadt. Le 9 à 3 heures du matin, les Allemands se remirent en marche; dans la journée, ils enlevèrent Cernay, où un régiment français avec deux batteries était cantonné.

Cernay enlevé, l'ennemi ne put aller plus loin. Dans la nuit, des renforts français arrivèrent d'Aspach-le-Bas, et le 10 au matin une attaque se déclencha pour reprendre Cernay par le Sud. La ville était reprise quand l'ordre de retraite arriva.

En effet, tandis que l'attaque de flanc allemande du XV^e corps se développait sur Cernay, l'attaque de front, partie de l'île Napoléon et exécutée par le XIV^e corps, se déclenchait sur Mulhouse, le 9, à 4 heures de l'après-midi. Une contre-attaque française au coucher du soleil la rejeta jusqu'aux confins de la forêt. A 9 heures du soir, une seconde attaque allemande, déboucha, à 3 kilomètres dans le Sud de la première, sur Rixheim, et, après une lutte violente dans les rues du village, rejeta les Français sur Mulhouse. La colonne allemande se dirigea sur Illfurth, cherchant à tourner Mulhouse par le Sud.

Enfin, à 11 heures du soir, une troisième attaque allemande, celle-là venue du Nord, se déclencha sur Illzach et Modenheim. Le régiment français qui tenait ce front se replia sur Niedermorschweiler. Dès lors, les troupes françaises du centre se trouvaient débordées sur les deux flancs, à leur gauche par Illzach, à leur droite par Rixheim. Quand elles voulurent se retirer par Mulhouse, elles trouvèrent l'ennemi dans la ville, où il était entré par l'Est du côté de la gare. Il fallut se frayer le chemin dans un combat de rues pour sortir par l'Ouest, en direction de Dornach. Un bataillon frais recueillit le régiment à Heimsbrunn.

Le 10 août à 2 heures de l'après-midi, les Français commencèrent la retraite générale. La division de gauche, celle qui avait livré la bataille de Cernay, abandonna Enbrucke; la division de droite, celle qui avait livré la bataille de Mulhouse, abandonna Heimsbrunn. Pendant toute l'opération, le Grand Quartier avait vivement incriminé la mollesse avec laquelle l'opération lui avait paru menée. Le 8, à 7 h. 45, le général Joffre téléphona au général Dubail pour se plaindre de la lenteur de l'action. Il prescrivait que Mulhouse fût occupée au plus tôt et les ponts du Rhin, à Huningue

et en aval, détruits. Le même jour, à 13 h. 10, le général Bonneau ayant télégraphié au ministère qu'il portait sa couverture sur la ligne Thann-Mulhouse-Altkirch, le général Joffre téléphone au général Dubail qu'il ne s'agit pas d'opération de couverture, mais d'opération de guerre, que le général Bonneau doit remplir sans aucune arrière-pensée et au plus tôt; que ce général ne pouvait pas avoir compris son rôle, puisqu'il ne pense qu'à s'arrêter; le général Joffre envisage déjà son remplacement. Après l'échec, le général Bonneau fut relevé de son commandement; le 29 octobre, il fut placé sur sa demande, par anticipation et pour convenances personnelles, dans la section de réserve.

Tandis que le 7^e corps se repliait, la 113^e brigade s'était portée de Belfort vers l'Est; elle rencontra la 114^e brigade qui battait en retraite et reconstitua avec elle la 57^e division de réserve qui, le 12, vint interdire entre Montreux-Jeune et Chavannes les routes qui permettent de tourner Belfort par le Sud. Les Allemands qui, après avoir tâtonné trois jours, tentaient précisément cette manœuvre, se heurtèrent à la division le 13 et furent repoussés avec une perte de 1.800 à 2.000 hommes (1).

Dès le 10, le Grand Quartier Général français avait essayé de rétablir la situation. Par l'ordre général n° 2, il constituait une armée d'Alsace :

« I. Une armée, dite armée d'Alsace, est constituée à la date du 11 août 1914; elle est placée sous le commandement de M. le général Pau.

« II. L'armée d'Alsace comprendra : le 7^e corps d'armée avec la 8^e division de cavalerie; la 44^e division d'infanterie; le 1^{er} groupe de divisions de réserve...

« ...IV. L'armée d'Alsace opérera à droite de la 1^{re} armée... »

XII. La prise de Liège. — Tandis qu'à la droite française, le 7^e corps essayait de pénétrer en Haute-Alsace, à la droite allemande une armée provisoire enlevait les passages de la Meuse à Liège.

Laissons de côté les allégations des Allemands, quand ils prétendent que, dès le temps de paix, ils auraient été avertis de l'intention des Français de violer la neutralité belge (2). Ces allégations sont contredites par tous les documents. Les Allemands sont vrais quand ils disent qu'ils ont voulu, menacés sur deux fronts, atteindre l'ennemi au nerf vital, c'est-à-dire en France. Il leur fallait une victoire rapide qui ne pouvait être obtenue que par le débordement d'une aile. Subsidiairement ils avaient l'avantage de porter la guerre en pays ennemi et de protéger leurs territoires industriels du Nord-Ouest. Le plan était d'envelopper la gauche française; ils avaient donc décidé de faire passer leur aile droite à travers la Belgique.

Là, ils rencontraient aussitôt un fossé, la Meuse, gardé par deux places fortes, Liège et Namur. La place de Liège, à l'Ouest immédiat de la frontière, tient sous ses canons un grand nombre

(1) Général Thévenot, *le Rôle de Belfort en 1914*, « Revue militaire générale », janvier 1920, p. 36.

(2) *Bereits im Frieden lagen sichere Nachrichten vor, dass unsere Feinde in Westen im Falle eines Krieges die belgische Neutralität nicht achten würden.* Rittmeister Marschall von Bieberstein. *Lüttich-Namur*, p. 7.

des routes et des voies qui traversent le fleuve. Il était essentiel, non seulement de l'enlever, mais de l'enlever si rapidement que les Belges n'aient pas le loisir de faire sauter les ponts. L'Etat-Major allemand avait donc formé le projet hardi d'emporter la place d'un coup de main.

Liège était entouré de 12 forts, à un éloignement moyen de 6 kilomètres de la ville, et séparés par des intervalles de 2 kilomètres 1/2 à 3 kilomètres 1/2. Ces intervalles n'étaient pas organisés en temps de paix. La place n'avait pas de noyau, la ville étant seulement défendue par la citadelle sur la rive gauche et par l'ouvrage de la Chartreuse sur la rive droite. A l'estime des Allemands, certains forts étaient bien adaptés au terrain et difficiles à reconnaître, d'autres au contraire avaient leurs coupes trop visibles. La plupart des pièces ne correspondaient pas aux progrès de la technique. L'observation, la liaison téléphonique et l'aviation étaient insuffisamment organisées. Enfin les intervalles étaient mal surveillés et mal battus (1). Les Allemands estimaient la force de la garnison à 6.000 hommes.

L'armée belge, formée à 6 divisions, était depuis décembre 1913 groupée de la façon suivante. Quatre divisions faisaient face aux différentes directions où le pays pouvait être attaqué. La 1^{re}, ayant son quartier général à Gand, défendait la frontière de Flandre : la 5^e, ayant son quartier général à Mons, barrait la trouée du Hainaut, entre l'Escaut et la Sambre ; la 4^e, ayant son quartier général à Namur, défendait l'Ardenne ; la 3^e ayant son quartier général à Liège, défendait, face à l'Est, la ligne de la Meuse. Les deux dernières divisions étaient en seconde ligne, la 6^e à Bruxelles et la 2^e à Anvers. Les effectifs combattants étaient de 93.000 fusils, 6.000 sabres, 324 canons et 102 mitrailleuses.

Dans la nuit du 3 au 4 août, « les renseignements recueillis sur les préparatifs militaires faits en Prusse rhénane dissipèrent tout doute sur les intentions agressives de notre voisin de l'Est ». Ainsi parle le livre officiel sur *la Campagne de l'armée belge*. L'armée fut alors rassemblée face à l'Est. Tandis que sur la Meuse les 3^e et 4^e divisions recevaient l'ordre de résister en s'appuyant sur les places de Liège et de Namur, la 1^{re} et la 5^e division furent portées en seconde ligne, sur le deuxième fossé qui couvre la Belgique en arrière de la Meuse, le fossé de la Gette. La 1^{re} division fut avancée de Gand sur Tirlemont, et la 5^e de Mons sur Perwez. Enfin la 2^e et la 6^e division furent établies en troisième ligne sur un troisième fossé, celui de la Dyle. Ainsi toute l'armée belge se trouva échelonnée en profondeur sur trois lignes. La raison de ce singulier dispositif n'est pas donnée. Les mouvements commencés le 4 août s'achevèrent dans la journée du 5. Ils furent couverts par la division de cavalerie qui se porta de Gembloux sur Waremme.

La première ligne était donc formée sur la Meuse par la 3^e division à Liège et la 4^e à Namur ; celle-ci détacha la 15^e brigade entre les deux forteresses, à Huy. La 3^e division, de son côté, détacha une brigade sur sa gauche à Tongres. Le quartier général du roi, commandant l'armée, s'établit à Louvain.

(1) Bieberstein, *Lüttich-Namur*, pp. 8-9.

C'est le 5 août seulement que « les gouverneurs militaires des provinces furent avertis de ne plus considérer les mouvements des troupes françaises sur le territoire belge comme des actes de violation de la neutralité (1) ». A ce moment, la Belgique était envahie depuis vingt-quatre heures.

Dès le début de la mobilisation, les troupes allemandes destinées à enlever Liège quittèrent leur garnison sans être complétées et se concentrèrent dans la région Aix-Malmédy (2), sous les ordres du général d'infanterie von Emmich. C'étaient six brigades d'infanterie, renforcées chacune par un peu de cavalerie et d'artillerie. Elles avaient en outre reçu presque toutes des éléments du génie et un bataillon de chasseurs avec des cyclistes et des camions automobiles. Deux batteries de mortiers étaient à la disposition du général von Emmich. Le lieutenant général von der Marwitz avait été mis sous ses ordres avec les 2^e, 4^e et 9^e divisions de cavalerie.

Le 4 août, à 9 heures du matin, les brigades se mirent en marche pour passer la frontière et marcher concentriquement sur Liège. — Les ordres étaient jusqu'au 5 au soir : prendre position sur un arc de cercle au Nord, à l'Est et au Sud de la place, reconnaître les intervalles et former les colonnes d'attaque; — dans la nuit du 5 au 6 : pénétrer dans les intervalles et atteindre le noyau.

A l'extrême droite (Nord), la 34^e brigade, renforcée, devait passer la Meuse et pénétrer sur la rive gauche entre le fort de Loncin et le fort de Pontisse. Les autres brigades restaient sur la rive droite. La 27^e devait pénétrer entre la Meuse en aval de Liège et le fort d'Evegnée; la 14^e attaquerait le front Est entre le fort d'Evegnée et le fort de Fléron; la 11^e, le front Sud-Est entre le fort de l'Ourthe et le fort de Chaudfontaine, les 38^e et 43^e, le front Sud entre l'Ourthe et la Meuse. Les batteries de mortiers, l'une au Nord-Est, l'autre à l'Est, battraient simultanément le front Nord-Est. La cavalerie passant au Nord et au Sud de Liège, devait couper les voies venant de Bruxelles, de Namur et de Dinant et reconnaître au loin le territoire belge. La rupture devait être faite autant que possible simultanément par toutes les brigades, sans s'attarder à tirer, les fusils étant déchargés et les obstacles abordés à la baïonnette. De faibles détachements, en attaquant les forts de front, les empêcheraient d'observer les intervalles. On saisisait immédiatement les travaux d'art, ponts et tunnels, leur conservation important beaucoup à la marche ultérieure de l'armée. Enfin, pendant l'attaque, un dirigeable et des avions jetteraient des bombes sur la place.

Le 4 au soir, les troupes avaient généralement atteint les objectifs de marche fixés pour la journée. A l'extrême Nord, le général von der Marwitz, avec une division de cavalerie provisoire dite division Garnier et formée des éléments débarqués de la 2^e et de la 4^e, et avec la 34^e brigade d'infanterie, avait pour objectif de saisir les ponts de la Meuse à Visé. La cavalerie trouva les routes barrées, de telle sorte qu'elle n'atteignit la Meuse que peu de temps avant l'infanterie. Un combat eut lieu contre des éléments du 12^e régiment d'infanterie belge. Quand les Allemands s'emparèrent de

(1) *La Campagne de l'armée belge*, p. 16.

(2) *Bieberstein, Lüttich-Namur*, pp. 8-9.

Visé, les Belges avaient fait sauter les ponts. Il ne pouvait plus être question de passer la Meuse le 4. La division Garnier et la 34^e brigade d'infanterie cantonnèrent à l'Est du fleuve.

A gauche de la 34^e, la 27^e brigade avait atteint Mortroux et Julémont; la 14^e coucha à Herve et à Battice. La 11^e marchant par Verviers était arrivée dans la région de Soiron. La 38^e brigade d'infanterie et la 9^e division de cavalerie, venant de Malmedy par Spa, étaient, le 4 au soir, les fantassins à Louveigne, les cavaliers à Poulseur. Enfin, la 43^e brigade, à l'extrême Sud, avait descendu la vallée de l'Amblève; elle passa la nuit dans la région Stoumont-la-Gleize.

Les troupes allemandes, après cette journée de marche, passèrent la plupart une nuit sans repos. Des éléments des 27^e, 14^e et 11^e brigades, formant le centre de la ligne, poussèrent jusqu'à la zone fortifiée au contact de laquelle elles se retranchèrent. Certains bivouacs furent attaqués. Ceux de la 34^e brigade recevaient de plus les feux de la place.

Cependant la division de cavalerie Garnier avait reconnu le passage de la Meuse à Navagne. Elle devait passer le 5 avant le jour, éclairer dans les directions d'Anvers, de Bruxelles et de Charleroi, couvrir contre une intervention les troupes de siège et couper les routes par où l'armée belge aurait pu se porter au secours du défenseur. Le manque d'équipages de pont retarda le passage. Au début de l'après-midi du 5, les patrouilles de pointe et une partie des escadrons de découverte avaient seuls franchi le fleuve. A 14 h. 30, la 34^e brigade commença à son tour à passer et à 22 h. 30 elle avait deux régiments sur la rive gauche. Sans attendre les obusiers, ces régiments marchèrent aussitôt par Heure-le-Romain sur Hermée. Le troisième régiment, resté sur la rive droite, passa à la brigade voisine. Le gros de la cavalerie de von der Marwitz, resté aussi sur la rive droite, cantonna sur les emplacements de la veille.

Pour les autres brigades, la journée se passa à reconnaître les secteurs d'attaque. L'artillerie des forts avait ouvert le feu, mais sans action contre les troupes allemandes dissimulées et retranchées. Il n'y eut de combat qu'à la 27^e brigade, où un bataillon donna l'assaut au fort de Barchon, parvint aux réseaux et fut rejeté.

Au soir du 5, les Allemands étaient au plus à 2 kilomètres, parfois 1 kilomètre des forts. Depuis quatorze heures, les forts de Barchon et d'Evegnée étaient sous le feu des mortiers. Des cavaliers allemands, entrant en plein jour jusque dans Liège, avaient essayé d'enlever le général Léman.

La marche des colonnes d'attaque avait été réglée de façon que la ligne des forts fût franchie au cours de la nuit suivante et que les colonnes entrassent dans Liège le 6 au point du jour. Elles avançaient derrière une faible avant-garde, en ordre serré, et munies de cisailles. Des réserves étaient massées dans des endroits défilés. Des brassards blancs, des mots d'ordre aidaient à se reconnaître. On emportait des drapeaux pour marquer les positions conquises. L'artillerie avait pour mission de tenir le plus longtemps possible les forts sous le feu, de contrebattre les pièces,

de détruire les projecteurs qui se montreraient dans les intervalles, enfin de se tenir prête à ouvrir le feu sur la ville.

La 38^e et la 43^e brigade, réunies sous le commandement du major général von Hulsen, partirent les premières dans le secteur Sud. La nuit d'abord claire s'était couverte et, quand l'avant-garde de la 38^e brigade arriva dans le bois de Beauregard, il faisait une obscurité profonde, trouée d'éclairs. Une pluie d'orage commença à tomber. Les chemins étaient mauvais et un taillis serré empêchait de passer sous bois. La colonne silencieuse avançait lentement ; on avait posé les sacs ; l'artillerie ne suivait plus ; il fallait porter les mitrailleuses. Le chemin se resserra au point qu'il fallut avancer à la file. Des abatis le barraient. Tout à coup, vers minuit, un feu de mousqueterie et de mitrailleuses éclata devant le 10^e chasseurs, qui était en pointe. Ce bataillon était composé de montagnards du Harz, familiers des forêts. Ils se portèrent en avant par les taillis et butèrent sur des réseaux. De nouveaux feux éclatent sur leurs flancs. La colonne qui les suit devient nerveuse. Les soldats tirent malgré les ordres. Le général von Hulsen qui marchait en tête est blessé d'un coup de baïonnette. Le colonel von Oertzen, qui lui succède, se décide à attendre le jour. Le reste de la nuit se passa à remettre de l'ordre dans les troupes. Quand le ciel commença à s'éclairer, la position belge, attaquée de front et de flanc, fut enlevée.

Les deux brigades se remirent en marche, la 38^e à gauche, la 43^e à droite. Elles atteignirent, celle-là Ougrée, celle-ci Sart-Tilman. Mais les troupes étaient en désordre et manquaient de munitions. Un bataillon belge fit une contre-attaque dans le flanc droit des troupes qui avaient atteint la Meuse et les rejeta d'Ougrée. L'ordre de retraite fut donné ; la 43^e brigade se replia sur Esneux, la 38^e sur Beauregard. Le soir du 6, elles étaient toutes deux à l'Est de l'Ourthe, entre Esneux et Sprimont.

A leur droite, la 11^e brigade avait commencé sa marche à minuit 50 à la sortie Nord du village de Saint-Hadelin. Deux compagnies d'infanterie, une compagnie de chasseurs et un escadron de hussards déployés devant le fort de Chaudfontaine devaient distraire l'attention de celui-ci. Le gros de la colonne arriva par Magnée-sur-Romsée qui était fortifié. Il était 5 h. 30 et il faisait jour. Les mouvements tournants eussent été exposés au feu des forts. Un assaut frontal échoua avec de grosses pertes. Il fallut que l'artillerie fût amenée et, tirant à petite portée, démolit barricades et maisons. La colonne reprit sa marche, en se couvrant par des chasseurs du côté du fort de Fléron. Elle arriva à Beyne-Heusay. Il fallut recommencer le siège des maisons, en recevant dans le dos le feu des forts. Le travail semblait sans fin. Le contact avec les brigades voisines était perdu, et le combat semblait avoir cessé à gauche et à droite. La brigade se replia sur Magnée, puis, pour échapper au feu des forts, dans le ravin qui est au Sud-Est.

Tandis que les trois brigades du secteur Sud subissaient ce triple échec, que devenaient les brigades du secteur Nord ? A l'extrême-droite, sur la rive Ouest de la Meuse, qu'elle avait passée dans l'après-midi du 5, la 34^e brigade, rassemblée à Hermée où elle recevait les obus du fort de Pontisse, se mit en route à 2 h. 30

du matin, en plein orage, dans un pays non reconnu. Des barages obligeaient à quitter la route pour les champs détrempés. Trois compagnies, croyant marcher sur les lieux d'une batterie isolée, vinrent donner sur le fort de Pontisse et furent arrêtées sur les glaciés. Pendant ce temps, le gros de la colonne était arrêté, d'abord à 2 kilomètres au sud d'Hermée, puis à la gare de Milmort. Toute la brigade était maintenant déployée, le 90^e à gauche, le 89^e au centre, les chasseurs à droite. Les Belges reculaient. Les Allemands les suivaient, tournant à l'Est sans s'en apercevoir, et à l'aube ils se trouvèrent dans Herstal. Ils en furent chassés après un combat sanglant. Cependant, à la droite, les chasseurs avaient enlevé Haute-Préalles. Une compagnie du 7^e bataillon pénétra même dans Liège, où les Allemands furent pris pour des Anglais. L'erreur ne se dissipa que devant la maison du général Léman. L'officier qui commandait la compagnie fut tué. Quelques chasseurs furent pris, le reste réussit à rejoindre. Du côté belge, le major Marchand, adjudant du général Léman, fut tué. Un bataillon du 89^e avait aussi pénétré dans la ville. Il fut pris par les Belges et ne fut délivré que le 7. A 10 heures du matin, la 34^e brigade était massée sur les hauteurs de Herstal, ayant dans le dos les feux de Pontisse. Son commandant la ramena sur la Meuse, puis, comme elle continuait à recevoir les feux du fort, il la fit repasser sur la rive droite, où elle se reposa à l'Est de Navagne.

A gauche de la 43^e, la 27^e brigade allemande, restée à l'Est de la Meuse, avait tenté de s'ouvrir un chemin entre le fleuve et le fort de Barchon. Elle avait quitté Argenteau à 1 h. 30, marchant sur Chératte.

Au nord de Wandre, la tête de la colonne est arrêtée par un abatis. En même temps, des haies et des maisons qui bordent l'étroit chemin où elle est engagée, part un feu de mitrailleuses et de mousqueterie. Elle veut se déployer et n'y parvient pas. La queue de la brigade prend alors un chemin à droite, de sorte qu'il se forme deux groupes où les régiments sont confondus. On se bat toute la nuit. Enfin, à 7 h. 30 du matin, toute la position de Wandre est aux mains des Allemands. Mais il reste devant eux des bois et une file sans fin de maisons défendues. Le commandant de la brigade n'ose pas s'attaquer à ce nouvel obstacle et il donne l'ordre de retraite.

La 14^e brigade marchait à gauche de la 27^e. Après une conversation entre le général von Emmich, le général Ludendorff et le commandant de la brigade général von Wüßow, il fut décidé qu'on marcherait de Micheroux sur la Chartreuse par l'itinéraire Sur-Fosse, Queue-du-Bois, Bellaire, Jupille. A minuit 30, deux compagnies se déployèrent à droite contre le fort d'Evegnée, deux à gauche contre le fort de Fléron, pour détourner leur attention. Une demi-heure plus tard, la brigade se mit en marche. Il fallut vaincre une première résistance près de Micheroux, une autre à Sur-Fosse, une autre à Liery. A l'ouest de ce village, devant une barricade armée d'artillerie, le général von Wüßow fut tué.

Cependant le gros de la brigade, marchant péniblement par la nuit noire, avait perdu la liaison avec l'avant-garde. Le général Ludendorff en prit personnellement le commandement, rétablit la

liaison et arriva sur le terrain du combat au moment où Wüßow venait d'être tué. Il réussit à enlever par des attaques enveloppantes l'obstacle qui avait arrêté l'avant-garde ; mais le combat recommença à Queue-du-Bois. Au petit jour, un groupe d'obusiers qui accompagnait la brigade put entrer en action, et le village fut enlevé après un vif combat.

La marche fut reprise le 6 à 10 heures du matin ; on atteignit Jupille sans rencontrer de résistance. La population regardait passer les soldats. A midi, le régiment de tête marcha sur les hauteurs à l'Est de la Chartreuse. L'ouvrage de ce nom fut occupé. En même temps, les obusiers ouvraient le feu sur Liège. A 2 heures, un drapeau blanc fut hissé sur la citadelle.

Cependant, on a vu qu'à droite et à gauche les brigades voisines avaient dû se replier. La 14^e brigade se trouvait ainsi isolée. Derrière elle, les Belges barraient de nouveau la route qu'elle avait prise. Le parlementaire, capitaine von Harbon, envoyé à Liège après l'apparition du drapeau blanc, revint à 7 heures du soir, annonçant que le général Léman refusait de se rendre et que le drapeau blanc avait été hissé contre sa volonté. Le feu fut aussitôt rouvert sur la ville. La brigade passa la nuit du 6 au 7 sur les hauteurs à un kilomètre de Liège. A 22 heures, le général Ludendorff envoya une compagnie du 4^e chasseurs dans la ville pour saisir les ponts ; à 1 heure du matin, elle s'était emparée des quatre ponts principaux sur la Meuse et sur l'Ourthe sans rencontrer de résistance.

La situation restait grave pour les Allemands (1). La 14^e brigade ne comptait pas à ce moment plus de 1.500 hommes, perdus au milieu des lignes ennemies, dans un océan de maisons. Heureusement pour eux, dans la journée du 6, le général Léman avait trouvé sa division si épuisée qu'il la ramenait en arrière. Il la rassembla à l'Ouest de Liège entre les forts de Loncin et de Hollogne, et il la dirigea sur la Gette, où elle arriva le 8. Lui-même s'enferma dans le fort de Loncin.

C'est pour cette raison que la 14^e brigade ne rencontra pas de résistance le 6 au soir. Le 7, au petit jour, les généraux von Emmich et Ludendorff décidèrent de continuer l'entreprise, et, à 6 heures, la brigade se mit en marche, flanquée de deux petites colonnes latérales. La partie Est de la ville semblait vide. Après le passage des ponts, on s'attendait aux premiers coups de feu. Rien. Liège était évacuée. Le général Ludendorff se fit conduire en automobile à la citadelle, la croyant déjà occupée. Les portes s'ouvrirent. La cour était remplie de plusieurs centaines de Belges qui se rendirent. Le drapeau allemand fut hissé sur la citadelle. Il n'en devait pas descendre de quatre ans.

Le général Ludendorff partit le 7 au soir, dans une automobile belge, pour établir la liaison avec le commandement de la II^e armée. La 11^e brigade à gauche de la 14^e avait de son côté

(1) Cette gravité et tous les risques de l'aventure de Liège n'échappaient pas au général von Bülow, commandant la II^e armée. Il écrit à la date du 7 août : « L'incertitude presque complète qui régnait sur les événements devant Liège m'impressionna de manière très troublante. » *Mon rapport sur la bataille de la Marne*, traduction Netter, p. 19.

recommencé l'attaque à 9 heures du matin ; sans connaître le succès de sa voisine, elle arriva à Liège le soir. La 27^e arriva le 8. Le communiqué allemand du 8 annonça la prise de Liège.

XIII. La chute des forts de Liège. — Liège était occupée par ce hardi coup de main. Mais la ceinture des forts restait intacte. Le colonel-général von Bülow, commandant la II^e armée, instruit de la situation par le général Ludendorff, donna au général von Einem, commandant le VII^e corps, la direction des opérations destinées à les réduire. Il mit à sa disposition les IX^e, VII^e et X^e corps, avec de l'artillerie lourde et du matériel de siège, au fur et à mesure de leurs débarquements (1).

Le général von Einem résolut de maintenir dans Liège le général von Emmich, avec les trois brigades qui s'y trouvaient déjà. Les trois autres brigades et les troupes nouvelles qui débarqueraient occuperaient le front des forts du Nord-Ouest au Sud-Est en attendant que l'artillerie lourde fût en place. Le dessein était d'enlever le plus vite possible les forts du Nord, de façon à ouvrir un passage à travers la Meuse pour la I^{re} armée, conformément au plan général d'opérations.

Dès le matin du 8, un des régiments allemands qui étaient dans Liège, le 16^e, marcha sur le fort de Barchon et vint prendre position sur la chaussée Wandre-Blagny. Le fort avait souffert du tir des mortiers. Sommé à 11 h. 30 de se rendre, son commandant refusa. Une batterie d'obusiers de campagne qui accompagnait les Allemands ouvrit le feu ; à 17 heures, le fort était pris avec sa garnison.

Le 9, le général von Emmich fit attaquer les forts voisins de Barchon, ceux d'Evegnée et de Fléron d'un côté, celui de Pontisse de l'autre. L'attaque était menée par l'artillerie de campagne et les deux batteries de mortiers, l'infanterie servant de couverture. Le fort d'Evegnée tomba le 11 au soir, sa tourelle mobile étant coincée par un éclat, et le béton, mal préparé, souffrant beaucoup des obus.

Cependant les nouvelles forces allemandes arrivaient à pied d'œuvre. Le 10 au soir, le général von Einem assigna au IX^e corps le secteur de droite, au Sud de la frontière hollandaise. — A sa gauche, le VII^e corps s'étendait jusqu'à la ligne Beaufay-Tilleur (2). Il était lui-même couvert à gauche par le X^e corps, qui avait mission d'investir rapidement le secteur Sud de la place, à l'ouest de l'Ourthe, et qui était en liaison avec la 9^e division de cavalerie. Enfin, le corps von Emmich fut chargé de l'attaque des forts de l'Ouest. Il établit la 14^e brigade sur le front Liers-fort de Loncin et la 11^e au Sud ; la 27^e était devenue garnison de Liège. Deux masses de cavalerie couvraient les deux flancs de l'armée.

(1) Le IX^e corps débarquait à Aix-la-Chapelle, le VII^e à Eupen, le X^e à Montjoie et à Malmédy.

(2) Le IX^e corps disposait du 4^e régiment d'artillerie à pied, avec deux bataillons de mortiers, d'un bataillon de canons de 130, du 9^e régiment de réserve d'artillerie à pied, d'un bataillon du 24^e génie (sauf deux compagnies) et de deux batteries de mortiers de côte. Le VII^e disposait de deux bataillons de mortiers du 9^e d'artillerie à pied, du 2^e bataillon du 24^e génie et plus tard d'une batterie de mortiers de côte.

La division de gauche du IX^e corps, la 18^e, avait pris le 11 sa position d'investissement de Saive à Soumagne ; le 12 au matin, sa grosse artillerie ouvrit le feu sur les forts de Pontisse et de Fléron. Pontisse reçut à 18 h. 45 le premier obus de 420. En même temps, deux bataillons de la 17^e division s'en approchaient, l'un par le Nord, l'autre par le Sud. — Fléron était attaqué à la gorge par une compagnie du génie avec des minenwerfer lourds, engin tout à fait nouveau lançant à petite distance et avec une trajectoire courbe des torpilles fortement chargées d'explosifs.

Le fort de Pontisse hissa le drapeau blanc le 13 à midi 20, après avoir fortement souffert, en particulier des obus de 420. Après sa chute, la 18^e division porta immédiatement sa 36^e brigade à l'Ouest de la Meuse, contre le fort de Liers qui se rendit le 14, à 9 h. 40 du matin ; la 35^e et la 28^e restèrent à l'Est du fleuve, devant le fort de Fléron. Ce fort, écrasé de feux, se rendit également le 14 au matin. Une batterie cuirassée avait été détruite, la cuirasse brisée en éclats. Un obus avait fait dans le béton un trou de deux mètres de diamètre. Un autre obus avait crevé les voûtes de deux étages de casemates et éclaté en tuant 20 artilleurs au repos. Le fort n'était qu'un monceau de ruines. Le fort de Chaudfontaine s'était rendu le 13, à 10 h. 30, au VII^e corps, dont l'artillerie avait pu coopérer ensuite à la destruction du fort de Fléron et à celle du fort d'Embourg, qui se rendit à 19 h. 30.

La chute des forts de l'Est, en rendant libre la grosse artillerie, permettait au corps Emmich d'attaquer, le 14, le front de l'Ouest. Le temps pressait, non qu'on fût menacé par l'armée belge retranchée sur la Gette, ni que les forces françaises signalées de Namur à Rochefort fussent un péril immédiat, mais pour faire place aux colonnes allemandes, qui arrivaient par toutes les routes. La 13^e division du VII^e corps reçut l'ordre de se porter sur la ligne Montfort-Jemappe, face aux forts d'Hollogne et de Flemalle, relevant ainsi la 11^e brigade de von Emmich. A droite, le corps Emmich, réduit à la 14^e brigade, attaquerait, avec la batterie de mortiers de côte de 420, les forts de Lantin et de Loncin. A gauche, la 14^e division et des éléments du X^e corps attaquaient le fort de Boncelles.

Le bombardement du fort de Lantin commença le 14 à 18 h. 45, celui du fort de Loncin le 15. Le fort de Boncelles hissa le drapeau blanc le 15 à 8 h. 30. Le fort de Lantin succomba le même jour, avant midi. Les feux se concentrèrent sur le fort de Loncin qui fit une défense désespérée. A 16 heures, une batterie de canons de marine, tirant du champ de manœuvres de Liège, se joignit au concert ; au vingt-cinquième coup, le fort parut exploser. C'était un magasin de munitions qui avait sauté et dont l'explosion fit crouler tout l'ouvrage. Le général Léman, évanoui, fut traîné par son escorte dans le fossé de gorge. Mais l'explosion avait créé en capitale du fossé une digue allant à la contrescarpe. L'infanterie allemande passa par là, occupa les ruines et fit prisonnier le général. Le fort, méconnaissable, semblait un paysage alpestre.

Des douze forts de Liège, il n'en restait que deux : Hollogne et Flemalle. Le feu recommença contre eux le 16, à 16 heures. Le fort de Flemalle se rendit à 9 heures et la garnison sortit avec

les honneurs de la guerre. Le fort d'Hollogne se rendit à 9 h. 30.

Déjà les têtes de colonne de la I^e et de la II^e armée allemande approchaient. Sa mission terminée, le détachement von Einem fut immédiatement dissous. Le 16, le général von Emmich reprit le commandement de son X^e corps dont une brigade occupait Huy, le 16 au matin.

XIV. Les projets de l'état-major français et l'instruction générale n° 1 (8 août). — Un bulletin de renseignements français du 6 août donne la composition présumée de l'armée allemande telle que l'état-major français l'imaginait sur le théâtre occidental. Il y aurait cinq armées face à la France, réparties en trois groupements.

Le groupement de droite (Nord) serait le principal. Il comprendrait trois armées, avec quinze corps actifs sur vingt, ainsi répartis : une armée Nord, ayant son centre de gravité vers Saint-With (cinq corps actifs, deux divisions de cavalerie et deux ou trois divisions de réserve) — et deux armées Sud, l'une de quatre corps, l'autre de six, sans divisions de réserve, avec une et deux divisions de cavalerie entre Trèves et Sarrebourg. C'est cette aile sud du groupement de droite qui semblerait destinée à porter le choc.

Le groupement du centre comprenait, croyait-on, une armée de quatre corps avec une division de cavalerie et une division de réserve, entre Sarrebourg et le Donon. Enfin, à l'extrême Sud du dispositif, le groupement de gauche aurait été formé d'une armée d'Alsace, avec un corps actif, deux corps de réserve et peut-être une division de cavalerie. Au total, vingt corps actifs, sept ou huit divisions de réserve, sept divisions de cavalerie (1).

Ces renseignements ne correspondent que bien vaguement à la réalité. La plus grave entre ces idées fausses est d'imaginer le choc principal, non pas à l'extrême droite allemande, mais au centre droit, au Nord immédiat de Metz.

La même idée se retrouve dans l'instruction générale n° 1, donnée le 8 août, à 7 heures du matin. Cette instruction contient le premier projet d'offensive, consécutif à la violation de la Belgique. Il ne faut pas oublier qu'à ce moment l'état-major français ne connaît pas le forçement de la Meuse à Liège. Il doit donc établir son projet sur deux thèmes, selon que Liège résistera ou tombera. La situation lui paraît être celle-ci :

Devant notre aile droite, au Sud de Metz, il ne semblait pas au commandement français qu'il y eût plus de six corps ennemis, ce qui était exact. Le gros des forces allemandes paraît être plus au Nord, entre le Luxembourg et Metz. Là était l'erreur. Les Allemands avaient en réalité entre le Luxembourg et Metz deux armées seulement, IV^e et V^e, avec neuf corps, dont six actifs. D'après les renseignements français, cette force prétendue principale de l'ennemi est établie pour déboucher à l'Ouest; mais elle peut, en pivotant sur Metz, se rabattre face au Sud. Plus au Nord encore, un dernier groupe allemand, où sont reconnus les éléments de cinq corps, est engagé devant Liège (2). Si Liège tombe, le gros des forces alle-

(1) Ce bulletin a été produit par le général Sarrail devant la commission d'enquête, le 9 avril 1919.

(2) On a vivement reproché au commandant français d'avoir

mandes pourra se porter vers l'Ouest par la Belgique; si Liège résiste, il pourra au contraire converser au Sud sur notre frontière entre Namur et Metz.

L'intention du commandant en chef français est de rechercher la bataille, en appuyant au Rhin la droite de son dispositif. Pour éviter que cette bataille s'engage avant la réunion de toutes ses forces, il prévoit l'obligation éventuelle de reporter son aile gauche en arrière. Sous cette réserve, il compte s'engager de la façon suivante. La 1^{re} armée prendra à partie l'armée allemande qui se trouve dans le Nord des Vosges, entre Strasbourg et la Bruche, et la rejettera sur Strasbourg et la Basse-Alsace. La sécurité de l'opération sera assurée à droite par le 7^e corps, qui a attaqué la veille sur Mulhouse, et qui se portera rapidement sur Colmar et Schlestadt, en détruisant les ponts du Rhin et en masquant Neufbrisach.

Continuons vers la gauche. La 2^e armée, se couvrant à gauche vers Metz, attaquerait vers Sarrebruck, en liaison avec la 1^{re} armée par la région des Etangs. Elle réservera ses deux corps de gauche (18^e et 9^e) à la disposition du commandant en chef, prêts à s'engager face au Nord.

La 3^e armée s'établit sur le front des Hauts-de-Meuse, de Flabas à Saint-Baussant, prête, soit à attaquer face au Nord, soit à contre-attaquer les forces allemandes qui sortiraient de Metz.

La 4^e armée établie entre la Meuse et l'Aisne, de Souilly à Servon, a deux missions, suivant les circonstances : si les Allemands, se mettant face à l'Ouest, ont passé la Meuse au-dessous de Verdun, elle les attaquera entre la Meuse et l'Argonne ; si les Allemands se rabattent face au Sud et n'ont point passé le fleuve, elle le franchira elle-même, évidemment pour se présenter sur leur flanc droit.

Même programme double à la 5^e armée : établie entre Vouziers et Aubenton, elle agira selon les circonstances, soit en contre-attaquant les forces allemandes qui auraient passé la Meuse entre Mouzon et Mézières, soit en passant elle-même le fleuve.

Le corps de cavalerie couvrira au début le front de la 5^e armée à l'Est de la Meuse. S'il est contraint de repasser le fleuve, il se portera à gauche de l'armée dans la région Mariembourg-Chimay, pour couvrir la réunion de l'armée anglaise et du 4^e groupe de divisions de réserve.

Ces divisions de réserve organiseront en arrière, autour de Vervins, une position fortifiée, d'où l'on pourra déboucher soit au Nord, soit à l'Est.

En résumé, l'idée du commandement français, le 8, est celle-ci. L'ennemi a sur le front français 20 corps. Erreur de calcul, les corps de réserve n'étant pas comptés. Il est exact que les Allemands ont sur le front français 20 corps actifs, mais ils ont aussi

méconnu l'importance de l'aile droite allemande et d'avoir réduit à 5 les 15 corps de Kluck, Bülow et Hausen. Il ne faut pas oublier que la concentration de la 1^{re} armée allemande n'a commencé que le 7 au Nord-Est d'Aix-la-Chapelle, et que von Kluck a quitté Stettin ce jour-là. Or, les derniers renseignements dont fait état l'instruction générale n^o 1 ne peuvent être postérieurs au 7.

12 corps de réserve. Cette erreur initiale va tout fausser. Le commandement français sait qu'il n'y a au Sud de Metz que 6 corps. Il en compte donc 14 au Nord, au lieu de 26.

Le Grand Quartier français voit en Belgique les éléments de 5 corps. Il s'agit des six brigades qui ont attaqué Liège. — Il conclut qu'il reste entre Luxembourg et Metz 9 corps, ce qui est parfaitement exact. Il ajoute que ces 9 corps sont la principale force de l'ennemi, ce qui est faux.

Il attend donc l'attaque ennemie entre Luxembourg et Metz. Mais il a une extrême répugnance à croire que l'ennemi opérera sérieusement à l'Ouest de la Meuse, ce qui, en effet, pour 20 corps d'armée, constituerait un front et une ligne dangereusement étendus. Il est vrai que les corps ennemis semblent articulés pour se porter à l'Ouest. Mais ne comptent-ils pas se rabattre au Sud et tomber dans le flanc gauche des Français à l'Est de la Meuse?

De là deux missions pour l'aile gauche française : arrêter l'ennemi de front s'il marche à l'Ouest; l'attaquer de flanc s'il se rabat au Sud.

CHAPITRE III

L'offensive de Lorraine.

I. *L'armée d'Alsace.* — II. *Les instructions du 13 août.* — III. *Les avertissements du général Lanrezac.* — IV. *L'ordre de bataille du 13 août.* — V. *L'instruction particulière n° 10.* — VI. *L'instruction particulière n° 13.* — VII. *La bataille de Sarrebourg.* — VIII. *La bataille de Morhange.* — IX. *Le combat de Lunéville (22 août).* — X. *Les nouvelles positions françaises.* — XI. *La bataille de la trouée de Charmes (24-25 août).* — XII. *La journée du 25 août.*

L'épisode d'Alsace, pour fâcheux, n'était pas de nature à suspendre le plan général. Le lendemain de la retraite du 7^e corps, le 11 août, le général Joffre donnait l'ordre au général Dubail, commandant la 1^{re} armée, de commencer, le 14 au matin, l'offensive prévue par l'instruction générale du 8. Il serait appuyé par les deux corps de droite de la 2^e armée Castelnau (15 et 16^e). Ces corps, disposés le 13 sur le front Fraimbois-Einville, se porteront en direction Avricourt-la Garde. L'armée Castelnau devra de plus couvrir l'opération face aux Etangs et à Dieuze.

I. *L'armée d'Alsace.* — Dans cette même journée du 11, une armée d'Alsace avait été constituée sous les ordres du général Pau. Elle comprenait le 7^e corps, la 44^e division (1), le 1^{er} groupe de divisions de réserve et la 8^e division de cavalerie. Son rôle pendant l'offensive est précisé par une lettre du général Joffre au commandant de l'armée, le 12, à midi 55.

« J'ai fixé au 14 août la date à laquelle la 1^{re} armée prendra l'offensive contre l'armée allemande de Sarrebourg.

« Il est utile que l'attention de l'ennemi continue à être attirée vers la Haute-Alsace et que les forces qu'il a pu diriger dans cette région y soient maintenues.

« L'armée d'Alsace aurait par suite à faire preuve d'activité en utilisant tous les éléments dont la situation matérielle et morale permet l'emploi. Vous êtes seul juge des conditions dans lesquelles peut se manifester cette activité. »

Les dispositions d'attaque de l'armée d'Alsace furent prises le 14 à midi. L'objectif était Mulhouse. Le 7^e corps marchait au centre en suivant la route Belfort-Mulhouse. Deux divisions de réserve marchaient à droite par l'axe Dannemarie-Altkirch. Deux autres

(1) C'est la composition fixée par l'ordre général n° 2, du 10 août, qui constitue l'armée, mais l'attribution de la 44^e division ne fut pas maintenue.

marchaient à gauche par l'axe Sentheim-Wittelsheim, en liaison avec les chasseurs à pied qui étaient toujours vers Thann. Cette ville fut reprise le 14 août. Plus au Nord, les alpins, débarqués le 10 à Bruyères, et venant de la Schlucht, enlevaient Munster, puis Guebwiller le 15 août.

Le 16, l'armée était établie sur la ligne Thann-Cernay-Dannemaric. Le 18, le général Pau élargit les ailes, poussant la gauche vers Colmar et Neufbrisach, et la droite sur Altkirch. Le 19, la bataille s'engagea depuis Cernay au Nord jusqu'à Tagsdorf au Sud. Au centre, le 7^e corps français rencontra à l'Ouest de Mulhouse, à Dornach, une division allemande venue de Mulheim. Dornach fut enlevé à 2 heures de l'après-midi. A droite, quatre régiments de landwehr étaient établis sur les hauteurs à l'Est de l'III, de Brunnstadt à Tagsdorf. Ils furent obligés de se replier sur le Rhin. L'ennemi nous laissait 24 canons et 1.200 prisonniers. Les Français rentraient à Mulhouse.

L'intention du général Pau était de converser face au Nord et de se porter par la plaine vers la ligne Colmar-Neufbrisach, sa droite au Rhin, en ralliant progressivement par sa gauche les éléments français qui étaient dans les Vosges. Le 20, les Français arrivaient aux environs de Colmar. Mais à ce moment, en Lorraine, la 2^e armée française subissait, comme nous le verrons, un échec qui allait changer l'événement. L'armée d'Alsace resta immobile le 20 et le 21. Le 22, le général Joffre envoya au général Pau l'ordre de retraite; le 24 au matin, le drapeau tricolore avait disparu de Phôtel de ville de Mulhouse, et le 7^e corps français était déjà en route pour être transporté à la gauche du front. Le 28, l'armée d'Alsace était dissoute. Elle fut remplacée par un groupement dit des Vosges, rattaché à la 1^{re} armée, et qui comprit une division du 7^e corps, une division de réserve et les cinq bataillons de chasseurs du général Bataille. Les Allemands maintinrent en face de ces forces un groupement sous les ordres du général Gaede.

II. Les instructions du 13 août. — Revenons à l'attaque principale. Il s'agit pour la 1^{re} armée, qui attaque le 14, d'atteindre la ligne Sarrebourg-Obersteigen. où elle s'organisera. Dès que l'ennemi sera en retraite, la 2^e armée (dont la droite a marché jusqu'ici face à l'Est) se redressera face au Nord pour attaquer à son tour le front Dieuze-Château-Salins, en se liant à la 1^{re} armée par la région des Etangs (1).

Les commandants des 3^e, 4^e et 5^e armées engageront à leur tour l'offensive le 15 ou le 16.

A droite, la 3^e armée doit, selon les circonstances, soit contre-attaquer avec ses corps de droite (auxquels le général en chef ajouterait le 18^e corps) l'ennemi débouchant de Metz, soit participer avec ses corps de gauche à l'attaque de la 4^e armée, à l'Ouest des bois de Grémilly et de Mangiennes.

Au centre, la 4^e armée doit porter, le 14, la tête de ses gros sur le front de Sommanthe-Dun. Le 2^e corps, dont la mission de cou-

(1) *Instruction particulière aux commandants des 1^{re} et 2^e armées, 13 août 1914.*

verture est finie, se retirera pour prendre sa place dans la ligne de bataille à la droite de l'armée, sur les Hauts-de-Meuse.

A gauche, la 5^e armée gardera la tête de ses gros, à Mézières et en amont, à 8 ou 10 kilomètres en arrière de la Meuse. Elle laissera une bonne partie des forces ennemies passer le fleuve, puis elle les contre-attaquera vigoureusement et rapidement, de manière à les jeter à l'eau. Au-dessous de Mézières, dans la région considérée comme impraticable qui s'étend jusqu'à Givet, les passages seront, au contraire, énergiquement défendus.

A la gauche de l'armée, le 1^{er} corps, couvrant l'opération, prêter appui au corps de cavalerie et protégera le débarquement des deux divisions d'Afrique, 37^e et 38^e. Ce débarquement se fera du 13 au 16; la 37^e division cantonnera autour de Rocroi, la 31^e autour de Chimay. Elles sont à la disposition du commandant de la 5^e armée. Enfin les divisions du 4^e groupe de réserve assureront, sur la position fortifiée de Vervins un repli éventuel si l'aile gauche française y était contrainte.

Cette manœuvre suppose que l'ennemi est déjà à proximité. S'il était encore loin, toutes dispositions seraient prises, dès le 15, pour porter en avant, au premier ordre, la 5^e armée entre la Meuse et la Semois, et la 4^e sur la Chiers (1).

III. Les avertissements du général Lanrezac. — Il est visible que rien n'est encore changé le 13 dans l'idée que le commandement français se fait de la manœuvre ennemie. Le choc est attendu devant le front de la 4^e et de la 5^e armée, sur la Meuse entre Verdun et Mézières. On ne prévoit rien au nord de Givet.

Au contraire, le général Lanrezac, commandant la 5^e armée, maintenu par le Grand Quartier sur la Meuse et face à l'Est, et menacé d'enveloppement sur son flanc Nord par le mouvement de la droite allemande, avait pressenti ce mouvement et en était très inquiet. Il envoya le général Hély d'Oissel au Grand Quartier à Vitry. Ce général y resta du 7 au 10 et revint avec le sentiment qu'il n'avait pas persuadé le général Joffre.

Pourtant, celui-ci prenait du côté du Nord un certain nombre de précautions. Le 12, il affecta à la 5^e armée les deux divisions qui arrivaient d'Afrique. Le même jour, il autorisa le général Lanrezac à étendre sa gauche vers le Nord en portant son 1^{er} corps entre Givet et Namur.

L'idée du général Lanrezac était de parer au mouvement débordant de l'ennemi en mettant toute son armée en crochet défensif, face au Nord, entre Givet et Maubeuge. Le 14, il alla voir le général Joffre à Vitry. Le général Joffre, le général Belin, major général, et le général Berthelot, premier aide-major, lui répondirent : « Nous avons le sentiment que les Allemands n'ont rien de prêt par là. » Rentré à Rethel, le général Lanrezac y trouva un bulletin de renseignements émané du Grand Quartier lui-même et qui évaluait les forces allemandes du Nord, entre Luxembourg et Liège, à 8 corps et 4 divisions de cavalerie. Dans ces

(1) *Instruction particulière aux commandants des 3^e, 4^e et 5^e armées,*
13 août 1914.

conditions, il n'était plus douteux que les Allemands fissent le mouvement par la Belgique. Le général Lanrezac écrivit sur-le-champ au général Joffre. Celui-ci lui répondit à 18 h. 20, en lui permettant d'étudier son propre mouvement sur la ligne Givet-Maubeuge. Le 15 au matin, il permit de préparer la mise en marche de deux autres corps (en dehors du 1^{er}) vers le Nord. Enfin, dès le 14, Joffre lui-même proposa au ministre de la Guerre de tendre un barrage entre Maubeuge et la côte, par trois divisions territoriales. Il est visible que le Grand Quartier commence à croire au mouvement débordant des Allemands par la Belgique; mais il considère l'échéance comme encore lointaine.

Les Allemands pensaient que, le territoire belge violé, les Français allongeraient leur aile gauche pour l'appuyer à Namur. Le 13 au soir, ils avaient identifié 2 divisions de cavalerie (1^{re} et 5^e) à l'Est de la Meuse. Ils plaçaient notre 1^{er} corps à Namur et au Sud; ils croyaient qu'un autre corps, qu'ils supposaient le 2^e, descendait la Meuse pour se lier au 1^{er}. Ils devinaient en gros la manœuvre française : arrêter de front l'avance allemande en Belgique et riposter au centre, probablement par une offensive partant de Verdun et dirigée sur la Lorraine. Namur serait le point de jonction de la gauche française avec l'armée belge.

IV. L'ordre de bataille du 13 août. — Dans la pensée du général en chef, les Français sont donc, le 13, à la veille de prendre une offensive générale. À cette date, leur ordre de bataille est le suivant :

À droite, l'armée d'Alsace, ou 7^e armée, a son quartier général à Belfort. Elle comprend le 7^e corps, le 1^{er} groupe de divisions de réserve et la 8^e division de cavalerie.

La 1^{re} armée a son quartier général à Epinal. Elle comprend quatre corps et la 6^e division de cavalerie.

La 2^e armée a son quartier général à Neufchâteau. Elle comprend cinq corps, les 2^e et 10^e divisions de cavalerie, et un groupe de divisions de réserve. — Aux 6 corps allemands qui sont au Sud de Metz, les Français en opposent donc plus de 10.

La 3^e armée a son quartier général à Verdun. Elle comprend trois corps, la 7^e division de cavalerie et un groupe de divisions de réserve.

La 4^e armée a son quartier général à Sainte-Menhould. Elle comprend quatre corps et la 9^e division de cavalerie.

La 5^e armée a son quartier général à Reithel. Elle comprend la valeur de 5 corps, deux divisions de réserve, la 7^e division de cavalerie. — Aux neuf corps allemands du prince de Wurtemberg et du Kronprinz, les Français opposent donc la valeur de douze corps actifs et cinq divisions de réserve.

Seulement, contre la masse de 15 corps allemands qui achève de se concentrer au Nord de Luxembourg, il ne reste aux Français à peu près rien.

Le 4^e groupe de réserve s'organise comme on a vu autour de Vervins. Il reste à la disposition du commandant en chef la 60^e division de réserve.

Le corps de cavalerie (1^{re}, 3^e et 5^e divisions de cavalerie) est en Belgique. Le 14 août, un second corps de cavalerie, composé des 2^e, 6^e et 10^e divisions, est formé sous les ordres du général Conneau, pour exploiter le succès présumé de la 1^{re} armée en direction de Sarrebourg.

On a vu, que le même jour, le commandant en chef propose au ministre de la Guerre d'établir un barrage de Dunkerque à Maubeuge à l'aide de trois divisions territoriales destinées primitivement à la défense des côtes. La 81^e (Saint-Omer) qui est presque sur place, sera transportée dans la région Hazebrouck-Armentières. La 82^e (Rouen) sera transportée dans la région de Paris, la 84^e, de Paris, étant transportée dans la région d'Arras. En fait, ce fut la 88^e qui fut transportée dans la région de Paris. Ces divisions territoriales furent mises le 16 août sous le commandement du général d'Amade, quartier général à Arras. Le général d'Amade prenait en outre le commandement de la 1^{re} région de corps d'armée (Lille) incluse désormais tout entière dans la zone des armées.

V. *L'instruction particulière n° 10.* — Le mouvement des troupes commença le 14; mais, tout à coup, le 14 et le 15, de graves nouvelles arrivèrent de l'aile gauche. Les forts de Liège étaient tombés. L'ennemi apparaissait en force sur la Meuse au Nord de Givet, c'est-à-dire sur notre extrême gauche. Il avait essayé de forcer le passage du fleuve à Dinant, avec des forces évaluées à un corps d'armée. Le péril était décidément au Nord.

La vérité est que, le 15, une reconnaissance allemande de la cavalerie de Richthofen, appuyée par des chasseurs, tentait d'enlever le passage de la Meuse au Nord de Givet, à Dinant. Le commandement français crut que l'attaque avait été exécutée par un corps d'armée. Cette erreur le mena à une vérité. Il ne douta plus que les Allemands tentassent en Belgique le mouvement débordant par leur droite. Pour arrêter ce mouvement, le dispositif de la gauche française devait être remanié.

Le 15, à 20 heures, le général Joffre adressait aux commandants des 4^e et 5^e armées et du corps de cavalerie, c'est-à-dire aux commandants de l'aile gauche, l'instruction particulière n° 10, où il résumait ainsi la situation : « L'ennemi semble porter son principal effort par son aile droite au nord de Givet. Un autre groupement de forces paraît marcher sur le front Sedan-Montmédy-Damvillers. » En conséquence, la 5^e armée, au lieu de participer à l'attaque contre le centre allemand, se portera contre l'aile droite. Laissant son corps de droite au Sud-Ouest de Sedan et ses deux divisions de réserve à la défense de la Meuse, elle s'établira à l'Ouest de ce fleuve, dans la région de Mariembourg et de Philippeville, pour agir de concert avec l'armée anglaise et l'armée belge, contre les forces allemandes du Nord. Le corps de cavalerie et le groupe de divisions de réserve de Vervins étaient mis à sa disposition. Enfin, le général Joffre lui donne le 18^e corps, qui était en réserve de Grand Quartier (1).

(1) Le 18^e C. A., embarqué le 17, fut transporté sur Maubeuge. Le général Joffre télégraphie au général Lanrezac, le 16, à 9 heures du matin, que ce corps pourra se porter à la gauche de l'armée vers Beaumont. Ses transports seront terminés le 20.

En d'autres termes, à la menace révélée le 15 au Nord et sur le flanc gauche des armées françaises, le commandement français opposait : 1° la 5^e armée française, avec le corps de cavalerie et le groupe de divisions de réserve de Vervins ; 2° l'armée anglaise, c'est-à-dire deux corps d'armée et une division de cavalerie, dont le débarquement est précisément terminé le 15 août, et qui sera concentrée le 21 dans le Cambrésis ; 3° l'armée belge, à 6 divisions, concentrée en position d'attente derrière la Gette, mais prête à se replier sur Anvers.

Les forces que la 5^e armée abandonnait derrière elle (1) passaient à la 4^e armée, qui s'établissait face au Nord-Est, de façon à déboucher du front Sedan-Montmédy, en direction de Neufchâteau.

La 3^e armée appuiera le mouvement de la 4^e. Mais comme elle ne peut pas à la fois attaquer au Nord et observer Metz à l'Est, cette seconde mission est confiée le 16, à 14 heures, à un nouveau groupement mis sous les ordres du général Pol Durand. Ce groupement comprend : le 3^e groupe de divisions de réserve et la 67^e division qui part le 16 par voie de terre du camp de Châlons. De plus, les places de Verdun et de Toul sont mises sous le commandement du général Durand. — Le groupement Pol Durand est devenu le 19 l'éphémère armée de Lorraine, aux ordres du général Maunoury.

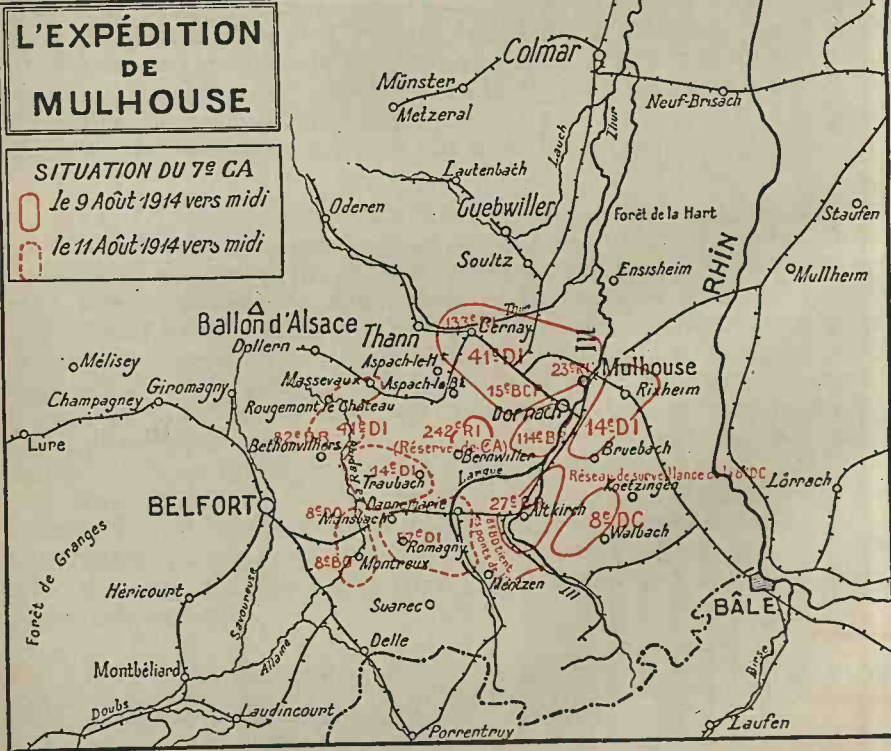
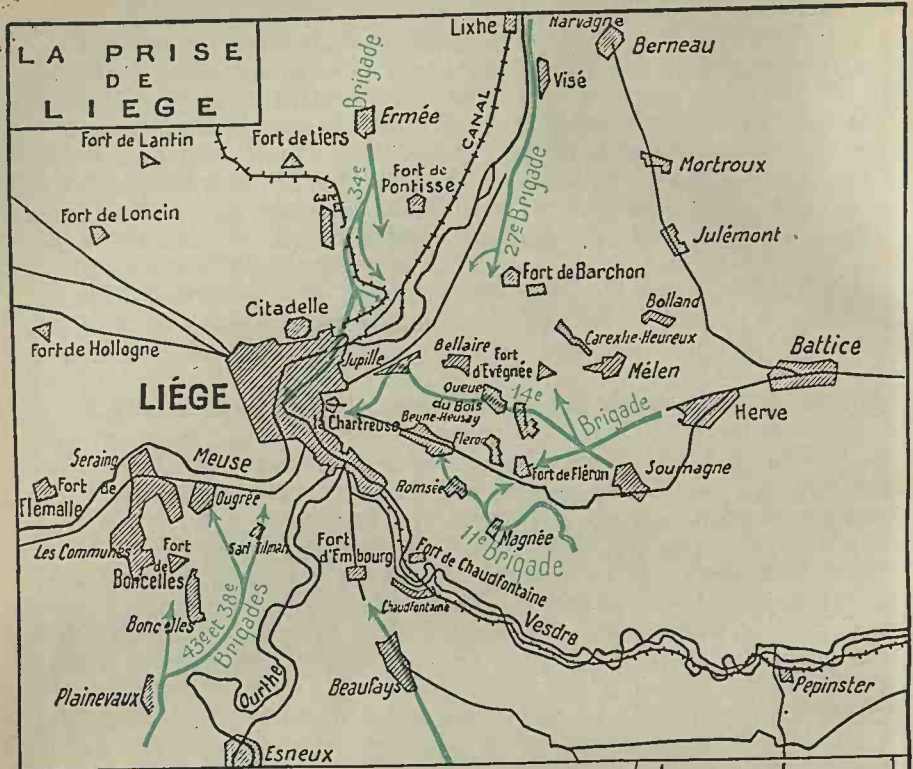
Libérée du souci d'observer Metz, la 3^e armée s'établira sur le front Jametz-Etain, prête à déboucher en direction de Longwy.

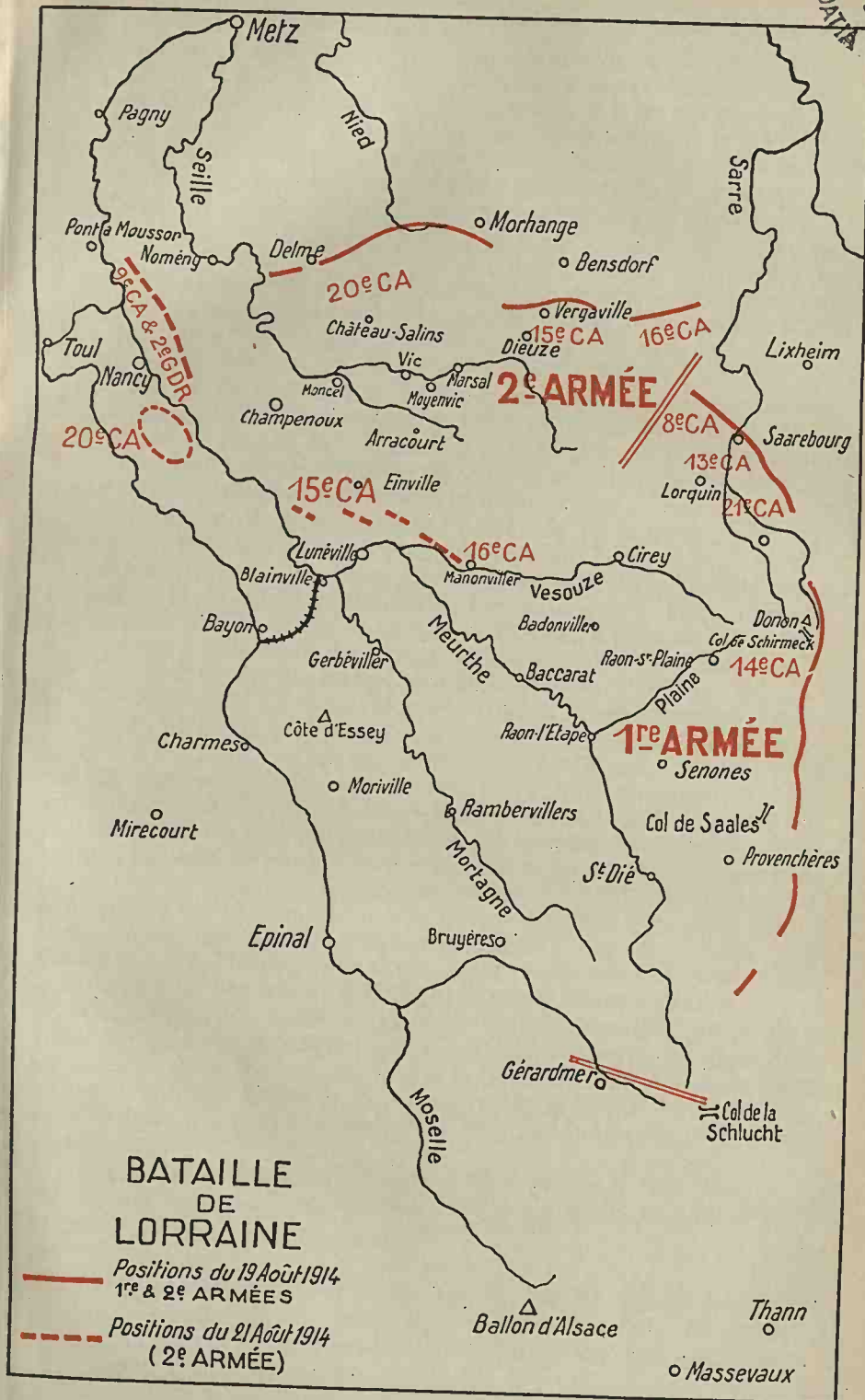
A l'extrême gauche, le corps de cavalerie reçoit l'ordre de se porter le 17 entre Echezée et Tirlémont pour se mettre en contact avec les Belges. Quant à l'armée britannique, elle sera prête à se porter en avant le 21 au matin. Le général Joffre demande, le 16, au maréchal French de se porter le 21 au Nord de la Sambre, dans la région Rouveroy-Kermignies, à gauche de la 5^e armée si celle-ci marche au Nord, en échelon si elle infléchit à l'Est.

VI. L'instruction particulière n° 13. — Le 18 au matin, le commandement français envoie aux commandants d'armées de la gauche et du centre (3^e, 4^e et 5^e armées) une nouvelle instruction. Les forces allemandes entre Metz et la frontière hollandaise lui paraissent comprendre treize à quinze corps. « Il semble qu'elles soient formées de trois groupements principaux. Au Nord, le groupement d'aile droite paraît comprendre sept ou huit corps d'armée et quatre divisions de cavalerie ; plus au Sud, le groupement central, entre Bastogne et Thionville, peut comprendre de six à sept corps et deux ou trois divisions de cavalerie... »

Peu à peu, le Grand Quartier français s'achemine vers la vérité. Il voit maintenant non plus 5, mais 8 corps à l'aile droite allemande ; mais pour conserver le total de 20, il en retire 2 ou 3 au centre, qu'il n'estime plus qu'à 6 ou 7, tandis qu'il en comporte 9. Nouvelle erreur.

(1) 11^e C. A., 52^e et 60^e D. R. La 4^e armée recevait de plus la 4^e D. C. Le 18, elle recevait encore le 9^e C. A., qui venait de la 2^e armée, et la division marocaine, qui devait débarquer le 20 à Mézières.





Comment va-t-on manœuvrer ? Si le groupement ennemi du Nord, se portant à l'Ouest de la Meuse, cherche à passer entre Givet et Bruxelles, la 5^e armée française et le corps de cavalerie, en liaison avec les armées anglaise et belge, s'opposeront à ce mouvement en cherchant à déborder l'ennemi par le Nord. L'armée belge et le corps de cavalerie seraient tout placés pour cette action débordante.

Pendant ce temps, les armées du centre (3^e et 4^e) attaqueront le groupement central ennemi pour le mettre hors de cause.

Au contraire, l'ennemi peut n'engager au delà de la Meuse qu'une fraction de son groupement d'aile droite et rabattre le reste face au Sud, sur le flanc gauche de la 4^e armée française, qui sera d'autre part attaquée à fond par le groupement central. C'est une hypothèse que l'état-major français avait envisagée dès le début.

Dans ce cas, la 5^e armée, laissant aux armées anglaise et belge la mission de combattre les forces allemandes au Nord de la Sambre et de la Meuse, se rabattrait par Namur et Givet dans la direction générale de Marche ou Saint-Hubert, pour prendre le groupement central ennemi dans le flanc droit.

Cependant, dans cette même journée du 18, le doute était définitivement levé sur les intentions de l'ennemi. La I^{re} et la II^e armée allemande se mettaient en mouvement au delà de la Meuse, entre Namur et la frontière hollandaise. Les Allemands manœuvraient décidément par leur droite et face à l'Ouest. La 5^e armée devait donc rester à l'Ouest de la Meuse pour les arrêter de front, tandis que les 3^e et 4^e armées attaquaient le centre.

Le 20 au matin, le général Joffre jugeait la situation favorable. A 8 h. 45, il annonçait au ministre de la Guerre que toute notre gauche s'avancait entre la Sambre et la Meuse. Toutefois, il hésitait encore à lancer son centre. Il voulait attendre que l'ennemi, poursuivant sa marche vers l'Ouest, ait distendu et aminci son dispositif. Or, les aviateurs n'avaient pas signalé de mouvements de troupes importants entre Givet et Huy. Il calmait donc l'impatience du général de Langle de Cary. A 15 heures, il lui téléphonait : « J'estime qu'il n'est pas encore temps de partir. Plus la région Arlon-Audun-le-Roman-Luxembourg sera dégarnie par la marche des Allemands vers l'Ouest, mieux cela vaudra pour nous. Je tiens essentiellement à ne pas passer à l'offensive avant l'heure utile. »

Or, ce jour-là même, arrivait de l'aile droite une grave nouvelle. Le général de Castelnau venait d'être battu en Lorraine. Réduit à la défensive sur sa droite, le général Joffre ne voulut pas tarder davantage à engager son centre. A 20 h. 30, l'ordre d'attaquer le lendemain était donné aux commandants des 3^e et 4^e armées.

Il nous faut donc maintenant nous reporter à l'aile droite, et voir ce qui était advenu, du 14 au 20, des armées Dubail et Castelnau.

VII. La bataille de Sarrebourg. — La 1^{re} armée française (Dubail), chargée de la principale attaque, avait en face d'elle l'aile gauche de la VI^e armée allemande (Kronprinz de Bavière) et la

VII^e (colonel général von Heeringen). Le 14, la situation de ces deux armées était la suivante. A la VI^e armée, qui occupait l'intervalle entre Metz et Strasbourg, les transports de concentration étaient achevés dans l'ensemble. A l'aile droite, le III^e corps bavarois et le II^e bavarois étaient établis entre Saury et Morhange, à l'Ouest de la voie ferrée de Metz à Sarrebourg. En cas d'attaque française, ils devaient tenir une position qui allait de Vigny (10 kilomètres dans le Nord-Est de Nomény) par la côte de Delme jusqu'à Château-Salins. A leur gauche, le XXI^e corps, dont la 42^e division s'était battue le 11 à Lagarde, était dans la région de Marsal et au Sud de Dieuze, avec des avant-gardes sur le canal des Salines et sur le canal de la Marne au Rhin. Plus à gauche encore, le I^{er} corps bavarois, après avoir fait une pointe sur Badonviller, s'était replié sur la ligne Blamont-Cirey. Entre le XXI^e corps et le I^{er} bavarois, il y avait un vide, qui était occupé par la division de cavalerie bavaroise et par la 7^e. En arrière, le I^{er} corps bavarois de réserve, débarqué à Sarreguemines, se rassemblait dans la région Püttlingen-Saaralbe. La 8^e division de cavalerie (division saxonne) se tenait derrière l'aile droite de l'armée, au Sud-Ouest de Falkenberg. — A la VII^e armée, le XIV^e corps, au repos à Mulhouse, fut ramené sur la rive droite du Rhin, dans la nuit du 13 au 14. Le XV^e corps fut mis en marche le 14, à pied, de Haute-Alsace dans la direction du Nord. Le XIV^e corps de réserve fut pareillement acheminé le 13 de la région de Schlettstadt vers le Nord. La garde de la Haute-Alsace resta confiée à de faibles forces, commandées dans le Sud par le général Gaede, dans le Nord par le commandant de la place de Strasbourg, lieutenant général von Eberhardt.

De son côté, le général Dubail avait fait connaître, le 10, au Grand Quartier, son plan d'engagement. Il comptait manœuvrer par sa gauche, avec le 8^e et le 13^e corps. Ces corps, établis d'abord le long de la Meurthe, entre Frambois et Raon-l'Étape, devaient marcher sur Sarrebourg par la trouée de Blamont. De Sarrebourg, ils tourneraient à droite sur Saverne. Pendant ce temps, le 21^e corps, marchant par la vallée de la Bruche, sa gauche sur le Donon, masquerait Molsheim. Enfin, à l'extrême droite, le 14^e corps, qui devait arriver de Lyon, flanc-garderait l'opération en portant une division de la Fave sur Villé; et une autre de la haute Meurthe sur Sainte-Marie-aux-Mines et Schlettstadt en abordant Molsheim par le Sud. La division de réserve d'Epinal, la 71^e, était portée à Bruyères.

Le 21^e corps avait occupé les cols du Bonhomme et de Sainte-Marie le 7 août, mais sans pouvoir en déboucher (1). Plus au Nord,

(1) Le 14^e corps ayant remplacé le 21^e sur ces cols tenta en vain d'en déboucher le 13. « Le 14^e corps, écrit le général Dubail, a tenté aujourd'hui de déboucher des cols de Sainte-Marie et du Bonhomme. Il s'est heurté à des travaux et ouvrages de fortification du type semi-permanent (ouvrages en poutres, ou rails recouverts de terre avec créneaux, précédés de réseaux de fils de fer, large emploi des fougasses, embuscades et batteries habilement postées). Une seule compagnie de chasseurs à pied a perdu 150 hommes; elle est arrivée à quelques mètres des retranchements sans pouvoir y entrer. Une autre est passée sur une traînée de fougasses qui ont éclaté: elle a fait de grosses pertes. » Général Dubail, *Quatre années de commandement*, I, p. 32.

il enlevait le 11 le col de Saales et le haut cours de la Bruche. Il serra sur sa gauche pour faire place au 14^e, et, le 14 au matin, l'opération générale commença.

A gauche, le 8^e corps avait, vers 10 heures du matin, atteint Chazelles et il attaquait Domèvre ; à sa droite, le 13^e corps tenait le hameau d'Ancerviller, progressait dans le bois des Haies et marchait sur Montreux. Le 1^{er} corps bavarois, se voyant assailli par des forces supérieures, évacua Blamont et se replia à 10 h. 30, sur la ligne Repaix-Cirey. Dans la nuit, le 8^e corps occupa Blamont par deux compagnies ; mais le 13^e avait subi en fin de journée un grave échec ; sa 26^e division, attaquant Cirey avec trois régiments, était partie à l'assaut à 2.000 mètres de l'ennemi et avait subi des pertes énormes.

Plus à droite, la gauche du 21^e corps atteignait le Donon le 14 à midi. La droite, sur la Bruche, était arrêtée jusqu'à 15 heures devant Saint-Blaise, par six bataillons de la garnison de Strasbourg. Décimés, à demi enveloppés, et menacés d'être tournés du Nord-Ouest par une colonne venant du massif de la Chatte-Pendue, les Allemands se retiraient en aval, sur Lutzelhausen, avec une perte de 1.700 hommes.

Enfin, à l'extrême droite, la 28^e division du 14^e corps avait pris Urbeis et progressé au delà sur Villé, se préparant à prendre à revers par le Nord les ouvrages élevés par les Allemands au col de Sainte-Marie-aux-Mines, où la 27^e division se retranchait, pour attaquer de front.

L'entrée des Français dans la vallée de la Bruche, c'est-à-dire sur la route de Strasbourg, inquiétait vivement les Allemands. Le XIV^e corps de réserve, qui venait de passer le Rhin, fut transporté à l'Ouest de Strasbourg. Le XIV^e et le XV^e corps, qui revenaient de Haute-Alsace, poursuivirent leur mouvement de retour, le premier sur Sarrebourg, le second au Sud-Ouest de Strasbourg.

Le 15, la situation resta à peu près stationnaire aux deux corps français de droite (14^e et 21^e). A l'aile gauche, le 8^e corps et la division de gauche du 13^e attaquaient et dépassaient à midi le front Repaix-Frémonville. Dès lors, Cirey, débordé, tombait comme un fruit mûr, sans que la 26^e division, très éprouvée la veille, ait eu à l'attaquer de nouveau.

Le 16, le 8^e corps atteignit dès la matinée le front Saint-Georges-Hattigny, qui était son objectif, et s'y fortifia. Le 13^e corps, parti en retard, atteignit le front Niederhof-Saint-Quirin. A l'aile droite, le 21^e corps a remporté un brillant succès. Dans la vallée de la Bruche, il a atteint Schirmeck. On a pris de l'artillerie lourde et légère et beaucoup de prisonniers. De Schirmeck, la cavalerie avance sur la route de Strasbourg, jusqu'à Lützelhausen et Mühlbach. Enfin, le 14^e corps a enlevé à sa gauche Villé et à sa droite la forteresse de Sainte-Marie.

Mais, le même jour, le général Dubail reçoit des nouvelles propres à l'inquiéter. Le corps qu'il vient de refouler est le 1^{er} bavarois. Or, les lettres surprises et un ordre même du corps annoncent qu'il recule jusqu'à ce que l'armée allemande ait pu réunir ses forces et reprendre l'offensive en masse.

Ces mêmes lettres parlent du III^e corps bavarois cantonné au Sud-Est de Metz. On annonce que ce corps aurait été transporté en Russie ; mais le général Dubail craint qu'il n'ait été simplement amené sur Sarrebourg. C'étaient deux hypothèses fausses, car ce corps continua à former la droite de la VI^e armée. D'autre part, le XIII^e corps est identifié sur le front. Autre erreur : car ce corps appartenait à la V^e armée et se trouvait devant Longwy. Le général Dubail craint donc que la 1^{re} armée française n'aie ces trois corps devant elle quand elle se heurtera au barrage de la Sarre. D'autre part, à sa gauche, la 2^e armée la quitte en s'infléchissant face au Nord, de sorte que le général Dubail peut trouver sur son aile découverte un front fortifié Gondrexange-Houenange. Pour ces raisons, il se décide à renforcer sa gauche, par laquelle il manœuvrera, en refusant sa droite devant laquelle se masse la contre-attaque ennemie. Il ordonne donc au 21^e corps de lui envoyer du Donon, par les routes de Saint-Quirin et d'Abreschwiller, une de ses divisions qui viendra se placer derrière la droite du 13^e corps. Pendant ce temps, le 14^e corps appuiera sur la gauche, pour remplacer le 21^e sur la Bruche et au Champ-de-Feu. A l'extrême droite, la 71^e division de réserve sera poussée de Bruyères sur Corcieux.

Ces mouvements s'exécutèrent le 17. Mais dans la même journée, le général Dubail apprit que le XIV^e et le XV^e corps allemands avaient disparu d'Alsace. Venaient-ils sur son front ?

Ayant ainsi, le 17, renforcé sa gauche, le commandant de la 1^{re} armée attaque le 18 par cette aile. Le 8^e corps entre à 13 heures à Sarrebourg. Le 13^e corps se porte sur Schneckenbusch et Plain-de-Walsch. — Au contraire, à droite, le 21^e corps (43^e division) s'est rassemblé dans la région Abreschwiller-Saint-Quirin, en se couvrant par un détachement à Walscheid (1).

Cependant le général Dubail apprend que les Allemands occupent en force le triangle boisé Phalsbourg-Arschwiller-Obersteigen. Il pense que l'attaque qu'il prévoit sur son flanc droit sera pour le lendemain. Il refusera donc sa droite et son centre, en continuant l'offensive par sa gauche. Le 8^e corps attaquera avec une division les hauteurs au Nord-Est de Sarrebourg, tandis que l'autre division restera à la disposition du commandant de l'armée à Hem. Le 13^e corps, couvert par des postes sur la ligne Schneckenbusch-Plain-de-Walsch, rassemblera ses gros en arrière à Nitting et à Voyer. Le 21^e corps aura une division à Walscheid et une brigade réservée à Abreschwiller.

Dans ces conditions, il se passa peu de chose le 19 : la 16^e division du 8^e corps, appuyée à gauche par le corps de cavalerie Conneau, se porta à 6 heures du matin, en direction générale de Sarraltroff. Elle se heurta à des positions fortifiées, et le succès fut médiocre. Devant le 13^e corps, l'ennemi eut la prudence de ne pas déboucher des bois ; et la journée se borna à des affaires d'avant-garde. Au 21^e corps, la 43^e division attaqua, pour se donner de l'air, sur Wallerysthal, Haarberg et Walscheid, et elle se fortifia

(1) Le 21^e corps a laissé au Donon sa 13^e division. Elle est rattachée au 14^e corps. Le 21^e corps reçoit en échange la brigade coloniale.

pour supporter le choc qui s'annonçait de plus en plus sur le flanc droit de l'armée (1).

Le général Dubail croit savoir maintenant qu'il a devant lui les XV^e et XIV^e corps allemands, les I^{er} et III^e bavarois (ce qui est une erreur pour le III^e) et il pense que l'ennemi va manœuvrer à le couper des Vosges. Il ne peut donc avancer ni son centre, ni sa droite, sans prêter dangereusement le flanc. Il faut donc qu'il continue à attaquer par sa gauche, et que le 8^e corps ouvre le passage au corps de cavalerie. Mais la 16^e division est fatiguée; le général Dubail charge la 15^e d'enlever pendant la nuit les ponts de Gosselming et d'Oberstinzal. L'attaque, déclenchée seulement à 4 h. 30, échoua. Nos troupes furent soumises à un feu violent d'artillerie lourde, bien réglé par avions et par espions. En même temps, du Nord-Ouest, une forte attaque ennemie débouchait dans le flanc gauche de la division et la contraignait à se replier sur les hauteurs au Nord de Haut-Clocher, lesquelles étaient elles-mêmes évacuées à 14 heures.

Cependant, sur la droite de la 15^e division, la 16^e progressait dans la matinée et atteignait Eich. Ce progrès inquiète l'ennemi qui contre-attaque immédiatement sur Buhl et Sarrebourg. Le général Dubail répond avec la division de gauche du 13^e corps, la 25^e, qui atteint les abords Est de Sarrebourg, dégage la 16^e et lui permet de se maintenir dans la ville.

Les Allemands, qui viennent à leur droite de refouler la 15^e division sur Haut-Clocher, exécutent alors une attaque générale d'une part sur la 16^e division et la gauche du 13^e corps, d'autre part sur le front et le flanc du 21^e corps; mais la division de droite du 13^e corps dégagea le 21^e corps au moment où celui-ci, reprenant l'avantage, remportait un brillant succès près de Walscheid. Les Allemands furent rejetés au delà du col de Saint-Léon.

Il était 15 heures. A ce moment, le général Dubail fut averti que la 2^e armée, à sa gauche, était refoulée et que le corps de droite de cette armée reculait de Mittersheim sur Maizières, c'est-à-dire sur une profondeur de 18 kilomètres, en découvrant la gauche de la 1^{re} armée. Il fallait donc que celle-ci se repliât sans attendre la nuit. Le 8^e corps reçut l'ordre de se retirer sur la ligne Kerprich-bois de Rinting. Le 95^e régiment, qui occupait Sarrebourg et qui y avait fait une belle défense, ne partit qu'à 17 heures, baïonnette au canon, la musique jouant la *Marche lorraine*. Plus à droite, le 13^e corps reçut l'ordre de tenir sur ses positions (Est d'Hermlange-bois de Voyer) (2).

En fin de journée, la 1^{re} armée, repliée à sa gauche, mais victorieuse à sa droite, solidement établie derrière la Bièvre et sur

(1) Dans cette même journée du 19, l'extrême droite de l'armée fut violemment attaquée par la droite de l'armée von Heeringen. La 13^e division fut rejetée sur le Donon. Le 14^e corps perdit Schirmeck, le Champ-de-Feu et Steiga, ce qui amena les mesures suivantes. La brigade de réserve Basser fut établie en barrage à Saulxures et la division de réserve d'Epinal releva les détachements du 14^e corps à Sainte-Marie et au Bonhomme, de sorte que ce corps réuni au complet put réattaquer le lendemain 20 avec ses deux divisions (Putz et Barét) sur Schirmeck, tandis que le général Blazer, avec 3 groupes alpins, attaqua sur le Champ-de-Feu.

(2) Général Dubail, *Quatre années...*, p. 52.

la Sarre, aurait pu s'y fortifier le 21 et reprendre l'attaque le 22. Mais elle fut entraînée dans la défaite de la 2^e armée. A 2 heures du matin, le général Dubail reçut du Grand Quartier l'ordre de se replier sur une position qu'il fortifierait. Il choisit le front Cirey-Blamont-Reillon, en se couvrant sur sa gauche par la 6^e division de cavalerie. A sa droite, la 13^e division du 21^e corps tiendra le Donon jusqu'à la dernière extrémité, puis le débouché de la Plaine. Le Donon tombé, le 14^e corps résistera sur la ligne Rabodeau-Rathan et, s'il le faut, infléchira sa droite sur Bourg-Bruche et le col d'Urbeis. Les cols de Sainte-Marie et du Bonhomme seront fortement tenus.

Le Donon fut perdu le 21 dans la matinée. Le col de Sainte-Marie, perdu par le 14^e corps, fut repris le même jour. A gauche, le 8^e corps se retire derrière la Vezouse. Les Allemands exténués poursuivent mollement. Le 22 au soir, l'armée fait la ligne Forêt de Mondon-Raon-sur-Plaine-col d'Urbeis-col du Bonhomme.

Dans l'après-midi du 22, le général Dubail apprend que la 2^e armée se replie sur le Couronné de Nancy et sur la position Saffais-Belchamp. La 1^{re} armée doit continuer à accrocher sa droite au bastion des Vosges et s'établir sur le flanc des attaques dirigées contre la 1^{re} armée. Le général Dubail met donc son armée à cheval sur la Meurthe, le 8^e corps dans la région de Damas-aux-Bois-Hallainville, le 13^e au nord de Rambervillers avec une brigade à Baccarat, le 21^e derrière la Verdurette, avec la 13^e division sur la Plaine en avant de Celles, la 14^e du Nord-Brocard jusqu'au col de Sainte-Marie-aux-Mines. La 14^e division, qui est donnée à la 1^{re} armée, débarquera une brigade à Bruyères pour être portée à Baccarat, une autre à Saint-Dié pour parer aux fissures du 14^e corps. Le 23, le quartier général de l'armée est transporté à Epinal.

Voyons maintenant ce qui s'était passé pendant ce temps à la 2^e armée.

VIII. La bataille de Morhange. — Les instructions de la 2^e armée étaient de se porter vers l'Est, puis de se redresser au Nord et d'attaquer parallèlement à la frontière sur le front Dieuze-Château-Salins, l'axe de l'attaque étant dirigé sur Sarrebruck.

Le général de Castelnau disposait à l'origine de cinq corps d'armée, d'une brigade mixte coloniale, de trois divisions de réserve et de deux divisions de cavalerie. Mais le 18^e corps fut dès le début maintenu à la disposition du commandant en chef; deux brigades du 9^e corps furent envoyées le 19 à la 4^e armée; les deux divisions de cavalerie furent rattachées au corps Conneau, qu'on a vu à la 1^{re} armée.

Le 13 août, quand les débarquements des unités combattantes furent achevés, l'ordre de bataille de la 2^e armée était : à droite le 16^e corps à Lunéville et Xermaménil; au centre le 15^e corps à Haraucourt, Dronville, Serres, Courbesseaux; à gauche le 20^e corps (Foch), ses éléments avancés sur la Loulé-Noire, ses gros échelonnés en arrière, d'Hoeville à Nancy; plus à gauche encore et en arrière, sur le Grand-Couronné, la 70^e division de réserve (Fayolle) vers Amance; le 9^e corps (Dubois) à l'extrême-gauche, sur le front Nord, avec ses avant-postes à la

Seille. En seconde ligne, il y avait quatre bataillons de chasseurs à Saint-Nicolas et deux divisions de réserve à l'Ouest de Nancy.

La VI^e armée allemande était établie un peu en deçà de la frontière, sur les collines de Sonneley et de Juvelise, et sur celles qui sont au Nord de Vic et de Château-Salins. Elle avait à droite le III^e corps bavarois, vers Delme; puis le II^e bavarois entre Delme et Château-Salins; le XXI^e entre Château-Salins et Sarrebourg. A l'extrême gauche, le I^{er} corps bavarois faisait face à la fois à la droite de Castelnaud et à la gauche de Dubail. Les deux divisions de cavalerie étaient dans la région de Rechicourt. De plus, à partir du 15 août, des corps de réserve, des unités de landwehr et la garnison de Metz parurent en ligne.

L'armée Castelnaud se porta en avant le 14 au matin, la droite (16^e corps) vers la ligne Igney-Mousse, le centre (15^e corps) vers Parroy et Monacourt, la gauche (20^e corps) vers la ligne Xanrey-Chambrey. L'ennemi se refusa par sa gauche. A 10 h. 30 du matin, le I^{er} corps bavarois se replia sur la ligne Repaix-Cirey. En fin de journée, la 7^e division de cavalerie allemande était à Fontenay, la division de cavalerie bavaroise au Nord du canal, à l'Est de Mousse. Au centre, devant le XXI^e corps, dans le secteur de Dieuze, les Français n'avaient fait que tâter l'adversaire. Devant le III^e et le II^e bavarois, dans le secteur de Château-Salins, il n'y eut pas de combat. — Le 16, le 16^e corps français atteignit Azoudange, le 15^e Marimont et Donnelay, le 20^e Moyen-Vic et Vic.

Le 17, l'armée pivotant sur sa gauche, le 16^e corps se porta en avant jusqu'à la région Bisping-Guermange; le 15^e borda la Seille sans pouvoir la franchir et occupa Marsal évacué; le 20^e corps entra à Château-Salins. Enfin, le 9^e corps, qui continuait à flanc-garder la gauche du mouvement, envoya un régiment, le 90^e, sur la Seille, à Manhoué et à Aboncourt.

Le 16^e corps était dans une sorte de clairière et il lui fallait maintenant pénétrer dans de vastes bois qu'il trouva fortement occupés; le corps de cavalerie, à sa droite était arrêté sur la Sarre, à Dolving et à Gosselming; le 15^e corps, à sa gauche, arrêté par l'artillerie lourde, restait sur la Seille, avec des détachements poussés à Vergaville et à Zourmange, sans entrer dans Dieuze. Ainsi découvert aux deux flancs, le 16^e corps se replia sur Augwiller. Seul le 20^e corps avait gagné du terrain. Maître de Château-Salins, il avait poussé sa division de gauche, la 39^e, à Coutures, et sa division de droite, la 11^e, à Morville.

Pour dégager la gauche du 16^e corps, embarrassé dans une région de bois et de marais, le 15^e reçut l'ordre de déboucher au Nord de Dieuze. Le 19 au matin, avant le jour, le bataillon d'avant-garde de sa 29^e division entra à Dieuze; puis il pénétra à Vergaville, qui était désert. Il était 7 heures. La division découvrait maintenant un vaste espace, terminé à l'horizon par les crêtes hautes de 280 mètres environ, qui vont de Fenestrangé à Morhange. Les Allemands les avaient, depuis le 1^{er} août, fortifiées de tranchées, de réseaux et garnies d'artillerie.

De ces hauteurs, la 29^e division et la 30^e à sa gauche furent prises sous un feu violent. La journée se passa à subir cette canonnade sans combats. La 29^e occupa Biderstroff; la 30^e essaya en vain

d'attaquer à la pointe Nord-Est de la forêt de Kœking. Pendant ce temps, le 16^e corps, à droite, attendait sur ses emplacements que le progrès du 15^e corps aidât le sien; le 20^e corps, à gauche, poussait la 39^e division sur la ligne Oron-Brehain et la 11^e sur la ligne Pévange-Couthil.

Ainsi, le 20 août, les deux armées françaises avaient atteint la ligne Delme-Morhange-Sarrebourg, tandis qu'en avant de Schirmeck, elles avaient pénétré profondément par leur droite dans la vallée de la Bruche, d'où déjà les ouvrages avancés de Strasbourg sont visibles. De son côté, l'ennemi s'était fortifié sur la ligne Est de Sarrebourg-Est de Morhange. L'artillerie lourde allemande ouvrit le feu dès les premières heures du matin, prenant la supériorité et bombardant l'arrière des lignes françaises au nord de Sarrebourg jusqu'au Moucher Wald, au Nord-Est. La première grande bataille de la guerre commença, développée sur un front de 80 kilomètres.

Tandis que les armées françaises se portaient en avant pour percer cette ligne et ouvrir la brèche définitive entre Metz et Strasbourg, — les armées allemandes, de leur côté, se portèrent à la contre-offensive. Les VI^e et VII^e armées allemandes étaient sous l'autorité du commandant de la VI^e, le prince Rupprecht de Bavière, qui avait le titre de chef commun des forces d'Alsace-Lorraine. Il supportait impatiemment le rôle effacé que lui donnait le plan général. Vers le 11 août, il avait été décidé que la VII^e armée se porterait en avant en direction d'Epinal, avec deux corps au Sud du Donon, de façon à prendre les positions françaises de la Meurthe dans leur flanc droit. Cependant, dans la nuit du 17 au 18, un officier de la Direction Suprême, le lieutenant-colonel von Dommès, était arrivé à Saint-Avold. Il avait communiqué au prince Rupprecht les vues du grand-quartier. La Direction Suprême demandait à la VI^e armée de reculer encore pour rendre l'enveloppement par la VII^e plus décisif. Plus les Français s'éloigneraient de leurs forteresses, plus on les prendrait aisément dans la nasse de la Sarre. Il ne fut répondu qu'évasivement à ces suggestions et, au contraire, l'attaque fut décidée pour le 20. La VI^e armée se porta à l'offensive, à 5 heures du matin, sur tout le front, dans l'ordre suivant. A l'aile droite, qui était couverte par la cavalerie, le III^e corps bavarois poussa la 5^e division sur Fremery, Oron et Faxé, la 6^e sur Delme. Plus à gauche, le II^e corps bavarois marchait par sa 3^e division sur Morhange et par sa 4^e sur Armsdorff. Puis venait, juste au centre de la ligne de bataille, le XXI^e corps avec la 31^e division vers Vergaville, la 42^e contre Dieuze. Toujours en continuant vers la gauche, le I^{er} corps de réserve bavarois, formant le centre gauche, se battait devant Steige et Lauterfingen. Enfin, le I^{er} corps bavarois engageait sa 1^{re} division sur Saint-Johann et la 2^e sur Sarrebourg. Il avait passé le 19 à la VII^e armée. La ligne de séparation des deux armées était Langd-Rixingen.

Du côté français, l'intention du général de Castelnau était que le 20 le 20^e corps restât immobile sur le terrain conquis, tandis que le 15^e et le 16^e, attaquant ensemble le front de Cutting à Bassing, rejetteraient l'ennemi au delà des crêtes. Mais tout fut changé par l'offensive de l'ennemi. A 4 heures du matin, par une forte

brume, le 16^e corps, écrasé d'obus lourds, fut assailli par des forces ennemies qui avaient traversé la route Dieuze-Fenestrang, et qui, marchant à l'abri des bois, attaquaient Zommange et Rohrbach. Le corps dut se replier, et, après s'être énergiquement battu, il atteignit le soir la ligne Marimont-Hellocourt. Au 15^e corps, les Allemands tombaient « de la forêt de Bride et de Koeking sur le flanc de la 30^e division au nord-ouest de Vergaville, et des hauteurs de Bassing, sur le front de la 29^e division, en avant de Biderstroff (1) ». Les deux divisions refluent sur Dieuze, puis plus au Sud, couvertes à la hauteur de Gelucourt, par les 23^e et 27^e bataillons alpins, qui firent une belle défense. Quant au 20^e corps, l'ordre d'opérations n^o 27, donné par le général de Castelnau le 19, à 17 heures, lui prescrivait de s'installer le 20 sur le terrain occupé le soir du 19, en resserrant à droite son contact avec le 15^e corps et en procédant à des reconnaissances. Mais, d'autre part, un second ordre, de 17 h. 20, prescrivait au commandant du 20^e corps d'appuyer le 15^e. En conséquence, dans la nuit du 19 au 20, le général Foch donna l'ordre de reprendre l'attaque le 20 à 6 heures du matin; la 39^e division occuperait la crête de Baronville où elle s'était accrochée la veille et s'y organiserait. La 11^e division, en liaison avec le 15^e corps, attaquerait sur le front Morhange-Racrange. A 6 h. 30 du matin, le commandement de l'armée fit prescrire d'arrêter ce mouvement. Mais à peine était-il commencé que les Allemands jetaient sur la 39^e division le III^e corps bavarois; à 10 heures, la division perdait Brehain et se repliait le long de la forêt de Château-Salins. A la 11^e division, la situation était meilleure; à 11 heures, la division tenait toujours la ligne Haut-de-Koeking-bois d'Haboudange.

La brigade coloniale qui était à la gauche du 20^e corps, surprise à Chicourt au moment où elle faisait le café, s'établissait au Sud d'Oron. On lui demandait de tenir trois heures, elle en tenait sept, et se retirait vers 2 heures de l'après-midi sur Fonteny. Plus à gauche encore, la 68^e division de réserve, qui couvrait la gauche de Viviers à Donjeux, était également attaquée par le III^e corps bavarois. Enfin, à gauche de la 68^e, à Nomény, des éléments de la 70^e et de la 59^e divisions de réserve étaient attaqués par la réserve sortie de Metz.

Dès 10 h. 10 du matin, le général de Castelnau, commandant la 2^e armée, donnait l'ordre de repli; le 16^e corps devait se porter sur Maizières et Rechicourt; le 15^e corps devait s'établir sur la ligne Marsal-Marimont; le 20^e, refusant son aile droite pour se lier au 15^e, ferait la ligne Jallancourt-Marsal.

Dans l'après-midi, la situation s'aggravant, le général de Castelnau ordonna à 4 heures la retraite générale. Les arrière-gardes tiendraient la ligne Maizières-Hampont-Fresnes. Le 16^e corps devait se replier sur Maizières et Rechicourt; le 15^e sur Donnelay et Marsal; le 20^e avec la 68^e division devait couvrir la retraite à gauche en tenant la ligne Château-Salins-Marsal.

Le repli du 20^e corps se fit sans difficulté, et le général Foch comptait tenir toute la nuit la tête de pont de Château-Salins,

(1) Général Palat, *la Grande Guerre...*, II, p. 219.

quand, dans la soirée, il reçut du général de Castelnau l'ordre suivant : « Le 15^e corps, très éprouvé, ne paraît pas en état de tenir à votre droite ; en conséquence, j'estime qu'il vaut mieux que vous profitiez de cette nuit pour vous dérober. » Les troupes furent remises en marche et, vers 4 heures du matin, repassèrent la Seille.

La 2^e armée se replia derrière l'arc de collines qui couvre Nancy et qu'on appelle le Grand-Couronné (1). La retraite, dît l'ouvrage historique de l'état-major, « s'effectue dans des conditions difficiles par une longue marche qui se poursuit toute la nuit, et que la fatigue des hommes rend très pénible, sur des routes encombrées par des trains et des convois de toutes sortes (2) ».

On entrevoit la gravité de la défaite dans le message adressé le 21 au matin par le général de Castelnau au Grand Quartier. « Etat moral peu satisfaisant dans les corps de troupe. » Le commandant de la 2^e armée comptait, s'il avait le temps de se reconstituer derrière le Grand-Couronné, y accepter une nouvelle bataille; sinon, se retirer sur les Hauts-de-Meuse.

En fait, l'ennemi poursuivit mollement. La bataille, quoique victoire incontestable, ne répondait pas à ses espérances. Ce ne fut qu'une « victoire ordinaire », frontale, sans résultats stratégiques. L'aile droite de la VI^e armée, qui devait couper les Français de Nancy, avait mal marché; la réserve de Metz au lieu de se porter sur Delme, s'était portée sur Nomény, à quinze kilomètres dans l'Ouest, ce qui était un mouvement beaucoup trop excentrique. Maintenant il fallait évidemment jeter en avant les III^e et II^e corps bavarois et le XXI^e corps, et essayer, en bousculant la 2^e armée française, d'envelopper la 1^{re} par sa gauche. Mais les troupes allemandes étaient épuisées.

Le 21 août au soir, l'armée bavaroise s'arrête devant la frontière, perdant le contact avec la 2^e armée française.

IX. — Le combat de Lunéville (22 août). — Les Allemands passèrent la frontière le 22, la VI^e armée venant du front Delme-Avricourt, l'armée Heeringen débouchant du Donon. L'armée bavaroise était couverte sur sa droite, face à Nancy, par le III^e corps bavarois, à l'Ouest de Château-Salins, avec les avant-gardes sur la ligne Manhoué-Mazerulles, — et par la garnison de Metz, sur la ligne Cheminot-Nomény. Entre ces deux grandes unités, la 10^e division d'Ersatz tenait la côte de Delme. Ainsi gardée du côté du Nord, la VI^e armée avait à son aile droite le II^e corps bavarois qui, de la région de Vic, se porte sur Rémyville et Anthelupt. Le XXI^e corps se porte de Mersol sur les hauteurs au Nord de Lunéville et sur Croixmare; le I^{er} corps bavarois de réserve, d'Avricourt sur Baccarat. Le quartier général est à Dieuze. Dans la journée, la Direction Suprême fit savoir ses intentions : la VI^e armée marcherait en direction du Sud, pour couper les Français d'Épinal.

(1) A huit heures du soir, le 20, le Grand-Couronné fut mis sous les ordres du général Léon Durand, qui l'occupa avec les 59^e et 70^e D. R., et les éléments non débarqués du 9^e C. A.

(2) *Les armées françaises pendant la grande guerre*, I, 1, p. 265.

Le premier choc avait déjà eu lieu devant Lunéville. Le 22, à 8 h. 30 du matin, le XXI^e corps allemand, débouchant d'Einville, attaquait les collines qui couvrent la Meurthe devant Lunéville, les hauteurs de Crion et de Sionviller, tenues par le 16^e corps. Ce corps dut reculer. Sa division de gauche réussit à contenir l'ennemi sur les hauteurs au Nord de Jolivet; mais sa division de droite, la 31^e, perdit les crêtes de la rive droite de la Vezouse, le village de Croixmare, et dut aller repasser la Meuse à Lunéville pour se reformer à 7 kilomètres en arrière à Xermaménil. A gauche du 16^e corps, le 15^e, sans attendre l'attaque, est autorisé à 10 heures à se replier derrière la Meurthe qu'il traverse, la 29^e division par les ponts de Blainville et de Damelevières, la 30^e par le pont de Rosières-aux-Salines. Pour boucher le trou, le 20^e corps jette au delà de la Meurthe la 22^e brigade qui était arrivée dans la nuit à Dombasle, après une marche épuisante. Cette brigade, avec deux groupes de 75 et deux groupes d'artillerie lourde, s'établit sur les hauteurs de Flainval et y tient toute la journée. Le soir venu, elle se décroche, fait perdre le contact à l'ennemi et repasse la Meurthe dont elle fait sauter les ponts derrière elle. Pendant ce temps, le gros du 20^e corps s'était établi derrière la Meurthe sur les hauteurs de Ville-en-Vernois, Manoncourt et Rosières, de façon à relier le Rembêtant au Nord à la position de Saffais au Sud.

Le recul de la 31^e division livrait Lunéville, où le XXI^e corps allemand défila, musique en tête, le lendemain dimanche 23 août.

X. *Les nouvelles positions françaises.* — La journée du 23 fut employée par les 1^{re} et 2^e armées françaises à s'établir sur leurs nouvelles positions.

Le dispositif de la 2^e armée, de la droite à la gauche, est le suivant. Au 16^e corps, la 31^e division, très éprouvée le 22, va se reconstituer derrière la Moselle, et elle est remplacée par la 74^e de réserve (général Bigot). Le corps s'établit sur la crête Ferme de Léaumont-Belchamp. Le 15^e corps a repris sa place en ligne à la gauche du 16^e entre Haussonville et le ravin de Ferrières. On a vu qu'il était lui-même prolongé à gauche (nord) par le 20^e corps qui va jusqu'au Rembêtant. Avec ce point commence le Grand-Couronné, tenu comme nous l'avons dit plus haut.

A sa droite, la 2^e armée se liait avec la 1^{re} au Nord de la forêt de Charmes. La 1^{re} armée a reçu l'ordre de se mettre, le 23, face au Nord et au Nord-Est, en équerre sur la 2^e, qui est face à l'Est. Et toutes deux forment ainsi une sorte de piège où l'armée bavaoise va s'engager.

Pour se mettre face au Nord-Est, le général Dubail va être obligé d'exécuter une série de mouvements. Le 8^e corps qui forme la gauche, en liaison avec la 2^e armée, quitte ses cantonnements de la Verdurette à l'Est de la forêt de Moudon, se replie et va s'établir, le 23 au soir, sur la ligne Damas-aux-Bois-Fauconcourt. Pour couvrir cette retraite, le 2^e bataillon alpin est laissé sur la Mortagne. Un détachement de 54 hommes de ce bataillon, sous les ordres de l'adjudant Chèvre, reçoit dans la nuit du 23 au 24 août l'ordre de tenir les ponts de Gerbéviller. Pendant toute la journée

du 24, cette petite troupe, perdue à 15 kilomètres en avant du gros, tint en respect la brigade bavaroise du général Clauss, lui infligea des pertes et s'éclipsa dans la soirée. L'ennemi se vengea en brûlant Gerbéviller.

Le 21^e corps se replia de la Plaine sur la Meurthe et s'établit face au Nord, sa droite à Celles, sa gauche à Baccarat et au bois de Glonville, son centre à Pexonne, barrant ainsi l'intervalle entre la Plaine et la Meurthe.

Le 14^e corps quitta la vallée de la Bruche et s'établit dans la région du Ban-de-Sapt.

L'état-major de la 2^e armée est à Pont-Saint-Vincent; celui de la 1^{re} à Epinal.

Du côté allemand, les ordres donnés le 22 au soir par le prince Rupprecht pour le 23 étaient les suivants. La couverture face à l'Ouest serait faite par le III^e corps bavarois et les divisions d'Ersatz; ainsi flanc-gardé, le II^e corps bavarois nettoierait le Nord de la Meurthe; le XXI^e corps atteindrait cette rivière par sa gauche à Saint-Clément, et le I^{er} corps bavarois arriverait au même point par sa droite. Le reste de la VII^e armée marcherait au Sud, pour prendre dans le dos les Français accrochés dans les Vosges par le XIV^e corps de réserve. — Ces mouvements ne furent pas exécutés. Les Français, comme on vient de le voir, se décrochèrent des Vosges et se dérochèrent. Les corps de la VII^e armée qui devaient marcher au Sud ne firent que la moitié de l'étape prescrite. Le XXI^e corps ne bougea presque pas et n'atteignit pas Saint-Clément.

XI. La bataille de la trouée de Charmes (24-25 août). — Ainsi les deux armées françaises sont en équerre l'une sur l'autre. La 1^{re} arrêtera l'ennemi de front, la 2^e lui tombera dans le flanc.

Les Allemands étaient d'autant plus disposés à tomber dans le piège qu'ils voyaient que les Français abandonnaient les Vosges, et n'opposaient plus à la VII^e armée que des arrière-gardes. Le 23 au soir, la Direction Suprême fit savoir que Son Excellence von Moltke pensait que les forces françaises devant la VI^e et la VII^e armée seraient repliées dans la nuit. Tous les hommes capables de combattre à l'aile droite de la VI^e armée, devaient donc être engagés immédiatement et jusqu'à complet épuisement. Les Français n'avaient plus dans les Vosges que 100 à 120.000 hommes.

En conséquence, le prince Rupprecht donna pour le 24, à la VII^e armée, d'ordre d'atteindre Rambervillers-Saint-Dié. La gauche de la VI^e armée (XXI^e corps et II^e bavarois) arrivera à Loromontzey et à Saint-Pierremond, c'est-à-dire à 12 et 9 kilomètres dans le Sud de Gerbéviller; pour la flanc-garde face à l'Ouest, resteront les trois divisions d'Ersatz et le III^e corps bavarois.

La VII^e armée, croyant n'avoir affaire qu'à des forces en retraite, et se hâtant pour les accrocher, poussait à droite le I^{er} corps bavarois sur Baccarat, au centre le XIV^e corps de réserve au Sud-Est de cette ville, et à gauche le XV^e corps par Raon-l'Étape sur Etival. Elle tomba ainsi, le 24 au matin, sur le 21^e corps, attaqué à la fois à sa droite (13^e division) à Celles et à sa gauche (43^e division) à Baccarat. La 13^e division dut se replier, une brigade sur Etival, une sur

Raon. A Baccarat, la 43^e division fut contrainte de se retirer sur la rive gauche de la Meurthe. Le soir, les Bavares faisaient la ligne Flin-Baccarat.

Ainsi, le 21^e corps est ramené sur la Moselle. Le 14^e, qui le flanquait à droite, replie sa gauche pour rester en liaison et fait la ligne Moyenmoutier-Provenchères. A droite du 14^e corps, la 71^e division de réserve a perdu le col de Sainte-Marie; le 24, le général Dubail la replie sur Epinal. La 58^e division de réserve défend la rive droite de la Meurthe au Sud de Saint-Dié. Découverte par la perte du col de Sainte-Marie, la 142^e brigade, qui tenait le col du Bonhomme, est obligée de l'abandonner et recule sur la Meurthe, à Fraize. De même, les cinq groupes alpins du général Bataille qui avaient poussé en Alsace jusqu'aux portes de Colmar. Enfin, la 44^e division, prise à l'armée d'Alsace, s'établit le 24 août vers Saint-Dié et Bruyères.

Ainsi, toute la droite de la 1^{re} armée était le 24 au soir établie sur la Meurthe. Que faisait l'aile gauche, c'est-à-dire le 13^e et le 8^e corps?

Le 24 à midi, le 13^e corps a avancé sa droite sur les hauteurs de Ménarmont, en liaison avec le 21^e corps. La 1^{re} armée tient donc d'Etival à Vallois toute la grande crête entre Meurthe et Mortagne. Plus à gauche, le 8^e corps, mis à la disposition de la 2^e armée, se porte sur les hauteurs d'Essey et, les dépassant, attaque à leur pied Nord, vers Vennezey.

La 1^{re} armée a rempli son rôle qui était de soutenir le choc de l'ennemi. Elle forme maintenant deux faces : une face droite tournée au Nord-Est qui barre le débouché des Vosges par la Bruche; et une face gauche tournée au Nord qui borde au Sud la trouée de Charmes. La trouée elle-même est barrée par les divisions de réserve, aile droite de la 2^e armée. Au Nord de ces divisions, le 16^e et le 15^e corps s'étendent, comme on a vu, jusqu'au Grand-Couronné, qui est défendu par les troupes du général Léon Durand. Le 20^e corps est constitué en masse de manœuvre vers Lenoncourt, à deux lieues dans l'Est de Nancy. Trois divisions de cavalerie sont massées à droite de l'armée et interdisent les hauteurs de la Naguée, au Nord de Rozelieures.

Du côté allemand, on a vu que l'intention de la Direction Suprême était de lancer à toute vitesse la droite de la VI^e armée dans la direction de Rambervillers-Bruyères pour encercler les Français dans les Vosges. Le II^e corps bavarois et XXI^e corps reçurent l'ordre d'atteindre le 24 à midi la route de Rambervillers à Charmes. — Le III^e corps bavarois, qui devait être mis en réserve à Château-Salins, fut reporté devant Nancy, pour surveiller cette place; en effet, des forces françaises étaient signalées à Saint-Nicolas-du-Port. Le III^e bavarois, croisant difficilement les routes du II^e, arriva tard dans la nuit à la ligne Serres-Einville.

Du côté français, il devint évident, dans la matinée du 24, que l'armée allemande renonçait à attaquer Nancy et, obliquant devant le Grand-Couronné, se dirigeait vers le Sud pour forcer, croyait-on, la trouée de Charmes. A 11 h. 30, le général de Castelnau prend le parti de se jeter sur le flanc et sur les derrières de la colonne ennemie qui défile devant lui, et que son aile droite arrêtera de front.

La 39^e division (20^e corps), la 70^e de réserve et les 34^e et 35^e brigades de réserve descendent du Grand-Couronné sur le front Serres-Erbeville. Plus au Sud, le reste du 20^e corps marche sur Haraucourt et sur Flainval. Plus au Sud encore, le 15^e corps avec la 64^e division de réserve tient le front Ferrière-Haussonville. Enfin, toujours plus à droite, le 16^e corps avec la 74^e division de réserve tient la région Brémoucourt-Haigneville. Ce corps a lui-même une brigade sur sa droite à Saint-Germain, dans la trouée de Charmes. Le 8^e corps est à Essey-la-Côte. La brigade de Saint-Germain et le 8^e corps sont masqués aux vues de l'ennemi par les trois divisions de cavalerie du général Conneau descendues entre Meurthe et Mortagne.

Le II^e corps bavarois avait atteint la Meurthe à Mont, dès 6 heures du matin, par sa division de gauche, la 3^e. La division de droite, la 4^e, retardée par les mauvais chemins, n'arrive sur la rivière, à Blainville, que trois heures plus tard. Le pont était détruit, il fallut le rétablir péniblement. A peine rétabli, il fut détruit encore. En fait la division ne put dépasser la Meurthe. Quant à la 3^e, elle se heurta à Franconville à la cavalerie du général Conneau, qui se replia dans l'après-midi seulement vers Borville. La 3^e division bavaroise bivouaqua à Remenoville. — Pendant ce temps, à sa gauche, au XXI^e corps, la 31^e division passait la Mortagne à Gerbéviller. Mais un combat très vif était engagé devant la ville. L'incendie lui-même gênait le passage des Allemands. Ce n'est qu'à 6 heures du soir qu'ils purent déboucher sur Mattesey. A gauche de la 31^e division, la 42^e avait passé la journée à enlever la position française de Saint-Maurice à Ménarmont. Mais ce fut pour en trouver une seconde à Xaffivillers. Il était trop tard pour l'attaquer.

Devant le Grand-Couronné, la 70^e division de réserve Fayolle enlève Erbeville, Remereville et Courbessaux. Les Allemands se replient sur la crête de Serres. A sa droite, le 20^e corps fait en fin de journée le front Haraucourt-Flainval-Rozières.

En somme, dans cette journée du 24, l'ennemi s'est heurté de front au Sud de Lunéville au corps de cavalerie, tandis que la 70^e division et le 20^e corps se sont jetés sur son flanc droit entre Erbéviller et Rozières.

XII. La journée du 25 août. — Le 25, la 1^{re} armée française se porte à l'attaque, le 14^e corps sur la rive droite de la Meurthe en direction de Raon-l'Étape, le 21^e corps sur la rive gauche, le 13^e corps sur Ménarmont et le 8^e corps sur Moriviller.

De son côté, l'ennemi attaque très énergiquement. A sa droite, le III^e corps bavarois, les divisions d'ersatz, une division de réserve bavaroise, une division de cavalerie, le tout constituant le groupement Gebattel, jouent le rôle de flanc-garde et forment face à l'Ouest le front Manhoué-Lunéville. Le II^e bavarois occupe à l'Ouest de la Mortagne, la région Blainville-Remenoville. Le XXI^e, plus au Sud encore, occupe la région Vallois-Mellexey-Saint-Pierremont. Derrière ce front, le I^{er} corps de réserve bavarois est entre Manonviller et Lamath. Enfin, le I^{er} bavarois, formant l'aile droite de von Heeringen, se lie au XXI^e, et au delà de Baccarat, il est prolongé

par le XIV^e corps, qui attaque sur le front Raon-Thiaville (1).

A midi, le 13^e et le 21^e corps français se sont repliés sur la ligne Hardaucourt-bois d'Anglemont-Saint-Benoît. La droite du 21^e corps tient le col de la Chipotte. La 44^e division, tenue en réserve par le général Dubail, se porte en soutien derrière le 21^e corps, en avant de la ligne Bru-Saint-Benoît.

Pendant ce temps, que se passe-t-il à la 2^e armée ? Dans la nuit du 24 au 25, le général de Castelneau a massé toute son artillerie disponible sur sa droite, au piton de Borville. L'armée s'étend sur 60 kilomètres de Sainte-Geneviève au Nord jusqu'à Borville au Sud. L'idée de manœuvre du général de Castelneau est de porter sa gauche sur la route Arracourt-Lunéville, qui est la principale ligne d'opérations de l'ennemi.

De son côté, celui-ci cherche à se faire jour par Manonviller vers la trouée de Charmes. Le choc porte en plein sur le 8^e corps, à la gauche de la 1^{re} armée. Ce corps, qui doit attaquer du front Essey-Saint-Benoît sur Moriviller, ne peut déboucher. Il est tenu sous un feu terrible d'artillerie, tandis que l'ennemi marche de Remenoville sur Rozelieures, par les hauteurs. A 10 heures du matin, le régiment de gauche du 8^e corps perd Rozelieures et une partie du bois de Lalau. Mais le bois est repris à la baïonnette par le 2^e bataillon de chasseurs, appuyé par une partie du corps de cavalerie. La route de Saint-Remy est barrée.

Grâce à cette belle défense, le 16^e corps, renforcé de la 29^e division du 15^e, peut se porter, plus à gauche, sur le flanc de l'ennemi. Dès le matin, il est entré à Einvaux, et de là, dans le bois de Jontois. Le général de Castelneau le porte sur le bois de Filière. Vers 2 heures de l'après-midi, l'ennemi battu par l'artillerie de Borville, menacé sur sa ligne de communication par le 16^e corps, abandonne Rozelieures et se replie sur le bois de Rethimont.

Aussitôt, une partie du corps de cavalerie française sort par la lisière Nord du bois de Lalau, tandis que la 12^e brigade de dragons à l'Est de ce bois prend Saint-Boingt. A la gauche des cavaliers, des éléments du 16^e corps marchent de Borville sur Rozelieures. A la droite, le 8^e corps se reporte en avant. A 3 heures de l'après-midi, le général de Castelneau télégraphie l'ordre : « En avant, partout à fond ! »

Toute l'armée attaque. Malgré la résistance furieuse de l'ennemi, en fin de journée, le 16^e corps est maître de Rozelieures et de la crête de la Nagnée. A gauche, le 15^e corps atteint Lamath et Blainville. A droite, le 8^e a rétabli le front Essey-Saint-Pierremont.

Pendant ce temps, que se passait-il au Nord de la Meurthe ? Le 20^e corps devait, comme nous l'avons vu, tomber sur la route Arracourt-Lunéville, ligne d'opérations de l'ennemi. Le prince Rupprecht était flanc-gardé, comme on sait, par le III^e corps bava-

(1) « C'est sa 8^e brigade Stenger qui exécutera, le 26 août, dans la forêt de Thiaville, l'ordre formel de son chef de massacrer tous les prisonniers. » G. Hanotaux, *Histoire illustrée*, V, p. 28.

rois, qui soutint le choc de la division de droite du 20^e corps français, la 11^e, sur le front Hudiviller-Flainval.

Pendant ce temps, la division de gauche du 20^e corps, la 39^e, plus au Nord, s'empare du bois de Crevic; mais l'arrêt de la droite le contraint à s'arrêter à son tour.

Plus au Nord encore, la 70^e division de réserve éprouvait un échec sur le front Courbessaux-Hoeville et se repliait dans la forêt de Champenoux. A sa gauche, deux brigades du 9^e corps se retirent également sur la forêt.

Malgré ces échecs à l'extrême-gauche, la journée du 25 août était incontestablement un succès pour les Français. « Au Sud de la Meurthe, dit l'historique allemand, les Allemands avaient été rejetés sur la rive orientale de la Mortagne, et au Nord du même fleuve la route, si importante pour eux, de Château-Salins à Lunéville était sous le feu des canons français. Le commandant de la 2^e armée (Castelnau) semble s'être à peine rendu compte de la portée de son succès. D'après le récit français, l'importance de la journée lui apparut surtout en ceci que l'offensive allemande sur la trouée de Charmes était définitivement arrêtée. »

La marche en avant se poursuivit le lendemain 26, sous une pluie torrentielle. En fin de journée, le 8^e corps, soutenu par huit groupes alpins de réserve qui venaient de débarquer, avait atteint le front Clémentine-bois des Fays. Le 16^e corps atteignait la ligne bois de Broth-Remenoville. Le 15^e corps avait sa 29^e division à Lamath avec ses avant-gardes à Xermaménil, et sa 30^e division à Mont-sur-Meurthe; la 64^e division était retranchée le long de la Mortagne.

En continuant vers la gauche, le pont de Damelevières établi par l'ennemi nous restait. Le 20^e corps avait sa droite à la corne Nord-Est de la forêt de Vitrimont, son centre à Deuxville et à Maixe, sa gauche au bois de Crevic. La 70^e division de réserve rattachée à ce corps dans la journée, atteignait Drouville. Enfin, les éléments du 9^e corps tenaient la région Courbessaux-Remereville.

Telle est la bataille que les Français appellent bataille de la trouée de Charmes. Du côté allemand, c'est un effort convergent de la VI^e et de la VII^e armée, l'une débouchant de Dieuze, l'autre du Donon, pour forcer la route vers Epinal et prendre dans le dos les forces françaises occupées dans les Vosges. Mais dans la marche, la VI^e armée doit défilé devant Nancy. Le prince de Bavière se couvre donc sur la direction dangereuse et marche face au Sud sur l'objectif. Les généraux français, en pleine coopération depuis le 23, l'arrêtent alors de front par l'armée Dubail et la droite de Castelnau, tandis que, plus au Nord, le centre et la gauche de Castelnau lui tombent dans le flanc. Il est contraint de reculer.

La VII^e armée essaya de rétablir la bataille en enfonçant l'armée Dubail. Le 26, les Allemands attaquent par leur droite entre Raon-l'Etape, Etival et Saint-Benoît. Les bois ne sont plus qu'un charnier. La 43^e division française (21^e corps) est contrainte de se replier sur Rambervillers. Par leur gauche, les Allemands attaquent au Ban-de-Sapt. Les Français qui se défendent au pied du bois de la Burre et de la montagne d'Ormont sont après deux jours rejetés au delà de Saint-Dié où l'ennemi entra le 27. Les succès de von

Heeringen s'arrêtèrent là. N'étant pas soutenu par la VI^e armée, il dut s'arrêter d'une part à Saint-Dié, d'autre part devant Rambervillers. Mais la lutte ne s'interrompit pas. Sur tout l'arc de cercle Rambervillers-La Chipotte-Saint-Dié, on se battit avec fureur pendant la fin d'août et le commencement de septembre, jusqu'au moment où, le 5 septembre, une seconde grande bataille s'engagea sur le Couronné de Nancy. Mais cette bataille est l'effet d'autres événements qu'il nous faut maintenant raconter.

CHAPITRE IV

La bataille des frontières.

I. La I^{re} armée allemande. — II. La II^e armée allemande. — III. La III^e armée allemande. — IV. L'ordre d'attaque français du 20 août. — V. L'offensive du centre français : batailles des Ardenes et de Longwy. — VI. L'offensive de la droite allemande : bataille de Charleroi. — VII. L'offensive de la droite allemande : bataille de Mons. — VIII. Le repli.

Tandis que l'aile droite des armées françaises se portait à l'attaque le 18 août en Lorraine, l'aile droite allemande, à l'autre bout du dispositif, se mettait en marche à travers la Belgique.

I. La I^{re} armée allemande. — L'instruction que la Direction Suprême avait donnée pour la concentration portait que le gros de l'armée allemande devait atteindre la France par la Belgique et le Luxembourg. Le mouvement était une conversion, dont le pivot était Metz.

Dès que le mouvement général en avant aurait été ordonné, la I^{re} armée, formant l'aile marchante, se porterait sur Bruxelles en couvrant le flanc droit du dispositif. Son mouvement réglerait le mouvement général. La II^e armée porterait son aile droite sur Wavre. La marche serait éclairée par le II^e corps de cavalerie.

L'état-major de la I^{re} armée se forma à Stettin, le 2 août, et quitta cette ville le 7, pour la zone de concentration, au Nord-Est d'Aix-la-Chapelle. Là le colonel-général A. von Kluck, commandant l'armée, signa le premier ordre, le 10, à Grevenbroich. Il annonçait que l'armée se porterait aussitôt réunie sur Aix-la-Chapelle, prête à marcher par les routes qui franchissent la Meuse au Nord de Liège, entre Herstal et Visé, sans passer sur le territoire hollandais. Dans la pensée du général von Kluck, l'armée ainsi en serre-file sur la droite devrait faire une vaste conversion par la Belgique, l'Artois et peut-être même la Picardie. Il ne semble pas qu'il ait envisagé un mouvement plus lointain. Sa première mission était de disperser l'armée belge, ensuite l'armée anglaise (1).

La I^{re} armée comprenait 142 bataillons, 37 escadrons, 110 batteries et 21 compagnies de pionniers. Quand, le 9 au soir, le général von Kluck arriva à Grevenbroich, Liège était occupée par le général von Emmich avec 3 brigades, et le fort de Barchon, qui commandait au Sud les routes de marche de l'armée, était pris. Le bom-

(1) A. von Kluck, *Der Marsch auf Paris und die Marneschlacht 1914*, pp. 4 sq.

bardement des autres forts devait commencer le 10 au matin. Sur la Meuse, le pont de Visé était détruit, et le feu du fort de Pontisse empêchait de le rétablir. Mais le 10, le X^e corps jeta un pont plus au Nord, à Lixhe.

Le 10, à 21 heures, arriva l'ordre de la Direction Suprême de se préparer à porter l'armée à la hauteur de Liège. Aix-la-Chapelle devait être traversée par trois colonnes : l'une (II^e et III^e corps de réserve) marchant sur Gramenich; l'autre (IV^e corps et IV^e de réserve) sur Moresnet; la troisième (IX^e et III^e corps) sur Eynatten. C'était une masse de plus de 200.000 hommes.

Le 11, les forts du Nord de Liège tiennent toujours, et la II^e armée, faute d'artillerie lourde, ignore quand ils pourront être réduits. Dans ces conditions, la marche par le Nord de Liège est impraticable. Cependant, la Direction Suprême donne l'ordre, pressenti la veille, de porter l'armée à la hauteur de la place.

Le 12, s'accomplissent les reconnaissances et les mouvements préparatoires. Enfin, le 13, à 9 heures du matin, toute l'armée s'ébranle en direction de la Meuse. Les têtes de colonne atteignent Sippenaeken, Hombourg, Lontzen. Le quartier général de l'armée se transporte de Grevenbroich à Aix-la-Chapelle.

Cependant le fort d'Evezéc, au Sud-Est de Barchon, est tombé le 12; celui de Pontisse, qui barrait la route à l'Ouest de la Meuse, est tombé le 13. Les Belges ne font aucune tentative pour arrêter l'armée allemande dans cet étroit couloir, long de 50 à 70 kilomètres, qu'elle doit parcourir entre Aix-la-Chapelle et le fleuve. Le 14, les corps de tête de von Kluck atteignent la Meuse. Le 15, leurs avant-gardes sont à une vingtaine de kilomètres à l'Ouest du fleuve : le II^e corps à Bilsen, le IV^e à Membrugge, le III^e à Nederheim près de Tongres. Le 17, les têtes du II^e corps sont à Kermpt, celles du IV^e corps à Stevort, celles du III^e à Gorssum; à l'extrême-gauche, celles du IX^e corps, rendu par la II^e armée, sont à Brusthem. L'armée a ainsi quatre corps en première ligne et deux en seconde ligne. Le quartier général est à Glons.

A 16 h. 30, arrive un ordre de la Direction Suprême qui subordonne von Kluck à von Bülow, commandant la II^e armée, réunit les deux armées de droite et le II^e corps de cavalerie sous le commandement de celui-ci et ordonne la marche générale pour le 18. Le dessein est de couper l'armée belge d'Anvers. Un rabattement sur la ligne Bruxelles-Namur est prévu, en se couvrant face à Anvers.

II. La II^e armée allemande. — La II^e armée allemande était commandée par le général-feldmaréchal von Bülow, frère de l'ancien chancelier de l'Empire et ancien commandant du corps de la Garde : un des hommes les plus en vue de l'armée allemande. Le chef d'état-major était le major général Ludendorff. L'armée, en comptant le IX^e corps, faisait une masse de sept corps d'armée, avec un corps de cavalerie.

Von Bülow arriva à Monjoie le 8 vers 10 heures du soir. Les derniers forts de Liège étant tombés le 15 à midi, et Huy ayant été occupée le même jour par des éléments du X^e corps, l'armée se tint prête à avancer. Le 16, les trois corps actifs cantonnèrent,

le VII^e au Nord de Liège, à l'Ouest immédiat de la Meuse, le X^e et la Garde au Sud de Liège, à l'Ouest immédiat de l'Ourthe (1). Les corps de réserve étaient en seconde ligne.

Le 17, l'armée serra sur l'Ouest de Liège, dégagant les routes pour faire place à la I^e armée. Le quartier général fut porté le 16 à Spa, le 17 à Liège. On a vu que le même jour, à droite, les têtes de la I^e armée arrivaient à la hauteur de Saint-Trond. A gauche, la III^e armée restait immobile toute la journée, très en arrière, à la frontière, entre Bra et Noville.

Le I^{er} corps de cavalerie qui était devant la III^e armée avait poussé jusqu'à la Meuse, qu'il avait trouvée fortement occupée au-dessous de Namur. Il avait eu le 15 un engagement très vif à Dinant.

Telle était la situation quand les armées allemandes reçurent le 17 au soir l'ordre, qu'elles attendaient, de commencer la marche en avant le 18, le but étant de couper d'Anvers les forces belges en position entre Diest et Wavre. Il fallait donc que von Kluck enveloppât l'aile Nord des Belges. A l'aile opposée, le siège de Namur était confié à l'aile gauche de la II^e armée, et à la droite de la III^e. Celle-ci se porterait par Durbuy sur le front Sud-Est de la place (2). L'artillerie lourde qui avait détruit les forts de Liège servirait à détruire Namur.

Une fois ce plan exécuté, les deux armées feraient une conversion face au Sud et prendraient pour base de départ la ligne Bruxelles-Namur.

Von Kluck était le 17 au soir à portée de canon de l'armée belge établie sur le Gette. Son corps de droite, celui qui devait envelopper la gauche belge, était le II^e. Il le porta en avant le 18 par divisions accolées, l'une sur Veerle, l'autre sur Diest; le IV^e corps marcha sur Haegen et Beltz; le III^e sur Budinger et Neerlinter; le IX^e à gauche sur Oplinter et Tirlemont.

L'armée belge, très inférieure en forces, ne se laissa pas engager. Elle opposa une vive résistance aux ailes, à Diest contre le II^e corps, à Tirlemont contre le IX^e, et, pendant ce temps, elle retira son centre. La I^e armée allemande arriva le 18 au soir sur la ligne Hesselt-Tirlemont. Le 19, von Kluck porta ses quatre corps de part et d'autre de Louvain. L'armée belge se retira sur la Dyle.

Le 20, von Kluck continue sa marche, son IV^e corps traversant Bruxelles (3). L'ordre du 20 au soir confesse l'échec relatif de l'opération contre l'armée belge : « La I^{re} armée n'ayant pas réussi, malgré la rapidité de ses mouvements, à désorganiser l'armée belge et à la couper d'Anvers... » Le rapport rédigé en 1915 par le chef d'état-major de la I^{re} armée, général von Kuhl, rend jus-

(1) Le VII^e corps entre Liège et Liers, le X^e corps entre Esneux et Hermalle, la Garde entre Hamoir et Modave.

(2) Ligne de séparation entre la II^e et la III^e armée : Malempré-Havelange.

(3) Cantonnements de la I^{re} armée le 20 au soir : IV^e corps, Bruxelles; II^e corps, Vilvorde et Est de Malines, face au front Sud d'Anvers; division de cavalerie en avant du IV^e et du II^e corps, à Wolverthem; III^e corps de réserve à l'Ouest et à l'Est d'Aershot, face au front Sud-Est d'Anvers; IV^e corps de réserve, au Nord-Ouest et à l'Est de Tirlemont; III^e corps au Sud de Bruxelles; IX^e corps à Waterloo. Le glissement de l'armée devant Anvers est sensible.

tice à la tactique des Belges, qui ne s'étaient pas laissé déborder. « Si nous n'avions pas réussi à battre complètement les Belges ni à les couper d'Anvers, c'est que, tout en opposant par endroits une résistance opiniâtre, ils avaient toujours su rompre à temps le combat. » Il ne restait plus qu'à enfermer l'armée belge dans cette place d'Anvers dont on n'avait pu la séparer et à l'y observer avec le moins de forces qu'il se pourrait.

Le dispositif de von Kluck, le 20 au soir, est orienté de façon à faire face dans trois directions : les II^e, III^e et IV^e corps étaient prêts à engager la bataille, soit face au Nord, sur le front d'Anvers, soit face à l'Ouest; les IV^e, III^e et IX^e corps pouvaient s'engager face au Sud.

Pourquoi ce dispositif carré ? C'est que von Kluck s'attendait à trouver, accourus auprès de l'armée belge, soit des Français, dont on savait la présence en Belgique depuis le 18, soit des Anglais. Mais le 20 au soir, les Français n'étaient signalés que devant la II^e armée en direction de Gembloux. Quant aux Anglais, von Kluck savait que leur débarquement s'était effectué dans les ports français et s'était terminé vraisemblablement le 18 ; mais la destination des troupes anglaises restait inconnue.

Passons à la II^e armée. Ayant reçu, elle aussi, l'ordre de se porter en avant le 18, elle atteignit ce jour-là la ligne Boivaux-Ernaville. En avant, le II^e corps de cavalerie avait rencontré, au delà de Perwez, la 5^e division de cavalerie française et l'avait contrainte à se retirer.

Le 19, la II^e armée continua sa marche (1). Le quartier général était à Jodoigne. L'intention du commandement était d'employer au siège de Namur le corps de réserve de la Garde, qui fut mis sous les ordres du général d'artillerie von Gallwitz, ainsi que le II^e corps de la III^e armée et l'artillerie de siège.

III. La III^e armée allemande. — Le général von Hausen, qui commandait la III^e armée allemande, reçut sa nomination le 2 et établit immédiatement son quartier général à Dresde-Neustadt, à l'Hôtel du Prince Héritier. La mobilisation, commencée le 2, était finie le 7. Ce jour-là, à 9 h. 40 du soir, l'état-major de l'armée s'embarqua pour Prüm, dans l'Eifel.

L'armée devait se réunir dans l'Eifel, entre la II^e et la IV^e, dans un espace défini par Saint-Vith, Maxweiler, Neuerburg, Prüm et Wittlich. La concentration devait se faire de telle sorte qu'en première ligne l'armée fût constituée par le XI^e corps à droite, le XII^e au centre, le XIX^e à gauche, — et en deuxième ligne par le XII^e corps de réserve, cantonné derrière le centre et la gauche. — Le XI^e corps marcherait par la route Prüm-Saint-With, le XII^e par la route Bitburg-Maxweiler, le XIX^e par la route Hetzerath-Dasbourg. L'armée se mit en marche le 18. Devant elle, deux divisions de cavalerie, appuyées par des bataillons de chasseurs, devaient se porter en direction de Dinant et éclairer la Meuse de Namur à Mézières. Ce sont des éléments de cette avant-garde qui livrèrent le 15 août le combat de Dinant.

(1) Le VIII^e C. A. à droite sur Grez, le X^e de réserve à Sarx Risbart, le X^e à Perwez, et, à gauche, la Garde, observant Namur à Mehaigné.

Les renseignements fournis par la cavalerie et par les avions éclairèrent l'ennemi sur le dispositif français. Dès le 13, la III^e armée allemande savait qu'elle avait devant elle, d'abord deux divisions de cavalerie (1^{re} et 5^e) qui tâtonnaient devant sa gauche et devant la droite de la IV^e armée ; puis, derrière ce rideau, le 1^{er} corps français était près de Namur ; un autre corps, derrière le fleuve, marchait du Sud au Nord par Givet. Le commandement allemand savait que le commandement français comptait avec ces forces, l'armée belge et l'armée anglaise, arrêter la marche de la droite allemande en Belgique le temps qu'il faudrait pour déclencher une contre-offensive de grand style, probablement par Verdun en direction de la Lorraine. La chute de Liège devait évidemment contraindre les Français à modifier ce plan et à chercher une nouvelle base pour les opérations de leur gauche. Que cette base dût être la Meuse entre Namur au Nord et Mézières au Sud, le général von Hausen n'en douta pas. Il fut confirmé dans cette idée quand il sut que de nouvelles forces françaises étaient poussées à l'Ouest du fleuve sur Philippeville.

Le 18, tandis que l'armée s'ébranlait, sa droite marchant sur Namur, l'état-major se porta de Prüm à Vielsalm. Là, il reçut dans l'après-midi un ordre de la Direction Suprême, qui confiait à la II^e armée Bülow le siège de Namur, et qui donnait à cette armée le corps de droite de la III^e armée, le XI^e. Le général von Hausen resta donc avec deux corps actifs seulement (XIX^e et XII^e) et un corps de réserve, et la mission de couvrir le siège en surveillant la Meuse de Namur à Givet. C'est en allant dire adieu au commandant du XI^e corps que le général von Hausen foula pour la première fois le sol belge. Il prétend s'être rendu compte des obstacles créés par la population civile à la marche des armées allemandes et de la fréquente nécessité « pour l'autorité militaire allemande de réprimer et de punir, par l'incendie des maisons et autres moyens, la conduite des habitants, contraire au droit des gens (1) ». Il a pris nettement la responsabilité des atrocités commises par son armée.

Le 19, les renseignements sur l'armée française se complètent. Ce n'est pas seulement deux corps que les Français ont portés vers le Nord, mais d'autres forces encore, peut-être leur 5^e armée, qu'ils ont transportée au Sud de la Sambre, de part et d'autre de Charleroi, et à l'Ouest de la Meuse, de Namur à Givet. Mais quel était le dessein des Français : offensif ou défensif ? Et en particulier, ces deux corps, qui étaient sur la Meuse, et qui représentaient une force bien considérable pour la défense de ce couloir inabordable, fallait-il les considérer comme une liaison entre l'armée de la Sambre et les armées à l'Est de la Meuse, ou comme une flanc-garde de l'armée de la Sambre opérant face au Nord ?

(1) *Wie haeufig die deutsche Militaergewalt durch Inbrandlegung von Haeusern und andere Mittel genoetigt gewesen war, strafend gegen das voelkerrechtswidrige Gebaren der Einwohner einzuschreiten.* General Oberst Frhr. von Hausen. *Erinnerungen an der Marnefeldzug 1914*, Leipzig, 1920, p. 113.

Le 20, les têtes de la III^e armée atteignirent la ligne Spontin-Celles-Ciergnon. Le même jour, le corps de cavalerie Richthofen quitta l'armée pour se rattacher à la II^e. Il avait les jours précédents donné un renseignement précieux. C'est qu'il n'y avait pas de Français sur la Meuse au Sud de Givet. Le général von Hausen eut aussitôt l'idée de profiter de cette circonstance pour se porter en avant par cette région dégarnie entre Givet et Mézières, quoique l'accès en soit très difficile, et séparer en deux les forces françaises.

Mais dans l'après-midi du 20, un ordre de la Direction Suprême vint ordonner à la III^e armée de participer à l'attaque que la II^e allait exécuter contre l'ennemi à l'Ouest de Namur. La mission de la III^e armée était d'attaquer sur la Meuse entre Namur et Givet. Il était évident que cette mission, si elle réussissait, portait von Hausen dans le dos des Français accrochés de front par Bülow. Les deux généraux se mirent d'accord le 20 et le 21. Ils décidèrent d'attaquer le 23, l'aile gauche de Bülow marchant par la ligne Jemappe-Mettet. De l'autre côté de la III^e armée, la IV^e poussait le 21 son corps de droite (le VIII^e) jusqu'à Wawreille. Le 22, les têtes de la III^e armée rencontrèrent sur les plateaux à l'Est de la Meuse les postes français et les rejetèrent au delà du fleuve.

IV. L'ordre d'attaque français du 20 août. — Nous avons vu comment le général Joffre, tout en se préparant à arrêter de front la droite allemande, méditait de jeter le centre français (4^e et 3^e armées) sur le centre allemand isolé et dégarni.

Les Allemands avaient commencé leur mouvement le 18. Le 20, le général Joffre estimait que l'heure de riposter n'avait pas encore sonné. Mais, le même jour, il recevait la nouvelle de la défaite de sa droite en Lorraine. A 20 h. 30, il donnait au centre l'ordre d'attaquer le lendemain.

Au moment même où le quartier général français ordonnait l'offensive, le quartier général allemand l'ordonnait pareillement. Le 20 au soir, l'ordre arrivait à la I^e et à la II^e armée de serrer sur la ligne atteinte par leurs avant-gardes, le 20 août, de façon à passer immédiatement à l'attaque à l'Ouest de Namur. La III^e armée, qui se trouvait le 20 sur la ligne Spontin-Ciergnon, dans l'Est de Dinant, attaquerait en même temps la ligne de la Meuse, dont elle était éloignée d'une à deux lieues, entre Namur et Givet. L'adversaire serait ainsi serré entre les deux premières armées attaquant face au Sud et la III^e attaquant face à l'Ouest. En même temps, l'attaque contre Namur commencerait le plus tôt possible.

En exécution de cet ordre, la I^e et la II^e armée serrèrent le 21 sur le front Ninove-Frasnes. Le II^e corps de cavalerie éclairait devant l'aile gauche de la I^e armée, le I^e corps devant l'aile droite. Le 21 également, la III^e armée atteignait la Meuse.

Ainsi, pour le 21 août, chacun des deux états-majors a donné l'ordre d'attaquer, l'état-major allemand par son groupe de droite (I^e, II^e, III^e armées) à l'Ouest de la Meuse; l'état-major français par son centre (4^e et 3^e armées) dans les Ardennes, à l'Est de la Meuse.

V. *L'offensive du centre français : batailles des Ardennes et de Longwy.* — Du côté français, l'opération principale était confiée à la 4^e armée (Langle de Cary) qui, avec six corps, devait tomber par surprise dans le flanc des Allemands en marche à travers le Luxembourg belge. A sa droite, la 3^e armée (Ruffey), avec trois corps, seconderait l'opération en marchant sur Arlon.

La 4^e armée avait en ligne, de gauche à droite, les 11^e, 17^e, 12^e corps, le corps colonial et le 2^e corps. De plus, le 9^e corps, envoyé de Lorraine, débarquait à son extrême-gauche. Les passages de la Semoy étaient tenus par des avant-gardes, les gros étant massés en arrière, au nord de la Meuse et de la Chièrs. L'armée se trouvait échelonnée, la gauche en avant, sur un front de 60 kilomètres. Les plus grandes précautions avaient été prises pour surprendre l'ennemi.

Langle et Ruffey avaient en face d'eux la IV^e armée allemande, dont la zone de marche allait de Givet à Montmédy, et la V^e entre Montmédy et Metz.

Ces deux armées étaient dans des conditions bien différentes. L'armée de gauche, la V^e, se concentrait à deux étapes des Français; de plus, elle était liée par sa gauche au pivot de tout le mouvement, à la région Metz-Thionville. La IV^e armée se concentrait à 100 kilomètres de l'adversaire établi sur la Meuse, et elle pouvait, selon les circonstances, être appelée à combattre avec la III^e armée à sa droite, au Nord de Givet, ou avec la V^e à sa gauche.

La zone de marche de la IV^e armée n'avait que 35 kilomètres de large, de Champlon à Arlon. L'armée avait donc dû s'articuler en profondeur, trois corps actifs en première ligne (VIII^e, XVIII^e et VI^e), avec l'échelon de combat et deux jours de vivres seulement, puis deux corps de réserve (VIII^e et XVIII^e), enfin les longues colonnes du train et des munitions. — Le 19 août, elle avait atteint la ligne Bastogne-Attert. Elle savait qu'il existait un groupement français de trois à quatre corps derrière le fossé de la Chièrs et de l'Othain. Comptait-il attaquer ou se défendre, on l'ignorait. Le 19, la V^e armée fit savoir qu'elle comptait préparer l'attaque contre Longwy et, pour cela, marcher au Sud, de façon à empêcher les Français de déboucher de l'Othain. Pour conserver la liaison avec la V^e armée, la IV^e reçut l'ordre d'atteindre le 20 la ligne Lancuville-Mellier.

La V^e armée avait en première ligne ses trois corps actifs (V^e, XIII^e, XVI^e) et en seconde ligne ses corps de réserve (V^e et VI^e). Elle fit, le 18, le front Mamer-Thionville. Le 19, elle commença le mouvement de conversion sur le pivot de Thionville, de façon à faire le soir la ligne Arlon-Arsweiler. La petite place française de Longwy, juste devant le front, gênait sa marche. Elle la déborda par ses corps de droite qui atteignirent le 20 Etalle et Châtillon, tandis que la gauche (XVI^e) restait au Nord-Ouest de Thionville.

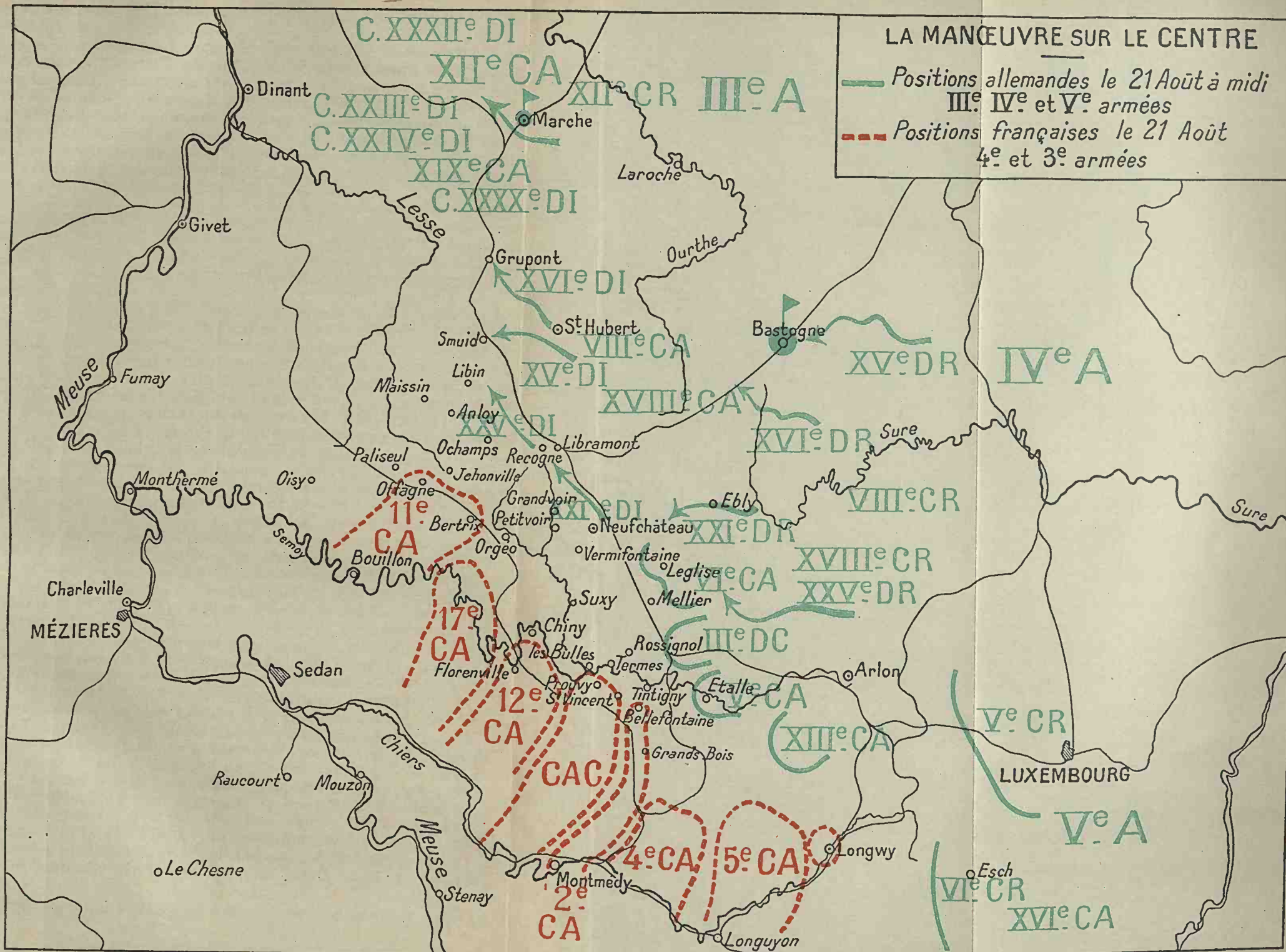
De leur côté, les Français se portent en avant. Le 20 août, le général de Langle de Cary a prescrit au corps colonial d'occuper Géronville et Meix au Sud de la Semoy, tandis que les autres corps à sa gauche pousseront des détachements sur la rivière elle-même.



LA MANŒUVRE SUR LE CENTRE

— Positions allemandes le 21 Août à midi
 III^e, IV^e et V^e armées

- - - Positions françaises le 21 Août
 4^e et 3^e armées



Le 9^e, à mesure qu'il débarquera, poussera une brigade de chaque division entre Alle et Bohan (1).

Le 21 au matin, Langle de Cary accentue le mouvement en donnant aux 12^e et 17^e corps l'ordre d'appuyer leurs avant-gardes avec les gros; à gauche, le 11^e corps doit même pousser son gros au delà de la Semoy, avec des avant-gardes à Bertrix et à Offagne.

D'autre part, le Grand Quartier, à 7 heures du matin, donne l'ordre d'orienter les colonnes sur le front Paliseul-Bertrix-Tintigny. Ceci est conforme aux ordres donnés déjà pour les corps de gauche, mais ceux de droite, corps colonial et 2^e, devront pousser leurs avant-gardes sur Saint-Vincent, Jamoigne, Bellefontaine.

Le soir du 21, le 2^e corps n'a pas atteint Bellefontaine; seule, la cavalerie de corps y est arrivée; la 3^e division coloniale n'arrivera que dans la nuit à Saint-Vincent : à sa gauche, la 5^e brigade va occuper Jamoigne, où elle sera au contact de l'ennemi. Enfin, le 12^e corps, ayant poussé un détachement à Izel, y a été attaqué et a refoulé l'ennemi.

Nous avons laissé la IV^e armée allemande, le 20, faisant le front Laneuville-Mellier, sur la coupure de l'Ourthe. A midi, une communication téléphonique de la Direction Suprême l'avertit que la droite de la V^e armée serait le lendemain à Étalle, et qu'il fallait rester en liaison avec elle. Il fallait également, à l'aile gauche, se lier avec la III^e armée, qui était bien loin en avant, à Ciergnon, et être prêt à tomber dans le flanc des Français qui attaqueraient la gauche de cette armée. La IV^e armée devait donc laisser sa gauche en place vers Mellier et Léglise, et avancer par sa droite.

Le même jour les aviateurs rapportèrent des renseignements importants. A l'Ouest de la Meuse, la gauche française se portait en avant entre Hirson et Charleville. Le centre, à l'Est du fleuve, semblait prêt à s'ébranler aussi. Enfin, la droite, se portant contre les ailes intérieures des IV^e et V^e armées, n'en était plus qu'à 15 ou 20 kilomètres. Un choc était probable pour le lendemain. Ces renseignements furent confirmés à 8 h. 45 du soir par la Direction Suprême. Le duc Albrecht de Wurtemberg, qui commandait la IV^e armée, prit donc le parti de s'échelonner la droite en avant. A cette aile droite, le VIII^e corps se porterait de bonne heure dans le secteur Grupont-Smuid (à mi-chemin entre Bastogne et Givet) pour couvrir le flanc gauche de la III^e armée; le XVIII^e corps appuierait à droite sur Libin et sur Libramont, de façon à ouvrir une fenêtre où le XVIII^e de réserve pourrait entrer en ligne. Celui-ci pousserait une division à Ebly, à la hauteur du VI^e. Ce dernier, dans la région Léglise-Mellier, serait prêt, selon le cas, à continuer sa marche vers l'Ouest, ou à intervenir face au Sud, aux côtés de la V^e armée. — Le VIII^e corps de réserve restait en seconde ligne derrière l'aile droite, sans dépasser beaucoup Bastogne.

Ces objectifs furent atteints le 21. Pour le 22, les intentions des Français restaient très obscures. Les corps d'armée reçurent donc l'ordre d'être prêts à intervenir, quel que fût le combat. Ceux qui étaient en première ligne furent disposés en trois groupes : le VII^e, sur la route de Givet, vers Lavaux, Sainte-Anne et Lomprenz; le

(1) *Les Armées françaises durant la Grande Guerre*, I, 1, p. 357.

XVIII^e, séparé du précédent par 15 kilomètres de forêts, vers Libramont; le VI^e resterait dans le secteur Léglise-Mellier. Entre le XVIII^e corps et le VI^e, le XVIII^e de réserve s'avancerait en première ligne à l'Ouest de Neufchâteau, vers Grandvoir-Petitvoir. — Entre le XVIII^e et le VIII^e, le VIII^e de réserve s'avancerait vers Saint-Hubert. — Cependant, à 3 heures du matin, le corps de droite de la V^e armée fit savoir qu'il attaquerait sur Virton, et il demanda que le VI^e corps le couvrit en faisant face au Sud sur Tintigny. Des ordres furent donnés en ce sens à 4 heures. Le XVIII^e corps resterait à Neufchâteau, prêt à être porté en direction du Sud-Ouest.

Du côté français, à 18 heures, le 21, le général de Langle a donné à ses colonnes, pour le 22, les objectifs suivants : 11^e corps, Maissin; 17^e corps, Jahonville et Ochamps; 12^e corps, Recogne et Libramont; corps colonial, Neufchâteau; 2^e corps, Léglise.

Toute l'armée se porta en avant, sur une ligne, sans idée de manœuvre. « Le terrain, dit le général Palat, a été découpé en zones de huit à dix kilomètres de largeur, et on lance un corps d'armée dans chacune. »

Quels adversaires les Français allaient-ils rencontrer? A 6 h. 30 du matin, du côté allemand, au VI^e corps, la 12^e division était portée sur Rossignol, la 11^e sur Tintigny. La 12^e division se heurta aux Français dans des forêts inextricables, occupa Termes et se battit toute la journée pour s'y maintenir. La 11^e division occupa Tintigny, puis elle marcha sur Bellefontaine; mais là, elle trouva une violente résistance.

On a vu que le 2^e corps français, formant la droite de l'armée, n'avait pas encore atteint Bellefontaine le 21. En conséquence, son avant-garde, qui devait déboucher de ce village à 6 heures, ne déboucha qu'à 9, laissant découverte dans l'intervalle la droite du corps colonial qui était engagé, depuis 7 heures, à 10 kilomètres au Nord dans la forêt de Neufchâteau. Le gros du 2^e corps, qui marche en une seule colonne, est violemment attaqué en flanc, sa division de tête à Bellefontaine qu'elle parvient à conserver, sa division de queue à Hondrigny.

Le corps colonial, en échelon en avant et à gauche du 2^e corps, attaque sur Neufchâteau avec une division, la 3^e, en deux colonnes, croyant n'avoir affaire qu'à des patrouilles de cavalerie allemande. En fait, l'avant-garde de la colonne de droite, quand elle s'engage à 8 heures au Nord de Rossignol dans la forêt de Neufchâteau, se heurte à la 12^e division allemande dans un combat très meurtrier. Derrière elle, l'artillerie allemande, dès 9 heures, interdit toute communication par le pont de Mesnil-Breuvannes. Coupée à l'arrière, débordée à gauche et à droite, cette avant-garde, forte d'une brigade, a été anéantie. A peine quelques centaines d'hommes pourront s'échapper dans la nuit et repasser la Semoy.

Le reste de la colonne de droite a été cloué au Sud de la Semoy par des feux d'artillerie et de mitrailleuses venant à gauche de Termes, à droite d'Ansart. Le régiment de queue, faisant réserve de corps d'armée, a été accroché à 9 heures par une attaque de la 11^e division allemande venant de Tintigny.

Au contraire, la colonne de gauche du corps colonial traverse les bois sans résistance et n'est engagée qu'à 11 h. 30 devant Neuf-

château. Un combat violent se poursuit à 17 heures. L'ennemi gagne du terrain contre la droite de la colonne et commence à la déborder. Les Français se replient sur Suxy. L'ennemi ne poursuit pas.

La 2^e division du corps était réserve d'armée. Le général Lefèvre, commandant le corps colonial, ne reçut l'autorisation d'en disposer qu'à 17 heures. Tout ce qu'elle put faire fut d'organiser la résistance sur la ligne Les Bulles-Prouvy-le Grand Bois.

En fait, le combat se termina à la nuit, et l'ennemi ne dépassa pas la ligne Saint-Vincent-Rossignol.

Que s'était-il passé du côté allemand devant la gauche du corps colonial? On a vu que le duc de Wurtemberg avait, à la demande de l'armée voisine, porté sa gauche, c'est-à-dire le VI^e corps, face au Sud, et que ce corps était ainsi tombé en partie sur le 2^e corps français, en partie sur le corps colonial. En voyant son VI^e corps engagé, le duc de Wurtemberg avait donné à 10 h. 30, au XVIII^e corps de réserve, l'ordre de l'appuyer, et au lieu de marcher à l'Ouest sur Neufchâteau, de marcher sur Izel; plus à droite, le XVIII^e corps, conversant également au Sud, se porterait de Libin-Libramont sur Bertrix-Orgéo. Le VIII^e corps de réserve, élargissant le mouvement à droite, se porterait de Saint-Hubert sur Villance.

C'est au XVIII^e corps de réserve que la gauche du corps colonial s'était heurtée devant Neufchâteau. Le XVIII^e corps actif, plus à l'Ouest, avait appris vers 12 h. 30 par des rapports d'avion, que des colonnes françaises marchaient au Nord sur le front Offagne-Bertrix. Le mouvement prescrit par le duc de Wurtemberg en direction Bertrix-Orgéo devenait impossible. Le général von Schenck, qui commandait le corps, prit sur lui de porter une de ses divisions (25^e) sur Jehouville, l'autre (21^e) sur Bertrix, face à l'ennemi; mais par ce mouvement le XVIII^e corps s'interdisait de porter secours au XVIII^e de réserve, sévèrement engagé contre le corps colonial et qui appelait au secours. Vers 2 heures de l'après-midi, le prince de Wurtemberg ordonna à Schenck d'appuyer son voisin. Mais en vain. Le XVIII^e corps était violemment engagé sur tout son front. La 21^e division, en faisant un à gauche sur Bertrix, avait rencontré l'adversaire, l'avant-garde en débouchant d'Ochamps, le gros en débouchant de Recogne. La 25^e division était tombée des deux côtés de Maissin sur une résistance si énergique, qu'elle fut obligée de se replier sur Villance. En arrière, le VIII^e corps de réserve se hâta vers le champ de bataille, où il arriva en fin de journée. A l'extrême-droite, le VIII^e corps resta en position d'attente jusqu'à 5 heures du soir, puis laissant une brigade en liaison avec la III^e armée vers Beauraing, conversa face au Sud, par un large mouvement sur Porcheresse et Vonèche.

Regardons la même bataille du point de vue français. A gauche et en avant du corps colonial, le 12^e corps français avait livré un brillant combat au XVIII^e corps de réserve, sa division de gauche s'était emparée de Nevrancourt et avait poussé jusqu'aux environs de Rossart. En fin de journée, le corps stationne sur le front Nevrancourt-Warmifontaine.

Mais, à gauche, le 17^e corps a été arrêté par le XVIII^e corps allemand, qui le prenait de front devant la ligne Ochamps-Anloy et qui l'attaquait dans son flanc droit au Sud de la forêt de Luchy. La

brigade qui couvrait ce flanc au Nord de Bertrix est désorganisée. La brigade qui attaquait Ochamps, arrêtée de front et prise en queue, s'échappe difficilement par la lisière Ouest des bois, vers Acremont. A partir de 17 h. 30, le 17^e corps est en pleine retraite par Offagne, sur Bouillon. L'ennemi ne poursuit pas.

Le 11^e corps, à gauche et en avant du 17^e, avait pour objectif Maissin; le village est enlevé après un violent combat, et les Français s'y maintiennent jusqu'à la nuit, en bousculant, comme on l'a vu, la 25^e division allemande. Mais en apprenant l'échec du 17^e corps, le 11^e se replie : la 21^e division sur le bois Bau, la 22^e, qui a beaucoup souffert, sur Our.

Le soir, le général de Langle, commandant l'armée, quoiqu'il connaisse les échecs éprouvés devant Tintigny et Ochamps, croit pouvoir reprendre l'offensive le lendemain par sa gauche (17^e, 11^e et 9^e corps) tandis que sa droite (12^e corps, corps colonial et 2^e corps) contiendra l'ennemi au Nord de la Semoy. Mais, pendant la nuit, la situation se modifie; la retraite du corps colonial et du 17^e entraîne celle des corps voisins. Le général de Langle ordonne alors la retraite sur la Semoy, puis sur la Chiers; l'armée s'établira sur la ligne Montmédy-Saint-Meuges.

Le Grand Quartier fut stupéfait en apprenant la défaite. Le général Joffre écrivit au général de Langle : « L'ensemble des renseignements recueillis ne montre devant votre front que trois corps ennemis environ. Par suite, il vous faut reprendre l'offensive le plus tôt possible. » En conséquence, le général de Langle donna à 10 heures, le 23, l'ordre de reprendre l'offensive au nord de la Semoy.

Cet ordre ne put être exécuté. Dans la matinée du 23, le corps colonial a été attaqué par l'Est et refoulé; le 12^e corps a été attaqué du Nord dans l'après-midi et rejeté sur Deux-Villes-Pully, ce qui a obligé le corps colonial à une nouvelle retraite sur Margny-Sapogne. Ces deux corps ont perdu beaucoup de monde et sont épuisés. A gauche, le 9^e corps a été rejeté sur la Semoy. Dans la nuit du 23 au 24, le général de Langle fait savoir au général Joffre qu'il convient de reporter l'armée sur la Chiers et sur la Meuse.

Pendant que la 4^e armée attaquait face au Nord, la 3^e armée Ruffey avait pour mission, d'une part, de la couvrir à droite, d'autre part, de faire face à tout ce qui déboucherait du Nord et de l'Est. Le 21, elle porta son corps de gauche, le 4^e, sur la ligne Virton-Latour, le 5^e et le 3^e sur le front Signeulx-Cosnes, tandis que le corps de droite, le 6^e, en arrière et à droite du 5^e, sur la ligne Beuveille-Norroy-le-Sec, se tenait prêt à arrêter tout ce qui déboucherait au Nord de Briey. On ne signalait devant l'armée que des mouvements sans importance dans le Sud du Luxembourg et quelques bivouacs et cantonnements à l'Ouest d'Arlon. Au Nord-Est seulement, devant le 5^e corps, la place de Longwy était attaquée depuis le 20.

Or, en réalité, la 3^e armée française avait devant elle la 5^e armée allemande, celle du Kronprinz. Dans le grand mouvement de rabattement commencé le 18 août, la 5^e armée formait le pivot. Tandis que sa gauche demeurait appuyée à Thionville, sa droite,

formée par le V^e corps, marchait d'Arlon sur Etalle. Plus au Sud, le XIII^e corps marchait sur Châtillon. Ayant atteint ces objectifs le 20 août, ces deux corps se trouvaient donc en face de l'armée Ruffey. A leur droite, un détachement de toutes armes, sous les ordres du général du génie Kaempfer, avait été formé pour assiéger Longwy. Et, au sud de Longwy, face aux divisions de réserve Maunoury, se trouvaient sur la frontière le VI^e corps de réserve et le XVI^e corps. Le V^e corps de réserve était encore en arrière vers Bettembourg.

C'est dans la nuit du 21 au 22 que les Allemands connurent les projets d'attaque des Français. Le Kronprinz comprit aussitôt le danger. Son armée était divisée en deux par Longwy. Les Français pouvaient tomber avec des forces supérieures au Nord de cette ville sur ses deux corps de droite et les séparer à la fois des corps de gauche et de l'armée voisine. Pour conjurer au moins ce dernier péril, le Kronprinz demanda la coopération du corps d'aile gauche de la IV^e armée, qui était le VI^e corps. On a vu que cette coopération fut aussitôt accordée, et c'est ainsi que, le 22, le VI^e corps surprit le corps colonial français.

L'armée Ruffey se heurta le 22 à l'armée du Kronprinz. D'après les ordres donnés le 21 au soir, le V^e corps allemand qui formait la droite (général von Strantz) devait tenir le 22 la 9^e division retranchée sur les hauteurs entre Robelmont et Virton, et la 10^e à l'Est de Virton. La 9^e division, en exécutant cet ordre, vint se heurter dans le brouillard aux Français au Nord de Virton, attaqua sans préparation d'artillerie, et dut se replier; la 10^e attaqua Etthe à la faveur du brouillard, le prit, le perdit, et finalement se déploya devant les deux villages d'Etthe et de Belmont. A 2 h. 30 de l'après-midi, la 19^e brigade enleva Belmont, la 20^e gagna péniblement du terrain devant Etthe, mais se trouva prise à partie dans son flanc gauche. En fin de compte, toute la division fut ramenée au Nord d'Etthe, où elle se retrancha. — A gauche du V^e corps, le général von Fabeck, commandant le XIII^e corps, avait porté sa 27^e division sur Bleid et Signeulx, sa 26^e sur Ville-Houdlemont et Gorey. La bataille commença dans le brouillard à 6 heures du matin. A la 57^e division, une brigade emporta presque sans combat les hauteurs à l'Est de Bleid. Quand le temps s'éclaircit, à 10 heures du matin, l'artillerie, amenée immédiatement, fit sentir son action et Bleid fut enlevé à midi, puis le bois situé à l'Ouest. L'autre brigade rejeta les Français au Sud-Ouest de Massy et poussa jusqu'à Signeulx. — La 26^e division se heurta par sa droite aux Français à Baranzy et par sa gauche occupa Mousson. Quand le brouillard se leva, Baranzy fut également pris. Puis les troupes épuisées firent halte. A 3 heures de l'après-midi, le corps se remit en marche, l'objectif étant pour la 27^e division les hauteurs au Nord de Tellancourt, pour la 26^e les bois à l'Est du village. Ces objectifs furent atteints sans combats sérieux. — De l'autre côté de Longwy, le VI^e corps de réserve fut moins heureux. Le 21 au soir, il avait la 11^e division de réserve à Hussigny, la 12^e de réserve au Sud-Ouest de Tiercelet. Le 22, la 11^e division de réserve se porta contre la ligne Cutry-Lain, la 12^e contre les hauteurs au Nord-Est de la Ville-au-Montois. La 11^e division avança jusqu'à Cons-la-Granville et jusqu'à la lisière des bois qui sont au Nord-Est

de Doncourt. Mais la 12^e division, violemment contre-attaquée du Sud, fut ramenée de Doncourt sur Laix. Cet échec fut réparé par l'intervention du V^e corps de réserve, jusque-là en seconde ligne, et que le Kronprinz portait, ce jour même, en première, en direction Pierrepont-Joppécourt. Deux régiments à la droite enlevèrent le bois au Sud de Baslieux et dégagèrent le VI^e corps de réserve. Le reste du corps attaqua Ville-au-Montois. Un combat furieux s'engagea. Trois assauts allemands furent arrêtés par les feux de l'artillerie française. Enfin le village fut pris à la tombée de la nuit. A l'extrême-gauche, le XVI^e corps avait pour objectif la ligne Serrouville-Sancy. Ces objectifs furent atteints sans que le contact ait été pris avec l'adversaire. Le général von Mudra, qui commandait le corps, porta alors sa droite sur la ligne Fillières-Malavillers, sa gauche sur Auderny. Fillières fut pris après un violent combat à 4 heures de l'après-midi, par la 34^e division : une partie de cette division prit alors part à l'attaque de Ville-au-Montois, le reste poussa sur les hauteurs à l'Est de Joppécourt, qui furent enlevées en fin de journée. Mercy-le-Haut et Malavillers furent pareillement enlevés après une violente résistance. La 33^e division, après avoir occupé Auderny, reçut de l'armée l'ordre d'exécuter un mouvement enveloppant autour de la droite française par le chemin le plus court. Von Mudra la porta donc sur Murville. Ce mouvement décida la chute de Mercy-le-Haut, à 8 heures du soir. La division poussa jusqu'à Rivry-Circourt, où eut lieu un combat de nuit.

Ainsi, sauf à l'aile gauche, où la division de gauche du 4^e corps avait réussi à rejeter les Allemands dans les bois au Nord de Virton, les Français étaient refoulés sur toute la ligne. La division de droite du 4^e corps avait dû battre en retraite. Au centre, le 5^e corps était refoulé jusque devant Longuyon. A droite, le 6^e corps, pris à partie par deux corps allemands, se retirait, la gauche sur Arrancy, la droite derrière l'Othain.

Les causes de ces premières défaites sont de divers ordres. Il n'est pas douteux que le Quartier Général français a sous-estimé les forces de l'adversaire, en ne tenant pas compte des corps de réserve. D'autre part, la supériorité de l'ennemi en artillerie lourde a été manifeste et écrasante. Son aviation a été active et efficace. De notre côté, la liaison latérale entre les corps a presque toujours manqué. La bataille s'est décomposée en combats partiels et décousus, de telle sorte que les succès locaux n'ont pas eu d'influence sur l'ensemble. Certaines unités ont été mal engagées. A la 3^e armée, deux divisions des 4^e et 5^e corps ont été surprises et ont compromis le 6^e corps, découvert en même temps sur sa droite par l'inaction de la 7^e division de cavalerie. A la 4^e armée, une division du 17^e corps, la 33^e, se laissa surprendre. La retraite rapide de ce corps et celle du corps colonial arrêtèrent la progression des autres et entraînèrent leur recul. Enfin et surtout, l'instruction de l'armée française laissait beaucoup à désirer. Le 24, à 9 h. 35 du matin, le général Joffre écrivait au ministre : « Les craintes que les journées précédentes m'avaient inspirées sur l'aptitude offensive de nos troupes en rase campagne ont été confirmées par la journée d'hier, qui a définitivement enrayé en Belgique notre offensive générale. »

VI. *L'offensive de la droite allemande : bataille de Charleroi.*
 — Pendant que les Français étaient battus au centre, que se passait-il à leur aile gauche?

Les trois armées allemandes qui opéraient en Belgique s'étaient mises en mouvement le 18, leur concentration à-peine terminée. L'importance du mouvement allemand paraît avoir échappé au commandement français pendant trois jours. En effet, le 20 août, à 15 heures, le commandant en chef téléphonait au général de Langle de Cary, à Stenay : « Les mouvements signalés par aviateurs ne permettent pas de conclure que l'ennemi a déclenché son offensive. Les renseignements reçus d'autre part ne signalent pas de mouvements importants dans la région Givet-Ciney-Huy. Sur les ponts de la Meuse en aval de Namur, il ne paraît pas qu'il soit passé ce matin autre chose que les convois des corps allemands qui marchent contre l'armée belge. »

Le 21 août, à 7 heures du matin, le général Joffre adressait au général Lanrezac, commandant l'armée d'aile gauche, l'ordre particulier n° 15. Il l'avertissait de l'offensive commencée le matin par nos armées du centre, et il ajoutait : « La 5^e armée, s'appuyant à la Meuse et à la place de Namur, prendra pour objectif le groupement ennemi du Nord. Le commandant en chef des forces anglaises est prié de coopérer à cette action en se tenant à la gauche de la 5^e armée et en portant tout d'abord le gros de ses forces dans la direction générale de Soignies. » A 19 h. 30, le général Joffre téléphonait au général Lanrezac : « Je vous laisse absolument juge du moment où il conviendra de commencer votre mouvement offensif. »

La 5^e armée était alors en pleine période de réunion. Le 20 août, deux de ses corps, le 3^e et le 10^e, étaient en ligne sur la Sambre ; mais le 1^{er} était occupé à garder les passages de la Meuse, attendant d'être relevé par la division de réserve Bouttegourd, tandis qu'à gauche le 18^e corps achevait ses débarquements et marchait sur Thuin, qu'il atteignit le 21 à midi. En arrière, deux divisions de réserve, la 53^e et la 69^e, étaient concentrées dans la région Vervins-Hirson. En avant, le corps de cavalerie Sordet tenait le canal de Charleroi à Bruxelles et couvrait la réunion de l'armée Lanrezac et de l'armée britannique. Celle-ci, qui comprenait deux corps et une division de cavalerie, sous les ordres de sir John French, terminait sa concentration vers Cambrai et le Cateau, dans la journée du 21 ; le 22, sir John French la portait en avant, pour prendre position à la gauche de Lanrezac, entre Condé et Binche, sur un front d'une quarantaine de kilomètres. La 5^e brigade de cavalerie britannique avait poussé jusqu'à Soignies ; le reste de la division de cavalerie était en réserve derrière l'aile gauche. Quant à l'armée belge, le roi Albert l'avait repliée le 19 sur les forts d'Anvers ; à partir de ce jour, le contact avec le corps de cavalerie français avait été perdu.

Cependant les deux armées d'aile droite allemande, la 1^{re} von Kluck, et la II^e von Bülow, débouchaient du front Bruxelles-Namur, et, conversant vers le Sud, arrivaient à la rencontre, celle-là de l'armée britannique, celle-ci de l'armée Lanrezac.

Le général Lanrezac comptait attaquer le 23, quand le

18^e corps aurait rejoint, quand l'armée britannique serait en ligne à sa gauche, et quand l'armée Langle de Cary aurait eu le temps de progresser à sa droite. Il comptait alors manœuvrer par sa droite avec le 1^{er} et le 10^e corps renforcés, tandis que son centre et sa gauche fixeraient l'ennemi. Le 21 au matin, il donna donc l'ordre à l'armée de prendre, en attendant, une position défensive à cinq ou six kilomètres au Sud de la Sambre, sur la ligne Fosse-Naisines. Par une singulière coïncidence, le général von Bülow comptait aussi attaquer le 23.

Mais, dès le 21, les avant-gardes de von Bülow prennent contact sur la Sambre vers 13 heures avec le 10^e corps, entre 14 et 15 heures avec le 3^e corps. « De Charleroi à Namur, écrit le général Lanrezac, c'est un dédale d'habitations et de verdure, où il n'existe que de rares emplacements découverts, d'ailleurs de faible étendue. Une troupe qui doit se battre dans ce maquis n'a pas à compter sur un appui bien efficace de son artillerie : les obusiers allemands peuvent encore quelque chose, nos canons de 75 presque rien. » Après avoir forcé les passages de la Sambre, les Allemands s'élèvent sur les crêtes qui la bordent au Sud. Ces combats ne sont de part et d'autre que des affaires d'avant-garde. Les deux corps de gauche de von Bülow y ont seuls pris part, les corps de droite étant encore bien loin dans le Nord-Ouest.

La bataille véritable s'engagea le 22 au matin. Les Français prirent l'initiative de l'attaque. L'ordre donné par von Bülow le 21 au soir prescrivait à la II^e armée de rester au Nord de la Sambre. Mais l'attaque française, mal conduite, ayant été rejetée, le commandant de la II^e armée voulut profiter des circonstances, et il donna l'ordre d'atteindre au Sud de la Sambre la région de Mettet. La journée se décompose donc en une offensive française, suivie d'une offensive allemande. En fin de combat, les deux corps français engagés étaient rejetés, la droite au Sud de Fosse, la gauche sur la ligne Gerpennes-Naisines. En somme, les troupes se sont fait ramener à peu près sur la ligne que l'ordre du 21 leur prescrivait de tenir.

Le 23, les deux armées sont au complet et alignent chacune quatre corps. Dans l'Est du champ de bataille, la Garde allemande presse le 10^e corps français; mais, plus à droite encore, le 1^{er} corps français, commandé par le général Franchet d'Esperey, se déploie sur le flanc de la Garde, et son artillerie ouvre un feu intense. Il est 13 heures, son infanterie va déboucher, quand tout à coup une grave nouvelle arrive au général Franchet d'Esperey. Des Saxons, mal contenus par les réservistes de la division Bouttegourd, ont passé la Meuse derrière lui et occupé le plateau d'Onhay.

Que s'est-il passé de ce côté? C'est la III^e armée allemande, commandée par le général von Hausen, qui intervient le long de la Meuse, par son XII^e corps, entre Houx et les Rivages. Immédiatement, le gros du 1^{er} corps, qui faisait face à l'Ouest pour attaquer la Garde, est ramené face à l'Est pour soutenir la division Bouttegourd et interdire le passage de la Meuse. L'incident d'Onhay ne fut d'ailleurs qu'une alerte. Les éléments saxons qui y étaient entrés ne débouchèrent pas et se dérobèrent pendant la nuit.

Malheureusement, à la gauche de l'armée, une division du

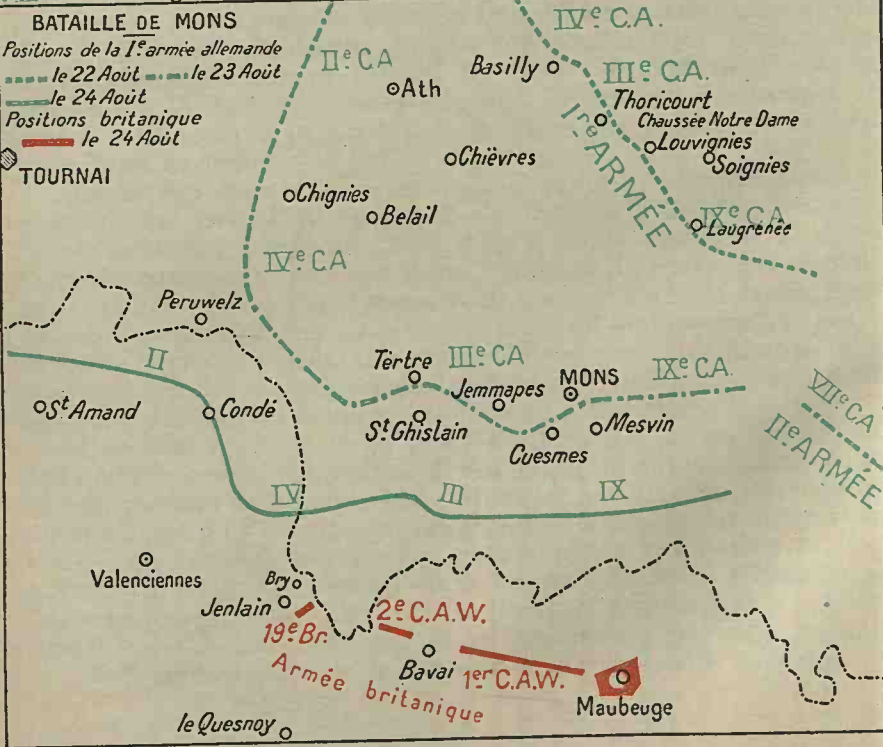
BATAILLE DE CHARLEROI

Positions franco-britanniques
 le 23 Août à 21 heures
 Positions de la 11^e armée allemande
 le 24 Août



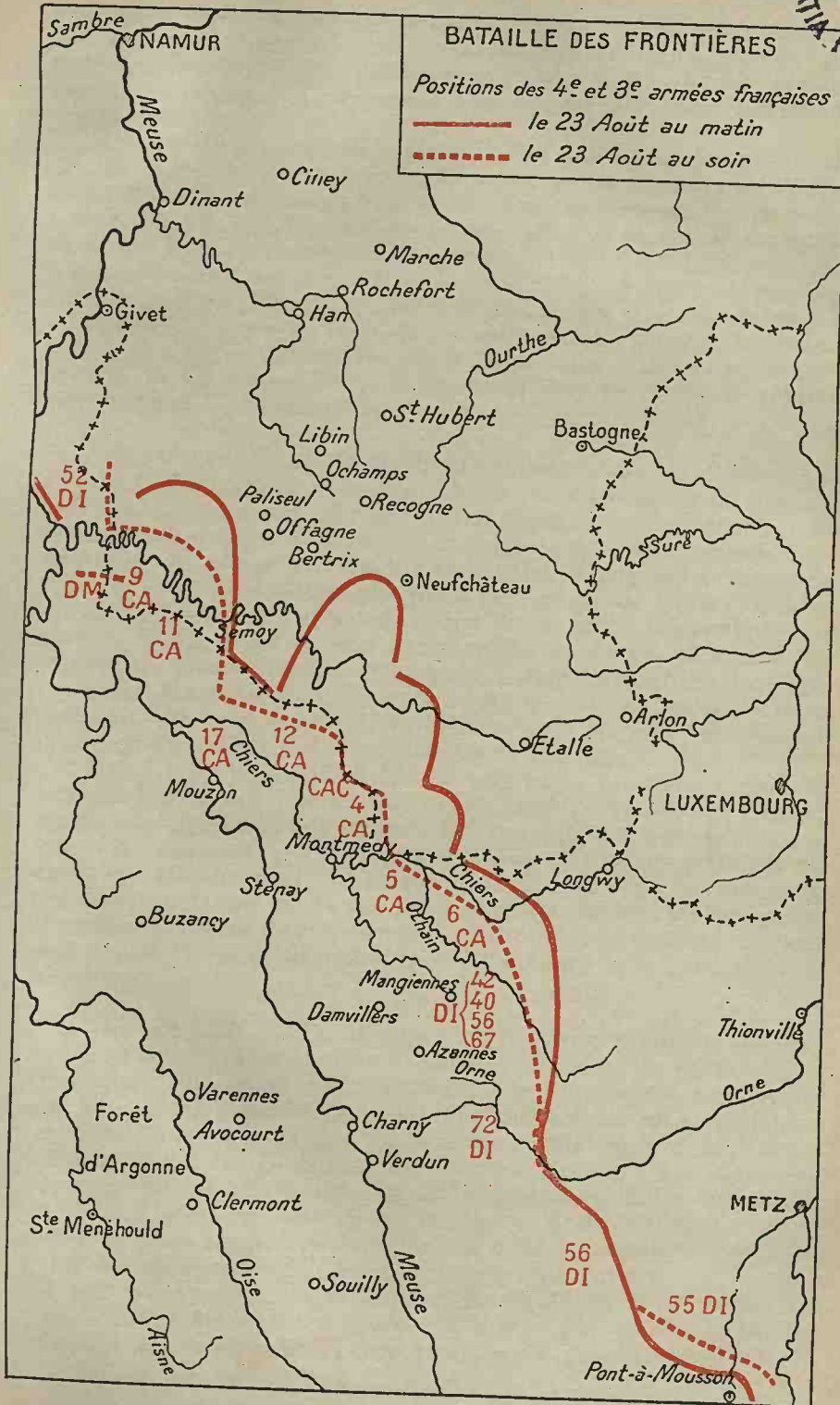
BATAILLE DE MONS

Positions de la 1^{re} armée allemande
 le 22 Août le 23 Août
 le 24 Août
 Positions britannique
 le 24 Août



BATAILLE DES FRONTIÈRES

Positions des 4^e et 3^e armées françaises
 ——— le 23 Août au matin
 - - - - - le 23 Août au soir



3^e corps se laissa surprendre par une attaque qui la rejeta jusque sur Chastres. Le 18^e corps, qui formait l'extrême-gauche, se trouva découvert et fut obligé de replier sa droite, tandis que sa gauche continuait à contenir les attaques du VII^e corps allemand sur la Sambre.

En fin de journée, la situation n'est pas mauvaise au 1^{er} et au 10^e corps ; mais, à gauche, le 3^e corps est dans un désordre complet ; le 18^e est découvert à droite et son chef, le général de Mas-Latrie, est très inquiet. D'autre part, le général Lanrezac sait qu'à sa droite l'armée Langle de Cary battue recule sur la Meuse ; les forts de Namur ont été pris et la ville a été occupée ; à gauche, le maréchal French est attaqué par des forces très supérieures à celles qu'il attendait. Dans ces conditions, le général Lanrezac prend le parti de la retraite, et, le 23 au soir, il donne à l'armée l'ordre de se mettre en marche avant le jour et de se replier sur la ligne Givet-Maubeuge.

VII. L'offensive de la droite allemande : bataille de Mons. —

Pendant ce temps, la I^{re} armée allemande, aux ordres du général von Kluck, attaquait l'armée britannique. Le 22, les têtes de colonne allemandes avaient été engagées contre la cavalerie britannique, qui s'était retirée sur la gauche, dégageant le front de l'armée. Le 23, von Kluck attaqua à la hauteur de Mons et enleva un saillant entre les deux divisions du 2^e corps britannique. Le général Smith Dorrien, qui commandait ce corps, décida de se replier d'environ 5 kilomètres pour éviter la rupture. Le repli fut exécuté sans difficulté ; à 22 h. 20, le général Smith Dorrien signalait que tout était calme. Le 1^{er} corps en échelon refusé à droite du 2^e, n'avait pas été sérieusement engagé.

Mais, à 23 h. 30, sir John French reçut un télégramme du général Joffre, qui l'avertissait de la force présumée de l'armée allemande qui attaquait l'armée britannique. Le commandement français l'estimait à trois corps d'armée et à deux divisions de cavalerie. D'autre part, à 1 heure du matin, sir John French reçut des renseignements sur la situation générale des armées françaises et particulièrement de la 5^e armée à sa droite. A ce moment, il avait déjà donné l'ordre de se replier le 24 à l'aube sur la position Jeulain-Maubeuge.

VIII. Le repli. — Le 24 août, à 9 h. 35 du matin, le général Joffre écrivait au ministre : « ... Force est donc de se rendre à l'évidence. Nos corps d'armée, malgré la supériorité numérique qui leur avait été assurée, n'ont pas montré en rase campagne les qualités offensives que nous avaient fait espérer les succès partiels du début... Nous sommes donc condamnés à une défensive appuyée sur nos places fortes et sur les grands obstacles du terrain, en cédant le moins possible de territoire. Notre but doit être de durer le plus longtemps possible en nous efforçant d'user l'ennemi et de reprendre l'offensive le moment venu. »

En conséquence, dans la matinée du 24, le commandant en chef ordonna au commandant de la 3^e armée de se retirer sur les positions organisées Montmédy-Azannes. A gauche, la 4^e armée

tiendra les hauteurs de la rive droite de la Meuse entre Mouzon et Stenay; à droite, l'armée de Lorraine tiendra les Hauts-de-Meuse.

Tandis que le centre, ainsi établi sur la Meuse, servira de pivot, l'aile gauche continuera son repli. La 5^e armée manœuvrera en retraite, la gauche appuyée à Maubeuge, la droite aux massifs boisés des Ardennes, où elle se liera avec la cavalerie de la 4^e armée vers Rocroi et Rimogne.

La mission de l'armée britannique sera de retarder la marche des forces ennemies entre Valenciennes et Maubeuge. En présence de forces supérieures, elle pourra se retirer en direction générale de Cambrai, sa gauche sur la Sensée et le canal qui la redouble d'Arleux à Denain, sa droite vers le Cateau.

A la gauche des Britanniques, des divisions territoriales, sous les ordres du général d'Amade, tendront un barrage entre Valenciennes et Arras, couvertes elles-mêmes par le corps de cavalerie qui renseignera sur la marche de l'aile droite ennemie et cherchera à la retarder. Deux divisions de réserve seront amenées dans la nuit du 24 au 25 en renfort au général d'Amade.

En résumé, le 24 au matin, l'Etat-Major français ordonne le repli sur la ligne générale Arras-Verdun, dans l'ordre suivant : divisions d'Amade entre Arras et Valenciennes, le corps de cavalerie en avant; armée britannique entre Valenciennes et Maubeuge; armée Lanrezac entre Maubeuge et Rocroi; armée de Langle de Cary entre Rocroi et Stenay; armée Ruffey entre Montmédy et le Nord de Verdun; armée de Lorraine sur les Hauts-de-Meuse, de part et d'autre de Verdun.

CHAPITRE V

La Marne.

I. *L'instruction générale n° 2.* — II. *La retraite britannique.* — III. *La bataille de Guise.* — IV. *La situation le 2 septembre.* — V. *Le glissement devant Paris.* — VI. *L'offensive française.* — VII. *Les préparatifs de la bataille.* — VIII. *L'ordre allemand du 4.* — IX. *La bataille de l'Ourcq.* — X. *La défaite de la II^e armée allemande.* — XI. *La tentative de la III^e armée allemande.* — XII. *La bataille du Kronprinz.* — XIII. *La bataille du Grand-Couronné.*

I. *L'instruction générale n° 2.* — L'échec du centre, le danger d'enveloppement que court la gauche contraignent le 24 août le général Joffre à dérober cette aile gauche en pivotant sur la droite. Mais, tout en reculant, il monte une nouvelle manœuvre qu'il expose dès le lendemain dans l'instruction générale n° 2 (25 août, à 22 heures).

L'offensive sera reprise par une nouvelle masse de manœuvre constituée à la gauche sur la Somme et destinée à agir dans le flanc droit de l'ennemi. Cette masse, composée de forces amenées en chemin de fer, comprendra le 7^e corps, 4 divisions de réserve et peut-être un autre corps actif. Elle sera réunie du 27 août au 2 septembre, soit au Nord, soit au Sud de la Somme.

L'instruction indique de quelles positions de fin de repli partira la nouvelle offensive. La bataille envisagée est une bataille Amiens-Verdun, la gauche sur la Somme, le centre appuyé aux plateaux du Soissonnais et à l'Aisne moyenne, la droite en barage entre l'Aisne et la Meuse.

II. *La retraite britannique.* — Ce dessein ne put être réalisé. L'armée britannique avait exécuté dans la matinée du 24 un premier mouvement de retraite, le quartier général du 2^e corps s'établissant à Ham, celui du 1^{er} corps à Riz-de-l'Érelle. A 15 heures, sir John French ordonna un nouveau repli sur la ligne Cambrai-le Cateau. Ce repli s'exécuta le 25 (1).

Or, von Kluck pensait qu'au lieu de se retirer sir John French livrerait le 25 une seconde bataille sur la ligne Maubeuge-Valenciennes. Il avait donc pris des dispositions, non pour une poursuite, mais pour une attaque. Le IV^e corps et le III^e, attaquant de front, devaient franchir à 5 heures du matin la ligne Onaïng-Athis ; le IX^e corps à gauche les couvrait vers Maubeuge ; le II^e à droite, en échelon avancé, dessinait un mouvement enveloppant par la

(1) Dans la nuit du 24 au 25, une nouvelle division, la 4^e, avait pris position à la gauche de l'armée, vers Cambrai.

forêt de Raismes et arrivait dans le Sud de Valenciennes. Le II^e corps de cavalerie, qui avait exécuté un raid lointain dans le Nord-Ouest, sur Courtrai, n'avait été récupéré par la I^{re} armée que le 24 au soir. Il lui fut prescrit de se porter au Sud de Denain, pour couper aux Anglais la retraite vers l'Ouest.

Von Kluck se considérait comme assuré d'envelopper la gauche anglaise. Comme on vient de le voir, sir John French se déroba le 25 au matin. Von Kluck en fut informé à 8 heures du matin et crut que les Anglais se retireraient sur Maubeuge, c'est-à-dire vers le Sud-Est. Il prit immédiatement ses dispositions en conséquence, en portant son corps de droite, le II^e, non plus sur la forêt de Raismes, mais en plein Sud sur le Cateau.

Dans la matinée, il s'aperçut qu'il se trompait et que les Anglais se repliaient, non pas au Sud-Est sur Maubeuge, mais au Sud, leur gauche marchant sur Solesmes. Il reporta donc encore une fois le II^e corps plus à droite, à l'Ouest de la route Valenciennes-Solesmes. Cette route fut donnée au IV^e corps qui atteignit à Solesmes le 2^e corps de sir Horace Smith Dorrien. Celui-ci se laissa fixer et se battit sur place toute la journée. Le soir, von Kluck, qui croyait la ville prise, arriva de sa personne, en automobile, lanternes éteintes, et se trouva au milieu des chaînes de tirailleurs encore engagés. Il eut beaucoup de peine à faire demi-tour et alla coucher à trois kilomètres en arrière à Haussy. Les Anglais purent enfin se décrocher dans l'obscurité avec une perte de 14.000 hommes.

Le 25, en fin de journée, le II^e corps de cavalerie, qui avait eu affaire aux territoriaux français du général d'Amade, et le II^e corps avaient atteint la ligne Bouchain-Saulzoir, le IV^e corps Solesmes-Landrecies, le III^e corps Maroilles-Aulnoye. Le IX^e corps entourait Maubeuge par l'Ouest.

Appuyons maintenant à l'Est, où l'armée Lanrezac a devant elle l'armée Bülow.

Le 25 août, le général von Gallwitz annonçait, que sauf quelques forts du front Sud-Ouest, la place de Namur était en son pouvoir. Dès le 24, la garnison belge avait essayé de s'échapper ; mais la 1^{re} division du corps de la Garde avait attaqué la colonne et l'avait rejetée sur la III^e armée, qui en prit la plus grande partie.

Les têtes de la II^e armée devaient franchir le 25, à 8 heures du matin, la ligne Haxtes-Jamagne. Cependant, sur la droite s'élevait un nouvel obstacle : la place de Maubeuge. Bülow la fit attaquer par trois divisions et l'artillerie lourde rendue disponible par la chute de Namur. Une autre division contournerait le front Sud de Maubeuge pour se porter, en direction d'Aulnoye, dans le dos des Anglais qui se retiraient devant von Kluck. Le I^{er} corps de cavalerie devait également se porter par Aulnoye sur la ligne de retraite britannique. A gauche de la II^e armée, la III^e devait franchir le 25 au matin la ligne Philippeville-Vireux, la droite marchant de Philippeville sur Mariembourg.

En face de Bülow, la 5^e armée française était établie le 24 au soir sur la ligne Givet-Maubeuge. Le 25, elle se retire sur la ligne Avesnes-Mariembourg. Mais elle s'y trouve découverte à droite par la 4^e armée, et à gauche par l'armée britannique qui s'est

repliée ce jour-là sur la ligne Cambrai-le Cateau. Le général Lanrezac ordonne donc pour le 26 la retraite sur l'alignement de ses voisins, la gauche au Cateau, la droite à Rocroi.

Cependant sir John French, après l'affaire du 25, ne se jugeant pas en sûreté, ordonna de son côté de reprendre le mouvement le 26 à l'aube et de se retirer derrière la Somme. Puis, dans la journée du 26, il jugea impossible de se rétablir derrière la Somme et il ordonna la retraite jusqu'à l'Oise sur la ligne la Fère-Noyon. L'armée britannique y arriva le 28.

Le général Lanrezac, en apprenant le 26, à 15 heures, ce nouveau repli, décida de replier lui-même son armée, le 27, une quinzaine de kilomètres plus loin qu'il n'avait pensé d'abord, derrière la coupure de la haute Oise et du Thon, sur la ligne Guise-Aubenton.

III. La bataille de Guise. — Le 27, pendant que l'armée exécute ce mouvement, le général Lanrezac apprend qu'à sa gauche les Anglais se retirent derrière l'Oise entre Noyon et la Fère, tandis qu'à sa droite la 4^e armée a dû resserrer sa gauche sur Mézières, ouvrant un trou entre elle et lui. Il prépare donc un nouvel ordre de repli de la 5^e armée, pour le 28, sur la ligne Ribémont-Montcornet. A ce moment, il reçoit du Grand Quartier l'ordre de faire face à l'Ouest, et d'attaquer sur Saint-Quentin, dans le flanc de von Kluck qui presse les Anglais.

Le Grand Quartier français était rempli d'espérance. Von Kluck avait maintenant devant lui les Anglais, sur son flanc gauche Lanrezac et sur son flanc droit la nouvelle masse de manœuvre, la 6^e armée, c'est-à-dire le 7^e corps qui vient de débarquer à Amiens, des divisions de réserve, les divisions de cavalerie Sordet et 4 bataillons de chasseurs. Entouré de trois côtés, von Kluck semblait s'être engagé de la façon la plus téméraire. Il avait marché, le 27, de la ligne Hermies-Reumont sur la ligne Manancourt-Bellicourt.

Le général Lanrezac jugeait son armée hors d'état d'exécuter cette offensive. Il voulait se reconstituer au Sud de Laon. « Joffre, qui ne veut en ce moment souffrir aucun retard, a considéré cette proposition comme un signe de défaillance. Il a donné au général Lanrezac l'ordre formel de prendre l'offensive dans la région de Guise ; il l'a expressément menacé de le faire fusiller en cas de désobéissance et d'hésitation ; et il s'est porté lui-même, de sa personne, sur le théâtre des opérations (1). »

Lanrezac ordonna donc pour le 28 au 3^e et au 13^e corps de se porter sur l'Oise, entre Origny et Moy, face à l'Ouest, pour déboucher contre von Kluck, tandis que le 10^e corps restera en flanc-garde, face au Nord, pour contenir von Bülow, qui poursuit mollement. La cavalerie du général Abonneau et la division Buttégourd feront à droite la liaison avec la 4^e armée. Le 1^{er} corps sera en réserve à Sains. Ces mouvements s'exécutèrent le 28.

La situation était déjà toute différente : à l'Ouest, von Kluck, pendant sa marche du 27, avait bousculé des fractions de la 6^e armée, à Guyencourt et à Bus. Il avait maintenant devant lui

(1) R. Poincaré, *L'Invasion*, Paris, 1928, p. 206.

l'obstacle de la Somme. « La Somme et son canal latéral, en aval de Péronne, constituent, écrit-il, de sérieux obstacles. Les deux cours d'eau, larges chacun de 15 mètres, sont coupés par des prairies touffues et des étangs marécageux. Les hauteurs du Nord sont loin de la rive, par conséquent l'artillerie aura peu d'efficacité contre la rive Sud... »

Il donna néanmoins à son armée l'ordre d'aborder la Somme : à droite, le II^e corps de Corbie à Bray, le IV^e corps de réserve à Cappy et à Eclusiers, le IV^e de Feuillères à Péronne, le III^e au Sud de Péronne, à Brie et Saint-Christ. Le IX^e, qui était en échelon refusé, devait passer le lendemain, plus au Sud encore, à Falvy et Béthancourt. En d'autres termes, la I^e armée, talonnant l'adversaire en retraite, enveloppait la boucle de la Somme, avec l'espoir de l'y surprendre.

Or, pendant que von Kluck se préparait à saisir la boucle de la Somme, les Anglais n'étaient plus devant lui. A force de serrer sur leur droite pour se coller à l'armée Lanrezac, ils avaient fini par sortir de la zone de marche de von Kluck et par se jeter dans celle de von Bülow. Le 28, aidée par les combats livrés par l'armée d'Amade, l'armée de sir John French arrivait sur la ligne Noyon-la Fère. Juste devant elle, Bülow avait sa droite à Ham, tandis que sa gauche était bien loin en arrière, à Guise. On comprend que, dans ses ordres pour le 29, Bülow ait prescrit à sa droite de rester immobile, tandis que le centre attaquerait sur l'Oise de part et d'autre de la Fère, et que la gauche, passant l'Oise des deux côtés de Guise, se porterait à trois lieues en avant.

Les deux adversaires, Bülow et Lanrezac, allaient donc marcher le 29 à la rencontre l'un de l'autre. Bülow avait devant lui l'armée britannique en même temps que l'armée Lanrezac. Le général Haig, commandant le corps de droite britannique, à la Fère, proposa spontanément de prendre part à l'action. Le maréchal French s'y opposa. Toute l'armée britannique étant arrivée le 28 sur la ligne la Fère-Noyon, sir John French lui donna repos pour le 29. Il fut troublé dans ce dessein par l'ennemi qui le rejoignit. Quoique la 5^e armée française attaquât ce jour-là sur sa droite, il décida alors de reculer sur l'Aisne, et, à la fin de l'après-midi, l'armée anglaise commença un nouveau repli qui l'amena à quelques kilomètres au Nord de la ligne Compiègne-Soissons.

On était donc bien loin de cet encerclement de von Kluck rêvé par le Grand Quartier. Von Kluck, ayant le 27 et le 28 écarté l'armée d'Amade, était maître le 28 au soir de la boucle de la Somme autour de Péronne, de Feuillères à Saint-Christ. Il n'avait pas un Anglais devant lui, l'armée French étant à deux étapes dans le Sud-Est. Déjà von Kluck pense à faire une conversion vers le Sud-Est pour couper de Paris les forces anglo-françaises. Mais le soir du 28 il reçoit de la Direction Suprême une « Instruction générale pour la suite des opérations », datée du 27. Il lui était prescrit de marcher à l'Ouest de l'Oise sur la basse Seine (1). Il devait donc incliner, non pas au Sud-Est, mais au Sud-Ouest. Il

(1) Il était prescrit à la II^e armée d'attaquer la Fère, ce qui était justement l'intention de Bülow. De là, il devait marcher sur Paris.

se porta dans cette direction, face à l'Avre, sur la ligne Villers-Bretonneux-Nesle, où il fut engagé toute la journée du 29 avec l'armée d'Amade.

Les Anglais au loin, von Kluck occupé dans la boucle de la Somme contre d'Amade, la journée du 29 fut donc sur l'Oise un duel entre l'armée Bülow et l'armée Lanrezac, sans rapport avec le dessein du commandement français. Les deux adversaires marchaient à la rencontre l'un de l'autre, manœuvrant chacun par leur gauche. Lanrezac, qui comptait se flanc-garder simplement par son 10^e corps, face au Nord, vers Guise, fut attaqué dans cette direction par le X^e corps allemand et par la Garde. La nécessité de défendre sa droite lui interdit de poursuivre l'attaque de sa gauche sur Saint-Quentin. Le 18^e corps resta chargé d'observer cette ville, tandis que tout le reste de l'armée se portait face au Nord, la division de cavalerie Abonneau et la division Bouttegourd manœuvrant dans le flanc gauche de l'adversaire, par Vervins.

La bataille se livre donc en potence, face au Nord de Vervins à Guise, face à l'Ouest devant Saint-Quentin. Sur le front Guise-Vervins, la Garde et le X^e corps allemands sont bousculés et repassent l'Oise le 30 au matin ; mais, en direction de Saint-Quentin, les divisions de réserve Valabrègue ont été rejetées derrière l'Oise et le 18^e corps a suivi le mouvement le 29 au soir.

Dans cette même soirée du 29, Bülow demanda l'aide de son voisin von Kluck. Cette aide était prévue par l'Instruction générale du 27. D'autre part, après le rude engagement du 29, l'armée d'Amade avait été rejetée sur la rive gauche de l'Avre. Von Kluck n'hésita pas à changer la direction de son armée, et à la reporter du Sud-Ouest au Sud, la gauche sur Guiscard, la droite sur Roye.

La bataille était décidée avant que ce mouvement fût exécuté. Un radio de Bülow arriva le 30 à 5 h. 55 : « Ennemi complètement battu, disait le commandant de la II^e armée ; de gros éléments reculent sur la Fère. »

En effet, dans la journée du 30, le général Lanrezac avait appris à la fois qu'à sa droite la 4^e armée se repliait sur Rethel, et qu'à sa gauche les Anglais se repliaient sur l'Aisne. Il prescrivit alors à son armée de se replier sur la Serre et la Souche, de façon à se reformer le 31 derrière ces rivières.

Le 31, la 5^e armée est donc en avant de Laon, sa droite couverte par les marais de Sissonne, sa gauche au saillant Nord de la forêt de Saint-Gobain. Mais Lanrezac a maintenant contre lui les deux armées Kluck et Bulow. Le 31 au soir, l'armée Kluck avait sa gauche en échelon avancé sur l'Aisne inférieure ; sa droite, plus en arrière, de Noyon à Ailly-sur-Noye. Tandis que Kluck débordait ainsi le flanc gauche de Lanrezac, les Anglais s'étaient mis de nouveau en retraite le 31 au matin, et le soir l'armée britannique ayant passé l'Aisne s'établissait sur la ligne Crépy-en-Valois-Villers-Cotterets. Or, ce mouvement laissait un vide ouvert sur la gauche de Lanrezac.

Par ce trou, la cavalerie allemande se préparait à passer. Le corps Marwitz, qui était au Nord de Roye, franchit l'Oise à Thourrotte et arriva au voisinage de l'Aisne dans le Nord d'Attichy.

Le corps Richthofen, qui était arrivé le 30 à Noyon, se porta sur Soissons par Ribécourt.

Lanrezac apprend le mouvement de la cavalerie allemande sur sa gauche à la fin de la matinée. Il lance aussitôt pour l'arrêter la brigade d'Afrique du colonel Simon, transportée de Laon en chemin de fer, qui sera appuyée par la cavalerie Abonneau, transportée de la droite à la gauche, tandis que le gros de l'armée se dérobera au plus vite derrière l'Aisne. La manœuvre réussit. La cavalerie allemande, qui est elle-même épuisée, s'arrête devant la brigade Simon.

Tandis que ces événements se passent à l'aile gauche, les armées du centre, 4^e et 3^e, placées au pivot du mouvement, reculent lentement.

La 4^e armée est le 26 derrière la Meuse, où elle tient le 27 et le 28, contre-attaquant l'ennemi qui essaie de déboucher de la rivière. Le 28 au matin, le général Joffre écrit au général de Langle : « Je ne vois pas d'inconvénients à ce que vous restiez sur la Meuse aujourd'hui pour affirmer votre succès, mais il y aura lieu, dès demain matin, de reconstituer vos gros sur les hauteurs du Sud-Ouest de la Meuse. » En conséquence, dans la nuit du 28 au 29, la 4^e armée se dégage et ses arrière-gardes occupent le 29, sans avoir été inquiétées, la ligne Buzancy-le Chesne-Bouvellemont.

La 3^e armée occupait, le 24, la ligne de l'Othain, entre Velosnes et Spincourt. Elle avait devant elle l'armée du Kronprinz, qui manœuvrait par sa gauche pour essayer de déborder la droite française et de la couper de Verdun. La 3^e armée était flanquée sur sa droite par 6 divisions de réserve qui formaient, depuis le 19, l'armée de Lorraine, commandée par le général Maunoury. A 14 heures, ces divisions prennent l'offensive dans le flanc gauche découvert du Kronprinz. Ce flanc gauche était formé par le XVI^e corps et le corps von Oven (33^e division de réserve et 5 brigades de landwehr). L'attaque s'étend à tout le front de l'armée et progresse déjà, quand un ordre du général en chef arrête cette action particulière; conformément au mouvement général, la 3^e armée gagne les positions qui lui ont été assignées sur les Hauts-de-Meuse. Elle y occupe, le 25 au soir, le front Lion devant Dun-Azannes. Le 26, elle repasse la Meuse, sans être inquiétée, et, le 27, elle appuie par sa gauche les contre-attaques de la 4^e armée.

IV. La situation le 2 septembre. — Le 2 septembre, la situation est la suivante. Devant la droite française, de Belfort à Nancy, les VI^e et VII^e armées allemandes se sont retranchées. Au centre, les V^e et IV^e armées allemandes sont en contact avec les 3^e et 4^e armées françaises entre Verdun et Vouziers, comme il était prévu par l'instruction du 25 août. Mais à la gauche alliée la situation reste difficile. La III^e armée allemande a franchi l'Aisne entre Château-Porcien et Attigny. La II^e armée passe l'Aisne dans la nuit du 1^{er} au 2; le 2, elle franchit la Vesle et, à son aile gauche, la Garde entre à Reims.

A l'Ouest, la I^{re} armée a son aile gauche à la Ferté-Milon et son aile droite au Sud de Senlis. Un combat a eu lieu à l'Est de

cette ville entre le II^e corps et une division française, soutenue par une division de cavalerie anglaise : elles ont été ramenées sur Mouteby. Entre la I^e et la II^e armée, la cavalerie allemande pénètre, le 2 au soir, jusque devant Château-Thierry.

Du côté allié, l'aile gauche de la 4^e armée forme depuis le 29 un groupement spécial, qui prend le nom de 9^e armée et qui est commandé par le général Foch. Le 2 septembre, la 9^e armée a sa gauche sur le front Nord de Reims, en liaison avec la 5^e armée. Celle-ci a sa droite au Nord de la Vesle, en aval de Reims, sa gauche en échelon refusé derrière l'Ourcq, de Fère-en-Tardenois à Oulchy-le-Château. La liaison entre la 5^e armée et les Anglais est faite par un corps de cavalerie créé le 1^{er} septembre et placé sous les ordres du général Conneau. Il a sa tête au Sud de Château-Thierry. L'armée britannique borde la Marne, derrière laquelle elle se prépare à passer. Enfin, à gauche des Anglais, la 6^e armée s'est retirée au Nord du camp retranché de Paris, son quartier général à Ecoen. Le camp retranché est mis ce jour-là sous les ordres du général Galliéni.

Le général en chef trouve la situation trop aventurée pour reprendre l'offensive. Un récit des opérations envoyé le 21 septembre au ministre de la Guerre et composé au Grand Quartier s'exprime ainsi :

« Accepter la bataille immédiate avec l'une quelconque de nos armées entraînerait fatalement l'engagement de toutes nos forces, et la 5^e armée se trouverait fixée dans une situation que la marche de la I^e armée allemande, préparée et facilitée par l'incursion du corps de cavalerie, rend des plus périlleuses.

« Le moindre échec courrait le risque de se transformer en une déroute irrémédiable, au cours de laquelle les restes de nos armées seraient rejetés loin du camp retranché de Paris et complètement séparés des forces anglaises.

« Les troupes, qui ont constamment combattu, sont d'ailleurs fatiguées, ont besoin de combler les vides produits dans leurs rangs, et les commandants d'armées, consultés, ne sont pas favorables à l'idée d'un engagement général immédiat. »

Le général Joffre décide donc de prendre encore du champ, et, le 1^{er} septembre, par instruction générale n^o 4, il prescrit :

« Malgré les succès tactiques obtenus par les 3^e, 4^e et 5^e armées dans la région de la Meuse et à Guise, le mouvement débordant effectué par l'ennemi sur l'aile gauche de la 5^e armée, insuffisamment arrêté par les troupes anglaises et la 6^e armée, oblige l'ensemble de notre dispositif à pivoter autour de sa droite. Dès que la 5^e armée aura échappé à la menace d'enveloppement prononcée sur sa gauche, l'ensemble des 3^e, 4^e et 5^e armées reprendra l'offensive. »

Le lendemain 2 septembre, le général en chef se décide à un nouveau recul et une note pour les commandants d'armée indique une ligne de fin de repli sensiblement différente de celle qui était fixée par l'instruction de la veille. En particulier à l'aile droite, l'abandon de l'Argonne et de Verdun est prévu, l'armée se retirant sur la ligne Pont-sur-Yonne-Nogent-sur-Marne-Arcis-sur-Aube-Brienne-Joinville. Deux corps d'armée prélevés sur les armées de

l'Est renforceront l'aile droite. Ces renforts reçus, on passera à l'offensive. L'aile gauche est couverte par toute la cavalerie disponible, qui tiendra la Seine entre Montereau et Melun. Au delà de la cavalerie, l'armée anglaise occupera le fleuve de Melun à Juvisy et participera à l'attaque générale. Elle se liera par sa gauche au camp retranché, dont la garnison agira en direction de Meaux.

V. *Le glissement devant Paris.* — Le 3 septembre, vers midi, les avions et les reconnaissances de cavalerie du camp retranché de Paris signalaient que le corps de droite de von Kluck, arrivé à Senlis, au lieu de continuer sa marche sur la capitale, obliquait au Sud-Est. Ce mouvement fut connu du général Gallieni à 18 h. 30. Il le porta le soir même à la connaissance des forces du camp retranché au début de l'ordre qu'il donnait pour le lendemain 4.

« Un corps d'armée allemand, vraisemblablement le II^e, s'est porté de Senlis vers le Sud, mais n'a pas poursuivi son mouvement sur Paris et paraît avoir obliqué vers le Sud-Est. D'une manière générale, les forces allemandes qui se trouvaient en face de la 6^e armée paraissent s'être orientées vers le Sud-Est. »

Que s'était-il passé ?

Le 1^{er} septembre, à 10 h. 15 du soir, von Kluck avait donné à son armée les ordres d'attaque pour le lendemain contre l'armée anglaise, qu'il croyait trouver devant lui, sur une ligne Sud de Verberie-forêts de Crépy et de la Ferté-Milon. Mais les Anglais se dérochèrent et, le 3, ils étaient au Sud de la Marne, sur la ligne Lagny-Signy-Signets. « Il ne fallait plus compter obtenir un succès décisif sur les Anglais, écrit von Kluck. Aussi fut-il décidé de faire marcher les deux corps d'armée de l'aile gauche, les III^e et IX^e, dans la direction générale de Château-Thierry contre le flanc des Français qui se repliaient devant la II^e armée. » En d'autres termes, renonçant à poursuivre les Anglais hors d'atteinte, von Kluck se retournait contre la 5^e armée et tentait d'en envelopper le flanc gauche.

Le 2, à 2 heures de l'après-midi, il ordonna donc au III^e et au IX^e corps de se porter sur Château-Thierry. A leur droite, le IV^e corps devait s'avancer sur la Théroanne; le II^e nettoierait la région de Senlis.

Mais, dans la nuit du 2 au 3, arrive, de la Direction Suprême, une nouvelle instruction, n^o 2220, d'une importance capitale. Le commandement allemand prescrit à ses armées de droite de refouler les Français au Sud-Est, de manière à les couper de Paris. La II^e armée doit marcher en tête; la I^e doit la suivre en échelon refusé et protéger le flanc du dispositif.

Or, le 2 au soir, von Kluck était, non pas en arrière, mais en avant de Bülow. Ses avant-gardes étaient sur la ligne Pontarmé-la Ferté-Milon, tandis que la droite de Bülow venait seulement de passer l'Aisne à Soissons. Si von Kluck attend que von Bülow se porte à sa hauteur, puis le dépasse, il est évident que les Français échapperont, et que le point principal de l'instruction, c'est-à-dire le refoulement des Français vers le Sud-Est, ne sera pas exécuté. Il se décide donc à désobéir à la lettre pour obéir à l'esprit. Il laisse, pour surveiller Paris, le IV^e corps de réserve à l'Ouest de Senlis, le II^e corps et le corps de cavalerie à Nanteuil-le-Haudoin.

Ces trois corps sont en position d'attente. Les trois autres, IV^e, III^e et IX^e, sont lancés la gauche en avant, si fougueusement que, le 3, le IX^e a franchi la Marne à Château-Thierry et que sa division de tête est engagée sur les hauteurs au Sud-Est de la ville.

Les renseignements de Galliéni, confirmés par ceux de la 5^e armée et de l'armée britannique, parvinrent à Joffre le 3 dans la soirée. Dans la nuit du 3 au 4, Joffre écrit à Galliéni que « dès maintenant une partie des forces actives du général Maunoury peut être poussée vers l'Est, comme menace sur la droite allemande, afin que la gauche anglaise se sente appuyée de ce côté ». Le 4, à 9 heures du matin, Galliéni à son tour écrit au général Maunoury, commandant la 6^e armée : « En raison du mouvement des armées allemandes qui paraissent glisser en avant de votre front dans la direction du Sud-Est, j'ai l'intention de porter votre armée en avant dans leur flanc, c'est-à-dire dans la direction de l'Est, en liaison avec les troupes anglaises. » Il ordonne de tenir les troupes prêtes à marcher l'après-midi du même jour et à entamer le mouvement général le lendemain 5.

VI. L'offensive française. — Dans cette même journée du 4, le Grand Quartier Général français prend lui-même la résolution de passer à la contre-offensive sur tout le front. Cette résolution est fondée sur deux faits :

1^o La manœuvre enveloppante de l'adversaire sur notre aile gauche a échoué. En effet, la 5^e armée s'est mise en sûreté le 3 au Sud de la Marne et, le 5, sur la ligne Sézanne-Courchamps, elle est prête à aborder de front l'ennemi. Elle est couverte à gauche par un flanc offensif, formé de l'armée anglaise et de la 6^e armée, celle-là au Sud de la Marne, celle-ci au Nord, toutes deux ayant la possibilité d'attaquer face à l'Est, en direction générale de Meaux.

2^o Le transfert de forces de l'aile droite à l'aile gauche et au centre va être terminé le 6. Les dernières unités transportées sont le 15^e corps par la voie de terre, le 21^e, une division du 9^e, les 8^e et 10^e divisions de cavalerie par voie ferrée. Ces unités ont été prélevées sur les 1^{re} et 2^e armées, au profit de la 3^e, de la 4^e et de la 9^e. D'autre part, une division du 6^e corps (la 42^e) a été prélevée sur la 3^e armée au profit du centre. Enfin, les divisions de réserve qui tenaient les Hauts-de-Meuse ont rejoint la 3^e armée et prendront part avec elle à la bataille décisive.

Le général Joffre signe donc le 4 au soir, les instructions aux armées, sur les dispositions à prendre dans la journée du 5, pour partir à l'attaque le 6. L'ensemble de ces dispositions forme l'ordre général n^o 6.

L'idée de la manœuvre est la suivante. L'armée française exécutera une double attaque enveloppante aux deux ailes. A l'aile gauche, la 5^e armée attaquera face au Nord, tandis que l'armée anglaise et la 6^e armée attaqueront face à l'Est dans le flanc de l'ennemi, la première sur Montmirail, la seconde sur Château-Thierry. La 9^e armée couvrira à droite le mouvement de la 5^e, sa droite au Sud des marais de Saint-Gond, sa gauche sur le plateau de Brie au Nord de Sézanne. A l'aile droite, la 4^e armée contiendra de front l'ennemi, que la 3^e armée, débouchant face à l'Ouest, atta-

quera de flanc. L'opération est donc formée de deux attaques symétriques par l'Ouest et par l'Est, sur les deux flancs des armées allemandes, tandis qu'au centre les 5^e, 9^e et 4^e armées agiront de front.

Il restait à décider French qui était très hésitant. Le 4 au soir, l'officier de liaison du Grand Quartier auprès de lui, le colonel Huguet, fit savoir qu'il voulait étudier encore la situation. Le commandant de Galbert, qui portait à French, dans la nuit, l'ordre du 4, ne fut pas reçu. Mais Huguet ne cacha pas à Galbert que le Grand Quartier anglais était peu favorable à l'offensive. Joffre, très inquiet, se rendit lui-même à Melun le 5, vit French et l'exhorta avec véhémence. « L'honneur de l'Angleterre est en jeu, monsieur le maréchal », dit-il en frappant du poing sur la table. French rougit, se tut et murmura : *I will do all my possible*. Joffre demanda ce qu'il disait. Le général Wilson répondit : « Le maréchal a dit oui. »

Le 6, à 7 h. 30 du matin, par message n° 3948, le général Joffre avertit les troupes que le moment n'est plus de regarder en arrière; que tous les efforts doivent être employés à attaquer et repousser l'ennemi; que toute troupe qui ne pourra plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Pour la bataille décisive qui va s'engager, les Allemands ont en ligne, de Paris à Verdun, 44 divisions d'infanterie et 7 de cavalerie, soit environ 900.000 hommes, avec 2.928 canons de campagne et 436 canons lourds; ils disposent d'une vingtaine d'escadrilles de 6 avions. Les Alliés ont 56 divisions d'infanterie et 9 et demie de cavalerie, soit 96.000 Britanniques et 986.000 Français, avec 3.000 canons, dont 184 lourds. L'aviation compte 18 à 19 escadrilles, dont 4 britanniques. Les Alliés ont donc une supériorité numérique, particulièrement marquée à l'aile occidentale où se déroulera l'action principale.

Le quartier général allemand est à Luxembourg, à 180 kilomètres du front. Le quartier général français est à Châtillon-sur-Seine, à la hauteur du centre de la bataille, à une distance de 100 à 150 kilomètres du front.

VII. Les préparatifs de la bataille. — Le 5, la I^e armée allemande, croyant toujours envelopper notre aile gauche, franchit le Grand-Morin entre Chauffry et Esternay. La II^e apparaît vers midi sur la ligne Champaubert-Vertus. La III^e et la IV^e armée atteignent le front Châlons-Bussy-le-Repos. La V^e armée descend des deux côtés de l'Argonne et atteint la ligne Possesse-Triaucourt-Julvecourt.

Dans cette même journée du 5, l'aile gauche alliée exécute les mouvements préparatoires qui doivent l'amener sur ses emplacements de départ pour l'offensive du 6. La 5^e armée n'a qu'à resserrer légèrement sur sa gauche et s'établir sur le front Courtacon-Sézanne. L'armée britannique était le 3 au sud de la ligne Marne-Petit-Morin. Devant le glissement de von Kluck, le maréchal, d'abord enclin à se porter offensivement vers l'Est, se reprit, sur les conseils de son chef d'état-major, le général Murray. Il se reprit si bien qu'il donna repos aux troupes pour le 4, avec ordre de se tenir prêtes à exécuter au premier signal leur retraite derrière la Seine. Et, le 4, il ordonna pour le 5 le repli sur la ligne Ormeaux-Ozoir.

On a vu que Joffre l'avait décidé dans l'après-midi du 5, à se reporter en avant. Il devait exécuter un changement de front face à l'Est, de façon à atteindre la ligne Coulommiers-Changis. Le maréchal French ne put pas exécuter un mouvement aussi considérable; tout ce qu'il put faire fut de s'établir à une quinzaine de kilomètres en arrière de la ligne prescrite, au Nord et au Sud de Rozoy.

La 6^e armée devait, le 5, se mettre en mesure de franchir l'Ourcq le 6 au matin entre Lizy et May. Le général Galliéni lui donna donc, le 4 au soir, l'ordre de marcher le 5 vers l'Est et d'amener son front à la hauteur de Meaux, de façon à être prête à attaquer le 6 au matin, en liaison avec l'armée anglaise. Mais, sur les plateaux à l'Ouest de l'Ourcq, où la 6^e armée devait s'établir, Kluck, pour se flanc-garder du côté de Paris, avait justement porté un de ses corps de seconde ligne, le IV^e de réserve. Le 4, le général von Gronau, qui commandait ce corps, avait eu connaissance de forces adverses à Dammartin et au Sud. Le 5, on lui signale la marche de colonnes françaises dans la région de Saint-Mard. Il prend alors la résolution d'attaquer pour voir ce qu'il a devant lui, et, à midi, les batteries allemandes ouvrent le feu. Le soir, les Français faisaient le front Penchard-Saint-Souplets-Ver, bien éloigné de cette ligne de l'Ourcq qu'ils auraient dû atteindre dans la journée.

VIII. Les ordres allemands du 4. — Revenons à Luxembourg. Au moment même où le Grand Quartier français donnait l'ordre d'attaquer, le Grand Quartier allemand reconnaissait le péril de foncer dans l'arc de cercle des armées françaises et, voyant dans quel guépier il tombait, le 4 au soir, il changeait brusquement sa manœuvre. Les nouveaux ordres arrivèrent aux armées le 5 au matin. En voici le texte :

« L'adversaire s'est soustrait à l'attaque enveloppante amorcée par la I^e et la II^e armée et il a réussi à se lier avec Paris par des détachements. Des rapports et des nouvelles sûres d'agents font conclure en outre que l'ennemi prélève des troupes sur la ligne Toul-Belfort et les envoie vers l'Ouest, en même temps qu'il amène des détachements d'armée devant le front depuis la III^e jusqu'à la V^e armée (allemande). Un refoulement de toute l'armée française en direction du Sud contre la frontière suisse n'est donc plus possible. On doit bien plutôt compter que l'ennemi, pour défendre sa capitale et pour menacer le flanc droit de l'armée allemande, réunit des forces considérables dans la région de Paris et y amène des formations nouvelles.

« La I^e et la II^e armée doivent en conséquence tenir en face du front Est de Paris. Leur mission est d'agir offensivement contre les entreprises que l'ennemi monterait dans la région de Paris, et de s'appuyer réciproquement.

« La III^e armée prend sa direction de marche sur Vendevres. Selon les circonstances, elle passera la Seine en direction de l'Ouest pour appuyer la I^e et la II^e armée, ou elle prendra part aux combats de notre aile gauche dans la direction du Sud ou de l'Est.

« La IV^e et la V^e armée sont encore en contact avec un ennemi plus fort. Elles doivent tenter de le rejeter d'une façon continue vers le Sud-Est. Elles faciliteront ainsi le passage de la Moselle

par la VI^e armée, entre Toul et Epinal. La question de savoir si elles pourront, en liaison avec la VI^e et la VII^e armée, acculer une fraction considérable de l'ennemi au territoire suisse, n'est pas encore à examiner.

« La mission de la VI^e et de la VII^e armée reste d'abord de fixer les forces qui se trouvent devant leur front. Il faudra passer aussitôt que possible à l'attaque de la Moselle entre Toul et Epinal, en se couvrant contre ces deux places.

« 1^o La I^{re} et la II^e armée se maintiennent devant le front Est de Paris, pour agir offensivement contre les entreprises ennemies partant de Paris. La I^{re} armée entre l'Oise et la Marne, la II^e armée entre la Marne et la Seine. Le II^e corps de cavalerie reste subordonné à la I^{re} armée, le I^{er} corps de cavalerie à la II^e...

« 2^o La III^e armée doit avancer sur Troyes-Vendeuvres...

« 3^o La IV^e et la V^e armée doivent, par une poussée continue vers le Sud-Est, ouvrir à la VI^e et à la VII^e armée le passage de la Moselle supérieure. L'aile droite de la IV^e armée par Vitry, l'aile droite de la V^e armée par Revigny... Le IV^e corps de cavalerie éclaire devant le front de la IV^e et de la V^e armée...

« 4^o Les missions de la VI^e et de la VII^e armée demeurent les mêmes (1). »

A la manœuvre par la droite, poursuivie depuis le début de la campagne, l'état-major allemand substituait une manœuvre par la gauche, la I^{re} et la II^e armée n'ayant plus qu'un rôle défensif. Pour jouer ce rôle qui est de surveiller Paris, il faut que von Kluck remonte au Nord de la Marne, tandis que von Bülow descendra au Sud, l'un et l'autre côte à côte et face à l'Ouest. Le 5, à 11 heures du soir, von Kluck donne à ses corps de droite l'ordre pour le 6 de remonter au Nord de la Marne. Or, pendant que ces mouvements s'exécutent, le commandement français a donné de son côté l'ordre d'offensive générale pour le 6 au matin. On voit par quel hasard von Kluck, au lieu de faire face à toute l'armée Maunoury avec un seul corps, comme il l'avait imprudemment risqué, put lui opposer trois corps, le III^e et le IX^e restant seuls au Sud de la Marne.

De son côté, Bülow, marchant de la Marne vers la Seine, selon les instructions allemandes du 4, vint heurter le 6 la 5^e armée française. Depuis le 3 septembre, le général Lanrezac avait passé le commandement au général Franchet d'Esperey. Celui-ci, conformément aux instructions du 4, se portait en avant à la rencontre de l'adversaire, et la bataille s'engagea entre Seine et Marne.

Les deux corps de gauche de von Kluck étaient restés au Sud de la Marne. Comme il était impossible à ce général de diriger à la fois une bataille sur l'Ourcq avec sa droite et une bataille sur la Marne avec sa gauche, il passa ces deux corps à von Bülow. Mais, dès le 7 au matin, il les redemandait : « Entrée en ligne III^e et IX^e corps sur l'Ourcq impérieusement désirable. L'ennemi se renforce considérablement ; prière de mettre les corps en marche en direction de la Ferté-Milon et Crouy. » Ce radio arrive à la II^e armée à 11 h. 15. Un des corps fut immédiatement renvoyé. L'autre,

(1) Ce texte est résumé. Voir l'ordre complet dans *Der Weltkrieg 1914-1918* (bearbeitet im Reichsarchiv), IV, p. 3-5.

engagé près d'Esternay, fut seulement retiré derrière le Dellau, pour être remis le lendemain à la disposition de la 1^{re} armée. Le 8, Kluck se retrouvait donc sur l'Ourcq toutes forces réunies.

IX. La bataille de l'Ourcq. — Quand l'armée Maunoury s'était mise en route face à l'Est, le 4, elle comprenait le 7^e corps, les 55^e et 56^e divisions de réserve (groupe Lamaze) et une brigade marocaine. Dès le 4, le général Gallieni lui adjoignait la 45^e division algérienne. Le corps de cavalerie Sordet, rattaché à l'armée, prit place le 7, à la gauche, vers Nanteuil-le-Haudoin. Le 4^e corps, qui venait de la 3^e armée, commença ses débarquements le 4. L'une de ses divisions, la 8^e, fut, sur la demande expresse du maréchal French, maintenue à la droite, où elle ne fit rien; la 7^e fut, comme nous le verrons, portée le 8 à la gauche menacée. Les 61^e et 62^e divisions de réserve (groupe Ebener), d'abord chargées de couvrir le front Nord du camp retranché, furent mises en ligne, l'une le 7, l'autre le 9.

La 6^e armée partit de Dammartin comme centre le 5 au matin, le 7^e corps à gauche, les divisions Lamaze à droite, la 4^e division en arrière. Elle fut attaquée, comme on a vu, vers Iverny, par le IV^e corps de réserve, qui voulait savoir ce qu'il avait devant lui. Les Allemands identifièrent les deux divisions Lamaze et soupçonnèrent l'existence d'une troisième division. A la nuit, il se replièrent derrière la Thérouanne.

Le 6 à l'aube, le général Maunoury reprit l'attaque. A 10 heures du matin, le IV^e corps de réserve allemand fut soutenu par le II^e, commandé par le général Linsingen. Ce corps, ramené au Nord conformément aux ordres de la Direction Suprême du 4, devait cantonner le 6, dans la boucle de la Marne, au Sud de cette rivière, de Germigny à Isles. Mais, en voyant son voisin engagé, Linsingen marcha au canon. Il passa la Marne et porta sa division de gauche (3^e) à Varedes et sa division de droite (4^e) par Lizy sur Trocy. Il prit ainsi place par une de ses divisions à gauche et au Sud de Gronau, par l'autre à droite et au Nord. Cette division de droite, la 4^e, essaya de déborder l'extrémité Nord des Français vers Etavigny.

Malgré cette intervention, le général Maunoury refoula l'adversaire sur tout le front, et en fin de journée il avait sa droite à Chambry, sa gauche à Acy, à une dizaine de kilomètres de l'Ourcq.

Le 7, renforcé à son aile Nord par la 61^e division et par le corps de cavalerie, Maunoury essaya à son tour de déborder son adversaire. A 16 heures, la 61^e division atteignit Villers-le-Grand, le corps de cavalerie atteignait Bargny et marchait sur Cuvergnon. Mais il était trop fatigué pour menacer sérieusement le flanc et les communications de l'ennemi.

De son côté, von Kluck avait reçu un puissant renfort : le IV^e corps actif avait repassé la Marne, et un ordre de 22 h. 30 avait prescrit une marche de nuit qui amena pour l'aube les troupes au centre même de la bataille sur la ligne Trocy-Rozoy. Ainsi, le 7 au matin, les trois corps allemands, leurs unités mélangées, tenaient le front, prolongés à droite par la 4^e division de cavalerie. Pour parer aux inconvénients du mélange, le général von Kluck

fit de ces forces trois groupements : groupement du Nord, avec des éléments du II^e et du IV^e corps, d'Antilly à Acy, sous le général Sixt von Arnim; groupement du centre, avec des éléments du IV^e corps et du IV^e corps de réserve de Vincy à Trocy, sous le général Gronau; groupement du Sud, avec des éléments du II^e corps et du IV^e de réserve sous le général von Trossel.

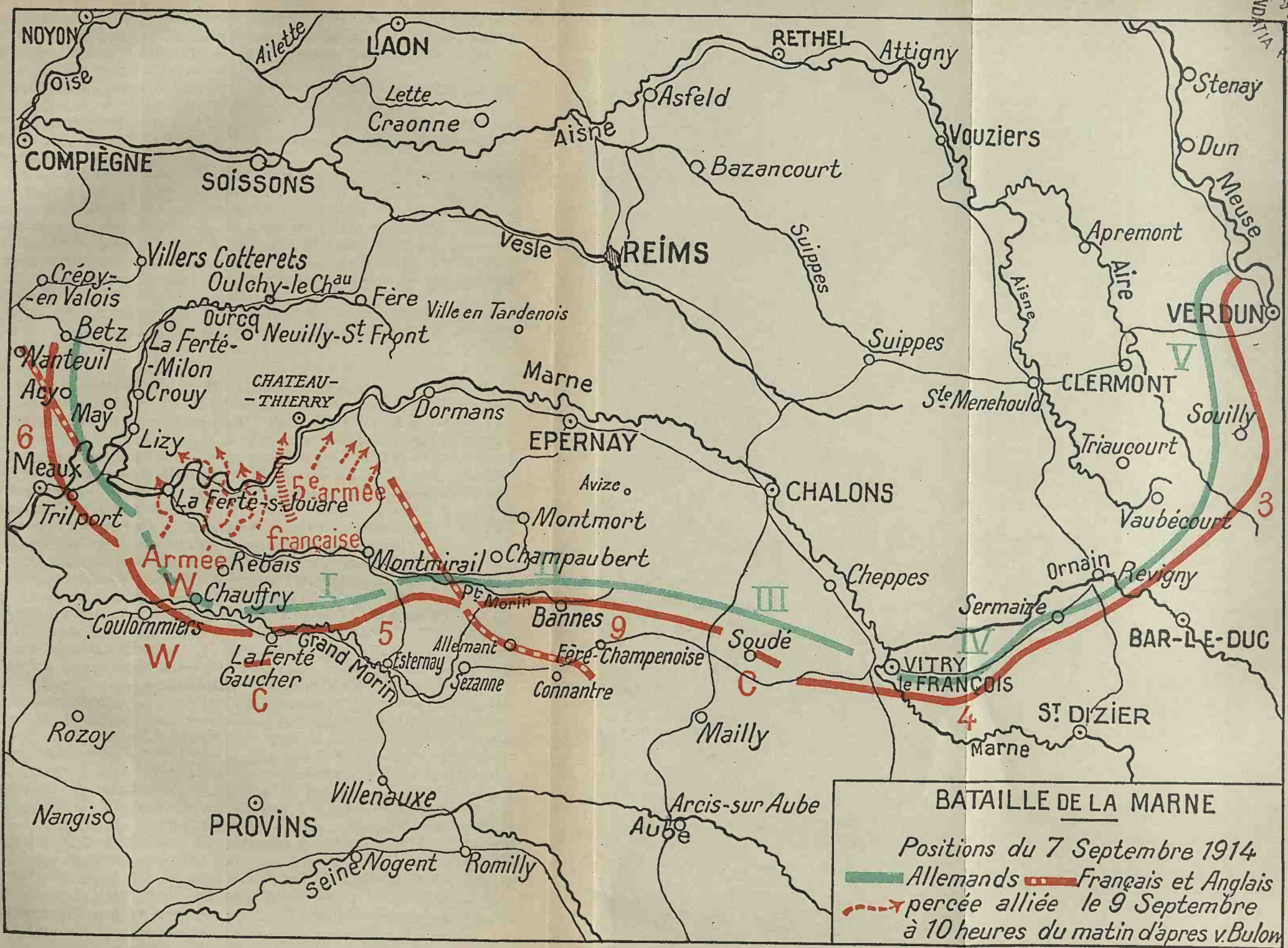
Dans la journée du 7, les deux armées étaient donc à peu près à égalité, six divisions d'infanterie contre six, et en fin de journée elles étaient en équilibre. Mais cet équilibre allait être rompu. Les Français acheminaient vers la ligne de feu une division, la 7^e (4^e corps) qui avait débarqué dans la journée à Paris. Mais elle était épuisée. Pour qu'elle arrive à temps sur le champ de bataille, le général Gallieni réquisitionne les auto-taxis de la capitale et leur fait transporter l'infanterie de la division, qui arrive dans la nuit à l'extrême-gauche de l'action, à Nanteuil-le-Haudoin. De leur côté, les Allemands amenaient trois divisions, à savoir: les deux du IX^e corps et la 6^e du III^e corps. On se rappelle en effet que von Kluck avait redemandé ces deux derniers corps à von Bülow, le 7, à 11 h. 15.

De part et d'autre, on applique les forces nouvelles à l'extrémité Nord, à l'extrémité libre de la ligne de bataille. La 7^e division française débarqua, comme on vient de le dire, à Nanteuil-le-Haudoin. Les trois divisions allemandes furent portées sur Crouy et la Ferté-Milon. En apprenant que ces longues colonnes marchaient du Sud au Nord, le commandement français avait cru un peu vite que l'armée von Kluck battait en retraite. Le général Maunoury fut détrompé dès le 8. Loin de se retirer, son adversaire manœuvrait à l'envelopper sur sa gauche. Le 8 au soir, la 6^e division allemande entra en action à Cuvergnon, et le IX^e corps à sa droite était prêt à commencer le 9 au matin le mouvement décisif sur la gauche française, en partant de l'Oureq, sur le front Mareuil-la-Ferté-Milon. Enfin, une brigade de landwehr était acheminée de Villers-Cotterets à l'extrémité de la ligne.

La journée du 9 est extrêmement dure pour l'armée Maunoury qui perd Betz et Nanteuil-le-Haudoin, et qui doit reployer sa gauche jusqu'à Silly-le-Long. Cependant, plus au Sud, on a constaté dans l'après-midi un ralentissement de l'attaque allemande. Des batteries ont cessé de tirer. Des tranchées ont été abandonnées. Que s'est-il passé ?

A 15 heures, l'Etat-Major de l'armée Kluck, au moment où il se croyait vainqueur, a vu arriver l'homme de confiance du général de Moltke, le lieutenant-colonel Hentsch. Cette visite a été un des coups de théâtre de la guerre. Voici comment le journal de marche de la I^{re} armée la relate :

« Le lieutenant-colonel Hentsch apporta la communication suivante : la situation n'était pas favorable. La V^e armée était arrêtée devant Verdun, la VI^e et la VII^e devant Nancy-Epinal, la II^e était en morceaux. La retraite derrière la Marne était définitive. L'aile droite de la II^e armée ne s'était pas repliée, elle avait été rejetée. Il était donc nécessaire de retirer les armées toutes à la fois, la III^e au nord de Châlons, la IV^e et la V^e en liaison par Clermont-en-Argonne sur Verdun. La I^{re} armée devait pareillement



BATAILLE DE LA MARNE
 Positions du 7 Septembre 1914
 — Allemands — Français et Anglais
 - - - percée alliée le 9 Septembre
 à 10 heures du matin d'après v. Bulow

retraiter, en direction Soissons-Fère-en-Tardenois, ou à la dernière extrémité sur la ligne Laon-la Fère. — Il dessina au fusain, sur la carte du chef d'état-major de la I^{re} armée, général von Kuhl, la ligne que les armées devaient atteindre.

« A Saint-Quentin, une nouvelle armée serait rassemblée. Ainsi une nouvelle opération pourrait commencer.

« Le général von Kuhl remarqua que la I^{re} armée était en pleine attaque et qu'une retraite serait rendue très dangereuse par l'enchevêtrement des unités.

« Le lieutenant-colonel Hentsch déclara qu'il ne restait pour tant rien d'autre à faire. Il concéda qu'il était impossible de retraiter du combat actuel dans la direction prescrite et qu'il fallait le faire en ligne droite, tout au plus sur Soissons, la gauche derrière l'Aisne. Il indiqua que ces directives restaient valables, quelques autres communications qui arrivassent ensuite. Il avait pleins pouvoirs. Le premier quartier-maître de la I^{re} armée, le colonel von Bergmann, assistait à l'entretien. »

En conséquence, la I^{re} armée allemande se décrocha dans la nuit du 9 au 10, et le 12 elle était en position défensive au nord de l'Aisne.

X. *La défaite de la II^e armée allemande.* — C'est à la II^e armée qu'il faut chercher les raisons de ce recul. Le 6, von Bülow marchant, comme on l'a vu, de la Marne vers la Seine, s'est heurté à la 5^e armée française de Franchet d'Esperey, qui se portait en avant conformément à l'ordre général. Le choc fut extrêmement violent. Les Français attaquaient la droite en avant, en direction de Montmirail. Un ordre du général Franchet d'Esperey, donné au cours de l'action, à 13 h. 30, donnait comme objectifs à ne pas dépasser Couperdrix-Montceaux-Courgivaux-Esternay-Charleville. A gauche, le 18^e corps occupa Couperdrix sans grande difficulté. A Montceaux, les Allemands étaient surpris et abandonnaient le village en pleine débandade. La droite du 18^e corps et la gauche du 3^e y entraient en même temps, à 21 heures. Le village, après un violent bombardement, était repris par les Allemands, puis définitivement par les Français. Tandis que la 6^e division (Pétain) du 3^e corps participait ainsi au combat de Montceaux, la 5^e (Mangin) occupait Escardes, poursuivait sur Courgivaux, en atteignait les lisières et était rejetée par une contre-attaque. « Le général Mangin qui suivait l'action du clocher d'Escardes, en descendait quatre à quatre, déclanchait le tir de ses mitrailleuses, repoussait l'assaillant en désordre et chargeait lui-même, comme un sous-lieutenant, en tête de ses fantassins. » Les Allemands étaient délogés de Courgivaux, puis le reprenaient. Mais Mangin se portait encore « sur la ligne des tirailleurs et, impassible, la pipe à la bouche », maintenait ses troupes. Enfin Courgivaux restait aux Français. Plus à droite, le 1^{er} corps, après un combat acharné, établit à Châtillon sa division de gauche (1^{re}) ; la division de droite (2^e) qui devait prendre l'ennemi à revers, avait été retardée par une très forte résistance, et elle n'avait pas dépassé à 18 heures la ligne les Essarts-Lachy. Plus à droite encore, le 10^e corps attaquait en direction de Montmirail. Les hommes, dit un témoin, étaient fous de joie à l'idée que la retraite

était finie. La résistance des Allemands, des éléments du IX^e corps, du VII^e, les maintint au Sud de la forêt de Gault.

Le gros de la journée avait été supporté, de Montceaux au Sud d'Esternay, par le III^e et le IX^e corps allemands. On se rappelle que von Kluck les réclame le 7 et qu'à midi 40, le III^e corps est immédiatement mis en marche par Nogent-l'Artaud sur la Ferté-Milon. Le IX^e corps était ramené au Sud de Château-Thierry. Leur départ donna au commandement français l'impression que les Allemands battaient en retraite et, dès le 7, le Grand Quartier prescrivait au général Franchet d'Esperey, par l'ordre n^o 7, de suivre l'ennemi dans un dispositif qui, si l'ennemi s'arrêtait, permit d'engager la bataille sans lui laisser le temps de s'organiser. L'armée devait marcher par sa gauche, en soutenant par sa droite la 9^e armée. Il y avait dans les vues du Grand Quartier une part d'illusion et une part de vérité. Ce n'était pas pour retraire que les colonnes allemandes remontaient vers le Nord. Mais leur départ laissait entre l'aile gauche de Kluck et l'aile droite de Bülow une large brèche, par où la 5^e armée française pouvait exécuter un mouvement enveloppant sur l'aile de Bülow.

Le 8, la situation devient plus claire encore. Le commandement français a reconnu, sinon le changement de front de von Kluck, du moins l'état de fait créé par cette manœuvre. L'instruction particulière n^o 19, de ce jour, constate que les forces allemandes forment deux groupes, l'un opposé à la 6^e armée, l'autre à la 5^e et à la 9^e, et qui ne sont reliés devant le front britannique que par de la cavalerie et par des détachements de toutes armes. On ne peut définir plus clairement la situation de Kluck, de Bülow et du corps Marwitz qui les relie. De son côté, le maréchal French aurait reconnu cette situation, d'après son propre témoignage, dans la nuit du 7 au 8. Il avait franchi le 7 le Grand-Morin, il attaqua le Petit-Morin le 8 au matin, le passa et atteignit la Marne, entre la Ferté-sous-Jouarre et Nogent-l'Artaud. Le 9, sur la demande du général en chef, il débouchait au Nord de la Marne, en aval de Château-Thierry.

De son côté, le général Franchet d'Esperey avait reçu le 8 l'ordre d'appuyer les Anglais par son corps de gauche, qui passerait la Marne à Château-Thierry, tandis que son corps de droite appuierait la 9^e armée. Pendant ce temps, le gros de l'armée, marchant droit au Nord, refoulerait au delà de la Marne les forces adverses. Sous ce choc, énergiquement exécuté, la II^e armée allemande plia. Sa droite dut être ramenée le soir sur la ligne Margny-le-Thoult. Sur les talons de l'ennemi, le général Mangin rentra à Montmirail. Le 9, il n'y avait plus de doute pour le général von Bülow qu'une puissante masse adverse allait s'insérer entre sa droite-tournée et la I^{re} armée qui allait être tournée à son tour. Ses aviateurs lui signalaient sur la Marne, entre la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry, quatre longues colonnes, dont les têtes, à 9 heures du matin, arrivaient à Nanteuil, Citry, Pavent et Nogent-l'Artaud.

Or, Bülow avait reçu la visite d'un envoyé du Grand Quartier, le lieutenant-colonel Hentsch, chargé verbalement, le 8 septembre, d'aller tirer la situation au clair, depuis la V^e jusqu'à la I^{re} armée.

Hentsch était parti de Luxembourg le 8 à 11 heures du matin. Il était à 14 heures à la V^e armée à Varennes, à 16 h. 15 à la IV^e armée à Courtisols. Tout y marchait bien. La III^e aussi, dont il atteignit le quartier général à 17 h. 45, à Châlons, avait réussi son offensive. Mais on lui dit là que les choses allaient moins bien à la II^e armée, qui était menacée d'enveloppement. Hentsch arriva à 19 h. 45 au quartier général de la II^e armée à Montmort. Il n'avait jusque-là rien dit des pouvoirs dont il était porteur. Mais à Montmort, il ne cacha pas au général von Lauenstein, chef d'état-major de la II^e armée, que von Kluck ne pourrait pas résister à la fois à une attaque sortie de Paris et à des masses pénétrant derrière son dos entre la I^{re} et la II^e armée, — et qu'il fallait se replier derrière la Marne. L'extrême délai laissé pour cette retraite était le moment où l'adversaire passerait la Marne en force entre les deux armées. Le dîner fut sinistre. L'humeur ordinairement joyeuse de Bülow était obscurcie : Hentsch était sombre. Il partit le 9 à 7 heures du matin pour la I^{re} armée. A 10 heures, un aviateur signala les colonnes ennemies qui débouchaient face au Nord entre la Ferté-sous-Jouarre et Montmirail. C'était l'irruption prévue. Von Bülow donna, vers 11 heures, l'ordre de retraite, la droite sur Damery. Il en avisa von Kluck par un radio qui fut reçu vers 13 heures. Enfin, on a vu comment le lieutenant-colonel Hentsch a donné en personne à l'armée Kluck, dans l'après-midi du 9, l'ordre de battre en retraite.

XI. La tentative de la III^e armée allemande. — Pendant que la II^e armée se mettait en retraite, que se passait-il à sa droite, à la III^e armée von Hausen ?

Le 6 au soir, et surtout le 7, von Hausen avait parfaitement vu comment il pourrait dégager les deux armées de droite, en attaquant lui-même énergiquement la petite armée Foch, qui lui était opposée. C'est la manœuvre que l'état-major français a plus tard définie en disant que l'ennemi, compromis à la droite, avait cherché la riposte au centre.

Von Hausen monta sa manœuvre, en s'appuyant à droite sur la 2^e division de la Garde, mise à sa disposition par la II^e armée, et en se liant à gauche au VIII^e corps, qui était à la IV^e armée. Il forma deux groupements : celui de droite, sous les ordres du général von Kirchbach, était opposé à la droite de l'armée Foch, celui de gauche, sous les ordres du général d'Elsa, était opposé à la gauche de la 4^e armée française (Langle de Cary). Ainsi les armées n'étaient pas symétriquement opposées. La gauche de Foch aura affaire à la II^e armée Bülow. La droite de Foch (11^e corps) portera le poids de 3 divisions de Kirchbach.

L'armée von Hausen attaqua le 8 à l'aube. Le groupement Kirchbach refoula la droite de Foch ; au contraire, le groupement d'Elsa ne progressa que péniblement, tandis que le VIII^e corps sur sa gauche était arrêté. Cependant, le 8 au soir, Hentsch, qui était ce jour-là à la III^e armée, faisait savoir au Grand Quartier que la situation de cette armée était excellente.

Le groupement Kirchbach, bien que Bülow pressé par Franchet d'Esperey, lui eût retiré le 8 au soir la division de la Garde qu'il lui avait prêtée, continua le 9 ses attaques et rejeta les Fran-

çais derrière la ligne de la Maurienne. Les choses en étaient là, quand, à 1 h. 20 de l'après-midi, arriva la même dépêche qu'avait reçue von Kluck : « La II^e armée bat en retraite, son aile droite sur Damery. »

En même temps que Bülow se repliait, il avait donné à Kirchbach, bien que ce général appartint à l'armée von Hausen, l'ordre de battre pareillement en retraite à 1 heure. Kirchbach fit connaître cet ordre à von Hausen, en ajoutant qu'il avait ajourné son repli jusqu'à 4 h. 30. La bataille continua donc pendant la première partie de l'après-midi.

L'aile droite de l'armée Foch était vivement poussée tandis que l'aile gauche était déjà dégagée. Ce général eut alors l'idée de faire passer la 42^e division de sa gauche à sa droite, en la faisant défiler derrière toute la ligne de bataille, pour la jeter dans le flanc des Saxons. Cette manœuvre n'eut pas le temps de donner ses effets. A 5 h. 30, était arrivé à von Hausen un second télégramme de la II^e armée, confirmant la retraite de celle-ci et annonçant celle de von Kluck.

Von Hausen ne pouvait que se conformer au mouvement des armées de droite. Dès les premières nouvelles, il avait pris des mesures en vue d'un repli éventuel. Il donna l'ordre de retraite, laissant de grosses arrière-gardes sur la Somme et sur la ligne Soudé-Maisons-en-Champagne, tandis que les gros devaient atteindre la ligne Trécon-Cheppes.

Il avait télégraphié ces dispositions à la Direction Suprême quand il reçut un radio qui lui notifiait les intentions de celle-ci. Pour la quatrième fois en onze jours, elle montait une nouvelle manœuvre, fondée sur une offensive de la V^e armée (Kronprinz) à l'Ouest de Verdun, dans la nuit du 9 au 10. La III^e armée devait tenir au Sud de Châlons et être prête à repasser à l'offensive, à laquelle la IV^e armée se lierait s'il se présentait quelque perspective de succès. Une seconde dépêche du Grand Quartier arriva à 10 h. 30 du soir et confirma la première. « La III^e armée reste au Sud de Châlons. L'offensive doit être reprise le 10 septembre aussitôt que possible. » Ainsi, dans cette journée du 9, le commandement allemand, battu à sa droite, n'abandonnait pas la partie. A la défaite de sa droite, il répondait par une offensive de sa gauche.

Pour obéir à ces nouveaux ordres, von Hausen regroupa son armée. Sa droite, grâce à l'épuisement de la droite de Foch, se décrocha aisément ; la gauche attendit la nuit. Le XIX^e corps, qui formait cette aile, était resté dans ses positions pour donner la main au VIII^e de la IV^e armée. Il fut attaqué sur sa droite le 10 par les Français et dégagé par une division du XII^e corps. Pendant ce temps, le reste de l'armée exécutait ses mouvements sans difficulté. Mais en fin de journée, à 19 h. 15, la II^e armée fit savoir qu'elle était tellement pressée qu'elle pensait replier ses arrière-gardes derrière la Vesle ; elle souhaitait que la III^e armée se liât à ce mouvement. A 20 heures arriva un ordre du Grand Quartier, daté de 17 h. 45 ; cet ordre confirmait le repli de la II^e armée derrière la Vesle, la gauche à Thuisy ; la I^{re} armée devait recevoir des instructions de la II^e ; la III^e devait se lier à la II^e et tenir la ligne Mourmelon-le-Petit-Francheville-sur-Woëvre, abandon-

nant ainsi la Marne, Châlons, et renonçant à l'offensive; la IV^e armée devait se lier à la gauche de la III^e et tenir la rive Nord du canal de la Marne au Rhin jusqu'à Revigny. Ces positions devaient être fortifiées et maintenues. Le repli s'exécuta dans la nuit. Le 11, toute la III^e armée avait repassé la Marne; le général von Hausen quitta Châlons le 11 à 4 heures du matin et transféra son quartier général à Suippes.

XII. La bataille du Kronprinz. — On a vu que, d'après l'ordre du 4, les deux armées françaises qui tenaient le front entre l'Argonne et Verdun devaient se porter en avant le 6 et attaquer, la 4^e de front et face au Nord, la 3^e dans le flanc de l'ennemi et face à l'Ouest. On a vu, d'autre part, que le même jour, c'est-à-dire le 4, le commandement allemand, sentant la victoire lui échapper à sa droite, avait espéré la ressaisir à sa gauche, par une action combinée des IV^e, V^e, VI^e et VII^e armées. Cependant, dès le 5 septembre, le général de Moltke retirait à la VI^e et à la VII^e armée deux corps qu'il transportait dans le Nord de la France pour en former une nouvelle armée à l'aile droite. Bien mieux, dès ce jour-là, on décidait de faire commander cette nouvelle armée par l'Etat-Major de la VII^e: il partit le 7. Il semble que l'Etat-Major allemand ait hésité entre la manœuvre par l'une ou l'autre aile et gaspillé une partie de ses forces.

La IV^e armée allemande avait pour mission de s'ouvrir un passage vers le Sud-Est. La V^e armée, à sa gauche, avait pour mission particulière d'isoler Verdun et de pénétrer dans la région fortifiée de la Meuse. Les deux adversaires, 4^e et 3^e armées d'un côté, IV^e et V^e de l'autre, vont donc marcher à la rencontre l'un de l'autre. La IV^e armée passe l'Ornain le 6 et elle attaque la droite de la 4^e armée française dont la gauche, comme on l'a déjà vu, est aux prises avec la III^e armée von Hausen.

Le 6, en fin de journée, à la 4^e armée, le corps de gauche, le 17^e, a avancé, sans être engagé, de la région de Saint-Ouen-Somsois jusqu'à la voie ferrée Sompuis-Vitry-le-François; mais sur sa gauche un trou d'une vingtaine de kilomètres est ouvert, vers Mailly, entre la 4^e et la 9^e: grave sujet d'inquiétude. Le 12^e corps, quoi qu'il n'ait plus en ligne que des arrière-gardes, a maintenu ses positions, ainsi que le corps colonial, qui, à l'Est de la Marne, a été attaqué par le VIII^e corps allemand dans la région de Vauclerc. Mais plus à droite le 2^e corps a été très violemment attaqué dans la vallée de la Saulx, et un large vide s'ouvre sur sa droite entre la 4^e armée et la 3^e. — Au total, la 4^e armée est découverte des deux côtés. « Ainsi, dit Joffre, je pus craindre un instant de voir se disloquer le centre de mon dispositif par une double rupture se produisant aux deux ailes de la 4^e armée. »

La 4^e armée est refoulée le 7 sur la ligne Humbauville-Maurupt, où elle se maintient. Le commandement a mis à la disposition du général de Langle de Cary le 21^e corps rappelé des Vosges. Le général de Langle porte ce corps à sa gauche vers Sompuis, où il importe de boucher le vide et de dégager la 9^e armée. L'action du 21^e corps commença à se faire sentir le 10; on a vu qu'avec sa gauche ainsi renforcée, le général de Langle put attaquer la gauche de von

Hausen. Enfin, le 10 au soir, arrivait du Grand Quartier allemand l'ordre de repli; la III^e armée allemande battait en retraite dans la nuit et la IV^e le 11. Le front de la 4^e armée française était dégagé.

La V^e armée du Kronprinz allemand avait eu affaire à la 3^e armée Sarrail. Le Kronprinz manœuvrait à déborder l'aile gauche de son adversaire, en le coupant de Langle de Cary. De son côté, Sarrail avait reçu pour directive de tomber dans le flanc gauche du Kronprinz pendant qu'il marcherait vers le Sud. La bataille s'engagea le 6 sur le front Vassincourt-Souilly.

Le principal danger pour le général Sarrail est sur sa gauche, où, par le trou qui le sépare de la 4^e armée, son aile peut être tournée. Il jette dans cet intervalle le 15^e corps qui lui est envoyé de Lorraine et dont les premiers éléments interviennent dans l'après-midi du 7. Sur le reste du front, le 5^e et le 6^e corps français prennent nettement la supériorité d'artillerie : le 8, l'artillerie du 6^e corps détruira 11 batteries allemandes repérées par avions. Grâce à cette supériorité, l'infanterie des corps d'armée peut progresser légèrement. Mais les Allemands se renforcent en batteries de gros calibre. Les deux armées se retranchent et combattent sur place. Sur la droite française, les forts de Verdun sont bombardés, et, le 9, dans le dos de Sarrail, des forces allemandes, venant par la rive droite de la Meuse, donnent deux fois l'assaut au fort de Troyon qui résiste.

Le 8, le commandement français a autorisé le général Sarrail à replier sa droite, c'est-à-dire à lâcher Verdun, pour conserver à gauche sa liaison avec la 4^e armée. Cependant, le général Sarrail réussit à se maintenir sur ses positions. Le 9, l'Etat-Major allemand ordonne pour le lendemain cette suprême attaque du Kronprinz, qui doit, si elle réussit, se poursuivre par une reprise d'offensive de von Hausen et du duc de Wurtemberg. Le Kronprinz lance donc, à l'aube du 10, deux corps d'armée sur l'aile droite de Sarrail formée par le 15^e corps. Cette attaque échoue complètement. C'est le dernier espoir de l'Etat-Major allemand qui s'évanouit. Le soir même, il prescrit la retraite de la III^e et de la IV^e armée. Le 13 au matin, la V^e armée commence à son tour son repli.

XIII. La bataille du Grand-Couronné. — La manœuvre allemande par la gauche, ordonnée le 4 par la Direction Suprême, comprenait le passage de la Moselle par les VI^e et VII^e armées. La VI^e armée est commandée par le Kronprinz de Bavière, la VII^e par le général von Heeringen. Elles ont devant elles la 2^e armée Castelnau et la 1^{re} armée Dubail. Après la défaite de Morhange, la 2^e armée française s'était établie face à l'Est, de la crête de Belchamp au Grand-Couronné, tandis qu'à sa droite la 1^{re} s'établissait face au Nord et au Nord Ouest, les deux armées formant ainsi un angle d'équerre dans lequel l'armée bavaroise vint se jeter. On a vu que le 24 août au matin, elle attaqua la 1^{re} armée, présentant ainsi le flanc à la 2^e; le général de Castelnau manœuvrant par sa gauche jeta dans le flanc droit du prince de Bavière la 70^e division Fayolle et le 20^e corps. Puis, le lendemain 25, reportant toute son artillerie à sa droite, il manœuvra par cette aile, en laissant cette fois sa gauche sur la défensive.

L'ennemi, menacé sur sa ligne de communication par le 16^e corps, abandonne Rozelieures. Toute l'armée Castelnau se porte alors en avant vers 3 heures de l'après-midi, obligeant les Bavares à se replier. Le lendemain 26, tandis que le Kronprinz de Bavière continuait son repli, le général von Heeringen essaya de rétablir la partie en attaquant l'armée Dubail. Mais n'étant pas soutenu par la VI^e armée, il dut s'arrêter.

L'attaque allemande reprit le 4 septembre dans l'après-midi. Tandis qu'en août, l'ennemi, négligeant Nancy, avait cherché à se frayer un chemin plus au Sud, cette fois, il va tenter d'enlever directement Nancy en emportant le croissant des hauteurs qui, de Sainte-Geneviève au Rembétant, couvre cette ville par l'Est, et qu'on appelle le Grand-Couronné. Une lutte acharnée s'engage, où les Allemands ont une grande supériorité d'artillerie lourde. Le 7 au matin, la colline de Sainte-Geneviève, extrémité Nord du Grand-Couronné, est évacuée par les Français. Le général de Castelnau a fait préparer les ordres de retraite. Cependant, sur l'ordre formel de Joffre, il renonça au repli. Sainte-Geneviève, évacuée par erreur, n'avait pas été occupée par l'ennemi. Le 8 septembre, un officier de la Direction Suprême apporta au Kronprinz de Bavière l'ordre de rompre le combat et de se retirer sur la frontière. Le 12 au matin, il devint évident que les Allemands se repliaient : à 8 heures, les Français rentrèrent dans Lunéville. On occupa les positions abandonnées par l'ennemi, sans poursuite véritable. Ce fut la fin des grandes opérations en Lorraine. Tout l'intérêt était maintenant dans l'Ouest, à l'aile gauche du dispositif général. Le 13 septembre, l'armée Castelnau était disloquée, en vue de renforcer cette aile gauche. Le quartier général était ramené à Commercy où, le 18 septembre, l'Etat-Major recevait l'ordre de s'embarquer pour une autre destination. Du côté allemand, l'Etat-Major de la VI^e armée, avec quatre corps, reçut, le 16, l'ordre de départ.

Sur le front de la 1^{re} armée Dubail, l'attaque allemande s'était pareillement produite le 4. L'ennemi manœuvrait contre l'aile droite de l'armée, qui fut rejetée sur la Haute-Meurthe. Cependant, là aussi, le haut commandement affaiblissait les armées de l'Est au profit des armées de l'Ouest. Le 6, l'Etat-Major allemand avait retiré de l'aile gauche le XV^e corps, qui fut envoyé par Trèves vers l'Ouest; l'Etat-Major de la VII^e armée fut lui-même enlevé le 7. L'armée devait être reconstituée autour de Saint-Quentin. Ces indices d'affaiblissement des forces qui étaient devant lui, connus du général Dubail, l'engagèrent à reprendre l'offensive le 9, mais lui-même avait perdu successivement le 21^e corps et la 6^e division de cavalerie; le 9, il reçut l'ordre de tenir prêt au départ un autre corps; il désigna le 13^e, qui dut embarquer à partir du 11, dans la région d'Epinal.

Le 11 au matin, il devint avéré que les Allemands battaient en retraite devant la droite de l'armée. Le général Dubail prescrivit donc de poursuivre l'offensive sur tout le front. Mais il reçut ce jour-là même du Grand Quartier l'ordre de retirer du front un troisième corps pour le constituer en réserve générale de la 1^{re} et de la 2^e armée. Il désigna le 8^e corps. Le 13 au matin, au moment de poursuivre l'ennemi, ce corps reçut l'ordre de se porter dans la

région de Charmes. Le départ de la 2^e armée étendit la zone d'action de la 1^{re} armée jusqu'au contact de la 3^e. En même temps, sa composition était modifiée. L'Est cessait d'être un théâtre d'opérations actives. Composée désormais de divisions de réserve, la 1^{re} armée se bornerait à garder les positions reconquises.

Les opérations du 6 au 13 septembre, connues sous le nom à jamais glorieux de bataille de la Marne, ont eu une importance décisive dans l'histoire de la guerre. Le dessein initial de l'ennemi, qui était de battre rapidement la France avant l'entrée en ligne de la Russie, avait échoué. La France était victorieuse ; dans le même temps, la Russie, si elle subissait à l'aile Nord une défaite qui la contraignait d'évacuer la Prusse orientale, remportait à l'aile Sud des victoires qui l'amenaient sur les Carpathes. Le gouvernement allemand destitua le chef d'Etat-Major, le général de Moltke, et le remplaça par le général von Falkenhayn. Toutefois, cette destitution fut tenue secrète jusqu'au milieu de novembre. A la tête de la III^e armée, le général von Hausen fut remplacé le 13 septembre par le général von Einem.

CHAPITRE VI

Les opérations sur le théâtre oriental.

I. Le plan russe. — II. La Prusse orientale. — III. La première invasion de la Prusse. — IV. La bataille de Tannenberg (27 août 1914). — V. La défaite de Rennenkampf (8-13 septembre). — VI. Les opérations austro-russes. — VII. Les victoires serbes.

I. Le plan russe. — Le plan russe comportait une attaque sur la Prusse orientale. Ce pays ayant un contour en équerre, la 1^{re} armée (Rennenkampf), dite armée du Niemen, devait attaquer la face Est; la 2^e armée (Samsonov), dite armée de la Narev, attaquerait la face Sud.

Mais, dans la journée du 1^{er} août, arriva à l'Etat-Major russe un télégramme de l'attaché militaire russe à Paris. Celui-ci faisait savoir que le gouvernement français désirait que l'attaque russe se produisît plus au Sud, dans la direction de Posen. Il communiquait des renseignements, venus de Copenhague, d'après lesquels l'Allemagne n'aurait laissé devant la Russie que 6 corps (1).

Pour donner satisfaction au désir de la France, l'Etat-Major russe envisagea la concentration sur la rive gauche de la Vistule de six corps d'armée en vue d'une action sur Posen, quatre corps opérant au Nord, entre Thorn et Posen, deux opérant au Sud, entre Posen et Breslau. Ces corps formeraient deux armées nouvelles, la 9^e et la 10^e. Le 7 août, la Garde, le 1^{er} corps et le 18^e étaient désignés pour cette opération. La Garde et le 1^{er} corps, qui constituaient la 9^e armée à Varsovie, étaient pris sur l'armée Rennenkampf, où ils furent remplacés par le 20^e. En outre, la ligne d'opérations de l'armée Samsonov fut déplacée vers l'Ouest, et la distance fut ainsi augmentée entre Samsonov et Rennenkampf.

La concentration sur le front Nord-Ouest fut achevée le 19 août. Mais, dès le 10 août, l'état-major russe avait envoyé au commandant des armées du front Nord-Ouest une instruction (n^o 345) où, après avoir constaté que, le 11, les armées Rennenkampf et Samsonov disposeraient déjà de 208 bataillons et 228 escadrons sur le pied de guerre contre 100 bataillons allemands, il ajoutait : « Considérant que la guerre a été déclarée par l'Allemagne d'abord à la Russie, et que la France, en tant que notre alliée, a estimé comme son devoir de venir immédiatement à notre aide et d'entrer en campagne contre l'Allemagne, il est naturel et indispensable qu'en vertu de nos obliga-

(1) I^{er}, XVIII^e, XX^e, VI^e, corps de réserve de la Garde et II^e C. A. En fait, les Allemands n'avaient au milieu d'août en Prusse orientale que quatre corps (dont un de réserve), une division de réserve et une division de cavalerie.

tions d'alliés nous soutenions les Français, puisque les Allemands dirigent contre eux leur attaque principale. Cet appui, nous le leur donnerons, en prononçant le plus rapidement possible notre attaque contre les forces allemandes laissées en Prusse orientale (1). » Le 13 août était indiqué comme pouvant être le jour où le mouvement commencerait.

L'Etat-Major allemand s'attendait à une offensive immédiate des Russes contre la Prusse orientale. Il prévoyait que les troupes des régions militaires de Vilna et de Varsovie seraient opposées à l'Allemagne, celles de la région de Kiev à l'Autriche; celles de Moscou, Pétersbourg et Kazan seraient employées selon les circonstances, vraisemblablement contre l'Autriche; celles d'Odessa surveilleraient la Roumanie; il fallait compter avec la formation d'une armée dans le Caucase; l'intervention de forces tirées du Turkestan et de l'Asie centrale paraissait peu probable.

On avait vu dans la période de tension de 1912 à 1913 la Russie prendre des mesures préparatoires à la mobilisation qui équivalaient à cette mobilisation elle-même. On comptait donc que la mobilisation réelle serait terminée dès le premier ou le second jour de sa déclaration officielle.

Il ne serait donc pas exact de croire que l'Allemagne ait été surprise par l'offensive russe en Prusse orientale.

II. La Prusse orientale. — La Pologne est naturellement enveloppée au Nord par la Prusse, au Sud par la Galicie. Avant de marcher de Varsovie sur Posen et Berlin, les Russes devaient se débarrasser de cette étreinte, paralyser ces deux bras qui les enserraient. Ils avaient la chance que les provinces du bloc austro-allemand ainsi avancées vers l'Est étaient des centres vitaux. Au Nord, la Prusse est la terre sacrée où la monarchie s'est réfugiée après le désastre d'Iéna. Elle est en même temps un grenier de l'Empire. Au Sud, la prise de Cracovie par les Russes leur eût ouvert la Silésie, importante dans la guerre à la fois par sa position et par son industrie, la clef de la maison, comme disait Frédéric II.

L'Allemagne, qui s'attendait à être attaquée en Prusse orientale, avait laissé sur place les trois corps actifs de cette région, I^{er} (Koenigsberg), XVII^e (Dantzic) et XX^e (Allenstein), constituant ainsi une couverture solide contre l'aile droite russe. Au contraire, elle avait envoyé sur le front occidental les corps de Posen (V^e) et de Silésie (VI^e), régions où rien n'était à craindre immédiatement. Enfin, plus au Sud, l'armée autrichienne devait, avec toutes ses forces (sauf celles envoyées contre la Serbie), prendre l'offensive sur le front de Galicie et accrocher l'aile gauche russe, ce qui était la façon la meilleure, quoique indirecte, de couvrir le territoire allemand. En un mot, le terrain voulait que la lutte s'engageât sur le front oriental par les deux ailes. La stratégie austro-allemande dans les premières semaines était : défensive allemande au Nord, offensive autrichienne au Sud. Les Russes, inversement, comptaient prendre immédiatement l'offensive au Nord, en Prusse.

(1) *Relation de l'état-major russe*, p. 33.

Le paysage de Prusse orientale déconcerte un peu les yeux accoutumés aux systèmes hiérarchiques de vallées et de hauteurs, comme on en voit chez nous. Là, au contraire, tout est désordre et confusion : des collines enchevêtrées, des plaines mal drainées où s'attardent des lacs : c'est là topographie glaciaire. Et ce sont en effet les traces d'une glaciation, géologiquement peu éloignée de nous, qui forment aujourd'hui le sol de la Prusse orientale.

Le trait le plus visible, ce sont les moraines, ces collines de débris qui marquent les fronts successifs du glacier. Ce sont des buttes allongées, incurvées en demi-lunes, nombreuses et orientées diversement, de sorte qu'elles se recourent, interfèrent entre elles et semblent des ouvrages d'une complication inextricable.

En arrière de la bande morainique, on trouve d'immenses étendues plates, qui sont le fond du glacier, couvertes d'une argile cultivée. En avant des moraines, au contraire, partout où la glace s'écoulait en ruisseaux et en fleuves, on trouve des sables qui sont aujourd'hui boisés. Il suffit d'avoir voyagé en Pologne pour revoir par la pensée, sous les sapins, la tranche blanche du sable. Au printemps de 1807, les soldats de Napoléon virent ce sable s'élever en nuages de poussière.

Dans cette topographie plate et compliquée, sans lignes de partage et sans versants suivis, sur des argiles imperméables, les eaux s'écoulent à peine. Elles forment dans un relief inachevé des rivières lentes et incertaines, sujettes à des évasements, à des hernies, lacs et marais, innombrables dans la Prusse orientale. Dans le récit des opérations de 1806 et de 1807, les marais et les boues paraissent sans cesse.

Ainsi la Prusse se présente sous trois aspects : un front de grandes rivières, accompagnées de marécages, de sables et de forêts ; en arrière, une barrière de moraines et de lacs ; enfin, en arrière encore, une plaine fertile. Jomini écrivait, il y a un siècle : « La vieille Prusse est un pays superbe qui ne le cède en fertilité à aucun autre de l'Europe... Des villes nombreuses, industrielles, dans l'aisance, des fermes riches, une culture admirable. »

III. La première invasion de la Prusse. — La 1^{re} armée russe, commandée par *Rennenkampf*, avait été concentrée entre *Vilna* et *Grodno*. Elle comprenait les 2^e, 3^e, 4^e, 10^e et 22^e corps, le 3^e sibérien, la 1^{re} et la 5^e brigade de tirailleurs, six divisions de réserve et un corps de cavalerie de la Garde. Le gros devait marcher par l'axe *Kovno-Eydtkunnen*, en direction générale de *Koenigsberg* ; un détachement d'aile gauche, formé de deux corps et de brigades de tirailleurs, devait passer par *Grodno* et se lier à la 2^e armée, qui avait été concentrée dans la région de *Varsovie* sous les ordres de *Samsonov*. La 2^e armée comprenait les 1^{er}, 13^e, 15^e, 18^e et 6^e corps. Marchant par l'axe *Varsovie-Mlava*, elle allait entrer en Prusse orientale par la frontière Sud et atteindre, par *Osterode* et *Allenstein*, le cœur de la province. Les deux armées s'avançaient derrière un épais rideau de troupes de couverture et de Cosaques.

L'Allemagne n'avait pour défendre cette étendue de 40.000 kilomètres carrés que les I^{er}, XVII^e et XX^e corps actifs, le I^{er} corps

de réserve et la 3^e division de réserve, appuyés par des régiments de landwehr et de landsturm. Ces forces formaient la VIII^e armée sous les ordres du colonel général von Prittwitz. Il établit le XX^e corps von Scholtz sur la frontière méridionale, entre Ortelsburg et Soldau. Le I^{er} fut disposé sur la frontière orientale; un échelon à Lyck faisait la liaison entre les deux groupes.

Le 17 août, le I^{er} corps allemand von François se jeta sur les Russes qui avançaient sur Stallupoenen. Mais quand la puissante masse russe se fut déployée, avançant par le large front Pillkallen-Goldap, le I^{er} corps fut contraint de se replier. Pour le soulager et arrêter l'ennemi, le général von Prittwitz fit avancer ce qu'il avait de disponible : le XVII^e corps Mackensen fut amené par voie ferrée; le I^{er} corps de réserve, la 3^e division de réserve, la 72^e brigade de réserve suivirent: au total près de quatre corps. Rennenkampf attaqua avec quatre corps et six divisions de réserve, son groupe de gauche, qui venait par Grodno, n'étant pas encore en mesure d'apparaître dans le flanc des Allemands.

Le I^{er} corps allemand qui s'était battu le 17 à Stallupoenen, forma la gauche de l'armée. Le XVII^e corps ayant reçu le 19 l'ordre de l'appuyer, accourut en deux colonnes par une marche de nuit et, à 2 heures du matin, prit position à sa droite. A la droite de Mackensen, venait le I^{er} corps de réserve, couvert lui-même sur son extrémité par la 3^e division de réserve et la 72^e brigade de réserve. Le XVII^e corps, au centre de la ligne, devait attaquer de front, tandis que les ailes cherchaient l'enveloppement de l'ennemi. Le combat s'engagea le 20.

Dès ces premiers combats, les Allemands eurent la surprise de tomber sur des tranchées creusées avec une rapidité merveilleuse et où le soldat russe était abrité jusqu'au menton. C'est ainsi que le XVII^e corps ayant enfoncé les avant-lignes russes vint donner sur une position très solide, que les 35^e et 36^e divisions attaquèrent en vain, dans l'angle des deux voies ferrées qui vont d'Insterburg, l'une sur Gumbinnen, l'autre sur Goldap. Tandis que le XVII^e corps s'incrustait devant l'ennemi, le I^{er} corps de réserve attaquait à sa droite, à la hauteur de Kleszowen, et le I^{er} corps à sa gauche vers Malwisch en. Mais des forces russes approchaient aux ailes, et l'armée Samsonov, devant laquelle on n'avait pu laisser que le XX^e corps, gagnait du terrain sur les derrières. Le général von Prittwitz donna donc l'ordre de retraite le 20 au soir. Les Russes entrèrent à Insterburg, et leurs avant-gardes poussèrent vers Königsberg jusqu'à Labiau et Wehlau; mais elles ne purent aller plus loin, arrêtées par la ligne de la Deime. La cavalerie, sur la gauche, atteignit Friedland.

La VIII^e armée prit alors la résolution de se retirer derrière la Vistule. C'était rendre aux Russes leur liberté d'action, dégager leur flanc gauche de toute menace, vouer l'Autriche à la défaite. D'autre part, les circonstances sur le front occidental, si elles s'annonçaient bien, étaient fort graves. L'armée allemande avait remporté à sa gauche la victoire de Lorraine, et à sa droite von Kluck était entré le 20 à Bruxelles. Mais la première action générale était imminente. Enfin une troisième question se posait. Fallait-il risquer la bataille à l'Est de la Vistule dans le dédale

de la Mazurie? Les avis au Quartier Général étaient partagés et en cas de défaite les risques étaient grands. En tout cas, il fallait pour commander là un homme qui connût parfaitement le pays. Or, il y avait à Hanovre un général en retraite qui avait servi à la 1^{re} division, étudié la défense des lacs de Mazurie au Grand Quartier et enfin commandé le IV^e corps. C'était le général von Hindenburg. L'empereur le choisit. Un télégramme l'avertit le 22 à 15 heures, et dans la nuit un train spécial l'emmena vers Marienburg avec le chef d'état-major qui lui était adjoint, le major général von Ludendorff, qui arrivait de Belgique. Ludendorff arriva à Coblenz le 22 à 6 heures du soir et vit le général de Moltke qui lui sembla fatigué. C'est lui, au témoignage de ses « Mémoires », qui fit envoyer à la VIII^e armée l'ordre de ne pas exécuter la retraite derrière la Vistule, qui devait avoir lieu le 23.

Hindenburg et Ludendorff arrivèrent à Marienburg le 23 à 14 heures et y trouvèrent un accueil très frais.

IV. *La bataille de Tannenberg (27 août 1914)*. — L'idée de la manœuvre que Hindenburg allait exécuter paraît s'être formée progressivement. Ce fut d'abord le projet de former, avec le I^{er} corps et les garnisons des places, une masse de manœuvre dans le Sud-Ouest du pays, entre Deutsch-Eylau et Strassburg, au voisinage du XX^e corps, pour prendre l'offensive contre l'armée de la Narev, tandis que le groupe du Nord continuerait à se retirer lentement devant Rennenkampf (22 août).

Mais pour assurer à la nouvelle masse de manœuvre les moyens de battre l'armée de la Narev, il faudrait encore y ajouter le XVII^e corps et le I^{er} de réserve, tous deux engagés contre Rennenkampf. La question était de savoir si celui-ci les laisserait se décrocher. Heureusement pour les Allemands, Rennenkampf n'exploita que très mollement son succès de Gumbinnen. Le XVII^e corps d'abord put être porté vers le Sud, sur Bischofsburg, puis le I^{er} de réserve sur Sensburg. Après leur départ, il n'y eut plus devant les vingt-quatre divisions de Rennenkampf que la 1^{re} division de cavalerie qui fut elle-même, après le 27 août, réduite à deux brigades.

Cette manœuvre du XVII^e corps et du I^{er} de réserve, laissant le front ouvert devant Rennenkampf, sans même le tromper par une couverture, était d'une singulière audace, et il fallut toute l'inertie de l'armée russe pour qu'elle réussît.

Cependant, l'armée russe de la Narev, l'armée Samsonov, approchait. Le XX^e corps allemand, qui lui était opposé, établi sur les hauteurs de Gilgenburg, face au Sud, avait été attaqué le 23 par l'ennemi arrivant de Neidenburg, et il avait dû replier son aile gauche sur Muehlen. Les Russes se croyaient déjà vainqueurs. Le 24, un radio intercepté informa le commandement allemand de toutes les mesures prises par Samsonov. L'armée de la Narev avançait en échelons, la droite en avant. Le 2^e corps qui formait cette aile devait être le 26 à Bischofsburg. A sa gauche, le 13^e corps marchait sur Allenstein; puis venaient le 15^e et le 18^e corps; enfin, face à l'Ouest, le 1^{er} corps avançait par Soldau.

Possédant ainsi tout le détail du plan ennemi, Ludendorff pro-

posa à Hindenburg de manœuvrer sur l'aile gauche de Samsonov. Le I^{er} corps allemand, venant de Deutsch-Eylau, et le XX^e venant de Gilgenburg rejetteraient le 1^{er} corps russe d'Usdau sur Soldau. Après quoi, le I^{er} corps allemand, en liaison avec le I^{er} de réserve et le XVII^e, se porterait sur Neidenburg de façon à envelopper le gros de l'armée Samsonov.

Toute l'opération était donc fondée sur l'attaque du I^{er} corps et du XX^e à Usdau. Elle eut lieu le 27 au matin. Usdau fut enlevé à la fin de la matinée, et le I^{er} corps continua sur Neidenburg où il entra le 28. A l'aile opposée, le XVII^e corps, bousculant le 2^e corps russe, l'avait rejeté sur Ortelsburg. Ainsi l'armée Samsonov était à la fois enfoncée aux deux ailes. Il restait, pour achever la victoire, à lui couper la retraite. Les deux corps allemands victorieux, le I^{er} à l'aile droite, le XVII^e à l'aile gauche, reçurent l'ordre d'aller se rejoindre vers Willenberg, derrière l'armée ennemie.

Cependant, au centre, un corps russe, le 13^e, pressait vivement les divisions de landwehr qui lui faisaient face vers Hohenstein. Le I^{er} corps de réserve allemand qui était au Sud-Ouest d'Allenstein reçut l'ordre de se porter dans son dos et de terminer ainsi la bataille.

A la fois enfoncée et enveloppée, l'armée Samsonov fut anéantie. Son chef se suicida. La bataille reçut, sur la proposition du général Ludendorff, le nom de bataille de Tannenberg.

V. *La défaite de Rennenkampf (8-13 septembre)*. — Entre la nomination de Hindenburg et la bataille de Tannenberg, les armées allemandes du théâtre occidental avaient gagné la bataille des Frontières. Il parut donc à l'Etat-Major allemand qu'il pouvait distraire des forces du front occidental pour le front oriental. Il préleva le XI^e corps sur l'armée von Kluck, le corps de réserve de la Garde sur l'armée Bülow et la 8^e division de cavalerie sur l'armée Hausen. Le télégramme qui annonçait cette mesure arriva à la VIII^e armée au début de l'action.

Restait maintenant à en finir avec l'armée Rennenkampf, qui, après la défaite de Samsonov, avait arrêté son mouvement et reculé de quelques kilomètres, mais qui restait établie entre la Pregel au Nord et le lac Mauer au Sud.

L'idée de manœuvre était de tourner Rennenkampf par sa gauche, dans la région de Loetzen, tout en se couvrant contre une intervention russe en direction de Lyck. Les forces allemandes étaient donc naturellement divisées en trois groupes : l'un qui devait fixer Rennenkampf par une attaque frontale entre la Pregel et le lac Spirding ; l'autre qui devait manœuvrer par Loetzen ; le troisième qui devait observer Lyck. Comme celle de Tannenberg, cette opération était d'une audace presque folle. Avec quinze à seize divisions à douze bataillons, Hindenburg attaqua sur un front de 50 kilomètres une armée de vingt-quatre divisions à seize bataillons. De plus, quatre à six divisions russes se concentraient sur sa droite et pouvaient tomber sur elle d'un moment à l'autre, tandis qu'elle manœuvrait dans la région inextricable des lacs.

L'armée se mit en marche le 4 septembre et, le 7, elle s'établit

devant les positions russes. Le corps de réserve de la Garde, le I^{er} corps de réserve, le XI^e exécutèrent l'attaque frontale. Les positions russes se révélèrent inexpugnables. La manœuvre par Loetzen fut exécutée par le XVII^e corps, avec la 1^{re} et la 8^e division de cavalerie. Elle rencontra aussi une vive résistance à Kraklinen et à Possessern. Enfin le I^{er} corps qui avançait par Nikolaiken et Johannisburg vint le 9 au soir aider le XVII^e. Il s'aventurait ainsi face à l'Est, dans une situation d'autant plus dangereuse que la couverture de droite, formée par la 3^e division de réserve von Morgen et la division de landwehr von der Goltz, était attaquée le 8 à Bialla par des forces supérieures.

Dans la nuit du 9 au 10, Rennenkampf retire sa droite, au nord de Gerdaun, devant le I^{er} corps de réserve allemand. Il avait sans doute senti la menace d'enveloppement sur sa gauche et il se déroba. Il fallait donc le poursuivre avec la dernière vigueur tandis que l'aile enveloppante irait derrière lui couper sa ligne d'opérations entre Wirballen et Kovno. Le XVII^e corps marche sur Vychtynetz, le I^{er} sur Mariampol, les deux divisions de cavalerie, devant le I^{er} corps, vers la route Wirballen-Kovno.

La manœuvre ne put être exécutée sans à-coups. Une erreur du XXI^e corps, qui avançait par Gumbinnen et Stallupoenen, et qui se crut attaqué par des forces supérieures, fit perdre une demi-journée. Bref, quoique la VIII^e armée ait avancé de 100 kilomètres en quatre jours, Rennenkampf put refuser la bataille et se replier derrière le Niemen, en laissant 45.000 prisonniers. Le 13, la bataille était finie. La couverture d'aile droite avait de son côté battu les forces supérieures qui l'avaient attaquée à Bialla. Le général von der Goltz resta avec les landwehriens devant Ossoviec, tandis que le général Morgen, avec sa 3^e division de réserve, alla s'emparer d'Augustovo et de Suvalki. Plus à gauche, le I^{er} corps et la cavalerie étaient bien en avant vers Mariampol, le XVII^e et le XX^e au nord de la ligne Vychtynetz-Wirballen; le XI^e au Nord de Wirballen; le I^{er} de réserve à Vladislavov. La réserve de Koenigsberg couvrait la gauche à Tilsit. Le corps de réserve de la Garde avait été retiré de la ligne et renvoyé au Nord-Est de Wehlau.

Le 14, le général Ludendorff était à Insterburg où le Quartier Général allemand avait remplacé au Dessauerhof le Quartier Général russe. Il apprit là qu'il était nommé chef d'état-major d'une nouvelle armée, dite armée du Sud, qui devait se constituer avec deux corps prélevés sur la VIII^e et qui serait commandée par le général von Schubert. Il s'agissait de secourir les Autrichiens qui venaient de se faire battre et qui étaient rejetés derrière le San.

VI. Les opérations austro-russes. — Comme nous l'avons vu, l'Autriche, au début des opérations, était plus faible que ses adversaires sur l'un et l'autre front. Elle voulut compenser cette faiblesse par la rapidité des opérations.

L'Autriche-Hongrie avait concentré en Galicie, de la droite à la gauche : dans la région de Stanislau et de Stryj, des éléments de la II^e armée, sous les ordres du général Koevess. (Le reste de l'armée et son chef Boehm-Ermolli, envoyés d'abord contre les

Serbes, ne rejoignirent que plus tard); — autour de Lemberg la III^e armée Brudermann; — à Przemysl la IV^e armée Auffenberg; — dans l'angle du San et de la Vistule la I^e armée Dankl.

Ce dispositif était continué au nord de la Vistule par la cavalerie d'armée et le landsturm sous les ordres du général von Kummer au Nord de Cracovie, puis à gauche de Kummer par le IV^e corps allemand de landwehr (Woyrsch) à Czenstochova.

Comme les Allemands, les Autrichiens avaient compté sur la lenteur russe. Leur dessein était de se porter immédiatement sur le front Rovno-Ivangorod. Ils furent surpris de trouver devant eux des masses russes mobilisées et supérieures en nombre. Ces masses formaient quatre armées qui étaient, de gauche à droite : l'armée Broussilov, l'armée Roussky, l'armée Plehve, l'armée Evert, prolongée elle-même à droite par de la cavalerie. L'ensemble formait le groupe du Sud-Ouest, sous les ordres du général Ivanov.

Les armées autrichiennes de gauche, Dankl (I^e) et Auffenberg (IV^e), se portèrent en avant de part et d'autre de la Wieprz, en direction Lublin-Cholm. La fortune leur parut d'abord favorable. Dankl bouscula les Russes d'Evert du 23 au 25 août à Krasnik et atteignit la région au Sud de Lublin. Auffenberg, appuyé lui-même à droite par le groupement nouvellement formé de l'archiduc Joseph-Ferdinand, attaqua le 26 Evert et Plehve sur le front Zamoszje-Komarov. Les Russes battus furent rejetés le 1^{er} septembre sur Cholm.

Mais, pendant ce temps, les choses se gâtèrent à l'aile droite, en Galicie orientale. Roussky et Broussilov attaquaient concentriquement de Sokal à Czernovitz, en direction générale de Lemberg. Le 26 août, la bataille s'engagea sur le front Zolkiev-Buczacz, contre la III^e armée Brudermann. Après deux jours de combats, les Autrichiens, menacés d'enveloppement aux deux ailes, se replièrent. Les Russes se convainquirent que l'ennemi n'avait, sur son secteur Est, que trois ou quatre corps.

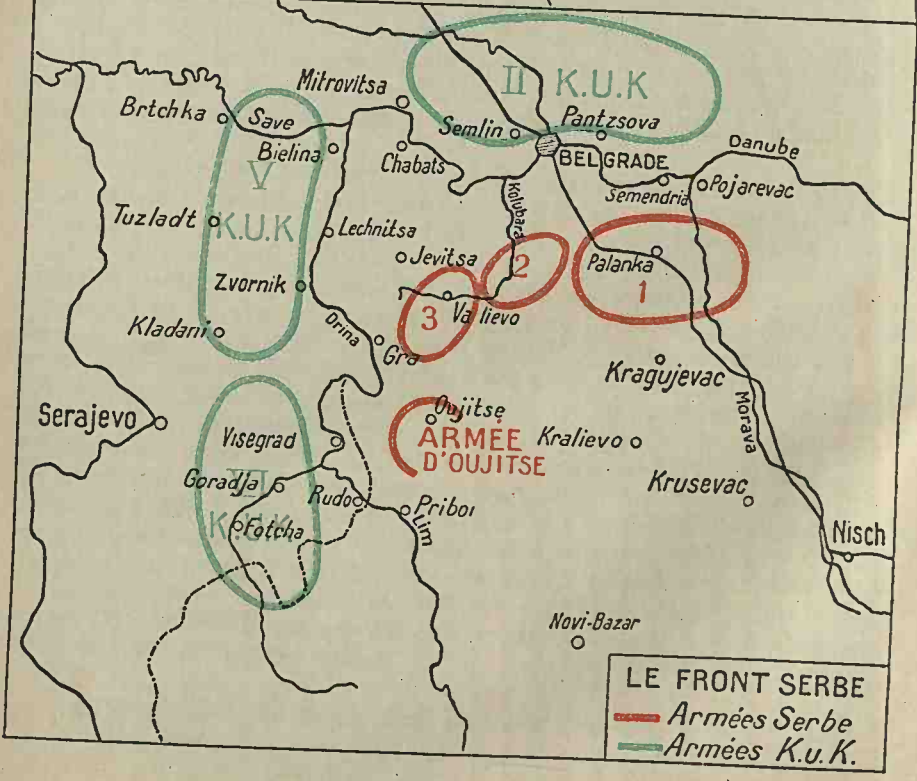
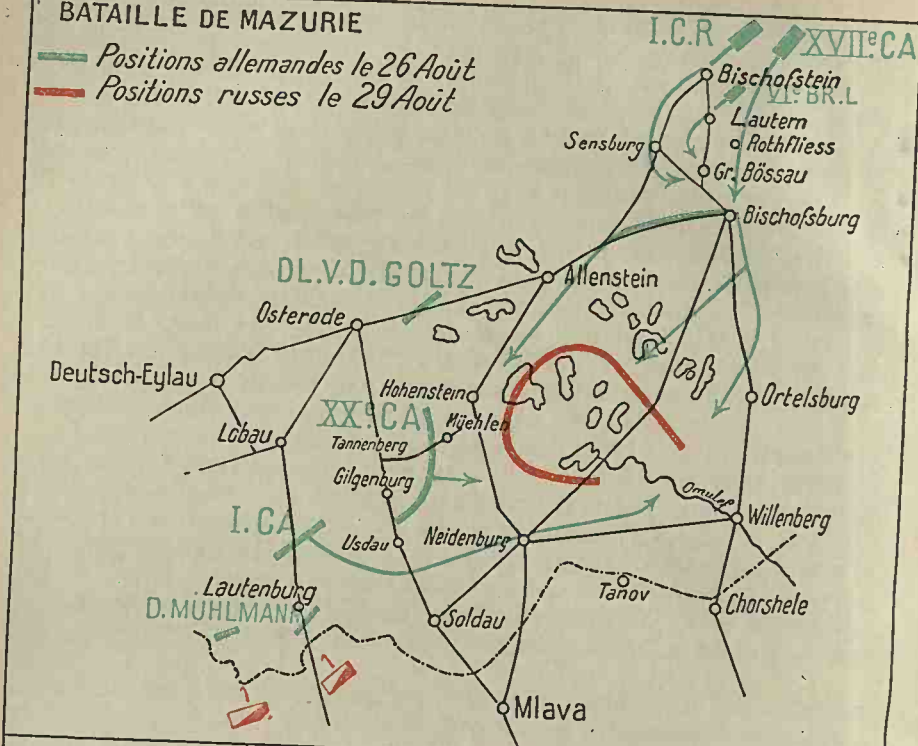
Cependant la situation générale des armées russes restait grave; la 2^e venait d'être anéantie en Prusse orientale, ce qui mettait la 1^{re} dans une condition critique; la 4^e et la 5^e venaient d'être battues à Komarov. Il n'existait que peu de réserves stratégiques. Les affaires ne pouvaient être rétablies que par une grande victoire sur les Autrichiens. Une 9^e armée, sous les ordres du général Letchitsky fut formée à la droite d'Evert. L'effort principal devait être fait par la 4^e et la 9^e armées. Elles rejetèrent Dankl sur le San.

D'autre part, le grand-duc pressait énergiquement la 3^e et la 8^e armée de prendre au plus vite à la gorge les Autrichiens de Brudermann, retranchés à l'Est de Lemberg, sur la Gnila Lipa. Le 29 août, les deux armées russes attaquèrent. La III^e armée autrichienne, après trois jours de résistance, fut culbutée le 31 août, et commença un repli précipité, parfois désordonné, vers l'Ouest. « Des canons, des parcs d'artillerie et des trains abandonnés tombèrent dans nos mains. La voie était ouverte vers Lemberg, la ville historique (1). » Les troupes russes entrèrent à Lemberg le 3 septembre. Halicz avait été pris la veille.

(1) L. Danilov, *La Russie dans la guerre mondiale*, p. 222.

BATAILLE DE MAZURIE

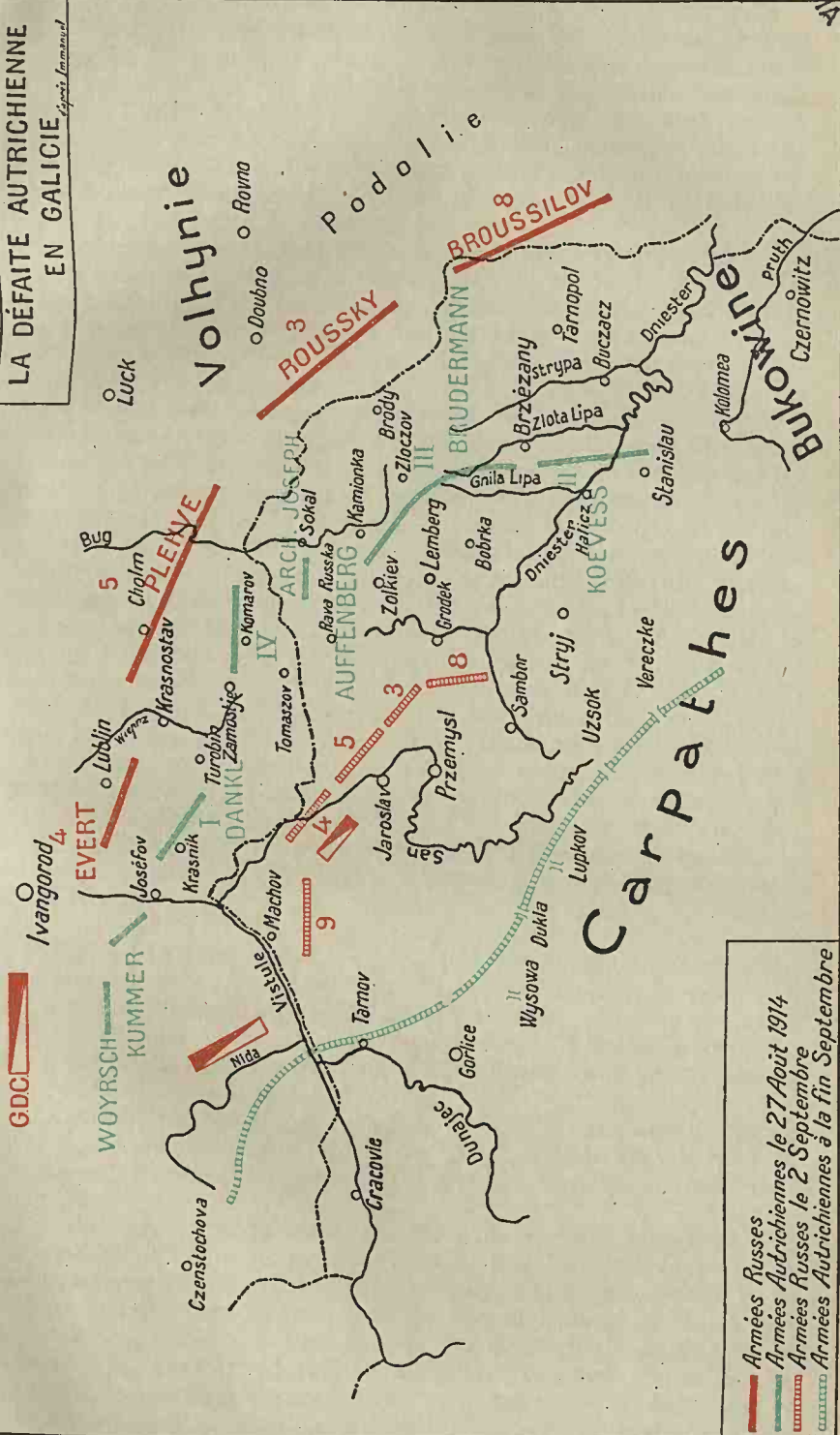
- Positions allemandes le 26 Août
- Positions russes le 29 Août







LE FRONT SERBE
— Armées Serbe
— Armées K.u.K.

LA DÉFAITE AUTRICHIENNE
EN GALICIE

après Lemberg



 Armées Russes
 Armées Autrichiennes le 27 Août 1914
 Armées Russes le 2 Septembre
 Armées Autrichiennes à la fin Septembre

La III^e armée autrichienne fut mise sous les ordres du général Boroëvic. La II^e, qui avait une situation paradoxale, disputée entre le front serbe et le front galicien, récupérait des unités ramenées de Serbie. Enfin l'Etat-Major autrichien envoyait en soutien à la III^e armée la IV^e Auffenberg. Ces trois armées étaient établies sur la coupure de Grodek. Le groupement de l'archiduc Joseph-Ferdinand formait l'extrémité Nord de la ligne, sur un plateau découvert, qui fait crête de partage.

Les Autrichiens attaquèrent le 6, et jusqu'au 11 firent un effort désespéré contre la 3^e et la 8^e armée. Mais le corps de droite de la 3^e armée combinant ses efforts avec les deux corps de gauche de la 5^e, le groupement de l'archiduc fut écrasé à Tomaszow.

A cette rupture frontale, s'ajoutait le péril d'un enveloppement d'ailes. Le 9 septembre, en effet, à la gauche autrichienne, l'armée Dankl était battue et rejetée sur le San inférieur. A droite, un détachement russe avançait au Sud du Dniester, par Stanislau.

Dans ce péril, le commandement autrichien se résolut le 11 à rompre le combat et à replier l'armée vers l'Ouest, en évacuant la plus grande partie de la Galicie, jusqu'à l'arrivée de secours allemands. « Plus de 40 divisions, écrit Danilov, ne représentant d'ailleurs que des débris pitoyables de l'armée autrichienne, se trouvèrent massées dans l'espace étroit entre les Carpathes et la Vistule. » Le 26 septembre, les positions étaient les suivantes. A droite, la II^e armée s'était réfugiée derrière les Carpathes au Sud du col de Dukla. A sa gauche, la III^e armée Boroëvic était à Gorlice; la IV^e au Sud de Tarnov, la I^e à cheval sur la Vistule. Au Nord de la Vistule, les groupements Kummer et Woyrsch couvraient Cracovie.

Les Russes occupèrent toute la Galicie orientale et investirent Przemysl. Au début d'octobre, ils s'emparèrent du col d'Uszok, qui commande la plaine hongroise. Plus à l'Est, leur aile orientale avait pénétré en Bukovine. Ils avaient envahi au Sud des Karpathes le bassin de la haute Theiss, qu'ils occupaient de Maramaros-Sziget jusqu'à Huszt.

VII. Les victoires serbes. — L'Etat-Major austro-hongrois avait dressé trois projets : en cas de guerre avec la Russie, le projet R, établi à partir de 1887; en cas de guerre avec la Serbie, le projet B, établi à partir de 1897; en cas de guerre avec l'Italie, le projet I établi à partir de 1899. Un quatrième projet visait une guerre simultanée avec la Russie et la Serbie.

L'Autriche espéra d'abord écraser la Serbie, sans que la Russie intervint par les armes. Aussi dès le 25 juillet, à 21 h. 23, elle décréta la mobilisation partielle prévue par le plan B, le premier jour étant fixé au 28.

Ce plan prévoyait la formation de trois armées. La VI^e armée, formée des deux corps de Bosnie-Herzégovine (XV^e et XVI^e), sous le feldzeugmeister Potiorek, devait se concentrer entre Serajevo et la frontière, et faire face en même temps aux Monténégrins. La V^e armée, sous le général von Frank, avec les deux corps de Prague et d'Agram (VIII^e et XIII^e) devait se réunir sur la basse Drina. La II^e, sous le général Boehm-Ermolli, avec les deux corps de Budapest et de Therezienstadt en Bohême (IV^e et IX^e), une division de cavalerie

et deux divisions de honved, devait se concentrer sur le front Nord de la Serbie, entre Semlin et Peterwardein. Enfin, le VII^e corps, de Temesvar, avec deux divisions de cavalerie devait former un détachement d'armée dans le Banat, le long du Danube. Ce *groupe maximum* comprenait les deux cinquièmes des forces austro-hongroises, soit 26 divisions et demie d'infanterie et 3 de cavalerie, contre 12 divisions serbes supposées.

C'est dans ces conditions que l'Autriche déclara la guerre à la Serbie, le 28 juillet. Mais l'intervention de la Russie obligea à faire jouer, non plus le plan B, mais le plan d'une guerre sur deux fronts. L'ordre de mobilisation générale fut lancé le 1^{er} août, le premier jour étant le 4.

Dans le projet établi, l'Autriche laissait sur le théâtre serbe un *groupe minimum*, formé de trois corps (XIII^e, XV^e, XVI^e) et de quelques unités indépendantes. Sur le théâtre russe, il restait un échelon A, réservé dans tous les cas pour ce front et égal aux trois cinquièmes des forces austro-hongroises, et un échelon B, prélevé sur le groupe maximum des Balkans et comprenant les IV^e, VII^e, VIII^e et IX^e corps, donc la totalité de la II^e armée Boehm-Ermolli, et du détachement du Banat, c'est-à-dire des forces opérant sur le front Nord de la Serbie.

Mais ce rappel de quatre corps vers le Nord ne pouvait se faire, sous peine de désordre catastrophique, qu'après qu'ils auraient atteint leur destination sur le front serbe; il fallait laisser la II^e armée se concentrer sur la Save; alors seulement, c'est-à-dire à partir du 18 août, on pourrait la ramener en Galicie.

En même temps le départ de la II^e armée changeait complètement le plan d'opérations contre les Serbes. La frontière serbe est formée à l'Ouest par la Drina qui coule dans le sens du méridien; au Nord, en potence sur la Drina, coule la Save, qui forme la frontière septentrionale. L'angle des deux rivières fait le saillant de Ratcha. Sur la Save, se trouvent Mitrovitsa et Chabats. Sur la Drina, ou un peu en arrière, une série de positions qui sont du Nord au Sud, Lechnitsa, Kroupagne, Liubovia. En arrière de ces postes avancés, un point de concentration naturel, Valievo, tête d'une vallée profonde et large, qui va vers le Nord-Est rejoindre la Save. Vers Lechnitsa, le front de la Drina est rompu par un petit affluent, le Jadar, venu de l'intérieur. Le Jadar est lui-même dominé sur sa droite par le mont Tser, qui culmine à 700 mètres.

Le plan prévoyait que la VI^e et la V^e armée autrichiennes seraient concentrées en Bosnie, c'est-à-dire sur la frontière Ouest, et la II^e armée en Symrie, c'est-à-dire sur la frontière Nord. Les Autrichiens attaquaient sur les deux côtés de l'angle droit, et enfermaient les Serbes dans un cercle de feux.

La disparition de la II^e armée autrichienne supprimait un des côtés de la tenaille. Potiorek, qui avait le commandement général, au lieu d'une attaque convergente, allait donc simplement faire avec la V^e armée une attaque frontale sur la Drina, c'est-à-dire sur la frontière Ouest de la Serbie. Avant le transfert de Boehm-Ermolli vers le Nord, c'est-à-dire avant le 18 août, le commandement autrichien espérait avoir encore le temps de porter à la Serbie un coup rendu nécessaire par des raisons morales, dont la principale était

de décider la Bulgarie à intervenir. Les instructions du 4 août prescrivait comme minimum à Potiorek de défendre l'intégrité du territoire autrichien. Mais une victoire sur les Serbes eût été désirable.

La Serbie avait mobilisé après avoir reçu l'ultimatum autrichien. Le commandement fut pris par le prince héritier Alexandre; son chef d'Etat-Major fut le général Radomir Putnik. L'armée serbe se composait de trois bans, dont les deux premiers comprenaient les hommes de vingt à quarante et un ans. Elle était en pleine réorganisation après deux ans de campagne, quand la guerre éclata. « Dans ces conditions, la mobilisation serbe ne fut ni aussi rapide, ni aussi ordonnée qu'en eût pu le souhaiter (1). » Cependant la Serbie mit sur pied 11 divisions, soit 300.000 hommes et 600 canons. Au contraire de ce qui se pratiquait en France, la couverture fut confiée aux troupes de réserve, tandis que les troupes d'active formaient en arrière une masse de manœuvre. Cette masse comprenait 8 divisions.

Comme les Serbes s'attendaient à être attaqués du côté du Nord, sur la frontière Save-Danube, ils s'étaient articulés de la façon suivante. La 1^{re} armée, général Boiovitch, avec 3 divisions du 2^e ban, une du 1^{er} ban et une division de cavalerie, avec une mission défensive, le long du Danube, en aval de Belgrade, sur un front de 100 kilomètres. La 2^e armée, général Stepanovitch, était au contraire l'armée de manœuvre et de choc. Uniquement composée de troupes actives, elle comprenait un gros de 3 divisions, couvert par la division du Danube premier ban, laquelle était chargée de défendre la région de Belgrade. Toute la cavalerie divisionnaire avait été réunie en cavalerie d'armée, chargée d'assurer la liaison avec la 3^e armée. Celle-ci, sous le général Sturm, était chargée de la défense du saillant de Ratcha. Elle était couverte par 24 bataillons de 2^e et de 3^e ban, en quatre détachements à Lioubovia, Losnitsa, Chabats et Obrenovats, sur une étendue de 100 kilomètres, tandis que le gros, une division active et l'artillerie, était en masse de manœuvre en arrière, à Valievo. Enfin, à l'extrême-gauche, sous le général Bojanovitch, une armée dite d'Oujitè et dont le gros était fait d'une division de 2^e ban, couvrait la haute vallée de la Morava de l'Ouest.

Ainsi les Serbes, qui pensaient être attaqués au Nord, vont l'être à l'Ouest, et cent kilomètres plus loin. Ils seront donc obligés d'exécuter devant l'ennemi un changement de front. Leur situation sera d'autant plus délicate que, jusqu'au 18 août, la II^e armée, quoique destinée à partir, est pourtant devant eux. L'idée de Potiorek était de Putiliser, au moins comme menace. Il fallait donc hâter l'attaque. A vrai dire la VI^e armée au Sud ne serait prête que dans cinq jours. La V^e armée attaquera donc seule. Potiorek espérait qu'en présence de la II^e armée, les Serbes n'oseraient pas concentrer leurs forces contre la V^e. Ils l'osèrent.

Le 12 au matin, le général Franck mit en mouvement la V^e armée. Le VIII^e corps passa la Drina à l'île Samonovitch; mais la résistance des petits détachements serbes fut si vigoureuse que le soir l'avant-garde seule avait pris position sur la rive droite. Le

(1) Lieutenant-colonel Desmazes et commandant Naoumovitch, *Les victoires des Serbes en 1914*. Paris, 1928, p. 16.

et deux divisions de honved, devait se concentrer sur le front Nord de la Serbie, entre Semlin et Peterwardein. Enfin, le VII^e corps, de Temesvar, avec deux divisions de cavalerie devait former un détachement d'armée dans le Banat, le long du Danube. Ce *groupe maximum* comprenait les deux cinquièmes des forces austro-hongroises, soit 26 divisions et demie d'infanterie et 3 de cavalerie, contre 12 divisions serbes supposées.

C'est dans ces conditions que l'Autriche déclara la guerre à la Serbie, le 28 juillet. Mais l'intervention de la Russie obligea à faire jouer, non plus le plan B, mais le plan d'une guerre sur deux fronts. L'ordre de mobilisation générale fut lancé le 1^{er} août, le premier jour étant le 4.

Dans le projet établi, l'Autriche laissait sur le théâtre serbe un *groupe minimum*, formé de trois corps (XIII^e, XV^e, XVI^e) et de quelques unités indépendantes. Sur le théâtre russe, il restait un échelon A, réservé dans tous les cas pour ce front et égal aux trois cinquièmes des forces austro-hongroises, et un échelon B, prélevé sur le groupe maximum des Balkans et comprenant les IV^e, VII^e, VIII^e et IX^e corps, donc la totalité de la II^e armée Boehm-Ermolli, et du détachement du Banat, c'est-à-dire des forces opérant sur le front Nord de la Serbie.

Mais ce rappel de quatre corps vers le Nord ne pouvait se faire, sous peine de désordre catastrophique, qu'après qu'ils auraient atteint leur destination sur le front serbe; il fallait laisser la II^e armée se concentrer sur la Save; alors seulement, c'est-à-dire à partir du 18 août, on pourrait la ramener en Galicie.

En même temps le départ de la II^e armée changeait complètement le plan d'opérations contre les Serbes. La frontière serbe est formée à l'Ouest par la Drina qui coule dans le sens du méridien; au Nord, en potence sur la Drina, coule la Save, qui forme la frontière septentrionale. L'angle des deux rivières fait le saillant de Ratcha. Sur la Save, se trouvent Mitrovitsa et Chabats. Sur la Drina, ou un peu en arrière, une série de positions qui sont du Nord au Sud, Lechnitsa, Kroupagne, Lioubovia. En arrière de ces postes avancés, un point de concentration naturel, Valievo, tête d'une vallée profonde et large, qui va vers le Nord-Est rejoindre la Save. Vers Lechnitsa, le front de la Drina est rompu par un petit affluent, le Jadar, venu de l'intérieur. Le Jadar est lui-même dominé sur sa droite par le mont Tser, qui culmine à 700 mètres.

Le plan prévoyait que la VI^e et la V^e armée autrichiennes seraient concentrées en Bosnie, c'est-à-dire sur la frontière Ouest, et la II^e armée en Syrmie, c'est-à-dire sur la frontière Nord. Les Autrichiens attaquaient sur les deux côtés de l'angle droit, et enfermaient les Serbes dans un cercle de feux.

La disparition de la II^e armée autrichienne supprimait un des côtés de la tenaille. Potiorek, qui avait le commandement général, au lieu d'une attaque convergente, allait donc simplement faire avec la V^e armée une attaque frontale sur la Drina, c'est-à-dire sur la frontière Ouest de la Serbie. Avant le transfert de Boehm-Ermolli vers le Nord, c'est-à-dire avant le 18 août, le commandement autrichien espérait avoir encore le temps de porter à la Serbie un coup rendu nécessaire par des raisons morales, dont la principale était

de décider la Bulgarie à intervenir. Les instructions du 4 août prescrivaient comme minimum à Potiorek de défendre l'intégrité du territoire autrichien. Mais une victoire sur les Serbes eût été désirable.

La Serbie avait mobilisé après avoir reçu l'ultimatum autrichien. Le commandement fut pris par le prince héritier Alexandre; son chef d'Etat-Major fut le général Radomir Putnik. L'armée serbe se composait de trois bans, dont les deux premiers comprenaient les hommes de vingt à quarante et un ans. Elle était en pleine réorganisation après deux ans de campagne, quand la guerre éclata. « Dans ces conditions, la mobilisation serbe ne fut ni aussi rapide, ni aussi ordonnée qu'en eût pu le souhaiter (1). » Cependant la Serbie mit sur pied 11 divisions, soit 300.000 hommes et 600 canons. Au contraire de ce qui se pratiquait en France, la couverture fut confiée aux troupes de réserve, tandis que les troupes d'active formaient en arrière une masse de manœuvre. Cette masse comprenait 8 divisions.

Comme les Serbes s'attendaient à être attaqués du côté du Nord, sur la frontière Save-Danube, ils s'étaient articulés de la façon suivante. La 1^{re} armée, général Boiovitch, avec 3 divisions du 2^e ban, une du 1^{er} ban et une division de cavalerie, avec une mission défensive, le long du Danube, en aval de Belgrade, sur un front de 100 kilomètres. La 2^e armée, général Stepanovitch, était au contraire l'armée de manœuvre et de choc. Uniquement composée de troupes actives, elle comprenait un gros de 3 divisions, couvert par la division du Danube premier ban, laquelle était chargée de défendre la région de Belgrade. Toute la cavalerie divisionnaire avait été réunie en cavalerie d'armée, chargée d'assurer la liaison avec la 3^e armée. Celle-ci, sous le général Sturm, était chargée de la défense du saillant de Ratcha. Elle était couverte par 24 bataillons de 2^e et de 3^e ban, en quatre détachements à Lioubovia, Losnitsa, Chabats et Obrenovats, sur une étendue de 100 kilomètres, tandis que le gros, une division active et l'artillerie, était en masse de manœuvre en arrière, à Valievo. Enfin, à l'extrême-gauche, sous le général Bojanovitch, une armée dite d'Oujtse et dont le gros était fait d'une division de 2^e ban, couvrait la haute vallée de la Morava de l'Ouest.

Ainsi les Serbes, qui pensaient être attaqués au Nord, vont l'être à l'Ouest, et cent kilomètres plus loin. Ils seront donc obligés d'exécuter devant l'ennemi un changement de front. Leur situation sera d'autant plus délicate que, jusqu'au 18 août, la II^e armée, quoique destinée à partir, est pourtant devant eux. L'idée de Potiorek était de l'utiliser, au moins comme menace. Il fallait donc hâter l'attaque. A vrai dire la VI^e armée au Sud ne serait prête que dans cinq jours. La V^e armée attaquera donc seule. Potiorek espérait qu'en présence de la II^e armée, les Serbes n'oseraient pas concentrer leurs forces contre la V^e. Ils l'osèrent.

Le 12 au matin, le général Franck mit en mouvement la V^e armée. Le VIII^e corps passa la Drina à l'île Samonovitch; mais la résistance des petits détachements serbes fut si vigoureuse que le soir l'avant-garde seule avait pris position sur la rive droite. Le

(1) Lieutenant-colonel Desmazes et commandant Naoumovitch, *Les victoires des Serbes en 1914*. Paris, 1928, p. 16.

XIII^e corps passa plus au Sud, à l'île Kouriatchitsa. En fin de journée le détachement serbe qui lui était opposé, trop faible, se regroupa en arrière sur la ligne Losnitsa-Dobritch, pour barrer l'entrée de la vallée du Jadar. A l'extrême-droite autrichienne, la 42^e de honved marchait sur Lioubovia, de façon à menacer le flanc gauche des Serbes. A l'extrême-gauche, la II^e armée passait la Save à Mitrovitsa et à Chabats; le détachement serbe de Chabats se retira au Sud de la ville, pour empêcher les Autrichiens d'en déboucher.

Il était maintenant visible que les Autrichiens tentaient au Nord-Ouest une action convergente sur Valievo. Mais l'état-major serbe était toujours incertain de leurs intentions sur le front Nord. Il manœuvra donc de façon à renforcer la couverture sur les points attaqués et à rapprocher les gros, mais en les laissant articulés en souplesse. La 3^e armée appuiera avec deux détachements les troupes engagées à Losnitsa et à Chabats. La 2^e armée poussera une division à Chabats, mais le gros restera en position d'attente à Oubé. La 1^{re} armée, appuyant à gauche pour remplacer la 2^e, se concentrera dans la région Arandjelovats-Lazarevats. L'armée d'Oujitsé poussera une offensive vers Visegrad.

Le 14 au matin, la V^e armée autrichienne prend vigoureusement l'offensive; le VIII^e corps enlève le mont Vidoievitsa, qui est l'éperon Ouest du Tser. Plus au Sud, le XIII^e corps, sur le Jadar, a pris Dobritch et l'a reperdu. Mais les Serbes, devant l'inégalité des forces, se sont repliés à dix kilomètres en arrière sur la position de Jarebitse.

Il n'y a plus, désormais, de doute pour l'Etat-Major serbe. Le gros des forces autrichiennes est au Nord-Ouest, marchant par l'axe Losnitsa-Valievo. Dès lors le prince héritier prescrit à la 3^e armée de continuer la lutte de front en interdisant à l'ennemi la vallée du Jadar, tandis que deux divisions de la 2^e armée, réservées à Oubé, se porteront à marches forcées dans son flanc à Tekeritche.

Le 15, le XIII^e corps autrichien se met en marche à midi, sa gauche par la vallée du Jadar, sa droite par la route de Losnitsa à Kroupagne. En fin de journée, il se trouve devant la position de résistance des Serbes. Plus à gauche, le VIII^e corps avance, la 9^e division par le couloir de la Lichnitsa, la 21^e par la crête du Tser, dont elle atteint l'éperon oriental, le château de Trojan. Mais la première des deux divisions de la 2^e armée serbe, envoyées à marches forcées, apparaît à 21 heures, ayant parcouru 100 kilomètres en deux jours, et tombe à la baïonnette sur les Autrichiens qui s'enfuient. Une autre colonne de la 21^e division, marchant plus au Nord, est bousculée par une attaque de nuit et rejetée en désordre sur Prgnavor. Au matin, toute la 21^e division autrichienne est hors de cause.

Le 16, l'action s'engage de Chabats à Kroupagne. A la droite serbe, devant Chabats, les Autrichiens sont rejetés en fin de journée sur leurs positions de départ. Au centre, deux divisions serbes repoussent la 9^e division autrichienne. La gauche serbe tient bon dans la vallée du Jadar. Mais nous avons vu que, plus au Sud, vers Kroupagne, la 42^e division de honved dessinait un mouvement tournant. Elle n'avait devant elle que deux bataillons et demi de Serbes, qui la maintiennent toute la journée en prenant l'offensive et se dérobent en fin de journée. La gauche serbe est découverte et toutes

les ressources employées. Elle se replie pendant la nuit à dix kilomètres en arrière, sur la position de Zavlaka. Enfin le 17 au soir, une nouvelle division de la 2^e armée, arrivant sur le champ de bataille, était cette partie du front. A l'autre bout de l'action, la situation s'est également consolidée devant Chabats.

Tranquille désormais pour ses ailes, l'Etat-Major serbe décide, le 17 en fin de journée, de rechercher la décision au centre, sur le Tser. Pour cela, il renforcera les deux divisions de la 2^e armée qui y sont engagées, par une division de la 1^{re} armée, arrivant à son tour sur le champ de bataille. La dernière division de la 1^{re} armée restera en réserve générale à Lazarevats.

La journée du 18, coupée à 16 h. 30 par un violent orage, ne marque qu'un succès de la II^e armée autrichienne sur la droite serbe. Le 19, les Autrichiens exploitent cet avantage et attaquent avec 8 régiments la division serbe qui tient devant Chabats et qui doit se replier. Mais ce progrès est rendu inutile par l'écrasement du VIII^e corps sur le Tser. A la fin de la journée, le commandant de la V^e armée a ordonné le repli général sur la Drina. La retraite se poursuit toute la nuit et pendant la journée du 20. Le 21, tout le terrain est déblayé jusqu'à la Drina. La V^e armée autrichienne est hors de cause. La II^e s'est retirée au Nord de la Save. Le IV^e corps autrichien après avoir essayé de se maintenir dans Chabats, l'évacue dans la nuit du 23 au 24. Le 24, à 15 heures, après dix jours de bataille, il ne reste plus un seul ennemi en territoire serbe.

La défaite autrichienne se changea en désastre. Les soldats, pris de panique, ne pensaient qu'à regagner au plus vite les ponts qu'ils avaient jetés sur la Drina. Dans leur hâte, ils ne les détruisirent même pas derrière eux. Ceux de Losnitsa et de l'île Cherapka restèrent intacts. Les Serbes firent 4.000 prisonniers et ramassèrent 2.000 blessés. Ils évaluèrent les pertes des Autrichiens à 10.000 morts et à 30.000 hommes hors de combat.

Le Monténégro avait mobilisé en même temps que la Serbie et, le 7 août, il déclara la guerre à l'Autriche-Hongrie. Les hostilités se bornèrent à l'occupation du Lovcen par les Monténégrins, de Grahovo et de Plestić par les Autrichiens, et à des bombardements dans l'Adriatique. L'armée monténégrine comprenait quatre divisions dont la force, après les pertes des dernières guerres, ne dépassait pas 35.000 hommes.

La première défaite autrichienne fut ressentie à Vienne comme un affront cuisant. Au point de vue politique, elle accrut les hésitations de la Bulgarie, et au point de vue militaire, différa l'envoi contre les Russes de la II^e armée. Potiorek aurait voulu en garder les derniers éléments, le IV^e corps. Mais Conrad, convaincu que le sort de la monarchie se jouait en Galicie, tint bon et les lui reprit.

Après la bataille du Tser, les Serbes, que les Russes poussaient fortement à l'offensive, essayèrent de pénétrer à leur tour en territoire ennemi. Dans les premiers jours de septembre, ils passèrent la Save et pénétrèrent en Syrmie. Cette tentative ne fut pas heureuse. Le 6, une division serbe était anéantie devant Mitrovitsa par le corps Krauss, qui lui faisait 5.000 prisonniers. Le 15, les Serbes avaient repassé la Save.

Cependant Potiorek méditait de reprendre l'offensive. Il avait

resserré la V^e et la VI^e armées sur un front de 38 kilomètres (au lieu de 160) de Ratcha à Lioubovia. Il disposait à peu près du même effectif qu'au début de la guerre, 174 bataillons. Il essaya de passer la Drina dans la nuit du 8 septembre. A la V^e armée, la tentative aboutit à un échec sanglant. La VI^e armée, au contraire, qui n'avait pour ainsi dire pas été engagée dans l'offensive précédente, prit pied sur les hauteurs à l'Ouest de Losnitsa et de Kroupagne. La V^e armée put alors suivre le mouvement.

Les Serbes ripostèrent à l'extrême-gauche, en faisant passer la Drina, le 15 septembre, à l'armée d'Oujitsé, qui n'avait pour ainsi dire personne devant elle, et en la portant dans le flanc droit de la VI^e armée.

La manœuvre eut pour effet de paralyser aussitôt l'offensive autrichienne sur la Drina. Mais exécutée avec des forces insuffisantes, elle fut elle-même arrêtée de front et flanc par le général Wurm, commandant le XVI^e corps. Le 25 octobre, l'armée d'Oujitsé était rejetée sur le territoire serbe.

La situation de l'armée serbe en cette fin d'octobre était fort critique. La crise des munitions était si aiguë qu'il avait fallu retirer du front des batteries dont les coffres étaient vides. Les soldats manquaient de vêtements et de chaussures. Le ravitaillement en vivres, sur des routes ruinées, était très difficile.

A la fin de septembre, Potiorek avait conquis son indépendance vis-à-vis du haut commandement. « Il pouvait se conduire sur le théâtre des Balkans d'après ses propres inspirations », écrit Conrad. Appuyé par le gouvernement, qui le poussait à agir, il reprit l'offensive générale le 6 novembre. Devant la supériorité des forces ennemies, le prince Alexandre et le voivode Putnik replièrent l'aile droite serbe jusque sur Oubé, la gauche se fixant sur les collines du haut Jadar et couvrant Valievo. La retraite montra l'usure des troupes. « La fatigue, le manque de nourriture, le mauvais temps avaient constitué pour elles de rudes épreuves quand elles combattaient sur les positions où elles se tenaient depuis la fin d'août; ces épreuves s'aggravaient maintenant qu'on exécutait un mouvement en arrière dont elles ignoraient l'amplitude. A l'impression déprimante produite sur le soldat par l'abandon du terrain sur lequel il avait été victorieux, s'ajoutait le désolant spectacle des populations fuyant l'invasion pêle-mêle avec les colonnes de l'armée (1). »

Le commandement serbe décida de poursuivre la retraite jusqu'à la Koloubara. La 2^e armée à droite, s'établit sur ce fleuve; la 3^e, au centre, sur son affluent le Lygne; la 1^{re}, à gauche, de Goukochi au mont Malyène. Potiorek prit ses dispositions le 16 novembre, pour attaquer, la V^e armée à gauche sur la Koloubara, la VI^e armée avec le XIII^e corps sur le Lygne, tandis que le XV^e et le XVI^e se concentreraient en position d'attente à Valievo. Le contact fut pris le 17. Dans la nuit, la pluie qui avait cessé pendant deux jours recommença. La vallée de la Koloubara était un marais. Il y avait un mètre de neige dans la montagne.

Tandis que des combats acharnés se livraient sur tout le front,

(1) Lieutenant-colonel Desmazes et commandant Naoumovitch, *Les victoires serbes en 1914*, p. 79.

les Autrichiens, débordant l'aile gauche des Serbes épuisés, s'étendirent vers le Sud et, malgré une défense désespérée, prirent, le 25, le mont Malyène et pénétrèrent à Oujitsé, dans la vallée de la Morava.

Ils s'ouvraient ainsi une route qui les conduisait, non seulement sur la gauche de l'ennemi, mais sur ses communications avec Nich. L'armée serbe était contrainte à la retraite. Belgrade, découverte, fut évacuée, et les Autrichiens entrèrent le 2 décembre dans une ville bombardée depuis quatre mois et vide d'habitants. L'armée serbe se retira sur la ligne Pojarevatz-Sud-Est de Oujitsé, et le gouvernement sur Uskub.

Le triomphe des Austro-Hongrois ne fut pas de longue durée. Pour atteindre Belgrade, objectif politique dont la chute devait avoir un retentissement considérable, la V^e armée avait été obligée d'étendre sa droite et d'allonger ses lignes d'une vingtaine de kilomètres en affaiblissant ainsi tout son front. D'autre part, les Serbes reçurent les munitions qui leur faisaient cruellement défaut. Le 3 décembre, sous les yeux du vieux roi Pierre, l'armée serbe reprenait énergiquement l'offensive. L'aile gauche chassa la droite autrichienne de la vallée de la Morava, puis d'Oujitsé et la refoula sur la Drina que les Autrichiens repassèrent précipitamment. La 1^{re} armée, remontant la haute Koloubara, prit Valievo et rejeta les Autrichiens sur le Jadar. Les armées serbes avançaient la gauche en avant. La V^e armée autrichienne, descendant de Belgrade, essaya d'intervenir dans le flanc droit, qui formait pivot. La droite serbe lui infligea une sévère défaite. Après une semaine de combats, les Serbes annonçaient 28.000 prisonniers. Les Autrichiens abandonnèrent Belgrade le 15 et repassèrent la frontière, le gros de leurs forces au Nord de la Save. Depuis le début de la guerre, ils avaient perdu sur ce théâtre 230.000 hommes, dont 40.000 prisonniers. Potiorek fut destitué, et ses deux armées fondues en une seule, la V^e, sous les ordres de l'archiduc Eugène.

L'expédition, dite de châtement, contre la Serbie se terminait par une défaite marquée. Mais les Serbes, qui se battaient depuis 1912, étaient trop épuisés pour fournir une campagne offensive. Les grandes opérations cessèrent sur ce théâtre jusqu'à l'automne 1915.

CHAPITRE VII

La seconde offensive allemande et la bataille des Flandres.

I. La retraite allemande. — II. L'offensive allemande sur Verdun. — III. La course à la mer. — IV. L'offensive allemande en Flandre. — V. L'attaque du groupement Fabeck. — VI. L'attaque du groupement Linsingen.

La tâche du nouveau chef d'état-major général Falkenhayn, quand il prit en septembre la direction de la guerre, était double. Il devait regagner sur le front occidental la partie perdue à la Marne; il devait parer au péril créé sur le front oriental par la défaite de l'Autriche.

I. La retraite allemande. — Le 11 septembre, la 1^{re} armée allemande avait atteint l'Aisne, sa droite passant par Braisne et Fismes. Les Alliés arrivent, le 11 au soir, sur la ligne Forêt de Compiègne-Epernay-Châlons.

Le flanc Ouest du dispositif allemand est découvert. C'est par là que le commandement français cherche à manœuvrer. Le 10, le corps de cavalerie, qui a passé du général Sordet au général Bridoux, reçoit pour mission de « chercher constamment à inquiéter les lignes de communication et de retraite de l'ennemi ». Le même jour, la gauche de Maunoury est renforcée par la 37^e division, prélevée sur la 5^e armée, et le 12 par le 13^e corps, prélevé sur l'armée Dubail.

Le 11 et le 12, la droite ennemie a pris position derrière l'Aisne; son repli est achevé. C'est maintenant la gauche allemande qui décolle à son tour. La retraite est terminée le 14. L'ennemi tient les hauteurs au Nord de l'Aisne, les abords Est de Reims, la Vesle jusqu'à Prunay, les buttes de Champagne à la hauteur de Souain, l'Aisne à Vienne-la-Ville, les collines au Nord de Verdun.

Ainsi, le front allemand est fixé. Seule l'aile droite est encore dans une situation très périlleuse. Non seulement elle est découverte sur son flanc extérieur, mais son flanc intérieur ne paraît relié au gros, dans le Sud-Est de Laon, que par une nombreuse cavalerie. Le commandement français tenta d'enlever cette aile droite isolée. Le 14 septembre, l'instruction particulière n^o 25 donnait mission à la 6^e armée, à l'armée britannique et à la 5^e armée de l'attaquer, pendant que les 9^e et 4^e armées refouleraient sur la Meuse ou du moins contiendraient le centre

ennemi. Les armées de droite, 1^e, 2^e et 3^e, couvriront le flanc de l'opération. Le 15, la bataille s'engage sur tout le front.

La 6^e armée cherche à envelopper la droite allemande. Mais les Allemands avaient fait une manœuvre analogue et les Français furent violemment contre-attaqués le 17 dans leur flanc gauche. Quant à la lacune qui existait sur l'autre extrémité de la droite allemande, elle fut comblée par l'intercalation, entre la I^e et la II^e armée, de la VII^e armée von Heeringen. Cette armée et la II^e bouchèrent le blanc par où la cavalerie française avait déjà pénétré jusqu'à Sissonne. Dès le 17, le front est consolidé, entre l'Oise et l'Argonne, et il va se maintenir sans grands changements pendant trente mois, malgré la violence des attaques menées de part et d'autre.

Sur les fronts stabilisés, la lutte va prendre les allures d'une guerre de siège. « De chaque côté, dit un rapport du général en chef au ministre, on perfectionne les organisations défensives en améliorant les tranchées, abris et communications ; on multiplie les réseaux de fils de fer, on accroît le nombre de batteries lourdes pour le tir desquelles on établit de véritables plans directeurs ; sur de nombreux points du front, on progresse à la sape et à la mine. »

La guerre de siège amène d'elle-même le principe des relèves, l'échelonnement en profondeur, la constitution de réserves générales. Economie d'effectifs, économie de munitions. Les armées entre l'Oise et la Meuse doivent rendre leur front inviolable aux attaques ennemies, mais n'entreprendre elles-mêmes d'opérations offensives qu'avec l'autorisation du général en chef. Elles utiliseront dans la plus large mesure les batteries de gros calibre.

L'intérêt des opérations s'étant porté ailleurs, on dégarnit cette zone au profit de celle où on cherche la décision. A partir de la mi-septembre, on y prélève la valeur d'environ treize divisions d'infanterie et sept de cavalerie (plus les régiments de cavalerie des corps) ; cinq états-majors de corps d'armée ; enfin toute l'armée britannique, sur sa demande, est enlevée du centre et portée à la gauche.

Par un raisonnement analogue, le commandement allemand retira du même front presque toute la II^e armée, qui fut le 10 octobre envoyée à l'Ouest de l'Oise, dans la région de Saint-Quentin ; à la même époque, l'état-major de la IV^e armée était transporté en Flandre. Au milieu d'octobre, les armées allemandes de l'Oise à la Meuse se succédaient dans l'ordre suivant : I^e, VII^e, III^e, V^e. Les armées françaises sont, pareillement d'Ouest en Est : la 6^e (Maunoury) sur les plateaux du Soissonnais, la 5^e (Franchet d'Esperey), sa gauche sur les plateaux, sa droite dans la région de Reims, la 4^e (Langle de Cary) en Champagne orientale, la 3^e (Sarrail) de l'Argonne à Verdun.

Les combats sont constants. Le 19 septembre, la 5^e armée française est fortement engagée dans la région de Reims, dont la cathédrale est incendiée. Le 20, l'aile gauche de la 6^e armée est violemment attaquée entre Tracy-le-Mont et Soissons ; deux divisions de réserve fléchissent, puis reprennent le 21 le terrain perdu. Le 26, les Allemands lancent une offensive sur tout le front. Le 29

septembre, Joffre autorise les commandants des 4^e, 9^e, 5^e et 6^e armées à exécuter des offensives partielles pour s'assurer de l'importance des prélèvements que l'ennemi paraît opérer sur son front et l'empêcher d'en faire d'autres. En même temps, le maréchal French est invité à attaquer. Ces offensives ne réussirent pas à progresser. Le 5 octobre, la 9^e armée fut disloquée et ses éléments répartis entre les armées voisines. Le 12 octobre, l'armée d'Esprey déclenche une offensive importante, qui dure trois jours et qui est arrêtée le 15 sans avoir donné de résultat essentiel. Les 26 et 27 octobre, l'ennemi attaque énergiquement, mais inutilement, les positions de la même armée entre Craonne et Berry-au-Bac.

Les 30 et 31 octobre, l'armée de Langle est autorisée à attaquer sur le front Prosnès-Souain. L'attaque échoue devant les fils de fer et les mitrailleuses ; mais la principale activité de l'armée est sur sa droite, en Argonne, où, depuis le 26 septembre, les Allemands cherchent à refouler les forces qui relient la 4^e et la 3^e armées. On peut dire que la bataille, sur ce terrain, a été interrompue jusqu'à la grande attaque allemande de juillet 1915. La lutte sous bois, compliquée d'une guerre de mines, dans des conditions où les Allemands avaient l'avantage de la position et où ils écrasaient les tranchées françaises avec des minenwerfer auxquels nous n'avions rien à opposer, a été particulièrement meurtrière.

Enfin, sur le front de l'Aisne, les Allemands ont attaqué le 2 novembre la 69^e division, qui avait relevé les Anglais d'une position difficile dans la région de Soupir, et qui n'avait pas leurs ressources en artillerie lourde et en hommes ; la division fut rejetée sur l'Aisne ; le 6, le village et le parc de Soupir étaient repris par une contre-attaque du 1^{er} corps.

II. L'offensive allemande sur Verdun. — Tandis que le front se fixait entre l'Oise et la Meuse, les Allemands tentaient, au lendemain même de la Marne, de prendre leur revanche sur la Meuse, en enveloppant la forteresse de Verdun. Dès le début de la guerre, le Kronprinz avait senti l'action de cette place sur son flanc droit. Pendant la bataille de la Marne, il avait manœuvré à l'investir. Entraîné dans la défaite générale, il avait dû suspendre sa manœuvre, mais il la reprit le 20 septembre par le Sud-Est, en jetant trois corps sur les Hauts-de-Meuse, et le 22 par l'Ouest en attaquant sur la rive gauche avec deux corps.

Sur la rive gauche, l'attaque allemande se heurtait à une suite de positions naturelles disposées en profondeur et flanquées à l'Ouest par l'Argonne. Après avoir fait plier le 5^e corps au Sud de Varennes, elle dut s'arrêter le 24 devant les bois de Forges, de Cumières et d'Avocourt. L'attaque de la rive droite ne rencontra sur les Hauts-de-Meuse que la 75^e division de réserve française, le 8^e corps ayant été retiré par un ordre du 19, c'est-à-dire la veille même de l'attaque, et envoyé à Sainte-Menehould. La préparation d'artillerie allemande se fit le 20 au soir, l'attaque d'infanterie le 21. Le V^e corps allemand à droite, escaladant les hauteurs sur le front Saint-Maurice-les Eparges, arriva en vue du fort de Troyon, à la lisière du bois des Chevaliers. Il fut arrêté là le 24. Le III^e corps bavarois, escaladant le promontoire de Hattonchatel,

marcha sur Saint-Mihiel et attaqua le 23 le fort du Camp des Romains qui fut pris. Le XIV^e corps allemand couvrait face au Sud le flanc de l'opération. Mais dès que les rassemblements ennemis en Woëvre avaient été signalés, le 20, le général Joffre avait prescrit au général Dubail de porter son 16^e corps dans le flanc des Allemands qui attaqueraient sur les Hauts-de-Meuse. Le 16^e corps s'engagea donc le 23 contre le XIV^e allemand et le rejeta sur la ligne Bois de Mortmare-Régnéville où il se fixa. En même temps, le général Joffre rendait au général Sarraill le 8^e corps, qui avait été mis en réserve générale. Ramené sur Saint-Mihiel, ce corps fut disponible dès le 24. Ainsi maintenus aux deux flancs, les Allemands ne purent exploiter le succès de leur centre et se contentèrent d'occuper Chauvencourt sur la rive occidentale.

Cependant, la place de Verdun restait aux trois quarts investie, et l'ennemi demeurait en coin à Saint-Mihiel.

III. La course à la mer. — Nous avons laissé l'aile droite allemande résistant sur l'Aisne, tandis que les Français cherchaient à la manœuvrer sur son extrémité libre. Des deux côtés, on se renforçait sur ce point capital. Le 17, le général Joffre écrivait au général Maunoury : « D'après les renseignements recueillis, il semble que l'ennemi exécute des glissements de troupes vers le Nord-Ouest... Il y a lieu de constituer à l'aile gauche de notre dispositif une masse capable, non seulement de parer au mouvement débordant de l'ennemi, mais aussi d'assurer l'enveloppement. »

Les deux adversaires essayant réciproquement de déborder leur extrémité occidentale, celle-ci, prolongée par chaque tentative, remonta constamment vers le Nord jusqu'à ce que la rencontre de la mer ait mis fin au mouvement. De là le nom de « course à la mer ».

La première tentative de Maunoury pour déborder la droite de von Kluck avait échoué, le 17, arrêtée par une manœuvre de l'ennemi. Pour ne pas être débordé lui-même, le général français avait dû retirer du front le 4^e corps et le porter à la gauche du 13^e.

La 6^e armée n'ayant pas réussi à envelopper l'ennemi, le commandant en chef décide le 18 de former à sa gauche une nouvelle armée, avec deux corps qui sont déjà à l'Ouest de l'Oise, le 13^e et le 4^e, deux corps prélevés sur les armées de l'Est, le 14^e et le 20^e, et le corps de cavalerie Conneau. Cette armée sera commandée par le général de Castelnau et portera le nom de 2^e armée. Les débarquements seront couverts par quatre divisions territoriales sous les ordres du général Brugère.

Or, deux jours plus tôt, le 16 septembre, le commandement allemand avait pris une mesure analogue et transféré la VI^e armée de Lorraine en Flandre. Les transports de troupes durèrent jusqu'au 23.

C'est le 22 que le commandement français apprit que des débarquements allemands se faisaient près de Cambrai. Il donna aussitôt ordre au général de Castelnau de redresser vers le Nord ses deux corps de gauche, pour les maintenir en position débordante; pendant ce temps, sa droite, formée par le 13^e corps, était fortement engagée devant Lassigny. Ce massif de Lassigny est une

grande île montueuse et boisée que l'Île-de-France projette au Nord sur les plaines picardes. Il resta partagé entre les deux adversaires. Le 22 au soir, toute la 2^e armée est déployée entre l'Oise et la Somme, de Lassigny à Amiens, ayant devant elle son ancien adversaire de Lorraine, la VI^e armée allemande. L'une et l'autre armée sont couvertes sur leur extrémité par de la cavalerie. Le 25, après une action très vive, le front est jalonné par la ligne Ribécourt-Lassigny-Maricourt. Il va y rester fixé de longs mois.

Au nord de la Somme, les Français n'ont encore que le corps de cavalerie sur la Tortille et les divisions territoriales du général Brugère. Or, les forces allemandes se prolongent vers le Nord jusqu'à Marquion. Les divisions territoriales engagées vers Bapaume sont obligées de se replier derrière l'Ancre où elles se retranchent. Il faut donc amener au plus vite de nouvelles forces dans la région d'Amiens. Le 11^e corps et le 10^e sont prélevés sur la 9^e armée et sur la 5^e. Le 11^e corps débouche le 29 dans la région de Thiepval, avec le dessein de tourner la droite allemande. Mais il échoue devant le plateau de Thiepval, long promontoire à vues étendues qu'enveloppe le coude de l'Ancre. Le 10^e corps prend place à la gauche du 11^e. Ces transports achevés et les voies ferrées redevenues libres, les deux divisions de réserve Barbot et Fayolle, prélevées sur la 1^{re} armée, commencent leurs embarquements le 28. Viennent ensuite la 8^e division de cavalerie, la 4^e, enfin le 21^e corps qui s'embarque le 30 dans la région de Châlons.

Le front étant ainsi démesurément accru, la gauche de Castelnau fut scindée et forma le 29 septembre un détachement d'armée aux ordres du général de Maudhuy. Mais les Allemands, de leur côté, ont fait remonter des forces nouvelles. Du côté français aussi, au corps de cavalerie Conneau est ajouté un corps de la même arme sous les ordres du général de Mitry. Le corps Conneau couvre au Sud de la Scarpe, le corps de Mitry au Nord. Celui-ci doit se mettre en liaison avec les troupes de la garnison de Dunkerque, qui sont les 87^e et 89^e divisions territoriales du général Bidon et, à partir du 8, la brigade de fusiliers marins du vice-amiral Ronar'ch, envoyée de Paris.

Le 3 octobre, le 21^e corps que nous avons vu embarquer à Châlons, débarque pour prolonger la gauche. Il devait se concentrer dans la région de Lille, de façon à pouvoir déborder les forces allemandes engagées contre le détachement Maudhuy. En fait, il débarqua sensiblement en arrière, vers Armentières, Merville et Saint-Pol, et fut immédiatement ramené au Sud dans la région de Lens, où la colline de Notre-Dame-de-Lorette va devenir son domaine. Tandis que le front s'allonge, on se bat sur les parties à peine consolidées. Le 4, le détachement Maudhuy, vivement pressé, recule sur le front Boiry-Petit Vimy. Lens est occupé par l'ennemi. Le général de Castelnau pense à reporter sa ligne en arrière. Le général en chef lui télégraphie aussitôt (n^o 801) : « Je ne puis admettre un recul qui donnerait l'impression d'une défaite et enlèverait toute possibilité de manœuvres ultérieures. » Et il fait remarquer que le général de Maudhuy, ayant encore la 45^e division et le 21^e corps non engagés, a les moyens de

reprendre le terrain perdu. En même temps, le détachement Maudhuy est constitué en armée indépendante qui prend le nom de 10^e armée. Le général Foch est désigné comme adjoint au commandant en chef pour coordonner l'action de la 2^e armée, de la 10^e et des divisions territoriales. C'est la première esquisse d'un commandement de groupe d'armées.

Foch arrive à Breteuil le 5 octobre, à 4 heures et demie du matin, fait aussitôt appeler Castelnau, et lui prescrit de se maintenir à tout prix sur ses positions; puis à 7 heures du matin, il se rend à Aubigny, près d'Arras, au poste de commandement de Maudhuy, à travers la sombre et épaisse colonne de la population de Lens, fuyant devant l'ennemi. Maudhuy a été repoussé jusqu'aux abords d'Arras. On décide de tenir ferme avec les troupes engagées, de saisir les points essentiels comme la colline de Lorette, et de poursuivre le mouvement enveloppant avec le 21^e corps.

Le 6, la situation se consolide à l'armée Maudhuy; mais à l'armée Castelnau le 4^e corps a été refoulé sur le plateau du Santerre. Le général en chef télégraphie au général de Castelnau, le 7, pour interdire les rectifications en arrière. Il ajoute dans un autre télégramme : « Devez absolument tenir coûte que coûte. Fortifiez-vous le plus possible sur tout votre front; agissez avec toute l'énergie possible. Nous étudions les moyens de vous amener des renforts. » Et, en effet, il lui obtient l'appui de la cavalerie britannique du général Gough, qui faisait mouvement derrière la 2^e armée; il lui donne la 53^e division française venant de la 5^e armée et une brigade de la 6^e. Avec cette aide, le front de la 2^e armée se consolide, et il va désormais rester à peu près invariable.

À l'extrême-gauche, la cavalerie et les troupes de la garnison de Dunkerque tiennent, le 7, le front Lille-Cassel. Elles ont en face d'elles huit divisions de cavalerie allemande, derrière lesquelles l'ennemi constitue du 8 au 10 octobre une nouvelle armée, destinée à prendre place à gauche de la VI^e; c'est la IV^e, commandée par le duc Albert de Wurtemberg, et qui était jusque-là en Champagne. L'aile droite de la VI^e armée est d'autre part renforcée par le XIII^e corps wurtembergeois et le XIX^e saxon. Celui-ci prend Lille le 12 octobre.

À la fin de septembre, sir John French avait demandé que son armée reprît sa place à la gauche. La relève se fit du 6 au 15 octobre. L'armée anglaise reparaît en ligne le 12, des deux côtés du corps de Mitry, qui est sur la Lys, entre Aire et Estaires.

Les Allemands avaient commencé le 30 septembre le siège d'Anvers. Le commandement français eût souhaité que l'armée belge, sortant d'Anvers, prît sa place à la gauche de la masse anglo-française formée dans le Nord. Pour faciliter la sortie, la 7^e division britannique et la 3^e de cavalerie, formant un détachement sous les ordres du général Rawlinson, avaient été envoyées à Anvers. Du côté français, les 6.000 fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h avaient été acheminés de Dunkerque; le général Pau, alors en mission auprès de l'armée belge, les arrêta à Gand. Le 9, Anvers succombait. Le 11, l'armée belge, péniblement évadée, se rassemblait sur l'Yser, couverte par les détachements anglais et français.

Une offensive générale des Alliés était prévue pour le 13. La

gauche française devait marcher sur Lille et Tournai. L'armée britannique devait attaquer par sa droite au Nord de l'axe Lille-Tournai tandis que sa gauche, formée par le corps de secours d'Anvers (Rawlinson), se porterait de Roulers sur Courtrai. Enfin, l'armée belge, avec trois divisions en première ligne entre Ostende et Thourout, devait faire face aux forces allemandes qui débouchaient de Gand.

L'armée britannique n'engagea que son aile droite, c'est-à-dire le 2^e corps, dans la région de la Bassée. Mais, à gauche, le 3^e resta inactif jusqu'au 20; le 1^{er} était encore en voie de transport, ainsi que la division de Lahore. Affaiblie par les lenteurs de l'armée britannique, contrariée par la chute d'Anvers qui rendait à l'ennemi la disponibilité du corps de siège, l'offensive alliée échoue. Le 16, le général Foch va voir le roi Albert à Furnes. La Belgique n'a plus de libre qu'un lambeau de territoire, qu'un recul d'une vingtaine de kilomètres supprimerait. Le souverain et le général décident de le sauver à tout prix, et de résister sur place. Ce jour-là, la ligne alliée passe par les collines qui entourent Ypres de Passchendaele à Messines, puis à l'Ouest d'Armentières et à l'Ouest de la Bassée. Sur l'extrême-gauche, au nord de Passchendaele, le corps de cavalerie de Mitry occupe la lisière Est de la forêt de Houthulst. La liaison avec l'armée belge se fait vers Dixmude. Le front s'étend maintenant d'une manière continue de la mer à la Suisse, sur une ligne qui, pendant plus de deux ans, ne subira plus que des modifications locales.

IV. L'offensive allemande en Flandre. — « Les tentatives d'enveloppement faites par l'ennemi à la fin de septembre et au début d'octobre étaient parées, écrit le général von Falkenhayn, mais nos propres desseins d'enveloppement n'avaient pas été réalisés. » Trois fois le projet allemand avait échoué : à l'Ouest de Roye, à l'Ouest de Bapaume, à l'Ouest de Lille. Il ne restait plus qu'une chance de le réaliser : c'était en Flandre. Là, non seulement on débordait l'aile gauche française, mais on interceptait une partie des communications anglaises. Dans ce dessein, l'Etat-Major de la IV^e armée allemande avait été le 8 transporté en Belgique. On lui donna trois divisions occupées au siège d'Anvers, et que la chute de cette place, le 9 octobre, rendait libres. C'étaient les 5^e et 6^e de réserve, et la 4^e d'Ersatz. Surtout on lui confia quatre corps de nouvelle formation. La brusque apparition d'une pareille masse, neuve et inattendue, est une des plus puissantes surprises de l'art militaire.

Dès le début de la guerre, les volontaires avaient afflué en Allemagne. En quelques jours, d'après le témoignage de l'état-major allemand, ils étaient plus d'un million. Quoiqu'il fallût les instruire et les équiper, leur présence sous les drapeaux avait permis au ministère de la Guerre prussien de créer, dès le 16 août, cinq corps, de XXII à XXVI. De son côté, la Bavière forma une 6^e division de réserve; la Saxe et le Wurtemberg ensemble, un XXVII^e corps. Ces corps étaient composés de volontaires dans la proportion de 70 pour 100. Le reste était formé d'hommes instruits de landwehr et de landsturm, et d'hommes

de l'Ersatz appelés en septembre. L'âge variait de seize à cinquante ans. Des régiments entiers se composaient d'étudiants, engagés avec leurs professeurs. L'enthousiasme animait ces soldats.

« L'ensemble des formations nouvelles que l'Allemagne s'appretait à lancer sur les champs de bataille d'octobre comprenait ainsi 168 bataillons, 15 escadrons, 117 batteries de campagne, soit 200.000 hommes. Soumises à un entraînement sévère, suffisamment encadrées par un personnel d'officiers en disponibilité provenant des districts de recrutement, bien équipées, animées d'un excellent esprit, ces troupes, en dépit de la brièveté de leur instruction, possédaient une réelle valeur militaire. Ignorantes de la portée des événements de septembre, elles se croyaient destinées à achever la victoire des armes allemandes, et elles firent vaillamment leur devoir. Les jours qui précédèrent leur départ furent des jours d'espérance et d'exaltation (1). »

Le 10 octobre, les XXII^e, XXIII^e, XXVI^e et XXVII^e corps, puis bientôt la 6^e division bavaroise de réserve furent envoyés sur le front occidental. Ils allaient former la masse de cette IV^e armée qui devait chercher la décision en Belgique. Les débarquements étaient en cours le 13 dans la région de Bruxelles. Le 14, les quatre corps se portent sur la ligne Eccloo-Ouest d'Audenarde (2).

Dans cette même journée du 14, une instruction du Quartier Général allemand définit ainsi la mission des forces allemandes entre Lille et la mer. La VI^e armée, de Menin à la Bassée, devait rester sur la défensive, en attendant que la IV^e armée attaquât. Celle-ci devait amener sa droite (III^e corps de réserve) en échelon avancé le long de la côte. Ce corps porte donc le 15 sa droite à Ostende et sa gauche à la chaussée Thourout-Roulers. Il ne devra pas aller plus loin pour ne pas éveiller prématurément l'attention et se contentera de patrouiller sur l'Yser. A mesure que les nouveaux corps entreront en ligne, il serrera sur sa droite pour leur faire place. Le 17, ces corps arrivèrent à 10 kilomètres à l'Est de Courtrai; le III^e corps de réserve dégagea alors le front devant eux. L'armée anglaise n'identifia leur présence que le 21.

La IV^e armée allemande marchait ainsi échelonnée la droite en avant, de telle sorte que, le 18, les nouveaux corps arrivèrent à l'étape sans avoir rencontré d'adversaires, tandis que le III^e corps de réserve, à l'extrême-droite, vint donner sur les Belges qui gardaient l'Yser. Malgré une énergique résistance, la 4^e division d'Ersatz, au nord, enleva Westende; la 5^e division de réserve, au centre, Saint-Pierre-Cappelle et Schoore; la 6^e, au sud, Leke et Keyem, mais sans pouvoir forcer le passage de l'Yser. D'une façon générale, les Allemands étaient arrivés à 1 ou 2 kilomètres de cette rivière. La journée avait montré que le passage serait malaisé. Il était énergiquement défendu, le pays était difficile, l'artillerie des bateaux anglais prenait d'enfilade et de revers le flanc droit de l'attaque. Le général von Beseler renonça à porter la 4^e division d'Ersatz contre Nieupoort, ce qui l'eût exposée au feu de la

(1) P. Camena d'Almeida, *l'Armée allemande...*, p. 181.

(2) Le XXV^e corps, au contraire, fut dirigé sur la Prusse orientale et se trouva rassemblé, le 14 octobre, à Lyck. Le XXIV^e corps fut envoyé sur le front occidental, mais dans la région de Metz.

mer. Il en ramena le gros derrière la 5^e division de réserve, pour attaquer avec elle entre Nieuport et Dixmude, et laissa des détachements sur la côte, pour s'opposer à un débarquement.

Le 19, la 4^e division belge, une brigade de la 5^e et la brigade française de fusiliers marins redescendus de Gand essayèrent en vain de reprendre Keyem. En même temps, les nouveaux corps allemands, qui avaient fait étape le 18 sans rencontrer d'adversaires, arrivèrent au contact ; le XXII^e se déploya devant Beerst et Dixmude ; la division de droite du XXIII^e enleva Handzaeme et Gits et entra sans combat dans Cortemarck ; la division de gauche enleva Staden dans la nuit après un vif combat ; le XXVI^e corps prit Roulers aux Français et Moorslede aux Anglais ; enfin le XXVII^e refoula la 3^e division de cavalerie anglaise de Rolleghem-Cappelle. La journée avait démontré aux Allemands que, non seulement Belges et Français tenaient l'Yser, mais que Français et Anglais tenaient les collines à l'Est d'Ypres. La situation était éclaircie, les adversaires en présence ; la véritable bataille allait commencer le 20.

Le principal effort devait être fourni par la IV^e armée allemande, la VI^e l'appuyant par des attaques qui retiendraient les forces adverses. Du côté allié, la 42^e division française, retirée de la région de Reims, débarque à Dunkerque et, dès le 20, était à Nieuport la gauche des Belges, dont les fusiliers marins appuient la droite à Dixmude. La 31^e division d'infanterie et la 9^e de cavalerie, en réserve générale près de Compiègne, sont acheminées vers le Nord, l'infanterie en camions. Elles arrivèrent à Ypres, celle-là dans la nuit du 25 au 26, celle-ci le 26 au matin. Le général Joffre annonce le 21 à sir John French qu'il transporte également dans le Nord le 9^e corps ; ce corps, amené en camions, aura sa 17^e division engagée le 23, la 18^e le 24. Enfin, le général en chef prend des dispositions pour transporter dans le Nord une brigade de tirailleurs sénégalais. Le 20, les forces françaises du Nord sont groupées en un détachement d'armée, qui devint la 8^e armée et fut mis sous les ordres du général d'Urbal.

Le champ de bataille se compose de deux parties. Au Nord de Dixmude, il est formé par un ancien golfe marin comblé aux temps historiques. Sur cette terre basse et sans pente, où l'Yser circule en méandres, les eaux ne s'écoulent que grâce à un système de canaux. Les routes, les voies ferrées sont en remblai. Un cordon de dunes, à l'Ouest de Nieuport, sépare la terre de la mer. Au Sud de Dixmude, le pays est tout différent. Formé d'argiles grasses que couronnent des sables, il s'étire en longues ondulations. Ces ondulations sont orientées les unes vers le Nord-Est, les autres vers le Sud-Est. Leur double réseau, en se croisant à l'Est d'Ypres, donne aux collines qui entourent la ville l'aspect d'une faucille. Le fossé de la Lys, au Sud, clôture le champ de bataille.

Le 20 octobre, la bataille s'alluma sur un front de plus de 100 kilomètres. A la droite, le corps Beseler s'engagea à fond contre l'Yser, et pendant deux jours ne put le franchir ; mais, le 22 au matin, quelques éléments de la 6^e division de réserve forcèrent le passage dans la boucle de Tervaete. Le 23, dix bataillons allemands avaient passé sur la rive gauche.

Pendant que l'action s'engage ainsi assez mal à la gauche alliée, le général Foch ordonne devant Ypres une attaque générale pour le 23. Cette offensive dure jusqu'au 26 ; mais, à partir de ce jour-là, la supériorité ennemie est telle que la bataille du côté allié est réduite à la forme défensive. Le même jour, à la gauche, les Belges, qui se sont retirés de l'Yser sur le remblai du chemin de fer par lequel l'arc de la rivière est sous-tendu, perdent un moment cette ligne. L'ordre est alors donné, le 27, d'inonder la région comprise entre l'Yser et la voie ferrée. Des travaux étaient commencés depuis le 25 pour aveugler les issues par où l'eau pourrait s'échapper à l'Ouest du remblai, et pour lui permettre au contraire de s'étendre librement dans la région à inonder. On ouvrit ensuite les écluses de Nieuport à l'heure du flux et on les referma avant le reflux, de manière à garder l'eau captive. Le 28, cette eau emprisonnée commençait à gagner vers l'intérieur.

V. *L'attaque du groupement Fabeck.* — Les Allemands préparaient le coup final. Ils avaient formé le 27 octobre un groupement sous les ordres du général von Fabeck, avec les XV^e et II^e corps, la 6^e division de réserve bavaroise et la 26^e. Le secteur choisi était le Sud-Est d'Ypres. Le 30 octobre, le groupement Fabeck attaquerait dans cette région le front britannique; il serait appuyé à droite par une attaque générale de la IV^e armée, à gauche par une attaque de la VI^e.

A la IV^e armée, l'attaque principale était menée contre le remblai du chemin de fer, dans le secteur Pervyse-Ramscapelle. L'assaut fut donné à 6 h. 30. Mais le terrain était devenu marécageux sous les pas des assaillants. Ils réussirent néanmoins à conquérir Ramscapelle et à pénétrer dans Pervyse, tandis qu'entre ces villages ils atteignaient ou dépassaient la voie ferrée. Mais, à 23 h. 30, la 6^e division fit savoir que l'attaque ne pouvait pas être poursuivie le lendemain, à cause de la montée des eaux. Déjà une plaine liquide, large de deux à trois kilomètres, séparait les assaillants de l'arrière. Le général von Beseler ordonna la retraite qui se fit pendant la nuit. Désormais, le secteur de l'Yser allait rester neutralisé.

Pendant ce temps, le groupement Fabeck attaquait entre Ghelvelt et Messines. La préparation d'artillerie commençait à 7 h. 45; l'assaut était donné à la fin de la matinée. Il échouait à gauche devant Messines, à droite devant Ghelvelt ; mais, au centre, Zandvoorde et Hollebcke étaient emportés. Le 31, les Allemands essayèrent d'élargir leur succès ; à droite, ils enlevèrent Ghelvelt au 1^{er} corps britannique; à gauche, une bataille furieuse s'engagea pour le plateau de Messines qui flanque toute cette partie du champ de bataille. Messines fut enlevé au corps de cavalerie Allenby. Sir Douglas Haig pensa reporter sa ligne à 2 kilomètres en arrière. Foch rédige aussitôt une note pour French : « Il est absolument indispensable de ne pas reculer... » French est de cet avis. Le soir, Messines et Ghelvelt sont repris. Des fractions du 9^e corps français et de la 32^e division, débarquée à Elverdinghe, étaient venus, ce même jour, appuyer le 1^{er} corps britannique.

Le lendemain, 1^{er} novembre, attaque générale des Allemands ;

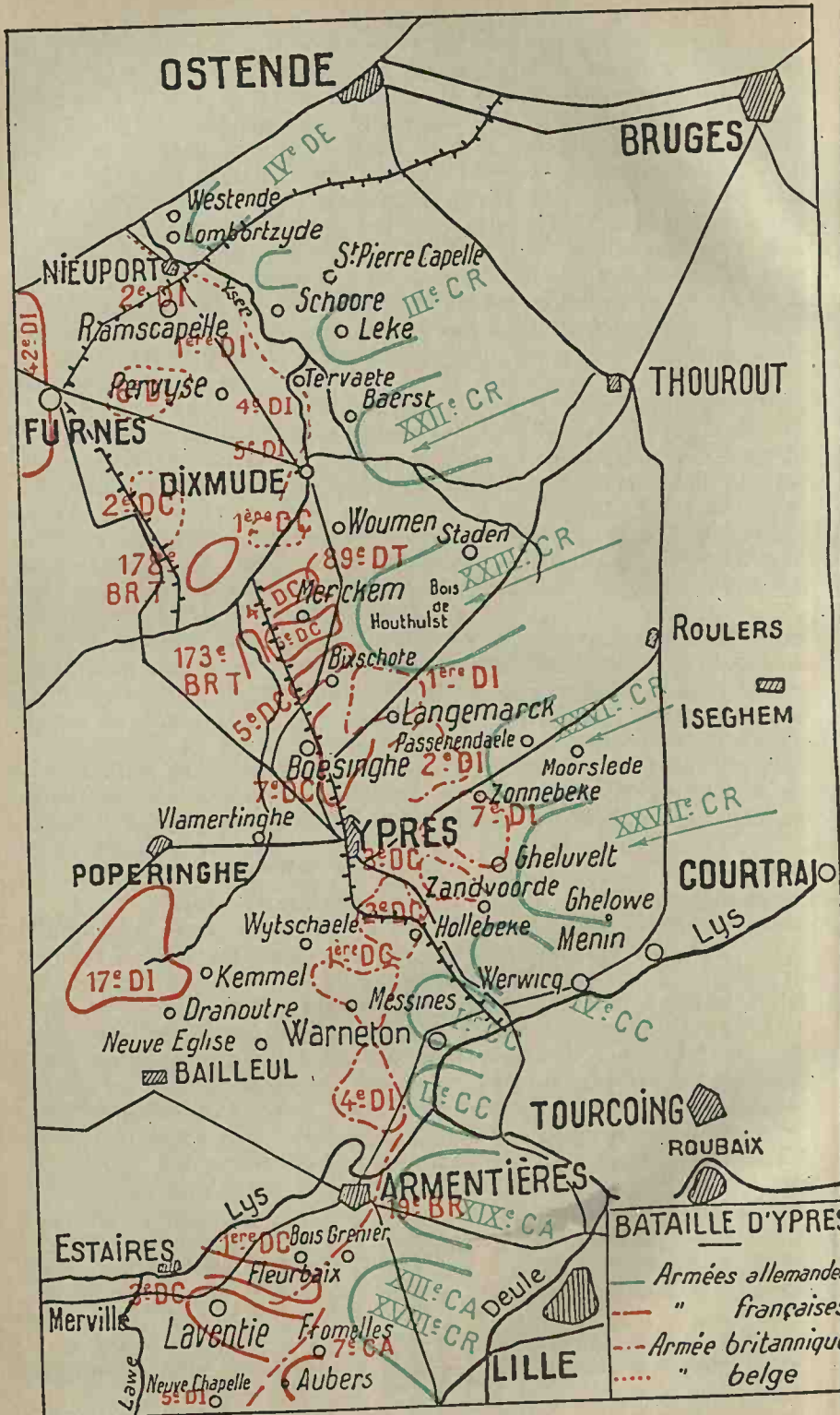
le XXVII^e corps sur Poezelhoek qu'il enleva, le XV^e sur les bois d'Heerentage dont il atteignit la lisière, le II^e bavarois sur le canal d'Ypres à Comines, la 6^e division de réserve bavaroise sur Wytshaete, la 26^e division sur Messines qui fut pris. La prise de Messines rendait inévitable celle de Wytshaete, position jumelle sur le plateau; mais la 6^e division de réserve bavaroise n'était plus en état de fournir seule ce dernier effort, et il fallut l'appuyer à sa gauche par une division fraîche que les Allemands jettent dans la lutte, la 3^e division prussienne (II^e corps). Wytshaete fut pris après une défense acharnée le 1^{er} novembre, mais ce fut le seul succès important de la journée. Partout ailleurs, le 1^{er} et le 2, l'ennemi fut contenu et refoulé par des contre-attaques, le 9^e corps français étant intercalé à la gauche du 1^{er} corps britannique, et le 16^e corps à la droite.

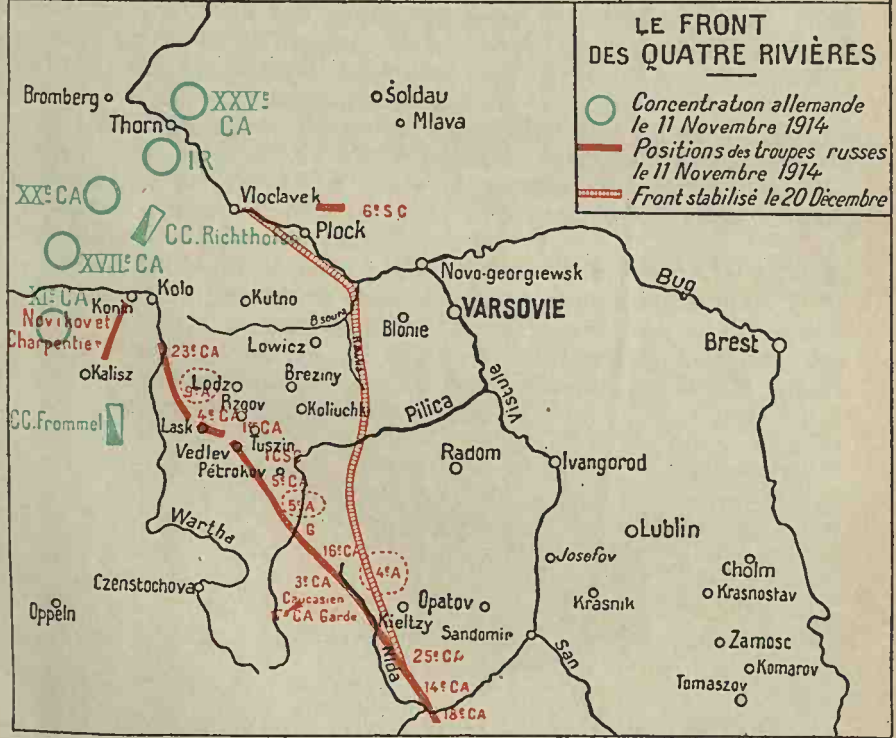
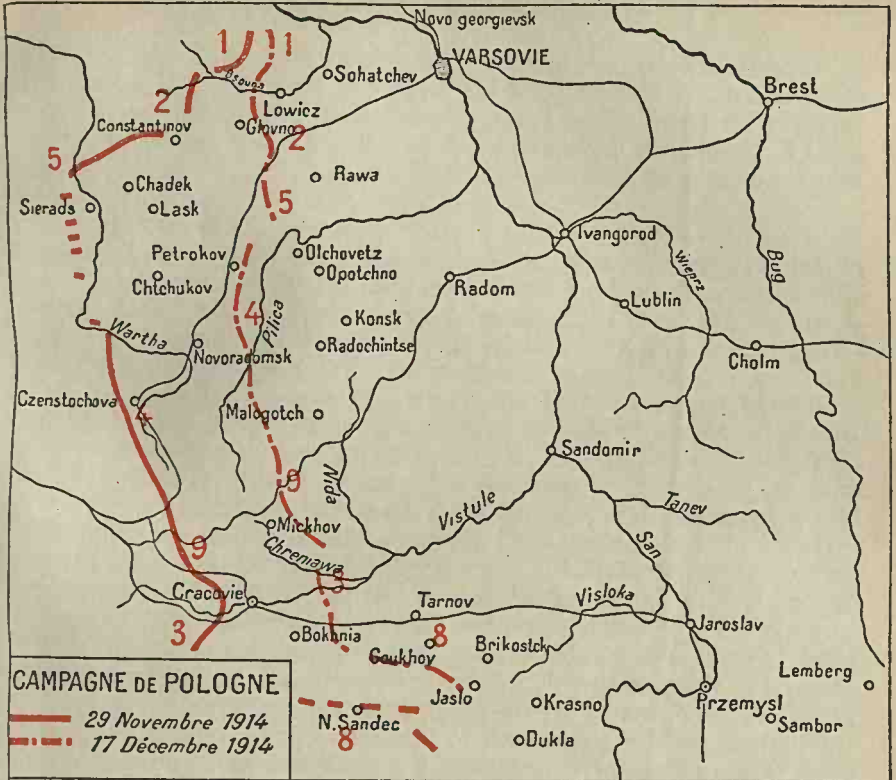
De nouveaux renforts arrivaient : le 1^{er} corps de cavalerie française se porte le 1^{er} novembre de Merville sur Ypres; la 43^e division, prélevée sur la 10^e armée, est amenée en camions à l'Ouest de Wytshaete; enfin, le 20^e corps est retiré du front de la 2^e armée; sa 39^e division est envoyée vers le Nord et elle intervient dès le 3; la 11^e est maintenue provisoirement à Aubigny. Le 6, la 39^e est entièrement dépensée et la 11^e est envoyée à son tour au général Foch, sous réserve qu'elle ne sera employée qu'en cas d'extrême nécessité. Elle est réunie le 7 à Vlamertinghe.

En effet, le commandement français est préoccupé de voir ainsi toutes les réserves françaises acheminées vers les Flandres. Le 4 novembre, le général Joffre écrit au général Foch : « Il importe de reconstituer les réserves d'armée qui, toutes, ont été dirigées vers le Nord, de manière à pouvoir enrayer si possible, dès qu'elles se produiront, les tentatives ennemies, jusqu'au jour prochain où la situation de nos munitions nous permettra de prendre énergiquement l'offensive dans des régions convenablement choisies. »

VI. *L'attaque du groupement Linsingen.* -- De leur côté, les Allemands, après les combats du 1^{er} et du 2, jugent que le groupement Fabeck est incapable par ses moyens de réaliser la percée qu'on avait attendue de lui; leurs aviateurs voient les lignes de repli se constituer à l'arrière du front allié. S'ils veulent éviter une stabilisation du front dans cette région encore, il leur faut faire un nouvel effort. Ils amènent d'abord deux divisions de cavalerie, puis le reste du II^e corps, l'état-major du XXIV^e avec la 25^e division de réserve, enfin deux brigades de la Garde, réunies en une division provisoire aux ordres du général von Winckler. On ajoute un renforcement en artillerie lourde, une puissante dotation en munitions. Et le 4, la Direction Suprême prescrit une nouvelle attaque, non plus dans le secteur Sud, mais dans le secteur Est. On pense que les nouvelles troupes seront en mesure d'attaquer le 10 novembre. On s'en sert pour former un nouveau groupement, aux ordres du général von Linsingen, à droite du groupement Fabeck.

L'action commença en effet le 10, mais seulement à la droite allemande. A la IV^e armée, le XXII^e corps réussit à prendre Dix-





mude, malgré l'héroïque résistance des fusiliers marins. Mais il ne peut déboucher à l'Ouest du canal. Le XXIII^e corps vient border le canal entre Noordschoote et Bixschoote. Le III^e corps de réserve, inutile sur l'Yser inondé, était venu se placer à gauche du XXIII^e, renforcé lui-même à sa gauche par la 9^e division de réserve. Après des progrès au début, il fut arrêté partout.

Le groupement Linsingen n'avait pu être en place le 10, et le brouillard avait gêné ses reconnaissances. Son attaque et celle de von Fabeck avaient été remises d'un jour. Le groupement Linsingen se composait de deux corps, à gauche le XV^e, et à droite le corps von Plattenberg, celui-ci formé de la 4^e division et de la division de la Garde. La Garde formait l'extrémité. Le 11, sous une pluie torrentielle, l'assaut fut donné. La Garde attaqua à 10 heures, après une préparation d'artillerie de deux heures et demie, plus violente que tout ce qu'on avait vu, le 3^e régiment sur le bois du Polygone, le 1^{er} sur le bois des Nonnes, le 2^e et le 4^e de part et d'autre de la route de Menin, dans les bois d'Heerentage, où ils s'accrochèrent sans pouvoir avancer. Dans le combat, le 1^{er} régiment et le 2^e avaient fini par se trouver en saillant d'équerre l'un par rapport à l'autre. C'est sur la pointe de cette équerre qu'une contre-attaque, exécutée par les Gardes anglaises, déboucha à 17 heures du bois des Nonnes. Les deux Gardes s'affrontèrent dans un combat épique. *Le Témoin oculaire*, qui rédigeait les récits officieux pour la presse britannique, a décrit ce combat. La Garde prussienne, sous des feux de front et de flanc, avançait lentement, mais d'une manière continue : *Vorwaerts, Preussen, immer vorwaerts*. Elle arrive à 100 mètres de deux batteries anglaises, l'une lourde, l'autre de campagne. Il n'y avait plus de réserve à lui opposer. Tout ce qui était là, canonniers, cuisiniers, prit un fusil, attendit silencieusement à petite portée et fit feu au commandement. Décharge après décharge fauchaient les rangs. La Garde hésita, ondula et se replia. Enfin la lutte s'immobilisa. Sur le reste du front, sauf au XV^e corps, qui avait conquis au Sud d'Ypres une importante colline, la cote 60, avec des vues sur la ville, l'assaut allemand n'avait pas été plus heureux.

Ainsi, après la bataille Fabeck du 30 octobre, la bataille Linsingen du 11 novembre était un échec pour les Allemands. Ce fut la fin de cette grande tentative. Le 17 novembre, la IV^e armée renonça à poursuivre ses attaques et la Direction Suprême approuva cette décision. Dès le 20, des éléments de la IV^e armée étaient transportés vers le front russe.

CHAPITRE VIII

La campagne de Pologne et la stabilisation sur le théâtre oriental.

I. La IX^e armée. — II. La bataille d'Augustovo. — III. La manœuvre d'Ivangorod. — IV. La bataille de Lods. — V. La bataille de Limanova.

I. La IX^e armée. — A la fin de septembre 1914, à l'aile septentrionale, la victoire de Mazurie avait écarté tout danger de la Prusse orientale. L'Allemagne respirait. Au contraire, à l'aile méridionale, après la seconde bataille de Lemberg, les armées austro-hongroises, menacées d'enveloppement, avaient dû se replier derrière le San et derrière les Carpathes, de sorte que la Silésie, d'une part, avec ses mines et ses usines, la Hongrie, d'autre part, étaient menacées. L'armée autrichienne avait subi des pertes énormes. Quarante divisions étaient tassées à l'Ouest de la Wisloka, entre la Vistule et les Carpathes.

Il devenait nécessaire de manœuvrer pour alléger les Austro-Hongrois, et comme toujours de se défendre en attaquant. La Direction Suprême eut l'idée de ramener par voie ferrée les forces allemandes devenues libres en Prusse orientale et, par la Silésie, d'envahir la Pologne méridionale, de façon à menacer le flanc et le dos des Russes occupés contre les Autrichiens.

Dès le milieu de septembre, il fut décidé de former ainsi, avec deux corps empruntés à la VIII^e armée, une Armée du Sud, dont l'état-major devait se constituer à Breslau. Le général von Schubert en prenait le commandement, avec le général Ludendorff pour chef d'état-major. Celui-ci reçut sa nomination à Insternburg le 14 septembre. Il comprit tout de suite que l'intervention de deux corps d'armée serait insuffisante à rétablir les affaires. « Cela ne me paraissait être que de la défensive et quelque chose comme une mesure de protection. Ce n'était pas en tout cas suffisant pour rétablir, même tant bien que mal, la situation en Galicie. Il ne suffisait pas de prendre des mesures défensives, il fallait agir. Je proposai donc aussitôt par téléphone à la Direction Suprême et au général von Moltke d'envoyer en Haute-Silésie et en Pologne le gros de la VIII^e armée sous le commandement du général von Hindenburg. »

On répondit qu'on examinerait cette proposition et, sur ces entrefaites, le général von Moltke fut remplacé à l'Etat-major par le général von Falkenhayn. Ludendorff arriva à Breslau le 16 et apprit que son projet avait été adopté. Avec les éléments de la

VIII^e armée transférés dans le Sud, il était formé une IX^e armée sous le commandement de Hindenburg.

La nouvelle armée comprenait la 8^e division de cavalerie, les XI^e, XVII^e et XX^e corps, le corps de réserve de la Garde, la 35^e division de réserve et la division de landwehr du comte von Bredow (1). Hindenburg arriva à Breslau le 17. Il établit son quartier général à Beuthen. Le 27 l'armée était déployée dans l'ordre suivant : à droite le XI^e corps était à l'Est immédiat de Cracovie, puis le gros s'étendait de Kattowitz à Kreuzburg, couvert sur la gauche, jusqu'à Kalisz, par le corps Frommel. Là s'ouvrait un trou immense, le corps le plus voisin étant à Mlava. Sur la droite, au contraire, Hindenburg se liait, au Sud de la Vistule, par le corps de landwehr Woysch, à la I^e armée autrichienne (Dankl).

La manœuvre fut rapidement connue de l'adversaire. Dès la mi-septembre, le groupe Sud-Ouest des armées russes fut averti d'un transport des troupes allemandes sur le front autrichien. Dans un conseil tenu à Cholm le 22 septembre, il fut décidé que la 4^e armée Evert, disponible en Galicie, — où le resserrement du front, après la retraite autrichienne, ne la rendait plus nécessaire, — serait envoyée à Ivangorod, pour couvrir le flanc droit du groupe du Sud-Ouest.

Le général Ivanov, qui commandait ce groupe, voyait en effet avec inquiétude la manœuvre allemande se dessiner sur sa droite. Le 25 septembre, il envisageait l'évacuation d'une partie de la Galicie, et le repli général sur la ligne Ivangorod-Iavorov. Le grand-duc lui prescrivit au contraire de tenir sur le San, et d'envoyer non seulement une, mais deux armées (4^e et 9^e) pour couvrir sa droite sur la moyenne Vistule entre Ivangorod et le confluent du San.

A la fin de septembre, le mouvement allemand était déjà tellement dessiné que les avant-postes de Hindenburg occupaient au Nord de la Vistule, la ligne Lask-Pintchov. Les Autrichiens, au Sud de la Vistule, continuaient le front sur la ligne du Dunajec, puis sur les Carpathes de Gorlice à Uszok. Ainsi sur les deux rives de la Vistule, une masse de 20 corps d'armée se préparait à avancer contre les Russes. Le point faible de cette masse de manœuvre était évidemment son aile gauche, l'aile septentrionale, qui était découverte. Le grand-duc regroupa ses forces en conséquence. Ce fut maintenant trois armées, 4^e, 9^e et 5^e, que le groupe du Sud-Ouest dut porter sur la moyenne Vistule. La 3^e armée, qui bloquait Przemysl devait s'étendre à droite, pour prendre sur le San la place de la 4^e et de la 5^e. Pour remplacer la 3^e armée devant Przemysl, il fut formé avec des divisions de réserve une armée spéciale, qui devint plus tard la 11^e. La 8^e placée à l'extrême-gauche devant les Carpathes, ne bougerait pas. — Pendant que le groupe du Sud-Ouest appuyait ainsi au Nord pour défendre la moyenne Vistule, le groupe du Nord-Ouest concentrerait vers Varsovie la 2^e armée (1^{er}, 23^e, 27^e corps et 2^e corps sibérien) (2) pour agir avec cette masse sur le flanc gauche de Hindenburg.

(1) La 35^e D. R., la 8^e D. C. et la D. L. Bredow formèrent le corps Frommel.

(2) Le 1^{er} corps sibérien était en route pour rejoindre la 2^e armée.

II. La bataille d'Augustovo. — La formation de la IX^e armée allemande avait considérablement affaibli la VIII^e. Il ne restait à celle-ci que le I^{er} corps actif, le I^{er} de réserve, la 3^e division de réserve, la division de landwehr von der Goltz, la 1^{re} division de cavalerie, la garnison de Königsberg, diverses troupes de garnison et des brigades de landwehr. L'armée ainsi réduite passa sous les ordres du général von Schubert, puis du général von François, puis du général Otto von Below. Elle forma deux groupements, l'un au Nord qui marcha sur Kovno, l'autre au Sud qui se porta sur la ligne Augustovo-Suvalki, avec un détachement sur Ossoviec. Le groupement du Nord avait en face de lui la 1^{re} armée russe, qui après la défaite de Mazurie s'était retirée sur Kovno; le groupement du Sud avait en face de lui la 10^e armée russe.

Mais d'une part, l'attaque allemande sur Ossoviec échoua. D'autre part, le groupement d'Augustovo-Suvalki fut pris à partie par des forces russes qui débouchaient de Grodno, tandis qu'une autre attaque russe débouchait dans son dos du front Ossoviec-Lomza en direction de Lyck et d'Arys.

Pris dans une attaque perpendiculaire, les Allemands réussirent par une contre-attaque à rejeter les Russes au delà du Bobr. Mais ils ne pouvaient penser à tenir la ligne Augustovo-Suvalki. Ils se replièrent sur la frontière de Prusse.

Quant au groupement du Nord, trop faible pour prendre seul l'offensive contre les Russes renforcés à Kovno, il se contenta de se fortifier sur les hauteurs à l'Est de Wirballen. Une attaque frontale des Russes échoua au début d'octobre. Un enveloppement qu'ils tentèrent vers le Nord, par Vladyslavov et Schirwindt, échoua également (1).

III. La manœuvre d'Ivangorod. — Revenons à la IX^e armée et à la manœuvre montée par Hindenburg pour dégager les Autrichiens. Le plan était de se porter sur la Vistule de façon à empêcher les Russes de se concentrer à l'Ouest du fleuve, — et à les contenir, tandis que l'armée autrichienne, qui opérait au Sud, passerait le San, dégagerait Przemysl et exécuterait l'attaque principale.

Le 28 septembre, la IX^e armée marcha par sa droite sur Opatov, par son centre sur Kielce, par sa gauche sur Tomaszov. A partir du 4 octobre, elle refoula les Russes sur toute la ligne, et les rejeta sur la Vistule. Les Russes de leur côté avaient projeté une offensive pour le 10; la manœuvre était, comme nous l'avons dit, de se porter sur l'aile gauche découverte de Hindenburg. Pour cela, la 4^e armée devait déboucher de la Vistule dans la région d'Ivangorod; plus au Nord, la 5^e armée n'était pas encore en ligne (2); sa place était occu-

(1) Below fut de nouveau attaqué au début de novembre par les Russes qui débouchèrent du front Schirwindt-Augustovo. Malgré des succès locaux, il dut se replier sur la ligne des forteresses, où les assauts russes vinrent se briser. Sur la frontière méridionale de Prusse, les Russes furent pareillement contenus sur la ligne Plock-Mlava.

(2) Elle avait commencé à se rassembler le 8 et le 9, à Lublin, après des marches extrêmement pénibles. « La seule route pavée entre Janov et Lublin avait été défoncée au point qu'elle était plus difficile à suivre qu'une route non empierrée. Les hommes enfonçaient jusqu'aux genoux dans la boue. L'artillerie et les fourgons s'embourbaient à chaque pas; pour les

pée par deux corps de la 2^e, le 2^e et le 23^e qui devaient passer à Gura-Kalvaria, sous la protection du gros de l'armée, groupé plus au Nord devant Varsovie.

Cependant, Hindenburg n'ignorait pas ce que les Russes préparaient sur sa gauche. On savait qu'un corps sibérien était débarqué à Varsovie; on savait que des forces russes, à l'Est de la Vistule, remontaient vers le Nord. Pour parer au danger, qui pouvait déboucher de Varsovie, Hindenburg orienta son aile gauche au Nord. Le XVII^e corps Mackensen, auquel Frommel avait été subordonné, se porta sur cette ville, pour attaquer les corps sibériens qui se concentraient devant la place, la masquer et peut-être la prendre. Le reste de l'armée devait interdire aux Russes de pénétrer sur la rive gauche du fleuve : s'ils réussissaient à s'y concentrer, Hindenburg pouvait passer pour perdu. Le XX^e corps dut donc interdire le passage à Ivangorod et au Nord, le corps de réserve du Sud d'Ivangorod à Novo-Alexandria, le corps de landwehr plus au Sud. Le XI^e corps avait passé en renfort à la I^{re} armée autrichienne.

C'est dans ces conditions que les deux adversaires se heurtèrent à partir du 9. A la 4^e armée, le 16^e corps et le corps des grenadiers, qui avaient passé dans la nuit du 9 au 10 à Novo-Alexandria et à Kasimierz, furent rejetés sur la rive droite le 11 par la Garde allemande. Le 3^e corps caucasien, qui passa le 12 à Kosienice, ne put avancer et se trouva dans une situation difficile, arrêté sur le terrain marécageux par une brigade du XX^e corps.

A Gura Kalvaria, le 23^e corps réussit à passer, le 10, sur la rive gauche; mais il resta isolé et découvert dans une position si dangereuse qu'il reçut l'ordre de se replier dans la nuit du 11 au 12 sur la rive droite.

En effet, Mackensen avec le XVII^e corps, ayant à sa gauche Frommel, avait attaqué vigoureusement la 2^e armée. Le général Scheidemann, qui la commandait, n'avait pas cru possible de tenir la ligne Blone-Piasetchno, et s'était replié dans la nuit du 12, sur les forts de Varsovie. Les Allemands s'étaient aussitôt fortifiés dans la position abandonnée, à vingt kilomètres de Varsovie. Le 1^{er} corps sibérien arriva à temps pour sauver la ville. Il traversa Varsovie. Beaucoup de soldats parlaient polonais, étant fils de déportés, et voyaient pour la première fois la capitale de leurs pères, pour laquelle ils allaient mourir.

Pendant ce temps, les armées autrichiennes de Galicie, à la faveur des progrès allemands, avaient franchi la Wisloka. Le 11 octobre, Przemysl était dégagée. Les Russes avaient organisé, sur la rive droite du San inférieur, de l'embouchure à Medyka, de fortes positions qu'ils avaient garnies de troupes fraîches. Le commandement autrichien articula ses forces de telle façon que la II^e et la III^e armée, venant du Sud, par Sambor, envelopperaient l'aile gauche russe. La IV^e armée, commandée maintenant par

retirer il fallait atteler jusqu'à douze chevaux. » Y. Danilov, *La Russie dans la guerre mondiale*, p. 275. — Ludendorff décrit également l'état désastreux des routes polonaises pendant cette campagne d'automne de 1914. « La grande route de Cracovie à Varsovie était elle-même défoncée jusqu'à hauteur du genou. Un pied de boue la recouvrait. » E. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, trad. fr., I, p. 102.

l'archiduc Joseph-Ferdinand, attaquerait de front sur le San des deux côtés de Jaroslav. Enfin, la I^{re} armée, avançant au Nord de la Vistule, se lierait à l'aile droite de la IX^e armée allemande. Cette manœuvre échoua complètement, la IV^e armée n'ayant pu forcer le San, la II^e et la III^e n'ayant pu progresser dans leur mouvement enveloppant.

A partir du 15 octobre, Mackensen eut à se défendre contre de fortes attaques. Il fallut le soutenir à droite, à Gura-Kalvaria, par une division du XX^e corps, laquelle passa sous son commandement. Plus au Sud, à Kosienice, les Russes avaient conquis un point de passage. Le corps de réserve de la Garde essaya de le leur enlever; quatre brigades s'entassèrent dans une boucle du fleuve changée en marais. Mais pendant ce temps, plus au Sud encore, à Ivangorod, une sortie des Russes bouscula la brigade allemande qui observait la place. Il était à craindre qu'ils n'aillent prendre en flanc les brigades de Kosienice. « Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit », écrit Ludendorff. Enfin, le matin, la situation était rétablie.

Une offensive générale des Russes, d'abord fixée au 18 octobre, fut reculée jusqu'au 21, mais déjà leur adversaire s'était dérobé. « Accepter la bataille, dit Ludendorff, eût été trop dangereux... Le 17 octobre au soir, je considérai que le moment était venu de donner l'ordre de retraite. » Hindenburg replia donc son aile gauche derrière la Bsura à Lovicz, derrière la Ravka à Skiernevice, et sur Novo-Miasto. Les Russes s'aperçurent du repli dans la nuit du 19 au 20 octobre. Aussitôt la Stavka donna l'ordre d'attaquer non seulement à l'aile droite, comme il avait été prévu, mais sur tout le front Lods-Sandomir.

Les Allemands se repliaient méthodiquement, en détruisant les voies ferrées et les routes. « Il faut rendre justice à l'art qu'ils y mirent, car leur travail nous rendit très difficile non seulement la poursuite, mais même la continuation de l'offensive. Dans les gares, les Allemands incendiaient les constructions, et faisaient sauter les réservoirs, les bouches d'eau, les aiguilles; sur la voie même, ils dynamitaient les rails, les ponts, les viaducs. Le tout était si bien fait que les dégâts étaient difficiles à réparer. Sur les routes tous les ouvrages étaient détruits, tandis que la chaussée était coupée de tranchées ou dynamitée en échiquier. Les poteaux télégraphiques étaient sciés en tronçons, les isolateurs brisés, les fils coupés en mille endroits. La destruction était effroyable (1). »

Cependant, du côté russe, la 5^e armée était enfin entrée en ligne. Elle avait pris place au Sud de la 2^e. L'une et l'autre avaient été attribuées au groupe Nord-Ouest des armées, c'est-à-dire au général Roussky. La 4^e armée, au Sud de la Pilica, restait au groupe Sud-Ouest, c'est-à-dire au général Ivanov.

La manœuvre du grand-duc sur la gauche de Hindenburg, avait été révélée à celui-ci, dans tout son détail, par un ordre trouvé le 9 sur un officier russe par le XVII^e corps. « Le plan du grand-duc, écrit Ludendorff, était de grand style et dangereux pour nous. Plus de trente corps d'armée russes, concentrés fortement vers la droite, devaient franchir la Vistule entre Varsovie et le confluent du San,

(1) Y. Danilov. — *La Russie dans la guerre mondiale*, p. 285.

tandis que d'autres forces plus au Sud franchiraient le San; 14 divisions devaient battre les 5 divisions du groupe Mackensen. Le grand-duc voulait envelopper largement la IX^e armée par le Nord, et l'attaquer de front en même temps que les armées austro-hongroises... Si le plan réussissait, la victoire de la Russie... était assurée (1). »

Le poids principal de l'offensive russe devait se porter devant Varsovie. Nous avons vu que la 2^e et la 5^e armée étaient au Nord d'Ivangorod, la 4^e et la 9^e au Sud, soit au total, entre Varsovie et l'embouchure du San, trente corps d'armée et de nombreuses divisions de réserve; devant ces forces, les Allemands ne disposaient que de six corps d'armée entre Ivangorod et Varsovie.

Mais l'avance de l'armée russe, d'ailleurs fatiguée, peu mobile et peu manœuvrière, était difficile. L'objectif était de déborder Posen par le Sud; pour cela, des 95 divisions dont disposait la Stavka russe, 40 marchaient vers la ligne Gnasen-Kosiel (2^e, 5^e, 4^e, 9^e armées). Près de 30 divisions couvraient le mouvement à droite (1^{re} et 10^e armées), et 25 divisions immobilisaient les Autrichiens en Galicie (3^e, 8^e et 11^e armées). Le 25 et le 26 octobre, la IX^e armée allemande était violemment attaquée entre Skiernewice et Novo-Miasto, de sorte que l'aile gauche dut être ramenée sur Lods, le centre et la droite derrière la Pilica. De son côté, la I^{re} armée autrichienne se trouva incapable de contenir plus longtemps l'adversaire dans la région d'Ivangorod. Elle se replia donc sur Radom. Une large brèche était ouverte entre les armées de Pologne et les armées de Galicie.

La IX^e armée, désormais découverte sur sa droite, se voyait menacée d'un double enveloppement, et par son flanc droit, et par son flanc gauche, que plus de dix corps russes se préparaient à tourner. Elle ne pouvait se dégager que par un large repli. Le 27 octobre, Hindenburg se décida à la retirer derrière la Wartha, sur la ligne Konin-Sierads-Czenstochova, tandis que la I^{re} armée autrichienne se retirait derrière la Nida, sur la ligne Czenstochova-Cracovie. Les autres armées autrichiennes se replièrent, les unes derrière le Dunajec, en s'appuyant sur Cracovie, les autres sur les Carpathes dont elles abandonnèrent les cols. Les Russes pénétrèrent en Hongrie jusqu'à la ligne Bartfeld-Homonna-Szoliva-Huszt-Maranaros-Sziget. Un nouveau siège de Przemysl commença le 11 novembre.

IV. *La bataille de Lods.* — Le grand-duc voulut compléter son succès par une offensive générale, ainsi conçue. Dès la fin d'octobre, il avait retiré la 1^{re} armée du front de Prusse orientale, et n'y avait laissé que la 10^e, qui, avec six corps, refoulerait les faibles forces qui lui étaient opposées; ce théâtre était d'ailleurs secondaire. En Pologne, la 1^{re} armée marcherait sur Thorn par les deux rives de la Vistule. Elle comprenait le 6^e corps, le 1^{er} du Turkestan, et les 5^e et 6^e sibériens qui venaient d'arriver. A sa gauche et couverte par elle, la 2^e armée, précédée du corps de cavalerie Novikov, marcherait sur Posen. Les 5^e, 4^e et 9^e armées se porteraient en direction Breslau-Beuthen.

Le 10 novembre, la 1^{re} armée avait atteint le front Mlava-Lu-

(1) E. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, trad. fr., I, pp. 106-107.

braniec; la 2^e, Kutno-Lask; la 5^e, Lask-Przedborz; la 4^e, Przedborz-lendrezov; la 9^e, Pinczov-Vistule. Le corps de cavalerie était sur la Wartha.

Ainsi les forces russes marchaient la droite en avant sur l'adversaire en retraite vers le Sud-Ouest. Hindenburg, qui avait été nommé le 1^{er} novembre commandant en chef de l'Est, résolut de tomber sur cette aile droite exposée, et, avec un million d'hommes, d'en envelopper trois millions.

Il laissa en Prusse orientale la VIII^e armée Below, réduite à la moitié du I^{er} corps, à la 1^{re} division de cavalerie et à quelques troupes de réserve, de landwehr et de landsturm. Below devait, s'il était trop fortement pressé, se retirer sur la ligne des lacs de Mazurie. En Galicie, les armées autrichiennes devaient également rester sur la défensive et en cas de nécessité se retirer sur les ouvrages de Cracovie et plus au Sud. En Pologne, au contraire, Hindenburg constitua une masse de manœuvre formée de nouveau par la IX^e armée, commandée maintenant par Mackensen. Cette masse, concentrée sur la ligne Thorn-Wreschen, devait opérer en direction de Lods. Le 11 novembre au matin, elle était prête à marcher dans le dispositif suivant : XI^e corps, Jarotchin; XVII^e corps, Wreschen; XX^e corps et 3^e division de la Garde, Strelno; I^{er} corps de réserve, Argenu; XXV^e corps de réserve, Thorn; corps de cavalerie Richthofen, Sud de Lubraniec. A sa gauche, elle était couverte par le corps Dickuth, formé des garnisons de Thorn et de Graudenz, et qui se liait lui-même vers Graudenz au corps Zastrow. A droite, le corps de cavalerie Frommel se trouvait entre Kalisz et Kolo. Plus au Sud, le groupement Woyrsch tenait le secteur de Czenstochova (1). La II^e armée autrichienne, amenée des Carpathes sur le front de Silésie, se rassemblait autour de Kreuzburg. La I^{re} était au Nord de Cracovie. Cette concentration, comprenant au total 13 corps, décidée le 3 novembre, fut achevée en une semaine.

L'opération fut masquée par les deux corps de cavalerie Frommel et Richthofen, qui, réunis, bousculèrent le 9 novembre la cavalerie russe sur la Wartha, près de Konin, et la rejetèrent sur Kutno. D'autres troupes allemandes empêchaient aussi les Russes de s'éclairer au Nord-Ouest de Vloclavek.

Les Russes ne se doutaient pas de l'orage qui se formait sur leur droite, vers Thorn. Le 13 novembre encore, le groupe du Nord-Ouest croyait que le gros des forces allemandes se trouvait entre Czenstochova et Kalisz. L'aile droite semblait suffisamment couverte par la 1^{re} armée. Sans doute on avait depuis le 10, des renseignements vagues sur un rassemblement de forces allemandes vers Thorn. Mais faute d'aviation, ces renseignements étaient invérifiables. Au surplus le meilleur moyen de parer à ce danger hypothétique était, pensait-on, de garder l'initiative en attaquant vigoureusement. La Stavka prescrivit donc l'offensive pour le 14. L'objectif était, sur territoire allemand, la voie ferrée qui longe toute la frontière, de Sarotchin à Osviecim.

Cependant, à l'abri du rideau de cavalerie, la IX^e armée alle-

(1) 35^e D. R., garnisons de Posen et de Breslau, VI^e C. L., 1^{er} D. R. G.

mande, le 11 novembre, se jeta à Vloclavек sur le 5^e corps sibérien qui dut se replier le 12 sur Gostynia. A l'état-major Roussky, on n'attacha pas d'importance à ce combat. L'offensive pour le 14 fut ordonnée sur tout le front. Il fut seulement prescrit à la 2^e armée de prendre un dispositif en échelons refusés, ses corps de droite, 2^e et 23^e, se tenant prêts à soutenir le 5^e sibérien, qui serait d'autre part appuyé par le 6^e sibérien, en train de franchir la Vistule à Plock. C'étaient moins de quatre corps (le 23^e n'était pas complet), contre les 5 corps et demi de Mackensen. Le 14, celui-ci attaqua vigoureusement entre la Vistule et le Ner. Le 15 au matin, le 23^e corps fut rejeté sur la rive Sud du Ner. Une trouée était ouverte; le 2^e corps, voisin du 23^e, menacé d'enveloppement sur sa gauche, se replia; il entraîna lui-même à sa droite le 5^e sibérien. Les Russes avaient perdu 30.000 prisonniers. La route de Lovicz était ouverte. Tandis que la gauche de Mackensen continuait la poursuite, le reste de l'armée exécuta à la hauteur de Kutno une large conversion vers le Sud, en direction générale de Lods. Par là elle obligeait les Russes à se mettre face au Nord pour faire front et par conséquent à suspendre leur marche vers l'Ouest sur Breslau et Posen, ce qui était le but même de la manœuvre.

Mackensen obtiendrait-il un résultat plus complet encore? Percant à Lods les lignes russes, allait-il les envelopper et recommencer un nouveau Tannenberg? C'est donc autour de Lods, grande ville industrielle de 400.000 habitants et point central de toute l'action, que la bataille décisive allait se livrer.

A la manœuvre allemande comment les Russes vont-ils riposter? L'offensive commencée le 14 vers le Sud-Ouest par les 4^e et 5^e armées et par l'aile gauche de la 2^e, fut suspendue dans la nuit du 16. La gauche de la 2^e armée fut immédiatement ramenée à l'Ouest de Lods. La 5^e armée fut repliée sur Petrokov; après quoi deux de ses corps furent reportés à la gauche de la 2^e armée; le troisième devait être mis en réserve. Ainsi regroupées, la 5^e et la 2^e armées appuyées à droite par la 1^{re} attaqueraient le 18 pour combler la brèche de Lovicz.

La 4^e armée, plus au Sud, reçut d'abord l'ordre de rester en place. Puis comme on sut que l'ennemi, pour alimenter sa masse de manœuvre, continuait à dégarnir la Silésie, la 4^e armée, rattachée maintenant au groupe du Sud-Ouest, reçut l'ordre d'attaquer ce front affaibli, en direction de Czenstochova, tandis que la 9^e attaquerait en direction de Cracovie.

Ainsi à la manœuvre de Mackensen sur la droite, les Russes répondaient par deux attaques, l'une étant une contre-offensive pour arrêter Mackensen devant Lods, l'autre étant une diversion sur le secteur dégarni de Silésie.

Mais pendant ce temps Mackensen avançait. La 1^{re} armée russe était contrainte de se reporter en arrière à la hauteur d'Ilovo et une brèche de plusieurs dizaines de kilomètres était ouverte entre cette armée et la 2^e. Celle-ci était ployée en demi-cercle convexe devant Lods, de Breziny à Constantinov. Dans le vide entre les deux armées russes, la cavalerie allemande avançait librement envoyant des patrouilles jusqu'à Petrokov et Tomaszov.

Dans ces conditions, l'offensive projetée pour le 18 ne put avoir

lieu. Seule la 5^e armée, à gauche de la 2^e, attaqua le 19 sur le front Lutomierz-Szadak, rejeta largement les Allemands vers le Nord, et dégagea sa voisine. Mais les corps allemands de Breslau et de Posen apparurent à leur tour sur sa gauche, qui se trouva dans une situation difficile.

Ainsi le groupe formé par les 2^e et 5^e armées russes était menacé d'encerclement à la fois par la droite de la 2^e armée et par la gauche de la 5^e. Mais la situation était moins grave qu'elle ne paraissait d'abord. Les Russes avaient une supériorité numérique considérable, 11 corps contre 6 à 7. D'autre part, les colonnes allemandes qui essayaient d'envelopper la 2^e armée russe étaient contraintes de présenter elles-mêmes le flanc à la 1^e. Le commandement russe put donc monter une contre-manceuvre.

Les Allemands avaient, dès le 17 novembre, conquis au Nord de Lods, l'important nœud de routes de Zgierz. Le 22, les XX^e, XVII^e, XI^e corps, le corps Frommel, le corps de Posen enveloppaient Lods par le Nord. Mackensen essayait d'achever l'enveloppement par l'Est avec le XXV^e corps de réserve, la 3^e division de la Garde et des éléments du II^e corps de cavalerie.

Les Russes montèrent leur riposte de la façon suivante. Tandis que divers éléments arrêtaient les renforts ennemis, comblaient les vides, fixaient l'adversaire, un détachement débouchant de Lovicz et un autre débouchant de Skiernevice, tous deux appartenant à la 1^e armée, se portèrent au Sud-Ouest, en direction de Breziny, dans le dos des forces allemandes qui encerclaient Lods. D'autre part, pour couvrir la droite de la 2^e armée, une division de la 5^e armée manœuvrant par la corde de l'arc, se porta sur Rzgov. Avec la cavalerie de la 2^e armée et de la 1^e, soit quatre divisions de cavalerie, elle devait tendre un filet où les éléments aventurés de la gauche allemande se prendraient.

Telle était la situation le 22 novembre, chacun des deux adversaires enveloppant l'autre, les Allemands entourant Lods et les Russes entourant les Allemands. Cependant la contre-manceuvre russe s'effectuait avec une extrême lenteur. Les troupes mal commandées ne faisaient pas plus de dix à quinze kilomètres par jour. Enfin le 22, elles délogèrent les Allemands de Breziny et de Strykov. Pour ne pas être encerclés, les Allemands renonçant à envelopper Lods, se retirèrent vers le Nord. Mais la partie la plus en pointe de leurs forces restait enveloppée vers Rzgov. C'était le XXV^e corps de réserve, la 3^e division de la Garde et deux divisions de cavalerie. Ils semblaient perdus.

Sur le théâtre occidental, la bataille des Flandres venait de finir et les fronts se stabilisaient. Les Allemands prélevèrent quatre corps qu'ils envoyèrent en toute hâte en Pologne, et qu'ils appliquèrent en pinces aux deux flancs des Russes pour leur faire lâcher prise. Il y eut ainsi, autour de Lods, quatre épaisseurs d'adversaires. Deux de ces corps (XIII^e et III^e de réserve) furent jetés à l'aile gauche contre la 1^e armée russe, dans le secteur de Sohatchev. A l'aile droite, le II^e fut jeté vers Kalisz, sur le flanc gauche de la 5^e armée russe; enfin le XXIV^e de réserve fut porté encore plus au Sud.

L'action de ces forces fraîches se fit sentir dès la journée du 22. A quatre heures du matin, par une belle nuit glacée, la Stavka reçut

un télégramme du général Roussky contenant des nouvelles désastreuses. A l'aile droite, le 5^e et le 6^e corps sibériens avaient été battus avec de lourdes pertes. A l'Ouest de Lods, la 5^e armée était attaquée à gauche et par derrière. Roussky avait décidé de se replier sur la ligne Ilov-Tomaszov. Le mouvement commencerait dans la nuit du 24 novembre. « Autrement, il serait peut-être trop tard. »

Cet affolement ne dura pas. Les nouvelles du 23 furent meilleures, à l'une et l'autre aile. A la droite russe, le détachement de Lovicz avait réussi à se mettre en contact avec la 1^{re} armée. Le trou était bouché. A la gauche, le général Ploehve annonça que la situation sur l'aile de la 5^e armée était stabilisée. En conséquence le grand-duc Nicolas interdit à Roussky le repli que celui-ci avait prévu pour la nuit suivante.

Au contraire, du côté des Allemands, la situation du XXV^e corps de réserve et de la 3^e division de la Garde semblait complètement désespérée. Entourés de toutes parts, ils ne pouvaient s'échapper que par une percée hardie à travers les masses russes. Ils l'exécutèrent dans la nuit du 23 au 24 novembre, à Breziny, où ils forcèrent leur chemin à travers la 6^e division sibérienne, par un sanglant combat de nuit dans les rues, et non seulement percèrent, mais enlevèrent 16.000 prisonniers et des canons. Ils retrouvèrent la liaison avec la IX^e armée dans l'Ouest de Lovicz, à Sobota. Les 3 divisions allemandes qui avaient réussi ainsi à s'échapper ne comptaient plus au total que 8.000 hommes.

De Sobota au Nord à Lask au Sud, l'armée Mackensen dessinait maintenant un arc de cercle à l'Ouest de Lods. A la fin de novembre, les Russes essayèrent de le rompre. Non seulement ils n'y réussirent pas, mais Hindenburg, qui avait reçu du front occidental le II^e corps, en fit, avec la 48^e division de réserve, une masse de manœuvre vers Pabjanice, au Sud de Lods, et jeta cette masse sur l'aile gauche des Russes.

Pour éviter le péril de ce nouvel enveloppement, le grand-duc se décida enfin à évacuer Lods le 6 décembre et à se replier sur une ligne dès longtemps préparée, qui suivait d'abord, en direction du Sud-Ouest, la Bsura, par Sochaczew et Lovicz, s'infléchissait au Sud pour atteindre la Pilica à Tomaszov et s'appuyait à cette rivière, puis à la Nida.

Les Allemands essayèrent de rompre cette ligne à Lovicz. Deux corps d'armée, le XIII^e et le III^e de réserve, avaient encore été ramenés du front occidental. Ils attaquèrent violemment jusqu'au 16 décembre. Enfin, le 17, les Russes abandonnèrent Lovicz pour se retirer sur la Ravka.

Les Russes formaient donc maintenant à travers la grande courbe de la Vistule un front fortifié presque rectiligne derrière le cours des quatre rivières, Bsura, Ravka, Pilica et Nida. La guerre de mouvement était suspendue en Pologne et une guerre de position commença le 20 décembre pour durer tout l'hiver.

Depuis l'affaire de Vloclavek, les Russes avaient perdu, dit-on, plus de 300.000 hommes. Les Allemands avaient fait 78.000 prisonniers. Cependant, quoiqu'il eût reçu trois corps et demi du front occidental, Hindenburg n'avait pas réussi à obtenir une

décision. Toutefois, l'armée russe restait affaiblie et son esprit offensif diminué.

V. *La bataille de Limanova.* — Pendant que ces événements se passaient en Pologne, les Russes en Galicie avaient passé le Dunajec et ils essayaient de s'ouvrir un chemin vers l'Ouest en direction de Breslau. Inversement, les Autrichiens essayaient, le 3 décembre, de déboucher des Carpathes, face au Nord, dans le flanc gauche des Russes, sur le front Limanova-Uzok. Sur cette étendue de 200 kilomètres, l'offensive était menée par 5 ou 6 corps autrichiens et le XXIV^e corps allemand, envoyé du théâtre occidental.

Les Russes étaient formés en potence : la 3^e armée Radko Dimitriev au delà du Dunajec, face à l'Ouest, mais affaiblie d'une partie de ses unités, qui avaient été envoyées au Nord de la Vistule ; la 8^e armée égrenée face au Sud le long des Carpathes.

Le 3 décembre, la menace se dessina sur le flanc gauche de Radko Dimitriev. Le mouvement était exécuté, à travers les montagnes couvertes de neige gelée et glissante, par le feld maréchal-lieutenant Roth, avec une masse de treize divisions dont quatre (1), devaient former l'aile enveloppante. Dans la nuit du 3 au 4, les Autrichiens étaient à Lapanov. Le 4, l'attaque avait progressé de dix kilomètres. Le 5, Roth faisait la ligne Bochnia-Gdov. L'objectif était de couper la ligne Bochnia-Tarnov, qui était la ligne d'opérations de Radko Dimitriev. Mais là les Russes opposèrent une vive résistance.

Le général Ivanov, commandant le groupe russe du Sud-Ouest, ordonna à Broussilov de se porter au secours de Radko Dimitriev. Broussilov redressa aussitôt vers le Nord son corps de droite, le 8^e et le porta sur Neu-Sandec, dans le flanc de Roth. La menace devint sensible le 5 décembre. Mais sans se laisser détourner, Roth continua son attaque sur la basse Raba, avec l'espoir de battre le 9^e et le 11^e corps russes qui étaient devant lui, avant que le 8^e soit arrivé, sur sa droite, à Limanova. Il crut y parvenir. Mais il fallut bientôt reconnaître que les Russes, en reculant, ne faisaient que dérober leur aile droite, et pendant ce temps renforçaient leur gauche qu'ils jetaient sur le XXIV^e corps allemand, pendant que de son côté le 8^e corps avançait de Neu-Sandec.

Le 7 décembre, la situation devient très sérieuse pour les Autrichiens, qui ont à craindre d'être tournés sur leur droite. Déjà Limanova est menacé d'une double attaque enveloppante, d'une part au Nord par la vallée de la Lobosina où les Russes forcent le passage le 7 entre Krosna et Mlynne, et d'autre part au Sud-Est, sur le front Kamina-Pisarzova.

La ligne de défense qui couvre le flanc droit des Autrichiens est une file de collines, alignées Nord-Sud de Rajbrot à Limanova. La première au Sud de Rajbrot est la colline 597, puis vient au Sud le Kobila, puis au Sud de la Lobosina le Salasz, qui a 909 mètres, ensuite la Mordarka, enfin à l'extrême Sud, entre Limanova et Zalesie, la hauteur dominante de Golcov.

Les Autrichiens doivent à tout prix tenir ces hauteurs. Sinon

(1) Division Bessers, 3^e et 8^e divisions du XIV^e corps, 13^e D. L.

leur flanc droit est tourné, et toute l'armée prise à revers. Le gros effort des Russes se porte sur le Salasz et la Mordarka. La position n'est encore défendue que par 4 bataillons de Landsturm. Mais l'archiduc y envoie le major-général Herberstein avec les 6^e, 11^e et 10^e divisions de cavalerie. Il y appelle les légionnaires de Pilduski, volontaires polonais qui se battent aux côtés de l'Autriche en haine de la Russie.

Le 7, les Cosaques de l'avant-garde de Broussilov apparaissent. Le landsturm maintient contre eux ses positions. Quand le 8, l'infanterie et l'artillerie russes sont en mesure d'agir, Herberstein est pareillement arrivé. Un combat désespéré commence. Le général Dragomirov qui commande le 8^e corps russe attaque avec sa 14^e division sur la Lobosina, et sa 15^e contre Limanova. Les Autrichiens rameutent tout ce qu'ils peuvent, une brigade du II^e corps, qu'on prend à la I^e armée et qu'on amène par voie ferrée, puis la 15^e division qui était en réserve d'armée à Vielicza. En attendant que ces forces entrent en ligne, l'archiduc Joseph-Ferdinand compte les heures.

En effet, ce n'est pas seulement le 8^e corps, c'est toute son armée que Broussilov amène dans le flanc des Austro-Allemands, en ne laissant devant Boroëvic que ce qu'il faut pour l'amuser. Mais pendant ce temps, Boroëvic avait reçu l'ordre d'attaquer Broussilov, précisément pour l'empêcher de porter des forces vers Limanova. Il exécuta cet ordre le 8 et ne trouva devant lui que des arrière-gardes. Il poussa alors énergiquement par sa gauche, pour arriver à Neusandec dans le dos des Russes. Ainsi Broussilov marchait contre le flanc défensif de Limanova pour l'enfoncer, et Boroëvic courait derrière Broussilov pour l'arrêter.

L'aile droite autrichienne fut mise le 9 sous le commandement du feld-maréchal-lieutenant Arz von Straussenburg. Si elle cédait, tout s'écroulait. Ce jour-là, la bataille semblait gagnée pour les Russes. A leur droite, la 3^e armée allait récupérer, le 10, les corps détachés au Nord de la Vistule. Devant le centre, les Allemands tenaient bon, mais leurs forces fondaient. A gauche, l'armée Broussilov arrivait derrière le 8^e corps et élargissait le mouvement enveloppant vers le Sud.

La journée du 10 allait être décisive. La 3^e armée russe tenta la percée à la jonction de l'aile gauche autrichienne et du centre. Après un violent combat, le XIV^e corps autrichien dut être ramené derrière le Stradomka, et se défendit péniblement. Les Allemands du centre furent obligés d'étirer leur gauche pour conserver le contact, mais ils conservèrent leur position. Mais à la droite des Allemands, un vide s'ouvrit entre eux et la droite autrichienne, à la hauteur de la cote 597. Cette brèche fut aveuglée par deux bataillons allemands qui avaient été retirés épuisés de la ligne de feu : 1.000 fusils à peine. Les assauts des Russes, les combats corps à corps durèrent toute la nuit entre Rajbrot et Mlynne. Au petit jour, le champ de bataille était couvert de milliers de cadavres russes et d'uniformes bruns.

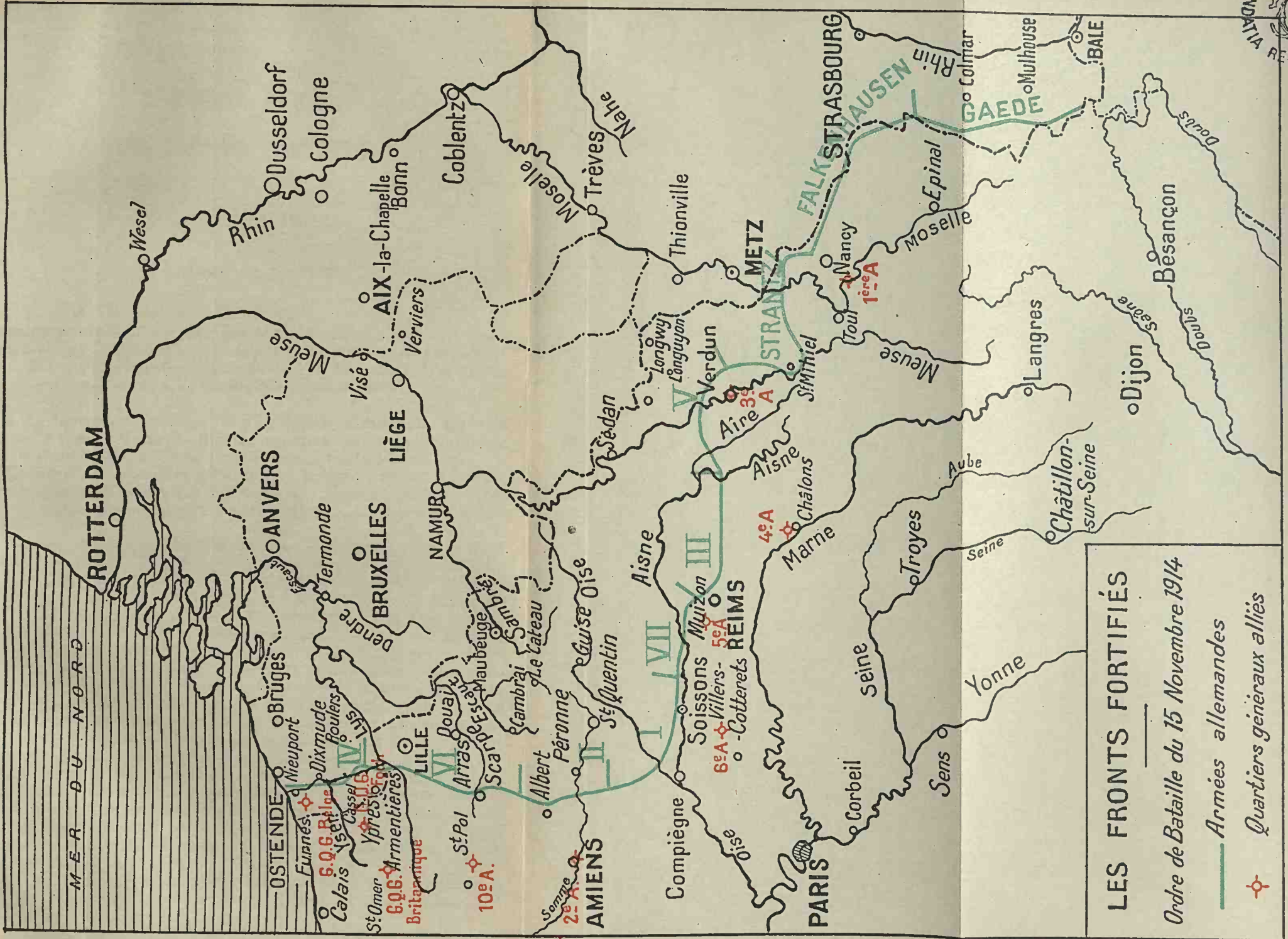
Au Sud de Mlynne, sur le front Arz von Straussenburg, la journée avait pareillement été très dure. Mais le front, défendu par des régiments de hussards hongrois démontés, avait tenu. La lutte continua le 11. A l'aube, les Russes réussirent à pénétrer dans les tran-

chées. Un colonel hongrois, une vingtaine d'officiers et quelques centaines de hussards se firent tuer sur place. Dans l'après-midi, la ligne autrichienne commença à reculer progressivement jusqu'aux lisières de Limanova.

Les Russes étaient victorieux, mais trop tard. Déjà l'armée Boroëvic avançait, la droite en avant, dans le dos de Broussilov, dont elle refoulait les arrière-gardes. Le 10 au soir, elle avait sa gauche, commandée par Szurmay, devant Neu-Sandec qui était enlevé le 11. Dès lors la situation du 8^e corps russe, qui avait l'ennemi devant lui et derrière lui, était intenable. Broussilov le repla vers le Nord, sur Krosna. Le 12, les avant-gardes de Szurmay donnaient la main à celles d'Arz von Straussenburg. Limanova était dégagé, la bataille gagnée.

L'armée Radko-Dimitriev se mit à son tour en retraite par échelons à partir de la gauche, le 12 et le 13. Elle alla s'établir derrière la Biala et le cours inférieur du Dunajec.

Tandis que la gauche de Boroëvic avait marché sur Neu-Sandec, le centre s'était porté sur Grybov et Gorlice; cette ville avait été enlevée le 11. Plus à droite, le col de Dukla, le col de Mesolaborec avaient été repris. Les Russes étaient chassés des crêtes des Carpathes. Les portes de la Hongrie étaient fermées.



LES FRONTS FORTIFIÉS
Ordre de Bataille du 15 Novembre 1914

— Armées allemandes
 * Quartiers généraux alliés

DEUXIÈME PARTIE

LES FRONTS FORTIFIÉS

CHAPITRE IX

La guerre de position.

I. La ligne des fronts. — II. L'ordre de bataille. — III. La guerre de tranchées. — IV. Les transformations de la guerre : l'armement de l'infanterie. — V. Les transformations de l'artillerie. — VI. Les armes nouvelles : les gaz. — VII. Les chars d'assaut. — VIII. L'aviation. — IX. L'économie du premier hiver.

I. La ligne des fronts. — Sur le théâtre occidental, après la bataille d'Ypres, et sur le théâtre oriental, après la bataille de Lods, le front a pris la forme d'une longue ligne fortifiée.

En France, il s'étend de Nieuport à Belfort, suivant une ligne deux fois sinueuse qui s'incurve comme une menace contre les Français sur l'Oise et comme une menace contre les Allemands sur la Meuse.

En Pologne, il s'est stabilisé sur une corde presque droite soutenant l'arc de la Vistule et constituant la ligne des Quatre Rivières.

Ainsi, sur les deux théâtres, les adversaires se trouvent fixés l'un devant l'autre et, sans qu'aucun l'ait voulu, les forces étant en équilibre, la guerre de siège succède à la guerre de mouvement.

Comment est établi ce front occidental qui va rester presque immobile pendant quarante et un mois ?

Paris, assis sur le calcaire où sont creusées les catacombes, y est au centre d'une dépression. Ce calcaire, enterré, se relève autour de la capitale, affleure et, devenu le terrain visible, prend l'aspect d'un plateau. Ce plateau est l'Ile-de-France. Le bord en est taillé à pic, et tombe sur les plaines extérieures comme une falaise sur la mer. Ainsi, le pays apparaît bien comme une île, dont le rivage escarpé présente son abrupt au Nord à la Picardie, à l'Est à la Champagne. Pour achever la ressemblance, l'Ile-de-France projette au delà de ses rivages des îlots qui surgissent au milieu des plaines. Le front Nord est ainsi précédé à l'Ouest de l'Oise par le massif de Lassigny, à l'Est de l'Oise par le massif de Laon, comme l'Armorique par Ouessant.

Les plaines qui enveloppent l'Ile-de-France sont formées au Nord par une étendue de craie qui, pareille à une mer, est une suite

de houles. Toutefois, à 150 kilomètres environ dans le Nord de Paris, l'une de ces houles se rompt, comme une vague déferle. Le pli, au lieu de former un bombement, se brise et présente un abrupt vers le Nord-Est. Cet abrupt, dans sa partie occidentale, s'appelle colline de Notre-Dame-de-Lorette, dans sa partie orientale colline de Vimy ; entre ces deux collines, il s'écrête et laisse passer la Souchez ; la ville de Souchez se trouve dans le col, que suit une très ancienne route, menant de Paris à Béthune. Au pied Nord de l'escarpement se trouvent des formations houillères, de telle sorte que, du haut des collines de Lorette et de Vimy, en regardant vers le Nord ou vers l'Est, on voit partout une région industrielle, avec ses crassiers, ses puits de mines, ses cheminées, ses chevalements, ses cités agglomérées.

La plaine de craie qui baigne l'Île-de-France finit à son tour à quelques kilomètres plus au Nord, et l'on débouche, par des défilés entre des bourrelets, dans une autre plaine en contre-bas, horizontale, composée d'argile : c'est la Flandre. Le contraste est saisissant. Les ondulations de la craie offraient des espaces secs et nus, de gros villages entourés de vergers et pareils à des bois, de rares vallées touffues au fond desquelles se cachaient les villes. L'argile des Flandres porte au contraire des eaux ruisselantes, miroitantes, abondantes, qui nourrissent des haies vives et des rideaux de peupliers. Aux grandes fermes blanches de la Picardie, succèdent de petites maisons de briques, partout disséminées, et dont les longues files bordent les routes. Au contact de la craie et de l'argile, des villes se sont installées, comme un cordon frontière entre les deux provinces : Lillers, Béthune, la Bassée.

La Flandre elle-même n'est pas absolument plate. Les mêmes mouvements orientés au Nord-Ouest que nous avons vus dans la craie y font bomber l'argile, conjugués avec d'autres rides à angle droit ; quelquefois, deux de ces systèmes orthogonaux de collines, en se joignant l'un à l'autre, donnent l'impression d'une équerre ou d'une faucille : tel est l'arc de hauteurs qui entoure Ypres. Les crêtes portent, au-dessus de l'argile, du sable qui se couronne de bois. Quelle ne fut pas la satisfaction ingénue des soldats canadiens quand, en 1917, ayant enfin conquis Passchendaele par des assauts poursuivis dans des torrents de boue gluante, ils trouvèrent sur la crête le sable sec !

Si l'on continue vers le Nord, avant d'atteindre la mer, le paysage change encore une fois ; les dernières collines expirent en dominant Dixmude, et on entre dans une région plate et sans arbres, où l'Yser coule en méandres : golfe desséché, que la mer n'a fini d'évacuer qu'au XIII^e siècle. Des canaux entre des digues, des routes sur des remblais le sillonnent et s'élèvent au-dessus du niveau moyen du sol.

Voilà le terrain au Nord de Paris, jusqu'à la mer. Sortons maintenant de la capitale par l'Est. Le rebord de l'Île-de-France tombe à pic, vers Sézanne, sur la plaine de Champagne. La ville même de Sézanne est cachée dans les mouvements de la falaise. Suivons ce rebord comme si nous cabotions le long d'une côte. A une cinquantaine de kilomètres au Nord de Sézanne, nous trouvons un cap boisé, qui est la montagne de Reims. La ville même

de Reims est enfermée entre la falaise à l'Ouest et des flots protecteurs à l'Est, comme au fond d'une rade. Plus au Nord, la falaise tombe sur la plaine par une suite d'éperons, socles boisés, sommets plats. Ces promontoires sont parfois très découpés. Tel est, au Nord de l'Aisne, celui de Craonne, rattaché à la masse par l'isthme de Heurtebise.

Au pied et à l'orient de ces hauteurs, s'étend la plaine de Champagne : un sol sec et crayeux, des buttes convexes, de maigres boqueteaux de pins, des maisons en torchis, la solitude. La Champagne à son tour se relève vers l'Est, pour retomber pareillement par un à-pic sur une autre dépression. A une cinquantaine de kilomètres dans l'Est de Reims, la craie est déjà exhaussée à plus de 200 mètres ; et elle s'arrête brusquement en formant une falaise qui domine la vallée de l'Aisne. Cette falaise, de craie tendre, s'est laissé découper par les eaux ; l'un de ses éperons est la Main de Massiges, qui devait devenir si célèbre en 1915 ; un autre, un peu plus au Sud, porte le moulin de Valmy.

Mais voici qu'une troisième fois le phénomène recommence ; la plaine née au pied des falaises extérieures de la Champagne se relève à son tour et s'achève vers l'Est par un bord rehaussé, et ce bord, formé d'une roche siliceuse, blanchâtre et poreuse sous un manteau de forêts, s'appelle l'Argonne ; au pied Est de l'Argonne, nouvelle chute du relief, nouvelle plaine relevée vers l'Est, cette fois jusqu'à près de 400 mètres de hauteur, et nouvelle chute brusque, par une falaise qui s'appelle les Hauts-de-Meuse. La Meuse elle-même coule en rainure, parallèlement aux crêtes, sur la plaine relevée, de sorte que sa rive droite est beaucoup plus haute que sa rive gauche ; la rive gauche ne dépasse pas 304 mètres, cote que la guerre a rendue célèbre, et 310 mètres un peu au Sud ; la rive droite atteint 388 mètres, à Douaumont et à Souville. La Meuse, coulant du Sud au Nord parallèlement à l'arête du pays, redouble de son fossé le mur que cette arête oppose à l'envahisseur venu de l'Est. A ce barrage naturel, les hommes ont ajouté le renforcement d'une forteresse, qui est Verdun.

Au pied Est des Hauts-de-Meuse, nouvelle plaine argileuse tout imprégnée d'eau qui scintille au soleil, la Woëvre. Et pour la cinquième fois le terrain se relève ; l'argile est remplacée par un calcaire sec, qui s'achève, comme tous les terrains précédents, par un mur à pic, et ce mur domine un dernier fossé, la Moselle. Sur la rive orientale de la Moselle, il n'y a plus que des hauteurs isolées, comme le rocher de Mousson, ou comme la file de collines, distinctes comme des îles, dont l'archipel, couvrant Nancy à l'Est, a reçu le nom de Grand-Couronné.

C'est sur cette succession de terrains variés que les deux adversaires se sont mutuellement fixés et qu'ils restent immobilisés, au hasard des positions de fin de combat.

Dans l'ensemble, la ligne a la forme d'une grande équerre avec une branche Nord-Sud, de Nieuport à Noyon, et une branche Ouest-Est, de Noyon à Pont-à-Mousson.

II. L'ordre de bataille. — Si le hasard de la lutte a fixé le détail des positions, on reconnaît cependant dans l'ensemble un certain dessein. A l'extrême gauche, entre la mer et la plaine inondée de l'Yser, il y a, le long de la côte, une étroite bande praticable de dunes. Les deux adversaires s'y poussent jusqu'au 22 janvier 1915, où le combat s'arrête. Les Allemands restent en possession de la grande dune, qui domine toutes les autres, et d'où ils auront un observatoire excellent. Dans le sable de ces dunes, les deux adversaires font leurs terriers. Du côté français, qui est tenu par la 38^e division, ces terriers sont des galeries hautes et propres, bien boisées, dont les couloirs sont éclairés de lampes électriques; le pavage est fait avec les briques des maisons démolies. Sur le bord même de l'estran, un boyau camouflé sous des toiles est en balcon sur la mer qu'on entend frémir et dont on voit l'ourlet.

Au Sud de Nieuport commence le secteur belge, en grande partie inondé, et très soigneusement aménagé, avec tout un système de caillebotis aboutissant à des postes d'écoute. C'est un paysage léthéen, une eau livide et des roseaux. L'armée belge comprend six divisions d'infanterie et deux de cavalerie.

Au Sud des Belges, le secteur de Steenstraete est occupé par deux divisions françaises, la 45^e et la 87^e territoriale qui encadrent l'armée belge au midi, comme la division de Nieuport l'encadre au Nord. Ces trois divisions forment le 36^e corps, commandé par le général Hély d'Oissel, quartier général à Rosebrugge. Le secteur de Steenstraete, avec ses terrains bas, humides, où les tranchées sont impossibles, et où les travaux sont en superstructure, ce marécage étoilé de trous d'obus, dominé par la rive ennemie qui forme banquette, est extrêmement pénible.

Au Sud commence, avec le secteur d'Ypres, la zone d'opérations des armées britanniques. A gauche, de Langhemarcq à Armentières, s'étend la 2^e armée, commandée par le général Smith Dorrien. A droite, d'Armentières à Vermelles, s'étend la 1^{re} armée, commandée par le général Douglas Haig.

Pendant la course à la mer, chaque adversaire a essayé de saisir les points d'appui, villes ou collines importantes, qui étaient sur le parcours. Ypres et une partie des collines à l'Est sont restées aux Alliés. Au Sud de la ville, les Allemands occupent le plateau dominant de Messines-Wytschaete. En face d'eux, les Alliés les tiennent en respect à l'Ouest par l'observatoire du mont Kemmel, au Sud par la forêt de Ploegsteert. Par ce système de positions, les deux adversaires se neutralisent.

En face des Français, des Belges et de la gauche britannique, les Allemands maintiennent, de la mer jusqu'à l'Est d'Ypres, la IV^e armée du duc de Wurtemberg, toujours formée des quatre corps amenés en octobre et encadrés au Nord par un corps de marine, au Sud par deux brigades de landwehr.

La VI^e armée lui succède au Sud. Elle occupe Lille, tandis que les Alliés occupent Armentières, et les tranchées passent entre les deux villes, à quatre lieues environ dans l'Est d'Armentières. Plus au Sud, entre Armentières et la Bassée, les Allemands occupent un long mouvement de terrain orienté du Nord-Est au Sud-Ouest, qui s'appelle la crête d'Aubers, d'où ils dominent les lignes

anglaises qui bordent le pied des hauteurs. Enfin, les Allemands ont saisi le gros point d'appui de la Bassée, où les chemins de fer, les routes, les canaux se rassemblent.

Au Sud de la Bassée, ils avaient gravi la colline de Notre-Dame-de-Lorette. Le 21^e corps les a refoulés, sans parvenir à les déloger entièrement. Ils restent accrochés à l'extrémité Est. En arrière, ils occupent toute l'agglomération de Lens, la crête de Vimy par laquelle ils couvrent la plaine de Douai, et ils viennent jusqu'aux abords d'Arras. Mais Arras est aux Français. Là s'arrête la VI^e armée allemande. Du côté allié, la 1^{re} armée britannique finit à Vermelles; la 10^e armée française lui succède au Sud et s'étend jusqu'à la Somme.

Au Sud d'Arras, les Allemands tiennent un point d'appui important : c'est le plateau de Thiépval, dans le coude de l'Ancre, sorte de forteresse couverte par la rivière, et qui donne des vues lointaines dans les positions alliées. Les lignes passent ensuite à l'Est d'Albert, franchissant la Somme à Frise, et courent désormais sur l'étendue plate du Santerre. Les Allemands ont Chaulnes et Roye.

Toute cette région est occupée par la II^e armée Bülow. C'est une région tranquille. Aussi les effectifs, très considérables à la IV^e et à la VI^e armée, deviennent beaucoup plus clairsemés. Il y a huit corps et demi à la VI^e armée; la II^e n'en comprend que quatre et demi avec une brigade de landwehr. Du côté allié, le front est tenu, de la Somme à l'Oise, par la 2^e armée française.

Au Sud-Est de Roye, on voit se dessiner sur l'horizon le massif de Lassigny, cet îlot projeté au Nord par l'Île-de-France. Les deux adversaires s'y sont accrochés, et ils s'affrontent dans ses replis boisés. Les lignes passent ensuite l'Oise vers Pimprez. A l'Est de l'Oise, le front, après s'être moulé sur la forêt de l'Aigle, court à travers le grand plateau agricole étendu au Nord de l'Aisne. Cette partie de l'Île-de-France est une table calcaire, qui repose sur un socle de sable. Deux rivières la limitent, l'Ailette au Nord, l'Aisne au Sud. Elle ne présente pas à l'Aisne un mur rectiligne. Des vallons y dessinent des concavités où sont logés des villages. A son extrémité Est, l'entaille est si profonde que le promontoire de Californie est presque rescindé et ne tient à la masse que par un pédoncule étroit, l'isthme sur lequel se trouve la ferme de Heurtebise.

Ce front est tenu du côté français par la 6^e armée, qui s'étend entre l'Oise et la Vesle. Du côté allemand, la I^{re} armée est à cheval sur l'Oise : densité de secteur tranquille, quatre corps et deux brigades de landwehr.

A l'Est du plateau de l'Île-de-France, s'étend en contre-bas la plaine de Champagne. Les lignes, partant de l'éperon de Craonne, se dirigent vers le Sud-Est et viennent s'appuyer, au Sud de Berry-au-Bac, sur un mamelon, la cote 108, partagé entre les deux adversaires. De là, elles suivent le canal en direction de Reims, par la rive Ouest jusque vers Loivre, ensuite par la rive Est. Elles enveloppent Reims, laissant aux Français la ville, aux Allemands les hauteurs qui l'encadrent au Nord et à l'Est. Le front depuis la Vesle jusqu'à Reims était tenu par la 5^e armée française. Elle avait en face d'elle la VII^e armée allemande, accourue

des Vosges pendant la bataille de la Marne, et qui comprenait à la fin de 1914 quatre corps et une brigade de landwehr. Comme sa voisine, la I^{re} armée, la VII^e a été réduite à une densité de pure défensive.

A partir de Reims, les lignes tournent vers l'Est, encadrant par le Sud les massifs de Nogent et Moronvilliers, qui sont aux Allemands. A l'Est de ces hauteurs, le front traverse la plaine désolée, mamelonnée de buttes de craie, qui est la zone d'action de la 4^e armée française opposée à la III^e armée allemande.

Après qu'on a traversé l'Aisne, on arrive dans la masse boisée de l'Argonne. La 3^e armée française (Sarrail) y lutte contre l'aile droite de la V^e armée allemande, l'armée du Kronprinz. Les Français tiennent l'unique bonne route qui traverse le massif d'Est en Ouest, celle qui va de Varennes à Vienne-le-Château. Les Allemands essaient de la débloquent par une pression continue.

Le reste de l'armée du Kronprinz enveloppe Verdun. Le détachement von Strantz la prolonge à gauche, jusqu'à la Moselle, à travers la Woëvre et la Haie. Du côté français, à droite de l'armée Sarrail, s'étend la 1^{re} armée. Commandée par le général Dubail, elle a pris le contact avec l'armée Sarrail quand la 2^e a été retirée du front le 18 septembre. Dès ce moment, la 3^e et la 1^{re} armée ont la mission défensive d'assurer la droite française.

De la Moselle à la frontière suisse, les Allemands n'ont que des formations d'ersatz et de landwehr qui forment les détachements Gaede et Falkenhausen. La rive gauche de la Moselle est escortée d'une file de plateaux tabulaires, couronnés de bois. Le front s'est fixé sur celui qui porte le Bois le Prêtre, qu'on se dispute furieusement. Sur la rive droite, entre la Moselle et la Seille, la ligne française s'appuie à une butte qu'on appelle le Signal de Xon.

Immédiatement au Sud commence l'arc de collines qui couvre Nancy. Le front passe dans la plaine, au pied Est de ces hauteurs. Il s'en va ainsi rejoindre la dépression que suit le canal de la Marne au Rhin, en s'appuyant à la forêt de Parroy conquise arbre par arbre. Au Sud du canal, il n'y a plus de lignes proprement dites. On se couvre par des grand'gardes et par des petits postes, comme dans l'ancienne guerre de manœuvres.

Nous voici aux Vosges. C'est là que le front s'est fixé d'abord. Il est stabilisé depuis le 28 août, date à laquelle l'armée d'Alsace a été dissoute et le groupement des Vosges constitué sous les ordres du général Putz, subordonné lui-même au général Dubail. La ligne, discontinue et tenue par des postes variables, coupe obliquement la montagne. A partir du col du Bonhomme et plus au Sud, les Français ont franchi la ligne de faite qui sert de frontière depuis 1871, et ils ont pénétré plus ou moins profondément dans les vallées qui vont au Rhin. Dans celles qui descendent sur Munster, ils atteignent, par des combats qui durent du milieu de juin 1915 jusqu'au dernier tiers d'août, la ligne Lingekopf-Reichackerkopf-Braunkopf. Dans la vallée plus méridionale de Saint-Amarin, ils ont poussé jusqu'au débouché en plaine à Thann, les Allemands restant en face d'eux à Cernay. La montagne qui couvre Thann au Nord, le Hartmannswillerkopf, est violemment disputée entre les deux partis. En janvier 1915, les Allemands enlèvent le sommet à la faible grand'garde

française qui le tient. Les Français mirent un mois d'assauts continus à le reprendre, du 25 février au 26 mars.

De Thann, les lignes vont droit au Sud, à travers la Haute-Alsace, s'appuyer à la frontière suisse, en longeant le cours de la Largue.

Dans le cours de 1915, les deux adversaires sont amenés à créer entre le commandement suprême et les différentes armées, un échelon intermédiaire, le groupe d'armées. Du côté français, trois groupes d'armées sont définitivement constitués. Le groupe constitué le 4 octobre 1914 pour coordonner l'armée Castelnau, l'armée Maudhuy et les divisions Brugère, et qu'on avait pris l'habitude d'appeler le G. P. N. (groupe provisoire du Nord), devint, le 13 juin, le groupe d'armées du Nord (Foch) avec le 36^e corps, les 10^e et 2^e armées. Le groupe d'armées du Centre (Castelnau) avec les 6^e, 5^e et 4^e armées est constitué le 22 juin. Le groupe d'armées de l'Est (Dubail) avec les 3^e et 1^{re} armées, le D. A. L. et la 7^e armée avait été constitué en groupe provisoire de l'Est (G. P. E.) dès le 3 janvier.

Les Allemands suivirent l'exemple. Ils créèrent un premier groupe pour le Kronprinz allemand le 26 septembre 1915; puis un autre pour le Kronprinz de Bavière le 28 août 1916; enfin un troisième pour le duc de Wurtemberg le 25 février 1917.

III. La guerre de tranchées. — Sur ces lignes, les deux adversaires se sont fait peu à peu une installation de plus en plus compliquée. Dès le 5 octobre, le général en chef prescrit aux commandants d'armée de profiter du calme relatif qui règne de l'Oise à la Suisse pour renforcer et compléter les travaux de fortification. « Il y a lieu notamment d'établir en arrière des tranchées, des abris que les troupes occuperont à la première alerte, relier ces abris aux tranchées par des boyaux de communication bien couverts, de prendre toutes dispositions pour soustraire les troupes aux effets du bombardement par l'artillerie allemande tant que la progression de l'infanterie ennemie n'oblige pas à occuper en force les tranchées de première ligne. Pendant les périodes de calme, ces tranchées ne doivent être occupées que par de petits groupes chargés d'assurer la surveillance du front, le restant des troupes étant maintenu à l'abri et au repos dans des tranchées-refuges bien aménagées. » L'emploi des fils de fer devant les tranchées date du même temps. Le ministre de la Guerre ordonnait, le 2 octobre, aux parcs du génie de l'intérieur, d'envoyer à chaque armée 100 tonnes de ronces artificielles, 200 tonnes de fil de fer et 4.000 éléments de réseau Brun. — En même temps on essayait, pour détruire le fil de fer ennemi, de l'attirer devant le canon du fusil par un crochet fixé à ce canon et de le couper d'une balle, — ou de l'accrocher par un grappin envoyé par un canon porte-amarre, — ou de le couper à la mitrailleuse, — ou d'y envoyer des bombes sur des chariots, — ou de les bouleverser par du 75 explosif à fusée sans retard, ce qui se trouva le meilleur procédé.

Sur le plateau de Lorette, domaine du 21^e corps, voici comment le front s'est organisé. Un bataillon français arrive sur le plateau le 8 octobre, pour reprendre la chapelle occupée par les Allemands. Le

bois de Bouvigny est enlevé, et le 9 au matin les tirailleurs atteignent une petite crête à l'Est de ce bois; ils s'y terrent dans des trous individuels. A 11 heures, ils se reportent en avant, et à 17 heures ils sont arrivés à une haie qui est devant la chapelle. La nuit est venue. Un bataillon frais relève celui qui vient de se battre. Ce bataillon organise le terrain et creuse des tranchées. Le 10 au soir, il enlève la chapelle, où il laisse une section; dans la nuit, il a relié la chapelle à la haie par de petites tranchées de demi-section, échelonnées en arrière et à droite. De leur côté, les Allemands remuent la terre à l'Est de la chapelle. Enfin, le bataillon au repos a creusé des abris sur le revers Nord du plateau.

Dans les semaines suivantes, le plateau se couvre d'ouvrages. Un retour offensif des Allemands a chassé les Français de la chapelle et les a ramenés sur la haie. La première ligne est là. Mais ce plateau de Lorette, allongé comme le fuselage d'un avion, est encadré de villages en contre-bas. A son pied Sud, les Allemands tiennent Ablain, d'où ils envoient des feux dans le flanc droit des troupes qui sont sur le plateau. Il faut donc faire face de ce côté. Du plateau un éperon se détache sur Ablain. Dans le dernier tiers d'octobre, des patrouilles françaises, venant du plateau, se sont glissées sur cet éperon; une section les a suivies: un petit fortin s'y ébauche.

Cependant les Allemands, grands remueurs de terre, ont fait de longues tranchées qui montent de Souchez. L'exemple de l'ennemi agit par contagion sur les Français, et aussi la nécessité de se garer des 77, 105, 150 et 210, concentrés autour du plateau. « Nous aurons donc, nous aussi, écrit le commandant Henri René, notre réseau défensif établi et réalisé d'après un plan logique, avec des lignes de feu et d'abris, avec des gites pour les unités réservées, avec des « boyaux » pour les communications avec l'arrière, avec des magasins pour les munitions, avec des postes de commandement pour les officiers, avec des téléphones, voire même avec un petit Decauville. » En même temps, l'artillerie lourde française commence à riposter. Deux batteries de 120 long travaillent dans le secteur. Quelques 200 sont même envoyés sur Ablain.

Vers le milieu de novembre, la continuité de la première ligne, hérésie théorique, mais nécessité pratique, sera réalisée. La position est en équerre, une tranchée en belvédère face au Sud; une tranchée face à l'Est, devant la haie, à 100 mètres seulement de la tranchée allemande. Aussi est-il très difficile de la couvrir d'un réseau de fil de fer. Fantassins et sapeurs vont à contre-cœur à cette besogne dangereuse, et l'obstacle passif reste insuffisant. Il y a plus. Depuis une huitaine de jours, les Allemands s'approchent la nuit à 20 mètres, lancent des grenades et s'enfuient en courant: les Français restent d'abord stupéfaits de cette résurrection de cette arme archaïque; puis ils fabriquent des grenades à leur tour. Derrière la première ligne, une deuxième ligne s'ébauche. En arrière, dans le bois, se multiplient les abris: ceux des artilleurs, près de leurs pièces, profonds; ceux des fantassins, éparpillés en village nègre, et plus propres à les défendre des intempéries que des obus. La vie s'organise: corvées d'eau, rondes de brancardiers. Les postes

de secours sont poussés en avant. Les cimetières aussi se multiplient.

L'hiver passe, si rude dans les tranchées qu'il a fallu multiplier les relèves : sinistre cortège d'hommes changés en blocs de boue, et qui s'avancent par les boyaux, en file indienne, dans la nuit profonde, sous la pluie. Toute la nuit, les grenades tombent avec un claquement sourd, les torpilles éclatent avec une détonation formidable. La perte est chaque jour de 10 à 15 hommes par bataillon. L'artillerie contrebat les batteries ennemies, entretient sur les tranchées allemandes un tir de démolition, coupe les boyaux les plus fréquentés, arrose les zones où des mouvements de troupes sont signalés, bombarde parfois, mais avec circonspection et à regret, les villages, bat la nuit les itinéraires de relève, enfin cloue par les terribles barrages du 75 les attaques ennemies. Le rôle de l'aviation est encore incertain. Les reconnaissances n'ont plus autant d'intérêt dans cette guerre fixée, et l'hiver y est peu favorable. Le bombardement aérien ne dispose pas encore de moyens puissants. Mais déjà l'aviation développe sa collaboration aux réglages d'artillerie. Elle rapporte aussi des clichés précieux.

Les tranchées se multiplient : on pousse vers l'ennemi des sapes dont les têtes forment des postes d'écoute. Il y a des tranchées qui appartiennent en partie aux Français, en partie aux Allemands, et où les adversaires cohabitent, séparés par des sacs à terre. Nez à nez, les adversaires se fusillent, se battent à la grenade, s'insultent, se bousculent à coups de crosse. Des sapes souterraines poussent leurs galeries sous la position ennemie qu'on va faire sauter ; à l'arrière, les territoriaux dévident le ruban des boyaux et des parallèles de soutien.

Dans la vie quotidienne des tranchées, les positions relatives des deux adversaires ont une importance considérable. Celui qui voit dans les lignes de l'autre le gêne et prend aussitôt un grand avantage. De là, une véritable guerre locale pour les observatoires, pendant toute la fin de 1914 et toute la première partie de 1915. Tels sont, à l'Est de l'Argonne les combats pour l'observatoire de Vauquois, à l'Est de Verdun les combats pour l'observatoire des Eparges, qui nous reste, et pour celui des jumelles d'Ornes, que nous ne réussissons pas à enlever.

IV. Les transformations de la guerre : l'armement de l'infanterie. — En même temps que la guerre se fixait sur un front de tranchées, les problèmes nouveaux que cette guerre de position donnait à résoudre, le désir de vaincre un adversaire égal par un outillage supérieur amenaient une transformation des armements en concurrence. Et cette transformation se prolongea jusqu'à la fin de la guerre.

Le fantassin, dans toutes les armées, était parti en guerre avec un fusil à répétition, alimenté par un magasin ou par un chargeur, d'un calibre variant de 6,5 à 8 millimètres, d'une portée supérieure à 2.000 mètres, la vitesse initiale du projectile étant un chiffre entre 600 et 850 mètres. Cette arme répondit, en somme, aux besoins et ne fut changée dans aucun des camps pendant la guerre.

Chaque pays se flattait d'avoir un modèle de fusil automatique ; mais, dans aucun, il ne fut mis en service en grand nombre.

Naturellement, on désirait, d'un côté comme de l'autre, augmenter la rapidité du tir et par conséquent la densité des balles, sans augmenter le nombre des hommes en ligne. Le problème était résolu dès le temps de paix par la mitrailleuse. Dans toutes les armées, la mitrailleuse avait la munition d'infanterie. Elle différait d'un pays à l'autre par le système de refroidissement, à eau ou à air et par l'affût.

Les Allemands entrèrent en guerre avec une mitrailleuse pesant au total 53 kilos ; les Français avec une mitrailleuse pesant 58 kilos. La dotation en mitrailleuses était sensiblement la même : une compagnie de six tubes par régiment dans l'armée allemande, une section de deux tubes par bataillon dans l'armée française. La France possédait au début de la guerre 5.100 mitrailleuses, dont 2.020 dans les corps de troupe. Chez les Allemands, l'armée entra en campagne avec 2.400 mitrailleuses.

On s'aperçut aussitôt de l'extrême efficacité de cette arme. Les armées françaises demandaient que leur nombre fût accru. Dès que l'état de la construction le permit, au début de 1915, le général en chef prescrivit de créer une compagnie de mitrailleuses par régiment ; à la fin d'avril, une compagnie par brigade. — Du côté allemand, de 2.400 mitrailleuses en exercice au début, on passa, à la fin de 1915, à 8.000, dont 1.900 étaient de butin. On en avait construit dans l'année 6.100.

D'autre part, on reconnut l'avantage d'avoir une mitrailleuse légère qui pût être enlevée à temps d'une tranchée perdue ou suivre une offensive. Les Français résolurent le problème par le fusil mitrailleur, qui pesait 9 kilos et qui était en usage au moment de la bataille de la Somme, — les Allemands par la mitrailleuse légère 08/15, qui en pesait 17. Un modèle ultérieur, 08/18, ne pesait plus que 13 kilos et demi. Une sorte particulière de mitrailleuse fut créée pour les avions, à la fois très légère et montée sur un affût qui permit de tirer dans tous les azimuts.

Les progrès de la guerre transformant les objectifs, il fallut, pour percer les parapets, boucliers, sacs à terre et autres engins de protection, transformer le projectile. L'armée allemande employa une balle à noyau d'acier. Mais cette balle se trouva elle-même impuissante, dans l'automne de 1917, contre les chars d'assaut. Il fallut employer contre eux un fusil d'un calibre plus fort, le fusil T, avec une cartouche plus lourde. Contre les buts aériens, pour suivre la trajectoire, on employa des balles lumineuses ; pour faire exploser les ballons, pour allumer les réservoirs d'essence des avions, des balles incendiaires.

Pour le combat rapproché, les Russes et les Japonais avaient fait usage, devant Port-Arthur, de la grenade à main, puis de la grenade à fusil. Quand, en 1914, les adversaires d'égale force, immobilisés l'un par l'autre et demeurés en contact, commencèrent à s'enfoncer dans les tranchées, en se dérochant au tir tendu du fusil, ils cherchèrent à s'atteindre en envoyant à la main, par-dessus le parapet, des charges d'explosifs dans des boîtes à conserves ou des bouteilles d'eau minérale, munies d'un détonateur. Ces

engins primitifs furent remplacés par la grenade qui fut lancée ou à la main, le bras tendu, ou par le fusil, comme la grenade V. B. de l'armée française, ou enfin par des appareils spéciaux, comme le Granatwerfer et le Minenwerfer léger de l'armée allemande. Le 16 février 1915, il fut prescrit de former dans chaque compagnie des équipes de grenadiers.

L'armée allemande possédait, avant la guerre, pour écraser un objectif à petite distance sous une forte charge d'explosif, une arme tenue secrète et nommée Minenwerfer. Destiné à remplacer l'artillerie lourde dans des conditions de petite portée et de bonne observation, ce Minenwerfer lourd appartenait au matériel de siège. Mais une arme de ce genre n'étant pas moins utile pour la défense, l'armée allemande avait adopté un Minenwerfer moyen, destiné à démolir les sapes de l'assaillant, et qui appartenait au matériel de place.

Cette arme exclusivement allemande fit ses preuves dès les premiers sièges. La guerre de position lui donna un emploi plus général. Du 15 septembre au 15 novembre 1914, le 2^e corps français, opérant en Argonne, perdit 13.754 hommes, presque exclusivement du fait des Minenwerfer allemands. D'abord en très petit nombre et faiblement approvisionnés, ces Minenwerfer furent construits févèrement. L'inconvénient est qu'ils concentraient sur eux les feux de l'artillerie adverse : on les retira un peu en arrière de l'infanterie. D'autre part, le système défensif de chaque parti se développant tous les jours en profondeur, ils durent battre une zone plus profonde. Il fallut accroître leur portée. On accrut aussi la rapidité de leur tir.

Ce fut une arme économique et très puissante, que les Allemands développèrent largement. Tandis que Hindenburg demandait le doublement de la production pour tout le reste du matériel, il multipliait par 5 ou 6 celle des minenwerfer. Dans l'été de 1915, chaque corps d'armée eut une Abteilung de minenwerfer légers, moyens et lourds. La création de ces unités permit des concentrations de feux et un nouvel emploi technique de l'arme. Des bataillons de Minenwerfer furent en outre constitués et laissés à la disposition du haut commandement.

Dans l'automne de 1915, chaque division reçut une compagnie de Minenwerfer, qui en comprit d'abord 2 lourds, 4 moyens, 6 légers, puis 3 lourds, 6 moyens et 12 légers. En 1916, le nombre des compagnies fut porté à deux par division, chaque armée ayant de plus un bataillon. Il fut enfin formé des compagnies de montagne (4 moyens, 8 légers).

Arriva, le 1^{er} juillet 1916, la bataille de la Somme. Sous le feu écrasant des Alliés, Minenwerfer lourds et moyens furent mis en pièces, tandis que les légers échappèrent et jouèrent un rôle important dans la défense. On les sépara donc des autres en les donnant aux compagnies d'infanterie et en ne laissant aux troupes spéciales que les lourds et les moyens. Pour familiariser le fantassin avec sa nouvelle arme, on créa des écoles aux armées.

Cependant, les changements tactiques exigeaient plus de portée, le renforcement des défenses plus de pénétration pour les mines lourdes, la reprise de la guerre de mouvement plus de

mobilité pour les Minenwerfer légers, le péril croissant des tanks une adaptation nouvelle. Contre les tanks, on tira à trajectoire plus tendue. La mobilité fut donnée par un nouvel affût. Il y eut, comme dans les munitions d'artillerie, des mines incendiaires, des mines éclairantes, des mines donnant des nuages. En 1917, une adaptation spéciale à l'envoi des gaz constitua le Gaswerfer. Enfin, dès l'hiver de 1916-17, des mines spéciales tirées vers l'arrière envoyèrent des renseignements jusqu'à 1.800 mètres : ce sont les Nachrichtenminen. Le Minenwerfer a retardé la défaite de l'Allemagne.

Les Français, de leur côté, tirèrent des arsenaux les vieux mortiers lisses, tirant un obus sphérique. Le 30 octobre 1914, il y avait au front 102 de ces mortiers, approvisionnés à 200 coups. Un chef de bataillon du génie, Duchêne, proposa, en novembre 1914, l'emploi d'un projectile explosif envoyé à courte distance par un canon spécial et maintenu sur sa trajectoire par un empennage. Le 7 novembre Joffre envoya Duchêne à Bourges. « L'emploi de Minenwerfer de gros calibre auxquels nous n'avons aucun moyen de répondre, écrivait le général en chef au ministre de la Guerre, a permis aux Allemands de nous enlever à plusieurs reprises des tranchées, notamment en Argonne... Il y a une importance de tout premier ordre à ce que le système en expérience à Bourges soit mis au point aussitôt que possible et que les premiers spécimens nous soient envoyés de suite. » — Vers le 1^{er} janvier 1915, un premier lot de ce canon nouveau, le canon de 58 de tranchée, fut commandé et envoyé aux armées. Les résultats en Argonne furent si bons qu'une nouvelle commande de 110 canons fut aussitôt passée. Joffre demandait une fabrication journalière de 2.000 et quelques jours plus tard de 4.000 projectiles. Le 1^{er} février 1915, il y avait en service 40 canons de 58; le 1^{er} mai, 120. En 1918, cette artillerie de tranchée, le crapouillot, a joué un rôle essentiel dans la destruction des premières lignes allemandes.

En outre, l'infanterie française a reçu pendant la guerre un petit canon à tir tendu, le canon de 37, tirant un obus à pointe d'acier animé d'une grande vitesse, et un mortier d'accompagnement, envoyant sur une trajectoire courbe un obus de plusieurs kilos. Des deux armes, fusils et mitrailleuses, dont elle disposait en 1914, elle a passé en 1918 à neuf modèles différents.

Cet armement varié amène une variété analogue dans l'organisation du bataillon. En 1918, celui-ci comprend trois compagnies, plus une compagnie de mitrailleuses et une section d'engins d'accompagnement (1 canon de 37 et 1 mortier). La compagnie met en ligne 100 voltigeurs (c'est le nom donné aux hommes armés de fusils) et 40 fusiliers mitrailleurs formant 12 groupes. Le bataillon de 1914, qui comprend 1.000 hommes uniformément armés de fusils, plus 2 mitrailleuses, avait comme premier approvisionnement 123.000 cartouches. Le bataillon de 1918, avec 750 hommes, dispose de 142.000 cartouches, plus 1.200 grenades et 400 projectiles pour les engins d'accompagnement.

V. *Les transformations de l'artillerie.* — L'armée française était entrée en campagne avec un canon de 75, qu'on estimait suf-

fisant pour toutes les tâches. L'artillerie divisionnaire était de 36 pièces, l'artillerie de corps d'armée de 48, ce qui faisait pour un corps d'armée à deux divisions 120 canons. Au total, les armées disposaient de 3.793 canons.

L'artillerie lourde n'existait ni à la division, ni au corps, mais seulement à l'armée, et en petit nombre : au total 300 matériels répartis entre quatre types : le 105 long 1913, tirant à 11.000 mètres, en petit nombre (1); le 120 court 1890, obusier léger à portée de 5.000 mètres; le 120 long 1878, tirant à 9.000 mètres; le 155 court 1904, le Rimailho, tirant à 6.000 mètres.

L'armée allemande avait comme canon de campagne un canon de 77, à raison de 108 pièces seulement par corps d'armée. Mais elle avait de plus à la division 18 obusiers légers de 105, tirant à 6.000 mètres, au corps 16 obusiers lourds de 150, tirant à 8.000 mètres, à l'armée des groupes de mortiers de 210, tirant à 9.000 mètres, et de canons longs, 100, 130, 150, tirant à 10, 13 et 14 kilomètres. Soit au total d'après les sources françaises, 2.000 pièces lourdes, 1.500 obusiers légers de 105 et 5.000 canons de 77. L'historique officiel allemand ramène ces chiffres, pour le début, à 1.360 pièces lourdes, 950 obusiers légers et 4.200 canons de campagne. Quoi qu'il en soit, l'Allemagne fit en 1915 un puissant effort pour s'armer. A la fin de cette année, elle avait mis sur roues, depuis le début de la guerre, 3.500 canons de campagne. L'artillerie allemande était forte, à ce moment, de 5.300 canons de 77, de 1.700 obusiers légers et de 4.200 pièces lourdes (dont 2.400, il est vrai de types surannés) (2).

La supériorité de l'armée allemande en artillerie moyenne et lourde était écrasante. Il existait heureusement en France, dans les arsenaux et dans les forts, un matériel dit matériel de Bange, construit entre 1877 et 1882, en très bon état, canons de campagne de 80 et de 90, canons de 95, de 120 long, de 155 long, de 155 court, mortiers de 220 et de 270, au total au moins 7.500 bouches à feu approvisionnées à 60 millions de coups. On commença à les utiliser à la fin d'août 1914. C'est l'artillerie de Bange qui fera les opérations de 1915, y compris la Champagne, exécutant la contre-batterie avec ses canons longs et le pilonnage avec ses pièces courtes. Elle sera encore le principal de l'artillerie lourde à Verdun (hiver et printemps 1916) et même sur la Somme (été et automne 1916). Mais ses calibres moyens, qui jouent le rôle principal, ne font que du tir tendu.

Comme munitions, l'artillerie française partit avec un approvisionnement de 1.390 coups par pièce. On avait de plus prévu, à partir du 81^e jour, une production journalière de guerre de 13.600 coups de 75 et de 405 obus de 155. Mais dès le début de septembre, il apparut que la consommation de munitions dépassait de beaucoup les prévisions. Elle avait été, au 10 septembre, de 550 coups par pièce. Le 16 septembre, il restait 6 à 700 coups par pièce, c'est-à-dire des munitions pour un mois de campagne. Le 15 octobre, l'approvisionnement serait épuisé.

(1) Les trois premières batteries de 105 furent envoyées aux armées en septembre 1914.

(2) Reichsarchiv. *Der Weltkrieg*, t. IX, pp. 385-387.

En somme, les défauts de l'artillerie étaient les suivants : nombre insuffisant de munitions, manque de pièces à tir courbe, manque d'artillerie lourde moderne.

Dès le 20 septembre, le commandement en chef demandait 50.000 coups par jour, d'extrême urgence; le 2 janvier 1915, 80.000. Il fallut recourir à l'industrie privée. Le 20 septembre, une réunion des principaux métallurgistes, présidée par le ministre de la Guerre, répartit les usines capables de produire des munitions de 75 en groupes régionaux, chaque groupe sous la direction d'un grand établissement. Il y eut ainsi, en dehors des établissements de l'artillerie, le groupe Renault, le groupe du Creusot, le groupe Saint-Chamond, le groupe de la Marine, le groupe P. L. M., le groupe de la compagnie d'Orléans, le groupe de Belfort. — On remit à la disposition les spécialistes mobilisés dans les dépôts.

Les industriels, après avoir promis 40.000 obus à partir du 10 novembre, durent abaisser leurs promesses, le 15 du même mois, à 23.000. En fait ce chiffre même ne fut pas atteint : les livraisons aux entrepôts, du 11 au 20 novembre, ne furent que de 11.300 coups par jour. A la fin de l'année, on atteignit 33.000 coups, et 42.000 en janvier 1915. Malheureusement le manque d'explosifs fit retomber la production en février à 36.000 obus. Enfin en avril 1915, on arrivait à 67.901; six mois plus tard, on dépassait 100.000. Malheureusement, cette « vulgarisation » donna des obus qui faisaient éclater les pièces. Les éclatements de tubes de 75, du 20 décembre 1914 au 2 mai 1915, atteignirent le chiffre énorme de 487. A la 4^e armée particulièrement, du 20 décembre au 20 mars, il y eut 236 éclatements, soit 1 par 10.000 coups. En mars la proportion s'accrut encore jusqu'à 1 pour 3.000 coups. Jusqu'en décembre 1914, elle n'avait été que de 1 par 500.000 coups. En septembre 1915 elle n'était encore redescendue qu'à 1 par 50.000 coups. — D'autre part, les pertes de tubes ajoutées à celle de 447 canons dans la première partie de la campagne, rendait nécessaire à la fin de février un recomplètement de 518 pièces. Il se produisit en 1915 une véritable crise; il fallut monter la fabrication de canons neufs. Enfin, la production des obus comme celle des canons se régularisa. Elle atteignit par jour, en 1916, 150.000 obus de 75 et une quinzaine de tubes. Elle s'éleva ensuite à 200.000 obus. Le 21 mars 1918, les stocks dépassaient 21 millions de coups de 75, 750.000 de 105 et 3.500.000 de 155.

La fabrication des explosifs prit un énorme développement. Avant la guerre, la France fabriquait par an 1.200.000 tonnes d'acide sulfurique par le procédé des chambres de plomb et 6.000 tonnes d'acide fumant, dit oleum; à la fin de la guerre, la production annuelle avait atteint près de 2 millions de tonnes d'acide des chambres et 300.000 tonnes d'oleum. La consommation de nitrates était avant la guerre de 320.000 tonnes, dont les 7/8 pour l'agriculture; en 1916, elle fut de 540.000 tonnes, entièrement pour les munitions. Ces nitrates, traités par l'acide sulfurique, donnaient l'acide nitrique. Mais on obtenait encore celui-ci synthétiquement, soit par l'oxydation de l'azote dans l'arc électrique, ce qui se pratiquait à Pierrefitte, soit par l'oxydation de l'ammoniaque. On fit ainsi plus de 60.000 tonnes d'acide nitrique synthétique. La production totale d'acide nitrique passa de 15.000 à 50.000 tonnes par mois.

Le problème de l'alcool était très compliqué, l'ennemi occupant une partie de nos distilleries. On réussit néanmoins à fabriquer de 1.500.000 à 2 millions d'hectolitres par an ; on importa le reste, 1.200.000 hectolitres en 1916, 1.400.000 en 1917. L'éther était fabriqué par le procédé classique, en chauffant l'alcool avec l'acide sulfurique.

La nitration du coton donne le coton-poudre ; gélatinisé par le mélange alcool-éther (ou par d'autres solvants), le coton-poudre devient la poudre B. Le plan de mobilisation avait prévu la fabrication journalière de 24 tonnes ; en juillet 1917, elle était voisine de 500 tonnes. La production totale pendant la guerre a été de 310.000 tonnes ; en outre, 120.000 tonnes ont été importées des Etats-Unis.

Les explosifs brisants sont constitués par des hydrocarbures aromatiques (benzène et toluène) ou des phénols tirés de la houille. La production du phénol passa de 1 tonne par jour à 250. La nitration du phénol donnait la mélinite, dont la fabrication atteignait 500 tonnes par jour et fut de 230.000 tonnes pour toute la guerre. La nitration du toluène donnait la tolite, dont la fabrication passa de 150 kilos à 60 tonnes par jour et atteignit pour toute la guerre 40.000 tonnes.

L'accroissement des matériels lourds se fit assez lentement. Dans la première moitié de 1916, les canons de 105 étaient arrivés à former un groupe par corps d'armée ; mais on les ménageait, leur usure étant rapide. Les nouveaux canons courts de 155 (Schneider ou Saint-Chamond) ne comptaient pas encore. Ils ne sont entrés en ligne en grand nombre qu'à la fin de 1917.

Ce n'est que le 30 mai 1916 que le programme d'artillerie lourde a été réellement établi. On a alors commandé 4.690 matériels, formant la dotation en artillerie lourde à tir rapide de 90 divisions d'infanterie (155 court), de 40 corps d'armée (155 long), plus 10 régiments à tracteur court (48 matériels par régiment), 10 régiments à tracteur long, enfin 800 pièces sur voie ferrée.

Ce programme n'était pas terminé au moment de l'armistice, en novembre 1918. Toutefois, l'offensive finale de juillet 1918 a pu être faite, pour la première fois, avec des moyens suffisants. On donnera une idée du développement de l'artillerie en disant que les artilleurs comptaient, en mai 1915, 304.000 combattants et, en octobre 1918, 401.000. Dans le même temps, l'infanterie était tombée de 1.526.000 combattants à 851.000. Les effectifs de l'artillerie, comparés au nombre total des combattants, représentaient 18,4 pour 100 en mai 1915, 32,7 en octobre 1918. L'artillerie légère avait passé de 4.000 pièces à près de 5.000, l'artillerie lourde de 300 à plus de 5.000. De leur côté, les Allemands avaient, en 1918, 12.500 pièces d'artillerie légère, dont un tiers (et non plus un quart) d'obusiers, et 7.860 pièces lourdes.

VI. *Les armes nouvelles : les gaz.* — Le 29 juillet 1899, au congrès de La Haye, les nations européennes s'étaient interdit l'emploi de projectiles ayant pour but unique de répandre des gaz asphyxiants ou délétères. Cependant, l'invulnérabilité relative de l'adversaire dans les tranchées poussa les Allemands à man-

quer une fois de plus à leurs engagements, et à essayer dès la fin de janvier 1915 un obus dont l'action principale était due aux gaz qu'il émettait en se brisant, l'obus T. Mais, d'une part, la saison était peu favorable et, d'autre part, il parut plus efficace de concentrer le gaz dans des récipients et de le faire porter par le vent. L'Etat-Major allemand constitua pour leur manipulation une troupe spéciale, et la première émission en grand eut lieu le 22 avril 1915 à Langemarck, au Nord d'Ypres, sur un front de 6 kilomètres. L'émission dura 5 minutes, par un vent de 2 à 3 mètres à la seconde, et créa un nuage de 600 à 900 mètres de profondeur. L'effet fut foudroyant. Heureusement, les Allemands n'exploitèrent pas à fond leur succès tactique. Les Anglais exécutèrent à leur tour une attaque aux gaz en grand à Loos le 25 septembre 1915. Ce fut le tour des Allemands, qui n'avaient pas cru à ce danger, d'être surpris.

L'emploi de la nappe de gaz dans une attaque était très délicat. La longueur des préparatifs, le caprice du vent, le danger permanent que les bouteilles chargées représentaient pour les troupes amies, la difficulté de suivre le nuage à bonne distance, le perfectionnement des masques et la discipline chez le défenseur firent qu'en somme aucun grand succès n'a été dû à l'emploi de ces nappes. Elles ont été surtout un moyen d'inquiéter l'adversaire et de lui infliger des pertes.

Au printemps de 1917, les troupes britanniques employèrent des torpilles à gaz qui, lancées à la fois et en grand nombre (plusieurs centaines), créaient un nuage si fort et si subit que les mesures ordinaires d'alarme étaient impraticables et l'emploi même du masque difficile. Les Allemands employèrent à leur tour ce procédé en Italie en octobre 1917. Peu à peu, ce système plus commode remplaça celui des nappes. L'armée allemande comprit 9 bataillons de Gaswerfer.

Cependant, il était bien évident qu'un emploi vraiment souple, efficace et précis des gaz dans une action de grand style ne pouvait être fait que par l'artillerie. Ce fut en Argonne, dans l'été de 1915, que les Allemands employèrent dans ce dessein un nouvel obus, l'obus K, qui agissait plus violemment que l'obus T sur les organes de la respiration. Mais ces obus étaient encore médiocrement en faveur. La consommation ne dépassait pas 24.000 coups par mois. Un progrès décisif fut obtenu par l'apparition de l'obus à croix verte, au mois de mai 1916.

Celui-ci était fondé sur une idée expérimentée avec succès par les artilleurs français dès le printemps de 1916. C'était la suppression de la charge d'explosif, qui contrariait la formation du nuage. L'obus français à phosgène qui causa des pertes aux Allemands était fondé sur ce principe. Ils l'employèrent à leur tour dans l'obus à croix verte, qu'ils tirèrent en grande quantité à Verdun dans l'été de 1916.

L'effet de cet obus ne dépendait plus de la direction du vent. Il demandait seulement une brise faible. Les divers calibres reçurent des munitions vertes. Leur principal emploi était de créer des barrages ou de neutraliser des zones (Gassümpfe). Du coup, le problème de la contre-batterie, jusque-là insoluble, se trouvait résolu. Dans l'été de 1917, les Allemands firent un nouveau et

important progrès par l'emploi de deux munitions nouvelles, la jaune et la bleue. En particulier, la munition jaune, c'est-à-dire l'ypérite, infectait une région pour des jours entiers en été, pendant des semaines entières en hiver. L'obus faisait peu de fumée, la présence du poison était difficile à déceler, et son action se manifestait par des brûlures. Les objets infectés corrodaient la peau. Les aliments ypérités devenaient mortels. Employée d'abord en Flandre en juillet 1917, la munition à croix jaune fut bientôt produite à raison de 1.000 tonnes par mois. Une combinaison d'ypérite et d'explosif donna l'obus brisant ZB. La munition à croix bleue, qui apparut dans le même temps, était un composé de l'arsenic, qui donnait un gaz lourd, produisant un nuage très actif (il suffisait de trois milligrammes pour mettre un homme hors de combat pendant un quart d'heure), avec la propriété de traverser les masques. Les Allemands combinèrent la munition bleue avec l'explosif de façon à donner un obus à la fois brisant et toxique, dont la production dépassa un million de coups par mois. On tira aussi l'obus bleu avec l'obus vert, le premier contraignant l'adversaire à retirer son masque et à se livrer à l'action du second. L'emploi de ces obus a été constant, soit dans la campagne défensive des Allemands en 1917, soit dans leur campagne offensive de 1918.

Les Alliés se trouvèrent pris au dépourvu par l'agression des gaz. En France, une première commission se réunit le 28 avril 1915 ; le service fut définitivement organisé, sous le nom de Service du matériel chimique, par un arrêté du 17 septembre 1915. Dirigé par le général Ozil, ce service comprenait un organe d'études, l'Inspection des Etudes et Expériences chimiques, et un organe de fabrications, la Direction du Matériel chimique de guerre.

L'Inspection des Etudes était elle-même divisée en deux sections : Section des produits agressifs et Section de protection. La protection fut d'abord faite par des moyens de fortune : lunettes et tampons. La Commission des Etudes chimiques adopta le 28 juillet 1915 une compresse imprégnée d'huile de ricin, contre le chlore et le bromure de benzyle ; le 16 août, une seconde compresse au sulfonitrate de soude, contre le phosgène ; enfin, le 31 août, une troisième compresse à l'acétate basique de nickel contre l'acide cyanhydrique ; le 25 octobre, les deux dernières compresses furent réunies en une seule modifiée ; et ce système dura jusqu'à la fin de 1917. Quant à l'appareil même de protection, on adopta, à la fin de 1915, le masque M₂, avec des viseurs en cellophane, remplacé en février 1918 par le masque A. R. S., très léger et très commode. On fabriqua 30 millions de masques M₂ et 5 millions de A. R. S. Il fallut pour ceux-ci 12.000 ouvriers.

En même temps, il fallait riposter. Le seul gaz suffocant dont l'emploi fût immédiatement possible était le tétrachloro-sulfure, proposé par le professeur Urbain, et qui se fabriquait avec du sulfure de carbone et du chlore gazeux. On en chargea un grand nombre d'obus pour l'offensive de Champagne. Mais il n'était qu'un moyen de fortune, et insuffisamment agressif. On pensa au phosgène et à l'acide cyanhydrique, qu'on employa dans

un mélange nommé vincennite. On attendit que les Allemands eussent eux-mêmes employé des produits de toxicité égale, et les premiers obus au phosgène furent tirés à Verdun en février 1916, les premiers obus à la vincennite sur la Somme, en juillet. La vincennite foudroie, mais à dose non mortelle elle ne laisse pas de traces ; le phosgène, quelques heures après l'inhalation, produit un malaise, suivi de mort subite. On se servit encore en 1916 de chloropicrine. L'acroléine servit à charger les grenades. Enfin, quand les Allemands se furent servis d'ypérite, on chercha à fabriquer ce corps : le problème fut résolu au commencement de 1918. On en fabriqua 240 kilos en mars, 7 tonnes en avril, pour arriver à 510 tonnes en octobre. Au total, on chargea en produits toxiques, du 1^{er} juillet 1915 au 11 novembre 1918, 13 millions d'obus de 75, 4 millions d'obus lourds et de bombes, sans compter 1.100.000 grenades à acroléine.

VII. Les chars d'assaut. — Les progrès du feu amenèrent à chercher un moyen de rendre invulnérable l'infanterie qui attaquait. « C'était au cours de la retraite, en septembre 1914, écrit le lieutenant Lestringuez ; le colonel Estienne, qui commandait alors le 22^e régiment d'artillerie, chemina silencieusement à pied, tenant son cheval par la bride, lorsque, longeant un champ de terre grasse et molle, le colonel s'arrêta court, et se tournant vers son état-major : « Celui qui le premier pourra faire rouler là-dessus des cuirassés de terre, armés et équipés, dit-il, aura gagné la guerre. » Le 1^{er} décembre 1915, le même officier écrivait au général en chef : « J'estime qu'il faut six mois et dix millions pour réaliser le matériel nécessaire au transport d'une vingtaine de mille hommes, force suffisante pour enlever par surprise les lignes successives sur 40 kilomètres de front et permettre l'irruption des masses disposées en arrière. » Le 12, le colonel Estienne exposa au général Janin son système : il parlait de la chenille, voie ferrée articulée et sans fin, que l'appareil déroule sous ses roues, et qui est en usage dans les tracteurs agricoles. Il adaptait au tracteur Holt un blockhaus d'acier, qui recouvrait l'équipage, l'armement (un canon et deux mitrailleuses) et le moteur. L'appareil était long de quatre mètres et pesait douze tonnes. Les chars d'assaut devaient partir au petit jour, surprendre l'ennemi, attaquer les tranchées et ne les dépasser qu'après les avoir livrées à l'infanterie.

Il construisit avec l'ingénieur Brillé, du Creusot, un char, dit char Schneider. En février 1916, 400 de ces chars furent commandés par l'Etat-Major. De son côté, le ministère de l'Armement commanda aux forges de Saint-Chamond 400 chars d'un type plus lourd. Enfin, les Anglais étudiaient de leur côté le même problème en 1915 et réalisaient deux types, le petit et le grand Willie. Au début de 1916, M. Winston Churchill obtint que 125 grands Willies fussent commandés à la Maison Foster ; pour assurer le secret, les plaques de blindage passeraient pour être destinées à des réservoirs de pétrole pour la Russie. De là, le nom de réservoir, tank, donné à l'appareil.

Les tanks britanniques sortirent pour la première fois sur la

Somme, le 15 septembre 1916, et emportèrent quatre villages : mais l'effet de surprise se trouvait ainsi dépensé. D'autre part, les chars d'assaut français furent mal engagés le 16 avril 1917 et parurent discrédités. Les choses en étaient là quand, le 20 novembre 1917, les troupes britanniques exécutèrent sans préparation d'artillerie une attaque par les tanks, par surprise et en masse, devant Cambrai. Cette fois, les formidables lignes de la position Siegfried furent traversées presque sans coup férir.

Cependant, dès le 27 novembre 1916, le général Estienne avait proposé un char léger, le char Renault. Les essais eurent lieu en mars 1917 et prouvèrent les qualités offensives du char léger. Les combattants le réclamaient. Il commença à sortir en série à la fin de 1917. La première unité armée du nouvel engin fut constituée le 1^{er} janvier 1918. C'était un bataillon, comprenant en théorie 75 chars, montés par 20 officiers, 48 sous-officiers, 56 brigadiers et 247 hommes. En août, il existait 15 de ces bataillons, avec plus de 1.100 chars, et en novembre 25 bataillons avec plus de 2.000 chars. Du 31 mai au 18 juillet, les chars légers gardent la lisière de la forêt de Villers-Cotterets et couvrent les préparatifs de la grande attaque Mangin du 18 juillet, où ils jouent un rôle essentiel. Bientôt ils reçoivent le nom populaire qui les a consacrés : ce sont les chars de la victoire.

Au moment de l'armistice, l'artillerie d'assaut (A. S.) comprend 8 régiments (501-508). Chaque régiment comprend un groupe de chars lourds (Schneider ou Saint-Chamond) et 3 bataillons de chars légers. Les régiments sont groupés en 3 brigades.

Ce fut une des erreurs de l'Allemagne de n'avoir pas compris l'importance des chars d'assaut. Cette arme n'a pour ainsi dire pas existé dans l'armée allemande.

VIII. L'aviation. — On peut dire que la guerre dans les airs s'est développée entièrement pendant les opérations. Au moment où elles commencent, l'aéronautique possède trois sortes d'instruments : le ballon captif, le ballon dirigeable et l'avion. Mais l'avion a déjà, si récent qu'il soit, éclipsé les deux autres. Les ballons captifs ont été complètement condamnés : les compagnies d'aérostiers ont disparu des formations de campagne. Il ne subsiste que les compagnies des quatre grandes places de l'Est : Verdun, Toul, Epinal, Belfort. Elles se servent de ballons sphériques. Comme dirigeables, nous possédons seulement quelques unités de type souple, ne dépassant guère 9.000 mètres cubes; après un moment de défaveur devant le succès de l'avion, on a mis en chantier une nouvelle série, toujours de type souple, mais de gros cube, dépassant 20.000 mètres cubes. Les dirigeables de cette série sont en chantier quand la guerre éclate : ils firent leurs essais à la fin de 1914. Ce fut un échec; mais, à ce moment, l'expérience avait déjà exclu le dirigeable de la guerre terrestre. L'avion était apparu aux manœuvres de Picardie en 1910; en 1912 et 1913, le service avait été organisé, chaque parti disposant d'un groupe de trois escadrilles, destiné à l'exploration stratégique. A la mobilisation, chaque armée dispose de quatre à cinq escadrilles, qui sont simplement des organes de reconnaissance. Ces reconnais-

sances, ordonnées par l'armée, sont faites par des officiers rattachés au deuxième bureau de l'Etat-Major. Leur chef s'appelle chef des reconnaissances aériennes. Les avions sont ou des biplans sans fuselage, ou des monoplans, à moteur fixe ou rotatif. Les vitesses de vol varient de 80 à 115 kilomètres à l'heure. Presque tous les appareils montent très lentement, s'élevant à 2.000 mètres en une heure et demie; seuls le biplan Caudron et le monoplan Morane atteignent cette hauteur en vingt-cinq à trente minutes.

L'aviation allemande est à peine équivalente. Elle comprend au début 230 avions, répartis en 33 sections de campagne, et 8 de forteresse. La section de campagne a au moins 6 appareils, la section de forteresse 4. Chaque armée, chaque corps d'armée dispose d'une section. Les avions sont de types divers, monoplans et biplans, avec un moteur de 80 à 100 chevaux, une vitesse horaire de 100 à 120 kilomètres. Ils montent à 1.000 ou 1.200 mètres et emportent de l'essence pour 4 heures de vol. Ils lancent de petites bombes en forme de poire de 2 kg 500 à 10 kgr. Chaque section a un appareil photographique. Les appareils n'ont pas de mitrailleuse. — En revanche l'aérostation allemande est très supérieure à celle des alliés. Les bataillons d'aérostiers formèrent à la mobilisation neuf sections de campagne, dont huit furent affectées chacun à une armée, tandis que la neuvième fut donnée aux troupes de siège d'Anvers. Chaque section disposait d'un ballon captif, dit Drachen, et que les Français ont appelé saucisse. La guerre de position leur donna une importance particulière. Le Drachen, au début, cubait 600 mètres cubes et montait à 800 mètres. Dans le cours de 1915, neuf sections nouvelles d'aérostiers de campagne étaient créées, portant leur nombre à 43, ce qui était encore très insuffisant. En juillet 1915, apparurent des ballons de 800 mètres cubes qui montaient à 1.000 mètres, et par temps calme à 1.300, ce qui augmentait considérablement la zone d'observation de chacun d'eux.

L'Allemagne disposait au début des hostilités de 8 dirigeables rigides (1), dont cinq (*Z-VI-Z-IX* et *Sachsen*), furent envoyés sur le front occidental, et trois, *SL 2*, *Z IV* et *Z V*, sur le front oriental. Le *Z VI* s'échoua dans la nuit du 6 au 7 août, après avoir bombardé Liège. Le *Z VII* et le *Z VIII* qui poursuivaient l'armée française en Lorraine, furent abattus par le feu de l'infanterie le 22 août. Sur le théâtre oriental le *Z V* tomba aux mains de l'ennemi près de Mlava le 28 août. Après ces pertes, le commandement ne permit plus que des attaques de nuit; mais par clair de lune, le dirigeable était encore un but trop visible. Le *Z IX*, après avoir bombardé Anvers et Ostende fut détruit au début d'octobre dans son hangar de Dusseldorf par un avion anglais. Les sorties ne furent plus permises que par les nuits sans lune. Cependant, huit nouveaux dirigeables sortaient au début d'avril 1915. Le commandement les employa à bombarder les docks de la côte anglaise, Londres et Paris. Le 31 mai, le *LZ 38* bombarde Londres, fit 41 victimes et 18.000 livres de dégâts. Le même dirigeable fut détruit dans son hangar de Bruxelles en juin par un avion anglais. Une expédition de trois dirigeables

(1) Deux autres, *Viktoria-Luise* et *Hansa*, incapables de faire campagne, servirent d'école. Il existait en outre un semi-rigide *M IV*, et un souple, *P IV*.

sur Paris le 21 mars avait abouti à la perte du ZX. Sur le théâtre oriental, le ZIV, gravement endommagé dans une attaque de nuit sur Lyck avait dû être retiré du front. En juin 1915, il ne restait plus que quatre dirigeables en service. Le commandement allemand, sans se décourager, en réarma dix, d'avril à la fin de 1915, plus puissants, plus rapides, mieux armés. Une escadre de cinq navires aériens bombardra Londres en septembre; trois attaquèrent Paris en janvier 1916. Mais cette arme coûteuse était trop vulnérable. A la fin de 1915, il n'en restait que six.

Pendant la première phase de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne, le commandement français a compris le rôle des avions comme la recherche des colonnes ennemies. Mais, dès le 10 septembre, le Grand Quartier prescrit, dès que le rôle stratégique des avions diminuera d'importance, de les affecter aux artilleries des corps d'armée.

Les lignes une fois stabilisées, et le travail de reconnaissance stratégique n'ayant plus de raison, l'aviation reçoit pour mission de reconnaître les tranchées à détruire, d'observer le tir de l'artillerie, enfin de coopérer à ce tir par des bombardements.

En 1915, il existe, du côté français, ou il doit exister, par armée, un groupe de deux escadrilles; par corps d'armée, une escadrille; par régiment d'artillerie lourde une section d'avions. Cette aviation est affectée à l'observation et au réglage. L'aviation de bombardement reste aux ordres du haut commandement; elle se compose, en mai 1915, de quatre groupes à quatre escadrilles, composés d'avions Voisin, portant des obus de 90 et de 155. Dès leur première sortie, ils bombardent Ludwigshafen; peu après, Carlsruhe. Les quatre groupes sont réunis à Malzéville, sous le commandement du commandant Roisin.

Les Allemands ripostent en créant l'aviation de combat. Leurs avions de chasse rendent le bombardement onéreux: l'expédition sur Sarrebrück, le 9 août, coûte neuf avions. Le Voisin ne peut plus sortir le jour. Non seulement le bombardement fait faillite, mais l'observation est gênée par les chasseurs de l'ennemi. En réponse, les Français se donnent une aviation de combat en utilisant en monoplace le biplan Nieuport. Au début de 1916, il y a par armée une escadrille Nieuport à deux fins, chasse et exploration.

Quand les Allemands attaquent le 21 février 1916 à Verdun, ils ont sur le champ de bataille la supériorité absolue de l'air. Le commandement français concentre alors à Verdun huit des escadrilles Nieuport (sur quinze), les équipe en monoplaces et en fait un groupement de combat sous les ordres du commandant de Rose. La tactique suivie par celui-ci est d'envoyer de grosses patrouilles dans les lignes ennemies, entre le front et l'alignement des drachen, et d'attaquer dans cette zone tous les avions rencontrés. L'ennemi, pour couvrir ses appareils, est contraint de lâcher les nôtres, qui peuvent accomplir leur mission d'observation. Celle-ci se développe extrêmement. Les péripéties de la bataille sont connues par les renseignements d'avions. Les photographies sont envoyées jusqu'aux commandants de compagnies et de batteries, ce qui impose jusqu'à 5.000 tirages. Enfin, de même que le terrain a été

divisé en secteurs de corps d'armée à l'intérieur desquels les divisions se remplacent sans que le corps bouge, il est divisé en secteurs aéronautiques, où l'installation et le commandement sont permanents.

Pour la bataille de la Somme, on crée à Cachy le groupe de combat Brocard. Il a pendant les premières semaines la domination complète du ciel. Mais les Allemands renforcent leur aviation qui redevient mordante. Pour que les observateurs français puissent remplir leur mission, il faut qu'ils soient protégés. Il faut, à côté de l'aviation de combat offensive, une aviation de combat défensive. Elle remplira sa mission par un jeu de patrouilles hautes et basses, entre lesquelles il existera pour les observateurs une zone de sécurité. L'observation se perfectionne. Dans l'action, l'avion relève l'emplacement de l'infanterie amie et le fait connaître au commandement par des cartes où il l'a tracé. Il réalise ainsi le problème des liaisons.

Pendant, au cours de la bataille, l'ennemi reprend la maîtrise de l'air. Nos avions sont démodés. De nouveaux modèles sortent pour l'offensive du 16 avril 1917. Mais le temps est défavorable. De plus, l'ennemi, convaincu, comme l'écrit von Below après la Somme, que la maîtrise de l'air dans la guerre de position est une nécessité primordiale, a renforcé son aviation de chasse. Elle protège une aviation d'observation instruite et entreprenante. Ses balles lumineuses brûlent nos saucisses, tandis que l'attaque générale que nous tentons le 6 avril contre ses drachen échoue. Il a trouvé le moyen de se garder contre la fusée Leprieur. Enfin, dans l'été de 1917, les Allemands, qui n'avaient encore pratiqué que le bombardement de nuit (apparu à la fin de la bataille de la Somme), entreprennent le bombardement de jour, grâce au Gotha-Friedrichshafen.

A l'automne de 1917, le commandement français fait un effort considérable. Un programme de 2.870 avions avait été prévu pour le 1^{er} mars 1918 ; il est remplacé en octobre 1917 par un programme de 4.000, auquel succède un programme de 4.200, réalisable le 1^{er} octobre 1918. Enfin, en avril 1918, le programme est porté à 6.000, à réaliser en octobre 1919.

Ces programmes ne furent pas complètement exécutés. Au 1^{er} avril 1918, l'armée française avait en ligne 2.750 avions, dont 930 de chasse, 420 de bombardement et 1.400 d'observation ; au 1^{er} août, 2.975 ; à l'armistice, 3.437. Il y avait 25 escadrilles en service en août 1914 ; il y en a 258 en novembre 1918.

L'accroissement en nombre amène en 1918 la formation de grandes unités : l'escadre à trois groupes et la division aérienne à deux brigades de deux escadres. Enfin, les appareils de 1917, démodés aussitôt qu'apparus, sont remplacés par ceux qui ont terminé la guerre : pour l'observation, le Salmson et le Spad biplace, pour le combat le Spad monoplace 220 HP, pour le combat et l'observation le R II triplace Caudron, pour l'observation et le bombardement le Bréguet.

A ses anciennes missions d'observation et de maîtrise de l'air, l'aviation ajoute une mission nouvelle, qui est l'attaque des points faibles de l'adversaire par la bombe et par la mitrailleuse. Il y

aura donc une aviation offensive, composée d'escadres de combat et de bombardement, à la fois pour assurer la supériorité dans l'air et pour attaquer les objectifs au sol. Au 1^{er} mars 1918, l'aviation offensive est répartie en deux masses : 1^o l'aviation réservée du groupe d'armées du Nord (580 avions), qui va devenir la division aérienne (630 avions au 1^{er} août, 732 à l'armistice); 2^o l'escadre II (145 avions) massée dans l'Est. Le mode d'emploi est de concentrer toute cette aviation offensive sur le point que l'ennemi attaquera ; cette concentration suppose elle-même des terrains d'aviation échelonnés sur tout le front; on y travaille depuis 1917. C'est ainsi que, quand les Allemands attaquent le 21 mars 1918 en Picardie, l'aviation réservée qui était d'abord massée en Champagne porte un de ses groupements à Airaine (près d'Amiens) et l'autre à Beauvais, tandis que l'escadre II se porte de Vaucouleurs sur la Ferté-Milon.

La guerre ayant repris la forme du mouvement, l'emploi de l'aviation offensive a comporté trois phases. Au début de l'action, aussitôt après la rupture d'un front, que l'ennemi avance ou qu'il recule, on revoit des colonnes sur route ; bombardiers et chasseurs les attaquent à basse altitude. Cette première période dure peu. Vient alors une phase où les bombardiers poussent jusqu'aux grandes gares qui sont les centres de l'activité ennemie. Mais ces expéditions mêmes deviennent de plus en plus difficiles et, à partir de septembre 1918, l'aviation se borne aux opérations du champ de bataille.

L'énorme extension des fronts de combat en 1918 a rendu d'autre part plus difficile le rôle de l'aviation défensive, qui, en rassemblant les quatre cinquièmes de ses forces, pouvait bien en 1917 interdire le front de 15 kilomètres de la Malmaison, mais qui doit protéger le 15 juillet 1918 un front de 130 kilomètres. Or, les forces de protection sont une escadrille de combat par armée et des groupes de combat isolés, dotation notoirement insuffisante.

Enfin, le rôle de l'observation a été lui-même transformé par la grande innovation de 1918, la réapparition de la surprise dans la guerre, inaugurée par les Anglais à Cambrai le 20 novembre 1917. Comme on sait qu'on sera attaqué par surprise, le renseignement prend une valeur énorme : l'aéronautique de la 4^e armée a prévu et éventé l'attaque du 15 juillet. Il en résulte que l'on crée de nouveaux organes de recherche. Le groupe d'armées a un groupe de reconnaissance à deux escadrilles. Une des deux escadrilles de combat de l'armée est remplacée par une escadrille d'observation. On voudrait descendre jusqu'à l'escadrille divisionnaire. Mais la création de ces 110 escadrilles étant impossible, on se borne à donner une escadrille à chacune des 16 divisions volantes, une escadrille à chacun des 19 corps à 2 divisions et deux escadrilles à chacun des 14 corps à 4 divisions : au total, 63 escadrilles.

IX. *L'économie du premier hiver.* — Dans l'hiver de 1914, contrairement à ce qu'on avait cru d'abord, la guerre s'installait. Cinq mois après le commencement des hostilités, les adversaires, en

nombre croissant, s'affrontaient sans pouvoir se réduire, et aucune décision n'apparaissait. Cette durée imprévue de la lutte (on avait ri des Anglais quand, à leur arrivée en France, ils avaient conclu des baux de trois ans) désorganisait profondément toute la vie des peuples.

Avant la guerre, une solidarité économique étroite existait entre les Etats du monde. En Europe, un certain nombre de puissances industrielles, Angleterre, Allemagne et France, achetaient au dehors de grandes quantités de matières premières que leurs usines transformaient et qu'elles réexportaient dans l'univers. Plus favorisés encore, les Etats-Unis étaient à la fois grande puissance industrielle et exportateurs de matières premières, par exemple de coton. Les puissances moins évoluées fournissaient aux nations industrielles les matières premières et les aliments : c'est ainsi que les produits alimentaires formaient 54 % des exportations russes. Entre les pays industriels et les pays qui n'avaient à vendre que les produits de leur sol, de grands courants commerciaux s'étaient établis. Tous les pays européens achetaient plus qu'ils ne vendaient. Le déficit de la balance commerciale en 1913 était de 133 millions de sterling pour l'Angleterre, 1.541 millions de francs pour la France, 1.134 millions de lire pour l'Italie, 1.007 millions de marks pour l'Allemagne. Ce déficit était compensé par les revenus des placements à l'étranger, les dépenses des touristes, etc. La balance, ainsi compensée, était finalement favorable. L'excès des soldes créditeurs s'investissait hors des frontières. La France, en particulier, était créditrice partout, débitrice nulle part.

A la solidarité générale, la guerre substitua deux blocs : celui des Puissances centrales, et celui de l'Entente. — Les Puissances centrales, bloquées par les Alliés, ont été amenées à vivre sur elles-mêmes; les Alliés, maîtres de la mer, ont reçu du reste du monde ce qui leur était nécessaire, en s'endettant vis-à-vis de leurs fournisseurs. Ce régime créait de nouveaux courants commerciaux. Les exportations des Etats-Unis passèrent de 2.844 millions de dollars en 1913 à 3.554 millions en 1915; celles de la Suède de 817 millions de couronnes à 1.316. L'or s'accumula dans les pays neutres. Le solde positif de la balance commerciale aux Etats-Unis, après avoir été de 324 millions de dollars en 1914, fut de 1.747 en 1915. Le Japon, quoique belligérant aux côtés des Alliés, passa d'une balance déficitaire à un excédent de 196 millions de yen en 1915.

L'Allemagne avant la guerre ne se suffisait que pour la houille, le sel, la potasse, les pommes de terre et le sucre. Elle importait le reste. Pour remplacer les importations, elle recourut soit aux substitutions, soit à des procédés nouveaux de production, soit au développement de ses propres ressources. Le pétrole manquant fut remplacé par l'alcool, le benzol, l'acétylène. Le coton fut remplacé par l'ortie. On trouva des Ersatz pour les matières grasses. On fabriqua l'azote. On développa l'extraction de l'aluminium. On tira des pays enyahis le fer et le zinc. Enfin on eut dès le début de la guerre, sur le conseil de Walther Rathenau, recours au rationnement, sans pouvoir empêcher, à mesure que la guerre se prolongeait, le progrès d'une disette générale.

Chez les Alliés, il y eut aussi insuffisance à la fois de produits

alimentaires, de matières premières, de produits fabriqués. En France, dix départements étaient envahis. La main-d'œuvre et souvent la direction des entreprises étaient confisquées par la mobilisation. Les usines étaient adaptées aux productions de guerre, les produits détournés de leur emploi; l'acide sulfurique, par exemple, au lieu de donner des superphosphates, était changé en explosifs. L'agriculture, privée de travailleurs, déclina. Les industries textiles s'approvisionnèrent difficilement en matières premières. Le déficit en houille fut énorme, et la France dut recourir largement à l'Angleterre. Pour les denrées comme pour les hommes, la France et la Grande-Bretagne firent appel en grand à leurs colonies.

L'obligation d'acheter aux neutres ou aux Alliés entraînait de telles dépenses que chaque Etat essaya de réduire ses achats au dehors. La France et l'Angleterre activèrent leur production industrielle et agricole. On s'attaqua aux terres abandonnées et on légiféra pour en assurer la culture. On encouragea celle du blé et des pommes de terre. En France l'Etat devient le seul acheteur du blé. — Enfin on recourut aux restrictions. La France commença par celle du sucre. La rareté des produits et de la main-d'œuvre engendra la hausse des prix. Pour les denrées alimentaires en France, le coefficient passa de 1.004 dans le troisième trimestre de 1914 à 1.235 dans le troisième trimestre de 1915.

Cette désorganisation des marchés amenait celle des changes. Mais elle se fit différemment selon les places. La France étant créditrice partout, les banquiers français, au début de la guerre, retirèrent des fonds de tous les marchés. Le franc monta et les changes étrangers baissèrent. Mais les achats que dut faire la France à l'étranger retournèrent la situation, et l'on vit en 1915 une vive reprise des changes s'accroître jusqu'à la fin de l'année.

A New-York au contraire, les retraits de fonds effectués au début de la guerre par tous les banquiers européens firent monter follement tous les changes; le Berlin, le Londres, le Paris firent prime. Puis la situation changea. Dès octobre 1914, le Berlin tomba au-dessous du pair. Vers février 1915, la livre et le franc fléchirent à leur tour.

Le change allemand ne pouvait, le pays étant alors plus ou moins bloqué, être influencé par les importations. Mais dès la Marne, le monde douta de la victoire des Pays centraux. Le mark qui cotait en Suisse 123 fr. 17 en mars 1914, tomba dès le mois d'août à 121 francs et à 116 francs en septembre. Il était à 105 fr. 85 en novembre 1915, et à 98 fr. 75 en décembre.

Dès 1912, le président de la Reichsbank avait insisté auprès des directeurs des principales banques pour qu'elles fortifiassent leurs encaisses. La Reichsbank elle-même avait accru son encaisse-or par des achats de métal et par la mise en circulation de petites coupures. Au début de la guerre, l'encaisse-or total des deux Empires centraux était de 3 milliards $\frac{1}{4}$ dont 2 milliards à la Reichsbank.

La Banque de France, par une prudence analogue, avait porté son encaisse-or, en juin 1914, à 4 milliards et demi de francs. Celui de la Banque d'Angleterre était d'un milliard de francs, celui de la Banque de Russie dépassait 4 milliards.

Une guerre de cette ampleur a pour premier effet une désorgani-

sation générale du crédit. L'ultimatum de l'Autriche à la Serbie se répercuta dès le premier jour sur la bourse de Vienne. Le lendemain 25, l'anxiété gagna Londres et Paris et Berlin. A Londres, le Stock Exchange fut fermé le 31 juillet pour n'être rouvert que le 4 janvier 1915, sous un régime de restrictions. Un moratorium général fut proclamé le 6 août et dura jusqu'au 4 novembre 1914. — Pour faire face aux nécessités d'un accroissement inévitable de la circulation, le Trésor émit des *currency notes* d'une livre et de 10 shellings, remis aux banques à titre d'avances. Les banques en usèrent très modérément. Leur total fut de 13 millions de sterling au début et de 38 millions à la fin de décembre. Il n'y eut pas de cours forcé, ni pour ce papier, ni pour les billets de banque d'Angleterre.

A Paris, la liquidation à la Bourse des valeurs fut prorogée d'un mois le 29 juillet; le 1^{er} août, il en fut de même des échéances des valeurs négociables; un moratorium était décrété pour les dépôts-espèces et les soldes créditeurs des comptes courants dans les banques. Les banques y renoncèrent d'ailleurs avant la fin de l'année. Mais le régime du moratorium fut continué pour un grand nombre de dettes. — Le cours forcé des billets de banque était décrété le 5 août, la limite d'émission portée de 6.800 millions à 12 milliards, et de petites coupures de 20 et 5 francs, qui étaient tenues en réserve, étaient mises en circulation comme contrepoison de la thésaurisation.

A Berlin, la panique avait éclaté à la Bourse le 25. Le 29, les opérations au comptant furent seules autorisées; le 31, toutes les opérations furent suspendues, la liquidation prorogée. La réouverture n'eut lieu qu'en 1917. — Il n'y eut pas de moratorium général proclamé, mais il fut appliqué de fait.

Chaque pays avait à couvrir d'abord les dépenses de mobilisation. En France, elles le furent en partie par des avances de la Banque de France. Celle-ci s'était engagée par la convention secrète de 1911 à avancer à l'Etat 2.900.000.000 francs. Cette convention fut changée en loi le 5 août 1914; quelques semaines plus tard, le chiffre des avances fut porté à 6 milliards. — D'autre part, le Trésor s'adressa directement au public, et créa le 13 septembre 1914, des Bons de la défense nationale, en coupures de 100 à 1.000 francs, émis pour 3, 6 et 12 mois. Le 31 décembre, il en avait été souscrit près de 1.800 millions. A cette date, les dépenses, pour 5 mois de guerre, avaient été de 6 milliards. La circulation des billets étaient de 10 milliards; l'encaisse-or de 4.180 millions.

En Angleterre, les dépenses de la mobilisation furent pour la plus grande part couvertes par des *Treasury bills*, à échéance de 6 et 12 mois. Ils fournirent 90 millions de sterling en trois mois, pour une dépense de guerre de 100 millions. A la fin de décembre, la circulation de billets, qui restait modérée, avait passé de 29 millions $\frac{3}{4}$ de sterling en juillet à 36 millions. Le stock d'or était de 69 millions $\frac{1}{2}$.

En Allemagne, la mobilisation financière, soigneusement préparée, se fit par le moyen de la Reichsbank. Celle-ci avait en juillet 1914 un encaisse liquide de 1.796 millions de marks dont 1.691 en métal, et la circulation de billets était de 1.891 millions. Le 2 août, le gouvernement fit verser à la banque le trésor de Spandau, soit 204 mil-

lions. On comptait dans l'encaisse liquide, outre le métal : 1° des bons de caisse impériaux dont il existait 240 millions, et dont la Reichsbank possédait 65; 2° des bons de caisses de prêts de guerre (Darlehenskassenscheine) créées par une loi du 4 août. Les avances, faites par ces caisses de prêts atteignirent à la fin de l'année 1.317 millions. — Le 31 août, l'encaisse liquide était de 3.010 millions de marks.

Le gouvernement comptait sur les avances de la Reichsbank pour payer les frais de mobilisation, estimés à 2 milliards de marks. Pour cela, une loi du 5 août l'autorisa à tirer des traites à trois mois. Mais de plus, le premier entre les belligérants, l'Empire allemand lança, dès septembre 1914, un emprunt à long terme. Cet emprunt produisit 4.492 millions de marks.

A la fin de l'année, on estimait la dépense totale des belligérants à 10 milliards. On était loin de se douter du chiffre que ces dépenses allaient atteindre, et du temps qui séparait les peuples de la paix.

CHAPITRE X

Les premières batailles d'assaut.

I. L'instruction du 8 décembre 1914. — II. L'ordre d'offensive du 17 décembre 1914. — III. Les opérations locales en Flandre. — IV. L'armée britannique. — V. La 10^e armée; les combats de Vermelles, de Lorette, de Carency, d'Arras. — VI. Les 2^e, 6^e et 5^e armées : la bataille de Soissons. — VII. La 4^e armée : la bataille du 20 décembre en Champagne. — VIII. Les combats dans l'Argonne. — IX. De la Meuse à la Suisse. — X. La note du 19 janvier 1915. — XI. La bataille du 16 février en Champagne. — XII. Vauquois, les Eparges, l'Hartmannswiller. — XIII. Le combat de Steenstraete et les gaz asphyxiants. — XIV. Le premier hiver.

I. L'instruction du 8 décembre 1914. — Après la bataille d'Ypres, fixés l'un devant l'autre sur une ligne de tranchées, arrêtés bien moins par cet obstacle que par l'égalité de leurs forces, les deux adversaires du front occidental désiraient l'un et l'autre reprendre l'offensive et en venir à une décision. Le commandement allemand songea à monter une attaque en Artois et en Picardie, avec la II^e armée von Bülow. La pauvreté des dépôts, la rareté des munitions, les événements du théâtre oriental le firent renoncer à ce dessein. Il fallut en effet, pour pousser à fond les succès de Pologne, prélever sur le front occidental sept divisions d'infanterie et une de cavalerie qui furent transférées sur le théâtre de l'Est. Mais du coup, le front occidental était réduit à la défensive.

De son côté, le commandement français, également désireux d'attaquer, méditait de serrer aux deux flancs la vaste poche occupée par les Allemands. Dès le 8 décembre 1914, le général Joffre adressait aux commandants d'armées l'instruction n^o 8, document capital qui comprend tout le dessein ultérieur de la guerre.

« 1^o La reconstitution de nos unités et de nos approvisionnements en munitions est actuellement en voie d'achèvement. Il ressort d'autre part de nombreux indices que les Allemands ont commencé à transporter vers la Pologne une partie de leurs forces.

Le moment est donc venu de reprendre l'offensive pour rejeter l'ennemi vers le Nord-Est et préparer une action ultérieure de notre part sur ses communications;

2^o Cette offensive revêtira la forme de deux attaques principales, se développant dans les zones les plus favorables :

L'une, partant de la région d'Arras, en direction de Cambrai et de Douai, sera conduite par la 10^e armée renforcée;

L'autre, en Champagne, aura pour direction Attigny et sera menée par la 4^e armée renforcée. »

Le commandement français prévoyait en outre quatre attaques secondaires : en Flandre, avec la 8^e armée française et la gauche de l'armée anglaise, en direction de Werwicq; en Picardie, avec la 2^e armée, en direction de Combles; entre Argonne et Meuse, avec la 3^e armée; la 1^{re} armée en Lorraine continuerait à progresser vers Thiaucourt; enfin, en Haute-Alsace, le détachement Putz, après avoir élargi sa zone d'action, devait, par des rabattements successifs, faire tomber les hautes vallées des Vosges.

Seules, les 5^e et 6^e armées, devant la pointe de l'équerre allemande, et les parties passives des autres armées devaient renforcer leur système défensif. Mais là encore on se tiendra prêt à se porter en avant dès que les attaques principales en donneront la possibilité.

Serrer sur ses deux faces l'équerre formée par les positions allemandes, pénétrer jusqu'aux lignes de rocade qui, courant derrière le front allemand, assurent ses liaisons latérales, interrompre cette rocade, contraindre l'ennemi à refluer sur la base trop étroite de la Meuse, tel a été le plan constant du commandement français. Défini dès 1914, il sera encore en 1918 celui du maréchal Foch.

Dans ce cadre général, les premiers mois de la guerre sont remplis par une foule d'actions locales. Les tranchées, rapprochées parfois jusqu'au contact, imposaient aux Français et aux Allemands une cohabitation où les servitudes de vues étaient particulièrement gênantes. Il se fit donc une guerre des observatoires. D'autres opérations se rattachaient à un dessein plus général : fixer les forces ennemies; inquiéter l'adversaire dans une direction dangereuse; conquérir les points nécessaires à une offensive ultérieure. Ajoutez encore le désir d'entretenir l'esprit offensif chez les troupes par l'habitude de l'attaque, la nécessité de reconnaître les unités opposées, l'obligation pour chaque adversaire de reprendre les positions qu'il vient de perdre, ce qui éternise les luttes locales. De là ce grand nombre d'opérations partielles, qui ont eu très peu d'effet sur l'ensemble de la guerre, et où les Français se sont usés plus que les Allemands.

Les renforts envoyés aux armées, du début de la guerre à la fin de novembre 1914, avaient été de 1.107.754 hommes, ce qui suppose une usure de 200.000 hommes par mois. Le chiffre descendit à 120.000 en décembre et janvier. L'usure portait naturellement sur l'infanterie. Les dépôts d'infanterie comprenaient des dépôts dits communs, c'est-à-dire destinés à alimenter le régiment actif et le régiment de réserve correspondant, et des dépôts territoriaux, destinés à alimenter les régiments territoriaux. A la fin de 1914, les dépôts territoriaux ne comprenaient plus que des hommes des plus vieilles classes. Ils furent renvoyés, la classe 1887 le 25 janvier 1915, la classe 1888 le 27 mars. Les pères de six enfants furent libérés le 11 février. Les dépôts communs comprenaient la moitié de la classe 14, des hommes de diverses catégories, inscrits maritimes, hommes en excès de l'artillerie et du train, etc..., et allaient comprendre la

classe 15. Celle-ci fut appelée du 15 au 18 décembre 1914, et la classe 1916 le 12 avril. En même temps on commençait à râcler les fonds de tiroir. Les exemptés ou réformés des classes 1891-1899, versés dans l'auxiliaire et rendus au service armé, furent convoqués à partir du 15 mars; leurs congénères des classes 1890 et 1889 à la fin du même mois. Les effectifs de l'armée se trouvèrent non seulement maintenus, mais augmentés : de 4.803.000 au début, ils passèrent à 6.440.000 le 1^{er} juillet 1915. On put constituer par décision du ministre du 17 février, des unités nouvelles : 15 régiments d'infanterie (1), 5 bataillons de chasseurs (2), 50 sections de mitrailleuses, 14 escadrons de cavalerie, 7 détachements de cavaliers cyclistes.

II. L'ordre d'offensive du 17 décembre 1914. — Au mois de décembre 1914, le commandement français était bien loin de disposer des ressources nécessaires pour exécuter la manœuvre combinée d'armées qu'il projetait. L'attaque de la 10^e armée en Artois fut ajournée. Seule celle de la 4^e armée eut lieu en Champagne, accompagnée par des offensives locales. Le signal de l'action fut donné par l'ordre général du 17 décembre aux armées :

« Depuis trois mois, les attaques violentes et désespérées des Allemands ont été impuissantes à nous rompre. Partout nous leur avons opposé une victorieuse résistance.

Le moment est venu de profiter des faiblesses qu'ils accusent, alors que nous sommes renforcés en hommes et en matériel.

L'heure des attaques a sonné. Après avoir contenu l'effort des Allemands, il s'agit maintenant de le briser et de libérer définitivement le territoire national envahi.

Soldats! La France compte plus que jamais sur votre cœur, votre énergie, votre volonté de vaincre à tout prix. Vous avez déjà vaincu sur la Marne, sur l'Yser, en Lorraine et dans les Vosges! Vous saurez vaincre encore jusqu'au triomphe définitif. »

III. Les opérations locales en Flandre. — Le détachement d'armée de Belgique (D. A. B.), qui avait livré la bataille d'Ypres, était devenu, le 16 novembre, la 8^e armée (général d'Urbal). Cette armée comprenait quatre corps (9^e, 16^e, 20^e, 32^e) et les deux corps de cavalerie. Elle tenait le secteur d'Ypres, entre l'armée belge à gauche et l'armée britannique à droite.

Mais d'autre part, à l'extrême-gauche, appuyé à la mer et allant de Nieuport à Dixmude, se trouvait un groupement de forces françaises ; ce fut d'abord, pendant la bataille d'Ypres, le groupement Bidon, composé de la 81^e division territoriale, de la brigade de fusiliers marins, d'éléments sénégalais et d'éléments territoriaux. Ce groupement fut dissous après la bataille, le 25 novembre. A partir du 14 décembre 1914, le secteur fut occupé par un groupement dit de Nieuport, dont l'élément essentiel était le 2^e corps de cavalerie, et qui était commandé par le général commandant ce corps, le général de Mitry. L'armée belge se trouvait ainsi enca-

(1) 403-405 et 407-418.

(2) 106, 111, 115, 120, 121. Ils furent groupés en une brigade.

drée entre le groupement Mitry à sa gauche et le gros de la 8^e armée à sa droite.

Au début de décembre, le froid sembla rendre praticables les régions inondées de Belgique. Mais, le 8, la pluie recommença et ce fut de nouveau le marécage.

Le 16 décembre, un combat très vif eut lieu dans les terres basses qui succèdent à l'Est à l'ourlet de sable de la côte, sur le front Lombartzyde-Saint-Georges. Le général de Mitry disposait pour l'attaque de la brigade des fusiliers marins et d'éléments des 2^e et 4^e divisions belges. Le 15, les batteries qui tiraient depuis le milieu d'octobre accentuèrent leur feu depuis Nieuport jusqu'à Bixschoote. Le 16, l'aile gauche française attaqua, ayant comme axe la route de Nieuport à Lombartzyde, tandis que l'artillerie belge et les monitors anglais concentraient leurs feux sur la dune 17, où la division de marine allemande appuyait son flanc droit. Ses éléments avancés durent se replier sur Lombartzyde. En fin de journée, les Français atteignaient les lisières du village. Mais dans la nuit, sept contre-attaques consécutives les rejetèrent dans leurs positions de départ. Au contraire, l'aile droite, qui avait pour objectif Saint-Georges, remportait un succès. Saint-Georges est un village sur la rive gauche de l'Yser, dont les Allemands avaient fait une tête de pont tenue par un bataillon et reliée à la rive droite par une digue. Après un bombardement d'artillerie lourde, les Français s'avançaient du 18 au 27 décembre jusqu'à une maison de passeur située au Nord de Saint-Georges et qui fut prise le 27. Ils pouvaient désormais attaquer Saint-Georges du Nord et du Sud. L'assaut eut lieu le 28, les Français au Nord, les Belges au Sud. Le village fut enlevé et le terrain conquis jusqu'à l'Yser, qui ne put être dépassé.

Entre Saint-Georges et Dixmude, l'inondation était trop haute pour que les opérations fussent possibles. Les Belges établirent leurs gros derrière la voie ferrée. Au Sud des Belges, les Français qui tenaient le secteur au Nord d'Ypres attaquèrent au début de décembre dans la région de Bixschoote, et le 17, ayant gagné 500 mètres de terrain, ils enlevèrent le cabaret Korteker, sur la route de Bixschoote à Langhemarcq.

Dans le saillant d'Ypres, le général d'Urbal essayait de dégager sa gauche en gagnant du terrain vers Steenstraete et Langhemarcq. Le 10 et le 11, il livra de vifs combats près de Langhemarcq. Le 17 décembre, une attaque générale eut lieu, les Français attaquant au Nord-Est en direction de Passchendaele et de Poelkappelle, appuyés à gauche par une attaque dans la région de Bixschoote, et à droite par une attaque anglaise entre Westhoek et Zwartelen. Le but était de se donner de l'air sur les routes de Roulers et de Menin. L'attaque centrale progressa; mais l'attaque française de Bixschoote et l'attaque anglaise de Zillebeke échouèrent. Le 20 décembre, les fronts étaient fixés de nouveau.

IV. L'armée britannique. — D'Ypres à la Bassée s'étendait sur 40 kilomètres l'armée de sir John French composée de quatre corps britanniques et d'un corps indien, et constamment renforcée. Le 16 et le 17 décembre, elle attaqua par son centre le front Richebourg,

Fromelles et Festubert, tenu par le VII^e corps allemand. En même temps, son aile droite participait entre le canal de la Bassée et Arras à l'attaque que la 10^e armée française exécutait contre le XIV^e corps allemand. Tandis que les troupes britanniques et indiennes attaquaient les tranchées au Nord de la Bassée, les Français, à Vermelles et à Souchez, essayaient d'envelopper le Sud de la position allemande. L'attaque dura du 17 au 19. Quand elle fut arrêtée, les Allemands cherchèrent à donner la riposte contre l'aile droite britannique sur le front Richebourg-Givenchy. Le 21^e corps français, qui formait l'aile gauche de la 10^e armée et qui avait poussé jusqu'à Vermelles se trouvait ainsi découvert sur son extrémité Nord. Enfin, le 23 décembre, Français et Anglais reprirent Givenchy et refoulèrent les Allemands sur la Bassée.

V. La 10^e armée ; les combats de Vermelles, de Lorette, de Carency, d'Arras. — Au Sud du canal de la Bassée commençait la 10^e armée française (général de Maudhuy). Elle comprenait au début de décembre trois corps (33^e, 21^e et 10^e), la 43^e division et le 1^{er} corps de cavalerie venu des Flandres.

A cet endroit, le front quittait la plaine flamande et s'élevait sur les plateaux secs de l'Artois.

Entre le canal de la Bassée et la colline de Vimy, la lutte était continue depuis le milieu d'octobre. Le pays est un pays de charbonnages, avec des files de maisons, des puits de mines, des crassiers qui ressemblent aux Pyramides. Les Allemands avaient d'abord poussé jusqu'à la route de Béthune à Souchez; ils s'étaient ensuite retirés jusqu'à la route de Béthune à Lens. Leurs lignes faisaient un saillant à Vermelles, que les Français décidèrent d'enlever. Le 1^{er} décembre, ils étaient arrivés au contact du village que trois compagnies d'infanterie et un escadron de spahis à pied emportèrent, à l'exception d'une brasserie placée à l'Est, où les Badois firent une défense acharnée, et qui ne fut prise que le 6. Les Français arrivèrent jusqu'à la voie ferrée où une nouvelle ligne de tranchées les arrêta. Quand arriva l'ordre d'attaque générale du 17 décembre, les Français reprirent la lutte en direction de Loos. Ils avaient d'abord à enlever un dos de terrain qui porte le Rutoire et la chapelle de Notre-Dame-de-Consolation. Ils y réussirent, mais sans pouvoir aller au delà.

Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1914, la cavalerie française qui avait pris pied sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette, aux abords de la chapelle, fut refoulée par une attaque d'infanterie allemande. Elle se replia couverte par ses cyclistes qui, soutenus par deux compagnies d'infanterie, luttèrent pied à pied sur le plateau, puis dans le bois de Bouvigny, contre une avant-garde ennemie très supérieure.

Le 21^e corps avait alors sa 2^e division occupée à se retrancher dans la plaine de la Gohelle, qui se développe au Sud de la colline, tandis que sa 1^{re} division avait filé au Nord sur Armentières et Lille. A la nouvelle que l'ennemi avait occupé la colline de Lorette, la 1^{re} division redescendit du Nord, tandis que la 2^e envoyait le 8 un bataillon sur la hauteur, par le moulin de Bouvigny, pour nettoyer le bois et rejeter l'ennemi. L'attaque, appuyée

à droite par des chasseurs à pied, eut lieu à la nuit. L'ennemi évacua le bois. Le 9, les Français débouchaient de la lisière orientale, ayant pour objectif la chapelle située à 1.800 mètres dans l'Est. La chapelle avait été déjà attaquée dans la nuit, du côté Nord, par l'avant-garde de la 1^{re} division, qui sans l'atteindre, était restée accrochée aux pentes. Le soir, les assaillants étaient au contact du petit sanctuaire, qui fut emporté le 10 au soir par un bataillon frais. Mais les Allemands le reprirent. Les Français durent, comme nous l'avons vu, se retrancher immédiatement à l'Ouest, le long d'une haie qui borde le chemin venant d'Ablain-Saint-Nazaire.

A l'exception de la chapelle, c'est-à-dire de l'extrémité Est, les Français tenaient le plateau. Les Allemands occupaient tout autour en contre-bas une série de villages et de villes : Ablain-Saint-Nazaire et Carency au Sud, Souchez au Sud-Est, la grosse agglomération Angres-Liévin-Lens au Nord-Est. Ces positions dans les fonds, quoique vues et commandées, se trouvèrent avoir une force de résistance tout à fait insoupçonnée.

Sur le plateau, les Français ont un front face à l'Est, où les adversaires sont à moins de 100 mètres. Ils ont un autre front face au Sud, sur le rebord du plateau, où une tranchée en belvédère domine Ablain. « On y vient en curieux, pour examiner Ablain en toute quiétude, à bonne distance, sans crainte de recevoir une balle dans sa jumelle, même si l'on risque son buste hors du parapet. En cherchant bien, en fouillant sous les arbres et dans les rues, on réussit à en voir un, et, vite, on prend un fusil des mains de son voisin pour essayer de le descendre (1). » Une attaque des Français sur le plateau échoua le 17 décembre et les deux adversaires recommencèrent à s'organiser.

Au Sud de Notre-Dame-de-Lorette, le terrain s'abaisse en formant un palier. Ce palier, à 124 mètres, porte le village d'Ablain-Saint-Nazaire. Il est bordé à son pied méridional par la vallée de la Carency. Au Sud de la vallée, le terrain se relève par un plateau dit cote 124, qui porte le mont Saint-Eloy, à la même altitude qu'Ablain, de telle sorte que le village de Carency, dans le fond de sa vallée, est enfermé entre deux collines : au Nord, celle d'Ablain, dominée elle-même par Lorette; au Sud, celle du Mont-Saint-Eloy.

Les Allemands tenaient Ablain et Carency; mais, au Sud de ce village, leurs lignes se repliaient et, tournant au Sud-Est par Berthonval, se moulaient sur la position française autour d'Arras: Ecurie, Roclincourt, avancées Est d'Arras.

Le général de Maudhuy attaqua le 17 décembre avec sept divisions. Les combats durèrent jusqu'à la fin de l'année avec des résultats peu importants. Entre la colline de Lorette et Ecurie, dans le secteur du 33^e corps, les Français atteignaient le 25 la lisière Ouest de Carency. Mais tous les efforts pour s'établir sur la cote 124 furent vains. Le 14 janvier, les attaques recommencèrent de Loos à Carency. — Entre Ecurie et Arras, sur le secteur du 10^e corps, l'objectif de l'attaque était de reprendre le village de Saint-Laurent. Une lutte pied à pied dans les maisons dura

(1) Henri René, *Lorette, une bataille de douze mois*, Paris, 1916, p. 47.

jusqu'à la fin de l'année. Le 16 janvier, les Bavarois contre-attaquèrent et se rétablirent dans Saint-Laurent et dans Blangy. Un violent bombardement sur Arras empêcha les réserves françaises d'intervenir. Les Français durent se contenter de fixer les Bavarois sur les positions que ceux-ci avaient reconquises. Au Sud d'Arras, le IV^e corps allemand se maintenait sur la ligne Blangy-Beaurains-Mercatel.

VI. *Les 2^e, 6^e et 5^e armées : la bataille de Soissons.* — Au Sud de la 10^e armée, la 2^e armée Castelnau tenait un front qui, depuis le 8 octobre, où les tentatives de percée allemande avaient pris fin, était stabilisé entre Berles-au-Bois à gauche et l'Oise à droite. Il n'y a à signaler sur son front qu'une opération locale, du 14 au 31 octobre, qui aboutit à la reprise d'Hannescamps et du Quesnoy-en-Santerre, et la participation à l'offensive du 17 décembre, sous la forme d'une attaque dans l'Est d'Albert. L'armée comprenait, au moment de cette attaque, quatre corps (14^e, 13^e, 4^e et 11^e) et six divisions, dont deux de territoriale. Aucune action n'aura plus lieu sur son front jusqu'en juin 1915.

A l'Oise commence la 6^e armée Maunoury. Elle occupe à l'Est de l'Oise un front stabilisé depuis le 21 septembre. Après le départ de l'armée britannique, au milieu d'octobre, elle a étendu sa droite jusqu'à l'écluse de Moussy-sur-Aisne. Le 31, elle a été violemment attaquée par les Allemands à Vailly. Les combats ont duré jusqu'au 3 novembre. La 5^e armée, à sa droite, est venue la soulager par des contre-attaques et a pris sa place jusqu'à Condé-sur-Aisne. Aucune autre action jusqu'à la fin de l'année. A ce moment, l'armée comprend le 7^e corps, le 5^e groupe de divisions de réserve, le 35^e corps et deux divisions dont une de territoriale.

Après cette période de calme, le début de janvier fut marqué, sur le front de la 6^e armée, par un épisode dont les Allemands firent grand bruit, jusqu'à le comparer à la bataille de Saint-Privat en 1870.

Au milieu de décembre 1914, le général Maunoury avait commencé, dans la tête de pont que les lignes faisaient au Nord de l'Aisne devant Soissons, les préparatifs d'une attaque sur les positions allemandes entre Cuffies et Vregny. La petite rivière de la Josienne, descendant par une vallée profonde, vient se jeter dans l'Aisne entre ces deux villages. La position était tenue par le III^e corps brandebourgeois. Comme la défense en profondeur n'existait pas encore, les Français, s'ils enlevaient les tranchées qui barraient la Josienne, pouvaient percer en direction de l'Ailette et de Laon et contraindre le front allemand à reculer.

Du côté français, le secteur de Soissons était tenu par le 5^e groupe de divisions de réserve. On multiplia les passages sur l'Aisne et on travailla à la sape les positions allemandes, plateau de Vregny, colline de Crouy, plateau entre la Josienne et Cuffies. La vallée même de la Josienne est barrée au nord de Crouy par un éperon, la colline 132, clé de toute la position et que le régiment Leibgrenadier n^o 8 avait fortifiée d'un labyrinthe d'ouvrages et d'abris. Les sapeurs français minèrent la colline. De plus, à partir du 1^{er} janvier, l'artillerie commença un tir de destruction sur les tranchées allemandes.

La rupture de la ligne allemande était subordonnée à l'enlèvement préalable de la colline 132. Les Français firent jouer les mines le 8 janvier et donnèrent l'assaut. Le 8^e Leibgrenadier à droite sur la colline 132, les chasseurs wurtembourgeois dans la vallée de la Josienne, le 48^e sur les pentes Est tinrent bon. Les Français durent s'arrêter, partie devant la première ligne allemande, partie dans cette première ligne.

Le 10 janvier, un nouvel assaut fut donné dans la vallée de la Josienne. L'objectif était de pénétrer par cette vallée, d'enlever les carrières de Perrière, de déborder ainsi la colline 132 et de couper des positions allemandes à l'Est de la vallée. Cette fois, l'attaque, fortement préparée par l'artillerie, fut sur le point de réussir. Les pentes orientales de la colline 132 furent enlevées; le 11, les lignes qui barraient la vallée au Nord de Crouy furent emportées; la rupture était proche.

Les Allemands amenèrent en toute hâte par les fonds de l'Ailette toutes les réserves disponibles et une grande action se prépara pour le 12. Du côté français, le général Maunoury voulait achever la conquête de la vallée de la Josienne et des hauteurs voisines, pour élargir ensuite son front d'attaque. Du côté allemand, le général von Lochow voulait résister par son centre et contre-attaquer par ses deux ailes, de façon à former une tenaille sur les deux flancs de son adversaire. L'Empereur assistait à l'action.

Les deux artilleries font une préparation violente. Le 12, au lever du jour, sous une pluie battante, les Français attaquent au centre et font des progrès. Mais, à leur droite, les chasseurs wurtembourgeois et le 48^e débouchent des carrières de Perrière et, dans la boue, tombent sur les tranchées remplies de monde à l'Est de Crouy. Les fusils englués ne partent plus. On se bat à l'arme blanche et à coups de crosse. Les Français reculent jusqu'à Crouy. Leurs positions de la colline 132 vont être à leur tour débordées. A ce moment, une partie des chasseurs et le 8^e, qui attendaient, attaquent à leur tour la colline 132 par le Nord-Ouest et avancent de près d'un kilomètre. Mais un feu de flanc parti de Cuffies les oblige à se coucher.

Le général Maunoury, qui sent son centre menacé, y porte ses réserves. Mais, le 13, les Allemands lancent une nouvelle attaque, cette fois à leur extrême gauche, sur Vregny et sur Chivres. Les Français, chassés de ces deux villages, se cramponnent aux pentes qui descendent sur la vallée de l'Aisne. Mais les Allemands, du haut du plateau de Vregny, ont maintenant des observatoires sur cette vallée jusqu'à Soissons et ils peuvent régler leur tir sur la rive Sud. Les ponts sur l'Aisne sont détruits.

Au centre, Crouy résiste encore désespérément. Mais, à la droite allemande la division Wichura, qui a repris le 12 ses anciennes tranchées de la colline 132, réussit à avancer. Ainsi la tenaille allemande se ferme sur les deux flancs des Français. Et les ponts sont coupés derrière eux.

L'aile droite française repasse l'Aisne à Missy et à Venizel. Le général Maunoury réussit à prendre une position de repli au Sud de la boucle de l'Aisne à l'Est de Soissons, et à couvrir ainsi

la ville. Au centre, les troupes qui luttent désespérément à Crouy et dans la vallée de la Josienne doivent enfin se replier. Des éléments du 8^e brandebourgeois arrivent jusqu'à Saint-Médard qui est un faubourg de Soissons. Dans la nuit du 14 au 15, les derniers éléments des troupes françaises se retirent au Sud de l'Aisne. Les Français ont perdu 5.000 prisonniers et 35 canons.

La 5^e armée Franchet d'Esperey, à droite de la 6^e, avait atteint le 15 septembre, en poursuivant les Allemands, un front allant de Cerny-en-Laonnois à gauche, jusqu'à Prunay à droite. Elle avait en vain tenté, le 19, de rompre les lignes ennemies à Craonne et à Brimont, et elle avait dû se stabiliser sur ses positions. Le 7 octobre, sa voisine de droite, la 9^e armée, ayant été supprimée, elle s'était étendue jusqu'à la ferme des Marquises. Du 12 au 14 octobre, elle avait attaqué sur tout son front. Le 17 octobre, elle avait une première fois étendu sa gauche jusqu'à Moussy ; puis, le 3 novembre, pour soulager la 6^e armée, elle avait contre-attaqué et étendu sa gauche jusqu'à Condé. Les contre-attaques durèrent jusqu'au 13 ; après quoi, le secteur devint passif pour de longs mois.

Les trois armées que nous venons de voir, 2^e, 6^e et 5^e, occupent la pointe de l'équerre allemande, où une attaque française donnerait le minimum d'effets stratégiques. Elles ont devant elles la II^e armée von Bülow, à cheval sur la Somme, la I^e armée von Kluck, à cheval sur l'Oise, et la VII^e armée von Heeringen, qui, de l'Aisne jusqu'à l'Est de Reims, est opposée à peu près exactement à l'armée Franchet d'Esperey. Celle-ci, à partir du 16 décembre 1914, n'a plus que deux corps (3^e et 18^e), plus les troupes du secteur de Reims, qui deviendront ultérieurement le 38^e corps. L'armée Heeringen, en face d'elle, a encore en ligne quatre corps et une brigade de landwehr ; mais, au printemps de 1915, elle ne mettra plus en ligne, elle non plus, que trois corps et une brigade de landwehr, en gardant en arrière deux divisions.

VII. La 4^e armée et la bataille du 20 décembre en Champagne. — A l'Est de la VII^e armée allemande et de la 5^e armée française, commence un secteur très important, celui de la 4^e armée française, qui tenait la plaine de Champagne à l'Est de Reims. C'est à elle que le commandement français confia l'offensive. Les avantages d'une attaque dans cette région étaient évidents. A l'arrière, le camp de Châlons pour la concentration des troupes d'attaque ; un réseau ferré permettant de les amener à petite distance des lignes ; un pays qui ne présentait ni l'obstacle des rivières ni celui des villages ; un terrain commode pour la sape et la mine ; des ondulations qui donnaient de toutes parts de bonnes positions d'artillerie ; des hauteurs dominantes qui permettaient de développer un succès ; comme objectifs l'importante rocade Challerange-Vouziers, et plus loin, la ligne Audun-le-Roman-Charleville, véritable artère nourricière de l'armée allemande en France.

La 4^e armée s'étendait depuis la ferme des Marquises à gauche jusqu'à l'Est de la Chalade en Argonne. Elle comprenait, de la gauche à la droite : le 12^e corps ; la 60^e division de réserve ; le

17^e corps; le corps colonial; le 2^e corps. Le 1^{er} corps arrivait en réserve d'armée.

Le front était celui sur lequel les armées allemandes en retraite s'étaient établies le 13 septembre, la III^e sur la ligne Prosnès-Souain, la IV^e sur la ligne Souain-Binarville. Elles avaient choisi librement cette position et ce choix n'avait été ni imposé ni entravé par l'adversaire (1). La nécessité de se maintenir à la hauteur des armées voisines avait empêché de s'établir derrière une ligne d'eau, comme la Noblette et la Suippes, mais ces collines ondulées n'étaient pas défavorables à la défense.

La plaine de Champagne orientale est un plan incliné, qui se relève vers l'Est, tandis qu'à l'Ouest il plonge sous les collines qui couvrent Reims. La crête orientale, qui domine à pic la vallée de l'Aisne a été entamée par des ravins, dont les eaux mordant de plus en plus dans le massif, ont fini par faire reculer leurs sources d'une dizaine de kilomètres jusque par le méridien de Perthes. Toutes les eaux à l'Est de ce méridien s'écoulent vers l'Est et vont tomber dans l'Aisne, tandis que toutes les eaux à l'Ouest s'écoulent vers l'Ouest et vont tomber dans la Suippes. Les rivières qui descendent vers l'Ouest n'ont qu'à suivre la pente du plateau; elles glissent sur la surface, et la forme du terrain est celle de lents glacis ou de faibles pentes s'inclinant concentriquement autour d'une source, comme la cuvette de Souain autour des sources de l'Ain. Au contraire, à partir de Perthes, les eaux qui coulent vers l'Est, descendant en sens opposé à la pente, sont obligées de se creuser de profonds couloirs, qui découpent le massif en éperons contournés comme la Main-de-Massiges : ravins d'autant plus encaissés que les hauteurs de la craie ont des profils convexes, raides dans le bas, qui enferment les vallons entre des murs. Ces croupes séparées par des ravins profonds et à pic, avec toutes sortes de directions et de flanquements, forment un système défensif très difficile à emporter.

Le même jour où la III^e armée allemande s'établissait sur ces crêtes, le 13 septembre, le commandement de cette armée passait au colonel général von Einem. Quand la IV^e armée prit le chemin des Flandres, la III^e étendit son front vers l'Est jusqu'à la Main-de-Massiges, de sorte qu'elle eut à défendre tout le plateau champenois. Le 2 décembre, le général von Einem transporta son quartier général de Bétheniville à Vouziers. Le front de 18 kilomètres qui s'étend de Souain à Massiges était occupé par le VIII^e corps actif, et par le VIII^e de réserve. A l'Ouest de ces deux corps, entre Souain et Reims, l'aile droite de l'armée était formée par le XVIII^e corps de réserve et par le XII^e de réserve. Enfin, la brigade renforcée de cavalerie Lippe, à six régiments, était réserve d'armée.

Deux petites attaques françaises avaient eu lieu, l'une le 25 novembre sur le front Saint-Hilaire-Souain, l'autre le 8 décembre à l'Ouest de Perthes sur la cote 200. Cette dernière attaque, menée par trois bataillons qui avaient avancé à la sape jusqu'au voisinage des tranchées allemandes, préparée par l'artillerie et par des explosions de mines, fut la plus sérieuse. La colline, disputée pendant

(1) « Die Stellung war unabhaengig vom Feinde ausgesucht worden. » Arndt von Kirchbach, *Kaempfe in der Champagne*, Oldenburg, 1919, p. 9.

trois jours, resta inoccupée ; les Allemands se retranchèrent sur le versant Nord, les Français sur le versant Sud.

L'attaque véritable, telle qu'elle avait été ordonnée par le Grand Quartier, eut lieu le 20 décembre. L'ordre pour ce jour-là portait que le corps colonial et le 17^e corps donneraient l'assaut, le 12^e corps se bornant à maintenir son front et à dégager le terrain pour ses voisins. « L'action de l'artillerie commencerait à 9 h. 30 seulement, ce qui impliquait une courte préparation (1). »

Il faisait un beau dimanche ensoleillé ; les nouvelles qui arrivaient de toute l'armée avertirent bientôt von Einem, à Vouziers, que le feu des Français croissait et qu'une bataille se préparait. Bientôt on sut que le combat d'infanterie était engagé sur trois points, à la hauteur de l'Arbre, à la jonction entre le VIII^e corps et le VIII^e de réserve, et à Massiges.

Au Nord-Est de Massiges, deux régiments de la 15^e division allemande occupaient une position avancée d'où ils devaient attaquer. Aux préparatifs de l'attaque française, ils reçurent l'ordre d'évacuer cette position, s'il faut en croire les récits allemands. Les coloniaux enlevèrent donc sans peine 1.200 mètres de tranchées au Nord de Beauséjour. Quelques jours plus tard, devant les lignes de deux autres régiments de la même division, retranchés plus à l'Est, ils furent rejetés par une contre-attaque, l'action des mitrailleuses dans les ravins étroits et de l'artillerie dans la vallée du ruisseau de l'Étang empêchant les réserves françaises de déboucher.

L'attaque sur la liaison du VIII^e corps et du VIII^e de réserve, au Nord-Est de Perthes, n'eut pas plus d'effet ; renouvelée le 23, elle donna alors à l'assaillant 400 mètres de tranchées.

Mais la vraie bataille eut lieu sur le troisième des points d'attaque, sur les hauteurs qui sont au Nord-Ouest de Perthes. Les Français, après une lutte acharnée, pénétrèrent dans la première tranchée allemande en deux points, larges chacun d'une centaine de mètres, où ils s'accrochèrent, couverts par des sacs à terre et reliés à leur position de départ par un boyau.

Ces attaques, sur les résultats desquelles les récits français et allemands s'accordent assez mal, avaient été menées par le 17^e corps et le corps colonial. Le 21, le 12^e corps attaqua à son tour à l'Ouest de Souain et fut repoussé.

Les ordres saisis par les Allemands laissaient prévoir des attaques ultérieures. La Direction Suprême envoya au général von Einem la 1^{re} brigade d'Ersatz Reserve, et six bataillons de la 16^e division qui avaient été détachés dans les Vosges. Les armées voisines fournirent des bataillons dont on forma un régiment provisoire, le régiment Siegner. Enfin, une batterie de mortiers et une batterie d'obusiers lourds de campagne renforcèrent le front attaqué. Ces renforts arrivèrent le 24 et le 25. Le 28, le VIII^e corps renforcé put prendre vers la droite une partie du secteur du VIII^e corps de réserve, de sorte que ce furent les éléments frais de la 16^e division qui supportèrent le 30 une nouvelle et énergique attaque des Français.

La fin de l'année amena une trêve. Il n'y a à signaler que le 3

(1) Général Palat, *les Offensives d'Artois et de Champagne en 1915*. Paris et Bruxelles, 1920, p. 13.

et le 5 janvier de petits combats, soutenus par le 28^e régiment de réserve allemand, à 1.100 mètres environ au Nord de la ferme de Beauséjour.

Sur ces entrefaites, les Français firent monter en ligne à l'Est de Perthes le 1^{er} corps jusque-là réserve d'armée, tandis que le 4^e corps Boelle, jusque-là en Picardie, descendait en Champagne. Du côté allemand, la 2^e division de la Garde vint prendre place à la gauche du VIII^e corps. La 1^{re} brigade de la Garde entra en ligne au Nord-Ouest de Perthes.

Le 8 janvier, les attaques françaises recommencèrent sur les mêmes points qu'en décembre, à Beauséjour et des deux côtés de Perthes. Le 13, elles se renouvelèrent, cette fois seulement au Nord-Est de Perthes. Le 20 et le 25, à l'Ouest de ce village, les Allemands attaquèrent à la mine et reprennent des éléments de tranchées. Les Français répondirent par d'autres explosions de mines et des attaques du 1^{er} au 4 février. La Garde dut être relevée et remplacée par la 39^e brigade de réserve, tirée du secteur calme de Reims. Dans l'ensemble, cette colline à l'Ouest de Perthes, que l'on appelle la cote 200 ou la colline de l'Arbre, et que les Français avaient conquise le 20 décembre, resta entre leurs mains. De même, le village de Perthes, où avant la bataille les patrouilles adverses se rencontraient, demeura solidement au pouvoir des Français.

Pendant que ces combats se livraient à l'Ouest de Perthes, la 21^e division de réserve allemande, à l'extrémité orientale du champ de bataille, reprenait le 3 février la partie Sud de la Main-de-Massiges. L'opération s'exécuta de la façon suivante. Tout le front de l'armée allemande se couvrit de feux, puis dans la matinée l'artillerie augmenta son tir sur les points d'attaque; les mines jouèrent à midi; enfin l'infanterie attaqua et rejeta les Français jusqu'à 600 mètres de Massiges. Les Français exécutèrent jusqu'au 12 des retours offensifs, puis s'établirent derrière le ruisseau de l'Etang.

Enfin, le 10 février, la 60^e division française attaqua juste à l'Est de Souain, sur le front de la 15^e division allemande, un boqueteau appelé le Bois Sabot par les Français et Bayernzipfel par les Allemands. Il était important parce que, situé en crête, les réserves allemandes arrivaient sans être vues à sa lisière Nord et débouchaient tout à coup du couvert. En réalité, une attaque générale avait été préparée où le 17^e et le 1^{er} corps devaient prendre part; elle fut décommandée à la suite d'une bourrasque de neige, et la 60^e division attaqua seule. On suivit la méthode ordinaire, c'est-à-dire qu'on fit sauter à la mine la position. Mais elle fut reprise par le défenseur (1^{re} brigade de landwehr bavaroise).

Ces attaques multipliées, qui varient du front de deux corps d'armée à celui d'une compagnie, avaient donné aux Français dès le 15 janvier une profondeur de terrain de 2 kilomètres. De telles actions paraissaient alors considérables et les moyens d'artillerie, qui ont été si puissamment dépassés par la suite, étonnaient par leur ampleur: le bulletin allemand signalait que les Français avaient lancé 100.000 obus en 24 heures et que, sur le point de l'attaque, les tranchées allemandes avaient reçu dix-huit obus au mètre courant. Au tir à cadence rapide qui précède l'assaut, les soldats allemands en Champagne donnèrent le nom de Trommel-

feuer, le feu roulant. Derrière ces obus, marchait une ligne de tirailleurs français déployée à 100 mètres devant le gros qui suivait en masses épaisses, les officiers pleins d'enthousiasme et le sabre nu (1). Du côté allemand, l'artillerie guettait le moment où la vague d'assaut sortirait de ses tranchées pour la prendre sous le feu. Si elle n'y réussissait pas, elle pouvait du moins arrêter les soutiens. Si la tranchée allemande était prise, on montait immédiatement une contre-attaque, avant que les Français n'aient pu relier le terrain conquis à leurs lignes par un boyau. La grenade à main devenait l'arme de ces attaques; mais son emploi était encore réservé aux sapeurs.

VIII. Les combats dans l'Argonne. — La plaine de Champagne se relève à l'Est et se termine par une falaise, au pied de laquelle coule l'Aisne. A l'Est de l'Aisne, le terrain se relève de nouveau et monte en plan incliné : ce plan, couvert de forêts, s'appelle l'Argonne. Une route traverse le massif d'Ouest en Est, de Vienne-le-Château à Varennes. C'est à une fourche de cette route, au Four de Paris, que se faisait la liaison entre la 4^e armée et la 3^e, commandée par le général Sarrail.

L'aile droite de la 4^e armée, formée par le 2^e corps Gérard, soutint les combats d'Argonne entre l'Aisne et le Four de Paris. L'aile gauche de la 3^e armée, formée par le 5^e corps, soutint la lutte à l'Est du Four de Paris, jusqu'à la crête orientale de l'Argonne et plus loin en plaine, autour de Varennes et devant la butte de Vauquois (2).

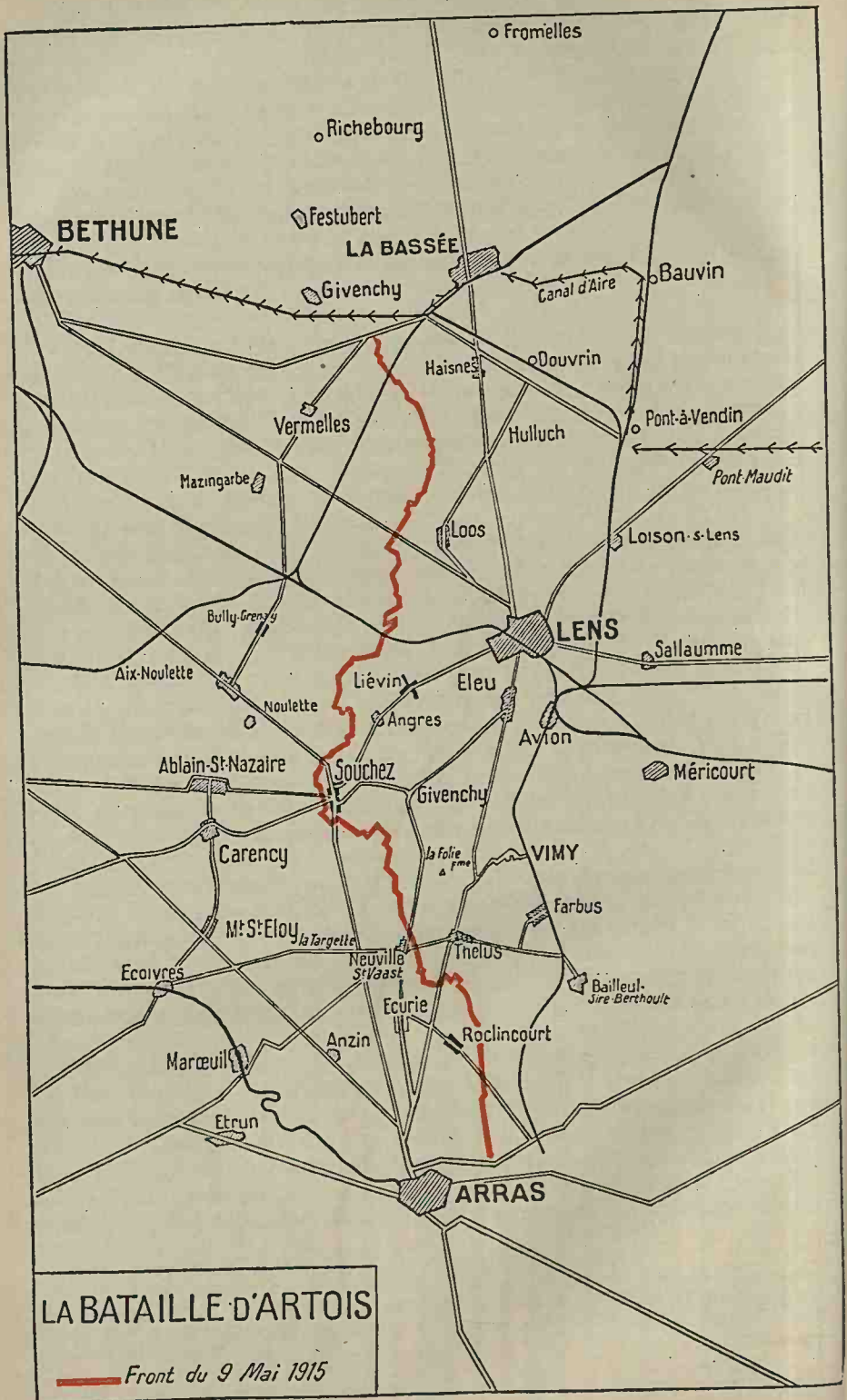
L'Argonne est un long talus à peu près Nord-Sud. Les Allemands, en reculant après la Marne, en avaient longé les deux flancs, sans occuper en force l'intérieur, comme un flot se divise devant un cap. Le 15 septembre, ils étaient à l'Ouest à Vienne-la-Ville, d'où ils reculèrent un peu plus tard sur Vienne-le-Château. A l'Est, ils abandonnaient Varennes; un retour offensif les y ramena une dizaine de jours plus tard, sans qu'ils puissent en déboucher. Le front se stabilisa sur ces positions.

Ainsi, au milieu de septembre, les Allemands avaient des points d'appui de chaque côté de la forêt. Les Français se sont alors jetés dans l'intérieur de cette forêt, pour saisir les traverses de communication, et, comme le dit un récit publié par l'Etat-Major allemand le 30 janvier 1915, « dans le dessein visible de diriger de la forêt un mouvement enveloppant contre une des ailes allemandes qui s'y appuyaient ».

Or, il existe deux de ces routes de traverse, dirigées d'Ouest en Est. L'une est la grand-route de Vienne à Varennes, qui passe successivement à la Harazée, au Four de Paris et à un pavillon appelé la Barricade. L'autre route redouble celle-là à deux ou trois kilomètres au Nord. Elle conduit de Servon à Montblainville. Cette route n'est pas carrossable; c'est un simple chemin forestier, mais large et praticable, même pour des cyclistes. A une lieue envi-

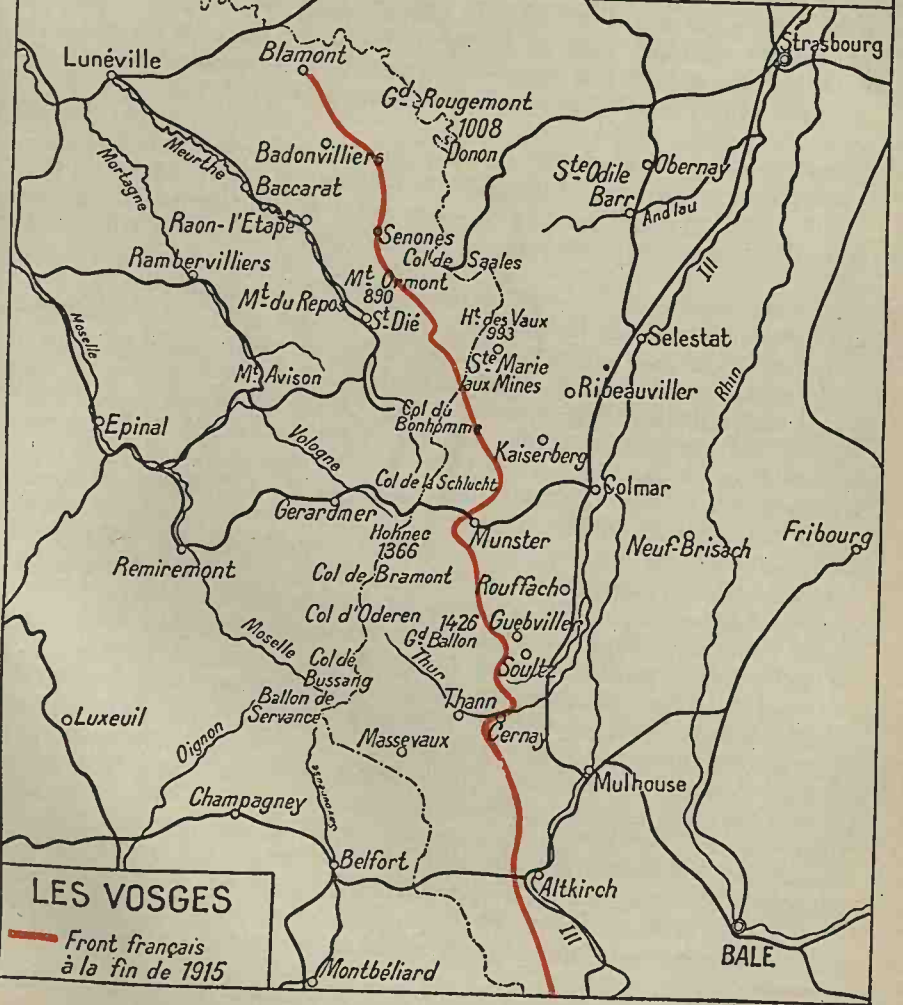
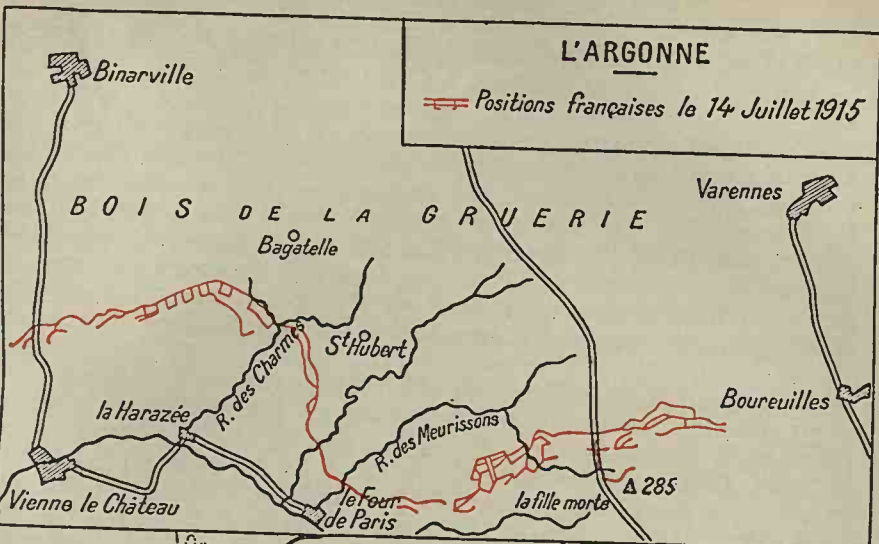
(1) Kirchbach, *Kaempfe in der Champagne*, p. 31.

(2) Le 20 novembre, le secteur du 2^e corps fut étendu à toute l'Argonne. Celui du 5^e corps ne commença plus qu'au pied est du massif, au fossé de l'Aire. Le 8 janvier 1915, la limite commune des deux corps fut ramenée au Four de Paris.



L'ARGONNE

Positions françaises le 14 Juillet 1915



LES VOSGES

Front français à la fin de 1915

ron dans l'intérieur de la forêt, il passe à Bagatelle, charpente d'une baraque, sans toit ni murs. De là il continue sur Montblainville sur un sol uni, rocheux, sans un ravin.

Les Français, à la fin de septembre, occupèrent les deux routes et se fortifièrent entre l'une et l'autre, de Bagatelle au Nord à la Barricade au Sud, en passant par une autre bicoque, position intermédiaire, minuscule pavillon de chasse de trois mètres de côté, appelé Saint-Hubert. Sur la ligne Bagatelle-Saint-Hubert-Barricade, les Français faisaient face à l'Est, contre les Allemands établis à Varennes. Du côté de l'Ouest, ils s'étendaient à travers le bois de la Gruerie, faisant face aux Allemands établis à Binarville.

Ainsi les Français tenaient l'intérieur des bois et bloquaient les routes. D'octobre 1914 à juillet 1915, les Allemands, par une pression violente dirigée du Nord et de l'Est, essayèrent de dégager les routes et de refouler les Français dans le Sud du massif. Dans la première moitié d'octobre, le XVI^e corps allemand von Mudra réussit à enlever Bagatelle (12 octobre), puis Saint-Hubert et la Barricade, et à avancer jusqu'à 400 mètres du Four de Paris. Plus loin sur sa gauche, l'ennemi occupait le bois Bolante et le bois de Courtechausses. Les Français, chassés des crêtes et des têtes de ravins, restaient accrochés en contre-bas aux flancs de ces ravins.

C'est dans ces conditions que les combats se poursuivirent quotidiennement en novembre et décembre, avec un acharnement extrême, dans un terrain boisé et boueux. L'argile se prêtait à l'établissement des mines souterraines, et beaucoup d'attaques étaient précédées d'une explosion.

Les tranchées des deux adversaires étaient extraordinairement près l'une de l'autre. Le récit allemand du 30 janvier en donne un curieux exemple. Sur un point qu'il ne nomme pas, mais qu'il est aisé d'identifier et qui est le bois Bolante, les Allemands commencèrent le 7 décembre trois cheminements, qui portaient de leurs tranchées de première ligne et qui se dirigeaient vers les nôtres. C'est un procédé emprunté à la guerre de siège où, de la dernière tranchée, on dirige directement des couloirs vers le fossé de la place. Le 18, les boyaux de droite et du centre étaient arrivés à 20 mètres des tranchées françaises ; le boyau de gauche, plus avancé, était arrivé à 8 mètres. Mais les Français, qui étaient sur leurs gardes, avaient établi au-dessous une contre-mine, qu'ils firent exploser et qui emporta dix mètres du couloir, ramené ainsi à la hauteur des deux autres. Le 19, les Allemands déblayèrent la partie bouleversée, en même temps qu'ils avançaient les boyaux du centre et de droite à six et huit mètres de l'adversaire. De là ils poussèrent des rameaux souterrains longs de trois mètres et y établirent des fourneaux. L'explosion eut lieu le 20, à 8 heures du matin. Les troupes d'assaut attendaient massées dans les places d'armes des tranchées. Elles s'élançèrent aussitôt, avec des grenades à main, des cisailles et des haches. Les tranchées françaises furent occupées. Le récit allemand omet de dire que les Français reprirent le lendemain les deux tiers du terrain perdu.

Le 5 janvier, les Allemands attaquèrent violemment sur le

front de la 4^e division, entre Bagatelle et le Four de Paris. Mais ils furent eux-mêmes attaqués par la 10^e division du général Gouraud, à l'Est du Four de Paris. Nous avons un récit de l'action sur le front du régiment des volontaires garibaldiens, en secteur dans le bois Bolante. Les Allemands étaient établis dans le haut du bois, tandis que les tranchées françaises étaient au bas de la pente. Chacun des deux partis creusait des mines vers les tranchées de l'autre. Il s'agissait de gagner de vitesse, de faire sauter l'ennemi ou de sauter soi-même. Tant qu'on entend l'adversaire taper, tout va bien, il travaille encore. Le silence au contraire devient angoissant : il annonce que les fourneaux sont prêts. Les Français devancèrent l'ennemi : le 5, ils faisaient exploser huit fourneaux à la fois, un peu devant les tranchées allemandes. Les garibaldiens s'élancèrent dans les entonnoirs et enlevèrent deux lignes ennemies. Par la suite, les Allemands reprirent les tranchées, mais les Italiens restèrent maîtres des entonnoirs, qu'ils rejoignirent par des couloirs et qui formèrent ainsi une ligne de tranchées, à quatre mètres de la ligne ennemie dans les endroits les plus proches, à dix mètres sur les points les plus éloignés. Deux gros arbres entre les lignes formaient un poste d'observation allemand ; une sentinelle française, de l'autre côté, était juste séparée de l'ennemi par l'épaisseur des fûts. Tandis que du côté français on adaptait les entonnoirs, du côté allemand on réparait les tranchées. Quelquefois une balle perçait la main du travailleur qui lançait la pelletée. Il était impossible de se protéger par du fil de fer. On jetait alors hors de la tranchée, pour en défendre l'accès, une de ces machines de bois hérissées de pointes qu'on appelle des chevaux de frise. Quelquefois l'engin envoyé trop vigoureusement allait tomber dans la tranchée allemande d'où partaient des cris et des coups de fusil. Puis on entendait : « Ein, zwei, drei », et le cheval de frise revenait dans la tranchée française. A cette distance, tout ce qui se montrait était tué net. Les Allemands avaient pratiqué de petites meurtrières garnies de morceaux de verre, qui laissaient juste passer le canon du fusil. Mais parfois le reflet du verre les trahissait et formait une cible. Les Français appelaient cela tirer le Boche en vitrine.

IX. De la Meuse à la Suisse. — Plus loin vers l'Est, la 3^e armée s'étendait jusqu'à la région fortifiée de Verdun. Là, à un point qui varia selon les temps, commençait le secteur de la 1^{re} armée.

Sur le front de la 1^{re} armée, l'activité fut très grande jusqu'à la fin de la tentative de l'armée bavaroise sur Saint-Mihiel, c'est-à-dire jusqu'au 13 octobre. Puis les opérations se ralentirent. A l'aile gauche, le 8^e corps, de Kœur-la-Grande à Apremont, et le 31^e, d'Apremont au bois de Mortmare, soutiennent une guerre de mines et d'actions locales. A leur droite, la 73^e division conquiert, arbre par arbre, le bois Le Prêtre. Le 2^e groupe de divisions de réserve occupe le secteur de Pont-à-Mousson. Enfin, à l'extrême droite, il est constitué le 8 décembre, sous les ordres du général Putz, un détachement d'armée des Vosges (D. A. V.) comprenant les 66^e, 41^e et 71^e divisions d'infanterie et la 10^e division de cavalerie. Ce détachement fut chargé d'occuper le sec-

teur depuis la voie ferrée d'Avricourt jusqu'à la frontière suisse. Il terminait ainsi à droite l'ordre de bataille français. Le 8 janvier 1915, il fut détaché de la 1^{re} armée et rattaché directement au groupe d'armées de l'Est.

X. *La note du 19 janvier 1915.* — Le 19 janvier 1915 une note du Grand Quartier sur la situation générale résumait les intentions du commandement français.

« 1. L'instruction générale secrète du 8 décembre avait envisagé deux offensives principales, conduites respectivement par les 10^e et 4^e armées, et une série d'opérations secondaires.

De ces deux offensives principales, une seule, celle de la 4^e armée, a pu être exécutée, mais n'a pas encore donné de résultats décisifs. Les actions secondaires n'ont donné que des résultats sans importance.

D'autre part, la situation générale s'est sensiblement modifiée, du fait que les Allemands ont actuellement la possibilité de ramener quelques corps de Russie et sont en voie de former des corps nouveaux.

2. En conséquence, l'intention du commandant en chef est actuellement :

De poursuivre, jusqu'à l'obtention du résultat cherché, l'offensive principale entamée par la 4^e armée;

De se constituer les réserves nécessaires pour exploiter les résultats qui seraient acquis par la 4^e armée, pour reprendre ou entamer d'autres opérations offensives (dès que possible, c'est-à-dire dès que les circonstances atmosphériques le permettront) et enfin pour parer à une attaque allemande en forces.

Pour remplir ces intentions, il y a lieu de ne pas entamer d'actions partielles, lorsqu'elles ne sont pas susceptibles d'avoir une influence sur la situation générale en préparant nos opérations ultérieures, ou lorsque nous ne nous trouvons pas dans des conditions locales spécialement favorables.

3. Offensive principale de la 4^e armée. — Cette offensive est à poursuivre, aussi énergiquement et rapidement que possible, avec les moyens dont dispose la 4^e armée.

La présence, derrière cette armée, d'une division du 4^e corps d'armée, réserve du groupe d'armées, permettrait, en cas de succès, une exploitation immédiate. Cette exploitation serait à compléter par le transport dans cette zone de nouvelles réserves de groupe d'armées.

4. Opérations secondaires. — a) L'opération de Nieuport prépare l'offensive ultérieure que les Anglais désirent engager en direction d'Ostende. Elle détourne, sans danger pour nous, l'attention de l'ennemi sur une région excentrique;

b) La 10^e armée doit continuer à pousser le plus possible la préparation de ses attaques d'ensemble, qui seront reprises, sur l'ordre du commandant en chef, dès que les circonstances le permettront. En attendant ce moment, il importe qu'elle poursuive activement l'investissement de l'ennemi par la sape et la mine et, si possible, certaines actions de détail;

c) La 3^e armée reprendra, dès qu'elle le pourra, ses actions offensives vers le Nord, pour coopérer à l'attaque de la 4^e armée...

d) La 1^{re} armée continuera ses offensives sur la rive droite de la Meuse ainsi que sur les deux flancs du détachement d'armée von Strantz, en vue de la préparation d'une offensive en Woëvre, dès que les circonstances le permettront;

e) Le détachement d'armée des Vosges continuera les opérations en cours. »

Ainsi, au milieu de janvier 1915, le général Joffre s'attendait d'une part à être attaqué et, d'autre part, s'apprêtait à poursuivre lui-même son offensive. C'est ce qu'il expose dans une lettre à sir John French du 19 :

« L'Etat-Major français considère comme possible et même probable l'éventualité d'une offensive allemande prochaine et fonde son sentiment sur la certitude que nos adversaires constituent en ce moment, avec les réserves d'hommes dont ils disposent, une nouvelle série de corps d'armée, dont l'un au moins, le XXXVIII^e, a été identifié en Bavière.

« Il faut en conséquence, et tout d'abord, que nous soyons sûrs d'empêcher l'ennemi de nous percer en un point quelconque de notre front, ce qui pourrait avoir les conséquences les plus graves, particulièrement au point de vue des communications des forces alliées du Nord, au cas où cet accident se produirait dans la région Roye-Montdidier par exemple.

« Il faut en outre que nous soyons en mesure de prendre l'offensive au point et au moment où elle nous paraîtra possible, et aussi de poursuivre et d'exploiter les actions qui sont actuellement en cours. »

Pour satisfaire à ces conditions, le commandement français prescrivait aux armées qui ne seraient pas engagées dans la prochaine offensive de renforcer leurs premières lignes de défense et de constituer des secondes lignes. D'autre part, il ordonnait aux armées de constituer des réserves partielles et de mettre au repos la plus grande quantité de forces possible. Il envisageait aussi la constitution de réserves dans chaque groupe d'armées (1). Il demandait à sir John French de hâter l'envoi de troupes britanniques pour relever la 8^e armée française autour d'Ypres (2).

(1) Ces réserves devaient comprendre pour l'ensemble du front 10 D. I., 4 D. T. et 7 D. C.

(2) « Ces diverses conditions à satisfaire impliquent l'existence de réserves importantes.

« Or, ces réserves n'ont pu jusqu'ici être constituées en quantités suffisantes, car l'offensive allemande sur l'Yser nous a forcés à remonter vers le Nord, pour appuyer les forces britanniques, les corps d'armée qui auraient pu précisément constituer ces réserves. Ce sont ces raisons qui me font désirer de pouvoir compter sur une relève rapide des corps français engagés autour d'Ypres, dans le but de réaliser les disponibilités indispensables pour battre l'ennemi, soit qu'il attaque, soit que nous l'attaquions. »

XI. *La bataille du 16 février en Champagne.* — Le commandement français préparait donc en Champagne une nouvelle attaque. Le front d'attaque s'étendait du Nord-Ouest de Perthes au Nord de Beauséjour. Les hauteurs au Nord-Ouest de Perthes étaient défendues par le VIII^e corps. Le dos de terrain au Nord-Est de Perthes, de la cote 196 (Nord du Mesnil) jusqu'à la cote 199 (Nord-Ouest de Beauséjour), était défendu par le VIII^e corps de réserve.

L'attaque eut lieu le 16 février. Bien préparée, fortement appuyée par l'artillerie lourde, elle nous donna la première ligne allemande installée sur les crêtes. Trois kilomètres de tranchées et 400 prisonniers étaient en notre pouvoir. La lutte continua jusqu'au 20 mars par des combats incessants. Aux corps déjà envoyés dans cette région (12^e, 60^e division, 17^e) vinrent s'ajouter le 14^e, porté d'abord en réserve d'armée et qui commença à avoir des éléments en ligne le 18 février; puis le 16^e corps, qui, avec le 12^e, la 60^e division et les 91^e et 96^e divisions territoriales, forma le groupement Grossetti. Ce groupement dissous le 8 mars, une nouvelle action fut prescrite, menée par des troupes fraîches et exécutée par le 16^e corps, une brigade du 2^e corps à gauche et une brigade du 1^{er} corps à droite.

Nous raconterons d'abord les actions au Nord-Ouest de Perthes. Nous avons vu le 1^{er} février, la 1^{re} brigade de la Garde relevée par la 39^e brigade de réserve. Les nouveaux venus étaient des paysans de la Basse-Saxe, troupe extrêmement solide. L'intervalle relativement tranquille du 1^{er} au 16 février fut employé par eux à doubler leur ligne et à creuser des boyaux vers l'arrière.

Le 16 février, le feu de destruction des Français commence à 8 heures et dure jusqu'à 10 h. 30, bouleversant les tranchées et détruisant les obstacles. La 39^e brigade de réserve était formée des 92^e et 74^e régiments. A 10 h. 30, deux formidables explosions retentirent, puis un silence se fit, puis les Français apparurent sur la crête qui avait été la position allemande, à l'Ouest de la colline de l'Arbre. C'étaient des explosions de mines qui venaient de faire sauter avec ses défenseurs une partie de la ligne du 74^e. Sur le front du 92^e, les tranchées d'une compagnie sont aux mains des Français. Les réserves immédiates réussirent à aveugler la brèche. Le jour tombait. Des contre-attaques le 17 et le 18 ne réussirent pas à déloger les assaillants. La 39^e brigade de réserve avait perdu en trois jours 36 officiers et 1.582 hommes. Elle fut relevée dans la nuit du 18 au 19 septembre par la 37^e brigade de réserve, qui engagea le 73^e régiment à droite et le 78^e à gauche. Dans la même nuit arrivèrent aux Allemands les premiers renforts en obusiers lourds.

Le 19, au matin, le feu des Français recommença, devint feu roulant vers 9 h. 30 et dura à cet état pendant deux heures; puis la 8^e division française du 4^e corps, qui venait de monter en ligne, attaqua. Elle réussit, en pénétrant en coin, à couper le boyau derrière la compagnie de droite du 73^e qui se trouva sans communications (1). Ce coin reçut des Allemands le nom de *Franzosenburg*. Tous leurs efforts allèrent à le réduire, comme celui des

(1) Cette compagnie tenait encore l'ancienne première ligne, tandis que les unités à sa gauche étaient retranchées en arrière. C'est cette position avancée qui permit de la déborder.

Français à l'élargir. Le 26, les Français parurent y réussir et enlevèrent la tranchée n° 1; mais elle leur fut reprise par une contre-attaque.

A la gauche de la brigade, sur le front du 78^e, les Français obtinrent un autre succès; le 19, ils réussirent à se couler par un chemin creux jusqu'à la position dite la *Sandgrube* qu'ils enlevèrent, derrière les tranchées de première ligne encore aux mains des Allemands. Ceux-ci préparèrent une contre-attaque, mais l'observation est difficile, on perd du temps, les Français se consolident, une pluie mêlée de neige gêne les assaillants qui marchent dans la boue et dans les entonnoirs; la contre-attaque du 78^e échoue. Les Français se renforcent, remportent de nouveaux succès. Le 23, il se fait une pause; le 24, les Français attaquent de nouveau; les commandants de compagnie allemands, à la tête d'hommes d'élite rapidement assemblés (1), les repoussent. Mais le secteur est trop large pour le 78^e affaibli; on en donne une partie au 68^e. Les jours suivants, tandis que les combats continuent, deux batteries de mortiers allemands viennent s'établir en renfort près de la route Souain-Tahure, sous la neige, dans la boue, dans un endroit bientôt repéré, où elles sont contre-battues par les obus français. Le récit officiel de l'Etat-Major allemand signale les souffrances endurées. Enfin, le 4 mars, la 37^e brigade de réserve fut relevée par la 39^e, qui reprit son ancien front.

Cependant la lutte décroissait dans ce secteur. On s'y faisait la guerre de mines, surtout du côté du Franzosenburg. Le 8 mars, les Français y firent sauter deux fourneaux; dans la nuit du 11 au 12, les Allemands ripostèrent par une explosion et occupèrent l'entonnoir. Le 13, il y eut encore une vigoureuse attaque française, puis la bataille s'éteignit dans le secteur au Nord-Ouest de Perthes.

Tandis que ces combats se livraient pour la colline de l'Arbre, la lutte n'était pas moins vive à l'Est de Perthes, jusqu'au Nord-Ouest de Beauséjour, sur le front de la 16^e division de réserve. La position allemande suivait d'abord la pente Sud du dos de terrain qui porte la route de Perthes à Beauséjour, puis s'infléchissait en arrière pour contourner la tête Nord du ravin des Cuisines (*Rabenschlucht*) et reprenait la direction de l'Est. Elle était étayée par deux gros fortins, l'un à la cote 196, l'autre sur une crête étroite qui sépare le ravin des Cuisines du ravin Allongé (*Allongé-Schlucht*). Juste à l'Ouest de ce fortin, à la tête Nord du ravin des Cuisines, se trouvait un boqueteau que les Allemands appelaient *Hiepe-Waeldchen*.

Ces deux points étaient les clés de toute la position; c'est sur eux que les attaques françaises vont se concentrer. Les Allemands tenaient la cote 196 par le 157^e et le bois Hiepe par le 107^e. Avec ces régiments, la 16^e division avait en ligne, le 65^e de réserve à l'Ouest de la cote 196 et le 68^e à l'Est.

Le 16 février, à 8 heures du matin, la préparation d'artillerie française commença (2). A 10 heures, le feu atteignit sa plus grande

(1) *Stosstruppen*. C'est la première fois que ce mot apparaît. Kirchbach, *Kaempfe*, p. 40.

(2) Les moyens ne permettaient pas encore de l'étendre des deux

violence. Enfin, à 17 heures, les nouvelles arrivèrent à Ardeuil où était l'état-major de la division. Deux régiments français du 1^{er} corps avaient attaqué la cote 196 et le ravin des Cuisines. Ils avaient pénétré dans les lignes. Une contre-attaque les avait repoussés.

Le soir, le feu des Français recommençait sur la cote 196 ; le 157^e perdait une partie de la position, la reprenait le 17 au matin et la reperdait définitivement le soir. Cette fois, les Français s'établissaient sur la position conquise, en se garantissant contre les retours offensifs par un fort barrage. Le 157^e était dans un tel état qu'il fallut le relever.

Le 107^e au bois Hiepe avait eu un meilleur destin. Sa position semblait au premier abord plus mauvaise, parce que l'artillerie française l'écrasait de feux convergents. Il tira avantage de ce défaut même. Evacuant les tranchées menacées, il y laissait pénétrer les Français et les contre-attaquait aussitôt avec des détachements d'assaut tenus prêts, qui tombaient à la grenade sur le front et le flanc des assaillants. C'est la première ébauche de cette défense élastique qui devait jouer plus tard un si grand rôle dans la tactique des deux adversaires. Un même élément de tranchée fut dans la même journée six fois évacué volontairement et six fois repris.

L'attaque française avait été si énergiquement menée que le général von Einem, inquiet, employa la 38^e brigade de réserve, mise à sa disposition par la V^e armée, à ébaucher aussitôt une position de repli à la hauteur de Tahure. Il y eut après l'affaire du 16 février quelques jours tranquilles. Les Allemands étaient épuisés. Ils avaient perdu en deux mois 6.000 hommes et 600 officiers. Il fallut relever tous les régiments en ligne, sauf le 65^e, qui, à l'extrême droite, tenait à honneur de conserver ses tranchées et qui avait encore repoussé des attaques françaises le 22 et le 23. On introduisit un régiment de plus dans la ligne, de sorte que l'ordre de bataille de la division comprit de la droite à la gauche les régiments de réserve 65, 28, 63, 29 et 104. Enfin, la 1^{re} division de la Garde étant arrivée en réserve d'armée à Attigny, le général von Einem en poussa un régiment à Ardeuil, en soutien.

L'artillerie allemande était hors d'état de contre-battre l'artillerie française. Elle se contentait d'ajuster sur les tranchées françaises, dès qu'elle voyait le mouvement précurseur d'une attaque, un tir ajusté qui écrasait cette attaque dans l'œuf. C'est le procédé qui se généralisa plus tard sous le nom de contre-préparation. Enfin, quand l'infanterie française débouchait, il restait le moyen suprême du barrage, tiré à 1.500 ou 1.800 mètres et infranchissable. Sur ces entrefaites, l'artillerie allemande fut renforcée par un groupe d'obusiers lourds.

C'est dans ces conditions que, le 27 février, la division soutint un nouveau choc. Des troupes du 2^e corps français crevèrent les positions du 65^e régiment de réserve à l'Ouest de la cote 196,

côtés de la zone d'attaque, de telle sorte que ses limites dénonçaient les objectifs : « durch seine Abgrenzung bald das Angriffsziel des Feindes verratend. » Kirchbach, *Kaempfe*, p. 43.

qui se trouva ainsi attaquée des deux côtés. Les Allemands jetèrent en vain à la place du 65^e le 2^e régiment de la Garde et deux compagnies au repos du 68^e; ces forces purent bien contenir les Français dans les tranchées de la position allemande, mais ne purent les empêcher de progresser par les boyaux dans les ouvrages de la cote 196. Ceux-ci comprenaient quatre tranchées. La troisième sur la crête même formait la *Zwischenstellung*. Les Français s'en emparèrent. Les Allemands montèrent rapidement une contre-attaque avec le régiment en ligne, le 63^e. Elle échoua avec de telles pertes que le 63^e dut à son tour être relevé. Le 4^e régiment de la Garde prit sa place.

Ainsi le 2^e et le 4^e régiment de la Garde sont engagés. Le commandant de la 2^e brigade de la Garde, le colonel comte Finck von Finckenstein, en prend le commandement; il a de plus une compagnie d'assaut, troupe d'élite tirée du bataillon des tirailleurs de la Garde; c'est avec ces troupes qu'il va essayer de reprendre la cote 196.

Le 3, le 4^e régiment de la Garde réussit à prendre la tranchée sur la crête, la *Zwischenstellung*, mais ne put repousser les Français au delà. Le 30^e régiment de réserve, engagé à son tour, n'obtint aucun résultat de plus. Le 9, une violente attaque des Français pour reprendre la crête est contenue par les débris du 63^e, pendant que les deux régiments de la Garde essaient de la prendre en flanc; mais chacun reste à peu près sur ses positions. Enfin, le 10, il se fait une trêve.

Les combats n'étaient pas moins violents au Nord de Beauséjour, devant la brigade de gauche de la 16^e division de réserve. On se rappelle que les Allemands avaient construit, sur la crête qui sépare le ravin des Cuisines du ravin Allongé, un fortin. « Au saillant était un véritable fort, en arrière deux lignes de tranchées s'étagéant sur la butte, reliées par de longs boyaux à un inextricable fouillis de tranchées servant de place de rassemblement. Le 23 février, un bataillon colonial opérait une première attaque. Après une violente préparation d'artillerie qui durait dix heures, ces quatre compagnies s'emparaient du fort et soutenaient pendant quinze heures six violentes contre-attaques, les dernières effectuées par deux bataillons au moins (1). »

Ainsi, les Français tenaient le saillant du fortin. Le 27, l'attaque fut reprise par deux bataillons coloniaux. L'un enleva une tranchée et l'organisa; l'autre, dépassant le premier, enleva la seconde et la troisième tranchée. A la nuit, l'ennemi tenta quatre retours offensifs sans succès et un cinquième le lendemain. Le fortin resta aux mains des Français. Là aussi les combats se calmèrent après le 10.

Le général von Einem usa de ce répit pour remplacer les troupes épuisées par des troupes fraîches. Le 12, les attaques françaises recommencèrent, entrecoupées de contre-attaques allemandes. Enfin, le 16, une vigoureuse attaque française reprenait la cote 196. Sur une longueur de 800 mètres, nous bordions la crête militaire du versant Nord qui donnait des vues sur l'intérieur des positions alle-

(1) Général Palat, *la Bataille d'Artois et de Champagne*, p. 28.

mandes. Ce gain fut élargi le 18 par la prise du bois Jaune Brûlé, situé immédiatement à l'Ouest. Et c'est sur ce succès que s'acheva la bataille. Les attaques françaises cessèrent le 20 mars. Une dernière contre-attaque allemande échoua dans la nuit du 22 au 23 devant le fortin de Beauséjour. La bataille d'hiver de Champagne était finie.

Pendant que le gros de la bataille se déroulait ainsi, une affaire, dont le récit de l'Etat-Major allemand ne parle pas, nous donnait, à une petite lieue dans l'Ouest de Perthes, le bois Sabot, formant l'angle Sud-Est des positions allemandes autour de Souain. L'ordre de le prendre fut donné au commencement de mars. Après les travaux d'approche, l'attaque partit le 7 mars de la route de Souain à Perthes. Deux bataillons attaquaient l'un par le Sud, l'autre par l'Ouest; l'attaque de l'Ouest échoua; celle du Sud, après avoir pénétré jusqu'à la lisière Nord, fut refoulée sur la lisière Sud, et le combat s'engagea pied à pied dans le bois, qui ne fut conquis que le 15, l'ennemi tenant encore une tranchée dans le Nord-Est.

Le champ de bataille resta un point de friction. Le 8 et le 24 avril, l'ennemi essayait de reprendre le fortin de Beauséjour. Le 15 et le 16 mai, après une puissante explosion de mines, il enlevait aux coloniaux les deux tranchées Nord du front de Ville-sur-Tourbe; mais le lendemain tous les assaillants étaient pris ou tués.

XII. Vauquois, les Eparges, l'Hartmannswiller. — Enfin, en même temps que se livrait la bataille de Champagne, une série d'actions locales étaient exécutées plus à l'Est par d'autres armées. Ces opérations avaient généralement pour but la conquête d'un de ces observatoires naturels dont les Allemands s'étaient saisis en 1914. C'est une série de tentatives pour crever les yeux de l'ennemi. Le 17 février, le général Sarrail fit attaquer par le 5^e corps la butte de Vauquois, îlot détaché à l'Est de l'Argonne. La position fut prise définitivement le 29. « Par la suite, le piton de Vauquois, entièrement rasé, bouleversé par les mines, est resté à peu près inoccupé. Somme toute, il a coûté très cher pour ce qu'il vaut aujourd'hui (1). »

Le 17 février également, les Français attaquaient une forte position fortifiée par les Allemands sur la crête des Hauts-de-Meuse et connue sous le nom de hauteur des Eparges. Cette position qui couvrait le flanc droit du saillant de Saint-Mihiel, et qui surveillait la plaine de Woëvre, est une hauteur isolée, où les Allemands avaient construit deux bastions, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, reliés par une double courtine et rattachés à un dernier ouvrage établi sur le sommet. La position, attaquée le 17 février, fut définitivement conquis le 9 avril. La crête n'a jamais pu être dépassée, les Allemands restant en face sur la hauteur de Champlon, et criblant de balles tout ce qui se montrait.

Un troisième observatoire en Alsace fut attaqué le 25 février. C'est l'éperon de l'Hartmannswiller situé à l'angle Sud-Est des Vosges, et qui domine la plaine de 600 mètres. Les Allemands nous

(1) Général Malleterre, *les Campagnes de 1915*, p. 19.

l'avaient enlevé sans grand'peine en janvier. Il fut repris définitivement le 26 mars.

XIII. Le combat de Steenstraete et les gaz asphyxiants. — Le 22 avril, dans le secteur d'Ypres, les Allemands déclenchèrent une offensive locale, qui marque une date importante dans l'histoire de la guerre : c'est le premier emploi des gaz asphyxiants.

L'attaque eut lieu immédiatement à l'Est du canal, entre Steenstraete et Langhemarcq. Les coloniaux du général Putz, qui occupaient les tranchées, virent au loin un rideau de fumée jaune vert qu'ils prirent d'abord pour l'explosion d'obus; la fumée s'avança vers eux, et l'asphyxie commença sans qu'ils eussent compris; mais les Allemands marchaient derrière cette fumée. L'effet de la surprise fut de rabattre la ligne de Langhemarcq jusqu'au canal. Les Allemands le franchirent derrière nos troupes et enlevèrent Lizerne le 24 au matin. Sur la droite de la division Putz, une division canadienne tenait les lignes jusqu'à Brodseinde, sur un front d'environ 5 kilomètres. Le recul des Français ouvrait un large trou sur la gauche des Canadiens. Les Allemands avaient saisi un bois, à l'Ouest de Saint-Julien, d'où ils menaçaient directement Ypres. Le général Foch et sir John French jetèrent en toute hâte une poignée de troupes en réserve, quatre bataillons du 5^e corps anglais. En même temps, pour raccourcir la ligne, la brigade de gauche des Canadiens, la 3^e, après avoir soutenu victorieusement deux assauts, se replia; puis, dans la nuit, elle tenta de reprendre le bois de Saint-Julien. Cette contre-attaque, exécutée par un bataillon de la 3^e brigade et un de la 2^e, fut un brillant exploit. A minuit, les Canadiens, arrivés sans être vus à 300 mètres du bois, étaient déployés, chaque compagnie sur deux lignes; il y avait 80 mètres entre les lignes. Le canon s'était tu, et un silence profond régnait; la lune apparaissait et disparaissait derrière les nuées. L'ordre fut murmuré de fixer les baïonnettes. On atteignit ainsi une petite crête d'où l'on était vu en plein. Les Allemands ouvrirent le feu, mais trop haut. Aussitôt, les Canadiens se précipitèrent à la charge. L'ennemi rectifia le tir, et la première ligne des assaillants sembla fondre. Mais la seconde ligne se jeta sur le bois, qui fut nettoyé par un combat sauvage. La position était prise, mais elle se trouva intenable, et les Allemands y rentrèrent.

A 4 heures du matin, le 23, les Allemands lancèrent un nouveau nuage de chlore. Puis ils débouchèrent du bois de Saint-Julien. Ils furent reçus par la 1^{re} brigade canadienne jusque-là en réserve. Il était 6 heures du matin. Sous la pluie d'obus et de balles, un bataillon canadien flotta. Le lieutenant-colonel qui le commandait le ralliait avec calme, une badine à la main. Il fut tué, mais ses hommes se jetèrent en avant. A 11 heures du matin, la ligne était fixée de Saint-Julien à Boesinghe.

Pendant ce temps, la brigade de droite de la division canadienne était restée sur ses anciennes positions, près de Brodseinde. Le recul de la 3^e brigade la découvrait complètement. Il fallut donc qu'elle pivotât en repliant sa gauche, afin de rester en liaison. La manœuvre, délicate dans un pareil moment, fut bien

exécutée. Cette nouvelle ligne était à peine constituée qu'à midi les Allemands tentaient de la percer en plein centre, à Saint-Julien. Ils prirent le village ; de nouveau, la situation était critique. Cependant, les renforts accouraient à toute vitesse ; à la gauche, dans l'après-midi du 24, les zouaves, avec les carabiniers belges, reprenaient Lizerne ; le canal était franchi, et il s'en fallait de peu que Pilkem fût enlevé. Le 25, les Français à gauche, la 2^e brigade canadienne à droite, tenaient bon ; mais le sort du centre restait encore très douteux. Le 26, il était repoussé jusqu'au delà de Fortuin, tandis que la droite fléchissait à son tour et perdait Brodseinde. Mais les troupes fraîches arrivaient, après une marche forcée ; la division de Lahore avait fait cinquante kilomètres en vingt-sept heures. A 10 h. 15, la contre-attaque britannique commença contre Saint-Julien et le bois, tandis qu'à gauche les coloniaux français attaquaient Pilkem, et que plus loin encore d'autres unités françaises combattaient dans la région de Lizerne. Les Allemands se défendirent avec des nuages de gaz. Ce fut un combat extraordinaire. Les hommes devenaient jaunes, puis bleus, étouffaient, vomissaient et, quand ils revenaient à eux, ils retournaient au combat. Les troupes arrivèrent jusqu'aux lisières de Saint-Julien sans pouvoir les garder ; elles avaient gagné par endroits 700 à 800 mètres. Le bois restait à l'ennemi.

Le 27, nouvelle tentative, arrêtée encore par des nuages de chlore. Le 28, les deux adversaires soufflent, épuisés. Il restait encore à l'ennemi, à l'Ouest du canal, un dernier point d'appui, la tête de pont de Het-sas. Sir John French voulait arrêter là la bataille et replier ses lignes du secteur Est, pour les accorder à ses nouvelles positions du secteur Nord. Le général Foch obtint qu'il fût sursis à ce mouvement, jusqu'à la nouvelle attaque que montait le général Putz. Cette attaque eut lieu le 30. A droite du canal, les Allemands furent repliés sur Pilkem, mais, à gauche, les têtes de pont de l'ennemi ne purent être définitivement enlevées que le 16 mai.

Le 2 mai, ce furent les Allemands qui firent sans succès une nouvelle émission de chlore. Ce même jour, la ligne anglaise exécutait son repli. Liée aux Français vers la route d'Ypres à Pilkem, elle se dirigeait au Sud-Est par Wieltje, jusqu'à la colline de Frenzenberg, qui s'élève au milieu des prairies. De là elle tournait au Sud, couvrait l'étang de Bellewarde et le village d'Hooge, et se recourbait enfin au Sud-Ouest jusqu'à la colline 60.

CHAPITRE XI

La campagne d'hiver sur le théâtre oriental.

I. La situation à la fin de 1914. — II. Les nouveaux corps allemands. — III. Les combats sur les Carpathes. — IV. La chute de Przemysl. — V. La bataille de Pâques. — VI. La bataille de Prusse orientale. — VII. Les combats de la Narew.

I. La situation à la fin de 1914. — Au moment où les grandes opérations s'étaient interrompues sur les deux fronts, quelle était la situation générale?

Le plan initial de l'Allemagne a échoué. Par deux fois elle a manqué la décision à l'Ouest, avec ses armées de première ligne en septembre sur la Marne, avec son armée de seconde ligne en novembre à Ypres. Mais, inversement, elle a provisoirement écarté le plus grave danger que cet échec pouvait lui faire courir, celui d'être écrasée à revers par les armées russes. Elle a réussi à contenir celles-ci en Pologne, sur une ligne à peu près droite, le front des Quatre-Rivières. Elle occupe la majeure partie de la Pologne; mais les armées russes conservent néanmoins à l'Ouest de la Vistule un large glacis d'où elles peuvent repartir à l'offensive. D'autre part, les armées austro-allemandes ont dû consentir au Nord et au Sud à de larges sacrifices de terrain. Au Nord, une partie de la Prusse orientale jusqu'à la ligne des lacs est aux mains des Russes. Au Sud, ils occupent la plus grande partie de la Galicie, jusqu'au San. Ils bordent la crête des Carpathes et ils se sont emparés le 1^{er} janvier 1915 du col d'Uzok. Vers Dukla à l'Ouest, par la Bukovine à l'Est, ils mordent même sur le territoire hongrois et menacent la Hongrie d'une invasion sur ses deux faces.

Pour soutenir l'ensemble de la lutte, nous avons vu que l'Allemagne avait déjà dû à l'automne engager cinq corps et demi de nouvelle levée. Elle va encore former neuf divisions, apport évidemment incapable d'apporter la décision sur aucun des deux fronts, et elle sera au bout de sa puissance de création véritable. Mais le directeur du Département général de la guerre, le colonel von Wrisberg, a émis l'idée qu'il était possible de réduire les divisions d'un quart, ce qui permettra la formation de divisions nouvelles quand on aura accumulé les moyens d'artillerie suffisants à les doter. Pour le moment, l'Allemagne souffre d'une disette grave de munitions. « Celui-là seul, écrit Falkenhayn, qui a vécu au Grand Quartier, occupant une fonction chargée de responsabilité, les heures de l'hiver 1914-1915, pendant qu'à toute l'armée du front occidental

les coups devaient être comptés presque un à un, pendant que le déraillement d'un seul train de munitions, la rupture d'un attelage, même un simple hasard menaçaient de laisser sans défense des parties entières du front, celui-là seul peut juger des difficultés qui ont dû alors être surmontées (1). » Le problème ne fut résolu qu'au printemps.

L'Autriche-Hongrie était déjà dans une situation très difficile. Les pertes qu'elle avait subies dans ses premières défaites lui avaient rendu presque impossible la création d'unités nouvelles : au printemps 1915 elle n'avait formé que sept divisions d'infanterie nouvelles et une de cavalerie. Elle était menacée sur presque toutes ses frontières : au Nord et à l'Est, les armées russes menaçaient la Hongrie ; au Sud, la Serbie restait invulnérable ; à l'Ouest, l'attitude de l'Italie était menaçante. La politique italienne n'était d'ailleurs pas jugée de même à Vienne et à Berlin. Le général von Conrad, qui avait toujours considéré les Italiens comme des ennemis, croyait qu'ils seraient prêts à rompre à la fin de mars et qu'ils livreraient une lutte décisive pour la conquête des régions qu'ils convoitaient. Au contraire, le général von Falkenhayn était d'avis que l'Italie se ferait acheter sa neutralité par des concessions territoriales. Berlin croyait à la fidélité de l'Italie malgré les avertissements de Vienne. Cette foi était entretenue par le prince de Bülow qui travaillait à un compromis. Cependant, l'Autriche voyait ce compromis se faire à ses dépens et l'Allemagne céder le territoire de son alliée contre des garanties incertaines (2).

II. *Les nouveaux corps allemands.* — Ce n'était point par libre choix que l'Etat-Major allemand passait de la guerre de manœuvre à la guerre de position. Il s'y résolvait par contrainte et s'y résignait comme au moindre mal (3). Il y voyait l'unique moyen de sauvegarder le territoire allemand, c'est-à-dire les ressources, blé à l'Est, industrie à l'Ouest, qui lui permettaient de prolonger la guerre. La guerre de positions lui permettait d'utiliser à plein la manœuvre sur les lignes intérieures et, par un rendement accru des voies ferrées, de porter les réserves où il faudrait. Elle lui laissait le loisir de faire rendre à la science tous les services que la guerre en pouvait attendre. Enfin, elle lui donnait le temps de faire entrer en ligne ses nouvelles divisions.

Autant qu'elle le pourra pendant la guerre, l'Allemagne se donnera des possibilités de manœuvre par la création d'unités nouvelles. Du début de novembre 1914 à la fin de janvier 1915, elle appelle la classe 1914, depuis longtemps recensée et revisée. Cette classe fournit 400.000 à 450.000 combattants. Sur ce fonds, elle prélève, entre le 24 et le 29 novembre, 72 bataillons qui fournissent, au début de janvier 1915, 24 régiments nouveaux numérotés de 249 à 272. « Il y avait dans ces régiments environ un quart d'hommes retirés des unités de front, un quart de blessés et de malades guéris,

(1) Erich von Falkenhayn, *Die Oberste Heeresleitung*, pp. 37-38.

(2) Von Cramon, *Unser oesterreich-ungarischer Bundgenosse im Weltkriege*, Berlin, 1920, p. 5. Le livre a été traduit en 1922 sous le titre : *Quatre ans au G. Q. G. austro-hongrois*.

(3) E. von Falkenhayn, *Die Oberste Heeresleitung*, pp. 34-35.

le reste, c'est-à-dire la moitié de l'effectif, consistait en recrues de la classe 1914 (1). » C'est une proportion que nous retrouverons plus tard. Les 24 régiments nouveaux formèrent quatre corps de réserve, numérotés XXXVIII-XLI, à deux divisions de trois régiments. « C'est donc en janvier 1915 qu'apparut pour la première fois la division à trois régiments, c'est-à-dire le type de grande unité qui, par la suite, allait être celui de la totalité des forces allemandes de campagne (2). » Réduite à neuf bataillons d'infanterie, elle a en revanche une dotation accrue en artillerie de deux régiments de six batteries, soit plus de cinq pièces par bataillon au lieu de trois au début de la guerre. Les corps de réserve de janvier 1915 disposèrent chacun de trois compagnies de pionniers au lieu de deux. L'effectif de la cavalerie resta d'une *Abteilung* par division.

La Bavière forma de plus, en janvier 1915, une forte division à onze bataillons (8^e bavaroise de réserve). L'ensemble des formations de janvier fut donc de 83 bataillons appuyés par 108 batteries de campagne.

Les nouvelles unités furent embarquées à partir du 20 janvier. Le XLI^e corps vint en France et releva dans le secteur de Chaulnes le XXI^e qui partit pour la Prusse orientale. Le XXXVIII^e, le XXXIX^e et le XL^e corps furent envoyés pareillement en Prusse orientale. La 8^e division bavaroise de réserve arriva en Haute-Alsace à la fin de janvier.

III. Les combats sur les Carpathes. — Au début de 1915, les Russes avaient en ligne 99 divisions contre 83, dont 41 allemandes et 42 autrichiennes. Ils avaient de plus à l'arrière deux corps (4^e sibérien et la Garde) qui pouvaient être portés en quelques jours dans n'importe quel secteur du front Nord-Ouest. Mais l'armée russe était en mauvais état. Il manquait un demi-million d'hommes aux effectifs du front. Les munitions faisaient défaut.

Le front de Galicie était tenu par les 3^e, 8^e et 11^e armées russes appartenant au groupe Sud-Ouest, commandé par le général Ivanov. Elles formaient 29 divisions, contre 31. La 11^e armée était occupée au siège de Przemyśl. Le 20 janvier, Ivanov décida une offensive sur les Carpathes pour atteindre en Hongrie la ligne Eperies-Sziget. Il mit donc sous les ordres de Broussilov (8^e armée) toutes les forces opérant sur le front de ces montagnes (34^e, 12^e, 8^e, 7^e et 30^e corps). Broussilov attaqua avec ses trois corps de droite le 26. Au début de février, il atteignait Barfeld.

Cependant, dès la fin de décembre 1914, le feld-maréchal Conrad, chef d'état-major des armées austro-hongroises, avait demandé des renforts allemands, les Autrichiens n'étant pas capables de résister seuls aux Russes. Une conférence des chefs d'Etat-Major eut lieu à Berlin en janvier 1915. C'est là que fut décidée la création des quatre nouveaux corps allemands. L'Allemagne ne pouvait dire d'avance si elle serait obligée de les envoyer à l'Ouest ou si elle pourrait les employer sur le théâtre oriental. Mais dans ce dernier cas, on pouvait envisager deux opérations, l'une au Nord, qui déli-

(1) P. Camena d'Almeida, *l'Armée allemande...*, p. 191.
 (2) *Id.*, *ib.*, p. 192.

vrerait la Prusse orientale, l'autre au Sud, dans les Carpathes, qui dégagerait la forteresse de Przemyśl.

Falkenhayn n'était pas enthousiaste d'une opération dans les Carpathes, mais Conrad y voyait un moyen d'intimider l'Italie et la Roumanie, dont l'attitude était douteuse. De plus, il désirait vivement sauver Przemyśl. « Dans cette affaire, la place elle-même n'avait qu'une importance secondaire, mais elle avait une garnison nombreuse et brave qu'on n'avait pas le droit de perdre ; la chute de la forteresse pouvait en outre exercer une action décisive sur les neutres encore hésitants, car elle pouvait être pour eux une tentation sérieuse d'entrer dans le conflit et une preuve de la faiblesse militaire des puissances centrales (1). »

Conrad retira du front serbe tout ce qu'il put de forces austro-hongroises et les ramena sur les Carpathes. De son côté, l'Allemagne, pour secourir son alliée, forma une armée nouvelle. En effet, maintenant que le front s'était stabilisé en Pologne, la IX^e armée allemande s'y trouvait avoir un excès de densité. On pouvait donc y faire des prélèvements. On lui prit l'Etat-Major du II^e corps Linsingen, la 1^{re} division d'infanterie, la 48^e de réserve, une brigade renforcée à trois régiments dont on fit plus tard une division de la Garde et la 5^e division de cavalerie. Ces forces furent envoyées sur le front des Carpathes et, renforcées d'éléments austro-hongrois, formèrent le 11 janvier 1915 l'armée allemande du Sud, sous les ordres du général von Linsingen. Il fut d'abord question de lui donner pour chef d'état-major Ludendorff, puis le choix s'arrêta sur le général von Stolzmann. L'armée se rassembla dans la région de Munkacz. « La montagne boisée et rocheuse, écrit le colonel Immanuel, les vallées profondément encaissées, la pauvreté du pays, le manque de communications et de cantonnements demandaient des efforts extraordinaires aux troupes allemandes, qui avaient pour la première fois à combattre l'hiver dans la haute montagne. De plus, le commencement de janvier amena des chutes de neige qui couvrirent la montagne d'une couche de deux mètres et plus. Le froid atteignit 15 et par moments 30 degrés. Sur ces pentes glacées et impraticables, les mouvements des troupes et le ravitaillement étaient extrêmement difficiles. »

Le théâtre des Carpathes se subdivise, de l'Est à l'Ouest, en trois secteurs : la Bukovine, les Carpathes centrales, où eurent lieu les principales opérations, enfin la région du Dunajec.

Le premier dessein des Austro-Allemands était de dégager Przemyśl par une offensive combinée de la III^e armée austro-hongroise (Boroevic) à gauche et de l'armée allemande du Sud (Linsingen) à droite. Boroevic devait marcher droit sur la place entre le col de Dukla et le col d'Uzok. Linsingen devait se porter sur Stryj. De là, suivant les circonstances, il converserait à gauche pour appuyer Boroevic ou à droite pour secourir Pflanzer-Baltin en Bukovine.

On a vu que, de son côté, le commandement russe avait pour plan, après avoir consolidé son aile Sud qui fixerait devant elle le

(1) Général A. von Cramon, *Quatre ans au G. Q. G. austro-hongrois*, tr. fr., Paris, 1922, p. 22.

détachement d'armée Pflanzer-Baltin (1), de forcer les passages des Carpathes centrales. Pendant cette difficile opération, son flanc droit serait couvert par la 3^e armée Radko-Dimitriev, qui, d'une part, tiendrait solidement sur le Dunajec et, d'autre part, attaquerait dans la dépression de Dukla.

Dans cette dépression, les Russes se trouvaient déjà sur le flanc Sud des Carpathes, à 400 mètres au-dessus de la plaine hongroise, tout près des pentes qui descendent à l'Ondava. S'ils réussissaient à descendre par Bartfeld et Szitropko, toute la défense des Carpathes était tournée. Pendant qu'ils attaqueraient dans cette direction, l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand, retranchée à l'Ouest du Dunajec, aurait bien sur leur droite une position de flanc; mais cette armée était trop faible pour une intervention décisive.

Les deux offensives se heurtèrent donc l'une à l'autre, celle des Russes ayant son centre de gravité plus à l'Ouest, celle des Austro-Allemands plus à l'Est. Boroëvic se heurta, vers Lutoviska au corps de cavalerie Khan Nakkitchevsky. Linsingen se heurta, dans de furieux combats près de Koziówka, au 22^e corps russe qui arrivait.

Dès le début de février, il fut visible que la tentative austro-allemande pour dégager Przemysl était manquée. Les deux armées Boroëvic et Linsingen, « marchant côte à côte, n'avaient pu se soulager réciproquement, parce qu'elles s'étaient trouvées sensiblement dans les mêmes conditions de combat et de terrain, et que les communications transversales, qui auraient pu permettre une action de flanc, étaient inexistantes ». Non seulement les Russes avaient résisté avec acharnement, mais la neige haute de plusieurs mètres, le froid, les pentes raides et glacées avaient opposé des obstacles insurmontables. « Les Carpathes, écrit von Cramon, ont vu à cette époque... les pires souffrances humaines. Les effectifs des divisions diminuaient avec une rapidité angoissante. Le dispositif purement frontal de cette attaque avait été mauvaise. »

Les espérances des états-majors des Puissances centrales se reportèrent alors à droite sur Pflanzer-Baltin. Mais justement en février, Ivanov avait regroupé ses forces; à son extrême droite, entre la Pilica et la Vistule, il avait laissé 5 corps (2) au général Evert, commandant la 4^e armée. En Galicie, la 3^e et la 8^e armée devaient continuer leur offensive au Sud des Balkans contre la ligne Varranno-Homonna. De plus la 8^e armée devait par ses corps de gauche, arrêter toute offensive ennemie qui déboucherait d'Ungvar, Munkacz et Huszt. Enfin plus à gauche encore, la 9^e armée, sous les ordres de Letchisky, transférée de Pologne, avec 4 corps d'armée et cinq divisions de cavalerie (3), et déployée de Boleszov à la frontière roumaine, devait attaquer Pflanzer-Baltin. En fait il n'y eut pas d'offensive de grand style.

(2) Préoccupé de forcer les Carpathes centrales, Ivanov n'avait laissé à cette aile Sud, entre le col d'Uzok et la frontière roumaine, au début de 1915, que le 7^e corps et le 30^e, celui-ci de formation récente. La Stavka lui avait envoyé, le 26 janvier, le 22^e corps, pour renforcer le secteur de Stryj.

(2) 14^e, 16^e, grenadiers, 35^e et 31^e.

(3) 11^e, 17^e, 18^e, 30^e; 2^e corps de cavalerie.

Pflanzer-Baltin fut d'abord refoulé par sa gauche de la Suzava jusqu'au delà de la Moldava, puis des renforts lui étant venus, les Russes furent à leur tour refoulés sur la ligne Jakobeny-Kirlibaba et ramenés jusqu'au Pruth. Le 17 février, Czernovitz fut repris par les Autrichiens et les Russes durent reculer jusqu'au Dniester. La Bukovine était délivrée. Le groupement Pflanzer-Baltin fit alors face au Nord-Ouest pour envelopper le front russe et ouvrir la barrière des Carpathes en la prenant à revers. Le 17 février, le jour même de la délivrance de Czernovitz, les colonnes austro-hongroises entrèrent à Kolomea. Mais elles ne purent aller plus loin et la menace sur le flanc oriental des Russes resta sans effet.

Le commandement autrichien avait le même jour formé à Delatyn un groupement sous les ordres du général baron Marschall avec la 5^e division d'infanterie et la 5^e de cavalerie. Le plan était de descendre dans la vallée de la Lomnica par Perehinsko et de se porter face au Nord sur le front Kalusz-Dolina, en ouvrant un coin entre Lechitzky et Broussilov. Cette manœuvre hardie ne put être exécutée, Pflanzer-Baltin se trouvant de nouveau si fortement pressé que le nouveau groupement dut être porté en soutien du front menacé. Ajoutant à son commandement celui du XIII^e corps, Marschall porta ses forces en avant par la Bystryca. De son côté, Pflanzer-Baltin, parant au plus grand danger, massa la plus grande partie de ses forces à sa gauche, entre Kolomea et Stanislau. Il réussit à couvrir la route de Kolomea, mais plus à gauche, rejeté sur Nadvorna, tout ce qu'il put faire fut d'interdire aux Russes les abords de Delatyn et les cols des Tatares et de Pantyr. Le combat cessa enfin devant les cols le 28 février.

A la gauche de Pflanzer-Baltin, l'armée Linsingen était engagée dans de rudes combats devant la ligne Menczul-Svinin-Ostry occupée par les Russes. Marschall, qui avait dégagé son flanc droit par la manœuvre sur la Lomnica, avait dû se porter plus à l'Est, de sorte que la droite de Linsingen restait en l'air. Les Russes l'attaquèrent le 25 février essayant de forcer le passage par la grande voie Stryj-Munkacz. De part et d'autre de cette route, de Vyszkov à Tucholka, il y eut de violents combats. Des régiments finlandais, enveloppés de tourbillons de neige, dans la vallée de l'Opor, réussirent à pénétrer dans les positions du corps Hofmann, et cherchèrent à percer dans la direction de Volovec. Mais après une violente mêlée, ils furent rejetés sur leurs positions de départ. Le général Linsingen se contenta de renforcer sa droite par la 4^e division, tandis qu'à sa gauche la 1^{re} division et la 3^e division de la Garde poussaient leurs sapes contre le Svinin, qui avait déjà résisté deux fois à leur assaut. Les attaques russes s'étant calmées vers le 7 mars, Linsingen revint à l'offensive. Les troupes sortirent de leurs tranchées glacées et attaquèrent tout le front du Menczul, du Czyrak, de l'Ostry et du Svinin.

Tandis que ces événements se passaient dans l'Est, une nouvelle armée austro-hongroise, la II^e (Boehm-Ermolli) avait été intercalée dans les Carpathes centrales entre la III^e armée Boroëvic et l'armée Linsingen. Cette entrée en ligne de Boehm-Ermolli entre le col de Lupkov et le col d'Uszok eut pour effet que le groupement Szurmaj, jusque-là aile droite de Boroëvic, se trouva main-

tenant à l'aile gauche de Linsingen dans l'armée duquel il fut fondu quelques semaines plus tard.

Aussitôt en ligne, c'est-à-dire en février, l'armée Boehm-Ermolli tenta, avec la III^e armée, sa voisine de gauche, une nouvelle offensive qui échoua comme la précédente. « A la III^e armée, cette attaque se morcela en entreprises secondaires ; à la II^e armée, on avait bien réuni initialement une véritable masse de choc sur un espace restreint ; mais l'ennemi et l'hiver réclamèrent leurs victimes : la capacité offensive de la II^e armée fondit peu à peu pour disparaître en fin de compte entièrement. Le front d'attaque total des II^e et III^e armées était trop grand pour que l'on pût alimenter pendant longtemps une offensive aussi difficile (1). »

Pendant ce temps, l'attaque de Linsingen progressait pas à pas dans de durs combats. Le corps Gerok formant l'aile droite attaquait le Menczul, montagne à trois sommets qui partage les eaux entre la Svica et la Mizunka. Les Russes y avaient établi des positions échelonnées en profondeur. Gerok mit dix jours à enlever les avant-lignes et le versant Ouest du Menczul ; mais les Russes tinrent bon sur les versants Est et Nord.

Au centre, le corps Hofmann, dans un dédale de sommets et de vallées, devait atteindre le Czyrak et redescendre sur Stryj. Les combats sur cette position essentielle ne furent pas moins acharnés. Le 22 mars, Hofmann réussit à atteindre l'arête qui va du Sud-Ouest au sommet Nord ; mais les Russes se retirèrent sur leur position principale du sommet Nord et y restèrent établis.

A la gauche, la 1^{re} division attaquait la croupe Sud et la 3^e division de la Garde attaquait la croupe Nord du Svinin, auxquelles elles étaient accrochées depuis le 11 février. Les positions russes étaient étagées en trois lignes. Le 20 mars, les deux premières lignes et la croupe Sud furent enlevées ; mais dans la troisième les Allemands trouvèrent des renforts russes qui les rejetèrent dans leurs lignes.

Le rôle du groupement Szurmay, pendant le mois de mars, fut de se maintenir au col d'Uszok et de couvrir le flanc droit de Boehm-Ermolli. La droite de Szurmay était en liaison à Zelenie avec Linsingen ; son centre et sa gauche étaient dans une situation plus difficile ; attaqués du Nord, ils pouvaient être coupés de la route qui suit le col et acculés à l'épaule septentrional. Pendant ce temps, l'aile droite était pareillement attaquée entre Zadzielsko et Vysoko. Si la manœuvre réussissait, le groupement Szurmay risquait d'être ouvert en deux.

L'aile gauche, attaquée à Iablonka, fut repoussée sur Tarnava et Sokoliki, l'ennemi cherchant à la rejeter dans la vallée du San. Enfin, le 14 mars, les Russes lancèrent l'attaque générale contre le col d'Uszok. Le 18 mars, les Russes approchaient à gauche du flanc Nord du col. L'aile droite était moins menacée, les Russes étant arrêtés dans la région Zadzielska-Vysovo. Enfin, au centre, les Hongrois réussirent à se maintenir à 5 kilomètres au Nord et à l'Est du col, à Iavorov et à Sianki, d'où ils repoussèrent tous les assauts frontaux.

Le 22 mars, la ligne de défense de Szurmay courait au Nord

(1) Général von Cramon, *Quatre ans...*, tr. fr., p. 24.

des hauteurs de Zubovice à Pliska. Mais cette ligne devint intenable quand, sur sa gauche, les Russes, ayant percé entre Meso Laborec et Vetlina, rejetèrent la II^e armée dans les vallées hongroises. Que s'était-il passé de ce côté?

L'armée de Boehm-Ermolli avait été engagée en février entre Vetlina et Lupkov. Les Russes avaient été rejetés des crêtes des Beskides orientales sur les vallées de la Solinka et de l'Ostavica, mais ils se maintenaient à l'Est de Lupkov. La jonction entre Boehm-Ermolli et Boroëvic se faisait au Sud-Ouest de Lupkov. L'armée Boroëvic, à qui l'entrée en ligne de Boehm-Ermolli avait permis de se resserrer, tenait le front entre la Laborcza et la Ropa, dans la vallée de l'Ondawa avec le XVII^e corps, sur les collines de Zboro avec le III^e.

Des deux côtés on se préparait à attaquer, dès que le temps le permettrait. Du côté autrichien, la II^e armée poussant sur Baligrod devait dégager le col de Lupkov par une attaque de flanc. La III^e armée, attaquant à Zboro et appuyée par l'aile droite de la IV^e, devait pénétrer dans le bassin de Krosno. Ainsi la poche que les Russes faisaient sur la Laborcza et sur l'Ondava, attaquée concentriquement aux deux flancs, serait réduite, et la brèche serait ouverte en direction de Sanok et de Przemysl, qu'il s'agissait de dégager.

Mais le mouvement se heurta à l'offensive que le général Ivanov avait de son côté préparée pour forcer définitivement les portes de la Hongrie et s'ouvrir le chemin de Pest. Le 4 mars, les Russes attaquèrent violemment la II^e armée à Baligrod. Boehm-Ermolli riposta en attaquant par sa gauche les hauteurs qui dominent la Laborcza. Mais, à partir du 12, il se vit réduit à la défensive. Il fut rejeté de position en position sur la ligne des crêtes de Vetlina à Lupkov, tandis que Boroëvic, à sa gauche, se défendait entre Lupkov et Koniczna.

Le commandement autrichien essaya de dégager les Carpathes par une attaque de flanc, exécutée par la IV^e armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand. Celui-ci reçut l'ordre d'attaquer entre Uskie-Ruskie et Gorlice, et de se porter sur la ligne Iaslo-Krosno, dans le dos des Russes occupés sur les Carpathes. L'attaque eut lieu le 8 mars. Conduite avec des forces insuffisantes, elle échoua, et le 15 elle pouvait être considérée comme finie.

IV. La chute de Przemysl. — Dès lors, tout espoir de dégager Przemysl était perdu. La forteresse était abandonnée à elle-même depuis le 8 novembre 1914, sous les ordres du général Kusmanek. Elle avait été investie d'abord par deux divisions de l'armée Dimitriev, puis par la 11^e armée Schuvalov arrivant en réserve stratégique. Dès le 15 novembre, les Russes enveloppaient la place à une dizaine de kilomètres. Vers l'Est, ils étaient à la hauteur de Medyka, au Sud-Est à Hussakov, au Sud à Nizackovica, au Sud-Ouest à Olszany, au Nord-Ouest à Rokitnica, au Nord à Sosnica. Schuvalov bombardait les ouvrages extérieurs, mais sans chercher à avancer ses tranchées, ni à creuser des sapes souterraines. La faim travaillait pour lui.

Le général Kusmanek avait dans la 13^e division de honved et la 85^e brigade de landwehr de bonnes troupes de sortie. Pendant la

bataille de Limanova, il agit si vigoureusement que Schuvalov ne put pas envoyer de renforts à Dimitriev. Mais les lignes ayant cristallisé sur le front des Quatre-Rivières, la place ne put être secourue. En janvier, la misère commença à se faire sentir. L'offensive de Boroëvic et de Linsingen sur les cols des Carpathes dans ce mois ranima les espérances de Kusmanek. Mais cet espoir fut à son tour déçu. La place était si affaiblie que l'assiégeant put envoyer des divisions renforcer le front à Skola et à Turka. Cependant, la garnison épuisée tenait toujours. En mars, Schuvalov, impatient, ayant attaqué l'ouvrage de Pod-Mazurani, en fut chassé par une contre-attaque de troupes fiévreuses et affamées. Ce fut le dernier succès de la défense. Kusmanek fit savoir au grand quartier que la faim allait le forcer à capituler. C'est alors que les II^e, III^e et IV^e armées tentèrent l'offensive de mars. Quand cette offensive eut échoué, la situation devint désespérée. Du moins, Kusmanek ne voulut pas se rendre sans combattre. Le 14, tous les canons de la place ouvrirent le feu ; le 18, la garnison, qui était réduite à des quarts de ration et dont les rangs étaient fort éclaircis, alla en chantant à l'assaut des lignes russes. Les officiers, les généraux menaient l'attaque à pied. Les hommes tombaient d'épuisement avant d'atteindre les lignes ennemies. Le combat qui eut lieu entre Kezyveza et Medyka dura trois heures. Un cinquième des effectifs autrichiens resta par terre. Le reste se replia, talonné par les Russes, qui donnèrent l'assaut. Kusmanek manda à l'empereur l'issue malheureuse du combat, fit sauter les ouvrages, les ponts, l'arsenal et reçut l'assaillant avec le fusil et la baïonnette. Trois fois, les Russes furent rejetés dans des combats corps à corps. Les ouvrages extérieurs tinrent jusqu'au 22 mars ; la nuit suivante, les troupes furent ramenées dans l'enceinte de la ville. A 4 heures du matin, les derniers défenseurs étaient sortis des forts. Les pionniers mirent alors le feu aux mèches. Le fort du Nord, le Dunkoviczki, sauta le premier, un peu après 5 heures ; toute la couronne des ouvrages explosa ensuite ; les grosses pièces chargées d'écrasite et bourrées de sable, les parcs, les caissons volèrent dans les airs. Le tonnerre des explosions retentit dans toute la Galicie et alla apprendre aux armées la fin de Przemysl. Kusmanek avait dédaigné de négocier. Il avait fait savoir à Schuvalov que, réduit par la faim, il s'en remettait à la générosité de son adversaire : 44.000 combattants, 28.000 malades, 45.000 non-combattants tombèrent aux mains des vainqueurs (1).

V. *La bataille de Pâques.* — Aussitôt après la chute de Przemysl, les deux corps de Schuvalov, devenus disponibles, furent envoyés vers les Carpathes où la lutte continuait sous la forme d'une bataille de montagne, les Russes étant chaque jour plus près de rompre les lignes ennemies et la route de Pest étant déjà ouverte jusqu'à Homonna. Le 28^e corps fut donné à Brousilov, le 29^e à Radko Dimitriev.

(1) D'après Danilov, « au moment de la capitulation, la garnison comptait dans ses rangs neuf généraux... 2.500 officiers et près de 120.000 hommes. Avec la garnison, plus de 900 canons tombèrent entre nos mains. » *Les armées russes pendant la grande guerre*, p. 385.

Pour faire face au danger qui avançait par Dukla et par Lupkov, Conrad n'avait plus de réserves. Toutes les forces étaient en ligne entre le Pruth et la Nida. On n'avait pu laisser que de faibles éléments devant l'armée serbe rééquipée, dont on n'envisageait pas une offensive sans appréhension. Il n'y avait personne en Transylvanie, quelque inquiétude qu'inspirât la Roumanie, et tandis que des négociations difficiles se poursuivaient avec l'Italie qui rassemblait déjà ses troupes dans les camps de la Vénétie, l'Autriche ne pouvait rien faire de plus sur ce théâtre que de barrer quelques routes et quelques défilés des Alpes. A Vienne on sentait le sol trembler.

Vers le 20 mars, la situation était la suivante : à l'aile droite, les Russes avaient amené des renforts et ils attaquaient le front de Czernovitz pour y fixer le gros des forces de Pflanzer-Baltin. Plus à l'Ouest, Lechitsky attaquait entre Zaleszczyki et Ottynia, cherchant à s'ouvrir un chemin par Obertyn et à crever la ligne autrichienne entre Czernovitz et le col de Iablonica.

Le front de Czernovitz était défendu par le corps franc de Papp, qui tenait désespérément les têtes de pont du Pruth. Le 21 mars il rejeta les Russes sur Sadagora, qu'il prit le 23, mais les Russes repassèrent à l'attaque le 26. Devant Lechitzky, le feld-maréchal lieutenant Kalser tenait difficilement. Un raid brillant de cavalerie, qui passa le fleuve vers Horodenca et vint tomber dans le dos des Russes à Zegavi, le soulagea un instant. Pendant ce temps, le général von Marschall avec deux divisions de cavalerie, était accouru pour étayer le front. Dans une série de combats sanglants, il réussit à contenir les Russes sur le front Zaleszczyki-Obertyn. Sur le front de Czernovitz, les Russes, revenant à l'attaque le 26, furent battus à Czernavka, et Czernovitz fut dégagée. Le péril d'enveloppement de l'aile droite autrichienne était conjuré.

Dans le même moment, la lutte continuait avec vigueur sur le front de l'armée Linsingen et du groupe Szurmay. Mais c'était surtout à l'Ouest, sur le front de la II^e et de la III^e armée, entre Vetlina et Zboro, que se développait l'attaque décisive.

Le 20 mars, Boehm-Ermolli et Boroevic furent attaqués avec fureur, le choc principal étant dirigé contre l'aile gauche de Boehm-Ermolli et l'aile droite de Boroevic. Bientôt celle-ci se trouva dans le plus grave péril. Le XVII^e corps était au point de se rompre. Sa 88^e division perdait la Czerna-Hora et devait se replier, sévèrement pressée, sur la Latovicza et les hauteurs de Falsoeczernya. A droite, elle perdait contact avec la 1^{re} brigade de landsturm qui se maintenait péniblement vers Molnarvazasa et Banyavoelzy. Le trou était enfin bouché par la 4^e division de cavalerie combattant à pied. Mais, à gauche, dans la vallée de l'Ondava, la 22^e division de tirailleurs pliait devant les Sibériens, se retirait sur les hauteurs de Spanely Vrh et, attaquée par de nouvelles forces, perdait ces hauteurs le soir. Elle découvrait ainsi les Styriens établis à Alsopogony qui étaient aussitôt attaqués à revers. Sur un front de 20 kilomètres, les Russes avançaient.

Battu à son aile droite, Boroevic amena de ce côté tout ce qu'il avait de disponible à sa gauche, les réserves de la 28^e division

et un régiment de la 26^e, mais sans pouvoir reprendre les positions perdues.

Le 23, sa gauche fut à son tour attaquée en direction de Zboro. La position d'Alsopogony, fut assaillie nuit et jour, le Kastelivrh abordé, l'assaut sur la position de Konieczna préparé par l'artillerie lourde. Ainsi, cette fois, l'attaque russe menaçait de séparer la III^e armée de la IV^e. L'archiduc Joseph-Ferdinand, qui commandait celle-ci, intervint et envoya à Zboro une brigade de la 8^e division pour soutenir la 28^e qui avait dû céder Konieczna. Pour agir de ce côté, il dut dégarnir son front sur le Dunajec et sur la Ropa. En face de lui, son adversaire, le général Radko Dimitriev, en faisait autant, envoyait des renforts sur Konieczna, et garnissait les tranchées ainsi dégarnies avec opolchtchenie qui revenait du siège de Przemysl.

Pendant ce temps, l'aile droite de Boroevic était de plus en plus pressée. Le X^e corps, qui en formait l'extrémité, reculait dans la vallée de la Laborcza sur Heygeszaba et sur Virava; et il se retranchait dans cette position pour tâcher d'empêcher les Russes de passer derrière l'aile gauche de Boehm-Ermolli.

L'armée de celui-ci se trouvait en effet dans la situation la plus dangereuse, sur la crête des Carpathes, à cheval sur la route de Baligrod à Lisko, dans une position très exposée, où elle risquait d'être tournée sur les deux flancs. Dès le 20 mars, elle était assaillie si rudement que l'aile droite devait se reformer en arrière; le centre était à son tour enfoncé le 27. Cependant, les Autrichiens purent se maintenir sur l'arête de la chaîne. A l'Est, ils conservèrent les liaisons avec Szurmay qui tenait le col d'Uszok. A l'Ouest, l'aile gauche de Boehm-Ermolli ne reculait que pas à pas et se liait à gauche au X^e corps de Boroevic pour repousser les furieux assauts des Russes à Virava.

La lutte n'était plus qu'un effort désespéré pour barrer aux Russes les vallées de l'Ondava et de la Laborcza. Le 25 mars, la résistance des Autrichiens commença à faiblir, et le front menaçait de se rompre entre Zboro et Virava. Le 27, une contre-attaque désespérée de régiments alpins conduits par le feld-maréchal lieutenant Fabini et le major général Hanstein sur les collines couvertes de glaces et de neige de la Iavorzynka et de la Regetovka échoua devant les fils de fer hâtivement tendus par les Russes. Le 28, Fabini ramena ses troupes sur la rive Ouest de la Regetovka. En même temps, les cavaliers de Berndt et les débris de la 1^{re} brigade de landsturm se repliaient de l'Ondava sur la Topoly, pour faire front encore une fois à Kurina. Enfin, à droite de la II^e armée, le corps de Szurmay lui-même commençait à vaciller. On touchait à la catastrophe.

Le Quartier général de Teschen ordonna alors à Linsingen qui commandait l'armée du Sud de se borner à la défensive sur le Menczul et sur le Czyrak, et d'étendre sa gauche vers le Nord, à partir du Svinin, pour appuyer Szurmay qui passa le 2 avril sous son commandement. L'armée Linsingen se trouva donc ainsi disposée : à droite Gerok, qui avait lui-même sa droite au Sud de la cluse de Swica, sa gauche au Czyrak; puis Hofmann, qui couvrait le col des Beskides et la route de Munkacz; puis Bothmer

avec un corps formé de la 1^{re} division et de la 3^e de la Garde, entre l'Orava et le Zavadka, et qui avec ces troupes d'élite, ne voulant pas renoncer à l'offensive, préparait malgré tout un suprême assaut contre le Svinin; enfin Szurmay, qui couvrait désespérément le col d'Uzok et étendait sa gauche pour donner la main à la II^e armée vers Vetlina.

Cependant, les coups de bélier des armées d'Ivanov continuaient sur la II^e et la III^e armée. Dans cette détresse, il fallut bien que le commandement allemand vint au secours des Autrichiens. Le général von Falkenhayn mit à la disposition de l'archiduc Frédéric un nouveau groupement rapidement rassemblé. Ce fut un corps à trois divisions, la 4^e fournie par l'armée du Sud, la 25^e de réserve venant de la Sucha et la 35^e de réserve qui avait combattu sur la Pilica. Commandé par le général von der Marwitz, ce corps, dit le 28 mars corps des Beskides, fut inséré entre la II^e armée et la III^e armée, dont il fit partie. C'est là en effet que le péril était le pire. Le X^e corps autrichien, chassé des hauteurs de Virava, se retenait difficilement sur les pentes descendantes. La 21^e division de landwehr se repliait sur l'Olyka.

Les divisions allemandes entrèrent dans les vallées des Carpathes le 27 mars. Il était temps. Le 28 mars, les Russes, par les deux rives de la Laborcza et de l'Ondava, attaquèrent. Le recul de la II^e armée leur avait permis de prélever sans crainte des forces à jeter dans la vallée de la Laborcza : c'étaient les 81^e et 82^e divisions de réserve, venant du siège de Przemysl. Elles attaquaient les hauteurs au Sud de Mesolaborec, où les 2^e et 24^e divisions de Boroëvic, réduites à 2.000 fusils, faisaient encore une défense de 30 heures, pour laisser aux Allemands le temps d'intervenir. A droite au XIX^e corps, à gauche au VII^e, la situation était aussi critique. Des combats désespérés se livraient depuis la gauche de Boroëvic vers Bartfeld jusqu'au delà de la droite de Boehm-Ermolli, au corps Szurmay, devant le col d'Uzok. Le 1^{er} avril, les Russes donnèrent sur tout le front l'assaut définitif. Le 2, tout semblait perdu. Devant Boroëvic, les Russes poussaient sur Stropko, dans la vallée de l'Olyka, dans celle de la Laborcza. Le X^e corps brûlait ses dernières cartouches. A l'Est, Boehm-Ermolli avait été chassé de la crête des Carpathes, et il redescendait le versant Sud, sur Balintpuszta et Heggeszaba, sans réussir à se décrocher.

Marwitz envoya en toute hâte dans cette direction la 25^e division de réserve pour essayer de recueillir la retraite autrichienne sur la ligne Balintpuszta-Heggeszaba, tandis que la 35^e se dirigeait sur Homonna pour étayer Boroëvic, et que la 4^e se rassemblait à Oermezoë et Varena. C'étaient les premiers jours de printemps. Le soleil réchauffait les vallées où l'herbe verdoyante apparaissait. Mais les pentes étaient encore glacées, les chemins défoncés par le dégel rendaient difficile la marche des colonnes. Les Russes qui maintenant tenaient les crêtes entre Sztropko et Vetlina dirigeaient de là des feux à longue distance sur tous les itinéraires des Austro-Allemands.

La 25^e division de réserve arriva à Izbugyabela le vendredi saint 3 avril au soir. Les Russes victorieux descendaient dans les vallées de la Ciraka, de la Virava, de la Vilsava, de la Laborcza.

Ils avaient pris au Sud de Mesoloborec tout le massif de la Kobila. Le X^e corps avait été rejeté jusque sur Izbugyabela, devant Homonna, et s'était retranché sur les pentes de Trostyanski. La 25^e division de réserve prit place à sa droite et, le samedi saint au matin, attaqua les hauteurs 584 et 600. La première fut prise, la seconde cernée. Les Russes suspendirent leurs attaques et préparèrent la défense des hauteurs. Cependant, la 35^e division de réserve prenait place à son tour au centre de la ligne dans la vallée de la Laborcza. Le soir de Pâques, l'aile droite de Marwitz était au Sud de Virava sur les premières pentes de la Kobila et de la Iavirska; son centre était devant Felsoeczebzny et sur la colline 462; sa gauche, dans la vallée de la Laborcza et sur les hauteurs de la rive droite, se préparait à son tour à attaquer.

Les Russes, à la vigueur de l'attaque, crurent avoir affaire à toute une armée. Ils se retranchèrent en hâte sur les hauteurs de Vilay et de Virava, tandis qu'ils cherchaient la décision dans les vallées de l'Ondava et de la Regetovka. Le VII^e corps autrichien qui couvrait Zboro était à peine en état de se défendre. Malgré l'intervention du corps Marwitz, la situation restait dangereuse. Ce corps même, si les Russes enfonçaient la ligne à Stropko, pouvait être enveloppé et contraint de se battre à fronts renversés. Marwitz pensa que le meilleur moyen était d'attaquer lui-même, tant que le VII^e corps tenait. Par ces beaux jours, les cimes de la Kobila et de la Iavirska se découpaient sur le ciel bleu. Il les attaqua le lundi de Pâques. L'action commença par une préparation d'artillerie comme ces montagnes n'en avaient pas encore entendue. A midi, l'infanterie donna l'assaut; à mi-hauteur, les feux croisés des mitrailleuses russes l'arrêtèrent. Les réserves russes paraissent sur la crête et descendent pour achever le succès par une contre-attaque. Mais l'artillerie allemande, dont une partie a suivi l'infanterie et a été hissée sur les hauteurs, écrase à son tour cette contre-attaque. Enfin, un dernier assaut donne la Iavirska aux Allemands. La Kobila est prise ensuite. Les Russes tiennent toujours sur la rive droite les hauteurs mouvementées de Felsoeczebzny. Les déloger sera l'affaire de la 4^e division qui n'a pas encore donné. Les Poméraniens marchent dans la nuit du 4 au 5 pour atteindre les positions de combat; le 5 au matin, ils avancent en deux colonnes entre l'Olyka et la Laborcza et se déploient. Les Russes sont retranchés sur les collines 462 et 468; plus en arrière, la crête dominante 480 est fortement occupée. Le 5 avril, 462 est pris, le lendemain, 468, le surlendemain, le versant Sud de 480; mais une coupure profonde arrête l'attaque avant le sommet, où les Russes se maintinrent.

La conquête de ces hauteurs, en établissant solidement le corps Marwitz sur la Laborcza et en rassurant Boroevic pour sa droite, permit à ce général de dégarnir cette aile et de renforcer d'autant sa gauche, qui faisait front devant l'armée Dimitriev.

Pendant ce temps, plus à l'Est, à l'armée Linsingen, la 3^e division de la Garde allemande et la 1^{re} division assiégeaient étroitement les Russes sur le Svinin. Pour se donner de l'air, les Russes attaquèrent le 9 au matin les tranchées de la Garde sur le sommet occidental de la montagne. Ils franchirent la première ligne et pénétrèrent dans la seconde. Bothmer riposta en lançant la 1^{re} division

sur le sommet oriental. Les défenseurs, dont toute l'attention se portait sur le sommet occidental, furent surpris, mais se défendirent énergiquement. Dans la neige fondue, sur la montagne dévastée, dans les entonnoirs, les Prussiens chargeaient vague après vague, sous le feu des mitrailleuses russes et sous les grenades. A 9 heures, l'assaut atteignit les derniers retranchements élevés sur le sommet, et, à 10 heures, ce sommet lui-même (cote 943) était pris, les Russes étaient refoulés sur Koziowa. Cet événement rendait très difficile la position des défenseurs du sommet occidental (cote 1001), qui, attaqués de front et débordés à gauche, furent rejetés sur Rykov. Le Svinin était pris.

Le général Linsingen en profita pour ordonner l'attaque générale. Le corps Gerok attaqua le Czirek, le corps Hofmann l'Ostry; la 1^{re} division se tourna contre la ligne Ostry-Koziowa-Mazura, la 3^e de la Garde avança sur Madraez, où la 38^e division de Szurmay lui tendait la main.

L'attaque principale était celle de Hofmann sur l'Ostry. Il tombait une pluie mêlée de neige. La montagne, invisible dans les nuages, était défendue par des régiments de tirailleurs finlandais, bien retranchés, qui avaient mission de tenir jusqu'au bout, et qui tinrent sous les feux croisés des batteries autrichiennes et allemandes. Mais Hofmann, avançant sa gauche par la vallée de l'Orava, réussit à atteindre le versant Nord-Ouest de la montagne. Par une série d'assauts, il se porte sur les ensellures qui relient les sommets. Enfin, le 24 avril, les honveds de Hofmann et les Allemands de l'aile droite de Bothmer, qui les appuient, enlèvent la cote 1026, qui est la clé même du système défensif. Le lendemain, les contre-attaques que les Russes dirigent de Tuckla sont repoussées. Ivanov, qui craint pour Stryj, envoie des renforts. Pendant cinq jours, les Russes essaient en vain de reconquérir la montagne. Enfin, l'Ostry, comme le Svinin, reste aux mains de Linsingen.

D'autres attaques qu'Ivanov pousse ici et là pendant ces derniers jours ne réussissent pas mieux. Le 21 et le 22, il essaie de déloger les Hongrois de Szurmay au col d'Uszok, et il est repoussé. Il essaie de pénétrer par Nagypslany dans la vallée de la Cziroka, sur le flanc droit du corps Marwitz et il échoue. Il est lui-même attaqué et culbuté sur la Regetovka. Le 25 avril, il est réduit à la défensive sur tout le front. Et pendant ce temps, l'Etat-Major allemand monte la grande attaque qui va changer toute la face de la guerre sur le théâtre oriental.

Les combats des Carpathes auraient, dit-on, coûté aux Russes 500.000 hommes.

VI. La bataille de Prusse orientale. — Revenons maintenant à la région Nord du théâtre oriental, où nous avons vu que la Prusse restait occupée par les Russes, jusqu'à la ligne des lacs.

L'ordre de bataille du côté allemand était le suivant. A la fin de novembre 1914, la VIII^e armée von Below avait pris position sur les lacs de Mazurie, sa droite vers Ortelsburg, sa gauche sur l'Angerapp, s'étendant vers Gumbinnen et Tilsit. Cette longue ligne était tenue par 100.000 hommes environ, principalement de landwehr et de landsturm. Ils avaient devant eux la 10^e armée russe

du général Sievers, 15 divisions contre 8, sur un front de 170 kilomètres. Sievers ne pensait pas que son armée eût la force ni les moyens d'avancer autrement qu'à la sape et à la mine.

Plus loin vers le Sud-Ouest, la frontière méridionale de la Prusse était défendue par les troupes garde-frontières sur la ligne Plock-Graievo. Ces troupes, fortes de 2 divisions, avaient devant elles les 4 divisions russes de la région de Novo-Georgievsk.

Dans l'arc de la Vistule, le front s'était fixé, comme nous l'avons vu, au milieu de décembre, sur la ligne des Quatre-Rivières. Il était tenu par la IX^e armée, le groupement Woysch, la II^e armée autrichienne, enfin par la I^e armée autrichienne.

Devant ces forces épuisées par une longue lutte, les Russes avaient en janvier, de la Vistule à la Pilica, les 1^{re}, 2^e et 5^e armées, du groupe Nord-Ouest soit 33 divisions et demie contre 25, — et au Sud de la Pilica, les 4^e et 9^e armées du groupe Sud-Ouest 17 divisions et demie contre 17.

On savait de plus que les Russes préparaient une 12^e armée au Nord de la Vistule, à mi-chemin entre Modlin et Thorn, pour passer eux-mêmes à l'attaque (1). Par une de ces fuites trop fréquentes sur le front oriental, le plan russe était connu des Allemands. Ce plan était, croyaient-ils, d'enfoncer l'aile Nord de la VIII^e armée, entre le Niemen et la route Gumbinnen-Insterburg, de prendre cette armée à revers et de la rejeter sur la Vistule. D'autres troupes, avec une forte proportion de cavalerie, forceraient le barrage sur la frontière méridionale de Prusse, entre Mlava et la Vistule. Enfin, conjuguée avec cette attaque, une grande offensive aurait lieu dans les Carpathes. Le général Danilof nie l'existence de ce plan « gigantesque ». Mais il avait lui-même proposé une attaque en Prusse orientale, en direction de Soldau-Ortelsburg. Ce plan, discuté vers le 17 janvier, avait été adopté par le Grand-Duc, et la 12^e armée formée, sous les ordres du général Ploehve, pour le réaliser.

Pour parer ce coup, on mit à la disposition de Hindenburg une masse de quatre corps. Trois de ces corps, le XXXVIII^e, le XXXIX^e et le XL^e étaient la formation nouvelle. Le XXI^e était de recrutement alsacien-lorrain et on le déportait pour cette raison sur le front oriental. A la fin de janvier et au début de février, ces troupes roulaient sur les ponts de la Vistule pour être débarquées derrière la VIII^e armée. Le plan du maréchal de Hindenburg était de refaire Tannenberg et d'envelopper la 10^e armée russe par les deux ailes, tandis qu'une attaque au centre la fixerait.

Les XXI^e, XXXVIII^e et XXXIX^e corps devaient se concentrer derrière l'aile gauche de l'armée et former la branche Nord de la tenaille. Elle marcherait en direction Tilsit-Kalvarya ; le XL^e corps du général Litzmann débarquerait au contraire derrière l'aile droite avec la 2^e division d'infanterie et la 4^e de cavalerie ; elle formerait la branche Sud, déboucherait entre le lac Spirding et la frontière et marcherait sur Raigrod et Augustovo. Toute l'armée Sievers serait ainsi rejetée dans les bois d'Augustovo où elle serait enveloppée. Les troupes allemandes anciennes et nouvelles for-

(1) Von Redern. *Die Winterschlacht im Masuren* dans *Der grosse Krieg in Einzeldarstellungen*, Oldenburg, 1918, in-8, p. 10.

maient une masse de 250.000 hommes qui fut subdivisée en deux armées : la VIII^e von Below au Sud et la X^e au Nord, celle-ci sous le commandement du général von Eichhorn. La limite des deux armées était la voie ferrée Eydkunnen-Koenigsberg.

Dans la pensée du commandement allemand, tandis qu'on détruirait ainsi l'armée Sievers, il fallait être parfaitement assuré, sur l'aile droite, de la frontière Sud de la Prusse. Le mieux était d'avancer de la ligne Vloclavek-Johannisburg vers la Narev et, plus loin sur le Bobr, d'attaquer Ossoviec. Pour cette opération sur la Narev, la IV^e armée envoya le XX^e corps qui arriva au début de février et fut placé au Sud-Est d'Ortelsburg. Puis arrivèrent le I^{er} corps de réserve, la 6^e division de cavalerie à Willenberg, la 3^e division d'infanterie à Neidenburg, et la 1^{re} division de réserve de la Garde à Soldau. Ces forces furent constituées le 9 février en un groupement, sous les ordres du général von Marwitz.

Pour détourner l'attention des Russes de l'opération qui se préparait et fixer leurs forces dans la boucle de la Vistule, la IX^e armée attaqua le 31 janvier devant le front de Varsovie à Bolimov. Elle avait reçu pour cette offensive 10.000 obus toxiques, mais le froid empêcha l'effet des gaz, et l'attaque, malgré de lourds sacrifices, ne réussit pas. Mais elle fit grande impression sur les Russes; il ne fut bruit dans la presse que de la folie des Allemands et de ces attaques massives par lesquelles ils voulaient emporter Varsovie à tout prix. C'était précisément l'opinion que voulait répandre Hindenburg.

Pendant ce temps, la concentration des quatre corps se poursuivait en Prusse orientale; elle était terminée le 6 février.

Le 5, Hindenburg, qui s'était transporté de Posen à Insternburg, donna l'ordre d'attaquer. La VIII^e armée devait le 7 avancer son aile droite sur la ligne Kolno-Johannisburg. La X^e armée devait attaquer le 8 avec trois corps, sa droite sur Kussau, sa gauche dessinant un large enveloppement le long du Memel ou même au Nord.

Les Russes ne soupçonnaient encore rien de ce groupement de forces, ni de l'orage qui s'amoncelait sur eux. Ils furent complètement surpris quand, le 7, le XL^e corps renforcé déboucha de la forêt de Johannisburg, qui l'avait caché jusque-là.

Depuis le 4 ou le 5, régnait une tempête de neige d'une violence extraordinaire. Des amoncellements à hauteur d'homme alternaient avec des étendues dénudées couvertes de verglas. Les routes et les voies ferrées disparaissaient et il était extrêmement pénible d'avancer ailleurs que sur les routes. Les têtes de colonne se frayaient péniblement un chemin; les voitures restaient empêtrées, les colonnes s'immobilisaient et s'allongeaient; les fantassins se glissaient le long des voitures pour rattraper les camarades qui les précédaient; les canons et les caissons étaient traînés par dix et douze chevaux. « Peu à peu, écrit Ludendorff, les routes de marche furent couvertes d'interminables défilés : lignes de fantassins coupées de pièces d'artillerie en petit nombre et de caissons en plus petit nombre encore. La nuit, ou pour le combat, les colonnes se tassaient quelque peu. Après quelques jours, le temps changea. Les chemins se défoncèrent; le terrain à côté des chemins restait gelé, mais l'eau apparaissait dans les fonds et dans les marais. Par bonheur, notre large

enveloppement nous permit de trouver des vivres dans les fourgons ennemis; sinon, tout le mouvement eût été arrêté faute de ravitaillement. »

A l'aile droite allemande, le général Litzmann devait d'abord forcer de la ligne de la Pisseck à Johannsburg et au Sud. Mais la marche dans les bois et les marais était difficile. Les Russes se défendaient âprement. A la gauche du XL^e corps, la 2^e division enleva le village de Snopken, mais sans pouvoir atteindre Johannsburg. Au centre, la 80^e division arriva le soir à la Pisseck et força dans la nuit le passage à Wrobeln. A droite, la 79^e division atteignit au crépuscule les fonds de Gehsen, à l'Ouest de la rivière, sans pouvoir tenter le passage. Certains éléments du XL^e corps avaient fourni une marche de 40 kilomètres.

Il ne semble pas que les Russes se soient rendu compte, le 7, de l'importance de l'action qui s'engageait. Peut-être le calme qui régnait encore sur le reste du front les trompa-t-il. Peut-être ne croyaient-ils pas possible une opération de grand style dans ce pays où aucun camion ne pouvait rouler, où les chemins étaient ensevelis sous la neige. Le 8, la 79^e division, formant la droite de Litzmann, passait à son tour, et repoussait une riposte des Russes, venant de Kolno, dans son flanc droit. La 80^e division au centre se porta à l'aide de la 2^e, qui attaquait Johannsburg. La ville fut prise avec 3.000 prisonniers. Le premier obstacle ainsi franchi, le XL^e corps se porta sur Lyck.

Pendant ce temps, l'armée Eichhorn débouchait de la ligne Insterburg-Tilsit et refoulait la droite russe vers le Sud-Est. Après avoir résisté dans la forêt de Schorel, les Russes furent rejetés au delà de la ligne Stallupoenen-Vladislavov entre Rominten et la Szeszuppa. Le 10, le XXI^e corps formant la gauche, atteignit la région Eydtkunnen-Wirballen. Quelques éléments de la droite russe réussirent à se retirer sur Kovno; mais le gros de cette aile fut rejeté sur Kalvarja.

Le centre allemand, principalement composé de landwehr et de landsturm, s'ébranla après les ailes et refoula les Russes de position en position entre Marggrabova et la forêt de Rominten. Les Russes se replièrent en direction de Suvalki. Les éléments de droite du centre allemand s'infléchirent alors sur Lyck, pour prendre part aux combats que le groupe Litzmann livrait autour de cette ville. Elle fut prise le 14. Le 3^e corps sibérien, qui avait fait une belle défense, se retira sur Augustovo et de là dans les marais du Bobr.

Le jour où Lyck tombait, la X^e armée arrivait au Nord de la forêt d'Augustovo, sur la ligne Suvalki-Sejny. Les Russes, surpris et pris en flanc, furent refoulés vers le Sud. Pour les envelopper à l'Est d'Augustovo, le général Fritz von Below, commandant le XXI^e corps, poussa son avant-garde dans la forêt; mais elle tomba sur les colonnes russes en retraite et fut prise en partie. Le général von Eichhorn changea alors de manœuvre : il contourna la forêt par le Nord et vint interdire la sortie Est, en s'adossant hardiment aux ouvrages russes de Grodno. La situation des troupes allemandes, attaquées dans le dos par les troupes russes qui débouchaient de Grodno et de front par celles qui essayaient de sortir de la forêt,

était très difficile ; mais elles tinrent bon. Les masses russes de la forêt d'Augustovo se rendirent après une défense désespérée. Les Allemands avaient fait 110.000 prisonniers et pris plusieurs centaines de canons.

VII. Les combats de la Narev. — Le groupe Litzmann passa alors à la X^e armée, tandis que la VIII^e armée conserva la mission d'attaquer Ossoviéc. Le plan allemand était de forcer la ligne Narev-Bohr et d'aller prendre Varsovie par l'Est. Mais Ossoviéc, couvert par les marais, ne put être forcé de front, ni tourné par le haut cours du Bohr dont le 3^e corps sibérien interdisait le passage.

D'autre part, la X^e armée ne pouvait rester disposée comme elle était, avec un flanc exposé aux attaques qui déboucheraient du Niemen. Elle reçut l'ordre de se replier. Elle se redressa donc face à l'Est, retirant son aile droite à l'Est d'Augustovo et de Suvalki, et son aile gauche sur la ligne Kalvarja-Pilvichki.

L'attaque sur la Narev s'était heurtée à une offensive du Grand-Duc, qui ripostait sur ce front à l'offensive allemande de Mazurie. Le 12, la 12^e armée russe forte d'environ cinq corps, se portait sur la ligne Tchekonov-Lomja. De leur côté, les Allemands transportaient des troupes sur la rive droite de la Vistule. La 41^e division du XX^e corps marchait de Johannsburg sur Lomja; la 37^e attaquait la même place par Mychinietz. Elles furent rejointes par la 3^e division de réserve et la 5^e brigade. Au même moment, la Garde russe et le 5^e corps, débouchant de Lomja, attaquaient les Allemands. Les Russes avaient, à la fin de février, sur la ligne Bohr-Narev, à l'Est de l'Orjitsa, la 12^e armée, et à l'Ouest de cette rivière, de Prasznych à Vychograd, la 1^{re} armée Litvinov. Ils commencèrent le 2 mars une offensive générale qui dura tout le mois.

Dans le secteur de Lomja, des combats très durs se livrèrent à partir du 21 février. Au début de mars, la 1^{re} division de landwehr arriva, et le front allemand se trouva assez dense pour ne plus risquer d'être rompu. Le groupement fut mis sous les ordres du général von Scholz.

Plus à l'Ouest, entre la Pissa et l'Orjitsa, la 37^e division d'infanterie, sous les ordres du général von Staals, marchait aussi sur Lomja. Mais elle fut attaquée par le 4^e corps sibérien, débouchant d'Ostrolenka. Il fallut la renforcer avec la 2^e division d'infanterie, la 75^e division de réserve, la 10^e division d'infanterie et la 4^e division de cavalerie de la X^e armée; puis il fallut amener encore la 76^e division de réserve. « Suivant le caractère du terrain, dit Ludendorff, avec ses vastes étendues plates et marécageuses, entrecoupées de langues de terre boisées et couvertes de maigres sapins, les combats se morcelaient en petites actions isolées. Le commandement subalterne surtout était difficile. C'était le corps à corps. » Ces combats durèrent jusqu'en avril. Les Allemands se maintinrent au delà de la frontière.

A l'Ouest de l'Orjitsa, le général von Gallwitz commença, le 22 février, une offensive en direction de Prasznych, avec des éléments du VII^e corps de réserve, le 1^{er} corps de réserve et la 3^e division d'infanterie. Le général von Morgen, commandant le 1^{er} corps de réserve, occupa Prasznych le 24 et dut l'évacuer le 27, pour

se replier vers la frontière. Les Russes, obliquant vers Mlava, attaquèrent jusqu'au 7 mars entre Mlava et Khorjele. Le 8 mars, les Allemands, qui avaient reçu des renforts, passèrent à la contre-offensive et arrivèrent jusqu'au Nord de Prasznych. Les Russes répondirent par de vigoureuses contre-attaques et la lutte ne diminua d'intensité qu'à la fin de mars. Au commencement d'avril, le calme se rétablit sur le front Sud de la Prusse orientale.

Le calme correspondait à une nouvelle orientation des plans de la Stavka russe. Dès le 19 mars, le chef d'Etat-Major général faisait savoir aux commandants des fronts, que le Grand-Duc jugeait nécessaire de passer à la défensive sur tout le front Nord-Ouest et que l'offensive aurait lieu sur le front Sud-Ouest. Le 26, le commandant du front Nord-Ouest, le général Roussky, fut remplacé par le général Alexeiev.

CHAPITRE XII

La bataille d'Artois

I. Les nouveaux projets d'offensive. — II. Le champ de bataille d'Artois. — III. La bataille du 9 mai. — IV. La bataille du 16 juin. — V. Les attaques britanniques. — VI. Les enseignements de la bataille.

I. Les nouveaux projets d'offensive. — L'opération de Champagne avait donné au commandement français la conviction « qu'une offensive puissante développée sur un large front pouvait réussir si elle était exécutée dans le même temps qu'une ou deux opérations analogues, mais de moindre envergure, organisées sur d'autres points du front ». Ainsi, dès le début, l'Etat-Major de Chantilly avait vu qu'une condition du succès était d'attaquer sur un front aussi large que possible. Mais l'étendue dépendait des moyens dont disposait le commandant en chef. Aussi voyons-nous le front d'attaque s'étendre à mesure que les moyens augmentent. La note du 17 mars indiquait ce progrès.

« Dans l'ensemble, le mois de décembre a été marqué par des opérations de corps d'armée qui nous ont donné des succès partiels. L'arrivée des renforts anglais, l'utilisation sur notre front de nouvelles divisions territoriales, en nous facilitant la constitution de réserves importantes, une première augmentation des fabrications en munitions nous ont permis d'entamer une opération d'armée, qui nous a donné des résultats appréciables. L'apport de nouveaux renforts anglais et surtout des unités en voie de création à l'intérieur, l'extension de la fabrication des munitions jusqu'au chiffre reconnu comme nécessaire dans nos prévisions nous donneront progressivement la possibilité d'entreprendre des actions combinées de plusieurs armées. »

L'idée de Joffre avait toujours été d'entreprendre deux offensives principales, menées l'une par la 4^e armée en Champagne, l'autre par la 10^e en Artois. Ainsi en avait-il ordonné dans son instruction du 8 décembre 1914. L'offensive d'Artois a dû être ajournée. Mais le général en chef n'y a pas renoncé. Le 19 janvier, il prescrit à la 10^e armée de préparer l'attaque, qui sera reprise de concert avec une action de la droite anglaise sur la Bassée. Pour augmenter ses moyens, il convient le 21 avec French que les Britanniques relèveront le 9^e et le 20^e corps français au Nord d'Ypres.

Sur ces entrefaites arrivent en février les mauvaises nouvelles

du front russe. Raison nouvelle pour attaquer. La 10^e armée débouchera d'Arras par sa droite, enlèvera par son centre la crête de Vimy et par sa gauche les hauteurs au Nord de Lens. En même temps, les Britanniques attaqueront la Bassée; puis, par une deuxième action, au Sud d'Ypres, ils dégageront Lille.

French répond qu'il sera prêt à attaquer au début de mars; mais qu'il ne pourra relever le 9^e et le 20^e corps qu'après l'opération. Faute de ces corps, Joffre renonce à l'offensive d'Artois; French exécute seul la sienne, le 10 mars, au Nord de la Bassée, et enlève Neuve-Chapelle. Mais, en raison des pertes et manquant de munitions, il arrête l'affaire. De son côté, le 17 mars, Joffre décide de suspendre la bataille de Champagne. On va reconstituer des réserves et préparer de nouvelles actions d'ensemble.

Le général Foch, qui depuis le 5 janvier commande le groupe provisoire des armées du Nord (G. P. N.) et qui de plus a le titre d'adjoint au commandant en chef, passe à Chantilly les journées du 19 et du 20 mars, et dans un mémoire non daté, mais antérieur au 24, expose ses idées sur la façon de briser les lignes allemandes : action générale de démonstration entreprise sur tout le front, pour fixer l'ennemi; action décisive avec des moyens supérieurs après une forte préparation d'artillerie, sur un front étendu, et dans une direction où, sa résistance brisée, l'ennemi ne pourra pas renouveler son organisation fortifiée, ce qui produira la percée.

L'action générale préliminaire prendrait au Nord la forme d'une offensive des Belges sur Dixmude, de la 2^e armée anglaise au Sud d'Ypres, de la 1^{re} sur la Bassée; — au Sud, les 2^e, 6^e, 5^e 4^e et 3^e armées françaises feraient des attaques partielles. — L'action décisive pourrait être menée au Nord d'Arras, visant la crête de Vimy, d'où toute la région de Douai est tenue sous le canon.

Le 24, Foch envoie à Joffre son plan d'opérations. L'attaque sur la crête de Vimy, déclenchée sur 9 kilomètres entre Carency et Roclincourt, sera dégagée sur les deux flancs, à gauche par une action antérieure de quelques jours, sur N.-D.-de-Lorette et les hauteurs au-dessus de Souchez; à droite par une action simultanée entre Bailleul et Point-du-jour. La préparation d'artillerie poussée à fond, sera pendant les journées qui précéderont l'attaque, un feu lent, méthodique et prolongé de grosses pièces; immédiatement avant l'attaque un tir violent d'artillerie de campagne. Il faut ajouter à la 10^e armée 3 corps dont l'un, destiné à l'exploitation, sera tenu d'abord en deuxième ligne. A ses 124 pièces lourdes, il faut en ajouter 72. En comptant une durée de six jours pour l'attaque du flanc Nord et de dix jours pour l'attaque du flanc Sud et l'attaque principale, on dépensera 91.050 coups lourds, et 600.000 de 75.

Le 29 mars, Joffre s'est entendu avec French; la date de l'offensive est fixée au 1^{er} mai; le 9^e et le 20^e corps seront relevés auparavant. Enfin, le 8 avril, le général d'Urbal, commandant la 8^e armée, arrête son plan, d'après celui de Foch. Les travaux préparatoires qui peuvent être dissimulés à l'ennemi ou qui ne sont pas de nature à le renseigner seront entrepris immédiatement. Au contraire, l'avance à la sape, pour établir des parallèles de départ à 150 ou 200 mètres de l'ennemi, ne sera commencée que dix jours avant l'attaque.

Pendant les semaines qui lui restent, le Grand Quartier multiplie les notes et les instructions. Dans cette guerre de positions, devant ce problème de la rupture des lignes, qui est malgré tout nouveau, on cherche encore la meilleure méthode. Une note du 10 avril aux commandants d'armée rappelle la nécessité de détruire préalablement les défenses ennemies, d'établir l'infanterie à bonne distance d'assaut; d'attaquer sur un front suffisant; de nourrir l'attaque par des renforts, et de l'appuyer par le canon. Donc, organiser pendant la préparation un réseau de boyaux et de places d'armes; pousser en avant les postes de commandement et l'artillerie; disposer des observateurs d'artillerie dans les tranchées; réaliser la liaison entre les deux armes.

Une note du 16 aux commandants d'armée définit le but d'une offensive. Ce n'est pas de conquérir des tranchées, c'est de chasser l'ennemi d'une position et de le battre sans qu'il puisse se rétablir. Les conditions sont : préparation minutieuse à l'aide de plans directeurs, photographies, reconnaissances; front étendu pour l'ensemble, mais front étroit pour chaque unité, qui doit s'articuler en profondeur; lancement de l'attaque seulement après que la préparation a été complète, mais ensuite attaque brusque et violente, poursuivie sans arrêt jusqu'au résultat final par entrée d'unités fraîches.

Le 28 avril, leçons de l'attaque allemande sur les Hauts-de-Meuse : les minenwerfer, employés en masse, détruisent efficacement la première ligne.

Le 2 mai, quatre instructions. La première est sur le développement des liaisons par téléphone : l'expérience en a consacré l'importance, et le service téléphonique de l'artillerie est encore rudimentaire. La seconde prévoit la constitution d'une escadrille par corps d'armée, presque entièrement consacrée au réglage. « L'installation de la télégraphie sans fil à bord des avions a donné une importance capitale à l'observation aérienne en liaison avec l'artillerie. » La troisième instruction règle donc le service téléphonique, et la quatrième l'observation.

Entre temps, une affaire était montée en Woëvre, où elle échouait complètement. Les Allemands, de leur côté, peut-être pour gêner nos desseins, qu'ils soupçonnaient depuis la fin de mars, lançaient devant Ypres, le 22 avril, la première offensive par les gaz, et attaquaient le 24 sur les Hauts-de-Meuse à la tranchée de Calonne.

II. Le champ de bataille d'Artois. — Le terrain choisi pour la nouvelle bataille était la région entre Lens et Arras. Elle est caractérisée, comme on l'a vu, par un accident de terrain formant une longue arête, appelée dans sa partie occidentale la colline de Notre-Dame-de-Lorette et dans sa partie orientale la falaise de Vimy.

La colline de Lorette est une crête, allongée d'Ouest en Est, et qui domine au loin le paysage. Elle culmine à 165 mètres et porte une chapelle. A l'Ouest de la chapelle, un bois est jeté sur cette crête, comme un tapis sur le dos d'un cheval; c'est le bois de Bouvigny. Du côté du Nord, la colline s'abaisse par une pente régulière et assez douce vers le fond de Buval. En regardant de ce côté, on ne voit en contre-bas qu'une énorme agglomération de toits rouges, avec des

cheminées d'usines, des réservoirs d'eau brillant au loin comme des turquoises, çà et là un dos de terrain pelé et de grands cônes couleur de plomb, qui sont des crassiers. C'est la plaine des charbonnages, avec Angres, Liévin et Lens, grandes villes presque confondues. Du côté de l'Est, le regard plonge dans la dépression qui sépare la crête de Lorette de celle de Vimy; une rivière y coule, la Souchez, et le bourg de Souchez la ferme. Du côté du Sud, le paysage change; la colline de Lorette a de ce côté des pentes abruptes et découpées en éperons qui lui donnent la ressemblance d'une patte de lion. Cette patte repose sur un socle, qui porte le village d'Ablain-Saint-Nazaire; ce socle est lui-même terminé du côté du sud par un véritable fossé, où coule la Carency et que flanque en caponnière le village de Carency. Au Sud de ce fossé, le terrain redescend en glacis sur Arras.

Les lignes allemandes étaient à cheval sur l'éperon de Lorette, à l'Ouest de la chapelle. Sur le socle de la colline, elles s'appuyaient à Ablain, dans le fossé extérieur à Carency. De là, elles s'infléchissaient au Sud-Est pour contourner Arras, qui était aux Français. Entre Carency et Arras, elles rencontraient le village de Neuville-Saint-Vaast, long de plus de deux kilomètres. Mais, après Neuville-Saint-Vaast, elles ne trouvaient plus où s'étayer sur ce vaste plateau agricole. Dans cette étendue nue, les Allemands avaient construit sur la route de Lille une véritable place du moment, lacis de tranchées et d'abris de plus d'un kilomètre de côté que les Français appelaient le Labyrinthe. Ainsi, la ligne allemande entre la crête de Lorette et Arras était fixée sur cinq points d'appui : Ablain, Carency, les ouvrages blancs (ouvrage intermédiaire entre Carency et Neuville), Neuville-Saint-Vaast, le Labyrinthe. En somme, cinq bastions reliés par des courtines, la courtine étant généralement formée par trois lignes de tranchées.

La défense allemande était fondée sur les principes suivants. La tranchée de première ligne était occupée par peu d'hommes, mais par beaucoup de mitrailleuses sous casemates disposées de façon à fournir des feux flanquants. Un grand nombre d'abris étaient creusés pour l'infanterie. Les boyaux étaient armés de mitrailleuses, garnis des deux côtés de banquettes de tir et couverts par des réseaux, de telle sorte qu'ils pouvaient se transformer instantanément en tranchées de tir, donnant des feux flanquants en arrière de la ligne et dans l'intervalle des points d'appui. Dans le même esprit, les localités étaient organisées sur toutes leurs faces, ce qui leur permettait de résister, même investies, de maintenir l'ossature de la ligne et de faciliter les contre-attaques. Les voûtes des caves étaient redoublées par du béton; des abris étaient encore creusés dans le sol de ces caves et une circulation souterraine était organisée.

Le front qui allait être attaqué par les Alliés était, comme on l'a vu, celui de la VI^e armée allemande, commandée par le Kronprinz de Bavière. Il avait en ligne, d'Arras jusqu'au Sud de la colline de Lorette, le II^e corps de réserve bavarois. Au Nord de celui-ci s'étendait le XIV^e corps, qui tenait la colline de Lorette par sa gauche, et qui étendait sa droite vers le canal de la Bassée. Au Nord de ce canal, le front était tenu, devant la 1^{re} armée

britannique, par le VII^e corps, renforcé d'une division bavaroise. L'ordre de bataille français était le suivant, de la gauche à la droite : au Nord de Notre-Dame-de-Lorette, le 9^e corps, dont une division attaquerait les hauteurs au Nord de Lens; sur la colline de Lorette, le 21^e corps; au Sud de la colline, le 33^e corps; devant Neuville-Saint-Vaast, le 20^e corps; devant le Labyrinthe, une division du 17^e corps; enfin, tenant le front d'Arras, le 10^e corps.

III. *La bataille du 9 mai.* — L'attaque eut lieu le dimanche 9 mai. Sur le front du 33^e corps commandé par le général Pétain, et qui avait minutieusement préparé l'action, le succès fut foudroyant. Un calme profond avait régné jusqu'à 6 heures du matin. Après une aube brumeuse, il faisait une matinée ensoleillée. A 6 heures, un bombardement formidable commence. Dix-sept fourneaux de mines éclatent, chacun chargé à 300 kilos, et bouleversent les défenses ennemies. A 10 heures, l'artillerie allonge le tir, l'infanterie part, marquant sa progression par des fanions. Derrière les vagues d'assaut, des téléphonistes déroulent leur fil, des mitrailleuses viennent se mettre en place, des sapeurs visitent les ouvrages conquis. Le plan est de masquer les points d'appui et de passer par les intervalles. Tandis qu'à la gauche du corps la 70^e division, ayant enlevé d'un bond trois lignes de tranchées, masque Carency, le centre et la droite (77^e division et division marocaine) traversent d'un élan la position allemande. La 77^e division entre dans le château de Carleul, atteint le cimetière de Souchez, s'empare du Cabaret rouge; des fractions arrivent aux abords de Givenchy. La division marocaine, traversant toutes les tranchées ennemies, arrive une heure et demie après le départ, à 11 h. 30, sur la cote 140. Les hommes ont avancé de 4 kilomètres. La plaine de Douai est devant eux. Des éléments entrent dans Givenchy, arrivent aux lisières de Petit-Vimy. La ligne allemande est percée. « Chez l'ennemi, dit un rapport, le désarroi était manifeste; on rencontrait des résistances locales, mais plus rien d'organisé ne tenait en face de nous. L'artillerie même semblait avoir amené ses avant-trains; le spectacle des coups fusants, très hauts, envoyés au hasard, témoignait de la désorganisation de l'ennemi. »

Seulement, les Français n'ont pas de réserve à proximité. Les réserves d'armée (18^e et 53^e divisions, 2^e corps de cavalerie) ont été placées à 12 kilomètres en arrière. La zone battue étant de 8 kilomètres, on estimait cette distance nécessaire pour leur permettre de manœuvrer et de s'engager sur le point utile. Personne ne pensait à une avance aussi rapide. D'autre part, les pertes sont sévères. Du 9 au 11 mai, la division marocaine aura perdu 155 officiers et 7.053 hommes. Enfin les munitions manquent. A 11 h. 30, l'artillerie du 33^e corps a reçu l'ordre de ne pas dépasser pour la journée 300 coups par pièce. Il ne lui en reste guère que 60 ou 70 à tirer, dont il faut réserver 50 pour les contre-attaques. Faute de troupes fraîches, le succès ne put être ni exploité, ni maintenu. En fin de journée la division marocaine, après avoir soutenu pendant une heure et demie une violente contre-attaque, s'est repliée à la hauteur de la cote 123. La 77^e division a pareillement fléchi, et ne tient plus le soir que le Cabaret rouge et la route de Souchez à Carency.

Le 11, la 70^e division, ayant débordé Carency par l'Est, l'enlève; les défenseurs se replient sur Ablain qui est à son tour enlevé en grande partie dans la nuit. Ce village est extrêmement long. La partie orientale, avec l'église et le cimetière, fut emportée par une nouvelle attaque le 28 et le 29. Sur le front des autres corps, la lutte était très dure. La division du 9^e corps engagée sur Loos subissait de grosses pertes. Le 21^e corps, après un combat très violent, soutenu sur sa droite par les progrès du 33^e, emportait la chapelle de Lorette dans la nuit du 12 au 13. Au 20^e corps, la 39^e division, qui formait la gauche, arrivait brillamment aux premières maisons de Neuville, mais devait s'arrêter devant ce formidable obstacle; la 11^e division, qui formait la droite, avançait sa brigade de gauche d'une profondeur de 3 kilomètres dans l'intervalle entre Neuville et le Labyrinthe, et débordant Neuville par l'Est, arrivait à 300 mètres du cimetière, qui fut pris le 11; mais la brigade de droite était arrêtée par le Labyrinthe, où elle réussissait seulement à prendre pied. Plus au Sud, le 17^e corps échouait devant des réseaux intacts, et le 10^e corps subissait un sanglant échec devant Arras.

Les combats continuèrent. L'objectif était maintenant d'enlever la crête de Vimy, un instant atteinte le 9, et qui barre comme un mur tout l'Est du champ de bataille. Derrière ce mur, il y avait la plaine de Douai, les communications allemandes, la victoire. Mais la crête de Vimy était encore couverte par deux bastions, Neuville-Saint-Vaast, qui résistait toujours et, plus au Nord, le gros bourg de Souchez, au fond de son vallon. Il fallait, avant de donner l'assaut définitif, faire sauter ces positions avancées.

« Les opérations en cours, dit une note du 17 mai, ont pour objet la conquête de ces deux points d'appui, tandis que, sur tout le front d'attaque, une minutieuse préparation est activement poussée. On peut espérer que cette préparation sera complète au moment où tomberont les deux bastions attaqués. Il sera alors possible d'enlever d'un seul élan toute la crête de Vimy et de rompre le front allemand. » On comptait que les deux points d'appui tomberaient « dans une huitaine de jours », c'est-à-dire vers le 25. Il n'en fut pas ainsi. Tout ce qu'on put faire fut d'enlever le 31 la sucrerie qui est à l'Ouest de Souchez.

IV. *La bataille du 16 juin.* — On passa outre, et une action générale fut préparée pour le 16 juin. Elle donna de médiocres résultats. A gauche, on réussit bien à enlever, au pied Nord de Notre-Dame-de-Lorette, le redoutable fond de Buval, le 18. Devant Souchez, au moment où les Français attaquaient, l'artillerie allemande mit un barrage qui arrêta les soutiens. Au Nord du village, les assaillants de la cote 119, isolés, doivent se replier, mais ils se maintiennent sur les pentes Ouest. Au Sud du village, le château de Carleul est pris, mais Souchez, quoique débordé des deux côtés, tient toujours. Dans Neuville, on se bat depuis un mois et l'ilot Ouest seul est en notre pouvoir. Plus à droite, entre Neuville et le Labyrinthe, le 20^e corps, renforcé de la 153^e division, attaque, pour aborder la crête de Vimy entre la Folie et Thélus. Il échoue complètement; un nouvel assaut le lendemain n'est pas plus heureux. Au Labyrinthe, on se bat depuis le 9 mai, derrière des barricades de sacs

à terre. Le 16, l'extrémité Nord qui tenait encore est attaquée, et, le 19, tout le Labyrinthe est aux Français. Enfin, à l'extrême droite du champ de bataille, le 10^e corps renouvelle sans plus de succès son attaque du 9 mai entre Ecurie et Arras. En somme, la bataille du 16 juin est nettement un échec. Après avoir d'abord voulu subdiviser l'opération et enlever en premier lieu Souchez et Neuville et ultérieurement la crête de Vimy, on a tout attaqué à la fois. Aucun des objectifs essentiels n'a été atteint.

V. *Les attaques britanniques.* — De son côté, l'armée britannique avait déclenché, le 9 mai, une attaque sur le front de la 1^{re} armée, de Fromelles au canal de la Bassée, avec le 4^e corps, le 1^{er} corps et le corps indien. Cette attaque ne réussit pas, sauf au 4^e corps, dont la 8^e division emporta la première ligne ennemie; mais ce gain lui-même ne put être maintenu.

Le maréchal French modifia alors son projet primitif et monta une nouvelle attaque sur un front de trois divisions seulement : la 2^e, la 7^e et la division de Meerut. Cette attaque était fortement nourrie en profondeur et appuyée par 400 pièces environ d'artillerie lourde. Elle fut exécutée le 16 mai. La division indienne ne put gagner de terrain, mais la 2^e et la 7^e avaient conquis, le 18, 700 à 800 mètres en profondeur sur un front de 3 kilomètres. Elles furent relevées ce jour-là par la division canadienne et par la division des Highlanders, qui continuèrent l'attaque. La 47^e division s'engagea avec elles le 24 mai. Les gains furent ainsi étendus à un front de près de 7 kilomètres. Le 25 mai, l'action fut arrêtée. Elle a reçu des Anglais le nom de bataille de Festubert.

VI. *Les enseignements de la bataille.* — Dès le 20 mai, une note du Grand Quartier formulait les enseignements de la bataille d'Artois. Le premier et le principal était la nécessité de pousser les réserves en avant le plus possible. Tandis que jusque-là les troupes réservées étaient gardées dans la main du chef, articulées de façon à se porter où besoin serait, voici que la bataille du 9 mai enseigne que cette manœuvre est impossible. Il faut donc que dès le début de l'action le commandement renonce à disposer librement de ses réserves. Il les colle au dos des troupes d'attaque, en dispositif large, sur leurs points d'intervention futurs, et il ne pourra de là que les porter en avant. C'est le premier pas vers la bataille à programme réglé et à déroulement automatique que nous verrons de plus en plus nette à partir de 1916.

Le second enseignement, c'était qu'il fallait encore élargir le front des attaques.

« Il est nécessaire de procéder par attaques simultanées et jointives, sur un grand front, de manière que l'ennemi soit contraint de disperser ses moyens. Toute attaque étroite et détachée de l'ensemble des attaques échoue, ou procure un succès qui ne peut être maintenu; l'ennemi peut en effet concentrer sur elle, grâce à la grande portée des armes, les feux provenant des parties voisines et non attaquées de son front. »

Ce front d'attaque étendu sur lequel les troupes sont disposées dans un ordre dense et profond pour donner à la lutte un caractère

continu d'extrême violence, suppose des forces considérables. On ne devra donc en principe engager une action offensive que si l'on y peut consacrer des effectifs importants. C'est la fin, au moins en théorie, des attaques partielles.

Enfin la note indique la nécessité d'équiper d'avance les fronts offensifs, c'est-à-dire d'aménager le terrain en arrière des tranchées partout où une offensive pourrait être prise. Cet équipement de tout le front n'a été réalisé qu'en 1917.

Dans sa correspondance, le général Joffre revient à plusieurs reprises sur cette idée qu'il faut augmenter les moyens d'action, étendre le front d'attaque, empêcher l'ennemi de concentrer ses moyens sur le front attaqué. Mais comment augmenter les moyens d'action? La France avait sur le front, le 1^{er} mai, 2.132.000 combattants, et tout ce qu'elle peut faire est de maintenir ce chiffre. Elle a formé, sur les ressources de la classe 1915, quatre divisions, 151-154, et une brigade de chasseurs à pied. Au milieu d'avril, les armées disposaient de 3.365 pièces de 75, mais on en avait escompté 4.170. On a fait une artillerie moyenne avec le matériel de Bange, mais il est à tir lent. A la fin d'avril tout le matériel moderne à tir rapide se bornait à 80 pièces de 105. L'artillerie à grande puissance n'est représentée que par quelques pièces de marine. La Grande-Bretagne a sur pied à la fin de mai 58 divisions (1). Sur ce nombre, il y en avait 21 en France, 3 aux Dardanelles et 34 en Angleterre. L'envoi de quatre divisions en France et d'une division aux Dardanelles était prévu. Il resterait alors 29 divisions en Angleterre. Le général Joffre eût voulu qu'il en vint une vingtaine en France : renfort d'autant plus nécessaire que les Allemands venaient de battre complètement les Russes en Galicie, ce qui leur permettrait de ramener des forces du front oriental. Le commandement français eût donc voulu que l'armée britannique renforcée élargît sa zone d'opérations actuelle en Flandre et en prit une seconde d'Arras à la Somme, encadrant ainsi la 10^e armée française.

Enfin, le 24 juin, le général Joffre demandait au ministre que la conduite supérieure de la guerre fût centralisée au Grand Quartier français, où les plans d'ensemble et les directives d'opérations seraient élaborés.

« L'impression, écrivait-il, se généralise que la guerre, du côté des Alliés, n'est pas conduite... En ce qui concerne particulièrement le théâtre d'opérations français, où agissent les armées française, anglaise et belge, la nécessité d'une coopération étroite et constante s'impose.

« Si l'on ne veut pas dire que le commandant en chef français donne des ordres, du moins est-il indispensable pour vaincre que les commandants en chef des armées anglaise et belge suivent ses instructions.

« C'est seulement ainsi qu'il sera possible de coordonner tous nos efforts. »

Ainsi apparaît l'idée du commandement unique. Mais la Grande-Bretagne y était extrêmement hostile, et il faudra l'épreuve du printemps 1918 pour la réaliser.

(1) 53 divisions venaient du Royaume-Uni, 2 des Indes, 3 du Canada.

CHAPITRE XIII

L'offensive de Mackensen.

I. L'idée d'une opération par Gorlice. — II. La bataille de Gorlice. — III. La bataille de Stryj. — IV. La délivrance de Przemysl. — V. L'ordre de bataille du 12 juin. — VI. La bataille de Lubaczow (12-15 juin). — VII. La position de Grodek. — VIII. La bataille de Grodek et la prise de Lemberg. — IX. L'offensive sur tout le front. — X. L'armée du Bug. — XI. La chute des forteresses : Kovno, Nowo-Gorgiewsk, Brest-Litovsk. — XII. La fin de l'offensive. — XIII. La contre-offensive russe.

I. L'idée d'une opération par Gorlice. — La bataille de Pâques sur les Carpathes avait été extrêmement dure et l'Etat-Major autrichien avait connu des heures cruelles. « Le Grand Quartier de Teschen, écrit le général von Cramon, vécut pendant la bataille des Carpathes des semaines pénibles et angoissantes. Il ne recevait du front que de mauvaises nouvelles. Chaque fois qu'on appelait un officier au téléphone pour recevoir un message, tout le monde suivait en pensée et se demandait avec anxiété : Que va-t-il nous rapporter cette fois ? Une angoisse inouïe flottait dans l'air, on ne pouvait s'attacher à aucun travail, car les pensées retournaient sans cesse vers le front des Carpathes ; on ne pensait guère à autre chose, on ne parlait guère d'autre chose. Et à toute cette angoisse venait s'ajouter la menace d'une entrée en ligne prochaine de l'Italie et de la Roumanie. »

De son côté, Ludendorff écrit : « L'entrée en guerre de l'Italie aux côtés de nos ennemis était de plus en plus probable. L'Autriche-Hongrie se voyait obligée de renforcer considérablement ses troupes de la frontière italienne. L'armée serbe aussi semblait de nouveau vouloir attirer l'attention... L'inquiétude à Teschen augmentait de plus en plus. L'officier de liaison austro-hongrois nous représentait, sur l'ordre du général von Conrad, la situation comme extrêmement grave. Ce que je savais de l'armée austro-hongroise confirmait ces dires. »

Plusieurs fois, les Autrichiens n'avaient été sauvés que par l'intervention des forces allemandes, et d'abord par l'armée du Sud, formée dès le 11 janvier. Puis le XXXVIII^e corps de réserve, devenu le 28 mars le corps des Beskidés, avait pris la même direction. Dès le printemps de 1915, l'armée autrichienne ne tenait plus que par le secours de ses alliés.

C'est dans ces conditions critiques que le Grand Quartier allemand, malgré les dangers qui pouvaient surgir sur le front occi-

dental, prit la résolution hardie de chercher la décision sur le front oriental.

Les Russes chiffraient leurs radios dans un système dont les Centraux avaient la clé. Ceux-ci lisaient donc dans le jeu de leurs adversaires comme dans un livre ouvert. Ils savaient, dit Cramon, « que depuis des semaines les Russes ramenaient de tous leurs front des renforts vers les Carpathes et jetaient dans la bataille, sans tenir compte d'aucune considération, des unités toujours nouvelles; leurs pertes étaient considérables, leur consommation de munitions dépassait le rendement de leurs usines, leurs renforts en hommes étaient juste suffisants et l'ardeur belliqueuse de leurs troupes diminuait sans cesse... Aussi, dans leurs bulletins de renseignements résumant la situation de l'ennemi, nos services compétents avaient-ils été amenés à déduire avec quelque certitude que, si nous attaquions sur une autre partie du front, nous nous heurterions à des troupes de moindre valeur et que les Russes se trouveraient dans une situation difficile au point de vue des hommes et des munitions ».

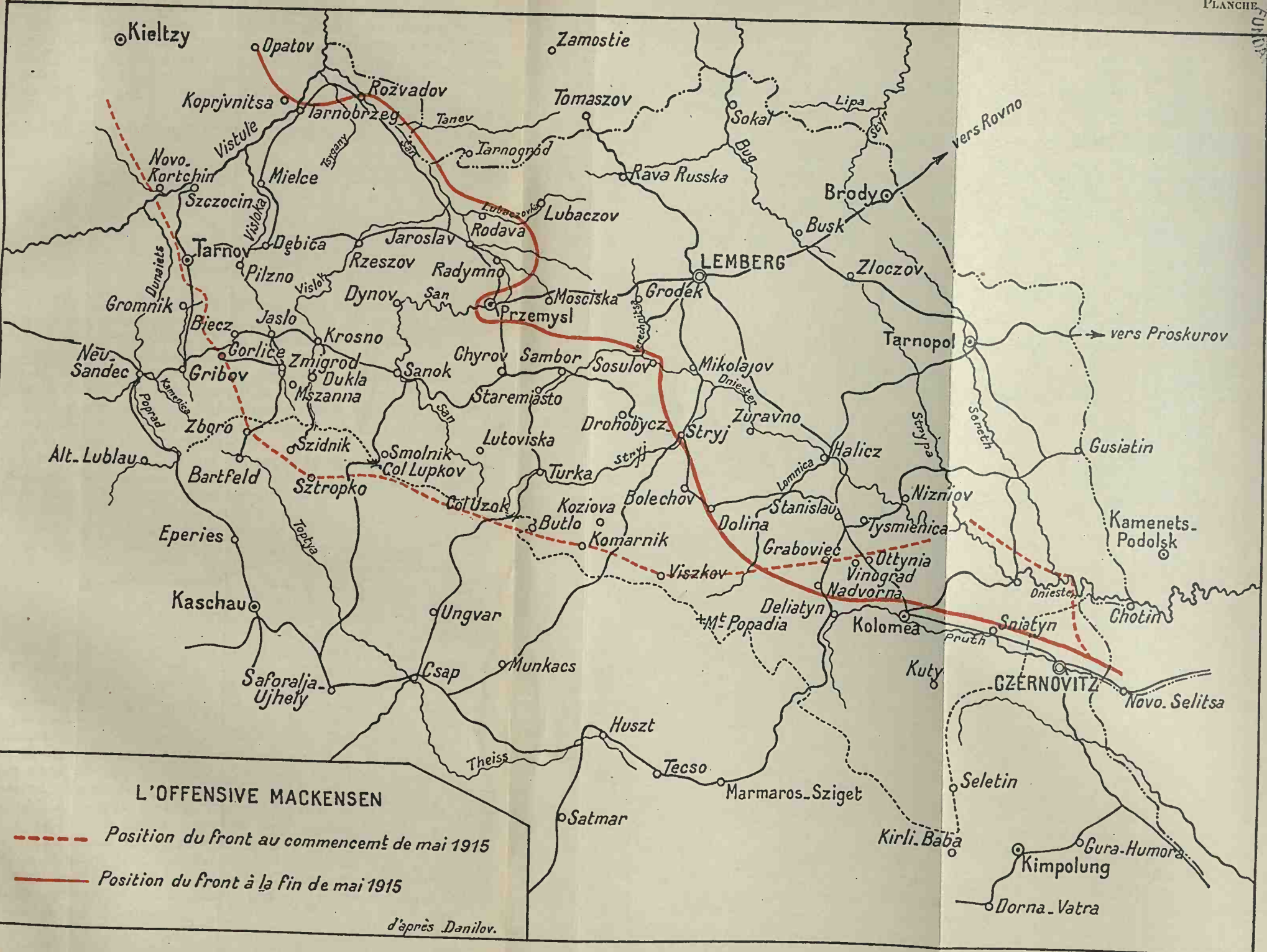
Le front qui offrait les conditions les plus favorables pour une offensive était celui du Dunajec. Le front russe des Carpathes faisait en effet à l'Ouest un angle brusque et les lignes se dirigeaient ensuite presque droit au Nord. En brisant ce crochet, on tombait directement sur le flanc et les communications du reste. « En outre, ajoute Cramon, les masses ennemies accumulées dans les montagnes ne pouvaient en être retirées que peu à peu pour être engagées dans une autre direction, car leurs mouvements étaient gênés par les difficultés du terrain. »

L'offensive en direction de Gorlice était donc déjà à l'ordre du jour quand, le 1^{er} avril, le Grand Quartier allemand reçut de son représentant auprès du Grand Quartier autrichien le télégramme suivant :

« La II^e armée est attaquée à nouveau et refoulée en différents points ; elle se replie, parce que ses lignes avancées sont intenable, sur la ligne approximative Virava-Col d'Uszok. S. E. le général Conrad demande plus instamment que jamais qu'on le soutienne, soit en mettant à sa disposition une division allemande pour étayer la II^e armée, soit en prononçant avec des forces plus importantes une offensive qui partirait de Gorlice et serait orientée contre le flanc et les communications de l'armée russe... »

Le chef d'état-major de l'armée allemande, Falkenhayn, répondit le 4 avril : « Je songe depuis longtemps à une puissante offensive partant de la région de Gorlice et orientée en direction de Sanok. Son exécution dépendra de la situation générale et de la mise en place des forces nécessaires, soit quatre corps d'armée. Le rendement médiocre des voies ferrées conduisant à Tarnov et Neu-Sandec nous réserve probablement de grandes difficultés. Toutefois, je serais heureux de recevoir bientôt de votre part un projet m'indiquant de quelle façon vous concevez l'opération... »

Le 6 avril, Cramon envoya les renseignements demandés : quatre corps d'armée allemands, soutenus par les troupes austro-hongroises actuellement en secteur sur le futur front d'attaque,



L'OFFENSIVE MACKENSEN

- - - Position du front au commencement de mai 1915
- Position du front à la fin de mai 1915

d'après Danilov.

tenu entre Gorlice et Tarnov par 56.000 fusils russes seulement, suffiraient à percer ce front. Pour transporter ces quatre corps, on disposait de trois lignes. La concentration pourrait commencer dans huit jours. L'aile droite marcherait sur Dukla, l'aile gauche sur Przemysl, le centre sur Krosno. Le Grand Quartier austro-hongrois désirait que les forces chargées de l'attaque fussent placées sous les ordres d'un général allemand et qu'elles reçussent une dotation aussi forte que possible en obusiers.

II. La bataille de Gorlice. — Pour détourner les Russes du front où se préparait l'expédition, des diversions furent exécutées dans le Nord. La X^e armée avait à son extrême gauche 3 divisions de cavalerie, dont deux récemment arrivées du front occidental. Ces divisions, soutenues par 3 divisions de réserve, commencèrent le 27 avril une expédition en Lithuanie et en Courlande qui les mena jusqu'à la ligne de la Dubissa. Libau fut prise le 7 mai.

Pour l'opération principale, on créa une XI^e armée, composée principalement de forces venues de l'Ouest et commandée par le général von Mackensen. Le commandement de la IX^e armée passa au prince Léopold de Bavière.

La XI^e armée comprenait le X^e corps d'armée von Emmich, le corps de la Garde von Plattenberg, le XLI^e corps von François, le corps von Kneussl, composé d'une division bavaroise et d'une division wurtembergoise, le VI^e corps d'armée autrichien Arz; enfin la 11^e division de cavalerie autrichienne.

Il y avait donc sur le front d'attaque 10 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie contre 6 à 7 divisions russes, formant la 3^e armée Radko Dimitriev. Il s'agissait d'exécuter une de ces ruptures de front, comme celle que les Français chercheront pendant toute l'année sur le front occidental. La XI^e armée prit place entre la III^e armée autrichienne à sa gauche et la IV^e à sa droite. Elle s'étendait de Grybov à Zaklyczyn. Le 1^{er} mai, par un beau soleil de printemps, la préparation d'artillerie s'abattit avec violence sur les Russes complètement surpris. Dans la nuit du 1^{er} au 2, les premières lignes d'infanterie gagnèrent leurs positions de départ et le 2 mai, après une nouvelle préparation de quatre heures par l'artillerie et les minenwerfer, l'assaut commença à 10 heures du matin.

Le soir, la première position russe était enlevée de Sekova à Staszko, sur un front de 16 kilomètres et une profondeur de 4. Les Russes, écrasés par ce feu imprévu, n'avaient fait sur beaucoup de points que peu de résistance. Ils n'avaient pas pu engager de renforts. Ils laissaient au vainqueur 17.000 prisonniers.

Le 3, la deuxième position russe fut enlevée à l'exception de la montagne de Vilczak. Pendant la nuit du 3 au 4, les Russes amenèrent des renforts et, le 4, ils tentèrent de contre-attaquer en partant du mont Vilczak. Non seulement ils échouèrent, mais le reste de leur deuxième position ainsi que la totalité des troisième et quatrième positions furent perdus. En fin de journée, l'aile droite de l'armée Mackensen bordait la Visloka. Elle s'app préparait à la franchir le 5 quand les rapports d'aviateurs annoncèrent que les Russes, renonçant à défendre le passage, s'étaient retirés à l'Est

de la ligne Jaslo-Brzostek. Le 6 mai au soir, Mackensen avait conquis les hauteurs de part et d'autre de Brzostek. A droite, le corps Emmich était déjà dans le dos des Russes vers Dukla.

Le choc initial avait été porté sur le 10^e corps russe et le 9^e à sa droite. Un trou avait été ouvert entre eux. Tandis que le 10^e corps se repliait, un autre trou s'ouvrit à sa gauche, entre lui et les corps de gauche de l'armée. Ces corps, 24^e et 12^e, étaient profondément enfoncés dans la montagne, dont ils avaient en partie occupé le versant Sud. Le 24^e corps resta en place sans être inquiété jusqu'au 4 mai, ayant devant lui la III^e armée autrichienne. Le 4, l'Etat-Major donna à ce corps, comme au 12^e, qui lui succédait à gauche, l'ordre de se replier dans la nuit du 4 au 5. Mais dès le 4 à midi, les Allemands étaient derrière le 24^e corps à Zmigrod, qu'ils dépassaient. Une des divisions du corps réussit à s'échapper et à se concentrer à Krosno. Mais la 48^e, commandée par Kornilov, se trouva complètement encerclée au Sud de Dukla par les Allemands au Nord et les Autrichiens au Sud. Elle fut prise le 7 au matin.

Le 9, la défaite de l'armée Radko Dimitriev était achevée. Elle avait perdu 250.000 hommes, dont 152.000 prisonniers, 160 canons, 400 mitrailleuses. Son chef demanda le 10 l'autorisation de la ramener derrière le San. Le même jour, le Grand-Duc donnait pour directive à tout le groupe d'armées du Sud-Ouest de couvrir la Galicie orientale, en tenant à tout prix la ligne du San et du Dniester. Une nouvelle armée, la 11^e, sous les ordres du général Chtcherbatov, était intercalée entre la 8^e et la 9^e (1).

La ligne San-Dniester, plus courte de cent kilomètres que le front d'avril, appuyée à droite à la Vistule, à gauche à la Roumanie, couvrait l'accès de la Pologne par le Sud. Le 14 mai, le Grand-Duc, télégraphiant à Joffre, manifestait l'espoir de s'y maintenir. Dès les premières défaites, il avait demandé le déclenchement de l'offensive alliée en Artois. Après avoir fait le compte des forces allemandes transportées du front occidental sur le front russe, il ajoutait : « Il serait très désirable de voir mettre un obstacle à de nouveaux transports de forces allemandes sur notre front. » Ce fut une des raisons de prolonger l'offensive d'Artois. Le Grand-Duc demandait également du matériel promis, et la prompte entrée en guerre de l'Italie.

Sur le San, Radko Dimitriev, renforcé, appuyé aux forteresses, essaya de résister par le centre, tandis qu'il reprendrait l'offensive par les deux ailes. Cette nouvelle tactique ne réussit pas. Le 16 mai, Jaroslav, le 23 mai, Radymno et Sieniava avec 9.000 prisonniers furent pris. L'armée Mackensen investit Przemyśl par le Nord, l'Est et le Sud-Ouest.

III. La bataille de Stryj. — La bataille de Gorlice fit immédiatement sentir son effet sur les fronts voisins. Partout sur les Carpathes, les Russes, menacés sur leurs communications par l'avance de Mackensen, se mirent en retraite. Le 5 mai, comme on l'a vu, Boroevic, le 7 et le 8 mai, Boehm-Ermolli et l'aile gauche de Linsingen purent commencer à poursuivre l'adversaire qui se repliait pas à

(1) Elle comprenait le 18^e et le 22^e corps.

pas. Boroëvic et Boehm-Ermolli débouchant des Carpathes marchèrent au Nord-Est en direction générale de Sambor. Plus à droite, l'armée Linsingen progressait sur la ligne Skole-Turka. Le 15 mai, les Russes, rejetés des montagnes, étaient en pleine retraite sur Stryj et sur Sambor. L'offensive austro-allemande fit sentir son action jusqu'au nord de la Vistule; le 10 mai, les Russes évacuèrent leurs positions de la Nida.

Le général Ivanov, qui commandait le front Sud-Ouest, tenta pour se dégager une contre-offensive à l'extrême droite austro-allemande, sur le bas Dniester, dans la région de Kolomea, contre l'armée Pflanzer-Baltin. La 9^e armée s'empara de Nadvorna, et s'avança jusqu'au Pruth, en faisant 20.000 prisonniers.

Le 16, Ivanov donnait à tout son groupe d'armées la directive suivante : la 4^e armée, presque toute au Nord de la Vistule, tiendra une ligne d'Ilja au Sud de Tarnobrzeg; la 3^e tiendra le San; la 8^e se défendra de Radymno sur le San à Sosulov sur le Dniester; la 11^e tiendra le secteur Stryj-Dolina; la 9^e exploitera le succès obtenu dans le secteur Nadvorna-Sniatyn (1).

On a déjà vu que le jour même où cette directive était donnée, la 3^e armée perdait Jaroslav. Pour arrêter la contre-offensive de la 9^e, le général Linsingen reçut alors l'ordre de mettre son aile droite face à l'Est et de la porter dans le flanc des Russes qui attaquaient son voisin. Mais l'apparition à Stryj des nouvelles forces russes constituant la 11^e armée, l'empêcha d'exécuter cette conversion. Conservant au contraire son ancienne direction, il décida de percer en direction de Stryj. Les Russes étaient fortifiés au Sud-Ouest de la ville. Un premier assaut échoua le 17 mai, et il fallut procéder à une action en règle. La préparation d'artillerie commença le 26. Du 27 au 30, les Russes exécutèrent des contre-attaques, principalement sur l'aile droite de Linsingen, à Bolechov. Le 31, Linsingen répondit en enfonçant la position russe à Stryj.

IV. La délivrance de Przemysl. — Pendant que Linsingen remportait la victoire de Stryj, Mackensen prenait Przemysl. La place avait une enceinte de 19 grands ouvrages, occupant un périmètre de 50 kilomètres. Au milieu de mai, Mackensen arrivait sur le San. La Garde enleva Jaroslau et passa le fleuve dans la nuit du 16 au 17. Le reste de l'armée travailla à s'ouvrir un passage à gauche et à droite. Le 24 mai, la tête de pont de Radymno, au Sud de Jaroslau, tomba. Przemysl pouvait désormais être attaquée par le Nord comme par l'Ouest. Les assiégés ouvrirent le feu le 29 et donnèrent l'assaut le 31. Trois jours plus tard, la place tomba.

Au début de juin, la ligne russe, partant de la frontière roumaine, passait par Kolomea, Dolina, Stryj, l'Est de Przemysl, contournait Jaroslau à une vingtaine de kilomètres par un arc concave vers l'Ouest, atteignait l'embouchure de la Lubaczovka,

(1) L'ordre de bataille du front Sud-Ouest russe était alors, de droite à gauche : 4^e armée (14^e corps, 16^e, grenadiers, 25^e, 31^e); 3^e armée (15^e, 9^e, 10^e, 3^e caucasien, 24^e, 29^e); 8^e armée (21^e, 12^e, 8^e, 17^e, 28^e, 7^e); 11^e armée (18^e, 22^e); 9^e armée (11^e, 30^e, 33^e, 32^e). — A la fin de mai la 4^e armée fut transférée au front Nord-Ouest, et passa ainsi du groupe Ivanov au groupe Alexiev.

traversait le San et, longeant la rive occidentale de ce fleuve, gagnait par Rudnik la Vistule qu'elle passait à Tarnobrzeg. De là, par l'Ouest d'Ostroviec et l'Ouest de Radom, elle atteignait la Pilica.

Les Austro-Allemands avaient, d'après leur propre version (1), diverses raisons de s'arrêter devant cette ligne. Il fallait assurer les liaisons avec l'arrière et faire des regroupements. Les Russes purent donc se retrancher et s'organiser sur des positions en partie préparées d'avance. Sur le point le plus menacé, entre Lubaczov et Przemysl, devant la XI^e armée allemande, ils amenèrent des renforts de tous les fronts. Là et plus au Nord sur le San, ils passèrent au début de juin à de vives contre-attaques et obtinrent des succès dans la région de Rudnik.

Pendant, au Sud du Dniester, l'armée Linsingen avait, le 1^{er} juin, rompu la ligne russe entre Stryj et Drohobycz; le 3, elle était arrivée au bord du fleuve. A sa gauche, le groupement Szurmay y était pareillement parvenu. Mais après des combats de fortune diverse, le flanc gauche et les arrières de Linsingen se trouvèrent menacés. Il dut se contenter de tenir le Dniester entre les voies ferrées Stryj-Tarnopol à sa gauche et Kolomea-Lemberg à sa droite.

Cette position suffisait à déborder et à rendre intenable celle des Russes devant son voisin de droite, le général von Pflanzner-Baltin. Les Russes, devant celui-ci, se retirèrent du Pruth sur le Dniester. Le 7 juin, Pflanzner-Baltin commença à avancer derrière eux.

Sur ces entrefaites, Mackensen crut s'apercevoir que les Russes se repliaient devant son front et devant celui de la IV^e armée autrichienne qui le prolongeait à gauche. Il eut le sentiment qu'ils constituaient une forte aile droite sur le Dniester, tandis qu'ils retireraient leur gauche sur la position Grodek-Magierov. Il décida de les attaquer immédiatement.

V. *L'ordre de bataille du 12 juin.* — Mackensen fixa le 9 juin l'attaque générale au 13. Son plan était d'attaquer avec le centre de la XI^e armée en direction de Magierov, en se couvrant à droite par la II^e armée autrichienne (Boehm-Ermolli) et à gauche par la IV^e (archiduc Joseph).

Boehm-Ermolli devait attaquer de front la ligne de la Vereszycza, et en même temps la tourner par le Nord avec son aile gauche renforcée. Il ne consacrerait que trois divisions à l'attaque frontale, de Komarno à Grodek; il en mettrait dix à sa gauche, de Cuniov à Janov. Il laisserait en réserve d'armée une division derrière sa droite.

A l'aile gauche, l'archiduc avec la IV^e armée, devait franchir le San entre Sieniava et Ulanov, d'Ouest en Est, appuyé par une attaque Sud-Nord de l'aile gauche de la XI^e armée sur Sieniava. Cette mission remplie, cette aile gauche devait se redresser face à l'Est et suivre le mouvement général en direction de Rava Ruska, en laissant seulement de faibles flanc-gardes sur la Tanev.

(1) *Leutnant Müller-Brandenburg. Die Schlacht bei Grodek. Lemberg. Oldenburg 1918, dans Der grosse Krieg in Einzeldarstellungen, pp. 14-15.*

La XI^e armée devait, comme nous l'avons dit, attaquer par son centre, le 13 juin, à 5 h. 30 du matin, face au Nord-Est, entre la Lubaczovka et la Visznia, avec le VI^e corps autrichien, le corps de la Garde et le XXII^e corps de réserve. Le VI^e corps, commandé par le lieutenant-feld-maréchal Arz von Straussenburg, devait prendre sa direction sur Nahaczov. Le corps de la Garde, commandé par le général de Plattenberg, marcherait par Vielkie Oczy sur Klonice. Le XXII^e corps de réserve, l'un de ces corps de volontaires que nous avons trouvés sur l'Yser et devant Ypres en octobre 1914, était commandé par le général de Falkenhayn, frère du chef d'état-major général. Il devait prendre sa direction par Lukoviec sur Krovica.

Cette attaque principale du centre était couverte à droite par le XLI^e corps de réserve (81^e et 82^e divisions sous les ordres du général von François) qui devait de plus se tenir en liaison avec la gauche de Boehm-Ermolli, formée du corps des Beskides, et agir par son artillerie dans le dos des Russes opposés à ce corps. A gauche, la protection était faite par le X^e corps du général von Emmich. Ce corps devait passer la Lubaczovka et atteindre les hauteurs au Nord de Rudka et de Surmaczovka.

A gauche du X^e corps, un groupement formé de la 56^e et de la 119^e division, et commandé par le major général von Behr, avait, dès le 12, franchi la Lubaczovka, au-dessous de Rodava, et il devait attaquer le 13, de façon à favoriser, comme nous l'avons dit, le passage du San par l'aile droite de l'archiduc, et se redresser ensuite le plus tôt possible.

La XI^e armée allemande avait devant elle l'aile droite de la 8^e armée russe, l'aile gauche et le centre de la 3^e. Celle-ci était très démoralisée depuis la bataille de Gorlice. Au contraire, la 8^e ne se sentait pas battue et rejetait la faute des événements sur sa voisine (1).

« Les défaites de mai et de la première moitié de juin, écrit le lieutenant Müller-Brandenburg, avaient mis ces forces dans un désordre complet ; les pertes, qui étaient grandes, avaient fortement éclairci les états en hommes et en armes. Le manque d'officiers se faisait partout sentir. Le moral d'une partie des troupes était détestable, surtout à la 3^e armée. Les prisonniers se plaignaient vivement de leur artillerie. Les canons étaient tombés dans une proportion importante aux mains des coalisés ; d'autre part, le manque de munitions était grand ; enfin, nombre de pièces avaient été mises hors d'état par un usage excessif. En conséquence, les Russes, dès la bataille de Lubaczov, ne se servaient plus de cette arme qu'avec beaucoup de prudence et quand la balance penchait vers les coalisés, ils s'empresaient de mettre leurs canons en sûreté. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'artillerie russe, quand elle intervenait, était un adversaire très sérieux, et qu'elle tirait bien. Le fantassin russe est presque le soldat idéal pour la défense du terrain : où on le met, il tient. Cependant, il ne supportait pas la violence de l'artillerie allemande. Les prisonniers disaient toujours : « Si l'artillerie allemande n'existait pas ! » Après le puissant effet de l'artillerie lourde, c'était surtout

(1) H. Stegemann. *Geschichte des Kriegs*, III, p. 310.

le martèlement constant de l'artillerie de campagne qui énervait progressivement les Russes. Cependant, au moment de l'assaut, ils recevaient souvent nos hommes, à découvert, dans les tranchées, par la fusillade la plus vive. »

VI. *La bataille de Lubaczow (12-15 juin).* — Le 11 juin au soir, les préparatifs allemands, de la Vistule au Dniester, étaient finis. Le 12 au matin, le corps von Behr passa la Lubaczovka au-dessous de Radava, la 56^e division à droite, la 119^e à gauche. Les Russes, après une vive résistance, surtout dans les bois, durent reculer devant la 119^e division; la 22^e division du XVII^e corps, formant l'extrême droite de l'armée de l'archiduc, put alors passer à son tour au confluent de la Lubaczovka et du San; puis la 26^e division de landwehr autrichienne, plus au Nord, passa le San. Sieniava fut emportée et une tête de pont fut établie, profonde de deux kilomètres. Elle fut maintenue et élargie malgré les retours offensifs des Russes, qui laissèrent 3.500 prisonniers, surtout du 3^e corps caucasien.

L'attaque principale devait avoir lieu, comme nous l'avons dit, le 13 au matin. Mais l'idée de Mackensen, que les Russes ne tiendraient leurs positions que légèrement, par des arrière-gardes qui couvriraient le repli du gros sur la position Magierov-Grodek, se trouva fautive. Quand après une violente préparation d'artillerie de tous calibres, commencée à 4 heures du matin, et qui dura une heure et demie, l'infanterie donna l'assaut, elle trouva la plus vive résistance. A la gauche de la II^e armée, tout ce que put faire le corps des Beskides fut de gagner un peu de terrain et de s'approcher d'Hodynje. A la droite de la XI^e armée, le XL^e corps prit Czerniava, franchit la Viznia, enleva sur les hauteurs de la rive orientale Molnov et la cote 246. Le VI^e corps autrichien enleva la cote 249. La Garde, après avoir dû renouveler devant sa droite (1^{re} division) la préparation d'artillerie sur Mlyny, en chassa l'adversaire après un violent corps à corps. Le soir, elle dépassait Kobilnyca, ayant fait 4.000 prisonniers à la 34^e division des grenadiers du Caucase. Le XXII^e corps, après un dur combat, avait rejeté les Russes dans les bois à l'Est de Miekysz. Le X^e corps avait poussé sa division de droite, la 20^e, à 3 kilomètres au delà de la Lubaczovka; mais la division de gauche, la 19^e, n'avait pas réussi à franchir la rivière. Plus à gauche, la tête de pont dans l'angle de la Lubaczovka et du San avait été élargie. Enfin, l'archiduc espérait pouvoir pousser le lendemain son aile droite sur Ceskov. Sa 10^e division avait repoussé l'adversaire sur la rive orientale du San jusqu'à Piskorovice. Les Russes avaient perdu 13.000 prisonniers. Leur position était rompue. Sur une étendue de 50 kilomètres, la XI^e armée avait pénétré sur une profondeur de 3 à 9 kilomètres.

Cette victoire n'était pas définitive. La XI^e armée était maintenant devant une nouvelle position russe, étendue de Mokhrzany à Wielkie Oczy et de là à Oleszyce. Le 14, le XLI^e corps échoua devant Sarny et Morance, et la division de droite du VI^e corps autrichien (39^e de Honved) échoua au Sud du lac de Krakowice. Mais la division de gauche du même corps (12^e) rompit la position russe sur les deux rives du Szklo et emporta Krakowice. Im-

médiatement au Nord, la Garde arriva jusqu'à l'Ouest de Boza. Vola et sur les pentes de la cote 272. La 12^e division put alors poursuivre son avance en enlevant Ruda Kochanovska et Svidnica. Le XXII^e corps, opérant dans les bois sans le secours de l'artillerie, enleva, après de très rudes combats, Lukavice et le Babina Gora. Au Nord de la Lubaczovka, les Hanovriens du X^e corps avancèrent leur droite à la hauteur du XX^e corps, dans les bois au Sud de Sacha Vola, dans Lipina et au Sud immédiat de Stare Sielo. Mais leur gauche (19^e division) devait s'infléchir fortement pour rester en liaison avec le corps Behr qui n'avait pas pu progresser, et dont l'aile droite était engagée dans un combat difficile au Nord-Est de Radava. A la IV^e armée, les troupes jetées à l'Est du San avaient pareillement à se défendre contre les assauts des Russes. Cependant le IX^e corps réussit à faire quelques progrès autour de Piskorovice. Une nouvelle division, la 106^e, passa le San.

Les Russes, quoique percés à leur centre, ne battirent pas en retraite. Ils se contentèrent d'évacuer deux positions que le progrès de la Garde débordait de flanc, la colline de Niszava au Sud et les bois de Ladova Niva au Nord. Ils renforcèrent leur centre et, le 15 au matin, la bataille recommença. Elle fut très dure au XXII^e corps, dont la 43^e division marchait dans les bois, sous le feu d'un ennemi invisible, par une chaleur de serre. Enfin, à 8 heures du matin, elle arriva aux lisières et enleva Tarnavskie aux Russes. A 10 heures, son artillerie, qui l'avait suivie péniblement, déboucha à son tour et par des tirs d'enfilade dégagea à sa gauche la 44^e division, sévèrement engagée. A 11 heures, les Russes étaient en retraite devant la 44^e division, mais résistaient énergiquement devant la 43^e et devant la Garde. En fin de journée, le XXII^e corps avait poussé jusqu'à la coupure de la Viznia Zavadovka, tandis que la Garde, presque à angle droit sur lui, faisait un front Ouest de Klonice-Nord de Nahaczov. Le VI^e corps avait atteint les lisières Ouest de Nahaczov et de Przedborza. Le XLI^e corps avait enfin réussi à franchir la position devant laquelle il avait échoué la veille ; à la nuit tombante, il avait sa gauche vers Morance et Brozki. La II^e armée pénétra aussi en divers points dans les lignes russes.

A l'autre aile, au Nord de la Lubaczovka, le X^e corps avait remporté un brillant succès. Le général von Emmich avait poussé sa droite jusqu'à la Przerva, qu'il avait franchie, dans la région Opako-Huszcze, tandis que sa gauche (19^e) était victorieuse à Oleszyce. Enfin, la 8^e division bavaroise, mise à sa disposition par le général Mackensen pour couvrir sa gauche (découverte par l'échec de von Behr), avait réussi à progresser de Zapalov par Stare Sielo jusqu'à l'Ouest de Oleszyce Stare. Devant tout le front du X^e corps, les Russes étaient maintenant refoulés sur les fortes positions qui couvraient Lubaczov.

Plus à gauche, la résistance russe commençait aussi à décroître devant le corps Behr et devant l'aile droite de la IV^e armée. Le 15 au soir, 6 divisions austro-hongroises de la IV^e armée se trouvaient sur la rive droite du San.

Ainsi, les Russes ne s'étaient pas retirés, comme on l'avait cru, sur la position Grodek-Magierov. Malgré leurs pertes (34.000 pri-

sonniers avec 60 à 70 mitrailleuses du 12 au 15 devant le front de la XI^e armée), ils résistaient énergiquement. Ils avaient évidemment le dessein de retarder par des combats d'arrière-garde et sur des positions intermédiaires l'arrivée de Mackensen sur cette position capitale Grodek-Magierov, qui couvrait toute la Galicie orientale. Au contraire, Mackensen avait intérêt à l'atteindre le plus tôt possible. Il ordonna la poursuite et l'attaque immédiate. Le 16, le X^e corps remporta un succès décisif en s'emparant de Lubaczov. Le général Ivanov, qui avait jusque-là jeté ses réserves dans la fournaise où elles avaient aussitôt fondu, s'était décidé à constituer à Lubaczov une masse d'intervention sous les ordres du général Olokhov, avec quatre corps d'armée et un corps de cavalerie. Mais c'était trop près du front, et le groupe Olokhov se trouva dès le 16 juin englobé dans la ligne de combat sans pouvoir manœuvrer. En même temps la Garde prussienne et la 43^e division de réserve poussaient jusqu'à Niemirow. Le 18, Mackensen se trouvait enfin devant la position de Grodek.

VII. La position de Grodek. — Pour comprendre le caractère de cette position, il faut se représenter le pays. Le San à l'Ouest, le Bug à l'Est coulent dans des dépressions sablonneuses. Entre ces deux dépressions s'élève une arête Nord-Sud qui fait le partage entre les deux fleuves. Cette crête méridienne vient à la hauteur de Lemberg se souder à la partie méridionale du champ de bataille, formée d'un haut pays, avant-terrain des Carpathes, dans lequel s'encaissent le Dniester et ses affluents. Or, l'un de ces affluents, la Vereszycza, coule précisément dans le prolongement Sud de la ligne de partage entre San et Bug. Il existe donc une ligne de défense naturelle, formée dans sa partie Nord par les hauteurs de la ligne de partage, couvertes de forêts et percées de peu de routes, dans sa partie Sud par le fossé de la Vereszycza, élargie en lacs et coulant dans des marais. La position s'appuie au Nord aux marais de la Tanev, et au Sud au Dniester, dont elle se détache à Monasterzec.

Les Russes avaient établi sur cette position naturelle des lignes fortifiées. Suivons-en le front depuis le Dniester. Ce front était d'abord couvert par la large coupure de la Vereszycza jusqu'à Cuniov. De Cuniov il rejoignait Janov en bordant le contour oriental du lac de ce nom. Il atteignait l'arête de partage par Stavki et Majdom. Il courait sur cette arête par le mont Horodysko, Piaskova, la cote 345, et arrivait à Naryl-Miasto. Là un crochet perpendiculaire, tournant à l'Ouest et bordant la rive Nord de la Tanev, allait rejoindre le San et la Vistule et donnait aux Russes une position en potence sur le flanc de l'assaillant. A 20 kilomètres derrière la position se trouvait la grande ville de Lemberg.

Ainsi, du Dniester à Cuniov, le front était couvert par une large vallée. De Cuniov au Sud-Ouest de Magierov, il était couvert par une forêt épaisse de 10 kilomètres et traversée seulement par la route Jaroslau-Janov-Lemberg. A la hauteur de Magierov, la forêt cessait, le terrain se creusait de gorges profondes entre des parois à pic. Les Russes avaient solidement fortifié ce secteur. Le mont Horodysko avait été changé en forteresse. Près de Piaskova,

la région des gorges avait été aménagée avec des points d'appui et des tranchées qui se flanquaient. Plus au Nord, la colline 345, qui faisait saillie, était une autre forteresse, entourée de trois côtés d'une vallée découverte large d'un kilomètre. Les gorges qui y donnaient accès étaient prises profondément sous le feu du défenseur. De 345, un système de trois ou quatre tranchées prolongeait la position vers le Nord-Ouest.

VIII. La bataille de Grodek et la prise de Lemberg. — L'entreprise d'une attaque frontale et d'une rupture de la grande position Magierov-Grodek était très hardie. Cette position n'était pas une position de fin de combat, comme celle de Gorlice-Tarnov, ou une position improvisée comme celle de Przemysl-Lubaczov. Elle avait été construite à loisir. On n'avait plus comme à Gorlice de bonnes tranchées de départ pour partir à l'assaut. On ne pouvait plus compter sur la surprise. Les 16 divisions fatiguées de Mackensen allaient se heurter à une vingtaine de divisions russes très retranchées. Enfin, le flanc gauche de l'attaque était découvert et exposé à une contre-attaque qui partirait de la Tanev. En revanche, le prix du succès était non seulement la délivrance de Lemberg, mais la rupture des forces russes en deux tronçons : l'un au Sud du Dniester, serait rejeté vers la frontière roumaine; l'autre, en Pologne méridionale serait tourné par le Sud et contraint de reculer.

L'assaut fut donné le 19. Les missions des diverses armées avaient été ainsi définies. A droite, l'armée Boehm-Ermolli devait attaquer le secteur de Grodek, s'emparer de Lemberg et tourner le front russe. Le gros de la XI^e armée devait exécuter la rupture en direction de Zolkiev et de Magierov, tandis que son groupement de gauche, deux corps d'armée et une division de cavalerie sous les ordres du général von Emmich, couvriraient l'opération face à Rava Ruska. Enfin, l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand, en attaquant le front russe de la Tanev, devait couvrir le flanc Nord des armées de choc.

Ce plan s'exécuta entièrement. Vers midi, le XXII^e corps d'armée s'empara des hauteurs au Nord-Ouest de Magierov; la Garde, de Magierov même; le VI^e corps autrichien, du mont Horodysko; la division de gauche du XLI^e corps, de deux collines, 339 et 356, tandis que la division de droite était arrêtée par le lac Majdan.

Plus au Sud, Boehm-Ermolli arrivait jusque devant Lemberg. A la gauche de Boehm-Ermolli, le corps des Beskides de von der Marwitz força le passage de la Vereszycza à Janov et tourna la position de Grodek. La bataille était ainsi décidée.

Les Russes évacuèrent sans combat les forts de Lemberg et l'armée Boehm-Ermolli entra dans la place le 22 juin. Le coup était sensible; mais surtout la situation pouvait devenir très grave si la ligne du Dniester était forcée dans le dos des vaincus par Pflanzer-Baltin et Linsingen. On se rappelle que, dans le courant de mai, Pflanzer avait eu à supporter le poids d'une contre-offensive russe, qui l'avait rejeté sur la ligne Kolomea-Nadvorna. Après sa victoire de Stryj, Linsingen, avec le gros de ses forces, conversa à droite pour secourir son voisin et tomber dans le flanc de l'armée russe de Bukovine. Pflanzer, ainsi appuyé, put repren-

dre l'offensive le 7 juin, refouler les Russes et atteindre le Dniester à Zaleszczyki et à Nizniow.

Les Russes, se rendant parfaitement compte du danger d'être tournés par la gauche si le Dniester était forcé, contre-attaquèrent violemment Linsingen. Ils réussirent à refouler son aile gauche, de telle sorte que son aile droite, obligée de céder des renforts, dut renoncer à l'offensive décisive en direction de Halicz. L'armée Pflanzer fut également contre-attaquée et arrêtée. Halicz ne tomba que le 30 juin. A la faveur de ce délai, le gros des forces russes avait eu le temps de se mettre en retraite et d'échapper à l'encercllement.

A la fin de juin, la situation était la suivante. A la droite des Centraux, la VII^e armée autrichienne, commandée par Pflanzer-Baltin, était sur le Dniester. A sa gauche, l'armée allemande du Sud, commandée par Linsingen, tenait la ligne de la Zlota Lipa, face à Tarnopol. Cette armée se liait vers Gologory à la II^e armée autrichienne commandée par Boehm-Ermolli; celle-ci, concentrée entre les sources de la Zlota Lipa et du Bug, face à la ligne Zalosze-Brody, était prête à se porter contre la région fortifiée que constitue la Volhynie. A gauche de Boehm-Ermolli, la masse d'attaque de Mackensen (XI^e armée et IV^e armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand), qui avait conversé face au Nord, passait le 26 la ligne Maidan-Rava Ruska, et se portait sur le Vieprz. Les Russes, en se retirant devant elle, avaient incendié les villages, brûlé les moissons, détruit les ponts, emmené la population, tué le bétail. Par un soleil brûlant, à travers le sable et les marais, le groupe Mackensen franchissait les files indéfinies des hauteurs. L'immensité de la Russie était devant elle. Le 28, les Russes étaient chassés de la dépression de la Tanev. Le 29, Zamosc, Frampol et Zaklikov étaient atteints. Le Porbach et la Vysnica étaient franchis. Le 2 juillet, les Russes firent tête et passèrent à la contre-offensive. Le groupe Mackensen s'arrêta le 3 sur la ligne Josefov-Krasnik-Modlyn. A sa droite, Puhallo faisait la liaison avec Boehm-Ermolli.

De leur côté, les Russes reculant de part et d'autre des forêts du Styr, avaient dû se regrouper. La 3^e armée, où Lech avait succédé à Radko Dimitriev, avait passé le 24 juin au front Nord-Ouest. Il ne restait à Ivanov que la 8^e, la 11^e et la 9^e.

IX. L'offensive sur tout le front. — Battues, les armées russes de Galicie avaient réussi à s'échapper. Mais leur recul décourrait le flanc gauche des armées russes de Pologne. L'Etat-Major allemand, élargissant son plan et étendant la bataille à tout le théâtre oriental, va maintenant essayer d'envelopper ces armées de Pologne.

A la suite des mouvements qu'on vient de décrire, les armées russes formaient au début de juillet un grand arc de cercle convexe, avec un saillant à l'Ouest de la Vistule. La manœuvre allemande fut de serrer ce saillant aux deux flancs. Au flanc Nord, le groupe Gallwitz, renforcé de plusieurs divisions de la IX^e armée, devait attaquer la ligne de la Narev; son attaque serait prolongée sur sa gauche, en amont d'Ostrolenko, par l'aile droite de la VIII^e armée. Au flanc Sud, la IV^e armée autrichienne et la XI^e armée allemande devaient se frayer un chemin, face au Nord, entre la

Vistule à gauche et le Bug à droite. Le mouvement serait couvert sur la droite par le détachement Puhallo, devenu la I^{re} armée autrichienne, qui, avec 4 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie, passerait le Bug dans la région de Vladimir Volynsk. Enfin, pendant ce temps, aux ailes extrêmes, l'armée du Niémen au Nord, la VII^e armée autrichienne au Sud feraient des offensives de diversion et distrairaient l'ennemi du péril de son centre. Pour exécuter cette vaste opération, d'où le sort de la guerre pouvait dépendre, Allemands et Autrichiens disposaient d'environ 120 divisions.

Il manquait aux armées russes le tiers des effectifs, 500.000 hommes. Certains régiments n'avaient que quelques centaines de baïonnettes. Le moral baissait. Les hommes de complément n'avaient pas de préparation : « Lourdauds à peine dégrossis qui du fait du manque de fusils ne savent presque pas tirer », écrivait le grand-duc au tsar. Le ministère de la Guerre n'avait plus que 40.000 fusils en réserve. Le déficit en munitions, sur le front Sud-Ouest, atteignait 40 % du taux. Il y eut des désordres à Moscou. Le ministère fut remanié. Le général Soukhomlinov fut remplacé à la Guerre par le général Polivanov, qui passait pour bon administrateur, et M. Maklakov, à l'Intérieur, par le prince Chtcherbatchov. Un conseil extraordinaire du nouveau ministère eut lieu le 27 juin, au Quartier Général. L'union semblait réalisée « union, écrit le général Danilov, qui permettrait de travailler en commun et avec confiance pour le bien de la Russie. Cette journée d'été à Baranovitchi avait été d'une beauté radieuse... En dépit des mauvaises nouvelles du front tout le monde avait l'âme ensoleillée ».

La première nécessité qui s'imposait était de sauver ce qui restait de l'armée. L'appel de nouvelles classes, l'achat et la production du matériel, l'accord des esprits dans le pays, une aide plus efficace des alliés permettrait ensuite de tenir jusqu'à ce que l'impraticable automne arrêtât lui-même l'ennemi. La seconde nécessité était donc de gagner du temps. Mais tels sont les maux de la guerre moderne pour la population qu'on écarta l'idée d'une retraite rapide. Aucun pouce de terre ne dut être abandonné sans qu'on y fût militairement contraint. La fin du repli serait une ligne à peu près droite allant du golfe de Riga à la frontière roumaine, par Brest-Litovsk. Cette ligne naturellement forte, bien appuyée aux ailes, était munie à l'arrière d'une voie de rocade Dvinsk-Rovno.

Seulement d'une part elle supposait l'abandon de la Pologne; d'autre part, elle était déjà presque atteinte aux ailes, tandis que le centre en était encore éloigné, ce qui donnait à tout le front, comme on a vu, une dangereuse forme bombée, que les Allemands se proposaient de serrer aux flancs. Pour dégager le flanc Sud, le commandement russe forma, à l'Est de la 3^e armée, une 13^e armée Gorbatovsky et le 5 juillet ces deux armées passèrent à la contre-offensive, tandis que le commandant du groupe Nord-Ouest recevait l'autorisation de replier, en cas de nécessité, sur la ligne Bobr-Brest.

Mackensen allait recevoir le choc de la 3^e et de la 13^e armée dans un moment délicat. Il était étendu sur 170 kilomètres de front, dans un pays très difficile. L'offensive russe porta principalement sur trois points. A la gauche, la IV^e armée de l'archiduc

Joseph-Ferdinand, pressée sur le front Josefow-Urzendow-Vilkolaz, fut rejetée sur la Vyznica. L'aile gauche se maintint sur la rive Nord de la rivière; à Idalin, la 47^e division de réserve allemande, composée de Prussiens, demeura inébranlable; mais l'aile droite, qui s'était avancée jusqu'à Bychava, se trouva en danger d'être tournée sur sa gauche. Le 6, un nouveau choc des Russes, entre Urzendow et Bychava, contraignit le centre de l'archiduc à reculer jusqu'à Krasnik.

En même temps, la XI^e armée, qui formait le centre du groupe Mackensen, était violemment attaquée sur la route de Krasnotav à Izbica. Enfin, sur la droite de l'armée, entre Sokal et Krylov, des forces russes apparaissaient sur le Bug, et menaçaient d'ouvrir un trou entre la XI^e armée et la I^{re} (Puhallo). La résistance désespérée du XLI^e corps de réserve rétablit le combat.

Les assauts russes durèrent jusqu'au 12 juillet. N'ayant pu rompre le front de Mackensen, Ivanov se retrancha alors au Sud des nœuds stratégiques de Lublin et de Cholm, sur le front Opole-Krasnostav-Hrubieszow. Mackensen se réorganisa en face de lui, sur la ligne Grabowiec-Stara Zamosz-Krasnik. Sa puissance offensive était momentanément annulée.

Mais tandis que les Centraux suspendaient ainsi l'offensive à l'aile Sud, ils en commençaient une autre à l'aile Nord, où Hindenburg jetait brusquement dans l'action, d'une part à l'extrême Nord, l'armée Below, d'autre part, sur la Narev, le groupement Gallwitz.

Below, avec l'armée du Niémen, tombant sur les Russes complètement surpris des deux côtés de la voie ferrée qui mène à Mitau, passa le 14 juillet la Windau et atteignit la ligne Kurchany-Popeliany, tandis que son extrême gauche allait, dès le premier soir, saisir Goldingen, à 52 kilomètres de la base de départ. Couverte sur ses flancs par la cavalerie et l'artillerie, cette aile gauche est le 17 à Samiten. Le lendemain, les Russes, délogés après un vif combat des positions de Tukcum et de Siuxt, se retiraient derrière l'Aa. Les vainqueurs se rabattirent dans le flanc de ceux qui tenaient toujours devant Kurchany et Popeliany.

Les Russes formèrent alors le plan de contre-attaquer plus au Sud, sur le centre de Below, dans la région de Chavli, et de s'ouvrir un chemin sur Telchi. Ils concentrèrent dans ce dessein le gros de la 5^e armée. Mais les Allemands les devancèrent encore une fois, en attaquant plus au Sud encore, avec la droite de l'armée Below, sur Rossieny. Les Russes, menacés d'un double enveloppement, renoncèrent à l'offensive et se retirèrent rapidement, sans pouvoir empêcher des paquets isolés de tomber aux mains des Allemands, qui passaient rapidement la Dubissa. La 5^e armée russe, disloquée, se retira sur la ligne Keidany-Poneviej-Bauske, la droite étant à Mitau.

Le 26, les Russes, renforcés, essayèrent de se dégager. A Poneviej, ils réussirent à arrêter les Allemands. Mais au Nord, à Mitau et à Bauske, après un combat de deux jours, ils furent attaqués concentriquement dans ces deux villes. Le 31 juillet, au milieu d'un orage, ils furent rejetés à Bauske sur l'autre rive de l'Aa. Le 1^{er} août, Mitau fut attaquée par le Nord et par l'Ouest. Les Russes firent sauter les fabriques et se retirèrent là aussi derrière l'Aa. L'aile droite de Below, pendant ce temps, à Poneviej, reprenait

l'avantage et avançait en direction de la Sventa. Mais elle se heurtait à une résistance qui la contraignit à s'arrêter.

Tandis que l'armée Below conquérait ainsi la Courlande jusqu'à la ligne de l'Aa, le groupement Gallwitz, qui deviendra le 7 août la XII^e armée, prenait pareillement l'offensive sur le front de la Narev, en direction générale de Praszysz.

Contre la ville elle-même et les collines qui constituaient la position russe, Gallwitz avait orienté trois corps renforcés : le XI^e, le XIII^e et le XVII^e. Cette masse de choc était couverte au Sud, du côté de la Vistule, par le XVII^e corps de réserve et par le corps de Thorn; du côté de l'Orzyc, c'est-à-dire du Nord, par le I^{er} corps.

L'infanterie occupa les tranchées de départ le 7 juillet ; le 12 tout était prêt. Les troupes russes du général Ploehve avaient construit une position fortifiée sur une profondeur de 20 kilomètres. Des milliers d'arbres abattus, des millions de sacs à terre apportés avaient fait un lacs compliqué qui courait à travers les champs de raves et de seigle, les prairies marécageuses et les coteaux pierreux. En arrière coulait la large Narev. Les forteresses de Lomja, d'Ostrolenka, de Rozan et de Pultusk joignaient Novo-Georgievsk, grande place moderne sur la Vistule, à l'imprenable Ossoviec, protégée par les marais du Bobr. Nulle part les Russes ne se sentaient mieux en sûreté.

Une puissante préparation d'artillerie, faite par les batteries légères des trois corps et 60 batteries lourdes et accompagnée de gaz, pratiqua en quatre heures une brèche dans ces défenses. Les points choisis pour la rupture étaient l'un à l'Ouest de Praszysz, l'autre au Nord. A 8 heures du matin, le 12, les divisions d'assaut sortirent des tranchées. A 10 heures, la première ligne russe était enlevée; dans l'après-midi, la seconde était forcée. Le XI^e et le XVIII^e corps progressaient sur le front Ouest; le XIII^e corps sur le front Nord. Pour éviter l'encerclement, les Russes à la fin du jour évacuèrent Praszysz. On voyait au coucher du soleil les longues colonnes des batteries et des camions filer en direction de Makov. En un jour, les Allemands avaient pénétré de 6 kilomètres dans la position ennemie. Les Russes, sans attendre un nouveau choc, se replièrent sur leur seconde position, Szczuki-Ciechanov, avec leur gauche à la Vistule vers Vyszogrod. Gallwitz les suivit l'épée dans les reins, sous la pluie, par les marais, dans les chemins de sable défoncé. Il arriva devant la nouvelle position le 15. Ce qui avait pu suivre d'artillerie ouvrit le feu. Le combat dura deux jours. Le 16, le front fut rompu au centre, vers Zielona. En vain la cavalerie russe, chargeant botte à botte, essaya d'empêcher le vainqueur d'atteindre la route Ciechanov-Pultusk. Le même jour, le XIII^e corps franchissait l'Orzyc à Krasnosielc. Rejeté par une contre-attaque, il repassait une seconde fois, livrait un violent combat aux divisions du Turkestan et atteignait enfin la route de Rozan à Pultusk. Le 18, les Russes, sur tout le front entre le Vkra et l'Orzyc, refluaient sur la Narev. A gauche de Gallwitz, l'armée Scholtz s'était pareillement portée en avant à partir de Kolno et avait rejeté les Russes vers la Narev, sur Ostrolenka et Lomja.

La ligne était maintenant reportée sous le canon des places, Lomja, Ostrolenka, Rozan, Pultusk, Novo-Georgievsk. Le

XVII^e corps de réserve et le corps de Thorn se portèrent devant Novo-Georgievsk, le XI^e corps devant Pultusk, le XVII^e corps sur la route Pultusk-Rozan, le XIII^e corps devant Rozan, le I^{er} devant Ostrolenka. Et la lutte pour la Narev commença. Elle dura du 20 juillet au 9 août, dans le décor du vaste paysage fluvial, au milieu des champs mûrissants, des forêts, des riches villages.

Elle débuta le 20 par une contre-offensive des Russes, qui débouchèrent à la fois des têtes de pont de Pultusk et de Rozan. Dans la région de Rozan, le 21^e corps russe, partant du coude que fait la rivière au Sud de la place, attaqua les Allemands à la jonction de la 35^e et de la 26^e divisions. La 26^e division contint l'assaut de front sur la ligne Napiorki-Pruski, tandis que la 35^e lançait quatre bataillons, un régiment de chasseurs à cheval et de l'artillerie dans le flanc gauche des Russes, entre Napiorki et la Narev. La 36^e division, accourue en soutien, contre-attaquait par Napiorki. Le soir, les Russes repassaient le fleuve.

Dans la région de Pultusk, l'attaque était menée par le 4^e corps russe, dont la 40^e division enlevait au XVII^e corps le village de Boby, sur la route de Pultusk à Rozan. Il se livra là un combat à la mode du XVIII^e siècle, les cosaques chargeant l'infanterie avec la lance et le sabre, et contre-attaqués eux-mêmes à la baïonnette par le 1^{er} régiment de réserve de la Garde, qui reprit Boby à la fin de la journée. Les Russes repassèrent la Narev au crépuscule.

Des renforts russes étaient en marche. Le général von Gallwitz de son côté avait reçu la 54^e division, et disposait maintenant de 13 divisions, actives ou de réserve, de 3 divisions de landwehr et du corps de landsturm Dickhuth. Hindenburg lui prescrivit de masquer Novo-Georgievsk, à sa droite, par le corps Dickhuth et la 13^e division de landwehr, réunis sous les ordres du général von Beseler, et d'attaquer avec le gros de ses forces d'Ostrolenka à Pultusk. L'attaque fut fixée au 23 juillet.

Les Allemands formaient trois groupes d'attaque : devant Pultusk, Pluskow, avec cinq divisions et 53 batteries de tout calibre, rompit le 22 la ligne des défenses extérieures et se trouva devant la seconde position qui couvrait la place. Déjà la division de réserve de la Garde avait forcé le passage de la Narev en amont de la ville. Le soir tombait. Les Allemands se retranchèrent devant le glacis, prêts à donner l'assaut le lendemain. Les Russes ne les attendirent pas. Ils incendièrent les magasins et, à la faveur de la nuit, se retirèrent derrière les marais de la rive gauche, sur le ruisseau du Pruth. Ils se fixèrent là, leur gauche à l'embouchure du Bug, leur droite aux marais, couvrant la route de Vyszklov. Les Allemands, passant la Narev derrière les Russes, arrivèrent sur le Pruth le 24 au soir.

Un second groupement sous les ordres du général von Watter, avec la 4^e division de la Garde, la 3^e et la 26^e, attaqua Rozan. La place était tenue par une division fraîche. Les Allemands l'écrasèrent sous le feu de 39 batteries ; puis la division de la Garde attaqua le front Nord et enleva le 22, à la baïonnette, le village de Miluny. Le 23, la 3^e division enleva à son tour les tranchées du front Ouest. Dans la nuit du 24, les Russes évacuèrent la petite ville en flammes. Le 24 et le 25, les divisions de Watter pas-

sèrent la Narev et se retranchèrent sur les dunes boisées de la rive gauche. La rivière était franchie, de Pultusk à Rozan, sur un front de 40 kilomètres.

Seule la troisième attaque allemande, celle que le général von Eben, avec le 1^{er} corps, dirigeait sur Ostrolenka, échoua. Le fleuve a là de 60 à 90 mètres de large. Les Russes étaient retranchés dans les dunes et les bois de la rive gauche. Le 24, le général Eben lança la 2^e division sur le gué de Kamionka. Seul un bataillon du 44^e régiment réussit à passer et se maintint héroïquement sur la rive gauche, contre une brigade du 4^e corps sibérien. L'échec d'Eben empêchait Gallwitz de tirer un parti stratégique des succès de Puzzkow et de Watter, et le fixait aux bords de la Narev.

Cependant l'offensive de Gallwitz au Nord, celle de Mackensen au Sud dessinaient autour des armées russes de Pologne un cercle si menaçant que celles-ci jugèrent prudent de se replier sur la Vistule. Dès le 15 juillet, devant la IX^e armée du prince Léopold, la 2^e armée Smirnov évacua ses positions de la Bsura et de la Ravka, et se retira sur Blonie. L'attaquer, c'eût été attaquer le camp retranché de Varsovie, et le prince Léopold n'était pas en état de tenter une pareille opération. Plus au Sud, la 4^e armée Evert, se retirant devant Woysch, se repliait sur Ivangorod. Seules, sur la rive gauche, les deux puissantes têtes de pont de Varsovie et d'Ivangorod restaient aux Russes. Entre elles, la défense du fleuve était reportée sur la rive droite ; mais ce fleuve, large de 1.000 mètres, constituait un redoutable obstacle et couvrait les arrières des armées russes de Galicie, auxquelles il faut maintenant revenir.

X. *L'armée du Bug*. — Tandis que Gallwitz tentait en passant la Narev d'envelopper Varsovie au Nord-Est ; tandis que la IX^e armée et le groupement Woysch essayaient d'accrocher dans la boucle de la Vistule le centre russe, Smirnov et Evert ; à l'aile Sud, la mission des armées Mackensen, IV^e autrichienne et XI^e allemande, était d'enfoncer la gauche russe et de se porter sur les communications du centre.

Pour accomplir sa tâche, la XI^e armée avait reçu des renforts qui la rendaient peu maniable. Le 6 juillet, le commandement décida de la dédoubler en créant à sa droite une nouvelle armée qui fut confiée le 12 au général von Linsingen (1). Cette nouvelle armée porte dans l'histoire le nom d'armée du Bug. Elle fut formée du XLI^e corps de réserve (von Winckler), du corps des Beskides (von der Marwitz) et du corps von Kneussl (107^e division et 11^e bavaroise), tous trois prélevés sur la XI^e armée. L'ancienne armée de Linsingen, l'armée du Sud, fournit l'état-major du XXIV^e corps de réserve (von Gerok) qui prit le commandement du corps Kneussl ; l'armée du Sud fournit en outre la 1^{re} division d'infanterie, qui resta indépendante, et la 5^e de cavalerie.

Jusqu'au 13 juillet, le dispositif était le suivant. Le XLI^e corps à droite s'étendait de Chorobrov à Szykovice ; le corps Gerok à sa gauche jusqu'à Malice, puis le corps des Beskides jusqu'aux hau-

(1) Le commandement de l'armée allemande du Sud passa au général Bothmer.

teurs du Nord-Ouest de Svidniki. La 1^{re} division d'infanterie et la 5^e de cavalerie, venues de l'armée du Sud, et encore en marche pour rejoindre, arrivèrent le 14 dans la région de Telatyn. L'armée du Bug était encadrée à droite par la I^{re} armée autrichienne et à gauche par la XI^e armée. Ces trois armées, avec la IV^e autrichienne à gauche de la XI^e, formaient le groupe d'armées du maréchal von Mackensen.

Le jour même où Linsingen prit son commandement, le maréchal von Mackensen fit passer le XLI^e corps et deux divisions de cavalerie à la I^{re} armée autrichienne. L'armée du Bug se trouva donc réduite à 6 divisions d'infanterie pour un front de 35 kilomètres, tenu par 10 divisions russes.

Les Russes, qui sentaient le péril que la rupture de leur gauche aurait fait courir à leur centre, s'étaient puissamment fortifiés. La nature les y aidait. D'immenses forêts, dont les sous-bois étaient embarrassés de taillis, ne laissaient d'accès que par de rares chemins. « On se croyait transporté, dit un témoin, dans les plus profondes forêts vierges du continent noir (1). » Des marais arrêtaient les assaillants. Les fleuves et les rivières, qui sont nombreux, n'avaient plus de ponts. Jusqu'à Teratyn, on ne trouva aucune route qui méritât ce nom; à Teratyn, commençait la chaussée de Cholm; mais les Russes l'avaient détruite sur de larges espaces et les convois l'achevèrent. On la répara par des rondins. Les autres chemins étaient du sable, de la boue, des marais. Il pleuvait abondamment. On glissait comme sur une piste savonnée. Les chevaux tombaient; les roues adhéraient au sol. Les moteurs travaillaient à pleine puissance sans faire avancer les voitures; l'eau bouillait dans les radiateurs. Tout à coup, lentement, tout s'enfonçait dans le sol gluant. Il fallait jeter des branches ou des planches, recourir aux chevaux d'un convoi pour démarrer.

Nous avons vu comment la contre-offensive russe du 5 juillet avait momentanément contraint Mackensen à la défensive. C'est le 16 juillet seulement qu'il recommença à attaquer avec 40 divisions. L'objectif était d'enlever la ligne Ivangorod-Lublin-Cholm, au Sud de laquelle les Russes étaient retranchés.

Le mouvement devait être couvert à droite, comme on l'a dit, par la I^{re} armée autrichienne Puhallo. Celui-ci attaqua la ligne du Bug, de Sokal à Krylov. A Sokal, de l'autre côté du fleuve grossi par les pluies, s'élevait sur la colline un couvent de Bernardins, bastionné de tours; au delà, les rues escarpées de la ville. Il fallut trois jours à l'aile droite de Puhallo pour forcer le passage. Enfin, Sokal fut enlevé le 18. L'aile gauche de l'armée avait franchi le Bug dans la région de Krylov. Les Russes essayèrent de jeter les Austro-Allemands dans le fleuve qu'ils venaient de passer. Le 22, ils attaquèrent à la fois au-dessus de Sokal, à Postonyca, et au-dessous de Krylov, à Michaly, visant à déborder Puhallo par les deux ailes. Le combat fut très rude, surtout à Sokal, où la situation fut rétablie par des contingents thuringiens, que Puhallo prit à sa gauche pour les porter à sa droite. Le 25, l'attaque russe décrut. Mais la I^{re} armée était trop épuisée pour essayer de marcher sur Vladimir Volynsk.

(1) Pehlemann, *Die Kämpfe der Bug Armee*, Oldenburg, 1918, dans *Der grosse Krieg in Einzeldarstellungen*, p. 13.

Pendant que ces combats se livraient sur sa droite, Mackensen avait attaqué en échelons par la droite, de telle sorte que l'armée du Bug avait donné la première. Elle avait pris le 14 ses positions de combat. Le 15, au petit jour, l'artillerie de Linsingen ouvrit le feu. A l'aile droite, Gerok, avec la 11^e division bavaroise et la 107^e, attaquait face au Nord, entre la Huczva et le Bug, en direction de Hrubieszov. A l'Ouest de la Huczva, le corps des Beskides attaquait le front Zaborce-Grabowiec. Mais sur toute la ligne, les Russes, bien abrités des vues, dans des systèmes de tranchées échelonnées, tinrent comme des murs. Linsingen appuya alors le corps Gerok par les Prussiens de la 1^{re} division (Conta) qui obligea le 17 les Russes à reculer. Le succès du corps Gerok entraîna celui du corps des Beskides qui enleva Zaborce. Le 19, les Russes se mettaient en retraite. Mais dès l'après-midi, les Bava-rois de la 11^e division, à l'aile droite, sentirent une nouvelle résistance. Les Russes avaient fait front au Sud de Hrubieszov, dans les marécages de la Huczva. Le combat recommença sur tout le front. Le 21, à gauche, le corps des Beskides réussit à forcer le passage de la Vojslavka. Le 22, à droite, Conta, appuyé par le XLI^e corps, enveloppa Hrubieszov et pénétra dans le coude du Bug, espérant enlever la gauche des Russes. Ceux-ci se tirèrent d'affaire avec quelques régiments mis en pièces et se rétablirent sur une troisième position Horodlo-Jaroslaviec. Malgré l'état du terrain, Linsingen l'attaqua le 23. Mais c'était la principale ligne de défense, fortement construite et défendue. L'armée du Bug dut s'arrêter.

A gauche de Linsingen, la XI^e armée attaquait le 16 juillet en direction générale de Krasnostav. Les Russes avaient tenu ferme les jours précédents à l'Est de la ville, sur la ligne de la Volica. Mackensen se contenta de les y fixer et manœuvra pour les tourner par leur droite, en attaquant avec la Garde à gauche de la Vieprz. Le 16 au matin, un feu violent écrasa les lignes russes. A 11 heures, l'assaut fut donné. Tout en se battant énergiquement dans les bois et en sauvant leur artillerie, les Russes se retirèrent sur la Zolkievka et sur Krasnostav. Cette seconde position fut enlevée le soir même, Krasnostav à l'arme blanche par la 1^{re} division de la Garde, les fonds de la Zolkievka par la 2^e. Quelques bataillons allemands firent aussitôt un à-droite pour passer la Vieprz d'Ouest en Est et menacer de flanc les défenseurs de la Volica. La clé de la position était la ville d'Izbica sur la Vieprz. Mackensen la fit attaquer par la 105^e division. Les Russes formèrent un crochet défensif et tinrent bon.

Cependant il était évident que la prise de Krasnostav mettait les Russes en péril d'être rompus en plein centre. En réunissant toutes leurs réserves, les Russes constituèrent une masse de dix divisions qu'ils jetèrent sur le centre de Mackensen. Le combat fut d'une extrême violence. A Krasnostav, la Garde russe, amenée de Lomja, se jeta sur la Garde prussienne : duel qui s'acheva par la victoire des Allemands. La Garde russe se replia sur la ligne de la Siennica. La Garde prussienne n'eut pas la force d'enlever cette nouvelle position. Deux jours, les adversaires restèrent face à face, à bout de souffle. Le 23, les Russes sortirent brusquement de

leurs tranchées et pénétrèrent dans les tranchées allemandes. Le 24, la 2^e division de la Garde les en rejeta. Puis le combat s'arrêta.

L'aile gauche de la XI^e armée, c'est-à-dire le X^e corps Emmich, avait appuyé le mouvement du centre en attaquant entre Zolkiewka et Gielczew, sur des hauteurs mamelonnées et coupées de ravins, et en refoulant les Russes vers le Nord. La cavalerie de la Garde entama la poursuite et dut s'arrêter au bout de quelques heures. La 3^e armée russe s'était retranchée sur les crêtes à la hauteur de Pilaszkomice et recommençait le combat. Ses positions barraient la vallée de la Gielczewka, large et marécageuse, gorgée d'eau par les pluies. Les Russes, ayant reçu le 17 juillet des divisions sibériennes, passèrent à la contre-attaque et arrivèrent à petite distance des batteries allemandes. Refoulés, attaqués à leur tour, ils exécutèrent le 18 au soir un nouveau repli sur la crête suivante, à la hauteur d'Izdebno et de Rybcevice.

Le X^e corps commença la poursuite. Le soleil brûlait sur les champs mouillés de blé et de sarrasin. Les Russes faisaient tête à chaque mouvement de terrain. Dans la vallée de la Gielczewka, la cavalerie de la Garde lutta avec les cosaques et atteignait Stryjna, dans une nuit d'orage. Le 21 juillet, le X^e corps avait atteint la région de Borek. Mais les Russes exécutant une contre-offensive qui enleva les lignes allemandes à la baïonnette, arrivèrent le 22 sur les positions d'artillerie du X^e corps, les emportèrent corps à corps et conquièrent 12 obusiers. Les Sibériens vainqueurs commencèrent le pillage. L'inertie des vainqueurs sauva les Allemands. Dans l'après-midi, une contre-attaque reprit les pièces. En fin de journée, le danger était conjuré, mais le X^e corps était trop épuisé pour poursuivre son avantage. Au total, le 23, la XI^e armée allemande, arrivée par sa droite à la ligne Ujanka-Krope, et par sa gauche dans la vallée de la Gielczewka, se trouvait devant un adversaire retranché et résolu à tenir énergiquement la ligne Cholm-Piaski.

Plus à gauche encore, l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand avait attaqué le 16 en direction de Bychawa, Wilkolaz et Urzendorf. Le danger de cette attaque, pour les Russes, était de décoller leur droite de la Vistule. Ils le sentaient, et ils tenaient énergiquement. Les Autrichiens, après avoir gagné du terrain le 16, furent arrêtés le 17. Le 23 seulement ils enlevèrent la ligne Niedrzvica Mala-Borzechow-Chodel-Opola. Les Russes se retirèrent à la faveur de la nuit sur la ligne Osmolice-Adelina. Ils en furent délogés le 24, mais se rétablirent dans une nouvelle ligne, à quelques kilomètres de Lublin.

Ainsi, sur tout le front de Pologne méridionale, le groupe Mackensen était arrivé le 24 juillet devant les défenses qui couvraient la grande ligne de rocade Ivangorod-Lublin-Cholm, que les obus atteignaient déjà. D'autre part, au Nord, faisant pression sur le centre droit comme Mackensen sur le centre gauche, Gallwitz avait passé la Narev. Cette double poussée risquait de prendre à dos les armées russes restées sur la Vistule, de Varsovie à Ivangorod. L'état-major russe sentit que le moment était venu de les ramener en arrière et de rétablir toute la ligne sur le Bug.

Cette résolution avait été prise, comme nous l'avons vu, dès le 27 juin, dans un conseil de guerre tenu à Baranovitchi. Mais le grand-duc avait différé l'exécution. Elle était maintenant devenue urgente et déjà difficile. Il fallait qu'à droite la 12^e armée tint bon sur la rive gauche de la Narev et qu'à gauche Ivanov résistât entre le Bug et la Vistule. L'un et l'autre groupe figuraient pour ainsi dire les bat-tants de la porte par où le centre russe s'écoulerait en direction de Brest-Litovsk. Depuis Gorlice, les armées russes avaient perdu 700.000 prisonniers et 400 canons.

L'armée allemande du Bug avait atteint le 26 juillet en combat-tant la ligne Kota-Ostrovski-Majdan. Mais à ce moment, sur sa gauche, une violente attaque des Sibériens avait bousculé le corps de droite de la XI^e armée, le VI^e autrichien. Linsingen ainsi découvert sur son flanc gauche dut s'arrêter. A sa droite, le XLI^e corps avait, en enlevant les positions russes dans les bois qui occupent la boucle du Bug, atteint la route Annapol-Horodlo, et la division Conta, à l'extrême droite, avait occupé Horodlo. Au centre, le corps Gerok avait enlevé d'assaut, le 26, les tranchées sur le versant de la cote 229, au Nord de Stepankovice. Mais les feux de flanc que les Russes dirigeaient des hauteurs au Nord de Teratyn interdisaient tout nouveau progrès.

Mackensen décida l'attaque générale pour le 29 juillet, l'armée du Bug à droite marchant vers la ligne Dubienka-Cholm, la XI^e armée au centre vers la ligne Cholm-Lenczna, l'armée de l'archi-duc, à gauche, vers la ligne Lublin-Kazimierz.

Il fallait enlever Teratyn à tout prix. Linsingen rappela la 1^{re} division (Conta) de sa droite à son centre et la disposa concentriquement avec la 11^e bavaroise et la 107^e, soutenues par une puissante artillerie, autour de l'objectif. Le mouvement, qui se fit dans la nuit du 28 au 29, par un magnifique clair de lune, ne fut pas gêné par les Russes. A l'aube, le feu éclata et l'assaut fut donné. Le soir, après un violent combat, la position russe était serrée de près, mais non rompue. Enfin, à l'aube du 30, la 107^e division enleva Teratyn. Les Russes se replièrent et essayèrent de se rétablir sur des lignes préparées entre Cholm et Dubienka. Mais le 31 au soir, la 1^{re} division à droite pénétrait dans les bois de Dubienka. Les Russes, menacés d'être pris à revers et coupés du Bug, décampaient dans la nuit, et, abandonnant Cholm, allaient prendre position bien au Nord, derrière les marais de l'Ucherka.

Le commandement russe avait été contraint à ce large repli, non seulement par les succès de Linsingen, mais par ceux de la XI^e armée, qui avait bousculé la 3^e armée russe. La XI^e armée formait pour la circonstance deux groupements. A droite, Plattenberg (VI^e corps autrichien et Garde) devait accrocher l'adversaire. A gauche, Emmich (XX^e corps de réserve et X^e corps) devait percer vers Fajslavice. Il avait 7 batteries de mortiers et 14 d'obusiers. A l'aube du 29, le feu des grosses pièces écrasa les positions russes et l'infanterie donna l'assaut, derrière un rideau d'obus. La position russe est enfoncée. A droite, la Garde est entrée aussi dans les tranchées russes et a attiré sur elles les réserves ennemies; le XXII^e corps en a profité pour refouler à son tour le centre russe. La nuit interromp le combat. Les Allemands couchent sur les positions conqui-

ses, prêts à repousser une contre-attaque. On entend au loin la marche des colonnes, le roulement des trains. Le matin, les tranchées russes restent muettes. La 3^e armée a décollé et s'est repliée largement sur Lenczna.

La cavalerie de la Garde poursuit vers le Nord en escarmouchant avec les cosaques. Elle enlève la ferme de Korybutova, celle de Bialecka, et elle arrive tout à coup sous un feu de grosses pièces. Les Russes se sont retranchés sur la ligne Pavlov-Lenczna. La position est choisie pour menacer en flanc la marche de von Emmich. La Garde essaie d'enlever Pavlov et n'y réussit pas. Toute la droite de la XI^e armée est arrêtée. Pour forcer l'obstacle, Mackensen donne à Plattenberg ses réserves. Ces forces sont mises en place le 31. Mais quand Plattenberg veut attaquer le 1^{er} août, il trouve des tranchées vides. Les Russes se sont repliés sur Savin, au Nord de Cholm.

A leur droite aussi, devant la IV^e armée de l'archiduc, les Russes se retiraient. Pendant que leurs arrière-gardes disputaient le terrain, les cosaques brûlaient les villages. Le 30 juillet, ils évacuèrent Kasimierz et Lublin et allèrent s'établir sur la ligne Novo Alexandrija-Bystrzyca.

Après quatre semaines de combats, Mackensen était donc maître de la voie ferrée Lublin-Cholm. C'eût été un désastre pour le centre russe si l'évacuation de la ligne de la Vistule et la retraite sur Brest n'eussent été déjà commencées. C'était du moins un sérieux danger. Pour que cette retraite pût s'achever, il fallait contenir encore Mackensen, l'arrêter de coupure en coupure, le retarder.

La première position choisie par les Russes allait d'Opalin sur le Bug à Novo Alexandrija sur la Vistule. Une autre ligne, plus en arrière, était dessinée par les positions fortifiées de Vlodava, d'Ostrov et de Lubartov. Ces deux lignes couvraient au Sud la retraite des armées du Centre. D'autre part, au Nord, le 1^{er} août, les Russes tenaient toujours sur la ligne Vyszkov-Ostrolenka.

Mackensen arriva par une série de combats au contact des nouvelles positions russes. Le 4, l'armée du Bug s'y heurtait sur le front Opalin-Vytyczno, tandis qu'une division de cavalerie, à droite du Bug, entraît à Vladimir-Volynsk. A la XI^e armée, la Garde et la 22^e division attaquaient Lenczna le 3, mais elles furent arrêtées par les feux de flanc de la Garde russe embusquée dans les marais de la Svinka; la 22^e division dut se mettre en crochet défensif. A la IV^e armée, la 47^e division de réserve enleva Kasimierz. Devant les lignes solides où les Russes étaient retranchés, Mackensen était contraint, une fois de plus, de marquer un temps d'arrêt.

Pendant ce temps, sur le front du Nord, les Russes, non seulement résistaient, mais passaient à l'offensive et attaquaient Gallwitz entre la Narev et le Bug, leur droite débouchant des dunes de sable de Govorono, leur centre de Vyszkov et de Szerock, leur gauche de Novo-Georgievsk, le 26 juillet. Une brume froide avait caché les préparatifs. Maintenant il faisait un beau soleil. Les Russes disposaient de 20 divisions. Ils attaquèrent avec la dernière énergie et, s'ils ne réussirent pas à jeter les corps de Watter et de

Pluskov dans la Narev, ils s'établirent à droite sur l'Orz, à gauche sur le Pruth et s'y retranchèrent pour recommencer le combat le lendemain. Un secours inattendu vint aux Allemands. Le général Stumpff, commandant la 83^e division et qui était sur la Narev à Modzele, porta de lui-même sa division en aval, à Sielna, passa le fleuve et vint prolonger l'aile gauche de Watter devant Govorovo. Le 27, Stumpff attaquait vivement les deux villages de Lipianka et de Cisk, les emportait et rompait ainsi la ligne russe. Le commandement russe reconnut aussitôt le danger et lança sur Stumpff, le 31, la 59^e division de réserve. Stumpff dut abandonner le terrain conquis. Mais, plus au Nord, la garnison allemande qui tenait le gué de Kamienka et qui était étroitement serrée depuis sept jours, réussit en fin de journée à se dégager et à culbuter les Russes des hauteurs boisées qu'ils occupaient.

La situation ainsi rétablie, Gallwitz exécuta le 1^{er} août une attaque générale en direction de Govorovo. Après six jours de combats violents, les Russes se retirèrent le 7 sur la ligne Vyszkov-Ostrov. Le 10, la forteresse de Lomja fut enlevée par l'aile gauche de la VIII^e armée. La position Vyszkov-Ostrov devenait intenable. Les Russes se retirèrent en combattant et en brûlant tout derrière eux. Gallwitz et Scholtz les suivaient sur les talons, dans un pays difficile. Enfin, le 13, ils les trouvèrent établis au Sud de la voie ferrée Varsovie-Bielostok, sur la coupure du Nurzec, la droite appuyée aux marais de la Narev, la gauche en liaison avec Varsovie. Devant cette forte position, les Allemands durent s'arrêter.

Pendant ce temps, le déménagement des places de la Vistule et la retraite des armées russes du centre s'effectuaient. L'évacuation des arsenaux de Varsovie et d'Ivangorod était déjà en cours au milieu de juillet. Les armées allemandes engagées dans la boucle de la Vistule étaient, au Nord, la IX^e (prince Léopold) et au Sud l'armée Woysch. L'aile droite de la IX^e armée arriva sur la Vistule à Gora Kalvarja. Mais les Russes, qui disposaient de la rocade Varsovie-Garvolin-Ivangorod, eurent vite fait de menacer cette aile. D'autre part, l'armée Woysch, avec le corps de landwehr silésien du général Koenig, qui formait sa gauche, réussit à atteindre la Vistule le 28 après avoir dérobé sa marche à la faveur du mauvais temps et, dans la nuit, jeta des partisans près du confluent de la Radomka. Au matin du 29, il y avait déjà sur la rive droite une petite tête de pont et des tranchées. Le premier pont était jeté à la hauteur de Ryczywol. Le 30, les deux partis renforcés livrèrent le combat décisif, les Allemands essayant, par les forêts du rivage ou par-dessus les étendues de sable nu, de saisir Domaszew et Maciejowice, les Russes essayant de prendre ces attaques en flanc. Une lutte d'artillerie s'engagea, où les obus à gaz des Allemands leur assurèrent l'avantage. Le 1^{er} août dans l'après-midi, les Silésiens se portèrent à l'assaut. Les Russes gardèrent l'avantage à leur gauche; leur feu, qui balayait le terrain jusqu'aux bras morts de la Vistule, contraignit l'adversaire à s'enterrer. Mais au centre les Silésiens occupèrent les tranchées russes, et à leur gauche ils conquièrent au crépuscule les ruines de Domaszew. De là ils poussèrent jusqu'à la sortie de la forêt. La courte nuit d'été n'interrompit pas le combat. Des fusées sortaient des forêts noires. Le

clair de lune jouait dans la fumée et les nuages de gaz. A la faveur de cette obscurité lumineuse, les Russes se décrochèrent à leur gauche de Maciejowice, et de ce côté aussi sortirent de la forêt. Renonçant à rejeter les Allemands dans le fleuve, ils se repliaient sur la première ligne de collines qui émerge des bois, sur la position Podzamcze-Laskarzew. Mais, dès l'aube, ils en furent rejetés. Le 3 août, la rupture des lignes entre Varsovie et Ivangorod était complète. En vain les Russes envoyèrent d'Ivangorod des renforts vers le Nord dans le flanc de Woysch. Le général Kœwess, qui tenait le front devant la ville, en profita pour attaquer les ouvrages dégarnis. En même temps, l'armée de l'archiduc Joseph apparaissait au Sud devant Novo Alexandrija. Il était grand temps d'évacuer Ivangorod si l'on ne voulait y être pris. Le grand-duc ordonna l'évacuation pour le 4. Les Russes repassèrent ce jour-là de la rive gauche sur la rive droite, et le 5, abandonnant la forteresse, ils se retirèrent sur Ryki, le long de la voie ferrée qui va à Lukov.

Quand Woysch eut passé la Vistule, la IX^e armée à sa gauche reprit le 3 août l'attaque contre Varsovie. En fait, devant elle, l'armée Smirnov avait déjà exécuté sa retraite, et les Allemands ne trouvèrent que des arrières-gardes qu'ils enfoncèrent, le 3 août, sur la ligne Leszno-Piaszno. Il ne restait dans les forts que des garnisons sacrifiées. Les ponts sautèrent durant la nuit. A l'aube, les derniers défenseurs évacuèrent les ouvrages d'où montaient des tourbillons de fumée et se replièrent par la ville jusqu'au fleuve. Le dernier combat eut lieu devant les ruines du pont principal.

La Vistule coulait devant les Allemands et sur l'autre rive les Russes opposèrent une si vive résistance aux tentatives de passage qu'il fallut cinq jours pour jeter un pont. Enfin, le 8 août, le corps de cavalerie Frommel et les divisions du corps Scheffer passèrent sur l'autre rive. L'armée Léopold, en liaison à droite avec Woysch qui lui fut désormais subordonné, et à gauche avec Gallwitz, reprit sa marche vers l'Est. Smirnov avait eu le temps de se dérober et les Allemands cherchaient en vain son armée sur les routes défaites, dans les paysages déserts, pluvieux, où la fumée des moissons brûlées se mêlait au brouillard. Ce n'est que le 10 août que la pointe du XXV^e corps de réserve reprit le contact. Une arrière-garde russe défendait une position d'arrêt entre Novo-Minsk et Siedla. La 49^e division de réserve attaqua de front, la 84^e à droite, la cavalerie de Frommel à gauche. Les Russes disparurent pendant la nuit. Devant Gallwitz et Scholtz, ils s'étaient pareillement évanouis.

Une poursuite difficile commença. Les villages ne sont que cendres. La population a fui. Les camions se rompent. Les chevaux meurent. Le 12, le prince Léopold et Woysch, formant le groupe du Centre, franchissent la ligne Lukov-Sieldau. A l'Est de Sieldau, les arrières-gardes russes tiennent bon à Mordy et à Lozvice; à l'Est de Lukov, elles sont jetées dans les marais de Miendezyczec. Le 13, le combat se poursuit, tandis qu'à gauche l'armée Gallwitz continue à se battre sur le bas Nurzec.

Au total, le grand-duc a réussi à ramener ses armées de la ligne Narev-Vistule sur la ligne Nurzec-Bug, où elles sont main-

tenant alignées. Mais cette position pouvait elle-même être enveloppée par le Sud, si le groupe Mackensen emportait Brest-Litovsk. Ce groupe attaqua, le 3 août, en direction Savin-Lubartov. La chute d'Ivangorod et celle de Varsovie contraignaient les Russes à aller s'aligner au plus vite sur Brest. Le groupe Mackensen n'eut donc aucune difficulté à se porter en avant et à atteindre le 7 Savin par sa droite avec l'armée du Bug, Kresna au centre par la XI^e armée, Lubartov et Barnov à gauche par l'armée de l'archiduc. Pendant ce temps, les Russes exécutaient une conversion destinée à les mettre Nord-Sud derrière le Bug, leur gauche solidement établie à Vlodava, tandis que leur droite se repliait sur Brest. La manœuvre allemande était évidemment de faire sauter l'aile gauche. Mackensen se jeta sur la position Uchrusk-Vytyczno. Un combat extrêmement violent s'engagea où l'armée du Bug ayant enlevé à droite Lukovek, Bukovo Male et Petrylov, pénétra dans les forêts brûlantes de chaleur de la Vlodavka, tandis qu'à sa gauche elle passait les marais de Czernikov et la chaîne imprenable des lacs. Mais devant les contre-attaques russes, elle ne put aller plus loin et se borna à défendre le terrain conquis. Des forêts et des marais, les Russes la tenaient sous des feux croisés. Linsingen engagea alors sa réserve d'armée, la 1^{re} division Conta, soutenue de toute l'artillerie disponible, avec mission de percer entre Lukovek et Petrylov, en direction de Vlodava. La préparation d'artillerie commença le 12, l'assaut fut donné la nuit suivante. Les Russes, abandonnant Uchrusk et Vytyczno, se replièrent sur Vlodava. Linsingen allait attaquer cette ville lorsqu'il fut appelé au secours par l'aile droite de la XI^e armée. Celle-ci avait attaqué le 9, mais elle subissait maintenant une forte contre-attaque. L'intervention de Linsingen rétablit le combat; mais les Russes se replièrent sans difficulté sur la ligne du Bug, qu'ils tenaient maintenant de Vlodava à Brest, prolongés au Nord par l'armée Smirnov. Ainsi, échappant une fois de plus aux tentatives d'encerclement, les armées russes étaient rétablies le 14 août sur la ligne générale Kovno-Brest.

La situation générale est alors la suivante. A l'Extrême-Nord, en Courlande et en Lithuanie, la 5^e armée russe et à sa gauche la 10^e ne bougent pas. Le reste des armées Alexeïev s'écoule entre la 12^e au Nord qui tient sur le Bobr, et la 13^e au Sud, qui barre les routes de Brest et de Kobrin : la 1^{re} vient de la Narev, la 2^e vient de Varsovie, la 4^e vient d'Ivangorod, la 3^e vient de Lublin. Le 10 août, le général Alexeïev leur a assigné comme ligne de repli le front Ossowiec-Drogitchin-Vlodava. — Non seulement la 13^e armée doit conserver ouvert le battant Sud de la porte par lequel les autres armées s'engouffrent, mais elle doit maintenir la liaison avec le groupe Ivanov dont la 8^e armée Broussilov forme la droite.

XI. La chute des forteresses : Kovno, Novo-Georgievsk, Brest-Litovsk. — Alors commence, le 14 et le 15 août, une bataille générale, menée sur tout le front russe, de Brest à la Baltique. Mackensen attaque sur Brest, Woyrsch et le prince Léopold menacent la ligne du Bug entre Brest et Drohiczyn, Gallwitz attaque sur le bas Nurzec et les hauteurs de Bielsk, Scholtz se porte contre

Bialystok et Ossoviec, Eichhorn menace Grodno, Litzmann menace Kovno, et à l'extrême-gauche Below combat devant Riga. En arrière des lignes, le siège de Novo-Georgievsk, qui tient toujours, est mené par Beseler.

Il y avait dans la ligne russe un point particulièrement sensible : la 12^e armée faisait barrage sur le bas Nurzec et plus à l'Est vers Bielsk, tenant ouvert le battant Nord de la porte de retraite, pendant que la 2^e armée, à sa gauche, se retirait vers le Bug. Gallwitz attaqua violemment les lignes de la 12^e armée, tenues par des divisions sibériennes et des régiments de la Garde. Il combattit trois jours pour forcer les passages du Nurzec. Pendant ce délai, les Russes eurent le temps de ramener sur le Bug la 2^e et la 4^e armée, de retirer l'artillerie lourde et de faire sauter les ponts. Ce ne fut que le 17 août que les Allemands jetèrent les premiers ponts sur le Bug. Les Russes ne défendirent pas la rive orientale. Ils allèrent s'établir sur la Pulva et le Nurzec, de façon à couvrir la région qui s'étend entre le coude de la Narev et l'antique forêt de Bieloviec.

Mais juste à ce moment, dans le Nord, un des piliers de la défense russe s'écroulait. Le 8 août, Kovno, débordée du côté Nord par l'armée Below et du côté Sud par l'armée Eichhorn, était prise sous le feu de l'artillerie allemande. Cette attaque, dirigée par le général Litzmann, pouvait paraître une folie. La place changée en camp retranché, défendue par trois divisions, appuyée à droite par la 5^e armée russe, à gauche par la 10^e, bien reliée à l'arrière, semblait imprenable. Le 14 août, les Allemands enlevèrent les bois de Dominancke, qui sont encore à 4 kilomètres des forts I et II. Le 17, le fort II fut pris et, la nuit suivante, le fort I assailli à la gorge.

Le général Grigoriev, qui défendait la place, perdit la tête. Les forts de l'Ouest pris, il abandonna les positions fortifiées du bord du Niémen. Il abandonna les forts du Nord, sur la Vilia, qui avaient été attaqués le 17. Il évacua 10.000 recrues et quelques bataillons et abandonna la place à son destin ; elle tomba le 18 aux mains de Litzmann avec 1.300 canons et 20.000 prisonniers. Sa chute délivrait l'armée Below de la menace permanente qu'elle faisait peser sur son flanc droit. Elle permettait également à Eichhorn d'attaquer. La 10^e armée russe se replia devant lui, abandonnant la ligne Kalvaria-Mariampol et se retirant sur le Niémen, tout en tâchant de maintenir la ligne Vilna-Grodno hors de portée de l'ennemi.

En même temps, la grande place que les Russes, à la veille de la guerre, avaient construite entre la Vkra, la Narev et la Vistule, Novo-Georgievsk avec ses huit grands forts, et une garnison de quatre divisions, tombait aux mains du général Beseler. La place, attaquée le 6, était investie le 11. L'attaque des ouvrages commença le 14. Le 16 au soir, le fort XV, éventré par un obus de 420, fut emporté d'assaut. Les forts XVI et XIV furent enlevés dans la même nuit. L'enceinte extérieure était rompue. Le 17, trois forts de l'enceinte intérieure, I, II et III, furent emportés. Le 18, les Allemands donnèrent l'assaut à Modlin Novy, qui était la clé de la place côté Nord. A la fin de la journée, après une

lutte acharnée, ils en étaient maîtres. On se battit toute la nuit au pied de la citadelle. Des explosions annoncèrent que le général Bobyr, commandant de la place, faisait sauter les forts de la Narev. Les flammes des canons allemands, l'incendie des magasins trouaient l'obscurité. Enfin, à 7 h. 30 du matin, le général Bobyr hissa le drapeau blanc. Une poignée d'officiers et de soldats, dans la citadelle en flammes, refusèrent de se rendre et luttèrent jusqu'à la dernière cartouche. Les forts du Sud continuèrent un moment à tirer, puis ouvrirent leurs portes. Le 20, tout était fini. Les Allemands avaient pris 90.000 hommes et 1.600 canons. Cette place de Novo-Georgievsk, qui restait comme une île dans le territoire conquis, avait été emportée en cinq jours d'assauts. L'armée Beseler devenait libre pour un nouvel emploi.

L'attaque sur Brest commençait dans le même temps. Le 15 août, la XI^e armée s'emparait de Biala et de Slavatyce, et les Russes se repliaient rapidement sur la forteresse. Le 16, la XI^e armée atteignait le front Kodon-Dobrynka, tandis qu'à sa gauche l'armée de l'archiduc était devant Ianov. La résistance russe devenait plus énergique. Mackensen lança alors l'armée du Bug. Linsingen avait son quartier général à Cholm. Il attendait pour attaquer que son flanc droit fût couvert par les Hano-vriens du X^e corps. Ceux-ci firent 135 kilomètres en trois jours, par une chaleur torride, dans un pays dévasté, et se trouvèrent en ligne le 15 août. Le même jour, l'armée était engagée sur tout son front, le corps des Beskides à gauche en liaison avec la Garde au Nord de Slavatyce, le corps Gerok le long du Bug entre Slavatyce et Rozanka, le corps Conta en échelon au Nord de Vlodava, enfin le XLI^e corps de réserve (Winckler) de Vlodava à Sobibor. C'est lui qui devait chercher à forcer le passage du fleuve. Il le força en effet, le 15 août, dans le coude au-dessus de Vlodava, et jeta deux divisions sur la rive droite. Les Russes, voyant le péril, amenèrent rapidement des divisions cosaques par la ligne de rocade Brest-Kovel, mais en vain. Dans la nuit du 17 au 18, Conta passa à son tour à la gauche de Winckler. Les Russes espéraient encore contenir ces forces dans la région de marais et de lacs où elle était engagée, mais Gerok passa à son tour à Rozanka. Les Russes se replièrent sur la Kapajovka, dont la rive Est leur fournissait une banquette de tir.

Pendant ce temps, la XI^e armée attaquait le front Ouest de Brest. Du 18 au 20, elle enlevait les approches de la place. L'aile gauche rejeta les Russes au delà du Bug; mais le fleuve est redoublé là par la Lesna, sur laquelle les Allemands trouvèrent une nouvelle résistance. L'aile droite de l'armée attaquait le front Sud avec le corps des Beskides, le corps Arz et la 119^e division, constituant ensemble un groupement. Ce groupement arriva le 20 sous le feu du fort nouvellement construit de Kobylany, qui couvrait la place au Sud-Ouest.

Plus au Nord, le groupe d'armées du prince Léopold continuait sa progression. L'armée Woysch rejetait le 19 les Russes au delà du Bug à Mielnik. Du coup, la position de Smirnov sur le Nurzec, menacée sur son flanc Sud, devenait intenable, et le général

russe se replia sur Czeremcha. Du haut des collines de sable de Czeremcha, les avant-gardes allemandes pouvaient voir à l'horizon se dessiner sur le ciel les lisières de la fameuse forêt de Bieloviec. A gauche, le canon tonnait toujours vers Bielsk, dans la direction où Gallwitz livrait la bataille depuis le 14 août.

Ce fut de ce côté que vint la décision. Le 23, Gallwitz enleva Bielsk et rejeta les Russes sur la Biala. Plus au Sud, la IX^e armée enleva le même jour Czeremcha et força les passages du Nurzec. Au Sud de la IX^e armée, l'armée Woynsch rencontra une si vive résistance qu'elle resta en échelon à Tymianka. Mais l'archiduc Joseph ayant plus à droite enlevé Tokary le 20, Woynsch put reprendre sa marche et atteindre Rasna le 22. Les Russes se replièrent sur la position formée au Nord par la haute Narev, au centre par la forêt de Bieloviec, au Sud par les dunes qui occupent l'arc de la Lesna.

Revenons au groupe Machensen. Le 23 août, les Austro-Allemands parurent sur le front Ouest de Brest, devant les forts de Kobylany et de Koroszczyn. Les Russes se retirèrent sur le Bug. Mackensen, appelant la Garde qui était en réserve d'armée, la fit passer à la gauche, franchir le Bug et investir le front Nord de la forteresse. Quant au front Sud, c'était l'armée de Linsingen qui y poussait ses divisions. Elles franchissaient le terrain difficile entre le Bug et la Kapaiovka, mais se heurtaient aux positions imprenables de la Kapaiovka. Linsingen fit alors exécuter par la 82^e division de réserve un mouvement tournant sur la gauche de l'ennemi, entre le lac Patemieskie et le lac Svitiáz. Mais là, à Pullmo, la 82^e division trouva la route barrée et l'adversaire retranché. Linsingen envoya alors la 81^e division de réserve, qui, exécutant un mouvement à plus large envergure encore, contourna le Svitiáz par l'Est et, après une marche épuisante dans les marais, arriva au Sud de Mielniki, dans le flanc des Russes. Ceux-ci se replièrent. Les Allemands occupaient le 24 la ligne Fanstynovo-Zbaraz. La place de Brest était débordée par le Sud comme par le Nord.

Mackensen jugea le moment venu de donner l'assaut. Les Russes ne l'avaient pas attendu. Les aviateurs allemands voyaient colonnes et convois se replier vers l'Est, vers les marais du Pripiat. Le 25 août, le corps Arz enleva au Sud-Ouest de la place le fort Kobylany, et le XXII^e corps de réserve, au Nord-Ouest, le fort comte Berg. Les Russes achevèrent dans la nuit l'évacuation de la ville, où ils allumèrent un gigantesque incendie. Le 26 au matin, les Austro-Allemands trouvèrent la citadelle fumante, les ponts jetés dans le fleuve, les magasins en cendres. Cette ville de 70.000 habitants était une mer de flammes. Le vent d'Est jetait à la face des envahisseurs le sable, la fumée et les cendres. A ce prix, le gros des forces russes s'échappa (1).

XII. La fin de l'offensive. — Quand finirait cette gigantesque poursuite? Les Russes, depuis la bataille de Gorlice, avaient perdu deux millions d'hommes et leurs places de l'Ouest, mais les vain-

(1) H. Stegemann. *Geschichte des Kriegs*, II, p. 360.

queurs étaient épuisés par les combats, la dysenterie, le fleckentypus, les marches, les privations. La ligne d'opérations devenait toujours plus longue, l'usure du matériel était considérable, les rangs des combattants s'amincissaient. Cependant, le coup décisif n'avait pas été porté. Les armées russes se repliaient sur une ligne Rovno-Minsk-Dvinsk pour y attendre un nouveau choc. Sur tout le front, les armées austro-allemandes les talonnaient. Au Sud, Pflanzler-Baltin, Bothmer et Boehm-Ermolli, prévenant la contre-offensive que les Russes préparaient de ce côté, attaquaient le 28 août sur un front de 250 kilomètres. L'aile droite des armées Ivanov était séparée de la 3^e armée par un trou de 70 verstes, où les Allemands se jetèrent. Lutsk était prise le 31 août, Brody le 2 septembre, Dubno le 8. Le front se stabilisait en Galicie devant Tarnopol, en Volhynie devant Rovno.

Le groupe Mackensen poursuivait face à l'Est, en direction de Pinsk et de Prujany. Le groupe du prince Léopold pénétrait dans la forêt de Bieloviec et arrivait à l'Ouest de Volkovysk. L'armée Gallwitz atteignait Bielostok, l'armée Scholtz occupait le 4 septembre Grodno sans résistance (1), l'armée Eichhorn occupait le 27 août Olyta évacuée et marchait sur Vilna, l'armée du Niémen menaçait le front Dvinsk-Riga.

Les Russes avaient atteint dans les premiers jours de septembre la ligne Riga-Pinsk-Tarnopol. Depuis le 17 août le front Nord-Ouest était scindé en un front Nord, sous le général Roussky, avec la 6^e armée (Pétrograd), la 5^e, la 10^e et la 12^e, — et un front Ouest, sous Alexeiev, avec les 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e armées. Le Grand Quartier se replia de Baranovitchi sur Mohilev. Quelques jours plus tard, le ministre de la Guerre arriva à Mohilev avec un rescrit de l'empereur, qui annonçait l'intention de se mettre de sa personne à la tête des armées. Le grand-duc Nicolas Nicolaievitch était envoyé dans le Caucase. L'Empereur arriva à Mohilev le 5 septembre, et choisit pour chef d'état-major le général Alexeiev qu'Evert remplaça au groupe de l'Ouest. Cependant la poursuite continuait. Au centre, Mackensen entraît le 16 septembre à Pinsk et s'arrêtait là, sa droite sur le Styr, sa gauche au canal Oginski. Le groupe du prince Léopold, après avoir traversé la forêt de Bieloviec, s'arrêtait également, sa droite sur la Chtchara à l'Est de Baranovitchi, sa gauche sur la Berezina, à l'Est de Lida, — sans poursuivre les Russes qui, dans ces plaines infinies, se repliaient sur Minsk.

A gauche la lutte pour le golfe de Riga avait débuté le 11 août. La flotte allemande s'approchant de l'entrée du golfe, avait commencé ce jour-là à draguer les mines. Les torpilleurs russes les rétablirent le lendemain. Les Allemands refirent l'opération et dans la nuit du 17 au 18 août forcèrent l'entrée, coulèrent des bateaux à Pernov et y débarquèrent des troupes. Puis ils se retirèrent. Au milieu de septembre, une dernière opération de grande envergure était exécutée contre Vilna, du Sud-Ouest par les armées Gallwitz et Scholtz, du Nord-Ouest par l'armée Eichhorn. Ce fut d'abord, du 12 au 14, une pression sur le front de la 5^e armée russe, aux abords de Dvinsk. Presque en même temps, les Allemands percèrent la ligne russe entre Dvinsk et Vilna, à Sventsiany, et essayèrent de tourner l'aile droite

(1) Elle était entrée le 23 dans Ossoviec abandonnée.

de la 10^e armée. Par bonheur, l'Empereur venait de concentrer dans la région, après le débarquement allemand à Pernov, la Garde et des unités du 3^e corps sibérien, qui accoururent, faisant jusqu'à 80 kilomètres par jour, et arrêtrèrent l'offensive allemande sur la rive droite de la Vilia. La cavalerie allemande, suivie elle-même de masses d'infanterie, n'en poussa pas moins dans l'Est non seulement sur Molodetchno, mais jusqu'à Borisov. Le dessein était évidemment un enveloppement à grand rayon de la 10^e armée.

Alexeïev, agissant au nom de l'Empereur, ordonna alors à la 10^e armée de se replier de Vilna, l'aile droite sur Smorgony. Vilna fut occupée le 19 septembre par les Allemands, qui firent 22.000 prisonniers. En même temps qu'il dérobaît la 10^e armée, Alexeïev concentrait rapidement la 2^e et la jetait sur les Allemands qui avançaient par la rive droite de la Vilia, sur Vileiki. Pour arrêter ceux qui marchaient, plus au Nord, de Sventsiany sur Gloubokoe, un corps d'armée fut transporté à Polotsk. Un groupe de cavalerie fut rassemblé au Sud-Ouest de Vileiki. Enfin la 1^{re} armée fut mise en échelon derrière la 2^e, sur la voie ferrée de Molodetchno à Minsk.

L'offensive de la 2^e armée se déclencha dans la seconde moitié de septembre. Vileiki fut pris à la baïonnette. Ce fut le tour des Allemands, aventurés jusqu'à Gloubokoe, de se sentir menacés d'être pris dans une nasse. Pour permettre le repli de leurs avant-gardes, ils résistèrent énergiquement à Smorgoni. Ils tentèrent aussi une diversion sur le lac Narotch, qui leur coûta très cher. Dans les derniers jours du mois, la 2^e armée avait atteint le front Smorgoni-lac Miadzol. Plus au Nord, le secteur du lac Drisviaty fut tenu par la cavalerie, puis par la 1^{re} armée. De là le front se dirigeait sur Dvinsk. L'armée Eichhorn réussit durant l'automne à s'approcher de cette ville à une distance moyenne de 10 kilomètres. En continuant vers le Nord, nous voyons l'armée Below border la Duna et, par sa gauche, envelopper Riga à une distance d'environ 30 kilomètres.

XIII. La contre-offensive russe. — Cependant, au Sud, nous avons vu que le général Ivanov préparait une contre-offensive, en concordance avec la puissante attaque qui était montée par les Alliés sur le front occidental. Au moment où Puhallo, qui venait de prendre Lyck, et Boehm-Ermolli, qui venait de prendre Dubno, se préparaient à attaquer concentriquement Rovno, Ivanov, débouchant sur leur gauche du front Buczacz-Zborov, bousculait Bothmer et Pflanzer-Baltin et les rejetait sur la Strypa. Mais là, les Russes se heurtèrent à une seconde position qu'ils ne purent forcer, et, au début d'octobre, ils furent rejetés sur le Sereth. Jugeant que cette attaque à l'extrême Sud du front avait dû dégarnir le Nord, Ivanov tenta le 13 décembre une opération sur l'Ikva, entre Kremeniec et Dubno, en direction générale de Brody. D'autres attaques avaient lieu de part et d'autre de Rovno. Toutes échouèrent. Ivanov déplaça encore le point d'attaque, et essaya d'envelopper Puhallo par le Nord. Celui-ci se replia sur le Styr de part et d'autre de Lutzk. A la fin d'octobre, de nouvelles attaques russes se déclenchèrent plus bas sur le Styr, dans le coude de Czartorysk. Une tête de pont fut établie sur la rive gauche et reper-

due le 10 novembre, sur une contre-attaque de l'armée Linsingen. Le 17 novembre, la contre-offensive russe était éteinte.

Une seconde opération fut montée le mois suivant et se déclencha le 24 décembre, sur un front de 150 kilomètres, de la frontière roumaine au Dniester. Le but était de soulager la Serbie attaquée. Une armée spéciale avait été formée. L'armée Pflanzer-Baltin supporta le choc avec une partie de l'armée Bothmer. Les combats durèrent jusqu'au 16 janvier 1916, sans résultat et coûtèrent aux Russes 50.000 hommes.

CHAPITRE XIV

L'Intervention de l'Italie et les quatre premières batailles de l'Isonzo.

I. La déclaration de guerre. — II. Les forces en présence. — III. Les premières opérations. — IV. La première bataille de l'Isonzo. — V. La deuxième bataille de l'Isonzo. — VI. La troisième et la quatrième bataille de l'Isonzo.

I. La déclaration de guerre. — Au moment de mobiliser, l'empereur d'Autriche François-Joseph avait télégraphié au roi d'Italie combien il était satisfait de pouvoir compter avec sécurité sur l'appui de son allié. Le 2 août, le roi d'Italie répondit qu'il avait reçu le télégramme de Sa Majesté. Il n'avait pas besoin de l'assurer que l'Italie, qui a fait tous les efforts possibles pour la conservation de la paix et qui fera tout ce qui sera en son pouvoir pour aider à son rétablissement, gardera envers son allié une attitude cordialement amicale, conformément aux traités de la Triple Alliance et aux grands intérêts qu'elle doit protéger.

L'opinion publique en Italie n'eût pas admis une guerre aux côtés de l'Autriche. Toute la question était de savoir si le pays resterait neutre ou se rangerait aux côtés des Alliés, pour reconquérir Trente et Trieste.

Dès le mois d'août, le gouvernement italien prenait des mesures qui inquiétaient l'Autriche. Les troupes d'alpini en garnison sur la frontière française étaient transférées sur celle du Tyrol. Trois régiments, avec de l'artillerie, étaient transportés de Lombardie en Vénétie. Les corps d'armée furent réunis dans les camps d'exercice, de sorte que les trois corps du Nord (1) se trouvèrent au voisinage des frontières suisse et autrichienne. Ces mesures furent rapportées en octobre ; mais l'Autriche sentait peser la menace d'une armée qui comptait déjà 700.000 hommes sous les armes, et à qui il suffisait d'appeler deux classes pour mettre ses troupes de première ligne sur le pied de guerre.

Que pouvait opposer l'Autriche à cette armée neuve ? Elle réunit toutes les forces des régions de Gratz et d'Innsbrück sous le commandement du général Rohr : ce n'étaient d'ailleurs que des gendarmes, des douaniers, des garde-voies et des bataillons de landsturm. Les munitions ne dépassaient pas 120 cartouches par fusil. Encore fallut-il prélever là-dessus 11 bataillons pour la Bosnie, puis 6 pour le front russe. On organisa 30 bataillons de

(1) 3^e corps Milan, 5^e corps Venise, 6^e corps Bologne.

tirailleurs (18.000 hommes) en Tyrol, pour la défense du pays : la région de Vienne envoya 5 bataillons de landsturm, et 10 bataillons furent formés avec les détachements de sécurité des chemins de fer.

En Italie, les nationalistes souhaitaient la guerre; une grande partie de la presse y poussait ; les socialistes se divisaient et Mussolini, rédacteur en chef de l'*Avanti*, partisan de l'intervention, donna sa démission. A la fin d'octobre, seuls les conservateurs et les catholiques étaient résolument opposés à une rupture avec l'Autriche.

Les buts nationaux pouvaient-ils s'atteindre sans guerre, par une négociation avec l'Autriche? Le marquis de San Giuliano mourut en octobre et fut remplacé aux Affaires étrangères par M. Sonnino, peu favorable à la guerre, mais décidé à tirer de la neutralité la satisfaction de quelques-unes des aspirations nationales.

Cependant, le fait que l'Autriche envahissait la Serbie amenait une complication de plus, l'Italie considérant que l'équilibre balkanique se trouvait rompu et que dès lors, aux termes mêmes du traité de la Triple Alliance, elle avait droit à des compensations. Le 25 décembre, elle occupa Vallona sur la côte d'Albanie. Le 6 janvier, l'ambassadeur d'Autriche à Rome, le baron de Machio, entama avec Sonnino des conversations dont l'objet était le Trentin.

Mais, le 13, le comte Berchtold donna sa démission de ministre des Affaires étrangères et il est remplacé par le baron Burian, qui refuse toute cession territoriale. Sonnino, à son tour, n'admet aucune action militaire de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans sans compensation pour l'Italie. A Rome, le public s'impatiente, et lors de l'ouverture des Chambres, le 18 février, il manifesta contre l'Autriche. Pendant les mois de mars et d'avril, Rome et Vienne négocient sans pouvoir s'entendre.

Sonnino négociait en même temps avec l'Entente. Le 26 avril, par le traité de Londres, celle-ci accorda presque toutes les demandes de l'Italie, sauf en ce qui concernait Fiume, qui fut réservée aux Etats yougoslaves. La frontière était reportée au Nord aux Alpes rhétiques, à l'Est aux Alpes juliennes, d'où elle redescendait sur la mer à Volosca. L'Albanie était neutralisée et l'Italie en dirigeait les relations avec les pays étrangers. Par contre, l'Italie s'engageait à entrer en guerre avec tous ses moyens dans le délai d'un mois.

Le 5 mai, à Quarto, près de Gênes, un monument commémoratif de l'embarquement des Garibaldiens en 1860 était inauguré. Des discours furent prononcés qui célébraient l'avenir glorieux de l'Italie. Gabriele d'Annunzio adjura les Italiens de donner leur sang pour la patrie recouronnée. Deux cent mille spectateurs déliraient d'enthousiasme. Le parti de la guerre l'emportait. Mais l'accord était loin d'être fait dans les sphères politiques. La tension était si forte que le président du Conseil, Salandra, apporta au roi la démission du cabinet le 13 mai. Mais le roi le rappela le 16 et la Chambre lui vota des pleins pouvoirs le 20, par 377 voix contre 34.

Le 23, Sonnino notifia la rupture à Vienne : « Le gouvernement du roi, fermement résolu à pourvoir, par tous les moyens dont il dispose, à la sauvegarde des droits et des intérêts italiens, ne saurait manquer à son devoir de prendre, contre toute menace actuelle et future, les mesures que les événements lui imposent pour l'accomplissement des aspirations nationales. S. M. le Roi déclare se considérer dès demain en état de guerre avec l'Autriche-Hongrie. »

II. Les forces en présence. — L'Italie disposait, d'après les estimations autrichiennes, d'environ 580 bataillons (1); d'après l'histoire de l'Etat-Major italien, de 569 bataillons, 173 escadrons et 512 batteries. L'artillerie avait été notablement accrue. La concentration avait pu se faire avant la déclaration de guerre et, dès le 24, le Commandement suprême disposait sur la frontière de 280 bataillons au dire des Autrichiens, de 364 au dire des Italiens.

En Vénétie orientale et en Frioul, avaient été rassemblés les 7^e, 11^e et 6^e corps, avec deux divisions de cavalerie (2^e et 3^e) formant la 3^e armée, aux ordres du duc d'Aoste, destinée à opérer contre Gorizia.

Plus au Nord, sur le cours moyen de l'Isonzo, était rassemblée la 2^e armée (général Frugoni), comprenant le 2^e, le 4^e et le 10^e corps, la 1^{re} division de cavalerie, ainsi que le groupement destiné à opérer en Carinthie (12^e corps et 16 bataillons alpins, bersaglieri et alpini). Dans la région des sources du Piave se trouvait la 4^e armée Nava (1^{re} et 9^e corps) destinée à opérer contre l'Est et le Sud du Tyrol, en liaison avec la 1^{re} armée Brusati (5^e et 3^e corps) rassemblée en Lombardie et destinée à opérer contre la frontière Ouest du Tyrol (2). Restaient en réserve de Grand Quartier les 8^e, 13^e et 14^e corps, et la 4^e division de cavalerie.

Du côté autrichien, le général Rohr avait péniblement réussi à constituer, avec des éléments divers, cinq divisions, numérotées 90-94, comprenant 72.500 fusils, 1.300 cavaliers et 200 canons. Il faut y ajouter les faibles garnisons des ouvrages permanents et des détachements de garde-frontières.

Le front, déterminé par la frontière de 1866, se décomposait en trois secteurs : à l'Ouest, le Tyrol, formant en Italie un angle saillant, avec une face tournée à l'Ouest, une face tournée à l'Est; au

(1) Comme troupes actives, 282 bataillons d'infanterie et 6 de grenadiers; comme troupes de seconde ligne, une force presque égale : 52 régiments de milice mobile, numérotés 111-162. En outre, 12 régiments de bersaglieri, 26 bataillons d'alpini, etc. Enfin, la milice territoriale, formation de troisième ligne, convoquée en partie au milieu de mai, pouvait être estimée à 300 bataillons. *Oesterreicher-Ungarische Kriegsberichte*, Heft 8, p. 17. L'Etat-major italien donne au contraire, comme effectifs de campagne en état d'agir le 24 364 bataillons, 35 escadrons et 294 batteries; 205 bataillons, 138 escadrons et 218 batteries devaient rejoindre entre le 24 mai et le 15 juin. *L'esercito italiano nella grande guerra*, II, p. 29.

(2) Le 10^e corps, venant de Naples, s'est concentré ultérieurement entre le Tagliamento et l'Adige, ainsi que 4 divisions de milice mobile, destinées à former le 13^e et le 14^e corps. Les six autres divisions de milice mobile sont entrées dans la composition des 4 corps de première ligne. Enfin, le 10^e corps et la 1^{re} division de cavalerie ont passé à la 3^e armée, qui a donc compris 4 corps et 3 divisions.

Le 23, Sonnino notifia la rupture à Vienne : « Le gouvernement du roi, fermement résolu à pourvoir, par tous les moyens dont il dispose, à la sauvegarde des droits et des intérêts italiens, ne saurait manquer à son devoir de prendre, contre toute menace actuelle et future, les mesures que les événements lui imposent pour l'accomplissement des aspirations nationales. S. M. le Roi déclare se considérer dès demain en état de guerre avec l'Autriche-Hongrie. »

II. Les forces en présence. — L'Italie disposait, d'après les estimations autrichiennes, d'environ 580 bataillons (1); d'après l'histoire de l'Etat-Major italien, de 569 bataillons, 173 escadrons et 512 batteries. L'artillerie avait été notablement accrue. La concentration avait pu se faire avant la déclaration de guerre et, dès le 24, le Commandement suprême disposait sur la frontière de 280 bataillons au dire des Autrichiens, de 364 au dire des Italiens. En Vénétie orientale et en Frioul, avaient été rassemblés les 7^e, 11^e et 6^e corps, avec deux divisions de cavalerie (2^e et 3^e) formant la 3^e armée, aux ordres du duc d'Aoste, destinée à opérer contre Gorizia.

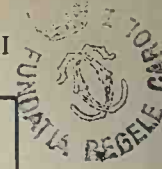
Plus au Nord, sur le cours moyen de l'Isonzo, était rassemblée la 2^e armée (général Frugoni), comprenant le 2^e, le 4^e et le 10^e corps, la 1^{re} division de cavalerie, ainsi que le groupement destiné à opérer en Carinthie (12^e corps et 16 bataillons alpins, bersaglieri et alpini). Dans la région des sources du Piave se trouvait la 4^e armée Nava (1^{er} et 9^e corps) destinée à opérer contre l'Est et le Sud du Tyrol, en liaison avec la 1^{re} armée Brusati (5^e et 3^e corps) rassemblée en Lombardie et destinée à opérer contre la frontière Ouest du Tyrol (2). Restaient en réserve de Grand Quartier les 8^e, 13^e et 14^e corps, et la 4^e division de cavalerie.

Du côté autrichien, le général Rohr avait péniblement réussi à constituer, avec des éléments divers, cinq divisions, numérotées 90-94, comprenant 72.500 fusils, 1.300 cavaliers et 200 canons. Il faut y ajouter les faibles garnisons des ouvrages permanents et des détachements de garde-frontières.

Le front, déterminé par la frontière de 1866, se décomposait en trois secteurs : à l'Ouest, le Tyrol, formant en Italie un angle saillant, avec une face tournée à l'Ouest, une face tournée à l'Est; au

(1) Comme troupes actives, 282 bataillons d'infanterie et 6 de grenadiers; comme troupes de seconde ligne, une force presque égale : 52 régiments de milice mobile, numérotés 111-162. En outre, 12 régiments de bersaglieri, 26 bataillons d'alpini, etc. Enfin, la milice territoriale, formation de troisième ligne, convoquée en partie au milieu de mai, pouvait être estimée à 300 bataillons. *Oesterreicher-Ungarische Kriegsberichte*, Heft 8, p. 17. L'Etat-major italien donne au contraire, comme effectifs de campagne en état d'agir le 24 364 bataillons, 35 escadrons et 294 batteries; 205 bataillons, 138 escadrons et 218 batteries devaient rejoindre entre le 24 mai et le 15 juin. *L'esercito italiano nella grande guerra*, II, p. 29.

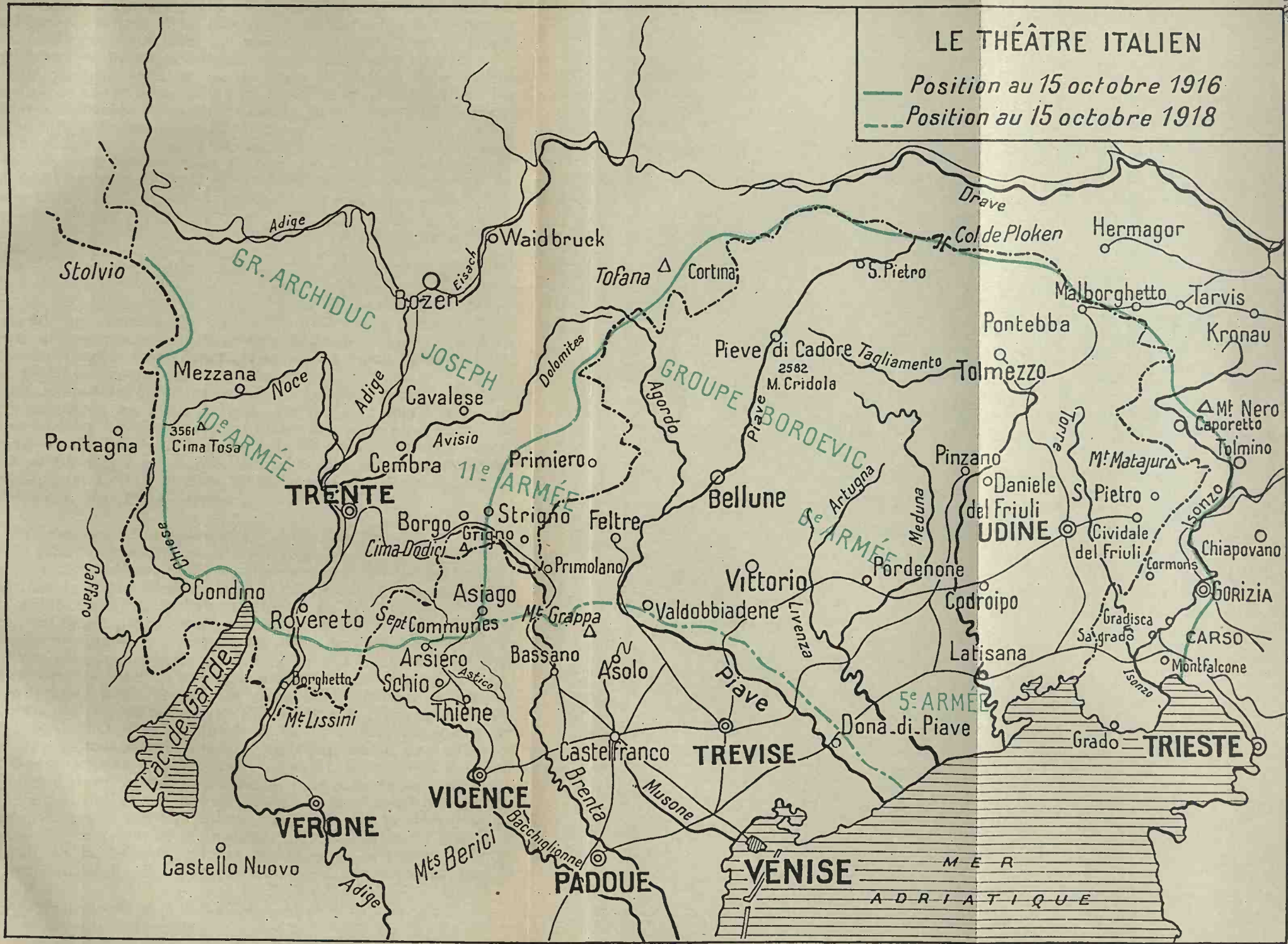
(2) Le 10^e corps, venant de Naples, s'est concentré ultérieurement entre le Tagliamento et l'Adige, ainsi que 4 divisions de milice mobile, destinées à former le 13^e et le 14^e corps. Les six autres divisions de milice mobile sont entrées dans la composition des 4 corps de première ligne. Enfin, le 10^e corps et la 1^{re} division de cavalerie ont passé à la 3^e armée, qui a donc compris 4 corps et 3 divisions.



LE THÉÂTRE ITALIEN

— Position au 15 octobre 1916

- - - Position au 15 octobre 1918



centre, la ligne Est-Ouest des Alpes de Carinthie; enfin, à l'Est, une ligne Nord-Sud, allant des Alpes de Carinthie à la mer et partagée elle-même en trois sous-secteurs : le Monte Nero, au Nord, les plateaux de Plezzo à Goricia au centre; le Carso au Sud.

Sur ces trois secteurs, les divisions du général Rohr étaient réparties de la façon suivante : en Tyrol, la 90^e division tenait les deux frontières de l'Ouest et de l'Est, la 91^e la pointe Sud; le front de Carinthie était tenu par la 92^e division; le front entre la Carinthie et la mer était tenu au Nord par la 93^e division, jusqu'au confluent de la Wippach dans l'Isonzo; au Sud par la 94^e. La longueur du seul front tyrolien, compté sur la frontière, du Stilsfer Joch au Monte Croce, était de 450 kilomètres. Les Autrichiens en reportant leur ligne de défense en arrière, et en faisant des sacrifices de terrain, l'avaient réduite à 300 kilomètres. La longueur totale du front était de 550 kilomètres.

Le 11 mai, l'empereur François-Joseph avait approuvé le transport, du front balkanique sur le front de l'Isonzo, de la 57^e division, qui fut en place avant la déclaration de guerre. Enfin, quand la guerre fut devenue inévitable, l'Autriche forma sur le front italien un commandement de groupe d'armées, sous les ordres de l'archiduc Eugène (chef d'état-major le lieutenant feld-maréchal A. Krauss). Ce groupe fut ainsi composé :

La défense du Tyrol fut confiée au général Dankl, le groupement carinthien au général Rohr. Le front principal, celui de l'Isonzo, où les Italiens pouvaient tenter de percer en direction de Laibach et de Trieste, fut confié à la V^e armée Boroevic. Outre les 3 divisions en place (93^e, 94^e, 57^e), elle fut augmentée du XV^e corps, du XVI^e (1) et de la 58^e division. Ces 5 divisions se concentrèrent à l'Ouest de Zagreb.

III. Les premières opérations. — Le premier plan de guerre italien contre l'Autriche avait été établi en 1882 par le général Cosenz, l'année même, curieuse coïncidence, où l'Italie signait avec l'Autriche la triple alliance. Il était strictement défensif, les Italiens s'établissant sur la ligne du Piave. Ce n'est qu'en 1912 que le général Pollio pensa reporter plus loin la défense et à interdire le Tagliamento avec la 3^e armée, les Alpes de Carinthie avec la 2^e. Mais ces plans envisageaient un duel entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie. Les circonstances étaient maintenant bien différentes. L'Autriche-Hongrie était occupée sur deux autres fronts. Le général Cadorna, qui succéda à Pollio en juillet 1914, put, dans un mémoire du 21 août, puis dans les directives du 1^{er} septembre, établir un plan d'opération offensif. L'action principale serait une offensive des 2^e et 3^e armées, à la droite du dispositif. Ces armées devaient atteindre d'abord la ligne de l'Isonzo, puis celle de la Save entre Krainburg et Laibach. Plus à gauche sur le front des Alpes de Carinthie, un groupement prendrait l'offensive par sa droite en direction des ouvrages de Malborghetto, de Plezzo et de Predil, et resterait sur la défensive par sa gauche, dans la haute vallée du Tagliamento. Enfin le vaste saillant autrichien constitué par la

(1) XV^e corps, 1^{er} et 50^e D. I.; XVI, C. A., 18^e et 48^e D. I.

frontière du Trentin serait enveloppé par deux armées : sur le front Est, la 4^e armée, du mont Paralba au val Cismon, prendrait l'offensive vers la Pusteria; sur le flanc Ouest, la 1^{re} armée, du val Cismon au Stelvio, n'aurait qu'une mission défensive. Dès le 24 mai, les troupes italiennes de couverture franchissaient la frontière, bientôt suivies des gros.

A leur gauche, sur le front du Tyrol, les Italiens, avançant en colonnes convergentes, saisirent le terrain abandonné par les Autrichiens; à l'Ouest, ils s'emparèrent du col de Tonale et s'avancèrent dans le val Giudicaria; au Sud, dans la région du lac de Garde, ils occupèrent le Monte Baldo et menacèrent Roveredo sur l'Adige; à l'Est, dans le val Sugana et dans les Sept-Communes, ils atteignirent Borgo et le mont Pasubio.

Dans les Alpes dolomitiques, ils s'emparèrent de Cortina d'Ampezzo et du Monte Croce.

Le front de Carinthie, constitué par une puissante barrière, bougea peu. Mais le secteur principal était celui de l'Est, du Monte Nero à la mer, le front des Alpes juliennes. L'effort des 2^e et 3^e armées devait aboutir à la prise de Tolmino et de Gorizia, débouchés futurs des attaques. L'opération devait se faire en deux temps; les ailes extérieures des deux armées devaient donner d'abord : la gauche de la 2^e devait occuper Tolmino, et la droite de la 3^e passer le bas Isonzo; les ailes intérieures exécuteraient alors au centre une offensive sur Plava et Gorizia (ordre 242 G., 27 mai).

Ces résultats furent loin d'être atteints. A l'aile gauche, le 4^e corps enleva le sommet du Monte Nero. Au centre, le 2^e corps créa une tête de pont dans le saillant de Plava. Sur ces deux points la ligne autrichienne était entamée. A l'aile droite le 7^e corps passa l'Isonzo, occupa Monfalcone et vint se heurter, sans pouvoir les emporter aux positions de la cote 121; devant cette résistance, le 10^e corps vint s'insérer en fenêtre à la gauche du 7^e.

Le 16 juin, la période dite du premier bond offensif était close. Les Italiens étaient en contact avec des lignes organisées. La bataille à objectifs éloignés et à grandes ambitions allait faire place à des batailles localisées, à objectifs limités, à une guerre de siège, à des assauts contre cette barrière, qu'il fallait avant tout faire tomber. Cette seconde phase des opérations a commencé le 23 juin, et elle a comporté quatre batailles, dites batailles de l'Isonzo.

IV. La première bataille de l'Isonzo. — La principale opération envisagée par les Italiens étant la percée par Gorizia en direction de Trieste, la 3^e armée devait prendre pied sur le plateau karstique de Doberdo, tandis que la 2^e armée, plus au Nord, préparerait l'attaque de la tête de pont de Gorizia. Cette mission était confiée au 2^e corps.

Selon les Autrichiens, la supériorité des Italiens était énorme. « Le puissant système de défense sur le plateau du Karst, qui les effrayait et dont leurs communiqués ne se lassaient pas de parler, n'existait que dans leur imagination. Sur les rapports d'aviateurs, les nombreux murets de pierre qui, sur le Karst, entourent toutes les

surfaces cultivées, pour protéger l'humus contre la bora et les cultures contre les chèvres, peuvent avoir suggéré l'apparence de fortifications ramifiées. En fait, les positions, malgré tous les travaux, étaient très faibles; les abris à l'épreuve des obus étaient peu nombreux et peu spacieux. » L'infanterie qui défendait ces positions ne comprenait que 4.400 fusils sur une longueur d'environ 8 kilomètres, soit un homme par deux mètres courants.

La première bataille de l'Isonzo, du 23 juin au 7 juillet, comporta une action principale de la 2^e armée contre le camp retranché de Gorizia, avec action secondaire de la 3^e armée au Sud. Une autre action secondaire se développait au Nord dans la région de Tolmino. Il n'y eut de résultat que devant la 3^e armée, sur le plateau du Carso.

Le 23 juin, les batteries italiennes qui enveloppaient le Carso en demi-cercle commencèrent un feu violent dirigé successivement sur toutes les sections du front. Le secteur de Podgora reçut de midi au soir 4.000 obus, celui de Doberdo, du matin à la nuit, plus de 12.000. Des détachements d'infanterie italienne tâtaient le terrain. L'un d'eux réussit à s'emparer du passage de l'Isonzo à Sagrado et à se fortifier sur la rive gauche. Le 24, le feu italien redoubla. Le secteur de Doberdo reçut 20.000 obus. Le 25, le bombardement continue et aussi les petites attaques d'infanterie. Les Italiens ont réussi à jeter un régiment entier à Sagrado. Le 26, ils font passer un second régiment et atteignent les pentes de Castello-Nuovo. Ils s'y établissent le 27. Ils ont maintenant une tête de pont solide dont l'extrémité gauche va jusqu'à Sdraussina.

Le tir de préparation dure jusqu'au 29. Il redouble le 30 à 4 heures du matin, de la Korada à la mer. Le plateau de Doberdo était un enfer. A midi, la nature s'en mêla et un effroyable orage ajouta les éclairs aux éclatements, tandis que la pluie supprimait les vues. C'est alors que l'infanterie italienne partit à l'assaut contre les groupements Boog et Lukachich.

A l'extrémité Nord de l'action, à la hauteur de Redipuglia, juste dans l'Ouest de Doberdo, la ligne autrichienne fut rompue, puis rétablie par deux compagnies et demie de marche, tirées de la réserve générale. A 6 heures du soir, les Italiens étaient expulsés des lignes autrichiennes. Plus au Sud, dans le secteur de Vermeigliano, les Italiens lancèrent sans succès deux assauts contre les positions du mont Cosich. Le terrain jusqu'aux fils de fer était couvert de morts et de blessés. Plus au Sud, au contraire, dans le secteur de Selz, les Italiens pénétrèrent dans la position autrichienne bouleversée par leur artillerie. Mais une contre-attaque les rejeta sur Selz. En fin de journée, la totalité de la position restait aux mains des défenseurs, qui avaient dû supporter le choc de 6 divisions.

Les Italiens n'entretinrent pendant la nuit qu'un feu de tirailleurs, avec quelques coups de canon isolés. Mais le 1^{er} juillet au matin, leur artillerie recommença à tirer avec violence, appuyée par quatre vaisseaux de guerre dans le golfe de Panzano. Un assaut donné à 11 heures du matin par le 9^e corps échoua. A 2 heures de l'après-midi, le 10^e corps italien attaqua à son tour, dans le secteur de Redipuglia, la ligne avancée sur l'importante cote 89, près de

Polazzo. L'intensité du feu avait contraint les Autrichiens à l'évacuer, et les Italiens s'y établirent, mais une contre-attaque d'un bataillon et demi les en chassa vers 5 heures. Aussitôt, l'artillerie italienne rouvrit le feu. Après une heure et demie de préparation, l'infanterie monta à l'assaut; mais elle fut reçue par un tel feu qu'elle ne put atteindre la position. A 8 heures du soir, l'attaque était terminée.

Après une nuit agitée, les mêmes péripéties se renouvelèrent le lendemain. Assaut infructueux à la gauche, puis attaque sur Redipuglia, dont les Italiens occupent tout le secteur jusqu'au moment où ils sont chassés de leur conquête par une contre-attaque. A 5 heures, nouvelle attaque par deux divisions sur Redipuglia et sur Selz, rejetée par une contre-attaque. Une troisième attaque rendit aux Italiens les tranchées autrichiennes vers Redipuglia.

Les Autrichiens étaient épuisés; mais le VII^e corps accourait pour les soutenir. Le 3 au matin, entre 5 et 6 heures, l'artillerie italienne recommença un feu violent, rendant difficile l'accès du plateau aux réserves. Les lignes de la défense étaient écrasées et amincies au point que, malgré l'entrée en ligne de soutiens, un vide de 500 mètres se produisit dans l'après-midi à la jonction du groupe Boog et du groupe Lukachich. Quatre régiments italiens, formant dix vagues d'assaut, attaquèrent ce point sensible. La gauche entra dans la brèche ouverte tandis que la droite occupait la colline 89. Un bataillon de la 6^e brigade de montagne autrichienne rétablit le combat en bousculant les Italiens d'abord à leur gauche, puis, avec deux autres bataillons, reprit la cote 89. A 7 heures du soir, le front était rétabli et les Italiens rejetés sur leurs lignes. Mais les pertes de la journée avaient été très lourdes pour les Autrichiens.

La nuit fut extraordinairement tranquille. Mais le 4, à 4 heures du matin, le feu de l'artillerie italienne éclata de nouveau contre le secteur Vermegliano-Monte Cosich. L'infanterie attaqua en direction de Selz et renouvela ses attaques à 7 heures et à 9 heures, sans résultat. Une autre attaque, préparée contre Vermegliano, fut écrasée dans l'œuf par un tir de contre-préparation. Pendant ce temps, l'assaut principal se montait plus au Nord, de Redipuglia à Sdraussina, contre l'aile droite de Lukachich. A 9 heures, les Italiens ouvrirent le feu sur toute cette ligne, du Monte Sei Busi au Sud au Monte San Michele au Nord. Le tir d'efficacité dura jusqu'à 11 h. 30, où l'infanterie se porta à l'assaut et fut repoussée. Le feu des batteries italiennes recommença avec une telle violence que, sur 1 kilomètre 1/2, les troupes autrichiennes lâchèrent le terrain, sur une profondeur moyenne de 300 mètres. Les Italiens s'en aperçurent et lancèrent vers 1 heure une violente attaque d'infanterie qui mordit dans la position, mais fut refoulée le soir après une lutte acharnée. Les combats sur ce point durèrent toute la nuit. Sur un autre point du front, en direction de S. Martino del Carso, les Italiens gagnèrent du terrain, furent repoussés, mais restèrent collés à la première position autrichienne. D'autre part, le combat vers Selz avait recommencé à 4 heures par une attaque italienne qui fut arrêtée par le feu. De cette journée du 4, les

Italiens gardaient un sérieux avantage. Dans le secteur de l'attaque principale, vers Polazzo et la cote 92, ils avaient pris pied sur le plateau et donné des vues à leurs observateurs.

Le commandement italien jugea l'heure venue de passer à l'attaque générale avec la 3^e et la 2^e armée et de s'ouvrir, le 5 juillet, le chemin de Trieste.

L'aile Sud de la 2^e armée italienne avait employé ces premiers jours de combat à marteler d'obus les positions autrichiennes en face d'elle. La colline de Podgora était dévastée, le bois qui la couvrait haché, la ville de Podgora en ruines, les hauteurs de Pevma et d'Oslavija pareillement bouleversées. De temps en temps, l'infanterie italienne tâtait le défenseur. Celui-ci, de son côté, sentait venir une attaque de grand style. La 58^e division était si fatiguée que le général Boroëvic crut devoir engager la dernière force qui lui restât, la 48^e division, en partie dans la tête de pont de Gorizia (11^e brigade de montagne), en partie sur le Carso (12^e brigade) en contact avec la 93^e division. Ces mouvements furent exécutés le 4.

Pour fixer l'aile nord de la V^e armée autrichienne et empêcher le glissement de renforts vers Gorizia, la 2^e armée italienne devait attaquer sur tout son front jusqu'au Monte Nero. C'est ainsi que la tête de pont de Tolmino, déjà tâtée le 3, fut attaquée le 4, au nord de Kozarsce. Ce n'était là que du travail de diversion. L'attaque principale de la 2^e armée était lancée le 5 contre la tête de pont de Gorizia, avec la 4^e division au Nord contre le Monte Sabotino, Ostavija et Pevma, le 6^e corps contre Podgora, enfin la 29^e division de milice mobile le long de la grand'route, dans le secteur Sud de la tête de pont. L'artillerie italienne ouvrit le feu au petit jour sur toute la ligne, mais avec une intensité particulière sur le secteur entre Pevma et la colline de Podgora. Celle-ci, en outre, était prise d'enfilade par les batteries du mont Fortin.

A 11 heures du matin, un régiment italien dessina une attaque sur Oslavija et fut repoussé ; des détachements plus faibles attaquèrent aussi dans le Nord de la tête de pont. Ce fut dans l'après-midi que les véritables attaques d'infanterie se déclenchèrent. Devant Pevma, à deux reprises, la 4^e division italienne pénétra dans les positions autrichiennes et s'y battit corps à corps, sans pouvoir s'y maintenir. Sur le Podgora pareillement, le 6^e corps réussit à franchir les obstacles ; mais un retour offensif des 23^e et 37^e régiments de tirailleurs, de recrutement dalmate, appuyés par une attaque de flanc d'un bataillon du 69^e, fit reculer les Italiens. Au Sud, enfin, dans le secteur de la 29^e division de milice, la brigade Perugia attaqua bravement, son 129^e régiment par Lucinica, son 130^e par Mochetta. Chaque régiment avait un bataillon en ligne, les deux autres suivant en échelon. Le feu de la défense fut si violent que les assaillants durent s'accrocher dans les trous d'obus. Une compagnie, terrée dans les cultures, à l'aile droite, s'y maintint jusqu'au lendemain sans être découverte. Vers 16 heures, un officier du génie italien poussa jusqu'aux obstacles et y fit exploser un tube d'écrasite. Cette audace lui coûta la vie, sans que la brèche permit une nouvelle attaque. A la nuit, les Italiens se replièrent sur Mochetta et Lucinica. Ainsi, les attaques de l'armée Frugoni

avaient échoué sur tout le front. Selon les Autrichiens, elles auraient été conduites avec peu de cohérence.

Pendant ce temps, la 3^e armée italienne, au sud de la 2^e, faisait les plus grands efforts pour s'emparer du plateau de Doberdo. A 4 heures du matin, 300 canons commençaient à écraser les positions autrichiennes. C'était visiblement dans le secteur de Redipuglia que les Italiens espéraient la décision. Le 10^e corps y avait été renforcé dans la nuit par la brigade Ferrara, du 11^e. Le reste du 11^e corps devait attaquer en même temps le groupement von Boog dans la région de Sdraussina. A 9 heures du matin, le premier assaut fut lancé sur Redipuglia. Les Italiens atteignirent les positions autrichiennes et furent rejetés. A 13 heures, à 17 heures, à 21 heures, le duc d'Aoste, avec un rare acharnement, fit renouveler l'assaut. Pendant la nuit, l'artillerie arrosa tour à tour les secteurs autrichiens ; l'infanterie poussa çà et là des attaques sans gagner de terrain. Le feu d'ensemble cessa le lendemain.

Le brusque arrêt des attaques italiennes surprit les Autrichiens. Ceux-ci avaient fait venir les forces disponibles ; la 20^e division de honved, venue de Carinthie, arriva du 6 au 9 et fut portée en ligne sur le front Nord du Carso, de Peteano à Polazzo. La 14^e brigade de montagne, venant de Pola, débarqua le 6 et le 7 à Nabresina, sur l'Adriatique, à l'extrême Sud du front. La 61^e division, amenée du front balkanique, débarqua dans la vallée de la Wippach. Sa 10^e brigade de montagne, arrivée le 6, alla, dans la tête de pont de Gorizia, relever la 11^e. La 61^e division, complétée par la 14^e brigade à la place de la 10^e, alla occuper le front du Carso, de Polazzo au mont Cosich. Enfin, l'extrême Sud de ce front, du mont Cosich à Sestiana, fut occupé par la 57^e division. La 17^e fut amenée du front de Carinthie en réserve. L'ensemble du Carso fut placé sous le commandement de l'archiduc Joseph, commandant le VII^e corps.

Les Italiens accusent une perte de 19.947 hommes et attribuent aux Autrichiens une perte de 10.000.

V. *La deuxième bataille de l'Isonzo.* — Les jours qui suivirent la première bataille de l'Isonzo ne furent pas entièrement calmes. L'artillerie italienne cessait rarement le feu et, comme pendant la bataille, bombardait Gorizia. Çà et là éclataient des feux d'infanterie, et parfois de vraies attaques. Il était certain qu'avant peu de temps les Italiens attaqueraient de nouveau. Il était évident qu'ils avaient intérêt à hâter l'offensive, avant que le défenseur ait réparé son dommage. En fait, la seconde bataille fut déclenchée le 18 juillet sur l'Isonzo. Elle fut accompagnée d'une offensive de la 4^e armée italienne, sur le front Est du Tyrol, en direction du Pusterthal. Elle marque l'effort maximum de l'armée italienne.

Sur l'Isonzo, l'offensive devait être exécutée par la 3^e armée sur le plateau de Doberdo, par la 2^e, plus au Nord, sur la tête de pont de Gorizia. De plus, l'aile Nord de cette armée devait achever la conquête du Monte Nero. Au milieu de juillet, le 13^e corps (25^e et 30^e divisions de milice mobile) vint prendre position derrière la 3^e armée. Celle-ci avait en ligne, du Sud au Nord, le 7^e corps avec le corps de cavalerie du comte de Turin, depuis la mer jusqu'à

Ronchi, le 10^e corps dans le secteur Redipuglia-Polazzo; enfin, à gauche, le 11^e corps, sur le front Nord du plateau. Outre les deux divisions du 13^e corps, elle avait en réserve la 27^e de milice mobile; au total 9 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie. La proportion des forces italiennes aux forces autrichiennes qui leur étaient opposées était, d'après les sources autrichiennes, de 108 bataillons d'infanterie contre 38 et de 60 batteries de campagne contre 34.

La 2^e armée comprenait le 6^e corps depuis le Sud de la tête de pont de Gorizia jusqu'à Podgora; plus au Nord le 2^e, entre Pevma et le Sabotino. La ligne se continuait vers Plava et Cauch par les 33^e et 32^e divisions de milice mobile. Puis venait le 4^e corps, devant la tête de pont de Tolmino (7^e division) et au nord de l'Isonzo devant le Mrzli vrh et le Sleme (8^e division). Enfin un groupe d'alpini occupait le secteur du Monte Nero. En réserve, la 28^e division de milice mobile et le 12^e corps.

Les deux adversaires travaillaient fiévreusement. Le 15 juillet, le feu italien se renforça sérieusement sur le Carso, principalement entre Sdraussina et Polazzo. Dans la nuit, quelques bataillons tâtèrent le terrain. La journée du 16 fut assez calme. Le 17, bombardement violent sur le front Sdraussina-Redipuglia, et aussi sur des parties du front de Gorizia et du Mrzli, et sur le Monte Nero. Nuit calme, sauf à l'extrémité Nord des lignes, sur le Monte Nero: des compagnies d'alpini profitèrent d'un orage et d'une averse pour approcher des lignes autrichiennes. « Ils furent découverts et une fusillade commença à laquelle un coup de tonnerre mit fin, qui laissa, en tombant, beaucoup d'hommes étourdis et les autres aveuglés pendant quelques minutes (1). »

Le 18, à 4 heures du matin, l'artillerie italienne commença à prendre sous un feu violent les positions du VII^e corps autrichien et du XVI^e, depuis S. Giovanni au Sud jusqu'à Pevma. Une heure après, bien plus au Nord, dans le secteur de Plava, six batteries italiennes se mettaient à tirer. L'infanterie ouvrait le feu. L'artillerie autrichienne ripostait et la démonstration prenait fin dans l'après-midi. D'autres escarmouches éclataient à midi, puis à 18 heures au Sabotino; entre 16 et 17 heures vers Oslaviija et Podgora.

En réalité, la véritable attaque était exécutée dans l'après-midi du 18 sur le Carso. Vers midi, le feu d'artillerie était devenu plus violent sur les positions de la 20^e division de honved, qui occupait le bord Nord du plateau et de la 61^e division, qui occupait le bord Ouest. Le petit espace entre le Monte San Michele et la cote 197 reçut en quelques moments 2.500 obus lourds. Les observateurs italiens avaient pu, grâce à la première bataille de l'Isonzo, prendre pied sur le plateau et ils dirigeaient efficacement le feu. L'infanterie de la défense, surtout le 46^e régiment, vers la ruine qui domine Sagrado, et la 16^e brigade de montagne, commença à souffrir cruellement. Les tirs sur l'arrière interdisaient l'approche des réserves.

L'infanterie italienne s'était, dans la matinée, groupée pour l'assaut, le 11^e corps dans la région Sdraussina-Castello Nuovo, le

(1) *Oesterreichisch-ungarische Kriegsberichte, Heft 8. — Der Krieg gegen Italien bis zum Ende zweiten Isonzoschlacht. — Wien, 1918, p. 163.*

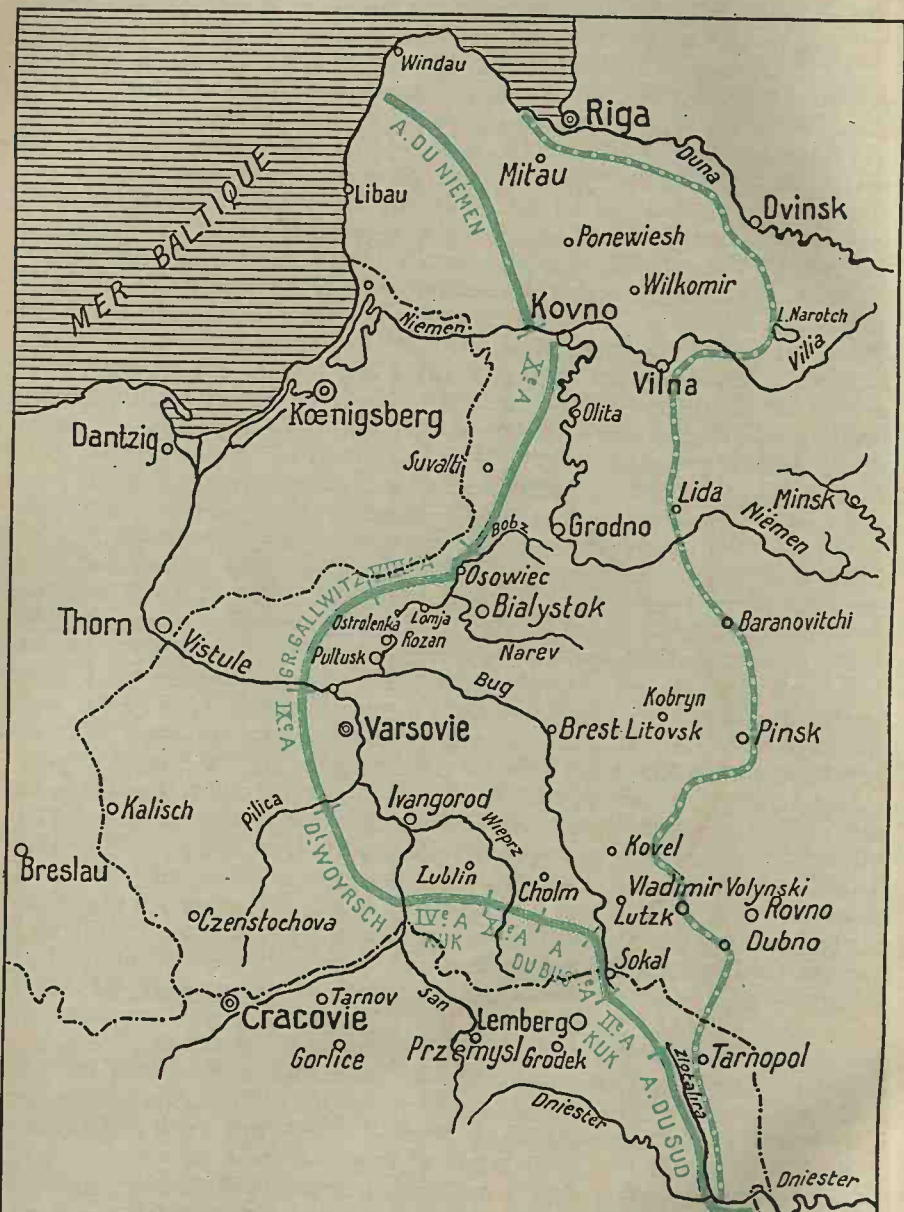
10° vers Polazzo et Redipuglia. Elle partit à l'attaque au début de l'après-midi, protégée par des angles morts, entra dans les positions autrichiennes et après un combat sanglant fut presque partout rejetée. Elle se maintenait pourtant, sur le front de deux compagnies à 600 pas dans le Nord-Ouest de l'église de San Martino.

Comme le soir tombait, les Italiens lancèrent un nouvel assaut. On se battit toute la nuit, souvent au corps à corps. La 20° division de honved, qui avait engagé dans la soirée toutes ses réserves, tenait sur une ligne amincie. Sur le front de la 61°, l'enjeu du combat était le Monte dei Sei Busi. Le 19 au matin, des éléments de la 19° division italienne y pénétrèrent et en furent chassés. Cet échec fut comme le signal d'une nouvelle attaque en masse des Italiens. Tandis que la 19° division donnait de nouveau l'assaut aux Sei Busi, le 7° corps, renforcé de la 27° division de milice mobile, attaquait de part et d'autre de la route de Selz à Doberdo. A 6 heures du matin, les Italiens gagnaient du terrain dans la région de la route, et la 61° division austro-hongroise se trouva dans une situation difficile au Nord-Est de Vermegliano. Le général von Winckler, qui la commandait, engagea, avec ses dernières réserves, un bataillon prêté par la 6° brigade de montagne, qui, dans le secteur voisin, était moins vivement pressée. Le combat se rétablit. A 8 heures, il fut visible que l'attaque italienne décroissait.

Sur le front de la 20° division de honved, un bombardement violent avait recommencé avec le jour. La division avait reçu en renforts deux bataillons du 96° (17° division) et deux bataillons de la 33° brigade. De plus, Boroëvic, commandant l'armée, avait mis à la disposition de l'archiduc Joseph la 93° division. De son côté, le 11° corps italien s'était retranché et fortifié, pendant la nuit, dans les tranchées conquises le 18. Une contre-attaque fut préparée par les deux bataillons du 96° ; mais elle fut découverte et écrasée par l'artillerie italienne. A 16 heures, ce furent les Italiens qui recommencèrent l'offensive. Un groupe se porta de Sdraussina sur la cote 197, mais fut rejeté par le 17° régiment de honved. Une autre attaque se dessina alors à la ruine au-dessus de Sagrado ; là était la liaison entre le 46° régiment et le 1^{er} honved. Les Italiens entrèrent dans la position, mais sans pouvoir élargir la trouée. Un bataillon du 61° autrichien rétablit le combat ; cependant les Italiens se maintinrent dans une tranchée près de la ruine.

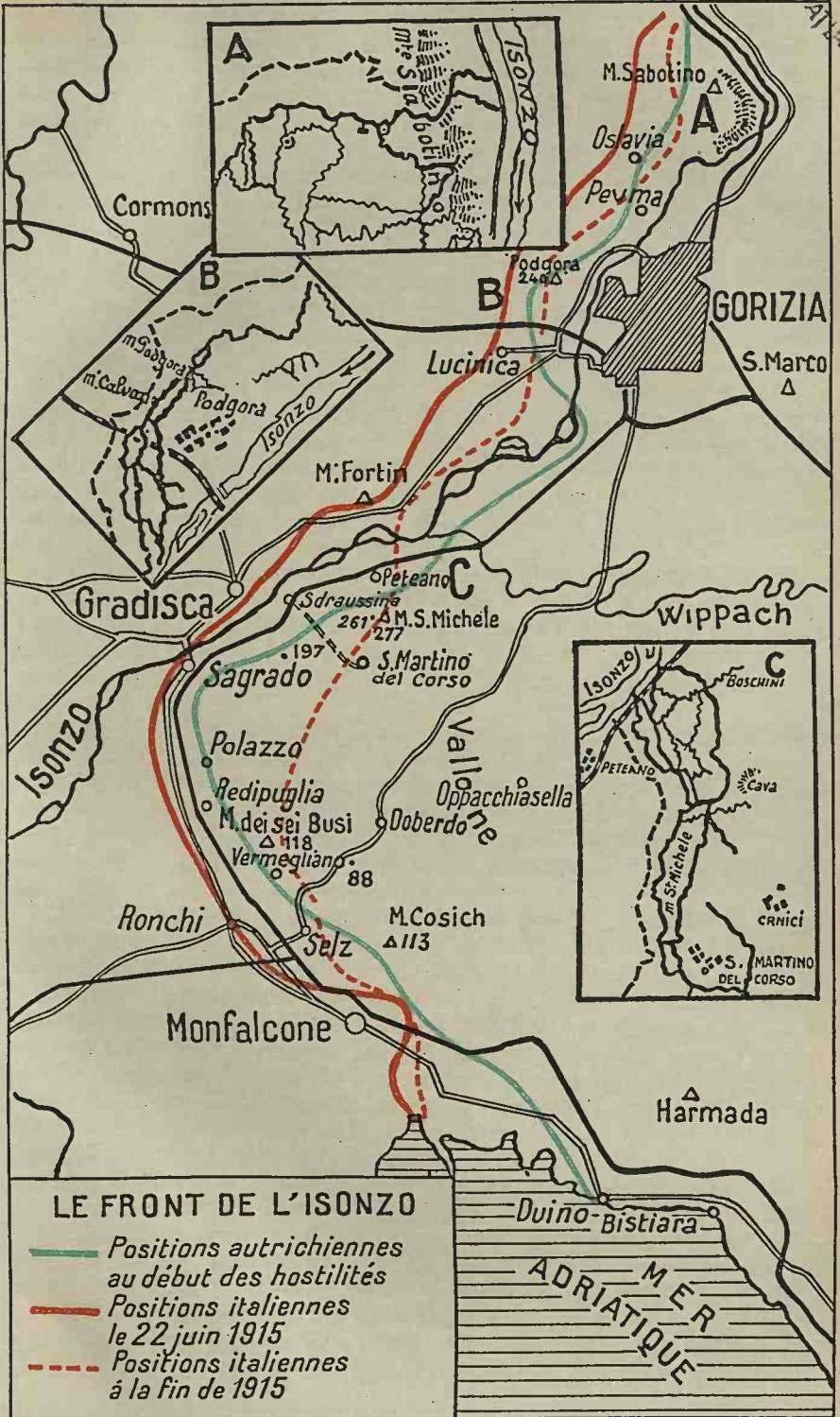
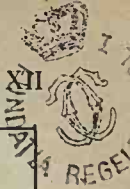
Le 7° corps italien, après l'échec de sa tentative du matin, n'avait plus bougé. Le duc d'Aoste le lança de nouveau à l'assaut vers 17 heures, sur le mont Cosich, puis entre 18 et 19 heures, des deux côtés de la route Selz-Doberdo. Les deux attaques échouèrent. D'autres eurent lieu pendant la nuit ; enfin, le 20 au matin, les Italiens épuisés se retirèrent dans leurs lignes devant tout le front de la 61° division.

Devant le front de la 20° division de honved, au contraire, la nuit du 19 au 20 avait été calme. Ce furent le 96° régiment autrichien et le 3° honved qui recommencèrent le combat le 20 au matin, en essayant de reprendre les éléments de tranchées perdus au Nord-Ouest de San Martino. Déjà des groupes arrivaient aux positions quand le feu des pièces italiennes redoubla ; et tout à coup



**L'OFFENSIVE
AUSTRO-ALLEMANDE
SUR
LE FRONT ORIENTAL**

——— Le front au commencement de Juillet 1915
——— Le front fin Septembre 1915



les vagues d'une puissante contre-attaque se dessinèrent à l'Est du chemin de Sdraussina à San Martino. C'était la brigade Alessandria, de la 30^e division de milice mobile. Cette division avait renforcé ce jour-là même le 11^e corps. Sous le choc de ces troupes fraîches, les Autrichiens reculèrent d'environ 500 pas.

A midi, deux attaques italiennes se prononcèrent : l'une à l'Ouest du chemin de Sdraussina à San Martino, sur la cote 197, fut repoussée par le 17^e régiment de honved; l'autre fut menée contre le Monte San Michele par la brigade Regina, de la 21^e division. La situation des Autrichiens était très critique. Ils étaient, au troisième jour d'un combat meurtrier, écrasés par un feu violent dans ces déserts de pierre éclatée, sous une chaleur torride, ne recevant d'eau que la nuit, entourés de cadavres qui se décomposaient. Les réserves, bloquées à l'Est de Doberdo, dans le fond du Vallone, ne pouvaient déboucher. On se battait maintenant sur toute la ligne, au S. Michele, à S. Martino, à la cote 197, enfin à la ruine au-dessus de Sagrado. L'attaque était exécutée par le 10^e et le 11^e corps, renforcés, comme on l'a vu, par la brigade Alessandria. Plus au Sud, sur la route Selz-Doberdo, la 27^e division de milice mobile prenait à partie, entre 17 et 18 heures, la 16^e brigade autrichienne de montagne.

L'attaque de cette division échoua. Pareillement, à la ruine de Sagrado, les Italiens reçurent dans le flanc une attaque de la 14^e brigade de montagne et ne purent que se cramponner à la ruine même. Mais plus au Nord, à leur aile droite, les Autrichiens perdirent le sommet du San Michele (cote 275) vers 18 heures. La brigade Regina s'y établit.

Les Autrichiens tentèrent un suprême effort pour le reprendre. Ils avaient en soutien dans le Vallone la 93^e division et la 12^e brigade de montagne. Ils amenèrent du Tyrol le 4^e régiment de chasseurs et le 1^{er} de tirailleurs; du front balkanique la 59^e division, la 9^e et la 18^e brigade de montagne. De son côté, l'Etat-Major italien attribua au 11^e corps la 28^e division de milice mobile qui était en réserve au Nord de Cormons.

Le 21, à 4 heures du matin, la 93^e division (général von Boog) attaquait le Monte San Michele par le Sud avec ses quatre bataillons de marche, tandis que la 12^e brigade de montagne (prince de Schwarzenberg) l'attaquait de l'Est, pareillement avec quatre bataillons. Sous le choc de ces troupes fraîches, les Italiens plièrent et abandonnèrent le sommet. Les Autrichiens donnèrent alors l'assaut sur un large front, dans l'espoir de culbuter les Italiens du plateau. Mais ceux-ci s'étaient retranchés et renforcés. Le général von Boog finit par arrêter l'assaut sur la ligne Peteano-bord Ouest de la cote 275-contre-pente de la cote 197.

Le reste de la journée du 21 se passa pour les Italiens à tenir sous un feu sévère les nouvelles lignes des Autrichiens. Le 22, à 3 heures du matin, le général von Boog fit recommencer le tir de préparation, et, une heure après, l'assaut. Les Autrichiens parvinrent jusqu'aux positions qu'ils occupaient au bord du plateau avant la première bataille de l'Isonzo; mais ils ne purent tenir, dans ces tranchées effacées, contre une contre-attaque italienne de 7 bataillons, qui se déclencha à 7 heures, au Nord-Est de Sdraus-

sina, et ils se replièrent sur les positions de départ. Le 23, la bataille s'arrêta par épuisement.

Pendant que les Autrichiens montaient à leur droite la contre-offensive du 21 sur le Monte San Michele, leur centre et leur aile gauche étaient vivement engagés. Le 21 dans la matinée, le 10^e corps italien prenait à partie la 14^e brigade de montagne. Dans l'après-midi, le 7^e corps et la 27^e division de milice mobile attaquèrent la 16^e brigade de montagne. On se battait sur tout le front des Sei Busi au mont Cosich. Toute la nuit, les Italiens attaquèrent vigoureusement. Enfin, le 22, à 4 heures du matin, ils se replièrent sur leurs positions de départ. Dans la journée, les assauts recommencèrent. Le 23 au matin, un violent effort italien sur la route Selz-Doberdo culbuta un bataillon de la 93^e division jusqu'à la cote 88. Le bataillon voisin, qui appartenait au 17^e régiment de landsturm, fut entraîné dans la reculade. On put croire que le front autrichien était percé. L'intervention de la 2^e et de la 6^e brigades de montagne arrêta les Italiens qui restèrent seulement maîtres de la cote 45, au bord du plateau. La 16^e brigade de montagne essaya en vain de la reprendre le 23. Dans cette même journée du 23, la 20^e division du 10^e corps italien, avec la brigade Pinerolo du 7^e corps, attaqua sur tout le front de Polazzo aux Sei Busi. Le 14^e régiment, de la brigade Pinerolo, entra dans les positions autrichiennes de Redipuglia; mais les soutiens refoulèrent les Italiens à minuit dans un corps à corps sauvage. La violence de ces attaques sur le bord Ouest du Carso faisait présager une reprise d'offensive sur le revers Nord. En effet, après avoir envoyé le 23 des percutants de 300, propres à impressionner le défenseur, les Italiens ouvrirent, dans la nuit du 24, un feu violent d'artillerie et de mousqueterie sur la cote 197 et sur la route de Sdraussina à San Martino. Après une heure de préparation, quatre régiments se portèrent à l'assaut et furent repoussés.

Pendant que la 3^e armée italienne livrait du 18 au 23 ces durs combats sur le Carso, la 2^e armée attaquait la tête de pont de Gorizia, dont le point vulnérable était la colline de Podgora, qui recevait des feux croisés. Le 19 à midi, après des démonstrations sur Pevma et sur Plava, cette colline fut attaquée sur toute son étendue par quatre régiments du 6^e corps. Un combat violent s'engagea; à 16 heures, les Italiens étaient rejetés au delà des fils de fer. Après une nouvelle préparation d'une heure, ils donnèrent de nouveau l'assaut. A 19 heures, ils étaient de nouveau repoussés. Des éléments, qui restaient accrochés au terrain, ne furent définitivement nettoyés qu'à 22 h. 30.

Le 20 au matin, le concert d'artillerie recommença et l'attaque italienne se déclencha. Le 6^e corps était massé devant le flanc Sud du Podgora, le flanc Nord étant seulement masqué; le 2^e corps, plus au Nord, avait ses principales forces réunies contre le Sabotino, tandis que la zone Pevma-Oslavija était tenue plus légèrement. Sur le Sabotino, les Italiens furent pris en flanc par l'artillerie d'une division voisine (la 18^e). Sur le Podgora, la 12^e division italienne s'empara du dos de terrain qui domine Lucinica. Sur la cote 184, qui domine la ville de Podgora, on se battit toute la journée avec acharnement. Chaque vague d'assaut italienne laissait des tirailleurs, qui

facilitaient par leur feu l'approche des vagues suivantes. A 8 heures du soir, le sommet fut emporté. Un retour offensif de cinq compagnies du 37^e tirailleurs le rendit aux Autrichiens.

Le 21 juillet, le feu d'artillerie recommença dès l'aube ; tous les assauts du 2^e corps (qui avait reçu la brigade Spezzia, de la 32^e division de milice mobile) échouèrent sur le Sabotino. Sur le Podgora, à la cote 184, le 6^e corps donna trois assauts, entre 3 et 5 heures de l'après-midi, et enleva une partie de la position principale ; elle fut reprise dans la nuit par un bataillon du 23^e régiment de chasseurs dalmates. Mais les Italiens restèrent maîtres du versant Sud-Ouest. Ils n'en furent chassés que dans la nuit du 23 au 24, par une opération de détail, où les deux compagnies italiennes qui tenaient la position furent bousculées par un bataillon du 37^e tirailleurs et une compagnie du 27^e d'infanterie. Les Italiens répondirent le lendemain par un violent bombardement sur Gorizia. Mais, pour le front de la 2^e armée, la seconde bataille de l'Isonzo était finie.

Le duc d'Aoste, au contraire, avec la 3^e armée, tenta encore un suprême effort pour s'emparer du Carso. De là il eût fait tomber toute la ligne de l'Isonzo. Dans deux jours de bataille violente, le 25 et le 26, le VII^e corps autrichien fut contraint de reculer ses lignes dans le secteur de San Martino, dans celui de Sagrado, dans la région Polazzo-Redipuglia, où les Italiens avaient pris pied sur le plateau dès la première bataille de l'Isonzo, enfin plus au Sud, depuis la route de Selz jusqu'à la cote 70. Mais la plus brillante conquête des Italiens durant ces journées, le Monte Sei Busi, ne put être conservée.

Il est incontestable que les Italiens, en prenant pied sur le pourtour du plateau, avaient gagné des positions de départ qui facilitaient une nouvelle offensive. Or, la clé de tout le plateau était ce Monte dei Sei Busi, assez large pour qu'on puisse y mettre de l'artillerie, et qui prenait à revers les deux autres points d'appui autrichiens, le San Michele et le Cosich. Le communiqué italien en avait annoncé la prise. Mais, comme on l'a dit, il avait été reperdu. Le duc d'Aoste avait encore des réserves intactes, la brigade Verona et trois régiments de la 31^e division de milice mobile. De plus, le Commandement Suprême le renforça en artillerie à grande portée. Le 27, une nouvelle phase de la bataille commença donc, ayant le mont pour objectif. Les combats durèrent jusqu'au 3 août. Un dernier assaut fut donné ce jour-là, dans la pluie et le brouillard. Les Italiens, repoussés, se replièrent dans leurs tranchées sur le versant Ouest. Au San Michele, où ils avaient atteint le sommet par le côté Nord, ils se trouvèrent sous un tel feu que, tandis que leur artillerie couvrait d'obus les lignes autrichiennes, ils se replièrent jusqu'à la lisière des bois qui descendent à l'Isonzo.

Les pertes étaient de 41.866 hommes pour les Italiens, de 46.638 pour les Autrichiens.

VI. La troisième et la quatrième bataille de l'Isonzo. — Du milieu d'août au milieu d'octobre, la bataille s'interrompit. Les Italiens recomplétèrent leurs unités et accrurent leur artillerie.

Après quoi le Commandement Suprême décida de reprendre l'offensive sur le front des Alpes juliennes. Il ne fut pas possible de faire coïncider cette troisième offensive avec celle que les Français prenaient le 25 septembre. D'autre part, l'approche de l'hiver et la nécessité où se trouvait la Serbie engageaient à se hâter. L'attaque eut donc lieu le 18 octobre 1915 et dura jusqu'au 4 novembre.

L'opération principale était confiée à la 2^e et à la 3^e armée. Au milieu d'octobre, la 2^e armée, de Plezzo à Podgora avait en ligne : de Plezzo à la hauteur de Tolmino (Kolovrat-Globocak), le 4^e corps; de là à Plava, le 8^e; de Plava à San Floriano, le 2^e; de San Floriano à Podgora, le 6^e : soit 163 bataillons et 645 bouches à feu. — La 3^e armée, de Podgora à la mer, avait à gauche le 14^e corps, jusqu'à Sagrado, le 10^e au centre jusqu'à Redipuglia, le 7^e à droite. — Enfin le 11^e et le 13^e corps étaient en réserve de grand quartier, vers Palmanova.

Les Autrichiens s'étaient renforcés, de la mi-août à la mi-octobre, d'une brigade et de 111 pièces. Ils tenaient le front de Plezzo au monte Nero, par la 44^e division; du Monte Nero à la mer, par la V^e armée. Cette armée comprenait à droite, du Monte Nero à Auzza, le XV^e corps; d'Auzza à Vipacco, le XVI^e; de Vipacco aux Sei Busi, le VII^e; enfin à gauche, des Sei Busi à Sistriana, le III^e. L'armée avait en réserve une division (61^e) et une brigade (206^e).

L'objectif des Italiens était la prise du camp retranché de Gorizia. Elle était conçue en deux temps. Le premier était une attaque aux ailes, contre le saillant de Plava au Nord et contre le saillant du Carso au Sud, de façon à envelopper Gorizia des deux côtés. Le second temps était une attaque à fond au centre, entre le Sabotino et Rubbia, avec passage de l'Isonzo au-dessous de Gorizia.

Conformément à ce plan, la bataille se déroula en deux phases. Après une préparation d'artillerie qui dura du 18 au 21 octobre, l'attaque d'ailes se développa du 21 au 26 : à gauche, à la 2^e armée, le 2^e corps attaqua de Plava vers Zagora et le mont Kuk; à droite toute la 3^e armée attaqua sur le Carso entre San Michele et Cosich. Le 14^e corps, qui formait la gauche de cette armée, occupa Pe-teano et la crête au-dessus, puis enleva et reperdit la cime 4 du San Michele. Dans les autres secteurs, les avantages furent légers. — La seconde phase, c'est-à-dire l'attaque au centre se développa du 28 octobre au 4 novembre. Le 6^e corps prit et reperdit Oslavia; à gauche le 2^e corps acheva d'occuper Zagora; à droite le 14^e corps occupa une fois de plus et perdit encore le sommet 4 du San Michele; le 10^e corps fit quelques progrès au Sud-Ouest de San Martino.

Des attaques secondaires de la 4^e armée sur le front du Tyrol, contre la route des Dolomites et le Schluderbach, et de la 2^e armée, sur la tête de pont de Tolmino, accompagnèrent l'attaque principale.

Une quatrième offensive commença le 10 novembre et dura jusqu'au 2 décembre. Elle s'étendit du Sabotino jusqu'au Sud des Sei Busi; mais sur les ailes, il ne s'agissait que de démonstration; la décision était cherchée au centre, d'Oslavia aux Sei Busi. Dans une première phase, du 10 au 14 novembre, le 6^e corps prit et perdit Oslavia; sur le Carso, au Nord des Sei Busi, le 13^e corps prit les tranchées dites delle Franche et dei Rezzi. L'action reprit le 18;

après deux jours de lutte acharnée, la cote 188 au Nord d'Oslavia fut enlevée le 20 par le 2^e corps, et la position fut élargie, du 21 au 26, par l'occupation de la « selletta ». Plus au Sud, devant Podgora, le Monte Calvario fut occupé par le 6^e corps. Dans la zone du San Michele, le 11^e corps enleva l'éperon 124 à l'Est de Peteano, et une partie de la crête entre les cimes 3 et 4. En même temps l'action s'élargissait au Nord, sur le front de Plezzo et de Tolmino. Sur celui-ci l'aile droite du 4^e corps enlevait sur le Mrzli les tranchées devant la cote 1360, et l'aile gauche du 8^e corps gagnait du terrain sur la hauteur de Sainte-Marie. Après quoi la bataille dégénérait en actions locales. — En somme l'offensive commencée selon un plan organique, s'était émiettée en affaires particulières qui avaient entaillé la défense ennemie, au Mrzli, à Zagora, à Oslavia, au Calvario, au San Michele entre les cimes 3 et 4, et sur le front de Doberdo, sans réussir à briser cette ligne. L'effet le plus sérieux fut de maintenir sur le front italien des forces austro-hongroises qui, le 15 novembre, s'élevaient à 20 divisions, comprenant 300 bataillons.

« L'année de guerre 1915, dit l'historique de l'Etat-Major italien, ne peut représenter qu'une tenace prise de contact, usure pour nous, usure et préoccupation pour l'adversaire; elle mit en relief la nécessité de moyens supérieurs et de méthodes mieux appropriées; et elle nous fournit enfin le témoignage réconfortant de la qualité de nos combattants. »

L'hivernage, sur un front dont les deux tiers étaient entre 2.000 et 3.400 mètres, comportait des mesures spéciales. Six divisions, avec deux états-majors d'armée, deux brigades autonomes et un régiment d'infanterie, furent retirées du front. Les corps en ligne s'échelonnèrent en profondeur. On protégea les tranchées contre le froid soit en les couvrant de tôle ondulée et de sacs à terre comme dans le secteur du Mrzli, soit en tapissant les parois de nattes, de claies et de planches, soit en défendant le fond par un pavage. Les hommes couchèrent sur la paille. Des poêles et des braseros furent installés. Au Monte Nero et dans certains secteurs, on fit des tranchées de neige; dans beaucoup d'autres, on remplaça les obstacles passifs, qui étaient ensevelis, par des réseaux mobiles et des chevaux de frise. Pour les hommes qui n'étaient pas de garde, on fit des abris dans la roche; pour les guetteurs, de petits abris en sacs à terre ou en bois, couverts par des obstacles naturels. On distribua des vêtements chauds. Dans certains secteurs de montagne, les guetteurs eurent des sacs d'eau chaude dans leur poche. On munit les hommes d'alpenstocks, de cordes, de lunettes, de raquettes et de skis. On éleva la ration de vivres de 3.500 calories jusqu'à 4.700 pour les troupes qui devaient fournir les efforts les plus durs.

Telle était la situation à la fin de 1915. Le front quittait l'ancienne frontière au Monte Listino, suivant les vals Daone, de Ledro et Terragnolo, traversait le plateau de Folgaria, retrouvait la frontière au val d'Astico et la suivait par le bord Nord du plateau d'Asiago jusqu'à la cime Caldiero, puis redescendait à Borgo dans le val Sugana. La ligne passait ensuite par la Cima d'Asta et la Cima d'Arzon, puis, les saillants de Cismon et de la Brenta étant supprimés, retrouvait encore la frontière de la Croda Grande jusqu'au

col de Falzarego. Par les Tofane, elle rejoignait le col de Monte Croce di Comelico, le saillant de Cortina d'Ampezzo étant réduit. Après un recul par les hautes vallées Digion et Visdende, le front retrouvait la frontière à l'Est du Paralba et la suivait dans toute la Carinthie et dans le val Fella, jusqu'au mont Canin. Par le Polovnik, le Monte Nero, le pied du Mrzli, il atteignait l'Isonzo moyen en coupant le saillant de Caporetto. Il suivait l'Isonzo, le dépassait à Plava, où une tête de pont était établie, revenait sur la rive droite à Prilesje et par le pied du Sabotino et du Podgora retrouvait le fleuve qu'il passait une dernière fois à Mainizza. Il s'accrochait alors au bord du Carso, et parfois l'escaladait. Par le pied du San Michele, par les Sei Busi, par les hauteurs au-dessus de Vermigliano et par Monfalcone il atteignait la mer.

L'ordre de bataille était maintenant le suivant. Le coin du Trentin était enveloppé par la 1^{re} armée, avec le 3^e corps à gauche, la division Lagarina au centre, et le 5^e corps à droite entre le Pasubio et le val Sugana. La 4^e armée, lui succédant à droite, occupait le front du Cadore avec le 9^e corps à gauche et le 1^{er} à droite, séparés par le col de Falzarego. Le groupement de Carnie était ensuite établi sur la frontière entre le Paralba et le Monte Canin. La 2^e armée, sur le haut et moyen Isonzo entre le Canin et Podgora, avait les 4^e, 8^e, 2^e et 6^e corps. Enfin sur le bas Isonzo et sur le Carso, jusqu'à la mer, s'étendait la 3^e armée, avec les 11^e, 13^e et 7^e corps. Le 10^e et le 14^e, en réserve de grand quartier, étaient en arrière dans la plaine, entre Codroipo et Palmanova.

Les Italiens accusaient une perte de 250.000 hommes.

CHAPITRE XV

La guerre turque : Dardanelles, Caucase et Mésopotamie.

I. La déclaration de guerre. — II. L'attaque contre Suez. — III. La tentative de forçement des Dardanelles. — IV. Le débarquement du corps expéditionnaire. — V. Les combats de mai. — VI. La bataille du 12 juillet 1915. — VII. La bataille du 6 août. — VIII. La campagne du Caucase. — IX. La frontière perse. — X. La campagne de Mésopotamie. — XI. Le siège de Kut el Amara.

I. La déclaration de guerre. — Au moment où la guerre éclata, les ministres qui dirigeaient effectivement la politique de la Turquie, Enver Pacha et Talaat Bey, étaient acquis à l'Allemagne et ne doutaient pas de sa victoire. Le 2 août, un traité d'alliance contre la Russie fut conclu entre la Turquie et l'Allemagne. L'Autriche y adhéra le 4 août. Le 3 août, la mobilisation générale fut décrétée. Néanmoins la Turquie se déclara neutre.

Deux navires de guerre allemands, le *Goeben* et le *Breslau*, sous les ordres de l'amiral Souchon, croisaient dans la Méditerranée. Aussitôt le traité turco-allemand signé, le ministre de la Marine allemand, l'amiral von Tirpitz, leur ordonna de gagner Constantinople. Ils franchirent librement les Dardanelles le 10 août. Le gouvernement turc prétendit les avoir achetés.

Le 9 septembre, le Sultan, profitant des embarras de l'Europe, supprima net les Capitulations : il éleva les droits de douane, ferma les tribunaux mixtes, abolit les bureaux de poste étrangers, réduisit les écoles étrangères au droit commun. Il donna le commandement des forces navales à l'amiral Souchon et concentra des forces à la frontière de Transcaucasie. Le 27 septembre, les Détroits furent fermés à la navigation de commerce. Des mines furent posées dans les Dardanelles. L'invasion de l'Égypte fut préparée. Le 11 octobre, un nouveau traité fut signé avec l'Allemagne, la Turquie devant attaquer au reçu des subsides.

Enfin, le 29 octobre, la Turquie jeta le masque. Dans la matinée, deux torpilleurs turcs coulèrent une canonnière russe dans le port d'Odessa et tirèrent sur le paquebot français *Portugal*. Le *Goeben* bombardà Sébastopol pendant vingt minutes; le *Breslau* bombardà Théodosie en Crimée et le *Hamidié*, Novorossiisk en Transcaucasie. Le 31 octobre, M. de Giers, ambassadeur de Russie, quitta Constantinople. Le lendemain, l'ambassadeur d'Angleterre, sir L. Mallet, et l'ambassadeur de France, M. Bompard, firent de même. Le 3 novembre, une partie de la flotte britannique se présenta devant les Dardanelles et bombardà les forts pendant un quart d'heure.

Au milieu de novembre, le gouvernement turc déclara la Guerre Sainte. « La proclamation de la Guerre Sainte, écrit Liman von Sanders, se fit à Constantinople avec tout l'apparat en usage dans toutes les démonstrations nationales (1). » Il y eut des cortèges dans les rues, avec des drapeaux verts. Mais l'effet de la Fetwa fut nul. Le paysan anatolien se fut aussi bien battu sans elle. Dans le reste de l'Empire, elle n'effaça pas l'antagonisme entre Turcs et Arabes. Dans l'Islam lointain, les gouvernements étaient inféodés à l'Entente, ou incapables de soulever les peuples. Elle n'eut pas la moindre influence dans l'Afrique du Nord. Au surplus elle avait peu de sens, la Turquie étant alliée à des Etats chrétiens.

De son côté, l'Angleterre, pour mieux protéger Suez, déclara son protectorat sur l'Egypte.

II. L'attaque contre Suez. — La mobilisation, au mois d'août, entraîna la formation d'un Grand Quartier, qui décida de créer trois armées : la I^e, à Constantinople, forte de cinq corps, fut commandée par Liman von Sanders; la II^e, pareillement à Constantinople, forte de deux corps cantonnés sur la rive asiatique, fut commandée par le ministre de la marine, Djemal, un des dirigeants du régime, intelligent, décidé et secret; longtemps favorable à l'Entente, et récemment rallié à l'Allemagne; la III^e, dans la région d'Erzeroum, comprit trois corps, sous les ordres de Hassan Izzet Pacha, avec un officier allemand, le major Guse, pour chef d'état-major (2).

Enver Pacha était à la fois, en temps de paix, ministre de la Guerre et chef d'état-major général. Il avait trouvé ce moyen de supprimer les conflits entre les deux fonctions. Pendant la guerre, il prit le titre de Vice-Généralissime et dirigea les opérations. Il avait pour chef d'état-major le général von Bronsart.

Quand Enver alla conduire l'armée du Caucase, dont nous parlerons plus loin, l'intérim de la guerre fut tenu par une autre personnalité du parti Jeune-Turc, Ismaël Hakki Pacha. « Ses traits, dit Liman von Sanders, rappelaient le type mongol; ses yeux vifs et intelligents trahissaient la ruse d'un commerçant chinois. Sous une apparente réserve, toute sa personne révélait une indomptable énergie. » Il était intendant général. Pour ravitailler et vêtir les armées dans cet immense Empire sans communications, lui seul sait comment il s'y prit. Il réquisitionnait tout ce qui lui tombait sous la main. Quand arriva l'automobile envoyée par Guillaume II à Enver, il s'en saisit. Il fit cadeau à Liman von Sanders de six bouteilles de vin; mais il les avait soustraites dans un colis adressé à ce général.

(1) Liman von Sanders, *Cinq ans de Turquie*, trad. fr., Paris, 1923, p. 45.

(2) Pendant la guerre, la Turquie eut jusqu'à neuf armées, ce qui dépassait de beaucoup ses possibilités. Des armées avaient des états-majors complets, mais pas de troupes. « En 1917, la 1^{re} armée, en dehors de quelques formations de réserve et de milices, comptait à peine un régiment d'infanterie; la II^e armée, en 1918, disposait de moins de sept bataillons d'infanterie en état de combattre. Aucune des soi-disant armées du front de Palestine n'avait, en 1918, autant de fantassins capables de se battre que n'en comptait une simple division d'infanterie turque au commencement de la guerre. » Liman von Sanders, *l. c.*, p. 34.

Au mois de novembre, la Turquie forma en Syrie une IV^e armée qui devait fournir un corps expéditionnaire contre l'Égypte et couper ainsi la route des Indes. Djemal laissant la II^e, prit le commandement de la IV^e à Damas, avec le colonel von Frankenberg pour chef d'état-major. Il y avait à Damas un autre officier de premier ordre, le colonel von Kress, chef d'état-major du VIII^e corps. Ce fut lui qui prépara et commanda l'expédition contre le canal de Suez.

« L'attaque, écrit Liman von Sanders, était vouée d'avance à un échec. Ce n'est pas avec une armée forte d'environ seize mille Turcs que l'on pouvait songer à conquérir l'Égypte. L'Histoire n'en enregistrera pas moins comme un exploit mémorable cette traversée du désert El Tih, effectuée en sept jours par un corps expéditionnaire dont les avant-gardes atteignirent effectivement le canal de Suez dans la région d'Ismailia. » L'eau et l'artillerie avaient dû être portées à dos de chameau. Les Anglais avaient eu vent de rassemblements à l'Est du désert, mais ne s'en étaient pas inquiétés. Les officiers anglais jouaient au foot-ball avec une parfaite quiétude quand les premiers éléments turcs n'étaient plus qu'à 25 kilomètres du canal.

Dans la nuit du 2 au 3 février 1915, les Turcs arrivèrent sur la rive Est du canal. Deux compagnies turques passèrent sur la rive opposée. Mais sous le feu des détachements de garde anglais, les Arabes furent pris de terreur panique. Les troupes déjà embarquées se précipitèrent hors des canots. Ceux qui portaient des radeaux vers la rive les laissèrent là. Les renforts anglais accoururent. Les deux compagnies qui avaient passé furent anéanties ou prises. En une demi-heure, la rive occidentale du canal fut rendue inexpugnable. Des trains blindés armés de canons-revolvers arrivèrent. Des lacs situés au Sud, cinq vaisseaux de guerre ouvrirent un feu de flanc. Le corps expéditionnaire se maintint pendant la journée du 3 et battit en retraite le soir, sur un camp situé à 10 kilomètres dans l'Est.

Djemal laissa, pour inquiéter les Anglais, des troupes avancées sur les hauteurs d'El Arich et de Kalaat En Nakhel. Il établit ses gros, le VIII^e corps vers Chan Juis et Gaza, la 10^e division à Birseba, la division du Hedjaz à Maan.

Une seconde tentative sur le canal, en juillet 1916, échoua complètement. Le corps turco-allemand eut son aile gauche enveloppée par la cavalerie et perdit le tiers de l'effectif.

III. La tentative de forçement des Dardanelles. — Les opinions sur la façon de conduire la guerre différaient en Angleterre. Pour French, comme pour Joffre en France, il faut battre les Allemands sur le front occidental. Au Conseil de guerre, Kitchener, l'idole du peuple, le grand soldat colonial, l'organisateur des nouvelles armées, est du même avis : la guerre sera longue, mais elle sera gagnée en France. Lord Fisher, le réorganisateur de la marine de guerre, se tait en face des politiciens, mais pense lui aussi qu'il faut battre les Allemands à l'Ouest et détruire leur flotte dans la mer du Nord.

Mais il y a dans le ministère, un homme jeune, impétueux, intelligent, actif, obstiné, confiant en son génie, persuadé qu'il faut débloquer la Russie et que la flotte peut s'ouvrir le chemin des Darda-

nelles. C'est le ministre de la marine, Winston Churchill, de l'illustre famille des Malborough.

Il a demandé une note à l'amiral Jackson : « Ce serait une folie, a répondu celui-ci, que d'essayer d'entrer dans la mer de Marmara sans tenir la péninsule de Gallipoli par nos troupes. » Même si l'on passait, il serait dangereux d'arriver devant Constantinople les soutes vides, et même si la ville se rendait, il faudrait des troupes pour l'occuper.

Churchill met le rapport dans sa poche, sans en parler, et télégraphie à l'amiral Carden, qui commande l'escadre des Dardanelles. Celui-ci répond le 5 janvier : « Je ne crois pas que les Dardanelles puissent être prises d'assaut. On pourrait les forcer par des opérations étendues et avec un grand nombre de bâtiments. » Et le 11, il envoie un plan d'opérations : il faut d'abord réduire totalement les défenses de l'entrée des Détroits, puis ouvrir un passage à travers les mines.

Cependant les Russes étaient pressés dans le Caucase, et le 2 janvier le Grand-Duc avait demandé une démonstration contre les Turcs. Le 13, au Conseil, Churchill propose le forçement des Dardanelles par l'escadre. Lord Fisher se tait, mais le 25 janvier, il envoie une note à Churchill, protestant contre le gaspillage de forces et les pertes que représenterait l'opération. Au conseil du 28, comme Churchill, pressant, emportait l'adhésion, « Lord Fisher se leva brusquement et menaça de donner sa démission. Kitchener courut après lui, le sermonna dans un coin de fenêtre et le ramena presque de force au conseil des ministres. Fisher s'inclina et promit de faire de son mieux (1) ».

Kitchener ne veut pas donner un homme. « Attaquer les Turcs serait faire le jeu de l'Allemagne », écrit-il le 2 février à French. Tout ce qu'il concède à Churchill, c'est que son plan vaut d'être essayé. Il le sera donc par la flotte seule.

A Paris, le ministre de la Marine Augagneur trouva les plans de l'Amirauté britannique sensés et raisonnables.

Il n'y avait plus qu'à passer à l'exécution. Une partie de la flotte française, sous l'amiral Guépratte, et l'escadre britannique de la Méditerranée, sous l'amiral Carden, furent réunies dans la mer Egée. Les îles de Tenedos et d'Imbros, puis le golfe de Mudros dans l'île de Lemnos, enfin l'île de Mytilène servirent de bases. L'action commença par le bombardement des forts et le dragage des mines. Les deux forts qui gardent l'entrée des Dardanelles, Sebd ul Bahr dans la péninsule de Gallipoli et Kum Kale sur la côte d'Asie, furent réduits au silence. Le 18 mars, le forçement fut tenté. Mais les batteries turques avaient rendu difficile le nettoyage des mines. Les forts turcs, silencieux, n'avaient pas été détruits. L'opération échoua. Elle coûta trois cuirassés coulés, dont un français, le *Bouvet*. Les Alliés perdaient sept grands bâtiments sur dix-huit. Ils avaient détruit, maigre bilan, 8 canons ennemis sur 176, et tué 40 soldats.

IV. *Le débarquement du corps expéditionnaire.* — Il devenait évident qu'une opération purement navale ne pouvait réussir. On décida une offensive combinée par mer et par terre. Un corps

(1) E. Delage, *La tragédie des Dardanelles*, Paris, 1931, p. 41.

expéditionnaire, sous le commandement de sir J. Hamilton, fut amené à Lemnos. Il comprenait à l'origine quatre divisions britanniques et une division française, soit environ 65.000 hommes. Le contingent français était sous les ordres du général d'Amade.

Dès le mois de mars, les Turcs étaient avertis. Enver Pacha forma le 24 mars, pour la défense des Dardanelles, une V^e armée. Il la donna à Liman von Sanders, remplacé à la I^{re} armée par le feld-maréchal von der Goltz.

La V^e armée comprenait 5 divisions disséminées sur la rive d'Europe et celle d'Asie. Liman von Sanders fit de plus venir de Constantinople la 3^e division. Il l'établit ainsi que la 11^e, sur la rive d'Asie. Il poussa dans le Sud de la péninsule de Gallipoli qui était vulnérable, la 9^e et la 19^e; et il garda en arrière à la racine de la presqu'île, au fond du golfe de Saros, la 5^e et la 7^e. Il fortifia le littoral. « Le matériel turc pour défenses accessoires, écrit-il, était aussi rare que les outils; néanmoins on se débrouilla comme on put; on le renforça par des fougasses amorcées à l'aide de fusées de torpilles. Les clôtures des jardins et des propriétés fournirent le plus souvent le bois et le fil de fer pour les réseaux. Aux points les plus favorables à un débarquement on tendit des fils de fer barbelés au-dessous de la surface de l'eau, près du rivage. » — La V^e armée ne disposait, en dehors des forts, que d'artillerie de campagne. Elle n'avait pas un avion.

La péninsule de Gallipoli est une région de hauteurs escarpées, ravinées, désertiques, avec de rares buissons et parfois des pins rabougris, n'ayant de culture qu'au fond de quelques vallées, et coupée sur la mer par des falaises à pic, d'un jaune sale, au pied desquelles se trouvent parfois de petites plages. Ces plages étaient évidemment les lieux désignés pour le débarquement.

Celui-ci fut fixé au 25 avril. Sur la rive d'Asie, un régiment d'infanterie coloniale français et une batterie de 75 furent débarqués à Koum Kalessi, qu'ils prirent. De là ils marchèrent sur Yeni Cheri. Un violent combat s'engagea dans la nuit du 25 au 26 et continua le jour suivant. Dans la nuit du 26 au 27, les troupes furent rembarquées.

Pendant que cette diversion s'effectuait, des forces anglaises débarquaient à la pointe de la péninsule de Gallipoli. Les Turcs opposèrent une très vive résistance à Sebd ul Bahr, qui ne fut enlevé que le 26, à 2 heures de l'après-midi. On se battit encore le 27. Enfin les troupes alliées portèrent leurs lignes jusqu'au voisinage de Krithia. Les troupes britanniques occupaient l'aile gauche, les Français l'aile droite, où ils recevaient le feu de la côte d'Asie. Liman von Sanders ordonna la défensive: Il colla simplement sa première ligne à l'adversaire, pour la garder du feu des navires. Ces navires, rangés autour de la péninsule, donnaient à la mer l'aspect d'un grand port. « Le champ de bataille, écrit le 3 mai au soir le lieutenant de vaisseau allemand Boltz, était d'une sinistre beauté. Toute l'extrémité de la presqu'île était entourée d'une ceinture de navires et de transports de guerre au mouillage où brillaient d'innombrables lumières. Aidés de puissants projecteurs, les canons des navires entretenaient un feu d'enfer sur les lignes turques. »

Sur le flanc Ouest de la péninsule de Gallipoli, à une vingtaine

de kilomètres de la côte, le débarquement se fit dans une anse, qui, des initiales du contingent débarqué, *Australian and New Zealand Army Corps*, fut appelée Anzac. Les Turcs ouvrirent le feu sur les chalands. A l'atterrissage, la 3^e brigade australienne qui débarquait la première aperçut un bataillon turc qui descendait lui disputer le rivage. Sans tirer un coup de fusil, les Australiens se jetèrent à l'eau et tombèrent sur les Turcs qu'ils passèrent à la baïonnette. La première ligne de tranchées fut enlevée et la bataille continua sur les pentes qui s'élèvent vers la seconde, rochers couverts de maquis. La 1^{re} et la 2^e brigade soutinrent la 3^e, avançant difficilement sous le feu d'enfilade de canons placés aux deux ailes. Dans l'après-midi, le nombre des hommes débarqués atteignit 12.000. Le front se régularisa en demi-cercle convexe entre la Maison du Pêcheur à gauche (Nord) et Kaba Tepe à droite. Il demeura inébranlable sur cette ligne.

V. Les combats de mai. — Les Turcs se trouvaient donc attaqués de front par les positions de la pointe, que les Anglais appelaient les positions du cap Hellès, et de flanc par la baie d'Anzac. En avançant par le cap Hellès, les Alliés les refoulaient; en avançant par Anzac, ils se glissaient derrière eux et les coupaient.

Une première bataille, qui s'engagea le 6 mai et qui dura jusqu'au 8, montra les forces alliées insuffisantes pour atteindre ces objectifs. Le 10 mai, sir Jan Hamilton câbla pour demander deux divisions de renfort, si l'on voulait que l'attaque continuât et que la lutte ne dégénérât pas en guerre de tranchées. Le 17, il réclama deux corps d'armée.

De son côté, Liman von Sanders reçut la 2^e et la 4^e division, les trois divisions du V^e corps (13^e, 15^e, 16^e), et, avec des troupes fraîches, un peu d'artillerie lourde. Dans la nuit du 18 au 19 mai, la 2^e division se jeta sur le front d'Anzac, fut repoussée et perdit 9.000 hommes. Il fallut une suspension d'armes, le 23, pour enterrer les morts.

Dans le même temps, un torpilleur turc commandé par un officier allemand, coula le *Goliath* à la pointe du détroit. Le bateau s'inclina sur bâbord, sombra en trois minutes, et les hommes de l'équipage périrent comme des rats. Enfin, les sous-marins allemands apparaissent. Le 25 mai, le *Duguay-Trouin* signale un périscope. Le *Triumph*, qu'on croyait en sûreté derrière ses filets, est touché à 200 mètres. Pendant huit minutes, il reste penché à 45°, chavire, et flotte encore vingt minutes, la quille retournée. Le 27 mai, le *U-21*, commandé par le lieutenant de vaisseau Hersing, et qui a mis deux mois à venir d'Allemagne, envoie une torpille au *Majestic*, qui coule comme une pierre. Le sous-marin se prend d'ailleurs dans un barrage de filets, s'échappe à peine, avec des filins accrochés à ses flancs, se réfugie à Budrum. Quand il revient le 1^{er} juin, les belles proies ont disparu. Elles sont à Lemnos ou à Imbros. Sir Jan Hamilton est sur un torpilleur, dans les eaux d'Imbros, à quatre heures de terre en vedette. Pendant sept mois, les sous-marins ne torpilleront plus qu'un transport. Mais les grands bâtiments de la flotte ont cessé de soutenir les troupes débarquées.

VI. La bataille du 12 juillet 1915. — Sir Jan Hamilton avait bien reçu une division, la 52^e. Mais la défaite des Russes en Galicie,

en mettant fin à leurs projets d'attaque sur la mer Noire, avait rendu libres plusieurs divisions turques, de sorte que, quand une action s'engagea le 4 juin, le corps anglais se trouva relativement aussi faible qu'il était un mois plus tôt.

Cependant sir Jan Hamilton avait assez de munitions pour faire une attaque toutes les trois semaines. Le 28 juin, la droite turque, sur le front Sud de la péninsule, fut repoussée sur sa seconde ligne de défense, tout près de Krithia. Mais le centre et la gauche tinrent leurs positions. Le 12 juillet, le commandant anglais essaya de les en déloger. L'ordre de bataille était le suivant : à la droite alliée, se trouvait le corps français ; au centre droit, la 52^e division, composée d'Écossais des Lowlands ; cette division devait attaquer le matin par sa droite, l'après-midi par sa gauche. C'étaient là les troupes d'assaut proprement dites. Deux diversions devaient, en outre, être exécutées, l'une sur la gauche, par la 29^e division, l'autre à Anzac.

A 7 h. 35 du matin, après une vigoureuse préparation d'artillerie, Français et Écossais sortirent des ouvrages et du premier coup enlevèrent deux lignes de tranchées ennemies. A l'extrême droite, la 1^{re} division française, dans un élan magnifique, compléta son succès en enlevant la totalité des ouvrages turcs avancés qui bordaient le cours inférieur du Kerevés Dere. Au centre, la 2^e division française et la 155^e brigade écossaise s'établirent sur les deux lignes de tranchées enlevées. Même, à gauche de la 155^e brigade, un bataillon emporta la troisième ligne de tranchées ennemies et poussa plus loin encore jusqu'à venir tomber sous le propre feu de barrage de l'artillerie française ; il se replia alors à l'alignement général sur la deuxième ligne conquise.

Un combat confus suivit cette première attaque ; la seconde ligne était bien tenue par les Alliés dans son ensemble. Mais çà et là, dans le lacs des ouvrages, des éléments turcs continuaient à résister. Enfin, à l'heure fixée, la brigade de gauche des Écossais, la 157^e, qui devait, comme nous l'avons dit, attaquer dans l'après-midi, sortit et enleva la totalité de l'objectif assigné. A 18 heures, la progression de ce côté était de 400 mètres ; devant la 155^e brigade et la 2^e division française, elle variait de 200 à 300 mètres, et enfin la 1^{re} division française venait border le Kerevés Dere. Pendant toute la nuit, l'ennemi contre-attaqua et fut partout repoussé, sauf un fléchissement à 7 h. 30 du matin à la droite de la 157^e brigade. Le 13, nouvel assaut des Alliés renforcés par trois bataillons de la *Royal Naval Division*. L'extrême droite française réussit à passer au delà du Kerevés Dere. Dans l'ensemble, on peut dire que le résultat des deux journées fut de nous donner deux lignes ennemies, des positions et un bon champ de tir. Elles avaient coûté 3.000 hommes aux Anglais et 5.000 aux Turcs. Les pertes des Français étaient légères.

VII. *La bataille du 6 août.* — Le gouvernement britannique envoya en juin, à sir Jan Hamilton, trois divisions actives et deux territoriales. L'avant-garde devait être à Mudros le 10 juillet, la concentration serait complète le 10 août.

Le commandant anglais s'arrêta au dessein de renforcer avec

ces troupes les troupes d'Anzac et d'enlever la hauteur de 305 mètres qui s'élevait en face d'elles. Coupant ainsi la péninsule entre Gaba Tepe et Maidan, il prenait au filet les unités turques du groupe Sud. En pratique, une partie des troupes devait être débarquée à Anzac et une autre partie plus au Nord, dans la baie de Suvla, qui serait occupée par surprise. L'opération devait avoir lieu pendant que le ciel était sans lune, c'est-à-dire avant la seconde semaine d'août.

Les renforts arrivaient. D'autre part, la lune devait commencer d'apparaître le 7 août à 2 heures du matin. La grande attaque fut fixée au 6 août. Elle devait consister en trois actions : 1° sur le front Sud, le front du cap Hellès, attaque de fixation; 2° sur le front Ouest, le front d'Anzac, attaque principale avec des forces fraîches, l'objectif étant de couper la presqu'île derrière le gros de l'armée turque; 3° enfin au Nord d'Anzac, occupation de la baie de Suvla, qui servirait de base pour la campagne d'hiver.

L'étroitesse du théâtre interdisait toute concentration avant l'action. C'est à peine si un tiers des troupes fraîches qui devaient être lancées à l'assaut se trouvait sur le champ de bataille. Le reste était à Mudros, à Imbros. Mais ces îles elles-mêmes ne pouvaient les contenir et un dernier détachement à la veille de la bataille était à Mytilène, à 120 milles marins de l'action, tandis qu'Imbros et Mudros en sont à 74 et 60 milles. Entre les trois points d'attaque, il n'existait aucune communication latérale.

Sur le front d'Hellès, à la pointe de la péninsule, les troupes britanniques devaient attaquer par leur droite et leur centre droit, sur un front de 1.200 mètres, l'attaque étant confiée à la 88^e brigade (29^e division). Deux petites tranchées turques qui enfilait la zone d'attaque devaient être enlevées. L'assaut fut donné, après une préparation d'artillerie, à 15 h. 50. Les Britanniques progressèrent à leur gauche, mais leur centre et leur droite se heurtant à un ennemi en force, ne purent avancer. C'est ainsi que le 1^{er} bataillon du régiment d'Essex, ayant pénétré dans les tranchées ennemies, fut pris sous les feux de flanc et de revers. La 42^e division, dans deux attaques énergiques, rencontra pareillement un volume de feux tout à fait imprévu. Comment les tranchées ennemies étaient-elles garnies à ce point? On sut ensuite que les Turcs préparaient eux-mêmes une attaque et que les troupes étaient rassemblées dans les places d'armes.

Le but de l'action sur ce front étant surtout la fixation des réserves ennemies, l'insuccès du 6 n'était pas une raison d'interrompre l'attaque. Le 7, une nouvelle offensive fut entreprise sur un front de 800 mètres de part et d'autre de la route de Krithia, la 125^e brigade attaquant par la droite et la 129^e par la gauche. L'assaut eut lieu à 9 h. 40 du matin. La droite enleva une ligne de tranchées, mais la gauche ne put gagner que quelques éléments qu'elle reperdit à 11 heures. Le centre avait enlevé dans le premier assaut la plus grande partie d'une vigne d'où les contre-attaques furieuses de l'ennemi ne purent le déloger. Les troupes du Lancashire qui la défendaient tinrent héroïquement le 7 et le 8 et furent enfin relevées le 9 au matin. Les Turcs firent encore une attaque désespérée dans la nuit du 12 au 13, reprirent la vigne et en furent enfin chassés.

Passons maintenant à l'attaque principale, dirigée d'Anzac et commandée par le lieutenant général Birdwood. Pendant les trois nuits du 4, du 5 et du 6, les troupes de renfort furent amenées à Anzac sans que les Turcs qui découvraient toute la mer des hauteurs d'Achi-Baba s'en fussent aperçus. Ces renforts portèrent les forces du général Birdwood à 37.000 fusils et 72 canons, plus l'appui de deux croiseurs, de quatre monitors et de deux destroyers. Les troupes furent divisées en deux groupes : l'un dut tenir les positions actuelles et attaquer de front; l'autre devait donner l'assaut à cette colline de 305 mètres, située sur la droite turque et qui était la clé de la position. Ce n'est qu'à 18 heures, le 6 août, que le commandant turc du front Ouest, Essad Pacha, à Ariburnu, se rendit compte de ce qui se passait, et à 21 heures que l'Etat-Major de la V^e armée turque en fut averti. Une heure après, la 7^e et la 12^e divisions, qui étaient au delà du golfe de Saros, furent envoyées sur Usum-Hisarli, à l'Est du grand Anaforta. De son côté, Essad Pacha avait rappelé au Nord la 9^e division.

Il y avait à la gauche turque un plateau que les Anglais avaient baptisé du nom d'un pin isolé qui s'y trouvait, et qui était important à la fois par sa position et parce qu'il commandait une des principales sources où l'ennemi se ravitaillait en eau. Il était défendu par un fort point d'appui à son angle Sud-Ouest, relié à d'autres points d'appui au Nord, à l'Est et au Sud. L'attaque sur ce point avait encore l'avantage de détourner l'attention des Turcs de l'action principale préparée contre leur droite. Le bombardement commença de terre et de mer le 6 à 16 h. 30; à 17 h. 30, trois bataillons de la 1^{re} brigade australienne se portèrent à l'assaut. Ils sortirent en trois lignes, sous un feu terrible de front et des deux flancs, passèrent les fils de fer, mais se heurtèrent à un fort blindage en poutres de pins. Des groupes d'hommes soulevaient ce blindage, tandis que des soldats isolés se faufilaient au-dessous et se jetaient dans les tranchées au milieu des Turcs. A 18 h. 20, la position était prise.

A 19 heures, les Turcs lancèrent une première contre-attaque; à 1 h. 30 de la nuit, une seconde partit des boyaux de communication, et on se battit furieusement pendant sept heures; le lendemain 7 août, nouvelle contre-attaque dans l'après-midi, de 13 h. 30 à 17 heures. Le 8, les Turcs se tinrent tranquilles et les troupes britanniques en profitèrent pour consolider la position conquise; mais le 9 à 5 heures du matin, après une feinte vers le Nord, l'ennemi se porte à l'assaut de l'Est et du Sud. Il est reçu avec une extrême énergie; à 7 h. 45, il commence à donner des signes de démoralisation, et cette action marque la fin des contre-attaques en masse. Toutefois, ce ne fut que le 12 que les Australiens restèrent maîtres incontestés du plateau.

Cependant, l'attaque principale devait être faite à la droite turque par deux colonnes d'assaut qui devaient enlever : celle de gauche, la colline 305; celle de droite, son contrefort méridional, le Chunuk-Bair. Deux autres colonnes devaient préliminairement : l'une, occuper la colline de la Table, entre les deux ravins par où on pouvait monter au Chunuk-Bair; l'autre, à l'extrémité Nord, enlever le Damakjelik-Bair, une colline d'où elle pouvait donner

la main aux troupes débarquant plus loin encore dans la baie de Suyla. Ainsi l'action principale se décomposait en quatre affaires élémentaires : 1° occupation de Table-Top par la colonne de couverture droite, brigadier général Russell; 2° occupation du Damakjelic-Bair, à 1.400 mètres plus au nord, par la colonne de couverture gauche, brigadier général Travers; 3° assaut du Chunuk-Bair par la colonne d'assaut de droite, brigadier général Johnston; 4° assaut de la colline 305 par la colonne d'assaut de gauche, brigadier général Cox.

Le Table-Top est un plateau complètement escarpé; la colonne Russell se jeta à l'escalade sans tirer un coup de feu; les magasins des fusils étaient vides; les hommes firent tout le travail avec la baïonnette et les grenades. Un dos étroit relie le plateau à un poste turc, le vieux poste n° 3. Il eût été difficile d'enlever celui-ci de vive force. On recourut à la ruse. Un bateau anglais, le *Colne*, prit l'habitude d'envoyer tous les soirs, à 21 h. 30 exactement, un rayon lumineux sur ce poste, et à le bombarder pendant dix minutes. Après un intervalle égal, nouveau rayon et nouveau bombardement. Les Turcs prirent ainsi l'habitude de comprendre que le faisceau du projecteur leur donnait le signal d'évacuer l'ouvrage. C'est ce qui arriva encore dans la nuit du 6. Seulement, cette fois, au lieu d'obus, ce furent les troupes britanniques qui arrivèrent et qui occupèrent le poste sans coup férir.

Pendant que la colonne Russell occupait le Table-Top, la colonne Travers, à la gauche, enlevait brillamment le Damakjelic-Bair, qu'elle occupait complètement à 1 h. 30. Ainsi les objectifs secondaires étaient atteints. De leur côté, les deux colonnes principales, Johnston à droite et Cox à gauche, se lançaient à l'assaut de leurs objectifs, Cox ayant à gravir, face à l'Est, la colline 305, Johnston son contrefort méridional, le Chunuk-Bair.

La colonne Cox s'avança en pleine nuit dans le ravin de l'Aghyl-Dere, qui la conduisait à son objectif, surprit les Turcs dont deux officiers furent pris en pyjama; et comme le ravin se divise en fourche, elle se subdivisa en deux fractions, la 4^e brigade australienne marchant par une des branches sur la colline 305, la 29^e brigade indienne marchant par l'autre sur un éperon un peu plus méridional appelé la colline Q. A l'aube, si la ligne de faite n'était pas atteinte, les Turcs avaient du moins reculé de crête en crête, et les troupes britanniques, arrivées aux têtes de vallons, reprenaient l'attaque.

La colonne droite, ou colonne Johnston, avançait difficilement par le maquis qui encombre le ravin de Chailak-Dere. Elle avait trouvé de la résistance et en conséquence elle avait dû se déployer. Enfin, à 5 h. 45 du matin, elle atteignit le contrefort Ouest du Chunuk-Bair, un éperon qui avait été baptisé le Rhododendron. Après un combat très vif, il était occupé. La colonne n'était plus qu'à un demi-kilomètre du sommet du Chunuk-Bair, c'est-à-dire de l'objectif final.

Mais l'ennemi s'était de son côté renforcé. La 9^e division turque arriva juste à temps. Il devint évident que la colline 305 ne serait pas enlevée pour le moment. A 9 h. 30 du matin, tous les efforts furent reportés sur le Chunuk-Bair, qui fut attaqué par les crêtes au

Nord-Est du sommet, tandis qu'une colonne fraîche était lancée sur le sommet lui-même. Cet assaut échoua. Les troupes étaient épuisées. Durant toute la journée, elles se collèrent au terrain conquis, tâchant de l'organiser pour la nuit.

L'attaque fut reprise dans la nuit du 7 au 8, à 4 h. 15. Quand l'aube commença d'éclairer à l'Est le ciel derrière le Chunuk-Bair, on vit nettement des troupes se mouvoir en silhouettes sur la crête. Amies ou ennemies ? On vit au télescope qu'elles grimpaient, venant du côté anglais : la droite de la colonne Johnston, avait tout emporté devant elle. Dans le combat, le 7^e bataillon de Gloucestershire avait perdu tous ses officiers ; il ne se composait plus que de petits groupes commandés par un sous-officier ou par un simple soldat ; il combattit ainsi jusqu'à la nuit. Ainsi la pente Sud-Ouest de la colline principale était prise. Mais les attaques du centre et de la gauche (celle-ci devait déborder la colline 305 par le Nord et y revenir par un à-droite) avaient échoué.

On décida de donner l'assaut final la nuit suivante, en concentrant toutes les forces sur le Chunuk-Bair, que la colonne Johnston devait achever de conquérir, et sur cette colline Q, dont nous avons dit qu'elle était placée au Nord du Chunuk-Bair et au Sud de 305. La colonne Cox devait attaquer entre la colline Q et le Chunuk-Bair ; plus à gauche, une troisième colonne, commandée par le brigadier Baldwin, devait attaquer la colline Q.

L'action commença le 9 août, à 4 h. 30 du matin, par un terrible bombardement qui changea la colline Q et la crête du Chunuk-Bair en une masse de flammes et de fumée. A 5 h. 15, il atteignit son maximum. A 5 h. 16, le tir commença à s'allonger.

Le 6^e bataillon de Gourkhas (29^e brigade d'infanterie indienne), appartenant à la colonne Cox, enleva les hauteurs de part et d'autre du col qui sépare la colline Q du Chunuk-Bair, et, dans la clarté du matin, les Indiens, arrivés sur ce col, virent devant eux l'autre pente, l'Hellespont et le rivage d'Asie.

Mais, écrit sir J. Hamilton, la fortune de la guerre était contre nous. La colonne Baldwin, qui devait s'avancer à la gauche de la colonne Cox, avait perdu son chemin ; de sorte que les Gourkhas, au lieu d'être appuyés de ce côté, reçurent une salve d'obus lourds, suivie d'une violente charge d'infanterie. Ils furent rejetés du col. La colonne Baldwin, restée en arrière, se déploya où elle était. Ainsi la colonne de gauche s'était égarée et avait manqué son but ; la colonne du centre avait entrevu la terre promise et avait été ensuite repliée ; seule la colonne de droite tenait toujours par deux bataillons sur la crête étroite du Chunuk-Bair ; ou plutôt, suivant le système employé dans la guerre des Boers, à 35 mètres audessous de la crête pour voir l'attaque ennemie en silhouette. Les troupes épuisées et tenues sous le feu avaient juste pu creuser des tranchées de quelques pouces de profondeur, sans défenses accessoires ; il n'y avait pas de postes sur la crête.

Dans la nuit du 9 au 10, les deux bataillons furent relevés et remplacés par le 6^e Royal North Lancashire et le 5^e Wiltshire. Le premier arriva bien et augmenta ses retranchements ; le second n'arriva qu'à 4 heures du matin, l'opération de relève étant très difficile, et s'établit sur ses positions qu'il croyait protégées et

couvertes et qui ne l'étaient pas. A l'aube, les Turcs lancèrent sur ces deux bataillons une division entière, renforcée d'un régiment. C'était la 4^e division, envoyée du front Sud. L'attaque était commandée par un colonel qui, depuis le 8, commandait tout le front Ouest, et qui devait par la suite devenir illustre. Il s'appelait Mustapha-Kemal. Les Wiltshires, surpris à découvert, furent anéantis. Les Turcs franchirent la crête, tournèrent les positions britanniques par la droite, mais à leur tour tombèrent sous les feux combinés de l'artillerie de terre et de mer. Tout ce qui se présentait sur le versant Ouest du Chunuk-Bair était fauché. D'autres attaques turques étaient déclenchées plus au Nord devant la colline Q. Des deux côtés on combattait avec un égal acharnement. Enfin, à 10 heures du matin, l'effort des Turcs faiblissait. Ils commençaient à reculer. A la nuit, il ne restait plus sur le versant tourné vers les troupes britanniques un seul ennemi vivant.

On se rappelle enfin que l'opération comprenait une dernière partie qui était le débarquement de deux divisions du 9^e corps plus au Nord, à Suvla. La 11^e division venait d'Imbros et la 10^e de Moudros.

La 11^e division effectua son débarquement le soir du 6, et la 10^e le 7 au matin. Les Turcs furent complètement surpris et battus; mais les troupes, fatiguées par le combat du 7, manquant d'eau, étaient si complètement épuisées qu'on les fit reposer le 8. Quand, le 9 au matin, on voulut reprendre l'attaque, le volume des feux de mousqueterie turcs et le tir énergique de leurs batteries montrèrent qu'ils avaient été renforcés. Que s'était-il passé? La 7^e et la 12^e divisions turques, venant comme on a vu du fond du golfe de Saros, étaient arrivées en doublant l'étape, le 7 dans l'après-midi. Mais elles étaient si fatiguées qu'elles ne purent attaquer le 8. C'est pareillement la perte de ces « heures sans prix » du 8 qui est « la fatale inertie » dont se plaint sir J. Hamilton. Le 10 au soir, les troupes britanniques n'avaient pu dépasser les premières collines qui s'élèvent du rivage, tandis que les Turcs étaient trois fois plus forts qu'ils n'étaient le 7. Le mouvement de rabattement pour venir prendre à revers la colline 305 et aider les troupes d'Anzac était devenu impossible.

Telle a été la grande bataille du 6 au 10, qui a été si près d'être gagnée, et que deux accidents ont fait échouer : erreur de route de la colonne Baldwin, dont le chemin d'ailleurs très difficile paraît avoir été insuffisamment reconnu ; mauvaise conduite de l'opération de Suvla, qui a fait échouer le mouvement enveloppant sur la droite turque.

Ce fut la dernière action importante sur ce théâtre. Les Alliés renoncèrent à forcer le passage des Dardanelles. D'autre part, la Bulgarie ayant mobilisé le 21 septembre, il parut nécessaire d'envoyer des forces à Salonique. Le 5 octobre, une division anglaise et la 2^e division française du corps expéditionnaire (celle-ci reprenant son nom primitif de 156^e division) débarquèrent à Salonique. L'évacuation de la péninsule de Gallipoli fut décidée et se fit du 10 décembre 1915 au 8 janvier 1916.

« Ce départ à quelques pas des Turcs, écrit E. Delage, de plus de quatre-vingt mille hommes, de deux cents canons, de deux mille

voitures, de trois mille mules, fut un véritable tour de force, une merveille d'organisation, d'ingéniosité et d'humour (1). »

A Suvla, un petit port fut creusé exprès dans le roc, un vieux steamer coulé servant de quai. On vida d'abord les unités. Sur 33.000 hommes qui tenaient ce front, il n'en restait le 19 décembre que 12.000 avec seize canons. Ces canons tirèrent ce jour-là au coucher du soleil, leurs dernières salves. Deux paquets de 5.000 hommes quittèrent la première ligne, ne laissant que des détachements d'élite. Des fusils tirés mécaniquement, par des bougies qui allumaient des fils, égrenaient quelques coups de feu. Les sapeurs, restés les derniers, fermèrent les chicanes des barbelés, coupèrent les fils télégraphiques, mirent les contacts des mines. Le général Byng partit après tout le monde. A sept heures du matin, les Turcs, en voyant les incendies, eurent le sentiment qu'ils avaient été dupes et ouvrirent un feu d'enfer sur les plages désertes.

A Anzac, les derniers défenseurs s'éclipsèrent le 20, avec la même virtuosité. Le départ du cap Hellès, exécuté le dernier, fut pour cette raison le plus difficile. Un dernier assaut fut donné le 19 pour tromper les Turcs. Puis l'embarquement commença la veille de Noël. Mais le même jour le temps devenait mauvais. Le 7 janvier, les Turcs déclanchèrent un terrible bombardement. L'évacuation s'acheva le 8, par une tempête.

VIII. La campagne du Caucase. — L'Empire ottoman, tel qu'il existait en 1914, avait la forme d'une équerre. Ce n'était pas là une apparence, mais une structure. Deux grandes séries de chaînes plissées s'orientent, les unes suivant des parallèles, comme celles qui bordent l'Asie Mineure, les autres dans une direction plutôt méridienne, comme celles qui forment le bord occidental du plateau perse. Au point où ces deux directions se croisent, l'écorce terrestre a éclaté, et un énorme flot de lave s'est répandu. Ce plateau de lave, c'est l'Arménie. Le plus haut des volcans éteints qui furent les témoins et les causes de la formation du pays, l'Ararat, était exactement à l'intersection commune de la Russie, de la Turquie et de la Perse.

L'altitude moyenne du plateau varie entre 1.500 et 2.000 mètres. Kars est à 1.740 mètres, Erzeroum à 1.880. Dans cette masse, les vallées font des coupures profondes ; l'Araxe, particulièrement encaissé, descend jusqu'à 600 mètres vers Ordubad. D'autre part, les montagnes qui hérissent le plateau se tiennent entre 2.000 et 4.000, l'Ararat s'élevant à 5.856. La région est un champ de bataille classique entre Russes et Turcs. A chaque bout une forteresse ; du côté russe, Kars, du côté turc, Erzeroum. Une route les relie et sert d'axe d'attaque à l'un et l'autre parti.

Encore en 1914 les ennemis héréditaires, Russes et Ottomans, devaient se rencontrer sur ce champ de bataille consacré. Les Russes n'avaient gardé de ce côté que le 1^{er} corps caucasien, une division d'infanterie, une brigade de tirailleurs caucasiens, deux brigades à pied de cosaques du Kouban (2), deux divisions de cosaques du

(1) E. Delage, *La tragédie des Dardanelles*, Paris, 1931, p. 248.

(2) Ces effectifs cosaques non montés s'appellent des ploustounes.

Caucase, soit 68 bataillons, 48 escadrons et 184 canons, commandés par le comte Vorontsov-Dachkov. Le 29 octobre, il publia un ordre du jour où il annonçait la guerre et concluait : « Les troupes de l'armée du Caucase franchiront la frontière et attaqueront les Turcs. » Les Russes avancèrent en direction d'Erzeroum et atteignirent Keprikeuy. Ils en furent repoussés le 11 novembre par des forces supérieures, mais, renforcées à leur tour, ils y rentrèrent le 20. Toutefois, ce n'était là qu'une démonstration. Les Russes, loin de préparer une offensive de grand style sur ce théâtre secondaire, attendaient au contraire celle des Turcs et pensaient, étant donné la rigueur du climat, qu'elle aurait lieu au printemps de 1915. Les Allemands, vivement pressés en Pologne, obtinrent au contraire des Turcs qu'ils attaquaient dès la fin de novembre 1914. La III^e armée turque comprenait trois corps (IX^e, X^e et XI^e corps) et elle avait reçu une partie du I^{er}, venue de Constantinople : un millier d'hommes de troupes régulières, renforcé par des volontaires et commandé par le lieutenant-colonel Stange.

Le 6 décembre, Liman von Sanders vint entrer dans son bureau Enver, qui lui expliqua le plan dont il allait diriger lui-même l'exécution. C'était un enveloppement d'aile. Tandis que les Russes seraient accrochés de front à Keprikeuy par le XI^e corps qui formait pivot, le X^e corps, à la gauche, concentré dans la région d'Olty et d'Id, servirait d'aile marchante et arriverait derrière les Russes vers Sarykamych. Le I^{er} corps, plus loin encore sur l'extrême gauche, se porterait sur Ardahan. Enfin, le IX^e corps, au centre, occupait l'intervalle entre l'aile marchante et le pivot.

Ce plan hardi faillit réussir. Le détachement Stange, venant de Tchork, franchit les montagnes à 2.500 mètres et chassa d'Ardahan les 4.000 Russes qui l'occupaient. Le IX^e et le X^e corps, marchant par le vent glacé et la neige profonde, arrivèrent devant Sarykamych, sans pouvoir y entrer. Le mouvement tournant était presque achevé. Pendant ce temps, le XI^e corps, agissant de front, repoussait les Russes de Keprikeuy sur Khorosan et entraînait dans cette ville.

A ce moment, l'affaire changea de face. Le 29 décembre, le X^e corps turc plia ; le 1^{er} janvier 1915, il était en pleine retraite. Le 4, le I^{er} corps était chassé d'Ardahan. Ainsi, toute la gauche turque était culbutée. Le IX^e corps, isolé, luttait encore désespérément à Sarykamych. Mais il était complètement enveloppé et il fut contraint de se rendre. Seul le XI^e corps restait à peu près intact à Khorosan, mais sans avoir pu avancer depuis une semaine. Il fit un suprême effort et poussa jusqu'à Karaourgan, à 50 kilomètres de Sarykamych. Cet effort ne fut pas inutile. Les Russes, au lieu d'envoyer contre le X^e corps les troupes qui avaient pris le IX^e, les envoyèrent à Karaourgan pour arrêter le XI^e et un combat très violent s'engagea ; après trois jours les Russes étaient victorieux, et tout ce que pouvait faire le vaincu était de se replier en désordre sur Erzeroum.

Dans la seconde moitié de janvier, la III^e armée turque, vaincue et rompue, présentait donc le spectacle suivant : la droite, formée du XI^e corps, battue le 17 à Karaourgan, se retirait sur Erzeroum, serrée de près par les Russes ; le X^e corps venait d'avoir au

même moment une de ses divisions, la 32^e, complètement battue au Sud l'Olty, à Enikeuy; le IX^e corps avait été pris à Sarykamych et n'existait plus; enfin, à l'extrême Nord, Stange avait été chassé d'Ardahan et refoulé jusqu'au delà de Tchorok. Sur 90.000 hommes, il en restait 12.000.

Tandis que ces événements se passaient entre la mer Noire et la route Erzeroum-Kars, que se passait-il au Sud de cette même route ?

Dès le mois de novembre 1914, tandis que la principale colonne russe marchait sur Keprikeuy, une seconde colonne, à 80 kilomètres environ dans l'Est, atteignait l'Euphrate à Kara-Kilissa et le descendait jusqu'à Doutakh. Le 22 novembre, une partie du XIII^e corps turc, accourue de Bagdad, livrait un combat violent et indécis. Au milieu de décembre, d'autres renforts, arrivant également de Bagdad, essayèrent d'envelopper les Russes à Doutakh. Cette tentative échoua.

Enfin, toujours en novembre 1914, une troisième colonne russe avait franchi la frontière plus à l'Est encore, au voisinage de la frontière perse, avait occupé la ville de Bajazid et marché en direction de Van.

IX. La frontière perse. — Nous voici arrivés à la frontière perse, qui enveloppe la province de l'Azerbeïdjan, dont la capitale est Tabriz. Ici la situation se trouvait tout à fait singulière. En effet, la frontière turco-perse, litigieuse depuis cinquante ans, n'avait été fixée qu'en 1913, par une commission où figuraient la Russie et l'Angleterre. Mais le tracé restait à établir et la Turquie avait profité d'un demi-siècle de contestations pour occuper sournoisement, sans que la Perse fût en état de se défendre, toutes les positions stratégiques de cette frontière. Les Turcs pouvaient désormais descendre de là en territoire persan et, à travers ce territoire, venir attaquer la Transcaucasie dans sa partie orientale, et couverte seulement par le fleuve Araxe.

Les Russes avaient naturellement essayé de parer au danger en s'impatronisant à leur tour dans l'Azerbeïdjan. L'occasion s'était présentée en 1909, au moment de la guerre civile en Perse. Un mouvement de la population de Tabriz contre les consulats amena les Russes à envoyer des troupes et depuis ce moment la garnison russe n'avait plus quitté la ville. Une autre garnison avait été établie à Khoi, au Nord du lac d'Ourmiah. Les Turcs avaient répondu en mettant une garnison à Suj-Bulak, au Sud du même lac.

Il était évident que la province perse ainsi occupée par les deux adversaires servirait de champ de bataille. Dès le début de la campagne, le détachement russe du général Tchernozoubov, 8 bataillons et 24 escadrons, avec 24 canons, d'abord concentré à Julfa, se porta en avant de Khoi, attaqua les Turcs entre Dilman et Kotour, les battit et franchit la frontière turque. Le 1^{er} décembre, nouvelle défaite des Turcs sur le front Seral-Bachkala. Ils se replièrent sur Van, se renforcèrent, essayèrent de passer à l'offensive et furent de nouveau battus.

Mais pendant que les Russes s'avançaient ainsi de Perse en Turquie, face à l'Ouest, les Turcs ripostaient en venant attaquer

Tabriz par le Sud, en partant de Suj-Bulak. Les Russes ne s'attendaient pas à cette manœuvre et la ville n'était pas défendue. Les Turcs y entrèrent et essayèrent de poursuivre vers le Nord. Mais ils furent battus à Sufian; le 30 janvier, les Russes entraient de nouveau à Tabriz. Au cours du printemps, ils dégagèrent progressivement le Sud de la ville et refoulèrent les contingents kurdes au Sud du lac d'Ourmiah.

Sur la frontière turco-persane, le même va-et-vient se produisit. Les Turcs, renforcés, repoussaient les Russes et réoccupaient Kotour, qui ouvre et qui ferme la porte entre Van et le lac d'Ourmiah. Le 27 avril, ils en étaient de nouveau chassés. Mais ils reprenaient encore une fois l'offensive au commencement de mai, et une lutte s'engageait sur tout le front de Khoi à Dilman. Un corps turc entier, 30.000 hommes de troupes fraîches, essaya d'enfoncer les lignes des Russes. Ceux-ci laissèrent les Turcs arriver au contact, les reçurent à la baïonnette et par une vigoureuse contre-attaque les mirent en déroute. Les Turcs se retirèrent dans la montagne où ils se retranchèrent et se renforcèrent. Les Russes les délogèrent de ces nouvelles positions et rentrèrent le 20 mai à Van.

Vers le mois de juillet 1915, la situation était la suivante : à l'extrême droite russe, dans la région de la mer Noire, les Russes avaient occupé en février Arkhava; une autre colonne avait poussé en avant de Borchtka. Ainsi, l'extrême gauche turque se trouvait coupée de la mer, tandis que le Taurus Pontique séparait son extrémité intérieure des forces opérant plus au Sud, dans les directions d'Ardansutch et d'Olty. Sur la première, le front, où l'on s'était battu dans des rochers sauvages jusqu'en juin, barrait la vallée de Tortoum au Nord du lac de ce nom. Sur la seconde, les Russes, refoulant la gauche de la III^e armée, étaient entrés le 10 mai à Id. De là, le front coupait la vallée de l'Araxe. Une route se dirige vers le Sud, passant du bassin d'Alachkert dans celui de Doutakh. Dès le mois de mars, les Russes attaquaient le col entre le bassin d'Alachkert et le bassin de Doutakh. Cette ville était prise au commencement de mai. De là, les Russes continuaient sur Melazkerd et sur Kop. A la pointe Sud-Est du lac de Van, nous avons vu qu'ils occupaient au mois de mai la ville de ce nom. De sorte qu'en dernière analyse, le front russe formait un grand arc de cercle depuis l'embouchure de l'Arkhave sur la mer Noire jusqu'au sud du lac d'Ourmiah en Perse. Ourmiah et Suj-Bulak furent occupés en mai. Les Arméniens révoltés contre les Turcs faisaient cause commune avec les Russes. Il en était de même des Persans.

L'avance russe sur Van ne laissait pas de préoccuper les Turcs, inquiets pour leur droite. En juin, ils concentrèrent des troupes dans la région de Bitlis. Les Russes le surent, et le IV^e corps caucasien, récemment formé et renforcé d'une brigade, les attaqua le 12 juillet. Le 15, le centre turc fut enfoncé, et le 16, la gauche fut chassée de Kop. Les Turcs ripostèrent et rejetèrent les Russes quinze jours plus tard, au delà d'Alachkert, sur la frontière. Le général Youdenitch, commandant l'armée du Caucase, forma alors, au début d'août, un détachement, commandé par le général Baratov, qu'il lança dans le flanc et dans le dos des Turcs. Ceux-ci perdirent 10.000 prisonniers,

leurs canons et une partie de leur artillerie. Les Russes rentrèrent dans la région de Melazgerd.

Les Russes avaient alors au Caucase 107 bataillons d'infanterie, 55 unités territoriales et de volontaires, 217 escadrons et 350 canons. Ils reprirent l'offensive en décembre, refoulèrent le centre turc sur Erzeroum, prirent cette place le 15 février 1916 et détruisirent une division turque à l'Ouest de la ville. Le quartier général de la III^e armée se replia à Erzingan. Les Russes, poussant leur aile droite en avant, prirent Trebizonde en avril, ce qui leur permit de se ravitailler par mer. En juillet, ils faisaient le front Eletra (à l'Ouest de Trebizonde)-Erzingan-Bitlis.

Les Turcs essayèrent alors de jeter la II^e armée dans le dos des Russes. Commandée par Izzet Pacha, elle comprenait dix divisions formant quatre corps d'armée. Elle était en Thrace. On résolut de la regrouper dans la région du lac de Van, d'où elle se porterait à l'Est d'Erzeroum. Elle prendrait le chemin de fer jusqu'au Taurus, et il lui resterait environ 600 kilomètres à faire à pied. Le mouvement commença en avril et ne se termina qu'en août.

Le plan ne put être exécuté. Le 7 juillet, en effet, les Russes avaient attaqué le centre de la III^e armée, qui avait été mis en déroute, et le 8 l'aile droite, qui s'était repliée en désordre. Erzingan avait été abandonné. Les Turcs se retirèrent à 30 kilomètres de cette ville, sur une ligne Nord-Sud de Kemech sur l'Euphrate à la mer Noire. Les unités de la II^e armée avaient été engagées à mesure de leur arrivée, dans la région d'Ognat, et le 10 août, Izzet renonçant à son plan les organisa défensivement sur la ligne Kiji-Ognat-Sud de Mouch.

La III^e armée s'était dissoute dans la panique. Il fallut transformer les corps d'armée en divisions, et les divisions en régiments. Les troupes restaient inutilisables pour une offensive. La II^e armée, dès que commença le dur hiver de l'Arménie, fut à son tour très éprouvée. « Nous avons de grandes pertes qu'il faut attribuer à l'insuffisance de l'alimentation et au manque de vêtements chauds, écrivait un général de division le 29 novembre 1916. De nombreuses unités turques sont vêtues de légers habits d'été et ne possèdent ni manteaux ni bottes. Les pieds sont en général enveloppés dans des chiffons d'où l'on voit dépasser les orteils. En fait de vivres, il nous arrive en moyenne un tiers de la ration normale quotidienne... »

Les Russes n'exploitèrent pas leur succès. En novembre, ils replièrent leurs avant-gardes à une distance variant de 12 à 30 kilomètres des lignes turques. Le détachement de Perse, qui avançait à la rencontre des Anglais en Mésopotamie, quand il eut perdu l'espoir de les joindre, se replia dans un climat moins rude sur la ligne Sidek-Abad.

X. *La campagne de Mésopotamie.* — Dès l'automne de 1914, une armée britannique, formée dans l'Inde et placée sous le commandement du général Townshend, débarqua à l'embouchure du Chatt el Arab. Elle arriva le 22 novembre à Bassora, et le 9 décembre à Qurna, au confluent du Tigre et de l'Euphrate. Pendant le printemps et l'été de 1915, au milieu des plus grandes difficultés, souffrant de la chaleur et de la sécheresse, elle progressa lentement par

Amara, qui fut pris le 3 juin, Kut el Amara, qui fut pris le 29 septembre, en refoulant les faibles forces turques qui lui étaient opposées. Le Tigre servait de ligne d'opérations. Au milieu de novembre, quand elle entreprit de marcher sur Bagdad, l'armée britannique comptait environ 15.000 hommes.

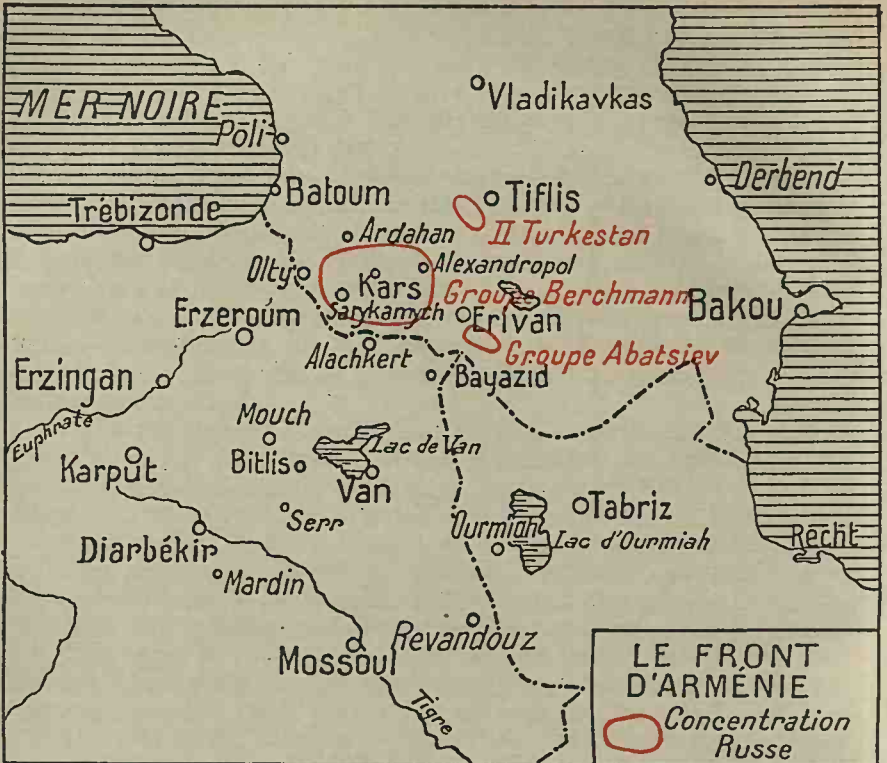
Les Turcs avaient eu le temps de rassembler une VI^e armée à Bagdad. Le chemin de fer dit de Bagdad leur permettait d'amener des convois du Bosphore, avec une interruption dans la région d'Adana, les tunnels du Taurus n'étant pas encore construits. D'autre part, la ligne s'arrêtait à Ras-el-Aïn. De là, il restait à faire, jusqu'à Mossoul, 350 kilomètres par des chemins de terre, sur l'argile craquée de sécheresse ou marécageuse, puis autant de Mossoul à Bagdad. La dernière partie pouvait toutefois se faire par la voie étroite Samara-Bagdad.

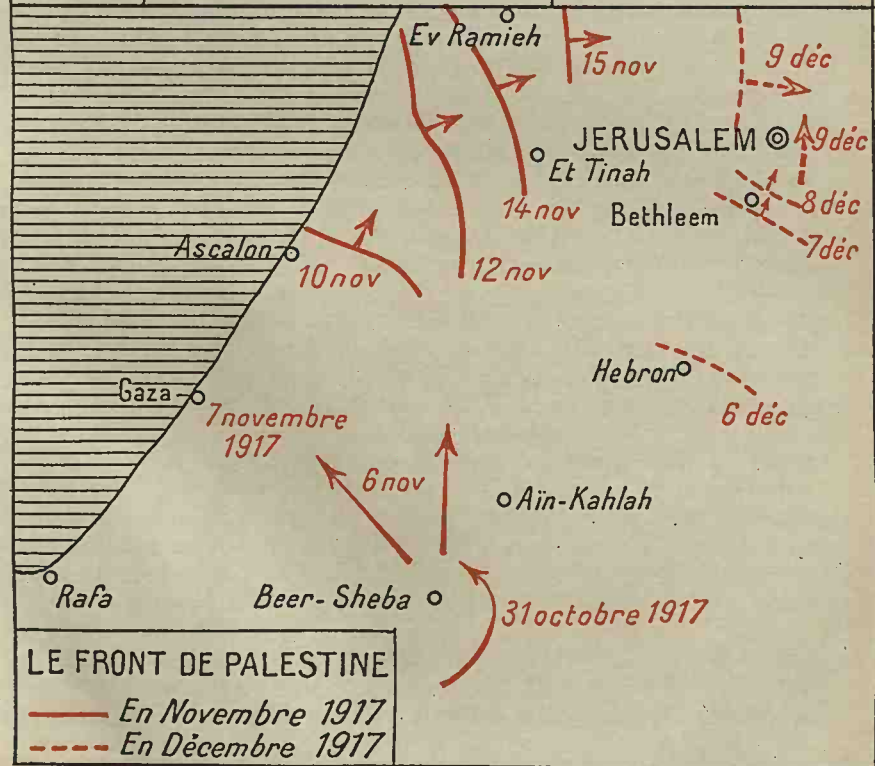
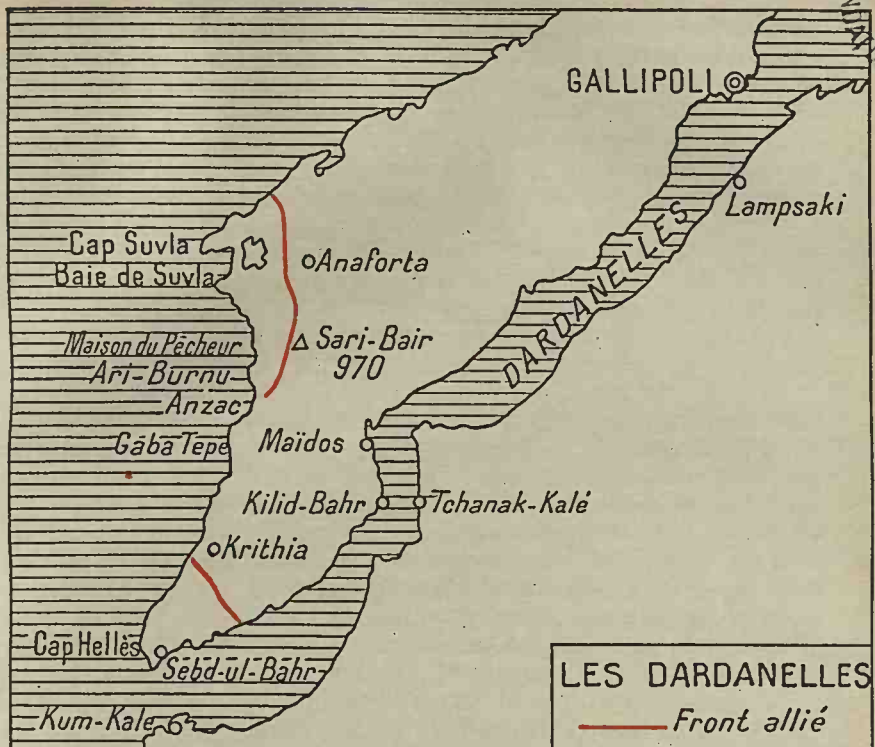
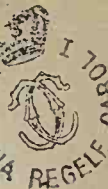
Le 22 novembre, l'armée Townshend, arrivée devant Ctesiphon, s'y heurta aux lignes turques, situées sur les deux rives du Tigre et défendues par le XII^e et le XIII^e corps. Les troupes britanniques attaquèrent dès l'aube. L'action principale ayant lieu à l'Est du fleuve. A midi, elles avaient enlevé la première ligne. Les Turcs se replièrent sur la seconde, reçurent des renforts et contre-attaquèrent à 14 heures. L'affaire fut très chaude et dura jusqu'à 23 h. 30. Enfin, les Turcs rentrèrent dans leur deuxième ligne, les Anglais s'établirent sur la première et la nuit se passa tranquillement. Le 23, les Turcs, avec des troupes fraîches, reprirent l'attaque, qui dura tout le jour et toute la nuit. Le 24, ils se retirèrent pour la seconde fois dans leurs lignes. Mais les Anglais étaient épuisés. Le 25 au soir, ils apprirent par les avions que les Turcs mettaient encore en ligne de nouvelles forces. Le général Townshend décida alors de se replier pendant la nuit. Il passa la journée du 26 à Leij. Le 27, les Turcs arrivèrent en forces et les Anglais, après une marche de nuit de trente-deux kilomètres, atteignirent Azizie. Ils quittèrent ce point le 30 pour gagner un camp situé dix-sept kilomètres plus bas. Ils eurent la surprise d'y être canonnés et fusillés au milieu de la nuit. Toute la journée du 1^{er} décembre se passa ainsi à soutenir une affaire très chaude d'arrière-garde; tandis que le gros faisait une étape de quarante-cinq kilomètres, se reposait deux heures et couvrait encore vingt-cinq kilomètres. Il était arrivé ainsi à moins de deux lieues de Kut el Amara, une ville dans les palmiers à un coude du Tigre.

Là l'armée s'arrêta et fut aussitôt assiégée. A la fin de 1915, la situation était si grave que la Grande-Bretagne embarqua aux Indes une nouvelle armée sous les ordres du général Aylmer, pour dégager Townshend.

XI. Le siège de Kut el Amara. — L'armée Townshend était établie à Kut el Amara dans une sorte de péninsule que forme le Tigre, qui, à cette hauteur, a deux cent cinquante mètres de large. Le pays est absolument plat, sans arbres, couvert seulement d'une brousse basse. Pas un point d'appui.

Rien ne pouvait empêcher les Turcs d'investir la petite troupe; épuisée par la bataille où elle avait perdu 5.000 hommes et par





la retraite. Le 8 décembre, la position anglaise était bombardée tout le jour; ce bombardement était suivi, le 9, d'attaques venues de toutes les directions. Le 10, bombardement et attaques sur le front Nord. Le 11, l'investissement est complété par les Turcs en occupant la position de Cheikh Saad, à une quarantaine de kilomètres sur la ligne de retraite des Anglais, qui se trouvent donc coupés de toutes communications. Le 12, attaque turque par la rive droite (Sud) du Tigre. Le 13, nouvelle attaque.

Le 24, les Turcs occupent un fort sur le front Nord de la péninsule de Kut, mais ils en sont chassés. Le 25, ils occupent un bastion et le reperdent également. De l'arrivée à Kut (5 décembre) au 18 décembre, les pertes britanniques étaient de 1.127 hommes dont 200 morts; les deux jours du combat de Noël leur coûtèrent encore 71 morts et 309 blessés.

Cependant la colonne de secours du général Aylmer avait débarqué. Le 6 janvier, elle quittait Isman el Guerbi, à 85 kilomètres environ dans l'Est de Kut. Le 7, elle rencontrait le gros des forces turques, trois divisions, à Cheik Saad. Un détachement, sous les ordres du général Campbell, emportait les positions ennemies de la rive droite (Sud), mais le corps principal, sur la rive gauche, était arrêté par un mouvement débordant des Turcs. Le 8, la colonne Aylmer était trop fatiguée pour poursuivre, et quoique, le 9, les Turcs fussent en pleine retraite, les Anglais étaient encore le 10 à Cheik Saad. Le temps pluvieux, la fatigue, les pertes, la nécessité d'évacuer les blessés étaient la cause de ce retard.

Le 13 janvier, la colonne Aylmer avait repris sa marche et avancé jusqu'à El Ouasa, où elle battit les Turcs. Ceux-ci se repliaient alors en direction d'El Gussa, forte position qui occupe un front de 20 kilomètres sur les deux rives du Tigre, à 10 kilomètres seulement de Kut. Mais ils s'arrêtaient largement en avant de ces lignes et, le 17 janvier, M. Chamberlain déclarait aux Communes que l'armée de secours était encore à une quarantaine de kilomètres de Kut.

Cette armée de secours était constituée par deux divisions indiennes, et deux brigades, avec 12 batteries de campagne, 4 batteries d'obusiers et une section de pièces lourdes. Au total, 35.000 hommes. Les Turcs avaient en tout cinq divisions, soit environ 60.000 hommes. De Bagdad, von der Goltz conduisait les opérations.

Le 21 janvier, Aylmer attaqua les lignes turques, fut repoussé, et dut se fortifier à 1.200 mètres de l'ennemi. On lui envoya aussitôt d'Egypte la 13^e division, et de l'Inde une division spéciale, composée principalement de troupes anglaises. Mais leurs premiers éléments n'arrivèrent sur les lignes qu'au milieu de mars.

Dans la nuit du 8 mars, une attaque fut tentée par surprise. Négligeant la forte position turque de la rive gauche, trois colonnes, coupant à travers les marais de la rive droite se trouvèrent à l'aube dans le dos des assiégeants, à 15 kilomètres seulement de Kut; on voyait la lueur des canons des assiégés. Par une inexplicable inertie, on n'attaqua qu'à 15 heures, et on se fit battre. Aylmer fut remplacé par le général Gorringe.

Gorringe attaqua le 5 avril, par les deux rives, l'armée turque retranchée devant lui à Oum el Hannah. Sur la rive Nord, la 13^e division a enlevé à 7 heures du matin toutes les tranchées, et l'ennemi se

retire sur la position de Felalieh. Sur la rive Sud, la division de Lahore va plus loin encore, jusqu'à Abu-Romana. L'attaque continue les jours suivants, dans un pays inondé, sous des trombes d'eau, coupée de contre-offensives furieuses. Le 17, la division de Lahore avait gagné une profondeur de 4 kilomètres sur la rive Sud. Elle était à Beit-Issa, à moins de 7 kilomètres de la principale position turque, qui était à Es Sinn. Sur la rive Nord, la division de Meerut, qui avait remplacé la 13^e, arrivait par Sunn-i-Yat. Le suprême assaut fut donné le 22. Gêné par les marais, il échoue complètement. Une dernière tentative, le 24, n'a pas meilleur succès. Il faut renoncer à sauver Kut.

Le capitaine Mousley a tracé une image de la vie des assiégés, sous les obus, dans un pays inondé, sous la pluie, sans vivres. Le terrain est une série de grands lacs séparés par de minces bandes vertes. Les vagues boueuses battent les digues en avant des lignes. Kut est changé en île. Le pain est de plus en plus réduit. La ration de 100 grammes ne peut plus être maintenue. Quand on s'en prive à goûter, on a droit à une cuillerée de riz ou à un peu de cresson bouilli au dîner. Parfois on arrive à acheter un peu de mauvais riz : un kilo pour 5 roupies, le 13 avril. Pour une boîte de lait condensé, 30 roupies. Le sel manque complètement. Mousley essaie de manger un peu de foie de cheval et souffre de nausées et d'affreuses douleurs. Le général Hoghton, commandant la 17^e brigade, meurt de la dysenterie. « On dit qu'il ne pouvait plus digérer la viande de cheval et que l'excès d'absorption d'herbes sauvage a fait le reste. » La population est décimée par les maladies. Les Arabes essaient de s'enfuir par le fleuve, soutenus par des vessies de cheval. Ils périssent infailliblement sous les balles turques ou sous le couteau des Arabes de l'autre parti. On écoute avec espérance, avec déception le bombardement en aval. On est soi-même copieusement arrosé d'obus. Mousley a la colonne vertébrale atteinte par le choc d'une explosion. Il est si maigre qu'il peut replier la peau des jambes autour de l'os. « Ici, dit-il, on voit des hommes, le corps ravagé par le choléra, se traîner à l'aide d'un bâton, d'autres allongés, tous les dix mètres, contre le parapet des tranchées. On a de la peine à faire le moindre mouvement. Nous sommes à la limite de l'épuisement. »

Le 28 avril 1916, après 143 jours de siège, manquant totalement de vivres, le général Townshend dut capituler, ayant détruit tous ses canons et toutes ses munitions, mais laissant à l'ennemi 3.000 Anglais et 6.000 Hindous.

Le 6 avril, le maréchal von der Goltz était mort à Bagdad. Liman von Sanders attribue à sa disparition l'inertie avec laquelle la VI^e armée turque, au lieu d'exploiter son succès, laissa l'armée de secours s'installer sur ses positions de Fellalieh, et y créer une base solide pour une nouvelle marche sur Bagdad.

CHAPITRE XVI

La bataille d'Artois-Champagne.

I. Les instructions du 12 juillet. — II. L'instruction du 12 septembre. — III. Les positions allemandes de Champagne. — IV. Avant la bataille. — V. La préparation d'artillerie. — VI. La bataille du 25 septembre 1915. — VII. Sur la seconde position. — VIII. L'attaque du 6 octobre. — IX. La bataille en Artois.

I. Les instructions du 12 juillet. — Pendant qu'il poursuivait l'attaque en Artois, le commandement français se préoccupait de la reprendre en Champagne. Dès le 14 juin, une instruction adressée aux commandants de groupes d'armées laisse entrevoir ce dessein. Une autre, le 12 juillet, précise l'intention d'une attaque combinée en Artois et en Champagne :

« Le groupe du Nord, dont les opérations seront conjuguées avec l'offensive anglaise et belge, recherchera la rupture du front ennemi dans la région d'Arras. Il disposera pour cette attaque environ de 12 divisions d'infanterie, 2 divisions de cavalerie, d'un nombre de canons lourds qui pourra s'élever à 300.

« Le groupe du Centre conduira dans le même but, sur le front actuel des 3^e et 4^e armées, (c'est-à-dire en Champagne) des attaques menées avec des moyens puissants comportant 27 divisions d'infanterie, 2 corps de cavalerie, 550 canons lourds environ.

« Le groupe de l'Est gardera provisoirement une attitude défensive, n'excluant pas les coups de main et les actions locales. »

Une instruction du même jour, au général de Castelnau, commandant le groupe d'armées du Centre, précise l'organisation de l'offensive de Champagne. L'attaque principale aurait lieu entre Moronvilliers et l'Aisne. Elle serait appuyée à droite par une action menée par la 3^e armée avec ses propres forces ; cette armée passait le 20 juillet au groupe d'armées du Centre. En même temps, une action était préparée à gauche, avec 2 ou 3 corps d'armée, entre Craonne et Brimont. Le paragraphe V disait :

« Il est bien entendu que toutes dispositions seront prises pour rechercher et exploiter à fond le succès initial. La bataille que vous livrerez en Champagne, dans le même temps que le général Foch et le maréchal French attaqueront dans le Nord, est l'opération principale de la campagne de 1915. Elle sera le signal de l'offensive sur le front des armées de la République. »

II. L'instruction du 12 septembre. — Une dernière instruction est adressée, le 12 septembre, aux commandants de groupes d'armées. En voici les principaux passages :

« 1° Les attaques prévues par mon instruction générale du 12 juillet seront exécutées par la 1^{re} armée britannique et les 10^e, 5^e, 4^e, 2^e et 3^e armées françaises dans les conditions suivantes :

« 1^{re} armée britannique et 10^e armée française, sur le front général la Bassée-Ficheux;

« 4^e, 2^e, 3^e armées, entre le massif de Moronvilliers et l'Argonne.

« La progression de ces dernières armées sera facilitée par une attaque de la 5^e armée, entre le massif de Craonne et la vallée de l'Aisne, que le général commandant le groupe d'armées du Centre déclenchera dès qu'il le jugera utile.

« 2° Aussitôt les premiers succès tactiques obtenus, il importe de rechercher au plus tôt une exploitation stratégique, que facilitera la forme enveloppante de notre front entre la mer et la Meuse.

« Ce résultat ne peut être atteint que par une manœuvre simple, comportant une poussée brutale et ininterrompue, visant les communications adverses, et respectivement exercée par les armées droit devant elles, en direction générale de l'Est et du Nord.

« Toute recherche de rabattement latéral ferait le jeu de l'ennemi en lui laissant le temps d'occuper avec des réserves les lignes de défense successives qu'il a préparées. Il importe, dans le mouvement en avant, de persuader aux exécutants qu'ils ne doivent pas s'attendre les uns les autres et qu'ils n'ont pas à se préoccuper des intervalles.

« 3° D'une façon générale, le premier front à viser sera : pour le groupement 1^{re} armée britannique-10^e armée, Fresnes-le Buisson-le Quesnoy; pour les armées du général de Castelnau, le Nouvion-Sedan... »

Une fois ce front atteint, une nouvelle manœuvre devra être organisée, en raison du resserrement de la zone d'action et de la présence de la zone boisée forêt de Saint-Michel-Ardenne. Enfin, le paragraphe IV prévoit l'organisation de la poursuite par la cavalerie.

C'était donc la libération du territoire et la défaite définitive de l'ennemi qu'on attendait comme résultat final de cet ensemble d'opérations, dont le premier acte devait être la rupture du front par de vastes attaques simultanées, poussées en profondeur, la principale de ces attaques ayant lieu en Champagne.

III. Les positions allemandes de Champagne. — Ce front était tenu, on s'en souvient, par la III^e armée allemande von Einem. Le VIII^e corps de réserve, sous le nom de groupement Fleck, occupait avec trois divisions le secteur de Souain à Massiges, c'est-à-dire la presque totalité du front que les Français comptaient attaquer.

Le système défensif allemand, vu du côté français, se présente en septembre 1915 de la façon suivante : d'abord ce front de tranchées continu, qu'on appelle les tranchées de première

ligne. En réalité, cette ligne n'est pas simple ; elle se compose elle-même de deux ou trois tranchées en profondeur, à 150 ou 200 mètres l'une de l'autre, et reliées par des boyaux ; le tout protégé par des réseaux de fils de fer.

Dans ce front continu alternent des parties faibles et des parties fortes ; celles-ci sont dites centres de résistance. Ce sont des labyrinthes de tranchées et d'abris, qui mesurent parfois plus d'un kilomètre de front. Ces centres de résistance sont en général distants les uns des autres de 1.800 mètres environ et flanquent les intervalles qu'ils laissent entre eux. Tout ce système communique avec l'arrière par des boyaux ; mais dans la fortification allemande les boyaux sont entourés à gauche et à droite de fils de fer et munis de postes de tir. Ils peuvent donc être transformés instantanément en tranchées, qui forment un second réseau perpendiculaire sur le premier. Supposez que le premier soit percé, le second, disposé à angle droit, prend l'assaillant sous des feux de flanc.

Ce système défensif avait été renforcé. Pendant la bataille d'hiver, une seconde position avait été creusée à un kilomètre environ derrière la première. Mais la bataille d'Artois prouva que ce système pouvait être percé. La leçon que les Allemands tirèrent de leur aventure du 9 mai sur la crête de Vimy fut la création d'une position choisie à 3 ou 4 kilomètres en arrière de la première, et qui prit le nom de position de réserve (*Reserve Stellung*). Sur le champ de bataille de Champagne, elle fut jalonnée par une ligne de crêtes et de buttes qui allait de la ferme de Navarin, par la butte de Tahure, jusqu'aux hauteurs au Nord de la Dormoise. Sa particularité fut d'être établie à contre-pente, c'est-à-dire invisible aux observateurs français et invulnérable à l'artillerie française. Une autre invention fut le creusement dans la craie tendre de Champagne de tunnels qui servaient de voies d'accès vers les positions avancées.

Les Allemands, qui avaient souffert de la difficulté des charrois en hiver, construisirent derrière le front quatre routes d'accès : la route des Russes à l'Ouest du champ de bataille, derrière le XII^e corps de réserve ; la route Engelbrecht, qui s'embranchait sur la transversale de Somme-Py à Aure ; la route Karcher, qui conduisait à Grateuil ; enfin la route de Fontaine-en-Dormois, chemin français élargi qui s'embranchait sur la route Séchault-Cernay. Les gares de la voie ferrée Bazancourt-Challerange, qui était la voie de rocade à l'arrière, furent améliorées avec des rampes et des voies pour le déchargement. Une grande gare fut installée près du tunnel de Somme-Py. De cette artère principale, des chemins de fer de campagne se dirigèrent vers les lignes.

Dans ce pays sans localités, les troupes furent installées dans des camps, comme celui de Kaisertreu, au Nord de Somme-Py, dont les petites maisons carrées rappelaient les villages du Nord de l'Europe.

Voici comment le champ de bataille se présentait vers le 20 septembre aux yeux des Français. A gauche, le village d'Auberive, fortement organisé, et de plus flanqué à l'Ouest par les canons de Moronvilliers. A l'Est d'Auberive, un premier gros

ouvrage, occupant l'angle des deux routes qui vont à Saint-Souplet, l'une d'Auberive, l'autre de Saint-Hilaire. Le terrain qui portait cet ouvrage s'élevait en glacis devant nos troupes, dans la direction de la Py. L'ouvrage lui-même présentait aux Français un front tenaillé, en dents de scie, dont les côtés se flanquaient.

A droite de la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet, un second ouvrage flanquait cette route par l'Est comme le précédent le flanquait par l'Ouest. A cet endroit le terrain change d'aspect. Au lieu qu'un glacis s'élève vers le Nord, un cirque de collines et de bois entoure la cuvette de Souain. La route qui va droit au Nord, de Souain à Somme-Py, faisait couloir entre deux gros centres de résistance, l'un que nous venons d'indiquer sur les crêtes qui bordent la cuvette à l'Ouest, l'autre couvrant les longues pentes boisées qui mènent aux crêtes Est, et que nos officiers avaient baptisées les bois du Trou-Bricot.

Imaginez que nous sortons de ces bois en nous dirigeant vers l'Est. Nous voici au Nord de Perthes, dans un nouvel intervalle. Il est marqué par cette ligne de partage Nord-Sud qui, divisant le champ de bataille en deux versants, inclinés l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est, forme la limite entre la 4^e armée française à gauche et la 2^e armée à droite. Cette crête est suivie par la route de Perthes à Tahure, une des principales voies de communication entre le front allemand et l'arrière, bordée de deux boyaux et renforcée par un chemin de fer de campagne.

A l'Est de la route Perthes-Tahure, nouveau centre de résistance, que les bulletins français appellent « les positions au Nord du Mesnil ». Il est compartimenté en trois morceaux, couverts sur son front par deux saillants, et il s'étend à l'Est jusqu'au Nord de Beau-séjour. Là de nouveau une zone plus faible, quoique défendue par deux ouvrages : le Fortin à gauche (par rapport à nous); le Bastion à droite. Mais cette zone a surtout une autre défense. Elle est flanquée de l'Est par un dernier centre de résistance, formidable celui-là, une large butte découpée dans la craie et dont les bords divisés s'allongent comme des doigts. Nos hommes l'ont appelée la Main de Massiges. Le sommet est un plateau haut de 191 mètres dans le Sud, de 199 mètres dans le Nord, et appelé là le Mont Têtu. Les pentes sont douces dans le haut, verticales dans le bas. Nous avions occupé la Main après la bataille de février; la difficulté de s'y maintenir nous avait fait ensuite replier sur Massiges. Les Allemands avaient recroisé leurs tranchées sur les nôtres, et le tout formait un lacs inextricable. Chacun des trois doigts était fortifié. Les ravins intermédiaires étaient barrés par des réseaux et enfilés par des mitrailleuses.

Voilà le front que les Français avaient devant eux; cinq gros centres de résistance, véritables places fortes indépendantes, qui sont le glacis de Vedegrange, le Nord-Ouest de Souain, les bois du Trou-Bricot, le Nord du Mesnil et la Main de Massiges. Ces centres sont comme d'énormes bastions reliés par des courtines, elles-mêmes protégées et enfilées. Au total, une forteresse de six lieues de long, creusée sous terre, depuis un an, par des dizaines de milliers de travailleurs, blindée, hérissée, armée de canons et de mitrailleuses aux feux croisés.

IV. *Avant la bataille.* — Dans le cours de l'été, une patrouille allemande ramassa un document important : c'était une instruction française (probablement celle du 16 avril) sur l'attaque. Elle contenait les leçons de la bataille d'hiver de Champagne. Au lieu des colonnes d'assaut trop vulnérables, elle prescrivait l'attaque en vagues de tirailleurs, par unités accolées sur un front très étroit. Celui d'une division ne devait pas dépasser 1.000 à 1.200 mètres, avec trois régiments côte à côte, chaque régiment articulé en profondeur et fournissant lui-même les soutiens à ses éléments de tête, ce qui empêchait le mélange des unités. Une telle attaque ne pouvait évidemment pas déboucher des tranchées. Il lui fallait pour se mettre en place des endroits de rassemblement à 100 ou 150 mètres de l'ennemi. Pour amener les troupes à ces parallèles de départ, l'instruction prescrivait l'établissement de boyaux, un au moins par front de régiment, et d'une longueur de 4 à 5 kilomètres, pour protéger les hommes dans la zone où l'artillerie ennemie avait tout son effet. Ces travaux seraient faits par des unités de travailleurs, les troupes d'attaque étant gardées fraîches pour l'assaut.

Bientôt le commandement allemand vit des symptômes plus précis. Il s'aperçut que les meilleures divisions françaises étaient retirées du front, où leur place était prise par des divisions de cavalerie ou des formations territoriales nouvelles. Des divisions anglaises de formation récente relevaient au commencement d'août les Français au Nord de la Somme. Que devenaient les divisions françaises ainsi relevées ? Le commandement allemand l'ignorait. Encore au milieu d'août, il ignorait l'emplacement de dix d'entre elles. Il sut plus tard qu'on les entraînait dans des camps à Toul, Châlons et Compiègne.

Le 12 août, la III^e armée allemande signale pour la première fois la probabilité d'une attaque en Champagne. Les avions français étaient plus actifs, les ballons plus nombreux, de nouvelles batteries faisaient leurs réglages. Des tranchées, les soldats français criaient : « Allemagne kapout. » Ils élevaient des écriteaux avec la même inscription. Le trafic entre Châlons et le front augmentait.

Le 25 août, sur toutes les parties du front où les tranchées n'étaient pas à distance d'assaut, les Français commencèrent à les avancer. Ils camouflaient leur ouvrage sous des toiles brunes, longues de 50 mètres environ. Une de ces toiles se déplaça, et il n'y eut plus de doute sur ce qu'elles cachaient. Les réseaux disparaissaient du front des tranchées, pour réparaître le lendemain, hâtivement tendus devant la tranchée nouvelle.

Le 31 août, un déserteur qui passa dans les lignes allemandes à Auberive signala que les renforts arrivaient depuis trois semaines et qu'il fallait compter sur une attaque française dans 10 à 15 jours. D'ailleurs, les signes se multipliaient. L'artillerie française devenait chaque jour plus hardie. Trois à quatre obus tombaient dans un endroit jusque-là tranquille. Le fantassin n'y prenait pas garde, mais l'artilleur reconnaissait un réglage. Discrètement, il se faisait de ces réglages sur les ponts, sur les chemine-ments, sur les pentes où une batterie pouvait s'établir. Les aviateurs français, plus nombreux qu'on ne les avait jamais vus,

aidaient aux réglages, et les soldats allemands les voyaient avec colère passer dans le ciel du soir, dorés par le soleil d'une fin d'été. Les reconnaissances se poursuivaient la nuit : à ce moment, les aviateurs, volant plus bas, cherchaient à reconnaître à leurs lumières les camps et les convois. Du haut des saucisses, les lorgnettes françaises fouillaient le terrain. Un dirigeable, *Alsace*, alla jeter des bombes sur Vouziers. Il fut ensuite abattu près de Tagnon. En face de cette menaçante accumulation de forces, l'artillerie allemande était relativement peu nombreuse. Le commandement, qui préparait une expédition en Serbie pour le mois d'octobre, était avare de munitions. Les avions allemands étaient inférieurs en nombre.

Le 5 septembre, le temps se mit au beau. Des hauteurs de Moronvilliers, les Allemands voyaient les travaux français avancer. Ils reconnaissaient les boyaux qui partaient de la route Prosnès-Saint-Hilaire. Les parallèles de départ étaient commencées : on y reconnaissait des types différents, dont le contact indiquait la frontière de deux unités. Du côté allemand, on se préparait à la lutte. A partir du 5 septembre, les permissions furent supprimées.

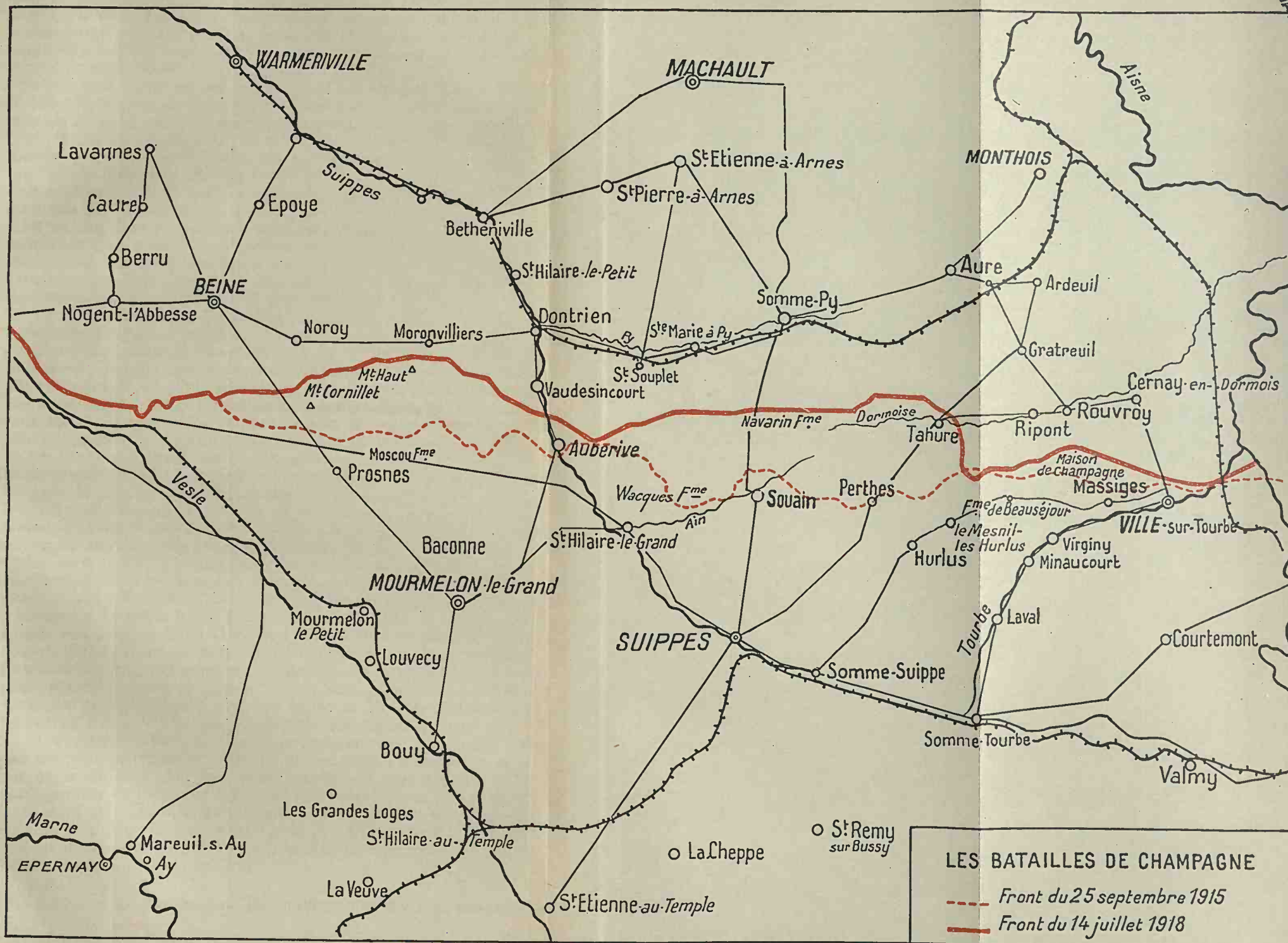
Les Français faisaient peu de patrouilles, ne se souciant pas de laisser des prisonniers, qui parleraient. Les Allemands avaient cependant identifié 8 divisions, contre 6 qu'ils avaient en ligne. Mais ils voyaient aussi des relèves, qu'ils ne comprenaient pas. Ils surent plus tard que leurs adversaires mettaient les divisions d'assaut en ligne quelque temps, pour leur rendre le terrain familier, et les retiraient, pour les garder fraîches.

V. La préparation d'artillerie. — Le 21, un déserteur annonça que l'attaque était pour le lendemain. Il parlait de masses de cavalerie et d'artillerie lourde en nombre inouï.

Le 22, à 7 heures du matin, la préparation d'artillerie commença, d'abord par places, puis sur tout le front entre les hauteurs de Moronvilliers et de l'Argonne.

Les coups tombèrent d'abord moins sur les premières lignes allemandes que sur les points importants situés en arrière. Les postes de commandement d'artillerie furent bombardés sans exception, et quelques-uns mis hors de service. Les centraux téléphoniques situés dans leur voisinage furent pareillement atteints : à Saint-Souplet, un coup bien placé coupa toutes les communications. Les localités, les chemins recevaient des feux d'une violence inconnue. Les gares de Bazancourt et de Challerange étaient bombardées par des obus du plus gros calibre qui interrompaient le trafic sur cette rocade essentielle. Les gares intermédiaires n'étaient pas épargnées. Chassés des villages, les Allemands s'installaient dans des camps de fortune. Le feu continuait la nuit : à peine pouvait-on réparer quelques dégâts, rendre les postes de commandement utilisables, les boyaux praticables.

La journée du 23 ne fut pas moins terrible. Les abris, si leur toit tenait bon, livraient accès par leurs crevasses aux gaz empoisonnés. Dans les premières lignes, le fracas monstrueux des torpilles s'ajoutait au miaulement des obus. Les tranchées écrasées n'étaient plus que des trous informes. Cependant l'artillerie allemande



essayait de réagir et, dès ce jour, se renforçait. Deux batteries de mortiers et trois d'obusiers s'établissaient dans la zone menacée. Une batterie des mortiers les plus puissants s'installait au Sud-Est de Sainte-Marie-à-Py pour battre la cuvette de Souain. D'autres renforts étaient en route.

Une nuit passa encore, illuminée d'éclatements. Le 24, le ciel se couvrit; un peu de pluie tomba. Cependant le feu roulant continuait. La craie martelée montrait partout ses blessures blanches. Des nuages de poussière et de terre, mêlés d'éclats de bois et de débris de roche, tourbillonnaient sur tout le champ de bataille. Les entrées des abris étaient obstruées, les hommes enterrés vifs. Les guetteurs à leur poste continuaient à surveiller l'apparition attendue de l'infanterie française. Cette attente de l'assaut à subir était un des plus intolérables supplices. Parfois, le feu de l'artillerie française cessait. Les fantassins allemands, croyant le moment venu, sortaient des abris et se jetaient dans les tranchées. Aussitôt un nouvel ouragan d'obus s'abattait sur eux. Des patrouilles françaises venaient voir si quelque chose vivait encore dans les lignes bouleversées. Un feu de mousqueterie les accueillait, et l'artillerie française reprenait son œuvre de mort.

On voyait pour la première fois un tir de cette intensité, de cette durée, de cette variété systématique. Nos artilleurs l'appelaient pittoresquement tir d'abrutissement. Tandis que les batteries de campagne nivelaient les tranchées de première ligne, qui en certains endroits se sont trouvées comme passées au râteau, les mortiers allaient fouiller le terrain à l'arrière. Les pièces longues bombardaient les voies ferrées, les cantonnements, les quartiers généraux. Les avions ajoutaient leur tir à celui de l'artillerie et embouteillaient la gare de Challerange. Des nappes d'acier tombant en barrage interdisaient toute communication entre l'avant et l'arrière des lignes ennemies. On a trouvé après la bataille des billets, appels désespérés réclamant la relève des troupes, les vivres, les convois sanitaires. Un soldat écrit le 24 : « Depuis deux jours, les Français tirent comme des furieux. Aujourd'hui, par exemple, un abri a été défoncé. Il y avait 16 hommes, aucun n'en a tiré ses os. En dehors de cela, il y a beaucoup de morts isolés et une grande quantité de blessés. L'artillerie tire presque aussi vite que l'infanterie. Un nuage de fumée couvre tout le front de bataille, de telle sorte qu'on ne voit rien. Les hommes tombent comme des mouches. Les tranchées ne sont plus qu'un monceau de débris. » — « Nous sommes depuis trois jours en première ligne, écrit un autre le 25. Les Français ont tellement tiré qu'on ne peut plus voir nos tranchées. »

Les gros mortiers surtout épouvantaient les Allemands qui, par un trait commun à toutes les infanteries, s'effrayaient de ne pas avoir de leur côté une arme capable de leur répondre. Des abris à cinq mètres sous terre ont été écrasés avec ceux qui s'y trouvaient (1). Les Allemands ont essayé de faire le compte du nombre d'obus qu'ils ont reçus. Leurs évaluations, très incertaines, varient du simple au triple. Qu'il suffise de dire qu'elles sont de l'ordre de grandeur du million.

(1) Lettre d'un artilleur du 100^e régiment d'artillerie de campagne.

Un combattant allemand ramené de Russie a fait un vivant tableau de l'arrière des lignes allemandes pendant ce bombardement. Il a montré les paysans français debout au seuil de leurs maisons, que la bataille allait sans doute détruire, silencieux, mais les yeux brillants de joie et de haine, tandis que les visages des soldats allemands devenaient plus sérieux. Dans une cave, après l'action, on a trouvé des guirlandes et des bouquets. C'étaient les fleurs du triomphe, préparées au son du canon pour les soldats de Joffre par leurs frères des régions envahies.

VI. *La bataille du 25 septembre 1915.* — Les Français avaient fait pour cette bataille, qui devait délivrer le pays, de formidables préparatifs. Des gares de la vallée de la Suippe, on avait déroulé vers le front un réseau de chemin de fer de campagne. Les routes, améliorées ou nouvelles, se chargeaient dès le commencement d'août de convois ininterrompus. L'arrière se couvrait de dépôts et de cantonnements. Les boyaux avaient été portés à 9 ou 12 par front de corps d'armée, soit un tous les 300 ou 400 mètres, les uns pour le service montant, les autres pour le service descendant, assez unis pour qu'une bicyclette y roulât, assez larges pour qu'une brouette y passât, munis d'écrêteaux, suivis par des fils téléphoniques en double et en triple. Pour le rassemblement des troupes d'assaut on avait creusé des places d'armes, dont l'une, capable de contenir un bataillon et garnie de 20.000 sacs à terre, s'appelait la place de l'Opéra. Les troupes, reposées, habillées de neuf, portant l'uniforme bleu et le casque à la bourguignotte, étaient splendides. Les positions ennemies étaient repérées dans le détail, et les cartes des tranchées et des abris ennemis avaient été distribuées aux combattants.

Les deux armées Langle de Cary et Pétain avaient 19 divisions en première ligne, 4 en seconde ligne (1). D'autres réserves encore étaient préparées en arrière. Au total, dans le groupe d'armées du Centre, 35 divisions devaient prendre part aux opérations, avec 900 pièces lourdes. Pendant ce temps, le groupe d'armées du Nord attaquerait en Artois avec 17 divisions et 400 pièces lourdes, l'armée britannique avec 13 divisions et 300 pièces lourdes. Pour exploiter le succès, 10 divisions de cavalerie française, 5 de cavalerie anglaise étaient prêtes. Les trois quarts de l'armée française, soit en Artois, soit en Champagne, participeraient à l'action.

Le 23 septembre, le général en chef adressait aux troupes l'ordre général n° 43 :

« Soldats de la République,

« Après des mois d'attente qui nous ont permis d'augmenter

(1) La 4^e armée (Langle de Cary) formant la gauche du dispositif, de Prunay à l'Est de Souain, comprenait : 6^e C. A., 4^e C. A., 2^e C. A. C., 7^e C. A., 32^e C. A., division marocaine, 60^e et 50^e D. I., 2^e C. C. La 2^e armée (Pétain), de l'Est de Souain à l'Aire, comprenait : 2^e C. A., 14^e C. A., 20^e C. A., 100^e D. T., 3^e C. C., 16^e C. A., 53^e D. I., 1^{er} C. A. C., 151^e D. I.

La 3^e armée, en Argonne, comprenait : 29^e D. I., 5^e C. A., 10^e C. A., 128^e D. I., 2^e D. C.

nos forces et nos ressources, tandis que l'adversaire usait les siennes, l'heure est venue d'attaquer pour vaincre et pour ajouter de nouvelles pages de gloire à celles de la Marne et des Flandres, des Vosges et d'Arras.

« Derrière l'ouragan de fer et de feu déchainé grâce au labeur des usines de France, où vos frères ont nuit et jour travaillé pour vous, vous irez à l'assaut tous ensemble, sur tout le front, en étroite union avec les armées de nos alliés.

« Votre élan sera irrésistible.

« Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au delà des lignes fortifiées qu'il nous oppose.

« Vous ne lui laisserez ni trêve ni repos jusqu'à l'achèvement de la victoire.

« Allez-y de plein cœur pour la délivrance du sol de la patrie, pour le triomphe du droit et de la liberté. »

Le commandement français concevait la bataille comme un assaut simultané sur tout le front, les troupes d'attaque étant dosées de façon à masquer seulement les centres de résistance, et à crever les lignes entre ces centres. De là, les assaillants se portaient sur les batteries de l'adversaire. Les batteries prises, l'ennemi était hors de combat.

Les troupes qui devaient attaquer en première ligne avaient passé la nuit, les unes dans les boyaux de première ligne, les autres dans les parallèles de départ. Vers 9 heures, elles surent que l'heure de l'attaque était fixée à 9 h. 15.

« Les ordres passent de bouche en bouche, écrit un témoin ; on approvisionne les fusils ; les baïonnettes sont assujetties au bout des canons. Comme il pleut toujours et que la boue couvre tout, les mouchoirs sont utilisés pour essuyer les fusils. Tout le monde se serre les mains : quelques-uns s'embrassent et se souhaitent bonne chance ; les uns ont les yeux brillants d'impatience ; quelques-uns, très calmes, vérifient soigneusement tous les détails de l'équipement ; d'autres sont pâles et ont un peu d'angoisse dans le regard. »

À 9 h. 15, l'artillerie allonge un peu son tir :

« Sur un front immense, écrit le même témoin, les fantassins jaillissent des tranchées, les musiques jouent la *Marseillaise* avec acharnement ; les clairons et les tambours, sortis avec les autres, jouent la charge, et toujours il en sort poussant des clameurs, l'arme haute, les baïonnettes jetant un éclair au bout des fusils. »

On se rappelle que, devant la 4^e armée française, le front se divisait nettement en deux secteurs. A gauche, un grand glacis qui s'élève lentement, le glacis de Vedegrange ; à droite, une cuvette entourée de bois, dite cuvette de Souain. A l'Est de la cuvette de Souain, une arête boisée sépare les zones d'action de la 4^e et de la 2^e armée. Devant celle-ci, le terrain commence par une région compartimentée en petites buttes, sur un front de 3 kilomètres ; plus à l'Est, une crête unie, portant la ferme de Maisons-de-Champagne. De cette crête un ruisseau descend au Sud-Est, et la coupe pure qu'il trace, isolant un coin de falaise, en fait un promontoire découpé, dit la Main de Massiges.

A l'extrémité Ouest du champ de bataille, le glacis de Vedegrange était défendu par deux gros ouvrages, l'un à l'Est d'Auberive, l'autre à l'Ouest de Souain. Le centre d'Auberive, non seulement résista, mais, prenant en flanc le corps Berthelot qui progressait par l'intervalle, le paralysa. Au contraire, le centre de résistance à l'Ouest de Souain fut magnifiquement enlevé par le 7^e corps.

Un second intervalle était formé par la cuvette de Souain. Le 2^e corps colonial s'y précipita, creva complètement la ligne allemande, et des unités arrivèrent jusqu'à la deuxième position. A l'Est de la cuvette de Souain, un centre de résistance était établi sur la crête qui porte les bois du Trou Bricot. Il fut débordé à gauche par le 2^e corps colonial, à droite par le 14^e corps. Tout ce qui était dans les bois fut pris.

A l'Est du centre du Trou Bricot, on trouvait de nouveau un intervalle, dit trouée de Perthes. Le 14^e corps y arriva, lui aussi, jusqu'à la seconde position allemande, avançant par endroits de plus de 4 kilomètres. La trouée de Perthes est bordée à droite par un quatrième centre de résistance, au Nord du village du Mesnil, prolongé à l'Est par la butte du Mesnil. Cette forteresse extrêmement puissante avait l'avantage d'être dissimulée aux vues derrière la crête, qui non seulement appartenait à l'ennemi, mais était couverte en avant par un pli de terrain, une tête de vallon, dite ravin des Cuisines, d'où les Allemands n'avaient pu être délogés. La butte du Mesnil fut attaquée en vain par la division de gauche du 20^e corps. La division de droite, la 39^e, au contraire, pénétra dans l'intervalle situé à l'Est de la butte en direction de Maisons-de-Champagne. La position fut prise et les batteries allemandes enlevées.

Enfin le champ de bataille se terminait à droite par un dernier centre de résistance sur la Main de Massiges. Il fut attaqué par le 1^{er} corps colonial. La partie Est (cote 191) et la partie Ouest (index et médius) furent enlevées avec une rapidité foudroyante. Le général Buat, qui observait la bataille, note sur son carnet : « 9 h. 15, départ; 9 h. 37, 191 est pris; 9 h. 45, la première batterie d'accompagnement est partie; 9 h. 50, la 39^e division est sur la crête du Bastion (la colline immédiatement à l'Ouest du chemin de Massiges à Maisons-de-Champagne); 10 heures, la 4^e et la 5^e vague du corps colonial dépassent le cratère, l'infanterie amie paraît sur le poignet, la 2^e division couronne l'annulaire et le médius. » Une mitrailleuse allemande restée intacte au centre, sur l'annulaire, empêcha d'enlever les dernières tranchées et le sommet.

Au total, sur cinq centres de résistance, deux avaient été fortement entamés, à l'Ouest de Souain et à la Main de Massiges; un troisième, celui des bois du Trou Bricot, avait été enveloppé et pris. De chaque côté de celui-ci, le 14^e corps à droite, le 2^e corps colonial à gauche avaient atteint la deuxième position ennemie. A gauche du 2^e corps colonial, le 7^e corps l'atteignait également.

VII. Sur la seconde position. — Cette seconde position était établie à contre-pente, derrière les crêtes et sur les versants Nord d'une série de hauteurs que les Français attaquaient par le Sud.

Il en résultait d'une part que le tir sur ces positions défilées était difficile et qu'elles étaient restées à peu près intactes; d'autre part, que l'assaillant, quand il arrivait sur la crête qui masquait la position, était exposé aux vues et balayé.

Dans la journée du 25, la seconde position allemande avait été atteinte en plusieurs points. Elle se trouvait alors dégarnie. Toutefois, le succès ne put être exploité faute de liaison. Les plus grands efforts avaient cependant été faits pour maintenir pendant l'assaut la liaison entre l'infanterie et l'artillerie. Les hommes portaient un carré de toile blanche dans le dos, et ils étaient munis de fanions pour les signaux à main ou de grands rectangles de toile blanche qui, placés sur le sol, prenaient, suivant leur disposition, diverses significations. Tous ces signaux devaient être observés par des avions qui préviendraient l'artillerie par T. S. F. Le mauvais temps gêna beaucoup l'observation des avions, qui durent se maintenir très bas, à portée des feux d'infanterie de l'ennemi. L'artillerie française, insuffisamment instruite de la marche rapide de l'infanterie, l'arrêta par ses propres tirs. Quand le malentendu fut dissipé, il était trop tard, l'ennemi s'était ressaisi et avait garni ses deuxièmes positions, qui devinrent invulnérables.

Dans la nuit du 25 au 26, malgré le mauvais temps qui avait détrempé le terrain, l'artillerie était portée en avant, des éléments frais amenés à pied d'œuvre.

Une note rédigée le 30 au Grand Quartier décrit ainsi la journée du 26 :

« Le 26 septembre au matin, la bataille continuait sur tout le front. Sous la poussée de nouvelles attaques, les éléments avancés arrivaient à se souder les uns aux autres ; un nouveau front de combat était jalonné qui, de la route Saint-Souplet-Saint-Hilaire jusqu'à Tahure, serrait de près la deuxième position ennemie sur un front de 12 kilomètres. Les dernières résistances qui s'étaient produites dans l'intervalle des deux positions ennemies étaient débordées et définitivement vaincues.

« ... En même temps on se préparait à attaquer la deuxième position sur laquelle l'ennemi avait amené ses réserves. Des réseaux de fils de fer bien dissimulés, placés à contre-pente, et dont la largeur atteignait en certains points une centaine de mètres, en rendaient l'attaque difficile. De nombreuses mitrailleuses en battaient les abords. »

De son côté, le général Joffre écrivait au ministre, le 3 octobre :

« ... L'offensive entamée le 25 fut poursuivie sans arrêt pendant les journées du 25 au 30 septembre. Mais, malgré tous les efforts de nos troupes, la deuxième position ne put être sérieusement entamée, la préparation de l'artillerie sur les tranchées, généralement situées à contre-pente, n'ayant pas été suffisamment précise pour assurer la destruction des réseaux de fils de fer et des flanquements. »

Cependant, dès le 26 au soir, à la 2^e armée, on croyait que le 14^e corps avait entamé la position en prenant la butte 201; à la 4^e armée, le 7^e corps en avait tenu pendant un moment un élément, la tranchée des Tantes, à l'Ouest de la ferme de Navarin. Ce soir-là, malgré les pertes, on était encore plein de confiance. Le général de

Castelnau estimait que l'enlèvement de la deuxième position ne tenait qu'à un fil. Il téléphonait au général de Langle de Cary, à 19 heures : « L'ennemi est déconcerté, il faut y aller, sans s'attendre entre voisins, quand on sentira qu'on le peut et à l'heure la plus matinale possible, après préparation par l'artillerie. » Une demi-heure après, le général de Langle donnait ses ordres pour le 27. « L'offensive, disait-il, doit se poursuivre avec la plus grande énergie pour enlever coûte que coûte la deuxième position allemande qui paraît fortement ébranlée. » Le 2^e corps de cavalerie suivra au plus près pour profiter de la rupture.

Les Allemands, dans ces deux jours, ont perdu 16.000 prisonniers. Ils ont hâtivement jeté aux points menacés des bataillons isolés, rafés derrière d'autres fronts. Ils ont réparti sur les lignes la 5^e division, qui était à Vouziers. De son côté, Joffre envoie trois nouvelles divisions à Castelnau et en alerte deux autres.

L'action d'ensemble fut donc poursuivie à fond le 27. L'assaut fut donné sur tout le front à 16 heures. Mais en fin de journée, Pétain décida de se limiter pour le 28 à des actions partielles par ses corps de droite, tandis qu'il poursuivra l'offensive par ses corps de gauche. Là, en effet, il croit toujours que le 14^e corps a ouvert une brèche à la cote 201. Il est détrompé dans la nuit. La ligne de défense allemande est partout intacte et continue. Dans ces conditions, il décide de suspendre provisoirement l'offensive. Il en avise Castelnau le 28, à 9 heures du matin. En fait, la 2^e armée passa la journée du 28 à s'organiser et à se remettre en ordre.

À la 4^e armée, la 28^e brigade du 7^e corps a repris dans la journée du 27 la tranchée des Tantes. La percée est faite. Mais les vainqueurs réduits à l'effectif de deux faibles bataillons, n'ont pu l'exploiter. Le moral est encore très bon, malgré trois jours de combat sous la pluie. À Chantilly, on espère la trouée définitive pour le 28. Les Allemands continuent à se renforcer. Ils ont maintenant reçu deux divisions et deux brigades, en dehors des régiments et des bataillons rameutés des secteurs voisins.

Le 28, le 7^e corps renforcé va essayer d'ouvrir la brèche faite la veille. La 314^e brigade (4 bataillons de chasseurs) franchissant la tranchée des Tantes, poussera au Nord jusqu'aux hauteurs de la Py. Mais la brigade est bombardée pendant la marche d'approche, et ses hommes sont éreintés. Elle attaque à 16 h. 30. « Dès qu'elle dépasse la tranchée des Tantes, elle est accueillie par des violents tirs de barrage à obus de gros calibre et asphyxiants ainsi que par des feux de mitrailleuses; mêlée aux éléments de la 15^e division coloniale, elle progresse néanmoins de quelques centaines de mètres vers le Nord; mais bientôt, subissant de lourdes pertes, nos troupes sont rejetées sur la tranchée, aux abords de laquelle s'entassent en désordre les chasseurs de la 314^e brigade, les soldats de la 28^e brigade et quelques coloniaux (1). »

Pendant cet échec, le bruit se répandait au contraire que la trouée était faite. On y portait les réserves. Une double attaque de nuit était montée des deux côtés de la brèche supposée : à droite, au 6^e corps, la 15^e division coloniale et des groupes à pied du 2^e corps de cavalerie prendront à revers les tranchées de Lübeck et des Van-

(1) *Les armées françaises dans la grande guerre*, III, p. 411.

dales, que la 12^e division et la 112^e brigade attaqueront de front; à gauche, au 7^e corps, les restes de la 28^e brigade et de la 314^e, appuyés par le 402^e régiment, pousseront au Nord, tandis que la 248^e brigade tournant à l'Ouest, prendra à revers la parallèle du bois Chevron, que la 27^e brigade attaquera de front.

Ce fut un second échec : deux bataillons du 402^e, lancés à 3 heures du matin, le 29, sous la pluie, avancent de 500 mètres. Les groupes à pied avancent d'un kilomètre, mais sans se lier au 402^e. La 248^e brigade n'arrive qu'après le lever du jour; la 314^e est clouée par des feux de barrages et de mitrailleuses. A 9 heures du matin, les Allemands contre-attaquent aux flancs, cernent les deux bataillons du 402^e qui sont anéantis, rejettent le reste dans les tranchées. Enfin, à midi, la 27^e brigade attaque de front la parallèle du bois Chevron et s'écrase sur les réseaux.

Chose étonnante : pendant que cette attaque décosue aboutit à ce désastre, le bruit se répand encore qu'elle a réussi, et que trois divisions ont passé la brèche. Le haut commandement lui-même envoie, pour exploiter le succès, des réserves. Ce n'est que dans l'après-midi et la soirée du 29 qu'il fut détrompé. Cependant, le 29 au soir, le général de Langle décidait de continuer l'offensive le 30; mais il reçut presque aussitôt de Castelnau l'ordre de suspendre momentanément les opérations, et de s'organiser.

Après avoir brièvement résumé cette affaire de la brèche des Tantes dans sa lettre au ministre, du 3 octobre, Joffre poursuivait :

« Il devint dès lors évident que, pour forcer la seconde position, il fallait reprendre une préparation d'artillerie sur l'ensemble du front des attaques, de façon à ouvrir la brèche sur une large étendue. Pour réussir cette préparation, il est nécessaire de disposer de quelques journées de beau temps permettant des réglages minutieux par avions. D'autre part, le nouvel assaut ne peut être donné que par des troupes fraîches et reposées; il nécessite la reconstitution et la remise en ordre des unités, l'arrivée de renforts complémentaires, et exigera de nouveau une importante consommation de munitions. Toutes ces raisons m'ont obligé à marquer un temps d'arrêt et à suspendre momentanément les attaques. »

VIII. L'attaque du 6 octobre. — La nouvelle attaque eut lieu le 6 octobre. Le 5, on amena à l'arrière des obusiers de 370 pour écraser les lignes allemandes derrière les crêtes. D'autre part, nos lignes étant suffisamment rapprochées, les canons de 58 purent envoyer des milliers de torpilles sur les défenses ennemies. Cependant la destruction se révéla beaucoup moins complète qu'on ne l'avait cru. Le 6, la 2^e armée échoue à ses deux ailes, et la 4^e sur presque tout son front. Sur un point seulement, à la tranchée des Vandales, la deuxième position allemande fut forcée par le régiment de tirailleurs marocains et les troupes françaises arrivèrent jusqu'à la station de Somme-Py. « Elles assistèrent, dit un rapport, à la fuite éperdue de l'ennemi fuyant dans les trains sous pression et, après une lutte sanglante avec les derniers défenseurs ennemis, attendirent pendant deux heures des renforts qui ne venaient pas, malgré l'envoi de nombreux agents de liaison qui n'étaient jamais revenus. A ce moment l'artillerie française commençait à ouvrir un feu formi-

dable qui décima ces malheureuses troupes. Celles-ci, privées de tout secours, n'eurent d'autres ressources que de se replier. » Le récit officiel ne cite pas cet incident. Il dit seulement que, de 7 heures à 10 heures, le régiment fut peu à peu rejeté avec de lourdes pertes sur la tranchée des Vandales. La journée du 6 octobre n'eut, comme résultat durable, que des gains de terrain sur deux points, dans la région de la ferme de Navarin, et dans la région de Tahure où la butte et le village furent pris. Dans la région du Mesnil, la Mamelles Nord a été enlevée dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre, et le Trapèze le 8.

Un ordre général du 30 septembre énumérait les trophées : « 25.000 prisonniers, 350 officiers, 150 canons, un matériel qu'on n'a pu encore dénombrer sont les trophées d'une victoire dont le retentissement en Europe a donné la mesure. » Cependant la rupture du front ennemi n'avait pas été réalisée. Dans sa lettre du 3 octobre au ministre, le général Joffre, après avoir déclaré que la bataille était une victoire incontestable, ajoutait : « Nous devons avoir la conviction que, en augmentant nos ressources en munitions, en perfectionnant notre organisation matérielle, en donnant plus d'ampleur encore à nos attaques, nous parviendrions à briser les lignes allemandes que nos dernières opérations ont réussi à entamer si largement. Contraints de lutter sur deux fronts, nos adversaires ne pourront pas se constituer de disponibilités aussi fortes que les nôtres, tant que nous n'aurons de notre côté qu'un front à alimenter. »

IX. La bataille en Artois. — En même temps que les armées Castelnau attaquaient en Champagne, la 10^e armée française et l'armée britannique, en liaison, exécutaient une opération secondaire en Artois.

L'armée britannique partit la première à l'assaut. Après une préparation faite au petit jour avec des gaz suffocants, l'infanterie attaqua à 6 h. 30 du matin, entre le canal de la Bassée et Grenay. Sur un front de plus de 8 kilomètres, les troupes britanniques enlevèrent deux lignes de tranchées. Elles emportèrent d'assaut le village de Loos et s'avancèrent sur Hulluch. A 15 heures, l'infanterie allemande qui tenait encore entre Loos et Hulluch se rendit, faute de cartouches. La profondeur de terrain gagnée dépassait 3 kilomètres. Les Allemands avaient amené de Lille en toute hâte la 2^e division de réserve de la Garde. Ils réussirent à reprendre pendant la nuit les carrières au Nord-Ouest d'Hulluch, qu'ils avaient perdues durant la journée. Ils les reperdirent le lendemain, et le front britannique demeura fixé sur les pentes Nord-Ouest de la cote 70, Loos, les carrières au Nord-Ouest d'Hulluch et la fosse 8 de Béthune.

L'armée française attaqua à droite des Britanniques, sur le front entre Angres et Blaireville. La préparation d'artillerie commença le 20, vers 10 heures. Le 25, l'infanterie sortit des tranchées à 12 h. 25. En fin de journée, elle avait pénétré dans la première position allemande sur un front de 7 kilomètres, atteignant au Nord la route d'Angres à Souchez, et arrivant au Sud à mi-distance entre Neuville-Saint-Vaast et Thélus. Le gros de la bataille fut au centre, où le 33^e corps Fayolle attaquait Sou-

chez. Une combinaison de temps avait été prévue pour la première fois entre les bonds de l'infanterie et les tirs d'accompagnement de l'artillerie. Le barrage français se posa de 12 h. 25 à 12 h. 27 derrière les premières lignes allemandes, puis, à 12 h. 27, se déplaça à hauteur de la Souchez. Cette rivière devant être franchie à 12 h. 40 par l'infanterie, le barrage se déplaça une seconde fois et alla se poser à mi-hauteur de la côte de Givenchy, sur l'ouvrage de la Dérouté. Mais l'infanterie, ne réussissant pas à passer la Souchez, demanda par fusées rouges que le barrage redescendit jusqu'à la rivière. Le 25, le parc et le château de Carleul furent pris. Le 26, le village de Souchez fut enlevé. Enfin, le 28, la crête de la côte de Givenchy fut atteinte. L'assaut s'arrêta là.

CHAPITRE XVII

La diversion de Serbie.

I. L'entrée en guerre de la Bulgarie. — II. L'invasion de la Serbie. — III. L'entrée en scène des Bulgares. — IV. L'armée d'Orient. — V. La prise de Kragujevac. — VI. La prise de Nich. — VII. La retraite de l'armée Sarrail.

I. L'entrée en guerre de la Bulgarie. — Quelle était, à l'automne de 1915, la situation générale ?

Sur le front français, les Allemands avaient réussi à tenir bon contre les tentatives de rupture exécutées par les armées franco-anglaises. Sur le front oriental, ils avaient réussi à rejeter les Russes jusque sur Pinsk. Sur le front des Dardanelles, les Alliés restaient accrochés à une plage étroite, sans avoir pu forcer le passage. Tous ces fronts étaient stabilisés.

Les Allemands cherchèrent à finir l'année par un succès dans les Balkans. L'opération avait un double but : entraîner la Bulgarie hésitante et lui permettre d'écraser la Serbie qui barrait la route entre les Empires centraux et l'Empire turc. En ouvrant la voie entre Constantinople et Vienne, on dégagait la Turquie ; du même coup, on étouffait la Russie. La diplomatie allemande réussit à obtenir la neutralité de la Roumanie et de la Grèce, à réconcilier Bulgares et Turcs, enfin à lancer la Bulgarie contre la Serbie en lui promettant la Macédoine serbe. Dès la seconde moitié de juillet, le tsar Ferdinand se déclara prêt à envoyer un officier au Grand Quartier allemand pour négocier la participation à la guerre contre la Serbie. L'arrivée de cet officier était annoncée pour le 24. Mais Falkenhayn la retarda. Conrad était pareillement d'avis de retarder le moment d'entrer en guerre contre les Serbes. Il ne se souciait pas de devoir donner aux Bulgares des débouchés à Salonique et vers l'Adriatique. L'écrasement de la Russie pouvait faire espérer que l'Autriche annexerait la Serbie sans combat. Mais au commencement d'août, il fut évident qu'on n'anéantirait pas les Russes, et Falkenhayn reprit les pourparlers avec la Bulgarie.

La Bulgarie, de son côté, ne pouvait se jeter sur les Serbes sans être d'abord assurée que la Roumanie et la Grèce ne la prendraient pas à revers. Une intervention immédiate de la Roumanie aux côtés de l'Entente était peu vraisemblable. La conduite de la Grèce était plus douteuse. Le traité d'alliance l'obligeait à secourir la Serbie attaquée. Mais l'on pouvait soutenir que ce traité visait une agression balkanique et non un conflit européen. Il suffisait alors pour qu'il ne jouât point, que l'attaque contre la Serbie fût exécutée

par l'Allemagne et l'Autriche, et que la Bulgarie suivit en retard. Elle désirait d'ailleurs cet échelonnement.

Un premier projet fut établi par Falkenhayn. La Bulgarie, avec l'Allemagne et l'Autriche, combattrait les Serbes, et participerait à une pression sur la Roumanie, soit pour la ranger aux côtés des Puissances centrales, soit pour obtenir d'elle de libres communications. Dans quatre à six semaines, six divisions allemandes, autant d'austro-hongroises, et six divisions bulgares seraient concentrées aux frontières serbes. Le commandement supérieur serait donné à un Allemand, comme le souhaitaient les Bulgares. On pensait à Mackensen.

Le projet fut envoyé le 27 juillet à Conrad. Le chef d'état-major autrichien demanda que les Bulgares s'engageassent, si la Roumanie marchait avec l'Entente, à agir contre elle avec les Turcs. Il ne voulait donner les divisions austro-hongroises que si l'Italie ne menaçait point par une offensive les intérêts vitaux de la Monarchie. Il lui semblait préférable d'attendre la coopération d'une armée de 100.000 Turcs au printemps de 1916. Enfin il demandait que Mackensen fût subordonné au commandement autrichien.

Falkenhayn fit donc un nouveau projet qui tenait compte de ces réclamations. Il réservait seulement la coopération de la Turquie : d'ailleurs la situation aux Dardanelles rendait l'envoi de 100.000 Turcs fort improbable. Pour le commandement, l'Etat-Major allemand connaîtrait de tout changement au plan initial, mais s'entendrait avec les autres alliés. La Wilhelmstrasse approuva, tout en repoussant toute apparence d'ultimatum à la Roumanie.

Des négociations commencèrent le 3 août à Pless, entre Falkenhayn et le plénipotentiaire bulgare, lieutenant-colonel Gantchev. Pas de difficultés sur les questions militaires. On convint que la Bulgarie mobiliserait 7 divisions, huit jours au plus après la signature du traité, et que ces divisions seraient le vingt-cinquième jour sur la frontière. La marche en avant de l'armée bulgare commencerait quatre jours après l'attaque des Puissances centrales. Il fut plus difficile de s'entendre sur la question politique. A Sofia on escomptait que, la Bulgarie ayant mobilisé, la Grèce mobiliserait contre elle. On lui demanderait aussitôt de rendre Sérès, Drama et Cavalla, que le traité de Bucarest lui avait donnés. Si elle refusait, ce serait la guerre, avec l'appui des Puissances centrales. Cette complication déplaisait beaucoup à Falkenhayn, qui aurait voulu que la Bulgarie s'engageât à la neutralité envers la Grèce, si la Grèce elle-même restait neutre. Gantchev répondit que la Bulgarie ne considérerait la Grèce et la Roumanie comme neutres que si elles ne mobilisaient point. Il était évident que les Bulgares ne s'engageaient que pour récupérer ce qu'ils avaient perdu après la seconde guerre balkanique.

De son côté, Conrad se plaignait vivement de la direction allemande dans une affaire qui intéressait principalement l'Autriche. Il voulait retarder la campagne, Falkenhayn voulait la hâter. L'Entente enfin faisait des efforts désespérés pour empêcher la Bulgarie de se ranger aux côtés des Puissances centrales. On lui promettait des territoires aussi bien aux dépens des Serbes que des Turcs. Dernier moyen d'intimidation, l'Italie déclarait le 21 août

la guerre à la Turquie. En Grèce, Venizelos venait au pouvoir, persuadé que l'intérêt de son pays était à côté de l'Entente. Sur ces entrefaites, un bateau anglais, l'*Arabic*, était coulé par les Allemands, ayant des citoyens américains à son bord, et l'on reparlait d'une entrée en guerre possible des Etats-Unis. Dans ces circonstances, la Bulgarie hésitait. Gantchev, qui était allé prendre des instructions à Sofia, n'en revint que le 22 août. Il en rapportait non seulement la convention militaire, mais un traité politique, qui devait être signé en même temps, et qui dévoilait des ambitions nouvelles sur l'Albanie, juste en travers des intérêts autrichiens. Tout était remis en question. On envoya au tsar Ferdinand, pour le convaincre, son ami le duc Jean-Albert de Mecklembourg. Falkenhayn voyait avec angoisse le temps passer.

Cependant, les temps devenaient meilleurs pour les Empires centraux. Leur front tenait bon à l'Ouest et en Italie. Hindenburg portait à Vilna un coup de flanc à l'armée russe en retraite. Le roi de Roumanie protestait de son intention de ne pas se ranger contre Vienne et Berlin. Le roi de Grèce contenait Venizelos. L'affaire de l'*Arabic* s'arrangeait. Le 6 septembre enfin, la convention militaire avec la Bulgarie était signée. Sofia ne mobilisait que quatre divisions contre la frontière de Vieille Serbie, et une contre la Macédoine serbe. Le prétexte était la nécessité de se garder sur la frontière roumaine. Le traité serait suivi par la mobilisation après quinze jours au plus, par l'offensive austro-allemande après trente jours au plus, et par l'offensive bulgare après trente-cinq. Le même jour était signé le traité d'alliance générale. On promettait aux Bulgares la Macédoine serbe et une grande partie de la Vieille Serbie.

Le traité du 6 septembre était incontestablement un grand succès pour les Puissances centrales. De l'extrémité de l'Allemagne à celle de la Turquie, les coalisés ne formaient plus qu'une masse. Dès le 30 août, Falkenhayn proposait la formation d'une Confédération d'Etats d'Europe centrale. Mais ce n'était là qu'une idée de militaire, commode pour le commandement. Les Roumains ne sourcilèrent pas : le président du Conseil Bratiano, interrogé par le ministre d'Autriche sur la façon dont il prenait l'événement, répondit que la Roumanie n'était pas chargée de défendre la Serbie. Le 19 septembre, les positions serbes sur le Danube, Belgrade et Semendria, furent bombardées. C'était le signal. Le 22, le tsar Ferdinand décréta la mobilisation et le 5 octobre il consommait la rupture avec les Alliés. Cet événement amenait en France la chute du ministère Viviani, remplacé le 30 octobre par le ministère Briand.

II. L'invasion de la Serbie. — La Serbie avait réussi à rejeter les Autrichiens en décembre 1914, et depuis ce moment le front était calme et le territoire délivré. Mais l'armée serbe, épuisée par sa victoire même, ne comptait plus que 100.000 hommes à la fin de l'année. Des épidémies la décimèrent de nouveau au printemps. En la renforçant par la levée de nouvelles recrues, le voïvode Putnik la porta à 200.000 hommes dans l'été de 1915. On l'estimait à onze divisions d'infanterie et une de cavalerie, plus quelques petites formations indépendantes de troisième ban; soit 232 bataillons d'infanterie et 780 canons, dont 240 lourds. Les Monténégrins

pouvaient fournir 50.000 hommes, peu utilisables hors de leur pays.

Dès le mois de septembre 1915, la Serbie savait qu'elle serait attaquée par les Austro-Allemands, appuyés par les Bulgares. La seule chance de salut eût été d'attaquer l'armée bulgare pendant sa mobilisation. L'Entente, en particulier l'Angleterre, s'y opposa. La Serbie fut donc réduite à défendre sa frontière. Elle disposa la 1^{re} armée sur la Drina et la Save, la 3^e sur le Danube, la 2^e face à la Bulgarie, sur le Timok et la Morava. Entre la 3^e et la 2^e armée, le détachement Branichevo, dans l'angle du Timok et du Danube, devait empêcher la jonction des Allemands et des Bulgares. A l'extrême gauche, les Monténégrins défendaient le Sandjak de Novibazar. A l'extrême droite, un détachement cherchait la liaison avec les forces alliées venues de Salonique. En effet, dès le 21 septembre, le corps expéditionnaire d'Orient avait reçu l'ordre d'envoyer une division au secours des Serbes.

Le gouvernement grec avait mobilisé le lendemain du jour où la Bulgarie l'avait fait, le 23 septembre. Le roi Constantin entendait maintenir la neutralité. Mais Venizelos, négociant à son insu avec les Alliés, était convenu de leur débarquement à Salonique. Le 4, il déclara à la Chambre que la Grèce remplirait envers la Serbie ses engagements d'alliée. Le 5 octobre, la 156^e division française du général Bailloud et la 10^e division anglaise débarquaient à Salonique. Le roi ne put que renvoyer son ministre et protester platoniquement. Le nouveau ministère revint à la neutralité.

Les forces austro-allemandes avaient été mises, le 16 septembre, sous les ordres du général Mackensen; quartier général, Temesvar. Elles formèrent deux armées : la XI^e armée allemande Gallwitz avec 7 divisions d'infanterie sur le Danube; la III^e armée autrichienne Kœvess sur la Save avec 5 divisions autrichiennes et un corps d'armée allemand, le XXII^e de réserve. En outre, la I^{re} armée bulgare, à 4 divisions, en potence à l'Est, était sous les ordres de Mackensen. Celui-ci précisa le rôle des armées par l'instruction du 28 septembre. La III^e armée autrichienne devait s'emparer des hauteurs au Sud de Belgrade et atteindre la ligne Arangjelovac-Kovacevac, en attirant à soi le plus possible des forces ennemies. Grâce à quoi, la XI^e armée porterait le coup principal des deux côtés de la Morava, sur la ligne Palanka-Petrovac, et forcerait par là les adversaires de la III^e armée à la retraite. Cinq jours plus tard, la I^{re} armée bulgare se porterait du front Zajecar-Pirot contre la Morava, sur le secteur Paracin-Nich.

Devant la III^e et la XI^e armées, s'étendaient la Save, large de 300 à 700 mètres, et le Danube, large du double. Le côté serbe était en gradin, tandis que Kœvess et Gallwitz occupaient la rive basse. Les îles étaient en partie serbes et occupées par le défenseur. Les points de passage les plus favorables étaient, pour la Save, l'amont immédiat de Belgrade, là où elle est rétrécie par l'île des Tsiganes, et pour le Danube la boucle saillante de Ram. Le passage de la Save à l'île des Tsiganes fut confié à la III^e armée, et le passage du Danube à Ram à l'un des corps de la XI^e, le corps Kosch. Ils effectueraient le passage les premiers. Ensuite seulement, dans l'intervalle de ces deux points, le corps

Lochow passerait à Semendria, et le corps Winckler à l'embouchure de la Mlava, où le Danube forme la grande île de Temessziget. D'après les ordres du 4, cette articulation dans le temps se faisait de la façon suivante : le 6 au matin, au loin à l'Ouest, vers Visegrad, sur la frontière de Bosnie, diversion exécutée par la 62^e division, qui franchirait la Drina; le 6 après-midi, ouverture du feu par le gros de la III^e armée sur le front de la Save; le 7 au matin, passage de la Save, par le XIX^e corps autrichien, le gros à Kupinovo, un détachement à Boljevci, par le XXII^e corps de réserve allemand dans l'île des Tsiganes, et le VIII^e corps autrichien à Belgrade. Ces deux derniers corps, les meilleurs de la III^e armée, avec leurs cinq divisions dont trois allemandes, devaient combattre coude à coude sur un front de dix kilomètres, et occuper, le XXII^e de réserve, la région au Sud-Ouest de Belgrade, le VIII^e, Belgrade même. A la XI^e armée, le corps Bosch devait passer à Ram en même temps que la III^e; mais les corps Winckler et Lochow n'ouvriraient le feu qu'un jour après Bosch. Winckler passerait le 8 avant le lever du jour. Enfin Lochow, dont la tâche devant Semendria était très difficile, passerait le dernier.

Le tir d'efficacité commença donc le 6 sur le front de la III^e armée. Dans la nuit, le XIX^e corps passa sans difficulté, sous la protection de deux monitors, non pas à Kupinovo, mais en aval, dans la boucle de Progar. La Save franchie, on se trouva dans une plaine basse interdite par les Serbes, inondée par la rupture d'une digue, sous une pluie battante. Il fallut s'arrêter. Au XXII^e corps de réserve, la division de droite, dans des combats coûteux, jeta avant le lever du jour un bataillon en aval de l'île des Tsiganes et un autre à la pointe Ouest; la division de gauche, un bataillon et demi à la pointe Est. Mais les Serbes se maintinrent dans l'île. Enfin l'après-midi, une petite île qui flanquait la grande fut prise; mais les pontons restaient balayés par les mitrailleuses ennemies. Le passage ne put continuer que dans la nuit suivante, après une dure journée pour les troupes aventurées en avant. Le VIII^e corps jeta trois bataillons et demi, malgré le feu serbe, à l'Est du vieux château de Belgrade, le Kalimegdan. Ces bataillons, appuyés par la flottille, se maintinrent le 7, mais le passage ne put être repris que pendant la nuit. Le XXII^e corps de réserve avait 200 noyés, le VIII^e corps 400. Dans la nuit du 7 au 8 enfin, le XXII^e corps de réserve réussit en jetant de nouvelles forces en amont de l'île des Tsiganes à déborder la défense serbe et à la rejeter vers l'Est, en faisant tomber du même coup l'île elle-même, dont les ponts intacts restèrent aux mains des Allemands. Le VIII^e corps devant Belgrade, débarqua de nouvelles troupes qui se trouvèrent d'abord dans une situation difficile, mais qui, après une violente préparation d'artillerie, gagnèrent du terrain dans la partie de la ville située à l'Est du Kalimegdan. Le passage s'acheva dans la nuit du 8 au 9 sans nouvelle résistance des Serbes. Le 9, à 6 h. 15 du matin, le XXII^e corps de réserve, pénétrant par le Sud-Ouest, hissait le drapeau allemand sur le konak de Belgrade; bientôt après il donnait la main au VIII^e, qui arrivait par le Nord.

A la XI^e armée, nous avons vu que le corps Kosch devait passer dans la boucle de Ram. Cette boucle est dominée sur la

rive serbe par le mont Gorica, qui tombe à pic de 300 mètres sur le fleuve, lui-même large d'un kilomètre. Les Allemands l'entouraient de l'Ouest, du Nord et de l'Est par 40 batteries, dont 12 lourdes et 2 1/2 très lourdes. Sous cette voûte de feu, la division de tête passa le matin du 7 et occupa la montagne; la division suivante, sans attendre le soir, passa à son tour, sans pertes. En fin de journée, les Allemands avaient là au sud du Danube 14 bataillons et plusieurs batteries de montagne.

Le succès de Kosch permit à Winckler de tenter sous le feu serbe, en plein jour, dans l'après-midi du 7, le passage de l'île de Temessziget à la rive Sud, dominée par les hauteurs de Lestar. Une compagnie et demie de la 105^e division réussit à s'accrocher au saillant Nord de ces hauteurs. Le lendemain, la division voisine, la 11^e bavaroise, en amont, se fit une tête de pont de trois kilomètres en plaine, vers Petka, tandis que la 105^e progressait sur les hauteurs de Lestar. Le passage du corps Winckler était assuré. Nous avons vu qu'à droite de Winckler, Lochow devait passer à l'île de Semendria, sous le feu d'un adversaire qui le dominait de 200 mètres. Il ne devait passer que le 9; mais devant le succès général il tenta le passage une nuit plus tôt, en jetant une division à l'Ouest de l'île, pour tourner la ville. Une baisse brusque du fleuve découvrit un haut-fond : sur 53 bateaux du premier échelon, 8 seulement passèrent; 150 hommes s'incrustèrent sur la rive Sud. L'autre division, à l'Est de l'île, passa au contraire sans difficulté; à 6 heures et demie du matin, elle avait toute son infanterie et cinq batteries sur la rive Sud. La division qui avait alors essayé de forcer le passage par l'Ouest y renonça, et revint à l'Est de l'île, là où l'autre avait passé. Le soir du 9, le corps presque entier était réuni sur la rive Sud. Cette journée s'était passée dans un épais brouillard. Cependant, à la faveur d'une éclaircie, le corps Winckler avait gagné trois kilomètres, et le corps Kosch avait atteint brillamment la hauteur dominante d'Anathema. La XI^e armée, appuyée sur trois têtes de pont, faisait un front de 10 kilomètres de large au Sud du Danube.

Il faisait un temps effroyable. Il fallait, dans la boue et l'inondation, faire passer l'artillerie. Le XIX^e corps, à Progar, ne pouvait pas avancer, ses 30 bataillons arrêtés par 12 bataillons serbes. On décida de le ramener sur Belgrade. Le groupe qui avait pris cette ville, XXII^e corps de réserve allemand et VIII^e autrichien, se trouvait devant une position serbe tendue sur 30 kilomètres à la hauteur d'Avala entre la Save et le Danube. Cette position fut attaquée le 15. Les Allemands réussirent à la percer au niveau du chemin de fer. Les hauteurs d'Avala furent à moitié prises le 16. Dans la nuit, les Serbes se décrochèrent sans que l'adversaire s'en aperçût et se retirèrent à une douzaine de kilomètres au Sud du Danube.

A la XI^e armée, Lochow à droite enlevait Semendria le 11; Winckler au centre, Passarowitz le 13; Kosch à gauche s'avancéait vers le massif de Lipovaca sans rencontrer de résistance sérieuse. L'attaque continua sur tout le front le 14; mais Lochow se battit sans gagner de terrain, Winckler eut à soutenir de durs combats pour occuper les ouvrages méridionaux de Passarowitz; seul

Kosch occupa le Lipovaca sans lutte. L'armée Gallwitz était maintenant à 15 kilomètres au sud du Danube; ses sept divisions s'étendaient sur un front de 60 kilomètres. Mais il n'y avait qu'un pont derrière elle sur le large fleuve, et la plus grande partie de son matériel était encore sur la rive Nord. Telle était la tempête qu'il était impossible de mettre un canot à l'eau. Malgré Mackensen qui aurait voulu pousser de l'avant, Gallwitz ordonna pour le 15 d'organiser la position. Enfin les Serbes se replièrent d'eux-mêmes, comme devant la III^e armée, dans la nuit du 17. Les Allemands suivirent, leur droite devant le ruisseau de Rolja, leur gauche au coude du Danube à Golubac. Dans ces dix jours, la XI^e armée avait perdu 5.000 hommes, la III^e armée 10.000.

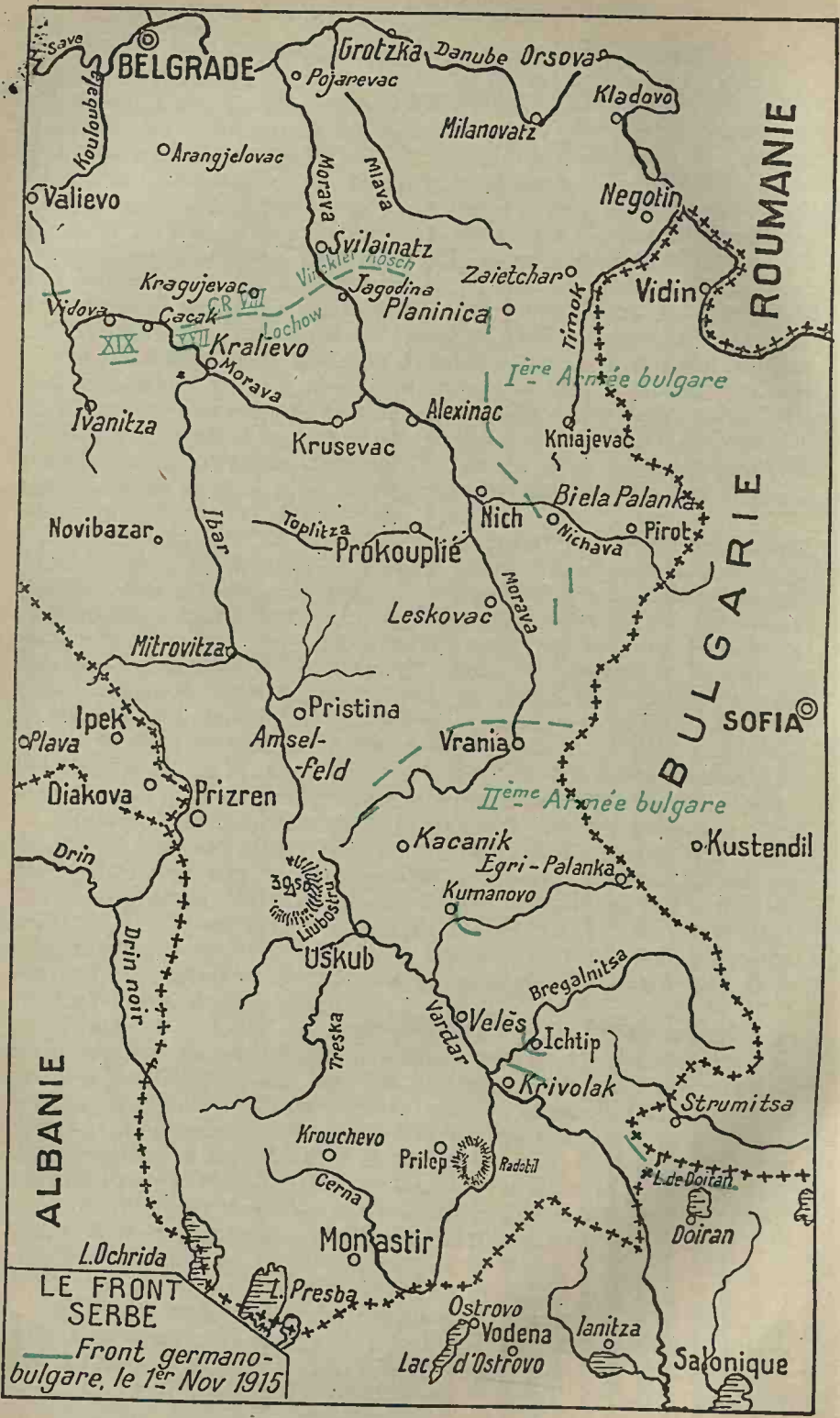
Au contentement que ces premiers succès pouvaient donner aux Empires centraux, il y avait deux ombres. D'abord Gallwitz et Kœvess n'avaient pas fait leur jonction; entre leurs ailes intérieures subsistait une lacune de 15 kilomètres; mais ce vide fut comblé le 18. D'autre part, la III^e armée était retardée dans sa marche vers le Sud, par la position des Serbes sur son flanc, à quoi son aile droite devait faire face.

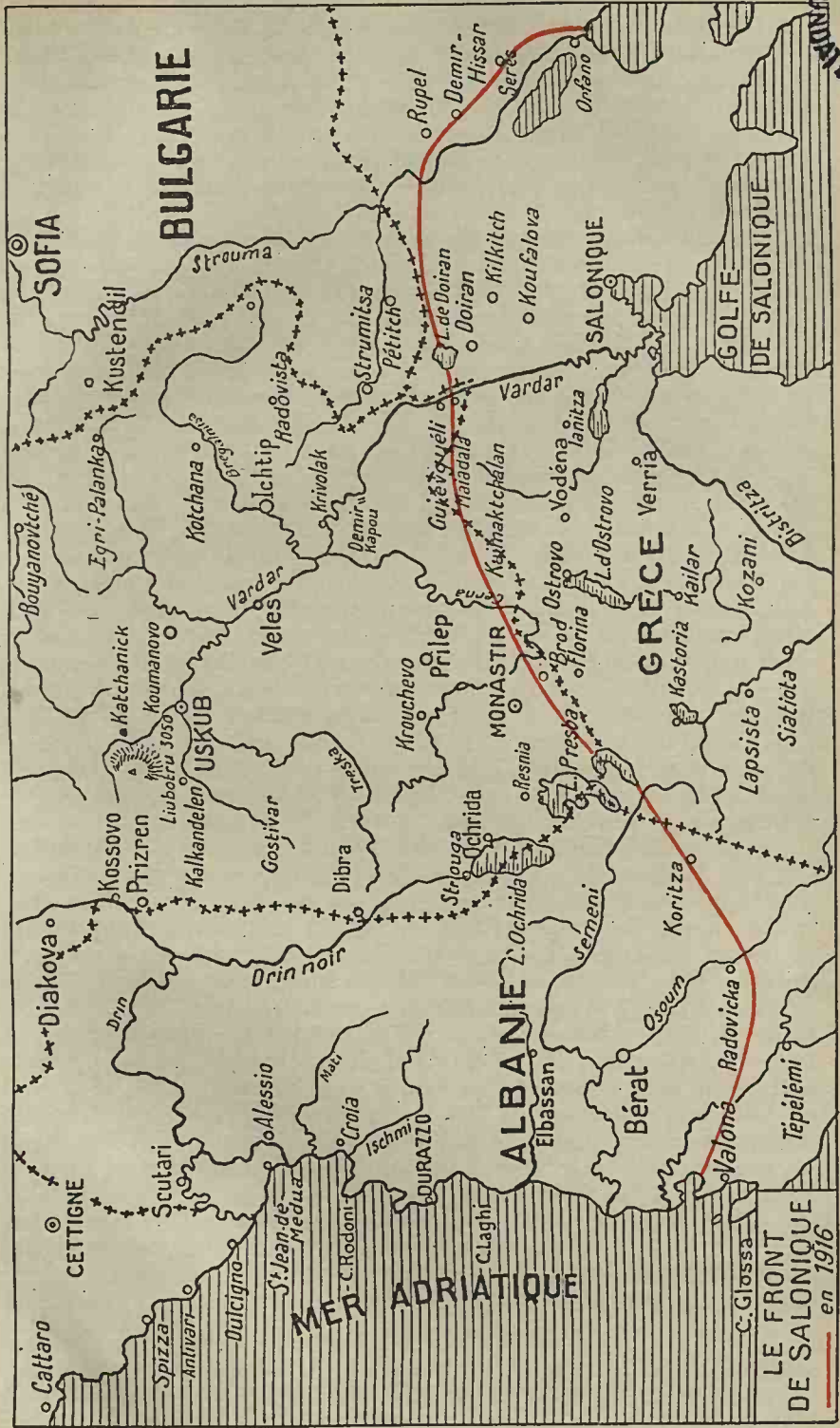
Quelle était, le 17, la situation générale? Les Bulgares avaient attaqué, avec trois jours de retard, le 14, dans le flanc Est de la Serbie. Mais, progressant par les montagnes, il leur fallait un certain temps avant d'entrer en liaison avec leurs alliés. Le même jour, 14, on avait appris d'Athènes que des troupes françaises, débarquées à Salonique, avaient passé à Guevgueli, marchant vers la Serbie. Quant aux Serbes, on estimait qu'ils opposaient 48.000 fusils à la III^e armée, 60.000 à la XI^e et autant aux Bulgares. Enfin l'on pensait qu'ils avaient encore 24.000 fusils dans l'Ouest, face à la Bosnie. Tout pesé, il ne restait à Mackensen qu'à les battre le plus tôt possible, en attaquant de front, face au Sud.

Kœvess était, comme nous l'avons dit, inquiet pour son flanc droit. Le voïvode Misic, qui s'était fait, en décembre 1914, une réputation par son attaque contre Potiorek, amenait, disait-on, des forces de la Matchva (angle Nord-Ouest de la Serbie) et du front de la Drina sur la haute Kolubara. La 12^e division autrichienne et les groupes Streith et Sorfich, que ces forces avaient devant elles, étaient insuffisants à les arrêter. Kœvess mit donc en flanc-garde le XIX^e corps.

Restaient le XXII^e corps de réserve et le VIII^e. Ils attaquèrent le 20 les Serbes retranchés, comme nous l'avons dit, sur les collines, à la hauteur de Vis. Ils ne trouvèrent que des arrières-gardes, les Serbes s'étant repliés sur le Kosmaj. La XI^e armée s'était avancée aussi de quelques kilomètres. Kœvess à droite, Gallwitz à gauche se trouvaient à la même hauteur, faisant de la Kolubara au Pek un front de 100 kilomètres, avec leurs 13 divisions, mais sans aucune réserve. Ils ne pouvaient que continuer l'attaque frontale, l'objectif principal étant, devant la droite de la XI^e armée, la ville de Kragujevac.

III. L'entrée en scène des Bulgares. — Quand, le 14 octobre, les Bulgares déclarèrent la guerre à la Serbie et commencèrent l'offensive, ils couraient une redoutable aventure. Pendant qu'ils se bat-





LE FRONT DE SALONIQUE en 1916

taient contre les Serbes, ils risquaient d'être attaqués au Nord par les Roumains, au Sud par les Grecs. Les Russes pouvaient débarquer de la mer Noire, et sur la Méditerranée les Français bloquaient Dédé-Agatch. L'armée était mal remise de sa défaite de 1913. Si la haine nationale contre les Serbes était forte, un parti à l'intérieur répugnait à entrer en ligne contre la Russie, et un autre à faire le jeu des Puissances centrales contre les Puissances occidentales. Ferdinand ne se décida que quand il fut bien sûr de la victoire finale de l'Allemagne. Encore ne mit-il à la disposition de Mackensen que 4 divisions au lieu de 6. Elles formèrent, comme on a vu, la I^e armée Bojadiëff. Une II^e armée Todorow (2 divisions d'infanterie, une de cavalerie, et la légion macédonienne, faite de volontaires), indépendante de Mackensen, était orientée plus au Sud, contre la Macédoine serbe, et avait pour objectif de couper la voie ferrée Nich-Salonique, c'est-à-dire les communications de la Serbie avec l'Entente. Enfin des divisions à destination diverse étaient réunies sous le nom de III^e armée : la 2^e division sur la frontière grecque, prête à appuyer la gauche de Todorow à Strumitsa; la 10^e division sur la mer Egée, la 4^e à Choumla, la 5^e sur la frontière roumaine, la 11^e en formation à l'intérieur.

La frontière serbo-bulgare s'étendait entre la Roumanie au Nord de la Grèce au Sud, sur 350 kilomètres de pays montagneux, avec des sommets de 2.000 mètres et des vallées sans routes, sauf celle de Nich à Sofia, qui était doublée d'une voie ferrée. Cette route unique était barrée par la forteresse de Pirot. Les Bulgares décidèrent de la tourner et de marcher sur Nich par le Nord-Est.

La I^e armée bulgare avait au Nord la 6^e division, qui était orientée pour un tiers sur Negotin, et deux tiers sur Zaietchar; puis la 8^e et la 9^e division à Belogradcik étaient prêtes à marcher sur Kniajevaca par le col de Kadibogaz, et à tourner ainsi Pirot par le Nord; enfin la 1^e division, sur la voie ferrée, faisait face à Pirot, avec la plus grande partie de l'artillerie lourde (1).

Les montagnes étaient perdues dans la brume. Les troupes avançaient sous la pluie et la neige. Il fallait une charrette à buffles pour porter une charge de 400 kilos, c'est-à-dire 40 coups d'artillerie de campagne. Encore avançait-elle de trois lieues en deux jours. Les munitions étaient rares, médiocres et les Serbes se défendaient énergiquement. Une semaine après l'entrée en campagne, ni Negotin, ni Zajecar, ni Pirot, c'est-à-dire les petites places situées à 10 ou 15 kilomètres de la frontière n'étaient prises. Plus au Sud, la II^e armée bulgare avait trouvé un adversaire plus faible. Des éléments de la 3^e division avaient, dès le 16, coupé à Vrania la voie de Nich à Salonique. Ils avaient atteint le 20 Kumanovo. Le même jour, la voie avait été coupée encore à Veles par des éléments de la 7^e division, et les deux divisions marchaient le 21 sur la ville importante d'Uskub. Elles y entrèrent le 23. Au total, la voie était interrompue sur une centaine de kilomètres.

A l'extrême Sud, les légionnaires macédoniens, débouchant de Strumitsa, entraient en contact avec les forces françaises trans-

(1) La I^e armée comprenait 91 bataillons et 94 batteries, dont 14 lourdes. *Reichsarchiv. Der Weltkrieg 1914-1918*, t. IX (Berlin, 1933), p. 231.

portées en toute hâte de Salonique et qui occupaient la rive gauche du Vardar, de Krivolak au lac Doiran.

IV. *L'armée d'Orient.* — Ces forces formaient la pointe des troupes du général Sarrail. Celui-ci, relevé du commandement de la 3^e armée le 22 juillet 1915, reçut le commandement du corps expéditionnaire d'Orient, en remplacement du général Gouraud, blessé. Il n'accepta que sous réserve qu'il serait constitué une armée. Il lui fut donné satisfaction et, le 5 août, le ministre de la Guerre l'informa officiellement qu'il était nommé au commandement de l'armée d'Orient. A la fin de septembre, il fut averti que cette armée irait non pas aux Dardanelles, mais à Salonique. Il s'embarqua le 7 octobre et arriva le 12.

Il trouva à Salonique la division Bailloud (156^e) et la 11^e britannique. La 57^e division rejoignit au milieu d'octobre.

Les Serbes auraient désiré que les troupes françaises fussent envoyées d'urgence à Nich. Le maréchal Putnik le faisait savoir au général Sarrail le 4. Celui-ci télégraphiait dans son compte rendu du même jour: « Il n'est pas possible d'aller à Nich avec forces dont je dispose sans se lancer dans une aventure. » Tout ce qu'il put faire fut de jeter en flèche à Krivolak une brigade de la 57^e division, dès qu'elle fut disponible (19-20 octobre). D'autre part, la division Bailloud avec 3 régiments fut employée à relever et à rendre ainsi disponibles les Serbes qui tenaient le Vardar plus en aval, dans la région de la gare de Strumitsa. Elle fut attaquée sur tout son front, de Gradec à Tatarli, le 22. Le 31, une brigade britannique de la 10^e division vint appuyer à droite en deuxième ligne dans la région de Doiran. La seconde brigade suivit quelques jours plus tard. Enfin les premiers éléments de la 122^e division française débarquaient le 1^{er} novembre.

Cet accroissement de forces permit à Sarrail d'attaquer. Mais que pouvait-il faire d'autre qu'une diversion sur la ville bulgare de Strumitsa, pour y attirer des forces bulgares, et décharger d'autant les Serbes? Le général français porta donc la 156^e division, le 3 novembre, en direction de Kosturino, qui couvre la ville de Strumitsa. Les villages de Memiski et de Kajali, puis d'Ormanli, furent enlevés; mais la cote 850, qui était l'objectif, ne put être prise, les opérations ayant été arrêtées le 6 par le mauvais temps.

D'autre part, à sa gauche, le général Sarrail ordonnait le 30 octobre à la 57^e division de saisir les ponts de la Cerna, et, le 5, il la portait sur les arrières des Bulgares qui attaquaient Prilep. Le 9, Mrzea, Krusenica, Sirkovo, à l'Ouest de la Cerna, étaient enlevées; le 10, Cicevo. La retraite des Serbes rendit sans objet cette offensive.

V. *La prise de Kragujevac.* — Quinze jours après le commencement de l'offensive sur le front Nord, les Austro-Allemands avaient réalisé une avance de 30 kilomètres. Ils étaient au voisinage de cette ligne Aranjelovac-Petrovac, désignée par Mackensen lui-même comme le premier objectif de l'attaque. Le butin était maigre :

5.000 prisonniers et 30 vieux canons. Mais les communications, au début tragiquement difficiles, à travers la Save et le Danube, s'étaient améliorées. Chaque armée disposait maintenant de deux ponts. De plus, le corps alpin avait été ajouté à la XI^e armée. Les Serbes autant qu'on sût à Temesvar, dégarnissant le front Ouest sur la Drina, avaient 7 divisions sur le front austro-allemand et 4 devant la I^{re} armée bulgare. Ils n'opposaient, comme nous avons vu, à la II^e armée bulgare, que des forces hâtivement rassemblées et de second ordre.

Par un ordre du 22 octobre, Mackensen prescrivait à la III^e et à la XI^e armée de rejeter les Serbes sur le centre du pays et de les y battre. Il fixait comme objectif la ligne Rudnik-Subotica. La XI^e armée marcherait par les deux rives de la Morava et elle tendrait la main gauche à la I^{re} armée bulgare, dont l'objectif était la ligne Alexinac-Nich.

Kœvess et Gallwitz avançaient dans des combats constants, sous la pluie, ravitaillés par des chemins difficiles, les voitures dans la boue jusqu'à l'essieu, l'artillerie ne faisant pas plus d'un kilomètre à l'heure. Cependant, l'aile droite de la I^{re} armée bulgare avait dès le début des hostilités lancé deux colonnes, l'une contre Negotin, l'autre contre Zajecar. Negotin était le 22 sous le feu des canons, et brûlait; les Bulgares l'occupaient le 24. Devant Zajecar, qui touche presque à la frontière, les Bulgares attaquaient les hauteurs de l'Est et du Sud-Est dès le 15 octobre; mais ils ne réussissaient à se rendre maîtres de la ville que le 27.

A une étape au Sud de Zajecar, se trouve Kralievo-Selo. Une troisième colonne bulgare attaqua dans cette direction, un peu postérieurement aux colonnes opérant au Nord et au Sud. C'est le 19 seulement qu'elle franchit la frontière; mais elle fut repoussée, et le 20 elle était ramenée sur cette frontière même, ayant reculé de 7 kilomètres; ce succès des Serbes n'eut pas de lendemain; le 22, les Bulgares avaient non seulement atteint Kralievo-Selo, mais passé le Timok, et ils prenaient pied sur les hauteurs de l'autre rive.

A une étape au Sud de Kralievo-Selo se trouve Kniajevavac. Les attaques dans la direction de cette ville avaient commencé dès le 11 octobre, trois jours avant la déclaration de guerre. Les Bulgares avaient attaqué des deux côtés du col de Kadibogaz et du côté Nord ils avaient réussi à pénétrer d'un kilomètre environ en territoire serbe; le 12, ils avaient avancé d'une lieue en avant de Kadibogaz; le 13, ils attaquaient également à 20 kilomètres plus au Sud, par la route qui remonte le Lorn et qui passe au col de Saint-Nicolas. Le 18, leur progrès augmente en avant de Kadibogaz; ils sont à 10 kilomètres à l'Ouest de ce col, marchant en direction de Kniajevavac; ils ont atteint le Gradiska-Tchouka, cime de 907 mètres; mais ils en sont rejetés. Des combats violents ont lieu les jours suivants. Enfin, le 22, un télégramme de Sofia annonce que les Bulgares ont réussi à franchir le Timok au Nord de Kniajevavac, qu'ils ont occupé Lepena et qu'ils menacent de couper la route d'Alexinac entre Tchi-tiak et Tople. Les Serbes, tournés sur leur gauche, doivent battre en retraite. Le 26, enfin, les Bulgares entrent dans Kniajevavac.

Mackensen constatait avec inquiétude la lenteur avec laquelle progressaient les Bulgares. A la façon dont l'aile droite serbe

tenait contre eux, elle donnerait au gros le temps de s'écouler, et l'enveloppement, fruit de la manœuvre en équerre, serait manqué. Déjà les avions voyaient derrière le front serbe des colonnes de camions longues de 30 kilomètres se replier vers le Sud. Mackensen changea alors brusquement de tactique et à l'encercllement il substitua la rupture. Un ordre du 26 octobre enjoignit aux ailes intérieures de Gallwitz et de Kœvess, de foncer le long de la route de Kragujevac. Le premier objectif était fixé à 10 kilomètres de cette ville. Le 28, la III^e armée atteignit le but en occupant les hauteurs de Rudnik. Mais la XI^e armée se heurta à une résistance qui indiquait la proximité de la principale position serbe. En fin de journée elle rejeta les Serbes dans la vallée de la Resava. Elle était encore à 24 kilomètres au Nord de Kragujevac. Par sa droite, elle se liait à Kœvess à Zletovo; par sa gauche, elle avait fait la jonction au nord de Negotin avec les Bulgares. Ceux-ci avaient maintenant le champ libre. Pour ne pas être pris entre deux feux, les Serbes reculaient. Quand, le 27, Bojadieff, commandant la I^e armée bulgare, maître de Kniajevaca depuis la veille, reçut l'ordre de pousser son centre contre la ligne Alexinac-Nich, Zajecar était évacué par l'adversaire. Pirot tomba le même jour. Bojadieff poussa sa droite, une division formée d'éléments de la 8^e et de la 6^e divisions, sur Alexinac, sa gauche, c'est-à-dire le gros de la 8^e, la 9^e et la 1^{re} sur Nich. Cette dernière colonne rencontra une vive résistance. Mais plus au Sud, la II^e armée bulgare, avec un groupe Nord d'une division et demie, marchait du front Vranje-Uskub dans le dos des Serbes, tandis que son groupe Sud faisait un flanc défensif contre les Français en avant de la ligne Velès-Strumitsa.

Le 30, Mackensen qui avait avancé son quartier général à Sementria, résumait la situation en disant que les Serbes, pressés de front et de flanc, la retraite barrée derrière eux par la II^e armée bulgare, avaient le choix entre la retraite dans les montagnes sans routes du Sud-Ouest ou la bataille décisive devant Kragujevac. Mais Mackensen entendait bien interdire aux Serbes la retraite vers le Sud-Ouest. Il prescrivit à l'aile droite de la III^e armée, maîtresse de Rudnik et de Gorny Milanovac, de gagner au plus vite la vallée de la Morava occidentale, et de la descendre vers Valievo, dans le dos de l'ennemi, qui serait ainsi enveloppé par sa gauche, tandis que la XI^e armée l'attaquerait de front. Mais le XIX^e corps austro-hongrois, qui devait exécuter l'enveloppement, était épuisé. Ce n'est que le 1^{er} novembre, à midi, qu'il atteignit la Morava occidentale à Cacak, en bataillant avec les arrières-gardes serbes. Les Serbes eurent le temps de se dérober. Le VIII^e corps était entré le matin dans Kragujevac vide.

L'armée serbe avait cruellement souffert, mais elle avait réussi à s'échapper. L'acharnement de la défense est marqué par le butin extrêmement faible des Centraux. En trois semaines de campagne, les Allemands avaient pris 12.000 hommes, 23 canons et 16 mitrailleuses; les Autrichiens, 3.300 hommes, 17 canons et 2 mitrailleuses. Si les Bulgares, avec 6.000 prisonniers, avaient capturé 60 canons, ils les avaient trouvés à Zajecar et à Pirot. Le butin ne dépassait pas 7 % des forces serbes.

VI. *La prise de Nich.* — Le 2 novembre, la situation était la suivante. Les forces austro-allemandes faisaient une ligne de l'Adriatique à Zlatovo, défensive dans l'Ouest, mais composée dans sa partie orientale d'une masse offensive de 14 divisions sur un front de 100 kilomètres. Un vide de 50 kilomètres, actuellement sans importance pour les opérations, séparait la gauche allemande de la droite bulgare. La I^e armée bulgare, en potence sur les Austro-Allemands, comprenait 4 fortes divisions, pour un front Zajecar-Zlatince, long de 100 kilomètres. La II^e armée bulgare avait 4 divisions également sur un front de 300 kilomètres, le groupe Nord face au Nord, barrant derrière les Serbes la voie ferrée d'Uskub à Ferizovic, le groupe Sud, face au Sud, gardant l'ensemble contre Sarrail. Les forces de celui-ci, estimées à 2 divisions françaises en ligne, dans un pays difficile, n'inspiraient pas d'inquiétude.

Nich pouvait être attaqué par la I^e armée bulgare dans trois directions convergentes, du Nord-Est par Kniajevaca, du Sud-Est par Pirot et de l'Est par une colonne intermédiaire, descendant du col de Saint-Nicolas. Le 3 novembre, la situation était la suivante. La colonne bulgare venant de Kniajevaca avait enlevé les hauteurs de Tresibaba; de là, elle avait atteint d'une première étape le cours du Sorljiske Timok, avançant de dix kilomètres; puis d'une seconde étape, égale à la première, elle avait atteint la colline fortifiée de Kalafat, dernière défense qui, de ses 867 mètres, domine Nich située à moins de 200.

La colonne de Saint-Nicolas avait pareillement franchi le Sorljiske Timok et s'élevait sur les hauteurs qui séparent cette rivière de la Nichava. Elle avait occupé les deux sommets du Ples et de la Gulianska, et de là elle dominait la route de Pirot à Nich, au Nord-Ouest de Biela Palanka.

La troisième colonne, celle qui arrivait par la route de Sofia, avait atteint Pirot le 28 octobre, puis Biela Palanka; mais elle s'était ensuite fait battre et rejeter sur cette ville; tout ce qu'elle avait pu faire était de conserver la hauteur de Bogov, immédiatement à l'Ouest. Elle avait détaché sur sa gauche une quatrième colonne en direction du Sud-Ouest, sur Vlasotince. Cette colonne, traversant le massif qui couvre Nich au Sud, devait atteindre la basse vallée de la Vlassina et la ville de Leskovac. Enfin une cinquième colonne, celle-là venue du Sud de Vrania, descendait la vallée de la Morava, marchant au Nord, également en direction de Leskovac. Elle était arrivée à Grdeljitsa, où une route secondaire va rejoindre Vlasotince. Elle était là à dix kilomètres seulement de la quatrième colonne. Ces deux détachements dessinaient donc l'investissement de Nich par le Sud, comme les trois autres par le Nord-Est et par l'Est.

Le 5, l'aile gauche serbe tenait encore bon contre Kœvess à Kralievo, et sa résistance, énergiquement appuyée par 12 batteries, permettait la retraite par l'étroite et profonde vallée de l'Ibar. Mais à l'aile droite, les Bulgares entraient dans Nich, à 3 heures de l'après-midi, après trois jours de combat.

Il s'agissait maintenant de capturer les malheureux restes de l'armée serbe. Une guerre de montagne commençait, poursuivie par celles des divisions qui étaient équipées pour ce but. Le gou-

vernement serbe s'était retiré à Pristina. Un noyau serbe tenait encore à Alexinac. Mais, sauf cette résistance locale, la communication avec la Turquie était ouverte pour les Empires Centraux.

Le 11 novembre, le commandement serbe décida de replier les débris de l'armée par l'Amselfeld sur Uskub et, si c'était impossible, au Sud-Ouest, sur Prizren. Pour couvrir cette marche, trois divisions firent une suprême attaque à l'Est, en direction de Leskovac. La situation était désespérée. Les chemins étaient jonchés de chevaux et de voitures. Il n'y avait plus de farine que pour douze jours. Les munitions étaient à leur fin. Le typhus apparaissait. Le 19 novembre, une dernière tentative pour percer au Sud échoua. Le 21, le voïvode Putnik donna l'ordre de retraite vers l'Ouest, par Ipek, Diakova et Prizren, en direction de la côte adriatique, distante à vol d'oiseau de plus de 150 kilomètres. Des 420.000 soldats qui avaient fait la campagne, 140.000 environ y arrivèrent épuisés en décembre, avec 25.000 chevaux, 7.000 bœufs de trait et 95 canons. L'Entente les débarqua à Corfou pour s'y refaire.

Qu'allaient faire les Empires du Centre? Conrad souhaitait une coopération de l'Allemagne contre Sarrail. Falkenhayn écrivait au-dessous d'un mémoire de Conrad : « On travaille gaiement quand le capital n'est pas à soi. » Il objectait contre une campagne dans le Sud de la Serbie l'impossibilité de se ravitailler. En réalité, il ne pensait qu'à liquider l'affaire et à rappeler ses divisions. Le 23 novembre, il écrivait à Conrad qu'il ne pouvait laisser plus du temps strictement nécessaire les divisions allemandes exposées en Serbie à la faim et au fleckentyphus. D'autre part, les Grecs admettaient l'entrée sur leur territoire des armées coalisées des Puissances Centrales, mais non celles des Bulgares seuls. On discutait ces prétentions enchevêtrées, quand le 2 décembre Falkenhayn apprit que les Français retiraient leur artillerie de la position avancée de Kavadar. Il fallait se hâter si on voulait les saisir. Les Bulgares, qui étaient à pied d'œuvre, en furent chargés.

VII. La retraite de l'armée Sarrail. — L'armée serbe défaite, l'armée d'Orient qui, pour lui tendre la main, avait avancé son aile gauche au Nord-Ouest, jusque dans l'angle que forment la Cerna et le Vardar, se trouvait dans une situation très aventureuse. Les Bulgares essayèrent d'enlever sa division de gauche qui repassa la Cerna. Il n'y avait plus qu'à se replier. Le mouvement commença le 2 décembre.

Les Français ont en ligne deux divisions, la 122^e à gauche sur la Cerna, et la 57^e à droite sur le Vardar. Une tête de pont est organisée à l'Est du Vardar, à la hauteur de Krivolak et occupée par une brigade de la 57^e division; la seconde brigade se replie à Demir-Kapou, pour organiser une seconde tête de pont. Une brigade de la 122^e, plus en arrière encore, à Graded, organise une troisième tête de pont; l'autre brigade reste à l'Ouest de Krivolak.

Dans la nuit du 3 au 4, les deux brigades de Krivola se décrochent, et se replient derrière la tête de pont de Demir-Kapou. La brigade de la 57^e division qui tenait cette tête de pont, se replie à son tour dans la nuit du 5 au 6. L'arrière-garde est faite désormais par

la brigade de Gradec, de la 122^e. Mais dans la journée du 6, l'autre brigade de la même division doit être portée à droite contre les Bulgares qui attaquent de ce côté par l'axe de la Petrovka, lequel coupe obliquement nos lignes.

Ainsi toute la 122^e combat en arrière-garde, pendant que la 57^e gagne Stroumitsa-station. A droite des Français, le détachement britannique du général Monroë attaqué le 6, évacue le 7 les hauteurs au Nord d'Ormanli. Le 8, les Bulgares occupent Rabrovo. Les Anglais s'établissent sur une crête, appuyés à droite au lac Doiran. Enfin, en même temps qu'ils pressent la droite alliée, les Bulgares pressent la gauche, en cherchant à encercler tout le dispositif.

Dans la nuit du 8 au 9, Sarrail évacue sans être inquiété les têtes de pont de Gradec et de Stroumitsa-station. Le 9, il a à gauche sur la Petrovka une brigade de la 122^e, au centre sur la rive Sud de la Bojimia, la 156^e, et à droite les Britanniques. En deuxième ligne, de Rigorci à Gradisti, l'autre brigade de la 122^e, et la 57^e.

Dans la nuit du 10 au 11, dernier repli sur la ligne Kara Oglular-Smokvica. Le 11, les Bulgares attaquent sans résultat, et le 12 décembre, à la faveur d'un épais brouillard, toute l'armée alliée atteignait la frontière grecque, que les Bulgares ne franchirent pas.

Conrad lui-même était moins chaud pour une opération contre Salonique, depuis que les Italiens se fortifiaient en Albanie; c'était sur la côte adriatique que son intérêt poussait maintenant l'Autriche. De sa propre autorité, Conrad délia l'armée Kœvess du groupe Mackensen pour la porter dans cette direction, et le 21 décembre il mit Falkenhayn devant le fait accompli. Les deux Etats-Majors restèrent sérieusement brouillés.

Cependant, dans le dos des Alliés, la Grèce avait mobilisé et l'hostilité du roi Constantin était un péril pour l'armée de Salonique. L'Angleterre et la Russie ménageaient le roi. Cependant les Alliés, durent occuper Corfou pour transporter les Serbes. La Grèce laissa faire; mais en mai 1916, comme par compensation, elle laissa les Bulgares pénétrer à leur tour sur son territoire et occuper le fort de Rupel. Les Alliés, inquiets, exigèrent la démobilisation de l'armée grecque et déclara le blocus. Le roi parut céder et forma un ministère avec M. Zaimis : c'était un homme respecté, de couleur peu marquée, qu'on appelait dans les jours d'embarras. M. Venizelos, qui misait sur l'Entente, forma un gouvernement séparé à Salonique. Les Alliés acceptèrent Venizelos sans rompre avec Constantin.

CHAPITRE XVIII

La maîtrise de la mer.

I. Les premières batailles de la mer du Nord. — II. Le blocus de l'Allemagne. — III. Le Coronel et les Falkland. — IV. Les croiseurs allemands. — V. Les sous-marins. — VI. La bataille du Skagerrak. — VII. L'Allemagne perd ses colonies.

I. Les premières batailles de la mer du Nord. — « Celui des belligérants qui conserve ses communications maritimes, écrivait l'amiral Daveluy en 1918, a la faculté d'assurer ses transactions commerciales, d'acheter aux pays neutres les denrées et les matières premières nécessaires,... il a aussi le pouvoir de transporter des troupes pour attaquer des colonies ennemies et envoyer des secours aux alliés dont il est séparé par la mer. » La mer, ainsi considérée comme grand'route, a joué un rôle capital dans la guerre.

Au début de la guerre, la Grande-Bretagne avait le gros de ses forces navales dans ses eaux territoriales, sous les ordres de l'amiral Jellicoe. La 1^{re} Home-Fleet, comprenant les cuirassés les plus récents, était à Scapa Flow dans les Orcades; la 2^e, à Portland, devait couvrir les transports de troupes en France; la 3^e ne devait entrer en ligne que dans un certain délai. Des forces légères devaient être envoyées dans l'Atlantique pour donner la chasse aux navires allemands, tant de guerre que de commerce. De plus, l'escadre de la Méditerranée était réunie à Malte sous les ordres de l'amiral Troubridge; une escadre sous les ordres de l'amiral Cradock surveillait l'Atlantique; une division navale stationnait en Australie.

Le gros des forces françaises était concentré à Toulon, sous les ordres du vice-amiral Boué de Lapeyrère; la 2^e escadre légère était à Cherbourg.

La flotte de haute mer allemande, sous les ordres de l'amiral von Scheer, n'était nullement en état de se mesurer contre la flotte britannique. Celle-ci avait 109 grands bâtiments contre 49, dont 21 dreadnoughts contre 16,40 vaisseaux de ligne plus anciens contre 20, 9 croiseurs de bataille contre 4, et 34 croiseurs cuirassés contre 9. La Grande-Bretagne avait de plus 15 dreadnoughts et 7 croiseurs de bataille en construction, contre 3 à l'Allemagne. Dans de telles conditions, la flotte allemande ne sortit pas. La flotte britannique ne se résigna pas à cette inaction. Le 28 août, l'amiral Beatty apparut avec la première escadre anglaise au Nord-Ouest d'Helgoland, et attaqua avec 6 dreadnoughts les 3 petits croiseurs *Mainz*, *Köln* et *Ariadne*, qu'elle

envoya par le fond. Le 2 novembre, huit vaisseaux allemands vinrent faire une reconnaissance devant Yarmouth dont ils bombardèrent la station de radio. Le 16 décembre deux escadres bombardèrent l'une Hartlepool, l'autre Scarborough et Whitby et s'échappèrent dans le brouillard.

Le 24 janvier 1915, une force allemande de reconnaissance sous l'amiral Hipper rencontra près du Dogger-bank l'amiral Beatty. Les Allemands avaient comme avant-garde les petits croiseurs *Graudenz*, *Kolberg* et *Rostock*, et comme gros 4 croiseurs de bataille, le *Derfflinger* de 28.000 tonnes, le *Seydlitz* de 25.000, le *Moltke* de 23.000 et le *Blücher* de 15.800. En outre, deux flottilles de torpilleurs. Les Britanniques avaient 5 grands vaisseaux de ligne, le *Tigre* (28.500 tonnes), le *Lion* et le *Prince Royal* (tous deux de 26.800 tonnes), la *Nouvelle-Zélande* (19.500 tonnes), l'*Indomitable* (17.600) et plusieurs flottilles de sous-marins et de torpilleurs. Le combat resta indécis. Le *Blücher* alla par le fond. Les adversaires rompirent le combat dans l'après-midi.

II. Le blocus de l'Allemagne. — Sans grandes batailles, la flotte britannique ne resta cependant pas inutile. Dans une guerre moderne, il est impossible de stocker d'avance en quantité suffisante les matières premières d'origine étrangère qui sont nécessaires à la guerre. L'Allemagne n'avait pris au surplus aucune précaution à ce sujet. La Grande-Bretagne entreprit de lui interdire les mers.

Le 2 novembre 1914, Londres déclara la mer du Nord zone de guerre, et prescrivit à tout vaisseau se rendant aux ports neutres hollandais, norvégiens, danois et suédois de suivre une route tracée le long de la côte Est de l'Angleterre. La liste des articles déclarés contrebande fut progressivement accrue. De septembre à décembre 1914, le fer, le cuivre, le plomb, le caoutchouc, les métaux, les minerais y apparurent tour à tour; en mars 1915, la laine; en août le coton; en octobre, toutes les matières utilisables pour l'entretien. Pour assurer la fidélité à ces prescriptions, le commerce dans chaque pays neutre fut groupé sous une société de contrôle, le trust hollandais en janvier 1915, le syndicat suisse à partir d'octobre. Enfin l'Angleterre lança en juin 1915 une interdiction générale du commerce avec les maisons considérées comme ennemies en Chine, en Perse et dans le Liberia. Les maisons avec lesquelles le commerce était autorisé furent indiquées sur une liste blanche. En décembre, parut une liste noire des firmes avec qui le commerce était défendu, — c'est-à-dire avec qui toute relation bancaire, ou d'affaires ou de fret était interdite, et toute livraison de charbon ou de pétrole; le passage par Suez ou par Panama leur était barré. La France établit une liste analogue, mais sans lui donner de valeur légale. Une liste grise fut formée avec les suspects. Le commerce de l'Allemagne avec la Roumanie fut entravé par l'achat de la récolte sur pied par l'Entente. L'entrée en guerre de l'Italie, en bloquant la Suisse, la supprima comme pays exportateur. Les pays du Nord ne donnaient leurs marchandises à l'Allemagne qu'en échange des produits dont ils avaient eux-mêmes besoin. Enfin le nombre des neutres diminua à mesure que de nouvelles puissances venaient se ranger aux côtés des Alliés : le Portugal, le 9 mars 1916, donnant ainsi aux Alliés

l'importante position stratégique des Açores, et mettant au service de la cause commune une armée d'une cinquantaine de mille hommes; qui fut intercalée dans l'armée britannique; la Grèce, après l'expulsion du roi Constantin en juillet 1917; la Chine, sous la pression du corps diplomatique allié, le 14 août 1917; le Brésil, le 26 octobre 1917; la Bolivie, Cuba, l'Equateur, le Guatemala, Haïti, le Hedjaz, le Honduras, le Liberia, le Nicaragua, le Panama, le Pérou, le Siam.

Progressivement, en raison des difficultés, le commerce libre, chez les neutres comme dans les Empires centraux, fut remplacé par un régime d'état d'organismes centralisés et de monopoles. En Allemagne, la défense d'exporter est du 31 juillet 1914, les mesures pour faciliter l'importation, du 4 août. Cette importation, si nécessaire dans un pays pauvre en matières premières, fut organisée d'abord sous la direction de M. Ballin, le directeur de la Hamburg-Amerika, comme Importation d'Empire; puis cette institution devint la Société centrale d'importation. Elle eut progressivement le monopole des principaux articles de ravitaillement. Des sociétés à monopoles furent fondées également en Autriche et en Hongrie. Les trois sociétés s'entendirent naturellement entre elles. C'est ainsi qu'en août 1915 elles formèrent un cartel pour l'importation de blé roumain.

L'industrie allemande étant pour une grande part une industrie de transformation, se trouvait singulièrement compromise. Sans doute, la source d'énergie, le charbon, ne manquerait pas. Le fer non plus. Mais les métaux accessoires, souvent indispensables, par exemple pour durcir l'acier, faisaient défaut. L'industrie textile, qui tirait ses matières premières d'outremer dans la proportion de 95 %, était gravement menacée. Il en était de même de l'industrie du cuir. Les industries chimiques, si elles trouvaient en grande partie leurs matériaux sur le sol national, demandaient pourtant à l'étranger les éléments qui étaient justement les plus nécessaires à la guerre, soufre, nitrate, caoutchouc, pétrole. Les stocks suffisaient pour l'hiver. Mais une guerre plus longue, fût-elle de deux ans seulement, serait un désastre. L'économie des matières premières nécessaires à la guerre, fut confiée, dès le mois d'août 1914, au grand industriel Walther Rathenau. Les premières mesures qu'il prit furent pour épargner et accroître le stock des métaux employés aux alliages d'acier, manganèse, nickel, chrome, tungstène, molybdène. Ces mesures furent étendues au cuivre, puis à l'étain, à l'aluminium et au plomb. Le travail fut fait moitié par l'administration, moitié par l'économie privée. Il y eut au ministère de la guerre une section des matières premières de guerre. Mais il se fonda en même temps une série de sociétés commerciales, dites Sociétés de matières premières, grâce auxquelles la réunion et la répartition étaient faites par les industries intéressées.

A partir du printemps de 1915, l'économie des matières premières passa sous la direction du major Koeth. Dès ce moment, il était évident que la guerre serait longue. Il fallait un plan adapté à sa durée : réduction des besoins de la population civile, auxquels il sera subvenu par un système d'ersatz; épargne, remplacement et production des matières premières; efforts pour diminuer la quantité de métaux rares dans la fabrication sans nuire à la qualité.

La Roumanie fournissait du pétrole et la Suède des métaux. On

chercha à exploiter à fond le sol national et celui des pays alliés. On obtint un rendement plus élevé du cuivre; on l'importa aussi de Norvège, et, plus tard, de la Serbie conquise et de la Bulgarie. La Serbie et la Hongrie donnèrent du manganèse. « Les régions occupées, dit l'historique officiel, fournirent aussi des matières premières de toute espèce (1). »

La technique de remplacement fut ardemment développée. On remplaça l'azote des nitrates par celui de l'air, le coton-poudre par du nitriercrêppapier, le camphre étranger par du camphre synthétique; on tira la glycérine du sucre, le soufre du plâtre, l'alcool des déchets, les résines des dérivés de la houille. On étudia la fabrication du caoutchouc synthétique. On multiplia les textiles. On reprit la culture abandonnée du lin et du chanvre. On demanda des fibres à l'ortie et au roseau. On obtint à partir de la cellulose la soie artificielle. Tout le monde a pu voir en Allemagne, au lendemain de la guerre, les draps en papier et les faux-cols en bois.

On n'était pas inquiet de la nourriture, l'Allemagne produisant 90 % de ses vivres. Mais on s'aperçut qu'elle devait cette production aux engrais étrangers et que laissée à elle-même, elle ne fournirait pas plus de 75 à 80% de sa consommation. Le 10 janvier 1915, Moltke remettait à l'Empereur un mémoire, fondé sur les avis de Max Sering et d'autres experts, où l'attention du souverain et du chancelier était appelée sur l'urgence des mesures à prendre.

Si la consommation de pain continuait au même taux, le stock de farine serait épuisé au printemps. Dès le 5 janvier 1915, il était prescrit une mouture plus complète du seigle et du blé. Il devait y être mêlé un pourcentage plus élevé de pommes de terre. Quand celles-ci se firent rares, on adjoignit de la farine d'orge, d'avoine et de riz, et plus tard de haricots, de pois et de maïs. Le 25 janvier, il fut décidé que le blé serait réparti par l'Etat, et un bureau impérial de répartition fut créé. Il avait le soin de ravitailler la population en pain, avec pleins pouvoirs pour fixer la composition de la farine et la quantité de pain par habitant. D'autres mesures, concernant le bétail, les pommes de terre et le sucre, permirent d'attendre la récolte de 1915, grâce aux envois des neutres et au prix d'une élévation inquiétante du coût de la vie. La récolte fut une désillusion. Par l'effet même de la guerre, les quantités restèrent fort au-dessous de la récolte de 1913. La diminution fut de 16 % pour le seigle, 25 % pour le blé, 38 % sur l'avoine, 31 % sur l'orge. Les foin s'avaient été médiocres. Il fallut nourrir le bétail de feuilles et d'écorces. Seule la récolte de pommes de terre était bonne. On put néanmoins maintenir la ration quotidienne de farine à 225 grammes. Mais durant l'hiver, les réserves étant épuisées, le prix des vivres commença à augmenter désastreusement. Le 4 novembre, une ordonnance réglementa celui de la viande de porc; aussitôt le porc disparut du marché. C'est en somme à la fin de 1915 que le blocus commença à faire sentir ses effets à la population. On vit devant les boutiques vides des attroupements de femmes et d'enfants. En Autriche, la misère avait commencé plus tôt encore; les jours sans viande, pour épargner le cheptel, y ont été pratiqués depuis mai 1915; la moisson donna la moitié d'une récolte normale. Le désastre autri-

(1) *Der Weltkrieg*, IX, p. 351.

chien ne put être conjuré que par des négociations avec la Roumanie, qui eurent pour effet l'entrée du blé roumain, à la fin de 1915.

Sur l'Allemagne assiégée veillait une flotte inutile, dont les bases étaient Wilhelmshaven dans la mer du Nord, Kiel dans la Baltique, l'un et l'autre port étant reliés par le canal de l'Empereur Guillaume. La mer du Nord était barrée par la ligne Sylt-Helgoland-Borkum. Dans la Baltique orientale, Dantzig servait de point d'appui. Les petits croiseurs *Augsburg* et *Magdeburg* étaient devant Libau et Hangoe. Le second se perdit sur une mine devant la côte de Finlande le 27 août. Le 11 octobre, un sous-marin, l'*U-26*, coula un croiseur cuirassé russe, le *Pallada*. A la suite de quoi les Russes se tinrent à l'abri du barrage de mines qu'ils avaient tendu à l'entrée du golfe de Finlande. Leurs communications avec les Alliés se firent sur l'océan Glacial, par Mourmansk et Arkhangelsk. Les Allemands restèrent maîtres de communiquer dans la Baltique avec la Suède.

III. Le Coronel et les Falkland. — L'escadre allemande de l'amiral von Spee était à l'île de Yap, entre les Philippines et les Mariannes, quand elle apprit par sans-fil la déclaration de guerre. L'escadre se composait de deux grands croiseurs, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*, chacun de 11.600 tonnes, et des petits croiseurs *Emden*, *Leipzig* et *Nurnberg*. Un certain nombre de bateaux de guerre allemands étaient en outre dispersés de l'Atlantique au Pacifique : sept canonnières faisaient un service de sûreté sur les côtes et les grands fleuves de la Chine; trois petits croiseurs, *Bremen*, *Dresden*, *Karlsruhe*, étaient sur les côtes d'Amérique; les canonnières *Eber* et *Panther* étaient sur la côte occidentale d'Afrique, le petit croiseur *Koenigsberg* sur la côte orientale.

L'amiral von Spee fit route vers l'Amérique du Sud, pour rassembler avec lui les unités allemandes éparpillées dans le Pacifique, non sans couler des adversaires et couper des câbles. Le 31 octobre, il était sur la côte chilienne, devant Valparaíso, avec cinq vaisseaux, *Scharnhorst*, *Gneisenau*, *Dresden*, *Leipzig*, *Nurnberg*, dans le dessein d'attaquer l'escadre anglaise de l'amiral Craddock, en voie de rassemblement à Santa Maria.

L'escadre anglaise se composait de deux grands croiseurs, le *Good Hope* de 14.330 tonnes, et le *Monmouth* de 9.960; du petit croiseur le *Glasgow* (4.900 tonnes) et du croiseur auxiliaire *Otranto* (12.124 tonnes). Elle attendait le *Canopus*, qui doublait la pointe Sud de l'Amérique.

L'Allemand attaqua le 1^{er} novembre à la hauteur du cap Coronel. En une heure la bataille fut gagnée par l'artillerie allemande, qui était supérieure. Le *Good Hope* et le *Monmouth* allèrent par le fond, et les deux autres bateaux n'échappèrent qu'à la faveur de la nuit. A ce coup, la Grande-Bretagne répondit en rassemblant dans les eaux américaines toutes ses forces disponibles, appuyées par une escadre japonaise et une escadre australienne. Le point de rassemblement des forces britanniques fut les îles Falkland, à l'Est du détroit de Magellan. Là se réunirent les croiseurs de bataille *Invincible* et *Inflexible*, chacun de 20.000 tonnes, le *Canopus* qui en avait 13.500, les croiseurs cuirassés *Carnarvon* (11.000), *Corn-*

wall (10.000) et *Kent* (10.000), les petits croiseurs *Bristol* et *Glasgow*, chacun de 4.900 tonnes.

Spee se refusa à disperser ses vaisseaux. Il échappa dans le Pacifique aux escadres japonaise et australienne, doubla la pointe de l'Amérique du Sud et arriva à l'Est des îles Falkland. Le 8 décembre, le *Nurnberg*, qui éclairait la route, rencontra à l'entrée de la baie de Port-William le *Kent* et le *Glasgow*. Spee décida d'attaquer. Aux premiers coups, toute l'escadre anglaise sortit. Le destin ne pouvait être douteux. Quatre des cinq navires allemands furent coulés. Le *Scharnhorst* sombra avec tout son équipage, y compris l'amiral von Spee. Du *Gneisenau*, 185 hommes furent sauvés, du *Nurnberg* 7, du *Leipzig* 18. Le *Dresden* réussit à gagner les eaux chiliennes. Les Britanniques l'y attaquèrent le 13 mars 1915. Quand le bateau fut incapable de combattre, l'équipage le coula. Les hommes furent internés au Chili.

IV. *Les croiseurs allemands.* — Nous avons vu qu'au début de la guerre, il y avait en Méditerranée, devant Brindisi, le croiseur cuirassé *Gaeben* de 23.500 tonnes et le petit croiseur *Breslau*. L'escadre française, les détachements anglais de Malte et de Gibraltar les prirent aussitôt en chasse. L'amiral Souchon, qui commandait les Allemands, avait fait du charbon à Messine le 2 août. Mais quand les Alliés l'y cherchèrent, il avait disparu. Il réussit à gagner les côtes d'Algérie et à canonner les ports. De là, il revint de nouveau faire du charbon à Messine, échappa de justesse aux Alliés, et atteignit les Dardanelles deux heures avant ses poursuivants, à qui les Turcs fermèrent l'accès du détroit. Quand la Turquie se déclara pour l'Allemagne, les deux bâtiments devinrent unités de la flotte turque. Le *Breslau*, devenu le *Midilli*, sauta sur une mine anglaise devant les Dardanelles, le 20 janvier 1918.

Les Alliés eurent à nettoyer les mers des unités dispersées qui y faisaient une guerre de course : les croiseurs *Bremen*, *Dresden*, *Carlsruhe*, les canonnières *Eber* et *Panther*, les croiseurs auxiliaires *Kronprinz Wilhelm* et *Kaiser Wilhelm der Grosse*. Ce dernier fut coulé par un croiseur anglais le 26 août 1914, sur la côte occidentale d'Afrique, près de Rio del Oro. Le croiseur auxiliaire allemand *Kap Trafalgar* fut coulé par le *Carmania*, le 14 septembre, à l'embouchure du rio de la Plata.

De petits croiseurs allemands se sont fait un renom légendaire. Le *Koenigsberg*, dans l'océan Indien, pris en chasse par plusieurs croiseurs anglais, leur échappa, arriva à la côte d'Afrique, livra combat le 20 septembre 1914 au *Pegasus*, se réfugia à Rufiji, et tint jusqu'au 11 juillet 1915. Tout l'équipage avec l'artillerie se replia à terre, et prit part à la défense de l'Afrique orientale allemande.

L'*Emden*, de 3.650 tonneaux, commandé par le capitaine de corvette von Müller, avait quitté l'escadre von Spee le 14 août. Embusqué dans le golfe de Bengale, il devint la terreur du commerce anglais. Le 22 septembre, il bombardait Madras, le 28 octobre Penang. Anglais, Français, Japonais étaient à sa poursuite. Il échappa le long de la côte de Sumatra. Il était aux îles Kokos, occupé à détruire le sans-fil et le câble, quand il fut aperçu par le *Sydney*, croiseur cui-

rasé de 5.700 tonnes, qui escortait un convoi. L'artillerie du *Sydney* écrasa les servants sur les canons, et von Müller dut se rendre avec les débris de l'équipage. Mais il avait envoyé à terre un détachement de 40 hommes avec le lieutenant von Mücke. Celui-ci mit à flot une goélette de 123 tonnes trouvée dans le port, l'*Ayesha*, atteignit Padang, port neutre hollandais, reprit la mer, passa de son voilier sur le vapeur allemand *Choising*, débarqua sur la côte d'Arabie à Djedda et, toujours combattant, remonta le long du chemin de fer du Hedjaz jusqu'à Damas. Le 24 mai 1915, il arrivait à Constantinople.

Les exploits de la *Möwe* sont à peine moins célèbres. Ce croiseur auxiliaire quitta les eaux allemandes à la fin de 1915, posa en Atlantique des mines sur lesquelles le vaisseau de ligne anglais *King Edward VII* devait sauter, et fit au commerce anglais une guerre acharnée. Revenue en Allemagne à travers les lignes anglaises le 4 mars 1916, la *Möwe* repartit à la fin de l'année pour rentrer le 22 mars 1917. Son premier voyage avait coûté aux Alliés 58.000 tonnes, le second 27 navires et 123.500 tonnes.

Le *Wolf*, qui croisa pendant quinze mois dans l'Océan Indien et le Pacifique, coula 35 navires, représentant 210.000 tonnes, et rentra à Kiel le 25 février 1918.

V. *Les sous-marins*. — Au début de la guerre, tandis que la France avait 77 sous-marins et la Grande-Bretagne 55, l'Allemagne n'en avait que 38. Personne au surplus ne pensait que le sous-marin pût être mieux qu'une arme de petite guerre, comme la mine ou la torpille. Du moins pouvait-il rendre à l'Angleterre blocus pour blocus. Un mémoire remis à Tirpitz en 1914, par un officier de l'Inspection nouvellement créée, affirmait que le blocus serait réalisé si les sous-marins tenaient 48 postes sur la côte anglaise. Mais pour tenir 48 postes, il faut 222 unités qui se relaient.

La première expérience fut faite dès le troisième jour de la guerre. Dix sous-marins allemands quittèrent Helgoland le 6 août. Le 8, l'*U-15* aperçut trois bâtiments de ligne anglais et décocha une torpille au *Monarch*. Aussitôt une escadre anglaise de croiseurs légers passa à la contre-attaque. L'*U-15*, surpris par le *Birmingham*, fut bombardé à bout portant, coupé en deux et coulé. L'*U-13* sauta sur une mine. Cette première sortie était un échec.

L'Allemagne n'insista pas et n'employa plus le sous-marin qu'à des missions individuelles. Le 5 septembre, le *Pathfinder*, conduisant une flottille de destroyers, reçut tout à coup une torpille sous sa cheminée avant. L'étrave fut enveloppée de flammes et le bateau sombra avec 250 hommes. On n'avait vu aucun adversaire, aucun sillage. Le coup avait été fait par l'*U-21*, commandé par Hersing. Le 22 septembre, un sous-marin minuscule, l'*U-9*, commandé par un tout jeune officier, Otto Weddingen, rencontra en ligne de file une escadre de vieux cuirassés, qui, confiants dans le gros temps, s'avançaient paresseusement à dix nœuds. Il plaça une torpille à l'*Aboukir*, qui chavira en 25 minutes. Le *Hogue*, qui était accouru, frappé de deux torpilles, sombra en 10 minutes. Le *Cressy* coula en un quart d'heure. Total, 62 officiers et 1.073 hommes par le fond. Weddingen devint un héros populaire. Le 15 octobre, il coula

encore, quoique plus difficilement, le grand croiseur *Hawke*. D'autre part, l'*U-17* avait coulé le premier bateau de commerce, le *Glitra*. Jellicoe ne trouva plus que la Grande Flotte fût en sécurité à Scapa Flow, et il l'amena à Lough Scilly, dans le nord de l'Irlande. En arrivant, une unité magnifique, l'*Audacious*, toucha une mine et coula.

Le 7 novembre 1914, l'Amirauté allemande proposa au chancelier de faire la guerre au commerce anglais et français comme mesure de représailles. « Le fait que l'Angleterre essaie d'employer tous les moyens pour nous anéantir économiquement, nous invite à recourir, pour notre part, à des moyens plus rigoureux dans la guerre au commerce. Un succès particulier paraît réservé au blocus des côtes ennemies par le sous-marin. »

Dans cette lutte sans pitié, — les Anglais affamant l'Allemagne, les Allemands coulant des non-belligérants et des neutres, — les deux adversaires s'accusaient l'un l'autre de violer le droit des gens. Tirpitz résumait ainsi la situation, le 22 décembre 1914, devant un journaliste américain : « On a espéré aux bords de la Tamise nous faire toucher terre en agitant le spectre de la famine. Mais nous autres, Allemands, pouvons si nous voulons, jouer le même jeu, encercler l'Angleterre, et couper ce pays de la plus grande partie de ses importations... L'Angleterre serait en quelques semaines au bord de la famine. »

L'occupation de la côte flamande par les Allemands, en octobre 1914, leur permit d'y établir une base de sous-marins. La chasse prit tout de suite un caractère atroce. Le 26 octobre, l'*U-24* torpilla un paquebot français, l'*Amiral-Gantheaume*, chargé de 2.500 réfugiés belges. Le même *U-24*, toute la journée du 31 décembre, frôla la flotte britannique qui ne se défiait point, et fit enfin sauter le *Formidable*.

Le tableau de chasse de l'année 1914, pour les sous-marins allemands, était d'un cuirassé, quatre grands croiseurs, un petit, un porte-avions, une canonnière, un sous-marin et onze steamers de commerce, ceux-ci envoyés au fond sans le moindre avertissement. Ce n'était là qu'un commencement, une période d'expérience. On avait tâtonné de part et d'autre, sans méthodes précises pour l'attaque ni pour la défense. Il en fut autrement en 1915. Le 4 février, l'amiral von Pohl, qui commande la flotte de haute mer, arrache à l'empereur, au moment où celui-ci traverse en vedette le port de Wilhelmshaven, l'ordre de commencer le 18 la guerre sous-marine. Tout navire rencontré dans les eaux qui entourent les Iles Britanniques sera détruit, fût-il neutre, quelle que soit la probabilité de couler avec lui l'équipage et les passagers. Seule une bande de 30 milles, sur les côtes de Hollande, reste libre. C'est le blocus de l'Angleterre. L'ordre fut accueilli en Allemagne avec une joie sauvage. Le gouvernement de Londres répliqua le 8 : « Ce n'est rien moins qu'un acte de piraterie que de détruire un navire portant un équipage non combattant. »

Quatre sous-marins commencèrent aussitôt le massacre. En même temps les Alliés prirent les premières mesures de défense. Ils réorganisèrent les patrouilles, mouillèrent des champs de mines, tendirent des filets, dont l'Amirauté britannique commande un mil-

lier de milles. L'*U-8*, ayant quitté Zeebrugge le 4 mars, fut aperçu, pris au filet, bombardé. Le 18 mars, Weddingen, ayant rencontré la Grande Flotte, envoya une torpille au *Neptune* et le manqua. Avant qu'il ait pu plonger, le dreadnought était sur lui et l'écrasait « tel un pachyderme piétinant un crapaud ».

L'Amérique, qui avait eu deux bateaux coulés, le *W. P. Frye* et le *Medea*, ne prenait cependant point parti. Elle déniait à l'Angleterre le droit, que celle-ci s'arrogeait, d'arborer le pavillon neutre. Mais la prétention de l'Allemagne de couler les bateaux américains surpris dans la zone anglaise lui paraissait « une injustifiable violation du droit des neutres ». Le colonel House, ami et conseiller du président Wilson, caressait le projet de faire renoncer l'Allemagne à l'emploi du submersible, et l'Angleterre à l'emploi du blocus. Ainsi les mers seraient libres. Seules les munitions et les armes resteraient contrebande de guerre. Pour assurer ce principe de la liberté des mers, une Ligue des nations serait créée : toutes s'uniraient pour châtier le peuple qui violerait ses engagements.

House fit une tournée en Europe pour prêcher ces idées. Le 7 mai, il était reçu par George V. Le soir, il dînait à l'ambassade des Etats-Unis quand on apporta une dépêche : le paquebot *Lusitania* avait été torpillé sur les côtes Sud de l'Irlande. Cette fois le coup n'avait pas été médité. Ce Schwieger, commandant de l'*U-20*, voué depuis ce jour à l'exécration de millions d'hommes, était un jeune officier blond, aux yeux bleus, séduisant, de vieille famille berlinoise. Il naviguait en plongée, quand il entendit au-dessus de lui un bâtiment de guerre, qui s'éloigna. Emergeant alors, il vit venir sur lui un vapeur. Il plongea de nouveau pour l'attaquer, et à 400 mètres, lâcha sa torpille. Il entendit deux explosions, et un gigantesque bateau s'effondra. A travers le périscope, il reconnut le *Lusitania*. C'est à la lecture des journaux qu'il comprit l'horreur de la catastrophe, et quelle haine il avait déchaînée contre l'Allemagne. Le colonel House se rembarqua le 30 mai : « Je suis arrivé à la conclusion, dit-il, que la guerre avec l'Allemagne est inévitable. »

VI. La bataille du Skagerrak. — Les deux grandes flottes ennemies ne se résignaient pas à rester immobiles l'une en face de l'autre. Enfin le 31 mai 1916, le choc eut lieu, à mi-distance entre les bases opposées de Helgoland et de Scapa Flow, à 160 kilomètres de la côte de Jutland, devant l'entrée du Skagerrak.

Les deux adversaires prirent contact à 4 h. 30 de l'après-midi. L'avant-garde allemande, sous l'amiral Hipper, comprenait 5 croiseurs de bataille, 6 petits croiseurs et 40 torpilleurs. Elle faisait route au Nord, suivie à 30 kilomètres par le gros.

Jellicoe faisait route à l'Est, précédé par Beatty, qui commandait 6 dreadnoughts, 15 petits croiseurs et 60 torpilleurs. Hipper et Beatty, les deux commandants d'avant-garde, en s'apercevant, marchèrent l'un vers l'autre. A 5 h. 49 du soir, arrivés à 13 kilomètres l'un de l'autre, ils ouvrirent le feu. Un des dreadnoughts de Beatty, l'*Indefatigable*, sombra. Hipper lança alors en avant une partie de ses petits croiseurs et de ses torpilleurs. Beatty en fit autant, et pendant quelque temps il se fit une bataille de petites

unités où les Allemands perdaient deux unités, les Anglais quatre, avec deux autres incapables de se mouvoir. Enfin, un obus allemand fit sauter un second dreadnought, le *Queen Mary*. La lutte tournait mal. Beatty se replia au Nord, dégageant le gros de la flotte anglaise. D'autre part, le gros de la flotte allemande arrivait. La véritable bataille commençait.

Les Anglais essayèrent de déborder la ligne allemande par l'Est, pour la couper de sa base. Les Allemands, tout en combattant, appuyèrent vers l'Est, pour empêcher les Anglais de passer. Enfin, à 8 heures du soir, le reste de la grande flotte anglaise apparut, comprenant 23 grands vaisseaux en trois escadres, ayant comme réserve 6 croiseurs cuirassés, 12 petits croiseurs et plus de 100 torpilleurs.

Les deux flottes étaient à 6 kilomètres l'une de l'autre, les Anglais cherchant toujours à envelopper la droite allemande, les deux adversaires côte à côte, et tous deux faisant route au Sud. Dans le combat, les Anglais perdirent la *Warspite* et l'*Invincible*; les Allemands le *Lutzow*. Enfin, pour échapper à l'encerclement, Scheer décida de faire route à l'Ouest, Il masqua le changement de direction en lançant pour la troisième fois ses flottilles de torpilleurs. Les Anglais les évitèrent, et la bataille commença à hésiter. Elle se ralluma pendant la nuit, sur une attaque des torpilleurs anglais. Du côté allemand, le *Pommern* de 13.000 tonnes, le *Frauenlob*, le *Rostock*, l'*Elbing*, coulèrent; du côté anglais, l'*Euryale*, de 12.190 tonnes, et un grand nombre de torpilleurs.

Le matin venu, Scheer, ayant remis ses unités en ordre, voulut recommencer le combat. Mais la flotte anglaise avait disparu. Les deux partis s'attribuèrent la victoire. Les Allemands avaient perdu 2.414 hommes et 11 bateaux; les Anglais avaient 7.220 morts, et avaient perdu 23 unités.

VII. *L'Allemagne perd ses colonies.* — Coupées de la métropole, les colonies allemandes étaient condamnées. Ces colonies, officiellement qualifiées territoires de protectorat allemand, comprenaient en 1908 une superficie de 2.596.000 kilomètres carrés, avec une population de 12 millions d'indigènes et d'environ 16.000 blancs. Elles formaient alors deux groupes; l'un dans le Pacifique comprenait essentiellement la Nouvelle-Guinée allemande, y compris les archipels voisins, et à laquelle il fallait ajouter extérieurement dans l'Est les Marshall et les Samoa; en tout 453.000 habitants. L'autre groupe en Afrique, comprenait l'Afrique orientale allemande, avec 7 millions d'habitants et plus de 2.465 blancs; l'Afrique du Sud-Ouest avec une étendue presque égale, ne comprenait que 200.000 indigènes, mais avec 6.372 blancs ce qui explique qu'elle importât pour plus de 23 millions de marks, un tiers de plus que l'Afrique orientale; sur le golfe de Guinée, le Togo et le Cameroun, régions où le drapeau allemand flottait depuis 1884, étaient moins étendus, mais relativement plus peuplés, le premier d'un million d'habitants, soit 11 au kilomètre carré, l'autre de 3 millions et demi. Au total, pour l'Afrique, 11.700.000 indigènes et près de 10.000 blancs. Enfin, en 1911, la France avait cédé à l'Allemagne une partie du Congo, qui avait été baptisée Neu-Kamerun. Le dessein allemand était de cons-

tituer avec ces pierres d'attente une Afrique centrale allemande dite *Mittel-Afrika*, allant de mer à mer et de tropique à tropique, du Sahara à Kalahari.

Il fallait ajouter aux possessions allemandes le territoire affermé à bail de 99 ans de Kiao-tchéou, sur la péninsule du Chan-Toung, 501 kilomètres carrés seulement, mais peuplé de 120.000 habitants, à la densité vraiment asiatique de 240 au kilomètre carré.

Dès le 15 août 1914, le Japon envoya à l'Allemagne un ultimatum, exigeant la remise sans condition du territoire de Kiao-tchéou et l'évacuation des eaux asiatiques. Le commandant Meyer-Waldeck, gouverneur de Tsing-tao, refusa, et l'état de guerre fut signifié le 23 août. Les Allemands avaient 4.800 hommes, cinq canonniers et un vieux croiseur autrichien. Ils désarmèrent les bateaux, sauf une canonnière et un torpilleur et établirent leur ligne de défense à 5 kilomètres à l'Est de la ville.

Les Japonais débarquèrent le 7 septembre 1914 23.000 hommes et 142 canons, accompagnés d'un détachement britannique de 1.350 hommes. Une escadre anglo-japonaise, comprenant des bateaux de 12.000 tonnes, barra la mer. Le torpilleur allemand réussit à forcer le blocus dans la nuit du 27 septembre, coula un petit croiseur japonais, et alla s'échouer sur la côte chinoise. A terre l'attaque contre les positions allemandes commença le 26 septembre. Contrainte de reculer jusqu'à la ville, la petite garnison se rendit le 1^{er} novembre. D'après les sources allemandes, elle aurait perdu 800 hommes, les Anglo-Japonais plus de 5.000.

Les colonies du Pacifique furent occupées sans combat, les Samoa par les Britanniques à la fin d'août et la Nouvelle-Guinée en septembre; les Carolines, les Mariannes et les Marshall par les Japonais en octobre. Le capitaine Detzner, avec quelques hommes, se maintint dans les forêts de Nouvelle-Guinée jusqu'à la paix.

En Afrique, le Togo, cerné par les possessions anglaises et françaises et disposant de 400 hommes de police, fut occupé à la fin d'août 1914. Au Cameroun, au contraire, le lieutenant-colonel Zimmermann, avec 1.000 blancs et 6.000 indigènes, prolongea une vigoureuse défense. Les Britanniques amenèrent des troupes de la Nigeria et des Indes, la France en amena du Soudan et du Gabon, les Belges du Congo. Chassés de la côte, les Allemands se réfugièrent dans les montagnes et les forêts de l'intérieur, et y soutinrent la guérilla. Les tribus se battaient les unes pour eux, les autres contre eux. A la fin de 1915, les Alliés réussirent à les resserrer entre la Sanaga et le Nyong, à Jaundé. Le gros s'échappa vers le Sud et, réduit à quelques centaines d'hommes, gagna la frontière espagnole du Rio-Muni. Les Espagnols envoyèrent les noirs à Fernando-Po, et laissèrent les blancs regagner l'Allemagne. Une troupe sous les ordres du capitaine von Raben tint dans le Nord, à Mora, jusqu'au 18 février 1916, où elle se rendit faute de munitions.

L'Afrique du Sud-Ouest, bornée à l'Est par le désert, a pour voisins au Nord les Portugais, et au Sud, au delà du fleuve Orange, le Dominion de l'Union Sud-Africaine. Celle-ci fut chargée de réduire les Allemands. Une révolte boër retarda les opérations jusqu'au printemps de 1915. Cependant, dès le mois de septembre 1914, une colonne avait passé l'Orange, sous les ordres de Grant. Elle fut com-

plètement battue par le lieutenant-colonel von Heydebreck, le 25 septembre, à Sandfontein.

Heydebreck disposait, toutes réserves comprises, d'environ 5.000 hommes. Lui-même mourut le 2 novembre. Son successeur, le major Franke, venait de partir vers le Nord à travers toute la colonie, pour arrêter les Portugais. Il les battit le 18 décembre à Naulila, avec 350 hommes seulement. Cependant, la grande opération alliée se montait. Les Britanniques, commandés par Botha, attaquèrent en deux colonnes. L'une, sous Deventer, venant du Sud, passa le fleuve Orange, rejoignit à Keetmanshop un détachement qui avait débarqué dans la baie de Luderitz, et marcha avec lui sur Windhuk. L'autre, venant de l'Ouest et basée sur la baie des Baleines, déboucha de Swakopmund et marcha dans le flanc droit des Allemands. Ceux-ci évacuèrent Windhuk le 12 mai, et se replièrent sur le Nord, vers Otawi. Mais là, cernés, sans munitions ni vivres, ils durent capituler, au nombre de 3.500, le 9 juillet 1915.

L'Afrique orientale, région vaste et peuplée, était défendue au début de la guerre par 260 officiers et sous-officiers allemands encadrant 2.500 Askaris indigènes, la plupart hommes de police. Les effectifs s'accrurent progressivement jusqu'à comprendre 12.000 hommes au début de 1916. Les 300 marins du croiseur *Koenigsberg*, contraint de s'échouer en juillet 1915, s'étaient joints à eux. Ces troupes étaient commandées par le lieutenant-colonel von Lettow-Vorbeck.

L'Allemagne essaya, dès le début de la guerre, de faire reconnaître la neutralité du bassin du Congo, y compris l'Afrique orientale allemande. La Belgique et la France n'y étaient pas opposées. Mais l'Angleterre refusa et, dès le 8 août, deux bateaux anglais bombardèrent Dar es Salam. Le 15 août, un détachement allemand occupa sur la frontière britannique Taveta. En novembre, des troupes anglo-indiennes essayèrent de débarquer et furent rejetés après un combat de trois jours. En janvier 1915, des détachements allemands, sur la frontière septentrionale, allèrent couper la ligne de l'Uganda. Sur la frontière Ouest, des attaques anglaises et belges eurent lieu entre le Victoria et le Tanganyka. Mais les grandes opérations ne commencèrent qu'en mars 1916.

Le général Smuts disposait d'une centaine de mille hommes. Il en forma des colonnes concentriques : au Nord, des deux côtés du Kilimandjaro, le groupe anglais de l'Uganda; au Nord-Ouest entre le Victoria et le Tanganyka, un groupe belge; entre le Tanganyka et le Nyassa, un groupe sud-africain; au Sud, un groupe portugais sur le Rovuma; enfin, sur la côte, un groupe de débarquement anglo-indien, qui devait opérer contre Kilwa et Lindi. L'objectif était d'occuper la voie ferrée Tabora-Dar es Salam et d'enfermer les Allemands dans le Sud-Est du pays. Ce plan s'exécuta. En novembre, Lettow-Vorbeck n'occupait plus qu'un front jalonné au Nord et à l'Ouest par la ligne Kissaki-Mahenga-Songea, et au Sud par la Rovuma. De ce côté les Portugais n'avaient pas avancé. Les troupes débarquées dans le dos des Allemands n'avaient pas progressé.

L'hiver se passa sans combats importants; mais en octobre 1917, les Allemands pressés de toutes parts, durent se retirer sur le haut pays de Makonda. Lettow-Vorbeck prit alors une résolution désespérée. Avec ce qui lui restait, il passa la Rovuma et pénétra en territoire portugais. Il franchit le fleuve le 25 novembre 1917, avec 2.000

hommes, dont 278 Allemands, et 4.000 porteurs. Le détachement du capitaine Tafel, ayant perdu le contact, dut se rendre aux Anglais le 28; il comprenait 110 Allemands et 1.220 Askaris.

Dix mois encore, Lettow-Vorbeck tint la campagne en territoire portugais, dans une région désertique, sans qu'on pût le prendre. Enfin, le 28 septembre 1918, il repassa en territoire allemand, ayant couvert 2.600 kilomètres en région ennemie, et à la fin d'octobre, il pénétra dans le pays britannique de la Rhodesia. C'est là qu'il apprit l'armistice le 13 novembre. Il avait encore 30 officiers allemands, 125 sous-officiers et soldats allemands, 1.169 Askaris et 1.522 porteurs. Les blancs gardèrent leurs armes et furent transportés à Dar es Salam, puis en Allemagne.

CHAPITRE XIX

La tragédie de Verdun.

I. Les projets d'offensive des Alliés pour 1916. — II. Les Allemands décident d'attaquer sur Verdun. — III. La région fortifiée de Verdun. — IV. La Voie sacrée. — V. Le champ de bataille. — VI. Le secteur d'attaque. — VII. La journée du 21 février. — VIII. L'arrivée de la 2^e armée. — IX. L'attaque allemande aux deux ailes (6 mars). — X. La troisième tentative (23 mars). — XI. Les combats de mai. — XII. La prise du fort de Vaux. — XIII. La bataille devant Souville (23 juin). — XIV. Le caractère de la bataille.

I. Les projets d'offensive des Alliés pour 1916. — Les Alliés n'avaient pas réussi, en 1915, à coordonner leur action.

Mais, dès la fin de l'automne, on put compter sur un outillage suffisant pour que cette action d'ensemble fût possible au printemps de 1916. Les 6, 7 et 8 décembre, le général Joffre réunit à Chantilly, dans une conférence, les représentants des armées alliées.

Il fut posé en principe que la décision devait être recherchée sur les théâtres principaux où l'ennemi maintenait le gros de ses forces, c'est-à-dire sur les fronts russe, franco-anglais et italien. On admit que les conditions du succès étaient la puissance de ces attaques et leur concordance dans le temps. On agirait le plus tôt possible pour enlever à l'ennemi sa liberté d'action. Toutefois, la date, en raison des conditions climatiques et du degré de préparation des diverses armées, ne pouvait être encore fixée. Enfin, on convint que si l'ennemi, devant l'offensive générale des Alliés, en attaquait un séparément, celui-ci pourrait demander l'aide des autres qui devraient attaquer avec toutes leurs ressources du moment.

Le 15 décembre, le général Joffre prescrivit aux commandants de groupes d'armées de faire les études préparatoires dans une série de secteurs propres à une grande offensive. Le groupe d'armées du Nord étudiera la région entre la Somme et Lassigny. Le groupe d'armées du Centre étudiera la région entre les hauteurs de Craonne et de Berru, ainsi que la région entre Moronvilliers et l'Aisne, autrement dit toute la plaine de Champagne, des deux côtés du massif de Reims. Le groupe d'armées de l'Est étudiera la région entre la forêt d'Apremont et le bois le Prêtre (front de Woëvre et de Haye), la région entre la forêt de Bazange-la-Grande et les Vosges, enfin la trouée de Belfort.

Si l'attaque française et l'attaque britannique, au lieu d'être

séparées, étaient jointives, elles n'auraient que deux flancs au lieu de quatre et réaliseraient au mieux l'unité dans le temps et l'espace. Sir John French venait d'être remplacé à la tête des armées britanniques par sir Douglas Haig. Le général Joffre soumit la question au nouveau commandant anglais, dès la première visite que celui-ci fit à Chantilly au milieu de décembre : les Britanniques pourraient attaquer sur le front de leur 3^e armée, entre Arras et la Somme; l'activité y était assez faible pour qu'on pût espérer surprendre l'ennemi. Si les Britanniques acceptaient d'attaquer sur ce front, l'action principale des Français aurait lieu au Sud de la Somme.

Le général Haig avait des préférences, qu'il garda toujours, pour une attaque en Flandre. Cependant, il adhéra le 14 février 1916 à l'idée de l'attaque jointive sur la Somme, dont les Français prendraient à leur compte les deux rives. Cette attaque aurait lieu vers la fin de juin.

Assuré de la coopération britannique, le général Joffre avertit aussitôt les commandants de groupes d'armées que son intention était de « rechercher la rupture du dispositif ennemi par une offensive générale des forces franco-britanniques sur le front des armées du Nord, tenue prête pour le 1^{er} juillet ».

Le général Foch, qui aura la direction de cette offensive, disposera de 39 divisions d'infanterie et de 3 divisions territoriales, formant 3 armées, avec 1.700 pièces lourdes largement approvisionnées. Ces moyens doivent permettre une offensive sur un front de 43 kilomètres environ, de la Somme à Lassigny. Elle sera prolongée au nord par l'offensive britannique de la Somme à Hébuterne. Le front total de l'attaque sera ainsi de 70 kilomètres.

II. Les Allemands décident d'attaquer sur Verdun. — L'offensive alliée était donc décidée et ses grandes lignes arrêtées quand brusquement, le 21 février 1916, les Allemands attaquèrent sur Verdun.

En 1915, l'armée allemande avait réussi, quoique très péniblement, à se maintenir sur le front occidental. Sur le front oriental, elle avait infligé un coup sévère à la Russie. Les armées du tsar avaient été rejetées sur une profondeur qui atteignait 500 kilomètres. L'Etat-Major allemand jugeait la Russie hors d'état de l'inquiéter. « Si les chefs et les troupes des Puissances centrales faisaient leur devoir, écrit le général von Falkenhayn, aucun péril sérieux n'était plus à craindre de là. Déjà des éclairs lointains, mais nettement reconnaissables, annonçaient les orages de la Révolution qui se levait sur l'empire des tsars. »

Au mois de septembre, la Bulgarie s'était jointe aux Puissances centrales et avait pris en flanc les armées serbes, qui avaient été écrasées. L'anéantissement de la Serbie était un soulagement considérable pour l'Autriche. Enfin, à travers la Bulgarie, les Puissances centrales communiquaient librement avec la Turquie. La Russie était bloquée par la mer Noire.

L'année 1915 avait été incontestablement très favorable aux Empires centraux. Quels plans formaient-ils pour la campagne de 1916?

L'Autriche-Hongrie proposait une offensive contre l'Italie. Elle demandait le concours de 9 divisions allemandes, en dehors de celles qui opéraient déjà en Galicie, pour rendre disponibles autant de divisions autrichiennes du front galicien. En revanche, l'Italie hors de cause, l'Autriche-Hongrie promettait 400.000 hommes pour enlever la décision sur le front occidental. L'Etat-Major allemand ne se laissa pas plus tenter par cette diversion que l'Etat-Major français ne se laissait tenter par une diversion en Orient. Le 16 décembre, Falkenhayn répondit au commandement autrichien, non seulement en refusant les divisions demandées, mais en demandant à son tour que toutes les forces qui ne seraient pas indispensables sur le front italien fussent employées à relever les divisions allemandes sur le front russe au Sud du Pripiat. Ces divisions deviendraient ainsi libres pour les opérations actives que l'Etat-Major allemand projetait, et dont le lieu n'était pas encore fixé.

A la Noël, Falkenhayn remit à l'empereur d'Allemagne un rapport qui contenait les idées de l'Etat-Major sur la campagne qu'il convenait de faire en 1916. Ce rapport présentait la France comme arrivée aux limites de l'épuisement, la Russie comme rendue inoffensive, la Serbie comme anéantie, l'Italie comme déçue, mais toutes maintenues par la volonté de la Grande-Bretagne qui renouveauit contre l'Allemagne ce qu'elle avait fait contre Napoléon. Malheureusement, elle était très difficile à atteindre, soit dans ses possessions lointaines où les opérations ne sauraient être décisives, soit dans son île, soit sur le continent. En Flandre, le sol empêchait de l'attaquer avant le milieu du printemps. Entre Arras et la Somme, sur le front de l'armée Allenby, une offensive exigerait 30 divisions. En faisant sur les fronts orientaux les plus extrêmes prélèvements, l'Allemagne ne pouvait réunir sur le théâtre occidental qu'une réserve de 25 à 26 divisions. Une attaque contre les Anglais les absorberait donc toutes, en laissant sans secours possible tous les points dangereux du front, Champagne, Woëvre, Lorraine.

De plus, l'Etat-Major allemand en était venu dès ce moment à attendre peu de succès de ces grandes attaques frontales, comme les Français venaient d'en faire une en Champagne : « Les leçons que l'on peut tirer, dit le rapport, de l'échec des assauts en masse de nos adversaires, se prononcent nettement contre une imitation de ces méthodes de combat. Les tentatives de rupture en masse contre un adversaire moralement intact, bien armé et qui n'est pas trop inférieur en nombre, même en accumulant les hommes et le matériel, ne peuvent pas être considérées comme ayant beaucoup de chances de succès. Le défenseur réussira dans la plupart des cas à verrouiller les zones enfoncées. Cela lui est facile s'il se résout à rompre volontairement. Il est à peu près impossible de l'en empêcher. Les poches, fortement exposées à l'action des feux de flanc, menacent de devenir un cimetière pour les masses qui les occupent. La difficulté technique de conduire et de ravitailler ces masses devient si grande qu'elle paraît presque insurmontable. »

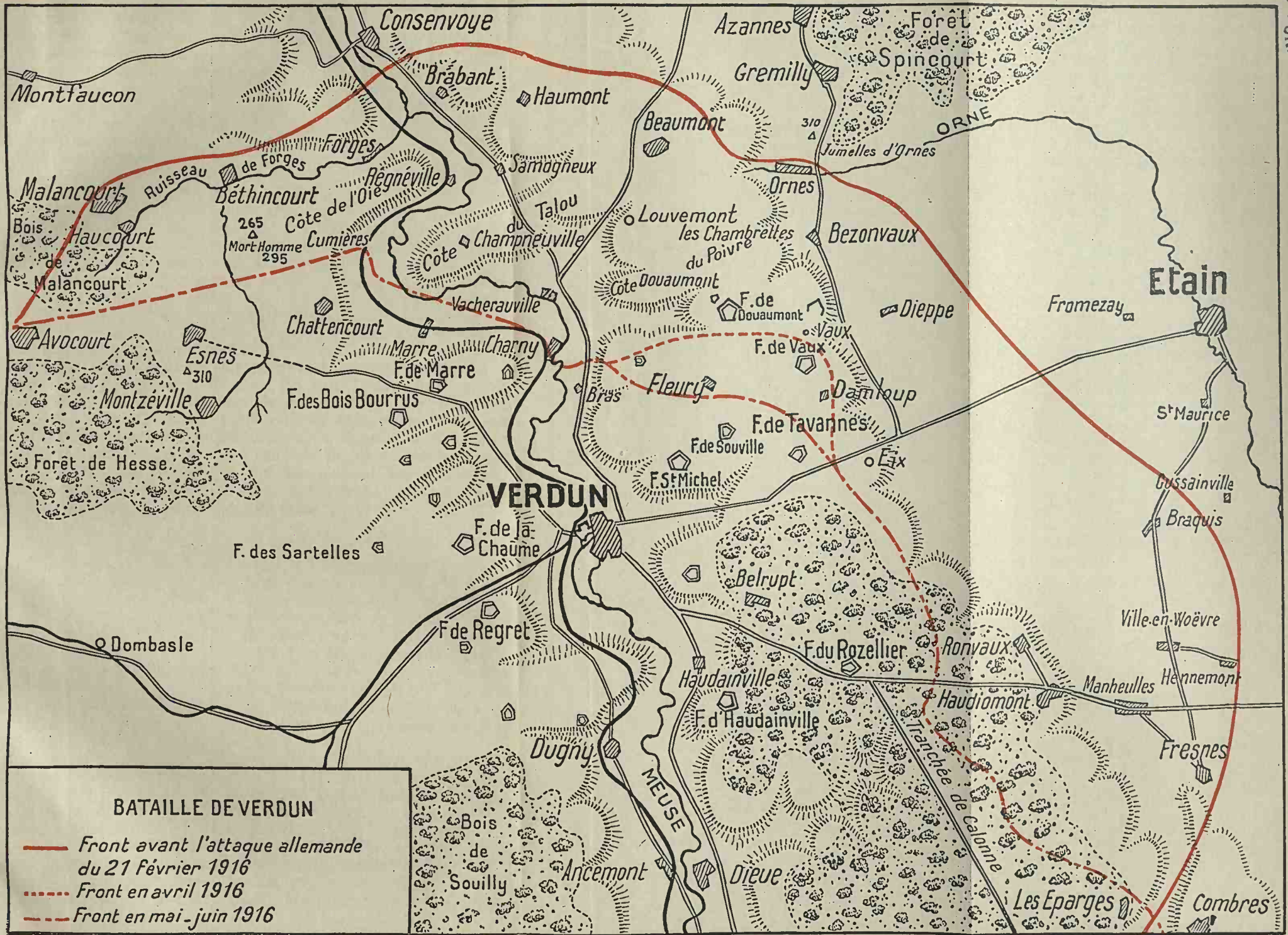
Quant à attaquer l'armée britannique avec des forces moins

dres, il n'y fallait pas songer; car les forces à employer étaient fonction de l'objectif à atteindre, et cet objectif ne pouvait être que de rejeter les Anglais à la mer et les Français derrière la Somme. Un moindre résultat, exigeant de moindres forces, ne servirait de rien : le but atteint, l'Angleterre ne renoncerait pas à la lutte, et la France pas davantage. Il faudrait donc une seconde opération : il était douteux que l'Allemagne disposât des forces nécessaires. Quant à en créer cet hiver même de nouvelles, on ne le pouvait sans soumettre le pays à une tension dangereuse.

L'Angleterre ne pouvait être frappée directement. Mais elle pouvait être désarmée. Ses armes étaient les armées de l'Entente. Supposez-les hors de combat, l'Angleterre devrait renoncer à ses desseins; si ce n'était pas une certitude, c'était du moins une forte vraisemblance; il est rare qu'à la guerre on puisse espérer davantage. Naturellement, il faudrait en même temps lui porter le plus grand préjudice possible sur son propre sol, soit en s'alliant aux nations encore enchaînées dans sa dépendance (c'était l'affaire des politiques), soit en poussant à l'extrême la guerre sous-marine. C'était là, selon les termes du rapport, une arme comme une autre. D'après les données de l'amirauté allemande, la guerre sous-marine contraindrait l'Angleterre à plier dans le cours même de l'année 1916. Dès lors, l'hostilité des Etats-Unis, que cette guerre provoquerait, serait sans effet, l'intervention de l'Amérique étant impossible dans ce délai.

Le problème se posait donc ainsi : comment l'Allemagne briserait-elle les instruments de l'Angleterre sur le continent, c'est-à-dire les armées de l'Entente? Où rechercherait-elle la décision? Le rapport repoussait la suggestion autrichienne d'une opération en Italie, parce que sa répercussion sur l'Angleterre serait à peu près nulle. Il écartait pareillement l'opération contre la Russie, parce que le climat ne permettait de la commencer qu'en avril, et parce que la seule direction possible, celle de l'Ukraine, manquait de communications et présentait le flanc à la Roumanie. Quant à une opération sur Pétersbourg, elle n'amènerait pas de décision. Une marche sur Moscou, c'est l'entrée dans l'illimité. Il ne restait donc plus qu'une offensive possible, contre la France.

La France est à la limite des sacrifices qu'elle peut faire, et qu'elle fait avec courage. Si l'on démontre au peuple français qu'il n'a pas à espérer de victoire militaire, la limite sera franchie. Il n'est pas nécessaire de recourir au moyen douteux, et très onéreux pour l'Allemagne, de la rupture en masse. On peut arriver au but avec de moindres forces. Il y a, derrière le front français, à petite distance, des points tels que le commandement français est contraint d'engager jusqu'au dernier homme pour les défendre. S'il le fait, l'armée française s'épuise dans cette défense, que l'objectif soit pris ou non par l'assaillant. S'il ne le fait pas, et si l'objectif tombe aux mains des Allemands, l'effet moral est immense en France. Ainsi, de toutes façons, le but est atteint. L'opération, limitée en étendue, n'exige pas de forces très considérables, et il reste à l'Allemagne assez de forces pour répondre aux diversions que l'Entente pourra tenter sur d'autres points. Les objectifs réalisant ces conditions sont Belfort et Verdun.



BATAILLE DE VERDUN

- Front avant l'attaque allemande du 21 février 1916
- - - Front en avril 1916
- · - · Front en mai-juin 1916

« Ce qu'on vient de dire, conclut le rapport, s'applique à ces deux places. Toutefois, Verdun mérite la préférence. Les lignes françaises y sont toujours à 20 kilomètres des communications allemandes. Verdun est le plus puissant point d'appui pour toute tentative que ferait l'ennemi de rendre intenable, avec des frais relativement peu élevés, tout le front allemand en France et en Belgique. Ecarter ce danger est un objectif accessoire si important, du point de vue militaire, que l'évacuation de la Haute-Alsace, succès politique qu'entraînerait l'opération sur Belfort, pèse bien peu auprès de lui. »

Tel est le sens de la bataille de Verdun. Les Allemands ont voulu mettre les Français dans un de ces cas de défense obligée, dont on sait qu'ils sont désastreux pour le défenseur.

Le commandement allemand avait eu soin, pour tromper amis aussi bien qu'ennemis, de faire exécuter les travaux préparatoires pour une attaque en Haute-Alsace. Des préparatifs analogues, mais moins importants, furent prescrits aux IV^e, V^e, VI^e et III^e armées. Ces travaux continuèrent après que ceux de Verdun eurent commencé, de sorte que les Français restèrent longtemps incertains du point où ils seraient attaqués. D'après Falkenhayn, ce furent des conversations imprudentes à Berlin et les révélations d'un déserteur qui leur fournirent les premières nouvelles sûres, à la fin de janvier, ou même en février. En fait, il est exact que le commandement français fut averti le 8 février, par un déserteur, de la présence du III^e corps et du VIII^e de réserve, et le 11, par un agent, d'une concentration de troupes, où figurait le XV^e corps, et d'artillerie lourde sur la rive droite de la Meuse. Mais, dès le mois de janvier, les préparatifs ennemis avaient été décelés par les aviateurs, et, tout en doutant s'il ne serait pas attaqué en Artois ou en Champagne, le commandement français s'était préoccupé de Verdun.

III. La région fortifiée de Verdun. — L'autonomie des places fortes avait été supprimée par deux décrets du 5 août 1915. On avait besoin de leur artillerie, inutile à Langres ou à Epinal, pour l'offensive de Champagne (2.300 pièces lourdes approvisionnées à 1.600.000 coups, et 1.800 pièces de campagne à 1.450.000 coups). On avait besoin de leurs garnisons pour les travaux sur la ligne de combat. Une seule de ces places était vraiment sur le front : Verdun. Un ordre du 10 août en fit une région fortifiée, dite R. F. V., qui fut mise sous les ordres du général Herr, commandant le 6^e corps et qui s'était distingué aux Eparges. Le 15, deux autres régions fortifiées furent créées à Dunkerque et à Belfort.

La région fortifiée de Verdun allait de Béthincourt, à gauche, à Kœur-la-Grande, à droite. Elle était rattachée au groupe d'armées de l'Est. Dès le 9 août, le général Dubail indiquait au général Herr le rôle de la R. F. V. Ce rôle, purement défensif, était d'assurer l'inviolabilité du front en reliant la 3^e armée, en Argonne, à la 1^{re}, en Woëvre. Pour cela, il fallait transformer la place, organisée circulairement, en un système parallèle de défenses successives. Le 8 novembre, une instruction du groupe d'armées définit les travaux à exécuter : quatre positions, les deux premières

sur les deux rives, et les deux autres en arrière, sur la rive gauche. De son côté, le haut commandement, inquiet de la poussée du XVI^e corps allemand en Argonne, prescrivait, par une série d'ordres dont le premier est du 14 août, la création d'une série de défenses sur la rive gauche, pour le cas où il aurait fallu évacuer Verdun.

Le général Herr s'est donc trouvé en présence d'une double obligation : d'une part renforcer son front sur les deux rives et se souder aux armées voisines; d'autre part préparer un repli éventuel sur la rive gauche et organiser cette rive. Or, le général Herr disposait de moyens très restreints. « Il était fatal, écrit le lieutenant-colonel de Thomasson, que les organisations défensives de la rive droite, comme celles de la rive gauche, fussent incomplètes. »

Le 1^{er} février 1916, il existait théoriquement sur la rive droite quatre positions : une première position Brabant-Ornes, une deuxième Samogneux-Bezonvaux, une troisième côte du Talou-massif d'Haudromont, une quatrième Froideterre-Douaumont, avec une avancée Bras-Douaumont. Deux positions intermédiaires à contrepenite étaient prévues, entre la première position et la seconde, entre la troisième et la quatrième. Mais, en fait, la première position seule existait. En arrière, tout restait à faire. Entre la première position et la deuxième, il n'existait pas de boyaux. Les deuxième, troisième, quatrième positions avaient été commencées à la fin de 1914, selon les idées alors reçues; mais les travaux, sans cesse abandonnés, n'étaient pas utilisables, sauf ceux de la quatrième position.

Le colonel Driant, député de Nancy, qui commandait un groupe de chasseurs dans la région fortifiée de Verdun, au bois des Caures, communiqua ses inquiétudes à ses collègues de la Commission de l'armée, le 1^{er} décembre 1915. Le président de la Commission, général Pedoya, avertit le ministre de la Guerre, général Gallieni. Le colonel Driant aurait aussi vu le président du Conseil, M. Briand; celui-ci pria par téléphone Gallieni de recevoir Driant, et, au Conseil des ministres, lui demanda d'écrire au général Joffre.

Le 16 décembre, Gallieni écrivit au commandant en chef que des défauts lui étaient signalés dans la mise en état de défense du front; qu'en particulier dans les régions de la Meurthe, de Toul et de Verdun, le réseau des tranchées ne serait pas complet. Il ajoutait que cette situation présentait les plus graves inconvénients et qu'une rupture du front, dans ces conditions, engagerait la responsabilité du gouvernement tout entier. Les enseignements les plus récents de la guerre prouvant que les premières lignes pouvaient être forcées, mais que les lignes suivantes pouvaient arrêter quand même l'attaque, il pria le général Joffre de le mettre en mesure « de pouvoir donner l'assurance que sur tous les points de notre front l'organisation au moins sur deux lignes a été prévue et réalisée avec tous les renforcements indispensables en obstacles passifs (fils de fer, blancs d'eau, abatis, etc.). »

Le général Joffre répondit le 18 décembre en se référant à

son instruction du 22 octobre précédent. Cette instruction ordonnait :

1° L'amélioration des 1^{re} et 2^{es} positions existant sur tout notre front et comprenant chacune plusieurs lignes de tranchées;

2° L'organisation en arrière de ces 1^{re} et 2^{es} positions d'un ensemble de régions fortifiées dont une partie était déjà à cette époque (22 octobre) en voie d'organisation.

Le général Joffre ajoutait :

« Les défenses existantes de nos grandes places de l'Est ont été transformées pour entrer dans ce système de régions fortifiées où elles présentent plusieurs lignes de défense successives.

« Toute cette organisation, étudiée d'après un plan d'ensemble, est en voie de réalisation depuis longtemps et achevée sur nombre de points du front. (Ici le général Joffre ajoutait en note : à ce sujet, la construction des obstacles passifs a été retardée et continue à être retardée, malgré mes nombreuses demandes, par l'insuffisance des ressources en fil de fer barbelé. Je puis néanmoins donner au gouvernement l'assurance que, sur tout le front, au moins les deux positions principales de défense sont munies des obstacles passifs nécessaires pour leur assurer toute la résistance voulue). »

Le commandant en chef concluait :

« En définitive, j'estime que rien ne justifie les craintes que vous exprimez au nom du gouvernement dans votre dépêche du 16 décembre... »

Cependant, quand les préparatifs de l'ennemi furent manifestes, le général Joffre envoya en mission dans la région fortifiée, le 20 janvier 1916, le général de Castelnau. Celui-ci était devenu, le 11 décembre 1915, major-général de l'armée. Le général de Langle de Cary lui avait succédé dans le commandement du groupe d'armées du Centre, remplacé lui-même à la tête de la 4^e armée par le général Gouraud.

Le général de Castelnau visita sur le front Nord le bois des Caures, le bois d'Hautmont (rive droite) et le bois des Corbeaux (rive gauche); sur le front Sud, le bois des Chevaliers. Il reconnut que l'organisation correspondait aux directives du général en chef. Il y prescrivit seulement la création d'abris-places d'armes pour les réserves et l'établissement de réduits fermés en arrière et à contre-pente. Quant à la deuxième position, qui était encore très faible, il prescrivit de la renforcer et de reporter la ligne de résistance à contre-pente. A son retour, le général de Castelnau demanda que les moyens d'action fussent augmentés. Le général Herr reçut l'autorisation d'employer aux travaux la 51^e, puis la 67^e division, qui étaient en réserve. Les unités combattantes furent aussi renforcées. « Du 11 au 16 février, dit un rapport, après des discussions où la manière de voir du chef d'état-major général finissait par l'emporter, le commandant en chef mettait à la disposition du groupe des armées du Centre, pour renforcer plus particulièrement la région de Verdun, six divisions d'infanterie, six régiments d'artillerie lourde attelée et à tracteur, de l'artillerie lourde à grande puissance et de l'artillerie lourde sur voie ferrée. »

Le 1^{er} février, la R. F. V. avait passé au groupe d'armées du Centre commandé par le général de Langle de Cary. A cette date, elle avait, pour défendre un front de 112 kilomètres, 53 bataillons actifs et 34 territoriaux. Une seule division, la 72^e, occupait, à cheval sur la Meuse, tout le front de Béthincourt à Ornes. Le 20 février, le front, ramené à 106 kilomètres, était défendu par 150 bataillons, dont 80 en ligne. Le secteur de la rive gauche était tenu par le groupement de Bazelaire (29^e et 67^e divisions); sur la rive droite, le groupement Chrétien (30^e corps et troupes territoriales) avait deux divisions, 72^e et 51^e, entre la Meuse et Ornes, sur le plateau, et la 14^e division avec les troupes territoriales plus à droite, en Woëvre. A la droite du groupement Chrétien, le 2^e corps (132^e, 3^e et 4^e divisions) formait l'angle de retour, de Fromezey aux Paroches. Deux divisions, la 37^e et la 48^e, étaient en réserve de groupe d'armées. L'artillerie comprenait, sur le front qui allait être attaqué, pour l'une et l'autre rive, 388 pièces de campagne et 244 lourdes.

IV. La Voie sacrée. — Les communications étaient un point faible de Verdun. Tandis que les Allemands avaient dès le mois de décembre construit quatorze voies ferrées de pénétration, le front français ne pouvait rien y attendre des voies normales, dont l'une venant du Sud était déjà coupée par l'ennemi, et dont l'autre, venant de l'Ouest, serait évidemment coupée, et le fut en effet, dès le commencement des opérations, au coude d'Aubréville. Restaient un tortillard, le Meusien, et une route, qui venait de Bar-le-Duc par Souilly, parallèle au Meusien.

Le Meusien avait été amélioré. Mais sa capacité était au maximum de 800 tonnes par jour. Or, il faudra amener à Verdun 2.000 tonnes de munitions par jour; ravitailler en vivres et matériels divers quinze ou vingt divisions à raison de 100 tonnes par division; transporter, tant en troupes montantes que descendantes, 15.000 à 20.000 hommes par jour, etc. Restait la route. Le 18 février, le service automobile reçut l'ordre de se préparer pour une poussée allemande sur la Meuse. Le 19, une réunion des représentants des différents organes du transport eut lieu à la gare de Bar-le-Duc. Le capitaine Doumenc, représentant le service automobile, prit l'engagement de transporter par jour 2.000 tonnes et 12.000 hommes, sous réserve que le service automobile serait le maître absolu de la route. La première commission régulatrice automobile fut immédiatement instituée.

Le 20 février, la circulation était organisée. « La route de Verdun, écrit le même officier, se présentait sous la forme d'une route à double circulation construite en matériaux tendres. Il fut décidé qu'on aurait un courant montant et un courant descendant, qu'on exclurait complètement de cette route tous les convois à chevaux et à pied, en les rejetant sur les itinéraires parallèles; enfin, qu'on n'interromprait en aucun cas la circulation pour faire des réfections méthodiques de la chaussée... (Les convois non automobiles la traversaient, mais sans pouvoir s'y engager.) Quant à l'entretien, il ne pouvait être fait qu'en répartissant le long de la route des matériaux routiers provenant, en principe,

de carrières ouvertes à proximité même : le calcaire tendre serait jeté tout le long des chemins sous les roues des voitures...

« Cette artère unique à double voie devait être outillée comme une voie ferrée. Elle avait des « cantons » avec un système de blocage analogue à celui des chemins de fer, chaque canton possédant des moyens de liaison, de surveillance et de dépannage qui devaient lui permettre de garder libre sa portion de route. Toute voiture qui ne pouvait être remorquée devait être jetée au fossé. Personne n'avait le droit de s'arrêter, sauf panne grave; aucun camion ne pouvait en dépanner un autre. »

Les troupes étaient embarquées en camions au saut du train, dans la région Revigny-Bar-le-Duc-Ligny; les munitions à Bar-le-Duc et à Baudonvilliers. Le débarquement se faisait pour les munitions dans de véritables gares de camions le long des circuits de Regret et de Nixéville; pour les hommes, dans de véritables gares de personnel. Il y eut, dès le 29 février, 3.000 camions qui montaient et redescendaient en une chaîne sans fin; il y en eut bientôt 3.500, formant 51 groupes, qui transportaient par semaine 90.000 hommes et 50.000 tonnes de munitions. Il faut y ajouter près de 2.000 voitures de tourisme, 48 sections sanitaires avec 800 voitures, enfin tous les véhicules des services des armées, soit au total 9.000 voitures automobiles, et 11.500 au mois de juin. Sur cette petite route départementale, large au plus de 7 mètres, qui sinue au flanc de collines basses, il a passé, dit M. Heuzé, « jusqu'à 6.000 véhicules en un seul point par vingt-quatre heures, soit une moyenne d'un véhicule par quatorze secondes. Les fréquences de passages furent parfois d'un véhicule par cinq secondes pendant des heures ». Dans la seule période du 27 février au 6 mars, les camions amenèrent à Regret 23.000 tonnes de munitions, 2.500 tonnes de matériel et 190.000 hommes.

Cette route de Bar-le-Duc à Verdun, ainsi gardée sur 75 kilomètres, s'appelle, pour l'histoire, la Voie sacrée. Les vivres étaient transportés dans les proportions des cinq sixièmes par le Meusien, pour une armée qui, au début de mars, comptera 420.000 hommes, 16.600 officiers et 136.000 chevaux et mulets.

Ainsi, la défense s'organisait quand l'attaque commença le 21. Le service automobile devait fonctionner le 22 à midi. Le même jour, le 20^e corps devait débarquer dans la région de Bar-le-Duc. Le 1^{er} corps était en marche.

V. Le champ de bataille. — Réduit à sa forme géométrique, le champ de bataille de Verdun est un plateau de calcaire dur, incliné vers l'Ouest où il plonge sous les collines d'Esnes, à l'altitude de 250 mètres, et relevé vers l'Est, où il culmine à 388 mètres, et s'arrête net, en dominant la plaine de Woëvre par un à-pic. La Meuse s'est creusé dans ce plateau un couloir Nord-Sud, sur la corniche duquel s'est placée la ville de Verdun.

La régularité de ce plan incliné a été altérée par le travail des eaux. Sur la rive droite surélevée, les eaux de pluie, assemblées en ruisseaux, ont dû, pour descendre soit à la Meuse, soit à la Woëvre, s'encaisser profondément. Le ravin qui aboutit à la Meuse près de Bras, descend de 140 mètres sur la longueur d'une

lieue. Les ravins opposés qui descendent vers la Woëvre sont dans des conditions analogues : celui du Bazil naît entre Fleury et Douaumont, à 320 mètres; à moins d'une lieue plus loin, après avoir longé le village de Vaux, il entre en Woëvre à 250 mètres seulement. Ces ravins donnent au paysage son aspect tourmenté, presque montagneux. Ce ne sont que têtes de vallons aux creux profonds, éperons et replis, isthmes qu'on suit entre les dépressions, arêtes transversales qui barrent l'horizon, hautes murailles qui enferment des vallons.

Entre les deux systèmes de ravins, ceux qui se dirigent à l'Ouest vers la Meuse et ceux qui se dirigent à l'Est vers la Woëvre, règne une arête qui les sépare, et qui, dans ce terrain découpé, forme le seul faite continu. On devine aisément que ce faite est la clé de toute la position. Il domine le pays et commande dans tous les sens toutes les têtes de vallons : c'est le plateau de Douaumont. A son point culminant se trouve un fort. Vue de l'autre rive, la colline qui porte ce fort s'élevait pendant la bataille comme un cône couronné de fumées.

Sur la rive gauche de la Meuse, le plateau s'enfouit, comme on l'a dit, sous les collines d'Esnes, qui le dominant de leurs éperons. Un de ces éperons allait jouer un rôle dans la bataille sous le nom de cote 304. De même qu'une côte est précédée d'îles, les falaises d'Esnes ont projeté vers l'Est des îles, posées sur le sol comme des verrues. Tel est, en face de la cote 304, l'observatoire du Mort-Homme. C'est un petit massif formé de deux collines jumelles, la plus basse (265 mètres) au Nord-Ouest, la plus haute (295 mètres) au Sud-Est. Le chenal entre 304 et le Mort-Homme s'appellera le Ravin de la Mort.

Les positions allemandes, depuis 1914, entouraient Verdun sur la plus grande partie de sa circonférence. Les Français avaient seulement réussi, à la fin de 1914 et en 1915, à desserrer l'étreinte et à se donner un peu d'air. Les lignes commençaient à l'Ouest à la butte de Vauquois, partagée entre les deux adversaires. De là, elles tournaient vers l'Est, les Allemands bordant la lisière Sud du bois de Cheppy et les Français la lisière Nord de la forêt de Hesse, les deux adversaires étant séparés par la vallée de la Buanthe. Puis les lignes s'infléchissaient au Nord-Est, les Allemands suivant toujours la lisière des bois, les Français s'appuyant sur Avocourt. Elles traversaient ensuite, sans changer de direction, la corne Sud-Est des bois de Malancourt. A la sortie de ces bois, c'était le ruisseau de Forges qui séparait les deux adversaires, jusqu'à la Meuse, les Allemands tenant sur la rive Nord le bois de Forges, les Français, sur la rive Sud, la côte de l'Oie.

Sur la rive droite, les positions françaises avançaient en saillant par Brabant, conquis le 15 octobre 1914, la corne Sud-Est du bois de Consenvoye, conquise le 21 décembre 1914, le bois d'Hautmont (15 octobre 1914), le bois des Caures, et l'Herbebois. Là, elles butaient à un monticule isolé, les Jumelles d'Ornes, qui, malgré tous les efforts, n'avaient jamais pu être enlevé. Elles en contournaient donc le pied, dessinaient dans la plaine de Woëvre une large poche conquise au printemps de 1915 et revenaient au Sud-Ouest retrouver les Hauts-de-Meuse aux Eparges. Elles continuaient

toujours au Sud-Ouest pour repasser la Meuse au Nord de Saint-Mihiel, qui était à l'ennemi.

En somme, il y avait sur le front de Verdun quatre grands secteurs : la rive gauche, de Vauquois à la Meuse; puis, en passant sur la rive droite, le secteur Nord-Est, où les positions françaises faisaient un bombardement comprimé à l'Ouest par le bois de Forges, à l'Est par les jumelles d'Ornes; le secteur Est, tout entier dans la plaine de Woëvre; le secteur Sud-Est en retour, des Eparges à Saint-Mihiel, sur un plateau boisé et difficile.

VI. Le secteur d'attaque. — Les Allemands choisirent pour la rupture le secteur Nord-Est. L'attaque par la Woëvre les eût menés par un terrain détrempe au pied des Hauts, qu'il eût fallu escalader : opération extrêmement difficile. L'attaque par le secteur Sud-Est que le commandement français avait d'abord crainte devait traverser des taillis impraticables, où les troupes se disloqueraient. Restaient les secteurs Nord, sur la rive gauche et sur la rive droite, de Vauquois à Ornes. C'était un front d'attaque de 40 à 50 kilomètres. Pour l'utiliser dans toute son étendue, dit Falkenhayn, il aurait fallu beaucoup plus de troupes, d'artillerie et de munitions que l'armée allemande n'en pouvait employer. Sur 26 divisions disponibles pour le front occidental, un tiers devait être gardé en réserve générale, pour parer aux contre-offensives de diversion, le front allemand n'étant tenu par les divisions en ligne qu'à la densité d'un homme par mètre courant. L'Etat-Major allemand avait pensé raccourcir ce front en supprimant le saillant de Noyon et en prenant la corde d'Arras à Laon; mais, à l'étude, on s'aperçut qu'on récupérerait seulement deux ou trois divisions; et, pour ce maigre avantage, il aurait fallu abandonner des positions améliorées depuis plus d'un an, en faire construire de nouvelles par des milliers de travailleurs, perdre du matériel, désorganiser l'arrière, renoncer à des communications importantes. D'autre part, on ne pouvait ni créer de nouvelles unités, ni en prélever dans les armées alliées : les soldats turcs n'avaient pas l'instruction nécessaire; les Bulgares n'étaient pas obligés à l'intervention sur le front occidental; les troupes autrichiennes supporteraient mal la rude guerre du front français, et, si on prenait les meilleures, la Double Monarchie se trouverait en péril.

Au total, l'armée allemande ne disposait pour l'offensive sur Verdun que de dix-sept ou dix-huit divisions. Elle comptait en consacrer neuf à la première attaque. L'état-major allemand ne doutait pas que cette attaque ne dût avoir lieu sur la rive droite. On a vu en effet que les positions françaises formaient là un bombardement qu'on pouvait entourer de feux concentriques. Evidemment, après une certaine avance sur la rive droite, les Allemands étaient condamnés à recevoir des feux de flanc de la rive gauche. Ils devaient donc avancer aussi leurs positions sur cette rive. Mais ils ne pouvaient prélever pour cette seconde attaque que fort peu de divisions. Elle se présentait d'ailleurs mal, purement frontale, sur un espace étroit, en mauvais terrain, et elle rejetait les Français sur des positions de plus en plus fortes. Avec

des forces si faibles, l'opération de la rive gauche, si elle était menée simultanément avec celle de la rive droite, ou si elle la précédait, avait chance d'échouer; or, on n'avait pas les moyens de la renouveler, et son échec paralysait toute la bataille. Au contraire, si l'on attendait pour attaquer à l'Ouest de la Meuse que le succès se fût déclaré à l'Est, on trouverait la ligne française probablement dégarnie. On pouvait, de plus, l'attaquer en potence sur deux faces. Le commandement décida donc de retarder l'attaque de la rive gauche jusqu'après le succès sur la rive droite. Ce retard avait encore cet avantage que les divisions destinées à la rive gauche restaient provisoirement disponibles, si les Alliés tentaient une diversion.

Le 26 septembre 1915, au lendemain de l'attaque française en Champagne, la Direction suprême avait formé pour le Kronprinz allemand un groupe d'armées, le premier qui fut créé sur le front occidental. Il comprenait la III^e armée, attaquée en Champagne, la V^e qui était devant Verdun, et les détachements en ligne jusqu'à la Suisse. Quelques jours avant Noël, avant donc que le rapport qu'on a vu fût soumis à l'empereur, le Kronprinz fut averti, mais seulement de vive voix, et sous la condition du secret, que l'attaque devant Verdun était résolue et qu'il la dirigerait. Pour ne pas disperser son action, on le débarrassa du soin de la III^e armée et on lui laissa seulement, avec la V^e armée, les détachements von Stranz en Woëvre, von Falkenhausen en Lorraine et Basse-Alsace et Gaede en Haute-Alsace. On mit à sa disposition neuf divisions d'élite. D'autres furent désignées pour les relever. On réserva trois divisions particulièrement choisies pour l'attaque éventuelle sur la rive gauche.

VII. *La journée du 21 février.* — « Le 21 février, à 4 heures du matin, écrit le correspondant de la *Gazette de Francfort*, la place forte de Verdun fut réveillée de son assoupissement par un obus lourd allemand. C'était un coup de canon de réjouissance, et il signifiait le commencement des grands combats autour de la ceinture de la place. Le bombardement véritable commença à 7 h. 15. »

Ce fut une formidable avalanche d'obus de tous les gros calibres, depuis le 420 jusqu'au 210, en passant par le 380 et le 305 autrichien. L'artillerie au-dessous de 210 ne prit point part à la préparation. La densité du tir était extraordinaire. Les aviateurs français qui volent sur la forêt de Spincourt « s'accordent à dire que cette région est le centre d'un véritable feu d'artifice. Le petit bois de Gremilly, au Nord de la Jumelle, accuse une telle densité d'ouvertures de feu que les observateurs en avion renoncent à pointer sur leurs cartes les batteries qu'ils voient en action » (*Bulletin des armées*, récit du 22 mars). Ces régions, farcies de canons, ne présentent plus aux aviateurs qu'un nuage traversé d'innombrables lueurs. A 4 heures de l'après-midi, l'intensité du feu redouble. Enfin, la première attaque d'infanterie allemande est lancée contre notre centre. La bataille est engagée.

Les Allemands vont y employer une tactique nouvelle. Partis de cette idée que l'on ne pouvait faire lutter des hommes contre du

matériel, ils ont mis beaucoup de soin dans la préparation d'artillerie. Leur système ordinaire a été de choisir un objectif restreint, 500 mètres de front, par exemple, qu'ils arrosaient d'une manière méthodique, jusqu'à les avoir transformés en labour. Les assauts ont été exécutés alors sur ces objectifs précis, démolis par l'artillerie. Pour s'assurer de l'écrasement des lignes, une reconnaissance conduite par un officier se portait en avant, forte à l'ordinaire d'une quinzaine d'hommes, mais en comprenant parfois jusqu'à soixante. Venait ensuite la première vague d'assaut. Elle était déployée en tirailleurs à très larges intervalles; chaque peloton des compagnies d'assaut y avait détaché un ou deux groupes, qui étaient accompagnés de grenadiers et de pionniers. La deuxième vague comprenait le gros des pelotons en ligne dense. Enfin, une dernière vague, reste de chaque peloton, venait combler les vides, apportait les matériaux nécessaires pour retourner la position conquise et les munitions pour la défendre. Les vagues se succédaient à vingt ou trente pas de distance. Si l'infanterie rencontrait un obstacle non détruit, elle s'arrêtait, et la préparation d'artillerie recommençait. Si, au contraire, le nivellement de la position avait été suffisant pour que la défense fût impossible, l'infanterie prenait possession du terrain, s'y retranchait et ne poussait pas plus avant. C'était en somme l'artillerie qui conquérait et l'infanterie qui occupait. On pensait, par ce procédé, avancer avec très peu de pertes.

Les Allemands avaient creusé à Verdun beaucoup moins de boyaux que les Français en Champagne. Ils n'avaient pas établi de parallèles de départ. C'est la tranchée de première ligne qui en a servi, creusée d'abris profonds où les troupes s'entassaient et protégée par une masse couvrante. Ils n'ont pas cherché non plus à pousser ces tranchées jusqu'à la distance d'assaut. Dans certains secteurs, par exemple devant l'Herbebois, ils ont attaqué à la distance, presque incroyable dans cette guerre, de 1.100 mètres. Cette absence de parallèles et cette distance de départ ont servi à la surprise, les Français croyant les préparatifs inachevés. Les Allemands reprendront la même méthode contre la 5^e armée britannique, le 21 mars 1918, et la surprendront de même.

Le plan d'ensemble des Allemands n'était pas moins exactement calculé que leur tactique de détail. Ils avaient mis sur le plateau, à l'Est de la Meuse, trois de leurs quatre corps de choc : c'étaient, de l'Ouest à l'Est, le VII^e de réserve, le XVII^e et le III^e. Cette masse était encadrée dans l'armée du Kronprinz, entre le VI^e corps de réserve et le V^e de réserve, qui s'étaient écartés pour lui faire place. Plus à l'Est encore, le XV^e était dans la plaine de Woëvre. La 113^e division, qui complétait les troupes d'assaut, était en soutien.

Le premier choc devait être donné par les trois corps placés sur le plateau, à l'Est immédiat de la Meuse, entre Brabant et Ornes. Pendant ce temps, le V^e corps de réserve et le XV^e attendaient, avec le dessein de se porter contre la droite française quand la victoire serait dessinée sur le plateau et de compléter la rupture frontale par une attaque de flanc.

Tout indique que les Allemands comptaient que ce mécanisme de précision fonctionnerait avec une exactitude foudroyante. Avant

la bataille, tous les commandants de régiment avaient été appelés à Charleville, au Grand Quartier général, et là, en présence de l'Empereur, sur un terrain analogue à celui de Verdun, ils avaient exécuté une véritable manœuvre de cadres, une répétition générale de la bataille. Jamais une grande action militaire n'avait été préparée avec plus de méthode, outillée avec plus de puissance, machinée avec plus de calcul, déclenchée enfin avec un mélange plus étonnant de circonspection et de vigueur.

La première attaque d'infanterie, le 21 février, vers 16 h. 45, par une froide journée d'hiver, fut lancée sur le bois d'Hautmont. Ce bois, malgré la disposition en glacis du terrain qui l'entoure et qui favorise la défense, fut enlevé. Le bois des Caures, attaqué à 17 heures, fut également perdu par nous, mais sa partie méridionale fut reprise. Plus à droite, dans le bois de Ville, dans les taillis de l'Herbebois, l'ennemi, maître des tranchées avancées, fut arrêté sur les positions de soutien. Mais la perte du bois d'Hautmont ouvrait dans la ligne française un trou qui allait être élargi le lendemain.

VIII: L'arrivée de la 2^e armée. — Le 22, la lutte recommença sous la neige. On peut, de la droite à la gauche, distinguer cinq secteurs :

1° A la gauche, où les Français tenaient la corne Sud-Est du bois de Consenvoye, les Allemands attaquèrent à 7 heures du matin, précédés de lance-flammes. Ils arrivèrent dans le ravin qui passe entre Brabant et Hautmont et atteignirent la vallée de la Meuse à Samogneux.

2° Plus à droite, une contre-attaque française sur le bois d'Hautmont échoua; le village, à un kilomètre du bois, fut pris par les Allemands à 6 heures du soir. Les obus ennemis, dans la journée du 22, l'avaient réduit en poussière. L'infanterie allemande déboucha, vers 5 heures du soir, en trois colonnes par le Nord-Ouest, le Nord et l'Est; elle trouva encore dans les ruines des défenseurs qui firent jouer les mitrailleuses, puis se retirèrent lentement vers les tranchées situées au Sud-Est du village. Cependant, dans le village, le poste de commandement du colonel tenait encore. Le colonel, les officiers adjoints et quelques soldats faisaient le coup de fusil. L'ennemi envoya des jets de flammes qui mirent le feu au poste. Le colonel et sa troupe, sous une grêle de balles et de grenades, s'échappèrent et se retirèrent sur Samogneux.

3° A droite du secteur d'Hautmont, le bois des Caures était défendu par deux bataillons de chasseurs, aux ordres du lieutenant-colonel Driant. Leur front était subdivisé en quatre grand-gardes. Celle de droite a tenu. Mais l'ennemi a pénétré le 21 dans celle du centre (G. G. 2) où il atteint la seconde ligne, et plus à gauche, dans la grand-garde 3. En fin de journée, les chasseurs, il est vrai, ont presque partout repris le terrain. Mais la perte du bois d'Hautmont découvrait la gauche du bois des Caures. Une reconnaissance allemande partie de ce bois, a pénétré dans la grand-garde 4 qui ne s'attendait pas à être attaquée de ce côté, et y a occupé la redoute 9, en pleine seconde ligne, d'où elle n'a pu être délogée. Le 22, à midi, « brusquement, écrit le lieutenant Simon, la cote 330 se

couvre de troupes qui se dirigent sur le bois d'Hautmont et sur le couloir entre ce bois et le bois des Caures, en rangs pressés ». Les Allemands réussissent de ce côté, après un vif combat, à pénétrer dans le bois par l'Ouest, et comme ils y entrent également du côté de l'Est par le bois de Ville. Les chasseurs sont presque entièrement encerclés. Les munitions se font rares. Il faut se replier en combattant et tâcher de gagner le village de Beaumont. On demande à la 8^e compagnie du 59^e de tenir dix minutes pour couvrir la retraite. Les dix minutes écoulées, la compagnie se retire, ne laissant que les blessés avec l'aumônier dans le poste de secours. A la sortie du bois, les rafales des mitrailleuses allemandes obligent les chasseurs à sauter de trous d'obus en trous d'obus. C'est là que le colonel Driant et le commandant Renouard sont tués.

4^o On a vu que plus à droite encore, le bois de Ville était perdu, et que les Français avaient dû se retirer, plus au Sud, sur la Wavrille.

5^o En revanche, à l'extrême droite, les Français tiennent bon dans le bois de l'Herbebois, dont les Allemands n'occupent que la corne Nord-Est.

En fin de journée, le 22 au soir, les Français tiennent, de la gauche à la droite, Brabant, Samogneux, la ferme Mormont; ils barrent, au Sud du bois des Caures, la route qui descend de ce bois sur Vacherauville; ils résistent enfin dans la Wavrille et dans l'Herbebois. En d'autres termes, la ligne a conversé autour de sa droite comme pivot. La gauche, au contraire, depuis le bois de Consenvoye jusqu'à Samogneux, a reculé de plus d'une lieue. Seule, à l'extrême gauche, la position de Brabant, négligée par l'ennemi, est restée en flèche, mais tellement aventurée qu'il faut l'évacuer dans la nuit du 22 au 23. C'est par une pure illusion qu'un rédacteur du *Lokal-Anzeiger*, Karl Rosner, visitant le champ de bataille le 26 février, et considérant d'une hauteur au Sud de Consenvoye la position de Brabant, imagine un assaut des troupes allemandes le 23. « Il y a deux jours, dit-il, — ceci s'est passé le 23, que nos troupes ont pris d'assaut cette pente abrupte et enlevé cette position. Celui-là seul qui connaît ce pays semé de mille obstacles, celui qui connaît les difficultés de la progression dans le taillis, sous la neige, sur le sol dévasté et gelé, pourra donner à cet assaut son vrai titre de gloire. » En fait, les troupes françaises s'étaient retirées depuis la nuit précédente.

La journée du 23 s'annonce mieux. Sans doute, à gauche, l'ennemi tient Samogneux sous un feu d'enfer, qui nous interdit même de contre-attaquer. Mais, au centre, nous tenons bon des deux côtés de Beaumont, tête d'un ravin important; du côté gauche, dans les fermes d'Anglemont et de Mormont; du côté droit, dans un autre groupe défensif formé par la Wavrille et la cote 351. Enfin, à droite, l'ennemi a attaqué l'Herbebois, de 11 heures du matin à 4 heures du soir sans le conquérir.

A l'Herbebois comme au bois des Caures, la lisière Nord est un taillis épais, profond de 500 mètres, avec de gros arbres çà et là. En arrière, le taillis s'éclaircit et se change en futaie; mais cette futaie était elle-même transformée par les obus allemands en

abatis. Il fallait ramper sous la neige dans un fouillis d'arbres rompus, élever des palissades et organiser les trous d'obus. Le 21, les Allemands s'emparèrent de la première ligne, si on peut donner ce nom à des sillons bouleversés et à un paysage lunaire. A 4 heures et demie du matin, le 22, contre-attaque des éléments français de soutien. La journée reste indécise. Dans la nuit du 22 au 23, bombardement épouvantable des Allemands; mais quand ils déclenchent l'attaque, bombardement des Français qui interdit à l'infanterie allemande d'avancer. Le 23, après un nouvel arrosage, l'ennemi attaque avec de très grandes forces : sur le front d'une compagnie, il avait, dit-on, la valeur d'un bataillon. Les Français l'attendent à 50 mètres, et l'abattent par des feux de salves par sections. C'est un jeu de massacre où l'on voit les Allemands tomber. Derrière eux, une nappe d'obus de 75 se pose en barrage et leur interdit le retour. L'attaque est anéantie. Quatre autres attaques ont le même sort. L'obstination est égale des deux parts. On cite quatre grenadiers français qui, dans le boyau allant de l'ancienne tranchée de tir, occupée par les Allemands, à la tranchée de soutien encore tenue par nous, abattent à coups de grenades les groupes ennemis qui se présentent, pendant plus de vingt heures! D'après les récits des combattants, les hommes manœuvrent comme à l'exercice.

Mais, en fin de journée, il se produit un événement grave. Au centre droit, l'ennemi s'empare de la Wavrille. On voit immédiatement que la position de l'Herbebois, ainsi débordée sur son flanc gauche, devient intenable. Les troupes, qui n'avaient pas cessé d'y résister, sont obligées de se replier. L'ordre arrive à 4 h. 16. Les hommes, enragés de fureur, refusaient d'obéir et voulaient se faire tuer sur place. Enfin, à la nuit, il fallut se résoudre à évacuer les positions si glorieusement défendues.

Le principe de la manœuvre allemande dans ces journées du 22 et du 23 apparaît donc nettement. Le fait initial est la prise de vive force du bois d'Hautmont. Par le fait même, le bois des Caures se trouve découvert et bientôt débordé sur son flanc gauche. Parlant de la résistance énergique des Français dans ce bois, la *Basler National-Zeitung* écrit le 28 : « Il ne fut plus possible aux renforts d'arriver, parce qu'une section de mitrailleuses allemandes put sans être remarquée s'établir sur le flanc de la position et en prendre l'issue sous son feu. » Ainsi le bois des Caures tombe parce qu'il est découvert sur sa gauche; mais sa chute découvre la gauche de la Wavrille, et la chute de la Wavrille le 23 au soir décourrant à son tour le flanc gauche de l'Herbebois, en entraîne la chute.

Quoi qu'il en soit, le recul se propageant ainsi de la gauche à la droite française, e 23 au soir, toute l'aile droite doit à son tour reculer: l'extrême droite se retire de l'Herbebois sur le bois de la Chaume; les troupes qui tenaient la Wavrille se retirent sur la lisière Nord du bois des Fosses, en interdisant à l'ennemi de déboucher de la position conquise. Au centre, Beaumont reste dans nos mains, ainsi que, plus à gauche, la forte position de la cote 344; mais, à l'extrême gauche, Samogneux peut être considéré comme perdu. Un régiment d'infanterie s'établit seulement en deçà du village sur la route qui mène à Vacherauville, sa gauche appuyée

à Champneville, sa droite appuyée à la cote 344, pour interdire aux Allemands de déboucher de Samogneux.

Ainsi, le 24 au matin, la ligne française s'était ployée pour ainsi dire en arc convexe. Son centre était resté en saillant, tenant toujours Anglemont et Beaumont et interdisant aux Allemands la sortie du bois des Caures. Mais les deux ailes étaient en retrait, la gauche en deçà de Samogneux, la droite au bois des Fosses et à la Chaume.

La journée du 24 est la plus mauvaise. On se rappelle que les Allemands avaient en ligne, à l'Ouest, la 13^e division de réserve (VII^e corps de réserve); au centre le XVIII^e corps, qui avait attaqué sur le bois des Caures; enfin à l'Est le III^e corps, qui avait attaqué sur l'Herbebois. Ils renforcent le 24 ces unités avec des éléments du V^e corps de réserve; trois bataillons de chasseurs à la 13^e division, un régiment au XVII^e corps et un au III^e. Devant notre aile gauche, l'ennemi cherche à déboucher de Samogneux, de façon à déborder la cote 344 et à la prendre à revers. Après des pertes énormes, il y réussit dans la nuit du 24 au 25. Au centre, une contre-attaque française, partant du ravin Sud-Est de Beaumont, reprend la lisière du bois de la Wavrille. Mais elle est arrêtée là par les mitrailleuses. Cependant les zouaves restent accrochés à la ligne conquise. Derrière eux, les obus pleuvent à gauche sur Beaumont, à droite sur le bois des Fosses. A une heure de l'après-midi, un retour offensif des Allemands reprend d'abord la lisière. Puis, une attaque débordante enveloppe de tous côtés la position Beaumont-bois des Fosses; Beaumont est tourné par l'Ouest, le bois des Fosses par l'Est. Ce bois est enlevé à une heure et demie. Beaumont, défendu pied à pied, est également perdu. Enfin, à l'aile droite, le bois de la Chaume est pris.

Il est alors un peu plus de 2 heures de l'après-midi. La situation est extrêmement critique. L'ennemi, pour exploiter son succès, vient de lancer une masse fraîche en plein centre de la ligne, à deux kilomètres et demi au Sud de Beaumont, vers Louvemont. D'autre part, devant la droite, il enlève, après la Chaumière, le bois des Caurières. Ce bois borde un ravin, celui de Bezonvaux, orienté d'Ouest en Est, qui descend vers la Woëvre, comme le bois des Fosses borde un ravin, orienté d'Est en Ouest, qui appartient au système de la Meuse. Ces deux ravins sont pour ainsi dire opposés par le sommet. Ils sont séparés par un isthme Nord-Sud que commande la ferme des Chambrettes. L'ennemi s'empare de cette ferme, et contournant ainsi par la tête de vallon le ravin de Bezonvaux, s'infiltré dans le bois qui en forme le revers Sud, le bois de la Vauche. Enfin, à notre extrême droite, en fin de journée, au pied Est du plateau, le village d'Ornes, qui faisait partie de notre première ligne, et qui avait tenu jusque-là, débordé et entouré de trois côtés par une marée d'ennemis, est évacué par sa garnison qui se retire sur Bezonvaux.

Ainsi, dans la nuit du 24 au 25, nous étions rejetés par notre gauche le long de la Meuse sur Bras, par notre droite sur le plateau vers le point culminant, décisif, occupé par le fort de Douaumont. Entre ces deux points, séparés seulement par un intervalle de moins de cinq kilomètres, le front se développait en un arc con-

vexe par la côte du Poivre, le village de Louvemont, la cote 378, le bois de la Vauche. L'intérieur de notre position était un entonnoir de ravins profonds dont nous tenions le bord et qui descendait à la Meuse.

La situation est si gravée que le général de Langle de Cary, commandant le groupe d'armées du centre, incertain de savoir si l'on tiendra sur la rive droite, donne aux troupes établies plus à l'Est en Woëvre, et qui, en cas de rupture du front de Verdun, auraient été très compromises, l'ordre de se replier dans la direction de l'Ouest, sur les Hauts-de-Meuse. Ce mouvement doit s'effectuer dans la nuit même du 24 au 25.

A Chantilly, les mauvaises nouvelles arrivent dans la soirée du 24. Aussitôt, le général Joffre constitue une nouvelle armée avec les troupes actuellement sur la rive gauche de la Meuse et celles qui y débarqueront prochainement.

Il y a justement un état-major d'armée disponible, celui de la 2^e armée (général Pétain) qui a été retiré du front de Champagne après la bataille d'automne, et qui est à Noailles. Le 24 au soir, Pétain reçoit l'ordre de mettre immédiatement son quartier général en route sur Bar-le-Duc et de se présenter lui-même au général Joffre le 25 au matin. En même temps Joffre met de nouveaux effectifs en mouvement. La nouvelle armée aura pour mission, dans le cas où les troupes engagées seraient obligées de se replier sur la rive droite, de les recueillir et, en tout cas, d'interdire le passage de la Meuse à l'ennemi.

Mais il faut voir la situation sur place. Dans cette même soirée du 24, le chef d'état-major général, le général de Castelnau, à qui le commandant en chef donne pleins pouvoirs, part pour Verdun. Il s'arrête à Avize, au groupe d'armées du Centre, le 25, à 4 heures du matin. Le moment est grave, certes, mais non désespéré. Les deux divisions de première ligne, qui se battent depuis quatre jours contre cinq divisions allemandes, ont dû céder le terrain, mais elles ne sont pas submergées. Déjà, les premiers soutiens sont arrivés; la 37^e division a relevé la 72^e, les 31^e et 306^e brigades ont formé, sous les ordres du général Deligny, un groupement qui a appuyé la 51^e. Enfin, le 25, à 10 heures du matin, le 30^e corps est relevé par le 20^e.

D'autre part, l'ennemi, qui a avancé de 7 kilomètres, va être obligé de déplacer son artillerie. On a donc le temps, le 25, d'organiser les positions de combat sur la rive droite et de faire passer de nouvelles divisions. Dans ces conditions, il n'y a plus de doute. Après avoir prévu le pire, le commandement français pouvait ordonner le mieux. On tiendra sur la rive droite. Le chef d'état-major téléphone au commandant de la région fortifiée de Verdun : « La défense de Verdun se fait sur la rive droite. Il ne peut donc être question que d'arrêter l'ennemi à tout prix sur cette rive. » Lui-même arrive à Verdun le 25, à 7 heures du matin, et renouvelle son ordre : tenir coûte que coûte, là où l'on est.

A Verdun, le général de Castelnau trouve un extrême désordre. A l'Etat-Major du général Herr, il est impossible de voir une situation d'ensemble, une carte des emplacements des troupes, une idée

exacte des ordres donnés. Sur les routes encombrées, les hommes des dépôts et des services de la place, mêlés à des réfugiés et à des convois, refluent vers l'arrière. Il faut, avant tout, remettre de l'ordre.

Le général Pétain était arrivé à Chantilly le 25, à 8 heures du matin. Il fut aussitôt introduit auprès du général en chef, calme à son ordinaire dans un milieu un peu fiévreux. « Le général Joffre, sans longues phrases, me fit connaître son impression sur la situation qui lui paraissait sérieuse, mais non alarmante; il me prescrivit de me rendre en toute hâte à Bar-le-Duc pour me tenir prêt à remplir telle mission que le général de Castelnau... me préciserait. »

Après un voyage difficile sur les routes neigeuses et verglacées, le général Pétain arriva à 7 heures du soir à Souilly, village entre Bar-le-Duc et Verdun. Il rencontra là le général de Castelnau et le général de Langle. Les nouvelles de la bataille arrivaient lentement. Pour se renseigner, le général Pétain poussa jusqu'au poste de commandement du général Herr, à Dugny. « Entre Souilly et la Meuse, écrit Pétain, je longeai le défilé des convois qui roulaient vers la place, des colonnes qui encombraient tous les chemins, des sections sanitaires qui descendaient vers le Sud et surtout, spectacle lamentable, le flot désolé des habitants qui cherchaient un refuge au delà de la zone dévastée. »

A Dugny, il apprit que les Allemands avaient surpris le fort de Douaumont, le plus moderne des ouvrages de Verdun, l'observatoire d'où l'on eût surveillé l'approche de l'ennemi et par où l'ennemi allait voir maintenant dans nos lignes. Il rapporta cette nouvelle à Souilly. Le général de Castelnau estimait qu'il n'y avait plus une minute à perdre pour organiser le commandement. Il avait, dans l'après-midi, proposé par téléphone à Chantilly de confier au général Pétain le commandement des fronts de Verdun sur les deux rives de la Meuse, avec mission d'enrayer l'effort prononcé par l'ennemi sur le front Nord de Verdun, et le général Joffre avait approuvé. A 11 heures du soir, quand Pétain revint à Souilly, Castelnau écrivit l'ordre de mission sur une feuille de son calepin, la détacha et la lui tendit pour exécution immédiate. Aussitôt, Pétain téléphona, d'une salle vide de la mairie, au général Balfourier qui commandait le secteur attaqué. « Allô! C'est moi, général Pétain. Je prends le commandement. Faites-le dire à vos troupes. Tenez ferme. J'ai confiance en vous. » — « C'est bien, mon général, on tiendra! Vous pouvez compter sur nous comme nous comptons sur vous. » Même avis au général de Bazelaire, commandant la rive gauche. Enfin, à minuit, arrive le colonel de Barescut, chef d'état-major de la 2^e armée. Sur une carte à grande échelle plaquée au mur, Pétain marque au fusain les secteurs des corps d'armée et le front à tenir; il dicte l'ordre pour le lendemain, à faire parvenir le matin à toutes les unités. La région fortifiée de Verdun a cessé d'exister : elle devient simplement le front de la 2^e armée. Une nouvelle phase commence.

Pendant que ces événements se passent aux Etats-Majors, quelle a été la journée du 25 sur le champ de bataille? Journée confuse, où les Allemands font encore de nouveaux progrès. De-

vant la gauche française, formée maintenant par la 37^e division, une patrouille de trois soldats allemands apparaît à l'aube sur la cote 344; à 2 heures de l'après-midi, toute la position est aux mains de l'ennemi; en fin de journée, il a descendu la pente Sud et enlevé au pied de cette pente le moulin de Côtelettes, une de nos anciennes positions d'artillerie.

La 37^e division se replie sur-la côte de Belleville, découvrant la côte du Talou et la côte du Poivre. Mais l'ennemi est arrêté par une batterie de cent pièces de 75 spontanément formée à Froideterre par le colonel Tardy. Ce barrage donne le temps à la 39^e division du 20^e corps de dépasser la 37^e en retraite et de couvrir la ligne Bras-Houdromont. Cette division s'aperçut de plus qu'en avant de son front les Allemands n'avaient pas occupé la côte du Poivre et elle s'y établit le 27. Quant à la côte du Talou, pareillement intenable pour les deux adversaires, ce fut une région neutralisée.

Revenons à la journée du 25. Pendant que se produit à la gauche l'incident de la 37^e division, les Allemands sont contenus au centre devant Louvemont, qui se défend jusqu'au lendemain.

A la droite française, les Allemands enlèvent le village de Bezonvaux. Les éléments du groupement Deligny, qui avaient poussé le 24 au soir jusqu'au ravin de Bezonvaux, sont ramenés vers le Sud par des éléments du III^e corps brandebourgeois. Une compagnie allemande, commandée par le lieutenant Brandis, arrive devant l'énorme masse couverte de neige du fort de Douaumont. « Direction Douaumont! » crie Brandis. La compagnie cisaille les réseaux, traverse les fossés, escalade le massif central, redescend dans la cour intérieure, et trouve une corvée de territoriaux français occupée à désarmer les parapets. La garnison réelle ne comprenait qu'un gardien de batterie et une dizaine d'artilleurs, pour la tourelle de 155. La pierre angulaire de la défense de Verdun était tombée sans combat aux mains de l'ennemi.

Le double succès du 25 est en même temps la fin de l'avance allemande. La réorganisation du commandement et de l'Etat-Major, l'arrivée des renforts vont maintenant faire sentir leurs effets. En allant le 25 au soir à Dugny, l'automobile du général Pétain s'était égarée dans la neige. Il est revenu à Souilly, avec une congestion pulmonaire dont son médecin aura seul le secret. Pendant huit jours, il garde la chambre. C'est de là qu'il organise le champ de bataille. Il trace d'abord la ligne qui doit être inviolable. C'est Bras-Haudromont-Douaumont, face au Nord; la crête des Hauts-de-Meuse, face à l'Est; la ligne Mort-Homme-304, sur la rive gauche. L'ordre d'opérations n^o 1 fixe la mission de l'armée : enrayer à tout prix les attaques de l'ennemi; reprendre immédiatement toute parcelle de terrain perdu. A l'abri de cette barrière, il organise le terrain. Le champ de bataille est divisé en quatre secteurs : Duchesne en Woëvre; Balfourier, de la Woëvre à Douaumont; Guillaumat, à cheval sur la Meuse, et Bazelaire sur la rive gauche, jusqu'à Avocourt. L'artillerie qui arrive est répartie entre ces quatre commandements. De nombreuses positions de batteries sont établies et reliées par des fils téléphoniques. Les avions reprennent la maîtrise de l'air. Une division entière, la 59^e, est

employée à creuser une nouvelle ligne de défense, de la côte de Froideterre au bois de l'Hôpital. Des ponts sont jetés sur la Meuse. Treize bataillons sont employés à l'entretien de la Voie sacrée. Le Grand Quartier annonce l'arrivée prochaine des Etats-Majors du 13^e et du 21^e corps, qui seraient suivis par le 33^e.

Le 26 au matin, cinq énergiques contre-attaques reportent le front en avant du fort de Douaumont. Un petit groupe de Brandebourgeois se cramponne dans les ruines; entouré de trois côtés, il réussit à maintenir par un boyau ses communications avec les lignes allemandes et reste là en flèche. Les Allemands essaient en vain d'élargir ce coin. A l'Ouest, ils attaquent sur le village de Douaumont, qui est du 25 au 29 le théâtre de combats furieux. A l'Est, ils enlèvent la position d'Hardaumont et attaquent les bois de la Caillette. Enfin, le 29, épuisés, ils s'arrêtent. C'est la première trêve après huit jours de lutte acharnée. Le général de Castelnau juge la situation calée et rentre à Chantilly.

Le 2, la lutte recommence autour de Douaumont, menée à l'Ouest par la 21^e division allemande qui se fait massacrer au bois Chauffour, à l'Est par la 113^e division, remplaçant le III^e corps désorganisé, et qui, le 4, enlève le village de Douaumont. Les Français se retranchent à 200 mètres du village.

IX. L'attaque allemande aux deux ailes (6 mars). — De la masse de choc allemande, deux corps sont hors de combat, le XVIII^e et le III^e; le VII^e de réserve a une division retirée et au repos, l'autre division est à la côte du Poivre, ayant perdu relativement peu de monde; le XV^e corps n'a été engagé que partiellement; la 113^e division a fortement souffert à la prise de Douaumont. La première mise des Allemands est en grande partie dépensée sans que le but ait été atteint.

Cependant, la crainte de voir les Français tenter une diversion avait disparu; toutes les disponibilités françaises filaient sur Verdun; pour les accroître, les Anglais avaient étendu leur front, ce qui supprimait momentanément le danger d'une diversion britannique. Les Allemands, tranquilles de ce côté, pouvaient donc, à leur tour, employer leurs réserves à Verdun. Or, une opération s'imposait à eux : c'était d'avancer sur la rive gauche, d'où l'artillerie française paralysait leur avance sur la rive droite.

Dès le premier jour, le général Pétain avait craint cette attaque. Il avait prescrit au général de Bazelaire d'établir une ligne Avocourt-cote 304-Mort-Homme-Cumières et d'achever, plus en arrière, la ligne commencée Esnes-cote 310-fort de Marre. De plus, on avait laissé en avant, vers le ruisseau de Forges, assez d'unités d'avant-postes pour désarticuler l'ennemi avant qu'il n'atteignit la ligne de résistance. Le 5 mars, le général de Bazelaire avait quatre divisions en ligne et une en réserve.

Le 5, dans l'après-midi, les Allemands commencèrent sur la rive gauche un bombardement digne du 21 février. Le général de Bazelaire rendait compte : « Toute la position de résistance et la zone des batteries en arrière offrent l'aspect d'une écumoire; les trous empiètent les uns sur les autres; les réseaux sur la contre-pente du Mort-Homme et de la côte de l'Oie sont déchiquetés. » En

même temps, les Allemands faisaient sur la rive droite, le 4 et le 5, des attaques de fixation si violentes que le 20^e corps, épuisé, devait être relevé par le 21^e; il ne restait plus à la disposition du général Pétain que le 13^e. Le 33^e commençait à débarquer à Bar-le-Duc.

Du côté allemand, le front de la rive gauche était tenu depuis septembre 1914, par les Silésiens, en partie Polonais, du VI^e corps de réserve, général von Gossler. Les préparatifs de l'attaque du 21 s'étaient étendus jusque sur cette rive, et les fantassins allemands, étonnés, avaient vu, à la lisière Nord du bois de Forges, une batterie de 305 croiser ses feux avec ceux d'Azannes et de Grémilly. Bientôt l'artillerie du VI^e corps de réserve reçut pour mission d'éteindre les feux de l'artillerie française, qui, placée en face d'elle, tirait de la côte de Marre et des bois Bourrus, dans le flanc des Allemands qui avançaient sur la rive droite.

Pour faire taire les batteries françaises, il fallait d'abord enlever les lignes des hauteurs qui les couvraient, la cote 304 et le Mort-Homme. L'opération était prévue dans le plan d'attaque fait le 4 février. Mais le haut commandement allemand n'avait pas de troupes disponibles. Le 27, la 12^e division de réserve, formant la gauche du VI^e corps de réserve, avait bien essayé de pénétrer le long de la Meuse. Elle avait été repoussée. Enfin la Direction Suprême se décida à renforcer le VI^e corps de deux divisions, la 22^e de réserve et la 11^e bavaroise, et de 21 batteries lourdes. Le but était d'enlever la ligne 304-Mort-Homme.

Celle-ci était précédée d'une avant-ligne sur le ruisseau de Forges. Cette avant-ligne était enveloppée, du côté de l'Ouest, par la position allemande. D'autre part, le VII^e corps de réserve, de la rive droite où il progressait, pouvait jeter sur la rive gauche des unités dans le flanc des Français, qui seraient donc enveloppés aussi par l'Est, et qui se trouveraient en pointe, serrés des deux côtés, dans une position très difficile. L'important pour les Allemands, c'était de les déborder à l'Est, le long de la Meuse, et de dégager ainsi la rive droite. Il fut donc prescrit au VI^e corps de réserve d'attaquer le 6 mars, du bois d'Avocourt à la cote 265.

La préparation d'artillerie commença le 6 à 8 heures du matin. De temps en temps elle s'arrêtait dix minutes pour faire croire aux Français que l'attaque se déclenchait. Enfin, à 11 h. 35, les premiers uniformes feldgrau apparurent sur la gauche, et enlevèrent le poste français établi sur la voie ferrée. Le village de Forges était pris vers midi. Progressant par la gauche, les Allemands emportaient, le long de la Meuse, la côte de l'Oie, et, le 10, à l'Ouest de cette colline, le bois de Cumières. Le but était évidemment de se glisser dans la vallée de la Meuse vers Cumières et de faire tomber ainsi, en la débordant par l'Est, la ligne de résistance des Français. L'énergique résistance du 7^e corps empêcha ce mouvement.

Cependant, les Allemands restaient maîtres du bois de Cumières qui, logé dans un pli de terrain, leur donnait une bonne position de départ pour attaquer la double hauteur du Mort-Homme. L'attaque sur le Mort-Homme eut lieu le 14. L'infanterie allemande, qui marchait sous la protection d'un barrage d'artillerie, enleva le sommet inférieur (cote 265). Le sommet supérieur (cote 295), intenable pour les deux adversaires, devint un *no man's land*, avec les

tranchées allemandes sur le versant Nord et les tranchées françaises sur le versant Sud.

La ligne française s'appuyait, comme sur deux piliers, sur le Mort-Homme et plus à l'Ouest sur la colline 304. Le 20 mars, le Kronprinz lança sur 304 une division fraîche, la 11^e bavaroise. Elle s'empara du bois d'Avocourt, qui couvre la position; mais, dès qu'elle apparut en terrain nu, elle fut prise sous de tels feux croisés qu'elle dut renoncer à poursuivre l'attaque:

En même temps qu'il attaquait sur la rive gauche, l'ennemi étendait son front d'attaque à l'aile opposée, entre Douaumont et le fort de Vaux.

Dans l'ivresse des premiers succès, le 26 février au matin, le Kronprinz avait donné au V^e corps de réserve l'ordre de prendre le fort de Vaux « aujourd'hui même » (1). Le village et le fort de Vaux étaient couverts au Nord par le plateau de Hardaumont, qui fut en effet enlevé, tard dans la soirée. La nuit interrompit le combat. Des positions conquises de Hardaumont, les observateurs allemands voyaient tout le champ de bataille, du fort de Souville à celui de Moulainville; et en avant, comme à portée d'assaut, le fort de Vaux sur sa colline nue. Il semblait que l'artillerie allemande l'eût détruit. En fait, sous les ruines, l'intérieur était intact. Le 27, tandis que le III^e corps attaquait dans le secteur de Douaumont, le V^e de réserve attaqua dans celui de Vaux. Dès l'aube, il reçut un avertissement. L'artillerie française se mit à tonner, et l'infanterie française assaillit la lisière Sud du bois de Hardaumont. Elle fut repoussée; mais il était évident que les Français s'étaient ressaisis, et qu'un coup de surprise, comme celui de Brandis à Douaumont, n'était plus possible. Au feu de préparation des Allemands, les Français répondirent si vigoureusement qu'à 15 h. 30, heure de l'assaut, un seul bataillon de la 10^e division de réserve put sortir des tranchées. C'était le bataillon de droite. Il reçut aussitôt du bois de la Caillette des feux de flanc qui l'obligèrent à se coucher. L'artillerie française passa alors au feu roulant, qui fut suivi à 16 heures d'une contre-attaque d'infanterie. Il fallut une heure pour la repousser.

Le commandement allemand comprit difficilement que les méthodes des premiers jours ne réussiraient plus. Il ordonna une autre attaque pour le 2 mars; le III^e corps prendrait le village de Douaumont et le bois de la Caillette; quelques heures plus tard, le V^e corps de réserve passerait avec sa 10^e division le ravin de Vaux pour aller prendre le fort à la gorge, tandis que la 9^e attaquerait plus à l'Est. L'échec du III^e corps au bois de la Caillette, priva d'appui la 10^e division, qui ne put sortir de ses tranchées. La 9^e division ne fut pas plus heureuse.

L'armée n'en commanda pas moins, le 4 mars, une nouvelle attaque pour le 7; cette attaque fut remise au 8. Défensive de la Meuse à Douaumont; offensive par le III^e corps et le V^e de réserve du fort de Douaumont au fort de Vaux inclus. Le plateau de Hardaumont avait presque entièrement passé au III^e corps. Celui-ci avait été regarni avec des recrues de la classe 1916, qui, dans certains régiments, formaient jusqu'aux deux cinquièmes de l'effectif. L'attaque est

(1) Noch heute Fort Vaux zu nehmen. Schlachten des Weltkrieges, Die Tragödie von Verdun, II, p. 5.

lancée le 8 mars, après une préparation d'artillerie de 24 heures et un feu roulant d'une heure. Le général Pétain dut dépenser, pour soutenir le 21^e corps, deux divisions qu'il avait réservées. Sauf devant l'ouvrage de Hardaumont, qui fut pris, l'attaque échoua. A la fin de la journée, le général von Guretzky, qui commandait la 9^e division du V^e corps de réserve, ordonna une attaque à la faveur de l'obscurité à 20 h. 30, contre le fort de Vaux, par le Nord-Est, jusqu'à Damloup. Le front d'attaque fut élargi à l'Ouest, où le VII^e corps de réserve attaqua le 8 au soir le village et le fort de Vaux. Dans le village, le 19^e régiment de réserve enleva par une brusque attaque, l'ilot oriental et s'y incrusta. Devant le fort, le 6^e régiment de réserve, profitant de l'angle mort des Hauts de Meuse arriva jusqu'aux fils de fer. Le bulletin allemand annonça la prise du fort. En réalité, les Posnaniens avaient été rejetés par les contre-attaques du 21^e corps. Une nouvelle attaque entre le village et le fort eut lieu le 17 et fut renouvelée le 18. Toutes deux échouèrent. Un calme relatif s'établit dans le secteur de Vaux.

Ainsi, vers le dernier tiers de mars, la double attaque d'ailes qui, sur la rive gauche comme sur la rive droite, avait succédé à l'attaque centrale du début, était à son tour arrêtée. Une trêve suivit, du 22 au 28 mars.

X. *La troisième tentative (28 mars).* — Mais abandonner Verdun eût été pour les Allemands l'aveu d'un tel désastre qu'ils ne voulurent pas considérer la partie comme finie. Ils avaient amené de nouvelles forces encore : la 22^e division de réserve paraît sur la rive gauche; trois divisions au centre, 121^e le 4 mars, 58^e le 12 mars et la 113^e qui est arrivée le 28 février, remplacent le III^e corps définitivement hors de combat et qui part le 16 mars; une division de Russie est signalée à la gauche. Le Kronprinz a formé deux groupements, le général von Gallwitz sur la rive gauche, le général von Mudra sur la rive droite.

Le 28 mars, une troisième bataille commence. Elle débute sur la rive gauche. Nous avons vu que, de ce côté, les Français tenaient en février une avant-ligne Avocourt-Forges, derrière laquelle se dressaient les deux piliers de la ligne principale, la colline 304 et le Mort-Homme. Les Allemands avaient forcé l'avant-ligne aux deux bouts, à l'Est par Forges (6 mars), à l'Ouest par le bois d'Avocourt (20 mars). Maître des extrémités de l'avant-ligne, l'ennemi avait cru en pouvoir négliger la partie centrale et se porter directement de là sur les positions principales, de Forges par le bois des Corbeaux sur le Mort-Homme, du bois d'Avocourt sur la colline 304. Mais ces tentatives avaient échoué le 14 et le 22 mars; le Mort-Homme avait résisté et la colline 304 n'avait même pu être attaquée. Il fallait donc revenir à une avance méthodique et faire tomber tout ce qui restait de notre avant-ligne, de Malancourt à Béthincourt. Ce fragment demeuré debout de notre position initiale formait désormais une pointe très avancée, avec des ailes repliées, *eine Sackstellung*, disaient les Allemands. Il s'agissait pour eux de réduire ce sac.

L'opération commença mal pour l'ennemi. Le 28, la 11^e division bavaroise, renforcée par la 192^e brigade, attaqua sur Malan-

court et Haucourt; l'attaque échoua; pris sous le feu à découvert, les assaillants tourbillonnèrent, et quelques éléments purent seuls atteindre les lisières Nord de Malancourt, où ils se barricadèrent. Le 29, les Français reprennent le bois d'Avocourt qu'ils avaient perdu le 20 et s'y maintiennent malgré le bombardement et les contre-attaques. Mais Malancourt, placé en saillant et défendu maison par maison, ne peut être conservé. L'église tient encore le 31 mars. Dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril, le général Pétain donne l'ordre de reporter la défense au Sud du ruisseau de Forges, qui, avec ses fonds fangeux hérissés de fils de fer, couvrira maintenant notre première ligne. Béthincourt seul sera conservé. L'ennemi ne s'aperçoit pas du mouvement. Le 2, il exécute une préparation d'artillerie intense sur les tranchées vides de la rive Nord, leur donne l'assaut, n'y trouve personne, et comme il s'y installe, reçoit de l'artillerie française le feu le plus meurtrier.

Deux jours de calme relatif suivent. Puis, le 4, les Allemands attaquent notre nouveau front, formé à gauche par Haucourt (immédiatement au Sud-Est de Malancourt) et à droite par Béthincourt. Ils échouent devant Béthincourt, où ils laissent le terrain couvert de cadavres. Haucourt tient jusqu'au 5 avril, défendu par deux compagnies du 79^e, puis par une troisième qui a réussi à les renforcer. Il faut pour l'enlever une brigade entière. Béthincourt, le seul village qui nous restât désormais sur le ruisseau de Forges, fut évacué le 8 avril. Ainsi, les Français avaient entièrement perdu leur avant-ligne. Leurs tranchées s'appuyaient maintenant à gauche au réduit d'Avocourt, passaient aux premières pentes de la colline 304, au versant Sud du Mort-Homme et au Nord de Cumières.

Sur la rive droite, la fin de mars a été marquée aussi par une avance allemande. Le 31 mars, la 121^e division du V^e corps de réserve attaquait la partie Ouest du village de Vaux, que nous tenions encore. Après une forte préparation, le village est attaqué en trois vagues, fortes chacune d'un bataillon. La première est fauchée, les deux autres enveloppent les trois compagnies françaises qui tenaient la position. Ainsi, le village de Vaux est enlevé. Le 2, l'étang qui est derrière le village est pris à son tour, tourné du Nord par le bois de la Caillette. Le 3, un régiment français reprend les tranchées de la Caillette et pousse le 5 ses postes d'écoute jusqu'à la crête de Douaumont.

Le général Pétain avait fait une nouvelle répartition des secteurs. Sur la rive gauche de la Meuse, dans l'ancien secteur du 7^e corps, il y avait maintenant trois états-majors de corps d'armée : 13^e (Alby), 20^e (Balfourier), 32^e (Berthelot). Sur la rive droite, le front Nord était tenu par le 12^e (Descoins) et le 3^e (Nivelle). Enfin les états-majors du 7^e et du 21^e corps restaient à la disposition du commandant d'armée, avec quatre divisions fatiguées. Le 12 avril, le Grand Quartier achemine en outre sur Verdun le 9^e corps, le dernier corps entièrement frais qui fût encore disponible. Les Allemands avaient, comme on l'a vu, formé deux groupements, Gallwitz et Mudra. Au début d'avril, Mudra avait partagé le front de la rive droite en trois secteurs de corps d'armée, le X^e à Douaumont, le XVIII^e à la Caillette, le V^e de réserve à Vaux. Comme du côté fran-

çais, les corps d'armée tendaient à rester sur place et à y recevoir des divisions successives. C'est ainsi que la 9^e et la 10^e divisions du V^e corps de réserve furent relevées le 16 avril par la 50^e. Elles avaient perdu en deux mois de combat 62 officiers tués, 174 blessés, 4 disparus; 1.840 hommes tués, 8.626 blessés, 1.419 disparus. Deux jours plus tard, la 121^e division du même corps fut relevée par la 1^{re}. Le général von Mudra fut remplacé par le général von Lochow en avril, le général von Gallwitz par le général von François, en juillet.

Le 9 avril, le Kronprinz lance sur les deux rives, d'Avocourt à la côte du Poivre, une attaque d'une violence et d'une ampleur qu'on n'avait pas vues depuis les premières attaques de février. Sur la rive gauche, où a lieu le gros de l'attaque, il a disposé entre Haucourt et la Meuse onze régiments, dont trois appartiennent à des divisions neuves, la 43^e de réserve et la 105^e. La préparation d'artillerie égale celle des premiers jours. L'attaque d'infanterie se déclenche à midi. Le résultat est insignifiant : quelques progrès des deux côtés du Mort-Homme, et la prise d'un bois près de la côte du Poivre. « Le 9 avril, dit le général Pétain dans son ordre du jour du 10, est une journée glorieuse pour nos armées. Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés... Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. Courage. On les aura. »

Il fallait dégager le Mort-Homme, que les progrès faits par les Allemands le 9 enserraient. Après deux petites opérations, le 12 et le 18, l'attaque a lieu le 20, à 5 heures du soir, après une minutieuse préparation d'artillerie. La ligne est reportée au delà du sommet. L'ennemi réagit aussitôt et, du 21 avril au 1^{er} mai, une lutte acharnée se poursuit. Malgré les efforts des Allemands, les Français ont conservé leur ligne du 8 avril. Un nouveau succès le 3 mai, au Nord-Ouest de la colline, la consolide. Cette lutte épique a été soutenue par la 40^e division.

A la fin d'avril, le général Pétain, appelé au commandement du groupe d'armées du Centre, passe la 2^e armée au général Nivelle. « Je l'avais aperçu, écrit Louis Madelin, à son quartier général de Bévaux, la figure un peu pâle, le profil régulier, sculptural, l'œil légèrement voilé, la carrure solide; physiquement, il paraissait un réfléchi plutôt qu'un audacieux; il parlait peu, d'une voix un peu basse, avec une grande sobriété de gestes... Une âme généreuse animait ce soldat d'aspect grave. Sous des dehors réservés, c'était un agressif. »

XI. Les combats de mai. — Le 3 mai, les Allemands, qui viennent d'échouer devant le Mort-Homme, renouvellent l'attaque sur l'autre pilier de la rive gauche, la colline 304. Après une préparation formidable qui dure le 3 et le 4, ils enlèvent les pentes Nord et la crête militaire, sans pouvoir arriver au sommet. Le combat continua avec fureur jusqu'au 10. Le 8, l'ennemi avait occupé, à l'Ouest de 304, le bois Camard. Il essaie en vain d'en déboucher le 13 et le 16. Il jette alors dans la lutte un corps frais, le XXII^e de réserve. C'est ce XXII^e corps et les deux divisions du XI^e (54^e et 58^e) qui vont fournir le grand effort sur la rive gauche du 18 au 24 mai.

Le 22, une division nouvelle, la 22^e de réserve, y prendra part à son tour.

Cette lutte acharnée, confuse, mêlée d'attaques et de contre-attaques, aboutit, le 24, à la prise de Cumières par les Allemands. Mais, pendant ce temps, sur la rive droite de la Meuse, les Français ont monté une attaque sur Douaumont. Les Allemands, obligés de parer de ce côté, n'ont plus de disponibilités pour relever les unités fatiguées qui tiennent Cumières. Les Français en profitent pour contre-attaquer le 26 et reprendre une partie de leurs tranchées.

Dès le 2 mai, Nivelle avait décidé de reprendre Douaumont. Le 19, le tir de préparation avait commencé. Le 22, trois régiments de la 5^e division Mangin partent à l'assaut, l'un sur le fort, les deux autres à gauche et à droite. Le soir, la superstructure est conquise; mais l'ennemi occupe les casemates, sauf celle de gauche. Malheureusement, le régiment de droite est arrêté net et celui de gauche n'a pas atteint ses objectifs. Le 24, l'ennemi, tournant le fort par la gauche, en chasse les Français, qui se maintiennent aux abords Sud. Leur flanc gauche, un instant compromis le 23, est rétabli le 26. Dans ces combats, les Allemands ont engagé le I^{er} corps bavarois récemment arrivé, et qui était primitivement destiné à la rive gauche. De ce fait, les attaques sur la rive gauche sont enrayées.

Sur ces entrefaites, les Allemands ont remarqué les préparatifs d'offensive sur la Somme, devant le front de leur II^e armée. Ils ont vu d'autres préparatifs devant la VI^e et la VII^e armée et devant le détachement Falkenhausen. Ces dernières attaques, qui se font sur le front français, sont visiblement des feintes, et les Allemands ne s'y laissent pas prendre. Car, comment croire que les Français aient les moyens de monter seuls une attaque de grand style? En revanche, l'attaque britannique devant la II^e armée leur paraît sérieuse. La question est de savoir si les Français y participeront. L'Etat-Major allemand pense que, par l'emploi intensif de troupes coloniales, les Français pourront reconstituer au moins une partie de leurs réserves, redevenues capables de reprendre le combat. « Pour interrompre ces manœuvres, écrit Falkenhayn, un nouveau succès sur la Meuse était devenu nécessaire. » Le Kronprinz au contraire voulait arrêter la bataille. L'avis de Falkenhayn l'emporta. De là les grandes attaques de juin.

De leur côté, les Français préparant la Somme, ont intérêt à retenir sur la Meuse le plus grand nombre de divisions ennemies qu'il se pourra. Ils y arriveront par d'énergiques contre-offensives, comme celle du 22 mai sur Douaumont. A l'Etat-Major français, il y a, sinon unanimité, du moins forte tendance à créer ce qu'on y appelait alors des foyers ouverts, où l'ennemi vint se fondre. Verdun était le principal de ces foyers. D'autres objectaient que le défenseur s'épuisait autant, peut-être plus, que l'assaillant. Le commandant de la 2^e armée attend, non sans impatience, dans le mois de mai, que l'attaque de la Somme vienne le délivrer. Pour la même raison, les Allemands sentent qu'il faut en finir.

XII. La prise du fort de Vaux. — La principale position de défense des Français sur la rive droite est maintenant formée

par la ligne côte de Froideterre-Fleury-fort de Souville. Elle est couverte à l'Est par le fort de Vaux, à l'Ouest par la crête de Thiaumont. Sur la crête de Thiaumont, il y a un ouvrage; en avant de l'ouvrage, vers l'ennemi, une ferme. A gauche, le terrain s'abaisse dans un profond et vaste ravin, le plus tragique paysage sans doute de tout le champ de bataille, le ravin de la Dame. Ce sont les deux positions du fort de Vaux et de l'ouvrage de Thiaumont que les Allemands doivent d'abord enlever.

Le 31 mai, le bombardement s'accroît sur toute la région du fort de Vaux, depuis la Caillette jusqu'à la Laufée. L'ennemi a en ligne, sur un front de 4 kilomètres, trois divisions, la 1^{re}, la 50^e et une division composée d'un régiment de la 1^{re} et de deux régiments du XV^e corps (126^e et 105^e); au total, 8 régiments qui seront renforcés le 5 juin par une brigade du corps alpin. Les Français ont en ligne deux régiments, le 101^e et le 142^e. L'attaque commence le 1^{er} juin. Les Allemands s'établissent à l'Ouest du fort dans le bois Fumin, et à l'Est ils emportent Damloup dans la nuit du 1^{er} au 2. Le fort ainsi encerclé tient encore six jours. « La garnison, résolue à tenir jusqu'au bout sous les ordres du commandant Raynal, écrit H. Bordeaux, élève des barricades et bien que bombardée à coups de grenades par les ouvertures, à demi asphyxiée par la fumée et brûlée par les *Flammenwerfer* défend pied à pied les gaines et le couloir. » Le dernier pigeon part le 4; le dernier signal optique est fait le 7. Après une résistance héroïque, le fort est pris le 9 juin.

En même temps qu'il attaquait le fort de Vaux, l'ennemi attaquait plus à l'Ouest la position de Thiaumont. Le 1^{er} juin, il prend la ferme de Thiaumont. Il la reperd le 2, la reprend le 9; du 12 au 17, il attaque en vain l'ouvrage de Thiaumont et ne réussit qu'à occuper, à gauche et en contre-bas, le ravin de la Dame.

Pendant ce temps, il a également repris son attaque sur la rive gauche, interrompue le 24 mai. Elle recommence le 29, débouchant du bois des Corbeaux; non plus à l'Ouest contre le Mort-Homme, mais au Sud contre Cumières. Le 30, les Français doivent se replier. Le 31, l'ennemi cherche à rompre définitivement leur ligne et à s'ouvrir ainsi un passage qui lui permette de tourner le Mort-Homme par le Sud. Mais il échoue.

Il reprend alors l'attaque par l'autre bout des positions de la rive gauche, sur le flanc Ouest de la cote 304. Il y a là un bois, dit le bois Camard, dont il est le maître. Le 4 juin, il essaie en vain d'en déboucher. Le 9, il renouvelle ses tentatives, accompagnées de jets de flammes, à 5 h. 30, 9 heures et 12 heures. Elles sont repoussées par des troupes du 15^e corps et de la 38^e division.

Ainsi, sur les pentes Sud-Ouest de 304 comme au Mort-Homme, l'ennemi a été repoussé. Le 15 juin, ce sont les Français qui passent à la contre-attaque. Deux bataillons enlèvent un kilomètre de tranchées sur les pentes du Mort-Homme.

Telle est la situation vers le 20 juin. Cependant, le temps presse de plus en plus l'ennemi. Le 4 juin, en Volhynie, le général Brousilov a déchaîné une offensive qui du Styr au Pruth a obtenu d'éclatants succès. Un autre orage s'amonce sur la Somme. Il faut emporter Verdun au plus vite. « On a pu savoir que le kaiser, dit un récit officieux français, avait donné des ordres au début du mois de

juin pour que les attaques fussent brusquées et que le drapeau allemand y flottât le 15. »

De son côté, le général Joffre, dans son ordre général du 9 juin, adjurait la 2^e armée de tenir coûte que coûte. « Pour permettre à l'offensive générale des Alliés de continuer à développer ses succès, il faut que l'armée de Verdun tienne toujours et ne recule pas d'un pas. Le salut de la France est en jeu; aucun sacrifice ne sera trop lourd pour l'assurer. » Et le 12 juin, annonçant aux troupes françaises la victoire russe de Galicie, le commandant en chef leur dit :

« Soldats de Verdun, c'est à votre héroïque résistance qu'on le doit, c'est elle qui a été la condition indispensable du succès, c'est sur elle que reposent nos victoires prochaines, car c'est elle qui a créé sur l'ensemble du théâtre de la guerre européenne une situation d'où sortira demain le triomphe définitif de notre cause. »

XIII. La bataille devant Souville (23 juin). — C'est dans ces conditions que l'ennemi va faire sur la rive droite la grande tentative du 23 juin.

Pour arriver à Verdun, il doit enlever une première position jalonnée, comme nous l'avons vu, par l'ouvrage de Froideterre à notre gauche, le village de Fleury au centre et le fort de Souville à notre droite. Il aura ensuite à emporter une seconde position, la dernière ceinture des collines qui couvre Verdun du Nord à l'Est, la ligne Belleville-Saint-Michel-Belrupt. Le revers intérieur de cette dernière position donne directement sur la conque de Verdun. Le général von Lochow répartit donc l'action en trois jours, du 21 au 23 juin. Le 21, le corps alpin, formant la droite, doit atteindre les pentes Sud de la tête du ravin du Bazil, en amont de Vaux; le X^e corps de réserve au centre, doit pénétrer dans le bois du Chapitre et enlever l'éperon qui mène vers le fort de Souville, la *Souville Nase*; le XV^e corps à gauche doit arriver jusqu'au bois situé au Sud du fort de Vaux, le Bergwald des Allemands, tandis que plus à l'Est, il occupera le versant Nord du ravin de Damloup, le fond de la Horgne des Français. L'ennemi avait un nouveau gaz sur lequel il comptait beaucoup pour neutraliser les arrières, le phosgène, la munition à la croix verte. Quarante batteries d'obusiers, seize de canons de campagne en étaient approvisionnées respectivement à 70.000 et à 40.000 coups. Le gaz devait être employé de nuit. Le bombardement commença le 20 à 10 heures du soir, et finit le 21 à 5 heures du matin, épargnant les premières lignes, mais rendant intenables les positions d'artillerie : la côte de Froideterre, le fort de Souville, les hauteurs de Belleville, les ouvrages jusqu'à la caserne Saint-Marceau.

Le 21, le bombardement recommence. Les Allemands ont avancé leurs batteries et amené les plus gros calibres, de 380 et de 420. Le 22 au soir, ils couvrent encore d'obus asphyxiants le plateau de Souville, la côte de Froideterre et les ravins à l'arrière.

À l'Ouest, sur l'extrême droite allemande, Français et Allemands étaient en contestation, on s'en souvient, pour l'ouvrage de Thiaumont. Un assaut repoussé, le 21, aboutit à la relève du 1^{er} régiment bavarois. De son côté, le 106^e bataillon de chasseurs français y avaient

perdu la moitié de son effectif, dut être relevé. Les Allemands étaient à quelques centaines de pas de l'ouvrage de Thiaumont, sans l'avoir atteint. La grande attaque ne devait avoir lieu que le 23.

Dans le secteur de Vaux, au contraire, l'action s'engagea le 21. Le X^e corps de réserve attaque avec la 7^e division de réserve le bois du Chapitre, avec la 1^{re} division l'éperon de Souville. La 1^{re} division eut son régiment de droite, le 3^e chasseurs, arrêté par les mitrailleuses; son régiment de gauche, le 41^e, dévia sur la carrière à l'Est de la route Vaux-Souville, devant laquelle il s'enterra. A gauche de la 1^{re} division, la 50^e, du XV^e corps, avait trois régiments accolés, le 172^e, le 132^e et le 105^e. Ce dernier, dans la région de Damloup, n'attaquera pas le 21. Le 172^e s'empara de la première position française (entre la route Vaux-Souville et le fort). — Le 132^e devait, débouchant du fort, enlever une batterie fortifiée devant lui. Mais il était vu de toutes parts. Il subit un échec sanglant.

La journée décisive était celle du 23. Ce fut une des plus dures de la guerre. On en entend l'angoisse dans l'ordre, pareil à un cri, que le général Nivelles adresse aux troupes : « Les Allemands lancent sur notre front des attaques furieuses, dans l'espoir d'arriver aux portes de Verdun, avant d'être attaqués eux-mêmes par les forces unies des armées alliées; vous ne les laisserez pas passer, camarades. »

Après une nuit obscure et sans souffle, où stagnaient dans les fonds les gaz empoisonnés, un clair jour d'été se leva. A la 1^{re} division allemande, le 3^e chasseurs avait été relevé par le 3^e grenadiers, et le 41^e par le 43^e. Après deux heures de préparation à obus brisants et vingt minutes de feu roulant, l'assaut commença à 6 heures du matin : le barrage devait avancer de 100 mètres par quatre minutes. Au 3^e grenadiers, cinq minutes avant le départ, un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses s'abattit sur les tranchées. Les vagues, à peine sorties, furent clouées au sol : nulle part la position française ne fut atteinte. Au 43^e, le départ eut lieu pareillement à 6 heures. Les postes de commandement des bataillons, dans le bois Fumin, restèrent sans nouvelles jusqu'à midi. Puis on vit revenir des blessés, qui annoncèrent que l'assaut avait échoué.

A la 50^e division, placée à l'Est de la 1^{re}, le 172^e et le 132^e étaient en ligne. Le 132^e qui avait échoué le 21 devant la batterie au Sud du fort de Vaux, y avait envoyé une compagnie en reconnaissance le 22 au soir, l'avait trouvée inoccupée, et s'y était établi en ramenant 23 Français blessés. Les Français racontent l'affaire autrement. Selon H. Bordeaux (1), les Allemands auraient attaqué du fond de la Horgne au bois Fumin. « Deux compagnies de notre 132^e régiment séparées de nos lignes et presque entourées par des forces très supérieures, s'accrochent au terrain, résistent au Sud de Vaux, parviennent à communiquer par coureurs et même à se ravitailler et ne consentent à rejoindre notre front reporté en arrière que sur un ordre formel. »

Quoi qu'il en soit, l'ordre allemand pour le 23 était que le 172^e et le 132^e aient atteint le bois de la Laufée, au Sud du ravin de la Horgne, à 8 heures du matin; le 105^e, plus à l'Est, devant Damloup,

(1) *La bataille devant Souville*, Paris, 1920, p. 31.

devait emporter une batterie située juste au Sud du fond de la Horgne, et que les Allemands appelaient la batterie haute.

Le 172^e ayant, dès le 21, comme on a vu, enlevé la première position française, et accompli d'avance la première moitié de sa tâche, attendit que le 132^e se mît à sa hauteur. Celui-ci attaqua sur un front de quatre compagnies. Elles furent massacrées. L'attaque du 105^e contre la batterie haute fut pareillement écrasée. Les survivants de l'assaut, terrés dans les trous d'obus, regagnèrent leurs tranchées à la nuit.

Ainsi, à la gauche allemande, la bataille du 23 était un sanglant échec. Il n'en était pas de même à la droite, à la 1^{re} division bavaroise devant Thiaumont, au corps alpin devant Fleury. Pour empêcher les feux de flanc, il était entendu que les deux corps devaient se tenir à la même hauteur. Le feu des canons lourds devait être maintenu sur Fleury jusqu'à ce que la 1^{re} division bavaroise fasse savoir par deux étoiles blanches qu'elle était la maîtresse de Thiaumont. Le corps alpin attaquerait alors Fleury et la 1^{re} division attendrait pour progresser qu'il fasse savoir par des fusées rouges qu'il en était maître. A ce moment la 1^{re} division bavaroise se porterait sur l'ouvrage de Froideterre et ferait savoir par deux étoiles blanches qu'elle s'en était emparée. Alors les corps de gauche se reporteraient en avant. Le X^e corps de réserve donnerait l'assaut au fort de Souville avec la 103^e division (1). Et c'est seulement une fois Souville pris que les Bavarois, se remettant encore une fois en mouvement, attaqueraient le dernier objectif, la côte de Belleville.

Au centre, le corps alpin enleva Fleury. A l'Ouest, le corps bavarois prit l'ouvrage de Thiaumont, et des éléments arrivèrent jusqu'à l'ouvrage de Froideterre, où ils furent refoulés. A l'Est, la 103^e division enleva la première ligne devant Souville et fut écrasée devant la seconde. L'ennemi avait enlevé un objectif seulement sur trois. Cependant, la situation des Français était si critique que le général Pétain avertit le général Joffre. « Le fléchissement est plus considérable qu'on n'avait pu le prévoir, écrit J. Reinach, dans *L'Année de Verdun*. Les Allemands ont pris pied dans les têtes des ravins qui descendent de Froideterre vers la Meuse, menaçant de couper la retraite aux défenseurs de la côte du Poivre... Il réitère son avis que, si l'ennemi atteint la ligne de contre-pente, il faudra songer à passer sur la rive gauche. La décision sera à prendre trois ou quatre jours avant l'exécution du mouvement. Le tiers de l'artillerie est sur la rive droite. Il la faut évacuer avant que l'artillerie ennemie ne batte les ponts de la Meuse. » Le général Joffre répondit par l'ordre formel de continuer la défense sur la rive droite. Le 24, les tirs de préparation de la bataille de la Somme commençaient.

La bataille de Verdun va, dès lors, entrer dans une nouvelle phase. Les Français ont conscience que le commandement allemand va se trouver contraint de liquider Verdun le plus rapidement possible. En effet, celui-ci préleva aussitôt de l'artillerie lourde et prévint le transfert d'unités. Il recommanda une stricte économie en hommes et en munitions. Mais il continua les attaques.

(1) Elle venait de relever la 7^e de réserve.

Le temps pluvieux, dans la première semaine de juillet, fut défavorable à l'emploi des gaz. L'attaque allemande fut fixée au 8. Le 6, il fit beau. Mais le 7 et le 8, il plut de nouveau à verse, et l'action fut remise au 11. Marches et contremarches sous la pluie furent une dure épreuve pour les troupes allemandes. Le tir à croix verte fut étendu à l'Est jusqu'au fort de Tavannes, et approfondi au Sud; en revanche, il fallut s'abstenir de tirer sur la côte de Belleville. On n'avait en effet que 51.000 coups pour les obusiers et 12.000 pour l'artillerie de campagne. Il suffit donc de mettre en ligne 30 obusiers et 10 batteries et demie de canons légers, avec 5 batteries de 100 pour les buts éloignés. Pour que les Français fussent encore sous l'effet du tir à gaz au moment de l'action, on ne commença le feu qu'à minuit et on le fit durer jusqu'à 8 heures du matin. Malgré la leçon du 23, on décomposa l'attaque en deux actions successives; à 5 h. 45 et à 7 h. 45. Cette seconde attaque devait donner le fort de Souville et la batterie de l'Hôpital. Elle expira sur les pentes mêmes de Souville. Une nouvelle offensive échoua encore le 1^{er} août. Le 3 août, les Français reprennent l'ouvrage de Thiaumont, le 4, le village de Fleury. Le 8, les Allemands reprennent l'ouvrage de Thiaumont. Une lutte locale acharnée dure tout le mois d'août. Une dernière offensive allemande a lieu le 3 septembre.

XIV. Le caractère de la bataille. — Si violentes et si acharnées qu'aient été les poussées d'infanterie qu'on vient d'énumérer, ce qui donne à la bataille sa physionomie propre, c'est le duel d'artillerie d'une violence incroyable qui s'est poursuivi pendant ces quatre mois. Sur toute la surface du champ de bataille jusqu'aux arrière-lignes, une pluie de fer s'est abattue jour et nuit sans interruption. Des crêtes situées en arrière de Verdun, on voyait l'horizon recouvert par les explosions, comme par les nuées d'un éternel orage. Sous cette averse épouvantable, les troupes qui montaient et qui descendaient perdaient, pour arriver aux lignes, le quart de leur effectif. Les corvées, les communications se faisaient sous cette tempête mortelle. C'est là ce qui est proprement la bataille de Verdun. Sous ces explosions continues, il n'y avait plus de tranchées. Dans les premières lignes, les hommes tenaient comme ils pouvaient, dans des trous d'obus. Les relèves, très difficiles et très coûteuses, devaient néanmoins être fréquentes. C'est dans ces conditions qu'est née l'idée de laisser sur le champ de bataille d'une façon fixe des organisations permanentes, artillerie lourde, aviation, états-majors de corps d'armée, et de faire défiler les divisions à l'intérieur de corps d'armée immobiles. Cette idée deviendra la règle des batailles suivantes.

Du 21 février au 15 juin, en cent seize jours, la 2^e armée, avec un effectif moyen de 24 divisions, en a vu passer sur son front 66. (Le nombre total des divisions françaises était alors de 95.) L'artillerie, qui se compose de 1.100 pièces de 75, de 225 pièces de 80 à 105, de 500 pièces d'artillerie lourde et d'artillerie à grande puissance, a consommé 10.300.000 coups de 75, 1.200.000 coups de 80 à 105 et 2.600.000 coups de gros calibres.

CHAPITRE XX

Du Trentin à l'Isonzo.

I. La cinquième bataille de l'Isonzo. — II. Les combats d'avril. — III. L'offensive autrichienne dans le Trentin. — IV. La fin de la bataille. — V. La contre-offensive italienne. — VI. L'attaque autrichienne par les gaz du 29 juin 1916. — VII. La préparation de l'offensive italienne. — VIII. La prise de Gorizia. — IX. Les combats sur le Carso.

I. La cinquième bataille de l'Isonzo. — L'offensive italienne s'était arrêtée au début de l'hiver. Elle recommença au mois de mars 1916 par des combats de fixation, dont le dessein était d'empêcher l'ennemi, qui portait tout son effort sur Verdun, de retirer du front italien des troupes et surtout du matériel.

L'objectif indiqué par le Commandement Suprême était « un pas en avant vers la conquête des camps retranchés de Tolmino et de Gorizia ». Le matin du 11 mars, l'artillerie italienne entra en action de Plezzo à la mer. La V^e armée autrichienne avait passé à la X^e le secteur de Tolmino. Ayant ainsi réduit son front, elle disposait d'une centaine de bataillons, soit la valeur d'une dizaine de divisions. Les Italiens avaient en face d'elle, au Nord la 2^e armée, qui comptait 7 divisions et 2 groupes alpins; au Sud la 3^e, qui comptait 11 divisions.

L'infanterie italienne partit à l'assaut le 13. Sur le front de la 2^e armée, où régnaient la neige dans le haut, la pluie et le brouillard dans les fonds, l'action ne se développa point. Le 17, les Autrichiens contre-attaquèrent sur les points faibles, c'est-à-dire sur ceux où l'offensive italienne avait dû s'arrêter au début de l'hiver. Ils enlevèrent la hauteur de Santa Maria di Tolmino. Le 19, ils enlevèrent l'éperon Est du Mrzi, que les Italiens appelaient le Trocchetto. Le 20, ils attaquèrent dans le bassin de Plezzo; mais là, les Italiens leur reprirent à peu près leurs gains.

Sur le front de la 3^e armée, le 6^e corps attaqua le 14 devant Gorizia. Les Autrichiens renforcés contre-attaquèrent le 19 entre Peymica et Podgora. Ils furent repoussés. Nouvelle contre-attaque le 26 sur tout le front Pevma-Podgora. Les Italiens perdirent des tranchées et les reprirent. Le 29, la lutte s'étendit au Nord jusqu'au Sabotino. Les Italiens plièrent, puis contre-attaquèrent et chassèrent à leur tour les Autrichiens. Plus au Sud, sur le Carso, le 11^e corps attaquait le 13 entre la cime 4 du San Michele et San Martino. La 21^e division prit une redoute et une tranchée, mais ne put les conserver; la 22^e ne put franchir les réseaux ennemis. Enfin à

l'extrême Sud de l'armée, au 7^e corps, la brigade Acqui enleva, le 29 mars, des retranchements autrichiens à l'Est de Selz, et les garda malgré des retours offensifs.

A la fin de mars, la 5^e bataille de l'Isonzo était terminée.

II. Les combats d'avril. — En avril, le commandement autrichien s'occupa surtout d'exécuter dans le Trentin une puissante concentration. Il ne fit d'attaques locales que dans le secteur du haut Isonzo, du Monte-Nero à la conque de Plezzo. Les Italiens, au contraire, employèrent le mois d'avril à une série de petites offensives, soit dans le secteur du haut Adige et du Trentin sur le front de la 1^{re} armée, soit sur le bord Sud du Carso.

A l'extrême Ouest du front de combat, dans la zone glacée de l'Adamello, au val Camonica, une série d'engagements donnent aux *alpini* du 3^e corps le 11 et le 12, sous une tempête, la cime de Lobbia Alta et la crête de Dosson di Geneva, qui émergent des glaces à plus de 3.300 mètres. Le 19, les mêmes troupes enlèvent, à 3.402 mètres, le col du Monte Fumo; le 29, après deux jours de combats sur la glace, les Italiens conquièrent toute une série de positions au-dessus de 3.000 mètres. Dans le val Daone et en Judicarie, les opérations se bornaient à des démonstrations qui donnaient aux Italiens le 5 quelques positions autrichiennes. Dans le val di Ledro, les combats livrés par le 3^e corps étaient plus importants; commencés le 5, ils aboutissent le 12 à la prise de tranchées sur les pentes méridionales du Pari et de la Cima d'Oro et sur les rochers du Sperone; de nouveaux progrès sur le Sperone étaient faits le 16 et le 18. Dans le val Sugana, la lutte commençait le 4 avril; le 12, le 5^e corps enlevait le gradin de San Osvaldo, à mi-pente de la forte position de Panarotta; mais les Autrichiens déclenchaient avec 14 bataillons une puissante contre-offensive, qui obligeait les Italiens à évacuer leurs positions avancées. Des actions de détail avaient pareillement lieu à la Marmolada, où un détachement du 9^e corps enlevait le 30 avril la Punta Serauta, qui est à 2.961 mètres; les Italiens montèrent à 3.035, descendirent à la corde, surprirent les Autrichiens, et les firent prisonniers; — au Col di Lana, où la brigade de Calabre chassa les Autrichiens de la crête qu'une mine avait fait sauter; — au Cristallo, où le Rauckofl, escaladé à la corde et pris en passant sous les réseaux dans la neige, fut reperdu; — au val de Sexten, où le col de la Sentinelle, à 2.717 mètres, fut enlevé le 16.

Sur le Carso, nous avons vu que les opérations de la brigade Acqui, à l'est de Selz, commencées le 27 mars, avaient abouti le 29, puis le 1^{er} avril, à la prise de deux lignes de tranchées. Jusqu'au 22 avril, les Italiens s'établirent sur le terrain conquis. Dans la nuit du 21 au 22, un nouvel assaut leur donna une troisième ligne de tranchées, dont une partie fut reperdue le 22, mais dont le reste fut solidement tenu. Cette dernière action avait valu aux Italiens 1.300 prisonniers.

III. L'offensive autrichienne dans le Trentin. — Tandis que ces combats secondaires occupaient le front, le commandement autrichien préparait une offensive de grand style. Il avait choisi

comme base de départ le Trentin. Cette base avait le défaut d'être excentrique et desservie uniquement par deux voies, celle du Brenner et celle de la Pusteria, qui n'en font plus qu'une à partir de la Frauzensfeste. Mais, en cas de succès, le résultat était immense. Le gros des armées italiennes, engagé à l'Est de l'Adige, était pris à revers et enfermé en Vénétie.

L'Etat-Major autrichien s'efforça de remédier aux difficultés des transports en faisant du Trentin une immense place d'armes. « De vastes dépôts de vivres, de vêtements, d'équipages, d'effets sanitaires et surtout de munitions, celles-ci couvrant de vastes étendues de prairies, furent constitués; des matériaux du génie, pour l'établissement rapide de défenses accessoires, s'accumulèrent; de nombreux et vastes locaux, d'où la population fut évacuée, se préparèrent à recevoir les malades et les blessés; un puissant service de transport, à dos de bête, par voitures, surtout par automobiles, fut organisé; le réseau des routes fut amélioré et accru selon les besoins; on étudia les moyens de remédier à la rareté ou au manque d'eau dans les secteurs montagneux. » Ainsi parle de l'adversaire un récit officiel publié par le commandement italien.

Dès la fin de février, le commandement de la 1^{re} armée italienne eut vent d'une concentration en face de lui. Le général Cadorna refusait d'y croire. Cependant dans la première quinzaine de mai, il donna à la 1^{re} armée un renfort de 67 bataillons et deux divisions de réserve; l'artillerie fut augmentée d'une dizaine de batteries.

La première ligne italienne allait du lac de Garde au Cison della Pola, montagne située sur la frontière, entre l'Avisio et le Cordevole. C'était une position de fin de combat, mal faite pour la défensive. Les lignes mieux adaptées qui la redoublaient en arrière n'étaient pas prêtes. Le front était tenu du lac à la Vallarsa par la 37^e division, du torrent Leno di Vallarsa à la Brenta par le 5^e corps, et de la Brenta au Cison della Pola par les troupes dites du secteur Brenta-Cison. La 1^{re} armée italienne, dont ces forces dépendaient, comptait en mai 118 bataillons en ligne et 40 en réserve, avec 1.301 bouches à feu, dont 499 de moyen calibre et 43 de gros. Le général Pecori-Giraldi avait remplacé le 10 mai le général Brusati.

Les troupes d'attaque autrichiennes commencèrent à arriver au milieu de mars. Elles venaient du front balkanique, du front russe, des autres secteurs du front italien. Des unités nouvelles furent formées avec des bataillons de marche, de landsturm, de volontaires. Au complet, les forces destinées à l'offensive comprenaient 18 divisions, soit 194 bataillons, avec environ 1.500 bouches à feu, dont 376 canons lourds; 20 batteries de 305 à deux pièces, quatre pièces de 380 et quatre de 420. Elles formaient deux armées, la II^e sous le général Dankl et la III^e sous le général Kœvess, réunies en groupe d'armées sous le commandement de l'archiduc Eugène.

Des actions d'artillerie, dans la journée du 14 mai, précédèrent l'opération d'ensemble, qui se déclencha le 15, sur le flanc Est du Trentin, entre l'Adige et la Brenta. Après un bombardement

intense de 3 à 6 heures du matin, le tir s'allongea, et l'infanterie se porta à l'assaut si vivement qu'elle fut parfois sur les Italiens avant que ceux-ci se fussent rendu compte que le bombardement avait pris fin, de telle sorte qu'ils furent pris dans leurs abris.

Les résultats de l'attaque varièrent selon les secteurs. Entre l'Adige et le torrent Leno di Vallarsa, les troupes italiennes se replièrent en ordre, en exécutant des retours offensifs, et, le 19, la 37^e division s'arrêta sur la ligne Coni Zugna-col de Buole, qu'elle maintint. Les Autrichiens essayèrent vainement de l'en déloger jusqu'au 31. — Entre les deux Leno, les Italiens se replièrent jusqu'au Pasubio, dont ils tinrent les avancées Nord. Du 26 mai au 1^{er} juin, de violentes attaques autrichiennes les refoulèrent lentement vers la crête. Puis, à partir du 1^{er} juin, l'énergie de l'offensive se ralentit : les Autrichiens firent dans la nuit du 15 une dernière tentative contre Coni Zugna et Saravalle. Après une mêlée sanglante qui dura jusqu'à l'aube, ils furent repoussés.

Ce fut sur le secteur voisin, entre le Leno di Terragnolo et le haut Astico, que les Autrichiens portèrent leur principal effort. La ligne avancée qui allait du mont Maronia au seuil d'Aspio fut écrasée par les obus lourds, les Italiens surpris dans leurs abris. Il leur fallut se replier rapidement sur la position de Campomolon. Celle-ci fut évacuée à son tour le 19, et l'artillerie qu'elle contenait en partie emmenée, en partie détruite. Tandis que les Italiens s'organisaient sur la ligne Monte Aralta-Monte Cimone-Barcarola, les Autrichiens avançaient leur artillerie. Ce mouvement laissait au défenseur quelques jours de répit. Les attaques d'infanterie recommençaient le 26 et obligeaient les Italiens à un nouveau repli sur la zone montagneuse du Novegno. De violents assauts, lancés du 31 mai au 15 juin contre cette position, furent repoussés.

De l'autre côté de l'Astico, en continuant vers la droite italienne, on arrive au plateau des Sept-Communes. Là, la première position italienne résista et put être maintenue, avec diverses péripéties, du 15 au 21. Ce jour-là, les Italiens se replièrent sur leur seconde ligne, qui allait du mont Verena à la cime de Campolongo. Mais cette ligne ne fut pas tenue, et les troupes se replièrent jusqu'aux vallées de Valmarara et d'Assa. La situation devenait grave. Poussant au Sud, l'ennemi n'avait plus à enlever, avant de déboucher dans la plaine de Vicence, que la crête Sud de ce grand berceau qu'on appelle la conque d'Asiago. D'autre part, du côté de l'Est, il pouvait, par le val Frenzela, pénétrer jusqu'à la vallée de la Brenta, où il prenait à revers les lignes italiennes.

Les Autrichiens donnèrent pour forcer ces derniers obstacles un vigoureux effort. Une première, puis sur une seconde position italienne, celle-ci sur la ligne pointe Corbin-mont Echer, furent enlevées. Après dix jours de martèlement, les Italiens avaient leur gauche rejetée sur la ligne des monts Pau, Magnaboschi et Lemerle, leur droite sur la Marcesina, le mont Tondarecar, le Buso, tandis que leur centre se maintenait encore au sud d'Asiago. Ils n'étaient plus accrochés aux hauteurs que par les ongles. Ils s'y maintinrent pourtant et repoussèrent des attaques autrichiennes le 10 juin du mont Pau au Boscon, le 15 au mont Lemerle, où la brigade de Ligurie fit une belle défense.

Plus loin encore, vers la droite italienne, dans le val Sugana, c'est-à-dire dans la vallée de la Brenta, la pression avait été moins forte. La première position avait résisté le 15 et le 16. Puis les troupes s'étaient repliées sur la ligne Cima Medici-Borgo. Le 21, ces positions furent vivement attaquées, et les Italiens reculèrent du 22 au 24 sur une seconde ligne de défense un peu en arrière, la gauche au Civarone, la droite au Cimon Rava, sans grandes difficultés. Il fallut ajuster la gauche le 25 au recul des défenseurs des Sette Comuni, en évacuant le Cimone. Une attaque autrichienne fut vigoureusement repoussée le 26, et l'ennemi ne tenta plus aucun effort dans le val Sugana.

IV. La fin de la bataille. — Vers le 15 juin, la bataille pouvait être considérée comme finie. A leur gauche, dans le secteur de l'Adige, les Italiens avaient été repliés de leur position avancée Zugni Torta-col Santo, sur leur principale ligne de défense Cogni Zugna-Pasubio. Dans le val Astico, le haut bassin du fleuve avait été perdu avec la ville d'Arsiero, l'ancienne frontière repassée, les lignes rejetés au Sud de la Josina. Au Nord de l'Astico, sur les Sept-Communes, la ville d'Asiago avec la conque dont elle est le centre, était aux Autrichiens, qui tenaient tout le terrain à l'Ouest de la Marcesina. Dans la vallée de la Brenta, ils occupaient Borgo. Il semblait qu'ils n'eussent plus qu'un effort à faire pour déboucher les Italiens accrochés aux derniers rochers, et déboucher en plaine, comme ils l'avaient promis à leurs soldats, de Thiene à Bassano.

Mais les Autrichiens étaient à bout de souffle. L'attaque n'aurait pu se poursuivre, dit le général von Cramon, sans mettre en jeu des réserves qui manquaient absolument. Enfin, depuis le 4 juin, une violente offensive russe étaient déclenchée sur les lignes de Volhynie. Dès le 5 juin, une division autrichienne était retirée du front italien. D'autres suivirent. Le 17 juin, l'offensive du Trentin était définitivement arrêtée.

V. La contre-offensive italienne. — Au moment où l'on pouvait croire que les Autrichiens réussiraient à déboucher en plaine, le commandement italien avait amené dans cette plaine une armée destinée à prendre à partie les éléments autrichiens à leur sortie des plateaux. Cette armée, la 5^e, composée d'éléments soit pris à l'Isonzo, soit nouvellement formés, comprenait cinq corps, 8^e, 20^e, 22^e, 24^e et 26^e, et deux divisions de cavalerie, sous les ordres du général Frugoni. Le 5 juin, elle était réunie entre Padoue et Vicence.

Quand l'offensive autrichienne s'arrêta, il fut décidé d'employer ces forces à une contre-offensive, et, puisque l'avance de l'adversaire finissait en pointe, de les appliquer aux deux extrémités de la ligne convexe qu'il formait.

L'opération commença le 16 juin, menée par quatre corps d'armée. A la droite italienne, sur le plateau d'Asiago, un groupe alpin, comprenant des éléments de huit bataillons, et attaquant à la base même de la poche, au Nord des plateaux, enleva les positions autrichiennes de Malga Fossetta et du Monte Magara. Le 18, les mêmes troupes, appuyées par le 32^e d'infanterie, conquièrent la Cima di Isi-

doro. Du 22 au 24, l'aile gauche italienne prenait à son tour l'offensive sur la Cima di Mezzana (à l'Ouest de la Vallarsa), sur le Pasubio, sur la Posina. Menacés aux deux flancs et contenus de front, les Autrichiens sentirent la nécessité de se replier. La retraite commença le 25, suivie de près par les Italiens qui rentrèrent ce jour-là à Asiago et le lendemain à Arsiero.

En juillet, trois opérations partielles furent tentées pour élargir les lignes. L'une, à gauche, sur la Posina, avait pour base la conquête de la Borcola, c'est-à-dire du mont qui sépare les sources de cette rivière et celle du Leno di Terragnolo, lequel coule en sens opposé et ouvre un chemin vers Rovereto. L'opération donna peu de résultats. Plus importante fut la conquête du Monte Cimone, qui domine Arsiero au Nord. Le mont, qui a 1.250 mètres, tombe à pic sur des vallées qui n'en ont guère plus de 300. Attaquée de front et par les deux côtés, la cime fut enlevée le 24 juillet après un combat de trente heures. Enfin, une dernière opération sur le plateau d'Asiago donna quelques tranchées.

Pendant que la 1^{re} armée italienne livrait ces combats, la 4^e, plus au Nord-Est, entre la vallée de la Brenta et celle de l'Avisio, dans le val Travignolo, exécutait une offensive destinée à la fois à prévenir une menace autrichienne contre Agordo et Fonzaso, et à s'ouvrir des chemins dans les positions ennemies. L'opération, commencée dans la nuit du 20 et vivement conduite par deux divisions contre un ennemi surpris et qui réagit peu, aboutit à la prise du pas de Colbricon et de la cime Cavallazzo, à gauche de la vallée, tandis que dans la vallée elle-même, Paneveggio était atteint.

L'alerte du Trentin avait vivement ému l'opinion. Le cabinet Salandra, le même qui avait amené l'entrée en guerre, démissionna le 12 juin, et fut remplacé par un ministère de large base parlementaire, dit ministère national, présidé par M. Boselli.

VI. L'attaque autrichienne par les gaz du 29 juin 1916. — En même temps que l'attaque du 15 mai sur le Trentin, l'Etat-Major austro-hongrois avait médité une attaque sur le bas Isonzo. La diversion russe, la résistance italienne dans le Trentin, l'échec d'un coup de main sur Monfalcone le 15 et le 16 juin, conspirèrent contre ce projet, qui fut enfin réduit au dessein limité de repousser les Italiens jusqu'à l'Isonzo par une attaque exécutée sur le Carso, avec un emploi énergique des gaz asphyxiants, encore peu en usage sur ce théâtre d'opérations.

Des officiers allemands instruisirent à Krems, sur le Danube, un bataillon spécialisé dans l'emploi des gaz, et qui fut amené en grand secret sur le bas Isonzo. L'affaire fut préparée minutieusement. Plusieurs répétitions furent faites, dont l'une le 22 juin à Sageti, en présence du général Boroëvic. Les soldats furent exercés à l'usage du masque. Une conférence fut faite à Biglia aux officiers de la 20^e division de honved, désignée pour l'attaque.

Les Autrichiens installèrent le dépôt des gaz à Laybach; l'écheleon avancé, à Ranziano. Les installations pour l'attaque furent établies dans la zone de San Michele et de San Martino del Carso. Les gaz à haute pression étaient enfermés dans des bouteilles de

métal, munies d'un robinet et d'un tube. Les bouteilles furent placées elles-mêmes dans des caisses de bois, protégées par des sacs à terre. Les caisses furent placées très secrètement, la nuit du 26 juin, sur le front de la 20^e division de honved et de la 27^e d'infanterie, sur les points favorables, en terrain plat et en regard des têtes de vallon.

Le vent, qui était défavorable, fit retarder l'exécution. Des mesures spéciales furent prises pour empêcher les désertions, qui auraient trahi le secret. Là-dessus, le 28, les Italiens attaquèrent les premiers. Les Autrichiens, contraints par l'événement, décidèrent de faire l'opération le 29 au matin. L'effet des gaz, mortel jusqu'à un kilomètre, devait s'étendre jusqu'à cinq; ainsi les gaz émis sur le San Michele se feraient sentir sur l'Isonzo. Les deux régiments de la 20^e division qui devaient former les colonnes d'assaut furent mis en place dans la nuit du 29 et substitués aux unités repérées le 28. Des sapeurs eurent la mission de détruire les défenses accessoires et de retourner les tranchées. Les soldats reçurent des masques cloutés pour achever l'adversaire évanoui.

Le 29, entre 5 heures et 5 h. 30 du matin, après un violent feu d'artillerie sur l'arrière des lignes et sur les passages de l'Isonzo, d'épais nuages de gaz, favorisés par un vent léger, gagnèrent le front du 11^e corps italien. Après la première surprise, celui-ci fit une belle défense, passa à la contre-attaque et repoussa l'ennemi en lui faisant 403 prisonniers.

VII. La préparation de l'offensive italienne. — De son côté, l'Etat-Major italien, une fois l'offensive autrichienne repoussée sur le Trentin, méditait de reprendre l'offensive sur le front de l'Isonzo. Il se proposait comme objectifs la prise de Gorizia et l'occupation du rebord méridional du Carso, dans la zone de Monfalcone.

Les préparatifs avaient commencé pendant l'hiver. On avait augmenté la dotation en artillerie et en mitrailleuses, formé des compagnies de crapouillots pour la destruction des défenses accessoires, entraîné les troupes, créé des unités, accumulé des munitions, renforcé les ouvrages du bas Isonzo.

L'attaque autrichienne du 15 mai dérangerait ces projets, mais ils furent aussitôt repris. « Déjà dans la première moitié de juin, dit un récit officiel, le Commandement Suprême faisait poursuivre les études afin de pouvoir, au moment opportun et moyennant une manœuvre rapide, ramener du front du Trentin à celui de l'Isonzo les troupes, l'artillerie et tous les moyens reconnus nécessaires pour une attaque à fond. La rapidité de la manœuvre devait s'obtenir en exploitant le plus possible les chemins de fer et les camions automobiles de façon à commencer l'action par surprise ou, en tout cas, avant que l'adversaire ait eu le temps de parer le coup... »

En effet, les Italiens, manœuvrant par les lignes intérieures, gagnaient aisément de vitesse les Autrichiens, contraints de déplacer leurs forces le long de tout l'arc de cercle des montagnes. L'attaque principale devait être faite sur Gorizia; mais, pour tromper l'adversaire, elle devait être précédée de deux jours par une attaque sur Monfalcone, point très sensible du front.

Le rassemblement des troupes et du matériel se fit en trois

temps. Du 29 juin au 27 juillet, on ramena doucement du Trentin à l'Isonzo, sans éveiller l'attention des Autrichiens, quelques unités de réserve, des unités de complément et du matériel. La manœuvre stratégique proprement dite se déroula du 27 juillet au 4 août : déplacement rapide d'abord de l'artillerie et des crapouillots, puis des grandes unités et mise en place de ces unités sur le front. « Les caractéristiques de cette période furent : la minutie de la préparation, la rapidité de l'exécution et le secret des mouvements obtenu en faisant connaître à chaque unité sa destination propre seulement pendant le voyage et en communiquant au personnel des chemins de fer les seuls ordres de transport qui les intéressaient strictement et directement. » Le 4 août, la bataille commençait; dès lors, la préparation stratégique étant achevée, les transports entraient dans une phase purement tactique, qui consistait à répondre rapidement aux demandes de déplacement de troupes dans le champ de l'action.

VIII. La prise de Gorizia. — La 3^e armée italienne, à qui était réservée l'offensive, avait reçu l'artillerie de complément du 27 au 31 juillet. Le 3 août au soir, tout était en place et prêt à ouvrir le feu.

Le 4 le bombardement commençait dans le secteur de Monfalcone. Après une vigoureuse préparation, l'infanterie occupait les cotes 85 et 121, à l'est de la Rocca di Monfalcone. Mais les Autrichiens, en abandonnant leurs tranchées, y avaient laissé des bombes qui éclatèrent en dégageant des gaz asphyxiants. Une contre-attaque arrivant là-dessus contraignit les Italiens à regagner leurs positions de départ.

La journée du 5 s'écoula en simples actions d'artillerie qui trompèrent les Autrichiens et les amenèrent à renforcer à leur extrême-gauche le secteur de Monfalcone. Pendant ce temps, l'attaque se préparait sur le front de Gorizia. Le 6 août, entre 6 et 7 heures du matin, un feu violent éclatait du Sabotino au San Michele. Pendant les pauses, les patrouilles italiennes reconnaissaient l'état des lignes ennemies. A 4 heures de l'après-midi, la première ligne était détruite, les autres bouleversées. Les vagues d'infanterie se portèrent à l'assaut derrière un rideau de feu posé par l'artillerie, qui foudroyait en même temps les réserves. Déjà les sapeurs réparaient les passages et ouvraient de nouvelles communications.

A la gauche italienne, la 45^e division, qui attaquait le Sabotino, franchit d'un élan les défenses ennemies et arriva en quarante minutes au sommet de la montagne, à la cote 606, en capturant la garnison; puis elle redescendit les pentes orientales en direction de l'Isonzo. Le soir elle avait atteint une ligne S. Valentino-S. Mauro.

Plus à droite, sur les hauteurs à l'Ouest de Gorizia, la 13^e division, après de nombreuses attaques et une lutte longtemps indécise, s'emparait de la cote 188, au Nord-Est d'Oslavia. La 24^e division attaquait les fortes lignes d'Oslavia, les enlevait après plusieurs assauts et arrivait le soir à Pevma. La 11^e division enlevait le Podgora, le dépassait et arrivait sur l'Isonzo à la hauteur de Grafenberg. Là, entourée d'ennemis, elle se battait toute la nuit.

A droite de la 11^e division, entre le Podgora et l'Isonzo, la 12^e perçait les lignes autrichiennes. De l'autre côté de l'Isonzo, sur le bord septentrional du Carso, la 22^e division enlevait le sommet du San Michele, disputé depuis si longtemps et arrosé de tant de sang. Les Autrichiens, qui s'étaient énergiquement défendus, laissaient aux Italiens 3.000 prisonniers et 10 canons.

Cette journée du 6 donnait aux Italiens le Sabotino et le San Michele, piliers latéraux de la défense de Gorizia. Il restait à enlever, entre ces deux piliers, le rideau de hauteurs qui couvrent immédiatement la ville. « La défense et la possibilité de violentes contre-attaques, dit le récit italien, étaient ici largement facilitées par un terrain coupé, riche en positions tactiques, garni de nombreuses et puissantes lignes de défense, et par le voisinage de Gorizia, centre important de ressources. Petit à petit, au prix de grands sacrifices, notre infanterie, soutenue par la parfaite et constante coopération de l'artillerie, s'empara de ce terrain difficile, emportant une à une toutes les tranchées, obligeant les défenseurs à se rendre et repoussant leurs violentes contre-attaques au delà du fleuve. » Le succès fut assuré à la gauche par la 45^e division, manœuvrant sur les arrières de l'ennemi. Dans l'après-midi du 8, toutes les hauteurs étaient aux mains des Italiens. Au coucher du soleil deux brigades passèrent le fleuve. Une colonne de cavalerie appuyée par de l'infanterie cycliste commença à nettoyer la plaine. Le 9 au matin, les troupes italiennes entrèrent dans Gorizia.

IX. Les combats sur le Carso. — A la prise du San Michele, les Autrichiens avaient vivement réagi. Jusqu'au 9, ils essayèrent de le reprendre. Loin d'y réussir, ils perdirent encore le village de Boschini, sur la pente Nord. Plus au Sud, les Italiens enlevèrent des retranchements près de S. Martino.

Le San Michele perdu, tout le plateau jusqu'au Debeli au Sud devenait intenable pour les Autrichiens. Le 10, à l'aube, on signala qu'ils étaient en retraite vers une grande coupure appelée le Vallone. Aussitôt, le 11^e corps à gauche, le 13^e à droite exécutèrent un assaut général sur le Carso, depuis le Vippacco jusqu'au mont Cosich. Le groupe de défenses du mont Cosich, du Debeli et de la cote 121 flanque le plateau au Sud comme le S. Michele le flanque au Nord. « Le terrain du plateau, ondulé et très accidenté, écrit l'Etat-Major italien, se prête merveilleusement à la défense, et le commandement autrichien avait su s'en servir en formant plusieurs lignes de retranchements profondément creusés dans les rochers, la plupart blindés et pourvus de plusieurs rangées profondes de réseaux de fils de fer, tandis que de nombreux chemins permettaient aux troupes de la défense de rapides déplacements en tous sens. »

L'assaut du 10 donna aux Italiens toute la partie du Carso située à l'Ouest du Vallone. « Nos troupes, écrit l'Etat-Major, occupèrent Rubbia, S. Martino del Carso, le plateau de Doberdo et le mont Cosich, gagnant la ligne du Vallone jusqu'au Crni-Hrib. » Celui-ci fut pris le 11. Les Autrichiens se maintinrent par de fortes arrières-gardes sur le Debeli et sur la cote 121.

Le 11, les Italiens, passant le Vallone, s'établirent sur les pentes

occidentales du Nad Logem. Le 12, la 23^e division en emportait la crête. En même temps, plus au Sud, la 21^e division s'emparait d'Oppacchiasella et poussait d'un kilomètre dans l'Est. Sur le bord méridional du plateau, les Autrichiens évacuaient la cote 121 et le Debeli et se retiraient au delà du Vallone sur la cote 144. Les combats durèrent jusqu'au 15, amenant de nouveaux progrès dans le secteur du Nad Logem. Mais la ligne autrichienne, quoique entamée, tenait. Les deux divisions du 11^e corps qui donnaient l'assaut aux hauteurs à l'Est du Vallone, la 21^e et la 23^e, étaient épuisées. Elles furent relevées par la 22^e et la 49^e qui ne purent pas davantage enlever ces âpres rochers. Il devint nécessaire de suspendre l'offensive pour organiser la position conquise. Celle des Autrichiens, du coude de l'Isonzo à la mer, était maintenant la suivante. Ils avaient perdu le Sabotino, mais gardé, juste en face, le San Gabriele qui le commande de près de 40 mètres; à l'Est de Gorizia, ils tenaient les collines qui culminent au San Marco. Ils barraient la grande coupure du Vippaces, entaille dangereuse qui mène, 70 kilomètres plus loin, à Laybach. Surtout, ils la flanquaient du Sud par le Pacinka. Ils tenaient le bord Est du Vallone, qui est dominant. Au Sud du Carso, jusqu'à la mer, ils barraient la plaine de Lizert, appuyés par derrière à la forteresse de 323 mètres de l'Hermada.

CHAPITRE XXI

L'offensive de Broussilov.

I. La diversion russe. — II. Le théâtre oriental. — III. Du Pripiat au Pruth. — IV. L'ordre de bataille. — V. Les débuts de l'offensive. — VI. La prise de Czernovitz. — VII. L'intervention de Linsingen. — VIII. Les combats sur le Styr. — IX. Les combats entre le Dniester et le Pruth. — X. L'offensive du général Sakharov en Galicie. — XI. La contre-attaque austro-allemande. — XII. La prise de Stanislau. — XIII. La retraite de l'armée Bothmer. — XIV. Les Russes sur la frontière de Hongrie. — XV. La Roumanie en guerre et la fin de l'offensive. — XVI. Les résultats de la campagne.

I. La diversion russe. — Le 15 mai 1916, les Autrichiens avaient pris l'offensive entre l'Adige et la Brenta. Le 21 mai, le *Corriere della Sera* publiait un article, « l'Heure de l'action unique », qui est un appel à la Russie : « Les Russes ont contribué incontestablement à la victoire de la Marne en se jetant avec les troupes de *Rennenkampf* sur la Prusse orientale avant l'heure où ils y étaient attendus. Nous avons puissamment contribué à alléger la terrible pression austro-allemande sur les Russes en entrant en lice à un des moments les plus critiques pour les opérations militaires de l'Entente. Et encore en octobre et en novembre, tandis que l'offensive se déchainait, furieuse, contre Riga et Dvinsk, nous n'avons pas hésité à donner tête baissée, sans calculer ni épargner, contre les retranchements de Gorizia et du Carso... Si, maintenant, la Russie décide d'accélérer son action et de se porter en avant, le plan austro-allemand peut être éventé. »

Le 2 juin, au moment où les Autrichiens étaient devant la dernière barrière qui les séparât de la plaine, le canon russe commençait à gronder. Le 4 juin, le *Berliner Tageblatt* écrivait : « Trois semaines après le commencement de l'offensive austro-hongroise dans le Tyrol méridional, les Russes ont augmenté de jour en jour l'activité de leur artillerie jusqu'à arriver par endroits au *Trommelfeuer* sur le front de Russie méridionale, dans le dessein évident d'entraver ainsi nos opérations dans la haute Italie et de remporter sur le front Nord-Est des armées impériales et royales, qu'ils pensaient affaibli, des succès à bon marché. Mais, en fait, notre front russe a été puissamment fortifié par un travail de plusieurs mois. L'état des défenseurs est extraordinairement bon, n'ayant pas eu de pertes par combats ou maladies, et n'ayant pas été affaibli par le retrait d'unités envoyées à d'autres fronts. On peut donc envisager avec une tranquille confiance les événements à venir entre la *Putilovka* et le Pruth. » Le même jour, l'attaque

russe se déclenchait, et les armées du général Broussilov, suivant l'expression de Repington, entraient dans les défenses autrichiennes comme dans du papier.

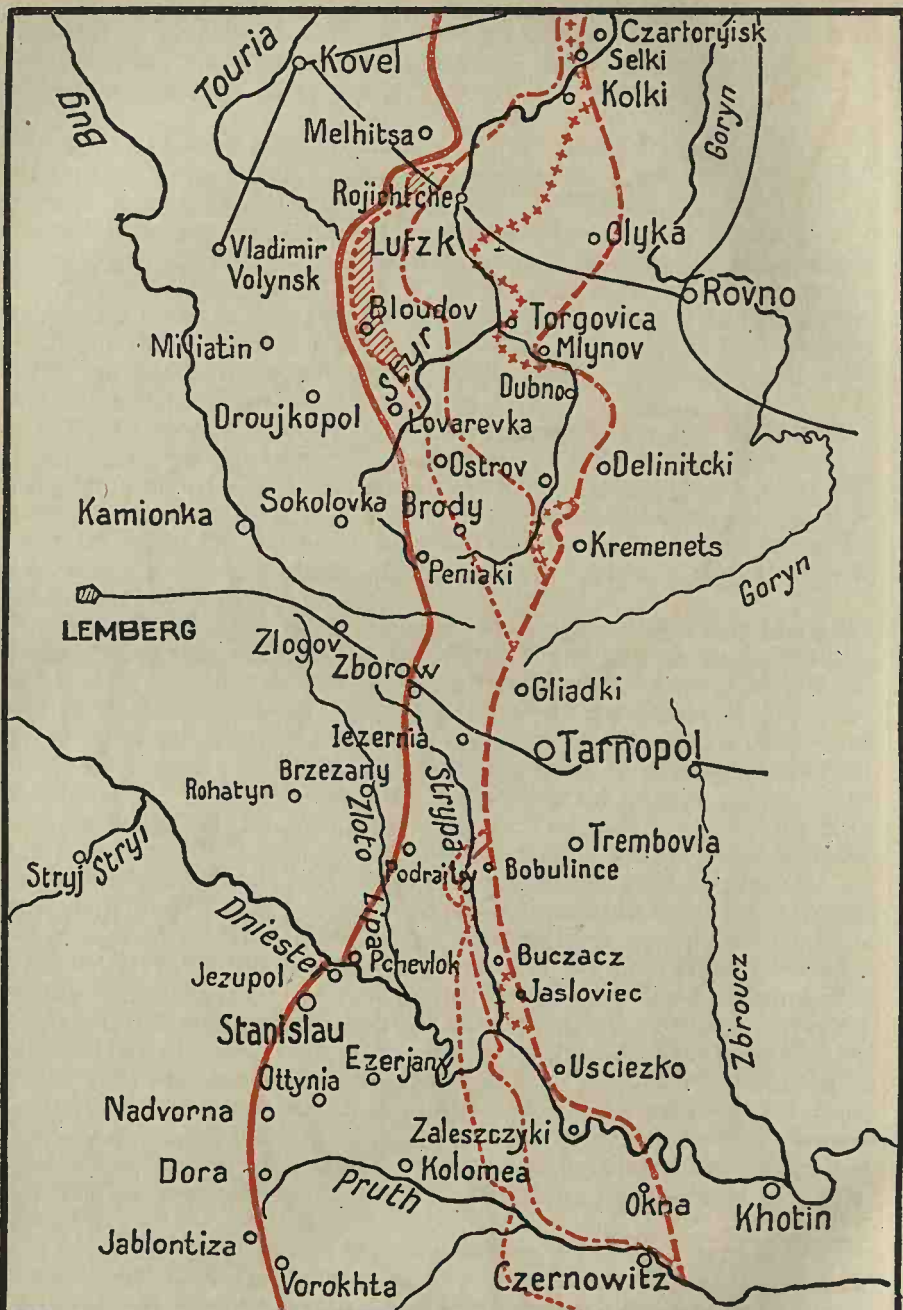
II. Le théâtre oriental. — Les armées russes formaient du golfe de Riga à la frontière roumaine, trois fronts. Le front Nord, commandé par le général Kouropatkine, comprenait entre Riga et Vidzy, trois armées, 12^e, 5^e et 1^{re}, fortes en tout de treize corps. Le front Ouest, de Vidzy à la ligne Kovel-Sarny, commandé par le général Evert, et comprenant les 2^e, 10^e et 3^e armées, était fort de 23 corps. Le front Sud-Ouest, de la ligne Kovel-Sarny à la Roumanie, était commandé par le général Broussilov. Il comprenait 19 corps et demi, en quatre armées, 8^e, 11^e, 7^e et 9^e. Au total, pour l'ensemble du théâtre austro-allemand, 55 corps et demi.

Le 18 mars, pour soulager les Français à Verdun, la 2^e armée avait entrepris une offensive des deux côtés de la voie ferrée Postavy-Sventsiany. Cette offensive devait être appuyée au Nord par l'armée voisine, la 1^{re}, vers Vidzy, et par la voisine de celle-ci, la 5^e, vers Dvinsk. L'opération se fit, en pleine fonte des neiges, dans les marais et le sang, n'obtint que des succès locaux et fut arrêtée le 30 mars.

Vers la mi-avril, commencèrent les préparatifs d'une offensive d'été, décidée en décembre à Chantilly. Dans le plan de la Stavka, cette offensive comprenait les trois fronts, avec choc principal au centre, sur le front Ouest, dans le secteur de Baranovitchi. L'adversaire était pareillement disposé en trois groupes. Au Nord, du golfe de Riga au Niémen, Hindenburg, avec le titre de commandant en chef de l'Est, avait sous ses ordres un groupe comprenant du Nord au Sud : à l'extrême-gauche, l'ancienne armée du Niémen, devenue VIII^e armée von Below; puis le groupement Scholtz, la gauche à la Duna; la X^e armée, la gauche à la Disna; la XII^e armée von Fabeck, la gauche à la voie Lida-Molodetchno. Au Sud du groupe d'armées Hindenburg, s'étendait le groupe du prince Léopold de Bavière, du Niémen à Pinsk. Le prince Léopold, comme Hindenburg, recevait les ordres du Grand-Quartier allemand. Au Sud de Pinsk commençait le front autrichien, recevant les ordres du Grand-Quartier de Teschen. Il avait à gauche le groupe d'armées Linsingen; puis successivement la I^{re} et la II^e armées autrichiennes, formant le groupe Bœhm-Ermolli; l'armée allemande du Sud, maintenant commandée par le comte Bothmer, et la VII^e armée autrichienne. En tout, de la Baltique à la frontière roumaine, d'après les évaluations russes, 127 divisions d'infanterie et 21 de cavalerie.

Les préparatifs russes furent retardés, en partie, par les pluies. D'autre part, Cadorna demandait secours à la Stavka. Il fallait hâter l'offensive. On ne le pouvait qu'en la portant sur le front Sud-Ouest, du Pripiat au Pruth.

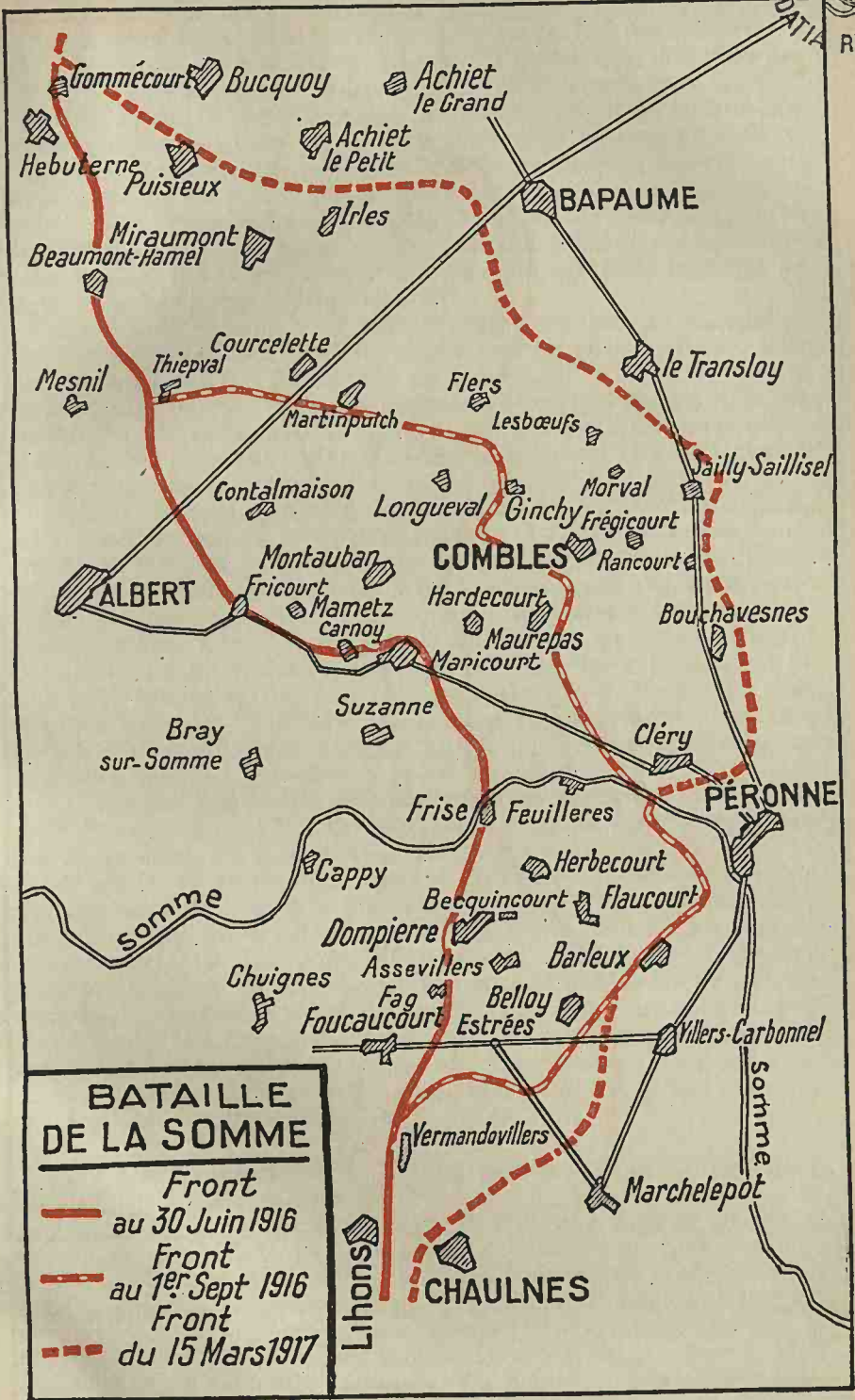
III. Du Pripiat au Pruth. — Un voyageur qui viendrait du Nord, une fois traversé le Pripiat, se trouverait dans de vastes forêts marécageuses à travers lesquelles il remonterait de larges fleuves coulant du Sud au Nord. Après un peu plus de cent kilomètres, il



L'OFFENSIVE BROUSSELOV

- - - Front avant l'attaque
- Front du 25 Mai v.s.
- . - . - Front du 1^{er} Juin

- - - - - Front du 10 Juin
- // // // Terrain reconquis par les contre-attaques austro-alleim^{des}
- Front du 1^{er} Août 1916 v.s.



BATAILLE DE LA SOMME

Front
 au 30 Juin 1916

Front
 au 1^{er} Sept 1916

Front
 du 15 Mars 1917

Lihons

CHAULNES

PÉRONNE

COMBLES

BAPAUME

ALBERT

somme

somme

Gommécourt Bucquoy

Achiet le Grand

Achiet le Petit

Hebuterne Puisieux

Miraumont Beaumont-Hamel

Irles

Courcelette

Mesnil Thiépval

Martinpuich

Flers

Lesbœufs

le Transloy

Contalmaison

Longueval

Ginchy Frégicourt

Sailly-Saillisel

Montauban Fricourt

Mametz Carnoy

Hardecourt Maurepas

Rancourt

Bouchavesnes

Suzanne

Bray sur-Somme

Cléry

Frise

Feuillères

PÉRONNE

Cappy

Herbecourt

Dompiere

Assevillers

Barleux

Chuignes

Fag Foucaucourt

Belloy

Estrées

Yillers-Carbonnel

Vermandovillers

Marcheopot

sortirait de cette région couverte et impraticable pour arriver à des collines de craie ondulées. A partir de ce faite, la direction des eaux change et il les verrait descendre avec lui vers le Sud. Bientôt, aux collines de la région des sources succéderaient de grands plateaux unis; nous quittons la Volhynie et nous entrons en Galicie. Les rivières, parallèles entre elles, coulent d'abord à fleur du sol; mais, à mesure que leur cours s'allonge et que leur puissance augmente, elles s'encaissent. Leur vallée devient une rainure de plus en plus profonde dans le plateau. Elles tombent enfin au pied des Carpathes dans une grande artère transversale, un collecteur qui les reçoit et les emporte, le Dniester.

Ce fleuve dessine une vaste courbe, comme les Carpathes dont il longe le pied. Ces montagnes ont en effet la forme d'un arc de cercle poussé du dedans au dehors, de la Hongrie vers la Galicie. Elles sont faites de chaînons parallèles, praticables et boisés. De l'autre côté de la montagne, vers le Sud, s'étend une zone effondrée, que les âges ont voilée d'une terre légère et féconde; c'est la plaine hongroise.

Ainsi, notre voyageur, suivant du Nord au Sud le 23^e méridien, aura traversé depuis le Pripiat jusqu'à la Hongrie quatre zones distinctes. D'abord une zone de forêts marécageuses jusqu'au Nord de Lutzk. Puis une zone de collines de craie jusqu'aux sources du Styr. Puis une zone plate, nue, cultivée, le plateau galicien, où il descendra vers le Sud le long de la Strypa, qui va en s'encaissant et qui aboutit au Dniester. Le fossé du Dniester est redoublé au Sud, à 30 kilomètres environ, par celui du Pruth. Mais déjà nous sommes dans la quatrième zone, dans les plis boisés des Carpathes. Notre voyageur aurait franchi, du Pripiat au Pruth, un peu plus de 400 kilomètres à vol d'oiseau.

Les armées se sont fixées approximativement sur ce front au mois de septembre 1915. Ce sont, pour ainsi dire, les positions de fin de combat de la grande retraite russe.

Dans le cours de l'automne et de l'hiver, diverses tentatives d'offensive russes, dont la plus considérable, à la Noël de 1915, a affecté presque toute l'étendue du front, n'ont pas réussi à l'ébranler sensiblement. Du côté allemand, le départ de Mackensen pour la Serbie, le 18 septembre 1915, a modifié l'ordre de bataille dans les régions désertes et peu praticables qui vont du Pripiat à la Volhynie. Son groupe d'armées est devenu le groupe Linsingen, qui comprend à gauche l'armée du Bug, commandée par Linsingen lui-même depuis le 6 juillet 1915, et à droite la IV^e armée autrichienne de l'archiduc Joseph-Ferdinand.

IV. L'ordre de bataille. — Quel était au début de juin 1916 l'aspect de l'armée Linsingen?

A cheval sur le Pripiat, elle s'étendait à travers forêts et marécages, au Nord jusqu'au canal Oginski, au Sud jusqu'au coude du Styr; l'aile gauche était allemande, l'aile droite était autrichienne. La gauche, dans la région de Pinsk où les grandes opérations ne sont guère possibles, était faite par de la cavalerie encadrée au Nord par la 81^e division de réserve, et à droite par la 82^e, établie sur le Pripiat même. Ces deux divisions,

constituant le XLI^e corps, étaient un héritage de l'armée Mackensen, une fraction demeurée après le départ du gros.

Au Sud du Pripiat commençaient les unités autrichiennes; dans les régions basses impraticables qui s'étendent jusqu'à Rafalovka, trois divisions de cavalerie pour garder les rares chemins, 9^e, 1^{re} et 11^e; puis sur les petites collines nues qui émergent de la verdure dans le coude du Styr, deux unités d'infanterie pour barrer la route de Kovel : la légion polonaise et la 26^e division. Telle était l'armée Linsingen, le type même d'une armée de surveillance sur une vaste surface difficile à éclairer : une masse de plus de 20.000 cavaliers en grandes unités indépendantes, appuyés par des forces d'infanterie qui ne devaient guère leur être supérieures en nombre. Cette cavalerie ne paraît d'ailleurs pas, malgré son nombre, avoir suffi à assurer la police des forêts; dans l'automne de 1915, les cosaques venaient rôder jusqu'aux environs de Kovel, où l'on prenait de grandes précautions contre un coup de main.

Au Sud de l'armée du Bug, le front autrichien passait le Styr à la hauteur de Kolki, et de là à Dubno il était tenu par la IV^e armée autrichienne, sous les ordres de l'archiduc Joseph-Ferdinand, qui avait son quartier général à Lutsk. L'armée de l'archiduc comprenait six divisions et demie, sur un front d'environ 70 kilomètres. Mais il y avait, dans la zone d'arrière, la valeur de quatre divisions d'infanterie au repos, ainsi qu'une division de cavalerie.

Au Sud de l'armée de l'Archiduc, la I^{re} armée autrichienne, puis la II^e, formant le groupe d'armées Ermolli, sont établies entre Dubno et la frontière de Galicie. Elles comprennent environ huit divisions d'infanterie et deux de cavalerie. Le quartier général de Boehm-Ermolli était à Brody. En arrière, pour toute réserve stratégique, la moitié de la 29^e division.

Au Sud du groupe Boehm-Ermolli, les changements, depuis un an, avaient été considérables. Les divisions allemandes de l'armée allemande du Sud, aujourd'hui armée Bothmer, avaient été successivement rappelées vers d'autres théâtres. En juin 1916, il n'était resté à cette armée qu'une seule division allemande, la 48^e de réserve, établie sur la haute Strypa en face de Tarnopol. Les quatre autres qu'elle possédait dans l'été de 1915 étaient parties. En revanche, elle a reçu de Boehm-Ermolli deux divisions et hérité deux autres de l'armée Mackensen. Ainsi ont été comblés les vides formés par le départ des Allemands. Au total, l'armée Bothmer avait au début de juin 1916 neuf divisions d'infanterie en première ligne et une au repos, la 38^e. Elle avait de plus la 2^e division de cavalerie sur les plateaux à l'Ouest de Buczacz. Avec ces dix divisions, elle tenait tout le front depuis le plateau d'Alexinetz (frontière de Galicie) jusqu'au confluent de la Strypa dans le Dniester, soit une centaine de kilomètres.

Enfin, du confluent de la Strypa à la frontière roumaine, s'étendait la VII^e armée Pflanzer-Baltin. En juin 1916, elle ne dépassait pas 8 divisions d'infanterie et 4 de cavalerie, c'est-à-dire qu'elle avait une densité extrêmement faible, chargée qu'elle était de tout le front au Sud du Dniester. L'armée avait très mauvaise réputation.

tion : on chansonnait l'agitation de son chef, *bald hin, bald her*. L'incohérence des unités, où l'on parlait toutes les langues, leurs éternelles marches et contre marches étaient un sujet de railleries. Les soldats disaient, comme une malédiction : « Puisses-tu être réserve d'armée chez Pflanzer-Baltin! » Le Grand-Quartier allemand avait demandé plusieurs fois son changement.

Les armées russes étaient au nombre de cinq, correspondant à assez peu de chose près aux cinq armées ennemies : en face de l'armée Linsingen, se trouvait la 3^e armée russe, commandée par le général Lech, formant la gauche du groupe du centre, du groupe Evert. Elle s'étendait au Sud jusqu'au chemin de fer de Kovel à Sarny. Là seulement commençait le groupe des armées de gauche, commandé par le général Broussilov. Il comprenait quatre armées : au Nord, la 8^e armée, général Kaledine, brave soldat, mais caractère indécis, de la voie Kovel-Sarny jusqu'à Kremenez, opposée ainsi à l'armée de l'archiduc et à la 1^{re} armée; puis la 11^e armée, général Sakharov, entre Kremenez et Trembovla, faisant face à Boehm-Ermolli et à la gauche de Bothmer; la 7^e armée, général Chtcherbatcheff, de Trembovla à l'embouchure de la Strypa, face à la droite de Bothmer; enfin la 9^e armée, général Letchitzky, du confluent de la Strypa à la frontière roumaine, face à l'armée Pflanzer.

Broussilov, qui avait commandé un corps dans la guerre de Mandchourie, était de ceux, comme Mitchenko et Rennenkampf, dont la renommée avait grandi dans cette guerre malheureuse. Quand le grand-duc Nicolas et le ministre Soukhomlinov réorganisèrent l'armée, ils donnèrent à Broussilov le gouvernement militaire de la Podolie et le destinèrent à commander une armée. Il eut la gloire après la première bataille de Lemberg, en septembre 1914, tandis que Russki entra dans cette ville, de pousser au Sud vers le Dniester et d'arriver à Halicz. Depuis ce moment, il resta toujours en Galicie et sur les Carpathes. Il avait montré l'énergie de sa méthode, et le mordant de son offensive. C'était un homme de taille moyenne, l'air énergique, avec des yeux froids, qui parlait peu, se montrait peu et passait pour un chef sévère. Le faible général Ivanov lui avait passé en pleurant, le 6 avril, le commandement du front Sud-Ouest.

Aussitôt Broussilov, au contraire de son prédécesseur, avait demandé à attaquer. Il l'avait dit au tsar, qu'il avait reçu à Kameinez-Podoloki. Il l'avait dit au Conseil de guerre tenu à Mohilev le 14 avril. Il en reçut l'autorisation, sous réserve qu'il ne recevrait aucune dotation particulière, l'offensive principale, dans la pensée de la Stavka, devant être faite par Evert, en direction de Vilna. Broussilov rentra à son quartier général de Berditchev, réunit ses généraux d'armée, et leur donna l'ordre d'être prêts pour la fin de mai.

V. *Les débuts de l'offensive.* — Son plan était d'engager l'offensive avec toutes ses armées pour empêcher l'ennemi de concentrer ses réserves. La 8^e armée, à droite, devait porter le coup principal en jetant quatre corps d'Olyka sur Lutsk et Vladimir-Volynsk; les deux armées du centre, 11^e et 7^e, dans les secteurs de

Tarnopol et de Buczacz, devaient percer en direction de Lemberg; la 9^e armée à gauche devait, par la rive droite du Dniester, diriger deux corps sur Stanislau. Cette façon d'attaquer sur un front immense, en dispersant ses moyens, fut très critiquée. Encore le 3 juin au soir, de la Stavka, Alexeïev téléphona à Broussilov, pour lui demander de la part du tsar de retarder l'attaque et d'organiser un choc unique. Broussilov refusa et demanda à être remplacé sur-le-champ. Alexeïev répondit que le tsar dormait et qu'il n'était pas convenable de le réveiller. Broussilov, exaspéré, répliqua qu'il n'avait pas à s'occuper du sommeil du tsar, et qu'il demandait une réponse immédiate. « Hé, dit Alexeïev, que Dieu soit avec vous! Faites à votre guise. » Le 4 juin, Broussilov passa à l'attaque sur tout le front, depuis le coude du Styr jusqu'à la frontière roumaine.

Les premiers communiqués russes se contentent de dénombrer les prisonniers, dont le nombre s'accroît rapidement; dès le 6 juin, on en signale 25.000, avec 480 officiers; le 7, le nombre est porté à 40.000 et 900 officiers; le 8, il faut ajouter 11.000 soldats et 58 officiers. En même temps, arrive la première nouvelle précise. L'armée Kaledine, bousculant l'armée de l'archiduc de ses positions d'Olyka, l'a rompue et elle est entrée le 7 juin dans Lutzk.

La position d'Olyka a été décrite par Stanley Washburn, témoin oculaire, dans le *Times* du 18 juillet. Le village est logé dans un creux, à 10 kilomètres à l'Ouest de la chaussée de Lutzk à Rovno. Les forêts qui couvrent l'Est cessent à cette chaussée, de telle sorte que la région d'Olyka est nue et ondulée. Forêt derrière soi, bonne condition d'offensive. Du haut des collines, on voit une grande étendue de pays, et les tranchées courant sur les versants. Les lignes autrichiennes et les lignes russes étaient par endroits très rapprochées; mais la position russe était de beaucoup la meilleure; en effet, dans leur retraite, dans l'automne de 1915, nos alliés s'étaient arrêtés et établis sur une position préparée, tandis que les Autrichiens avaient dû se mouler sur eux. La position russe avait donc été choisie de façon à présenter les deux avantages essentiels des positions défensives: des communications à l'arrière, et un champ de tir à l'avant. Le front présentait un dessin tenaillé, avec des saillants et des indentations. L'accès aux lignes par l'arrière était rapide et commode, tandis que les Autrichiens, pour parvenir à leur première ligne à travers une région découverte, devaient parfois suivre des boyaux en zigzag sur plus de 1.700 mètres. Selon M. Stanley Washburn, cette difficulté d'accès explique le nombre considérable de prisonniers faits par les Russes. Les Autrichiens ne purent s'échapper par ces conduits sinueux.

Il y avait, en général, deux ou trois positions autrichiennes préparées; mais les dernières étaient si peu tenues qu'il est arrivé aux Russes d'y devancer leurs propres défenseurs. La première position seule était défendue, mais très fortement: tranchées profondes, couvertes d'un blindage, interrompues par des abris à mitrailleuses, souvent en acier, parfois en béton; ces tranchées communiquaient par des descentes avec des couloirs qui menaient à des chambres d'officiers, jusqu'à 8 mètres au-dessous du sol de la tranchée. Le journaliste anglais déclare n'avoir rien vu de mieux sur le front occidental.

Les Russes n'essayèrent pas d'enlever toute la ligne : l'artillerie se contenta de creuser des avenues dans les défenses ennemies, par où l'infanterie pût passer.

Rompus à Olyka, les Autrichiens se trouvaient rejetés dans la direction du Styry, qui coule à 25 kilomètres environ dans l'Ouest. La grand'route de Rovno à Kovel traverse cette rivière à Lutsk. En temps de paix, Lutsk est une cité tranquille et isolée. Le Styry coule paresseusement dans une prairie, en faisant une grande courbe autour d'une colline; sur cette colline il y a un château du moyen âge, qui commande le passage; une petite ville russe, fondée il y a quelque cinq cents ans, s'est établie autour. Les Russes y pénétrèrent le 7. Le chemin de fer a choisi un autre point de passage à une quinzaine de kilomètres à droite, Rojichtche. Les Russes l'enlevèrent le 9. A gauche de Lutsk, le Styry est précédé par une avant-ligne, celle de son affluent, l'Ikva; dès le 8, cette rivière était franchie entre Torgovitsa et Mlynov; Mlynov était tournée, et sa garnison se rendait le 10.

Pendant que l'aile droite du général Kaledine, avançant par la voie de Rovno à Kovel, arrivait à Lutsk, son aile gauche, avançant sur la voie de Rovno à Brody, marchait sur Dubno. Cette ville, située sur un coude que l'Ikva fait vers l'Est, devenait très difficile à défendre, les Russes étant maîtres du cours d'aval et la débordant ainsi du Nord, en même temps qu'ils l'attaquaient de l'Est. Ils y sont entrés le 9. Le 10, par conséquent, les Russes étaient maîtres de toute la ligne Styry-Ikva, depuis Rojichtche au Nord jusqu'à Dubno au Sud, sur une longueur de plus de 70 kilomètres.

Le Haut Commandement donna à la 8^e armée l'ordre de développer son offensive en direction de Rava-Russka, en se liant à gauche à sa voisine, la 11^e armée, laquelle avait comme objectif Lemberg. Pour couvrir la droite de la 8^e armée, la 3^e, du groupe Evert, passa le 24 juin au groupe Broussilov, et reçut l'ordre de marcher de Rafalovka sur Kovel.

VI. La prise de Czernovitz. — Mais, juste à ce moment, un nouvel événement d'une importance très considérable se passait au Sud du Dniester. Letchitzky infligeait à l'armée Pflanzer-Baltin une des défaites les plus mémorables de la guerre. L'armée Pflanzer couvrait le Dniester sur la rive Nord, depuis le confluent de la Strypa jusqu'à une quinzaine de kilomètres en aval de Zaleszczyki. Là elle passait le fleuve et se dirigeait au Sud, faisant barrage entre le Dniester et le Pruth, couvrant Okna, Czernovitz et Bojan. Militairement, cette position en équerre, coupée par un fleuve, une branche adossée à ce fleuve, était fort mauvaise.

Letchitzky attaqua au Sud du Dniester, à Dobronovtse. C'est un petit bourg de 160 feux, séparé du fleuve par des plateaux nus. La rupture de la ligne ennemie fut complète. Le 10 juin, dans la seule région de Dobronovtse, les Russes firent 18.000 prisonniers. En même temps, au Nord du Dniester, une attaque presque perpendiculaire se développait sur l'autre face de l'équerre. A l'endroit où le front passait le fleuve, le village de Sinkov était pris et l'ennemi

rejeté en désordre au Sud-Est de Zaleszczyki. La cavalerie turkmène achevait la débâcle.

Le 11, les Russes, poursuivant à outrance, arrivaient en face de Zaleszczyki, à 20 kilomètres de leur point de départ, passaient le fleuve du Sud au Nord, enlevaient la ville. Au Sud du fleuve, ils poussaient jusqu'à Horodenka, à plus de 40 kilomètres des positions de la veille, et saisissaient ce nœud de routes. Au centre, ils marchaient de Dobronovtse sur Sadagora, où ils trouvaient un énorme matériel, puis sur Czernovitz et arrivaient au voisinage de la ville. Enfin, à la gauche, près de Bojan, ils attaquaient la ligne du Pruth, pour franchir ce fleuve et prendre Czernovitz à revers par le Sud-Est.

Les habitants de Czernovitz avaient vu se multiplier, depuis le début de juin, les vols d'avions au-dessus d'eux. Le 6, pour la première fois, trois obus russes éclatèrent dans la ville. Puis arrivèrent les familles de paysans et de Juifs, qui venaient de l'angle Nord-Est de la Bukovine, traînant leurs meubles, poussant un cochon ou une vache, et parlant de combats meurtriers vers Okna et Dobronovtse. Enfin, l'horizon s'alluma; les villages flambaient entre Okna et Zastavna. Une affiche avertit les habitants que la ville se trouverait sous le feu des Russes à partir du 11 juin. L'exode commença. Le dimanche avant la Pentecôte, les professeurs de l'Université reçurent l'ordre de partir. L'un d'eux, Léon Kellner, a fait à la *Neue Freie Press* le récit de ces journées. Il y avait dans le même train que lui des soldats qui arrivaient d'Okna. Ils faisaient des récits unanimes de la supériorité des Russes, qu'ils croyaient vingt fois plus nombreux que les Autrichiens.

Dans la nuit du 17 au 18, les Russes, après avoir passé le Pruth, en aval de la ville, arrivaient par le Sud-Est en même temps que par le Nord et entraient à Czernovitz. Les Autrichiens se repliaient, les uns au Sud de la ville, sur les Carpathes, les autres à l'Ouest, sur Snyatin.

VII. L'intervention de Linsingen. — Ainsi, vers la mi-juin, sur cinq armées autrichiennes, deux étaient en pleine déroute. Au centre, Boehm-Ermolli et Bothmer tenaient encore leurs positions. Ils avaient seulement été obligés, pour garder la liaison, de replier et d'étendre leurs ailes extérieures, la droite de l'armée Bothmer, de la Strypa sur le Zolot, la gauche de l'armée Boehm-Ermolli, de l'Ikva sur le Styr, dans la région de Verben. Seule l'armée Linsingen, à l'extrême Nord, n'avait pas été sérieusement engagée.

Deux énormes poches se trouvaient donc creusées dans la ligne autrichienne. L'Etat-Major allemand essaya de parer au danger par un double procédé. Dans le trou ouvert entre le Dniester et le Pruth, il plaça un nouveau groupe de divisions qui forma une armée sous les ordres du général Koevess. Dans le trou ouvert devant Lutzk, il forma avec des divisions principalement allemandes un groupe qui s'ajouta au commandement du général Linsingen, lequel fut chargé de conduire une contre-offensive de grand style.

Où furent prises les divisions du groupe Linsingen? Toutes les disponibilités autrichiennes étaient épuisées. Dix-sept divisions étaient retenues dans le Trentin, d'où elles ne pouvaient être reti-

rées que par une seule ligne de chemin de fer. Il fallait donc que l'Allemagne vint au secours de son alliée. Elle le fit avec beaucoup d'énergie et de décision. Avec les réserves de trois divisions du front au Nord du Pripet (81^e et 82^e de réserve et 181^e de landwehr), elle constitua une division nouvelle. Elle en fit venir quatre de France (19^e et 20^e actives, 43^e de réserve et 11^e bavaroise); elle en appela trois du front de Russie septentrionale (107^e, 108^e et 22^e). Voilà donc un renfort de huit divisions; deux divisions autrichiennes, la 51^e et la 48^e, purent être ramenées du Trentin. Au total, dix divisions fraîches constituèrent une masse de manœuvre et furent mises sous le commandement de Linsingen.

Celui-ci forgea avec ces renforts une sorte de pince qu'il appliqua aux deux flancs du saillant que formait l'armée Kaledine en avant de Lutzk. Cette armée marchait maintenant de Lutzk sur Kovel, qui paraît avoir été son principal objectif. Elle avançait par deux routes; l'une, orientée vers le Nord-Ouest, est la chaussée directe Lutzk-Kovel; l'autre, plus à gauche et orientée vers l'Ouest, est la chaussée Lutzk-Vladimir Volynsk. Les Russes s'y portèrent jusqu'à la région de Zaturtsy, puis, au lieu de continuer sur Vladimir Volynsk, ils firent colonne à droite, face au Nord-Ouest, par la rive droite de la Turia, et atteignirent le front Lejakhov-Makovitchi. Ils avaient ainsi leur gauche à la Turia, leur droite à la route Kiselin-Kovel. En continuant dans la même direction, ils débouchaient entre Vladimir Volynsk qu'ils masquaient et Kovel qu'ils débordaient par le Sud. Ainsi Kovel allait être attaqué de deux côtés : du Sud-Est par la colonne qui suivait la chaussée de Lutzk, et du Sud par la colonne qui descendait la Turia. La tâche de Linsingen était : premièrement, d'arrêter ces deux colonnes; secondement, de serrer les Russes aux deux flancs, au flanc droit sur le Styr, au flanc gauche sur la Lipa. Nous allons donc voir se développer quatre séries de combats : 1^o sur le coude du Styr à Kolki; 2^o sur la chaussée de Lutzk à Kovel; 3^o sur la Turia; 4^o sur la Lipa.

1^o Sur le flanc droit (Nord) des Russes. Dès le 10 juin, dit un bulletin russe, l'ennemi, cherchant à parer à la situation qui lui est faite, a lancé une contre-attaque furieuse dans la région de Semki, à l'Est de Kolki (face Sud du coude du Styr), « où des forces ennemies numériquement supérieures ont attaqué nos éléments avancés, et, sous le couvert d'une concentration de leurs feux, les ont refoulés sur la rive droite du Styr; mais, le même jour, nous avons arrêté tout développement ultérieur de cette offensive ». En fait, le général Kaledine forma sur la droite le long du Styr un flanc défensif.

2^o Sur la chaussée Lutzk-Kovel. Les Autrichiens s'étaient retirés du Styr sur le Stokhod, en suivant comme axe de marche la chaussée de Rovno à Kovel, suivis eux-mêmes par les autos blindées russes. A Terespa, aux deux tiers de la distance d'un fleuve à l'autre, les éléments d'un régiment saxon couvrent la retraite, tandis que le gros se retire derrière le Stokhod. Là, les Austro-Allemands essaient d'interdire le passage en construisant une tête de pont, toujours sur la chaussée de Kovel, devant Svidniki. Mais, le 14 et le 15, les Russes attaquent sur le front Svidniki-Boguszovka et enlèvent

la tête de pont. C'est à ce moment que Linsingen dessine sa contre-attaque. Le 16 juin, un régiment westphalien attaque Boguszovka, s'établit sur la rive Sud du Stokhod, dans les marais, dans les roseaux, sous la pluie. A Svidniki, les Saxons sont moins heureux. Pris par les feux de flanc de mitrailleuses, non seulement ils ne peuvent pas déboucher, mais ils évacuent la partie Sud du village. Il est repris le soir, puis de nouveau reperdu. Deux régiments allemands luttent, épuisés, contre tout un corps russe, sous un orage dont les éclairs se mêlent aux éclatements. Cependant il faut reprendre Svidniki à tout prix. De nouveaux régiments allemands et autrichiens sont amenés de Kovel, et, le 18, le village est reconquis, opération difficile dans cette région où les marais empêchent l'infanterie de se déployer, diminuent l'efficacité de l'artillerie, et où aucun couvert ne favorise les approches. Cependant les Westphaliens, débouchant de Novi-Mosor, reprennent aussi Boguszovka. Les Russes, ainsi refoulés sur la chaussée et à gauche, essaient une contre-offensive à la droite, par Emelin. Puis la bataille se dissout lentement en combats isolés, en engagements de patrouilles.

Le 21 juin, des troupes composées cette fois d'Allemands du Sud recommencent le combat en attaquant la droite russe à 5 kilomètres environ à droite de la chaussée, vers Mylsk, en poussant vers Sokal à travers les marais, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Mais plus près du centre, à mi-chemin de Mylsk et de la chaussée, le village de Linievka, fortifié par les Russes, reste en saillant et résiste, entouré de trois côtés et pourtant inabordable. Ce n'est que le 27 juin que les Westphaliens du colonel Hoefler arrivent à s'en emparer, au prix de lourds sacrifices. Les pertes sont graves de part et d'autre. Du côté russe, le 22^e régiment sibérien a souffert au point qu'il doit être fondu avec le 23^e. De leur côté, les Allemands doivent arrêter le combat pour laisser reposer leurs troupes. Ils ne reprennent l'offensive que le 2 juillet, toujours par leur gauche contre la droite russe, en partant de la ligne Linievka-Mylsk en marchant au Sud, sur Emelin, puis sur Perespa.

3^o Sur la Turia, les Russes, après avoir dépassé Kiselin, sont arrivés, comme nous avons vu, à une dizaine de kilomètres dans le Nord-Ouest de ce bourg, sur le front Lejakhov-Makovitchi. Là ils ont été arrêtés par des renforts allemands et refoulés jusqu'à Kiselin. Puis, dans une nouvelle série de combats, ils reculèrent encore d'environ 5 kilomètres jusqu'aux sources voisines de la Turia vers Zaturtzy et du Stokhod vers Zubilho. C'est sur ce front Zaturtzy-Zubilho qu'ils se fixèrent.

4^o Sur la Lipa. Tandis que les deux mouvements précédents ne représentent dans l'effort de Linsingen qu'une résistance frontale, le mouvement sur la Lipa représente un mouvement offensif sur le flanc gauche des Russes, en direction du Nord-Est, et avec Lutzk comme objectif. Cette attaque de flanc, suivant l'axe du haut Styr, paraît avoir d'abord surpris les Russes. On s'explique ainsi qu'ils aient perdu 7.000 prisonniers. D'après un récit allemand, ils se seraient trouvés si pressés qu'ils auraient, pour dégager leur infanterie, fait charger deux divisions de cavalerie (la division transamourienne et une division combinée). La charge, quoi-

qu'elle ait été très énergiquement menée et que, de l'aveu même de l'ennemi, elle ait présenté un magnifique spectacle, fut prise sous une grêle de balles et de shrapnells. L'attaque allemande arriva jusqu'à la hauteur de Boremel, sur le Styr, un peu au Nord du confluent de la Lipa. L'opération avait été exécutée par des corps allemands, appuyés d'une division tchèque et hongroise.

Cette descente d'une colonne austro-allemande le long du Styr, en présentant le flanc droit à la direction de Dubno et des réserves russes, ne se conçoit que si ce flanc avait été protégé par une marche en avant des corps situés immédiatement au Sud, c'est-à-dire l'aile droite de Boehm-Ermolli. Mais, loin de pouvoir s'avancer, celui-ci était lui-même attaqué par les Russes. Dans le cours de juin, ceux-ci avaient marché de Dubno vers Brody, enlevant Kosin le 13, puis Radzivilov le 16. Le 18, à une dizaine de kilomètres plus au Sud, ils attaquaient vers Lopuczno. Le 44^e régiment d'infanterie autrichienne les repoussa. Mais la colonne qui descendait le Styr restait ainsi très dangereusement découverte sur sa droite. Nous verrons tout à l'heure les Russes, au milieu de juillet, exploiter cette situation.

VIII. Les combats sur le Styr. — Ainsi la riposte de Linsingen, dans la seconde moitié de juin, consiste à serrer dans une tenaille l'énorme saillant que les Russes ont creusé à l'Ouest de Lutzk. Broussilov répondit à son tour. Le 24 juin, la 3^e armée Lech ayant été adjointe au groupe d'armées du Sud-Ouest, Broussilov ordonna une double offensive d'ailes, par la 3^e et la 8^e armées à droite, la 7^e et la 9^e armées à gauche, vers Halicz et Stanislau, tandis qu'au centre, la 11^e armée garderait ses positions. Entre la 3^e et la 8^e armée, entre Lech et Kaledine, les Austro-Allemands qui essayaient de déborder la droite de Kaledine et qui formaient la pince Nord de la tenaille sur le Styr, allaient eux-mêmes se trouver serrés.

Sur cette position en pointe des Austro-Allemands sur le Styr le général Broussilov lança une attaque convergente par l'Est et par le Sud. Sur la face Sud, le 4 et le 5 juillet, les troupes du Turkestan et une partie du 30^e corps russe faisaient irruption à l'Ouest de Kolki. Des troupes allemandes furent immédiatement envoyées du Stokhod, par Grusyatin, pour boucher le vide ainsi formé. Mais, tandis qu'elles contiennent l'adversaire, la face Est est rompue à son tour, au Nord de Czartoriisk. Le commandement allemand se décide à la retraite.

Le 7 juillet, Berlin annonce que la boucle qui s'avance vers Czartoriisk a été évacuée, à la suite de la pression exercée par l'ennemi supérieur en nombre sur son flanc vers Kostuchnovka et à l'Ouest de Kolki. Vienne annonce le même événement en couvrant de fleurs les vaincus. « Les troupes austro-hongroises qui combattent dans le coude du Styr, au Nord de Kolki, et qui tinrent bon pendant quatre semaines devant des forces ennemies de trois à cinq fois supérieures en nombre, reçurent l'ordre de se retirer de leur première ligne qui formait une double enceinte. Grâce à l'appui des troupes allemandes à l'Ouest de Kolki, et grâce au dévouement de la légion polonaise vers Koloma, ce mouvement s'effectue sans être troublé par l'ennemi. » Il faut entendre cette

dernière phrase de la façon suivante : les ailes de l'armée, Allemands au Sud, Polonais au Nord, tinrent bon et le gros des Austro-Hongrois put s'écouler dans l'intervalle. Dès le 6, la cavalerie russe arrivait à Manevitchi, sur la corde de l'arc dessiné par le Sty, à 30 kilomètres en avant de Czartoriisk. Désormais la manœuvre concentrique était terminée et les Russes se portaient en ligne face à l'Ouest, en direction du Stokhod.

Mais par le fait même, l'armée Linsingen plus au Sud dans l'isthme entre Sty et Stokhod, devant Svidniki, se trouvait débordée sur sa gauche. Ce général se décida à la retraite. Dans la nuit du 8 au 9 juillet, ses troupes évacuèrent les villages de Linievka et d'Emalia, qui avaient été payés si cher. Elles se retiraient derrière le Stokhod, où, le 10 et le 11, elles livraient de violents combats à Svidniki.

De leur côté, les Russes complétaient leur victoire du Sty par une poursuite qui portait toute leur aile droite en avant.

C'est une étrange région que celle où ils avançaient entre le Pripiat au Nord et Rafalovka au Sud, marchant sur le Stokhod. Imaginez un pays plat comme un radeau, sans une crête, tout composé de forêts et de marais, impraticable en dehors de quelques routes qui le traversent, et ces routes elles-mêmes impraticables aux automobiles. Une chaleur terrible, un ciel bleu, un soleil cuisant, l'éclatement continu des obus, la fumée des villages qui brûlent.

Du 4 au 7, les Russes arrivaient au Stokhod en faisant 12.000 prisonniers. Mais une fois sur le Stokhod, les Austro-Allemands se ressaisirent. Le 10, les Russes étaient repoussés sur toute la ligne du fleuve.

IX. Les combats entre le Dniester et le Pruth. — Tandis que l'aile droite de Broussilov remportait la victoire du Sty, l'aile gauche frappait pareillement un coup sévère sur l'armée Pflanzer-Baltin. Rompue entre le Dniester et le Pruth, celle-ci s'était repliée à l'Ouest sur le front Horodenka-Sniatyn. Cependant, le 17 juin, Czernovitz tombait. Trois divisions autrichiennes s'enfuyaient vers les Carpathes. L'extrême-gauche russe sur leurs talons passait le Sereth le 20 juin, occupait Radautz le 21, Gora-Humora le 22, Kimpolung le 24 au soir. La Bukovine entière était conquise en six jours. Pour parer aux conséquences du désastre, Pflanzer-Baltin reçut deux divisions allemandes, l'une, la 105^e, appelée des Balkans, l'autre, la 119^e, détachée du front de Smorgoni; on lui donna également trois divisions autrichiennes rappelées du Trentin, la 44^e, la 57^e et la 59^e.

La perte de la Bukovine rendait sur la rive Nord du Pruth la ligne Horodenka-Sniatyn très dangereuse à tenir. En effet, les Russes, au Sud de ce fleuve, exécutaient maintenant un changement de direction et marchaient face à l'Ouest, en remontant les rivières. Dans ces conditions, les troupes austro-allemandes qui tenaient l'intervalle entre Pruth et Dniester, durent se replier une seconde fois sur le barrage formé entre ces fleuves par la ligne de la Czerniava et du Czertoviec. Le 24, les Russes sur le Pruth enlevaient les deux villages de Kilikhov et de Touloukhov; puis le 26

celui de Doubovetz, c'est-à-dire l'ensemble des avant-positions. Sur le Dniester, les cosaques franchissant le fleuve à la nage vers Snovidov, entre la Strypa et le Koropiec, occupaient sur la rive Sud les deux petits villages de Petro et de Sieverse (26 juin). Enfin, le 28, toute la ligne ennemie était rompue, trois lignes de tranchées étaient emportées, 10.000 prisonniers restaient aux mains des Russes. L'ennemi était si bien battu que, le lendemain 29, les Russes entraient à Koloméa, quatre lieues en arrière du champ de bataille.

Ainsi, à la fin de juin, l'aile droite de l'armée Letchitsky avançait face à l'Ouest sur le front Obertyn-Kolomea-Pistyn. Le 1^{er} juillet, le centre poussait jusqu'à Peczenigyn, à 10 kilomètres à l'Ouest de Koloméa; et, le 4, il allait couper la voie ferrée qui conduit de Stanislau en Hongrie, à la hauteur de Mikuliczin, à une quinzaine de kilomètres au Sud de Delatyn. Les Austro-Allemands réussissaient bien à arrêter ce mouvement débordant autour de Delatyn, mais les Russes reprenaient l'attaque frontale par le Pruth, enlevaient Sadzavka et, le 8 juillet, Delatyn même.

En même temps qu'ils opéraient sur Delatyn, les Russes prenaient l'offensive des deux côtés du Dniester. Le 7, le village de Gregover, qui couvre à l'Est la ville de Monastersziska, était emporté. Mais les combats se stabilisaient et, après de violents engagements le 12 et le 13, le calme se rétablissait. D'autre part, les Austro-Allemands contre-attaquaient depuis le 6 sur l'extrême-gauche de Letchitzky, dans la région de Kimpolung. Le 9, les Russes annonçaient qu'ils avaient repoussé l'adversaire sur le front Foundoul-Moldava-Valeputna. Le combat continuait le 10. Puis les communiqués deviennent muets. Là comme partout, la situation s'est stabilisée du 10 au 15 juillet.

Une nouvelle phase de l'offensive russe était terminée. Le butin de ces cinq premières semaines était formidable. Plus de 200.000 prisonniers étaient tombés aux mains des Russes. Les pertes autrichiennes dépassaient 600.000 hommes.

X. L'offensive du général Sakharov en Galicie. — L'interruption ne fut pas de longue durée. La seconde phase de l'offensive russe avait été marquée par des succès aux deux ailes. La troisième, qui commença presque aussitôt, fut marquée par une énergique action au centre, sur le front de l'armée Sakharov.

Vers la mi-juillet, la situation entre les sources du Stokhod au Nord et la frontière de Galicie au Sud, c'est-à-dire à l'aile droite de Linsingen et à l'aile gauche de Boehm-Ermolli, était la suivante. Le front austro-allemand faisait au Sud-Est de Lutsk une équerre, dont la pointe était un peu au Nord du confluent de la Lipa et du Styr, en avant de Mikhailovka. De là, la branche droite se repliait vers le Sud et atteignait la voie ferrée du Dubno à Brody dans l'Ouest de Radzivilov. La branche gauche s'étendait vers le Nord-Est par Ugrinov et allait rejoindre, en se couvant sur lui, le front Svinoukhi-Lokatchi.

C'est sur cet angle d'équerre que le général Sakharov méditait de se jeter. Mais au même moment, le commandement austro-allemand méditait lui-même un mouvement offensif en partant de ce saillant et en avançant en direction de Lutsk, le dessein étant

toujours de rompre le flanc gauche des forces russes engagées vers Vladimir Volynsk et Kovel. Une masse de manœuvre avait donc été formée, qui comprenait le 15 juillet sept divisions d'infanterie et une masse de cavalerie de quatre divisions, celles-ci destinées à exploiter le succès.

L'attaque austro-allemande était projetée pour le 18; mais les Russes devancèrent l'ennemi et commencèrent le bombardement le 15, à 4 heures de l'après-midi, depuis Bludov à l'Ouest jusqu'à Zlotcheska à l'Est, c'est-à-dire sur la branche gauche de l'équerre austro-allemande, celle qui couvrait la Lipa. Le feu continua pendant toute la nuit, d'abord distribué sur toute la ligne, pour ne pas laisser reconnaître les points d'attaque, puis concentré sur les points des réseaux que l'on voulait détruire. A minuit, devant le front d'un corps sibérien, les obus russes avaient ainsi ouvert dans les fils de fer ennemis dix avenues, chacune large de vingt pas. L'assaut eut lieu à 3 heures du matin, l'attaque principale se faisant sur le front Chklin-Ugrinov (un peu au Nord-Ouest de Gubin).

Les Autrichiens, enfoncés, se replièrent vers le Sud-Ouest, sur une ligne Pustomity-Krasov, où ils furent de nouveau battus le 16. Cette fois, la défaite fut particulièrement grave : 13.000 prisonniers restaient aux mains des Russes avec 30 canons dont 17 lourds, et la rive gauche de la Lipa, en aval de Krasov, se trouvait complètement débarrassée des ennemis.

Le général Sakharov exécuta alors la manœuvre classique après rupture du front ennemi. Les Autrichiens s'étaient retirés vers l'Ouest en direction de Gorokhov. Au lieu de poursuivre dans cette direction, le commandant russe se borna à y établir un front Sviatchi-Elisarov où il repoussa le 19 un retour offensif, et avec le gros de ses troupes il fit une conversion face au Sud, de façon à venir prendre en flanc le tronçon voisin que son avance avait débordé. Dès le 17, les canons lourds, conquis sur les Autrichiens au Nord de la Lipa, étaient tournés contre eux et tiraient sur eux à travers la rivière. La Lipa et le Styr forment un angle droit sur les deux faces duquel les Autrichiens se trouvaient attaqués en potence, dans des conditions très dangereuses. Le 20 juillet, sur le Styr, c'est-à-dire sur la face Est de l'équerre, ils furent délogés de Verben. Les Russes saisirent les passages du fleuve, tandis que les Autrichiens se repliaient vers l'amont sur Berestetchko. Le 13^e régiment de landwehr autrichien, qui ne réussissait pas à repasser le Styr, était cerné dans la région de Verben et de Pliachevo et se rendait en entier. Le 21, les Russes entraient à Berestetchko. En même temps, sur la face Nord de l'équerre, les Russes franchissaient la Lipa, le 20, et refoulaient les colonnes ennemies qui se repliaient sous les rafales d'artillerie. Dans ces deux journées du 20 et du 21, l'ennemi rompu et pressé aux deux flancs laissait aux Russes comme prisonniers 12.000 soldats et 300 officiers.

La retraite des Autrichiens continua vers le Sud, avec des pertes terribles qui paraissent attester un grand désordre. Le 25, ils étaient arrivés sur la Zlonovka, à une douzaine de verstes au Sud de Berestetchko. Le 26, les Russes étaient sur la Boldurka, rivière qui coule immédiatement au Nord-Ouest de Brody, et qui va rejoindre

dre le Styr. Enfin, le 28 juillet, Sakharov couronnait cette manœuvre en entrant à Brody.

Ainsi l'opération de Sakharov avait essentiellement consisté en une rupture du front ennemi au Nord de la Lipa, suivie d'une conversion face à gauche, qui l'avait amené jusqu'à Brody, effondrant la ligne ennemie sur une longueur de 60 kilomètres. Il avait fait plus de 40.000 prisonniers, dont 940 officiers, et pris 49 canons dont 17 lourds, avec 100 mitrailleuses et un très abondant matériel. Les Russes essayèrent d'exploiter la victoire en prenant l'offensive sur tout le front. Depuis le milieu de juillet, tandis que Sakharov attaquait au centre, les armées d'ailes se regroupaient. A la droite, une armée, dite spéciale (deux corps d'armée, deux corps de la Garde, un corps de cavalerie de la Garde), s'intercalait entre Lech et Kaledine. Le 28 juillet, Broussilov porta toute sa ligne en avant. L'aile droite attaqua depuis Obzys sur le Stokoh, au Nord, jusqu'à Zaturtsy, au Sud, sur la route Lutzk-Vladimir Volynsk. Vingt divisions, d'après la *Frankfurter Zeitung* du 1^{er} août, auraient pris part à cette action. La 3^e armée et l'armée spéciale attaquèrent en direction générale de Kovel, entre les deux voies Kovel-Rovno et Kovel-Sarny. Dans la région de Hulevycz, sur la voie Kovel-Sarny, les Russes se portèrent le 28 en avant du Stokhod; sur la voie Kovel-Rovno, la Garde russe refoula également l'ennemi au delà du même fleuve; à mi-chemin entre ces deux voies, dans la boucle du Stokhod, ils atteignaient le 31 le front Soletzk-Velitzk-Koukhary, c'est-à-dire la corde de l'arc que fait le fleuve. En même temps, la 8^e armée attaqua sur Vladimir-Volynsk et remporte un succès à Kochev, où elle fait 9.000 prisonniers.

Dans le secteur de Buczacz, sur la basse Strypa, à l'aile droite de l'armée Bothmer, nous avons vu qu'une attaque russe avait eu lieu le 10 juillet. D'après les récits autrichiens, après deux assauts repoussés, les troupes de l'armée Ctcherbatchev auraient réussi à pénétrer dans un secteur de positions autrichiennes, d'où elles auraient été chassées par une contre-attaque. Le 13, d'après le communiqué allemand, les Russes auraient de nouveau pénétré dans la position allemande; mais le 15, les correspondants allemands annoncent que le calme est rétabli sur le front. Il y régna jusqu'au 28 juillet. Les troupes de Ctcherbatchev attaquèrent alors sur le Koropice, un peu en aval de Monastersziska. Les régiments russes, passant à gué avec de l'eau jusqu'au cou, s'établirent sur la rive Ouest en faisant un millier de prisonniers. En fait, l'armée Bothmer était la seule qui eût réussi à maintenir l'ensemble de sa ligne. Les journaux allemands la célébrèrent comme l'armature de tout le front : *das eiserne Rückgrat der Südfront*, dit la *Gazette de Cologne* du 1^{er} août. Et la *Gazette de Francfort*, le 6, montre, en face de la défense énergique et active de Bothmer, Ctcherbatchev impuissant, disposé lui-même en arc convexe peu favorable à l'attaque et cherchant en vain à abattre les deux angles extérieurs de Bothmer par des attaques divergentes, l'une vers l'Ouest dans le secteur de Buczacz, l'autre vers le Nord-Ouest dans le secteur de Koropice.

A la gauche, au Sud du Dniester, l'armée Letchitzky reprit

pareillement l'offensive le 28 juillet, refoulant l'ennemi en direction de Stanislau. Une division du Caucase enlevait Jezernena sur la route de Tlumacz.

XI. La contre-attaque austro-allemande. — Cette fois encore, l'ennemi put amener à temps des renforts. On le voit très nettement, à l'extrême fin de juillet et au commencement d'août, se ressaisir et passer à la contre-attaque.

En juin, l'Allemagne avait envoyé sur le front de l'offensive russe 4 divisions prises au Nord du Pripiat, une division venant des Balkans et 4 divisions ramenées du front occidental, soit au total 9 divisions. L'Autriche-Hongrie n'avait pu ajouter aux troupes en ligne, durant ce mois, que deux divisions retirées du front italien. En juillet, l'effort des deux alliés fut à peu près égal. L'Autriche-Hongrie rappela d'Italie 4 divisions, l'Allemagne en préleva une sur le front occidental et 2 et demie au Nord du Pripiat, soit au total 3 et demie. A la fin de juillet, les Empires du Centre avaient donc amené contre le général Broussilov près de 19 divisions empruntées aux autres théâtres. Il va falloir continuer au mois d'août et amener de nouvelles forces; mais l'Autriche est épuisée et ne pourra rien faire. C'est donc à l'Allemagne qu'incombait tout l'effort. Elle amena contre Broussilov, dans le cours de ce mois, la valeur de 11 divisions, en contingents expédiés parfois par régiments isolés et qui étaient engagés à mesure qu'ils arrivaient. Ces renforts venaient soit du Nord du Pripiat, soit du front occidental, soit de l'intérieur de l'Allemagne. Enfin, on eut recours aux renforts turcs. Le XV^e corps turc apparaît au milieu d'août en Galicie.

Il n'est pas douteux que l'Allemagne a porté sa lourde part de l'offensive russe. Au 1^{er} juin, elle avait sur l'ensemble du front oriental, de Riga à la frontière roumaine, 48 divisions, ou 548 bataillons. A la fin d'août, elle avait sur le même front 60 divisions ou 695 bataillons. Elle avait donc engagé 13 divisions de plus ou 147 bataillons. De plus, elle a fait glisser 9 divisions du Nord du Pripiat au Sud de ce fleuve, de telle sorte qu'il n'est resté au Nord que 38 divisions au lieu de 47, avec un dispositif distendu à l'extrême, chaque division occupant un front de 15 kilomètres. Au contraire, au Sud du Pripiat, où elle n'avait qu'une division le 1^{er} juin, l'Allemagne en avait 23 le 1^{er} septembre.

Le début d'août marque encore un remaniement dans le commandement. Dès le mois de juin, après la défaite de Lutsk, les armées entre le Pripiat et la Lipa étaient réunies, comme nous l'avons vu, en un seul groupe placé sous le commandement du général prussien von Linsingen; en même temps, les chefs des armées particulières dans cette région avaient été remplacés; le général Puhallo, à la tête de la III^e armée, par le général von Fath, et l'archiduc Joseph-Ferdinand, à la tête de la IV^e armée, par le général Tersztyansky. Au Sud du groupe Linsingen, l'armée Boehm-Ermolli et l'armée Bothmer étaient restées sous le commandement de leurs chefs respectifs. Seulement, l'armée Bothmer s'était étendue vers le Sud. Puis entre le Dniester et le Pruth, pour

boucher le trou creusé par les Russes, une armée de renfort, sous les ordres du général Koevess, était venue s'intercaler entre Bothmer et Pflanzer-Baltin. Le 2 août, tout le front oriental fut mis sous les ordres du feld-maréchal von Hindenburg. C'était la mainmise complète de l'Allemagne sur la direction de la guerre. Vienne protesta et, quelques jours plus tard, le commandement d'Hindenburg reçut pour limite Sud la voie ferrée de Tarnopol-Lemberg. De ce point à la frontière roumaine, un commandement plus ou moins nominal fut donné à l'archiduc héritier d'Autriche, l'archiduc Charles.

Renforcés et réorganisés, les Austro-Allemands réagirent énergiquement au commencement d'août. Sur le Stokhod, c'est le communiqué russe du 1^{er} août au soir qui annonce un retour offensif furieux de l'ennemi sur le front des villages Stobychva et Smoliary, c'est-à-dire sur un front de 8 verstes au Nord de la voie Kovel-Sarny. Le communiqué du 3 annonce d'autres attaques au Sud de la voie, sur le front Gulevitchi-Dubniaki. Les Russes ripostèrent par leur gauche (Sud) en attaquant, à 5 kilomètres environ au Sud de Dubniaki, le village de Rudka-Mirinskaya. Un combat acharné se livra dans la journée du 3 et la nuit suivante. Le village, pris par les Russes, fut reperdu par eux à 3 heures du matin. Ils s'établirent à 500 ou 600 pas dans l'Est, et la situation se stabilisa. Les routes de Kovel et de Vladimir Volynsk restèrent barrées aux Russes.

XII. La prise de Stanislau. — Dans la région de Brody, après la prise de la ville, le général Sakharov, manœuvrant par sa gauche, essaya d'étendre son succès vers le Sud et de forcer la résistance de l'ennemi à peu près à mi-chemin entre Brody et Ezerna, sur un plateau boisé, qui fait ligne de partage, et d'où descendent le Bug vers le Nord-Ouest, le Sereth vers le Sud-Est. L'ennemi défendait la ligne formée par un des affluents du Sereth, la Graberka. Des combats acharnés commencèrent le 4 août. Enfin, le 5, les Russes passant sur la rive droite, depuis Peniaki au Nord jusqu'à Zalojtse au Sud, sur un front de 15 verstes, enlevèrent une série de villages, Zvigen, Gnidava, Ratichtche, Tchistapady, Zalojtse. Le 6, le succès fut encore étendu à la droite et à la gauche. Dans ces trois jours (4-6 août), les Russes avaient pris 166 officiers et 8.415 soldats. Puis la situation se stabilisa sur ce front.

Mais à peine l'offensive de Sakharov était-elle arrêtée que Letchitzky, au Sud du Dniester, attaquait à son tour, le 7 août, sur un front de 25 verstes, depuis le Dniester à droite jusqu'au chemin de fer Koloméa-Stanislau, en direction générale de Tysmenitsa, contre Koevess. La ligne ennemie fut totalement rompue. Par leur droite, les Russes occupèrent Tlumacz; puis, se portant en avant par tout le front, ils arrivèrent à la ligne Nijniov-Ottynia, leur centre sur la Vorona. Poussant en avant, ils atteignirent le 8, à 6 heures du soir, sur la même rivière, la ville de Tysmenitsa. Talonnant l'ennemi en déroute, ils arrivaient le 9 à 8 verstes dans l'Ouest de Tysmenitsa, à l'importante bifurcation du Khriplin, coupant ainsi toutes les voies ferrées au Sud de Stanislau et bordant la rive droite de la Bystritza. Enfin, le 10, à 7 h. 45 du soir, l'armée

Letchitzky entraît dans Stanislau. L'ennemi se repliait sous le feu au Nord vers Halicz, à l'Ouest au delà de la Bystritza. A l'extrême gauche des Russes, la ville de Nadvorna, complètement débordée, était occupée le 12 août.

En même temps, les autres armées russes passaient à leur tour à l'offensive. Tandis qu'au Sud du Dniester l'armée Koevess reculait devant Letchitzky, elle découvrait par le fait même le flanc droit de l'armée Bothmer, qui la prolongeait au Nord du Dniester. Le danger auquel le recul d'une des deux armées exposait l'autre n'avait pas échappé aux critiques allemands. « C'est une circonstance précieuse dans le combat héroïque que l'armée Bothmer livre pour gagner du temps, écrivait le 6 août le collaborateur militaire de la *Gazette de Francfort*, que le front austro-hongrois au Sud du Dniester sur la ligne générale Est de Tlumacz-Est d'Ottynia-Molodylov résiste aux tentatives de rupture russes. » Le lendemain, cette rupture était faite. Aussitôt, au Nord du Dniester, l'armée Chtcherbatchev prenait l'offensive contre la droite de Bothmer. Le 8 août, elle passait le Koropiec à la hauteur de Velesniov et occupait les collines entre cette rivière et la Zlota Lipa. Le 10, l'aile droite, attaquant par Dubenka, arrivait à Monasterjiska, dont la partie Sud était occupée. Le centre poussant jusqu'à la Zlota Lipa enlevait le village de Lazarovka et arrêtait un retour offensif un peu plus au Nord, à Zadarov. Enfin, l'aile gauche, traversant la Zlota Lipa près de son embouchure, atteignait le Dniester au confluent de l'Horojenka, au Sud d'Uscie-Zelenie, où elle entraît le 12. Le même jour, à l'extrême droite, Monasterjiska, déjà attaquée par le Sud, était également débordée par le Nord et complètement occupée.

Enfin, l'armée Sakharov avait elle aussi attaqué aux premières nouvelles de la victoire de Letchitzky. Elle s'engageait par sa gauche sur le Sereth, arrivant le 10 à la ligne Trostianetz-Nesterovce. Or, l'avance sur Nesterovce débordait complètement par le Nord les positions ennemies de Gliadky, Vorobievka, Cebrov, c'est-à-dire les positions avancées qui couvraient Ezerna. Le communiqué russe du 11 au soir annonçait l'évacuation de ces positions.

Ainsi, les onze premiers jours d'août avaient été marqués par de nouveaux succès des trois armées Sakharov, Chtcherbatchev et Letchitzky coordonnant leurs efforts en vue d'une marche générale sur Lemberg. C'est vraiment le point culminant de la campagne. L'armée Sakharov, maîtresse de Brody, le 28 juillet, avait du 4 au 6 août forcé la ligne de la Graberka, et du 9 au 11 la ligne du Sereth. Elle avait pris, du 4 au 11, 304 officiers et 16.594 soldats. L'armée Chtcherbatchev avait forcé successivement le Koropiec et la Zlota-Lipa et, conversant face à droite, avait atteint une ligne Monasterjiska-Uscie-Zelenie. Elle avait pris 1.263 officiers et 55.158 soldats. L'armée Letchitzky, au Sud du Dniester, s'était portée d'Ezernany jusqu'à Stanislau, avançant de plus de 30 verstes et ayant porté ses avant-postes au delà de la grande dépression où court tout un réseau de rivières constituant la Bystritza. Elle avait pris du 1^{er} au 10 août 141 officiers et 10.440 soldats.

XIII. *La retraite de l'armée Bothmer.* — Jamais les affaires austro-allemandes n'avaient été plus bas. Seule, l'armée Bothmer, quoiqu'elle ait dû replier sa droite, restait toujours accrochée par sa gauche à son front primitif. Mais l'avance des Russes la débordait complètement au Nord et au Sud, et le moment était venu où il fallait qu'elle reculât à son tour.

Son aile gauche, au commencement d'août, commençait au Sereth vers Gliadki, à 16 kilomètres dans le Nord-Nord-Ouest de Tarnopol. Elle s'orientait vers le Sud-Est, barrant la Nesterovka à Vorobievka et le chemin de fer de Lemberg à la hauteur de Tsebrov. Elle atteignait Pokrovina, où elle rencontrait une branche supérieure de la Strypa. La ligne de combat, s'infléchissant alors vers le Sud, suivait la Strypa, en utilisant comme points d'appui les villages et les boqueteaux des rives, jusqu'au Nord de Buczacz.

Le mouvement de recul de l'armée Bothmer commença le 11 août, et la ligne qu'on vient de décrire fut abandonnée par les arrière-gardes le 12. Les positions de repli sur la Zlota-Lipa furent atteintes le 14.

L'armée Tchcherbatchev est sur les talons de Bothmer. Le 14 août, la droite de Tchcherbatchev arrive sur la Ceniavka, la rivière qui couvre Brzejany, tandis que, plus au Nord, la gauche de Sakharov, qui la prolonge, franchit le Loukh à gué, ayant de l'eau jusqu'à la poitrine. Au Sud de Brzejany, la Zlota-Lipa est franchie par endroits. Mais ce sont les derniers succès. En réalité, Bothmer s'est affermi sur la ligne Ceniavka-Zlota-Lipa. Il a reçu des renforts. Le bulletin russe du 16 annonce que l'ennemi, par ses contre-attaques, fait obstacle au mouvement en avant. Il n'y a plus de progrès qu'à la gauche de l'armée, entre la Zlota-Lipa et le Dniester. Encore l'ennemi oppose-t-il une résistance énergique. Enfin, le 18, l'Etat-Major russe annonce que « sur la Zlota-Lipa, à l'Ouest de Podhajce, l'ennemi a repris l'offensive avec des forces considérables ». Cette contre-offensive a d'ailleurs échoué. Mais la retraite de Bothmer est finie. Elle a consisté essentiellement en un recul de toute sa ligne de la Strypa sur la Zlota-Lipa (11-16 août). Une fois cette rivière atteinte, la situation se stabilise.

XIV. *Les Russes sur la frontière de Hongrie.* — Ainsi, vers le milieu d'août, une fois de plus, les Allemands passaient à la contre-attaque. Et cette fois, ils la cherchaient en plein centre de la ligne, devant le front de l'armée Bothmer. La situation devenait alors la suivante : ce général, renforcé comme on vient de le voir (c'est à l'occasion de l'affaire du 17 août que les contingents turcs sont signalés pour la première fois dans le bulletin allemand), faisait un retour offensif sur la Zlota-Lipa. Pendant ce temps, les Russes faisaient encore des progrès aux deux ailes, d'une part à la droite sur le Stokhod, d'autre part à la gauche dans les Carpathes. Sur le Stokhod, les combats avaient recommencé le 13, au Nord de la voie Kovel-Sarny, vers Strobychva, où l'ennemi avait attaqué les avant-postes de l'armée Kaledine, à l'Ouest du fleuve. Le 18, les Russes avaient à leur tour pris l'offensive à une vingtaine de verstes plus en aval, vers Tchervitche. Cette ferme avait été enlevée ainsi que le village de Topoly, situé un peu en arrière. Enfin,

beaucoup plus en aval encore, à 35 verstes environ dans le Nord-Est vers le cours tout à fait inférieur du Stokhod, une partie des positions ennemies avait été emportée. Le lendemain 19, les Allemands contre-attaquèrent sur l'un et l'autre point. Les combats durèrent encore le 20. La ferme Tchervitche, le village de Topoly, celui-ci plusieurs fois pris et repris, restèrent aux mains des Russes avec 1.300 prisonniers, faits dans les journées du 18 et du 19. Puis le combat dégénéra en duel d'artillerie et en escarmouches d'avant-postes.

Les critiques russes n'attachaient pas grande importance à ces combats dans les marécages et les forêts du bas Stokhod. À l'autre aile, les progrès de l'armée Letchitzky dans les Carpathes, avaient au contraire un caractère plus sérieux, puisqu'ils menaçaient directement la Hongrie.

Les avant-gardes de Letchitzky avaient, du 10 au 12 août, atteint la ligne Stanislau-Nadvorna et occupé face au Nord-Ouest la ligne de la Bystritza. Aussitôt sous la protection de cette ligne constituée en flanc-garde, une partie des forces russes fit face à gauche et commença à attaquer, en direction du Sud-Ouest, les passages des Carpathes. Le communiqué du 13 août annonce un progrès sur le haut Pruth, sur le front Jablonica-mont Magura-Vorotcha. Le 15 août, Jablonica et Vorotcha étaient occupées. Les Russes enlevaient même une série de hauteurs en avant du front Vorotcha-Ardjeluzza. En même temps, les Austro-Allemands essayaient en vain de reprendre l'offensive à l'extrémité Sud-Est du front des Carpathes, vers Kirlibaba, dans la région du mont Kapul.

La bataille était ainsi engagée aux deux extrémités du front des montagnes, les Russes attaquant dans la zone Nord-Est, tandis que les Austro-Allemands attaquaient dans la zone Sud-Est. Le 17, les Russes progressent en avant de Jablonica; ils sont signalés sur le mont Voronienka, qui borde le côté Sud de la passe, à la hauteur de la frontière. En même temps, une autre colonne russe prend l'offensive, cette fois en plein centre du front, sur le Czere mosz blanc, à la hauteur de Dolkopol. Elle avance en refoulant l'ennemi sur Fereskul, qui est pris le 20, ainsi qu'un autre village de Jablonica, qui est situé à 2 kilomètres environ en avant de Fereskul. Enfin, à l'extrême Ouest, une dernière colonne, avançant de Nadvorna le long de la Bystritza, arrive le 25 dans la région de Rafailova, dessinant ainsi un mouvement tournant par l'extrême droite.

Quatre colonnes sont maintenant engagées dans les Carpathes, face au Sud-Est, entre la Bystritza et le Czere mosz blanc, sur un front d'environ 70 kilomètres et menacent la frontière hongroise. La colonne de droite, quittant la Bystritza à Rafailova, qui est pris le 29 août, atteint le même jour le mont Pantyr, sur la frontière, et l'occupe. La colonne suivante avance par la grand-route de Jablonica à Korosmezo; comme la précédente, elle est arrivée à la frontière sur le mont Voronienka. La troisième colonne, avançant d'Ardjeluzza, remonté vers les sources du Pruth, en direction du mont Koverla, qui forme la frontière. Une quatrième colonne débouche par la grand-route de la Suczava et se porte vers la frontière en direction du Tomnatik où, le 31, les

Russes enlevaient toute une série de hauteurs. Enfin, un dernier groupe de forces, à l'extrême gauche, essaie d'atteindre la Bys-ritz, sur le front Kirlibaba-Dorna Vatra.

XV. *La Roumanie en guerre et la fin de l'offensive.* — Cependant, le 27 août, un nouvel élément était entré en cause. La Roumanie avait déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie et envahi la Transylvanie, où elle ne trouvait devant elle que deux divisions et quelques bataillons de landsturm. Cette intervention déterminait une reprise d'activité sur toute la ligne russe. Le 31, des combats éclataient en Volhynie, sur le front Locatchi-Svinioukhi; à la frontière de Galicie, sur le haut Sereth; enfin au voisinage du Dniester, sur le front de l'armée Chtcherbatchev, en direction de Halicz. Dans ces trois régions et dans les Carpathes, les Russes faisaient prisonniers dans cette seule journée 15.501 soldats et 289 officiers.

Les combats continuèrent pendant plusieurs jours avec acharnement. Dans les secteurs de Volhynie et du haut Sereth, ils n'amènèrent pas de changement, quoique les Russes aient pu annoncer, après les trois premiers jours d'offensive, 4.516 prisonniers, avec 115 officiers. Dans le secteur de Volhynie en particulier, des combats indécis durèrent tout septembre et une partie d'octobre, les Russes ayant en ligne le 6^e corps, le 4^e sibérien, la Garde et une division de cosaques d'Orenburg, contre les troupes allemandes des généraux Marwitz et Litzmann et les régiments hongrois et viennois du général von Szurmay. Mais, plus au Sud, l'armée Chtcherbatchev progressa par ses deux ailes dans deux directions très importantes, la droite sur la route de Tarnopol à Lemberg par Brzezany, la gauche dans le secteur du Dniester, devant Halicz.

C'est ce duel de l'armée Chtcherbatchev contre Bothmer qui forme le dernier épisode de la bataille. Au début de juin, l'armée Bothmer comprenait, comme nous avons dit, une division allemande (la 48^e de réserve) et six divisions autrichiennes. Puis elle avait reçu en juillet la 105^e division allemande, venue des Balkans, et la 119^e, venue du front de Riga; en août, la 95^e et la 199^e, puis la 19^e et la 20^e division turque; elle reçut encore au milieu de septembre la 123^e division venue du front de l'Aisne et la 208^e venue de la Somme; enfin des éléments de la première division de réserve et de la 3^e division de la Garde qui, après avoir combattu sur le front oriental, avait fait Verdun au mois de mars. Quant aux divisions autrichiennes de l'armée Bothmer, trois avaient été complètement détruites, deux avaient été retirées, dont l'une, hongroise, avait été expédiée sur le front de Roumanie; deux divisions et demie de troupes fraîches avaient remplacé ces pertes; de telle sorte qu'au milieu de septembre 1916 c'étaient 7 divisions allemandes avec des éléments de deux autres, 3 divisions et demie autrichiennes et 2 divisions turques qui, sous les ordres du général bavarois, allaient défendre les deux avenues de Lemberg, Brzezany et Halicz.

Entre ces deux points, le front allemand faisait un saillant,

qui était tenu par un groupement aux ordres du général von Gerok, vers Zavalov. C'est sur ce saillant que le général Chtcherbatchev attaqua le 29 août, contraignant von Gerok à la retraite; puis la bataille s'étendit à l'aile gauche, en direction d'Halicz. Le 6 septembre, les Russes occupaient le chemin de fer qui court à l'Est d'Halicz, reliant cette ville à Iezupol. Le nombre des prisonniers autrichiens, allemands et turcs s'élevait à 5.600 et 45 officiers, Halicz était bombardée. Dans la nuit du 7, d'après un récit du *Russkoe Slovo*, l'ennemi commençait à faire sauter les forts; le 7, le grand pont du Dniester. Des trains chargés de troupes quittaient la ville sous les obus. Les défenseurs se retranchaient derrière la Gnila-Lipa, entre le cours inférieur de cette rivière et le Dniester, et opposaient là une résistance désespérée. Cependant les renforts arrivèrent et, le 8, la contre-attaque commença sur la droite des Russes dans le secteur de la Naraïovka, le but évident de la manœuvre étant de déborder cette droite et de rejeter les Russes sur le Dniester. Les combats continuèrent avec acharnement sur la Naraïovka. Ils sont encore signalés du 16 au 18, puis le silence se fait.

En direction de Bzrezany, l'aile droite de l'armée Chtcherbatchev franchit le 3 l'affluent de la Zlota-Lipa qui, redoublant ce fleuve, couvre les approches de la ville du côté de l'Est, la Ceniava. Mais c'est seulement le 30 que la grande attaque eut lieu sur la Ceniava et, en aval du confluent, sur la Zlota-Lipa que les Russes réussirent à franchir. Après les trois premiers jours, ils annonçaient 4.000 prisonniers. Mais l'ennemi avait eu le temps d'amener des renforts et, là aussi, la bataille se stabilisait. Sur tout le front, les lignes étaient fixées.

Au surplus, les événements de Roumanie amenaient dans la direction générale de la guerre un changement qui marque la fin de l'offensive russe. Après un brillant début, les troupes roumaines subissaient à la fin de septembre la défaite d'Hermannstadt, et les Russes allaient avoir à se préoccuper, non plus de soulager leurs voisins par des opérations en Galicie, mais de les soutenir directement. Dès le début, ils envoyèrent un corps d'armée avec le général Zaïontchkovski en Dobrudja, ce qui était insuffisant. On envoya alors Sakharov avec une armée. Il s'établit défensivement en Dobrudja et avec le reste de ses forces appuya la gauche de l'armée roumaine, en retraite. Une autre armée russe, commandée par Chtcherbatchev, appuya les Roumains sur leur flanc droit, de façon à les encadrer complètement. Ces deux armées étaient d'abord sous les ordres de Broussilov; l'armée roumaine, au centre, restait sous les ordres du roi. Il en résulta de tels tiraillements qu'un front roumain fut créé, sous les ordres du roi, avec Sakharov comme adjoint. Celui-ci commandait directement les forces russes, et, par l'intermédiaire de l'Etat-Major roumain les forces roumaines.

Au début d'octobre, l'Etat-Major russe publia le compte rendu de ses trophées : 420.000 prisonniers, 2.500 mitrailleuses et engins de tranchées, 600 canons.

XVI. *Les résultats de la campagne.* — La campagne avait duré

quatre mois. Elle a été, on peut l'affirmer, une immense surprise pour l'Allemagne; celle-ci croyait avoir, un an plus tôt, mis la Russie hors de cause, jusqu'à la fin. Après l'offensive de mars 1916, elle avait sans doute été étonnée des progrès de nos alliés, mais elle croyait que l'insuccès de cette offensive les dégoûterait d'attaquer de nouveau. Et voici que, deux mois plus tard, la Russie faisait sur les champs de bataille sa réapparition avec une singulière énergie. Presque tout le fruit de l'immense et coûteux effort de l'été 1915 était perdu. Sans doute, des trois objectifs géographiques de nos alliés, Kovel, Lemberg et Stanislau, le dernier seul avait été atteint. On ne discernait au surplus dans l'offensive russe pas la moindre trace d'une idée de manœuvre. Enfin ni les armées du centre, ni celles du Nord n'ayant bougé, les victoires des armées du Sud-Ouest étaient nécessairement condamnées à rester vaines. Elles avaient eu cependant deux effets. Le premier a été sans aucun doute de dégager l'Italie, qui se trouvait depuis le 15 mai dans une situation difficile. Le second a été de bouleverser profondément l'ordre de bataille ennemi. Un coup irrémédiable a été porté aux armées autrichiennes et, pour en effacer l'effet, l'Allemagne qui, au printemps de 1916, n'avait plus qu'une division au sud du Pripiat, a été contrainte d'y engager des forces considérables. Pour suffire à cette tâche, aggravée encore par l'offensive anglo-française sur la Somme, elle a dû recourir à sa suprême ressource, la formation de divisions nouvelles, au nombre de près d'une trentaine, les unes constituant vraiment une force neuve, les autres n'étant que le dédoublement de divisions anciennes. Chaque fois qu'on voit l'Allemagne procéder ainsi, pour faire un grand effort ou parer à un grand danger, c'est un peu de son capital qu'elle dévore.

CHAPITRE XXII

La bataille de la Somme.

I. La Somme et Verdun. — II. Le front de la Somme. — III. La préparation de l'offensive. — IV. La date de l'offensive. — V. Les mesures défensives de l'ennemi. — VI. Les préparatifs alliés. — VII. La tactique de la Somme. — VIII. Devant le front britannique. — IX. L'attaque britannique. — X. L'offensive française. — XI. Les réserves allemandes. — XII. L'attaque britannique sur la seconde position (14 juillet). — XIII. La contre-offensive allemande (18 juillet). — XIV. La situation à la fin de juillet. — XV. La prise de Pozières. — XVI. Les combats d'août. — XVII. La bataille du 3 septembre. — XVIII. Le combat du 12 septembre. — XIX. La bataille du 15 septembre et l'entrée en scène des tanks. — XX. La bataille du 25 septembre et la prise de Combles. — XXI. La fin de la bataille. — XXII. Les résultats.

I. La Somme et Verdun. — Au moment où les Allemands déclenchaient la bataille de Verdun, les Alliés avaient déjà arrêté les grandes lignes d'une offensive franco-britannique. Une fois leur coup porté, il ne paraît pas douteux que les Allemands auraient vu avec plaisir les armées britanniques attaquer prématurément l'armée du duc de Wurtemberg, pour soulager l'armée française aux prises avec le Kronprinz. Un rapport de Sir Douglas Haig, du 19 mai 1916, nous apprend que cette aide a été offerte par le commandement anglais, et très sagement refusée par le commandement français. Une clause de la conférence de Chantilly donnait à celui-ci le droit de faire appel à ses alliés; il n'en usa pas. Il demanda seulement le 22 février à Sir Douglas Haig de relever la 10^e armée française comme il avait déjà été convenu. Dès le 23, Sir Douglas Haig répondait qu'il avait donné des ordres pour relever immédiatement la 18^e division française, puis le 17^e corps; qu'il comptait en outre aller de sa personne à Londres pour obtenir des renforts d'Égypte. A son retour, il téléphona au général Joffre: « J'ai pris mes dispositions pour la relève complète de votre 10^e armée; j'irai demain à Chantilly vous serrer la main et me mettre à votre entière disposition. » Le 17^e corps fut relevé le 4 mars, et le reste de la 10^e armée le 14.

Les Anglais qui avaient commencé la guerre avec une armée régulière de 164.000 hommes, l'avaient continuée avec une armée de volontaires. Il y en avait deux millions le 1^{er} juillet 1915, et deux millions et quart s'inscrivirent encore dans la seconde moitié de l'année. L'Empire avait de son côté fourni un million d'hommes.

En janvier 1916, une loi institua le service obligatoire pour tous les célibataires aptes à porter les armes. Ce ne sera que le 18 août 1916 que cette obligation sera étendue aux hommes mariés. L'armée anglaise sur le continent comprendra à la fin de 1917 3 millions d'hommes.

Dès le printemps de 1916, le projet d'une offensive franco-anglaise de grand style n'était plus un secret. Les attaques allemandes devant Verdun continuèrent en partie pour fixer l'armée française et épuiser d'avance cette offensive. De là les furieux assauts de juin. Il est admirable que, tout en supportant de tels chocs, la France ait pu préparer la bataille en Picardie. Sur l'immense champ de bataille, l'armée de Verdun était l'aile à qui incombent le sacrifice, la résistance pied à pied; c'était l'aile défensive. La 6^e armée, sur la Somme, allait au contraire être l'aile offensive. Il est évident que la ténacité indomptable de celle-là allait être la condition qui permettrait l'attaque de celle-ci. Dans un ordre du jour du 11 juillet, le général Nivelle pouvait dire aux soldats de Verdun : « Grâce à votre héroïque ténacité, l'offensive des Alliés a déjà franchi de brillantes étapes... Pour permettre à l'offensive des armées françaises et alliées de se développer librement et d'aboutir bientôt à la victoire définitive, vous résisterez encore aux assauts de nos implacables ennemis. »

Les raisons qui ont fait choisir comme zone d'attaque les deux rives de la Somme sont assez apparentes. La première est que les Alliés, voulant livrer une bataille britannique, à laquelle les Français ne feraient que coopérer, étaient amenés à attaquer à la limite commune des deux armées. La seconde est qu'une marche en avant de Bapaume sur Cambrai présentait de grands avantages. Le front des armées allemandes en France dessinait une équerre dont la pointe était à Noyon. De là une tendance naturelle du commandement français à enfoncer un des flancs de cette équerre. Déjà, dans le cours de 1915, une série de tentatives avaient été faites pour rompre le flanc droit; l'objectif était alors de prendre ou de tourner le point d'appui de Lens. Cette fois, l'objectif était seulement reporté plus au Sud.

II. Le front de la Somme. — A l'automne de 1914, le front s'était établi à cheval sur la Somme, les Français face à l'Est, les Allemands face à l'Ouest. Au Nord, Arras, occupé par le général de Maud'huy, était resté entre nos mains. Au centre, immédiatement au Nord de la Somme, un combat avait été livré par les quatre divisions territoriales réunies en groupe sous le commandement du général Brugère, et qui couvraient à distance les débarquements de la 2^e armée. Ces divisions qui venaient d'Amiens, se trouvaient à peu près sur l'alignement Bapaume-Péronne. Le 26 septembre 1914, elles attaquèrent le corps Marwitz qui, soutenu par de l'infanterie, défilait devant elles, en marchant au Sud et en présentant le flanc droit. L'affaire fut très vive et plus qu'honorable pour les territoriaux. La division de gauche gagna du terrain; la division de droite, qui avait dû en céder, fut opportunément soutenue par une division tenue en réserve générale, et qui rétablit le combat; enfin, la quatrième division se porta par l'ex-

trême gauche sur les derrières de l'ennemi. Quoique la journée ait été heureuse, le commandement trouva que la position était trop en flèche, et l'ordre fut donné au commandant du groupe de ramener les territoriaux derrière l'Ancre, à l'alignement général, et ils y tinrent le front, à l'alignement d'Hébuterne, jusqu'au 22 octobre 1914, où le groupe fut dissous.

C'est dans ces conditions que le front s'était établi. Devant Arras, l'ennemi était au voisinage des faubourgs. Plus au Sud, il avançait un peu pour aller s'accrocher au grand plateau de Monchy-aux-Bois et de Gommécourt. Plus au Sud encore, dans l'angle de l'Ancre et de la Somme, il avait saisi un autre plateau important, celui de Thiepval. Puis, au contact de la Somme, son front se repliait de quelques kilomètres et ne passait cette rivière qu'à Frise; de là, il atteignait Dompierre, que les Allemands occupaient. Les Français, à l'Ouest, sur la pente qui monte vers le plateau, tenaient la sucrerie. Les tranchées adverses s'affrontaient sur la crête. Puis le front continuait vers le Sud, laissant aux Allemands Soyécourt et Chaulnes.

C'est entre Gommécourt au Nord et Soyécourt au Sud, sur une étendue d'une quarantaine de kilomètres, que la bataille allait se livrer. Imaginez de larges ondulations uniformes, qui ne dépassent pas l'altitude de 200 mètres. Elles sont formées d'épaisses assises de craie blanche, souvent cachées par un manteau jaune de limon. Les rivières rares s'écoulent lentement sur un fond tourbeux. Des vallons secs qui entaillent le plateau, sont tout à coup transformés en torrents par les orages. Ça et là un boqueteau coiffe un versant; mais le plus souvent la terre fertile, dépourvue d'arbres, est couverte de moissons. Sur ce sol perméable, il n'y a point d'habitations isolées. Mais de gros villages agricoles se groupent autour des points d'eau. Espacés de 3 ou 4 kilomètres, disposés en quinconce, tantôt sur les sommets, tantôt dans les cuvettes, ces villages sont des agglomérations de fermes, qui ont leurs bâtiments sur la rue et, par derrière, leur pré bordé d'arbres serrés comme des palanques. Tous ces prés jointifs entourent le village d'une enceinte verte et touffue. De loin, il ne se distingue d'un bois que par le clocher.

Le champ de l'action se décompose en trois secteurs : 1° au Nord de l'Ancre, l'ennemi est établi sur de hauts plateaux; 2° entre l'Ancre et la Somme, il fait un coude en équerre, d'abord face à l'Ouest entre l'Ancre et la Boisselle, puis face au Sud, parallèlement à la Somme, de Fricourt à Curlu; 3° enfin, il passe la Somme à Frise et s'étend vers le Sud, sur une grande étendue unie, par Dompierre et Soyécourt.

En arrière des lignes allemandes, tout le pays entre l'Ancre et la Somme n'est qu'un immense bourrelet, parallèle à la Somme et coupé par l'Ancre. Sur la pente de ce bourrelet, des villages et de minces boqueteaux semblent descendre de la crête. Des bords de la Somme, quand on regarde vers le Nord, on voit partout le même relèvement uniforme du terrain vers l'horizon, avec la tache claire des villages et la tache bleuâtre des bois, à qui les obus avaient donné, dans cet été de 1916, l'aspect d'un éternel hivér. Or, ce renflement, qui ne dépasse pas 170 mètres, cet anti-

clinal, comme disent les géologues, est la faite de partage entre les eaux qui vont par la Somme à la Manche et celles qui vont par l'Escaut à la mer du Nord. Comme tant d'autres, cette bataille s'est livrée dans une région qui était importante géographiquement avant de le devenir militairement.

C'était ce faite de partage qu'il fallait gravir et conquérir. Le terrain à enlever était formé de trois zones successives. D'abord une zone ondulée, mouvementée, où se trouvait la première position allemande. Là, Fricourt se trouve dans un lacis de plis de terrain, au delà d'un fond flanqué et dominé par des hauteurs. Sur une de ces hauteurs, à qui les Anglais avaient donné le nom du roi, une lutte de mines s'est livrée, qui changea ce mamelon picard en une sorte de paysage alpestre. Plus en arrière, Contalmaison est dans une cuvette sans vues.

Cette zone franchie, on arrivait à une seconde étape, qui est la crête méridionale du grand faite à emporter. Elle est jalonnée par Pozières, Bazentin-le-Petit, le bois de Bernafay et le bois des Trônes: bois ruinés, où les fûts restaient debout, cadavres d'arbres, tandis que le taillis autour d'eux était haché et rasé. Cette ligne atteinte, on est sur le faite, mais il reste à en gagner le sommet qu'on aperçoit devant soi à quelques centaines de mètres. On en est séparé par un espace plat, légèrement montant, un glacis nu, dont la traversée sera horriblement meurtrière; cette crête dernière limite l'horizon; au point le plus haut, une tache noire, qu'on voit de partout: le bois des Foureaux; un peu plus à droite, une autre tache: le bois Delville, enveloppant Longueval. Cet horizon était l'objectif définitif.

Si du bois des Trônes, au lieu de regarder vers le Nord, on se détourne vers l'Est, on a devant soi un creux, une sorte de piège formé par le terrain, et dans ce creux est caché l'invisible Guillemont. Au delà de Guillemont, toujours en marchant à l'Est, on s'élève entre deux bois détruits, le bois des Bouleaux à gauche, le bois de Leuze à droite, et on replonge dans une nouvelle cavité, au fond de laquelle se trouve Combles. Et au delà de Combles, une dernière ondulation porte les hauteurs de Rancourt et de Bouchavesnes.

Une fois franchie la crête du bois des Foureaux au Nord, et celle de Bouchavesnes à l'Est, le terrain redescend de toutes parts, au Nord vers l'Ancre, à l'Est, vers la Tortille. Ces deux lignes perpendiculaires de l'Ancre et de la Tortille ne se rejoignent pas. Elles laissent entre elles dans le Nord-Est, à l'angle de l'équerre, un blanc. Et ce blanc est fermé par un massif distinct, isolé, une sorte de forteresse naturelle avec ses fossés, sa contrescarpe, ses glacis et ses ouvrages avancés. Cette citadelle, où la nature a travaillé comme un ingénieur, c'est Bapaume. Elle verrouille la porte ouverte entre l'Ancre et la Tortille et forme avec ces deux rivières un système défensif à angle rentrant, extrêmement fort.

Passons maintenant sur la rive Sud de la Somme, dans le manège enfermé sur deux côtés par le coude que la rivière fait à Péronne. Par suite de cette disposition, les Français, attaquant face à l'Est avec la Somme à leur gauche, devaient, au bout de dix kilomètres, retrouver la Somme cette fois devant eux, non

plus comme point d'appui, mais comme obstacle. Un champ clos aussi limité était également gênant pour l'attaque et pour la défense. L'assaillant n'avancait que pour buter sur un obstacle presque impossible à franchir; le défenseur avait été obligé par le manque de profondeur du terrain de rapprocher tellement ses trois positions qu'au lieu de remplir leur rôle et d'imposer à l'attaque des tâches successives, elles seront emportées d'un seul coup. Comme terrain, de vastes plateaux couverts de limon, complètement plats et sans vues. Sur celui d'Herbécourt, à la hauteur de la seconde position allemande, l'horizon est un cercle nu, avec le Bois Vert au Sud.

III. La préparation de l'offensive. — Dès que le front allemand fut fixé à Verdun (26 février), le général Joffre reprit la préparation de la Somme. Le 3 mars, il écrit au général Haig : « Etant donné l'importance capitale de l'effort ennemi, il est indispensable que nous fassions mieux que repousser ses attaques. » Le 27 mars, au moment où les Allemands attaquent la cote 304 et le Mort-Homme, le général Joffre écrit encore : « L'offensive violente que les armées allemandes ont entreprise dans la région de Verdun ne doit pas avoir pour effet de nous détourner de l'exécution du plan d'action que nous avons arrêté d'un commun accord... Notre intention doit toujours être de battre l'ennemi en cherchant à rompre son front d'Hébuterne à Lassigny. »

Le général Foch a préparé, sur les bases du 18 février, un projet qui est approuvé le 16 mars. Pour que l'attaque puisse s'étendre jusqu'au Hamel, le général en chef renonce aux opérations secondaires qu'il avait d'abord prescrites aux autres groupes d'armées.

Cependant, malgré toute l'économie possible, il a déjà fallu à la fin d'avril envoyer 45 divisions à l'armée de Verdun. Le général en chef écrit le 26 avril au général Foch :

« Mes intentions restent les mêmes, mais la puissance des moyens de toute nature que je pourrai mettre à votre disposition se trouve réduite par la consommation qui est faite autour de Verdun.

« Cette réduction de moyens vous impose d'envisager un front d'action plus réduit que celui de votre projet primitif, mais restant toujours jointif au front des attaques anglaises : ce nouveau front devra être considéré comme un minimum qu'il faudra s'efforcer de dépasser au fur et à mesure que s'apaiseront les actions autour de Verdun et que s'accroîtront, par suite, nos disponibilités actuelles. Les travaux devront être poursuivis sur l'entier développement du front primitif... »

Au début de mai, l'ennemi attaque si violemment tout le front de Verdun, les relèves de la 2^e armée deviennent si multipliées que le général Pétain ne peut plus les assurer avec ses seules ressources; il faut laisser à sa disposition les unités en réserve dans la zone du groupe d'armées du Centre.

Le 20 mai, le général Foch est averti qu'il n'aura définitivement à sa disposition que 26 divisions et 700 pièces environ d'artillerie lourde. Le 22, le général en chef écrit au général Haig pour

l'avertir qu'il est obligé de réduire la part des Français dans l'offensive commune :

« Le général Foch est amené à remanier complètement son plan initial et à le remplacer par une attaque de la seule 6^e armée, à cheval sur la Somme, en liaison avec l'armée anglaise vers Maricourt, et limitée au Sud à la route Amiens-Péronne. » Cette attaque devait être conduite par 3 corps d'armée en première ligne, un agissant au Nord de la Somme et deux au Sud.

IV. La date de l'offensive. — Dans un rapport de décembre 1916, Sir Douglas Haig écrit que la préparation de l'offensive avait fait des progrès considérables, mais que la date restait en suspens, étant déterminée elle-même par des facteurs incertains. Il était nécessaire de ne pas la reculer trop avant dans l'été ; à cette réserve près, il désirait la retarder autant que possible. « Les armées britanniques croissaient en nombre ; la dotation en munitions augmentait sans cesse. Ce qui est plus, une très large proportion d'hommes et d'officiers étaient encore loin d'être complètement entraînés, et, plus l'attaque serait reculée, plus ils agiraient utilement. »

Le 8 mai, Haig avait demandé un ajournement, tout délai devant augmenter ses moyens : il attendait 200 canons lourds le 15 août. Au contraire, le 7 mai, Pétain avait tenté de faire avancer la date de l'offensive, afin que Verdun fût dégagé. Il fera une nouvelle démarche dans ce sens le 11 juin. Le 23 juin, c'est le général Foch qui demandera une remise. Mais, le 24, après la prise de Fleury et de l'ouvrage de Thiaumont par les Allemands, le ministère insiste à son tour sur les conséquences qu'aurait, en cas d'accident à Verdun, le retard de l'attaque anglaise.

D'autres événements concouraient à fixer la date de la bataille. L'armée italienne, attaquée dans le Trentin, avait le 19 mai demandé l'appui de l'armée russe ; celle-ci avait en conséquence avancé la date de son offensive et l'avait fixée au 4 juin. Or, d'après les conventions de Chantilly, l'attaque franco-anglaise devait suivre celle des Russes à quinze jours environ d'intervalle.

Le 26 mai, dans une conférence qui eut lieu à Bauquesne, le général Joffre exposa au général Haig les intentions du général Alexeiev. Le général Haig répondit que la question devait être envisagée comme s'il n'y avait actuellement qu'une seule armée sur le front franco-anglais et qu'il fallait attaquer ensemble. Il accepta la date du 1^{er} juillet.

Le 20 juin, dans une nouvelle entrevue à Beaurepaire, l'attaque d'infanterie fut avancée au 29 juin, la préparation d'artillerie devant commencer le 24 ; mais le temps fut si mauvais, en particulier le 28, que l'attaque fut une seconde fois remise au 1^{er} juillet.

V. Les mesures défensives de l'ennemi. — Le front allemand menacé était celui de la II^e armée. « Dès février 1916, écrit le général von Below, nos aviateurs signalèrent la construction de nouveaux baraquements de chaque côté de l'Ancre, devant l'aile droite de l'armée. Peu après se produisit une augmentation des divisions sur le front anglais au Nord de la Somme ; au bout de quelques

semaines, des opérations de patrouilles bien réussies firent connaître que ces divisions avaient été relevées pour la plupart. A la fin d'avril, le nombre des divisions anglaises au Nord de la Somme s'était déjà élevé à 12 : en face d'elles se trouvaient seulement 4 divisions allemandes. »

L'Etat-Major allemand pensa prévenir l'attaque prévue par une contre-offensive, mais il y renonça faute de moyens. En avril, il renforça la II^e armée d'une division, qui fut dirigée au Nord de l'Ancre, point où la supériorité numérique des Anglais était particulièrement marquée. De ce fait, à l'aile droite de l'armée, le front moyen de division ne fut plus que de 6 kilomètres; dans le reste, il était de 7 kilomètres. Mais cette amélioration ne dura point. En mai, le commandement allemand préleva sur l'armée deux divisions et les remplaça par une division encore fatiguée de Verdun. Il préleva également des batteries lourdes qui furent remplacées par des pièces prises aux Français.

Deux fois seulement, les Allemands tentèrent de traverser les préparatifs britanniques. Le 21 mai, ils attaquèrent à la crête de Vimy et gagnèrent du terrain, d'ailleurs sans importance stratégique ni tactique; plutôt que d'affaiblir l'offensive projetée en portant des troupes dans ce secteur, le commandement anglais décida de laisser son gain à l'ennemi et de fortifier une position en arrière. Le 2 juin, seconde attaque sur un front de plus de deux kilomètres, dans la région d'Ypres, du mont Sorrell à Hooge; l'ennemi pénétra dans les lignes britanniques, à une profondeur maxima de 700 mètres. Cette fois, Sir Douglas Haig jugea nécessaire de reprendre la partie méridionale du terrain perdu; l'opération, bien préparée et bien menée, fut exécutée le 13 juin par les troupes mêmes du secteur. Ainsi, aucune de ces deux affaires ne retarda les préparatifs de l'offensive.

Les Allemands se demandaient si les Français prendraient part à la bataille. Or, en juin, en même temps que les indices précurseurs de l'attaque se multipliaient, deux divisions françaises apparurent au Nord immédiat de la Somme, dans un secteur tenu jusque-là par les Anglais. « On eut d'abord un moment l'impression, écrit von Below, que cette mesure était de nature défensive et avait pour but de permettre un plus grand échelonnement en profondeur des forces anglaises destinées à donner l'assaut plus au Nord; mais cette opinion changea dès que des opérations de patrouilles eurent établi la présence au Nord de la Somme du 20^e corps français, réputé comme particulièrement solide et corps d'attaque. Au Sud de la Somme, on reconnut également des préparatifs d'attaque augmentant constamment, de sorte qu'à la fin de juin il apparaissait clairement que la zone probable de l'attaque s'étendait depuis la région Gommécourt (aile Nord) jusqu'à la voie romaine, environ 8 kilomètres au Sud de la Somme (aile Sud). » Le commandement allemand prit de nouvelles mesures. La II^e armée reçut en juin une division d'infanterie, l'artillerie de campagne d'une autre division et, vers la fin du mois, 17 batteries d'obusiers légers de campagne. Un groupement fut créé au Nord de la Somme, réunissant sous un état-major de corps d'armée les cinq divisions de ce secteur; les quatre divisions au Sud

de la Somme formèrent un autre groupement. Celui du Nord avait un front de 36 kilomètres, celui du Sud un front de 33.

VI. Les préparatifs alliés. — Cependant, les Alliés poursuivaient leurs préparatifs, qui étaient considérables. « Il fallait, dit Sir Douglas Haig, établir de vastes dépôts de munitions et de ravitaillement à distance convenable du front. Pour les transporter, il fallait construire des kilomètres de chemins de fer tant à voie normale qu'à voie étroite et des tramways jusqu'aux tranchées. Toutes les routes utilisables furent améliorées, beaucoup d'autres furent créées, et de longues jetées furent établies à travers les vallées marécageuses. Beaucoup d'abris supplémentaires durent être préparés, comme refuges pour les troupes, comme ambulances pour les blessés, comme magasins pour les munitions, les vivres, l'eau, le matériel du génie. Des kilomètres de boyaux profonds durent être ouverts, ainsi que des tranchées pour les fils téléphoniques, des places d'armes, des parallèles, ainsi que des batteries et des postes d'observation. » On se représente difficilement l'immense aménagement d'un champ de bataille moderne. Il faut y ajouter les travaux de mines, dont les fourneaux furent chargés au voisinage des positions ennemies. Enfin, sur ces secs plateaux picards, le problème de l'eau prenait une importance particulière. On creusa des puits et on établit plus de cent pompes. Il faut imaginer ces travaux interrompus par le feu de l'ennemi, gênés par le mauvais temps, exécutés par des troupes qu'il était impossible de cantonner. Mais cette armée britannique, qui allait livrer sa première grande bataille, était pleine d'entrain et d'endurance.

Sur le front français aussi, la préparation avait été longue et minutieuse. « L'arrière, durant quatre mois, dit une relation officieuse, a été un chantier où s'accomplissait une immense besogne. Des routes anciennes ont été élargies, d'autres nouvelles ont été tracées et le débit de ces routes était encore augmenté dans des proportions considérables par la construction de chemins de fer à voie normale et à voie étroite. Pour entretenir routes et voies, on a ouvert des carrières, on les a exploitées. On a organisé tout un système de charrois. On a installé des dépôts de munitions et de matériel en creusant dans le flanc des collines; on a multiplié les abris; on a placé auprès de toutes les voies les postes de secours et les ambulances; on a bâti des ponts et des passerelles. En certains endroits, le travail de l'homme a changé la physionomie du pays. »

VII. La tactique de la Somme. — Chacune des batailles de la grande guerre diffère autant de la précédente qu'une guerre de Napoléon peut différer d'une guerre de Louis XIV. Chaque fois les moyens et les méthodes diffèrent. Il y a donc une méthode pour la Somme, fondée sur l'expérience de Champagne et sur celle de Verdun.

On était assuré d'ouvrir une brèche dans la position allemande; le problème était d'empêcher l'ennemi d'aveugler avec des divisions fraîches la brèche faite dans ses lignes. Après la bataille de Champagne, le 1^{er} novembre 1915, dans un rapport

célèbre, le général Pétain avait conseillé de procéder, avant la bataille proprement dite, à une usure générale de l'ennemi sur tout le front des armées. Quand ce combat d'usure, mené principalement par une artillerie supérieure à celle de l'adversaire, aura suffisamment épuisé les réserves ennemies, on passera à l'attaque décisive sur un point choisi. C'est toujours l'ancienne méthode de l'école française, la préparation précédant la décision. Cette bataille elle-même, le général Pétain la voyait sous la forme d'assauts successifs, chacun ayant un objectif précis et limité. C'est la conclusion à laquelle les Allemands étaient arrivés de leur côté, et on a vu qu'ils employèrent cette tactique à Verdun.

Les circonstances de 1916 ne permirent pas d'exécuter le programme d'usure générale que recommandait le général Pétain; ou plutôt, ce programme fut réalisé, sous une autre forme, par la bataille de Verdun. En revanche, on adopta le système des attaques successives à objectif limité. Un terrain défini était écrasé par l'artillerie, puis occupé par l'infanterie. Le travail destructeur de l'artillerie arriva à une perfection telle que certains marmitages, par exemple devant Dompierre, créaient, sur l'emplacement des tranchées allemandes, un labour parfaitement régulier. Rien ne survivait, et l'infanterie entrera dans Dompierre l'arme à la bretelle. On combinait ainsi la conquête du terrain et l'usure des réserves ennemies. A chaque fois que l'ennemi reconstruisait le mur, on l'abattait. Il devait arriver un moment où la brèche ne pourrait plus être aveuglée. A ce moment se produirait la décision.

Ces principes inspirèrent la directive que le général Joffre adressa le 20 juin au général Foch et à Sir Douglas Haig.

« La rupture ne sera opérée que le jour où la brèche sera suffisamment large et profonde pour ne plus pouvoir être aveuglée par l'ennemi, faute de forces encore aptes à combattre. Nous devons donc nous attendre à livrer dans la Somme une dure et longue bataille, dont le dénouement sera marqué par l'usure des moyens que l'ennemi aura pu mettre en œuvre sur ce théâtre de lutte... »

Le but de l'opération était ainsi défini :

« Le but essentiel des opérations qui vont être entreprises sur la Somme est de porter une masse de manœuvre sur le faisceau de lignes de communication de l'ennemi que jalonnent Cambrai-le Cateau-Maubeuge, etc.

« Je compte obliger ainsi l'ennemi, soit à abandonner ses positions sur une partie importante du front actuel, soit à accepter la bataille hors du système fortifié sur lequel il est établi. La route Bapaume-Cambrai devra donc être l'axe de notre progression initiale.

« Le front initial à atteindre est jalonné par Miraumont, le Sars, Ginchy, Guillemont, Maurepas, Hem, le plateau de Flaucourt; en partant de cette base, les opérations devront s'orienter dans la direction de Bapaume-Cambrai. »

VIII. Devant le front britannique. — Nous avons vu que le terrain, devant l'armée britannique, était un haut plateau ondulé, qui fait le partage des eaux entre la Somme et les rivières belges:

Il tombe sur la Somme par de longs éperons irréguliers et des dépressions profondes. La première position ennemie était au bas de ces hauteurs.

Elle commençait à la Somme, près de Curlu, courait au Nord pendant 3 kilomètres, tournait à l'Ouest et gardait cette direction pendant 7 kilomètres, et vers Fricourt tournait de nouveau au Nord. Fricourt formait donc le sommet d'un grand saillant de la ligne allemande. A 10 kilomètres au Nord de ce village, le front passait l'Ancre, franchissait le faite de partage vers Hébuterne et Gommécourt et redescendait vers Arras.

Entre la Somme et l'Ancre, la position ennemie se développait donc sur une vingtaine de kilomètres. Elle était redoublée en arrière, à une distance variant de 3 à 5 kilomètres, par une seconde position, établie sur le faite du partage. « Dans une occupation de près de deux ans, dit la relation anglaise, l'ennemi n'avait rien épargné pour rendre ces positions imprenables. Elles étaient formées, l'une et l'autre, de plusieurs lignes de tranchées profondes, avec des abris à l'épreuve et de nombreux boyaux. Le front de tranchées, dans chaque position, était protégé par des réseaux souvent doubles, larges de quarante mètres, faits de pieux de fer entrelacés de fils barbelés, souvent épais de presque un doigt. Les bois et les villages, soit sur les positions, soit entre elles, étaient changés en forteresses; les caves profondes qu'on trouve dans le pays, les fours à chaux, les carrières servaient d'abri aux mitrailleuses et aux mortiers de tranchée; des caves nouvelles étaient creusées, souvent à deux étages, reliées par des passages à dix mètres sous terre. Les saillants de la ligne exposés aux feux d'enfilade étaient consolidés... De fortes redoutes, des emplacements bétonnés de mitrailleuses étaient disposés en des points d'où les Allemands pouvaient balayer leurs propres tranchées, au cas où elles auraient été prises. Le pays se prête bien à l'observation d'artillerie, et l'ennemi s'était arrangé pour y croiser ses feux. » Tout avait été calculé pour que les points d'appui se flanquent et s'entraident, et l'ensemble était formé moins de lignes successives que d'un immense et unique système homogène, profond et puissant. Derrière la seconde position, l'ennemi avait déjà non seulement organisé les bois et les villages, mais complété plusieurs lignes, et les avions le voyaient travailler fiévreusement, y intercaler de nouveaux obstacles et en créer encore plus loin.

Les lignes anglaises couraient parallèlement aux lignes allemandes et à leur contact, mais au-dessous d'elles. Les observatoires terrestres donnaient de bonnes vues sur la première position allemande, qui apparaissaient à flanc de colline, et sur les pentes montantes qui s'élevaient en arrière jusqu'à la crête; mais déjà la seconde position, en beaucoup d'endroits, ne pouvait être observée que par avions, et tout ce qui était en arrière échappait complètement aux vues.

Au Nord de l'Ancre, la situation était différente, puisque les lignes couraient, non plus parallèlement devant la crête principale, mais perpendiculairement à cette crête qu'elles traversaient. Les deux adversaires étaient donc de niveau; mais, pour ce motif même, l'observation était beaucoup moins bonne qu'au Sud de

l'Ancre. Dans certaines régions, un vaste espace séparait les premières lignes des deux partis. Enfin, des vallons situés au Nord, l'ennemi pouvait, avec des batteries dissimulées jusque-là, ouvrir des feux de flanc dans la gauche des colonnes d'attaque britanniques.

IX. *L'attaque britannique.* — Sir Douglas Haig divise les opérations sur la Somme en trois phases, dont la première va du 1^{er} au 17 juillet.

La préparation d'artillerie immédiate commença le 24 juin : « Une grande force d'artillerie, dit laconiquement le commandant anglais, fut mise en action dans ce dessein. » En même temps que le champ de bataille était pilonné, des bombardements, destinés à tromper et à fixer l'ennemi, étaient exécutés sur le reste du front. Dans ces sept jours, des gaz étaient envoyés sur plus de quarante points, formant un front total de 25 kilomètres; 70 raids étaient exécutés, depuis le Nord d'Ypres jusqu'à Gommécourt, et donnaient des renseignements sur les dispositions de l'ennemi. Le 25 juin, l'aviation anglaise exécuta une attaque générale sur les saucisses allemandes et en abattit neuf, privant l'ennemi, pour un moment, de cette forme d'observation.

C'étaient là les symptômes d'une bataille imminente. Le 1^{er} juillet, à 7 h. 30 du matin, après une heure de bombardement redoublé, l'assaut fut déclenché. Le front d'attaque britannique s'étendait de Maricourt à droite jusqu'à l'Ancre à gauche devant Saint-Pierre-Divion, enveloppant ainsi le saillant de Fricourt. Au Nord de l'Ancre, une attaque secondaire, ayant pour but de fixer l'ennemi, devait avoir lieu jusqu'à la hauteur de Serre; enfin, plus au Nord encore, une troisième attaque, de caractère également secondaire, devait avoir lieu sur les deux flancs du saillant de Gommécourt. De Maricourt à Serre, l'attaque devait être exécutée par la 4^e armée, sous les ordres de Sir Henry S. Rawlinson, avec cinq corps d'armée. L'attaque sur Gommécourt était confiée à l'armée de Sir E. H. H. Allenby.

La principale attaque anglaise se faisait sur les deux flancs du grand saillant qui avait sa pointe à Fricourt. L'axe général de l'attaque pouvait être dessiné par la capitale de ce saillant, et cette capitale est elle-même marquée dans le paysage par la grand'route d'Albert à Bapaume. Cette route reste gravée dans le souvenir de tous les témoins de la bataille. De l'Ouest de l'Ancre, on la voyait à l'horizon profiler ses arbres sur le ciel, en s'élevant de la Boisselle vers Pozières; une interruption de ces arbres marquait l'endroit où fut Pozières; un peu plus loin une seconde interruption marquait l'endroit où fut le moulin à vent, situé juste au sommet du plateau. De là, la route redescend vers Bapaume. Pour cette seconde partie de son parcours, il faut recourir aux descriptions allemandes. Georges Wegener, correspondant de la *Gazette de Cologne*, se trouvait au mois d'août sur un des observatoires établis dans la cime des grands arbres, sur la colline de Grevillers, à l'Ouest de Bapaume. Et de là il voyait la même route monter vers le Sud-Ouest. « Encadrée des hauts peupliers habituels, elle s'éloigne, tirée au cordeau, à la façon des

routes nationales en France qui, partout où c'est possible, sont tracées en ligne complètement droite sur de grandes étendues, sans égard à la configuration du sol et aux lieux voisins, et qui s'allongent au loin devant le voyageur en perspective infinie.» Le long de cette route, qui s'élevait devant lui par des ondulations successives, il apercevait Martinpuich, qui, au mois d'août, n'était pas encore complètement détruit; plus à droite, Courcelette, un tas de ruines sans forme. Au delà de Martinpuich, la route, qui jusque-là était très reconnaissable, devenait de plus en plus indistincte en montant vers Pozières. Les peupliers qui la bordent n'apparaissaient plus que par places, sans ordre, ployés, éclatés, abattus, réduits à l'état de souches. Enfin, ces souches mêmes disparaissaient, et la route devenait invisible, avant d'atteindre la crête; elle se confondait avec le ton gris brun de la terre et s'évanouissait comme un sentier foulé disparaît d'un champ quand le soc y a passé. « Et le sol était en réalité beaucoup plus profondément labouré que la plus puissante charrue à vapeur n'aurait pu le faire. » Enfin, à l'horizon, sur la crête, l'observateur allemand apercevait l'emplacement de Pozières rasé, entièrement chauve et nu, comme nous l'apercevions nous-mêmes sur l'autre face, des observatoires pareils situés à l'Ouest de l'Ancre.

L'attaque anglaise se faisait des deux côtés de cette route, en direction de Bapaume, vers le Nord-Est. La distance d'Albert à Bapaume est de 20 kilomètres. Au contraire, l'attaque française à la droite se faisait par les deux rives de la Somme, en direction générale de Péronne, face à l'Est.

Sir Douglas Haig raconte ainsi l'attaque des troupes britanniques. Immédiatement avant l'assaut, les fourneaux préparés sautèrent dans les lignes ennemies et des gaz furent envoyés à plusieurs endroits devant le front. A travers cette fumée, l'infanterie se porta à l'attaque dans un ordre parfait. A la droite, le succès fut immédiat; le village de Montauban était enlevé avant midi et, peu après, la briqueterie à l'Est et la crête à l'Ouest. D'après le carnet de route d'un officier allemand, le 6^e régiment bavarois de réserve perdit le 1^{er} juillet, à Montauban, 3.000 hommes sur 3.500.

Plus à gauche, devant Mametz, l'artillerie ennemie avait anéanti les parallèles de départ, et l'infanterie britannique avait 400 mètres à parcourir à découvert; elle n'en atteignit pas moins son objectif, pénétra dans Mametz, arriva à la vallée qui est au delà et établit un flanc défensif sur sa gauche, face à Fricourt. Tandis que Fricourt était ainsi débordé à l'Est, les tranchées au Nord de ce village étaient enlevées, de telle sorte que la garnison était pressée de trois côtés.

En continuant toujours vers la gauche, c'est-à-dire maintenant vers le Nord, on rencontre les deux villages de la Boisselle et d'Ovillers. Ils résistèrent.

La *Gazette de Francfort* du 25 juillet a publié un récit du combat d'Ovillers. Le front devant ce village était tenu par un régiment souabe, qui avait pris les tranchées en juin, et qui resta engagé quinze jours dans la bataille. Il avait à sa droite la cote 141 au Sud de Thiepval, à sa gauche la Boisselle et à 3 kilomètres plus loin le tournant de Fricourt. Devant lui, les Anglais occupaient le

bois d'Anthuille avec des troupes d'élite, la Garde, le Royal West Kent. Le régiment allemand eut d'abord à supporter depuis le 24 juin le bombardement préparatoire, méthodiquement réparti sur les trois premières tranchées, et en arrière sur les communications et les cantonnements. Les Anglais avaient là, outre l'artillerie légère, du 240 et du 380; trois batteries étaient visibles, derrière leur troisième ligne, dans le bois d'Anthuille. Les torpilles bouleversaient les tranchées, mais les pertes causées par le bombardement, au dire des Allemands, furent peu de chose. Les émissions de gaz qui précéderent l'action ne firent pas non plus grand mal : le régiment n'aurait eu que deux morts.

Le 1^{er} juillet, à 7 h. 30 du matin, les Anglais donnèrent l'assaut. Les Souabes repoussèrent quatre assauts, reprirent à 19 h. 35 un élément de tranchée qu'ils avaient perdu et soulagèrent en formant un crochet sur leur droite le régiment voisin qui avait été enfoncé. Le 2 juillet fut tranquille. Le 3, à 3 h. 15 du matin, les Anglais recommencent le tir d'efficacité, et, à 4 h. 30, un bataillon se précipite sur le front tenu par trois compagnies et demie; il arrive à 5 h. 30 jusqu'à la troisième tranchée. Mais il a omis de nettoyer les deux premières. Les Allemands qui y étaient tapis ouvrent le feu sur les soutiens anglais qui arrivaient sans défiance, et qui refluent. Le bataillon de tête, qui avait atteint le village d'Ovillers, se trouve coupé. Il se retranche, met deux mitrailleuses dans l'église et se défend jusqu'à 7 heures du matin. A ce moment, Ovillers est de nouveau aux mains des Allemands.

Mais si Ovillers et la Boisselle tinrent bon le 1^{er} juillet, les troupes britanniques pénétrèrent profondément dans les lignes allemandes des deux côtés de ces forteresses. Au Nord d'Ovillers, sur l'éperon au Sud de Thiepval, la ligne ennemie faisait un saillant baptisé saillant de Leipzig. Il fut emporté et un combat acharné s'engagea pour la possession du village et de ses défenses. « Là et au Nord de la vallée de l'Ancre jusqu'à Serre, ajoute Sir Douglas Haig, nos succès initiaux ne furent pas maintenus. D'étonnants progrès furent faits sur beaucoup de points et des détachements pénétrèrent dans les positions ennemies (sur l'Ancre) jusqu'aux défenses extérieures de Grandcourt, et aussi au bois dit Pendant Cypse et à Serre. Mais l'ennemi, qui tenait à Thiepval et à Beaumont-Hamel, rendait impossible l'arrivée des renforts et des munitions, et, en dépit de leurs vaillants efforts, nos troupes furent contraintes de rentrer la nuit dans leurs lignes. L'attaque secondaire sur Gommécourt s'était aussi frayé un chemin dans les positions ennemies; mais elle avait rencontré une résistance si vigoureuse que, dès que cette attaque fut considérée comme ayant rempli sa mission, les troupes furent repliées. »

En raison de la situation à la fin du premier jour, Sir Douglas Haig décida de pousser l'attaque par sa droite depuis l'extrémité de celle-ci jusqu'à un point situé à mi-chemin entre la Boisselle et Contalmaison, — tandis que la gauche, de la Boisselle à l'Ancre, se bornerait à un progrès lent et méthodique. Au Nord de l'Ancre, on recommencerait la préparation d'artillerie dans le double dessein et de fixer l'ennemi et de rendre possible une nouvelle attaque en temps opportun. L'attaque de la droite, depuis

Contalmaison jusqu'au contact avec les Français, restait confiée au général Rawlinson. Mais ses deux corps de gauche sur le front la Boisselle-Serre passaient sous le commandement du général Sir Hubert de la P. Gough. Les instructions de ce général étaient de maintenir une forte pression sur le front qui lui était confié, de façon à former pivot de manœuvre, tandis que Sir Henry Rawlinson, à sa droite, progresserait vers le Nord.

La lutte continua les jours suivants. Le 2 juillet, à midi, Fricourt, entouré de trois côtés, fut pris. Ce village avait l'aspect d'une carrière de pierres et s'appuyait au fantôme d'un bois. Ce bois fut lui-même enlevé dans l'après-midi, ainsi qu'une ferme située au Nord. Le 3 et le 4, à la droite, deux autres bois furent enlevés, l'un au Nord-Ouest de Montauban, le bois de la Chenille, l'autre au Nord-Est, le bois de Bernafay. Celui-ci apparaissait sur sa pente nue et blanche comme une traînée bleuâtre. A la gauche, le village de la Boisselle était entièrement conquis; le 5, les abords de Contalmaison étaient atteints. Enfin, plus à gauche encore, entre la Boisselle et Thiepval, du terrain était gagné sur le saillant de Leipzig.

Ainsi, après cinq jours de combat, l'ennemi avait reculé de près de deux kilomètres sur un front de dix, entre la Boisselle et l'Est de Montauban. Il avait perdu quatre villages et laissé prisonniers 94 officiers et 5.724 hommes. Sur tout ce front, la première position de l'ennemi était aux mains de nos alliés.

Il fallait naturellement faire dans les lignes de ceux-ci, après une lutte si dure, des réorganisations et des relèves. Cependant, et quoique le temps fût très mauvais, des opérations locales continuèrent les jours suivants. Le 7 juillet, l'attaque du village de Contalmaison et du bois de Mametz fut entreprise.

Le 3^e corps britannique enleva Contalmaison, puis se replia, non sous l'effort d'une contre-attaque, mais dans la confusion d'une tempête qui éclata à midi; toutefois, dans la journée, il tenait encore une partie du village. Plus à droite, entre Contalmaison et le bois, 5 bataillons de la 3^e division de la Garde prussienne attaquèrent inopportunément dans la matinée et se firent hacher. Enfin, plus à droite encore, une partie du bois de Mametz fut enlevée. Ce bois barre un éperon entre deux ravins, l'un à l'Ouest, l'autre à l'Est. Le côté Est était couvert par un petit bois dit bois Marlborough; le côté Ouest par un ouvrage nommé le Quadrilatère. Le 5, les Anglais enlevèrent le bois Marlborough; le 6, les premières patrouilles abordèrent la lisière Sud du bois de Mametz; en même temps, le Quadrilatère fut attaqué. Du 7 au 10, la plus grande partie de cet ouvrage fut enlevée; il ne resta de ce labyrinthe qu'une position d'ailleurs formidable, dite *Quadrangle Support*, et un coin défendu par une mitrailleuse, dit le Taillis des Bonbons (*Acid Drop Copse*). Ainsi, par la prise du bois de Marlborough et du Quadrilatère, le bois de Mametz se trouvait encadré à l'Est et à l'Ouest, en même temps qu'il était abordé au Sud.

L'attaque fut reprise le 10; le combat dura toute la journée; le 11, le village de Contalmaison, un tas de ruines farci de mitrailleuses, était entièrement occupé. Le *Quadrangle Support* et ses positions accessoires furent enlevés le 10 ainsi que les trois quarts

du bois de Mametz, taillis mince et serré, barré de réseaux successifs avec mitrailleuses et postes fortifiés. Il ne restait à l'ennemi que la partie septentrionale de ce bois. Une première tentative, par 4 bataillons, pour l'en chasser, le 11 au matin, échoua. Nos alliés refirent une préparation d'artillerie de 30 minutes et attaquèrent de nouveau. Mais les mitrailleuses allemandes, dans leurs retraites impénétrables, avaient échappé à l'artillerie. Renforcées par les feux de l'infanterie et des minenwerfer, il fallut les détruire par un terrible combat au grand jour. A 4 heures de l'après-midi, les Anglais nettoyèrent l'angle Nord-Est; plus tard dans la soirée, l'angle Nord-Ouest. Quatre mille prisonniers restaient aux Britanniques.

A la gauche, les défenses d'Ovillers furent entamées le 7; à la droite, la ferme Maltz Horn fut prise le 9; le 8, le bois des Trônes, qui apparaît comme une ligne mince et effilée à un kilomètre au Nord de cette ferme, avait été atteint par sa lisière Sud; mais l'ennemi était très fortement organisé dans les parties Est et Nord du bois; du 8 au 13, il ne lança pas moins de huit violentes contre-attaques; des parties de bois passèrent de mains en mains. Le 13, à la veille de la grande attaque décidée sur tout le front britannique pour le 14 juillet, la partie Sud restait aux mains de nos alliés. Un petit groupe des Royal West Kent, qui avait pénétré dans la partie Nord, y était cerné et résistait héroïquement.

X. L'offensive française. — Pendant que les armées britanniques progressaient ainsi par leur droite, que faisait la 6^e armée française ?

On se rappelle que le front d'attaque, primitivement fixé à 30 kilomètres, avait été réduit à 12. Cependant les travaux avaient été continués sur l'ensemble du front primitif, ce qui permettait une extension éventuelle de l'action vers le Sud. Conformément à cette hypothèse, le front du groupe d'armées du Nord fut réparti le 24 juin entre trois armées : la 6^e armée Fayolle, qui fut limitée au secteur d'attaque, quartier général à Boves; la 10^e armée, sur la partie du front où l'attaque pourrait éventuellement s'étendre, quartier général à Breteuil; la 3^e armée, rappelée d'Argonne, sur la partie du front destinée à rester passive, de Lassigny à Soissons, quartier général à Verberie.

Tandis que l'armée britannique attaquerait de Gommécourt à Maricourt, la 6^e armée attaquerait de Maricourt à Foucaucourt, avec le 20^e corps au Nord de la Somme, le 1^{er} corps colonial et le 35^e corps au Sud. Le général Foch mettrait en œuvre dès le début 14 divisions. Il disposait en outre de 4 divisions de cavalerie et de 4 divisions d'infanterie, déjà rassemblées en arrière du front d'attaque. Trois autres divisions d'infanterie devaient lui être envoyées aussitôt que les opérations seraient engagées.

L'artillerie comprenait, outre l'artillerie de 75 des corps d'armée engagés, 216 pièces de 90 à 105, 516 pièces de 120 à 180, 122 pièces d'artillerie à grande puissance et 1.100 pièces d'artillerie de tranchée. L'approvisionnement prévu était, pour un mois de bataille : 6 millions de coups de 75; 3.100 coups par pièce

de 90 à 105; 2.630 coups par pièce de 120 ou de 155; 1.700 coups par pièce de 220; 400.000 coups d'artillerie de tranchée.

Devant le front français, la première position allemande, profonde de 500 à 1.000 mètres, et généralement composée de trois lignes de tranchées avec abris intermédiaires et points d'appui formés par les villages, partait de la croupe au Sud de la briqueterie de Montauban et passait aux lisières Ouest de Curlu, de Frise, de Dompierre, de Fay et de Soyécourt. La deuxième position, une tranchée simple avec réseaux et abris pour mitrailleurs, à une distance de 3 à 5 kilomètres de la première, passait à Maurepas, Herbécourt, Assevillers, Belloy-en-Santerre, Ablaincourt et Puzeaux. Dans certaines régions, par exemple à Estrées et à Denicourt, il existait une ligne intermédiaire. Enfin, sur la Somme, entre Maurepas et Herbécourt, la deuxième position se dédoublait en deux lignes.

A la date du 25 juin, l'ennemi avait en ligne, au Nord de la Somme, dans le secteur d'attaque du 20^e corps français, le 53^e régiment (12^e division); en arrière, la 10^e division bavaroise était au repos dans la région Fresnoy-le-Grand-Bollain. Au Sud de la Somme, le front était tenu jusqu'à Soyécourt par les 3 régiments de la 121^e division; en arrière du front, la 11^e division était au repos dans la région de Misery.

Pendant la préparation, les Allemands tentèrent une relève; mais elle se fit sous le bombardement, avec tant de retard et de désordre, que le jour de l'attaque les Français trouvèrent la première position occupée par des unités mêlées de la 12^e division et de la 10^e bavaroise au Nord de la Somme, de la 121^e et de la 11^e au Sud.

Un officier allemand blessé, A. Dambitsch, a décrit dans la *Gazette de Voss* du 13 juillet le bombardement préparatoire: « Le bombardement des tranchées de première ligne, dit-il, fut opéré presque exclusivement par l'artillerie lourde et les minenwerfer (crapouillots). Les Français avaient déjà une prédilection pour cette arme; le 25 septembre dernier, avant l'attaque de Notre-Dame-de-Lorette, ils avaient arrosé copieusement la colline avec des torpilles. Mais c'étaient alors des torpilles de petit calibre qu'ils lançaient pendant les dernières heures lorsque les tranchées étaient déjà détruites par l'artillerie et dont l'effet était plutôt moral que matériel. Depuis lors, les Français ont développé cette arme avec amour. Pour détruire les tranchées, ils emploient successivement leurs projectiles de plus gros calibre qu'ils lancent avec plus de précision et bien plus loin que jadis. En face du secteur de ma compagnie, il n'y avait pas moins de 6 minenwerfer tirant sans interruption et souvent par salves, et qui lançaient des centaines de torpilles sur notre position et jusqu'à la troisième tranchée. Ces torpilles arrachaient les réseaux de fils de fer avec leurs poteaux, en projetant au loin leurs débris; elles écrasaient les abris qu'elles touchaient et bouleversaient les abris les plus profonds. En très peu de temps, de larges portions de tranchées furent nivelées, plusieurs abris défoncés, les hommes enterrés. Ce bombardement dura 7 jours. A la fin, des attaques par gaz, suivant une méthode également perfectionnée, combinèrent leur effet avec le sien. »

Au moment de l'attaque, le général Fayolle avait, comme nous avons dit, un corps au Nord de la Somme, le 20^e; et il attaquait également au Sud de la Somme par le 1^{er} corps colonial, appuyé à droite par une division du 35^e corps. L'étendue totale du front d'attaque français était de 16 kilomètres.

Au nord de la Somme, le 20^e corps se porta à l'attaque à 7 h. 30 du matin, sur un front de 5 kilomètres environ. « Il avait à conquérir, dit la relation officieuse, les premières positions allemandes faites de trois et quatre lignes de tranchées, reliées par des boyaux nombreux avec des bois organisés et avec le village fortifié de Curlu. L'élan fut ce qu'on pouvait attendre de ces troupes d'élite, à qui cinq jours d'une préparation d'artillerie intense avaient donné une extraordinaire confiance. D'un bond, les ouvrages allemands furent emportés. En escaladant, à l'Est du village de Curlu, les pentes d'une falaise crayeuse baptisée le Chapeau de Gendarme, les soldats de la classe 16 qui voyaient le feu pour la première fois agitaient leurs mouchoirs et criaient : « Vive la France ! » On arriva aux premières maisons de Curlu et comme on pénétrait dans le village, des mitrailleuses installées aux abords de l'église se dévoilèrent. Selon les ordres du commandement, on stoppa aussitôt, pour reprendre la préparation. Une demi-heure durant, de 18 heures à 18 h. 30, l'artillerie de destruction fut mise sur le village. A la nuit, l'infanterie française était complètement maîtresse de la place et y repoussait trois contre-attaques parties de la direction de Hardecourt et fauchées par nos tirs de barrage. »

Les trois jours suivants furent employés à organiser la position conquise; puis, le 5, les fantassins du 20^e corps repartirent à l'attaque. L'objectif était désormais la seconde position allemande, établie sur la ligne Hem-Hardecourt. L'attaque eut lieu à la droite du secteur contre Hem et contre le plateau qui est au Nord de ce village. A 8 h. 30, les tranchées allemandes étaient enlevées entre la Somme au Sud et la route de Péronne au Nord. A 10 h. 55, la plus grande partie de Hem était prise et, à 19 heures, les dernières maisons étaient occupées, ainsi que les petits bois sur le mouvement de terrain à l'Est de Curlu.

Le 8, le 20^e corps se reporta une troisième fois à l'assaut, cette fois par sa division de gauche, en direction de Hardecourt, en liaison avec les troupes britanniques qui attaquaient le bois des Trônes. Les troupes sortirent des tranchées à 9 h. 30; à 10 h. 10, elles avaient dépassé Hardecourt et s'y maintenaient contre trois retours offensifs dirigés de Maurepas.

Ainsi, du 1^{er} au 8, le 20^e corps, au Nord de la Somme, avait enlevé les deux premières positions allemandes. Il employa les jours suivants à s'y consolider. Pendant ce temps, que se passait-il au Sud de la rivière?

L'attaque, des abords de Frise à ceux d'Estrées, fut lancée le 1^{er} juillet, deux heures après celle de la rive droite, à 9 h. 30. Le travail d'artillerie avait été extraordinaire. La zone marmitée a l'aspect d'un champ labouré, uniforme; seulement les sillons sont larges comme des houles. Dompierre apparaît, quand on vient de la sucrerie, après un tournant. On laisse à droite le vieux cimetière bouleversé. Le village est un peu plus loin, à gauche de la

route. Des restes de tranchées, des trous d'obus amollis et déjà voilés de limon, des débris de fils de fer. Puis des pans de murs en briques, où il est impossible de reconnaître la forme d'une maison, ni la configuration du village. Ça et là des squelettes d'arbres fruitiers. Au centre, au milieu de tous ces débris rougeâtres, un immense tas blanc, effondré, et comme préparé pour le cantonnier : c'est l'église. Et partout, rampant encore ou déjà sur tout cela, cette végétation des ruines, d'un vert intense, brillant et sombre, qui renaît si étrangement du sol dévasté, enveloppe le pied des murs et fait un tapis vivant dans les bois morts.

Les troupes sortirent d'un élan magnifique; c'était, comme nous l'avons vu, le 1^{er} corps colonial; et il était prolongé à droite (Sud) par une division de réservistes bretons. « Maintes fois, dans cette guerre, dit la relation, ils avaient fait leurs preuves, et déjà ils s'étaient distingués à Quennevières à côté des zouaves, mais on aurait pu imaginer que ces hommes à l'allure calme, accoutumés certes à vivre sous des bombardements constants et prêts à tous les sacrifices, n'auraient plus pour se transformer en vaillants rapides les moyens de la jeunesse. C'eût été ne pas connaître les ressources extraordinaires de leurs tempéraments... Ces vétérans ont marché comme les recrues de la classe 16. A 9 heures, ils ont fait demander à leurs chefs de partir en chantant *la Marseillaise*; à 9 h. 30, ils se sont élancés par sections alignées, comme à la manœuvre. »

Le soir du 1^{er} juillet, la première position allemande était enlevée, avec les villages de Dompierre, Becquincourt et Fay. A l'extrême Nord, le village de Frise restait aux Allemands, tapi dans la vallée de la Somme, au fond d'une sorte de poche que fait la rivière. On y accède, dans les terrains bas luisants de verdure et d'eau, par une route qui vient d'Eclusier et qui suit le thalweg, dans un paysage touffu. Le 2, la gauche du corps colonial, en fin de matinée, manœuvra à déborder le village par le Sud; à midi, il était atteint, et on y prenait une batterie de 77 en bon état; puis les troupes, suivant leur élan, poussaient jusqu'au Nord du bois de Méréaucourt. D'autres troupes passaient au Sud du bois, qui était enveloppé complètement.

La seconde ligne allemande s'appuyait à la Somme, à l'Est du bois de Méréaucourt, vers le bois du Chapitre. De là elle se dirigeait au Sud, à fleur de plateau, s'appuyait à Herbécourt, puis plus au Sud à Assevillers, et enfin à l'extrême Sud à Berny. Dans cette même journée du 2, Herbécourt était enlevé de front et tourné par le Nord; une heure après le départ de l'attaque, les feux de Bengale qui annoncent l'occupation brûlaient sur les ruines de la dernière maison. Enfin, à la droite, les abords d'Assevillers étaient atteints et un bois était enlevé devant Estrées.

Ainsi, le 2 au soir, la deuxième position allemande était enlevée dans tout le secteur gauche (Nord), de la Somme au Sud d'Herbécourt, tandis que dans le secteur droit les Français étaient seulement au contact. Le 3, le progrès continua, toujours par la gauche. Flaucourt, en pleine troisième position ennemie, était enlevé par un coup de main d'une audace extraordinaire.

Une reconnaissance commandée par le capitaine d'état-major Dubuisson, de la 3^e division coloniale, et composée du lieutenant Cerconi et d'une vingtaine d'hommes du 23^e colonial, entraît dans le village, écrasé par le bombardement, où l'ennemi était terré dans ses abris. Avant qu'il ait pu sortir, le petit groupe des Français fouille les maisons, les caves, les trous, les abris et fait 130 prisonniers. Le 4 au matin, la cavalerie française patrouillait librement entre Biaches et Barleux. Au centre, Assevillers était emporté le 3. Au Sud, Belloy était enlevé le 4 par la légion étrangère. Enfin, à l'extrême droite du mouvement, Estrées était emporté le même jour par les troupes voisines.

Les troupes, qui ne voyaient plus d'ennemi devant elles, étaient enivrées d'ardeur. Elles avaient vu leur artillerie amener ses avant-trains et partir au galop à la poursuite de l'ennemi. Le 9, la gauche reprit le mouvement en avant et enleva Biaches; un peu à droite, l'observatoire important de la Maisonnette était enlevé le 10. La prise du fortin de Biaches, le 10 juillet, est un des faits d'armes les plus brillants de la bataille. Le capitaine Vincendon, du 164^e d'infanterie, y entra seul, et avec huit hommes il fit prisonnière une compagnie allemande avec ses officiers.

Dans ces onze jours, les forces françaises avaient exécuté au Sud de la Somme une sorte de rabattement en pivotant sur leur droite, vers Foucaucourt. Sorties des tranchées face à l'Est, elles faisaient maintenant un front Estrées-la Maisonnette, face au Sud-Est. Aux deux premières directions d'attaque, Bapaume et Péronne, s'en ajoutait une troisième, au Sud de Péronne, en direction du coude de la rivière vers Ham. Ces trois directions divergeaient en éventail. Bapaume était au Nord-Est, Péronne à l'Est, Ham au Sud-Est. Il fallait choisir. En fait, la direction du Sud-Est, après avoir été tentée plusieurs fois, finit par être abandonnée.

Les résultats de ces premiers jours d'offensive étaient très brillants; les seules troupes françaises, sur 16 kilomètres de front, avaient percé les lignes ennemies sur une profondeur allant jusqu'à 10 kilomètres; elles avaient enlevé aux Allemands 80 kilomètres carrés d'organisations de tout genre : tranchées, villages fortifiés, carrières pareilles à des forteresses, bois transformés en réduits. « Elles ont déjà trouvé sur le champ de bataille, dit la relation, 85 canons dont plusieurs de gros calibre, une centaine de mitrailleuses, 26 minenwerfer, un matériel considérable, et un butin impossible à évaluer demeure sur le terrain conquis. Elles ont pris 235 officiers et 12.000 hommes, et c'est le commencement de la bataille. »

XI. Les réserves allemandes. — Au début de l'action, le front ennemi, de Gommécourt à Soyécourt, était tenu par 7 divisions, qui étaient, du Nord au Sud : au Nord de la Somme, la 2^e division de réserve de la Garde, la 52^e division, le XIV^e corps de réserve (26^e et 28^e divisions de réserve), enfin la 12^e division du VI^e corps; au Sud de la Somme, la 121^e division et la 11^e du VI^e corps.

Le jour de l'attaque, le secteur droit entre Gommécourt et la Boisselle tint bon ou se rétablit. Mais le secteur gauche entre la

Boisselle et Soyécourt fut enfoncé; la 28^e division de réserve, la 12^e, la 121^e et la 11^e subirent de très fortes pertes.

Comment les Allemands bouchèrent-ils ces trous ? Ils avaient en réserve, derrière le front occidental, trois groupes de divisions. L'un était placé immédiatement derrière le front de la Somme, là où l'attaque était attendue. Il comprenait le VI^e corps de réserve vers Cambrai, la 10^e division bavaroise vers Bohain et Péronne, la 22^e division de réserve vers Saint-Quentin, soit quatre divisions. On voit que ces divisions étaient placées de façon à intervenir rapidement au Nord de la Somme. C'est là, semble-t-il, que les Allemands avaient prévu l'attaque. Au contraire, ils semblent avoir attaché peu d'importance à nos préparatifs au Sud de la Somme : ils n'avaient disposé aucune réserve spéciale pour ce secteur.

Un autre groupe était préparé derrière le front des Flandres où une attaque britannique semblait toujours possible : il comprenait la 123^e division en arrière d'Ypres, la 183^e vers Tournai et la 3^e division de la Garde vers Valenciennes, soit trois divisions.

Enfin, il existait un dernier groupe de cinq divisions dans l'Est, destiné, semble-t-il, à nourrir les attaques sur Verdun : le IX^e corps entre Vouziers et Charleville, la 44^e division de réserve vers Sedan, la 4^e vers Stenay, la 5^e vers Saint-Avold. En outre, sur le front de Champagne, la 185^e division était en voie de relève et avait déjà deux régiments disponibles vers Attigny.

Dès le début de l'action, trois des divisions de réserve à l'arrière du champ de bataille furent immédiatement dépensées au Nord de la Somme : la 10^e bavaroise, dès le 1^{er} juillet, vers Mametz; la 12^e de réserve, dans la nuit du 1^{er} au 2, entre Montauban et Maricourt; la 11^e de réserve, dans la nuit du 2 au 3, vers Curlu. De plus, la 185^e division, que nous avons vue disponible en Champagne, était engagée dès le 2 au soir, vers la Boisselle.

Au contraire, au Sud de la Somme, les Allemands se trouvèrent pris au dépourvu. Ils jetèrent là en toute hâte la dernière des divisions en réserve immédiate, la 22^e, qui était à Saint-Quentin, et ils l'engagèrent à partir du 2 au soir, à mesure qu'elle arrivait, bataillon par bataillon. De plus, les 3^{es} bataillons des régiments en ligne (1) furent rafiés de Chaulnes à Reims. Treize bataillons furent ainsi expédiés sur la Somme, par tous les moyens possibles, chemin de fer, automobiles, quelques-uns à pied. Ces bataillons disparates appartenaient aux VIII^e, XII^e, XVII^e, XVIII^e corps actifs, à la Garde, à la 113^e division, aux 15^e et 16^e divisions de réserve.

A partir du 3, les divisions des deux autres groupes en réserve, celui du Nord et celui de l'Est, commencent à arriver. Du Nord, la 3^e division de la Garde arrive le 3; la 183^e le 7; la 123^e le 9. De l'Est, la 44^e de réserve arrive le 5 et s'engage près d'Estrées; le IX^e corps arrive le 9. Ainsi, sur 13 divisions qu'ils avaient disponibles pour toute l'étendue du front occidental, les Allemands, du 1^{er} au 9 juillet, en ont appelé 11 sur la Somme. Il faut y ajouter un régiment,

(1) Ces bataillons étaient au repos à l'arrière, en réserve de secteur.

le 163^e, du IX^e corps de réserve, retiré du front de Vimy. Donc, avec les 7 divisions du début, un total de plus de 18 divisions engagées en dix jours.

Grâce à cette arrivée des réserves, ils ont pu retirer du feu, le 5 juillet, quatre des premières divisions engagées, qui étaient à l'état de débris : la 28^e de réserve, la 121^e et les deux divisions du VI^e corps. La 185^e division, que nous avons vu venir de Champagne le 2, était aussitôt si éprouvée qu'il fallait relever certains de ses éléments le 4.

En même temps, le haut commandement allemand s'organisa suivant un type qu'il conserva jusqu'à la fin de la bataille. Les unités engagées formèrent trois groupements. Supérieurs à l'ancien corps d'armée, inférieurs à l'armée, ces groupements ont pour but de constituer, dans des secteurs déterminés, des états-majors permanents, aux mains desquels se succèdent les divisions de rechange. L'artillerie lourde, les services d'aviation et d'autres encore restent aussi sur place. Ainsi, les relèves ne compromettent pas la stabilité de l'ensemble. A la droite allemande fut constitué un groupement von Stein. Au centre, jusqu'à la Somme, un groupement von Gossler. Ce général commandait le VI^e corps de réserve, qui arriva sur la Somme le 3 juillet; le groupement fut constitué par ce corps et par des unités voisines, comme la 123^e division d'infanterie. Enfin, à la gauche, au Sud de la Somme, fut constitué un groupement von Quast, qui s'étendait jusqu'à Soyécourt. A la fin de juillet, le commandement du groupement du centre passa du général von Gossler au général von Kirchbach. Enfin, le 19 juillet, ces trois groupements formèrent non plus une, mais deux armées, la II^e au Sud de la Somme, la I^e au Nord, celle-ci sous les ordres du général F. von Below. Ces deux armées constituèrent un groupe d'armées (Heeresgruppe) sous le commandement du général von Gallwitz, qui, en outre, commanda personnellement la II^e armée. Ce groupe dura jusqu'au 28 août.

L'artillerie allemande fut renforcée et réorganisée. L'aviation fut employée tout entière et coûte que coûte à assurer l'observation de l'artillerie et les reconnaissances photographiques. « On sacrifia à ce but, écrit von Below, toutes les autres missions des aviateurs de combat. » Ainsi l'artillerie cessa de travailler les yeux bandés. D'autre part, l'aviation se renforça progressivement. En particulier, de puissants appareils de chasse sortirent. La tactique employée fut de procéder par gros rassemblements d'avions sur les points essentiels. « En concentrant sur les parties les plus exposées du front tous les éléments dont nous disposions, en exécutant ainsi des contre-attaques contre les aviateurs ennemis, nous parvîmes à reconquérir la maîtrise de l'air sur ces points, au moins dans les moments décisifs. »

Les avions allemands devinrent enfin assez nombreux pour être rendus à leurs diverses missions : escadrilles d'artillerie, escadrilles de protection, escadrilles d'infanterie. Au lieu de se borner à un barrage défensif, ils reçurent l'ordre d'attaquer et de surveiller au delà des lignes ennemies. Ils n'exécutaient pas, comme les chasseurs français, des raids isolés. Ils volaient toujours en esca-

drilles, le chef, qui volait sur le plan supérieur, engageant et finissant le combat.

Les autres procédés de reconnaissance et de liaison furent également perfectionnés. La coopération de l'artillerie et de l'infanterie devint meilleure. Enfin, l'infanterie elle-même reçut une tactique nouvelle. Au lieu de garnir fortement les premières lignes, elle augmenta son échelonnement en profondeur, préluant au système de défense élastique de 1917. Tandis qu'à Verdun les Allemands usaient les divisions à la limite de leurs forces, ici les relèves furent multipliées, selon la méthode dont les Français s'étaient servis sur la Meuse. Les divisions en position d'attente derrière le front furent employées à creuser de nouvelles positions, que les Alliés trouvaient devant eux après chaque avance. Ainsi, peu à peu, les Allemands rétablirent l'équilibre des forces, rompu au début de l'action.

XII. L'attaque britannique sur la seconde position (14 juillet).

— Vers le 11 juillet, le front au Nord de la Somme avait pris la forme d'une ligne brisée, composée de trois éléments: 1° une face Nord-Sud de l'Ancre à la Boisselle, formant la gauche de l'attaque anglaise; 2° un flanc Ouest-Est de la Boisselle au bois des Trônes, par Contalmaison et le bois de Mametz; 3° une seconde face Nord-Sud, tenue au Nord par les Anglais, au Sud par les Français, sur l'alignement bois des Trônes-Hardcourt.

La première face de l'attaque, au Sud de l'Ancre, arrêtée par la première position allemande du plateau de Thiepval, était momentanément paralysée. La seconde face, bois des Trônes-Hardcourt, ayant ses objectifs vers l'Est, ne pouvait progresser dans cette direction que si elle était fortement couverte à sa gauche par le flanc intermédiaire la Boisselle-bois des Trônes. Il était donc nécessaire que les troupes formant ce flanc aient bousculé l'adversaire en direction du Nord pour que l'attaque franco-britannique de la droite puisse avancer vers l'Est.

Or, les troupes britanniques de ce flanc intermédiaire la Boisselle-bois des Trônes, opérant vers le Nord, avaient devant elles la seconde position allemande.

L'occupation du bois de Mametz et du bois des Trônes permettait de passer à l'attaque de cette seconde position. L'offensive fut décidée pour le 14 juillet, à l'aube, de Longueval au bois de Bazentin-le-Petit. Sur la gauche, à un kilomètre dans l'Ouest, sur un éperon, la villa Contalmaison, conquise, couvrait le flanc de l'assaillant. L'artillerie avait pu être avancée et le terrain permettait des tirs d'enfilade sur les lignes ennemies. La préparation commença le 11. Dans la nuit du 13 au 14, les troupes d'attaque se portèrent en avant de 1.000 à 1.500 mètres, dans l'obscurité, sous le couvert de fortes patrouilles, sans que l'ennemi s'aperçoive du mouvement, et elles se rangèrent au pied des crêtes à une distance variant de 300 à 500 mètres des tranchées allemandes, sans avoir cessé un instant de se sentir les coudes. Sir Douglas Haig fait remarquer la hardiesse et la précision de ce mouvement, exécuté par des troupes improvisées depuis la guerre, et il ajoute qu'il eût été impossible si le terrain n'avait été minu-

tiusement reconnu, dans la plupart des cas, par les commandants des divisions, des brigades et des bataillons, opérant en personne avant de donner leurs ordres.

A 3 h. 25 du matin, quand il y eut assez de jour pour reconnaître à petite distance l'ami de l'ennemi, l'assaut fut donné par un temps frais et nuageux. Précédées d'un barrage d'artillerie bien exécuté, les troupes entrèrent sur tout le front dans la position allemande.

A la droite, nos alliés, qui occupaient déjà la partie Sud du bois des Trônes, le purgèrent entièrement, délivrant un petit groupe de 170 hommes qui, cernés par l'ennemi, avaient tenu toute la nuit dans le Nord du bois. L'opération était finie à 8 heures du matin. De là, de fortes reconnaissances furent envoyées à droite vers Guillemont, à gauche vers Longueval. Déjà les troupes qui avaient attaqué à l'Ouest du bois des Trônes occupaient la partie Sud de ce village, qui se trouva ainsi abordé de deux côtés. A 4 heures de l'après-midi, il était entièrement occupé, à l'exception de deux points d'appui.

Au centre du front d'attaque, Bazentin-le-Grand et son bois furent pris. De là, les troupes, poussant au Nord, enlevèrent le village de Bazentin-le-Petit et le cimetière qui est à l'Est. L'ennemi contre-attaqua deux fois vers midi sans succès. Un nouveau retour offensif, dans l'après-midi, lui rendit le Nord du village jusqu'à l'église. Mais les troupes britanniques, revenant à la charge, reprurent la position. A la gauche du village, le bois de Bazentin-le-Petit fut pris, malgré une résistance acharnée et un retour offensif, et les avant-postes britanniques s'établirent au Sud immédiat de Pozières.

Dès le commencement de l'après-midi, l'ennemi, bousculé, donnait des signes de désorganisation, et Sir Henry Rawlinson était averti qu'il semblait possible de pousser au Nord de Bazentin jusqu'au bois des Foureaux, qui, comme on s'en souvient, domine toute la région. A 8 heures du soir, l'infanterie britannique y pénétra et s'en empara après un combat corps à corps, ne laissant à l'ennemi que l'extrémité Nord. Sur les flancs de l'infanterie, la cavalerie, tenue en réserve par le commandant anglais, agit efficacement, tuant des hommes et ramenant des prisonniers.

La bataille continua le 15 quoique à une échelle réduite, mais en complétant et en assurant les succès de la veille. Au Sud-Est du bois des Trônes, un boqueteau surnommé Arrow Head Copse; au Nord-Est, une ferme appelée la ferme de Waterlot, furent occupés. Au Nord, le bois Delville, qui couvre Longueval du côté du Nord-Est, fut pris; mais, dans Longueval même, l'ennemi continuait à résister sur ses derniers points d'appui et dans les vergers. Il menaçait de là le flanc droit des troupes britanniques en pointe à l'Ouest de Longueval, au bois des Foureaux, et qui étaient ainsi très aventurées; elles furent ramenées dans la nuit du 15 au 16.

Le 16, des progrès furent faits au centre gauche où, malgré des contre-attaques acharnées de l'ennemi, les troupes britanniques, progressant au Nord-Ouest du bois de Bazentin-le-Petit, arrivèrent à 500 mètres de la corne Nord-Est de Pozières. On se rappelle que ce village était d'autre part menacé du Sud. Enfin, à

l'Ouest, les troupes du général Gough, exécutant leur mission de pression méthodique, avaient achevé le 16 et le 17 de réduire Oivillers et marchaient également sur Pozières. Cette position était donc menacée de trois côtés. C'est, on s'en souvient, un long village, très visible, sur une route montante, bordée d'arbres, et qui apparaît du Sud à flanc de versant, et de l'Ouest en ligne de crête, se détachant sur l'horizon.

Les opérations du 14 juillet et des jours suivants étaient un magnifique succès. La seconde position ennemie était enlevée sur un front de 5 kilomètres; le recul des Allemands était de 1.500 mètres. Quatre villages et trois bois étaient pris. On avait conquis 8 obusiers lourds, 4 canons lourds, 42 canons et obusiers de campagne et 52 mitrailleuses. On avait fait 2.600 prisonniers. Sur un front de 6.000 mètres, les lignes britanniques étaient maintenant établies sur la crête méridionale du grand faite de partage, et leurs postes avancés allaient jusqu'au voisinage de la troisième position allemande.

XIII. La contre-offensive allemande (18 juillet). — Après les combats du 14 juillet et des jours suivants, la ligne britannique s'appuyait à droite à la ferme Maltz-Horn, où elle joignait la ligne française; de là, elle suivait en direction du Nord la lisière Est du bois des Trônes, allait jusqu'à Longueval qu'elle enveloppait, tournait alors à l'Ouest par les deux Bazentin jusqu'aux abords Sud de Pozières, d'où elle continuait toujours vers l'Ouest jusqu'au Nord d'Oivillers. En somme, une ligne en équerre avec une face tournée au Nord, Oivillers-Longueval, et une face tournée à l'Est, Longueval-ferme Maltz-Horn. De plus, nos alliés avaient des postes avancés en avant de la face Est; à l'Arrow Head Cope et à la ferme de Waterlot; en avant du sommet de l'équerre, dans le bois Delville; et en avant de la face Nord, vers le bois des Foureaux.

« Si désireux que je fusse de poursuivre rapidement les succès atteints, écrit Sir Douglas Haig, il était d'abord nécessaire d'élargir ce front. » En effet, il était flanqué des deux côtés par de très fortes positions ennemies. A l'Ouest, c'était le groupe de Pozières et de Thiepval; mais ce groupe serait tourné automatiquement par une avance du centre anglais vers l'Est et, pour le moment, il suffisait d'y exercer une pression et d'y réaliser un progrès pas à pas, suivant les ordres déjà exposés. Il n'en allait pas de même à la droite, où nous avons vu que la ligne britannique faisait un angle droit à Longueval. Sir Douglas Haig rappelle l'inconvénient de ces saillants, étroit espace où devaient s'entasser les communications, les batteries, les munitions tant anglaises que françaises, tandis que les Allemands avaient toute la place de développer à l'entour des feux en demi-cercle. De plus, l'ennemi, occupant les crêtes, avait, de Guillemont au bois des Foureaux, des vues directes sur nos alliés. Il était donc nécessaire que la droite britannique, au lieu de rester repliée en potence, se portât en avant pour se mettre à la hauteur du centre. Pour cela, il fallait emporter d'abord Guillemont, la ferme de Falfemont et le bois de Leuze. — et ensuite une seconde ligne formée par Ginchy et le bois des Bouleaux. La difficulté de déloger

l'ennemi de ces lignes puissamment fortifiées fut encore augmentée par le mauvais temps. Le pays ondulé ne permet, dans beaucoup de cas, d'observer le tir que par avions. Mais cette observation veut un temps clair; or, la chute de pluie, en juillet et en août, a été supérieure à la moyenne et, même quand il ne pleuvait pas, le temps était couvert.

L'axe de séparation entre la droite britannique et la gauche française partait de la ferme Maltz-Horn et venait aboutir à mi-chemin entre Morval (objectif anglais) et Sailly-Saillisel (objectif français). Il est évident que les opérations des deux armées devaient être coordonnées. Il y avait de plus à exécuter d'importants travaux d'aménagement pour l'attaque. Il fallait se fortifier contre des retours offensifs probables de l'ennemi. Enfin, tout en portant l'effort principal à la droite, il ne fallait pas permettre à l'ennemi de s'y opposer avec toutes ses forces, et pour cela il ne fallait rien relâcher de la pression à la gauche.

Nous avons vu les Allemands, du 1^{er} au 10 juillet, engager sur la Somme 18 divisions; du 10 au 31, ils en amenèrent 12 nouvelles et ramenèrent une seconde fois au combat 3 de celles qui avaient déjà été engagées. Une seconde phase de la bataille va donc commencer, où l'ennemi contre-attaquera avec énergie. Les récits français font commencer cette phase de réaction après la prise de Biaches, le 10; les récits anglais après les combats du 14. On s'accorde à la faire durer jusqu'au renouveau des grandes attaques alliées, au début de septembre.

La contre-offensive allemande se porta sur le saillant de l'équerre britannique au bois Delville le 18 juillet dans l'après-midi. L'ennemi reprit tout le Nord et le Nord-Est du bois, ainsi que la moitié Nord de Longueval. Mais les troupes britanniques restèrent accrochées avec beaucoup d'énergie à la corne Sud-Est du bois; plus au Sud, trois attaques allemandes sur la ferme de Waterlot échouèrent.

XIV. La situation à la fin de juillet. — Les Alliés ne pouvaient désormais attendre que des progrès lents et très contestés. Le 20 juillet, les armées françaises et britanniques attaquèrent à la fois; les troupes britanniques réussirent à pénétrer dans le bois des Fourreaux et à aligner ainsi leur front sur la ligne bois des Fourreaux-Longueval. Mais le 23, une attaque générale ayant eu lieu sur tout le front, de Pozières à Guillemont, la 4^e armée trouva devant elle l'ennemi en force sur toute la ligne, couvert par des postes avancés et des mitrailleuses dans des trous d'obus. Il était évident que l'armée allemande était remise de son échec du 14, et qu'il fallait recommencer une longue et minutieuse préparation.

Après ces affaires du 20 et du 23, un calme relatif s'établit sur tout le front, sauf à la gauche, où les Australiens de l'armée Gough, qui avaient eu meilleure fortune que l'armée Rawlinson et qui avaient fait des progrès considérables, continuaient l'attaque. A cet arrêt, les Allemands crurent que les Alliés étaient hors de souffle, et ils célébrèrent un peu prématurément la fin de la seconde phase de l'offensive. Le 27, les journaux allemands reproduisaient un télégramme envoyé de Péronne au *New York World*

par le journaliste Carl von Wiegand. Ce télégramme exposait l'état de la bataille, du point de vue allemand. L'offensive anglo-française avait été brisée comme par un mur. Sans doute les assaillants reprenaient haleine pour un troisième assaut, mais les Allemands se préparaient à les recevoir. Après 21 jours de lutte, les Anglo-Français n'avaient réussi qu'à enfoncer dans les lignes allemandes un coin de 8 kilomètres et demi de profondeur, large de 50 kilomètres à la base, mais de moins de 3 à la pointe, devant Péronne, dans la région Biaches-La Maisonnette. Ce coin couvrait 90 kilomètres carrés. Dans les combats du 20, qui auraient marqué le plus grand déploiement de forces alliées dans cette bataille, les Alliés auraient disposé, toujours d'après Carl von Wiegand, d'une masse de choc de 34 divisions, dont 17 en première ligne, appuyées de 4.000 canons. Malgré ces formidables moyens, les Allemands restent pleins de confiance. A Péronne, le commandant en chef a dit au journaliste : « Les Alliés ne perceront jamais ici. » Les officiers ont ajouté : « Ni dans un an, ni dans deux, les Alliés ne rompront nos lignes. » Cependant ils ne déprécient pas leurs adversaires. Le général a parlé des Français avec étonnement et admiration : *Die französische Nation hat die ganze Welt überrascht, niemand mehr als uns. Das französische Volk ist wie neugeboren.* « La nation française a surpris le monde entier, et personne plus que nous. Le peuple français est comme régénéré. »

XV. *La prise de Pozières.* — Au moment où ces lignes paraissaient, l'armée Gough, à la gauche de l'attaque britannique, avait emporté Pozières le 25. Ce village avait une singulière importance. Primitivement, c'était un des points d'appui de la seconde ligne allemande; cette ligne ayant sauté dans l'Est, les Allemands l'avaient remplacée par une ligne nouvelle, raccordée sur l'ancienne précisément à Pozières. Ce village, de simple point d'appui, avait donc passé au rôle de bastion d'angle. C'est cette pierre angulaire qu'il s'agissait de faire sauter.

Le village, sur une pente montante, se présentait en espalier à nos alliés, qui l'attaquèrent de trois côtés. A gauche, les territoriaux de Londres se portèrent contre les tranchées de l'Ouest; au centre, les Australiens eurent la rude tâche de traverser le village même, genre de combat tout à fait à leur goût, dit le correspondant du *Times*; à droite, d'autres troupes durent déborder le village par l'Est.

Les Australiens se lancèrent à l'assaut, dans la nuit du 22 au 23, peu après minuit, après un formidable bombardement. Il y avait devant le village deux lignes de tranchées; la première, récente et mal creusée, fut enlevée d'un bond. Pendant que les Australiens la retournaient, l'artillerie écrasait la seconde; puis elle allongea son tir, et la seconde tranchée fut à son tour enlevée; quoique bouleversée, on pouvait voir qu'elle avait été soigneusement faite. Elle était garnie d'Allemands qui furent passés à la baïonnette ou faits prisonniers. Un troisième bond porta les assaillants aux premiers arbres du village. Le 25, dans l'après-midi, les Australiens avaient complètement traversé le village, et donné la main aux territoriaux travaillant à leur gauche; les troupes de

droite avaient également dépassé le village et repoussé une contre-attaque. L'extrémité Nord de Pozières est formée par le cimetière. Le cimetière pris, les Bavarois qui l'avaient défendu essayèrent de se replier en terrain découvert sur le moulin qui est à la crête. Les mitrailleuses britanniques en firent un carnage.

Le même jour, l'ennemi lançait sur la 4^e armée deux fortes attaques, l'une autour du bois des Fourreaux, l'autre au Nord-Ouest du bois Delville; elles furent repoussées et, le 27, nos alliés reprenaient la totalité du bois Deville; le 29, ils nettoyaient d'Allemands la partie Nord de Longueval et les vergers.

XVI. *Les combats d'août.* — La possession du bois Delville et de Longueval qui s'y appuie étant assurée, la droite britannique passa le 30 à l'attaque sur la ligne Guillemont-Falfemont, en liaison avec une attaque de la gauche française. Un bataillon entra dans Guillemont qu'il traversa, mais n'étant pas soutenu latéralement dut se replier. Une nouvelle attaque le 7 août eut le même sort. Nos alliés entrèrent dans Guillemont, mais durent se replier faute d'avoir pu enlever les tranchées à gauche et à droite du village.

L'attaque directe sur Guillemont était une idée tactique d'autant plus naturelle que le terrain au Sud, c'est-à-dire le reste du front de combat, est dominé par ce village. En le prenant d'abord, on facilitait donc beaucoup l'opération dans les autres secteurs. Mais quand il apparut que cette opération était irréalisable, on renversa le plan, et on décida de procéder par une série de progrès combinés avec les Français, en commençant d'abord plus à droite, dans le secteur français, sur Maurepas.

L'attaque française sur Maurepas, menée par le 1^{er} corps, eut lieu le 12 août. Un brillant combat nous donna toute l'agglomération Sud du village avec le cimetière et l'église, emportés par un bataillon du 9^e zouaves. Plus au Sud, le front, tenu par des alpins, fut avancé sur les pentes Sud de la cote 109. Plus au Sud encore, la croupe à l'Ouest de Cléry fut prise, et le front vint s'appuyer à la Somme en face de Buscourt. Cette croupe à l'Ouest de Cléry était défendue par la tranchée Heilbronn. Elle fut attaquée par le 170^e d'infanterie. Le régiment monta en ligne dans la nuit du 11 au 12. Le 12, à 15 heures, un peloton enleva un premier point d'appui, une ferme isolée d'où l'ennemi pouvait prendre l'attaque dans le flanc droit. A 15 h. 30, nouvelle opération préparatoire: à la droite, où la parallèle de départ était à 600 mètres de la tranchée allemande et où on croyait le terrain libre, un observateur venait d'apercevoir, dans les hautes herbes et les marécages de la vallée, des têtes d'Allemands, à 150 mètres de nos lignes; des coups de fusil partirent de ces herbes Il fallait aller voir ce qui s'y cachait. Une section nettoya le parti d'Allemands qui s'y était dissimulé dans des trous couverts de paquets d'herbes et camouflés de toiles vertes. Enfin, l'attaque principale se déclencha à 17 h. 15. A la droite, tout près de la Somme, il fallut enlever le bois Gâchette, par un terrain coupé et marécageux. A la gauche, les troupes atteignirent en un quart d'heure la tranchée Heilbronn, distante là de 800 à 900 mètres. A 17 h. 50, tout l'objectif était atteint.

Ainsi, dans cette journée du 12, le progrès s'était fait surtout par le centre et la droite, entre Maurepas et la Somme. Le 16, un nouveau combat porta à son tour la gauche en avant, entre Guillemont et Maurepas. Une ligne de tranchées fut enlevée sur un front de 1.500 mètres, et la route Guillemont-Maurepas fut atteinte.

Cependant la moitié Nord de Maurepas restait à l'ennemi. L'honneur de la reprendre « revint, dit une relation officieuse, au 2^e bataillon du 1^{er} régiment d'infanterie. C'est l'ancien régiment de Cambrai. Beaucoup de ses hommes sont originaires des pays envahis. Pour eux, se battre à Maurepas, c'était ouvrir une des portes de leur province. » L'attaque fut commandée pour le 24 août à 17 h. 45. L'ennemi, malgré un terrible bombardement, avait encore deux mitrailleuses intactes : l'une utilisait des talus à gauche de la route de Combles, tout à fait dans l'axe de l'attaque, l'autre une maisonnette à droite. A 16 h. 30, ces mitrailleuses tiraient encore. Au même moment, l'artillerie française allongea son tir; les troupes d'assaut gagnèrent en rampant les parallèles de départ qu'elles avaient évacuées pour ne pas recevoir les coups courts de leurs propres pièces. La mitrailleuse du talus fut prise par une manœuvre d'une précision remarquable. Le commandant Frère, qui commandait l'attaque, avait fait amener avec beaucoup de peine un canon de 37 qu'il établit en flanquement, perpendiculairement sur l'axe d'attaque; au moment précis où ce canon tirerait et où les mitrailleurs allemands baisseraient la tête sous le projectile, les troupes d'assaut devaient se jeter hors des tranchées et profiter de cette minute de répit pour coiffer l'obstacle. C'est ce qu'elles firent. A minuit, Maurepas était entièrement aux Français, et la position était retournée contre un retour offensif des Allemands, qui ne se produisit pas. Les Français avaient eu affaire à des compagnies d'élite de la Garde. Après l'action, le commandant Frère, aux termes d'une relation officieuse, « s'avança vers un capitaine prisonnier, le salua et dit : — Je vous félicite pour ce qu'ont fait vos hommes. — Alors, demanda l'adversaire, vous trouvez que la défense a été belle ? — Très belle; et comment avez-vous trouvé l'attaque? L'Allemand répondit: Admirable ».

De leur côté, les troupes britanniques avaient repris l'offensive le 16, en même temps que les Français attaquaient entre Guillemont et Maurepas. Elles se portèrent sur Guillemont, sans succès; le 18, une nouvelle attaque leur donna les abords du village. Mais elles ne devaient l'emporter que le 3 septembre, dans la grande attaque combinée qui ouvre la troisième phase de la bataille.

XVII. La bataille du 3 septembre. — A la fin d'août, la situation était la suivante : au Nord, les troupes britanniques, avançant du bois Delville sur Ginchy, étaient à mi-chemin de ce village; plus au Sud, le front passait entre le bois des Trônes et Guillemont; puis, continuant au Sud-Est, il descendait dans la grande étoile de ravins au fond de laquelle se trouve un bois. Ce bois avait été enlevé dans le courant d'août par les troupes françaises, qui y avait trouvé un certain nombre de pièces de 77; puis il avait passé du secteur français au secteur anglais, la limite des deux armées étant désormais au petit chemin de fer de Péronne à Combles.

Telle était la situation quand fut déclenchée, à la fois par l'armée anglaise et par l'armée française, l'attaque générale du 3 septembre. Nos alliés avaient affaire, depuis le nord de Ginchy jusqu'à l'Ouest de Combles, à la 3^e division allemande. Cette division travaillait fiévreusement, depuis le 25 août, à se faire un front défendable; elle y employait, outre sa compagnie de pionniers réglementaires, trois compagnies supplémentaires, pionniers et travailleurs. Cette 3^e division formait elle-même la gauche du groupement Kirchbach. La droite, de Ginchy au bois des Foureaux, était formée par la 56^e. La 24^e de réserve était en soutien.

L'attaque alliée, rendue possible par les progrès partiels accomplis en août, fut préparée dans les deux premiers jours de septembre; l'assaut fut donné le 3, à midi, depuis Hamel jusqu'à l'extrême droite. Le résultat le plus complet de la journée fut la prise de Guillemont. Les Irlandais enlevèrent d'un élan les tranchées qui couvraient le village, puis, après un léger arrêt de leur droite, commencèrent la conquête des îlots, sous le feu des mitrailleuses qui tiraient des hauteurs de Ginchy. Le centre du village, un carrefour de trois chemins, avait été puissamment organisé. Il fut emporté et Guillemont fut pris et conservé malgré trois violentes contre-attaques. A deux kilomètres plus au Sud, en contact avec les Français, la ferme de Falfemont, atteinte au début de l'action par les fusiliers anglais, ne put être conservée, mais elle se trouva débordée au Nord, et, attaquée ainsi de front et de flanc, elle fut prise le 5. Au Nord-Est de Guillemont, les troupes britanniques avaient poussé sur Ginchy, qu'elles avaient occupé dans l'après-midi du 3; mais les contre-attaques allemandes avaient repris une grande partie du village, où les deux adversaires restaient face à face. De Guillemont, nos alliés poussèrent vers l'Est. La route de Combles, comme nous l'avons vu, descend dans un fond et au bout d'un kilomètre passe entre le bois de Leuze et le bois des Bouleaux. Les troupes britanniques atteignirent le 5 le bois de Leuze et en chassèrent complètement l'ennemi le 6.

Ainsi, du 3 au 6 septembre, la droite britannique avait progressé sur un front de 3 kilomètres, avançant de 1.500 mètres, et, ce qui est plus important, rompant la barrière que l'ennemi lui opposait depuis sept semaines. Le succès fut complété le 9 par la prise de Ginchy. Les Irlandais furent encore chargés de l'opération. Les compagnies de gauche, parties à 300 mètres, atteignirent les objectifs en 8 minutes; les compagnies de droite, arrêtées par des mitrailleuses, durent amener un canon de tranchée. Depuis le 1^{er} juillet, les Britanniques avaient fait 17.000 prisonniers.

La 3^e division allemande, qui avait supporté, le 3, l'effort de la droite britannique, dut être relevée. Dans la nuit du 5 au 6, on voit apparaître à sa place des éléments de la 24^e division, qui était en réserve. Mais, suivant un système fréquent chez les Allemands, ces éléments ne paraissent avoir été là que pour protéger la relève. Ils disparaissent dès le 8, et l'on voit à leur place deux régiments, appartenant à deux divisions, la 16^e de réserve et la 15^e, et ramenés des bords de l'Aisne.

Les combats du 3 septembre et des jours suivants avaient eu

pour résultat, dit le communiqué britannique du 5, « la prise de l'ensemble de ce qui restait de la seconde ligne de défense ennemie partant de la ferme du Mouquet jusqu'au point de jonction des lignes anglaises et françaises ».

Tandis que les troupes britanniques attaquaient par leur droite Guilleumont et Ginchy, les troupes françaises, en contact avec elles, attaquaient par leur gauche.

En face des Français, la principale ligne de résistance de l'ennemi était marquée par trois gros bastions alignés du Nord au Sud, Combles, le Forest, Cléry. Une route reliait ces trois bastions à la façon d'une courtine. Tout ce système défensif fut emporté le 3 septembre, d'un élan magnifique, depuis le voisinage de Combles jusqu'à la Somme.

Quatre divisions allemandes défendaient ce front de 6 kilomètres : c'étaient, du Nord au Sud, la 53^e de réserve, nouvellement arrivée, puis la 1^{re} et la 2^e division de la Garde, enfin, à la gauche de Cléry, la 1^{re} division de réserve bavaroise. Malgré cette densité considérable, les défenseurs laissèrent entre nos mains le Forest et Cléry. Deux mille prisonniers témoignaient de la vigueur de l'attaque.

Le succès était poursuivi le 5. Au Nord-Est du Forest, le bois d'Anderlu était atteint; au Sud-Est la ferme de l'Hôpital et le bois du Rainette étaient enlevés; plus loin, sur la droite, une partie du bois Marrières était occupée. Enfin, au voisinage de la Somme, les troupes s'élevaient sur la croupe au Nord-Est de Fleury.

En même temps, un événement nouveau se produisait au Sud de la Somme à l'extrême droite du front d'attaque : la 10^e armée avait appuyé sur sa gauche jusqu'à Barleux et elle entraît à son tour en action, étendant le combat jusqu'au delà de Chaulnes, à Chilly.

Le front ennemi devant la 10^e armée, de Barleux à Chilly, était tenu de la façon suivante. Devant la gauche française, à partir de Barleux, le IX^e corps; puis des éléments du XII^e, une division du XVII^e, puis les 30^e et 17^e divisions de réserve, enfin l'autre division du XVII^e corps. Ces troupes étaient disposées sur les deux côtés d'un angle obtus, ouvert d'environ 120 degrés, qui avait sa pointe à Soyécourt. Le pays est une alternance de plaines et de vallons, avec des bouquets de bois. Ces vallons sont délicieux. Les routes bordées d'ormes font des arceaux de verdure. Les lentes ondulations font varier les lignes. Au moment où la bataille s'engageait, les blés, grandis sur le riche limon, commençaient à s'assembler en meules; les bois, qui sont souvent de la futaie, laissaient pénétrer le regard dans des demeures d'ombre verte.

Le 3 septembre, sur la face gauche, la première ligne de tranchées ennemies fut enlevée et le front français, qui passait au Sud de Belloy et d'Estrées, fut porté jusqu'aux lisières de Deniécourt et de Berny. Au centre, Soyécourt, qui formait la pointe du saillant allemand, fut attaqué sur ses deux faces et emporté. Enfin, à la face droite du saillant, au Sud de Soyécourt, la première position allemande s'appuyait aux villages de Vermandovillers et de Chilly. Vermandovillers fut débordé à gauche et à droite et en partie conquis. Chilly fut enlevé ainsi qu'un ravin à 700 mètres

plus loin. Entre Vermandovillers et Chilly, à mi-chemin des deux villages, les Français emportèrent la lisière d'un assez grand bois, long d'un kilomètre, mais peu profond, qui couvre immédiatement Chaulnes. L'attaque avait fait 2.700 prisonniers. Le 5, les Allemands contre-attaquèrent énergiquement entre Barleux et Berny, sans pouvoir faire plier nos lignes. Bien mieux, le progrès des Français continuait vers Deniécourt, qui était attaqué du Nord par Estrées, de l'Ouest et du Sud par Soyécourt. Le village est couvert par un parc; les Français enlevèrent les tranchées qui couvraient ce parc et abordèrent les lisières. Le 6, plus à l'Est, ils enlevaient la plus grande partie de Berny.

En trois jours, 3, 4 et 5 septembre, les Allemands avaient laissé aux mains des Français 6.500 prisonniers et 36 canons, dont 28 lourds.

XVIII. Le combat du 12 septembre. — Le 12 septembre, l'armée Fayolle reprenait encore une fois l'offensive. Les progrès du 3 et du 5 l'avaient mise au contact d'une grande ligne de défense allemande, qu'on appelait la tranchée des Berlingots, et qui s'étendait de Morval à la Somme. Cette ligne de défense avait environ 8 kilomètres de longueur, 2 au Nord devant les Anglais, 6 au Sud devant les Français. C'est sur ces 6 kilomètres que se déclencha l'attaque du 12.

Au moment de l'attaque, les unités allemandes qui tenaient le front étaient en pleine relève. Il y restait deux des unités engagées le 3, la 2^e division de la Garde et la 53^e de réserve. La 54^e division de réserve relevait la division de la Garde, dont les éléments encore en ligne étaient intercalés entre les siens; plus au Sud, la 13^e division arrivait de Verdun, où elle était depuis le mois de juin. Cet ordre de bataille était complété au Sud de la Somme par une division qui tenait le front jusqu'à Barleux.

L'attaque fut lancée à midi 30. Le premier objectif était, comme on a vu, la tranchée des Berlingots, position défensive étendue du Nord au Sud, et jalonnée par la ferme le Priez, le mamelon de la ferme de l'Hôpital et le bois Marrières. La position était formée de deux lignes de tranchées à 200 ou 300 mètres l'une de l'autre. La première ligne avait des abris de mitrailleuses protégés et des abris profonds pour l'infanterie. Les deux lignes étaient, naturellement, reliées par des boyaux. A 60 mètres devant la première s'étendaient deux réseaux successifs de fil de fer, chacun de ces réseaux étant épais de 5 à 6 mètres. Une seconde position était établie à deux kilomètres environ en arrière, le long de la route de Bapaume à Péronne. Elle appuyait sa droite à Rancourt, son centre à Bouchavesnes, sa gauche à Feuillancourt et au canal du Nord. Elle se composait d'une seule tranchée continue, avec un petit nombre d'abris et d'emplacements de mitrailleuses, et précédée d'un seul réseau épais de 4 à 5 mètres.

L'infanterie française, partant derrière les éclats de son artillerie, enleva la tranchée des Berlingots en une demi-heure. De là, la gauche de l'attaque se porta en avant sur la cote 145, l'enleva et, poussant jusqu'à la seconde position, vint border la route de Péronne à Bapaume entre Rancourt et Bouchavesnes. La droite,

partie des hauteurs Nord-Est de Cléry, enleva la crête suivante et se trouva le long de la vallée de la Tortille, dernier fossé qui couvre le mont Saint-Quentin, principal bastion de Péronne.

A la limite commune des deux secteurs, juste au centre de l'action, se trouvait sur la seconde position le village de Bouchavesnes. Il n'était pas dans les objectifs du 12. Il fut néanmoins attaqué à 18 h. 30. Trente-cinq minutes plus tard, nos troupes annonçaient par des feux de Bengale leur arrivée au centre du village; à 8 heures du soir, Bouchavesnes était entièrement pris. Il y eut un moment d'émotion, quand cette nouvelle parvint au Quartier Général de l'armée. Il n'y avait plus devant les vainqueurs qu'une seule tranchée allemande; au delà, c'était l'espace libre. On décida d'attaquer le lendemain matin.

Mais le 13 au matin, quand les Français se portèrent en avant, l'ennemi, qui avait installé des mitrailleuses dans des trous d'obus, fit une défense extrêmement énergique, si bien que le succès du 12 ne put être exploité et ne fut suivi que par des gains de détail. La ferme du bois Labé, à 600 mètres au Sud de Bouchavesnes, fut conquise. De violentes contre-attaques allemandes, exécutées le 14 contre l'aile droite et le centre français, ne réussirent pas à nous reprendre nos gains. Ce même jour, l'aile gauche française, juste à mi-chemin entre Combles et Rancourt, enleva la ferme le Priez.

Ce combat, qui avait été si près d'être une grande victoire, bouscula complètement la ligne allemande. Du 12 au 14, les Français avaient fait 2.141 prisonniers dont 30 officiers. Les unités allemandes engagées restèrent en ligne jusqu'au 15, puis furent totalement relevées. A leur place, on voit le XVIII^e corps actif, dont une division, la 25^e, contient les Français à l'Est de Bouchavesnes, tandis que l'autre, la 21^e, occupe la région de Rancourt. Mais surtout on voit apparaître au Nord de la Somme trois divisions de formation nouvelle, 212^e, 213^e et 214^e, qui viennent d'être constituées du 5 au 10 septembre et qui sont identifiées à partir du 18.

XIX. La bataille du 15 septembre et l'entrée en scène des tanks.
— Trois jours après l'offensive de la 6^e armée française, c'est-à-dire le 15 septembre, les troupes britanniques se portèrent à leur tour en avant.

Quelle était à ce moment la situation de nos alliés? Ils avaient réussi à s'établir par leur centre dans la deuxième position allemande, sur le grand plateau de partage des eaux, depuis Pozières jusqu'au bois des Foureaux, quoique celui-ci ne fût pas entièrement en leur possession. D'autre part, leur droite qui, à la fin de juillet, était en équerre avec Longueval comme sommet, s'était ouverte de façon à perdre tout caractère inquiétant. La pointe portée en avant était maintenant aux lisières du bois Delville, qui couvre Longueval, et le côté droit de l'angle, au lieu de se diriger vers le Sud, s'en allait vers l'Est-Sud-Est, par Ginchy et le bois de Leuze.

Il restait à cette aile droite à s'élever à son tour maintenant sur le faite principal de partage. Ce faite, après le bois des Foureaux, continue vers l'Est, par la cote 154, pendant une lieue.

De Ginchy, où elles avaient leur pointe extrême vers le Nord-Est, les troupes britanniques voyaient à 2 kilomètres cette cote 154, comme une colline dominante qui barrait l'horizon, et au delà de laquelle se trouvent cachés les Bœufs et Morval.

L'extrême droite anglaise, au bois de Leuze, et faisant face au village de Morval, en était séparée par la tête d'un ravin profond, flanqué de toutes parts par l'ennemi et barré lui-même un peu plus bas par la petite ville de Combles. De l'autre côté du ravin de Combles commençait le secteur français; là, l'extrême gauche de l'armée Fayolle marchait en direction de Sailly-Saillisel. Ainsi, la droite britannique en progressant sur Morval et la gauche française en progressant sur Sailly-Saillisel débordaient Combles de part et d'autre. Les commandants anglais et français étaient tombés d'accord qu'il n'était pas nécessaire d'attaquer directement cette ville et que les progrès à gauche et à droite la rendraient intenable à l'ennemi. Il est d'ailleurs évident que les opérations des deux armées devaient être intimement liées. « Pour combattre dans de telles conditions, écrit Sir Douglas Haig, l'unité de commandement est ordinairement essentielle, mais cette fois l'amitié cordiale (*the cordial good feeling*) des armées alliées et le sérieux désir qu'avait chacune d'aider l'autre ont fait le même office et écarté toutes les difficultés. »

A la gauche britannique, d'autre part, c'étaient toujours les défenses de la ligne allemande originale qui arrêtaient l'armée du général Gough. Les ordres du 3 juillet donnaient à celui-ci le rôle de pivot de manœuvre et ne lui prescrivaient qu'une avance coup d'habileté et d'endurance, mais le temps approchait où la prise de Thiepval allait devenir indispensable. Déjà les troupes britanniques étaient au contact de la ferme du Mouquet, qui restait aux Allemands. De là, la ligne traversait une large vallée interdite par un ouvrage nommé le Wonderwork, qui fut brillamment enlevé le 14 septembre. Puis, en continuant vers la gauche, le front anglais enveloppait Thiepval par le Sud et par l'Ouest.

C'est dans ces conditions que se prépara la grande attaque du 15 septembre. Le plan de Sir Douglas Haig était d'attaquer par sa droite, entre le bois des Foureaux et Morval. Si cette attaque réussissait, on l'étendrait à gauche sur le front Courcellette-Martinpuich. La préparation commença le 12, et sa dernière phase le 15 à 6 heures du matin. A 6 h. 20, l'assaut fut donné. C'était un joli matin, avec la brume blanche d'automne posée sur le terrain. Les avions anglais, que le soleil faisait étinceler, tournaient au-dessus de la bataille, environnés des bouquets blancs des shrapnells. Les uns donnaient la chasse aux avions ennemis, dont 15 furent détruits et 9 contraints à se poser. D'autres descendaient à petite portée sur les lignes allemandes, mitraillant les fantassins dans les tranchées et les artilleurs à leurs pièces. D'autres enfin renseignaient le commandement. La maîtrise de l'air par les Alliés, pendant la bataille de la Somme, est un trait caractéristique. Ce n'est guère qu'à la fin de septembre que les Allemands rétablirent l'équilibre.

Mais la surprise de la journée fut l'apparition d'une arme

nouvelle. C'étaient des chars blindés, fabriqués dans le plus grand secret, et dont les pièces, pour tromper les indiscrétions, avaient été données pour des pièces de réservoirs. De là leur nom populaire de tanks.

On voyait s'avancer une sorte d'immense ressort de voiture, traîné par des roues. L'avant en cuiller portait un éperon. Un armement à bâbord, un autre à tribord donnaient des feux latéraux, tandis qu'un troisième permettait de tirer devant soi. Le système de propulsion était celui des chenilles employées en Amérique aux défrichements. Une extrême adhérence au sol permettait de descendre et de remonter les pentes les plus abruptes. Les mouvements latéraux n'étaient pas moins aisés, et la machine tournait exactement sur elle-même. Elle tranchait les arbres comme de la paille, défonçait les murs, descendait dans les entonnoirs de mines, en sortait et franchissait les tranchées en lançant par les deux flancs des feux d'enfilade. Elle avançait, invulnérable, à l'allure du trot, au milieu des défenses, arrachant les réseaux et écrasant les mitrailleuses.

A 8 h. 40, au centre du front d'attaque, les tanks entraient dans Flers, suivis par les troupes. A 10 heures, celles-ci attaquaient la sortie Nord du village; à midi, elles occupaient les tranchées allemandes établies au delà. Plus à droite, au Nord-Est de Ginchy, elles conquéraient le plateau 154 et arrivaient au contact de la forte ligne Morval-les Bœufs-Gueudecourt. A gauche, elles enlevaient enfin le bois des Foureaux. La principale défense de ce bois était à son angle oriental un large cratère de mine, organisé en forteresse. Comme le bois culmine à sa lisière Nord, les Allemands pouvaient ainsi, du Nord et de l'Est, le balayer de feux de mitrailleuses. Les troupes britanniques prirent le parti de l'envelopper à gauche et à droite en se frayant un chemin à travers les trous d'obus et les petits éléments de tranchées qui parsemaient la plaine. Les tanks attaquèrent le fort de la corne orientale. Une fois le bois enveloppé, le nettoyage commença par le bas. Sir Douglas Haig pouvait dès lors, comme il l'avait prévu, étendre l'attaque sur la gauche et aborder Courcelette et Martinpuich. Ces deux villages furent emportés avant la fin du jour.

A Martinpuich, derrière les premières tranchées allemandes, d'autres tranchées, combinées avec des trous d'obus organisés, formaient un réseau inextricable. Les tanks y passèrent sans difficulté. Le commandant d'un bataillon allemand, terrifié, se rendit au monstre lui-même et fut ramené comme passager. L'infanterie ainsi précédée arriva sans peine au village; mais l'ennemi avait organisé les ruines, qui ne furent emportées qu'après un combat acharné. A Courcelette, les Allemands avaient eux-mêmes attaqué deux heures avant l'attaque anglaise, et ils avaient pénétré dans les lignes de nos alliés, où ils se trouvèrent débordés par l'assaut, tués ou pris. Devant le village, il y avait deux tranchées très fortes, où deux vagues anglaises se brisèrent. La troisième les emporta et arriva aux lisières à 18 heures. La prise de Courcelette n'était pas prévue pour ce jour-là; mais les hommes demandèrent à attaquer et, à 20 heures, le village était pris.

Enfin, le 18, à l'extrême droite, un ouvrage nommé le Quadri-

latère, établi sur la route de Ginchy à Morval et qui interdisait l'avance vers ce dernier village, céda à son tour.

Le combat du 15 septembre, donnant à l'armée britannique trois villages et un progrès de 2 kilomètres sur un front de 10, réalise le plus grand progrès qui ait été fait en un seul jour dans tout le cours de la bataille. Il donna à lui seul 4.000 prisonniers, dont 127 officiers.

Ainsi, la 6^e armée française, au centre de la ligne de bataille, avait attaqué le 12; l'armée britannique, à sa gauche, avait attaqué le 15; la 10^e armée française, formant l'aile droite du dispositif, attaqua à son tour le 17. Nous avons vu qu'elle enveloppait les positions allemandes, de Berny à Chaulnes. Les Français enlevèrent par leur aile droite Vermandovillers, village qui jusqu'ici était partagé entre les deux adversaires; par leur aile gauche, Berny. Ils se rendaient ainsi maîtres de deux têtes de vallon importantes qui descendent à l'Est et au Sud-Est, tandis qu'ils cernaient le plateau intermédiaire.

Le 20, l'ennemi qui, comme on l'a vu, avait mis devant la 6^e armée française des divisions fraîches, monta une grande contre-attaque. Depuis ses progrès du 12 et du 13, la 6^e armée formait un vaste saillant à trois faces : l'une à gauche, regardant le Nord-Est, de Combles à Rancourt; la seconde, au centre, de Rancourt à Bouchavesnes; la troisième, à droite, regardant au Sud-Est, de Bouchavesnes à la Somme par la cote 76. Depuis le 13, l'ennemi avait porté ses efforts sur la face droite, où il pouvait attendre de grands résultats et couper le saillant aux racines. N'obtenant rien, il attaqua le 20 sur le centre du saillant, où l'œuvre était plus facile. En effet, tandis que les Français, sur cette ligne avancée, n'avaient pas de flanquement, les Allemands pouvaient les tirer du Nord (bois de Saint-Pierre-Vaast) et du Sud (mont Saint-Quentin) en même temps qu'ils les attaquaient de l'Est. Cette disposition concentrique des feux ennemis était encore favorisée par la forme des hauteurs, les Allemands occupant autour des Français un véritable demi-cercle de collines dominantes. L'ennemi mit en ligne deux divisions, la 21^e à droite, de Rancourt à Bouchavesnes, la 25^e à gauche, de Bouchavesnes à la ferme du bois Labé. La 21^e division avait deux régiments accolés, ayant chacun deux bataillons en première ligne. Le troisième régiment était en réserve à 10 kilomètres en arrière, à Hurlu. La 25^e division avait ses trois régiments accolés, mais sur un front plus étroit: le 117^e n'avait qu'un bataillon en ligne; le 116^e en avait deux; le 115^e ne prit pas part à l'attaque; il resta sur la défensive avec un bataillon en première ligne et deux en réserve.

L'assaut allemand échoua. A la gauche française, dans le secteur de la ferme le Priez, l'ennemi se massait hors des vues, derrière une crête, dont la ferme, tenue par les Français, occupe le revers Sud. Quatre vagues d'assaut se firent hacher et reflurent derrière la crête d'où elles étaient parties. Au centre, sur Bouchavesnes, l'ennemi, qui attaquait depuis 9 heures du matin, put prendre pied, vers 1 heure de l'après-midi, dans les pans de murs, restes des maisons de la lisière Nord-Est. Il en fut rejeté à la baïonnette. Il ne fit point appel à ses bataillons disponibles. Il

ne porta en avant qu'un bataillon du 37^e régiment, faisant partie de la réserve du XVIII^e corps, et qui vint de Hurlu étayer la 21^e division. Il est vraisemblable qu'il ne voulut pas engager ses dernières forces : hypothèse confirmée par ce fait que, le 24, les bataillons qui avaient combattu le 20 n'étaient pas encore relevés.

XX. *La bataille du 25 septembre et la prise de Combles.* — Or, le lendemain 25, la ligne alliée s'ébranlait de nouveau sur une étendue comprenant toute la droite britannique, de Martinpuich au ravin de Combles, et la gauche française, du ravin de Combles à la Somme, soit 18 kilomètres de front. L'objectif des troupes britanniques était d'enlever l'éperon au Nord de Flers et les trois villages, Gueudecourt, les Bœufs et Morval, ligne de défense devant laquelle on était arrivé le 15 à distance d'assaut. A la fin de la journée, tous les objectifs étaient atteints, sauf à Gueudecourt, où l'on se trouvait devant la quatrième position de l'ennemi, et qui ne fut pris que le lendemain.

Les troupes françaises avaient pour premier objectif Rancourt et Frégicourt, formant la première ligne de défense allemande. En arrière de ces deux villages, une seconde ligne était constituée à contre-pente, depuis le bois de Saint-Pierre-Vaast jusqu'à l'Ouest de Morval par le bois de la Haie. Cette ligne s'appelait dans sa partie droite (Ouest) tranchée de Prilep, dans sa partie gauche tranchée des Portes de Fer. L'ennemi avait en ligne, entre Combles et Rancourt, la 213^e et la 214^e division; plus loin, entre Rancourt et l'Est de Bouchavesnes, les deux divisions du XVIII^e corps, la 21^e et la 25^e, qui, ayant combattu le 20, étaient encore en ligne, la 21^e en pleine relève; enfin, plus au Sud, de la route Péronne-Bapaume à la Somme, le front était tenu par la 212^e division et un régiment de la 28^e.

Le 25 au matin, d'après un récit officiel, la 42^e division, commandée par le général Deville, et qui formait le centre de l'attaque, se jeta sur Rancourt et en enleva les trois quarts d'un élan. A gauche, la division Fontclare arriva jusqu'aux abords de Frégicourt; mais elle ne put aborder le hameau flanqué par les feux de Morval. A droite, une autre division fut moins heureuse et se trouva arrêtée par des mitrailleuses et des tirailleurs essaimés dans des trous d'obus et dans des emplacements abandonnés de batteries, sur les pentes qui descendent vers le bois de Saint-Pierre-Vaast. Le 26, les Anglais ayant enlevé Morval dans la nuit, la division Fontclare enlevait à son tour Frégicourt et poussait jusqu'au bois de la Haie; la division Deville débouchait de Rancourt et atteignait la corne Nord-Ouest du bois de Saint-Pierre-Vaast.

La prise de Morval par l'armée britannique et celle de la ligne Frégicourt-Rancourt par l'armée française réalisaient l'enveloppement de Combles, où les Alliés entrèrent à la fois le 26 septembre, les Anglais par le Nord, les Français par le Sud. Les Allemands, sentant le péril, avaient donné dans la nuit l'ordre d'évacuer ce bourg. Cependant une compagnie qui occupait la lisière Sud reçut l'ordre de retraite trop tard. Elle vint successivement se heurter aux Français sur le chemin de Frégicourt, aux Anglais sur le chemin de Morval, rentra dans Combles et y fut prise.

XXI. La fin de la bataille. — La prise de Combles détermina Sir Douglas Haig à reporter maintenant les opérations à sa gauche et lui fit juger que le temps était venu pour l'armée Gough d'emporter le plateau de Thiepval, c'est-à-dire le puissant système formé par ce village, la ferme du Mouquet et les trois grandes redoutes Zollern, Stuff et Schwaben. L'assaut fut donné le 26, avant que l'ennemi ait eu le temps de se remettre du coup reçu à l'autre aile le 25. A la droite, la ferme du Mouquet et la redoute Zollern, située en arrière, furent enlevées. A la gauche, le village de Thiepval fut pris le 27. Restaient, sur la partie Nord du plateau, les deux fortes redoutes Schwaben à gauche (route Thiepval-Grandcourt) et Stuff à droite. Dès le 27, la tranchée qui les reliait était conquise ainsi que les faces Sud et Ouest de la redoute Stuff et la face Sud de la redoute Schwaben; mais l'ennemi se cramponna à ses défenses sur les pentes Nord du plateau qui descendent vers l'Ancre.

Cette double victoire aux ailes, en amenant les armées britanniques par leur gauche au Nord de Courcelette et par leur droite au delà de Gueudecourt, obligea le centre allemand à se replier à son tour sur la ligne le Sars-Eaucourt l'Abbaye. Le 27, nos alliés purent se porter en avant dans ce secteur sur une profondeur de 500 à 600 mètres sans rencontrer de résistance sérieuse. Le 29 septembre, la ferme Destremont, position avancée devant le Sars, était prise, et ce village était enlevé le 7 octobre; Eaucourt l'Abbaye avait été emporté le 3. Dans cette même journée du 7, la droite britannique avait également progressé, enlevé les tranchées ennemies sur un front de deux kilomètres et pris pied sur le dernier éperon qui masque le Transloy.

La journée du 26 donnait aux Alliés deux avantages importants : d'une part, la position de Combles, qui s'intercalait entre la droite britannique et la gauche française se trouvait conquise, et rien ne gênait plus la liaison des armées alliées; d'autre part, la position de Thiepval, incrustée dans le flanc gauche des armées britanniques, ayant sauté, celles-ci se trouvaient libres de leurs mouvements.

Considérons maintenant ce grand fait de partage entre la Somme et les eaux belges, ce fait où, au début de septembre, les Britanniques étaient seulement établis par leur centre. Au début d'octobre, les Allemands en étaient entièrement chassés, à l'exception des dernières pentes Nord du plateau de Thiepval, d'où ils ne seront expulsés que par le combat du 13 novembre sur l'Ancre, et à l'exception, sur la droite, devant les Français, des positions de Sailly-Saillisel, qui ne furent prises qu'au milieu d'octobre. La bataille, ainsi poursuivie en octobre et novembre, principalement par les Britanniques, sous le nom de bataille de l'Ancre, ne s'éteignit complètement qu'en décembre quand la 6^e armée française fut, le 12, retirée du front et relevée par nos alliés.

XXII. Les résultats. — Quelles ont été les conséquences de la bataille de la Somme? Au Nord de cette rivière, les combats de juillet à octobre ont donné aux Alliés la totalité du fait de partage, objectif indiqué par le rapport de Sir Douglas Haig. Du haut de ce fait, ils sont descendus à gauche vers l'Ancre;

à droite, ils n'ont pas réussi à menacer directement la Tortille ; mais dans l'espace intermédiaire, ils sont arrivés à 3 kilomètres environ de Bapaume, forteresse naturelle dont ils ont atteint le glacis.

La position allemande fût restée très forte si les troupes britanniques devant l'Ancre n'avaient été en mesure de la prendre à revers par la rive Nord. C'est ce qui est arrivé le 15 novembre où, sur cette rive, nos alliés ont fait tomber Beaumont-Hamel. Dès lors, le système Ancre-Bapaume-Tortille, découvert sur sa droite, devenait vulnérable, et l'ennemi se décida à l'évacuer en février 1917.

Au Sud de la Somme, les Français, comme nous l'avons vu, tournaient dans une sorte de manège, où, partis d'un front face à l'Est, ils étaient arrivés à faire un front face au Sud-Est entre Biaches et Chaulnes. Tout limité que fût le terrain, ce progrès suffisait à donner aux Allemands qui tenaient la ligne Roye-Noyon des inquiétudes pour leur flanc droit. Ils l'ont assez montré en évacuant ultérieurement cette ligne.

Mais il ne faut pas considérer seulement les résultats d'ordre tactique. Quelles ont été les pertes allemandes sur la Somme ? Les trophées britanniques, du 1^{er} juillet au 18 novembre 1916, sont : 38.000 prisonniers, dont plus de 800 officiers, 29 canons lourds, 96 canons et obusiers de campagne, 136 mortiers de tranchée et 514 mitrailleuses.

Du 1^{er} juillet au 15 septembre, les listes allemandes avouèrent 85.521 tués ou disparus, et 13.921 prisonniers. Le chiffre vrai des prisonniers étant 55.800, soit 41.879 de plus que l'ennemi n'en compte, il faut faire figurer ces 41.879 parmi les 85.521 tués ou disparus. Restent donc 43.642 morts authentiques.

Ce nombre de morts, multiplié par 4, donne le nombre approximatif des blessés : soit 174.568. Le total des morts (43.642), blessés (174.568) et prisonniers (55.800) donne le chiffre des pertes pour les 517 bataillons figurant aux listes allemandes. Mais comme les Allemands ont engagé en réalité 600 bataillons, on obtient, par extrapolation, un total de pertes de 319.680 hommes.

En extrapolant des trois premiers mois aux deux derniers, on arrive, au 1^{er} décembre, à une perte avouée de 550.000 hommes.

A la fin de son rapport, Sir Douglas Haig indique ses conclusions. Il avait assigné trois buts à la bataille de la Somme : dégager Verdun, fixer l'ennemi sur le front occidental et user sa force vive. Selon le commandant anglais, ces trois buts ont été atteints. En ce qui concerne Verdun, le fait n'est pas contesté. De même, la fixation sur le front occidental est manifeste. « Le transfert des troupes d'Occident en Orient, qui avait commencé après l'offensive russe en juin, n'a duré que peu de temps après le commencement de l'offensive de la Somme. Par la suite, l'ennemi n'a renvoyé sur le front oriental, à une exception près, que des divisions épuisées par la bataille, et qui étaient toujours remplacées par des divisions fraîches. En novembre, le nombre des divisions ennemies sur le front occidental était plus considérable qu'en juillet, malgré l'abandon de l'offensive sur Verdun. » Enfin, en ce qui concerne l'affaiblissement de la force vive de l'ennemi, on ne peut douter

« que ses pertes en hommes et en matériel aient été beaucoup plus considérables que celles des Alliés, tandis que la balance de l'avantage moral penche encore plus de notre côté ». Les quatre cinquièmes des divisions allemandes du front occidental ont été l'une après l'autre engagées sur la Somme, plusieurs deux fois, quelques-unes trois fois. Beaucoup ont très bien combattu, même dans les dernières affaires, « mais la résistance d'un nombre plus grand encore est devenue à la fin décidément plus faible qu'elle n'était dans les premières phases de la bataille ». Il y a donc détérioration certaine de la force de résistance de l'ennemi.

Le *Bulletin des Armées*, d'autre part, publiait, le 27 septembre, un récit des opérations du 1^{er} juillet au 17 septembre, et il arrivait à la même conclusion. Il constatait l'ampleur du résultat tactique : 180 kilomètres de terrain conquis, soit 10 kilomètres de plus que les Allemands n'en avaient réellement conquis en six mois devant Verdun. Les seules armées françaises avaient fait 30.000 prisonniers non blessés. Mais l'objectif véritable est la destruction des forces de l'ennemi. Or, du 1^{er} juillet au 17 septembre, les Allemands avaient « engagé dans la bataille de la Somme 67 divisions nouvelles et 17 bataillons, dont 34 divisions sur le front anglais et 33 divisions plus 17 bataillons sur le front français, ce qui fait 310 bataillons contre les Anglais et 312 contre nous ». La moitié des forces allemandes en France, dès le milieu de septembre, sortaient de la lutte diminuées physiquement et moralement.

A la fin d'octobre 1916, sur la demande de M. Lloyd George, ministre de la guerre depuis 1916 (il avait succédé à lord Kitchener, noyé en se rendant en Russie), le chef d'Etat-Major impérial Sir William Robertson, dressa un tableau des forces des belligérants. L'Allemagne y figurait pour 5.470.000 hommes aux armées, ses réserves encore disponibles, en dehors de ce chiffre, étant de 2 millions d'hommes; l'Autriche-Hongrie, pour 2.750.000 hommes aux armées, plus des réserves de 800.000 hommes. Au total, pour les Empires centraux, 9.120.000 hommes aux armées, et une réserve de 3.212.000 hommes. Les Alliés avaient 13.838.000 hommes aux armées, et pouvaient en lever encore 8.937.000.

CHAPITRE XXIII

La campagne de Roumanie.

I. La déclaration de guerre. — II. L'invasion de la Transylvanie. — III. L'intervention bulgare. — IV. La première bataille de Dobrudja. — V. La bataille de Hermannstadt. — VI. La campagne sur les frontières (octobre 1916). — VII. L'ordre de bataille au 1^{er} novembre 1916. — VIII. La seconde offensive de Mackensen. — IX. La marche en colonnes sur tout le front. — X. Le plan de Falkenhayn. — XI. Invasion de la Roumanie.

I. La déclaration de guerre. — La Roumanie était liée à l'Allemagne et à l'Autriche par un traité d'alliance secret, contracté par le roi Charles I^{er} le 25 juillet 1892 et confirmé de nouveau le 26 février 1913. Pour qu'elle restât fidèle à cette alliance, l'empereur d'Allemagne lui promit par surcroît la Bessarabie et Odessa; la Transylvanie et la Bukovine reviendraient à la Roumanie à la dissolution de la monarchie austro-hongroise, laquelle, au dire du Kaiser, ne pouvait pas durer plus de vingt ans. Malgré ces promesses, un conseil de Couronne, réuni le 3 août 1914, se décida pour la neutralité. « Les alliés, s'écria Guillaume II, se détachent de nous comme des pommes pourries. »

Le roi Charles mourut le 10 octobre et son neveu, le prince Ferdinand de Hohenzollern, lui succéda. La reine Marie, le président du Conseil, M. Jean Bratiano, des hommes politiques de première importance comme M. Take Ionesco, M. Nicolas Filipesco, M. Jean Lahovary souhaitaient une intervention en faveur de l'Entente. L'opinion publique, qui voyait dans cette intervention le moyen de délivrer les Roumains de Transylvanie de l'oppression hongroise, était en grande partie favorable. Cette question capitale de Transylvanie se présentait ainsi. Les trois principautés roumaines, Transylvanie, Moldavie, Valachie avaient été réunies en 1599 sous le sceptre de Michel le Brave. Après l'assassinat de ce prince, la Transylvanie avait conservé son indépendance complète, et lors du traité de Westphalie, elle figurait parmi les Etats libres de l'Europe. Mais contrainte de lutter contre les Turcs, les Hongrois, les Polonais, elle accepta en 1691 l'union personnelle avec les Habsbourg, en fait avec Léopold I^{er}. Le régime de l'union personnelle, plusieurs fois confirmé est encore rappelé à François-Joseph lui-même, par la Diète de Transylvanie, le 21 août 1863. La Diète affirme « la chère indépendance et intégrité de cette grande principauté, conservée à travers les siècles... S. M. feu Léopold I^{er} n'a pris la Transylvanie que sous sa protection... » Le diplôme de 1691 est « un contrat de droit

public, constitué en forme solennelle et qui ne saurait être révoqué ». Dans sa réponse, le 5 septembre 1863, l'empereur reconnaissait « l'importance politico-juridique de ce diplôme à jamais mémorable ». Cependant, quatre ans plus tard, dans le compromis de 1867, qui fonda la Double Monarchie, il annexa purement et simplement la Transylvanie à la Hongrie. Les Hongrois, devenus les maîtres, firent une campagne de dénationalisation souvent dénoncée (1). « On défend (au Roumain de ces provinces) de quitter sa glèbe, on lui ôte les moyens de tout progrès, on lui défend de s'instruire, on lui défend d'exprimer sa pensée, on lui défend de se réunir avec ses conationaux, on lui défend de parler sa langue et, depuis quelque temps, on lui défend même de prier suivant ses rites (2). » Pour la Roumanie, la guerre était l'occasion unique d'arracher aux Hongrois ces frères malheureux.

Les négociations furent très actives dans l'été de 1916. L'Entente faisait pression sur la Roumanie. Elle laissait entendre qu'elle ne paierait plus du même prix un concours tardif. Au début de juillet, le général Joffre écrivait au ministre de la Guerre roumain que la situation commandait à l'armée roumaine d'intervenir « maintenant ou jamais ».

Le 17 août, la Roumanie signa enfin avec les Alliés un traité d'alliance et une convention militaire. Le 27 août, un conseil de Couronné décida la guerre. Le même jour, le ministre de Roumanie à Vienne remit la déclaration de guerre à M. Burian et, dans la nuit, les troupes roumaines franchirent les Carpathes.

La raison qui était donnée de la rupture, était l'oppression où se trouvaient les sujets roumains de la monarchie austro-hongroise. « Les deux années de guerre pendant lesquelles la Roumanie conserva sa neutralité ont prouvé que l'Autriche-Hongrie était hostile à toute réforme intérieure et ne pouvait rendre meilleure la vie des peuples qu'elle gouverne; et elle se montra aussi prompte à les sacrifier qu'impuissante à les défendre contre les attaques extérieures... La Roumanie, par désir de contribuer à hâter la fin du conflit, et sous l'empire de la nécessité de sauvegarder ses intérêts de race, se voit forcée d'entrer en ligne à côté de ceux qui peuvent lui assurer la réalisation de son unité nationale. »

La déclaration de la guerre de la Roumanie coûta au général von Falkenhayn son poste de chef d'état-major général. Il n'avait plus la confiance de l'opinion. Cramon donne encore d'autres raisons à ce départ : Falkenhayn, dit-il, « réglait beaucoup trop d'affaires personnellement; il se perdait ainsi outre mesure dans les détails, engageait sa responsabilité trop énergiquement pour des questions qui n'en valaient pas la peine... Même la plus grande force de volonté ne peut supporter un fardeau toujours exagéré. »

II. *L'invasion de la Transylvanie.* — L'Etat-Major roumain avait constitué trois armées :

(1) Le cas de la Bukovine est différent. C'est une partie de la Moldavie. Suczava, en Bukovine, a été pendant des siècles, la capitale de la Moldavie. En 1775, les Turcs, suzerains de la Moldavie, détachèrent la Bukovine, et la cédèrent à l'Autriche.

(2) N. P. Comnène, *Notes sur la guerre roumaine*. Paris, Lausanne, 1917, p. 87.

1° A l'aile gauche, la 1^{re} armée s'avancait des deux côtés de la voie ferrée qui conduit de la Valachie vers Hermannstadt par la vallée de l'Oltu;

2° Au centre, la 2^e armée s'avancait des deux côtés de la voie qui vient de Bucarest par Ploësti, en direction de Brasov et de Fogaras;

3° A l'aile droite, la 3^e armée, débouchant du col de Gyimès, s'avancait à travers la dépression de Gyergio pour atteindre les monts Goergeny, entre le Maros et la Kokel.

La 1^{re} armée, à gauche, avait fait deux détachements vers son extrémité, l'un dans la vallée du Jiu par le col de Vulcan vers Pétroseny; l'autre dans la région du Danube sur le front Orsova-Menadia.

La 3^e armée, à droite, était pareillement prolongée par deux détachements, l'un au Nord du Maros dans les monts Kelemen, l'autre plus au Nord encore vers Dorna-Vatra, en liaison avec les Russes.

Le plan de l'Etat-Major roumain était de pivoter sur la gauche et de porter la droite en avant.

Avant la déclaration de guerre, les forces austro-hongroises en Transylvanie ne comprenaient que des formations de landsturm et des unités de dépôts. Lorsque les Roumains envahirent la Transylvanie, les Autrichiens dirigèrent sur ce théâtre les premières unités disponibles. C'étaient la 61^e division de landsturm, la 51^e division de honved et divers éléments qu'ils rassemblèrent en groupements temporaires. Ces forces n'étaient pas en mesure d'arrêter les trois armées roumaines. Le lendemain même de la déclaration de guerre de la Roumanie, le 28 août 1916, l'Allemagne constituait en Dobrudja un groupe d'armées Mackensen qui comprit la 217^e division, la 3^e armée bulgare et plus tard des forces turques. D'autre part, le général von Falkenhayn étant remplacé, le 29, comme chef d'état-major général, par Hindenburg, était mis le 6 septembre, à la tête de la IX^e armée reconstituée, en Transylvanie. Son armée était prolongée à gauche par la 1^{re} armée autrichienne Arz von Straussenburg, de telle sorte que les Puissances Centrales disposaient au total de seize divisions d'infanterie et de cinq divisions de cavalerie allemande, de sept divisions d'infanterie et d'une division et demie d'infanterie autrichiennes, de trois divisions turques, de cinq divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie bulgares.

III. L'intervention bulgare. — Le 28 août, l'Allemagne et, le 30 août, la Turquie déclarèrent la guerre à la Roumanie, mais la surprise, pour la Roumanie, fut de voir la Bulgarie se tourner contre elle le 31 août et la menacer d'une prise à revers par le Sud, sur son front découvert de Dobrudja. Dès le 2 septembre, en effet, la frontière de la Dobrudja était franchie sur toute sa longueur, du Danube à la mer Noire, par les forces bulgares et allemandes mises sous le commandement du feld-maréchal Mackensen. Le 4, leur aile gauche formait devant Tutrakan un front de l'Ouest de Starismil à l'Ouest de Wilkoi. Le centre en marchant en direction de Silistrie, avait poussé ses avant-postes jusqu'à la ligne Kapakli-

Alifak. L'aile droite avait atteint la ligne Dobritch-Baltchik, pénétré dans ces deux villes et étendu son extrémité jusqu'à Kavarna et Kaliakra.

Le 5, à l'aile gauche, sept des ouvrages de Tutrakan étaient pris après un combat sur la seconde ligne de défense; la place elle-même capitulait le 6, à 2 h. 30 de l'après-midi. Les Bulgares annonçaient qu'ils avaient fait prisonniers les 34^e, 35^e, 36^e, 40^e, 74^e, 79^e, 80^e et 84^e régiments d'infanterie, deux bataillons de gendarmes, le 5^e régiment d'obusiers et le 3^e d'artillerie lourde, soit 400 officiers, dont 3 commandants de brigade, et 21.000 hommes, avec toute l'artillerie de la place et un nombreux matériel.

IV. La première bataille de Dobrudja. — Après la prise de Tutrakan, une pointe d'avant-garde formée par une brigade de cavalerie moitié allemande et moitié bulgare se porta sur Silistrie sans rencontrer de résistance et y entra le 9 septembre. Il était évident que les Roumains s'étaient retirés vers l'Est. L'aile gauche bulgare se rassembla dans la région de Silistrie. D'autre part, dès le 5, l'aile droite au Nord de Dobritch s'était heurtée à des forces russes qui venaient appuyer les Roumains. Les Germano-Bulgares se partagèrent donc en deux groupes, dont l'un, septentrional, marcha par Silistrie vers l'Est, l'autre, méridional, marcha de Dobritch en direction du Nord. L'intervalle entre les deux groupes était de 45 kilomètres, le front de marche total de 72.

Cette marche fut extrêmement pénible, dans une région sans routes, boisée, boueuse, par un temps pluvieux. L'infanterie dut aider au transport des canons. Enfin, le 11 septembre au soir, les deux groupes firent leur jonction sur la ligne Parakieni-Karaagatch, réduisant ainsi leur front de 72 kilomètres à 44.

L'armée ainsi réunie attaqua le 12. L'aile droite enleva Hasirlik, Porjaz et Musubei. A l'extrême droite, la cavalerie bulgare refoulant les Roumains devant elle occupa les villages de Canlicieur et Danluchioi. Mais, au centre, la colonne qui marchait vers Durasi rencontra des éléments serbes et russes en force qui l'attaquèrent dans la région de Bogdali, et, vers 3 heures de l'après-midi, commencèrent à la tourner par sa gauche. A 5 heures, la situation des Bulgares devenait dangereuse, mais l'intervention des troupes voisines leur permit de se maintenir.

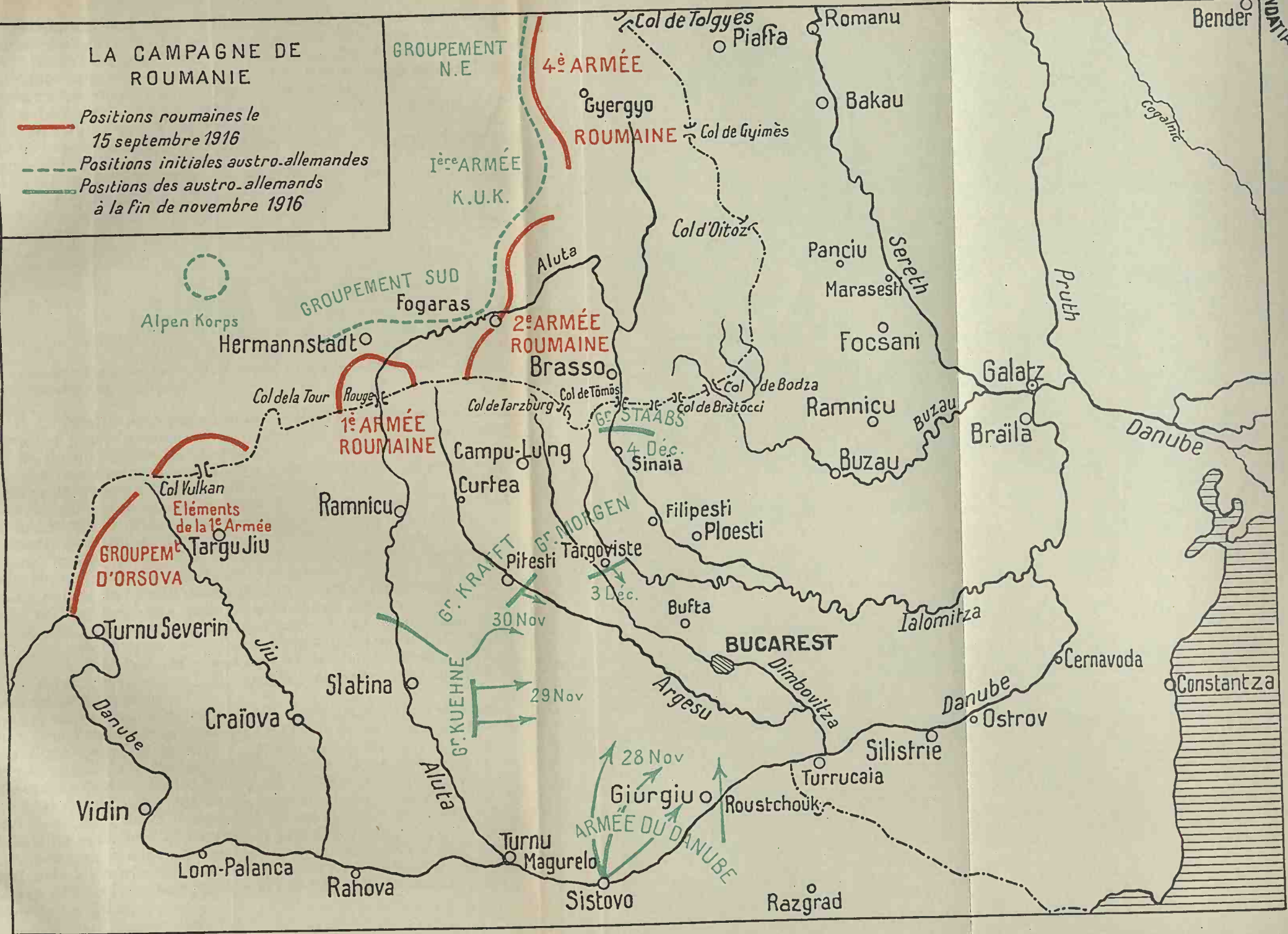
Pendant que ces événements se passaient au centre, l'aile gauche bulgare, marchant de Mursalkoj par Azaplar et de Hasi Koseler par Aleksandrija, était entrée au contact avec l'adversaire sur la ligne Vedechikoi-Abtaat. C'était une position préparée dès le temps de paix; elle était tenue par la 61^e division d'infanterie russe, appuyée par des éléments serbes et roumains; cette division opposa la plus énergique résistance. En fin de journée, les Bulgares se trouvaient à 600 mètres de la position ennemie; ils réussirent à se fortifier là et y passèrent la nuit. Enfin l'extrême gauche, composée de Bulgares, culbuta cinq régiments d'infanterie roumaine qui lui étaient opposés et qui étaient soutenus par de la cavalerie russe et, dans la soirée, enleva Kara-Orman.

La bataille recommença le 13 septembre au matin. L'aile droite attaqua sur le front Porjaz-Derechioi, à 6 heures. Malgré une très



LA CAMPAGNE DE ROUMANIE

- Positions roumaines le 15 septembre 1916
- - - Positions initiales austro-allemandes
- Positions des austro-allemands à la fin de novembre 1916



vive résistance, l'infanterie bulgare et turque, appuyée par l'artillerie allemande, réussit à atteindre la ligne Ducuz-Aaci-cote 187, où elle passa la nuit du 13 au 14. Pendant cette même journée du 13, et pendant celle du 14, le centre et la gauche bulgares soutenaient de très rudes combats depuis Durasi jusqu'à Hardali.

Le 14 au soir, à l'aile gauche, le village de Devedchikoi était emporté; celui d'Abtaat qui résistait encore fut enlevé dans la nuit. Mais le mouvement décisif paraît avoir été exécuté par l'extrême gauche qui, déjà victorieuse le 12 au soir, continua à rejeter les Roumains dans la direction de l'Est en leur prenant 12 canons. D'après les récits bulgares, la route de Dobromir à Deli Inzuf Kujusu aurait été encombrée de fusils abandonnés, de munitions et de bottes.

Dans la nuit du 14 au 15, l'armée bulgare, complètement redressée face à l'Est, atteignait par son extrême gauche Aliman et faisait le front Aliman-Doku-Sadji. A 2 heures du matin, les Russo-Roumains se repliaient sur la position préparée de Cobadinu.

Un télégramme de l'empereur Guillaume II à l'Impératrice annonça la bataille comme décisive. Elle l'était si peu que, le 16, les Germano-Bulgares durent recommencer la lutte sur le front de Cobadinu. Cette nouvelle bataille dura jusqu'au 20. Les Roumains opposèrent une résistance invincible. Les troupes de Mackensen durent se replier de 25 kilomètres.

V. La bataille de Hermannstadt. — En Transylvanie, les forces austro-hongroises avaient reculé jusqu'à la ligne monts Giorgeny-Sud de Hermannstadt-Ouest d'Orsova.

Pour constituer l'armée Falkenhayn, le commandement allemand avait prélevé 4 divisions allemandes sur le front russe, 4 sur le front français; on y ajouta la valeur de 6 divisions autrichiennes et ces forces furent divisées en trois groupes: le groupe Krafft von Delmensingen (corps alpin) entre Hötzing et Hermannstadt; le groupe Staabs, au Sud-Est de Mühlbach; le groupe Schmettow, entre Hermannstadt et Mediasch. Là-dessus il passa à l'offensive.

La nature du terrain contraignait les armées roumaines à avancer en colonnes séparées jusqu'au moment où elles pourraient faire leur jonction sur le Maros. Le plan naturel des Austro-Allemands était donc de tomber sur l'une d'elles pendant cette période d'isolement. Il n'était pas moins naturel de choisir comme objectif la 1^{re} armée, c'est-à-dire l'aile gauche roumaine, qui formait le pivot de tout le système.

Les opérations contre cette armée se décomposent en deux parties: 1^o une opération préliminaire contre le détachement de Petroseny. Cette opération confirma Falkenhayn dans l'idée qu'il n'y avait dans la région du Vulkan qu'un détachement; mais elle eut de plus l'avantage pour les Austro-Allemands d'attirer dans cette direction une part considérable des forces roumaines qui étaient encore en réserve en deçà de la frontière et de les éloigner ainsi du champ de bataille véritable; 2^o l'opération principale contre le gros de la 1^{re} armée qui, ayant passé au défilé de la Tour Rouge était resté longtemps à l'entrée du bassin de Fogaras et qui attaquait maintenant la ville de Hermannstadt, à 30 kilomètres de la frontière, dans la vallée du Cibiu.

Tandis que les troupes allemandes et austro-hongroises du général Staabs arrêtaient les Roumains de front sur la ligne Orlat-Sud de Hermannstadt-Schellenberg, le corps alpin, composé de Bavaois, sous le commandement du général von Krafft, exécuta le 25 un vaste mouvement tournant sur la gauche de l'adversaire, partant de Szelistya, avançant par Orlat, gravissant le mont Ganszorun (1.400 mètres), redescendant dans la vallée suivante et escaladant enfin l'arête des monts Czibin qui culminent à 2.200 mètres et qui commandent complètement le col de la Tour Rouge par l'Ouest. Les alpins s'emparèrent du col et, le dépassant vers l'Est, s'établirent sur les collines de Fogaras qui l'avoisinent immédiatement.

L'unique route qui mettait la 1^{re} armée en communication directe avec la Roumanie était donc coupée derrière elle. Il restait encore une issue vers l'Est, par le bassin de Fogaras. La cavalerie hongroise vint la couper. « Les Roumains enveloppés se défendirent avec un courage désespéré : le plus grand nombre, dans ce combat de quatre jours, tomba mort ou blessé. Un petit nombre seulement s'enfuit dans la montagne (1). » Le 28, à midi, des drapeaux allemand et hongrois, hissés sur la tour de la vieille église évangélique de Hermannstadt, annoncèrent la victoire (2).

Des renforts roumains, accourus du Sud, essayèrent de dégager la 1^{re} armée en tombant sur le dos des Bavaois; mais ceux-ci firent face au Sud et maintinrent leurs positions. De l'Est, la 2^e armée accourut pareillement au secours de sa voisine; mais elle arriva trop tard.

VI. La campagne sur les frontières (octobre 1916). — La défaite de Hermannstadt eut pour effet un recul général des armées roumaines sur les frontières.

Le 10 octobre, la situation était la suivante, de la droite (austro-allemande) à la gauche. Au col de Vulcan, la droite de Falkenhayn était maîtresse de deux importantes montagnes frontières, le Siglen et le Munceln. Au Col de la Tour Rouge, on se battait sur le versant roumain, à Cainenii. Mais, dans cette région, la montagne se dédouble en barrages successifs. Le dernier est une grande barrière continue de 1.500 à 2.000 mètres, située à 25 kilomètres à vol d'oiseau au Sud de Cainenii; cette ligne défensive, traversée seulement par une cluse profonde, forme un obstacle presque infranchissable de front.

Plus à l'Est, au contraire, devant le système des cols de Brasso, le centre austro-allemand était encore contenu au delà de la frontière. Le système de Brasso se compose de quatre cols, ceux de Törzburg, de Predeal, de l'Alt Schanz et de la Bodza. Au col de Törzburg, les Austro-Allemands étaient à Mossin, tout près de la frontière, sans l'avoir passée; au col de Predeal, les Roumains défendaient également le passage; devant les deux derniers cols, l'ennemi n'avait pas encore abordé les montagnes, et il était dans la plaine de l'Oltu, devant Tatrang.

Enfin, sur le front de Moldavie, de la Bodza aux monts Kelemen,

(1) E. Oplatka, *Frankfurter Zeitung*, correspondance du 1^{er} octobre 1916.

(2) M. Osborn, *Vossische Zeitung*, correspondance du 1^{er} octobre.

la gauche austro-allemande avait refoulé les Roumains au delà de la ligne Oltu-Marôv, dans les montagnes de la frontière.

VII. L'ordre de bataille au 1^{er} novembre 1916. — La Transylvanie dégagée, les Austro-Allemands augmentèrent encore leurs forces pour passer à l'invasion de la Roumanie. Le 1^{er} novembre, leurs forces sur ce théâtre s'élevaient à 21 divisions dont 10 allemandes et 11 autrichiennes (1). Ces forces, depuis les monts Kelemen jusqu'à Orsova étaient divisées en deux armées : la 1^{re} armée Straussenburg à gauche et la IX^e armée Falkenhayn à droite. Le col d'Oituz faisait la séparation.

L'armée Straussenburg avait elle-même son aile gauche entre les monts Kelemen et l'endroit où le Bikacz coupe la frontière. Elle avait là environ 7 divisions, allemandes, autrichiennes et hongroises.

La droite de l'armée allait du Bikacz jusqu'à l'Oituz. Elle était formée exclusivement d'éléments austro-hongrois, à savoir trois divisions d'infanterie et une de cavalerie.

L'armée Falkenhayn, beaucoup plus nombreuse, occupait un front très étendu d'Oituz à Orsova. Ce front peut lui-même être subdivisé en quatre régions : à gauche, la région d'Oituz, où combattait une division autrichienne nouvelle, la 8^e, ainsi que des éléments de la 6^e, de la 16^e, de la 38^e de honved et de la 50^e; à droite de ces forces, des régiments de cavalerie à pied étaient signalés dans les montagnes à l'est du Buzeu. C'est ce groupe de gauche de l'armée Falkenhayn avec le groupe de droite de l'armée Straussenburg, qui aurait eu à faire le principal effort si l'objectif avait été Focșany. Or, on n'y avait pas mis un seul soldat allemand. Il était donc évident que l'opération principale ne se ferait pas dans cette direction, mais au Sud sur Bucarest.

La seconde région, en appuyant sur la droite, était celle des cols de Brasso, depuis le Buzeu jusqu'à Rucar. Dans ce groupe, c'est au contraire l'élément allemand qui prédominait. En effet, on rencontrait de la gauche à la droite : sur le Buzeu, la 89^e division allemande, puis la 187^e; venaient ensuite la 51^e division de honved et trois régiments de la 35^e division autrichienne, puis de nouveau trois divisions allemandes, la 76^e de réserve, la 48^e de réserve et la 12^e bavaroise, formant la droite du groupe. Entre ces deux dernières divisions, s'intercalait une brigade autrichienne, mais de choix, la 8^e brigade de montagne.

A droite de la 12^e division bavaroise, s'étendait un blanc correspondant aux régions impraticables des monts; puis la troisième région commençait; elle allait de l'Oltu au Jiu, ou du défilé de la Tour Rouge au défilé de Vulcan. Là aussi étaient groupées des forces considérables en majorité allemandes. C'étaient d'abord une brigade de montagne, puis le corps alpin allemand, troupe d'élite, la 51^e division de réserve allemande, trois brigades de montagne (10^e, 210^e et 144^e), deux régiments de la 31^e division autrichienne, puis la 41^e division allemande, la 11^e division bavaroise au col de Vulcan, encore une brigade de montagne et enfin, à l'extrême droite, un régiment de la 20^e division de honved. En voyant de l'Oltu au Jiu cette

(1) Ou 221 bataillons, dont 91 allemands et 130 autrichiens.

accumulation de troupes éprouvées, il était facile de deviner que c'était de ce côté que l'ennemi porterait son effort.

Enfin l'armée Falkenhayn occupait, par son extrémité droite, une quatrième région, celle d'Orsova. Excentrique par rapport aux opérations principales, cette région était tenue par la valeur de deux divisions autrichiennes environ et une brigade de hussards.

VIII. La seconde offensive de Mackensen. — En Dobrudja, Mackensen reprit l'offensive le 19 octobre. Le terrain, entre le Danube et la mer, représente un plan incliné vers la mer, c'est-à-dire vers l'Est. Le faite est à l'Ouest, vers le Danube; les affluents vont au fleuve en creusant dans ce faite de profonds ravins. L'armée de Mackensen avait donc devant sa gauche une région élevée, dominante, militairement très importante, mais coupée; un de ces ravins l'avait arrêtée, au Sud de Rasova, au moment de sa première offensive; devant sa droite, au contraire, elle avait un plateau décline vers la mer, faiblement ondulé, avec de beaux champs de tir pour le défenseur, mais avec des cheminements variés pour l'assaillant, en somme un terrain où un manœuvrier adroit pouvait trouver des avantages. Mackensen dirigea donc le choc principal sur Topraisar, contre l'aile orientale de l'ennemi. Appuyés par une puissante action d'artillerie, Bulgares, Allemands et Turcs rompirent, le 21, les lignes roumaines. Le 23, le port de Constantza était atteint; les jours suivants, Medzilié et Cernavoda étaient occupés. La perte de Constantza enlevait aux Russo-Roumains leur principale communication avec la mer. Le mur de Trajan était entre les mains des vainqueurs.

Energiquement poursuivis, les Roumains ne s'arrêtèrent que sur la ligne Babadag-Ostrov. La lutte se stabilisa sur ce front. L'armée bulgare Nerczoff, renforcée de troupes allemandes et turques, s'y maintint, malgré des contre-attaques roumaines conduites par des forces considérables.

IX. La marche en colonnes sur tout le front. — Sur le front de Transylvanie, l'offensive roumaine une fois arrêtée à Hermannstadt, les Austro-Allemands, passant à leur tour à l'attaque, avec Bucarest come objectif évident, se portèrent en avant sur tout le front, dans les directions suivantes :

1° A leur aile droite, dans la région du col de Vulcan, les Allemands avaient devant eux un groupe de vallées convergentes permettant un mouvement concentrique sur Craiova. Ils amorcèrent le mouvement en s'emparant de plusieurs cimes frontières; mais les Roumains les leur reprirent, le 13 octobre; les Allemands se replièrent, et les opérations s'arrêtèrent momentanément;

2° A 80 kilomètres dans l'Est du col de Vulcan, s'ouvre celui de la Tour Rouge. Après la bataille d'Hermannstadt, les Roumains s'étaient retirés sur le versant Sud, vers Caineni. Les Allemands essayèrent de les déborder sur leur gauche, entre Caineni et le mont Robu, pic de 1.906 mètres, donnant accès à des vallées latérales. Des combats sont signalés dans cette direction le 17 octobre;

3° Plus loin, vers l'Est, s'ouvre le faisceau des cols de Brasso, sur une largeur de 80 kilomètres. Là aussi, les Allemands portèrent leur

effort sur la gauche roumaine. Au milieu d'octobre, ils avaient forcé le col le plus occidental du système, celui de Törzburg, et poussé jusqu'à Rucaru sur la Dambovitza. Aux autres passages, au contraire, le combat continuait sur le versant Nord; au plus oriental, à la brèche de la Bodza, les Roumains annonçaient un avantage, si bien que dans l'ensemble du secteur ils étaient repliés par leur gauche, tandis qu'ils avançaient par leur droite;

4° Sur la frontière moldave, six colonnes austro-allemandes avançaient parallèlement dans l'ordre suivant, de la droite à la gauche. Entre le Bodza et l'Oituz s'intercale un épais pâté montagneux, large de 70 kilomètres; une colonne s'avancait au milieu de ce blanc, dans la région de Zabola. Entre l'Oituz et le Trotus, s'ouvre un front de 60 kilomètres, par où se montraient trois colonnes : une par l'Oituz, une par le Trotus et une colonne intermédiaire par l'Uzu. Ces trois vallées convergent en direction de Terzu-Ocna. Puis venait un nouveau blanc de 40 kilomètres, qui nous amenait au groupe d'extrême gauche, formé de deux colonnes. L'une cherchait à forcer le col de Bekas; l'autre, à une vingtaine de kilomètres dans le Nord, après avoir repris Ol-Toplicza, s'avancait à l'Ouest de Tolgyes.

Ainsi, le 16 octobre, les Austro-Allemands poussant en avant une quinzaine de colonnes, six sur le front Est, quatre au centre dans la région de Brasso, les autres à l'Ouest, dans la région de la Tour Rouge et dans celle de Vulcan, sur un front de 500 kilomètres, avec des effectifs inférieurs à 200.000 hommes, qui livraient des combats quotidiens pour s'ouvrir les passages des montagnes.

X. *Le plan de Falkenhayn.* — Il est évident que cette attaque sur tout le front n'était qu'un prélude.

L'Etat-Major roumain croyait que l'armée Falkenhayn chercherait à forcer le passage des deux côtés du col de Predeal, de façon à gagner Bucarest et à envelopper les troupes roumaines qui étaient dans l'Ouest de la Valachie. En conséquence, il avait accumulé, entre le col de Törzburg et celui de Tolgyes, des forces si considérables que les armées relativement faibles des puissances centrales n'étaient pas en état de progresser contre elles, dans un pays montagneux, difficile, où l'hiver se faisait déjà sentir.

Si les Roumains tenaient bon jusqu'à la chute des neiges, qui rendent les cols impraticables, le danger de l'invasion était conjuré. On l'espérait du côté allié, on le craignait du côté des Puissances Centrales. Le 20 octobre, le correspondant du *Times* écrivait : « J'ai parcouru en automobile une grande partie du terrain sur lequel on se bat, et si les Roumains persévèrent à garder leur moral et à montrer le même acharnement dans la défense, l'ennemi ne pourra pénétrer dans l'intérieur de la Roumanie avant des semaines. » Dans les dix derniers jours d'octobre, des pluies torrentielles, suivies d'épais brouillards, tombèrent sur les montagnes, favorisant singulièrement la défense. Les torrents, secs en septembre, gonflaient. Le terrain était impraticable à l'artillerie lourde, et l'opacité de l'air gênait son tir. Le 2 novembre, le même correspondant écrivait : « Il semble maintenant probable que ce que l'ennemi n'a pu faire jusqu'ici, il ne pourra plus l'accomplir maintenant. » Le même aveu était fait par l'ennemi. Le colonel Gaedke, dans le *Vorwaerts*, annonçait le

ralentissement des opérations dans les Alpes de Transylvanie devenues impraticables. La *Gazette de Francfort* écrivait le 5 novembre : « En Transylvanie, nous nous trouvons dans cette période de transition où les troupes d'invasion engagées dans des passes étroites, ont des alternatives de succès et de revers tactiques. »

Ainsi, à la fin d'octobre, la IX^e armée allemande et la I^{re} autrichienne à sa gauche étaient immobilisées. La Direction Suprême se décida à un regroupement. Mackensen ne laisserait dans la Dobrudja qu'un minimum de forces. Le gros de son armée, sous les ordres du général Kosch, passerait le Danube et se porterait sur Svistoy, au Sud-Ouest de Bucarest. Au Nord, un groupement, qui s'appela le détachement Kuhne, composé de quatre divisions et du corps Schmettow, devait forcer le col de Targu-Jiu en Valachie occidentale, converser ensuite face à l'Est et venir donner la main à Mackensen devant Bucarest. Enfin la IX^e armée, à la hauteur du col de la Tour Rouge, se lierait au détachement Kuhne.

Il s'agit donc d'un enveloppement complet de l'armée roumaine, à la fois par le Sud (Mackensen) et par l'Ouest (Kuhne). Le point de convergence des différentes colonnes allemandes est Bucarest.

XI. Invasion de la Valachie. — De Transylvanie, la route la plus courte vers Bucarest, celle qui suit la voie ferrée, passe par le col de Predeal et la vallée de la Prahova. D'autres rivières parallèles à la Prahova descendent comme elle de la montagne vers le Sud; telle est la Bodza à l'Est, la Dambovitza à l'Ouest. Sur ce faisceau de routes les Austro-Allemands progressaient, en enlevant les cimes intermédiaires. Le 5 novembre, ils étaient maîtres du mont Globuceta, entre la Prahova et la Bodza, et du mont La Omu entre la Prahova et la Dambovitsa.

Cette menace directe sur Ploesti et par là sur Bucarest, n'était cependant pas la véritable manœuvre méditée par Falkenhayn. Le mouvement principal devait se faire par la droite. Là le corps Kuhne, formant l'aile marchante, et appuyé par une nombreuse cavalerie qui allait trouver son emploi dans la plaine, força le col de Vulcan, écrasait les Roumains à la bataille de Targu-Jiu (15-16 novembre) et le 21 attaquait Craiova, ayant parcouru plus de 100 kilomètres en quatre jours et capturé les détachements roumains d'Orsova.

Le 23, prenant la direction de l'Est, il franchissait l'Oltu et, le 26, entra en liaison, par sa cavalerie, vers Alexandria et Giurgevo, avec l'armée de Mackensen, l'une venant du Nord, l'autre du Sud. Le cercle se fermait autour de Bucarest.

Mackensen, laissant, comme on l'a vu, un rideau barrer la Dobrudja, avait lui-même fait face à l'Ouest et passé le Danube à Sistovo et en amont. Le passage lui était facilité par le commandement que la rive bulgare a sur la rive roumaine. A Giurgevo, ses éléments avancés n'étaient qu'à 50 kilomètres des défenses de Bucarest. De Dragoslavele sur la Dambovitza jusqu'à Sistova la manœuvre se développait sur un arc de 300 kilomètres. Cet arc s'agrandit encore par la remise en action des colonnes du secteur de Predeal qui n'avaient plus bougé depuis le commencement de l'opération sur le Jiu.

Le résultat de la manœuvre ne pouvait être douteux. Il y a, à

une centaine de kilomètres dans l'Ouest de Bucarest, un important nœud de routes, Pitesci, après lequel il n'y a plus de grands obstacles jusqu'au camp retranché de la capitale. Pitesci, au centre même de la nasse tendue par Falkenhayn, fut enlevé le 29. Sa chute faisait tomber les dernières défenses de la vallée de la Dambovitza, tournées par le Sud. Plus loin à l'Est, entre la Prahova et le Buzeu, les Roumains réussirent à tenir dans la montagne, et à maintenir l'ennemi éloigné de Bucarest.

Ainsi au Nord, sur la Prahova, comme à l'Ouest à Pitesci, les colonnes de Falkenhayn étaient encore à une centaine de kilomètres de la capitale. En revanche, par le Sud, Mackensen, qui ajouta le 30 à son groupe le commandement de la IX^e armée, avançait rapidement.

Après avoir traversé la vallée du Danube, large d'une dizaine de kilomètres, il avait dû remonter le talus par où l'on arrive à la plaine valaque. La vallée du fleuve est à 23 mètres d'altitude, la plaine valaque à 91. Le talus à escalader est donc d'une soixantaine de mètres. Il ne fut pas défendu.

Arrivés sur la crête, les cavaliers de Mackensen avaient devant eux une immense étendue, plate comme une table. A dix kilomètres à la ronde, il n'y a pas une variation de niveau qui dépasse 4 mètres. Sur cette plaine, les pointes d'avant-garde paraissent avoir galopé sans obstacle et, le 28, elles arrivaient à la première coupure, à Calugareni. Là, le terrain change. A l'Ouest de la chaussée qui mène à Bucarest, il se creuse en une large vallée marécageuse, profonde d'une trentaine de mètres. Aucun cours d'eau n'en suit le thalweg, mais çà et là d'anciens méandres, fermés maintenant aux deux bouts, forment des fossés pleins d'eau. L'obstacle est large de plus de deux kilomètres. Au delà, le terrain se relève et se couvre de bois; mais c'est pour s'abaisser de nouveau dans une seconde vallée, marécageuse comme la première, couverte d'arbres, parcourue de filets d'eau et qui redouble le premier obstacle.

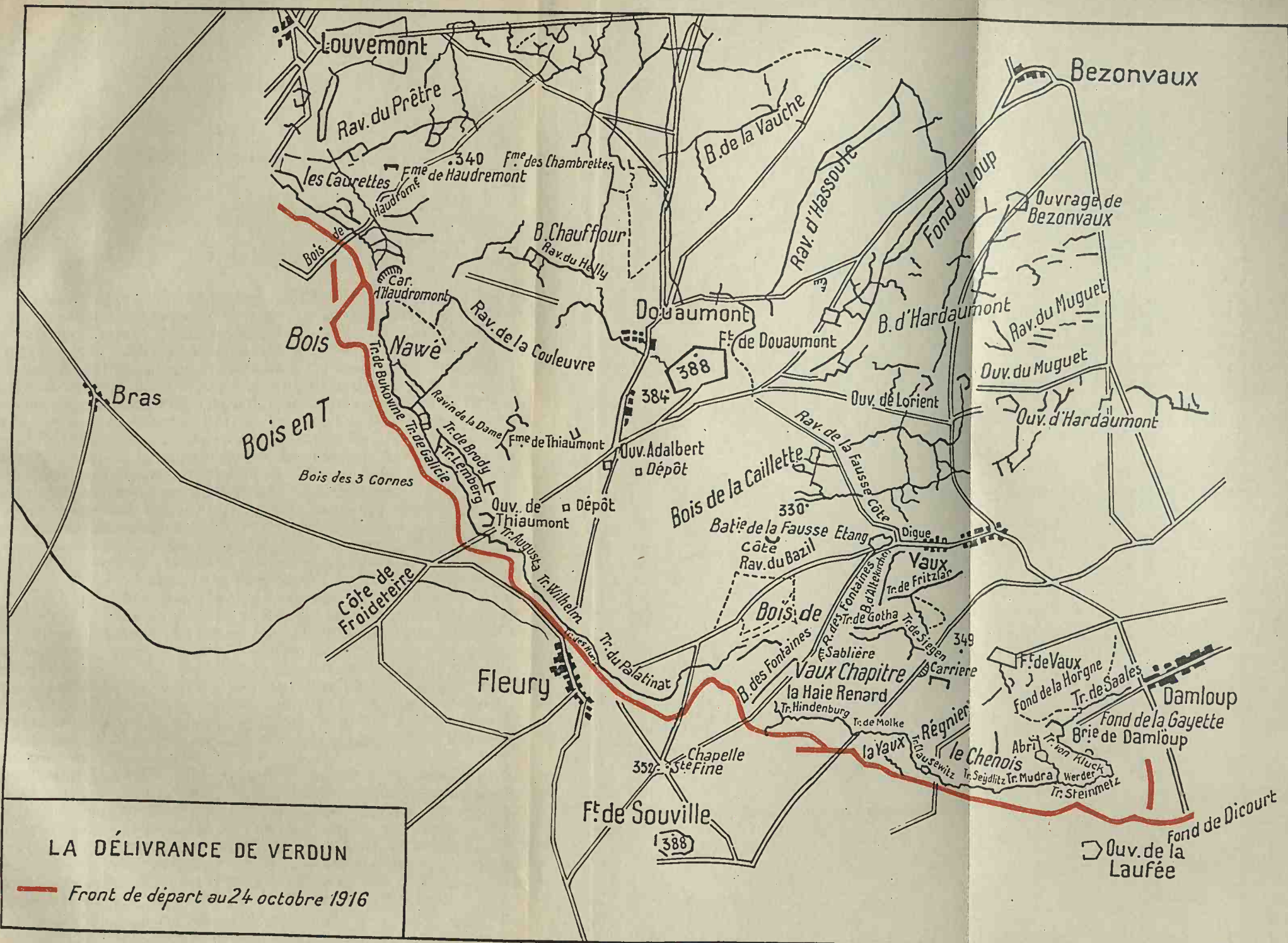
Voilà ce que l'envahisseur voit sur sa gauche, à l'Ouest de la chaussée. Sur la droite, vers l'Est, le paysage est un peu différent. On rencontre d'abord une large bande boisée qu'on ne peut pas tourner, car elle vient s'appuyer au Danube. Sa profondeur n'est nulle part inférieure à 5 ou 6 kilomètres. Une fois qu'on l'a franchie, on trouve la même large vallée marécageuse qu'à l'Ouest. Telle est la position de Calugareni, qui est vraiment formidable. Mais elle n'est elle-même qu'une avant-ligne. La position principale est à 10 kilomètres en arrière, sur l'Arges. Or l'Arges, c'est deux lieues de profondeur de marais et de cours d'eau enchevêtrés. Et derrière, il y a encore le camp retranché, une ceinture de forts établis une trentaine d'années avant la guerre par Brialmont, à 12 kilomètres environ de la ville, et reliés entre eux par un chemin de fer circulaire. Ainsi une bande de 20 kilomètres de défenses naturelles et de travaux d'art couvre Bucarest au Sud. C'est sur cette position exceptionnellement forte que les Roumains contre-attaquèrent le 30 novembre, mettant l'aile gauche de Mackensen, c'est-à-dire la 217^e division allemande en grand péril. Elle fut sauvée d'une part par la 26^e division turque, qui appartenait au groupe Mackensen, et par l'arrivée de Schmettow et de Kuhne.

Mais tandis que la gauche roumaine défendait la coupure du bas Arges contre Mackensen, et que la droite tenait toujours bon au Nord de Sinaia, les défenseurs de Pitesci reculaient sur Bucarest, devant Krafft, qui descendait la Dambovitza, et devant le groupe Morgen, qui, après avoir fait partie de la I^e armée, s'était intercalé entre Krafft et Staabs, et avançait par Ploesti, où il entra le 6 décembre. Le 5 décembre, un officier envoyé par Mackensen pour sommer Bucarest, reçut pour réponse que la capitale était ville ouverte, et les Centraux y entrèrent le 6. Mais, entre les défenseurs des Carpathes à l'Ouest et les défenseurs de la Dobrudja à l'Est, l'armée roumaine en retraite avait le temps de s'aligner sur la Sereth. Au début de janvier, les lignes quittaient les Carpathes à Harje, passaient devant Foczany et finissaient en pointe sur le Danube à Braila. L'ennemi attaquait cette ville de deux côtés. Le 3 janvier, du côté de l'Est, Allemands et Bulgares enlevaient Isaccea et Macin, ce qui achevait de nettoyer la Dobrudja. Le 4, du côté de l'Ouest, Gurgueti et Romanaut étaient enlevés aux Russes, et les troupes de Mackensen entraient dans Braila.

Pour aider à l'offensive roumaine, les Alliés avaient décidé, en Macédoine, une offensive de l'armée d'Orient, pour le 10 août. Cette offensive, qui ne fut pas prête à temps, fut devancée le 15, par une offensive bulgare au Nord de Cavalla. Le front bulgare fut porté jusqu'à la ligne de la Struma et du lac Tachynos. Les Grecs laissèrent faire. Le IV^e corps d'armée grec se rendit aux Allemands et fut interné en Allemagne. De son côté, l'aile droite bulgare progressa de Monastir sur Florina, d'où elle fut rejetée au début de septembre par une contre-offensive de l'armée d'Orient. Celle-ci poursuivant son succès entra le 18 novembre à Monastir.

Après Cavalla, les Alliés avaient envoyé en mission à Athènes M. Bénazet. On le berna de promesses. Le 1^{er} décembre, des troupes françaises débarquées à Athènes furent attaquées. Le 14 décembre, les Alliés posèrent enfin un ultimatum : retrait de toutes les troupes grecques hors de la Thessalie, désarmement général, envoi des éléments les plus suspects dans la Péloponèse.

L'effondrement de la Roumanie fut un coup très dur pour les Alliés. L'espérance de terminer promptement la guerre s'évanouissait. En Angleterre, le ministre Asquith tomba. Le roi confia le 7 décembre le soin de reconstituer le cabinet à M. Lloyd George, impatient de changer les hommes et les méthodes associées à l'ancienne direction de la guerre, et d'organiser les forces de la nation pour la victoire. Il avait en matière de stratégie une prédilection fâcheuse pour les offensives sur des théâtres secondaires, mais il eut le mérite de reconnaître pour nécessaire et de prêcher, malgré les répugnances de ses compatriotes, la mise en commun des efforts alliés.



LA DÉLIVRANCE DE VERDUN

— Front de départ au 24 octobre 1916

CHAPITRE XXIV

La délivrance de Verdun.

I. La cérémonie du 13 septembre 1916. — II. La situation en octobre. — III. La bataille de Douaumont. — IV. Devant le fort de Vaux. — V. Le caractère de la bataille de Douaumont. — VI. La bataille de Louvemont. — VII. Le champ de bataille.

I. La cérémonie du 13 septembre 1916. — A la fin de l'été de 1916, Verdun, soulagé par l'effort sur la Somme, mais encore serré de près par l'armée du Kronprinz, était déjà une ville de légende. Tout le monde voulait avoir accompli le pèlerinage mouvementé de la citadelle. Cette citadelle, creusée dans l'énorme rocher qui domine la Meuse, avait sa porte repérée et souvent battue. Dès le 4 avril, le général Dubois y avait reçu M. Athos Romanos, ministre de Grèce à Paris, venu avec Maurice Barrès. Le directeur du *Times*, l'archevêque de Cantorbéry, au début de septembre M. Lloyd George visitèrent le champ de bataille héroïque, les ruines de la ville et les casemates arrangées en réfectoires et en cellules. « Le souvenir de la victorieuse résistance de Verdun sera immortel, avait dit M. Lloyd George, parce que Verdun a sauvé non seulement la France, mais notre grande cause commune et l'humanité tout entière. Sur les hauteurs qui entourent cette vieille citadelle, la puissance malfaisante de l'ennemi est venue se briser, comme une mer furieuse sur un roc de granit. Elles ont dompté la tempête qui menaçait le monde. »

Le 13 septembre, sous un ciel brumeux, une compagnie du 49^e bataillon de chasseurs était en armes devant l'entrée d'une écoute. Le général Dubois et son état-major attendaient. On entendait au loin le roulement du canon. Des automobiles franchissent la porte de la ville. « Un à un, écrit Henry Bordeaux, tandis que les clairons sonnent aux champs, le chef de l'Etat, les ministres, les généraux, les chefs de missions alliées, l'adjoint de la ville de Verdun..., les sénateurs et les députés de la Meuse, le préfet du département, le sous-préfet de la ville défilent entre les chasseurs et disparaissent sous la voûte. »

Le couloir d'accès a un plafond de drapeaux. Le cortège arrive à une casemate dont la voûte, tapissée de lierre, porte les ampoules électriques comme des fruits. Les murs sont pavoisés aux couleurs alliées et décorés de panoplies. Sur une estrade, le président de la République est entouré du ministre de l'Intérieur, du ministre de la Guerre et des généraux Joffre, Pétain, commandant le groupe des armées du Centre, Nivelle, commandant la 2^e armée, Mangin, commandant le secteur, et Dubois, commandant d'armes.

Le président de la République prend la parole : « Messieurs, dit-il, voici les murs où se sont brisés les suprêmes espoirs de l'Allemagne impériale. » Il rappelle le plan allié élaboré du 6 au 8 décembre 1915 à Chantilly, l'effort des Allemands pour le rompre le 21 février et, grâce aux soldats de Verdun, le plan s'exécutant quand même. « Honneur aux soldats de Verdun ! Ils ont semé et arrosé de leur sang la moisson qui lève aujourd'hui. » Et il ajoute : « Ce nom de Verdun... représente désormais chez les neutres comme chez nos alliés ce qu'il y a de plus beau, de plus pur et de meilleur dans l'âme française. » Puis, descendant un degré, il reprend lentement :

« Messieurs, à la ville de Verdun qui a souffert pour la France, à la ville de Verdun qui s'est sacrifiée à la sainte cause du droit éternel, à la ville de Verdun dont les héroïques défenseurs auront laissé au monde un exemple impérissable de grandeur humaine, je remets : au nom de S. M. l'empereur de Russie, la croix de Saint-Georges; au nom de S. M. le roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, la Military Cross; au nom de S. M. le roi d'Italie, la médaille d'or de la Valeur militaire; au nom de S. M. le roi des Belges, la croix de Léopold I^{er}; au nom de S. M. le roi de Serbie et de S. A. le Régent, la médaille d'or de la Bravoure militaire; au nom de S. M. le roi de Monténégro, la médaille d'or Ohilitch; au nom du gouvernement de la République, la croix de la Légion d'honneur et la Croix de guerre française. »

Une à une, les décorations sont épinglées sur le coussin que présente le magistrat municipal de Verdun.

II. La situation en octobre. — Au mois d'octobre, la bataille de Verdun semble expirer. Le bombardement est ralenti, l'infanterie est dans ses trous; en réalité, chacun des deux adversaires tient l'autre à la gorge.

Quelle est à ce moment la situation ?

Le 11 juillet, le Kronprinz avait monté une forte attaque contre le fort de Souville. « Après une violente préparation d'artillerie et une projection d'obus asphyxiants qui encageait le terrain d'attaque, il lança 13 régiments appartenant à 5 divisions différentes, depuis les pentes Est de Thiaumont jusqu'au bois de Vaux-Chapitre. L'attaque progressa un peu plus le 11; très peu le 12; pourtant un petit détachement fut capturé sur la superstructure du fort de Souville. Quelques contre-attaques montées à l'improviste avaient limité le gain de cette puissante offensive, très coûteuse en hommes, à une profondeur de 400 mètres au Sud de Fleury sur une largeur de 800 mètres. A force de ténacité, une contre-attaque bien montée reprit tout le terrain perdu en faisant des prisonniers. A partir du 20 juillet, ce sont les Français qui attaquent, devant Souville comme autour de Thiaumont (1). »

Cependant le Kronprinz n'entend pas renoncer à Verdun. Il dit à un régiment de la 50^e division, le 21 juillet : « Les Français se figurent maintenant que nous allons desserrer notre étreinte à Verdun parce qu'ils ont enfin commencé leur grande offensive sur la

(1) Général Mangin, *Comment finit la guerre*, Paris, 1920, pp. 86-87.

Somme. Au contraire, ils se verront déçus et nous leur montrerons qu'il n'en sera pas ainsi... »

Du côté français, le choc du 11 juillet avait été supporté par le 11^e corps, qui était commandé depuis le 5 juin par le général Mangin, et qui, en ligne depuis le 22 juin dans la région Marre-Fleury, avait pris le nom de groupement D. C'était lui qui avait reçu l'attaque du 23 juin devant Fleury, lui qui avait fourni la contre-offensive du 26 et les combats du 30 juin au 7 juillet. Le 11, son front fut étendu à droite jusqu'à la route Vaux-Damloup. Il avait déjà 5 divisions (1), il en comprit 7 (2). C'était une vraie petite armée, groupée dans le secteur en effervescence. « Cette unité d'action, écrit Mangin lui-même, permet de puissantes concentrations de feux. Les attaques locales peuvent être précédées de préparations sur un grand front, qui laissent l'ennemi indécis sur le point précis où l'action va se dérouler. Souvent plusieurs attaques se produisent en même temps à plusieurs kilomètres de distance. »

Le commandement d'un large front par un même chef, la concentration dans sa main de moyens plus puissants lui permettent d'employer ces effets de surprise. Le général Mangin passe donc à une série d'actions locales, minutieusement préparées et exécutées par des méthodes ingénieuses. La tranchée à attaquer est « encagée » par des tirs de 75 qui se fixent derrière elle et empêchent le défenseur de fuir; pendant ce temps, elle est pilonnée par l'artillerie lourde. Le traitement est si sévère que des groupes entiers sortent pour se rendre avant même que l'attaque ne se déclenche, déclarant la situation intenable. D'autre part, l'infanterie donne maintenant l'assaut, précédée à 70 ou 80 mètres d'un tir d'artillerie qui se déplace devant elle à son allure. C'est le barrage roulant. Il apparaît à la fin de juin.

Par ces attaques bien conduites, les Français avancent d'une manière continue pendant les mois de juillet et d'août. Ils font dans ces deux mois 3.500 prisonniers. L'emplacement de Fleury, tant de fois pris et perdu, est reconquis définitivement le 17 août par le régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Le 8 août, le bataillon Doualin avait nettoyé le terrain à l'Est et au Sud-Est du village, creusé les parallèles, occupé la corne Est. Le 17, à 6 heures du soir, le même bataillon s'élançait à l'assaut en chantant *la Marseillaise* et l'Hymne de l'infanterie de marine, et se bat dans la poussière de moellons qui subsiste seule des maisons. A gauche, dans le ravin en contre-bas, le bataillon Alix traverse un formidable barrage d'artillerie, tombe sur les lignes ennemies, massacre les garnisons et dépasse ses objectifs. Un coin du village, furieusement défendu, est emporté le lendemain par le 8^e bataillon. Ce grand mouvement de terrain de Fleury est désormais solidement tenu et le fort de Souville est bien dégagé au Nord.

Mais les Allemands l'attaquent par l'Est, en partant du fort de Vaux, et ils gagnent 1.200 mètres de terrain. Le commandement du général Mangin est alors étendu à droite jusqu'à la Woëvre (5 septembre). Le groupement D devient le groupement DE. Les Allemands sont rejetés jusqu'aux abords du fort de Vaux.

(1) 21, 30, 129, 161, 60.

(2) Par adjonction de la 128^e et de la 131^e.

La bataille s'assoupit. A partir de Fleury, dont l'emplacement nivelé est à nous, le front suit vers la gauche la route de Bras, mais en laissant l'ouvrage de Thiaumont à l'ennemi; à droite, il couvre la chapelle Sainte-Fine et va rejoindre le bois de Vaux-Chapitre.

III. La bataille de Douaumont. — Mais cette ligne ne doit être que la base de départ pour une opération de plus grande envergure, qui dégagera définitivement Verdun. Pour cela, il faut reporter d'un bond toute la ligne en avant. Invité à étudier l'affaire, le général Mangin expose son projet dans un rapport du 17 septembre. Dans sa pensée, les forts de Douaumont et de Vaux ne figuraient pas parmi les objectifs. Ils furent introduits après discussion, et le but de l'opération devint de reconstituer dans son intégralité l'ancienne barrière des forts.

Les Allemands ont en ligne sur l'ensemble du front de Verdun, entre le bois d'Avocourt et les Eparges 15 divisions, dont 8 entre les carrières d'Haudromont et le bois de la Laufée. Ces 8 divisions sont d'Ouest en Est : 14^e de réserve, 13^e de réserve, 25^e de réserve, 34^e, 54^e de réserve, 19^e, 33^e de réserve, et 50^e.

Ceci fait 7 divisions sur le front que Mangin se propose d'attaquer. Ces 7 divisions, sur une zone aussi étroite, sont nécessairement articulées en profondeur. L'ennemi a 16 bataillons en première ligne, 6 en soutien immédiat, dans la zone même des objectifs, 11 en soutien à proximité (qui seront engagés le jour même), 25 en réserve qui viendront boucher les trous. Le général Mangin dispose d'effectifs sensiblement équivalents : 3 divisions en première ligne, plus 2 bataillons sénégalais et 1 bataillon somali; 3 divisions en seconde ligne; enfin les divisions limitrophes mettent chacune 1 régiment en ligne. En somme, la différence entre les deux adversaires vient surtout du dispositif. Les Allemands sont formés en divisions accolées, chacune occupant un front très étroit. Les Français sont formés sur deux lignes, chaque division occupant un front deux fois plus étendu qu'une division allemande.

Mangin dispose de 289 pièces légères et de 314 pièces lourdes. L'artillerie allemande est beaucoup plus nombreuse. Contre 600 pièces, elle en met en ligne 800, dont une grande partie non révélée jusqu'aux approches de l'attaque. Mangin les contraignit à se démasquer, en simulant, après trois jours de tirs de destruction, une attaque générale. Les batteries révélées furent immédiatement contrebattues, si bien que le jour de l'attaque réelle 90 batteries allemandes seulement furent capables d'entrer en action. Ainsi Mangin s'était donné lui-même une supériorité de feu, qui n'était pas dans les conditions initiales du combat.

Les trois divisions françaises chargées d'exécuter l'attaque en première ligne étaient : à gauche, la 38^e (Guyot de Salins); au centre, la 133^e (Passaga), celle qu'on appelait la Gauloise; à droite, la 74^e (Lardemelle). On les a mises au repos et à l'instruction à l'arrière, au delà de Bar-le-Duc, la première depuis près de deux mois, les deux autres depuis près de trois semaines. On les a préparées directement au combat qu'elles doivent livrer. « Un terrain, dit Henry Bordeaux, a été aménagé, qui figurait le terrain de combat. Un plan du fort de Douaumont y fut même dessiné si exactement que, lorsque le ba-

tailion chargé de prendre le fort y parviendra, chaque soldat gagnera presque machinalement le poste qui lui avait été assigné. »

Le front d'attaque, des carrières d'Haudromont à la batterie de Damloup, est de 7 kilomètres. Le terrain est épouvantable. « Ce qui en donnerait l'idée la plus exacte, écrit Louis Gillet, ce sont les abords fangeux d'un abreuvoir piétiné par des milliers de bêtes. Mais il faut se figurer, au lieu d'empreintes de sabots, des entonnoirs où des cadavres flottent comme des mouches dans un bol... L'eau est sur ces plateaux une ennemie plus traîtresse, plus enveloppante, plus redoutable que le feu. A de certains endroits, autour du fort de Douaumont, cette argile détremmée, suante comme du beurre, a été tellement brassée, fouettée par les obus qu'elle a pris toute entière une boursoufflure d'écume, la consistance d'une mousse de savon, l'apparence de ces grands bouillonnements de lait qui est celle des mers en furie. »

En profondeur, deux objectifs successifs ont été tracés. Le plus rapproché de ces objectifs, qui doit être enlevé par la première avance, est ainsi jalonné : carrière d'Haudromont, ligne à contre-pente sur la croupe Nord du ravin de la Dame, retranchement au Nord de la ferme de Thiaumont, batterie de la Fausse-Côte, éperon Sud-Est du bois de Vaux-Chapitre et, à l'extrême droite, devant le fort de Vaux, tranchée Viala au bois Fumin, tranchées de Steinmetz et de Werder face à la batterie de Damloup.

Ces positions conquises, les troupes s'arrêteront une heure pour se réorganiser et reprendre leur dispositif de combat. Elles marcheront ensuite sur la seconde ligne d'objectifs : ligne à contre-pente sur la croupe Nord du ravin de la Couleuvre, village et fort de Douaumont, pentes Nord et Est du ravin de la Fausse-Côte, digue de l'étang de Vaux, village et fort de Vaux, batterie de Damloup.

L'artillerie va utiliser en grand les méthodes auxquelles il a déjà été fait allusion. Tir d'encagement par l'artillerie de campagne derrière la tranchée ennemie pour y clouer le défenseur, pendant que l'artillerie lourde le martèle avec violence et le met hors d'état de combattre. Tirs d'interdiction à la sortie des places d'armes où sont abrités les soutiens. Enfin, après un dernier tir d'efficacité d'une intensité extrême, le barrage roulant s'avance suivant un horaire fixé, précédant la première vague d'infanterie, qui colle à ses éclats. Jusque-là le barrage avait ressemblé à un écran qu'on lève et qu'on pose plus loin. Maintenant il progressait d'une manière continue, au pas du fantassin, avec des insistances sur les points difficiles, et des pauses pour permettre la réorganisation des troupes sur les objectifs conquis. De son côté, l'infanterie, qui a répété son rôle sur un terrain analogue, le sait par cœur. L'assaut est réglé comme le mouvement d'une machine.

La préparation d'artillerie commence le 20 octobre; le 24, à 11 h. 40, le tir s'allonge et l'infanterie sort des parallèles de départ. A gauche, la division Guyot de Salins, renforcée du 11^e régiment d'infanterie, attaque de la carrière d'Haudromont au fort de Douaumont inclus; au centre, la division Pasaga, de l'Est du fort au ravin des Fontaines; à droite, devant le fort de Vaux, la division Lardemelle, du bois Fumin au fond de la Horgne.

L'attaque fut masquée par la brume. Les barrages allemands ne

se déclenchèrent que douze minutes après le départ de l'infanterie française. Déjà les deux premières vagues avaient pénétré dans les positions ennemies. En une heure, le premier objectif était atteint. Après la pause prévue, la progression recommence. A l'extrême gauche, le 11^e régiment s'empare des carrières d'Haudromont. On les voit de loin, comme un haut mur vertical, rectangle blanc de 200 à 300 mètres de long et de 50 à 60 mètres de haut. Dans sa pierre calcaire, les Allemands qui en sont maîtres depuis le 17 avril ont établi des abris, des galeries. Les abords sont protégés par des retranchements et flanqués par des mitrailleuses. Un bataillon (Négrié) attaque de front, un autre (Martel) tourne la position par l'Ouest, puis par le Nord, s'élevant au-dessus d'elle dans une vieille tranchée creusée pendant la bataille de février par le 20^e corps, et qu'on appelait la tranchée Balfourier. La galerie supérieure fut occupée la première et la lutte continua, les Français tirant de haut en bas, jusqu'à ce que les derniers assiégés aient capitulé.

Ceci se passait à l'aile gauche de la 38^e division. A l'aile droite de la même division, le régiment colonial du Maroc pénètre dans le fort de Douaumont. Un obus de 420 y avait la veille déterminé une explosion et un incendie et les Allemands l'avaient évacué. Ils commençaient à y revenir et à installer des mitrailleuses, quand ils furent submergés par les assaillants. Au centre, la 133^e division, ayant enlevé tous ses objectifs, s'était établie entre l'angle N.-E. de Douaumont et l'étang de Vaux. Mais à droite, la 74^e division avait eu une journée difficile.

IV. Devant le fort de Vaux. — La 133^e division Passaga avait sa droite formée par le 401^e régiment, sur la croupe de Vaux-Chapitre. A partir de là commençait la 74^e division, qui s'étendait jusque devant Damloup.

Elle avait à sa gauche, en liaison avec le 401^e, le 230^e régiment. Et celui-ci avait en ligne deux bataillons, 6^e et 5^e. Le 6^e était formé par compagnies accolées, la compagnie de droite formant deux vagues de deux sections, la compagnie de gauche formant quatre vagues d'une section. Le 5^e avait ses trois compagnies en profondeur, chacune avec trois sections d'assaut et une de soutien, chaque section en colonnes d'escouades par un.

La première ligne de tranchées allemandes (tranchée Brochmach, tranchée Hindenburg) est enlevée, la tranchée Hindenburg après avoir été contournée. Mais ensuite un noyau de résistance ennemi se révèle devant le bataillon de droite dans l'ouvrage Hindenburg. Une section, puis une autre, puis une et demie encore en font le siège à coups de grenades. L'ouvrage n'est pris qu'à 8 heures du soir. Devant le bataillon de gauche, à la jonction avec le 401^e au Ravin des Fontaines, un autre ouvrage, la redoute de la Sablière, arrête pareillement la progression; il est emporté par un mouvement tournant, et dès lors la compagnie de gauche du 6^e bataillon, la 23^e, capitaine Favre, n'a plus rien devant elle; mais la résistance qu'ont rencontrée les compagnies voisines la contraint à s'arrêter; elle se retranche. Le lendemain matin, le capitaine Favre, avec une patrouille d'une vingtaine d'hommes, non seulement poussera jusqu'à

l'étang de Vaux, mais ira surprendre un ouvrage allemand à la hauteur de la digue et ramènera 82 prisonniers. A droite de la 23^e compagnie, la 22^e et la 21^e se sont heurtées le 24, vers 2 heures de l'après-midi, à la seconde position allemande, la tranchée de Gotha; à la tombée de la nuit, elles n'en sont pas maîtresses et la ligne reste confuse.

A droite du 230^e, le 333^e régiment attaque avec un bataillon, le 5^e, qui doit enlever les tranchées de Moltke et Fulda, premier objectif, puis les Carrières, deuxième objectif. Après quoi, il sera dépassé par le 6^e. La tranchée de Moltke, à contre-pente, avait échappé aux tirs de préparation. Elle est presque intacte et fortement occupée. Les Français sont accueillis à coups de mitrailleuse. Mais ils abordent l'obstacle d'un tel élan qu'ils l'enlèvent en dix minutes. Ils arrivent sur les Carrières, les entourent, tombent sur les mitrailleurs allemands qui n'ont pas le temps de se mettre en batterie, et à midi et quart sont maîtres de ce vaste ouvrage qui constituait le second objectif. A 2 heures, le 6^e bataillon se porte à la hauteur des Carrières pour exécuter le dépassement et attaquer le troisième objectif, qui est le fort de Vaux lui-même. Mais les événements sur la droite ne permettent pas cette attaque et les deux bataillons se retranchent sur place.

A droite, en effet, du 333^e, le 299^e, en partant à l'assaut, a trouvé les tranchées Clausewitz et Seydlitz intactes, garnies de fil de fer, armées de mitrailleuses. Il faut plusieurs heures pour prendre Clausewitz. En arrière, l'ouvrage du Petit Dépôt est inabordable. Un bataillon du 299^e le déborde par le Nord-Est, le 71^e bataillon de chasseurs le contourne à l'Ouest. Enfin, le Petit Dépôt est pris; mais il est minuit. La tâche du 299^e est faite. Mais des deux bataillons de chasseurs qui doivent maintenant le dépasser et donner l'assaut au fort de Vaux, l'un, le 71^e, a été employé à conquérir le Petit Dépôt; l'autre, le 50^e, s'est bien porté à l'alignement du 333^e, à 300 ou 400 mètres du fort; mais il a cruellement souffert. Le 25, les deux bataillons sont renvoyés à l'arrière.

Le front, à l'Est du 299^e, se continuait par le 222^e, qui devait enlever comme premier objectif les tranchées Mudra et Steinmetz. Il a porté en avant le 5^e bataillon, avec deux compagnies en ligne et une en soutien. Des compagnies en ligne, l'une enlève Mudra, l'autre Steinmetz. La compagnie de soutien les dépasse pour enlever à coups de grenades un ouvrage appelé l'Abri de combat. Restait la batterie de Damloup, vaste ouvrage qui domine le fond de la Horgne et qui commande l'éperon où est le village de Damloup. Il est enlevé à 2 heures. Au total, le bataillon a pris 500 hommes et 10 officiers. Enfin, à l'extrême droite, un bataillon du 30^e régiment a emporté presque sans pertes les tranchées Werder et von Kluck, qui achèvent les positions allemandes au-dessus de la Woëvre.

En somme, la première ligne allemande, quoiqu'elle n'ait pas été partout détruite, a été partout enlevée; mais on a trouvé en arrière des ouvrages qui ont résisté. A droite, le succès a été brillant et rapide et la batterie de Damloup a été emportée. Au centre droit, le Petit Dépôt n'a été pris que pendant la nuit, et en dépensant les troupes réservées. Au centre gauche, succès aussi brillant qu'à la droite; les

Carrières emportées, les troupes sont à 400 mètres au plus du fort de Vaux. Mais à l'extrême gauche, les tranchées de Gotha et de Siegen tiennent toujours.

Le fort de Vaux n'a pu être abordé nulle part. Mais le général Mangin pense qu'il pourra être attaqué le 25. Il donne au général de Lardemelle trois bataillons de la 9^e division Andlauer. Un de ces bataillons frais renforce le 299^e, déblaie un boyau allemand, dit des Maîtres-Chanteurs, qui tenait encore et qui creusait un saillant dans nos lignes, nettoie, en y faisant une centaine de prisonniers, le bord Sud du fond de la Horgne. Ces opérations préliminaires sont exécutées le matin de bonne heure. Enfin, à 10 heures, l'assaut général est donné contre le fort de Vaux.

Il doit être exécuté par deux bataillons frais du 216^e, le 4^e et le 6^e, celui-là contournant le fort par l'Est, celui-ci prenant pour objectif le saillant Ouest. « Pas un coin de sol intact, écrit Henry Bordeaux, partout des trous d'obus, des fondrières, des souches arrachées, et la pluie a détrempe tout ce chaos. Nul paysage plus désolé, plus meurtri, plus funèbre. Hardaumont le domine et le bat de ses feux. Le fort vomit de la fumée comme un cratère de volcan (1). »

L'attaque échoua devant les mitrailleuses que l'artillerie française n'avait pas pu réduire. Quelques hommes arrivèrent sur le fort. Les uns ne revinrent pas. Les autres ont dû attendre la nuit dans des trous d'obus pour se replier. Le commandement français ramène le front sur la ligne Carrières-Petit Dépôt. Le 27, la 9^e division Andlauer, qui a déjà quatre bataillons engagés (2) commence la relève générale de la division Lardemelle épuisée.

La garnison du fort, d'après un prisonnier allemand, était de 300 hommes. Le 28, l'artillerie française recommença une préparation qui dura jusqu'au 2 novembre. Le 2 au petit jour, les observateurs français signalent des mouvements de troupes qui s'éloignent du fort. On entend des explosions. Le radio allemand annonce l'évacuation. Tout le jour des Morts, le fort reste vide. Dans la nuit du 2 au 3, il est réoccupé par un détachement du 298^e.

V. *Le caractère de la bataille de Douaumont.* — La bataille du 24 octobre avait été montée avec une telle précision que, deux heures avant l'action, le général Mangin avait pu affirmer au général Nivelle, commandant l'armée, et au général Joffre, que 22 bataillons allemands seraient anéantis, ce qui se trouva vrai. L'ennemi laissait aux mains du vainqueur 6.000 prisonniers. Douaumont et Vaux délivrés, l'enceinte fortifiée de Verdun était rétablie.

Le général Mangin, en racontant sa prédiction, insiste avec raison sur ce fait que la victoire n'a pas été due à une supériorité de moyens. « Si un pareil succès pouvait être escompté avec une telle certitude, dit-il, ce n'était ni grâce à l'accumulation des moyens matériels, puisqu'au début de la lutte l'artillerie allemande était indiscutablement très supérieure en nombre, en portée, en rapidité de tir et même en calibres..., ni grâce à l'action de masses d'infanterie qui

(1) Capitaine Henry Bordeaux, *les Captifs délivrés*, Paris, 1917, p. 268.

(2) Le 26, un bataillon du 305^e a tenté en vain d'enlever les tranchées d'Altenkirchen et de Fritzlar, derrière les tranchées de Gotha et de Siegen prises par le 230^e.

submergeraient l'adversaire sous le nombre, puisque la densité de l'attaque sera faible afin de n'exposer aux pertes que le nombre d'hommes exactement suffisant pour obtenir le résultat (1). » Et il énumère les causes qui, à son avis, ont décidé du succès : méthodes logiques, procédés de tir bien conçus, élan des troupes, union dans le commandement, connaissance parfaite du terrain, fautes de l'ennemi qui n'avait qu'une ligne de défense et des obstacles rudimentaires.

VI. La bataille de Louvemont. — Dès le 21 octobre, trois jours avant la bataille de Douaumont, Mangin avait signalé au général Nivelle qu'après avoir repris Douaumont et Vaux, il serait nécessaire de reconquérir les deux grandes crêtes situées plus au Nord et qui ont des vues sur ces forts, la côte du Poivre à l'Ouest, la crête Douaumont-Hardaumont à l'Est.

Mais les moyens mis par le commandement à la disposition du général Nivelle étaient très restreints. Il fallut économiser sur les allocations journalières. Enfin, l'attaque fut décidée de la Meuse à la Woëvre, sur un front de quatre divisions. Sur le même front, les Allemands avaient cinq divisions en ligne. Des deux côtés, il y avait quatre divisions en seconde ligne. L'artillerie allemande comptait 960 pièces environ, l'artillerie française 740. Cette fois encore, ce n'était pas la supériorité des moyens qui était du côté des Français, mais la supériorité de la tactique.

Il fallut d'abord aménager le terrain affreusement bouleversé, où les trous d'obus jointifs étaient remplis d'eau glacée. On construisit 25 kilomètres de routes, dont plusieurs en madriers, 10 kilomètres de voie ferrée Decauville, de nombreux réseaux téléphoniques. On créa partout des dépôts de vivres et de munitions, des emplacements de batterie camouflés. On aménagea des sources et des conduites d'eau. Malgré la rigueur de l'hiver sur les plateaux meusiens, tout fut prêt en cinq semaines. De leur côté, les Allemands, instruits par l'expérience, avaient organisé trois lignes de résistance munies de réseaux.

L'artillerie française, prenant rapidement l'avantage sur l'artillerie allemande exécuta une préparation minutieuse, et à 10 heures, le 15 décembre, l'infanterie française sortit des tranchées, sur un front de 10 kilomètres. Les objectifs les plus éloignés étaient à 3 kilomètres. En raison de cette profondeur, le général Mangin, tout en conservant le système du barrage roulant, chercha à l'assouplir. L'ordre d'attaque disait :

« Chaque objectif devra être atteint d'emblée et d'un seul élan à l'allure de 100 mètres en quatre minutes. L'infanterie sera précédée à 70 ou 80 mètres par des obus percutants et à 150 mètres par des obus explosifs fusants et percutants. Toutefois, quand les circonstances l'exigeront et que ce sera possible, grâce aux observations à vue étendue, les tirs d'artillerie seront conduits à la demande de la marche de l'infanterie; les généraux commandant les divisions organiseront à cet effet une liaison aussi intime que possible entre l'infanterie et l'artillerie. »

(1) Général Mangin, *Comment finit la guerre*, pp. 90-91.

Pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, la cadence du tir ne fut pas accélérée avant l'assaut. Pendant que le barrage roulant précédait les vagues d'assaut, des tirs d'engagement par pièces à tir courbe plaçaient derrière l'ennemi un second barrage qui lui interdisait la retraite. C'est ainsi que, les troupes allemandes étant clouées dans leurs abris par des tirs d'interdiction posés à l'issue, le nombre des prisonniers put être calculé d'avance. Des tirs de peignage, barrage roulant en sens inverse, ramenaient dans la zone de mort tout ce qui tentait d'échapper. Le résultat dépassa encore celui du 24 octobre : 11.387 prisonniers furent ramassés, dont 387 officiers; 115 canons furent pris ou détruits.

A gauche, la 126^e division Muteau enleva Vacherauville et la Côte du Poivre, où elle s'établit; la 38^e Guyot de Salins enleva Louvemont; la 37^e Garnier-Duplessis pénétra jusqu'au bois des Caurières; la 133^e Passaga emporta l'ouvrage d'Hardaumont et le village de Bezonvaux. La défense de Verdun était reportée sur la ligne Côte du Poivre-Bezonvaux, dans une excellente position, là où le plateau est le plus étroit. Ce résultat ne fut pas obtenu sans de vifs combats. Les derniers objectifs ne furent atteints que le quatrième jour, le 18.

VII. Le champ de bataille. — La bataille de Verdun est finie. Le silence va s'étendre peu à peu sur cette terre âprement disputée, devenue un des lieux d'horreur les plus achevés que l'on puisse voir à la surface de la terre.

Entre tous les paysages de la guerre, celui qu'avait créé la bataille de Verdun, avec ses grands à-pics, ses fonds en marécages, ses horizons dentelés, sa couleur tantôt grise et tantôt brun roux, avait un caractère plus tragique que tous les autres. Encore en 1918, pour aller du fort de Tavannes au fort de Vaux, on traversait un terrain convulsé, plus semblable à la mer démontée qu'à la terre. Les fosses entrecroisées qui la composaient étaient des tombes, et à chaque pas, au fond de ces trous, on apercevait une croix. Enfin, le fond de la Horgne dépassé, on se trouvait sur un petit plateau découvert. On avait alors devant soi une espèce de rocher inégal, creusé, bossué, pareil à ces écueils que la mer la plus furieuse a rongés pendant des siècles. C'était le fort de Vaux. Aucune trace du dessin géométrique des ouvrages militaires. C'était une espèce de banc de pierre, irrégulier et bizarre. Ce qui avait été le fossé était un creux aux versants éboulés; le mur d'escarpé était devenu un talus, à mi-hauteur duquel courait un vague sentier. Du béton brisé par les obus, les piquets de fer sortaient de toutes parts, comme les os d'une blessure. Ces piquets rouillés, rougeâtres, semblaient une broussaille naturelle, la végétation monstrueuse de ces ruines. En escaladant le béton, on atteignait le dessus du fort. C'était une sorte de champ dévasté, où le vent sifflait.

L'endroit le plus sinistre peut-être de tout le champ de bataille était un des ravins qu'on voit descendre vers la Meuse, quand on a franchi la crête Froideterre-Douaumont. Ce ravin, qui s'appelait le ravin de la Dame, avait été garni d'un bois, le bois Nawé. Il n'en restait même pas les allumettes et les surgeons. Rien que des souches calcinées, coupées au ras du sol. En bas, dans le fond, quelque chose

qui n'était ni terre ni eau. A gauche, une haute colline grisâtre, qui du sommet à la base était piquée et mouchetée de milliers de trous d'obus. Le dur calcaire de Verdun, sous ces formidables outils, avait perdu sa forme et pris la mollesse, l'indécision, l'air désolé d'un paysage de sable. Rien ne vivait dans cette blême solitude.



CHAPITRE XXV

Le Chemin des Dames.

I. La situation militaire à la fin de 1916. — II. la situation financière. — III. Le plan défensif de l'Allemagne. — IV. Les propositions du 29 janvier. — V. La guerre sous-marine. — VI. La révolution russe. — VII. Le plan d'offensive des Alliés. — VIII. Joffre remplacé par Nivelle. — IX. Le premier plan Nivelle. — X. Le repli allemand. — XI. Les nouveaux plans des Alliés. — XII. L'offensive du 16 avril. — XIII. La fin de l'offensive. — XIV. Les mutileries.

I. La situation à la fin de 1916. — A la fin de 1916, les Centraux ont réussi à empêcher la rupture sur les fronts principaux et ils viennent de remporter de brillants succès en Roumanie; mais la situation reste, pour eux, très inquiétante.

Sur les points où les Allemands gardaient la défensive, l'ennemi, écrit Ludendorff, « ne pouvait obtenir de succès... qu'en nous accablant sous la masse de ses ressources techniques; là où elles manquaient les Allemands conservaient la supériorité ». Sur les points où elle avait attaqué, « l'armée allemande... avait, à la lettre, fourni son dernier effort. Cela seul avait rendu possible aux soldats allemands des succès pour lesquels l'histoire leur décernera la couronne de lauriers. Nous avons après cela un urgent besoin de repos. L'armée était tout à fait hors de combat, et extrêmement épuisée. L'ennemi paraissait lui aussi fatigué. Mais il avait encore eu cependant la force d'entreprendre son offensive si réussie de Verdun. Grâce à sa supériorité, il pouvait donner à ses troupes en état de repos. Il fallait compter les voir, et très vite, remises en état (1). »

L'Etat-Major allemand pensait donc que l'Entente attaquerait aussitôt que possible, avec des forces réparées et augmentées, les troupes allemandes encore fatiguées. Il estimait que les ressources de la France en hommes étaient usées, mais qu'elle puiserait dans le réservoir de ses colonies. La Grande-Bretagne augmentait son armée. La Russie formait de nouvelles divisions en mettant à 12 bataillons les anciennes qui étaient à 16 et en retirant les 7^e et 8^e pièces de chaque batterie. L'armée roumaine était reformée par des officiers français.

Les armées britanniques comprenaient 62 divisions d'infanterie et 5 de cavalerie; les armées françaises 109 divisions d'infanterie et 4 de cavalerie. Deux brigades russes étaient en France depuis

(1) E. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, I, p. 335.

l'été de 1916; deux divisions portugaises renforceraient en juin l'armée britannique. Les Alliés disposaient pour la bataille, sur le front Ouest, le 23 février 1917, de 1.945 bataillons. C'était, en un an, un accroissement d'un quart.

La supériorité numérique de l'Entente s'accroissait du développement continu de l'industrie de guerre. « Il était sûr, écrit Ludendorff, que nos fabriques d'armements, en dépit des grands résultats qu'elles obtenaient, et même si on leur accordait un nombre égal de travailleurs, n'étaient pas en état de rattraper la grande avance de l'ennemi, aussi longtemps que la puissante industrie ennemie poursuivrait son travail paisiblement et dans des conditions semblables à celles du temps de paix (1). »

De son côté l'Allemagne avait formé dans l'été et l'automne de 1916 des unités nouvelles. La classe 1917 avait été appelée, partie en mars, partie en mai, partie en août. Ses derniers éléments furent convoqués, les cultivateurs en septembre après la fin des travaux des champs, les employés d'industrie fin octobre et début de novembre. De cette classe, les Allemands formèrent des divisions nouvelles, où les jeunes conscrits comptaient pour la moitié de l'effectif. Ce furent les divisions 201-204 et la 12^e bavaroise. On constitua d'autre part des régiments nouveaux par divers prélèvements et remaniements, de telle sorte que l'armée allemande qui, au début de 1916, comprenait 173 divisions, en comprenait, six mois plus tard, 208; du 1^{er} juin au 1^{er} décembre, leur nombre s'accrut encore de 20 p. 100, celui des bataillons de 13 p. 100, passant de 1.950 à 2.214. Du 1^{er} janvier au 1^{er} décembre, l'artillerie de campagne s'était augmentée de 500 batteries; l'artillerie lourde de 550. A la fin d'octobre, chaque bataillon d'infanterie possédait sa compagnie de mitrailleuses.

II. La situation financière. — La guerre ne se fait pas seulement sur les champs de bataille. Toute la vie des peuples y participe.

Jusqu'au moment où les Etats-Unis vont entrer dans la guerre, c'est-à-dire jusqu'en avril 1917, c'est l'Angleterre qui jouera le rôle de banquier de l'Entente. Le total de ses avances, à cette époque, s'est monté à 970 millions de sterling: 142 aux Dominions, et 828 aux Alliés. — Les crédits à la France et à la Russie étaient couverts pour un tiers par de l'or que ces pays, ayant de grosses réserves, envoyaient à Londres sous forme de prêt. Au 23 décembre 1916, la Banque de France avait envoyé ainsi à la Banque d'Angleterre, 1.592 millions de francs en or, et la Banque de Russie 8 millions de sterling.

Le total des dépenses de guerre de l'Angleterre, jusqu'à avril 1917, s'éleva à plus de 4 milliards de sterling. Les ressources nécessaires pour couvrir ces dépenses furent d'abord demandées à l'impôt. Dès la première année, l'impôt sur le revenu fut doublé, passant à 2 sh. 6 par livre. Dans les impôts de consommation, seuls les droits sur la bière et le thé furent relevés. En fait, le revenu

(1) E. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, I, p. 335.

fiscal s'accrut de 40 %. — En même temps on recourut à l'emprunt à long terme : premier emprunt de 350 millions de sterling, à 3 1/2, remboursable en 1928; — second emprunt en juin 1915, à 4 1/2, remboursable en 1945, de montant illimité, et qui apporta 600 millions de sterling d'argent frais.

On attendait, des impôts pour 1915, 300 millions de sterling. En mai, Lloyd George exposant le budget, ne demanda pas d'impôts nouveaux, à la surprise générale; mais en septembre, son successeur Mac Kenna les augmenta de près d'un tiers; l'impôt sur le revenu fut porté à 3 sh. 6, la limite d'exemption abaissée de 160 livres à 130, les droits sur le sucre, thé, café, cacao et pétrole relevés, enfin un nouvel impôt de 50 % créé sur les bénéfices industriels et commerciaux supérieurs à la moyenne d'avant-guerre. Le quatrième budget de guerre, présenté le 4 avril 1916, demandait à l'impôt la somme qui parut énorme de 500 millions. L'impôt sur le revenu était porté à 5 sh. par livre, soit 25%; l'impôt sur les bénéfices à 60 %. En 1917, l'accroissement de l'impôt, par rapport à 1913, était de 315 %. Il ne couvrait cependant que le quart des dépenses. Après le second emprunt à long terme, les ressources furent demandées à la dette à court terme, principalement à des bons du Trésor, dont l'échéance variait de trois mois à un an. Au 30 décembre 1916, il y en avait 1.115 millions en circulation. Il était temps de consolider cette dette flottante. Un troisième emprunt fut émis au début de 1917 par M. Bonar Law, nouveau chancelier de l'Echiquier. Il fut souscrit plus de 2 milliards de sterling, dont plus de 850 millions d'argent frais. La dette publique, en mars 1917, atteignait 3.854 millions. Depuis le début de la guerre, elle avait presque sextuplé.

Le système suivi en France fut radicalement différent. Pendant les quinze premiers mois de guerre, l'Etat se contenta de moyens de trésorerie : bons de la Défense nationale, qui furent rapidement souscrits, mais à échéance si rapprochée qu'ils devenaient dangereux; à partir de février 1915, obligations de la Défense nationale, remboursables en 1925 (il en avait été souscrit plus de 3 milliards dès le mois d'août); enfin appels à la Banque de France, qui par la convention du 13 février 1917, porta le chiffre des avances qu'elle consentait à 12 milliards. Parallèlement, le maximum de l'émission des billets fut porté de 12 à 21 milliards. Enfin en novembre 1915, l'Etat tenta le premier grand emprunt à 5 %, émis à 88. Les souscriptions dépassèrent 15 milliards, dont 6 milliards d'argent frais. Un second emprunt en octobre 1916, produisit 11 milliards 1/2, dont 5 1/2 d'argent frais.

Il était difficile de demander un effort fiscal à un pays envahi; de plus, l'assiette de l'impôt avait été complètement modifiée par le vote, le 15 juillet 1914, de l'impôt général sur le revenu. Son application, fixée au 1^{er} janvier 1915, fut retardée jusqu'au 1^{er} janvier 1916. Enfin, au mois de mai 1916, il devint indispensable de demander aux contribuables de nouveaux sacrifices. Une contribution de 50 % sur les bénéfices de guerre fut votée sans difficulté. Mais ce n'est que le 31 décembre 1916, que le gouvernement et la Chambre purent s'entendre pour créer 586 millions de ressources nouvelles, demandées en partie à l'impôt sur le revenu, en partie

aux impôts de consommation, en partie à une taxe sur les non-mobilisés.

Jusqu'à la fin de mars 1917, les crédits ouverts par les Chambres dépassèrent 72 milliards, dont 58 pour les dépenses militaires, et 4 prêtés à des pays amis. Les impôts produisirent 10 milliards. L'emprunt fournit le reste.

La France et l'Angleterre avaient espéré faire une série d'emprunts aux Etats-Unis qui, étant devenus exportateurs sans contrepartie, souffraient d'un afflux d'or. Malgré les intrigues allemandes, un emprunt anglo-français de 500 millions de dollars à 5 % fut émis à New-York en octobre 1915. Ce fut le seul.

L'Allemagne, prévoyant une guerre courte et victorieuse, avait d'avance pris pour base une politique régulière d'emprunts à long terme: le premier fut émis dès septembre 1914, et ils se succédèrent tous les six mois, au nombre de neuf, jusqu'en octobre 1918. Ainsi la dette flottante, consistant en bons et traites du Trésor à échéance de 1 à 3 mois était périodiquement consolidée. Le même type d'emprunt a été conservé pendant toute la guerre, à 5 %, garanti contre toute conversion jusqu'à 1924, le taux d'émission variant entre 97,50 et 99. Le total des 9 emprunts a été de 97 milliards de marks. Le 8^e emprunt, le plus élevé, a atteint 14 milliards 3/4. Le dernier, à la veille de la débâcle, a encore dépassé 10 milliards.

Le gouvernement allemand, augmenta comme moyen auxiliaire la circulation fiduciaire. Celle-ci passa de 11 milliards de marks à la fin de 1914 à 17 milliards à la fin de 1915. — Quant aux impôts nouveaux, M. Helfferich, secrétaire d'Etat aux finances, déclarait encore le 10 mars 1915 qu'on s'abstiendrait d'en créer. Il le fallut cependant en 1916. On se borna, cette année-là, à des impôts indirects : relèvement des droits sur les boissons et le tabac, et création d'une taxe, perçue en timbres, sur les transactions commerciales.

III. Le plan défensif de l'Allemagne. — Dans les conditions où il était, l'Etat-Major allemand ne pouvait penser qu'à la défensive, et cette défensive même était désespérée. On pouvait trouver de nouvelles formes de guerre défensive, qui donneraient une avance momentanée sur l'adversaire, mais on savait qu'après quelque temps celui-ci s'y adapterait. « La Direction Suprême devait tenir compte de ce que la grande supériorité de l'ennemi en hommes et en ressources militaires deviendrait encore plus sensible dans le courant de l'année 1917 qu'elle n'était en 1916. Elle devait craindre que très tôt dans l'année, et sur différents points de nos fronts, il ne vint à s'allumer de nouvelles batailles de la Somme auxquelles à la longue nos troupes elles-mêmes ne pourraient plus faire face. Et cela surtout si l'ennemi ne nous laissait pas le temps de nous reposer et d'amener du matériel. Notre position était extraordinairement difficile et une issue presque impossible à trouver. Nous ne pouvions plus songer à attaquer nous-mêmes, il fallait conserver nos réserves pour nous défendre. Nous ne pouvions espérer un effondrement des Etats de l'Entente. Si la guerre se prolongeait, notre défaite paraissait inévitable. Il fallait ajouter que les bases de notre vie économique

se présentaient d'une manière très défavorable pour le cas d'une guerre d'usure. La vigueur morale à l'intérieur était dangereusement atteinte. Nous pensions avec inquiétude à la question de notre subsistance, mais à celle aussi de notre ressort moral... Les perspectives de l'avenir étaient extrêmement graves (1). »

Hindenburg et Ludendorff avaient pris le commandement des opérations à la fin d'août 1916. Pour la défensive à laquelle ils étaient résolus, ils avaient ordonné dès septembre, à l'arrière du front Ouest, la création de deux grandes positions, l'une Arras-Vailly (position Siegfried) pour supprimer le saillant de Noyon, l'autre Etain-Gorz (position Michel) pour supprimer le saillant de Saint-Mihiel.

La position Siegfried ou, comme la nommaient les Alliés, la ligne Hindenburg, considérée sur un point où elle était parfaite, par exemple dans la région de Bullecourt, couvrait toute la pente d'une colline. Au pied du versant s'étendait une avant-ligne; puis venait une première ligne; enfin, vers le sommet, la ligne principale était composée de deux tranchées. La première de ces deux tranchées était bastionnée de fortins en ciment, armés de mitrailleuses. Des descentes coffrées menaient à un couloir souterrain percé de chambres, et d'où un second escalier descendait à un second étage d'abris plus profonds encore. De cette seconde cave partaient des couloirs, dont les uns, dirigés vers l'arrière, allaient rejoindre les abris de la tranchée suivante, tandis que les autres, dirigés vers l'avant, menaient à des nids de mitrailleuses isolés dans la campagne et noyés dans les fils de fer. Enfin une cinquième tranchée, abritée à contre-pente, servait de position de repli et balayait l'assaillant quand il apparaissait sur la crête.

Cette description ne comprend qu'une position; mais en réalité, l'ensemble du système était formé de positions successives; entre Lille et Cambrai, trois positions, sur une profondeur de 15 kilomètres; entre Cambrai et l'Oise, quatre positions. Cambrai faisait partie de la troisième position.

Ces lignes furent construites par la main-d'œuvre civile. Le commandement aurait voulu le service obligatoire pour tous, hommes et femmes, jusqu'à soixante ans. Le gouvernement lui donna une demi-satisfaction en instituant le service auxiliaire, par la loi du 2 décembre 1916. Des travailleurs belges et polonais furent transportés en Allemagne. La fabrication des munitions et celle des gaz furent encore activées. L'infanterie reçut une mitrailleuse légère, une balle à noyau d'acier, de nouvelles armes à tir rapide, un fusil antitank. Les chevaux devenant de plus en plus rares, on développa la construction de voitures automobiles, dont on voyait l'Entente user avec tant de bonheur pour déplacer ses troupes. On accrût l'aviation. Et l'ensemble de ces mesures prit le nom de programme Hindenburg.

Ces mesures, l'instruction de l'armée dans une nouvelle tactique défensive, la réquisition des travailleurs en Allemagne, pouvaient retarder la décision fatale, mais non pas créer une issue favorable. Celle-ci ne pouvait plus venir ou que de la paix, ou que de la guerre sous-marine à outrance.

(1) E. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, I, pp. 335-336.

IV. *Les propositions du 29 janvier.* — Le chancelier, en septembre 1916, aurait souhaité une médiation du président Wilson. Il lui fit demander d'adresser une proposition de paix aux Puissances avant sa réélection de novembre. Mais la réélection et le mois de novembre tout entier passèrent sans que le président se fût résolu à cette démarche. Le comte Burian proposa alors que la Quadruple fit elle-même à ses adversaires une offre de paix. Il ne fallait pas donner une impression de faiblesse. Mais, le 6 décembre, Bucarest tomba. D'autre part, le vote du service auxiliaire obligatoire prouvait assez que l'Allemagne était résolue à continuer la lutte. La proposition de paix fut donc faite le 12 décembre sous la forme d'une note du chancelier Bethmann-Hollweg au chargé d'affaires des États-Unis à Berlin. Elle proclamait la victoire des Centraux et ne contenait aucune proposition concrète. L'Entente répondit le 30 décembre. La base de cette réponse fut un texte de M. Briand, discuté à Londres les 26, 27 et 28, remanié par M. Cambon et enfin signé par la Russie, la France, la Grande-Bretagne, le Japon, l'Italie, la Serbie, la Belgique, le Monténégro, le Portugal et la Roumanie. Après avoir réfuté les assertions de l'Allemagne quant à la responsabilité de la guerre et quant à sa prétendue victoire, il ajoutait qu'une suggestion, qui ne précisait pas les bases des négociations, et qui manquait de toute substance, était moins une offre de paix qu'une manœuvre de guerre. Ludendorff, dans ses *Souvenirs*, s'indigne en déclarant qu'il avait bien fallu prendre ce ton pour que l'offre de paix ne nuisît pas à l'énergie combative de l'armée allemande, et que l'Entente n'avait qu'à s'asseoir à la table des négociations et présenter ses demandes.

Cependant, le président Wilson avait enfin adressé le 18 décembre à tous les États belligérants une note pour connaître leurs vues sur les conditions auxquelles on pourrait arrêter la guerre. Cette note fut transmise le 20. Les Puissances Centrales s'en emparèrent aussitôt pour proposer le 26 la rencontre de délégués des États belligérants dans un endroit neutre. L'Entente, le 17 janvier 1917, écarta une telle proposition. Elle n'avait pas tort. En effet, le 29 janvier, le chancelier Bethmann-Hollweg et le secrétaire d'État Zimmermann arrivèrent au Grand Quartier, qui était alors à Pless, et furent invités avec Hindenburg et Ludendorff à une conférence chez l'Empereur. Il s'agissait de faire connaître au président Wilson les bases de paix qu'accepterait l'Allemagne. C'étaient :

« Restitution de la partie de la Haute-Alsace occupée par la France. — Acquisition d'une frontière qui garantisse la sécurité stratégique et économique de l'Allemagne et de la Pologne en face de la Russie. — Restitution des colonies allemandes sous forme d'un accord qui assurât à l'Allemagne un domaine colonial correspondant au chiffre de sa population et à l'importance de ses intérêts économiques. — Restitution des territoires français occupés par l'Allemagne, sous réserve de rectifications stratégiques et économiques des frontières, ainsi que de compensations financières. — Restauration de la Belgique moyennant certaines garanties concernant la sécurité de l'Allemagne, garanties qui seraient à déterminer au cours des négociations avec le Gouvernement belge. — Compromis économique et financier sur la base de l'échange des territoires conquis des deux

côtés et que l'on restituerait à la conclusion de la paix. — Dédommagements aux entreprises et aux personnes allemandes qui ont souffert de la guerre. — Renonciation à toutes les conventions et mesures économiques qui constitueraient un obstacle au commerce et aux trafics normaux après la conclusion de la paix, moyennant conclusion de traités de commerce correspondants. — Garantie de la liberté des mers. »

V. *La guerre sous-marine.* — Mais une autre mesure bien plus grave fut adoptée dans la séance du 29 janvier. C'est la déclaration de la guerre sous-marine à outrance. Réduite à se défendre sur terre, l'Allemagne transportait l'offensive sur mer.

Depuis un an, la marine et l'armée la demandaient. Le chef d'Etat-Major général de la marine, Holtzendorff, l'avait préconisée dans un document soumis à l'Empereur le 7 janvier 1916. Il estimait le tonnage total anglais à 20 millions de tonnes, et la destruction possible par mois à 681.640 tonnes. « Nous pouvons prévoir avec certitude, disait-il, que l'Angleterre sera contrainte à capituler à bref délai, au plus tard dans six mois. » — Un jeune officier de l'entourage de Tirpitz lui écrivait du Grand Quartier : « Une lutte sauvage est déchaînée ici pour la guerre sous-marine. Avec nous, Falkenhayn avec toute l'armée, le ministre de la guerre, l'Etat-Major de la marine, presque tous les parlementaires de l'Allemagne et de la Prusse; contre nous, von Müller, Jagow, Ballin, Bethmann-Hollweg. » — Les objections étaient que l'Allemagne disposait de trop peu de sous-marins (c'était l'objection de Ballin, le directeur de la *Hamburg-Amerika*) et que l'on risquait la guerre avec les Etats-Unis. Cependant, le secrétaire d'Etat américain aux Affaires étrangères, Lansing, dans une note aux ambassadeurs des pays alliés, ne pensait pas « qu'un pays belligérant puisse être privé de ses sous-marins contre le commerce ennemi » et se préoccupait d'accorder la guerre sous-marine avec les principes du droit international. Wilson, remarié à la fin de 1915, suivait l'événement d'un œil distrait.

Guillaume II hésitait. Le 11 février 1916, il donne l'ordre de couler les navires marchands ennemis s'ils sont armés de canons. Le 4 mars, il décide que le sous-marin, après avoir coulé un navire armé, doit s'éloigner sans se montrer; sont considérés comme armés tous les navires marchands portés sur la liste de l'Etat-Major général, même si on ne voit pas leur armement; les paquebots doivent être épargnés. Mais le 6, il prescrit de couler tous les navires de commerce ennemis rencontrés dans les zones de guerre définies par l'Amirauté, sauf les navires-hôpitaux. Cet ordre du 6 avait été donné après un conseil, à Charleville, où Tirpitz n'était pas convoqué. Celui-ci, outré, démissionna et l'Empereur accepta sa démission.

Les difficultés avec l'Amérique allaient commencer. Celle-ci déclara le 25 mars, qu'un bâtiment de commerce pouvait se défendre et que le droit de capture entraînait le droit de résistance. Cependant, le 16 mars, un vapeur hollandais, le *Tubantia*, éclairé, son nom peint sur les deux flancs, et portant des passagers d'Amsterdam à l'Amérique du Sud, fut coulé par une torpille, dans une zone déclarée sûre, à moins de 30 milles de la côte hollandaise. Le 24 mars, le

Sussex, vapeur français non armé, transportant 335 passagers, dont 55 Américains, entre Folkestone et Boulogne, sombra brusquement, touché d'une torpille. L'Allemagne s'expliqua dans une note bourrée de mensonges, le 10 avril. Wilson répondit du ton le plus péremptoire : il avait l'impression que le gouvernement allemand n'avait pas su mesurer le sérieux de la situation créée non seulement par l'attaque du *Sussex*, mais par le caractère même de la guerre sous-marine telle qu'elle était conduite. « A moins que le gouvernement impérial n'annonce immédiatement qu'il abandonne les méthodes de guerre actuelles, le gouvernement des Etats-Unis n'aura d'autre alternative que la rupture des relations diplomatiques avec l'Empire allemand. » L'Allemagne céda; le 25 avril 1916, la flotte allemande reçut l'ordre, dans la guerre au commerce, de se conformer au règlement sur les prises : arrêter en surface les navires et, avant de les couler, examiner les papiers de bord et faire débarquer le personnel. Le commandant de la flotte, l'amiral Scheer, ordonna donc à tous les sous-marins, qui coulaient joyeusement tout ce qui paraissait dans leur périscope, de ne torpiller qu'après avertissement. La guerre au commerce était suspendue.

Mais la situation difficile de l'Allemagne dans l'été de 1916 posa de nouveau la question de la guerre sous-marine, par laquelle les marins continuaient à promettre une prompte victoire. A Pless, le 3 septembre, dans un grand conseil de guerre, on décida d'attendre. La situation militaire devenait meilleure. La Roumanie, à peine entrée en guerre, était écrasée. D'autre part, Wilson, réélu en novembre, rêvait de rétablir la paix universelle. Le 12 décembre, l'Allemagne fit savoir, comme nous venons de le dire, qu'elle était prête à participer à une conférence pour la paix, mais pour une paix qui reconnût sa victoire. A ce moment, Wilson n'était nullement disposé à la guerre. Il disait à House : « Il n'y aura pas de guerre! Le pays ne veut à aucun prix être impliqué dans le conflit. » Le 5 décembre, l'ambassadeur américain Gérard, rejoignant son poste à Berlin, déclarait dans un banquet à l'Adlon, que jamais les relations n'avaient été meilleures entre l'Allemagne et l'Amérique.

Cependant, les offres de paix rejetées, l'Etat-Major considérait la guerre sous-marine comme la suprême et nécessaire ressource : « J'ai la conviction, télégraphiait Ludendorff à Zimmermann le 20 décembre, que, désormais la guerre sous-marine doit être engagée avec toute la vigueur possible. » Enfin, la décision fut prise, à Pless, dans la conférence du 29 janvier 1917. Elle fut notifiée le 31 janvier par le Gouvernement allemand aux Etats-Unis et la guerre sous-marine commença le 1^{er} février. Toute la Méditerranée était considérée comme en état de blocus à l'exception de l'extrémité occidentale à l'Ouest des Baléares, de façon à laisser respirer les côtes d'Espagne et du Maroc. Un étroit chenal libre permettait à la Grèce de communiquer avec Gibraltar. L'Atlantique était également considéré comme en état de blocus depuis le Sud des Féroë jusqu'au Nord de la côte d'Espagne. Enfin, pour compléter le blocus de l'Angleterre, la moitié Ouest de la mer du Nord était pareillement interdite.

En juin 1917, la Grèce s'étant rangée aux côtés de l'Entente, le chenal d'accès qui lui avait été conservé fut supprimé. En août, la

zone interdite fut étendue à la côte de Mourmanie, dans l'océan Glacial; en novembre, à la côte occidentale d'Irlande et aux Açores; en janvier 1918, aux îles du Cap-Vert et à la Côte occidentale d'Afrique. D'après les chiffres, d'ailleurs suspects, publiés par l'Amirauté allemande, le nombre des tonnes coulées par la flotte allemande aurait été en février 644.000, en mars 689.000, en avril 822.000, en mai 869.000. Il aurait atteint son maximum, 1.016.000, en juin, pour retomber aux environs de 800.000, puis osciller entre 600.000 et 700.000 pendant tout le second semestre de l'année. En janvier 1918, le taux était de 632.000 tonnes.

La guerre sous-marine entraîna la rupture avec les Etats-Unis. Dès le 3 février 1917, le président Wilson déclara au Congrès que les relations avec l'Allemagne étaient rompues. Le 5 et le 6 avril, le Sénat et la Chambre des Représentants reconnurent l'état de guerre avec l'Allemagne.

VI. *La révolution russe.* — A ce moment, et comme une compensation pour l'Allemagne, la révolution éclatait en Russie, du 7 au 12 mars.

Au début de 1917, les puissances centrales tenaient sur le théâtre oriental un front d'environ 1.600 kilomètres, qui s'étendait du golfe de Riga aux bouches du Danube. Ce front était commandé par le prince Léopold de Bavière, avec le titre de commandant supérieur de l'Est (*Ober Befehlshaber Ost*) de la Baltique au col des Carpates; de là il suivait la chaîne des Carpathes entre la Transylvanie à l'Ouest et la Moldavie à l'Est, tenu par le groupe d'armées de l'archiduc Joseph. Enfin le front traversait la Roumanie jusqu'au Bas-Sereth, et il était occupé dans ce pays par le groupe d'armées Mackensen.

L'hiver fut très rigoureux et il n'y eut pas d'opérations de grande envergure. Les Russes exécutèrent à la fin de janvier une offensive partielle à leur extrême droite, en débouchant de Riga entre le chemin de fer Riga-Tukkuum à droite et l'axe Riga-Mittau à gauche. Ils furent arrêtés dans des combats violents.

Au milieu de mars, ce furent les Centraux qui exécutèrent une offensive partielle sur le Stokhod. Le détachement d'armée Bernhardt attaqua avec des gaz à Topoly et fit 10.000 prisonniers.

Mais, dès ce moment, les questions intérieures avaient commencé à prendre en Russie une gravité exceptionnelle.

La misère, la marche malheureuse de la guerre, l'incapacité du ministère, la faiblesse du tsar amenèrent un mécontentement général. Les éléments d'opposition comprenaient non seulement les socialistes et l'aile extrême de ceux-ci, allant jusqu'au communisme et connus sous le nom de bolchevistes, mais les partis bourgeois de la Douma. Cependant, le pays était calme. Il n'en était pas de même à Pétersbourg.

En janvier 1917, il n'arrivait de farine, dans la capitale de ce pays, que 57 % de la quantité normale. Les organes de ravitaillement disposaient le 23 février de 500.000 pouds, pour une consommation de 40.000 pouds par jour. On imposa des restrictions aux boulangers. Des queues se formaient. Hommes et femmes en grelottant se communiquaient les nouvelles les plus alarmantes. D'autre part,

la population ouvrière était passée de 200.000 à 400.000. Une grève générale éclata le 8 mars : 80.000 ouvriers quittèrent le travail. Ils grossirent les attroupements des boulangeries. Quelques drapeaux révolutionnaires apparurent. La police dispersa sans peine cette foule sans but et sans chef, qui obéissait aux sommations.

Le lendemain l'effervescence grandit. A midi, la grève, qui hésitait, recommença. Les grévistes étaient cette fois près de 200.000. Comme la veille, ils demandaient du pain. Mais ils criaient aussi : « A bas l'autocratie ! » On n'avait pas entendu ce cri depuis 1905.

L'empereur était au Grand Quartier, à Mohilev. L'impératrice était à Tsarskoe-Selo, à 30 kilomètres de la capitale, mais retenue au chevet de ses enfants qui avaient la rougeole. Le ministre de l'intérieur Protopopov était un demi-fou, créature du moine aventurier Raspoutine, qui était lui-même tout-puissant sur l'impératrice. Le président du Conseil était le prince Galitzine, vieux conseiller d'Etat, brave homme et médiocre. Le commandant de la ville était le général Khabalov, qu'on disait à poigne, et qui se révéla nul.

Le 10, les habitants lurent sur les murs une proclamation de Khabalov interdisant les rassemblements et invitant les ouvriers à reprendre le travail, sous peine d'annulation de leurs sursis militaires. Cependant, les scènes des deux jours précédents se renouvelèrent. Protopopov n'était d'ailleurs nullement inquiet. Il disait à un secrétaire d'Etat : « Si la révolution doit se produire en Russie, ce ne sera pas avant cinquante ans. » La Douma, le Conseil des ministres étaient moins optimistes. Dans la nuit, le Conseil se réunit et fit venir Khabalov. Celui-ci avait reçu de l'empereur l'ordre de mettre fin aux troubles « inadmissibles » de la capitale. Il estima qu'il fallait recourir à l'infanterie et tirer.

Le dimanche 11, toute la ville était dans la rue. Les troupes prirent les emplacements indiqués. Mais elles n'étaient pas sûres. Une compagnie de Pavlovski, un des vieux régiments de la Garde, sortit en tirant des coups de fusil en l'air ; son aumônier réussit à la faire rentrer. Dans l'ensemble, les troupes obéissaient encore. Mais leur déploiement ne donnait aucun résultat.

La mutinerie éclata le lendemain 12. Le régiment Volynski refusa de prendre part au service d'ordre. En vain le colonel se suicida sur le front des troupes. Celles-ci se mêlèrent aux ouvriers. Le Preobrajenski et le Litovski les imitèrent. Khabalov perdit la tête. On lui donna un adjoint. Les deux généraux et le ministre de la guerre décidèrent de s'établir à l'Amirauté pour s'y défendre. Les troupes fidèles qu'ils avaient réunies sur ce point les quittèrent après quelques heures, mais personne ne vint les attaquer. Le lendemain 13, ils rentrèrent chez eux. Khabalov télégraphia à l'empereur qu'il n'avait pas pu maintenir l'ordre à Pétrograd.

Dès le 12, en effet, le pouvoir avait passé à la Douma, seul organisme indépendant du tsarisme. La Douma avait nommé un Comité exécutif de douze membres, dont deux socialistes seulement. Le même soir, le petit groupe socialiste de la Douma avait constitué, comme en 1905, un *Soviet*, élu par les ouvriers et les soldats, les ouvriers nommant un délégué par 1.000 hommes, les soldats un délégué par compagnie. Ce Soviet, présidé par Tchkeidze, nomma lui-même un comité exécutif et se subdivisa en sections, qui étaient

autant de ministères embryonnaires. A côté du gouvernement bourgeois de la Douma, le Soviet était décidé à réaliser le programme maximum des socialistes. Le 13 au matin, on lisait sur les murs, à côté de deux proclamations bénignes du Comité provisoire, une proclamation nette du Soviet : « L'ancien gouvernement, disait-elle, doit céder la place au gouvernement du peuple. »

Au Grand Quartier de Mohilev, le tsar n'était pas autrement alarmé. Il écrivait à l'impératrice le 11 : « J'espère que Khabalov saura vite arrêter ces désordres dans les rues. Protopopov doit lui donner des instructions claires et précises. Seulement que le vieux Galitzine ne perde pas la tête! » Le même jour, il annonça qu'il retournerait dans deux jours à Tsarskoe pour revoir ses enfants.

Le 12, après la défection des troupes de Pétrograd, la situation commença à paraître sérieuse. Le tsar décida d'envoyer des forces du front dans la capitale, sous le commandement du général Ivanov, qui partirait en avant avec un bataillon. Puis le 13, à 5 heures du matin, le souverain lui-même partit de Mohilev pour Tsarskoe. Les deux trains impériaux marchèrent normalement toute la journée. Aux stations, l'empereur envoyait à l'impératrice des télégrammes pleins de confiance. Mais la nuit suivante, à Malaïa Vichera, la ligne se trouva coupée par les troupes révoltées. Le train rebroussa sur Pskov, quartier général du général Roussky, qui commandait le groupe d'armées du Nord.

Or le 13, à Pétrograd, le Comité provisoire avait décidé de créer un nouveau gouvernement, et chargé le président de la Douma, Rodzianko, d'obtenir l'abdication de l'empereur en faveur du prince héritier. L'acte d'abdication avait été rédigé par Milioukov. Le Soviet, ayant demandé à le lire, réclama l'abdication pure et simple. De plus, il exigea que Tcheikdze accompagnât Rodzianko avec un bataillon de soldats révolutionnaires. Rodzianko refusa et renonça au voyage. Mais ces pourparlers prirent toute la journée. L'empereur, cependant, arriva à Pskov vers 10 heures du soir. Là il apprit qu'Ivanov s'était arrêté à Tsarskoe Selo, et était allé voir l'impératrice, en laissant son bataillon dans le train. En revenant de cette visite, il avait appris que des troupes mutinées marchaient sur la gare, et il avait rebroussé chemin avec ses hommes. A la suite de cette reculade, la concentration d'unités du front sur Pétrograd fut contremandée.

A Pskov, le général Roussky suppliait l'empereur de former un ministère responsable devant le pays, et d'y appeler Rodzianko. L'empereur, après avoir résisté jusqu'à 2 heures du matin, céda. Rodzianko, appelé au télégraphe, arriva à l'appareil, brisé de fatigue, à 3 heures et demie. Ce fut pour annoncer à Roussky que le Comité provisoire venait de décider l'envoi à Pskov de deux membres de la Douma pour demander à l'empereur d'abdiquer. Ce même Comité provisoire venait de former un gouvernement avec le prince Lvov. La conversation entre Rodzianko et Roussky dura quatre heures. L'empereur dormait. C'est pendant son sommeil que, de Mohilev, Alexeïev eut l'idée de demander à tous les chefs de groupes d'armées, — le grand-duc Nicolas au Caucase, Broussilov et Evert sur le front austro-allemand, Sakharov sur le front roumain, l'amiral Naponine dans la Baltique,

— d'intervenir pour obtenir l'abdication de l'empereur. Tous le firent. Le 14, à 2 heures de l'après-midi, Roussky remit les réponses à Nicolas II. Une heure après celui-ci déclara qu'il abdiquait en faveur de son fils. Les deux membres de la Douma, Goutchkov et Choulguine, arrivèrent le soir. L'empereur leur notifia son abdication; mais il avait changé d'avis quant à son successeur, et il remettait la couronne à son frère Michel. Goutchkov et Choulguine, à peine partis, Roussky fut appelé au téléphone par Rodzianko et Lvov. On lui demandait de tenir secret l'acte d'abdication. Un des membres du nouveau gouvernement, et le seul socialiste qui en fit partie, Kerenski, ne voulait pas entendre parler de succession monarchique. Au surplus, le grand-duc refusa la couronne le lendemain, et le pouvoir passa, avec une apparence de légalité, au gouvernement provisoire. Le règne des Romanov était terminé.

A la masse des soldats, dans ce bouleversement, le marxisme offrait la seule organisation prête à les recevoir. Le 19 mars, l'ordre n° 1, lancé par le Soviet, organisait l'armée sur le type socialiste : élection des officiers, libre discussion des ordres reçus, création de comités tout-puissants dans chaque unité de combat. Il y eut des massacres d'officiers, des désertions en masse. Cependant, après quelques semaines, surtout après l'expérience d'un combat désastreux sur le Stokhod, l'armée semblait se ressaisir. Le front télégraphia des messages sur la joie de mourir pour la liberté; les conseils de soldats se prononçaient pour une rigoureuse observation de la discipline et la guerre à outrance; les fabriques de munitions votaient des heures de travail supplémentaire; la garnison de Pétrograd décidait d'envoyer des renforts dans les tranchées.

Le 16 avril, une foule tumultueuse, sous les bannières écarlates, attendait à la gare de Finlande le retour d'un certain nombre de proscrits de marque. Le train stoppe. Au milieu des hurrahs, au son des cuivres qui jouent *la Marseillaise*, les soldats présentent les armes. Les mains se tendent vers une trentaine de voyageurs que conduit un petit homme aux yeux mongols, à la barbe roussâtre. C'est le chef. Il reçoit des accolades, écoute des discours. Ce chef, c'est Lénine, de son vrai nom Oulianov. Ces proscrits avaient obtenu la stupéfiante autorisation de rentrer par l'Allemagne. La Direction Suprême savait ce qu'elle faisait en leur accordant cette autorisation. Ils rapportaient avec eux le maximalisme en Russie.

Lénine s'installa dans l'hôtel réquisitionné d'une danseuse qui n'avait pas été sans rapports, disait-on, avec la famille impériale, Mlle Kchessinskaïa. Cette maison, à l'entrée de la Perspective Kameno-Ostrovski, devenait le Grand Quartier du maximalisme, le siège de sa chancellerie, de ses bureaux de propagande et de son journal, la *Pravda*.

Le lendemain de l'arrivée de Lénine, son programme fut lu dans une réunion plénière de tous les partis socialistes. Il refusait tout appui au gouvernement provisoire, qui était capitaliste et impérialiste. Il condamnait l'esprit actuel des Soviets, qui était un esprit petit-bourgeois, mais il considérait les Soviets comme le noyau d'un futur système révolutionnaire, d'une république des Conseils de délégués ouvriers et paysans. Il coupait tout contact avec les Alliés. Il condamnait toute défense contre l'Allemagne. Il considérait

comme tâche immédiate la remise du pouvoir aux prolétaires et aux paysans pauvres, la confiscation des terres, la concentration de toutes les banques en une seule placée sous le contrôle des Soviets. Il proposait un Etat-Commune, dont l'archétype était la Commune de Paris en 1871. D'où le nom de communiste, qui remplacerait celui de social-démocrate. Il fit scandale.

Le 1^{er} mai, une foule immense, parée de rouge, sous un frémissement de drapeaux rouges, célébrait dans les rues de Petrograd la fête du travail. Sur le Palais d'Hiver, sur le Palais de marbre, sur le théâtre Alexandre, d'immenses affiches portent en lettres rouges : « Vive l'internationale! » Des drapeaux plantés au Champ de Mars déploient l'inscription : « A bas le militarisme! Vive une paix stable et solide! » Sur les places, les cortèges s'arrêtent autour de tribunes improvisées et de camions automobiles d'où les orateurs proclament leurs revendications : « Vive la paix! — Vive la fraternisation des peuples! — A bas le militarisme! Proletaires, unissez-vous! — Transformez vos épées en charrues! — Passage libre à tous les émigrés! — Publication des traités secrets de Nicolas! »

Or, la nuit suivante, le gouvernement provisoire, y compris le socialiste Kerenski, approuvait l'envoi d'une note qui proclamait la décision de la Russie libre, de mener la guerre jusqu'à la victoire finale et de respecter ses obligations envers les Alliés.



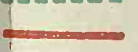
Cette note du 2 mai amena le 3, vers les 3 heures de l'après-midi, une formidable manifestation devant le palais Marie, siège du gouvernement provisoire, contre M. Milioukov, ministre des Affaires Etrangères. Dans le Soviet, qui siège au Palais de Tauride, les maximalistes demandent la déposition des ministres. Enfin, le président du Soviet, Tchkeidze, et son adjoint Skobelev réussissent à faire voter une simple demande d'explications. Skobelev accourt devant le palais Marie, apaise le peuple...

A 9 heures du soir a lieu l'entrevue entre les membres du gouvernement et le Comité exécutif du Soviet. Déjà une contre-manifestation s'est formée. La foule acclame maintenant le gouvernement. Vers une heure du matin, Milioukov apparaît au balcon et, pendant quinze minutes, cent mille patriotes, dit-on, lui font une ovation. Les lueurs des reverbères éclairent confusément la foule... Puis, tout à coup, dans un silence absolu, on entend, du haut du balcon, ces paroles : « Nous n'admettrons jamais que l'on puisse accuser la Russie de trahison. » Le Soviet accorda un vote de confiance au Gouvernement.

Les deux partis qui se sont affrontés le 3 mai, restèrent en présence. D'un côté, le gouvernement qui exprime la pensée de la bourgeoisie libérale — aristocrates par la pensée, démocrates par amour du peuple : des girondins. De l'autre côté, les délégués soldats et ouvriers, immense assemblée élue, en pleine révolution, par les usines et les casernes, foule anonyme conduite par des doctrinaires de toutes les revendications, et qui, par certains côtés, ressemblait en effet à une Commune.

La Douma s'est éclipsée; elle a cédé jusqu'à ses locaux aux délégués des garnisons et des usines. La séance du 10 mai, où elle célébrait son onzième anniversaire, fut le chant du cygne. Roditchef fit un tableau émouvant de la patrie divisée, atteinte par le poison

LES POSITIONS FORTIFIÉES
DES ALLEMANDS

 } Positions allemandes
 }
 } Front du 8 août 1918



d'une infâme propagande. Des remarques ironiques tombaient des tribunes; la péroraison fut suivie d'un silence glacial.

Aucun accord ne règle les rapports entre le Soviet et le ministère. La liaison est faite par le seul Kerenski. Le Soviet considère le gouvernement comme responsable devant lui des destinées de la révolution; il prétend le contrôler, d'autant plus que ses origines bourgeoises le rendront toujours suspect. Mais ce contrôle, qui s'exerce sous la forme de critique et de désaveu, est impraticable. De là l'idée de le remplacer par une association et de faire un ministère de coalition.

Cependant, dans le pays, la confusion s'accroît jusqu'à la jacquerie. Les ouvriers réclament la journée de huit, puis de six heures. Les paysans, déroutés par l'entrecroisement des propagandes contradictoires, enferment leur blé. La famine commence à frapper aux portes des villes, la ruine aux portes des usines. Les ouvriers refusent tout crédit au gouvernement provisoire et n'accordent leur confiance qu'au Soviet. Les paysans ne croient ni au Soviet ni au gouvernement.

Sur le front, un armistice tacite s'était établi. On fraternisait avec l'ennemi, et le front russe était devenu un lieu de repos pour les divisions allemandes fatiguées. Les soldats désertaient en masse, inquiets de manquer le partage des terres.

En même temps, l'Empire se désagrège. La Finlande, l'Ukraine, la Lithuanie, la Georgie réclament leur autonomie. A une heure et demie de Petrograd, Cronstadt s'érige en république; le district de Schlüsselbourg proclame son autonomie, libère des forçats, abolit la propriété privée. La Petite-Russie revendique le droit d'envoyer des délégués au congrès de la paix. En Sibérie, Khabarovsk réclame la faculté de conclure des traités avec les puissances étrangères et de négocier des emprunts. Les Bouriates exigent une Diète.

Le gouvernement avait promis fidélité à l'Alliance, mais il était évident que la force militaire de la Russie ne survivrait pas à la volonté des masses, qui exigeait la paix.

La chute du tsar entraîna en Grèce celle du roi Constantin, privé d'un de ses plus puissants appuis occultes. M. Jonnart, choisi comme porte-parole, alla lui signifier la volonté des Alliés. Ils exigeaient l'abdication. Le roi remit le pouvoir le 12 juin 1917, non pas à son fils aîné, peu agréable à l'Entente, mais au prince Alexandre, son second fils. M. Venizelos revint à Athènes. La Grèce fit désormais partie de la coalition.

VII. Le plan d'offensive des Alliés. — Dès que l'offensive de la Somme put être tenue pour terminée, le commandement allié se préoccupa de la campagne de 1917. Le 16 novembre 1916, une conférence réunit à Chantilly le général Joffre, Sir Douglas Haig et les chefs de mission de la Grande-Bretagne, de l'Italie, de la Russie, de la Belgique, de la Serbie et de la Roumanie.

La création de nouvelles unités allemandes fut interprétée par le commandement allié comme un signe que l'ennemi comptait attaquer. On résolut de le devancer. On décida que les armées de la coalition seraient prêtes à entreprendre des offensives d'ensemble, dès la première quinzaine de février 1917.

En ce qui concerne le front français, le plan d'opération est fixé par le général Joffre dans son instruction du 27 novembre. Il annonce une offensive d'ensemble du groupe d'armées du Nord, entre la Somme et l'Oise, pendant que les armées britanniques exécuteront une opération semblable entre Bapaume et Vimy. L'offensive devra être prête pour le 1^{er} février, la date exacte dépendant de la situation générale. Quinze jours plus tard, une armée du groupe du Centre, la 5^e, attaquera entre Craonne et Reims. En somme, une offensive franco-britannique, de l'Oise jusqu'au Nord d'Arras; devant cette attaque du groupe du Nord, l'ennemi serait obligé de prélever des forces en Champagne, et le groupe du Centre attaquerait alors la région dégarnie.

Entre ces deux zones d'attaque, le général Joffre laissait un vaste secteur passif, de l'Oise à Craonne. Cette région était en effet considérée comme inabordable. C'est un plateau de calcaire compact, dont l'Aisne borde le pied Sud. Les géographes l'appellent plateau du Soissonnais. Mais il va devenir à jamais célèbre sous le nom de plateau du chemin des Dames. La masse en est subdivisée par une rainure Est-Ouest où coule l'Ailette. Le pays apparaît comme une énorme forteresse faite de deux remparts et de deux fossés, qui donnent aux Allemands deux positions successives élevées par la nature.

La surface seule est calcaire. Elle repose sur une masse de sable, où les eaux creusent des ravins courts et profonds. Ces ravins évident dans la première position allemande, entre l'Aisne et l'Ailette, des indentations comme celles d'une feuille de chêne. Dans la seconde position, au Nord de l'Ailette, le travail des eaux a été encore plus complet, et la masse a été morcelée en îlots. Au Nord de cette seconde position s'étend la plaine; mais des buttes, fragments détachés du plateau, s'y élèvent encore comme des îles dans la mer. Telle est la butte de Laon, qui est le réduit de tout le système.

Sur le plateau, un chemin se détache de la route de Soissons à Laon, à la hauteur de l'Ange Gardien, parcourt le grand axe des hauteurs, puis descend à l'Ailette et remonte vers le Nord, où il gagne le château de la Bove. Ce chemin a été fait pour les filles de Louis XV, quand elles allaient à ce château. Il doit à son origine le nom de Chemin des Dames.

Comme on le voit par le plan d'offensive, l'intention du général Joffre n'était pas d'attaquer ce plateau, mais de le déborder par les plaines qui l'encadrent, à l'Ouest entre la Somme et l'Oise, à l'Est entre Craonne et Reims.

VIII. Joffre remplacé par Nivelle. — Cependant une désillusion générale, après les succès inutiles de la Somme, avait inquiété l'opinion et le Parlement. Le général Joffre suggéra, dit-on, de sacrifier le général Foch. En fait, il fut frappé le premier. Le 3 décembre, M. Briand, à qui il était aller parler des affaires de Grèce, le retint à déjeuner et lui proposa de changer son commandement des armées françaises du Nord-Est (c'était là son titre) en une direction d'ensemble de la guerre; le commandement des armées du Nord-Est passerait à un autre général, choisi après qu'on aurait pris l'avis de Joffre. « En somme, écrit-il dans ses *Mémoires*, j'au-

rais la direction générale de la guerre, et mon action s'étendrait à la fois sur le général commandant en chef des armées du Nord-Est et sur le général commandant en chef l'armée d'Orient. Mon autorité s'exercerait de Paris, où je serais en contact intime avec le gouvernement, et pour la renforcer, M. Briand m'annonça ma prochaine élection au maréchalat. » Le général Joffre ne cacha pas ses objections, mais se soumit en soldat.

Briand avait dit à Joffre que faute de cette réforme, le ministère serait renversé. En fait, il remporta encore un succès d'éloquence le 7 : « La Nation tout entière, dit-il, unie dans la volonté de vaincre, donne sans compter son or et son sang. Cette guerre qu'elle fait avec tant de courage, elle ne l'a pas voulue. Elle la continuera jusqu'au bout parce que, si elle capitulait, elle se livrerait pieds et poings liés à l'Allemagne, qui la dépècerait et la ruinerait à jamais. Certes, la France souhaite la fin de la guerre, mais elle sait que pour la finir vite, elle doit mettre tout en œuvre, ressources matérielles et ressources morales, munitions et énergies. La justice victorieuse fera seule tomber de nos mains les armes que nous a fait prendre la justice menacée et violée. »

Cependant, le 9, Briand apporte à Poincaré la démission du cabinet; mais Poincaré refuse la sienne, et le 12, Briand reforme son ministère, avec Lyautey à la Guerre, et Albert Thomas à l'Armement. Lyautey était remplacé au Maroc par le général Gouraud, et celui-ci était remplacé à la 4^e armée par le général Roques, ministre sortant.

Le 13, deux décrets nommaient l'un le général Joffre conseiller technique auprès du gouvernement, l'autre le général Nivelle commandant à sa place des armées du Nord-Est.

Que signifiait le nouveau titre de Joffre, et quelles seraient ses attributions ? Briand lui demanda un délai pour les préciser. Elles le furent le 18, par un projet d'attributions que l'amiral Lacaze, ministre de la Guerre par intérim, fit remettre à Joffre : celui-ci était simplement le conseiller technique du gouvernement et son agent d'exécution, sans autorité personnelle; les pièces signées de sa main porteraient la mention P. O., par ordre. Son état-major était réduit à un bureau d'études. Joffre s'inclina encore. Le 21, il assista à un comité de guerre, où la question Foch fut agitée à son tour. Ce général portait le poids de ce que l'on considérait comme l'échec de la Somme; il avait déjà été privé de son commandement de groupe d'armées, recueilli le 27 par le général Franchet d'Esperey. Il s'agissait maintenant de le remettre à la disposition du ministre. C'était ce qu'on appelait, dans le langage du temps, le limogage. Joffre obtint que Foch fût laissé à la disposition de Nivelle, pour étudier la défense de la frontière suisse; le 21 janvier 1917, il fut mis à la tête du groupe d'armées de l'Est, qui avait été dissous le 2 janvier et qui fut reconstitué comme groupement Foch (7^e et 8^e armées).

Dans la même journée du 21 décembre, Joffre apprit que Nivelle après avoir, au premier moment, protesté de sa reconnaissance envers lui, avait ensuite, sans le consulter, gravement modifié le plan d'offensive. Si Joffre avait pu croire que Nivelle serait sous son commandement, il était dé trompé. Il le fut plus nettement encore,

le 23, par cette lettre de l'amiral Lacaze : « Il vous apparaîtra comme à moi absolument indispensable, pour éviter tout malentendu, de préciser nettement la situation du général Nivelle. Par sa nomination de commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est, cet officier général dépend exclusivement du ministre de la Guerre avec lequel il correspond directement... » Une note dans le même esprit fut adressée en Orient au général Sarrail. Dès lors l'autorité de Joffre devenait illusoire et son rôle s'évanouissait. L'entrée en fonctions de Lyautey le même jour ne changea rien à la situation. Une note parue dans les journaux, le 24 au matin, annonçait que « toutes les questions concernant la préparation et l'entretien de la guerre seraient instruites et rapportées sous la direction du ministre de la Guerre, qui est chargé de notifier aux ministres intéressés et aux généraux en chef les décisions prises et d'assurer la coordination nécessaire à leur exécution. » Que restait-il à Joffre ? Ceux qu'il voyait le bernaient de bonnes paroles. Le 26, il démissionna. Le même jour, il fut fait maréchal de France.

IX. Le premier plan Nivelle. — Le nouveau général en chef signa, trois jours après sa nomination, le 16 décembre, une instruction sur le mode d'attaque, qui codifiait les expériences de la Somme et de Verdun. Cette instruction rappelle d'abord trois grands principes déjà posés par l'instruction de janvier 1916, parfois perdus de vue dans le cours de l'année, et confirmés définitivement par les faits : 1° il faut attaquer sur un front aussi large que possible pour empêcher l'ennemi de concentrer ses feux et de diriger ses éléments réservés; 2° il faut viser à l'enlèvement de la ligne d'artillerie ennemie, pour désorganiser la défense par la perte de ses canons; 3° les attaques doivent se succéder dans le plus court délai, pour exploiter à fond le succès et réduire le temps laissé à l'ennemi pour se réorganiser.

Ces principes rappelés, l'instruction, renonçant aux objectifs limités en profondeur qui avaient été la règle sur la Somme, pose en maxime qu'une offensive d'ensemble comprend deux phases : la rupture des positions ennemies, l'exploitation énergique et audacieuse du succès. Rupture et exploitation se font d'après un plan qui contient une idée de manœuvre. On applique les moyens les plus puissants dans les zones de terrain où la progression peut être la plus rapide. On occupe, en marchant vers les objectifs, les lignes du terrain sur lesquels l'ennemi pourrait se rétablir et les débouchés dont on a soi-même besoin. On enveloppe toute aile créée dans le dispositif adverse, de façon à élargir le front de combat initial et à détruire la plus grande partie possible des forces ennemies.

En même temps, Nivelle, par ses instructions du 28 et du 30 décembre, élargit le plan de son prédécesseur. Il prévoit au préalable, sur le front britannique, deux larges rectifications, l'une par la 1^{re} armée sur la crête de Vimy, l'autre par la 3^e et par la 5^e qui réduiraient la poche existant encore sur l'Ancre. Puis une action d'ensemble sera exécutée par les armées britanniques entre Arras et Bapaume et par le groupe français du Nord entre la Somme et l'Oise, sous les ordres du général Franchet d'Esperey. Un peu plus tard, une puissante offensive sur l'Aisne et en Champagne sera dé-

clenchée de Vailly à Reims par un groupe nouveau, le groupe d'armées de rupture (G. A. R.). Le général Nivelle se réservait de diriger lui-même l'opération de ce groupe d'armées, qui était la principale, — en y plaçant « un délégué chargé de régler les détails et de veiller à leur exécution ». Ce délégué fut le général Micheler, qui n'eut pas le titre de commandant de groupes d'armées et se trouva dans une situation assez fautive (1). Le G. A. R. comprend : 1° à gauche la 6^e armée dont le général Mangin vient de prendre le commandement; 2° à droite la 5^e armée Mazel, qui occupait le secteur d'attaque depuis 1914 et qui a serré sur sa droite pour faire place à la 6^e; 3° en réserve, pour exploiter le succès, la 10^e armée Duchêne qui se concentrera au Sud de l'Aisne. La 6^e armée doit enlever de vive force ce plateau du Chemin des Dames, que le plan Joffre se contentait de déborder; la 5^e armée doit, comme dans le plan Joffre, attaquer entre Craonne et Reims.

L'opération ne put avoir lieu en février, qui était la date choisie d'abord. Le 25 janvier, le général en chef annonça qu'elle aurait lieu seulement en mars. Le 25 et le 26 février, une conférence interalliée eut lieu à Calais; l'attaque y fut prévue pour le commencement d'avril; de plus, le gouvernement britannique, comprenant qu'un commandement unique était nécessaire, subordonna pour ces opérations Sir Douglas au général Nivelle. « C'était là un point capital, a écrit le général Mangin; pour la première fois les troupes britanniques allaient combattre sous un chef étranger. » Ce qui ne se fit pas sans résistances ni frictions. D'autre part, le Premier Anglais, M. Lloyd George, très hostile au plan de Chantilly, préconisa en vain une offensive sur le front d'Italie, à la conférence de Rome, qui se tint du 5 au 7 janvier 1917.

X. *Le repli allemand.* — Pour attendre l'exécution du programme Hindenburg, les effets de la guerre sous-marine et ceux de la révolution russe, l'Allemagne avait intérêt à gagner du temps. La Direction Suprême de l'armée, au lieu de recevoir l'offensive des Alliés sur le front occidental, décida de la disloquer d'avance en se reliant spontanément sur les lignes fortifiées. L'ensemble des travaux d'évacuation avait été étudié par le groupe d'armées du prince Rupprecht sous le nom de programme Alberich. Le 4 février, l'ordre fut donné d'exécuter ce programme, le premier jour de l'exécution étant le 9 mars. Le mouvement de retraite devait commencer le 16. Sous la pression des Alliés, des reculs partiels furent effectués le 11 au Nord et le 13 au Sud. Mais le grand mouvement de repli, écrit Ludendorff, « commença conformément à nos plans le 16 mars et fut exécuté d'un seul mouvement effectué par bonds successifs ».

Cependant, dès le 1^{er} mars, un repli local sur l'Ancre, devant la 5^e armée britannique, avait déterminé le maréchal Haig à envoyer,

(1) Colonel E. Herbillon. *Le général Alfred Micheler*. Paris, 1934. pp. 116-118. — L'ordre qui nomma le général Micheler adjoint au commandant en chef portait qu'il exercerait « par délégation du commandant en chef et sous réserve de son approbation, les pouvoirs de commandant de groupe d'armées ». De cette situation ambiguë sont nées ses difficultés avec Mangin.

le 2, au War cabinet anglais (c'est-à-dire au conseil restreint formé par les ministres compétents) une note où il examinait l'hypothèse d'une retraite allemande de grande envergure, prélude, croyait-on, d'une attaque allemande. Le maréchal envisageait le cas où l'offensive des Alliés devrait être abandonnée. Il craignait, en particulier pour son aile gauche, c'est-à-dire pour la 2^e armée, en Flandre. Un double de cette note fut envoyée à l'Etat-Major français. M. Briand, président du Conseil, répliqua le 6 par une note très vive à M. Lloyd George, où il se plaignait de la mauvaise volonté de Sir Douglas Haig. M. Lloyd George proposa la réunion d'une conférence à Londres. Elle eut lieu le 12 et le 13. Le général Nivelle et Sir Douglas Haig se mirent d'accord. Sur ces entrefaites, Nivelle reçut le 13 à Londres la nouvelle que les lignes allemandes étaient évacuées dans la région de Lassigny. Revenu le 14 à son quartier général, il ordonna la poursuite.

XI. Les nouveaux plans des Alliés. — Mais la retraite de l'ennemi changeait les conditions de l'offensive. Le 17 mars, le général Nivelle adressa aux commandants de groupes d'armées une note sur la situation nouvelle. L'ennemi s'étant dérobé au Nord de l'Oise, l'attaque principale aura lieu en partie contre le massif du Chemin des Dames, en partie plus à l'Est, dans la plaine de Champagne et sur les collines qui entourent Reims. Au Nord de l'Oise, le groupe d'armées du Nord se contentera de suivre les Allemands jusqu'à la ligne Hindenburg, qu'il n'attaquera point. Le front se rétrécissant au cours de cette poursuite, le groupe se trouvera en fin de course réduit à une seule armée, la 3^e. La 1^{re} armée, devenue ainsi disponible, fut constituée en armée de réserve derrière la 10^e.

Le 4 avril, le général Nivelle précisa ses intentions dans une instruction générale. Le but à atteindre étant la destruction de la masse principale des forces ennemies sur le front occidental, les opérations comporteront deux phases : « 1^o une bataille prolongée dans laquelle nos armées d'attaque devront rompre le front adverse, puis battre les disponibilités ennemies; 2^o une phase d'exploitation intensive à laquelle participeront toutes les forces disponibles des Alliés. » La phase de rupture devait être exécutée par les attaques combinées d'un groupe d'armées britanniques entre Givenchy et Quéant, du groupe d'armées du Nord sur Saint-Quentin, du groupe d'armées de rupture entre l'Oise et Reims, enfin de la 4^e armée enlevant à l'Est de Reims le massif de Moronvilliers.

Le lendemain 5, une note du général en chef aux commandants d'armées justifiait l'opportunité d'une offensive immédiate. Cette note constatait qu'« à la veille de l'offensive, le commandement, à certains échelons, montre la petite hésitation de rigueur ». En réalité, les appréhensions des exécutants étaient plus graves. Elles amenèrent, le 6 avril, la convocation à Compiègne d'un conseil de guerre, où prenaient part le président de la République, le président du Conseil, les ministres de la Guerre, de la Marine et de l'Armement, le général Nivelle et les quatre généraux commandants de groupes d'armées. Le général Nivelle exposa les raisons qui rendaient l'offensive urgente, avant que l'ennemi fût à même d'exploiter la défaillance de la Russie et de faire intervenir les 22 divisions qu'il créait

en ce moment. Quant à la forme de la bataille, il se défendit de pouvoir la décrire d'avance et posa seulement le principe de l'exploitation à fond.

Les généraux furent consultés sur l'opportunité de l'offensive. Le général Franchet d'Esperey se tint sur la réserve; le général Micheler reconnut que l'offensive était nécessaire et déclara que l'enlèvement des premières lignes allemandes pouvait être considéré comme certain; le général Pétain, tout en se ralliant à l'opinion générale sur l'opportunité de l'offensive, insista pour qu'elle fût limitée à des objectifs définis, les forces françaises n'étant pas suffisantes pour pousser plus loin l'opération. Quand les commandants de groupes d'armées eurent donné leur avis, le général Nivelles reprit la parole, mais pour offrir sa démission. Puis, sur l'insistance de tous, il revint sur cette résolution. On décida enfin que si l'offensive ne réussissait pas dans un bref délai, elle serait arrêtée. D'après des témoignages verbaux, le succès immédiat avait été présenté par le général Nivelles lui-même comme la condition de la victoire.

XII. L'offensive du 16 avril. — Le commandement allemand était instruit par son aviation des intentions des Alliés. Tout était tranquille de la Meuse à la Suisse. Mais une offensive se préparait devant la VII^e et la III^e armées. Dès le 24 janvier, on avait vu des travaux suspects à l'ouest de Fismes, à Bazoches, et on savait, le 9 février, qu'il s'agissait d'épis pour l'artillerie sur voie ferrée. Le 14 février, la III^e armée photographiait quatre aiguillages sur le chemin de fer de Muizon, et la VII^e armée des camps en construction. Puis vinrent dix jours de pluie. Le 25 février, le temps s'étant de nouveau éclairci, l'exploration donna la certitude d'une attaque de grand style entre Vailly et Reims, peut-être aussi à l'Est de Reims. « Dès lors, il ne s'écoula guère de jour que l'aviation ne nous apportât des précisions nouvelles sur l'importance et l'étendue de l'opération projetée. C'est ainsi que, sur le front de la VII^e armée, elle avait dénombré 43 aiguillages, 25 amorces de voies nouvelles, plus de 3.000 nouvelles baraques et des hangars en nombre suffisant pour abriter 7.500 avions. Le 6 avril, on observait la construction de tranchées de départ en première ligne : l'attaque était imminente (1). »

Devant les Anglais également, l'aviation allemande décèle les apprêts d'une attaque des deux côtés de la Scarpe; elle photographie de nouveaux camps d'une contenance de 150.000 hommes; elle voit le 6 avril une division entière au bivouac; elle survole chaque jour des routes couvertes de troupes et de convois; les chemins se multiplient; les batteries se rapprochent. « Le 6 avril, écrit Lüdendorff, il n'était plus douteux pour moi qu'une grande attaque anglaise ne fût imminente dans la région d'Arras. »

L'armée britannique s'engagea la première le 9 avril et enleva brillamment la falaise de Vimy, mais sans pouvoir déboucher dans la plaine de Douai. L'attaque française eut lieu le 16 avril, la 6^e armée à gauche jusqu'à Heurtebise, la 5^e armée à droite, de Heurtebise à Reims. Elles avaient devant elles à l'Ouest la VII^e armée Boehn et à l'Est la I^e armée Fritz von Below.

(1) Général v. Hoepfner, *L'Allemagne et la guerre de l'air*, t. f., Paris, 1923, p. 161.

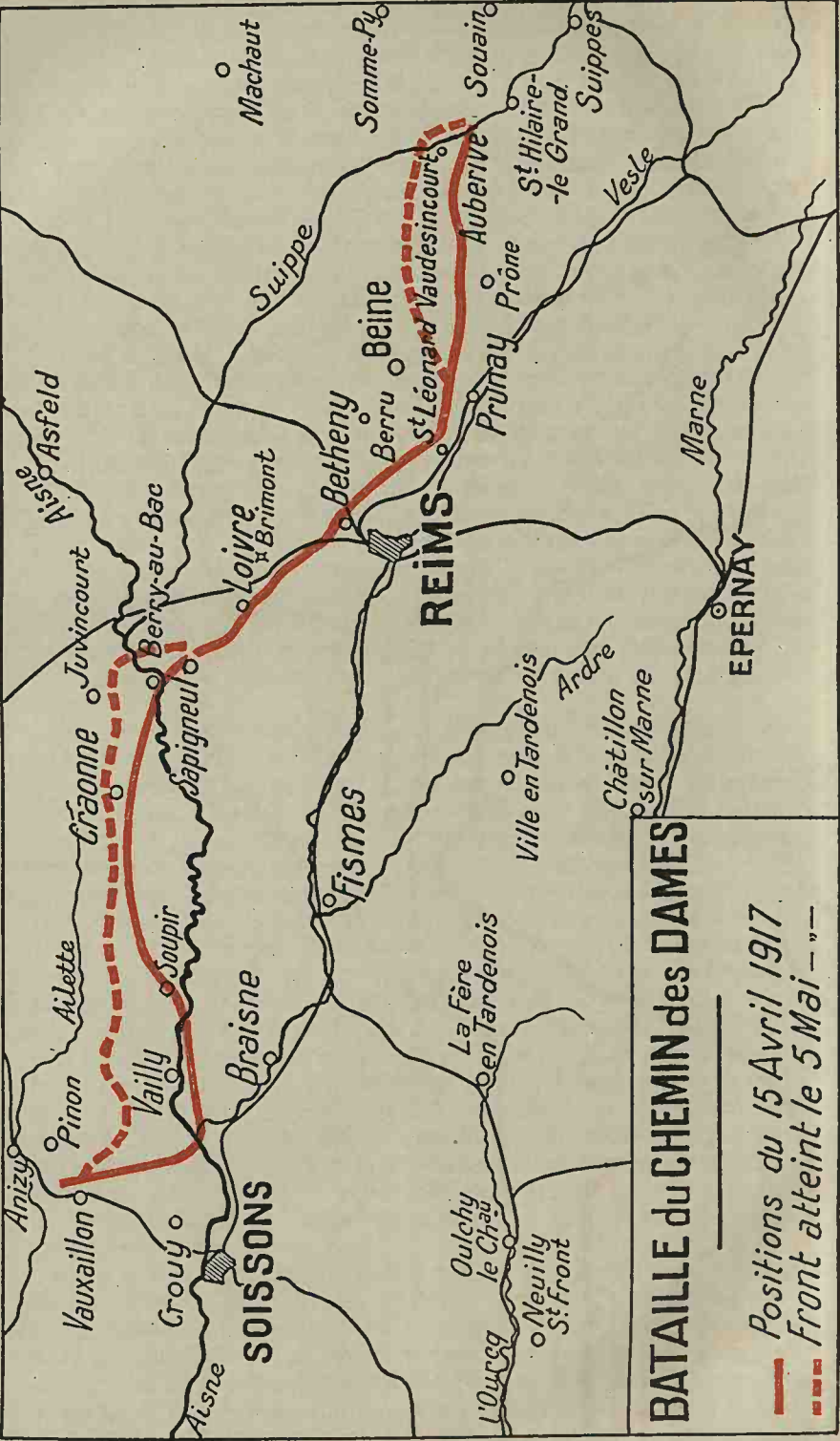
La 6^e armée attaquait sur un front de 15 kilomètres, la 5^e sur un front de 25. La dotation en artillerie lourde était d'une pièce par 19 mètres à la 6^e armée, une par 22 mètres à la 5^e; mais le terrain à battre, ce calcaire dur percé de cavernes, était très difficile. D'une part, les destructions ne furent pas exécutées; d'autre part, l'artillerie française ne domina pas l'artillerie allemande qui, disposant d'excellents observatoires terrestres et servie par ses avions, tira comme à la cible. La difficulté de la préparation fut encore augmentée par le temps, qui fut très mauvais. Enfin l'aviation se montra insuffisante et les transports furent très défectueux.

La 6^e armée avait en ligne, de gauche à droite, le 1^{er} corps colonial, le 6^e corps, le 20^e et le 2^e corps colonial. L'armée était en équerre, le 1^{er} corps colonial à gauche, de Vauxaillon à Laffaux, faisant face à l'Est, tandis que les trois corps de droite, de Soupir à Heurtebise, faisaient face au Nord. A l'angle de l'équerre, entre le 1^{er} corps colonial et le 6^e corps, se trouvait, devant Soissons, depuis Laffaux jusqu'à Soupir, un secteur passif, tenu par deux brigades territoriales.

D'une façon générale, la première position allemande couvrait d'un lacs de tranchées, de bretelles, de cavernes organisées le plateau du Chemin des Dames; la seconde position couvrait le plateau symétrique, mais plus découpé et rompu, qui redouble le premier au Nord de l'Ailette. Par la gauche, la 6^e armée était au contact de la position Hindenburg, qui faisait un retour d'équerre juste au Nord de Soissons et qui était puissamment organisée sur l'étendue plate et dominante où s'élevait, entre Soissons et Laon, le moulin de Laffaux.

L'attaque fut déclenchée à 6 heures du matin par un temps couvert et brumeux. A gauche, le 1^{er} corps colonial débouche bien; mais, après une première progression, il est arrêté. Le village de Laffaux est pris et repris. L'avance en fin de journée n'est que de 500 mètres, et, dans la nuit, une contre-attaque allemande ramène le corps sur ses tranchées de départ. Au centre, le 6^e corps enlève rapidement les deux premières lignes ennemies; mais les Allemands démasquent des mitrailleuses qu'ils ont abritées dans les cavernes du plateau et l'avance est arrêtée. Il en est de même au 20^e corps qui, après un bon débouché, est arrêté par les mitrailleuses. Le 2^e corps colonial remporte d'abord un brillant succès: la 10^e division Marchand, qui forme l'extrême droite, conquiert à l'Ouest d'Heurtebise toute la largeur du plateau, crève la première position allemande en entier, et des éléments du 53^e régiment colonial descendent dans la vallée de l'Ailette jusqu'au village d'Ailles; mais les Allemands ont conservé à l'Est le plateau de Californie, à l'Ouest le plateau de la Bovelle. Non seulement leurs feux écrasent les occupants d'Ailles, mais ils leur interdisent le retour. Bien peu ont pu regagner les lignes françaises. Le 2^e corps colonial est si abîmé que, le 17, le 11^e corps, tenu en réserve, reçoit l'ordre de le relever.

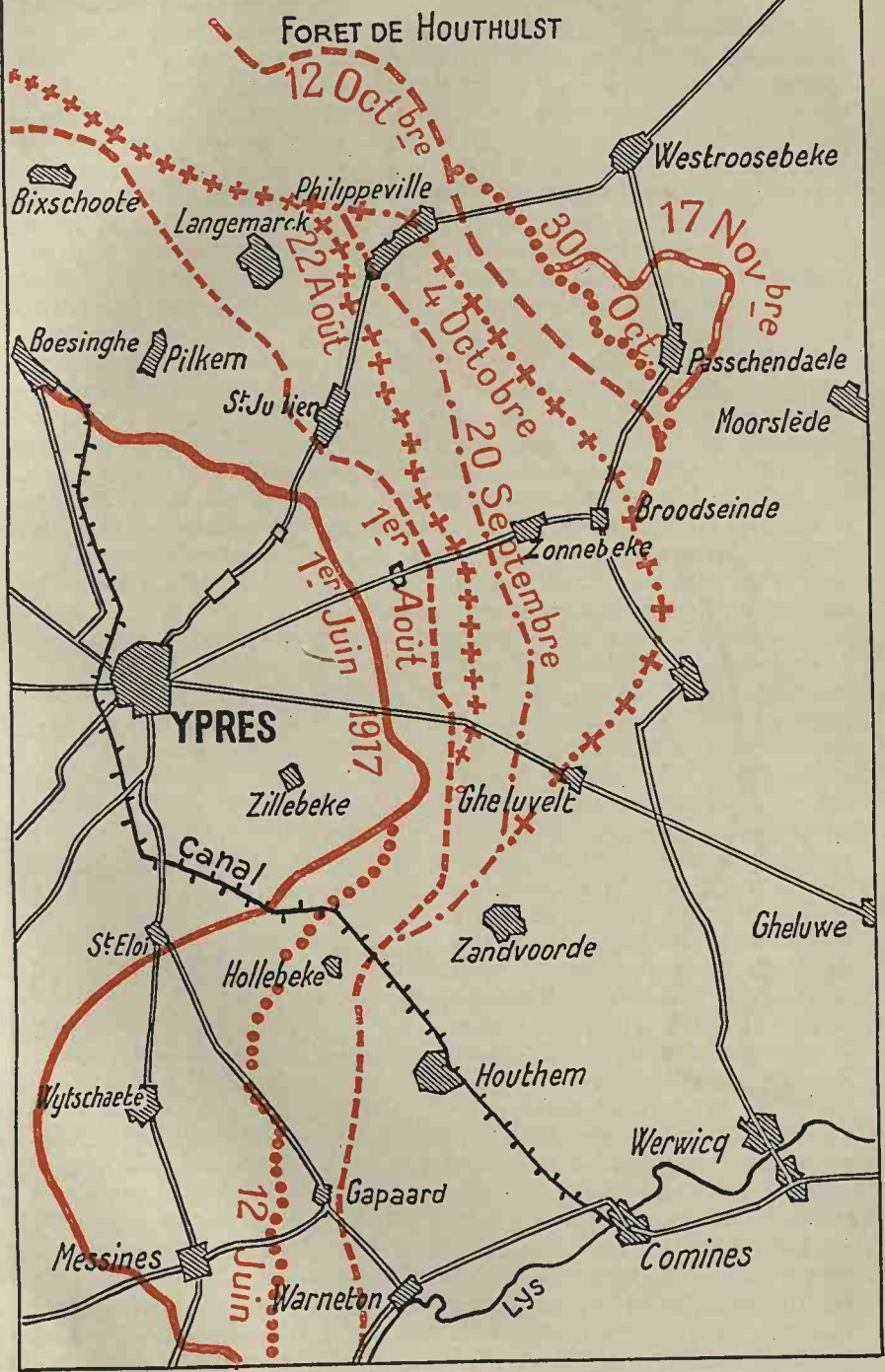
Le 17, la situation change peu. Le 18, les Allemands se replient devant le centre de la 6^e armée, où les progrès de la droite les mettaient en saillant dangereux; ils évacuent Vailly, Aizy, Sancy et Jouy, et se retirent sur le Chemin des Dames. Au témoignage de Ludendorff, cette évacuation se fit avec de grosses pertes. En même temps qu'ils se refusent au centre devant le 6^e et le 20^e corps, les Alle-



BATAILLE du CHEMIN des DAMES

— Positions du 15 Avril 1917
 - - - - - Front atteint le 5 Mai - - -

BATAILLE DES FLANDRES



mands essaient de se dégager aux ailes, et ils attaquent avec violence à l'Est le 11^e corps, à l'Ouest le 1^{er} colonial, qui occupe néanmoins Nanteuil-la-Fosse et Sancy.

La 5^e armée, depuis Heurtebise à gauche, jusqu'à Courcy (au Nord de Reims) à droite, comprenait le 1^{er} corps, le 5^e, le 32^e et le 7^e.

Le 1^{er} corps fut rapidement arrêté par les mitrailleuses devant le plateau qui domine Craonne, et qu'on appelle le plateau de Californie; sa division de droite, la 2^e, avait à enlever, à l'Est du plateau, la forte position du bois de Chevreux; la préparation avait été très insuffisante : du côté français, 32 batteries dont 6 lourdes seulement, contre 38 batteries allemandes, dont les deux tiers de pièces lourdes; des munitions arrivant au compte-gouttes; les avions allemands réglant librement le tir et repérant les positions. Le matin de l'attaque, l'artillerie allemande commence à 5 heures un tir violent sur les tranchées; cependant l'attaque débouche bien; mais les mitrailleuses ennemies se démasquent, sur le front, sur les flancs, et la division est ramenée sur ses tranchées avec d'énormes pertes. Plus à droite, le 5^e corps enleva le bois des Buttes; le 32^e, entre l'Aisne et la Miette, pénétra jusque dans la deuxième position ennemie; le 7^e enleva Courcy, Loivre et Bermericourt, c'est-à-dire les villages qui encadrent la butte de Brimont, la plus septentrionale des collines de Reims. Mais après ces combats, vers midi, l'infanterie est épuisée.

Deux cents chars d'assaut, sur le front de la 5^e armée, devaient participer à l'action. D'après le règlement du 1^{er} janvier 1917, leur action était réservée pour l'attaque de la seconde position. Ils formaient deux groupements, Boussut et Chaubès. Le groupement Boussut avait mission de pénétrer dans la deuxième position ennemie entre la Miette et l'Aisne, avec le 32^e corps. Le groupement Chaubès, à l'Ouest de la Miette, devait marcher avec le 5^e corps; mais, dès la sortie des bois de Beaumarais, il fut pris sous le feu et ne put avancer; presque tous les chars furent détruits. Le groupement Boussut, après avoir traversé le terrain bouleversé de la première position allemande, atteignit à 11 heures la ligne des batteries. Le commandant Boussut est tué au passage de la deuxième position. A midi, cinq chars, qui ont débordé Juvincourt, se trouvent à mi-chemin entre ce village et l'Aisne. « Ils nettoient le terrain, écrit le lieutenant Lestringuez, et font désespérément appel à l'infanterie en manœuvrant le panneau-signal qui se dresse à l'arrière du char. Vains efforts. L'infanterie, décimée, éparpillée, est à bout de souffle; de petits groupes de tirailleurs tiennent çà et là dans des trous d'obus, mais la grande vague est brisée, et ses efforts dispersés se heurtent à la résistance allemande qui, le premier désordre passé, s'organise solidement. Les chars iront seuls de l'avant vers leur objectif, inutile sacrifice qu'ils accomplissent en soldats, comme un honnête ouvrier achève consciencieusement la tâche commencée. »

Cependant, les Allemands ont adopté dans l'hiver un procédé de défense nouveau: ils tiennent prêts des divisions, dites divisions d'intervention, qui, au lieu de renforcer le défenseur, tomberont sur l'assaillant désuni par sa victoire. Ces divisions d'intervention exécutent dans l'après-midi des contre-attaques très énergiques; l'une d'elles, qui part dans la région de Prouvais, est prise sous des feux d'artillerie lourde; mais une autre, près de Juvincourt, arrête la

progression des tanks; une troisième, contre le 7^e corps, reprend Bermericourt.

Il y avait eu dans cette journée de terribles mécomptes. Si la première ligne allemande avait été détruite par l'artillerie de tranchées, si l'attaque avait, en général, bien débouché, la conquête des autres lignes de la première position, quand elle avait pu être faite, avait été très pénible. La seconde position n'a été abordée que par un seul corps, le 32^e. L'artillerie allemande n'a pas été dominée. Les réserves allemandes ont réagi avec vigueur. « Les armées assaillantes, écrit M. Bérenger dans son rapport au Sénat, durent s'arrêter dès les premières heures; et les encombrements, les embouteillages, les confusions de toute sorte aggravèrent encore la déception d'un arrêt aussi brusque. » Le 16 au soir, au quartier général du général Micheler, l'impression était que l'offensive était manquée et qu'il fallait l'arrêter; seul, le général Mangin affirmait le succès et demandait que l'attaque fût poursuivie.

Le général Nivelles se rendit, le 17 au matin, chez le général Micheler, se fit rendre compte et décida, par un ordre daté de 10 h. 15, de renoncer à l'offensive sur le front de la 6^e armée, qui se bornera à achever la conquête des hauteurs du Chemin des Dames. Au contraire, la 5^e armée continuera son attaque en direction du Nord-Est, en prenant pour base le terrain conquis la veille.

Le même jour, la 4^e armée Anthoine attaquait en Champagne l'aile droite de la III^e armée von Einem. L'attaque, menée avec trois corps sur un front de 8 kilomètres, avait lieu en direction du Nord, de façon à converger au delà du massif de Reims avec les efforts de la 5^e armée.

L'armée Anthoine avait devant elle une longue file de hauteurs de craie, très abruptes, couvertes de sapinières. Vues de profil, de l'observatoire de Verzy, elles semblent une île escarpée sur la mer. Vues de face, elles découpent une crête livide et dentelée sur le ciel nuageux de Champagne. Les sommets se nomment, de l'Ouest à l'Est, le Cornillet, le mont Blond, le mont Haut, le Casque et le Téton. Au Sud-Est du Téton, vers les lignes françaises, s'avance un avant-mont, une coupole surbaissée, que les Français appelaient le mont Sans-Nom.

Par sa gauche, la 4^e armée s'empara, le 17 au matin, du Cornillet et du mont Blond; à la droite, une avance de deux kilomètres lui donna le mont Sans-Nom. Pour exploiter ce succès, le 10^e corps, qui était à la 1^{re} armée, vient renforcer la 4^e. Le 22, la crête du mont Haut fut enlevée; mais elle ne fut pas dépassée. D'autre part, les attaques de la 5^e armée n'obtinrent que des résultats insignifiants.

XIII. La fin de l'offensive. — On a vu que, dès le 16 au soir, un mouvement d'opinion s'était manifesté pour l'arrêt de l'offensive. Le 18, Albert Thomas, ministre de l'Armement, déclarait au premier ministre anglais que « le cabinet de Guerre français était déterminé à ne pas s'engager dans une lutte prolongée avec l'ennemi, comme celle qui eut lieu pendant la bataille de la Somme, à moins que les opérations françaises en cours ne donnent pendant les quelques premiers jours de combat une promesse de gains matériels importants à une date rapprochée ». L'impression d'Albert Thomas

était que l'état des effectifs français ne permettait pas de consentir aux lourdes pertes d'une bataille d'usure, et qu'il fallait attendre du temps qu'il rétablît les Russes et amenât les Américains.

M. Lloyd George consulta Sir Douglas Haig, lequel répondit, le 19, que l'arrêt de l'offensive serait très contraire à la sagesse. Le ministre anglais eut, le 20, au Quai d'Orsay, un entretien avec M. Ribot et le général Nivelle où il fut nettement d'avis de continuer l'offensive. Le Conseil des ministres français avait entendu le général Nivelle le matin; celui-ci avait exposé les ordres qu'il avait donnés les jours précédents; aucune objection n'avait été faite.

Le 21, le général Nivelle écrivait au général Wilson : « Bien que la progression des armées d'attaque soit moins rapide que nous l'avions escompté, je ne change rien aux instructions générales pour l'offensive... En particulier, aucun arrêt des opérations n'est à envisager. Les armées du groupe d'armées de rupture et du groupe d'armées du Centre poursuivent activement la préparation des prochaines attaques devant tout leur front. Celles-ci seront déclenchées à des dates très rapprochées... » Le commandant en chef français demandait que l'armée britannique profitât des attaques françaises pour augmenter l'ampleur des siennes, menacer l'adversaire et le contraindre à engager des réserves.

L'opinion était émue, l'armée sans confiance. Dès le 24 avril, le remplacement du général Nivelle avait été agité dans une conférence entre Poincaré, Ribot, Painlevé, Lacaze et Maginot. Ribot, après avoir proposé de nommer le général Pétain chef d'état-major général du Comité de guerre, renonce à cette idée, qui eût mis le conflit dans le commandement. Il se rallie au maintien de Nivelle. C'est aussi l'avis de Poincaré. Painlevé hésite. On convient enfin que Ribot verra Nivelle le lendemain et l'amènera à l'Elysée. Là Nivelle reconnaît que l'opération a été coûteuse et n'a pas donné tout ce qu'on pouvait espérer. Il ajoute ce qu'on dit toujours : que du moins l'ennemi a été contraint de renoncer à ses plans et d'engager ses disponibilités : au lieu de 52 divisions en réserve, les Allemands n'en ont plus que 12. Le commandant en chef français invoque le témoignage de Sir Douglas Haig, qui est très content des résultats et plein de confiance. Il annonce enfin une attaque sur Brimont et une au Sud de Saint-Quentin, avec les Anglais. Nivelle parti, Ribot, Maginot et l'amiral Lacaze tombent d'accord que le remplacer en ce moment serait concéder un succès aux Allemands. La question reste en suspens. Les députés dans les couloirs, les journaux même la discutent. Le 26, Ribot et Painlevé déclarent encore à Sir Douglas Haig que la bataille sera poursuivie. Mais, le 28, le général Pétain, notoirement hostile à la poursuite de l'offensive stratégique, était nommé chef d'Etat-Major général auprès du ministre de la Guerre, et, le 29, le commandant en chef recevait l'ordre de surseoir à l'attaque de la 5^e armée sur Brimont. Le 30, une conversation eut lieu à Châlons, entre le général Nivelle et le général Pétain. Le second demanda et obtint que l'attaque des hauteurs de Brimont, qui effrayait le gouvernement, fût distraite de l'offensive projetée.

Le 4 mai au matin, une conférence eut lieu à Paris entre les deux chefs d'Etat-Major, général Robertson et général Pétain, et les

deux commandants en chef, Sir Douglas Haig et général Nivelle. On décida à l'unanimité de poursuivre les opérations offensives sur le front occidental. Toutefois, il ne s'agissait plus de rompre l'adversaire, mais de l'user. « Il ne peut plus être question, dit le procès-verbal, de viser à rompre le front ennemi et à atteindre des objectifs éloignés. La question est maintenant d'user et d'épuiser la résistance ennemie... Nous sommes unanimement d'avis que notre but ne saurait être atteint qu'en attaquant sans répit avec un objectif limité. » Le général Nivelle se ralliait donc à l'opinion du général Pétain; on revenait aux doctrines de la Somme et de 1916.

Dans l'après-midi, une conférence eut lieu entre les chefs des gouvernements. M. Lloyd George insista pour que l'offensive fût continuée. M. Painlevé le promit. « Ce que nous voulons, dit-il, c'est une méthode quasi-scientifique pour obtenir le rendement maximum. La bataille devra continuer avec tous les moyens en notre pouvoir et toute l'énergie possible. Le gouvernement n'a jamais dévié de cette ligne. » M. Ribot promit, d'une façon plus vague, que nous saurions occuper l'armée allemande sur notre front.

Le lendemain 5, l'offensive recommençait sur le plateau du Chemin des Dames. Elle donnait à l'Ouest l'importante position du moulin de Laffaux et à l'Est le plateau de Californie, enlevé par la 10^e armée, qui, primitivement réservée, était entrée en ligne, avec quatre corps, entre la 6^e et la 5^e. Mais, au Nord de Reims, une attaque à Saigneul avait assez mal réussi. Le 10, Ribot et Painlevé proposèrent au Comité de guerre le remplacement de Nivelle par Pétain. Le même jour, Nivelle fut mandé à Paris par Painlevé, qui lui apprit que son remplacement était décidé. On pensait qu'il n'en faudrait pas plus pour que Nivelle donnât sa démission. Mais, bien au contraire, celui-ci alla voir Malvy et déclara qu'il attendrait qu'on le révoquât. Il affirmait que les pertes de l'opération ne dépassaient pas 16 ou 17.000 hommes. Pendant cinq jours, le gouvernement essaya en vain d'obtenir sa démission. Enfin, le 15 mai, le Conseil des ministres décida que Nivelle serait remplacé par Pétain, et Pétain, comme chef d'Etat-Major général, par Foch. Poincaré signa la nomination de celui-ci et les lettres de commandement de celui-là. Le 16, le général Nivelle fut averti qu'il était remplacé.

La bataille était nettement perdue. La rupture du front ennemi, qui était la raison de l'action, n'avait pas été obtenue. Partout la seconde position allemande restait intacte et, sur beaucoup de points, la première position n'avait pas été emportée. Soixante-cinq divisions françaises avaient été engagées. Les pertes avaient été, du 16 au 25 avril, de 32.000 morts, 5.000 prisonniers et 80.000 blessés, dont 20.000 légèrement.

XIV. Les mutineries. — En France, une propagande pacifiste aux armées s'exerçait ouvertement et dès longtemps. Dans un rapport du 28 février 1917, le général Nivelle écrivait au ministre de la Guerre: « Depuis plus d'un an, des tracts, brochures, journaux pacifistes parviennent aux Armées. Il en sévit maintenant une véritable épidémie. » Le général Nivelle signalait encore les réunions où, sous couleur de traiter les questions corporatives, les chefs syndicalistes et socialistes exposaient devant les permissionnaires les théories

pacifistes; enfin quelques soldats étaient en correspondance suivie avec les meneurs.

L'échec du 16 avril fut désastreux pour le moral de l'armée. D'après le rapport d'un officier de la section d'information du Grand Quartier, les troupes enlevées du 1^{er} corps et du 2^e colonial traversent en convois automobiles la région d'Épernay et de Château-Thierry et mettent au courant de la situation les troupes qu'elles rencontrent. A Château-Thierry, des cris de : « Vive la paix! » se font entendre. Les hommes disent couramment: « On nous a fait assassiner! » Toutefois, il ne se produisit aucune scène de désordre. Les troupes sont en proie à la tristesse; quelques-unes manifestent leur fureur de l'échec, mais aucune insubordination. Dans les hôpitaux, les blessés sont tous dans un morne découragement. Ils disent qu'on s'est heurté à des défenses non détruites... Un train chargé de troupes fraîches portait sur ses wagons ces inscriptions à la craie : « Vive la paix! A la boucherie! »

Les premières mutineries éclatèrent après le 20 mai dans des corps d'armée en repos depuis plusieurs mois. « C'est par leurs dépôts divisionnaires, situés à l'arrière, écrit le général Mangin, que les troupes du front sont contaminées; la marche de la contagion de l'arrière vers l'avant est très nette, et elle s'exerce d'abord sur les troupes stationnées le plus près de Paris, qui doivent y venir proclamer la révolution; le mouvement est d'autant plus actif que la troupe est restée plus longtemps au repos, soumise aux impressions délétères de l'arrière. »

Certains corps refusèrent de monter aux tranchées; d'autres saisirent des trains ou des camions pour marcher sur Paris. Les mutins forment des soviets à l'exemple des Russes et élisent des délégués. Ces délégués déclarent que la guerre a assez duré. Souvent ils se bornent à dire qu'ils se défendront si les Allemands attaquent, mais qu'ils ne veulent plus d'offensive nouvelle. En général, ils restent respectueux de leurs officiers; ils affectent une tenue correcte; une exagération des signes de respect précède souvent la mutinerie.

Le général Pétain s'efforça de faire disparaître les causes particulières de mécontentement : irrégularité des tours selon lesquels les troupes montaient aux tranchées; irrégularité des permissions, etc.; il s'efforça de soustraire les permissionnaires aux influences dangereuses ou à l'abandon où ils étaient laissés; il s'efforça de rétablir la confiance entre les exécutants et le commandement. « A partir du 17 mai 1917, écrit M. Bédier, par une série de notes et de mesures appropriées, le Commandement s'ingénia à les mieux persuader qu'ils peuvent, au contraire, et qu'ils doivent dire à leurs chefs leurs doutes, et qu'à tout échelon leurs chefs doivent leur savoir gré de les dire »; que « l'attitude bienveillante du chef en de tels cas est conforme aux traditions les plus nobles de l'armée française; que le confident professionnel de l'officier, c'est son chef; que le chef doit justifier cette confiance, qui repose sur l'estime réciproque et le commun dévouement au pays ». Le général en chef visite lui-même toutes ses divisions. Il groupe les officiers en cercle autour de lui, dit un témoin, il les interroge avec simplicité. « Les chefs de corps et de bataillon s'enhardissent alors; ils dépeignent en toute sincérité l'état physique et moral de leurs hommes; ils disent leur fierté des résul-

tats obtenus et leur angoisse des épreuves endurées; ils demandent pour les soldats des permissions, des décorations, des fourragères. » Ainsi, par des remèdes plutôt que par des répressions (le nombre des condamnations capitales ne dépassa pas une vingtaine), le trouble, qui aurait pu devenir très grave, disparut. L'ennemi n'en eut pas connaissance sur-le-champ. Au milieu de juin, l'armée française était remise en main.

CHAPITRE XXVI

La crise de 1917.

I. Le changement de fortune en 1917. — II. L'offensive britannique en Flandres. — III. La bataille des tanks. — IV. Le général Pétain. — V. Les offensives limitées. — VI. L'attaque de la 1^{re} armée en Flandres. — VII. L'attaque de la 2^e armée devant Verdun. — VIII. L'attaque de la 6^e armée à la Malmaison.

I. Le changement de fortune en 1917. — L'offensive de 1917 ayant échoué, les efforts des Alliés se disloquèrent, et chacun, pendant la fin de l'année poursuivit ses propres desseins. Sir Douglas Haig, n'ayant pas à compter sur des opérations combinées, revient à l'idée qui lui est chère, celle d'une offensive britannique en Flandres; le général Pétain refait l'armée française et, par des offensives limitées mais bien conduites, lui rend l'habitude de la victoire. L'Italie, poursuivant ses desseins sur Trieste, livre en mai la dixième et en août la onzième bataille de l'Isonzo. Cependant les armées russes, après une vaine offensive en juillet, étaient, au commencement d'août, complètement chassées du territoire autrichien. Les Allemands se disposaient à reprendre l'offensive. Pour cette offensive, ils inventaient une tactique nouvelle, habile, hardie et efficace. Ils en faisaient un premier essai sur les Russes, qu'ils battaient complètement devant Riga. Au lendemain du désastre, la révolution bolchevique éclatait et le nouveau gouvernement se hâtait de conclure la paix. La Roumanie l'imitait. Dès le lendemain de Riga, l'Allemagne avait fait une seconde épreuve de ses méthodes nouvelles, cette fois contre l'Italie. Elle avait anéanti la 2^e armée italienne à Caporetto. Libre d'inquiétude du côté de l'Est, ayant mis l'Italie provisoirement hors de cause, l'Allemagne pouvait pour la prochaine campagne tourner tous ses efforts contre la France et l'Angleterre. La situation, si brillante pour les Alliés au début de 1917 s'était renversée, et la fortune semblait avoir changé de camp. C'est cette crise des derniers mois de 1917 qu'il nous faut maintenant raconter.

II. L'offensive britannique en Flandres. — Dans un rapport au ministère, Sir Douglas Haig écrit, après avoir relaté l'offensive française du 5 mai 1917 : « Je pouvais enfin tourner toute mon attention et consacrer la principale partie de mes ressources au développement de mon plan d'opérations dans le Nord. »

L'idée d'une opération en Flandres était la grande pensée de l'Etat-Major britannique. Le projet fut camouflé par de fausses attaques devant Arras. Les Australiens avaient réussi le 3 mai à

enlever 900 mètres de la position Hindenburg, à l'Est de Bullecourt, mais ils restaient encastés dans la ligne ennemie : il était indispensable de s'élargir en enlevant le village. On se battit pour les ruines de ces masures pendant quinze jours. Enfin, elles furent emportées le 17 mai. Une autre opération à l'Ouest de Bullecourt commença le 20 mai. D'autres attaques furent exécutées au Nord de la Scarpe, l'une sur une colline dite Greenland Hill, le 5 et le 6 juin, l'autre sur Rœux, du 11 au 14 juin.

Pendant que l'ennemi était ainsi amusé en Artois, Sir Douglas Haig montait la première opération en Flandres. Il s'agissait de dégager Ypres par le Sud en enlevant le plateau qui est immédiatement au midi de la ville, et qui porte les villages de Messines et de Wytschaete. Cette opération allait être exécutée par la 2^e armée, que commandait un vieux soldat, méthodique, actif et résolu, Sir Herbert Plumer. Les préparatifs s'exécutaient dans des conditions difficiles, puisque l'ennemi, tenant les hauteurs, voyait profondément dans les lignes britanniques. On construisit un nombre considérable de chemins de fer et de routes. Des dépôts de matériel furent établis pour reconstruire immédiatement les routes qui auraient été détruites en territoire conquis. Sur ces plateaux désolés qu'on allait attaquer, le problème de l'eau était fort complexe. On l'amena par des tuyaux d'adduction, en la prenant soit aux étangs, soit à des puits forés sur le Kemmel, soit à la Lys. Il fut prévu que la canalisation suivrait la marche des troupes. En fait, elle fut établie sur le plateau huit jours après la conquête. Mais en dehors de ces travaux, il fut prévu que des rations d'eau portée par animaux ou par voitures suivraient les troupes le plus rapidement possible. L'eau fut en effet distribuée pendant l'attaque de 25 à 40 minutes après l'occupation des positions nouvelles; dans un cas, elle arriva 4 minutes après les assaillants.

Les préparatifs terminés, l'attaque se déclencha le 7 juin contre le plateau. La ligne allemande formait une première courbe convexe qui suivait le pied Ouest des hauteurs. Une seconde ligne également convexe, à l'intérieur de la première, suivait la crête. Une troisième ligne, faisant corde du Nord au Sud, dans l'intérieur de la courbe, était connue sous le nom de ligne d'Oosttaverne, et passant un peu à l'Est du hameau de ce nom; enfin une quatrième ligne, parallèle à la troisième et Nord-Sud comme elle, courait à un peu plus de 1.600 mètres dans l'Est.

Le front d'attaque, de Saint-Yves au mont Sorrel, se développait sur 15 kilomètres. L'objectif final était la troisième ligne allemande, la ligne d'Oosttaverne. Le trait particulier de l'opération était l'emploi préalable de dix-neuf mines. Elles avaient été projetées dès juillet 1915; leur emploi en grand avait été décidé en janvier 1916. Malgré les difficultés qui venaient de la rencontre d'assises imprégnées d'eau et du contre-travail de l'ennemi, on avait réussi à en établir 24. Mais quatre étaient hors du front d'attaque, et les Allemands avaient réussi à en faire sauter une. Il en restait donc 19, dont plusieurs étaient achevées douze mois avant l'offensive. Il avait fallu les surveiller constamment contre les travaux de l'ennemi. Sous la colline 60, par exemple, ce dos de terrain plat et jaune qu'on voit de Wytschaete, on se battait sous terre depuis dix mois.

Les mineurs anglais avaient réussi à protéger les deux fourneaux établis sous la colline. On savait que l'ennemi construisait une galerie qui aurait coupé celle qui conduisait aux chambres. Mais cette galerie ne pouvait pas être finie pour le 7 juin.

Ce jour-là, à 3 h. 10 du matin, après un silence impressionnant où l'on entendait le chant des oiseaux, les dix-neuf mines sautèrent à la fois, avec 500.000 kilos d'explosifs. L'artillerie ouvrit aussitôt le feu et l'infanterie se porta en avant. Elle avait à parcourir au centre environ 4 kilomètres. On s'explique que le centre ait généralement retardé sur les ailes, où l'avance à exécuter était beaucoup moins considérable. A 5 h. 30, les régiments de l'Ulster avaient atteint leurs seconds objectifs, qui étaient les défenses Sud de Wytschaete. Le village était pris vers midi. A droite, Messines était pris par les Néo-Zélandais dès 7 heures du matin. Les objectifs finaux étaient atteints aux deux ailes au commencement de l'après-midi. Le centre était alors à une distance variant de 400 à 800 mètres de la ligne d'Oostverne. Le village fut pris à 15 h. 45 et la ligne, qui courait un peu plus à l'Est, entamée vers 16 heures, fut définitivement occupée dans la soirée. La journée avait livré 7.200 prisonniers, 67 canons, 94 mortiers de tranchées et 294 mitrailleuses.

La victoire de Messines, le 7 juin, achevée dans les quatre jours suivants par la prise de la Poterie et de Gapaard, a été encore complétée de deux façons. D'une part, à l'aile droite, l'avance de l'armée Plumer rendait très précaire la sécurité des lignes allemandes entre la Lys et Saint-Yves; l'ennemi les évacua, suivi de près par les patrouilles britanniques; le 14 juin, le mouvement était fini. D'autre part, à l'aile gauche, dans cette même soirée du 14, le général Plumer attaqua des deux côtés du canal d'Ypres à Comines, avec plein succès. Ainsi, par cette double extension, au milieu de juin, la 2^e armée, sur tout le front de Klein-Zillebeke à la Lys, avait exécuté une avance suffisante pour assurer la marche ultérieure des opérations. Elle pouvait s'arrêter et consolider le terrain gagné au Sud d'Ypres, tandis qu'au Nord et à l'Est de la ville, la 5^e armée, commandée par le général Gough, allait commencer l'attaque principale.

Cette armée s'étendait le 10 juin sur toute la vaste zone qui va de la crête de l'Observatoire à droite jusqu'à Boesinghe à gauche. Au Nord de Boesinghe, la 1^{re} armée française, sous les ordres du général Anthoine, avait pris place pour participer à l'opération et avait relevé les Belges de Boesinghe à Nordschoote. Enfin, dans le secteur de Nieuport, les Français avaient eux-mêmes été relevés par une armée britannique.

Sir Douglas Haig fait un vif tableau des difficultés que rencontre en Flandres la préparation d'une attaque. Cette préparation devait se faire entièrement sous les yeux de l'ennemi, qui, malgré la perte du plateau de Messines, avait gardé d'excellents observatoires, au Nord sur la crête de Pilkem, à l'Est et au Sud-Est sur la faucille de collines sableuses qui entourent Ypres. Il n'existait pas, dans cette ville, de caves comparables à celles qui, creusées dans la craie, avaient rendu tant de services avant la bataille d'Arras. L'établissement d'abris pour les troupes, sous les yeux de l'artillerie allemande, devenait un problème difficile.

D'autre part, la présence de troupes britanniques sur la côte avait inquiété l'ennemi qui chercha aussitôt à faire une petite contre-offensive. Les positions où ces troupes avaient relevé les Français comprenaient une bande de polders, puis de dunes, sur 3 kilomètres de long et 600 à 1.000 mètres de large sur la rive droite de l'Yser canalisé. Evidemment, si l'ennemi réussissait à reprendre ce morceau de terre et à rejeter nos alliés sur la rive Ouest, la défense de la région lui deviendrait plus facile. Le 10 juillet au matin, il ouvrit un feu intense. Les ouvrages en sacs à terre, seuls possibles dans ce pays, furent nivelés, les ponts sur l'Yser détruits. L'infanterie allemande attaqua à 6 h. 30 du soir. Dans la partie Nord, la garnison, isolée par la rupture des ponts et composée d'un bataillon de Northamptonshire et d'un bataillon de fusiliers, fut cernée et prise; 70 hommes et 1 officier réussirent dans les nuits suivantes à s'échapper en passant l'Yser à la nage. Dans la partie Sud, en face de Lombaertzyde, l'ennemi réussit à entrer dans les lignes; mais la position était plus profonde, et une contre-attaque le rejeta.

Les préparatifs de Sir Douglas Haig terminés, la véritable bataille commença devant Ypres le 31 juillet. L'extrême énergie des aviateurs, qui exécutèrent une véritable offensive aérienne, permit au travail de contre-batterie de donner de tels résultats que l'ennemi se décida à reculer son artillerie lourde. Sir Douglas Haig, qui avait fixé l'attaque au 25 juillet, la suspendit alors de trois jours pour permettre à l'artillerie britannique d'avancer et aux avions de repérer les nouvelles positions des batteries allemandes. La difficulté de porter les pièces en avant et la mauvaise visibilité firent reculer la date jusqu'au 31.

Mais, dès le 27, il s'était produit un événement important. Les patrouilles alliées surveillaient avec soin la ligne ennemie, dans la crainte que, selon la nouvelle tactique inaugurée par le maréchal Hindenburg, les Allemands ne fissent une manœuvre en refus, un repli qui eût désorganisé l'attaque. Or, le 27, leurs lignes avancées devant la gauche de la 5^e armée furent trouvées vides. Qu'était-il arrivé? L'infanterie, pilonnée par le bombardement, avait-elle voulu s'y soustraire? Craignait-elle que l'attaqué britannique commençât, comme celle du 7 juin, par des explosions de mines qui eussent fait voler en l'air ces positions avancées? Toujours est-il que, grâce à cet abandon, les guards qui formaient la gauche de l'armée et la division française qui les prolongeait au Nord, purent franchir sans combat le canal de l'Yser, sur un front de 3 kilomètres, au Nord et à l'Est de Boesinghe, et s'établir sur la rive Est d'où l'ennemi ne put les chasser. Ainsi, l'obstacle du canal se trouva annulé.

Le plan de l'attaque était le suivant : le gros de l'opération était confié à la 5^e armée, qui attaquait sur un front de 12 kilomètres, depuis la route Zillebeke-Zandvoorde à sa droite, jusqu'à Boesinghe inclus à sa gauche. Sur la droite, la 2^e armée devait couvrir le flanc de sa voisine et s'avancer à courte distance, sa tâche principale n'étant alors que d'augmenter l'étendue de la zone menacée et d'attirer ainsi sur elle une partie du feu de l'ennemi. Sur sa gauche, la 1^{re} armée française devait occuper par une avance profonde, en terrain difficile, la péninsule entre le canal de l'Yser et les fonds maré-

cageux où coule le ruisseau de Saint-Jean, et garantir ainsi la 5^e armée d'une contre-offensive venue du Nord.

La 5^e armée devait exécuter une suite de bonds, calculés d'après le terrain et d'après les lignes de la défense ennemie. La droite française avançait en liaison avec elle. Le but était de passer de la plaine en contre-bas, où l'on se trouvait, sur les hauteurs à l'Est d'Ypres. Quatre corps d'armée étaient sous les ordres du général Gough.

L'attaque eut lieu le 31 juillet à 3 h. 50 du matin. La ligne allemande fut enfoncée presque partout : le barrage ennemi se déclencha tard et fut faible, les pertes alliées légères. La clé de la position était la région difficile à l'Est d'Ypres, où la route de Menin croise la ligne de crêtes étendue en faucille de Wytschaete à Passchendaele. L'ennemi fit là une résistance acharnée. Néanmoins, l'aile droite du général Gough réussit à traverser les terrains bouleversés qui avaient été la forêt de Shrewsbury et le bois du Sanctuaire, et à conquérir Sterling Castle, Hooge et la crête de Bellewaarde, c'est-à-dire la première ligne ennemie. Plus au Nord, la gauche de Gough et les Français arrivèrent brillamment sur leurs premiers et sur leurs seconds objectifs, qui étaient (sauf la redoute de Poméranie au Nord de Frezenberg, laquelle ne tomba qu'une heure plus tard) emportés à 9 heures du matin. A ce moment, l'artillerie de campagne se portait en avant, suivant le mouvement de l'infanterie et, dès 9 h. 30, elle avait des batteries en action sur ses nouvelles positions. L'infanterie se remit elle-même en marche. En fin de journée, les résultats étaient les suivants : l'aile droite, jusqu'à Westhoek au Nord, après avoir enlevé comme nous l'avons dit le premier système de défense ennemi, avait trouvé une énergique résistance dans les bois d'Inverness Copse et de Glencorse Wood, positions essentielles qui dominant tout le champ de bataille. Elle n'avait pas pu les emporter; mais, par l'enlèvement du premier système, elle avait pris pied sur les crêtes à l'Est d'Ypres et enlevé à l'ennemi toutes les vues qu'il avait sur la plaine où se trouve cette ville. Westhoek restait aux Allemands, les troupes britanniques atteignant les lisières. Plus au Nord, de Westhoek à Saint-Julien, la seconde ligne allemande était tombée aux mains de nos alliés. Au Nord de Saint-Julien, cette seconde ligne avait été dépassée et le cours du Steenbeek était maîtrisé jusqu'à la jonction avec les Français. Ceux-ci, à l'extrême gauche de l'action, avaient non seulement atteint, mais dépassé leurs objectifs et enlevé Bixschoote. A l'aile droite la petite opération de la 2^e armée avait réussi, l'aile Sud enlevant la Basse-Valte, tandis que l'aile Nord enlevait Hollebeke. Le butin des troupes britanniques seules était de 6.100 prisonniers, dont 133 officiers, et 25 canons.

Le temps se gâta pendant l'action et devint très mauvais les jours suivants. Il changea le champ de bataille en un lac d'une boue gluante, épaisse et glissante. Cette pluie secourut les Allemands, en suspendant l'offensive. Leurs contre-attaques se déclenchèrent dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août. La violence du feu contraignit nos alliés à évacuer Saint-Julien; mais ils le reprirent le 3 août sans opposition, ainsi que leurs positions au bord du Steenbeek. Une semaine plus tard, ils occupaient Westhoek.

Le temps s'améliora un peu vers le milieu d'août, et on put préparer une seconde attaque, qui eut lieu le 16. La veille, pour dé-

tourner l'attention, les Canadiens exécutaient une brillante opération sur le front Nord de Lens. Le 15 août, à 4 h. 25 du matin, partant d'un front de 4.000 mètres environ à l'Est et au Sud-Est de Lens, ils enlevaient la colline 70, point d'observation si important et si disputé, les faubourgs miniers connus sous le nom de cités Sainte-Elisabeth, Saint-Emile, Saint-Laurent, le bois Rasé et la moitié du bois Hugo. Une tranchée à l'Ouest de la cité Saint-Auguste, après avoir résisté au premier assaut, fut attaquée de nouveau le lendemain dans l'après-midi et emportée dans la nuit. Ce brillant succès n'améliorait pas seulement la situation locale devant Lens. Il inquiétait l'ennemi en lui montrant une menace dans cette région et en l'empêchant de porter toutes ses forces en Flandres.

Cependant, devant Ypres, une nouvelle bataille s'était engagée le 16 au matin, mais cette fois au centre et à la gauche seulement, la zone d'attaque s'arrêtant au Sud à Inverness Copse. A la gauche, Langhemarcq fut pris à 8 h. 30 du matin et les troupes se portèrent alors sur l'objectif final, un système défensif connu sous le nom de ligne Gheluvelt-Langhemarcq; il fut totalement emporté, dans ce secteur de la gauche, à l'exception d'une petite étendue de tranchées, au Nord-Est de Langhemarcq. Plus à gauche, les Français achevèrent la conquête, commencée le 31, de la péninsule entre le canal de l'Yser et la ligne d'eau Mort-Vaert-ruisseau de Saint-Jean-Steenbeek. A la pointe Nord de la péninsule, ils occupèrent solidement la tête de pont de Diegrachten.

Ainsi à l'aile gauche britannique et dans le secteur français, formant l'extrême gauche, la journée du 16 août, ou bataille de Langhemarcq, avait été très brillante. Mais, au centre et à la droite, les choses avaient moins bien tourné; au centre, les troupes britanniques, arrivées sur leurs derniers objectifs à travers un terrain semé de ces fortins connus sous le nom de boîtes à pilules, avaient été reconduites par une contre-attaque; à droite, dans cette région décisive des hauteurs entre la route de Roulers et la route de Menin, où l'ennemi avait concentré sa principale résistance, les progrès furent insignifiants. Malgré cet échec partiel, le succès de la gauche ouvrait une large trouée dans le système défensif de l'ennemi. Le butin était de 2.000 prisonniers et 30 canons.

L'échec de la droite vers la route de Menin décida Sir Douglas Haig à confier ce secteur à la 2^e armée, qui étendit ainsi son aile gauche, et qui fut chargée d'enlever ces hauteurs. La préparation de l'attaque dura près d'un mois. On attendit que le temps devenu meilleur ait raffermi le terrain, ce qui arriva au commencement de septembre. Enfin, le 20 septembre, à 5 h. 40 du matin, malgré la pluie qui avait commencé à tomber dans la nuit, l'attaque se développa sur une douzaine de kilomètres, depuis Hollebeke à droite jusque dans la région de Langhemarcq. C'était la troisième grande journée de la bataille, l'une des plus importantes par les positions qu'il fallait conquérir; ce fut aussi l'une des plus brillantes. Le succès fut complet sur toute la ligne. A la 2^e armée, Inverness Copse (c'est-à-dire sur la carte le bois d'Heerentage) fut emporté par une division du Nord de l'Angleterre; Glencorse Wood et Nonnen Bosch en furent enlevés par une division australienne; toute la partie

Ouest du bois du Polygone fut nettoyée. A la 5^e armée, des deux côtés du chemin de fer de Roulers et plus à gauche, la journée ne fut pas moins heureuse.

Ainsi les positions essentielles qui s'élèvent aux abords de la route de Menin et qui dominant tout le champ de bataille avaient passé à nos alliés avec 3.243 prisonniers. Les Allemands contre-attaquèrent furieusement, mais vainement, jusqu'au 25. Le 26, quatrième journée d'attaque britannique. Cette nouvelle attaque a lieu comme les précédentes sur les routes de Menin à droite et de Roulers à gauche. Elle est seulement un peu moins étendue : 9 kilomètres de front environ. De plus, il ne s'agit plus de progresser par la droite sur la route de Menin, mais par la gauche. Les Australiens achèvent d'occuper le bois du Polygone et viennent s'établir au delà, sur la route transversale Broodseinde-Becelaere. A leur gauche, une division anglaise enlève Zonnebeke.

Comme la bataille du 20, la bataille du 26 fut suivie de violents retours offensifs de l'ennemi. L'attaque anglaise avait prévenu une attaque allemande projetée pour le même jour et les troupes massées par l'ennemi essayèrent en vain de reprendre les positions perdues. Sept contre-attaques au moins eurent lieu dans la journée. Le 30, l'ennemi, remis de la désorganisation qui suit un pareil choc, lança de nouveau deux attaques au Nord de la route de Menin et cinq le lendemain 1^{er} octobre, plus une sixième au Sud du chemin de fer de Roulers.

Le mauvais temps recommença le 3. Le 4, une cinquième grande bataille s'engage, et cette fois dans des conditions très particulières. On se bat maintenant pour des positions essentielles que l'ennemi, s'il les perd, veut à tout prix reprendre. Il a préparé une attaque pour ce matin-là et, par un curieux hasard, cette attaque doit se déclencher dix minutes après l'heure choisie pour l'attaque britannique, de sorte que le barrage de nos Alliés éclate sur des troupes allemandes déjà massées sur leurs positions de départ. Elles sont décimées et les troupes britanniques les achèvent à la baïonnette. C'est ce jour-là que les Australiens enlèvent Broodseinde, portant ainsi le centre jusqu'à l'extrémité Est des collines. L'écrasement des divisions allemandes préparées pour la contre-attaque rendit celle-ci impossible sur une grande partie du front. Les Britanniques saisirent un document où l'ennemi reconnaissait que son système de défense élastique avec abandon des positions avancées le conduisait à la défaite et où il recommandait, par un retour à l'ancien système, de garnir les premières lignes.

Cependant le commandement français préparait une attaque sur la Malmaison. Sir Douglas Haig, malgré le temps exceptionnellement pluvieux, décida donc de poursuivre l'offensive, cette fois par sa gauche, au Nord de Zonnebeke, en liaison avec l'armée française du général Anthoine, qui attaqua également. L'action eut lieu le 9 octobre. Ce fut à la jonction des deux armées que le progrès fut le plus sensible, la division des Guards et la droite française arrivant aux lisières de la forêt de Houthulst. Plus à droite, des bataillons anglais enlevèrent Poelkapelle.

Une septième bataille eut lieu le 12 et permit de nouveaux progrès. La position essentielle à enlever était maintenant Passchen-

daele, gros bourg dans une position très forte sur la route de Roulers. Il était souhaitable d'y être avant l'hiver et on pouvait espérer l'atteindre par une série d'attaques successives, qui furent confiées aux Canadiens; ils firent un premier progrès le 26, tandis que les Français conquéraient à l'extrême gauche toute la péninsule de Merckem. Un second pas fut fait le 30 et, le 6 novembre enfin, Passchendaele était pris.

III. La bataille des tanks. — Mais dès le début d'octobre il était devenu évident que la bataille des Flandres ne donnerait pas, au moins immédiatement, de grands résultats stratégiques. Le mauvais temps a joué son rôle dans cet échec, en contraignant l'Etat-Major britannique à espacer les attaques, ce qui a permis à l'ennemi de se refaire chaque fois.

Du moins l'accumulation des forces que les Allemands avaient dû assembler en Flandres et la consommation de divisions qu'ils y avaient faite avaient à ce point aminci les lignes sur d'autres points qu'une attaque par surprise, sur un front dégarni, pouvait donner d'un seul coup un grand résultat. Dès le début d'octobre, Sir Douglas Haig a pensé à exécuter cette attaque par surprise à l'autre extrémité de sa zone d'opérations. Mais la nécessité de faire très secrètement les préparatifs a ralenti ceux-ci. Ce même secret a empêché aussi le rassemblement de grandes forces qui eussent donné l'éveil à l'ennemi. Cette bataille de surprise, discrètement préparée et subitement déclenchée dans un secteur faible, c'est la bataille de Cambrai du 20 novembre.

Entre Arras et Saint-Quentin, le front, depuis le printemps de 1917, se moulait sur la Siegfried-Stellung ou, comme on l'appelait chez les Alliés, sur la position Hindenburg. Les Britanniques occupaient cette partie des lignes jusqu'à Pontmet, les Français leur succédant à droite.

Le 20 novembre, à l'aube, l'armée du général Byng se porta brusquement en avant sur différents points du secteur de 60 kilomètres compris entre la Scarpe et l'Omignon. Mais la principale attaque était concentrée sur un front de 12 kilomètres, entre la route de Cambrai à Bapaume et la route de Cambrai à Péronne. Dans cet angle, les Britanniques occupaient une ligne de départ Boursies-Gonnellieu. De là à Cambrai, la distance est d'une dizaine de kilomètres.

Les Allemands ne s'attendaient pas à une offensive dans cette direction. Le secteur était très calme. Entre les lignes allemandes qui passaient à Havrincourt, et les lignes britanniques qui passaient à Hermies, le sol était couvert d'une herbe intacte. Rien qui ressemblât à l'effroyable paysage lunaire de la Somme ou des Flandres. On voyait des routes, des fossés, des bois et cette verdure à demi rouillée qui naît sur les terres incultes.

Le général von der Marwitz, commandant la II^e armée, croyait à une attaque plus au Sud, entre la Somme et l'Oise. Pour en avoir le cœur net, il avait ordonné des coups de main. Ces coups de main, le dimanche 18 novembre, ramenèrent des prisonniers; mais ces prisonniers appartenaient aux divisions britanniques en ligne. C'étaient 40 hommes de la 55^e et 5 hommes de la 36^e. Ces derniers parlèrent de

relève, de reconnaissances, de tanks. L'officier qui les interrogea conclut : « Le renseignement fourni par le plus grand nombre, que l'attaque aurait lieu le 20, est douteux, quoique tout montre les préparatifs d'une grande offensive dans ce secteur. » D'ailleurs, les renseignements ne concordent pas; au groupe Arras, qui occupait la droite, on croyait à une attaque sur Fontaine-Riencourt. Plus à gauche, au groupe Caudry, à une attaque sur le saillant d'Havrincourt.

Un prisonnier cueilli le lundi 19 au matin près de Villers-Plouich n'apprit rien de nouveau. Un poste d'écoute surprit ce mot mystérieux : *Tuesday Flanders*, mardi les Flandres... mais sans pouvoir l'interpréter. Quelques mesures furent prises. La nuit du 20 fut inquiète dans les tranchées allemandes. Mais du côté britannique tout semblait tranquille. A 6 heures du matin, sur une demande par fusées rouges à Havrincourt, les batteries allemandes ouvrent le feu; le 84^e régiment allemand avait vu devant lui les Anglais faire des brèches dans leurs propres fils de fer, comme pour ouvrir le chemin à une attaque. Puis tout s'éteint. Le calme se rétablit.

A 7 h. 15, l'éclatement de milliers de coups de canon fait tout à coup trembler le sol. Aux obus sont mêlés des projectiles incendiaires; d'autres projettent d'épais nuages. A travers ce brouillard, on entend un bruit étrange, comme celui de moteurs d'avions. On distingue des masses noires. Les avant-postes allemands voient avec stupeur les réseaux écrasés comme des allumettes par ces colosses. Ils donnent l'alarme : « Les Tanks! » s'écrie-t-on sur tout le front. Et au lieu des fantassins khaki, on voit sortir de l'ombre les machines cuirassées.

L'armée britannique avait réussi à amener, sans éveiller l'attention, les puissants moyens matériels que suppose une grande offensive, en particulier 400 tanks, employés pour la première fois en masse. On comptait sur eux pour forcer le formidable obstacle que représentait la position Hindenburg. Elle était composée là non pas de deux, mais de trois lignes bétonnées, zone fortifiée d'une épaisseur de 1.500 mètres, sous un océan de fils de fer. Il s'agissait en effet de couvrir un point que les Allemands jugeaient particulièrement important, le coude de l'Escaut à Marcoing. Cependant la position n'était pas achevée. Elle consistait en une tranchée d'avant-postes, et deux tranchées de grand combat, avec abris souterrains, le tout relié souterrainement, le territoire étant de plus semé de nids de résistance. Mais une position intermédiaire, située en arrière, à la hauteur de Flesquières et devant Marcoing, n'était pas terminée. Deux autres positions, entre Marcoing et Cambrai, dites Siegfried II et Wotan III, n'étaient qu'ébauchées. Comme le secteur était un lieu de repos, *Sanatorium für Flandern*, les divisions épuisées qui s'y refaisaient brièvement y fournissaient un nombre insuffisant de travailleurs.

Le secteur était tenu par deux divisions allemandes, la 20^e de landwehr et la 54^e. Elles furent complètement surprises, les Britanniques ayant renoncé à la préparation d'artillerie. Les tanks, pareils à d'énormes essieux de voitures, les uns femelles avec des mitrailleuses, les autres mâles, avec des canons, s'avancèrent à travers les réseaux qu'ils broyèrent, arrivèrent aux tranchées qu'ils

comblèrent avec des fascines bottelées de chaînes et passèrent. Après la bataille, on racontait d'eux des aventures fantastiques. L'un d'eux, arrivé à une batterie allemande, la dépasse, revient sur elle et l'écrase.

Derrière les tanks, l'infanterie enlève des positions formidables. La colline d'Havrincourt, qui commande tout le terrain environnant, est enlevée par les troupes du Yorkshire, qui forment la gauche de l'attaque, couvertes elles-mêmes sur leur flanc gauche par celles de l'Ulster, lesquelles constituent une flanc-garde face au Nord. Cependant les Yorkshire, après avoir pris Havrincourt, continuaient face à l'Est et enlevaient Graincourt et Anneux. A la droite, le bois Lateau était emporté après une résistance désespérée. Au centre droit, Marcoing et Masnières, c'est-à-dire le coude même de l'Escaut, était conquis.

Au centre gauche seulement, les Allemands se maintenaient dans Flesquières. Le village, tapi derrière une crête, était très important, car il couvrait une grosse concentration de batteries. Quand les tanks apparurent sur la crête, ils furent vus et tirés de plein fouet par cette artillerie. On voyait les jours suivants leurs cadavres sur le terrain. Ainsi, à la fin de la journée du 20, la ligne britannique faisait une anse concave, débordant des deux côtés Flesquières qui résistait; mais le lendemain le village fut pris et le centre amené à la hauteur des ailes, par une progression jusqu'à Cantaing, dont les dernières maisons sont à 3 kilomètres des faubourgs de Cambrai.

Le 21 au soir, la ligne Anneux-Cantaing-Noyelle était atteinte. L'avance était de huit kilomètres. En se promenant vers Havrincourt, où pas un obus ne tombait, on avait le sentiment d'être dans les pays calmes de l'arrière. La brèche par laquelle la ligne Hindenburg était rompue était large de 10 kilomètres. On avait fait 8.000 prisonniers.

Au Nord d'Anneux, à une lieue environ de Cambrai, s'élève un éperon haut d'une centaine de mètres, et qu'un bois couronne de sa masse bleuâtre. C'est le bois de Bourlon. Le village même de Bourlon est caché au pied de son revers Nord. Le bois fut enlevé par la gauche britannique, mais le village ne put être pris. Le succès s'arrêta là.

Au secours des deux divisions en ligne, les Allemands avaient aussitôt envoyé deux divisions qui étaient à l'arrière immédiat : la 214^e, qui venait d'être retirée du front d'Arras, et la 107^e, qui arrivait de Russie et qui se trouvait à Cambrai. Elle avait été jetée à Masnières, dont elle n'avait pu empêcher la perte. En même temps, selon leur tactique accoutumée, les Allemands avaient raslé à l'arrière, dans les secteurs voisins, les troisièmes bataillons au repos des régiments en ligne, et les avaient jetés dans l'action. Enfin, ils avaient amené deux divisions, l'une, la 30^e, venant de l'Aisne, l'autre, la 119^e, venant des Flandres. Ayant ainsi arrêté l'avance anglaise, ils préparèrent la riposte.

Le front britannique devant Cambrai formait maintenant un saillant qui avait la forme d'un bastion d'angle faisant face à la ville, c'est-à-dire au Nord-Est. La face ainsi orientée était limitée à gauche par le village de Bourlon, à droite par celui de Crèvecœur, tous deux aux Allemands, et son étendue était de

douze kilomètres. Elle était reliée à l'ensemble des lignes britanniques par deux flancs : le flanc gauche, de Bourlon à Mœuvres, était long à vol d'oiseau de six kilomètres, et avait son regard au Nord-Ouest; le flanc droit, de Crèvecœur à l'Est de Gonnellieu, mesurait sept kilomètres et regardait au Sud-Est. Ainsi la position avait à très peu de chose près la forme d'un rectangle, dont le grand côté aurait eu douze kilomètres de longueur et les petits côtés une longueur moitié moindre.

La manœuvre allemande était évidemment d'enfoncer ces petits côtés par deux attaques convergentes. La face principale tomberait d'elle-même. Pour objectif final, les lignes d'opérations des Britanniques. Il y en avait deux : l'une passait par Havrincourt, l'autre par Gouzeaucourt.

Le 30 au matin, les Allemands jetèrent sur la gauche anglaise cinq divisions et sur la droite six : soit onze divisions sur vingt-deux kilomètres, densité normale. L'attaque sur la gauche se décomposait en trois secteurs : sur le plus oriental, au bois Bourlon, les Allemands, après un violent bombardement par obus à gaz, croyant la garnison hors de combat, lancèrent des vagues d'assaut qui se brisèrent; celui du centre à Cantaing, bombardé, ne fut pas sérieusement menacé; mais celui de l'Ouest, à Mœuvres, formait une trouée basse, par laquelle les Allemands essayèrent de déboucher. De 9 heures du matin à la nuit, les vagues d'assaut se succédèrent. Noir d'Allemands pendant le combat, le sol resta noir de morts. A ce prix, 1.800 mètres de terrain furent pris, et la ligne britannique fut simplement repoussée de Mœuvres jusqu'à la route Bapaume-Cambrai. A la droite au contraire, la situation faillit devenir tragique. Les Britanniques furent complètement surpris. Le quartier général d'une division fut enlevé, les hommes attaqués pendant qu'ils déjeunaient, un officier contraint de s'échapper de son bain, une partie de l'artillerie perdue, Gouzeaucourt emporté. La situation fut sauvée par la cavalerie à pied et des sapeurs américains. Enfin une magnifique contre-attaque des gardes, infanterie et tanks, reprit Gouzeaucourt dans l'après-midi, avec la crête à l'Est. Le lendemain, Gonnellieu fut reconquis. Il restait aux Allemands une bande de terrain ayant jusqu'à 4 kilomètres de profondeur avec les positions dominantes du bois Lateau. Ils continuèrent à marteler l'aile droite des Britanniques. Le 1^{er} décembre, débouchant de Masnières, ils occupèrent sur la rive Sud de l'Escaut, les Rues-Vertes, dont ils furent chassés par un retour offensif. Le 3, à l'Ouest du bois Lateau, ils enlevèrent la colline de la Vacquerie.

Les Anglais, ainsi menacés sur leur droite, la refusèrent, en la ramenant au front bois Bourlon-Marcoing-Gonnellieu. Mais la gauche au bois Bourlon restait en saillie. La position fut évacuée, dans la nuit du 4 au 5. Le 6, un communiqué allemand énumérait le butin : 9.000 prisonniers dont 208 officiers, 148 canons et 716 mitrailleuses. De nombreux tanks restaient sur le terrain.

IV. Le général Pétain. — La situation des Alliés, qui semblait si brillante au début de 1916 s'était subitement aggravée au printemps de 1917. L'offensive d'avril avait été un grave échec. Le front

russe, quoiqu'il tint encore, donnait des inquiétudes. La guerre sous-marine faisait des ravages. La fortune semblait avoir changé de camp.

Le général Pétain avait succédé le 15 mai 1917 au général Nivelle. C'était un officier d'infanterie, ancien professeur de tactique à l'École de guerre. Un homme de haute taille, au masque de marbre, au regard droit : un accueil froid et un langage ironique, qui cache, dit-on, quelque timidité ; une simplicité qui déteste le faste, la réclame et l'apparat ; peu de goût pour le discours, mais une sensibilité profonde ; très occupé de ses soldats, très ménager de leur sang, les aimant et aimé d'eux. Il a eu au plus haut degré le sentiment du possible, et l'intelligence des moyens. Ceux qui ont un goût plus marqué du risque l'accusent de rester en deçà du possible. Selon d'autres, c'est sa ferme prudence qui, en reconstituant l'armée et en sachant patienter jusqu'à l'achèvement des moyens de guerre, et jusqu'à l'arrivée de l'armée américaine, a permis la victoire.

Par la directive n° 1, il indiqua aux commandants de groupes d'armées qu'ils avaient à se borner provisoirement à préparer des attaques à objectifs limités, dont le dessein était d'user les réserves ennemies. Ces attaques devaient être conçues de façon que le terrain gagné ne fit point une poche sur le flanc de laquelle l'ennemi pourrait jeter une contre-offensive. Dans l'exécution, il faudra rechercher davantage la surprise et augmenter les moyens matériels d'appuyer l'infanterie. D'une façon générale, il faudra instruire celle-ci dans l'emploi des nouveaux engins et l'entraîner de nouveau à la manœuvre. Enfin, pour rendre la surprise possible, pour laisser au commandement le choix du point d'attaque et pour donner ainsi de la souplesse à la manœuvre, il faudra équiper offensivement tout le front.

La rééducation des troupes, prévue dans la directive n° 1, est confirmée dans la directive n° 2, qui est de la seconde quinzaine de juin. Cette directive va, écrit un officier du bureau des opérations, « jusqu'à instituer une sorte d'école supérieure pour les chefs de corps et officiers généraux ». Au début de juillet, la directive n° 3, adressée aux commandants de groupes d'armées, prescrit l'échelonnement des forces en profondeur : moins d'hommes sur les positions avancées, plus d'hommes à l'instruction et au repos. C'est, une fois de plus, la lutte contre la tendance qui existe, depuis le début de la guerre, à combattre sur les avants ; le commandement français, comme le commandement allemand l'a fait six mois plus tôt, ne veut considérer les tranchées que comme des avant-postes, le gros étant retiré sur des positions en arrière, d'où partiront les contre-attaques. Cet échelonnement vise à constituer des réserves générales aussi fortes que possible. Le maniement de ces réserves donnera une importance nouvelle à un échelon jusque-là insuffisamment utilisé : le groupe d'armées. Au quartier général même, le commandant en chef décentralise le commandement ; il met à la tête de l'artillerie le général Herr, à la tête des chars d'assaut le général Estienne, à la tête de l'aéronautique le colonel Duval.

V. *Les offensives limitées.* — Après la bataille du 16 avril, on pouvait considérer que les forces des deux adversaires étaient en

équilibre. Il était donc impossible de chercher une décision qui supposât une supériorité de forces chez l'assaillant. La rupture en grand et son exploitation stratégique étaient des projets qu'il fallait ajourner. Que pouvait faire le commandement français? Il devait, en attendant des circonstances plus favorables, travailler à rompre l'équilibre en usant l'ennemi tandis qu'il subirait lui-même le minimum de pertes. Ce dessein ne supposait ni grosses opérations, ni objectifs éloignés. Il s'agissait, au contraire, par des surprises minutieusement préparées, d'enlever à coup sûr et au prix minimum des objectifs limités.

Le choix des objectifs était fixé par le caractère même des opérations. Puisqu'on devait se borner à une conquête de terrain, il fallait choisir le point où ce terrain était le plus précieux; devant Verdun, où il y avait grand intérêt à dégager nos positions de la rive gauche; à la racine Ouest du Chemin des Dames, où une pointe pouvait faire tomber, par une menace de flanc, toutes les positions allemandes du plateau, avec leur rocade le long de l'Ailette. En fait, cette dernière opération, connue sous le nom de bataille de la Malmaison et exécutée le 23 octobre, fut mise en projet dès le mois de mai.

On posait en maxime que, dans une attaque, même partielle, on devait enlever la totalité des défenses ennemies en profondeur et arriver à la ligne des batteries (une instruction de Ludendorff, au début de 1918, fondée sur les mêmes principes, admet que l'avance doit être d'environ 8 kilomètres). Ce plan suppose une préparation d'artillerie profonde, pareillement étendue à toute l'organisation ennemie. Il n'est pas nécessaire que toutes les tranchées soient détruites. Il suffit que certains points sensibles soient convenablement préparés. D'autre part, l'occupation de toute la position ennemie amène une rupture locale, qui doit être suivie d'une exploitation hardie, selon les circonstances. En résumé, le dessein du général Pétain était, sans chercher la décision définitive, de réaliser l'usure de l'ennemi par une série d'opérations faites sous une puissante préparation d'artillerie et exploitées à fond. On pouvait, si ces opérations étaient bien conduites, en considérer le succès comme certain, et l'un des plus importants résultats serait de rendre aux troupes une pleine confiance en la victoire.

VI. *L'attaque de la 1^{re} armée en Flandres.* — La première des offensives partielles ainsi définies fut exécutée en Flandres, en liaison avec l'armée britannique.

Dès la fin de mai, les commandants en chef français et britannique s'étaient mis d'accord sur la participation de l'armée française à l'offensive projetée par Sir Douglas Haig. Une convention signée le 7 juin précisa les zones et les rôles. La 1^{re} armée française, forte de 6 divisions, s'intercalait entre la droite de l'armée belge et la gauche de la 5^e armée britannique. Elle occupa un front de 7 kilomètres, le long du canal de l'Yser, entre Noordschoote et Boesinghe. Le commandement fut donné au général Anthoine, qui établit le 16 juin son quartier général à Rospoede. Il avait sous ses ordres le 36^e corps, qui occupait la région de Nieupoort, et le 1^{er}, qui était au repos depuis la bataille de Craonne.

Les Allemands avaient construit trois positions successives, la première sur la rive Est du canal, de Driegrachten à Pilkem, la seconde de Luyghem à Langhemarck, la troisième de l'étang de Blankaert à la forêt d'Houthulst. Dans ce pays où l'on trouve l'eau à un mètre, il est impossible de creuser des tranchées. Les ouvrages étaient donc en superstructure et consistaient principalement en fortins de béton qui faisaient des cuves noires dans le paysage. La région était tenue par une garnison normale de secteur calme, 10 bataillons allemands, dont 7 de landwehr, n'ayant en première ligne que 8 compagnies, soit un homme au créneau tous les dix mètres. En revanche, une forte artillerie : une centaine de batteries furent signalées en activité pendant le mois de juin : autant d'emplacements inoccupés furent repérés.

L'état-major de l'armée Anthoine, installé le 16, avait un mois pour équiper son front, c'est-à-dire pour compléter les routes, construire les voies ferrées et les gares; amener l'artillerie; choisir et installer les emplacements de batteries; organiser les centres de ravitaillement; établir les hôpitaux; aménager dans ce marécage sans eau potable tout le système des eaux, usines de stérilisation, réservoirs, conduites; répartir et aménager les cantonnements des troupes; établir les plans d'engagement.

On entretint avec soin et on surveilla sévèrement les 135 kilomètres de chemins existants : on en élargit 35; on en construisit 14. On créa 48 kilomètres de chemin de fer à voie normale, 10 kilomètres à voie métrique, 80 kilomètres (fin juillet) à voie de 60. On établit des gares; celle de Rousbrugge qui n'était, le 24 juin, qu'une étendue herbeuse, permettait le 13 juillet de charger 484 voitures et 288 camions. Ces gares alimentaient les parcs de l'artillerie, qui devaient alimenter près de 900 bouches à feu, — du génie, avec ses stocks de rondins, soliveaux, poutrelles, tôles ondulées, caillebotis, macadams, — de l'intendance, qui devait nourrir et entretenir 135.000 rationnaires, fournir de fourrage 40.000 chevaux et d'essence 3.000 véhicules, dont les moteurs consommaient 30.000 litres et quelquefois 60.000. On établit pour le service de santé trois centres de triage à proximité des lignes, dirigeant les blessés sur trois centres chirurgicaux où on les opérât, et d'où les hôpitaux d'évacuation les transportaient sur les centres de l'arrière. Pour les chevaux, un groupe mobile de remonte, établi près du champ de bataille, soignait les non-évacuables et dirigeait les autres sur deux dépôts de chevaux malades, à Gravelines et à Aire. Le service des eaux fut installé par le directeur des Eaux de Versailles. Il eut l'idée hardie d'alimenter les troupes avec l'eau de l'Yser, traitée, sur un bateau épurateur, d'abord à l'alun, puis dans des filtres à sable, enfin au chlorure de chaux. Ainsi clarifiée et stérilisée, elle était refoulée par des pompes dans des réservoirs, d'où une machine élévatrice l'envoyait par des conduites, longues de 22 kilomètres, dans toute la zone de l'avant. Les branchements de ces conduites aboutissaient à 200 réservoirs où les unités venaient la prendre.

Le plan d'action de l'armée fut fixé par une instruction générale du 6 juillet. L'armée, qui servait de pivot à la gauche des armées britanniques, devait, comme objectif final, atteindre la ligne du Steenbeek, entre l'étang de Blankaert et la forêt d'Houthulst. Cet

objectif serait atteint par des opérations successives, la première visant l'enlèvement des deux premières lignes ennemies (en fait, cette première opération fut réalisée par les deux attaques du 31 juillet et du 16 août).

L'armée disposait d'une masse formidable de 893 pièces de canons, soit une pièce pour 2 m. 50 de front. Le programme d'artillerie fut fixé dans deux instructions générales du 10 et du 19 juillet. Il comprenait trois phases. La première était destinée à la destruction des batteries ennemies, en donnant la priorité aux batteries contre avions, puis aux batteries les plus gênantes, puis aux plus gros calibres, les tirs commençant à l'aube et ne cessant qu'à la chute du jour, et constamment observés et contrôlés. Puis venait la deuxième phase, consacrée à la destruction des organisations défensives de l'ennemi, à commencer par les postes de commandement, les centraux téléphoniques et les observatoires. On varie les cadences pour déconcerter l'adversaire, lui faire croire à des attaques et brouiller son interprétation du régime du tir. Les tirs de destruction sont accompagnés de tirs d'interdiction continus sur les arrières et de tirs d'obus à gaz sur les zones où peuvent être rassemblées les réserves. Enfin la troisième phase était la préparation immédiate, qui, sans changement de cadence, se changeait enfin en un tir de barrage sous lequel s'avancait l'infanterie. L'allure du barrage, réglé sur le barrage anglais, était de 100 yards (90 mètres) en quatre minutes.

La préparation commença le 15 juillet à 6 heures. La première phase (destruction des batteries), dura jusqu'au 23. La seconde phase (destruction des défenses), commença le 23 au matin, par un tir de l'artillerie de tranchée, destiné à mettre à nu les blockhaus bétonnés de la première ligne et protégé par le concert des autres calibres. Il faisait ce jour-là un splendide soleil, et le ronflement des 900 pièces se prolongeait à droite par le grondement des pièces britanniques. Les tirs de torpilles lancées par l'artillerie de tranchée commencèrent à 7 h. 45. A 15 heures, trois officiers français allèrent voir dans les lignes allemandes où en était le travail. Ils parcoururent le chaos des positions bouleversées et ramenèrent 19 prisonniers, dont 3 sous-officiers aphones et pareils à des bêtes traquées. Un feu effroyable roula jusqu'au 30. Les Allemands avaient renforcé leurs garnisons, mais elles fondaient sous cet orage. Le 104^e régiment dura quatre jours. Les relèves n'étaient pas moins meurtrières. Elles se faisaient à découvert sur un terrain où, dans chacune des dernières journées, il tombait 100.000 obus en 24 heures.

Le 31 juillet, l'assaut fut donné par la 51^e division à gauche et la 1^{re} à droite, en liaison, comme on l'a dit plus haut, avec la 5^e armée britannique. Les objectifs furent emportés, Bixschoote et Boesele furent conquis. Les troupes françaises prirent également part à la bataille du 16 août qui les amena au contact de la seconde position allemande, devant un ruisseau qui s'appelle tour à tour Kortebek, San Jansbek, Martjevaart. Du 16 juillet au 16 août, l'artillerie française tira 1.902.807 obus, contre 86.000 environ tirés par l'artillerie allemande.

L'armée française continua à participer aux actions qui recommencèrent le 20 septembre pour se prolonger jusqu'à la fin d'octobre.

VII. *L'attaque de la 2^e armée devant Verdun.* — Sur le front de Verdun, la 2^e armée, commandée par le général Guillaumat, commença, le 13 août, une préparation d'artillerie, exécutée par 2.500 pièces et qui dura six jours, jusqu'au 19. La bataille elle-même dura du 20 au 25, sur un front d'une vingtaine de kilomètres, de part et d'autre de la Meuse, depuis le bois d'Avocourt à gauche jusqu'à Bezonvaux à droite.

Elle fut menée le premier jour par 8 divisions. A 4 h. 40 du matin, le 20, l'infanterie française se lança à l'assaut. L'ennemi mit 12 minutes à déclencher son barrage. C'était trop tard et nos troupes étaient dans sa première ligne. En fin de journée, elles avaient avancé par endroits de 2 kilomètres et ramené plus de 4.000 prisonniers. A gauche de la Meuse, le bois d'Avocourt était repris, la cote 304 cernée, les deux sommets du Mort-Homme repris, le bois des Corbeaux et le petit bois de Cumières (perdus du 6 au 10 mars 1916) repris. A droite de la Meuse, la grande boucle de Champneuville, avec les deux villages de Champneuville et de Champ, était entièrement reconquise. La cote 344, où s'était primitivement notre seconde position à droite de Samogneux et qui avait été perdue dans la nuit du 24 au 25 février 1916, était reprise. Plus à droite encore, les Français avançaient dans le bois des Fosses et dans le bois le Chaume qu'ils avaient perdus le 24 février 1916. D'une manière générale, l'ennemi était rejeté sur l'avant-ligne française de 1915.

Le correspondant du *Lokal Anzeiger*, Karl Rosner, nous a laissé l'historique des faits sur le front de la division badoise qui a perdu la cote 344 et Samogneux. Après avoir perdu le 15 décembre 1916 Louvemont et la côte du Poivre, les Allemands avaient établi leur première ligne au pied Nord de cette côte, dans la dépression Vacherauville-Beaumont, et ils y recevaient dans le flanc droit le feu des hauteurs de Marre, qui pouvait leur infliger de grosses pertes. Au mois de mars 1917, ils décidèrent donc d'évacuer ces positions, de ne laisser sur la côte du Talou elle-même que des avant-postes et de retirer la ligne de défense principale fort en arrière, d'une part à la lisière Sud de Samogneux, et d'autre part à la contre-pente Nord de 344. Pendant cinq mois, la côte du Talou ne fut donc tenue que par des avant-postes qui, pendant la nuit détachaient des reconnaissances vers les lignes françaises. L'existence de ces avant-postes, bombardés de flanc et mal abrités, était fort pénible. Ils étaient formés par des volontaires. Dans la nuit du 9 au 10 août encore, ces patrouilles allemandes ramenèrent une douzaine de prisonniers; dans la nuit du 14 au 15, curieuses d'en faire de nouveaux pour se renseigner sur l'attaque imminente des Français, elles trouvèrent nos avant-postes vides. Enfin, dans la nuit du 19 au 20, les troupes de choc françaises relevèrent les garnisons des tranchées. A 3 heures du matin, le feu roulant commença à tomber sur la côte du Talou. Il n'y eut pas de surprise et les Allemands étaient prêts à recevoir l'attaque.

A 5 heures du matin, en pleine obscurité et par une pluie battante, les Français, après avoir traversé la zone abandonnée, attaquèrent la colline 344 et ses deux lignes de tranchées. Le combat dura toute la journée avec un extrême acharnement. La division allemande était complètement coupée de toutes ses communications. Le barrage français interdisait tout passage à l'arrière. Dans le fond des

vallons qu'il aurait fallu traverser, les gaz étaient comme solidifiés. Les coureurs étaient tués, les signaux optiques et la télégraphie sans fil ne fonctionnaient plus. Dans la nuit du 20 au 21, les Français, après avoir enlevé la colline 344, la dépassèrent d'une centaine de mètres vers le Nord. Le soir du 21, le front passait au Nord de Samogneux et par la dépression voisine.

Les Allemands, après la bataille du 20 août, réagirent énergiquement sur la rive droite, qui resta un secteur d'usure très actif jusqu'au 15 septembre, les unités en ligne perdant jusqu'à 15 % de leur effectif. Au total, 18 divisions furent dépensées. En revanche, le but était parfaitement atteint. Non seulement on avait repris le terrain, mais on avait enlevé à l'ennemi 10.300 prisonniers, 30 canons et 203 mitrailleuses.

VIII. L'attaque de la 6^e armée à la Malmaison. — La bataille de la Malmaison réalise plus que toute autre le type de la bataille telle que le général Pétain l'avait conçue pour cette période.

L'opération fut confiée à la 6^e armée (général Maistre) et exécutée à gauche par le 14^e corps Marjôulet, au centre par le 21^e corps Degoutte, à droite par le 11^e corps Maudhuy et par deux divisions du 39^e corps. La proportion d'artillerie était de un canon tous les six mètres.

Le front d'attaque, long de 11 kilomètres, enveloppait le saillant formé par les positions allemandes au Nord de Soissons. Il se subdivisait naturellement de la façon suivante. Sur la gauche, entre Vauxaillon et le moulin de Laffaux, la ligne française formait un crochet offensif sur le flanc de l'ennemi. Au centre, entre le moulin de Laffaux et le fort de la Malmaison, les Allemands occupaient un plateau où les Français avaient bien pris pied, mais où l'ennemi maîtrisait les têtes de vallon descendant vers l'Aisne, carrières de Fruty à l'Ouest, carrière de Bohery à l'Est. Les Français avaient donc à enlever d'abord la ligne Fruty-Bohery. Il fallait ensuite occuper le sommet étroit du plateau où se trouve le fort de la Malmaison et redescendre les pentes Nord où se trouvent à flanc de versant de nouvelles carrières. Enfin, dans le secteur de droite, la ligne française partant de la ligne la Malmaison-Panthéon-la Royère devait se porter face au Nord-Est en direction de Pargny et de Filain. Là, l'attaque, non seulement se heurtait à une résistance de front, mais se trouvait découverte sur son flanc droit. Il fallait donc s'attendre à des combats très durs.

La préparation d'artillerie a duré du 17 au 22 octobre, la bataille elle-même du 23 au 26. Le choix du terrain, c'est-à-dire le grand plateau à cheval sur la route de Soissons à Laon, était tel qu'une poussée, d'étendue et de durée définies, exécutée là sur la droite des positions allemandes et du Chemin des Dames, oblige toute la ligne à évacuer le plateau et à se replier derrière l'Ailette. L'exploitation avait commencé le 24, quand l'ennemi avait évacué le plateau du mont des Singes. Le 25, elle avait continué à la gauche en direction de Pinon. La forêt de Senon avait été occupée et les reconnaissances poussées jusqu'à l'Ailette. A droite, où les Allemands s'étaient jusque-là violemment défendus, Pargny-Filain et

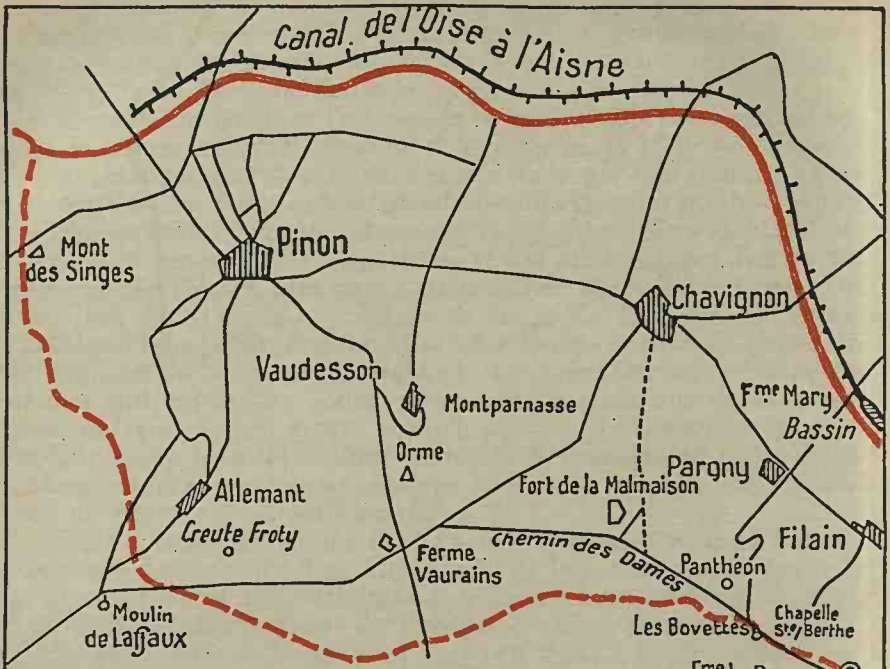
Filain avaient été enlevés. Du 1^{er} au 2 novembre, l'ennemi abandonna tout le plateau du Chemin des Dames jusqu'à la hauteur de Corbeny et se replia au Nord de l'Ailette.

Ainsi délimitée dans l'espace, la bataille l'était aussi clairement dans le temps, puisque, après ce repli ennemi, le 1^{er} novembre, elle s'arrêta complètement, sans être suivie de la période d'usure qu'on a vue à Verdun. Non seulement elle liquida la question du Chemin des Dames, mais elle coûte à l'ennemi 11.558 prisonniers (dont 241 officiers), 200 canons, 720 mitrailleuses et 222 minenwerfer. Les pertes françaises en blessés, tués ou disparus étaient de 14.700 hommes. On avait tiré, du 16 au 26, 2 millions de coups de 75 et 850.000 coups d'artillerie lourde. Un document officiel évalue le prix de revient à 600 millions de francs. « C'était, écrit le colonel Corda, une superbe victoire qui, en quatre jours, nous avait permis, sur un front de 12 kilomètres, de progresser jusqu'à plus de 6 kilomètres en profondeur. Cette bataille rémunératrice, si heureusement exécutée et si harmonieusement réglée, restera comme le modèle des opérations de rupture à objectif limité. »

Dans le cours de l'année 1917, l'armée française avait eu 170 engagements de divisions. Les Allemands, de leur côté, en avaient eu, sur le seul front d'Aisne-Champagne, d'avril à novembre, 150 (dont 93 sévères), et, sur le front de Verdun, d'août à décembre, 36.

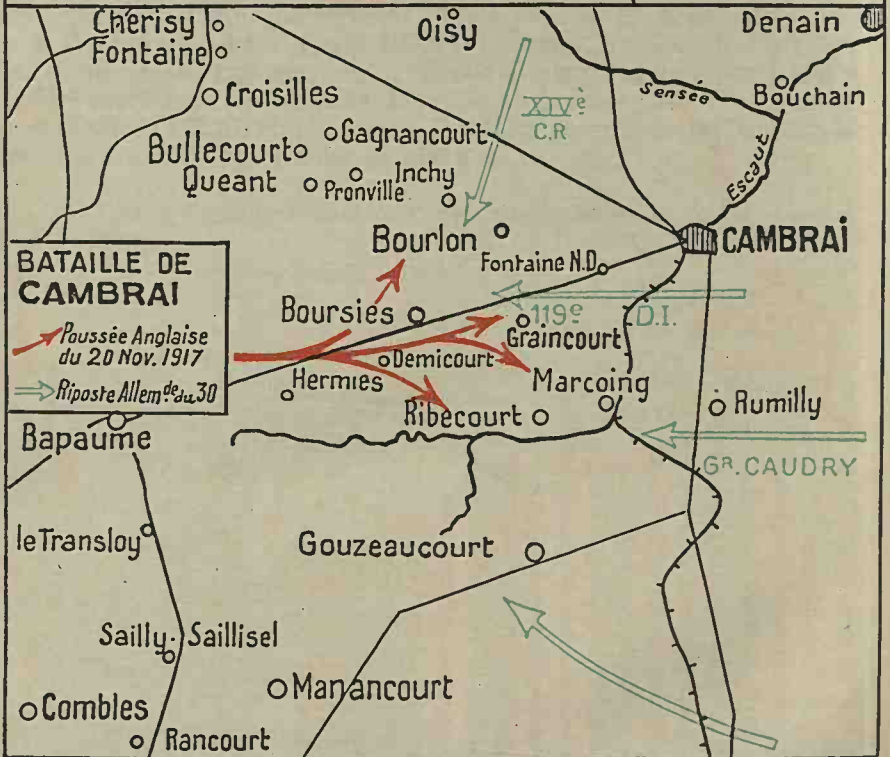
Au total, dans cette année si dure, où il avait fallu reconstituer le moral de l'armée et se recueillir en vue de grands événements à attendre pour 1918, les divisions françaises avaient pourtant fourni un rude labeur (1). Les nécessités économiques avaient de plus fait renvoyer dans l'intérieur, d'avril 1917 à janvier 1918, 488.000 hommes. Quoiqu'on ait incorporé 400.000 hommes, quoique le taux des pertes ait décliné régulièrement, l'effectif des armées du Nord-Est n'a pu être maintenu. De 2.802.000 hommes en janvier 1917, il est tombé en septembre à 2.261.000 hommes. Il a fallu supprimer des unités; le nombre des divisions tombe de 109 à 97.

(1) Il faut y ajouter l'envoi en Italie de la X^e armée française, à partir du 27 octobre.



BATAILLE DE L'AILETTE

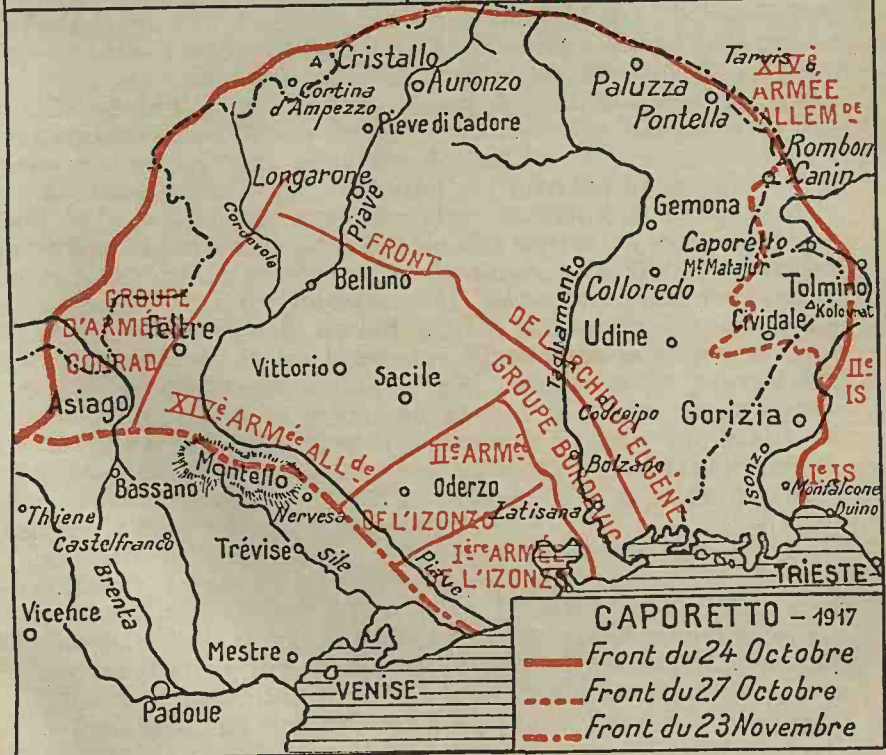
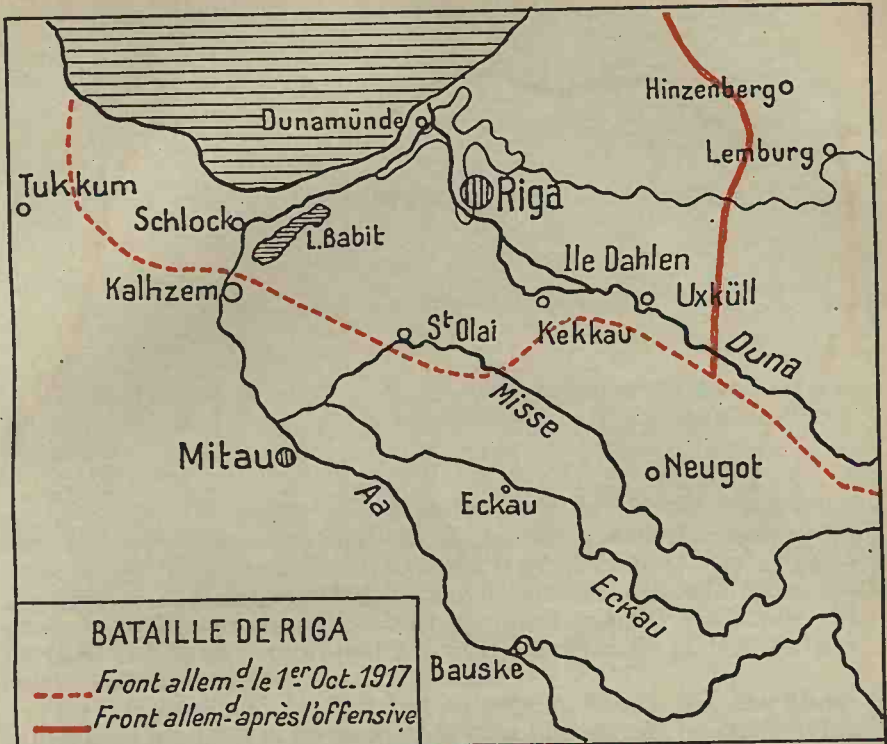
--- Front du 23 Oct 1917
 ——— Front du 2 Nov ..



BATAILLE DE CAMBRAI

→ Pousée Anglaise du 20 Nov. 1917

⇒ Riposte Allem^e de du 30



CHAPITRE XXVII

La paix de Brest-Litovsk.

I. L'offensive russe. — II. Le gouvernement de Kerenski. — III. Riga. — IV. La révolution bolchevique. — V. La paix de Brest-Litovsk.

I. L'offensive russe. — Nous avons vu la Révolution russe, à son début, démocratique et bourgeoise. Le gouvernement provisoire était présidé par le prince Lvov. Mais deux tendances ne tardèrent pas à s'y combattre. L'une, représentée par le ministre des Affaires étrangères, le professeur Milioukov, correspondait au parti démocrate, dit parti K. D.; l'autre, représentée par le ministre de la Guerre, Kerenski, correspondait au parti socialiste.

Le cabinet donna dès le début un gage au Soviet, par une déclaration où il adoptait la formule de la paix blanche, de la partie nulle, et où il promettait d'agir auprès des Alliés pour obtenir, sur la base du *statu quo*, une liquidation aussi rapide que possible de la guerre.

Mais le Soviet lui-même était suspect aux maximalistes. Malgré la défense du Comité exécutif, ceux-ci déchaînaient dans les usines un mouvement en faveur de nouvelles élections. Les ouvriers léninistes malmenaient les membres du Soviet.

Le maximalisme correspondait à l'anarchie native qui est au fond de la psychologie populaire. Il promettait aux soldats la paix, au paysan la terre. Il avait gagné un bon tiers de la garnison de Pétrograd. Les usines, surtout celles du quartier de Viborg, en étaient intoxiquées. Dans le gouvernement même, certains discours de M. Skobelev, ministre du travail, étaient autant d'invitations à une offensive générale contre le capital. Konovalov, ministre du Commerce et de l'Industrie, écœuré, démissionnait et ne pouvait être remplacé. Gouchkov lui-même, payant son tribut au maximalisme, mettait à la retraite plus de cent généraux, y compris Youdenitch, ne maintenant la discipline qu'en service commandé, et faisait défense aux officiers de marine de porter l'épaulette et la croix de Saint-Georges, « pour raisons démocratiques ».

Cronstadt, l'avant-poste maritime de Pétrograd, avec ses ports, ses cuirassés, ses docks, ses batteries, était dès le début de la Révolution, tombé aux mains des ouvriers et des soldats. Deux cents officiers de marine furent emprisonnés dans les casemates. A chaque instant des groupes de soldats et de matelots faisaient irruption dans les cellules, commandaient *fixe!* à leurs chefs, les injuriaient. Plus d'une fois, on mena des officiers à un simulacre d'exécution capi-

tale. Plusieurs devinrent fous, ou se tuèrent. Dans la ville, les meetings étaient devenus une occupation officielle. Les clubs pullulaient. Kerenski était traité de pillard et de vendu. Enfin Cronstadt se déclara république autonome.

Le comte Czernin raconte dans *Im Weltkrieg* que, dès l'été de 1917, le gouvernement austro-hongrois « avait reçu des nouvelles qui faisaient paraître prochaine la paix avec la Russie ». Il cite en particulier un mémoire qui lui fut adressé le 13 juin, d'un pays neutre, et qui était lui-même un résumé de la presse russe tant socialiste que bourgeoise. Ce mémoire montrait le conflit d'opinion qui régnait sur le front et à l'arrière au sujet de l'offensive prêchée par Kerenski. Les bolcheviks y étaient franchement opposés. Mais les mencheviks, c'est-à-dire le parti auquel appartenaient les ministres Tserebelli et Skobelef, étaient divisés. La majorité était pour l'offensive; mais une minorité y étaient opposée, comme à l'entrée du parti dans le gouvernement provisoire. Le journal des mencheviks, la *Rabotchaia Gazeta*, très embarrassé, louvoyait. Un petit groupe, trouvant les mencheviks trop internationalistes, formait le groupe des social-patriotes.

Les social-révolutionnaires, qui étaient représentés dans le cabinet par Tchernov, ministre de l'agriculture, et qui constituaient le parti le plus puissant de la Russie parce qu'ils avaient rallié les paysans, étaient aussi divisés. Les plus nombreux et les plus influents étaient opposés à l'offensive. Cette opposition était sensible dans les deux principaux journaux du parti, le *Delo Naroda* et la *Zemlia Volia*. Seul un journal moins important, la *Volia Naroda*, prêchait l'offensive pour alléger la tâche des alliés. D'autres fractions du parti, les Trudoviki, qui formaient le groupe même de Kerenski, et les socialistes populaires représentés dans le cabinet par le ministre de l'Alimentation Jechekhonov, hésitaient à suivre Kerenski sur ce terrain. Dans le ministère même, Tchernov avait fait au congrès des paysans un discours contre l'offensive, et avait dû s'en justifier auprès de ses collègues.

Au front, l'ardeur guerrière existait encore chez les officiers, dans la cavalerie (au moins partiellement), dans l'artillerie et chez les cosaques. Il est vrai que les cosaques, possesseurs chacun de 40 déciatines de terre (1) passaient pour une troupe réactionnaire. L'infanterie était peu disposée à attaquer. Le 26 mai, la *Rabotchaia Gazeta* insérait une correspondance du front, où il était dit qu'une poussée passionnée vers la paix, fût-ce une paix séparée et au prix de dix gouvernements, devenait de plus en plus visible.

C'est dans ces circonstances difficiles que Kerenski entreprend une campagne pour prêcher l'offensive. Son masque tourmenté, ambigu; ses paupières baissées, son aspect de somnambule parlant sous la dictée d'une voix intérieure, comme si la Révolution même parlait par sa bouche, toute cette sorcellerie a une irrésistible action sur les masses.

La Russie est gagnée par la fièvre de ces discours. Il dit : « Nous autres révolutionnaires, nous sommes toujours prêts à mourir sur un ordre des chefs. C'est la discipline que je vous apporte, soldats

(1) Peu de paysans russes disposaient de plus de 5 déciatines, et 3 millions n'avaient pas de terre du tout.

russes. A l'ombre du drapeau révolutionnaire, nous donnerons, pour défendre le peuple, notre vie, toutes nos forces, notre dernière goutte de sang... Nous apporterons la paix au monde parce que nous sommes forts... Côte à côte avec nos alliés, nous apporterons un nouvel ordre de choses en Europe. »

Bientôt les pancartes rouges qui l'accueillent aux armées portent des inscriptions de plus en plus belliqueuses : « L'offensive sauvera la Russie. » Le 2 juillet, des feuilles volantes distribuées dans les rues de Pétersbourg annonçaient que l'offensive victorieuse était commencée. L'enthousiasme des troupes était immense. Sous le feu, Kerenski continuait son œuvre. Des soldats l'embrassaient avant d'aller mourir. « On voyait son automobile passer en trombe vers les unités hésitantes pour remonter les défaillances. On le voyait panser les blessés, donner l'accolade aux héros, distribuer des drapeaux, des épaulettes, des croix d'honneur, aider pieusement à porter des cercueils de soldats... Un aumônier raconte avoir passé, pour creuser une tombe, la pelle à un jeune homme inconnu, tout pâle, aux yeux douloureux, en tenue civile, qui, le front en sueur, travailla à la suprême demeure, puis s'éloigna suivi d'un état-major silencieux. C'était Kerenski. Les soldats affirment l'avoir vu marcher, impassible, le fusil à la main, droit à l'ennemi; d'autres l'avaient aperçu dans une automobile blindée (1). »

L'attaque russe fut menée à fond (2) par Broussilov, entre Brody au Nord et le col des Tartares au Sud. A l'aile droite, l'armée Gutor, au centre l'armée Bickowicz, au Sud du Dniester l'armée Kornilov, la plus forte des trois. Objectif commun : Lemberg.

L'armée Gutor attaqua le 1^{er} juillet et enfonça la 2^e armée autrichienne (Tersztyanski) sur une profondeur de 2 kilomètres, près de Zborov, et de 5 près de Koniuchy. Les Autrichiens perdirent beaucoup de matériel, et un grand nombre de déserteurs, Tchèques, Slovaques et Slovènes. Mais dès le 2, l'attaque était à son point mort. Les unités allemandes d'intervention arrivèrent sur le champ de bataille et verrouillèrent la position.

L'armée Bickowicz attaqua le 4 et, après quelques succès initiaux, fut arrêtée par l'armée Bothmer, qui se maintint sur la Narajova.

L'armée Kornilov déclencha l'attaque principale le 6 des deux côtés de Stanislaw et pénétra dans les positions autrichiennes sur un front de 32 kilomètres et sur une profondeur de 30. A la nouvelle de ces succès, on crut chez les Alliés que la chute du tsarisme avait régénéré l'armée russe.

Cependant la riposte des puissances centrales se préparait, conduite principalement par des troupes allemandes. Le 15 juillet, l'armée Kornilov fut attaquée de front sur la Lovnica et enveloppée par sa gauche. Tout le terrain conquis fut perdu. Pendant ce temps, une masse de choc était préparée plus au Nord pour une offensive en direction de Tarnopol. Le 19 juillet, les divisions allemandes attaquaient sur un front de 20 kilomètres, enlevaient les hauteurs

(1) S. de Chessin, *Au pays de la démence rouge*, pp. 143-144.

(2) « Grosszügig und mit rücksichtsloser Einsetzung der Massen », écrit le colonel Immanuel. (*Del Weltkrieg*, p. 235).

dominantes de la Zlota Gora, et pénétraient à 15 kilomètres de profondeur dans les lignes russes.

Dans la pensée des Etats-Majors des puissances centrales, cette offensive était locale. Elle s'étendit parce que l'armée russe se désagrèga d'elle-même. Des unités marchaient à la contre-attaque et se battaient bien. Mais, derrière le front, les conseils de soldats délibéraient si l'on devait se battre. Ailleurs, des troupes de partis différents en venaient aux mains. Toute l'armée russe reflua vers le Sud-Est. Des fantassins obligeaient les artilleurs à dételer leurs pièces et prenaient les chevaux. A Kalusz, il y eut des scènes de pillage et d'épouvante. Kerenski, effondré dans sa limousine, le regard égaré, répétait, dit-on, comme un automate, un fragment de phrase d'un roman sentimental.

Tout le front russe reculait dans un désordre croissant, poursuivi par les armées victorieuses qui exécutaient une large conversion la droite en avant. Tarnopol était pris le 25 juillet. Le 30, le fleuve qui marque la frontière orientale de la Galicie, le Zbrucz, était atteint entre Husiatyn et Skole. Au Sud du Dniester, la ligne Sinkov-Husiatyn-Dorna Vatra était atteinte et, le 2 août, le général Kœvess avec la 7^e armée entra à Czernovitz. Le 10 août, les Russes étaient à peu près complètement expulsés du territoire autrichien. Ils n'y conservaient que deux petites enclaves, l'une en Galicie, dans la région de Brody, l'autre en Bukovine dans la région de Suczava.

La suite de la manœuvre était pour les Empires centraux de pénétrer en Moldavie et de prendre les armées roumaines à revers. Mais cette manœuvre fut arrêtée par la belle résistance des Roumains sur le Sereth. Mackensen, qui opérait contre eux, arrêta son mouvement à la fin d'août.

II. Le gouvernement de Kerenski. — Deux jours avant la contre-offensive allemande, le 17 juillet, une émeute avait éclaté à Saint-Pétersbourg.

Le premier effet de l'éphémère victoire russe avait été une réaction contre le maximalisme. Dans plusieurs quartiers ouvriers, on acclamait le général Rousski et les officiers alliés. Des étudiants déployaient le drapeau national, proscrit depuis quatre mois. Déjà, par places, la foule rudoyait les orateurs maximalistes.

Les maximalistes répondirent le 17 juillet par une tentative d'insurrection. C'est à ce moment qu'apparaît au premier plan, à côté de Lénine, Bronstein, dit Trotski. Fils d'un rabbin, il avait parcouru l'Europe sans se fixer, personnel et fantasque. Trotski, a-t-on dit, c'est le prophète biblique, un Ezéchiel qui eût versé dans le maximalisme sans rien perdre de son âpre énergie et de son lyrisme. Tandis qu'en Lénine s'incarne un surhomme de laboratoire, Trotski ajoute à la politique un romantisme exaspéré.

Le gouvernement ayant décidé de dissoudre le régiment des grenadiers de la garde, qui était en état continuel d'insubordination, la garnison s'insurgea, et les chefs maximalistes organisèrent cette insurrection à leur profit. « Des bandes de soldats, de matelots et d'ouvriers armés, écrit l'ambassadeur de France, M. Noulens, les uns s'avancant à pied, les autres montés sur des automobiles ou des

camions garnis de fusils ou de mitrailleuses, défilèrent toute la nuit sur divers points de la ville, et notamment sur les quais de la Néva. Précédés de musiques, ils traînaient à leur suite une tourbe d'hommes et de femmes. Des bannières portées par les manifestants étalaient des inscriptions inquiétantes et subversives : « A bas les dix ministres capitalistes ! A bas la guerre, la paix à tout prix ! A bas les bourgeois ! Nous exigeons la publication des accords secrets et la conclusion d'une paix équitable ! Vive l'Internationale ! »

En l'absence de Kerenski, l'insurrection fut réduite le lendemain. Les maximalistes s'étaient fait un quartier général, un arsenal et une forteresse du palais de la Kchessinskaïa. Cette citadelle fut emportée. Le 19 et les jours suivants, quelques-uns des chefs maximalistes, Trotski, Kamenev, Lounatcharski, Mme Kollontai étaient arrêtés. Mais on n'osa pas les juger. On dit que Kerenski alla voir Trotski dans sa prison et que le colloque dura plus d'une heure. Quelques semaines plus tard, Trotski fut remis en liberté. Lénine était passé en Finlande avec Zinoviev. Il en revint bientôt et s'installa sur le contre-torpilleur *Aurora*, ancré dans la Néva. Inviolable dans ce refuge, dont toute la défense était de 81 hommes d'équipage, Lénine prépara plusieurs mois sa revanche sans que le gouvernement osât le réduire.

Le 20 juillet, le prince Lvov donna sa démission. La raison apparente était la défaite de Tarnopol ; en réalité, il faisait place à Kerenski. Le 1^{er} août, Kornilov fut nommé généralissime.

Le 5 août, Kerenski réussit à grouper autour de lui seize ministres, la plupart socialistes, mais en dehors de toute représentation du Soviet de Pétrograd. Ce Soviet, où les bolcheviks dominaient maintenant, était très affaibli par l'émeute manquée du 17 juillet. La situation personnelle de Kerenski était assez forte pour qu'il pût tout tenter pour rétablir l'ordre et refaire l'armée. Le 2 août, il avait promulgué la loi pour l'élection de la Constituante. Mais il avait repoussé cette élection au 12 octobre ; il la recula ensuite jusqu'en décembre.

A défaut d'élections, une conférence consultative, composée de toutes les classes sociales, fut convoquée au Grand Théâtre de Moscou, du 25 au 28 août. On prononça des discours qui n'avancèrent rien. La gauche acclama Kerenski, et la droite fit une ovation au général Kornilov quand il entra dans sa loge. La rivalité des deux hommes date de là.

De même que les Alliés essayaient de maintenir la Russie dans l'alliance, l'Allemagne travaillait à l'en détacher. Elle se servait du pacifisme. Elle entretenait en Russie le socialiste suisse Robert Grimm, instigateur des conférences de Zimmerwald et de Kienthal ; mais un télégramme qui démontrait la collusion de Grimm avec la chancellerie allemande ayant été surpris, Kerenski expulsa Grimm, malgré les protestations de Lénine et de Trotski. Le secrétariat de la II^e Internationale lança alors, d'accord avec l'Allemagne, le projet d'une conférence socialiste à Stockholm. Une conférence préparatoire eut lieu le 8 juin ; les socialistes des pays neutres y rencontrèrent ceux des Empires centraux. Que feraient les Alliés ? Le général Pétain consulté répondit net : « Si on admet une conférence, au sujet de la paix, avec les socialistes allemands, elle équivaldra à un armistice.

Il sera impossible d'obtenir des troupes les efforts soutenus que les circonstances exigent. » C'était pareillement l'avis, mais aussi l'espoir des travaillistes anglais. Quand M. Lloyd George refusa les passeports, M. Henderson, ministre travailliste, quitta le cabinet. En France, le parti socialiste, avec Albert Thomas, se montra hostile à la conférence. Chaque pays comptant pour une voix, les Alliés auraient été immédiatement mis en minorité.

Le Soviet de Pétrograd accueillait la conférence avec enthousiasme. Le gouvernement de Kerenski, très embarrassé, publia un communiqué où il se réservait les questions de guerre et de paix. La conférence socialiste de Stockholm, disait-il, est une conférence de parti, et, comme telle, ne peut prétendre au règlement des questions d'Etat. Le refus des passeports à Paris et à Londres termina l'affaire. Une autre démarche en faveur de la paix fut faite à la même époque par le pape Benoît XV. La lettre pontificale ne parlait pas de l'Alsace-Lorraine. Elle engageait la France et l'Italie à régler les questions territoriales pendantes entre elles, comme si la Tunisie ou Nice étaient des buts de guerre. Elle ne parlait pas de la Russie.

Les Allemands travaillaient d'autre part à démoraliser le soldat russe dans les tranchées. Ils y répandaient des tracts qui engageaient le combattant à regagner son foyer. Un ordre du général Linsingen traçait les règles pour la fraternisation : « Crier *Tovarichtch* et montrer une bouteille d'eau-de-vie. Si quelqu'un vient, parler 1° contre la discipline; 2° pour la paix; 3° contre l'Angleterre et la France. »

Le général Kornilov demandait en vain des réformes. Les soldats désertaient en masse. Le commandement allemand jugea le moment favorable pour frapper un nouveau coup.

III. Riga. — Après le désastre de Galicie, la force de résistance de l'armée russe, minée par la défaite et la révolution, était tellement diminuée que son écroulement total et la défection de la Russie à l'Entente pouvaient être envisagés. L'Allemagne eut alors l'idée de prendre avant la paix un nouveau gage, qui était Riga. La grande ville baltique pourrait servir de point d'appui à la reconstruction de la Livonie et de la Courlande dans le sens allemand.

Le front de la Duna, de Jacobstadt à la mer, était tenu par la 12^e armée russe du général Klembovski avec environ 200.000 hommes. A la fin d'août, sous la pression des Allemands, elle recula de l'Aa vers la Duna dans le secteur Fridrichstadt-Dünhof. Ce recul, en amenant les Allemands au voisinage du fleuve, permit de faire les préparatifs de son passage.

L'opération fut confiée à la 8^e armée, renforcée et commandée par le général von Hutier. L'armée se rassembla dans la région de bois, de collines et de dunes entre Borkowitz et Dünhof, sans que les Russes eussent le moindre soupçon. Le 31 août, la préparation d'artillerie et de minenwerfer commença. Le 1^{er} septembre, de grand matin, elle passa au feu roulant. En peu de temps, les batteries russes étaient inondées de gaz, les ouvrages démolis, les garnisons détruites ou dispersées. Sous la protection du feu, les bataillons de tête allemands passèrent sans pertes la Duna à Uxküll, où elle a 350 mètres de large. Le passage s'était fait dans des embarcations. Dans l'après-midi, trois ponts furent jetés, et les Allemands se trouvèrent assez

forts sur la rive droite pour braver les retours offensifs. Le 2, ils avancèrent jusqu'au Iael et tournèrent de là sur Riga. D'autres troupes se mettaient en marche de Mitau et de Schlock. Riga fut pris le 3, et son port, Dunamünde, le 5. La tête de pont que les Russes possédaient encore au Sud de la Duna à Yakobstadt fut enlevée le 21 septembre par quelques divisions de la 8^e armée sous les ordres du comte Schmettow.

Pour assurer la navigation dans le Nord de la Baltique et exercer une pression sur Saint-Petersbourg, l'Etat-Major allemand monta une expédition sur les îles qui ferment au Nord le golfe de Riga, Œsel, Moon et Dagœ. L'expédition fut faite par l'action combinée de l'armée et de la flotte. Le corps de débarquement fut composé de la 42^e division et de détachements cyclistes et mis sous les ordres du général von Kather. L'escadre fut commandée par le vice-amiral Ehrhardt Schmidt.

Les Russes avaient dans les îles deux divisions et des batteries de côte; une escadre de la flotte de la Baltique était dans leurs eaux.

Le 12 octobre, les bateaux allemands chargés d'éclairer et de relever les mines, appuyés par des hydravions, nettoyèrent la côte Ouest d'Œsel. Les vaisseaux de ligne et les petits croiseurs réduisirent sans peine au silence les batteries russes. Les bataillons de marine débarquèrent à Pamerort, les troupes de terre dans le golfe de Tagga.

Les Russes étaient concentrés dans la région d'Arensburg. Il fallait les empêcher de se retirer dans l'île de Moon, qui est réunie à Œsel par une digue de 900 mètres. Pour cela, il fallait opérer par mer, et prendre la digue sous le feu.

Le 13, l'escadre allemande passa par le Soelo Sund dans le Kassar Wiek, attaqua l'escadre russe, coula le vaisseau de ligne *Slava*, prit le destroyer *Grom* et força quatre transports vides à s'échouer. Le reste de l'escadre russe s'échappa vers le Nord, à travers des récifs et des mines où les bateaux allemands ne se risquèrent pas à le suivre.

Cependant Arensburg était pris le 15. La digue qui reliait Œsel à Moon était tenue sous le feu des bateaux allemands de Kassar Wiek, puis occupée par un détachement cycliste venu de Pamerort. La retraite lui étant coupée, la garnison d'Œsel se rendit. Le 18, l'île de Moon fut occupée sans combat : le 20, l'occupation de Dagœ était achevée. L'expédition avait rapporté 20.000 prisonniers, plus de 100 canons et 3 camps d'aviation.

IV. *La révolution bolchevique.* — Le 8 septembre, le général Kornilov, dont le grand quartier était à Mohilev, fit savoir à Kerenski qu'il croyait devoir prendre la dictature et qu'il lui offrait le portefeuille de la Justice. Interrogé au téléphone par Kerenski, Kornilov lui confirma son dessein.

Kerenski forma aussitôt un gouvernement de salut public de huit membres, proclama l'état de siège à Petrograd, y fit entrer des troupes, destitua Kornilov et le remplaça par Alexeiev. Cependant Kornilov marchait sur Petrograd à la tête de trois corps d'armée. Kerenski, affolé, se rapprocha du Soviet. Il fit mettre en liberté Trotski et les autres bocheviks emprisonnés après l'émeute du

17 juillet. Il fit distribuer dix mille fusils aux ouvriers. Il prit lui-même tous les pouvoirs y compris celui de généralissime. Cependant les soldats de Kornilov et ceux de Kerenski, en arrivant au contact, commençaient des pourparlers. Tout finit par des négociations. Kornilov se déclara prêt à remettre son commandement à Alexeiev, qui accepta les fonctions de chef d'état-major de Kerenski. Une amnistie pleine et entière fut proclamée. La presse présenta toute l'affaire comme un malentendu. Seul de ceux qui avaient suivi Kornilov, le général Kaledine, hetman des cosaques, organisa sur le Don la résistance au gouvernement provisoire. Les poursuites furent limitées à cinq généraux, dont Kornilov et Kaledine.

Les éléments avancés gagnaient sans cesse du terrain. Des élections municipales à Petrograd avaient été un triomphe pour les maximalistes. Le Soviet de Petrograd était entièrement entre leurs mains. Le gouvernement, débordé, chercha un appui dans la nation en organisant une conférence de 1.200 membres, où toutes les organisations seraient représentées, et qui se tint à Petrograd du 20 septembre au 5 octobre. L'extrême gauche, socialistes révolutionnaires et bolcheviks, au nombre de 300, se sentant en minorité, se retira le 4. La conférence vota l'institution d'un Pré-parlement, qui, sous le nom de Conseil Provisoire de la République, contrôlerait l'exécutif jusqu'à la réunion de la Constituante. Le Conseil Provisoire tint sa première séance le 20 octobre. D'autre part, le pays se désagrégeait. A la fin d'octobre, quatre cents usines, occupant cent mille ouvriers, avaient fermé leurs portes. Ailleurs, c'étaient les ouvriers qui se mettaient en grève. Les paysans saisissaient la récolte et le bétail des propriétaires, brûlaient les châteaux, tuaient les maîtres récalcitrants. Les chemins de fer fonctionnaient à peine, le ravitaillement manquait, la misère était grande. Les journaux, les *Isviestia*, la *Pravda*, la *Novaia Jisn* de Gorki excitaient encore l'opinion. Il était évident que le gouvernement serait emporté.

Le coup d'Etat se préparait au grand jour. Un Congrès des Soviets devait s'ouvrir le 7 novembre. Trotski, maintenant président du Soviet de Petrograd, annonça que cette assemblée donnerait le pouvoir aux bolcheviks, et que ceux-ci s'établiraient au besoin par la force. Lénine déclara qu'à la même date les soldats et les ouvriers attaqueraient le Palais d'hiver et occuperaient les ministères.

Le 6, le comité militaire révolutionnaire arma les ouvriers. Le 7, matelots, soldats et ouvriers s'emparèrent sans résistance de l'Hôtel des Postes, de celui des Téléphones, des ministères, du palais du Conseil provisoire, du palais du Congrès des Soviets. Le gouvernement, assiégé dans le Palais d'hiver, délibérait. A 9 heures du soir, deux pièces de canon, amenées par les marins bolcheviks, commencèrent à tirer. Les obus tombaient où ils pouvaient. Enfin, à 2 heures du matin, un projectile atteignit le Palais d'hiver, qui fut pris d'assaut. Les ministres, au milieu des insultes de la populace, furent menés à la forteresse Pierre et Paul.

Kerenski était parti le matin, dans la voiture d'un officier américain, pour rejoindre les troupes de l'armée du Nord. Quand celles-ci arrivèrent à Tsarskoe-Selo, les bolcheviks les attaquèrent. C'était le 12 novembre. Les cosaques de Kerenski répondirent à peine au feu. Néanmoins, les bolcheviks n'avancèrent pas. Le soir,

sur l'ordre de l'Etat-Major, les cosaques se replièrent. Deux jours plus tard, gagnés par les émissaires du comité militaire révolutionnaire, ils renoncèrent à se battre et convinrent que Kerenski irait conférer avec Lénine. Kerenski préféra disparaître, déguisé en matelot.

Le 21 novembre, Trotski informa les ambassadeurs que le congrès des Soviets avait établi le 8, « un nouveau gouvernement de la République russe, sous la forme du Conseil des Commissaires du peuple ». Le président de ce gouvernement était Lénine; Trotski même était commissaire aux Affaires étrangères.

V. *La paix de Brest-Litovsk*. — Après les défaites de juillet et de septembre et l'avènement des bolcheviks, les dispositions pacifiques de la Russie devinrent encore plus manifestes. Czernin écrivait à un ami, le 17 novembre 1917, que les nouvelles se ramenaient toutes à celle-ci, que le gouvernement bolchevik voulait faire la paix, à tout prix et le plus rapidement possible. Quant aux Allemands, ils ne doutaient pas que, s'ils pouvaient jeter à l'Ouest les masses jusqu'ici retenues en Russie, ils rompraient les lignes franco-anglaises, prendraient Paris et Calais, et menaceraient directement l'Angleterre. « Jusqu'ici, ajoutait Czernin, Hindenburg a tenu tout ce qu'il a prédit, il faut le reconnaître, et toute l'Allemagne croit fermement à ses succès prochains dans l'Ouest. Supposé naturellement que le front oriental soit libéré, c'est-à-dire que la paix soit faite avec la Russie. La paix avec la Russie peut être ainsi le premier échelon vers la paix mondiale (1). »

Czernin ajoutait que ses renseignements lui représentaient les chefs bolcheviks comme presque uniquement des Juifs aux idées extravagantes, et qu'il n'enviait pas le pays gouverné par eux, mais que leur désir de la paix était réel, et qu'ils ne pouvaient plus poursuivre la guerre. Au ministère autrichien, trois tendances existaient : les uns considéraient Lénine comme un personnage éphémère et ne le prenaient pas au sérieux; les autres, sans être de cet avis, ne voulaient pas traiter avec un révolutionnaire de cette sorte. Le troisième parti, au contraire, voulait négocier, d'autant plus rapidement que le pouvoir de Lénine pouvait être plus court. Ce troisième parti se composait, à son propre témoignage, de Czernin presque seul. Quant aux Allemands, ils n'auraient eu, d'après le ministre autrichien, aucune envie véritable de négocier avec Lénine. La dissociation de l'armée russe avait fait de tels progrès que, dès le mois de novembre, « la Direction Suprême put songer sérieusement à affaiblir le front Est et à renforcer les troupes de l'Ouest. Dès la fin de novembre, les trains de troupes roulèrent, sans arrêt, de l'Est vers l'Ouest (2) ».

Le 26 novembre, le commandant en chef russe, le commissaire du peuple Krylenko, demanda par sans-fil si le Grand Quartier allemand était prêt à conclure un armistice. Le Grand Quartier répondit affirmativement et, le 2 décembre, les négociateurs russes franchirent les lignes allemandes. Les négociations commencèrent immédiatement au Grand Quartier de l'Est, à Brest-Litovsk. Les quatre Puis-

(1) O. Czernin, *Im Weltkrieg*, 1919, pp. 297-298.

(2) E. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, t. I, II, p. 120. Les Allemands avaient alors environ 80 divisions à l'Est, soit un tiers de leurs forces.

sances Centrales y envoyèrent leurs délégations. Le 7 décembre, une suspension d'armes de dix jours fut conclue. « Le général Hofmann mena très adroitement ces négociations et sut empêcher les digressions des représentants bolchevistes. On ne parla que de l'armistice. Les représentants russes retournèrent provisoirement à Saint-Petersbourg avec le projet pour y prendre de nouvelles instructions. Le 15, l'armistice était signé. Il devait commencer à l'échéance de la suspension d'armes, le 15 décembre à midi, et durer jusqu'au 14 janvier 1918, à midi. S'il n'était pas dénoncé dans un délai de sept jours, il était prolongé tacitement (1). »

Des pourparlers séparés furent engagés sur le front roumain, et l'armistice de Foczany fut signé le 9 décembre.

Ludendorff nous indique dans ses *Souvenirs* quelles étaient ses idées sur une paix orientale. Il croyait nécessaire : 1° d'élargir vers le Sud l'isthme Thorn-Dantzig afin de rendre la Prusse Orientale défendable; 2° de couvrir par une zone de protection le bassin houiller de Haute-Silésie; 3° d'englober, sous une forme plus ou moins déguisée, la Courlande et la Lithuanie, qui fourniraient, dans le cas d'une guerre ultérieure, des approvisionnements et des hommes.

En Courlande, le major von Gossler avait réussi à constituer en septembre, à Mitau, un Conseil de Pays. « Il n'eut qu'à faire revivre la vieille vie constitutionnelle de la Courlande. Les nobles étaient assez clairvoyants pour le suivre. Ils demandèrent aux Lettons de prendre part à la formation du Conseil. Ceux-ci acceptèrent... Le Conseil de Pays de Mitau se réunit solennellement et pria Sa Majesté, dans une adresse, de protéger la Courlande et de prendre le titre de duc du pays. La réponse du gouvernement d'Empire fut favorable, bien qu'elle se gardât de prendre nettement position (2). »

En Lithuanie, la situation était beaucoup plus confuse. On créa bien, comme à Mitau, un Conseil de Pays, en transformant l'ancien conseil de confiance. Mais les démocrates lithuaniens faisaient une vive opposition au chef allemand de l'administration, le colonel prince d'Isenburg. Ils avaient des appuis à Berlin. Les Affaires étrangères n'étaient pas fâchées de contrecarrer la politique du Grand Quartier. Le prince d'Isenburg fut obligé de demander son congé. Au milieu de décembre, le nouveau chancelier, le comte von Hertling, « fit espérer aux Lithuaniens la reconnaissance de la Lithuanie comme un Etat libre et indépendant avec sa capitale à Vilna. Le nouvel Etat devait s'engager à signer certaines conventions avec l'Empire allemand (3) ».

L'Etat-Major allemand était très opposé à cette solution; il craignait que ce petit Etat, incapable de recruter parmi les Lithuaniens ses officiers et ses fonctionnaires, ne les choisît dans la noblesse polonaise et ne tombât sous l'influence de la Pologne. En conséquence, le Grand Quartier s'en tenait à l'idée d'un lien étroit entre la Lithuanie et l'Allemagne et d'une union personnelle avec les Hohenzollern.

Une conférence eut lieu le 18 décembre à Kreuznach, sous la

(1) E. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, II, p. 121.

(2) Id., *ib.*, p. 143.

(3) Id., *ib.*, p. 145.

présidence de Guillaume II. L'Empereur acquiesça à l'idée des zones de protectorat à la frontière russo-polonaise, sans que le chancelier fit d'objection. Le chancelier accepta l'union personnelle de la Courlande et de la Lithuanie avec la Prusse ou avec l'Allemagne, sous réserve de l'approbation des princes de l'Empire. L'Empereur se rangea à cet avis, et insista sur la nécessité de laisser, à l'intérieur de ce cadre, ces peuples développer leur caractère original. Pour les pays plus lointains de Livonie et d'Esthonie, il décida qu'on devait demander aux Russes de les évacuer, sans toutefois l'exiger, afin de permettre aux Lettons et aux Esthoniens de disposer d'eux-mêmes.

La Pologne avait été constituée en royaume dès le 5 novembre 1916. Les lettres patentes avaient été données par les deux Empereurs d'Allemagne et d'Autriche. Mais, d'une part, les Allemands redoutaient beaucoup ce qu'on appelait la solution austro-polonaise, c'est-à-dire l'entrée de la Pologne, comme troisième membre, dans la monarchie austro-hongroise, qui eût pris ainsi la forme tripartite. De leur côté, les Autrichiens n'acceptaient ni la solution germano-polonaise, c'est-à-dire l'union de la Pologne avec l'Allemagne, ni même les rectifications de frontière demandées par l'Etat-Major allemand. Ils déclaraient que cette Pologne mutilée serait un élément mécontent, avec lequel aucune harmonie ne pourrait être établie. Enfin les Polonais eux-mêmes étaient divisés. « Chez eux, écrit le comte Czernin, régnaient différents courants. Le premier était pour l'Entente. Le second, et surtout Bilinski, était pour les Puissances Centrales, surtout quand nos affaires militaires étaient bonnes. »

Tels étaient les éléments de la situation au moment où les négociations de Brest-Litovsk allaient s'ouvrir. Elles commencèrent le 22 décembre. Le plénipotentiaire allemand était le secrétaire d'Etat von Kühlmann. Il avait sous ses ordres le général Hofmann, qui représentait le Grand Quartier. L'Autriche avait envoyé le comte Czernin. Les autres Puissances Centrales étaient également représentées. Chacune présida tour à tour. Les plénipotentiaires russes furent traités sur le pied d'égalité et firent leurs propositions.

« Le lever du rideau, écrit le général von Cramon, fut la séance de Noël 1917. Elle fut dirigée du côté russe par Ioffe et Kamenev. Le premier se donnait les allures d'un brave et honnête homme. Il prenait encore ses repas, à cette époque, comme d'ailleurs toute la délégation russe, au casino du commandant en chef du front oriental allemand : ce dut être certainement un spectacle singulier que de voir, au premier soir que la délégation politique des Puissances Centrales passa à Brest, le comte Czernin, chevalier de la Toison d'Or, négocier dans l'encoignure d'une fenêtre avec le Juif oriental, chef des bolcheviks (1). »

Dans cette séance du 25 décembre, le comte Czernin, au nom des Puissances Centrales, acquiesça au projet russe d'une paix sans annexion violente de territoire et sans indemnité de guerre. Sur ces bases, on invita les puissances de l'Entente à prendre part aux négociations générales de la paix, en fixant, pour le dernier délai, le

(1) Général A. v. Cramon, *Quatre ans au G. Q. G. austro-hongrois*, t. f., pp. 228-229.

4 janvier, à dix heures du soir. En transmettant cette invitation à l'Entente, Trotski l'accompagnait d'un commentaire. Il sommait les Alliés de faire connaître leur programme de paix, et de dire s'ils entendaient appliquer le droit des peuples à l'Irlande, l'Égypte, l'Inde, Madagascar et l'Indochine. Il promettait l'appui de la Russie Soviétique à la classe ouvrière de tout pays qui se soulèverait contre ses impérialistes nationaux, ses chauvins, ses militaristes, pour la paix, la fraternité des peuples et la transformation socialiste de la société (1).

Les Alliés ne répondirent pas. De son côté, le Grand Quartier allemand voyait avec irritation qu'on était loin des principes posés à Kreuznach le 18 décembre. L'invitation à l'Entente n'avait d'effet que de traîner les choses en longueur, et la Direction Suprême avait besoin d'une solution rapide pour exécuter son offensive à l'Ouest. L'allure des pourparlers, écrit Ludendorff, « devait exercer sur les décisions militaires une influence capitale, car nous étions encore en pleine guerre mondiale. Il s'agissait, en dernière analyse, de savoir si la marche des négociations nous permettrait d'attaquer et de terminer à notre avantage cette lutte de Titans et nous garder du triste destin des vaincus (2) ».

Quant à Czernin, Cramon prétend qu'il ne songeait qu'à faire la paix, les conditions fussent-elles défavorables aux Allemands, ce qui ne signifiait pas qu'elles le fussent à l'Autriche. Il pensait même à la paix séparée. Il tendit au délégué allemand un document ainsi conçu : « J'ai l'honneur de vous faire connaître très respectueusement que j'ai reçu l'ordre formel de mon empereur de ne pas laisser les négociations avec la Russie échouer à cause des exigences de la Quadruplice. C'est pourquoi, en cas d'échec de vos efforts, j'engagerai des négociations séparées avec les quartiers généraux russes (3). »

Par cette division de leurs adversaires, les Russes redevenaient les arbitres de la paix. « Nous eûmes, dit von Cramon, l'impression d'être allés à Brest pour recevoir, comme un cadeau, la paix que les Russes voudraient bien nous donner. Tout ce qui pouvait retarder cet acte solennel était considéré comme un dérangement et on maintenait le Russe en bonne humeur en lui prodiguant des paroles amicales. »

Les Russes, de leur côté, traînaient les négociations qu'ils cherchaient à transformer en une campagne de propagande pour leurs idées. Trotski réclamait pour les peuples allogènes de Russie, depuis la Finlande jusqu'au Caucase, le droit de disposer d'eux-mêmes. Comme le territoire de ces peuples, Esthoniens, Lettons, Lithuaniens, Polonais était en grande partie occupé par les Allemands, autant valait demander l'évacuation, à quoi les Allemands n'étaient nullement disposés. A la fin de décembre, les délégations se séparèrent sans avoir rien conclu, et retournèrent dans leurs pays attendre la fin du délai imparti à l'Entente.

L'Entente n'ayant pas adhéré à la proposition d'une conférence

(1) J. Noulens, *Mon ambassade en Russie soviétique*, Paris, 1933, I, p. 200.

(2) E. Ludendorff, *Souvenirs de guerre*, II, p. 156.

(3) Le document est dans Cramon, *l. c.*, p. 229.

pour la paix générale, les négociations à Brest-Litovsk recommencèrent le 9 janvier. Mais cette fois, les Puissances Centrales appor-
 taient un nouveau projet. Elles reconnaissaient bien le droit des
 peuples allogènes à disposer d'eux-mêmes, mais leur occupation par
 les Allemands durerait jusqu'au jour où un vote populaire, établi
 sur une large base, organisé par une commission spéciale, aurait
 décidé de leur avenir. Autrement dit, l'occupation allemande en
 Pologne, en Lithuanie, en Courlande, en Livonie et en Esthonie était
 prolongée *sine die*. C'était le contraire de ce qu'espéraient les
 Russes. Leur déception fut vive. « C'était, disait un de leurs experts,
 avoir l'arrière-pensée d'annexer ces provinces, ou d'ajourner leur
 sort aux calendes grecques. » Trotski disait de même que, sous le
 couvert du droit des peuples, la bureaucratie allemande voulait
 imposer aux Polonais, aux Lithuaniens et aux Lettons la dictature
 formelle ou cachée d'un conquérant étranger.

Dans ces conditions, la discussion prit un tour violent. Le 14 jan-
 vier, le général Hofman étalant une carte, y traça une droite qui
 allait du golfe de Finlande à Brest-Litovsk par Minsk, laissant à
 l'Ouest tous les pays allogènes. « Voilà, dit-il, la future frontière
 entre la Russie et l'Allemagne. » — « Et si nous ne sommes pas
 d'accord, dit Kamenev, que ferez-vous? » — « Dans une semaine,
 Reval sera occupé. » On discuta encore quatre jours. Finalement,
 le 18, après avoir stigmatisé les desseins d'annexion de l'Allemagne,
 Trotski, acculé à dire oui ou non, demanda une nouvelle suspension
 de dix jours. La séance suivante fut fixée au 29 janvier.

Un nouvel Etat demandait l'admission aux délibérations. C'était
 l'Ukraine, formée de la Petite-Russie, avec Kiev pour capitale. La
 nationalité ukrainienne fondée sur des souvenirs historiques, un folk-
 lore, un dialecte, des façons de vivre, avait été affirmée dans des
 cercles intellectuels et politiques, manifestée dans les deux premières
 Doumas, où les députés ukrainiens avaient formé un groupe nation-
 al, proclamée enfin après la chute du gouvernement tsariste. Une
 rada centrale avait été élue par un congrès. En mai 1917, la
 rada envoya une délégation à Pétersbourg, avec, pour programme,
 l'autonomie des territoires ukrainiens et la reconnaissance officielle
 de la langue ukrainienne. Sur le refus de Kerenski, la rada organisa
 elle-même l'Ukraine libre. Le 15 juin, elle adressa son premier Uni-
 versal (1) au peuple ukrainien, proclamant la rupture avec l'Etat
 russe. Un secrétariat général fut institué, c'est-à-dire un ministère,
 avec Simon Petlioura aux Affaires militaires, et Alexandre Choul-
 guine aux Affaires étrangères. Devant cette attitude Kerenski céda
 et reconnut l'autonomie.

Le coup d'Etat bolchevik eut son contre-coup à Kiev. Mais, en
 quelques jours, les éléments bourgeois et les cosaques réduisirent les
 soldats et les ouvriers. La rada reprit le pouvoir et, le 20 novembre
 1917, elle proclama la République ukrainienne indépendante.

Le gouvernement de Petrograd feignit d'accepter la séparation.
 Mais nécessairement hostile à tout pouvoir qui n'était pas sovié-
 tique, il ne tarda pas à accuser la rada de poursuivre une politique
 bourgeoise, et en particulier d'aider le général cosaque Kaledine. Le

(1) Manifeste.

16 décembre, Lénine la somma d'avoir à aider les Soviets contre Kaledine et à cesser le désarmement des gardes rouges ukrainiens. L'Ukraine refusa et la guerre commença.

D'autre part, en Ukraine même, une rada bolchevique s'était installée à Kharkov, s'opposait à la rada de Kiev, et prétendait être admise aux négociations de Brest-Litovsk sur un pied d'égalité avec elle. La rada de Kiev fut ainsi naturellement amenée à se ranger aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche.

Les Puissances Centrales avaient grand intérêt à conclure la paix avec l'Ukraine; le front se trouverait ainsi libéré depuis les marais du Pripiat jusqu'à la frontière roumaine. De plus, la fertile Ukraine pouvait fournir des ressources pour l'été 1918. La paix fut signée le 9 février, la délimitation des frontières occidentales du pays devant se faire plus tard.

Trotsky fut exaspéré par cette paix qui isolait la Russie soviétique et qui livrait aux Allemands le blé ukrainien, dont la Russie avait le plus grand besoin. Les armées soviétiques marchèrent sur Kiev et s'en emparèrent le 13 février. Mais elles n'étaient pas de taille à lutter avec les Allemands; le traité de Brest-Litovsk va interdire aux Soviets toute intervention en Ukraine. Désormais, les Allemands vont y être les maîtres. Leurs garnisons y resteront jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918. Le pouvoir sera pris, avec leur agrément, par l'hetman Skoropadski, antirévolutionnaire et défenseur des grands propriétaires.

Vis-à-vis des Puissances Centrales, Trotsky répondit au traité germano-ukrainien du 9 février par une déclaration qu'il lut le 10. Il rompait les négociations, déclarait la paix de peuple à peuple, mais en laissant de côté le gouvernement allemand, démobilisait l'armée russe, en un mot cessait la guerre en refusant de signer la paix. Kühlmann, stupéfait, demanda comment il devait comprendre cette déclaration. Trotsky répondit qu'il n'y pouvait rien ajouter. Le Comité central du parti bolchevik déclarait les exigences allemandes inacceptables, et se ralliait à la formule de Trotsky : « Ni paix ni guerre ». Seul Lénine était d'avis d'accepter les conditions allemandes; peu soucieux d'une politique de prestige, il pensait que le premier devoir des bolcheviks était de sauver à tout prix la Révolution russe déjà faite. Il fut mis en minorité par 6 voix contre 11.

Cet art de traîner en longueur était désastreux pour les Puissances Centrales, dont tout le désir était d'avoir les mains libres au plus vite. Elles dénoncèrent donc l'armistice le 12 février et une nouvelle expédition fut confiée au groupe d'armées Eichhorn contre la Russie blanche, la Livonie et l'Esthonie. Ce groupe était formé de la X^e armée, concentrée autour de Vilna, du détachement D, à l'Ouest de Dvinsk, de la VIII^e armée, depuis Jacobstadt jusqu'aux îles qui ferment le golfe de Riga.

La manœuvre fut exécutée avec la perfection accoutumée. Les Russes, débris de l'ancienne armée ou levées bolcheviques ou simples bandes, n'opposèrent aucune résistance sérieuse. A droite, en Russie blanche, la X^e armée enleva Minsk le 21 février et atteignit le 23 la ligne Bobruisk-Borisof-Polotsk. Au centre, le détachement D occupa Dvinsk sans combat le 18 et arriva le 25 à Pskov. A gauche, l'aile Nord de la VIII^e armée passa le Moon-

sund sur la glace, tandis que le reste de l'armée, marchant rapidement sur un large front à travers la Livonie et l'Esthonie, ramassait un énorme butin. Le 3 mars, l'armée atteignait Narva, à 135 kilomètres de Pétersbourg. Elle avait pris 1.200 officiers, 16.000 hommes, 1.500 canons, 20.000 voitures, plusieurs centaines de millions de marks de matériel. Elle avait perdu 20 morts et 89 blessés.

Sérieusement effrayés, cette fois, les bolcheviks signèrent, le 3 mars, les préliminaires de la paix. La Courlande, la Livonie, l'Esthonie étaient détachées de la Russie et restaient occupées par l'Allemagne jusqu'à ce que leur avenir fût décidé par leur libre volonté. La Lithuanie devait aussi régler elle-même son statut, après entente avec les Puissances Centrales. La Pologne était reconnue par la Russie comme Etat indépendant. La Russie blanche, avec Minsk, Bobruisk, Polotsk, restait occupée par l'Allemagne jusqu'à la paix générale et au complet désarmement de la Russie.

La Russie rompait ses relations avec la Roumanie. Elle évacuait le territoire turc, reconnaissait l'indépendance de la Perse et de l'Afghanistan et cédait à la Turquie Batoum, Ardahan et Kars.

La Roumanie, livrée à elle-même, signa le 5 mars les préliminaires de Buftea, qui furent suivis le 7 mai par la paix de Bucarest.

CHAPITRE XXVIII

Caporetto.

I. La dixième bataille de l'Isonzo. — II. La onzième bataille de l'Isonzo. — III. Caporetto. — IV. A la fin de 1917.

I. La dixième bataille de l'Isonzo. — L'armée italienne poursuivait un double dessein : enchaîner une partie de l'armée autrichienne; atteindre Trieste. Elle contraignait en effet les Puissances Centrales à distraire, pour le front italien, des forces qui eussent été précieuses sur les fronts russe et roumain. Mais la marche sur Trieste était lente et difficile.

Le 12 mai 1917, le général Cadorna avait livré la dixième bataille de l'Isonzo. Elle débuta au nord de Gorizia, par la prise du Mont Kuk et du Mont Vodice, puis, le 23, l'attention de l'ennemi une fois fixée de ce côté, l'action s'étendit subitement dans le Carso, où la 3^e armée (duc d'Aoste), après une bataille acharnée de trois jours, enfonça les premières lignes autrichiennes sur 12 kilomètres et atteignit les pentes Ouest de la Hermada, forteresse naturelle sur la route de Trieste. On avait pris au total, du 14 au 26, 24.000 prisonniers.

Le feld-maréchal Conrad fut remplacé comme chef d'état-major général de l'armée autrichienne par le général Arz von Straussenburg. « Avec sa nature aimable et prête à jouir joyeusement de la vie, avec sa grande facilité d'adaptation et son éloquence qui n'était jamais embarrassée pour le moindre mot, Arz savait se tirer d'affaire dans toutes les situations, sans être particulièrement gêné par elles. Son mot favori : « Je ne connais pas de difficultés », aurait pu par suite être traduit comme suit : Je tourne toutes les difficultés. Il était un artiste de la vie, gai, stimulant, qui savait changer le noir en blanc par des remarques piquantes et souvent très spirituelles... La chance peut porter très haut de pareils hommes et personne ne leur en voudra; mais si la chance les abandonne, ils sont perdus. J'ai beaucoup estimé le général von Arz à cause de sa grande loyauté et de sa fidélité inébranlable à notre alliance; il est même devenu pour moi un bon ami, il m'a souvent facilité mes fonctions bien difficiles; néanmoins il est regrettable qu'il ne soit pas demeuré sur le front comme commandant d'unité. Ses manières vives, son énergie que rien n'arrêtait convenaient mieux pour le front (1). »

(1) V. Cramon, *Quatre ans...*, pp. 225-226.

Du 10 au 26 juin, une 6^e armée italienne, formée des troupes du plateau d'Asiago et du val Sugana, sous le général Mambretti, exécuta une offensive malheureuse sur la Brenta, prenant et reperdant le Mont Ortigara, qui a donné son nom à la bataille.

II. La onzième bataille de l'Isonzo. — Le général Cadorna prépara une onzième bataille de l'Isonzo avec des moyens en hommes et en matériel beaucoup plus puissants que ceux dont il avait disposé jusque-là. Cette bataille, qui coïncidait avec l'offensive britannique en Flandres, devait diminuer la pression sur les fronts russe et roumain. L'artillerie italienne exécuta une préparation de quatre jours avec 6.800 pièces, dont 1.500 américaines et britanniques. L'assaut fut donné le 18 août, sur un front de 70 kilomètres. À gauche, la 2^e armée attaqua, entre Auzza au nord et la Wippach au Sud, les positions autrichiennes, jalonnées par le Vrh, le Jelesnik, le Monte Santo, le Monte S. Gabriele, le Monte S. Marco. Cette attaque était flanquée à l'extrême gauche par des attaques accessoires contre les hauteurs à l'Est de Tolmino et contre le Monte Nero. À droite, la 3^e armée, entre la Wippach au Nord et la mer au Sud, attaquait les positions autrichiennes du Fatji Hrib, de Stara Lowka et de la Hermada.

Le premier jour donna un gain de terrain qui alla par endroits jusqu'à 3 kilomètres de profondeur et 13.000 prisonniers. Le plan italien, qui se révéla les jours suivants, consistait à fixer simplement l'adversaire au Sud devant la 3^e armée et à l'extrême Nord sur le front Tolmino-Monte Nero, tandis que le coup principal serait porté par la 2^e armée, laquelle, pénétrant dans le val Chiapovano et fonçant au Sud-Est, ouvrirait le chemin de Trieste.

L'armée autrichienne répondit par le système de défense élastique inventé par les Allemands, en cédant les secteurs intenable et en les reprenant par des contre-attaques immédiates. De là, une fluctuation du front au cours de combats acharnés.

Jusqu'au 2 septembre, dans le secteur de la 3^e armée, les Italiens ne firent que des progrès peu décisifs, dans la région du Fatji Hrib et de Kostanjevica. Mais, dans le secteur de la 2^e armée, c'est-à-dire dans la moitié Nord du champ de bataille, où se développait l'action principale, ils gagnèrent sur un front de 17 kilomètres une profondeur allant jusqu'à 7 kilomètres et atteignirent la ligne cote 600 (Est de Leg), Kal (688), Chapelle du Saint-Esprit (Est de Bainsizza), Madoué.

Mais ils ne réussirent pas à forcer la ligne suivante, cote 1077-cote 1069. Le pivot de toute l'action était le Mont San Gabriele, dont la crête de 646 mètres donne des vues étendues. L'infanterie italienne atteignit les éperons avancés de la montagne, mais en fut toujours rejetée. La bataille s'arrêta par épuisement réciproque le 20 septembre.

Les Italiens n'avaient pas remporté de victoire décisive : cependant ils avaient fait 30.000 prisonniers et pris 150 canons. Si l'armée autrichienne avait tenu bon, ses pertes, y compris les prisonniers et les déserteurs, étaient si lourdes, et la tenue et l'esprit étaient tombés si bas que l'Etat-Major autrichien devait avouer qu'elle ne serait plus à la hauteur de nouvelles attaques. Si l'assaillant, forçant

les nouvelles positions en construction, arrivait au Val Chiapovano, c'en était fait de la tête de pont de Tolmino. D'autre part, derrière le Val Chiapovano, s'étendaient, jusqu'à la voie Trieste-Laybach, les forêts de Ternova et de Birnbaum, où une armée ne peut pas vivre. Les armées autrichiennes seraient donc contraintes de se replier largement vers l'Est, sans savoir où elles pourraient s'arrêter. Du même coup, le San Gabriele, la vallée de la Wippach, les positions à l'Est de Gorizia seraient perdus, toute la ligne autrichienne jusqu'à l'Adriatique débordée, Trieste conquise.

Quelle ressource restait-il au commandement autrichien que de prévenir cette attaque désastreuse par une offensive menée avec l'aide des Allemands? « Au Grand Quartier autrichien, écrit le général von Cramon, le nombre de ceux qui, de plus en plus inquiets, voyaient dans une offensive le moyen le plus efficace de remédier à cette situation, augmentait sans cesse. Au début d'août 1917, j'en rendis compte au Grand Quartier allemand en ajoutant que l'opposition qui existait autrefois contre la participation des troupes allemandes à cette offensive y était complètement disparue — même chez l'empereur Charles — et qu'on avait envisagé pour cette offensive commune une attaque de flanc du front de l'Isonzo, attaque partant du Nord et consécutive à une percée dans la région de Tolmino. Une telle opération demandait beaucoup moins de forces qu'une attaque purement frontale de la ligne de l'Isonzo et, en cas de réussite, promettait un résultat considérable. La situation n'était pas sans ressembler à celle de Gorlice (1). »

III. Caporetto. — Le 29 août, arriva au Grand Quartier allemand de Kreuznach le premier adjoint du chef d'état-major autrichien, le général von Waldstätten. Il proposait une offensive commune entre Tolmino et Caporetto. Les positions italiennes y étaient sur des hauteurs, mais ces positions étaient peu profondes. Si l'on réussit à l'Ouest de Tolmino à mettre la main sur le Kolovrat, on peut rapidement atteindre Cividale à la sortie des montagnes et de là envelopper tout le front italien de l'Isonzo. Pour couvrir l'offensive principale sur son flanc droit, il ne fallait pas compter sur une grande opération dans la zone de haute montagne du Monte Nero, qui a 2.245 mètres. Mais le bassin de Plezzo pourrait servir de point de départ au groupe destiné à cette protection de flanc. Il faudrait, pour l'ensemble de l'offensive, amener 13 divisions, dont 8 allemandes, entraînées à la guerre de montagne, et de l'artillerie lourde. L'attaque principale par Tolmino demanderait 8 à 10 divisions, l'attaque accessoire par Plezzo 3. Il faudrait encore que 2 divisions allemandes fussent vues sur le front du Tyrol. Le rapport total des forces resterait encore de 40 divisions aux Austro-Allemands contre 60 aux Italiens.

Ludendorff ne montra pas, au début, beaucoup d'enthousiasme pour l'offensive commune contre l'Italie, et il aurait préféré en finir avec la Roumanie. Cependant, sur de nouvelles instances de Waldstätten, Hindenburg envoya le chef d'état-major du duc de Würtem-

(1) *Quatre ans...*, p. 213. Von Cramon se trompe sur la pensée de l'empereur Charles, qui restait hostile à une intrusion allemande.

berg, le lieutenant général Krafft von Delmensingen, qui avait commandé le corps alpin, reconnaître le front de l'Isonzo. Sa reconnaissance dura du 2 au 6 septembre. Il conclut qu'on pouvait rassembler dans le bassin de Tolmino et sa tête de pont 4 à 5 divisions au plus, et qu'elles seraient entièrement vues par l'ennemi, sans abri, avec très peu de positions d'artillerie et toutes repérées. Les positions italiennes sur la chaîne qui borde l'Isonzo, surveillaient la vallée en la dominant de mille mètres. Leur ligne avancée était au contact des lignes autrichiennes sur le Sv. Maria et le Kozmarice, et couverte par des obstacles. Au delà on voyait sur le Kolovrat des points d'appui qui se reliaient à la seconde position, cachée dans les forêts. D'autres points d'appui s'échelonnaient jusqu'à la crête, laquelle formait la troisième position, consistant en tranchées nombreuses, ouvrages et larges obstacles. La montagne était percée d'abris profonds pour les canons et pour les hommes. L'attaque présentait des difficultés extraordinaires. La concentration n'en présentait pas moins. En débarquant du chemin de fer dans la région Klagenfurt-Laybach, on n'avait, pour atteindre Tolmino, que deux routes par Podbrdo et Kirchheim, franchissant toutes deux des cols hauts et abrupts, celle du Nord si étroite que le croisement y était, en beaucoup d'endroits, impossible. Enfin il faudrait amener tout le ravitaillement, jusqu'au dernier brin de paille, le pays étant entièrement désert.

Tels étaient les renseignements que Krafft von Delmensingen rapportait le 8 septembre à Kreuznach. L'opération était aux limites du possible. Néanmoins, il était d'avis de la faire.

« Là, écrit Ludendorff, les Italiens n'attendaient point d'offensive et ils étaient assez faibles. Si nous réussissions par surprise à franchir les montagnes au Nord de Cividale et à marcher sur Udine, le front italien de l'Isonzo vacillait. Nous pouvions en venir à la guerre de mouvement... Je me donnai tout entier à cette grande tâche nouvelle. »

La 117^e et la 200^e division allemande, qui étaient équipées pour la guerre de montagne et qui se trouvaient en Bukovine, furent rendues disponibles par extension du front des divisions austro-hongroises du secteur. Le corps alpin fut également désigné. Le front occidental fournit les 5^e, 12^e, 26^e divisions. Quelques bataillons de chasseurs et quelques bataillons d'assaut formèrent une division de chasseurs. Soit au total la valeur de 7 divisions qui devaient être renforcées ultérieurement par deux divisions venues de l'Est. Ces divisions allemandes, appuyées par 7 divisions autrichiennes, constituèrent la XIV^e armée, qui fut mise sous les ordres du général Otto von Below, le même qui avait commandé jusque-là la VI^e armée en Artois. Le commandement en chef sur le théâtre italien fut pris par l'empereur Charles en personne. Les armées des Puissances Centrales sur la frontière italienne se trouvaient réparties en deux grands groupements. L'un, à droite, sous les ordres du feld-maréchal Conrad, comprenait la XI^e armée autrichienne en Tyrol, du lac de Garde à la Cima d'Asta, et le XX^e corps autrichien sur tout le long front montagneux de la Cima d'Asta au Paralba. Ce front devenait secondaire. L'autre groupement, à gauche, dit Front d'armée de l'archiduc Eugène, ou front du

Sud-Ouest, comprenait le long de la muraille des Alpes Carniques, du Paralba au col de Predil, la X^e armée autrichienne du général Krobotin; — puis, à gauche de celle-ci, l'ensemble des forces maintenant réunies sur l'Isonzo. C'était, au Nord, un groupement autrichien, dit groupement Krauss, destiné à l'attaque secondaire par Plezzo. On lui avait donné les deux meilleures divisions de montagne autrichiennes, la division Edelweiss, composée de Tyroliens, et la 22^e division de tirailleurs, recrutée à Gratz. On y avait ajouté la 55^e, composée de Bosniaques, qui était déjà en ligne, et la nouvelle division allemande de chasseurs. Puis venait la XIV^e armée, destinée à l'offensive principale. Enfin, les deux armées du groupe Boroëvic : II^e armée de l'Isonzo, du Sud de Tolmino au S. Gabriele : I^e armée de l'Isonzo, du S. Gabriele à la mer.

Du côté italien, le front était tenu par quatre armées. Deux étaient sur l'Isonzo : la 3^e armée (duc d'Aoste) au Sud de Gorizia, sur le Carso, en face de Boroëvic; la 2^e armée (Capello) au Nord de Gorizia, précisément sur le front de la future offensive. La 4^e armée (Robilant) tenait en face du XX^e corps autrichien les Dolomites et les montagnes de Cadore; la 1^{re} armée (Pacori Geraldini), dans le Trentin, était opposée à la XI^e.

La 2^e armée italienne, sur laquelle le coup allait être porté, comprenait à l'aile gauche le 4^e corps, qui, établi sur le Monte Nero, barrait au Nord le bassin de Plezzo, au Sud le bassin de Caporetto. Plus à sa droite, le 27^e corps interdisait le bassin de Tolmino. Ce corps avait sa gauche sur le Kolovrat, et sa droite vers Canale. A droite du 27^e corps, le 24^e tenait le plateau de Bainsizza. Il se liait au Nord du San Gabriele avec le 2^e corps. Enfin le 6^e corps formait l'aile droite de l'armée et s'étendait jusqu'au Nord de Gorizia. Ainsi l'armée du général Capello comprenait 5 corps, soit 28 divisions.

Elle attendait le choc des Allemands dans une inaction que le récit allemand publié au lendemain de l'affaire, signale avec étonnement. « La faible réaction de l'adversaire pendant les derniers jours avant l'attaque reste inexplicable. » Au contraire, le général Cadorna dira à la commission d'enquête : « L'attaque ennemie nous trouva bien préparés. »

Le commandement italien connaissait depuis le 14 septembre la présence d'une division allemande dans le Tyrol (c'était le corps alpin qu'on lui avait montré là pour le tromper), et le prélèvement de 15 divisions autrichiennes du front russe pour le front italien. Depuis le 30 septembre, il connaissait la présence d'officiers allemands sur le front de Tolmino, et l'arrivée de troupes allemandes à Grahovo; depuis le 2 octobre, l'arrivée d'une division autrichienne dans la vallée de la Baca, le transfert de la 12^e division allemande d'Alsace sur le front italien, l'apparition de troupes allemandes à Villach. Le 3 octobre, l'arrivée d'infanterie et d'artillerie allemande à Tolmino était annoncée. Le 8, de forts transports allemands étaient signalés entre Villach et Laybach. Enfin, le 21 octobre, des officiers autrichiens déserteurs donnèrent aux Italiens le détail de l'opération. Seul le jour de l'attaque, changé au dernier moment, leur resta inconnu.

Averti, le commandement italien pouvait se croire le plus fort. Il l'était, en effet, au moins par le nombre. De Plezzo à la mer, il

avait 41 divisions et 3.626 canons, contre 37 divisions et 3.302 canons aux Austro-Allemands. Mais il faut tenir compte de l'état de l'armée italienne, tel que l'a révélé la commission d'enquête. Le général en chef, Cadorna, intelligent, énergique, mais orgueilleux, inaccessible et dur, avait creusé un fossé non seulement entre le pays et lui, mais entre l'armée et lui. Il avait jusqu'à octobre 1917 relevé de leur commandement 307 généraux et colonels. En dix mois, il avait cassé 37 commandants de corps. Le régiment 144 en était à son 31^e chef. Il ne peut y avoir, dans ces conditions, aucune liaison entre les chefs et leurs troupes. Celles-ci n'avaient ni confiance, ni entrain. Le 1^{er} novembre, il y avait dans le pays 48.000 insoumis et 66.000 déserteurs. En mars 1917, des brigades entières s'étaient mutinées en montant en ligne. Seule une répression d'une incroyable dureté maintenait la discipline. Au front, des soldats criaient: Vive la paix! A la dixième bataille de l'Isonzo, 27.000 hommes s'étaient rendus sans résistance sérieuse; 20.000 Siciliens avaient déserté à l'intérieur.

Certains d'être attaqués, les chefs italiens n'étaient pas d'accord sur la façon de se défendre. Cadorna voulait qu'on résistât partout et qu'on défendit même les positions avancées. Capello, commandant la 2^e armée, voulait au contraire procéder par contre-offensive, et ses travaux de défense étaient très incomplets. Le commandant du 4^e corps, Badoglio, avait un système personnel, qui était de laisser l'adversaire pénétrer dans la vallée de l'Isonzo, et de l'y enfermer.

Dans la pensée de l'archiduc Eugène, commandant du Front Sud-Ouest, le choc devait être porté par l'armée Below sur le haut Isonzo entre Plezzo et Canale, en direction de Cividale et d'Udine. Pendant ce temps, le groupe Boroëvic accrocherait la 3^e armée italienne sur le bas Isonzo et la contraindrait à se laisser prendre à revers par le groupe de rupture. Le corps Krauss, subordonné à la XIV^e armée, couvrirait l'opération à droite.

Le général von Below arriva le 15 septembre à Krainburg où il établit son quartier général. L'armée cantonna autour de cette ville, dans la riche vallée de la Haute-Save, assez mal reçue par les populations slovènes. Seules les divisions 12 et 26, qui cantonnèrent autour de Klagenfurt, furent accueillies avec enthousiasme par les populations allemandes de Carinthie. Les divisions autrichiennes du groupe Krauss, avec la division de chasseurs allemands, s'établirent autour de Villach. Si faible était le rendement des chemins de fer autrichiens que les débarquements ne furent achevés que le 10 octobre.

Le problème des marches d'approche était très délicat. Les transports, dans ces montagnes sans routes, étaient difficiles. On ne pouvait compter que sur les chevaux et il en fallait plus de 1.000 par division. Les hommes, équipés pour le froid et pour l'altitude, furent chargés jusqu'à 78 livres. Les deux routes furent améliorées, divisées en secteurs, avec un système de blocage, comme celui des chemins de fer. Les emplacements d'artillerie furent fixés le 19 septembre. Naturellement ils ne pouvaient être atteints que la nuit et peu à peu. Le transport des munitions n'était pas moins difficile. Il y avait autour de Tolmino 1.000 pièces, qu'il fallait appro-

visionner pour quatre jours de combat à 1.000 coups. Or, le chemin de fer ne dépassait pas Grahovo, à 10 kilomètres de Tolmino. Encore ne pouvait-il être utilisé que pour une partie du front. La brièveté du délai et la saison tardive obligeaient à faire en même temps la concentration d'artillerie et l'approvisionnement. Une pluie continue tombait. Enfin, les Italiens avaient la maîtrise de l'air et leurs Caproni allaient tranquillement poser leurs bombes à l'arrière des lignes autrichiennes. L'arrivée d'une aviation de chasse allemande renversa les rôles. Toute la zone de l'attaque put être photographiée.

Cependant, dans l'esprit du général von Below, le plan d'offensive se modifiait. L'objectif principal lui semblait bien plus au Nord, à Gemona. En forçant là le Tagliamento, il se rendait maître des routes qui se dirigent vers l'Ouest, par le pied des Alpes. Dans ces conditions, le groupe Krauss, à Plezzo, au lieu d'être une simple flanc-garde, jouait un rôle essentiel dans l'offensive. La XIV^e armée elle-même attaquait en échelons, la droite en avant. Cette droite, où était le centre de gravité de l'armée, était constituée par le groupe Stein, à 4 divisions : la 50^e division attaquerait dans le secteur du Monte-Nero, la 12^e à sa gauche, à cheval sur l'Isonzo, le corps alpin sur la cote 1114, qui est la clé du Kolovrat. La 117^e division suivrait en seconde ligne. Au Sud du groupe Stein, le groupe Berrer, à deux divisions, attaquerait avec la 200^e en première ligne, le Mont Ieza, avec le Mont San Martino et Cividale comme objectifs ultérieurs. Au Sud du groupe Berrer, le groupe Scotti, à deux divisions également, la 1^{re} autrichienne en tête, devait, passant au Sud du Ieza, atteindre le Mont Hum, et, de là, Cividale par Castel del Monte.

Si l'on voulait attaquer le 22 octobre, il fallait que l'infanterie commençât le 16 à quitter la zone de concentration pour gagner les positions de départ. La préparation d'artillerie devait durer six jours, suivis de deux jours de silence. Elle devait donc commencer le 14, et s'étendre à l'armée Krobotin au Nord, au groupe Boroëvic au Sud, pour laisser les Italiens incertains du point d'attaque. La nuit avant l'offensive, un bombardement par les gaz paralyserait l'adversaire. Au point du jour, le tir d'ensemble commencerait. Les minenwerfer allemands, alors démasqués et paraissant pour la première fois sur le front italien, écraseraient, par une action en masse, la première position. L'artillerie achèverait l'ouvrage. Mais surtout la masse des canons prendrait à partie l'artillerie italienne. Le tir d'efficacité durerait une heure, avec un paroxysme dans le dernier quart d'heure. L'infanterie quitterait ses positions de départ de façon à arriver sur les lignes italiennes avec les derniers obus.

L'offensive ne fut prête que le 23 au soir. Depuis deux jours, le temps s'était remis au beau. A minuit, le ciel se couvrit, un brouillard épais s'étendit sur le paysage et une pluie fine commença à tomber. A 2 heures du matin, éclatait le *Trommelfeuer*. L'artillerie italienne réduite au silence, l'artillerie austro-allemande se tut également. Le silence régna jusqu'à 6 heures. A ce moment, le tonnerre de l'artillerie recommence. C'est d'abord une demi-heure de minenwerfer, accompagnée d'un feu d'efficacité de l'artillerie, mais à cadence tranquille; puis, à 6 h. 30, le tir s'accroît et s'accélère. De 7 h. 30 à 8 heures, toutes les pièces donnent leur maximum. Même

les combattants de Verdun et de la Somme ne se souvenaient pas d'un pareil concert. Les Italiens ne virent même pas l'infanterie ennemie sortir des tranchées. A 8 heures, sans un coup de fusil, elle entra dans leurs positions.

A l'aile droite le groupe Krauss ne réussit pas à enlever les hauteurs du Rombon, qui flanque au Nord tout le bassin de Plezzo. Ce bassin est une sorte de souricière qui a une étroite sortie à l'Ouest, par Saga. La 22^e division autrichienne de tirailleurs força trois positions italiennes, prit 3.000 hommes et 80 canons, mais ne réussit pas à atteindre cette porte.

Au Sud du groupe Krauss, le groupe Stein avait en ligne, en commençant par la droite, la 50^e division autrichienne, dans le Monte-Nero, où les lignes passaient à plus de 2.000 mètres. C'est de cette hauteur que la 50^e division devait descendre dans des rochers difficiles et couverts de neige. La première position italienne fut enlevée et le village de Krn atteint à 11 heures du matin. La seconde position passait à Vrsno. Elle fut tournée par le Sud, en liaison avec la 12^e division allemande. En fin de journée, la 50^e avait fait 9.000 prisonniers.

La 12^e division allemande, la division Lequis, avait son régiment de tête entassé dans l'étroite tête de pont ménagée à l'Ouest de l'Isonzo, derrière l'Alpenkorps. A 9 heures du matin, ce régiment avait enlevé toute la première position italienne. Avancé alors par la vallée de l'Isonzo, il la remontait à la faveur du brouillard. Cette manœuvre hardie, par les fonds, devant un ennemi qui tenait les hauteurs, et à qui il fallait présenter le flanc, fut décisive. A 10 h. 30, la division Lequis était devant la deuxième position italienne, qu'elle perçait à Selisa. Le chemin de Caporetto était libre. Quelle ne fut pas la stupeur des servants des batteries lourdes italiennes en voyant arriver sur eux les feldgrau! La division atteignit Kamno à 1 heure de l'après-midi, et Idersko, à 2 kilomètres seulement de Caporetto, à 3 heures. A 3 h. 30, Caporetto était enlevé par un bataillon du 23^e régiment, qui y faisait 2.000 prisonniers, dont le général Farisoglio, commandant la 43^e division italienne. Celui-ci, qui était sur les hauteurs, avait vu du tumulte dans la vallée et il était descendu pour y mettre de l'ordre, sans se douter qu'il voyait les Allemands. Caporetto est à 15 kilomètres derrière le front. La 12^e division ne s'arrêta pas là. Continuant à l'Ouest, elle arriva à Robic, à 27 kilomètres derrière le front. Elle avait fait 15.000 prisonniers et pris 100 canons. Elle avait marché par le fond de la vallée entre le 4^e corps italien à droite et le 7^e à gauche, qui tenaient les hauteurs, et qui la laissèrent passer, les observateurs croyant voir une colonne de prisonniers.

A gauche de la division Lequis, le corps alpin devait assurer la sécurité du mouvement en s'établissant sur le massif du Kolovrat, c'est-à-dire en s'élevant du fond de la vallée qui est à 160 mètres jusque sur des cimes de plus de 1.000 mètres. Il enlevait, dans l'après-midi, la cote 1114, qui est la clé de tout le massif. Plus au Sud, la 200^e division, du groupe Berrer, enlevait le Mont Ieza. Enfin, à la gauche de l'armée, le groupe Scotti enleva la première position italienne sur le Hrad Vrh, et à 10 heures du soir, perça

la seconde, où les Italiens ne se maintinrent que sur le Globocak, dont les 806 mètres dominent les alentours.

Le 26, le corps alpin escaladait le mont Matajur. Par la vallée du Natisone, le chemin de la plaine italienne était ouvert. Le 27, l'armée allemande atteignait la sortie des montagnes à Cividale.

Pendant que la masse de manœuvre austro-allemande rejetait ainsi la 2^e armée italienne, le groupe Boroëvic, plus au Sud, accrochait la 3^e. Le 29, les vainqueurs faisaient la ligne Fort-Lanza (près de Gemona)-Udine-Palmanova. Les Italiens se repliaient sur le Tagliamento. La 2^e armée, sous la protection du camp de Gemona, réussit à passer le fleuve grossi par les pluies. Mais trois corps de la 3^e armée, 60.000 hommes avec plusieurs centaines de canons, furent enfermés entre le groupe Boroëvic et l'armée Below, qui avait maintenant tourné face au Sud, et contraints de se rendre, à l'Est du bas Tagliamento (30-31 octobre). Dans l'espace d'une semaine, les Italiens avaient perdu 275.000 prisonniers, 2.500 canons et un matériel gigantesque. Below et Boroëvic passaient, le 6, le Tagliamento, atteignaient le 9 la Livenza et le 11 le Piave, avec l'aile droite à Vidor. Le 7, 17.000 Italiens s'étaient rendus au Monte Simeone (Nord de Gemona).

La 4^e armée italienne, qui tenait à gauche de la 2^e le front des Alpes Carniques et des Dolomites, se trouvait très compromise par la catastrophe survenue à sa droite. En face d'elle, les Autrichiens de Krobatin, se mettant en marche sur la ligne col de Plocken-col de Rolle, avançaient par les hautes vallées du Tagliamento, de la Livenza et du Piave. Cortina, Pieve di Cadore, Belluno, Feltre tombaient entre leurs mains. Une division italienne entière était cernée et prise, le 11 novembre, sur le Piave, à Longarone.

Les trois armées italiennes en retraite avaient maintenant derrière elles la ligne de la Brenta. Si les armées du front Conrad, descendant du Tyrol, réussissaient à occuper ce fleuve derrière les Italiens, les 2^e, 3^e et 4^e armées italiennes, cernées, n'avaient plus qu'à mettre bas les armes. Mais Conrad n'était pas en état d'exécuter une pareille opération et de fermer derrière les Italiens le couloir Trévis-Venise. D'autre part, vingt-quatre heures après la nouvelle du désastre de Caporetto, les Français avaient commencé à faire mouvement pour secourir leurs alliés; 6 divisions françaises, suivies de 5 divisions anglaises, étayèrent le front italien. La 10^e armée française, en secteur au Chemin des Dames, fut, à partir du 28 octobre, retirée du front et transportée en Italie où elle fut mise à la disposition du commandement italien. Le général Foch, qui était depuis le 15 mai chef d'état-major général, en fait conseiller technique du gouvernement français, reçut le commandement supérieur des forces françaises en Italie et assura la coordination des opérations avec le commandement italien. Le 30 au matin, il était à Trévis. Le général Cadorna voulait se retirer derrière le Mincio; le général Foch réussit à le persuader de tenir derrière le Piave. Les forces anglaises furent mises le 10 novembre sous le commandement du général Plumer. Elles occupèrent entre les Français à gauche et les Italiens à droite, la charnière du Montello. L'ordre de bataille était donc désormais le suivant : à gauche, la 1^{re} armée italienne (Pecori-Giraldi) faisait face sur le plateau d'Asiago à la

XI^e armée Scheuchensteuel; la 4^e armée Robilant faisait face à la X^e armée Krobatin; les Français, commandés depuis le 23 novembre par le général Fayolle, et les Anglais tenaient devant Below jusqu'au Montello, et le duc d'Aoste à leur droite défendait le Piave. Au Comando Supremo, le général Cadorna était remplacé par le général Diaz.

Quand le feld-maréchal Conrad se porta en avant, il trouva la 1^{re} armée italienne renforcée. Ni à l'Ouest, dans la région Arsiero-Asiago, ni à l'Est sur le Grappa, il ne put atteindre la plaine. La neige commença à tomber et arrêta les opérations. Le front se stabilisa, à l'Est sur le Piave, et, à l'Ouest de ce fleuve, sur la ligne Tomba-Sisemol.

IV. *A la fin de 1917.* — Le butin des Puissances Centrales était énorme. Le courage des Austro-Hongrois était remonté. Les divisions allemandes comptaient un brillant succès de plus. Enfin les Franco-Britanniques avaient dû distraire de leur front 130.000 hommes, ce qui favorisait grandement l'offensive que les Allemands comptaient prendre en France au printemps de 1918. Tel était le bilan de la campagne d'Italie.

L'année était mauvaise pour les Alliés. La Russie était à terre et la ruine de son armée vouait la Roumanie à la destruction ou à la paix. Sur le front occidental, l'offensive commune des Alliés avait échoué. La France, après sa défaite du Chemin des Dames, refaisait son armée. L'armée britannique, après Ypres et Cambrai, était épuisée. Ces deux batailles lui avaient coûté, de juin à décembre, 26.459 officiers et 428.004 hommes. Les pertes de l'armée britannique sur le front occidental étaient au total, pour l'année 1917, de 36.116 officiers et de 614.457 hommes.

Une conférence interalliée fut tenue à Rapallo le 7 novembre. L'expérience avait suffisamment montré que les échecs répétés des Alliés étaient dus au défaut d'entente. Un Conseil Supérieur de Guerre fut donc fondé, qui devait coordonner l'action militaire sur le front occidental, veiller à la conduite générale de la guerre, préparer les éléments de décision pour les gouvernements, s'assurer que ces décisions étaient exécutées et en rendre compte. Une fois par mois au moins, il se réunirait à Versailles. Il était formé, pour chaque grande nation combattante, du Président du Conseil et d'un autre ministre. Un Etat-Major permanent de représentants militaires jouait le rôle de Conseil technique et coordonnait les efforts des forces alliées. Ces représentants furent sir Henry Wilson pour la Grande-Bretagne; le général Weygand pour la France; le général Cadorna pour l'Italie; et plus tard le général Bliss pour les Etats-Unis.

En revanche, les Alliés avaient trouvé un système de protection efficace contre les sous-marins : le convoi. Les deux premiers convois d'essai partirent l'un de Gibraltar, le 16 mai 1917, avec seize vapeurs; l'autre de Hampton Roads, le 24, avec douze vapeurs. Ils arrivèrent saufs. Chaque convoi, accompagné de destroyers, était commandé par un capitaine de vaisseau de la marine active, placé sur un des bateaux de la colonne du centre. Les navires avaient été munis d'appareils nécessaires pour la marche en groupe, téléphone

mobile entre la passerelle et les machines, appareils d'émission de brouillard, personnel de signalisation. Une fois dans la zone dangereuse, le convoi de Hampton Roads avait marché en zig-zag. « Malgré les objections des capitaines au long cours, qui se déclaraient incapables de manœuvrer, avec des cargos de vitesse différente, au commandement, comme des navires de guerre, le convoi avait maintenu sa formation, changé d'allure, décrit des zig-zags impeccables (1). »

Le système fut adopté. Le 1^{er} août, sur 261 bateaux qui avaient quitté l'Amérique du Nord en convoi, un seul avait été torpillé. Sur 10.000 navires, le pourcentage des pertes ne s'élevait plus qu'à 0,5 %. On groupa autant que possible les bateaux de même vitesse. Dès le milieu de septembre 1917, il y eut entre l'Amérique et l'Angleterre quatre convois par huitaine, à 8, 10 et 12 nœuds et demi. À partir d'octobre, un convoi par jour, sans escale, appareilla de Port-Saïd pour l'Angleterre. À la fin de novembre, 40 % des navires alliés entre la Grande-Bretagne et la France naviguaient en convoi; 68 % en avril 1918. Mais ce ne fut qu'en juin 1918 qu'un système de 18 routes fut définitivement organisé.

Le déclin de l'offensive sous-marine allemande commença en septembre 1917. Le tonnage coulé tomba de 506.000 tonnes en août à 355.000 le mois suivant. En revanche, le nombre des sous-marins détruits augmentait : de 4 en août, il montait à 12 en septembre, 8 en octobre, 9 en novembre, 8 en décembre. Guetté depuis qu'il avait quitté sa base, le sous-marin avait encore à sortir de la mer du Nord. Le barrage de mines du Pas-de-Calais, commencé dès que le nombre des mines le permit, en novembre 1917, fut achevé au printemps de 1918. Les deux grands champs qui le formaient comprenaient à la fin l'un 12 lignes parallèles, l'autre 21. À chaque extrémité, on organisa un poste d'observation. Le passage du sous-marin déterminait un courant induit, qui actionnait un galvanomètre. C'était le signal de la mise de feu aux mines correspondantes. Une patrouille de 60 chalutiers et torpilleurs surveillait le barrage. Des projecteurs sur la côte, des bateaux-feux, des jets de magnésium l'éclairaient. Une débauche de lumière inondait le sous-marin signalé. On tenta de barrer aussi la sortie septentrionale de la mer du Nord, entre la Norvège et l'Ecosse, mais le passage avait non plus 37, mais 470 kilomètres. Il fallait 400.000 mines. L'Amérique se mit au travail. Dans l'été de 1917, un ingénieur américain inventa un système par lequel la mine, mouillée à n'importe quelle profondeur, explosait dès qu'on touchait le fil de fer qui la reliait à une bouée. C'était une économie des trois quarts des appareils nécessaires. Une industrie entière se fonda dans la vallée du Mississipi. On produisit un millier de mines par jour; chacune fut chargée de 135 kilos de trinitrotoluol. Les mines étaient amenées en Europe sur la côte Ouest d'Ecosse. Elles furent mouillées en treize sorties, 55.571 par les Américains, 13.545 par les Anglais dans le secteur oriental du barrage. On ignore combien de sous-marins périrent là. Le nombre total de ceux qui se perdirent sur des mines est de 36.

Pour les Alliés, à la fin de 1917, les États-Unis étaient la

(1) E. Delage, *La guerre sous les mers*. Paris, 1934, p. 194.

grande ressource de l'avenir; mais les premiers éléments de leur première division avaient seulement débarqué le 26 juin 1917; la première division avait été complète au mois d'août. En décembre, les Américains n'avaient encore en France que trois divisions et demie. En février 1918, ils en auront six. Mais deux seront une sorte de dépôt; deux seront réparties par régiments dans des corps français; deux tiendront un secteur calme de la Woëvre. Une septième, composée de troupes de couleur, débarquera en mars et sera mise à l'instruction au camp de Châlons.

TROISIÈME PARTIE

LA DÉCISION

CHAPITRE XXIX

L'Offensive allemande sur le front occidental.

I. La probabilité d'une offensive allemande. — II. Les forces en présence. — III. Le plan des Alliés. — IV. Les principes de l'offensive allemande. — V. L'offensive entre la Somme et l'Oise (21 mars). — VI. L'intervention française. — VII. Le commandement unique. — VIII. L'attaque du 4 avril. — IX. Les résultats de l'offensive. — X. L'attaque allemande en Flandre et la bataille de la Lys (9 avril). — XI. L'attaque allemande sur l'Ailette (27 mai). — XII. L'attaque allemande sur Compiègne (9 juin). — XIII. La riposte. — XIV. L'offensive autrichienne en Italie (15 juin).

I. La probabilité d'une offensive allemande. — Une grande offensive allemande sur le front occidental, pour le printemps de 1918, n'était un secret pour personne. Les journaux du monde entier en parlaient. L'Etat-Major français s'y attendait. « Dès le moment où la défection russe est apparue comme certaine, dit une note officielle, l'Etat-Major français avait calculé le nombre de divisions que les Allemands pourraient ramener sur notre front. Il avait admis que l'ennemi pourrait rassembler un ensemble de 200 divisions, au minimum, pour y conduire une offensive. » Pendant le mois de février et le début de mars, un grand nombre de transports de troupes et de matériel furent signalés, sur le réseau belge et dans le Nord de la France; le 20 mars, on avait identifié sur le front occidental plus de 190 divisions. « Tous les renseignements obtenus sur le front, dit la même note, présentaient l'offensive comme imminente : les prisonniers déclaraient que des théories morales étaient faites aux hommes, dans lesquelles on leur présentait une grande offensive comme nécessaire pour terminer la guerre; on leur demandait un très gros effort, décisif, mais court; aussitôt après, ce serait la paix; ils répétaient même un mot du Kronprinz : *les cloches de Pâques sonneront la paix.* » Indice encore plus caractéristique, on savait, depuis le mois de janvier, que l'armée du général von Hutier (XVIII^e armée allemande) avait été introduite sur le front de Saint-Quentin. Von Hutier avait fait successivement en Russie la contre-offensive de Galicie et l'attaque de Riga. La

forme même de l'attaque était prévue par les Etats-Majors alliés et ils savaient que les Allemands sacrifieraient tout à l'effet de surprise.

II. Les forces en présence. — Dans la seconde moitié de février 1918, les Allemands avaient sur le front occidental 178 divisions, estimées à 1.232.000 fusils et 24.000 sabres; 8.800 canons de campagne et 5.500 pièces lourdes. Les Alliés pouvaient leur opposer 167 divisions, dont 97 françaises, 57 britanniques, 10 belges, 1 américaine et 2 portugaises : soit 1.480.000 fusils, 74.000 sabres, 8.900 canons de campagne et 6.800 pièces lourdes.

Ainsi les Alliés avaient moins d'unités à mettre en ligne que les Allemands, 1.585 bataillons contre 1.630; mais, leurs unités étant plus fortes, ils disposaient de plus d'hommes et de plus de matériel.

Les Allemands avaient encore 58 divisions sur le front oriental, mais en grande partie de qualité inférieure. On estimait qu'ils pouvaient en ramener 40 sur le théâtre occidental, à raison de 10 par mois. Ils atteindraient donc leur puissance maximum sur ce théâtre au mois de mai avec 200 à 210 divisions. Mais, à ce moment, les divisions américaines commencent à entrer en ligne.

Sur les autres théâtres, les forces en présence étaient les suivantes. En Italie, 11 divisions anglaises ou françaises et 50 divisions italiennes, donc 61 divisions contre 46 divisions 1/2, dont 3 allemandes. Malgré Caporetto, les Alliés étaient donc supérieurs aux Centraux dans la proportion de 3 à 2; 633.000 fusils contre 439.000; 6.400 sabres contre 3.400; 3.700 canons de campagne contre 3.000; 2.100 canons lourds contre 1.500. Comme les Allemands, les Autrichiens pouvaient ramener des divisions du théâtre oriental où ils en avaient encore 34; mais, de leur côté, les Italiens pouvaient reconstituer des divisions avec les troupes battues à Caporetto; ils devaient en reformer plus tard la 6^e armée.

Dans les Balkans, il y avait 23 divisions bulgares, 2 allemandes et 2 autrichiennes, contre 8 divisions françaises, 4 1/2 britanniques, 2 1/2 italiennes (dont 1 en Albanie), 3 grecques, 6 serbes, soit 27 divisions aux Centraux contre 23 aux Alliés, 294 bataillons contre 271; mais les effectifs étaient presque égaux, et l'artillerie des Alliés était légèrement plus nombreuse; enfin la mobilisation grecque n'était pas terminée, et elle pouvait, au printemps, décider du nombre en faveur des Alliés.

En Palestine et en Mésopotamie, les Alliés étaient très supérieurs en nombre. Sans doute les Turcs opposaient en Palestine 11 divisions turques et 1 allemande (de seconde valeur) aux 8 divisions du général Allenby; mais les troupes turques étaient à ce point réduites par la désertion que leurs 107 bataillons ne faisaient que 29.000 fusils, contre 100.000 au général Allenby. Elles opposaient 3.000 sabres à 16.000, et 200 ou 300 canons à 503, dont 93 lourds. La supériorité était écrasante. En Mésopotamie pareillement, les Turcs ne pouvaient mettre en ligne que 18.000 fusils contre 125.000, 1.000 sabres contre 9.000 et 100 canons contre 350.

III. Le plan des Alliés. — Tels étaient les chiffres dont disposait le Conseil de Versailles, et sur lesquels fut établi le plan de cam-

pagne de 1918, œuvre du général Foch et de Sir Henry Wilson. Ce plan fut adopté par le Conseil dans sa session du 1^{er} février. Il comprenait deux articles : 1^o sur le front occidental, considéré comme s'étendant de la mer du Nord à l'Adriatique, rester sur la défensive, jusqu'au moment où les Américains entreraient en ligne; 2^o attaquer en Palestine la Turquie épuisée, dont la défaite aurait des conséquences impossibles à évaluer, mais peut-être décisives.

Le théâtre occidental étant considéré comme front unique de Nieuport au Piave et destiné à la défensive, il fallait y constituer une réserve générale qui pût être portée sur le point menacé; et il semblait que cette réserve dût être nécessairement aux mains d'un chef unique pour tout ce front. Ainsi l'unité de commandement paraissait s'imposer. On n'alla cependant pas jusque-là. On se contenta de former le 2 février, à Versailles, un Comité exécutif, avec le général Foch comme président, et comme membres les généraux Bliss, Cadorna et un général anglais qui fut d'abord le général Wilson, puis le général Rawlinson. Ce comité exécutif fut chargé de fixer la force et la composition de la réserve générale, la contribution de chaque pays à cette réserve, son stationnement et son emploi.

Le raisonnement du général Foch était le suivant. Ludendorff, disposant de 200 divisions, en laissera 100 en ligne et constituera, avec les 100 autres une masse de manœuvre qu'il peut jeter sur Pétain, sur Haig ou sur Diaz. D'où la nécessité d'une réserve générale prête à intervenir. En même temps, les Français demandaient une réduction de leur front. Ils faisaient valoir que le front de chaque division britannique était plus étroit que celui d'une division française ou d'une division allemande; ainsi sir Douglas Haig pouvait, en diminuant la densité de ses lignes, occuper raisonnablement un front plus étendu. Les Français auraient voulu être relevés jusqu'à Berry-au-Bac. Le Comité exécutif, sur les avis concordants du général Bliss et du général Cadorna, décida la relève jusqu'à l'Ailette; le maréchal Haig et le général Pétain se mirent d'accord pour fixer leur frontière commune à Barisis. Mais le maréchal Haig, au lieu d'étendre ses fronts de division, fit occuper le nouveau front par des divisions tirées de sa réserve.

Le Comité exécutif fixa la réserve générale au septième de la force totale des armées, soit à 30 divisions, et demanda le 6 février à chacun des trois commandants en chef de fournir sa contribution. Le général Foch avait proposé d'employer ainsi les forces réservées : étant donné que Ludendorff attaquerait vraisemblablement sur une des deux faces de l'équerre que formait le front en France, soit sur la face Ouest dans la région de Cambrai, soit sur la face Sud dans la région de Reims, la réserve générale serait disposée en trois masses : l'une à droite, en Dauphiné, prête à intervenir si, par hasard, une attaque se dessinait, soit en Italie, soit en Suisse; l'autre, à gauche, vers Amiens, pour étayer l'aile droite britannique, formée par la 5^e armée Gough, et qui était la partie la plus faible du front; enfin le gros au centre, dans la région de Paris, prêt à tomber dans le flanc de la poche formée par l'attaque allemande, qu'elle eût lieu à Cambrai ou à Reims.

Le 19, le commandant en chef français et le commandant en chef italien donnèrent leur assentiment. Le général Pétain promit et

désigna les divisions demandées; elles devaient former deux armées: la 1^{re} sous le général Debeney, et la 3^e sous le général Humbert. Mais, le 22, le général Pétain et sir Douglas Haig se rencontraient au grand quartier français et convenaient entre eux d'une autre méthode: chacun d'eux, si l'autre était attaqué, devait l'aider en le relevant sur une partie non attaquée de son front et en libérant ainsi un certain nombre de ses divisions. Cet arrangement forme le document 5476. Après avoir ainsi réglé les choses, sir Douglas Haig répondit le 2 mars au Comité exécutif par un refus catégorique de contribuer à la réserve générale autrement que par les divisions britanniques qui étaient déjà en Italie. Immédiatement, le général Cadorna déclara que l'adhésion de l'Italie à la formation de la réserve devait être annulée. La réserve générale s'évanouit et avec elle le Comité exécutif.

Le Conseil supérieur s'inclina. Réuni à Londres dans la première quinzaine de mars, il renonça donc au plan qu'il avait adopté au début de février. Il limita la réserve générale aux divisions anglaises et françaises d'Italie. En vain le général Foch demanda la création d'un commandement unique avec un Etat-Major interallié. Le 15, il fit une sortie violente, où il prédisait le désastre. Six jours plus tard, le désastre avait lieu.

IV. *Les principes de l'offensive allemande.* — Tandis que les Alliés adoptaient le système de la défensive sur le front occidental, Ludendorff y préparait l'offensive. Dès la fin de l'automne 1917, le Grand Quartier général allemand se demandait s'il devait attaquer au printemps ou rester sur la défensive. Mais il était convaincu que la coalition des Empires centraux n'était plus maintenue que par l'espoir d'une victoire des armes allemandes. L'Autriche-Hongrie était au bout de ses forces. La Bulgarie avait atteint tous ses buts de guerre et voulait la paix. La Turquie était fidèle, mais épuisée, et l'Etat-Major allemand se rendait compte que la Palestine serait une proie facile si l'armée turque, dont une partie n'existait que sur le papier, n'était pas renforcée. Dans l'Allemagne affamée, l'esprit public baissait. L'armée avait tenu en 1917, mais au prix de lourdes pertes et son moral était moins bon. Les moyens matériels des Alliés étaient énormes, et il était certain qu'instruits par l'expérience, ils chercheraient à faire des offensives par surprise, très dures à supporter. L'armée allemande maintiendrait-elle son front en 1918 par la défensive pure? On en pouvait douter. L'Etat-Major allemand se résolut à chercher une décision rapide dans l'offensive. On ramena les divisions d'Italie à la fin de l'année. On en rappela de Macédoine, où elles furent remplacées par des divisions bulgares. L'entraînement de l'armée fut poussé assez vite pour que l'attaque fût fixée au milieu de mars. « Les chevaux trouveraient à manger dans les prairies, écrit Ludendorff. Le manque de fourrage nous forçait à penser à ce détail. »

Dans l'offensive de 1917, les Français s'étaient plus préoccupés du résultat stratégique que du succès tactique, ou, si l'on veut, de l'exploitation de la victoire que de cette victoire même; les Allemands, recueillant la leçon, s'occupèrent surtout du succès tactique. L'Etat-Major fit paraître une nouvelle instruction sur « la

bataille offensive dans la guerre de position ». Les principes furent les suivants. Le combat était soutenu par des groupes de tirailleurs, constituant de véritables unités, comprenant des mitrailleuses légères et des fusiliers. Deux armes d'accompagnement suivaient ces groupes, le minenwerfer léger, qui appartenait au bataillon, et la mitrailleuse lourde. Pour réduire les nids de résistance, on attribua aux bataillons des canons de campagne. De plus, chaque division avait une compagnie de minenwerfer moyens, qu'on attribuait aux bataillons suivant les besoins. Enfin, les lance-flammes attaquaient de près les abris et les caves. L'état de l'industrie ne permettait pas de construire des tanks. On développa l'avion d'infanterie, en créant des groupes spéciaux dont la mission était d'intervenir dans le combat à terre.

La densité d'artillerie prévue pour préparer une grande opération était de 100 canons au kilomètre. Pour pouvoir bouleverser les défenses de l'adversaire sur une grande profondeur, les pièces étaient amenées tout contre les premières lignes. Cette position aventureuse ne permettait pas de longues préparations. L'assaut devait être exécuté après un feu violent de quelques heures. Les obus à gaz donnaient le moyen, vainement cherché jusque-là, de paralyser les batteries ennemies, tandis que la violence du feu enfermait l'infanterie dans ses abris. Naturellement, il ne pouvait être question de réglage de tir. On y suppléa en précisant avec la dernière rigueur l'emplacement des objectifs, soit à l'aide des photographies d'avions, soit par des repérages aux lueurs ou au son. Le service météorologique fit connaître tous les matins aux batteries les conditions de l'atmosphère (vent, pression). Le régime de chaque pièce avait été étudié d'avance à l'arrière; son état était soigneusement observé. Des tables permettaient de trouver rapidement la valeur numérique des corrections.

Dans le système allemand comme dans le système français, la destruction des premières lignes fut confiée aux minenwerfer. Après quelques heures de feu très intense, l'artillerie allongeait son tir et l'infanterie partait sous le barrage, qui la précédait comme une première vague. Les Allemands avaient adopté l'invention française du barrage roulant, progressant suivant un horaire fixé, plus lentement sur les lignes plus fortes : la vitesse fut en moyenne de 1 kilomètre à l'heure.

Quand l'infanterie avait dépassé la profondeur où le barrage pouvait atteindre, il fallait déplacer l'artillerie. L'infanterie avançait alors, appuyée par ses propres armes d'accompagnement et par des canons donnés à cet effet. A partir de ce moment, l'attaque ne pouvait plus suivre un programme réglé. L'initiative des chefs reprenait ses droits. C'était à eux de guider leurs hommes et au besoin de les entraîner par leur exemple. Les officiers, jusque-là ménagés, devaient donc payer largement de leur personne. Quant au soldat, il fallut le remettre au dressage. De fait, les troupes allemandes montrèrent des qualités manœuvrières très remarquables. Cette perfection et cet ordre dans la manœuvre, assurés par un système de liaisons établi immédiatement sur le terrain conquis, ont permis les grandes avances que nous allons voir. Cette avance, le commandement allemand souhaitait qu'elle fût menée le plus

longtemps possible par les mêmes troupes qui étaient engagées d'abord en première ligne. La relève en marchant, le dépassement, en honneur chez les Alliés, ne furent pas adoptés par Ludendorff. Il arrivait cependant un moment où l'attaque se heurtait à un nouveau front. Le commandement devait alors arrêter les troupes et les échelonner en profondeur. C'était un des moments délicats à déterminer.

Tel était le combat offensif compris, au début de 1918, par l'Etat-Major allemand. En janvier et en février, les divisions destinées à l'attaque furent retirées des lignes, ramenées à l'arrière, entraînées et équipées. Comme dans l'armée française, on fit des cours même pour les commandants de grandes unités et les officiers d'état-major. Les Allemands avaient sur le front occidental une supériorité d'une trentaine de divisions. Le point faible, c'était le chiffre des réserves. Le commandement allemand, pour combler les pertes de l'attaque, ne disposait pas de plus de 100.000 hommes. Mais il jugeait que les Alliés n'étaient pas mieux partagés : la Grande-Bretagne avait dû ramener ses divisions de 12 bataillons à 9; la France avait dissous, depuis la bataille de printemps de 1917, plus de 100 bataillons. D'autre part, Ludendorff estimait l'offensive qu'il allait faire moins coûteuse que la défensive qu'il allait imposer.

V. *L'offensive entre la Somme et l'Oise (21 mars)*. — Après avoir pesé les chances d'une attaque, soit à droite par Ypres, soit à gauche par Verdun, l'Etat-Major allemand se décida pour une attaque au centre dans la zone de la II^e armée, sur les deux flancs du saillant que les troupes britanniques formaient devant Cambrai. « Si nous percions, écrit Ludendorff, le succès stratégique pouvait être énorme, car nous coupions de l'armée française le gros des forces anglaises en la poussant à la côte. »

Deux armées nouvelles vinrent encadrer la II^e armée : au Nord, la XVII^e armée Otto von Below; au Sud, la XVIII^e armée von Hutier. L'armée Below avait fait Caporetto; l'armée Hutier avait fait Riga. La rupture était confiée à des spécialistes de la rupture.

La XVII^e armée devait attaquer au Nord du saillant britannique entre Croisilles et Mœuvres; la II^e armée devait attaquer au Sud du saillant, et toutes deux, combinant leur manœuvre, devaient envelopper les forces britanniques qui étaient dans la poche de Cambrai; puis avancer face à l'Ouest, sur le front Croisilles-Péronne. La XVIII^e armée, devant Saint-Quentin, devait couvrir cette manœuvre du côté du Sud.

La II^e et la XVII^e armée étaient rattachées au groupe d'armées du prince Rupprecht; la XVIII^e au groupe du Kronprinz. Le dessein de ce rattachement a été dévoilé par Ludendorff. « Je tenais, écrit-il, à exercer la plus grande influence sur la bataille, ce qui était délicat, si elle était dirigée par un seul groupe d'armées. »

La façon mystérieuse dont les divisions d'attaque ont été amenées à pied d'œuvre par des marches de nuit sans être décelées a été pour les Alliés une des surprises de la méthode allemande, et cette surprise a été une des raisons de l'événement. Mais il faut admettre qu'elle a été imprévue pour les Allemands eux-mêmes et

qu'ils n'y comptaient pas. « Le 20 mars au matin, écrit Ludendorff, sur tout le front de l'attaque, les batteries et les minenwerfer étaient prêts; leurs munitions se trouvaient derrière, à l'intérieur et même au-devant des lignes avancées. C'était un résultat important, et c'était aussi un miracle que l'ennemi n'eût rien vu et n'eût pas entendu, la nuit, tout ce trafic... La concentration de 40 à 50 divisions n'avait pas été non plus remarquée par l'ennemi... Sans doute, les marches s'effectuaient de nuit, mais les troupes passaient en chantant dans les villages. On ne peut cacher des masses d'hommes pareilles. Les aviateurs ennemis n'avaient pas observé non plus les mouvements de transport par voie ferrée dans la direction du front d'attaque, qui duraient depuis le milieu de février... Enfin, l'ennemi n'avait rien su, en aucune façon, je suis forcé de l'admettre, car, autrement, ses préparatifs de défense se seraient montrés plus efficaces et ses réserves seraient arrivées plus vite. »

Le 20 mars, à midi, l'ordre d'attaque fut donné pour le lendemain. L'Etat-Major britannique n'était pas sans avoir été averti. Depuis quelques jours, les prisonniers allemands annonçaient une offensive générale pour la nuit du 20 au 21. Ils ne connaissaient pas l'heure; ils savaient seulement que l'assaut aurait lieu assez tard dans la nuit. Le mercredi 20, l'artillerie britannique donnait avec violence. Depuis deux jours, elle avait pris pour règle de bombarder à heure fixe les transports ennemis dans Saint-Quentin. Ce soir-là, on décida de faire tirer pendant une heure, au début de la nuit, de grosses pièces qui ne s'étaient pas encore démasquées. Après quoi, on changerait immédiatement leurs emplacements. Au lieu de répondre, l'artillerie allemande, à partir de 6 heures du soir, garda un silence impressionnant. Mais, tout à coup, à 4 heures du matin, elle commença brusquement un bombardement formidable. Pendant deux heures, le feu fut concentré sur les batteries britanniques, pour les neutraliser par des obus à gaz. Puis la plus grande partie des coups fut reportée sur les tranchées, contre lesquelles les minenwerfer entraient également en action. Enfin, à 10 heures, le tir de démolition se changea en un puissant tir de barrage, derrière lequel l'infanterie s'avança. Il faisait un brouillard épais.

A la droite allemande, entre Cambrai et Arras, la XVII^e armée allemande se trouvait en face de la 3^e armée britannique. L'infanterie allemande ne put suivre le barrage et, privée de sa protection, fut arrêtée devant la deuxième ligne; elle ne put gagner non plus de terrain le 22.

Il en allait autrement de Cambrai à la Fère, sur le front des II^e et XVIII^e armées allemandes. Elles étaient opposées à la 5^e armée britannique du général Gough. Celle-ci, étirée entre Gouzeaucourt et Barisis, ne comprenait que 14 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie. Elle fut attaquée sur toute la longueur de son front. Les secrets allemands étaient restés moins secrets que ne pensait Ludendorff. Dès le 4 février, le général Gough s'attendait à cette offensive. Il savait que, dans l'intérieur d'un cercle tracé avec un rayon de 75 milles à partir du centre de sa propre armée, les Allemands avaient de 30 à 50 divisions qui pouvaient être concentrées et jetées sur lui en trois jours. Mais, s'il s'attendait à une attaque sur sa gauche, il ne pensait pas que sa droite pût être menacée. Les lignes

ennemies étaient en effet à grande distance. Comme à Verdun, les Allemands partirent à plus d'un kilomètre de l'adversaire.

Ainsi s'explique-t-on l'inégale fortune des deux armées allemandes qui attaquèrent le 21 l'armée Gough. La II^e armée pénétra bien dans la deuxième position, mais sans pouvoir atteindre les objectifs fixés par le plan général. La tentative d'enveloppement de la poche de Cambrai échoua. Au contraire, à la droite anglaise, devant Saint-Quentin, la XVIII^e armée von Hutier, qui marchait avec 23 divisions contre un front tenu par 4 divisions britanniques complètement surprises, les houscula.

Le tir de préparation allemand avait détruit toutes les communications télégraphiques et téléphoniques. Le brouillard empêchait de rien distinguer. Les batteries britanniques tiraient sur des points indiqués, au petit bonheur. Cependant, les Allemands, arrivés aux réseaux, n'avaient pas essayé de les rompre. Ils les traversèrent sur des ponts portatifs en trois pièces. L'infanterie britannique eut des unités tournées et prises à revers. Elle essaya d'annoncer le péril à l'artillerie qui ne vit pas les signaux. Le soir, la droite de l'armée Gough avait perdu 5 kilomètres.

Le 22, les Allemands poursuivent l'attaque avec la plus grande énergie. L'état-major du 18^e corps britannique quitte Ham au début de l'après-midi et se retire sur Nesles, où il arrive à 6 heures du soir. A minuit, arrive l'ordre de quitter Nesles et de se replier sur Roye. Le départ se fit dans la nuit. On arriva à Roye le 23 de très bonne heure et on y resta jusqu'au 25. Plus à gauche, l'état-major du 19^e corps, qui était à Catelet, à 5 kilomètres dans le Sud de Péronne, alla s'établir le 22 à Villers-Carbonnel et le 23 à Foucaucourt, c'est-à-dire sur les anciennes lignes françaises de 1916.

Le 22 à minuit, l'armée se trouvait ramenée à petite distance du fossé Nord-Sud que forme la Somme entre Péronne et Ham. Allait-on se rétablir sur ce fossé? On y pensa, et l'ordre fut donné de s'y fixer le 23, tandis qu'à gauche on tendrait une ligne de défense entre l'Ancre et la Somme, d'Albert à Péronne. Mais les divisions en ligne n'étaient plus qu'un rideau. Le 24, les Allemands passèrent la Somme au Sud de Péronne, tandis qu'au Nord ils s'emparaient de Sailly-Saillisel et de Combles. L'armée britannique continuait sa retraite, couverte par la cavalerie, l'artillerie à cheval, les tanks, les automitrailleuses du corps canadien, des unités de fortune, comme ce détachement Carey, composé de soldats du génie, dont M. Lloyd George a dit qu'il avait sauvé l'Angleterre.

VI. *L'intervention française.* — Quand le général Gough demanda du renfort, il reçut du Grand Quartier britannique une réponse désespérante. La bataille s'était engagée le jeudi. Il ne pourrait recevoir qu'une division, le dimanche matin. Elle arriva en effet, venant de Saint-Omer. C'était la 8^e division. Aucune autre ne pouvait être attendue avant le mercredi 27. Encore n'en vint-il pas à cette date. Et le général Gough fut relevé le 28 du commandement d'une armée qui n'existait plus, n'ayant reçu comme renfort, en une semaine de bataille, qu'une seule division britannique.

Restait l'appui des Français. D'après les arrangements pris entre sir Douglas Haig et le général Pétain, celui-ci ne devait inter-

venir que le troisième jour de la bataille. De plus, le gros des réserves allemandes étant à égale distance des deux côtés de l'équerre, Pétain pouvait craindre qu'après une attaque sur le front britannique vers Amiens, Ludendorff n'en exécutât une autre sur le front français vers Reims, tandis qu'une armée d'exploitation, passant entre ces deux murailles ébranlées, se porterait directement sur Paris.

Cependant, dès le matin du 21, les officiers de liaison signalent que la situation est inquiétante à l'extrême droite britannique. Le général Pétain fait, dans la journée, alerter le 5^e corps du général Pellé, qui est en réserve derrière sa gauche. Le journal de marche du 5^e corps, du 1^{er} février au 14 mars 1918, tient en une page. Du 14 au 22, il est vide. Puis, tout à coup, dans cette journée du 22, ces lignes émouvantes : « En exécution des télégrammes chiffrés du grand quartier général expédiés pendant la nuit du 21 au 22 mars au 5^e corps, il est constitué sous les ordres du général Pellé un groupement comprenant la 9^e division d'infanterie (général Gamelin), la 10^e division d'infanterie (général Valdent), la 1^{re} division de cavalerie à pied (général Brecard), 3 régiments d'artillerie lourde, de l'artillerie lourde sur voie ferrée, des groupes d'aviation. Le général Pellé est prié de se rendre d'urgence à Clermont auprès du général Humbert qui lui donnera ses instructions. » Pellé quitte la Ferté-sous-Jouarre le 22 à 9 heures du matin. Il est 10 h. 30 à Clermont. A 16 heures, il s'installe à Noyon. Sa mission est de soutenir le 3^e corps britannique, formant la droite de Gough, et de l'aider à maintenir l'intégrité du canal Crozat. Le groupement doit s'établir dans la région Guiscard-Noyon-Chauny.

Cependant, le 21 au soir, le maréchal Haig, qui ne se rend probablement pas compte de la gravité de la situation, ne souhaite pas encore l'intervention des Français. Il ne la demande que le 22. Dès lors, le commandement français va jeter dans l'action toutes ses disponibilités. La 125^e division, qui était à cheval sur l'Oise dans la région de Chauny, où elle formait l'extrémité de la 6^e armée, appuya sur sa gauche et arriva la première sur le champ de bataille dans la nuit du vendredi 22 au samedi 23. Elle releva dans la nuit la 58^e division anglaise, et tint la ligne depuis l'Oise jusqu'au bois de Frières. A sa gauche, la 1^{re} division de cavalerie à pied s'étendait jusqu'à la hauteur d'Ugny-le-Gai. Puis la 9^e division tenait entre Beaumont et la route de Ham à Noyon. En avant, quelques troupes britanniques combattaient encore sur le canal, entre Ham et Flavy-le-Martel.

Le 23, à 7 heures du matin, la 125^e division attaqua Tergnier que les Allemands avaient pris le 22 au soir. Elle y entra, puis fut chassée par une contre-attaque. A midi, elle tenait encore les lisières Ouest.

Mais c'était à la gauche du groupement Pellé que la situation s'aggravait. A 10 heures du matin, les Allemands avaient passé le canal vers Ham. Les Anglais les contenaient dans de violents combats au Sud de cette ville, mais cédaient plus à droite, à Flavy-le-Martel. La 9^e division, pour barrer la route Ham-Noyon, y porta un régiment. Elle faisait ainsi un front immense. La 10^e division, qui arrivait, reçut l'ordre de relever sa gauche, ce qu'elle fit à

21 heures, pendant que la 1^{re} division de cavalerie à pied prenait une partie de son secteur de droite.

Cependant, pour prolonger la gauche de la 10^e division, le général Humbert, commandant la 3^e armée, qui a pris le commandement de toutes les troupes de la zone, donne à Pellé la 1^{re} division de cavalerie. Et celle-ci couvrira les débarquements de la 62^e division d'infanterie, qui est arrivée dans la journée dans la zone de Libermont. En même temps, on essaiera, par des reconnaissances, de rétablir la liaison avec la droite anglaise, c'est-à-dire maintenant avec le 18^e corps.

Avec la 62^e division et la 22^e, un nouveau groupement est constitué, sous les ordres du général Robillot, commandant le 2^e corps de cavalerie, pour barrer la route aux Allemands au Nord d'Esmerly-Hallon. On cherchera la liaison avec les Britanniques vers Offoy.

Mais tandis que la gauche se consolidait, c'était la droite qui cédait. A 15 h. 30, la 125^e division, vivement pressée, se replie. Elle demande l'aide de sa voisine de gauche, la 1^{re} division de cavalerie à pied, qui reprend les lisières du bois de Frières, puis les reperd. La 125^e se replie jusqu'à la ligne Noureux-Rouez. Elle n'a plus de réserves. Ce progrès des Allemands dans la vallée de l'Oise est terriblement inquiétant. Enfin, à 23 heures, la 55^e division est donnée à Pellé, qui la met à la disposition du commandant de la 125^e, le général Diebold.

Il était temps. Le 24 au matin, l'ennemi avait recommencé énergiquement ses attaques sur les troupes fatiguées de la 125^e, qui avaient perdu Noureux à 9 heures du matin. Les Allemands menacent Chauny. Plus à gauche, la 1^{re} division de cavalerie à pied, violemment attaquée, se replie, talonnée par l'ennemi. A 14 heures, les Allemands ont pris Caumont et Commenchon, débordant Chauny par le Nord.

Le recul de la division de cavalerie à pied entraîne un fléchissement général. A gauche, la 9^e division, pressée sur le front Le Plessis-Beaumont, est encore menacée de flanc par les forces qui débouchent d'Uguy-le-Gai. Le général Gamelin demande à la 10^e division de prendre son secteur de gauche jusqu'au Plessis et, soulagé, établit un régiment en crochet défensif sur sa droite vers Guivry. A droite, la 125^e division évacue Chauny en se repliant vers Abbécourt.

Le recul de la division de cavalerie à pied s'accroît; les Allemands s'infiltrèrent à travers bois; les cuirassiers n'ont plus de cartouches; on se bat à l'arme blanche. A 18 heures, le front est tenu d'Abbécourt à Caillouel par les éléments mélangés de la 125^e division, de la 55^e, de la 1^{re} de cavalerie à pied et par les débris du 3^e corps britannique. Enfin la nuit tombe et les attaques se ralentissent dans la vallée de l'Oise.

Mais, pendant ce temps, les choses ont mal tourné sur le front de la 9^e division. Sa gauche, en liaison avec la 10^e division, a arrêté péniblement tous les efforts de l'ennemi, et ne recule pas. Mais sa droite a perdu vers Pommeroye la liaison avec la division de cavalerie à pied. « L'ennemi, profitant du trou qui s'ouvre et du couvert que lui offrent les bois, manœuvre par la crête et fait tomber successivement la butte des Minimes, d'Ivry, Baugies. » Maucourt

est pris ensuite. A minuit, la division est sur la ligne croupe de Rimbercourt-Quesmy. La 10^e division, pour garder la liaison, a pivoté sur sa gauche et elle fait la ligne ferme de Rouvrel-Sud de Guiscard.

« La journée, dit le journal de marche, a été très dure pour le groupement attaqué sur tout son front. Les corps engagés ont déployé une remarquable énergie, dans des conditions particulièrement difficiles. Il est nécessaire de rappeler que les unités sont arrivées à pied d'œuvre après de longs parcours en camions, suivis de marches prolongées; qu'elles n'avaient que 80 cartouches par homme, pas d'outils, pas de moyens de transport pour le ravitaillement en vivres et en munitions (les trains de combat et les trains régimentaires d'infanterie venaient par la route), que les mitrailleurs portaient leurs mitrailleuses ou les traînaient à bras, que l'artillerie enfin ne put prêter au début son appui à l'infanterie (l'artillerie de la 9^e division ne rejoignit sa division que dans la nuit du 23 au 24, l'artillerie de la 10^e division dans la nuit du 25 au 26). »

« La mission pour le 25 reste la même, dit encore le journal de marche : tenir à tout prix sur les positions actuelles en attendant l'arrivée des renforts. » Les renforts sont expédiés en toute hâte par le Grand Quartier. Il a mis la 1^{re} division à la disposition du général Pellé; mais elle ne commence à débarquer des camions qu'à 4 heures du matin, au Sud-Est de Noyon, vers Pontoise.

A 7 heures, les Allemands, qui pendant toute la nuit ont tâté les positions françaises, déclenchent une attaque de grand style. Cette attaque est particulièrement violente au centre. Là, les Allemands percent entre la 9^e division et la division de cavalerie à pied; ils prennent pied dans les bois de la Cave; la 9^e division perd Quesmy et se replie sur la ligne Saint-Martin-cote 169; la division de cavalerie à pied se replie sur la ligne montagne de Grandru-croupe Sud-Est de Grandru.

Ce fléchissement du centre oblige les divisions d'aile à rectifier leur front. A gauche, la 10^e, attaquée dans le bois de l'Hôpital, mal soutenue à gauche, ayant sa droite en l'air, s'établit sur la ligne Frétoy-Rimbercourt. A droite, le groupe Diebold, en liaison avec la division de cavalerie à pied à Mondescourt, exécute un mouvement de conversion autour de Marest, en continuant à couvrir les passages de l'Oise.

A 8 heures, un ordre de l'armée prescrit : « Quel que soit l'état des troupes, il faut enrayer les progrès de l'ennemi. » La 1^{re} division doit garantir la route Ham-Noyon, en défendant le bois de la Cave. Mais on a vu que le bois de la Cave était pris. La 1^{re} division (général Grégoire) s'installe donc sur la position de repli croupe de Grisolles-crête de Béhéricourt. Des éléments de la 9^e continuent à se battre en avant de cette ligne. Le général Pellé réunit sous les ordres du général Grégoire la 1^{re} et la 9^e division, la 1^{re} division de cavalerie à pied, les restes d'une division britannique.

A gauche, la 10^e division n'a que deux régiments pour tenir le front Frétoy-Rimbercourt. Mais l'armée a mis le matin à la disposition de Pellé la 35^e division. Elle commence à débarquer. Le premier régiment sera poussé à Lagny, pour étayer la 10^e division.

L'ennemi poursuit ses attaques toute la journée. Le barrage des 1^{re} et 9^e divisions tient bon; la division de cavalerie à pied se cramponne à la croupe de Grandru. Mais, à droite, la 55^e et la 125^e division, sous la pression de l'ennemi, repassent l'Oise, et en bordent la rive Sud de Manicamp à Brétigny. Par suite d'une erreur, un régiment de la division de cavalerie à pied, chargé de tenir Babœuf, les suit. Les Allemands sont à Babœuf à 16 heures; grave menace pour les défenseurs de la montagne de Béhéricourt, qui est elle-même la dernière position de repli. Une attaque anglaise reprend le village en y faisant 130 prisonniers.

Mais, pendant ce temps, à la 10^e division, c'est-à-dire à la gauche, le front a craqué, à 16 h. 30, sur toute la ligne. Le 31^e régiment se replie sur Campagne; le 46^e passe le canal à la Cressonnière. La liaison est perdue à droite avec la 1^{re} division, à gauche avec la 62^e.

Dans ce moment critique, le premier régiment de la 35^e division, le 144^e, arrive à Lagny, bataillon par bataillon. Le premier bataillon qui se présente reçoit l'ordre de barrer le canal de Sermaize à Beaurains. Le deuxième bataillon est engagé à sa gauche jusqu'à Catigny. Le deuxième régiment (57^e) doit se porter sur Vauchelles, pour rétablir la liaison avec la 1^{re} division.

Forts de leur succès à la droite et à la gauche, les Allemands dessinent une violente attaque en plein centre, par la route de Guiscard, sur Noyon. A 20 heures, le général Pellé quitte la ville, évacuée de tous ses habitants. La gare et les approvisionnements sont brûlés. Le poste de commandement est transporté à Ribécourt. Les troupes de la 9^e division se replient à travers la ville dans un ordre parfait. Mais, au Nord de la ville, le 201^e régiment d'infanterie, de la 1^{re} division, cède. Le 57^e, qui se rendait de Babœuf à Vauchelles, est alors retenu au passage par le commandement de l'infanterie de la 1^{re} division, et engagé, un bataillon au Nord-Ouest de la ville, un bataillon à l'Ouest. Il ne se replie qu'à 2 heures du matin sur Pont-l'Évêque et Sempigny.

Le 26, à 5 h. 30, le général Pellé prescrit de tenir coûte que coûte sur les positions actuelles. « L'honneur de chaque chef militaire y est engagé. » « L'honneur du 5^e corps est engagé, dit-il encore. Le général compte que chacun fera son devoir. » Mais, pendant que le 57^e était arrêté au Nord de Noyon, il n'a pas accompli sa mission, qui était d'occuper la montagne de Porquéricourt. L'ennemi s'y infiltre le 26 au matin, et occupe à 10 heures la cote 160. D'autre part, à gauche, la 62^e division a fléchi, et l'ennemi progresse vers Caudor. Les deux bataillons du 144^e qui tiennent le front Catigny-Sermaize, débordés, se replient sur Lagny. A droite, on se bat furieusement. L'ennemi a enlevé Segoy et le mont Renaud, qui sont repris par des contre-attaques. Mais il n'y a plus de réserves. La 6^e armée donne la 53^e division, et 5 escadrons de chasseurs. Ces escadrons sont jetés dans la vallée de l'Oise, qu'ils barrent. La situation est consolidée à droite. Mais à gauche la 10^e division, épuisée, sans munitions, se replie jusqu'au Sud de Lassigny sur les positions Plessis-de-Roye-Thiescourt, qui sont tenues déjà par la 77^e. Le général Gamelin reçoit l'ordre de

se consolider sur la ligne mont Renaud-Evricourt, appuyé par le premier régiment, qui vient d'arriver, de la 53^e division.

Le 27, l'ennemi attaque avec énergie sur tout le front, mais sans obtenir aucun succès. Cinq attaques sur le mont Renaud échouent. Malheureusement, plus au Nord, Montdidier est pris. Mais c'est la fin de la grande poussée allemande. Pour coordonner les efforts, le général Fayolle a reçu, le 25 au matin, le commandement de toutes les forces alliées entre l'Oise et la Somme. Ce sont, à gauche, des éléments de la 5^e armée britannique, terriblement abîmée, qui va cesser d'exister le 28; à droite, la 3^e armée Humbert, et bientôt, entre les deux, la 1^{re} armée Debénécy. La ligne française s'est allongée de 50 kilomètres. Le Grand Quartier français a amené 17 divisions d'infanterie et 4 de cavalerie; dans les sept jours suivants, il amènera encore 21 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie.

De leur côté, les Britanniques ont réussi à couvrir Amiens. Dans la nuit du 26 au 27, ils passaient par Puisieux et Bucquoi, puis le long de l'Ancre jusqu'à Albert qui était aux Allemands. Plus au Sud, ceux-ci, après avoir poussé jusqu'à Corbie, avaient été ramenés sur la ligne Albert-Bray. Au Sud de la Somme, Proyart était encore aux Anglais. Malgré un violent bombardement aérien d'Amiens pendant cette nuit, on avait, le 27, l'impression que la poussée dans cette direction était finie. Une violente attaque plus au Nord, le 28, entre la Somme et Arras, ne donna pas de résultats.

VII. Le commandement unique. — Dès le 24, sir Douglas Haig, éclairé enfin, a demandé à son gouvernement qu'un général fût nommé pour prendre les décisions suprêmes et avoir la pleine disposition des réserves. Dans ce dessein, il souhaitait qu'un membre du gouvernement britannique, muni de pleins pouvoirs, fût envoyé aussitôt en France. Cette mission fut confiée à lord Milner. Il arriva le 25. Une première réunion eut lieu ce jour-là à Compiègne entre le président de la République, le président du Conseil, lord Milner, le général Foch et le général Pétain. On décida de tenir le lendemain 26, à la mairie de Doullens, une conférence où la question du commandement unique serait réglée entre les représentants civils et militaires de la Grande-Bretagne et de la France.

À Doullens, le général Foch reçut des gouvernements français et britannique « la mission de coordonner l'action des armées alliées sur le front occidental. Il s'entendra avec les généraux en chef qui lui communiqueront tous les renseignements utiles ».

La doctrine que Foch s'était faite avant la guerre, si elle s'était adaptée aux circonstances, n'avait pas varié dans ses principes. Le premier et le principal était l'économie des forces, c'est-à-dire la juste répartition des moyens et leur application au point utile dans le moment utile. Le contraire de cette économie, c'est la fixité des organismes, qui, ne pouvant être interchangeables, s'opposent au déplacement et à l'emploi efficace des forces. Pour appliquer le principe de l'économie, il est nécessaire d'avoir sa liberté de manœuvre. On ne peut l'avoir qu'en se couvrant par des organes de sûreté. Un autre trait de l'école française représentée

par Foch est la doctrine des points fixes. Il la comparait lui-même à la manœuvre du perroquet qui passe d'un échelon à l'autre. Il faudra donc s'assurer de ces points d'appui naturels, et s'y fonder pour progresser. Enfin, Foch conserve, autre trait de l'esprit français, la manœuvre en deux temps, telle que Napoléon la définissait : « Je m'engage partout, puis je vois. » Autrement dit, une phase de préparation, qui permet de discerner le point où devra être portée l'attaque décisive, laquelle forme la seconde phase. Ce coup de force final, auquel il faut toujours en venir, doit viser à l'anéantissement de l'adversaire. Ces idées à la veille de la guerre étaient fort démodées en France, où des idées toutes différentes prévalaient, en partie d'origine allemande : attaque en un temps, préconçue, brutale, avec tous les moyens employés sans réserve, dans le dessein d'imposer immédiatement sa volonté à l'ennemi. Après quatre ans de guerre, voici que Foch et sa doctrine reprenaient la direction des opérations, qu'elles vont dominer jusqu'à la fin.

La conférence de Doullens à peine terminée, le général Foch se rendit à Dury, chez le général Gough, et lui donna ses directives. Pas de relève en cours de bataille. Il faut que la 5^e armée, malgré sa fatigue, tienne sur place et poursuive sa mission, qui est de couvrir Amiens. Il fixe une ligne de conduite analogue au général Pétain, à qui il écrit le lendemain 27 : « Il n'y a plus un pouce de sol français à perdre. »

Cette journée du 27 a été mauvaise. Les Anglais ont perdu Rosières-en-Santerre, les Français Montdidier, où les Allemands entrent à 10 heures du soir. Ainsi l'ennemi approche Amiens par l'Est à moins de 30 kilomètres et il menace, en outre, d'envelopper la ville par le Sud. Dans ces circonstances difficiles, Foch tient bon. Il empêche Gough de reculer son quartier général; il empêchera Rawlinson, qui, avec l'Etat-Major de sa 4^e armée vient remplacer Gough, de faire une relève de 6 divisions qui lui paraissent épuisées. Du côté français, Debeney et Humbert contre-attaquent le 28 et progressent un peu.

La prise de Montdidier ayant porté en avant l'aile droite de la XVIII^e armée allemande, il faut que l'aile gauche de la II^e, qui la prolonge au Nord, se porte à sa hauteur. Dans ce dessein, les Allemands exécutent une attaque générale le 30. Les Anglais reculent largement jusque vers l'Est de Villers-Bretonneux, mais, dans l'ensemble, la ligne française tient bon. On a le sentiment que l'ennemi est à bout de souffle.

Le 30, le général Foch donne aux généraux en chef sa première directive d'opérations : non seulement il confirme ce qu'il dit depuis cinq jours au sujet de la défense sur place, mais il prévoit et organise, au dixième jour d'une si rude défaite, la reprise de l'offensive.

« Arrêter avant tout l'ennemi en maintenant une liaison étroite entre les armées britanniques et françaises : 1° par le maintien et l'organisation d'un front défensif solide sur les positions actuellement tenues; 2° par la constitution de fortes réserves de manœuvre destinées à répondre à l'attaque ennemie ou à prendre l'offensive :

« Au Nord d'Amiens par les forces anglaises;

« Au Nord et au Nord-Ouest de Beauvais par les forces françaises.

« Pour constituer cette masse de manœuvre, aussi rapidement et aussi fortement que possible, prélever résolument sur les fronts non attaqués. »

VIII. L'attaque du 4 avril. — Les Allemands qui avaient réussi, le 30 mars, à mettre la II^e armée face à l'Ouest, la portèrent à l'attaque le 4 avril, avec l'aile gauche de la XVIII^e.

Leur dessein était de percer au Sud d'Amiens. Ils ont commencé l'action dès qu'ils ont eu les moyens en main, c'est-à-dire dès que l'artillerie a été en ligne, quatre jours après l'action précédente. L'attaque a été menée avec des forces puissantes, onze divisions sur 15 kilomètres du front français. Par une tactique opposée, les Alliés ont tenu avec des effectifs beaucoup moindres.

La ligne que l'ennemi cherchait à franchir était la zone des plateaux entre l'Avre à l'Est et la Noye à l'Ouest. Si ces deux rivières étaient égales entre elles, la ligne de partage s'établirait sur le plateau à la même distance de l'une et de l'autre et ce plateau aurait la forme d'un toit très aplati, avec deux faces symétriques, l'une tournée vers l'Avre, l'autre tournée vers la Noye. Mais il n'en est pas ainsi. L'Avre étant plus importante que la Noye, la ligne de partage recule vers la rivière la plus faible et tout le pays, au lieu de prendre la forme d'un toit symétrique, prend celle d'un plan incliné dont le faite, haut de 150 mètres, touche à la Noye. C'est donc sur ce plan incliné, sur cet immense glacis balayé par les feux des Français que les Allemands devaient s'élever en partant de l'Avre, c'est-à-dire de fonds d'une quarantaine de mètres.

Si le terrain était aussi simple, c'est-à-dire si les Allemands avaient dû franchir six à douze kilomètres de glacis en s'élevant de 100 mètres sous des feux d'artillerie et de mitrailleuses, leur tâche eût été impossible. Mais le terrain est raviné par des rigoles, couloirs tortueux et ramifiés, qui du faite descendent vers l'Avre et y conduisent les eaux. Ces couloirs étaient autant de chemins d'accès qui dispensaient les Allemands de passer par le découvert du versant. Rectilignes, ces couloirs eussent été aisément balayés. Mais ils sont assez sinueux pour présenter des angles morts et des cheminements.

Sur un front d'une quinzaine de kilomètres, entre Moreuil et Montdidier, les Allemands, franchissant l'Avre, essayèrent donc de s'élever par ces sapes naturelles. Ils arrivèrent ainsi au tiers de la pente environ, jusqu'à la ligne Morizel-Mailly-Grivesnes-Mesnil-Saint-Georges, qu'ils ne purent dépasser.

IX. Les résultats de l'offensive. — Une dernière tentative, le 24 avril, donna aux Allemands, vers Villers-Bretonneux, un gain de terrain qui ne fut pas maintenu.

Ainsi finissait cette formidable offensive. Pour la première fois, sur le théâtre occidental, le front avait été rompu. Les Allemands avaient avancé de 60 kilomètres. Les seules troupes britanniques avaient perdu en dix jours 8.840 officiers et 164.881 soldats, presque autant que dans tout le premier mois de la bataille de la Somme.

La liaison entre les armées alliées était devenue précaire. Et cependant la bataille s'achevait pour les Allemands par un désenchantement. « Nous n'avions pas réussi, écrit Ludendorff, à prendre Amiens, ce qui aurait rendu particulièrement difficile la liaison du front ennemi entre le Nord et le Sud de la Somme; c'était une grande désillusion pour nous. »

La poche de terrain conquise par les Allemands avait allongé le front de 100 kilomètres. La presque totalité de cet allongement était tombée à la charge des Français, qui avaient pris 95 kilomètres de front nouveau. Après avoir mis en ligne au Nord de l'Oise la 3^e et la 1^{re} armée, le commandement français établit la 5^e armée Micheler derrière la 3^e, à Méru, et la 10^e, ramenée d'Italie, derrière la 1^{re}. Le 5 avril, les Français ont, au Nord de l'Oise, 30 divisions d'infanterie affectés à la 1^{re} et à la 3^e armée, 9 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie à la 5^e, 4 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie à la 10^e, enfin un corps d'armée à deux divisions sur l'Oise. Au total, 45 divisions d'infanterie et 6 de cavalerie, presque la moitié de toutes leurs forces.

L'ennemi avait essayé d'augmenter l'effet moral de son offensive en bombardant Paris par avions et par une pièce à longue portée. Ces mesures n'eurent pas d'effet militaire.

De leur côté, les Alliés essayèrent de priver les sous-marins allemands d'une base dans la mer du Nord en coulant des bateaux dans le chenal de Zeebrugge.

X. *L'attaque allemande en Flandre et la bataille de la Lys (9 avril)*. — La bataille de Saint-Quentin était à peine terminée qu'à une soixantaine de kilomètres dans le nord, la VI^e armée allemande, qui prolongeait à droite la XVII^e, attaquait à son tour, le 9 avril.

Le dessein de cette bataille reste assez confus. Les *Souvenirs* de Ludendorff font entrevoir que la VI^e armée devait, dans le dessein primitif du 21 mars, élargir le front d'attaque après que la XVII^e armée se serait portée en avant. Mais on a vu que celle-ci, dès le premier jour, fut arrêtée sur place par l'armée Byng. Toutefois, la défaite de Gough contraignit l'armée Byng à se replier, en laissant sa voisine de gauche, l'armée Horne, en saillie à l'est d'Arras, sur les ondulations nues qui s'étendent au nord de la Scarpe. Le 30 mars, la XVII^e armée attaqua l'armée Horne, au Sud de Notre-Dame-de-Lorette. La VI^e armée devait attaquer le lendemain sur le flanc Nord de Lorette, les deux armées conjuguant leur action de part et d'autre de la colline. Mais l'attaque de la XVII^e armée ayant encore échoué, celle de la VI^e n'eut pas lieu.

L'Etat-Major allemand changea alors de projet. Au lieu que la VI^e armée attaquât par sa gauche vers Lens, il fut décidé qu'elle attaquerait par sa droite dans la plaine de la Lys, région gardée, du côté allié, par une division portugaise et 3 divisions britanniques fatiguées.

Le pays semblait mal destiné à une offensive. Une fois la Lys franchie, l'armée assaillante se trouverait dans un cirque dominé de toutes parts. Au Sud, le canal d'Aire à la Bassée comprimerait sa gauche; à l'Ouest, elle s'enfoncerait dans un cul-de-sac fermé, en avant d'Hazebrouck, par la forêt de Nieppe; au Nord, elle aurait

sa droite écrasée par une file de hauteurs, sorte d'archipel escarpé qui domine la plaine des Flandres. La plus orientale de ces îles s'appelle le mont Kemmel. Admirable observatoire, d'où l'on découvre tout le champ de bataille d'Ypres. C'est cette ligne de hauteurs, cette barrière septentrionale du champ clos qu'il s'agissait de faire sauter. Ce serait l'œuvre de la IV^e armée, agissant à la droite de la VI^e. Ces hauteurs une fois enlevées, la position britannique à Ypres, débordée et dominée par le Sud, serait intenable. La conquête de ces collines était un ancien projet du prince Rupprecht, commandant le groupe d'armées. Du côté allemand comme du côté britannique, on envisageait depuis longtemps une offensive décisive en Flandre.

Ainsi, dans les premiers jours d'avril, l'offensive sur la Somme étant arrêtée, les Allemands se préparaient à en exécuter une autre dans le Nord. Le général Foch, au contraire, prévoyait qu'ils poursuivraient leur attaque dans la région d'Arras. C'était bien, comme on l'a vu, leur dessein primitif.

Pour parer à l'offensive qu'il prévoyait sur Arras, le général Foch donnait, le 3 avril, aux commandants en chef, une directive fondée sur les principes suivants : au Sud d'Arras, organiser rapidement le front jusqu'à l'Ancre, de façon à pouvoir y maintenir la défensive; et tenir prête une forte réserve française au Nord de Beauvais.

Mais il ne se bornait pas à ces mesures de prudence. La meilleure façon d'assurer la défense était d'attaquer pour regagner du terrain, lequel commençait à faire terriblement défaut. Les armées alliées avaient été si profondément repoussées vers la mer qu'il n'y avait plus derrière elles aucune voie de rocade. La voie ferrée de Paris à Amiens par Saint-Just était sous le feu. Derrière celle-ci, il n'y en avait point d'autre. On en construisait une en toute hâte, mais il était urgent de se donner de l'air. Le général Foch prescrivait donc deux opérations sur les flancs de la poche formée par l'avance même des Allemands : une offensive française des deux côtés de Montdidier; une offensive britannique, à cheval sur la Somme. On dégagerait ainsi la voie ferrée Paris-Amiens et on rendrait l'attaque ultérieure des Allemands moins dangereuse.

Dans l'après-midi de ce même jour, 3 avril, à l'hôtel de ville de Beauvais, les représentants des gouvernements français et britannique étendaient la décision de Doullens en donnant au général Foch la direction stratégique des opérations militaires, les commandants en chef conservant la conduite tactique. M. Lloyd George annonçait que le président Wilson affectait au transport des soldats américains tous les bateaux disponibles et qu'on pouvait compter sur 120.000 hommes par mois.

Le 8 avril, sir Douglas Haig, le général Fayolle et les deux exécutants, le général Rawlinson (dont l'armée a remplacé l'armée Gough) et le général Debeney, dont la 1^{re} armée forme l'extrême gauche française depuis le 26 mars, se rencontrent à Breteuil pour régler la double contre-offensive de la Somme et de Montdidier. C'est juste à ce moment que les Allemands attaquent sur la Lys.

Les lignes, entre le canal de la Bassée au Sud et la Lys au Nord, passaient à Givenchy, Neuve-Chapelle, Bois-Grenier et, à l'Est d'Ar-

mentières, dans une zone basse et marécageuse. Les Allemands attaquèrent le 9, sous la protection d'un barrage d'artillerie et d'un feu de minenwerfer. L'affaire avait été improvisée avec les ressources de la VI^e armée. Les troupes n'étaient pas, comme au 21 mars, des divisions d'assaut, supérieurement entraînées. C'étaient de simples divisions de position, engagées sur un terrain très difficile. « Les troupes d'assaut, écrit le maréchal Hindenburg, s'avancèrent, non pas en larges vagues d'assaut, mais en petits détachements et en très minces colonnes, à travers un marais bouleversé par les obus et les torpilles, entre de profonds entonnoirs remplis d'eau ou sur les rares bandes de terrain à peu près solide. » Les Portugais, complètement surpris, furent dispersés. Des divisions britanniques, au repos derrière les lignes, furent engagées dès 10 heures du matin.

A la gauche, les divisions allemandes furent promptement arrêtées. La principale avance fut au centre, en direction de la Lawe et de la Lys. Cette rivière fut atteinte le 9 au soir. Estaires, au confluent de l'une et de l'autre, fut enlevé le 10. Le 11, Merville, à 7 kilomètres dans l'Ouest d'Estaires, était pris. Le même jour, l'aile droite enlevait Armentières. Ainsi les troupes d'assaut, pivotant sur leur gauche, avançaient par le centre et par la droite, en dessinant un front convexe. Mais le succès du 11 était leur dernier effort; dès le 12, leur puissance offensive s'épuisait.

Cependant, le 10, la IV^e armée allemande était entrée en action au Nord de la VI^e. Dès ce jour, elle prenait le plateau de Messines, au Sud d'Ypres. La situation devenait rapidement inquiétante. Les Allemands poussaient en direction de Bailleul, tournaient la ligne des Monts par le Sud. Le 13, on se battait sur la ligne Neuve-Eglise-Wulverghem. Dans ces conditions, le général Plumer, commandant la 2^e armée britannique, jugea le saillant d'Ypres trop étendu et trop dangereux et, abandonnant les positions si chèrement conquises l'année précédente, il le réduisit aux abords mêmes de la ville.

Dès le début de l'offensive, le 2^e corps de cavalerie française, commandé par le général Robillot, était rapidement remonté vers le Nord, et il était allé boucher le fond de la poche. Après ces 3 divisions de cavalerie, 5 divisions françaises d'infanterie vont, en moins de huit jours, prendre le front des Flandres. Elles sont constituées en détachement d'armée du Nord, sous les ordres du général de Mitry. Enfin, la 10^e armée, que nous avons vue au Sud de la Somme, remonte au Nord d'Amiens, à Doullens, prête à étayer les armées britanniques.

L'offensive de la VI^e armée allemande s'éteint peu à peu; elle est finie le 18. Mais il n'en est pas de même de la IV^e armée, qui poursuit l'attaque sur les monts. Le 14, Neuve-Eglise est pris; le 15, Meteren, et, dans le Sud d'Ypres, Wytschaete. Il se fit une accalmie du 19 au 24. L'infanterie allemande était épuisée; elle avait beaucoup souffert des nids de mitrailleuses; le ravitaillement à travers les marais de la Lys était très difficile. Mais il était aussi dangereux de s'arrêter que de poursuivre l'attaque. Le 25, la IV^e armée repartait à l'assaut sur tout le front de Wytschaete à Dranoutre et enlevait, après un violent combat, le plus oriental des monts, le Kemmel.

Elle n'alla pas plus loin. Le 26, la ligne alliée était maintenue sur le front Sharpenberg-Vormezeele. Un dernier assaut allemand, le 29, n'aboutissait qu'à la prise de Locre. Ludendorff constata que de nouvelles attaques n'auraient plus de chances de succès. Il voyait les divisions françaises arriver de plus en plus nombreuses. Il y en avait, à la fin du mois, 10 d'infanterie et 3 de cavalerie. De plus, 4 divisions, qui constituaient la 10^e armée, étaient derrière le front britannique. La manœuvre allemande eût été d'étendre le front d'attaque au Nord d'Ypres, vers Langhemarcq par exemple. Mais la IV^e armée n'avait pas la force de porter ce nouveau coup. La bataille s'arrêta. « Le 1^{er} mai, écrit Hindenburg, nous passons en Flandre à la défensive ou, comme nous l'espérons alors, à la défensive provisoire. »

XI. L'attaque allemande sur l'Ailette (27 mai). — La bataille de la Lys fut suivie d'une trêve d'un mois. L'armée allemande commençait à donner des signes inquiétants de lassitude et de démoralisation. Les pertes en officiers avaient été énormes. Pour la Direction Suprême, il n'y avait pas un moment à perdre pour arracher la décision. Mais il fallait encore perfectionner l'outil tactique, en profitant de l'expérience des derniers combats. « Il fallait, dit Ludendorff, réaliser une désarticulation encore plus grande de l'infanterie, ajouter plus d'importance encore à la tactique des troupes de choc, à l'amélioration de la liaison entre les groupes et les armes d'accompagnement, l'infanterie et l'artillerie. » Une division modèle, la 28^e, fut chargée de faire, près d'Avesnes, des exercices devant des officiers supérieurs et des généraux. D'autre part, si on voulait employer à la nouvelle offensive les mêmes divisions qui avaient combattu le 21 mars, on ne pouvait pas compter sur elles avant la fin de mai. Il fallait le même délai pour les préparatifs matériels.

Le plan allemand restait de mettre hors de combat l'armée britannique. « Deux fois, écrit Hindenburg, l'Angleterre dans la crise plus aiguë, avait été sauvée par la France; peut-être réussirions-nous, la troisième fois, à battre définitivement cet adversaire. L'attaque sur l'aile Nord de l'armée anglaise restait le point de vue directeur de nos opérations. A mon avis, l'heureux succès de cette attaque décidait de la guerre. »

Seulement, le général Foch avait reconnu le danger et massé la plus grande partie des réserves françaises au Nord de la Somme. Pour battre les Britanniques en Flandre, il fallait donc obtenir d'abord le retrait des troupes françaises. Le meilleur moyen était d'ouvrir une crise sur le front français, et naturellement dans la direction la plus sensible, celle de Paris. Or, ce front se trouvait justement très dégarni sur le Chemin des Dames. Ce secteur, où les Allemands avaient été, à la fin de 1917, rejetés au Nord de l'Ailette, était un terrain d'attaque très difficile. Il fallait partir de cette rivière et escalader le mur abrupt du plateau. Une pareille opération ne pouvait être faite que par surprise. Mais, sous la protection d'une puissante action d'artillerie, la difficulté était plus apparente que réelle. Le 17 avril, le Kronprinz reçut l'ordre de présenter un projet d'attaque sur le Chemin des Dames.

Pour que le succès pût être exploité, il fallait arriver avec l'adversaire sur l'Aisne, l'empêcher de détruire les ponts, le poursuivre sur la Vesle et ne s'arrêter que sur les hauteurs au Sud de cette rivière. Au total, une avance de 17 à 21 kilomètres en ligne droite.

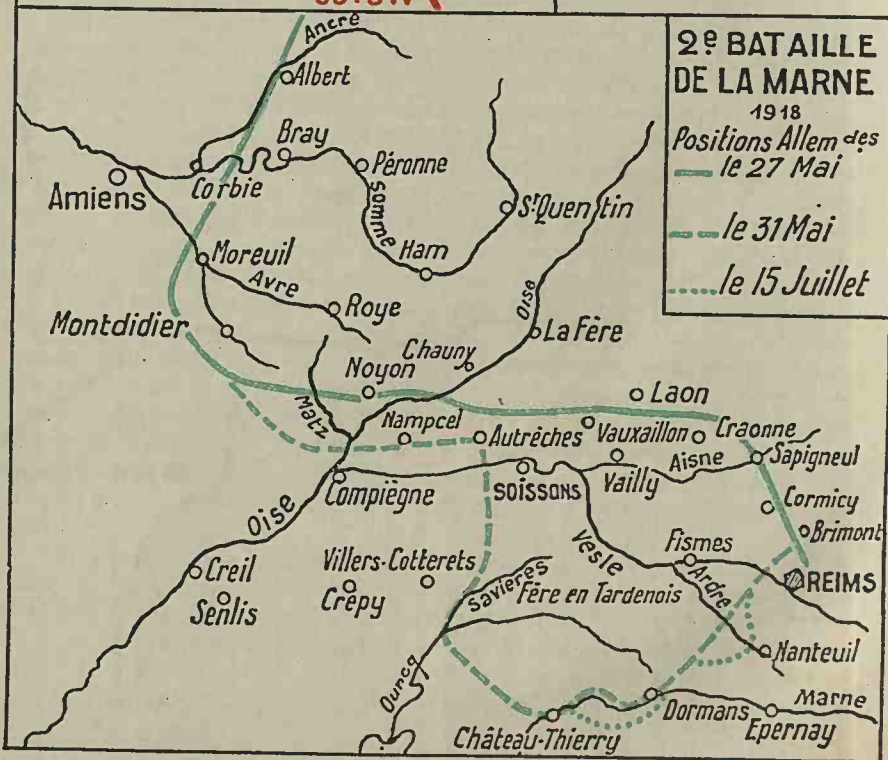
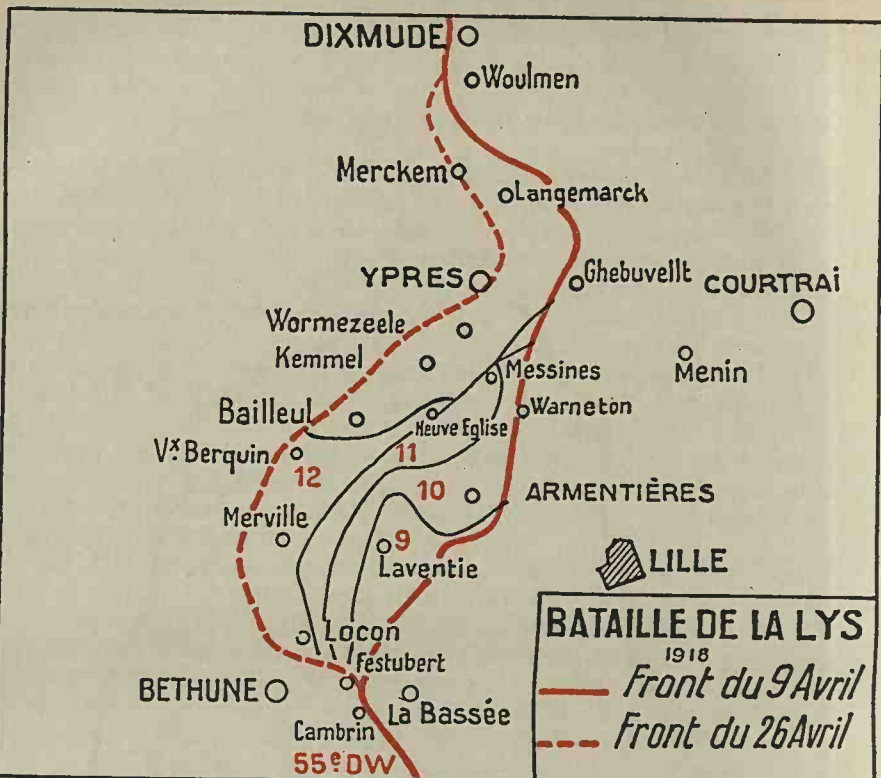
Le groupe d'armées du Kronprinz comprenait les XVIII^e, VII^e et I^{re} armées. Il fut décidé que la VII^e armée attaquerait sur le front Anizy-Berry-au-Bac : c'est ce que l'on appela l'opération Blücher. La I^{re} armée attaquerait entre Berry-au-Bac et Reims : c'était l'opération Goertz. A droite, la XVIII^e armée et la droite de la VII^e attaquaient entre Noyon et Coucy : c'était l'opération York. Plus loin encore, vers la droite, au delà de l'Oise, la XVIII^e armée attaquerait en direction de Compiègne et essaierait d'atteindre la ligne Cuvilly-ruisseau de la Matz. Ce fut l'opération Gneisenau. Des raisons de matériel empêchaient que les quatre attaques, sur 120 kilomètres de front, fussent simultanées. On les échelonna, les batteries de préparation se transportant d'un point à l'autre après chaque mission finie : Blücher et York (95 kilomètres de front) le 27 mai; York, le 30 mai; Gneisenau, le 1^{er} juin.

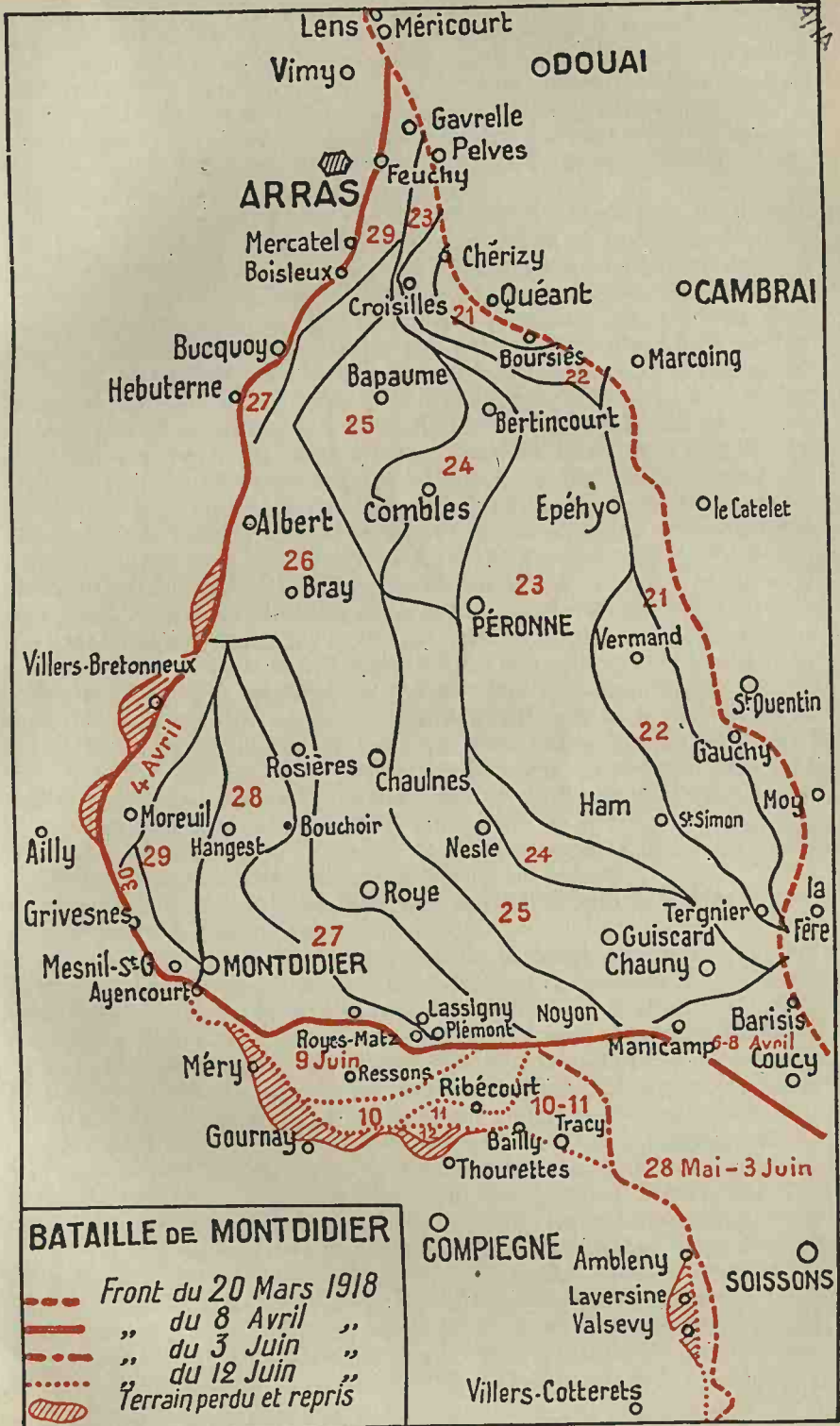
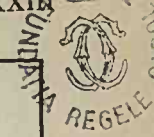
Le rôle de toute l'opération est nettement défini par Ludendorff : « On ne pouvait prévoir, dit-il, à quelle distance cette poussée nous conduirait. J'espérais qu'elle aurait comme conséquence une dépense de forces telles, du côté de l'ennemi, que nous pourrions continuer alors l'attaque en Flandre. »

Le général Foch, qui avait enfin reçu, le 14 avril, le titre de commandant en chef des armées alliées en France, avait mené la bataille des Flandres selon les principes habituels : se défendre là où l'on est, en ne se retirant volontairement sous aucun prétexte sur des positions de repli; tenir avec les divisions en ligne, jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, les divisions de réserve étant destinées non à faire des relèves, mais à intervenir par des contre-offensives sur les points utiles. D'autre part, il avait réalisé une union plus étroite entre les armées alliées, en obtenant que les divisions britanniques fatiguées fussent mises au repos dans des secteurs français et que les unités de deux nations fussent de plus en plus interchangeables. Le 2 mai, ses pouvoirs sont étendus au front italien et, le 7, il demande au général Diaz de prendre l'offensive.

Le 20 mai, il pense lui-même à reprendre cette offensive dont il a été frustré six semaines plus tôt, et, par la directive n° 3, il demande aux généraux en chef de préparer deux opérations, l'une entre l'Oise et la Somme pour le dégagement de la voie ferrée de Paris-Amiens, l'autre dans la région de la Lys pour dégager les mines de Béthune et de Bruay. Ces opérations préparatoires, dirigées d'Ouest en Est, sont la première ébauche du grand plan d'opérations que le général en chef exécutera dans la seconde moitié de 1918.

Au moment où cette directive arriva, le 21, au Quartier Général français, les dispositions y étaient bien différentes. Le général Pétain n'estimait pas le moment venu d'une offensive poussée à fond. On a, autour de lui, le sentiment que les Allemands, disposant maintenant de 200 divisions contre 180, reconstituent leurs disponibilités, les regroupent au centre de l'arc convexe de leurs lignes, dans la





Lens Méricourt

Vimy

ODOUAI

ARRAS

Mercatel Boisieux

Gavrelle Pelves Feuchy

Chérizy Quéant

CAMBRAI

Bucquoy Hebuterne

Bapaume

Boursies

Marcoing

Bertincourt

Albert

Combles

Epéhy

le Catelet

Bray

PÉRONNE

Vermand

Villers-Bretonneux

4 Avril

Rosières

Chaulnes

St-Quentin

Ailly

Moreuil

Bouchoir

Nesle

Ham

Gauchy

Grivesnes

Hangest

Roye

24

St-Simon

Moy

Mesnil-St-G

MONTDIDIER

Tergnier

la Fère

Ayencourto

Royes-Matz

Plémont

Noyon

Guiscard Chauny

Barisis

Coucy

Méry

9 Juin

Ribécourt

Manicamp

6-8 Avril

Gournay

10

Bailly

10-11

28 Mai - 3 Juin

COMPIÈGNE

Ambleny

Laversine

Valsevy

SOISSONS

Villers-Cotterets

région Avesnes-Hirson, et que Ludendorff songe à les jeter contre les Français. Le général Pétain est donc pris entre les ordres du général Foch qui, le 26 avril, le 6 mai, le 12 mai, lui prescrit l'offensive par sa gauche, entre la Somme et l'Oise, et ses propres craintes d'être attaqué sur son centre. C'est ainsi qu'ayant commencé, le 16 mai, à transporter le 21^e corps vers l'Oise pour l'offensive ordonnée, il en retient aussitôt une division à Epernay.

Le 20 mai, le bureau des opérations établit un rapport où il conclut à la probabilité d'une attaque allemande entre le 20 et le 30 mai, soit sur la région Arras-Amiens, soit sur la région Aisne-Champagne. Malheureusement, ces inductions ne sont pas appuyées sur des renseignements positifs. A l'arrière de l'ennemi, on n'a pu voir que les gros rassemblements centraux, qui peuvent être aussi bien portés à l'Ouest qu'au Sud. Une reconnaissance en forces de la division aérienne vers Laon est ordonnée le 21 et n'apporte aucune précision. Ce n'est que le 26 au soir que le coup de théâtre éclate. Le 26 au matin, dans une rencontre de patrouilles au bord de l'Ailette, les Français avaient pris un chasseur du 13^e bataillon, et un vizefeldwebel du 26^e bataillon de réserve. Interrogés à la 22^e division, leurs réponses se contredirent. Questionné séparément à l'état-major, le chasseur avoua qu'après un court feu roulant, l'attaque par surprise se déclancherait le 27 au matin; que, depuis huit jours, on voyait dans le secteur les soldats d'une division de la garde, qui devait donner l'assaut. Le sous-officier avait, au contraire, déclaré que les Allemands n'avaient pas d'intention offensive. On lui mit sous les yeux la déclaration du soldat, et on l'avertit que les faux renseignements étaient regardés comme des actes d'espionnage. Il avoua à son tour. A 4 heures de l'après-midi, les Français savaient qu'ils seraient attaqués le matin suivant entre Lizy et Juvincourt, et que les Allemands avaient amené au moins 7 ou 8 divisions. Il était trop tard pour parer le coup et trop tard pour rompre. On décida de recevoir le choc. Le général Pétain ordonna le transport immédiat de 12 divisions : une ou deux pourraient être engagées dès le lendemain.

Le 27 mai au matin, les Allemands attaquèrent de Reims à leur gauche jusqu'à Vauxaillon à leur droite.

Le front français était tenu depuis la forêt de Pinon jusqu'à Reims par la 6^e armée française. Elle avait en ligne deux corps, le 11^e (Maudhuy) de la forêt de Pinon à Heurtebise, et à sa droite le 30^e (Chrétien). Dans le 30^e corps se trouvaient incorporées quatre divisions anglaises envoyées au repos; trois d'entre elles étaient en secteur depuis Craonne jusqu'à Berméricourt. Elles se liaient à droite à la 45^e division française. La 25^e division anglaise était en réserve.

Du côté allemand, le front était tenu, de l'Oise à l'Aisne, par la VII^e armée von Boehn avec 9 divisions en secteur; de Berry-au-Bac à Auberive par la I^e armée Fritz von Below, avec 8 divisions. La densité des troupes était peu considérable, les divisions ayant en moyenne des secteurs de 6 kilomètres. La VII^e armée était divisée en cinq groupes : à l'extrême droite, François, hors du front d'attaque; puis Larisch, Wichura, Winckler, Conta, Schmettow.

Pour former la première ligne des troupes d'assaut, 14 divisions furent amenées. Beaucoup avaient pris part à la bataille du 21 mars et connaissaient la manœuvre. La préparation fut la même :

secret absolu, précautions minutieuses pour le transport des troupes qui sont acheminées à la dernière minute dans leur secteur d'attaque; pas de pistes nouvelles, pas de camps d'aviation, pas d'hôpitaux; les avions alliés survolent les lignes sans être inquiétés, les prisonniers ne savent rien. Le 24 au soir, les divisions d'attaque et l'artillerie étaient massés sur les points de rassemblement, à 5 ou 6 kilomètres derrière le front d'attaque, couvertes aux vues par des bois, à proximité de points d'eau. Il y avait environ 1.000 batteries dissimulées dans les bois, les villages, les jardins : 210 au groupe Larisch, 187 au groupe Wichura, 198 au groupe Winckler, 268 au groupe Conta, 160 au groupe Schmettow. Un procédé, dit Pulkowski, supprimait les tirs de réglage et pas un coup de canon ne révéla la concentration. Dans la nuit du 25 au 26, les batteries furent mises en position, à moins de deux kilomètres de l'adversaire. Dans la nuit du 26 au 27, les divisions gagnèrent les positions de départ. A 23 h. 30, un dernier obus français parti de la vallée de l'Aisne fut tiré sur Laon. Puis le silence s'établit. A minuit, un calme profond régnait sur tout le front. L'air était chaud et lourd. La lune se leva et un léger brouillard s'étendit sur les fonds. Brusquement, à 2 heures, éclata le tonnerre de l'artillerie allemande.

Le 11^e corps français occupait ces mêmes plateaux calcaires percés de creutes, qui avaient résisté aux Français en avril 1917, et qui n'avaient pu être conquis qu'une fois débordés par la Malmaison, en octobre. La première position consistait en trois lignes, les deux premières au contact de l'ennemi, la troisième formée d'une ligne de réduits, à 3 ou 4 kilomètres en arrière, derrière la crête du Chemin des Dames; une position intermédiaire était établie plus en arrière, à 6 kilomètres du front; enfin une seconde position, celle-là en mauvais état, se trouvait sur la rive Sud de l'Aisne. Sur ce terrain considéré comme imprenable, les trois divisions en ligne occupaient des fronts très étendus : la 61^e, 11 kilomètres; la 21^e, 9 kilomètres; la 22^e, 13 à 14 kilomètres. Les mitrailleuses de position étaient nombreuses. L'artillerie avait été renforcée sans être suffisante : au total, le 11^e corps disposait de 304 pièces pour un front de 33 kilomètres, soit une pièce pour tous les 100 mètres. De plus, il semble que cette artillerie resta à peu près passive dans la nuit du 26 au 27, pendant que l'ennemi amenait ses divisions d'infanterie et que ses masses d'artillerie s'étendaient non protégées.

Les dix premières minutes du feu roulant allemand furent un *tutti* à toute vitesse des *minenwerfer* et des canons, tirant à obus à gaz, sur l'ensemble des positions françaises, pour y jeter le désordre. Puis, pendant 65 minutes, les canons dirigèrent leur feu sur les batteries et les *minenwerfer* sur les premières lignes d'infanterie, tandis que le génie établissait les passages sur l'Ailette. Les 85 minutes suivantes furent employées par les contrebatteries à continuer la destruction méthodique de l'artillerie adverse, par les pièces à longue portée à tirer sur les buts lointains de la ligne Aisne-Vesle, par le reste de l'artillerie à collaborer avec les *minenwerfer* à la destruction des positions d'infanterie. A 4 h. 35, les batteries destinées au barrage roulant concentrèrent leurs feux sur les premières tranchées françaises. Il restait cinq minutes à l'infanterie pour venir coller aux éclats. A 4 h. 40, le barrage roulant se leva et com-

mença à avancer, par bonds de 200 mètres, suivis de pauses de six minutes, de façon à parcourir un kilomètre en 40 à 50 minutes. Une fois sur le Chemin des Dames, le feu se déplaçait non plus de 200 en 200 mètres, mais en passant d'une tranchée sur l'autre.

La tâche la plus dure était celle du groupe Larisch. Sa division de droite, la 6^e, à l'extrémité de l'attaque, recevait des feux de flanc venus de l'Ouest. Il fallut l'appuyer par la 6^e de réserve bavaroise. Toutes deux arrivèrent mêlées, en fin de journée, à la ligne Ferme de Tincelles-Margival. Mais le second objectif, Terny-hauteurs Est de Crouy, n'avait pas été atteint. La résistance des Français avait été appuyée par un régiment de la 74^e division, alertée dès le 26 et accourue en soutien, de la région Soissons-Fismes, où elle était au repos depuis le 15 mai. La division de gauche du groupe Larisch, la 5^e, était tombée sur le gros de la division et avait été contenue à la hauteur du Pont, entre Vuillerzy et Vregny. En somme, le groupe Larisch avait juste enlevé la première ligne de défense sur les hauteurs, et était arrêté devant la seconde. En revanche, il avait fait un nombre de prisonniers considérable : 40 officiers et 2.200 hommes; nous verrons tout à l'heure pourquoi.

La droite du groupe Wichura, formée par la 13^e division de landwehr, enleva avec son régiment de droite Chavignon et avec son régiment de gauche, Bruyères. Là aussi le nombre des prisonniers a été important : 18 officiers et 1.041 hommes pris par le régiment de droite, 20 officiers dont un commandant de régiment et un commandant de bataillon, 830 hommes, 20 mitrailleuses par le régiment de gauche. Les landwehriens s'arrêtèrent là, pour laisser la place en ligne à leurs voisins de gauche. Ceux-ci, 113^e division et 37^e de réserve, traversèrent tout le plateau entre Ailette et Aisne, passèrent l'Aisne et s'arrêtèrent à l'obscurité, l'une sur la rive Sud, à la ferme Audebert, l'autre sur les hauteurs qui bordent cette rive, au Peuplier.

C'était au groupe Winckler, à gauche du groupe Wichura, qu'était réservé de donner le coup de bélier. Sur une largeur de 2 kilomètres seulement marchaient accolées 3 divisions de choc, 1^{re} de la garde, 33^e, 10^e de réserve. Il s'agissait non seulement de percer, mais de faire vite, pour déterminer le succès des groupes voisins. Les hommes avançaient en collant aux éclats du barrage roulant, quelquefois atteints par les coups courts. Ils dépassaient les nids de résistance français, laissant aux réserves le soin de les réduire. C'est ainsi que l'état-major du 4^e régiment de la garde se trouva tout à coup sous le feu d'une mitrailleuse française et eut 4 officiers touchés. Ce régiment passait le Chemin des Dames à 6 h. 30 du matin, et ses groupes avancés entraient à Soupir à 10 h. 15. A sa gauche, le 2^e régiment, d'une allure encore plus rapide, avait passé le Chemin des Dames à 5 h. 35 et il débouchait dans la vallée de l'Aisne, à Moussy, qui était pris à 9 h. 20. Ses premiers tirailleurs atteignaient l'Aisne à 10 h. 30.

Mais là, les Allemands rencontraient un découvert battu par le feu des Français de la rive Sud et point de ponts. Le 4^e régiment fit un crochet sur le secteur du groupe Wichura, et alla passer au pont de Chavonne, où la 37^e division de réserve avait passé. Puis, appuyant à gauche, il rentra dans son secteur. Il se trouva devant le canal qui suit l'Aisne. Comment le franchir? Un lieutenant découvrit sous le canal un tuyau de drainage; s'y enga-

gea avec deux sous-officiers et deux groupes de volontaires et reparut sur la rive Sud du canal qu'il occupa. A 3 h. 45, deux bataillons avaient passé. Ils dépassèrent le village de Saint-Mard, escaladèrent les hauteurs qui le dominent et s'arrêtèrent sur la crête, à la cote 181, au Sud de la ferme de Queue de Leu. La nuit était complète et les mitrailleuses françaises de Brenelle balayaient tout le plateau. Le régiment était commandé par un capitaine.

Le 2^e régiment n'avait pas, lui non plus, trouvé de ponts sur l'Aisne. Tout ce qui le pouvait avait passé à la nage; le reste, par des moyens de fortune. Le régiment se trouva ensuite devant le canal; mais le passage du 4^e régiment favorisa le sien. A 3 heures, l'obstacle était franchi. Maintenant le régiment avait devant lui des pentes escarpées à gravir, défendues par l'adversaire embusqué dans les bois. Elles furent attaquées de front et de flanc, et à 5 heures la crête était atteinte. Mais là le régiment recevait de la droite des feux de flanc, tandis que des nids de mitrailleuses l'arrêtaient à chaque pas. Il s'arrêta à la hauteur de Dhuizel. Pendant la nuit, les patrouilles s'aperçurent que les Français s'étaient repliés sur la Vesle, mais elles ne purent en donner la nouvelle qu'au matin. Le butin des deux régiments de la garde était de 2.000 prisonniers.

A l'Est de la garde, la 33^e division avait passé le Chemin des Dames à 6 heures du matin. Au delà, elle n'avait plus rencontré de résistance. L'Aisne fut atteinte sans que les ponts de cette rivière ni ceux du canal aient été détruits. L'une et l'autre coupure était franchies à 11 heures. Ce ne fut qu'au pied des hauteurs de la rive Sud que les Français firent une défense énergique. Cependant, à 16 h. 50, Vieil-Arcy était pris, et à 18 heures Dhuizel. Une nouvelle résistance à Vauxtin était brisée peu après. A 10 heures du soir, la Vesle était atteinte, passée sur des arbres abattus, et à minuit tout le 130^e régiment était rassemblé sur les hauteurs, à 1 kilomètre de Quincy. L'avance était de plus de 20 kilomètres en ligne droite.

Comme la 33^e division, la 10^e de réserve ne trouva presque plus de résistance une fois le Chemin des Dames franchi. Un général fut pris par le 155^e régiment avec quatre officiers de son état-major. Vers 11 h. 15, l'Aisne et les deux canaux qui l'accompagnent en cet endroit étaient franchis vers Bourg-et-Comin. Le 37^e régiment, à gauche, rencontra une vive résistance dans la région de Moulins, où les batteries françaises tiraient encore. Elles furent prises, et le butin du 37^e fut de 20 officiers, 1.400 hommes, 57 canons et 40 mitrailleuses. Sept officiers du 1^{er} bataillon, montés à bicyclette, arrivèrent au pont de l'Aisne, à l'Est de Bourg-et-Comin, au moment où les Français, en sens inverse, arrivaient au pont du canal. Deux de ces officiers tombèrent, mais le pont resta aux Allemands qui emportèrent celui du canal vers midi. Les difficultés commencèrent au Sud de l'Aisne. Les Français avaient jeté en ligne une division de renfort, la 157^e. Les Allemands emportèrent bien à 13 h. 40 le premier boqueteau près de Vieil-Arcy, mais ce n'est qu'un peu avant 18 heures qu'ils furent maîtres de Longueval. L'accès de la Vesle était ouvert. Elle fut atteinte à 21 heures, par le 155^e régiment, qui jeta un bataillon sur la rive Sud. Le 37^e régiment arriva

vers 21 h. 10 à la grand'route de Soissons à Reims et poussa un bataillon à Bazoches.

Le groupe Conta attaquait aussi avec trois divisions accolées. Le premier objectif était l'enlèvement de ce plateau abrupt, bastion avancé qui se relie à la masse des hauteurs du Chemin des Dames par l'isthme de Heurtebise et que les Français appellent la Californie, les Allemands le Winterberg. Cette forteresse, dont le sommet est une table, dominait de sa masse pâle et nue toute la plaine étendue à l'Est.

La 10^e division allemande à l'Ouest emporta Ailles, d'où pouvaient partir de dangereux feux de flanc, et traversant toute la masse du plateau principal, déboucha sur Œuilly. En chemin, une seule compagnie avait pris 500 hommes, 11 officiers et 4 médecins. Les Français essayèrent de résister au Sud de l'Aisne à Villers-en-Bruyères; mais le régiment de gauche des Allemands avait surpris un pont plus à l'Est. Attaqué de front et de flanc, Villers fut enlevé à 1 h. 40.

Jusqu'ici, la 10^e division allemande avait eu affaire à la 22^e division française, qui tenait, comme nous avons vu, la position. A partir de 14 heures, elle se trouva en contact, à droite, avec une division de renfort, la 157^e, que nous avons déjà vue engagée, plus à l'Ouest. Elle devait interdire les hauteurs au Sud de l'Aisne, avec sa droite à Barbonval. La résistance se fit plus vigoureuse. Cependant les Allemands arrivèrent par leur régiment de droite à Perles, qui fut atteint à 20 heures. Mais Fismes restait solidement aux Français. Ainsi la Vesle n'était pas franchie. Sur la rive Sud, les Allemands voyaient les routes couvertes de colonnes en retraite, un camp d'aviation agité comme un nid d'abeilles, des munitions qu'on faisait sauter.

A gauche de la 10^e division, l'isthme de Heurtebise fut pris par deux bataillons de la division en ligne, la 231^e et un bataillon de la division en réserve de groupe, la 36^e. Ces trois bataillons n'appartenaient donc pas aux troupes de choc. Les prisonniers étaient des Français et des Anglais. On arrivait à la limite du 11^e corps français et de la 50^e division anglaise.

Le plateau de Californie était attaqué par la 28^e division allemande. Les batteries avaient, à 2 heures, éteint en deux minutes le feu de la défense, puis pilonné la position pendant près de trois heures, et à 4 h. 40, le barrage roulant avait commencé à se mouvoir, l'infanterie suivant sans pertes et sans autre difficulté que les obstacles du terrain. A 5 h. 30, le 40^e régiment à droite était sur la surface supérieure du plateau, la résistance se bornant à de courts combats isolés. Sur le revers Sud, il fit un riche butin de prisonniers : une compagnie, près d'Oulches, prit tout un bataillon français; un bataillon, dans le bois d'Oulches, 2 batteries anglaises et 1.200 hommes. Plus à gauche, ce bois était traversé par le 109^e grenadiers, qui débouchait à la lisière Sud à 9 heures du matin. A gauche du 109^e grenadiers, le 110^e grenadiers entra à Craonne à 6 h. 10 du matin, nettoyait les alentours, et suivait le 109^e en échelon. Arrivé à la vallée de l'Aisne, celui-ci trouvait une vigoureuse résistance. Dès avant Beurieux, il tombait sous un feu violent d'artillerie. A vrai dire, la ville même de Beurieux n'était pas défendue; on y

trouvait un hôpital anglais; une batterie attelée était prise; mais il était impossible de déboucher dans la vallée découverte et d'atteindre le pont de Maizy. Un autre pont était caché à 1.200 mètres en aval dans un repli de la rivière. Deux compagnies allemandes y passèrent et prirent pied à 10 h. 30, sur la rive Sud. Le canal fut ensuite passé à 11 heures. L'artillerie qui, dans ce terrain découpé, avait suivi les fantassins au prix de difficultés incroyables, fit taire les batteries anglaises qui tiraient sur le pont de Maizy, lequel fut franchi à son tour. A midi et demi, le 109^e était prêt à attaquer les hauteurs de la rive Sud. A 14 heures, ces hauteurs étaient prises.

Le régiment enleva près de Glennes une batterie française encore en action. Le chemin lui semblait désormais libre jusqu'à la Vesle, lorsqu'il tomba sur la 13^e division française, qui accourait en soutien. Venue du Sud-Est, cette division avait commencé son débarquement de Fismes à 5 heures, et jeté un régiment à Merval, où il devança les Allemands. Le 109^e, retardé dans sa marche par des autos blindées et des feux de mitrailleuses, arriva trop tard; il lui fallut attendre que l'artillerie parut, à 6 heures du soir; mais elle-même était prise à partie par le feu des hauteurs au Sud de Fismes, au delà de la Vesle. Il était impossible de songer à attaquer Merval. Le 110^e, de son côté, avait un bataillon arrêté par des feux sur son flanc gauche, venant de Baslieux. Il n'en fut maître qu'à la nuit. Le reste était devant Fismes. A 21 h. 45, tout le régiment, après une brève préparation d'artillerie, attaqua Fismes, mais sans succès.

La gauche du corps Conta était formée par la 5^e division de la garde, en plaine, à l'Est du redoutable plateau. Mais la défense n'y était guère moins forte. Il fallait, sur 4 kilomètres de profondeur, franchir une zone creusée d'innombrables tranchées. Enfin la traversée du bois de Beaumarais était périlleuse. Tout cela fut vivement enlevé, jusqu'à l'Aisne. L'artillerie suivait, avec d'extrêmes difficultés. A droite, sur le front du régiment Elisabeth, le pont de l'Aisne et celui du canal furent enlevés d'assaut par une section. A gauche, sur le front du 3^e régiment de la garde, le pont de l'Aisne fut enlevé, mais celui du canal sauta, et les deux bataillons de tête restèrent à découvert sous le feu de la rive Sud. Le bataillon réservé passa alors par un détour dans un secteur voisin, et revint dans le flanc des Anglais, qui cédèrent. Mais il était 5 heures du soir quand le régiment put se mettre en marche.

Cependant, le régiment Elisabeth, une fois l'Aisne franchie, et pour éviter la perte de temps dans les fonds de Muscourt, appuya à droite sur le secteur de la 28^e division, traversa Glennes sans combat, trouva une forte résistance à Baslieux qu'il enleva, passa la Vesle sans obstacle à Magneux, escalada les pentes de la rive Sud devant un adversaire complètement surpris, prit 100 wagons de munitions et 12 locomotives, et s'établit sur la cote 179, vers 9 heures du soir. Il trouva là un camp d'aviation, avec 15 hangars pleins de matériel. Le régiment avait marché 16 heures sans cesser de progresser. L'objectif final de toute l'opération, la crête qui domine l'Ardre, était à 500 mètres devant ses fusils. Isolé au Sud de la Vesle, il fut contre-attaqué toute la nuit sans céder le terrain.

Quand le régiment avait appuyé à droite, le 20^e, jusque-là en réserve, avait pris sa place, et attaqué sur Muscourt. A 6 heures du soir, il était à Courlandon. Mais ses efforts pour passer la Vesle échouèrent.

Le 3^e régiment de la garde n'avait pu, comme nous l'avons vu, se remettre en marche, une fois l'Aisne franchie, qu'à 5 heures du soir. Il enleva sans peine Maurival. Mais à Romain, il rencontra un régiment de la 13^e division française avec lequel il engagea un combat acharné jusqu'à la nuit close. Les Français se retirèrent sur Breuil. Les Allemands au contraire, obliquèrent sur Courlandon. Ils y trouvèrent leurs camarades du 20^e, qui n'avaient pas pu passer la Vesle. Ils passèrent eux-mêmes la nuit dans la région de Baslieux.

Nous voici parvenus au groupe de gauche de la VII^e armée, le groupe Schmettow. L'objectif qui lui était fixé par l'armée était de passer la Vesle et de s'établir sur les hauteurs qui la bordent au Sud, d'Unchair à Branscourt. Les ordres donnés par le groupe lui-même aux divisions sont plus modestes : la 50^e division, à droite, devait occuper les hauteurs au Sud de Maurival et de Roucy; la 52^e à sa gauche, les hauteurs à l'Est de Montigny. A l'extrême gauche, la 7^e division de réserve s'établirait sur la ligne cote 180 (au Sud de Bouffignereux)-Cormicy, puis disparaîtrait de la ligne, les secteurs voisins se rejoignant par-dessus le sien.

La 7^e division de réserve, après de durs combats et renforcée d'un régiment, exécuta son programme. La 52^e, après avoir enveloppé le bois de Gernicourt, où elle prit 77 pièces, arriva à jeter un bataillon dans Bouvencourt, à une lieue au Nord de son objectif. La 50^e arriva à la nuit tombée au sien, c'est-à-dire à la crête en demi-cercle au Nord de Vauteley, avec ses postes avancés à la lisière Nord de ce village.

Plus à gauche encore, l'attaque York, menée par les trois divisions en ligne de la I^{re} armée avait donné peu de résultats. Devant Reims, la 45^e division française avait commencé dès le 26, à 7 heures du soir, des tirs énergiques d'interdiction et de contre-préparation qui désorganisèrent l'attaque allemande.

Vue du côté français, la journée du 27 était un désastre. Les divisions françaises, malgré tant de leçons et d'instructions, malgré les directives précises du commandant en chef, avaient été tassées à l'avant, au lieu d'être échelonnées en profondeur; la 21^e division, par exemple, avait 4 bataillons en première ligne, 3 en seconde ligne et les deux derniers entre la première position et la position intermédiaire. Ce serrage sur la tête fut, de l'avis commun, la cause principale du désastre. C'est ainsi qu'à la gauche, la 61^e division, débordée à l'Ouest par le ravin de Vauxaillon, à l'Est par celui de Chavignon, fut complètement encerclée; les hommes continuèrent à se battre jusqu'à midi, quand les Allemands étaient déjà très loin derrière eux, sur l'Aisne.

Le 11^e corps fut anéanti; dès 7 h. 45 du matin, tous les canons étaient pris ou détruits, toutes les divisions enveloppées; de la 61^e division, il resta 800 hommes, de la 21^e, quelques centaines, et de la 22^e, 500. Le manque de profondeur dans les divisions de tête amena les divisions de réserve à s'engager prématurément, et elles furent soufflées à leur tour. La 157^e, qui était derrière la 22^e, et qui devait tenir

la rive Sud de l'Aisne, reçoit à 5 heures du matin l'ordre de faire passer 3 bataillons sur la rive Nord. Par erreur, elle en fait passer 4. A peine au débouché des ponts, un peu avant 8 heures, ces bataillons rencontrent l'ennemi qui a déjà franchi tout le Chemin des Dames, et qui descend sur l'Aisne; ils se déploient et sont enlevés. Un cinquième bataillon, poussé à la même heure à Bourg-et-Comin, a le même sort. A 8 heures du matin, il ne reste déjà plus de cette division de seconde ligne que 4 bataillons pour garder les 12 kilomètres de la seconde position, sur la rive gauche. Ces bataillons sont à leur tour débordés et, à 14 heures, les Allemands sont derrière eux, sur les batteries.

La 74^e division et la 39^e, qui formaient avec la 157^e les réserves d'armée, et qui furent engagées dans la région de Soissons et de Vailly, par bataillons, sans artillerie, au milieu des camions refluant, ne pesèrent pas davantage dans la bataille. Les ponts de l'Aisne, qui ne pouvaient être détruits que sur un ordre de l'armée, restèrent intacts. Nous avons vu également intervenir derrière la 50^e division britannique, la 13^e division française, et derrière la 8^e, la 21^e britannique. En somme, dans la première journée, 5 divisions de soutien avaient fondu.

Vue du côté allemand, la journée, très brillante, n'est pourtant pas entièrement satisfaisante. Comme dans toutes les offensives précédentes, les ailes, prises sous des feux de flanc et exposées les premières à la contre-attaque des réserves accourues, n'avaient pas pu se maintenir à la hauteur des progrès du centre. Peut-être ces ailes auraient-elles pu être renforcées. Derrière Larisch la 51^e division de réserve, vers Pinon, derrière Schmettow la 232^e, se trouvaient en réserve d'armée; elles ne furent pas employées. Le groupe Larisch avait engagé à fond tout ce qui lui restait, la 6^e bavaroise de réserve: il avait dû la mettre face à l'Ouest en flanc-garde, sa gauche à Juvigny. Les objectifs du groupe étaient au Sud, au delà de Soissons. Or, de Juvigny aux hauteurs situées au Sud-Ouest de Soissons, c'est-à-dire à la Montagne de Paris, il y a 10 kilomètres de pays accidenté. Le groupe Larisch se trouvait donc avec trois divisions épuisées par le combat avoir à tenir un front démesuré. Ni à la VII^e armée, ni à l'Etat-Major général, on ne paraît s'être rendu compte du caractère risqué de la situation. En vain le général von Wedel, commandant la 5^e division, qui était en flèche à l'Est de Crouy, séparé par une large lacune de la 6^e division qui avait sa gauche à Leury, demanda-t-il instamment le soutien de la 51^e division. Il lui fut répondu de n'y pas compter. L'armée ne voyait que les objectifs qui n'avaient pas été atteints. Tard dans la soirée, elle lança l'ordre suivant: « Les troupes d'attaque feront tous leurs efforts pour ne pas laisser la poursuite s'immobiliser pendant la nuit et pour atteindre les objectifs fixés dans les ordres précédents. »

Le 27 au soir, comme nous venons de le voir, la VII^e armée par son centre bordait le rivage Nord de la Vesle. L'offensive continua le lendemain. Le 29, Soissons tomba. Le 30, les Allemands étaient établis sur les collines qui dominent la Marne, à Château-Thierry à Dormans: ils avaient avancé de 55 kilomètres et fait 45.000 prisonniers.

Voici l'itinéraire de la 1^{re} division de la Garde, que nous avons

vu le 27 au soir sur la Vesle, ayant eu affaire à la 22^e division française et à la 57^e. Le 28 au matin, un nouvel adversaire se révéla : ce fut la 39^e division française; en même temps la résistance se fit plus énergique. La division allemande voisine était arrêtée devant Brennelle; il fallut qu'un des régiments de la division de la Garde déboîtât de son axe pour aller l'aider. Le soir du 28, Braisne, Corseuil et Lesges étaient pris : ce dernier village est à 4 kilomètres au sud de la Vesle. Le 29, la Garde enleva une position préparée, que les Allemands appelaient Pariser Stellung, et que les Français avaient habilement dissimulée sur les contre-pentes du plateau. Sur cette position, la Garde rencontra des éléments rapidement amenés de la 152^e division, de la 1^{re} et de la 43^e. Malgré une vive résistance, la première ligne fut enlevée à 16 heures, mais, le lendemain, une résistance plus énergique encore et accompagnée de contre-attaques fut opposée par la 4^e division française (120^e et 147^e régiments, 9^e et 18^e bataillons de chasseurs). Les villages de Muret et des Crouttes furent enlevés par le 1^{er} régiment de la Garde, mais les bois au Sud, très bravement défendus, ne furent évacués qu'après un mouvement enveloppant exécuté par un bataillon du 2^e régiment. Les Français se retirèrent alors sur la seconde ligne de la Pariser Stellung, appuyée aux buttes qui sont au Sud de Courdoux. On était au 31 mai. Vers 8 heures du soir, la position était prise. Au moment où les soldats allemands, qui marchaient depuis cinq jours et cinq nuits, allaient se reposer, l'ordre de poursuivre arriva. Ils atteignirent tard dans la nuit Saint-Remy. A l'aube du 1^{er} juin, une nouvelle division française, la 131^e, était identifiée sur leur flanc droit. En même temps l'aviation française se faisait très énergique. Dans la journée, la division avança encore de 10 kilomètres, franchissant l'Ourcq et atteignant les hauteurs de Marizy-Saint-Marc. Déjà les contours de la forêt de Villers-Cotterets se dessinaient à l'horizon. De vigoureuses contre-attaques en débouchaient, où apparaissaient les éléments de 3 divisions de cavalerie à pied. Les Allemands atteignirent le 2 au soir la ligne Troesnes-Masloy, et la lutte se poursuivit en combats sur place.

Le centre de la VII^e armée von Boehn ayant fait ce bond, son aile droite était contrainte de s'étirer pour former un flanc face à l'Ouest, devant la forêt de Villers-Cotterets. De là, elle repassait au Nord de l'Aisne par Nampcel et Autrèche, pour rester en liaison, sur l'Oise, avec l'armée von Hutier. Quant à la gauche de von Boehn, elle se liait avec la I^{re} armée Fritz von Below, laquelle, contenue devant Reims, avait exécuté un rabattement par sa droite autour de cette ville et l'enveloppait de trois côtés.

Les Alliés avaient en réserve générale, le 27, entre Compiègne et l'Argonne, 9 divisions d'infanterie et 3 de cavalerie, qui pouvaient être amenées dans le délai d'un ou deux jours; elles furent acheminées vers la bataille le 27 et le 28; on y joignit 3 divisions d'infanterie du groupe d'armées de l'Est, 3 divisions de cavalerie et 7 d'infanterie prélevées sur le groupe d'armées de réserve. « Comme à la fin de mars, écrit un officier du 3^e bureau du Grand Quartier, la course à la bataille recommence, les unités entrent en ligne dès leur débarquement, sans attendre d'être regroupées et sans être orientées sur la situation; le reflux s'oppose au flux et la digue cherche à se

dresser sur les plateaux du Tardenois que les Allemands gravissent en vitesse. » On intercale, à la droite de la 6^e armée, la 5^e, à la gauche, la 10^e, rappelée le 30 de Picardie.

Le 29, le général Pétain prescrit une contre-offensive d'ensemble, de Soissons à Reims, avec les premiers bataillons organisés de chars légers. Cette contre-offensive a lieu le 31 et ne réussit pas. La situation est devenue très grave; les réserves intactes sont peu nombreuses. Les commandants d'armée reçoivent le 1^{er} juin l'ordre, au lieu de les jeter dans la bataille comme on l'a fait depuis cinq jours, de les établir sur la ligne Marne-Ourcq-forêt de Villers-Cotterêts. C'est sur cette ligne que le cercle où l'ennemi allait être enfermé se constitua. Les divisions allemandes y arrivent à bout de souffle. Elles réussissent bien, le 2 juin, à enlever Château-Thierry; mais elles ne peuvent exploiter plus loin leur avantage.

Depuis l'offensive manquée de 1917, l'opinion française était extrêmement troublée. Le ministère Painlevé, après avoir remplacé le 14 septembre, le ministère Ribot, avait démissionné le 13 novembre 1917. « Les ministres s'accordent à dire, écrit Poincaré, qu'il y a à la Chambre un tiers des députés qui veulent la paix sans oser l'avouer. Painlevé a déclaré avec netteté que le moment n'était pas venu de renvoyer les vieilles classes et cette déclaration loyale et courageuse a soulevé contre lui beaucoup de colères sourdes. D'autre part, Caillaux a affecté de voter pour le cabinet, mais il l'a fait violemment attaquer par ses amis. Bref, je suis forcé d'accepter la démission du cabinet. » Le 16, un cabinet Clemenceau était constitué.

Dès le mois de juin, un administrateur du *Bonnet Rouge*, Duval, avait été trouvé à la frontière suisse porteur d'un chèque de soixante mille francs, qui avait paru suspect. Au mois d'août, il parut établi que Duval avait touché de l'Allemagne non seulement le chèque suisse, mais plus de 500.000 francs, et que d'autres rédacteurs, dont Almercyda, avaient participé à la distribution. Almercyda arrêté le 6 août, s'étrangla le 16 dans sa prison. Un certain nombre de personnages notoires, dont Caillaux et Malvy, se trouvèrent compromis par leurs relations antérieures avec Almercyda. — Le 29 septembre, le Conseil des ministres décida d'arrêter Bolo pacha, qui disposait de fonds de la Deutsche Bank. Le 5 octobre, un député, du nom de Turmel, disposant de fonds suspects, fut également arrêté. Dès ce moment, Lenoir et Desouches, disposant de dix millions de billets de banque venant des régions envahies, se trouvèrent fortement compromis; et avec eux, le directeur du *Journal*, Charles Humbert, commandité par eux.

Clemenceau ministre, les procès furent menés avec la plus grande énergie. L'immunité parlementaire fut levée pour Caillaux le 22 décembre 1917 et il fut incarcéré le 14 janvier 1918 à la Santé. Charles Humbert fut arrêté le 18 février. Bolo fut fusillé en avril 1918. Malvy fut condamné au bannissement par la Haute-Cour le 3 août. En avril, Clemenceau considérait le mouvement pacifiste comme arrêté.

La défaite de mai provoqua un violent ressentiment contre les chefs. Le 4 juin, Clemenceau les défendit à la Chambre. « Je remportai une éclatante victoire en couvrant tous mes subordonnés, écrit-il, mais nul ne peut douter sérieusement que, si j'avais failli

un seul instant, le haut commandement était emporté. » — L'inquiétude gagnait les membres du gouvernement. Poincaré, dans ses *Mémoires*, rapporte le 2 juin une curieuse conversation entre Clemenceau et les présidents des deux Chambres, et il décrit, le 6, les préparatifs de l'évacuation de Paris.

XII. L'attaque allemande sur Compiègne (9 juin). — Le succès des Allemands était brillant; mais la situation tactique leur était peu favorable. Le front atteint sur la Marne par le centre de von Boehn n'avait que 23 kilomètres. Le ravitaillement était difficile, la seule voie normale, dans l'intérieur de la poche, étant celle de Soissons à Reims par Fismes. Cette voie se prolongeait au Nord de Soissons sur Laon, mais par un tunnel, sous le plateau de Laffaux, qu'il fallait déblayer. Enfin, les flancs de la poche étaient bloqués à l'Est par Reims, à l'Ouest par la forêt de Villers-Cotterets.

Ainsi, enfermé dans sa propre victoire et contraint de se donner de l'air, le Kronprinz décida une attaque de son armée de droite, c'est-à-dire de l'armée von Hutier, à l'Ouest de l'Oise. Cette attaque fut projetée pour le 7 entre Noyon et Montdidier. Elle devait être appuyée par la VII^e armée, qui attaquerait au Sud-Ouest de Soissons. Il y avait grand intérêt à ce qu'elle succédât au plus vite à la prise de Château-Thierry. Mais les préparatifs d'artillerie ne furent pas terminés à temps, et von Hutier n'attaqua que le 9.

Tandis que les Allemands hâtent fiévreusement l'offensive, les Alliés s'organisent contre ce péril, le plus grand peut-être qu'ils aient couru. Le 1^{er}, se tient à Versailles une séance du Conseil supérieur de la guerre. Le 2, il y est convenu que 170.000 Américains seront amenés en France en juin, 140.000 en juillet; 5 divisions américaines actuellement à l'instruction dans la zone anglaise, seront immédiatement envoyées en ligne sur les parties calmes du front français; le 3, le général Foch prie le maréchal Haig d'établir à sa droite 3 divisions à cheval sur l'Oise. Haig se plaint qu'on lui enlève des divisions au moment où il va peut-être être attaqué à son tour. De son côté, Pétain expose, le 4 juin, qu'il a engagé en dix jours 42 divisions d'infanterie (1) et 6 de cavalerie; qu'il lui reste tout juste en réserve, pour faire face à une nouvelle attaque, 14 divisions et 2 qui reviennent de Flandre. Or, cette nouvelle attaque allemande est imminente. Elle aura lieu sur le front Noyon-Montdidier, où von Hutier doit attaquer la 3^e armée Humbert.

Il ne faut plus refaire la faute du 27 mai. Il faut alléger le dispositif de la première ligne, livrer bataille sur la seconde position. Il faut en revenir aux dispositions de la directive n° 4, qui reproduisait elle-même les idées, vieilles de dix-huit mois, de Ludendorff sur la défense élastique. Mais il n'est pas facile de faire accepter aux divisions l'idée d'un abandon éventuel de leurs premières positions, dont quelques-unes, comme le Plémont, leur paraissent inexpugnables. Même le général Foch n'accepte qu'à demi des idées si oppo-

(1) 35 françaises, 5 britanniques, 2 américaines.

sées à son tempérament. Certes, il a toujours été partisan de l'échelonnement en profondeur, des contre-offensives préparées et foudroyantes; mais, encore dans la directive du 6 juin, il ordonne la défense pied à pied du territoire, il condamne le repli volontaire ou seulement consenti; on sent reparaître sa maxime de la Marne et d'Ypres, celle qui a sauvé les Alliés en mars 1918 : « On se bat où on est. »

Dès les premiers jours de juin, le général Humbert sait qu'il va être attaqué par von Hutier. Le 4, il reporte la défense sur les réduits de la première position, en attendant que la seconde position soit organisée de façon à devenir la ligne de résistance principale. Le 6, il annonce à son armée que l'attaque est imminente.

Le 9, à minuit, l'artillerie allemande commence sa préparation, de Grivesnes à Carlepont. A 4 h. 20, l'infanterie donne l'assaut, de Montdidier à l'Oise. La première position française est enlevée, la seconde abordée; les unités françaises de première et de seconde ligne se trouvent mêlées. A gauche, la 18^e division française réussit à se maintenir. A droite, les deux buttes qui couvrent le massif de Lassigny, le Plémont à gauche, le mont Renaud à droite, ayant été perdues l'une à midi, l'autre à 10 heures, le front passait dès le 9 au soir par le centre du massif; et, le 10, le massif entier était enlevé. Mais c'était surtout au centre que la ligne avait fléchi. Les deux positions françaises avaient été emportées, et l'ennemi progressant de 9 kilomètres par l'axe de la Matz, avait atteint Ressons-sur-Matz. Le 9 au soir, les troupes françaises faisaient au Sud de ce bourg le front Saint-Maur-Marquéglise.

XIII. La riposte. — Le général Fayolle, commandant le groupe d'armées, a immédiatement imaginé la manœuvre de riposte. Il a encore 3 divisions à portée d'intervention. Le 10, à 9 heures du matin, il en fait demander d'autres au Grand Quartier, qui lui donne la 48^e et la 133^e; embarquées dans l'après-midi, ces divisions arriveront à pied d'œuvre le lendemain 11. Assuré des moyens, le général Fayolle confie l'exécution au général Mangin.

Mangin arrive à Noailles au début de l'après-midi. Le général Foch arrive aussi, insiste pour que l'attaque ait lieu le lendemain; le général Mangin se déclare prêt à agir aussitôt. Le général Fayolle lui remet l'ordre, daté de 16 heures, qui définit l'opération projetée : c'est une riposte, face à l'Est, sur le flanc droit de von Hutier, qui marche au Sud.

« Une masse de contre-attaque de 5 divisions d'infanterie est en voie de rassemblement dans la zone Maignelay-la-Neuville-Roy. Elle est placée sous le commandement du général Mangin. Elle comprendra les 129^e, 152^e, 165^e, 133^e et 48^e divisions d'infanterie. La mission du général Mangin est de contre-attaquer en flanc l'ennemi qui progresse dans la direction de Gournay-sur-Aronde. Le 35^e corps d'armée est placé sous les ordres du général Mangin avec toutes les troupes qui s'y trouvent. Les groupements de chars d'assaut de Saint-Just, Moutiers, l'Eglantier, Moyenneville sont à la disposition du général Mangin. La contre-attaque aura lieu le plus tôt possible dans la journée du 11 juin. Le front de départ sera orienté d'après la situation de l'ennemi; il ne peut être orienté dès maintenant... »

Mangin se rend au 35^e corps, à Pronleroy. Il explique ses vues : 4 divisions attaqueront face à l'Est, chacune sera appuyée par un groupement de chars. La 133^e marchera en réserve derrière le centre. Les ordres écrits ne seront distribués que dans la nuit. Mais la phrase finale est déjà nette dans l'esprit du général : « L'opération de demain doit être la fin de la bataille défensive que nous menons depuis près de deux mois; elle doit marquer l'arrêt des Allemands, la reprise de l'offensive et aboutir au succès. Il faut que tout le monde le comprenne. » Il veut que cette phrase soit portée à la connaissance des troupes.

Les unités ne pouvaient être en place qu'à 9 heures du matin. Interrogé sur l'heure du débouché, « le général Mangin, raconte le commandant Laure, semble hésiter un moment; il promène son regard sur tous ses auditeurs, s'arrête sur le plan directeur, le lève à nouveau droit devant lui et lance d'une voix douce, comme s'il donnait l'indication la plus naturelle du monde : 10 heures! »

C'était d'une audace incroyable. Ferait-on sortir en plein jour, hors du masque des bois, 5 divisions d'infanterie et 4 groupements de chars, en pleine vue du repaire d'artillerie de Boulogne-la-Grasse? On le fit. « Le 11 juin, à 10 heures, écrit le même témoin, tous les canons de la 3^e armée entrent en action. Le massif de Boulogne-la-Grasse, où ils cherchent à neutraliser l'artillerie ennemie, se couvre de la fumée des éclatements, et nos barrages commencent à aveugler le plateau de Méry, principal objectif de la contre-attaque. Nos bataillons et nos chars s'avancent à l'Est, méthodiquement, très en ordre; des hauteurs de Coivrel, leur mouvement apparaît, impressionnant. Les voici, bientôt, qui sont saisis par les obus ennemis, rares et hésitants d'abord, puis arrivant en trombe. Les divisions de gauche, 129^e et 152^e, sont un moment dissociées par l'avalanche et semblent avoir des pertes sérieuses; elles prennent quelque retard sur les divisions de droite, mais poursuivent cependant leur progression. Les 165^e et 48^e divisions, au contraire, plus éloignées de l'artillerie flanquante de Boulogne-la-Grasse, ne tardent pas à prendre contact avec la ligne d'infanterie ennemie et la font ployer sous leur pression. »

On n'avança que de 2 ou 3 kilomètres; mais l'effet obtenu fut très important. L'armée von Hutier, qui s'était avancée jusque sur l'Aronde, où la 69^e division se maintenait par d'héroïques efforts, a été surprise par ce coup brusque dans les côtes. L'affaire avait été montée avec une rapidité incroyable, déclenchée sans préparation, menée par des fantassins qui avaient passé la nuit en camion et par des artilleurs qui avaient fait par terre une étape de 80 kilomètres. Au début, les états-majors, qui avaient gagné leurs postes de commandement, s'y trouvaient en avant des troupes. Le général Mangin, portant le képi brodé d'or, sans masque, riait sous les obus à la victoire prochaine. Dès le 11, le commandement allemand suspendait l'offensive de l'armée von Hutier. La VII^e armée, qui attaquait le 12 au Sud-Ouest de Soissons, gagnait un peu de terrain et le reperdait le 13. La grande offensive commencée le 27 mai par le groupe d'armées du Kronprinz était arrêtée.

XIV. *L'offensive autrichienne en Italie (15 juin)*. — Au moment

où l'offensive allemande sur Compiègne était arrêtée par le coup de flanc porté par le général Mangin, l'Etat-Major autrichien, de son côté, montait en Italie une offensive de grand style. La 10^e armée française avait été rapatriée à partir du 26 mars, ne laissant en Italie que le 12^e corps. La plus grande partie des forces britanniques avait été pareillement retirée. Le moment semblait favorable au commandement ennemi.

Il destina à l'opération quatre armées, dont trois en ligne et une en réserve stratégique. Les armées en ligne étaient, de droite à gauche, la XI^e armée Scheuchensteuel, à cheval sur la Brenta avec 20 divisions, l'armée de l'archiduc Joseph devant le Montello avec 8 divisions et l'armée Wurm, sur le Piave, avec 13 divisions. Derrière l'armée Wurm, en Frioul, se tenait la IV^e armée. En d'autres termes, l'Etat-Major autrichien avait constitué deux ailes fortes reliées par un centre beaucoup plus faible. La réserve générale était derrière l'aile gauche et incapable, par suite de l'obstacle de terrain, de se porter sur une autre partie du champ de bataille.

Le plan adopté répondait à cet ordre de bataille. Les Autrichiens devaient avancer en effet par les deux ailes, l'aile droite descendant la Brenta, l'aile gauche traversant le Piave. Ils formaient ainsi une tenaille, et la bataille prenait la forme d'une attaque concentrique, suivant les principes de Schlieffen.

Le feld-maréchal Conrad fit lire aux troupes, pendant la préparation d'artillerie, l'ordre du jour suivant : « Soldats, pendant des mois et des mois, en résistant virilement dans les glaces et les neiges, en remplissant fidèlement tout votre devoir au milieu des glaces et des neiges, vous regardiez la plaine ensoleillée de l'Italie. Le moment d'y descendre est venu. Votre valeur, éprouvée sur tous les champs de bataille, ne connaîtra pas d'obstacles : pareils à un ouragan terrible, vous briserez à la fois l'allié faux et parjure et les amis qu'il a appelés à son aide. Vous montrerez au monde que personne ne peut résister à votre héroïsme; vos pères, vos grands-pères, vos aïeux ont avec cet esprit combattu et vaincu le même ennemi. Je suis sûr que vous ne ferez pas moins, et que vous les surpasserez... La prospérité, l'avenir, l'honneur de la vieille, grande, chère et commune patrie est dans vos mains... Ce sera une course irrésistible à la victoire. Avec une ferme confiance en vous, je vous lance le cri : « Brisez tout devant vous ! »

D'après les hypothèses que firent les Italiens, cette attaque étendue sur 120 kilomètres avait pour dessein d'amener par sa propre dispersion une dispersion équivalente des réserves italiennes. C'est un étrange calcul. D'après les sources autrichiennes, le plan initial comportait une attaque massive, avec toutes les forces disponibles, entre la Brenta et le Piave, en direction de Venise. Conrad, qui commandait maintenant le groupe du Tyrol, proposa à l'empereur d'élargir l'attaque à droite, dans les régions d'Asiago et d'Arsiero. Les généraux commandant sur le Piave demandèrent à leur tour un élargissement de l'attaque à gauche, de façon qu'elle comprenne leur secteur. Le jeune empereur céda. Un tel plan ne pouvait réussir que contre un ennemi très inférieur. Contre l'armée italienne reconstituée, il échoua.

L'attaque du 15 se décompose en trois actions : à l'aile droite

autrichienne, attaque de l'armée Scheuchensteuel des deux côtés de la Brenta; au centre, attaque de la VI^e armée sur le Montello; à gauche, attaque de l'armée Wurm sur le Piave.

L'armée Scheuchensteuel avait préparé l'offensive par des travaux considérables. Son aile droite occupait le plateau d'Asiago. « Dans ces derniers mois, écrit M. Rino Alessi dans le *Secolo*, le plateau d'Asiago, qui, par sa structure, permet à 1.000 mètres d'altitude l'emploi de masses nombreuses comme dans une plaine, s'était transformé en un vaste chantier où les meilleures troupes de montagne travaillaient jour et nuit à construire de nouvelles voies de communication avec Trente et le val Sugana et s'entraînaient à l'assaut des montagnes avec des appareils lance-flammes, en collaboration avec des bataillons de mitrailleurs équipés légèrement pour l'escalade. » Le travail des routes consista en ceci : les routes venant d'Italie s'arrêtent en cul-de-sac à quelque distance de la frontière autrichienne, marquée par les hauteurs de la rive droite (Sud) de la Brenta; les Autrichiens prolongèrent ces routes à travers la frontière et, par le col della Portule, les relièrent avec la Haute Brenta et Trente. Des convois venant de Trente par Levico purent, grâce à ces raccordements, franchir le rebord Nord du plateau des Sept-Communes, y retrouver la tête des anciennes routes italiennes et, par celles-ci, circuler librement sur tout le plateau. Au surplus, le feld-maréchal Conrad, commandant le groupe dont la XI^e armée faisait partie, ne doutait pas un instant de culbuter les Alliés du plateau d'Asiago. Dans une conférence à ses officiers, il compara la situation des Alliés sur ce plateau à celle des naufragés accrochés par les mains à une épave. Un officier pris par les Français sur l'autre rive de la Brenta, au col Moschin, écrivait sur son carnet, à la date des 11, 12, 13 et 14 juin : « Préparatifs fébriles; tous ne parlent sans cesse que de l'offensive. On nous a fait connaître les plans avec précision. La pression principale aura lieu sur le plateau d'Asiago : 30 divisions. Nous, ici, sur la rive gauche de la Brenta, nous exécuterons la pression centrale. »

Ainsi, tandis que l'aile droite de Scheuchensteuel, sur la rive droite de la Brenta, devait exécuter la pression principale sur le plateau d'Asiago, l'aile gauche, sur l'autre rive, entre cette rivière et le Piave, devait attaquer le Grappa. Là aussi de grands travaux avaient été faits. « De nombreuses cavernes creusées à la mine et au perforateur, écrit Rino Alessi, devaient abriter des régiments entiers avant l'attaque et les soustraire à notre feu de contre-préparation. Pendant douze heures, entre le Moschin et l'Asolone, entre le Pertica et le saillant de Solarolo, ces cavernes ont vomi des milliers d'hommes qui s'élançaient contre les piliers de notre défense dans un état d'ivresse bestiale. »

L'armée Scheuchensteuel attaqua le 15 et éprouva un échec complet. Dès le 17, le correspondant du *Secolo* écrivait : « Le mécanisme de la défense élastique a parfaitement fonctionné. Dans les secteurs compris entre le val d'Assa et la Tomba, sur une longueur totale de 10 kilomètres à vol d'oiseau, la puissante armée de Scheuchensteuel est arrêtée, rejetée partout dans ses tranchées de départ. » L'ennemi y avait été ramené, après une avance initiale, par les contre-attaques. Le 16, il ne fit pas moins

de neuf tentatives, sans succès, pour regagner le terrain atteint d'abord, puis perdu des deux côtés de la Brenta. Partout il fut reconduit sur sa propre ligne de résistance.

Le centre autrichien, devant le Montello, était formé par la VI^e armée commandée par l'archiduc Joseph. Le Montello est un long dos de terrain allongé d'Ouest en Est et parcouru du Nord au Sud par une vingtaine de routes parallèles, très serrées, qui lui donnent sur la carte un aspect rayé. Ces routes commencent au bord du Piave, qui borde le pied septentrional de la colline; et elles viennent toutes tomber au Sud sur la route de Nervesa à Montebelluna, qui borde le Montello au midi et qui les reçoit comme un fleuve reçoit des affluents. Ces petites routes qui zèbrent le Montello du Nord au Sud, courent dans des bois épais. Dès lors la manœuvre autrichienne était tout indiquée : forcer le passage du Piave sur le flanc Nord du Montello, à Falze di Piave; le fleuve franchi, se subdiviser en colonnes, qui auraient avancé parallèlement par toutes ces routes, gravissant le versant Nord, franchissant la crête, redescendant le versant Sud et venant tomber perpendiculairement, face au Sud, sur la route de Nervesa à Montebelluna. Pendant qu'elles auraient ainsi pris cette route en flanc, une autre colonne, partie de Nervesa, l'aurait attaquée de front, progressant le long de la route elle-même, et atteignant successivement Nervesa, puis Giavera, puis Volpajo, puis Montebelluna. La chute du Montello et l'entrée des Autrichiens à Montebelluna auraient eu pour effet de tourner complètement Trévisé par le Nord et de découvrir le flanc gauche de la 3^e armée italienne.

Ainsi l'attaque du Montello était faite de deux côtés, du Nord et de l'Est, mais par deux groupes de forces complètement séparés, l'un attaquant de front la face Nord, l'autre essayant de se couler le long de la face Sud. Qu'est-il arrivé? A la fin du premier jour, les colonnes autrichiennes qui attaquaient au Nord, précédées d'un violent tir de barrage, n'avaient pas réussi à franchir la crête. Au crépuscule, elles devaient s'arrêter épuisées et demander des renforts. Quant à la colonne qui attaquait de Nervesa, le long du pied Sud, elle était arrivée à Giavera. Le 16 au matin, les Italiens contre-attaquaient. Contre les forces venues du Nord, ils maintenaient la ligne de la crête; contre la colonne hongroise qui avait réussi à longer le pied Sud de la colline, ils livraient un combat de dix heures qui la refoulait de Giavera, par Bavaria et Sovilla, jusqu'au village de San Andrea, c'est-à-dire jusqu'au voisinage même de Nervesa. Le Montello était sauvé.

L'aile gauche autrichienne était formée sur le Piave par l'armée Wurm, qui avait quatre corps en ligne : au Nord, le XVI^e corps, qui devait passer entre Nervesa et les grandes plages de gravier de Papadopoli et atteindre le premier jour la voie ferrée Montebelluna-Trévisé, autrement dit déborder Trévisé par le Nord; à sa gauche, le IV^e corps devait passer entre Papadopoli et le chemin de fer Oderzo-Trévisé et marcher directement sur Trévisé. Ainsi cette ville, menacée en flanc par le XVI^e corps, devait être atteinte de front par le IV^e. Au Sud de ces corps, deux autres corps en échelon refusé, le VII^e et le XXIII^e, devaient, à la faveur du succès des premiers, dépasser à leur tour le Piave et le second jour atteindre au Sud

de Trévisé la voie ferrée de Trévisé à Mestre, c'est-à-dire déborder Venise. On se rappelle enfin que, derrière l'armée Wurm, pour exploiter plus largement le succès, se trouvait en réserve l'armée Kohler.

L'échelon droit de l'armée Wurm, celui qui devait atteindre Trévisé le premier jour, subit un échec sensible et fut arrêté sur le fleuve même, sur la ligne Mascrada-Candelu. Au contraire, l'échelon gauche, celui qui devait marcher sur Mestre, obtint dans la zone des méandres, très difficiles à défendre, que fait le Piave entre Fossalta et Musile, un succès assez important. Il établit là, sur la rive droite du fleuve, une forte tête de pont, d'où il commença à lancer des attaques dans toutes les directions, essayant de percer sur un point quand il avait échoué sur l'autre et renouvelant ses tentatives sans interruption. Encore le 17 au soir, la situation paraissait assez sérieuse dans ce secteur. Les divisions de l'armée de réserve avaient été engagées ce jour-là. Mais deux jours plus tard, le 19, les correspondants de guerre pouvaient envoyer une dépêche rassurante, où ils estimaient que l'ennemi avait engagé toutes ses réserves immédiatement disponibles, sans obtenir de résultat.

En effet, la journée du 19 et surtout celle du 20 marquèrent un grand changement dans la bataille. Les Italiens, après avoir arrêté les Autrichiens, commencent à les refouler et à les comprimer dans des têtes de pont de plus en plus étroites.

A la gauche italienne, sur les plateaux d'Asiago et sur le massif du Grappa, la bataille était décidée dès le 15; le 16, l'armée Scheuchensteuel fait une nouvelle tentative, également vaine, et demeure clouée à ses positions de départ; la bataille est finie de ce côté. Au centre, sur le Montello, elle dure plus longtemps. C'est le 19 que la contre-attaque italienne donne ses résultats. Elle avait été préparée très efficacement par l'artillerie qui, tirant derrière les Autrichiens, avait rompu les ponts établis sur le Piave. Le 19, les avions italiens signalaient que, de Vidor à Zenson, on ne voyait plus aucun passage de troupes sur le fleuve. Les prisonniers autrichiens qui, le 19 au soir, descendaient dans les ombres du crépuscule les routes du Montello, racontaient que, depuis deux jours, ils n'avaient aucune communication avec la rive gauche. Ces prisonniers tout souillés de terre étaient un millier, dont beaucoup de Hongrois de la 81^e brigade de honved. Ainsi préparée par un tir efficace sur les communications de l'ennemi, la contre-attaque italienne avait eu lieu à 3 heures de l'après-midi. Elle se développa sur le front de 6 kilomètres qui arrêtait l'ennemi depuis le 17, de Ciano à Giavera. Il ne faut d'ailleurs pas se représenter une large action d'ensemble, comme il peut s'en produire dans les plaines découvertes de Picardie. Ces routes du Montello se glissent dans les broussailles. Il se fit partout de petites actions locales, aboutissant à des combats de grenades autour des collines, à de petits mouvements encerclants, comme celui qui fit tomber aux mains de nos alliés une compagnie entière de mitrailleurs hongrois, ou même à des actions de cavalerie comme celle qui eut lieu immédiatement au Sud du Montello, à Nervesa. De ce côté, les Autrichiens furent rejetés jusqu'au fleuve. Mais les Italiens ne purent pas se maintenir et durent se retrancher un peu en arrière.

Pendant que, le 19, l'action se décidait au Montello, la droite italienne avait encore à subir de rudes combats. L'ennemi avait établi deux têtes de pont, l'une vers Fagare, sur le chemin de fer d'Oderzo à Trévise, et l'autre, plus bas, entre Fossalta et Mucile, sur le chemin de fer de Porto-Gruaro à Mestre, et il travaillait à les élargir avec une ardeur désespérée. Dans la première, dans la nuit du 18 au 19, les Autrichiens avaient réussi à s'établir devant San Biagio. La brigade Veneto, qui combattait depuis six jours, réussit à les repousser le 19 au matin et à reprendre sur sa gauche le village de Candelu. L'ennemi est acculé au Piave. Là aussi, les ponts sont rompus derrière lui. Il faut que les avions le ravitaillent, dans l'après-midi du 19, en lui jetant des sacs de pain. Cependant, l'ennemi ainsi refoulé à gauche, gagnait du terrain à droite, devant Zenson, et menaçait Monastie. Mais une charge du 7^e et du 10^e lanciers rétablissait la situation; puis ces cavaliers, mettant pied à terre, défendaient le point d'appui de Monastie. Dans la nuit du 19 au 20, les Italiens commençaient une contre-offensive et regagnaient le terrain perdu le 19.

La lutte était encore plus dure dans la tête de pont de Fossalta. Là, l'ennemi lançait le 20 une attaque avec une brigade fraîche, composée du 15^e et du 32^e tirailleurs, au Sud-Ouest de Fossalta, sur Losson, et il arrivait à la lisière Est de ce village. Mais il était repoussé par un retour offensif. Le choc, extrêmement violent, fut soutenu du côté italien par la brigade Sassari, appuyée par des éléments de la brigade Bisagno. Enfin, le 20 au soir, l'échec des Autrichiens était complet. Désormais, ils étaient réduits à la défense des têtes de pont, le dos au fleuve. Dès ce jour-là, le correspondant du *Corriere della Sera* écrivait : « Un très haut cri triomphal se lève des monts et du Piave. » La bataille était gagnée. Le 21, à 9 heures du soir, la présidence du Conseil faisait savoir aux Chambres qu'il n'y avait pas eu de combat d'infanterie dans la journée. Enfin, le 22 au soir, la gauche autrichienne repassait le Piave, tandis que le centre évacuait le Montello. Partout, sauf dans un petit élément sur le bas Piave, l'ennemi était rejeté sur ses positions de départ.

Quelle est la raison de cette double défaite des Autrichiens, au Montello et sur le Piave? Nous avons vu que, contrairement à ce qui s'était passé à leur droite, où leur échec avait été immédiat, la situation, au centre et à gauche, leur avait été favorable jusqu'au 18. D'après une note Reuter, leur centre occupait le 17 les deux tiers du Montello, tandis que leur gauche avait passé le Piave sur une largeur de 29 kilomètres et refoulé les Italiens sur une profondeur de deux lieues. Mais ici, un élément de hasard s'est déclaré contre l'assaillant. Il n'y a rien de plus capricieux que les torrents de montagne comme est le Piave. Celui-ci, enflé tout à coup par les pluies, emporta le 18 tous les ponts des Autrichiens, sauf quatre. L'armée de l'archiduc Joseph n'avait plus pour communiquer avec ses divisions engagées sur le Montello que deux ponts, dont l'un fut ultérieurement détruit, tandis que le dernier fut tenu sous un tel feu qu'il se trouva inutilisable. Ainsi, à ce moment critique du quatrième jour où les réserves italiennes allaient agir pour rétablir le combat au centre et à la droite, les réserves autrichiennes, séparées du terrain de combat par le fleuve, se trou-

vaient incapables d'intervenir. Au Montello, d'après le correspondant de Reuter, aucune réserve n'a pu être engagée depuis le 18. Sur le bas Piave, il n'en a pas été tout à fait de même. Nous avons vu des troupes fraîches intervenir dans les combats de Losson. Mais le passage a dû être considérablement gêné. En fait, d'après la même source, les Autrichiens n'auraient engagé que 35 divisions et se seraient fait battre avec une moitié de leurs forces, sans que le reste ait donné.

CHAPITRE XXX

Le changement de signe.

I. Les Allemands projettent un coup en Champagne. — II. Les prévisions des Alliés. — III. Les projets de l'Etat-Major allié. — IV. La bataille du 15 juillet à la 4^e armée. — V. La bataille du 15 juillet à la 5^e et à la 6^e armée. — VI. La riposte française et la bataille du 18 juillet. — VII. L'évacuation de la poche allemande. — VIII. L'armée allemande au 1^{er} août 1918.

I. Les Allemands projettent un coup en Champagne. — L'offensive du Kronprinz, commencée le 27 mai 1918, puis élargie au delà de toute prévision, avait été définitivement arrêtée le 14 juin. Une question vitale se posait au commandement allemand. Allait-il monter une nouvelle attaque? Allait-il passer à la défensive?

Depuis trois mois, les armées allemandes martelaient sans relâche le front français. Dans ces opérations, elles avaient perdu 460.000 hommes. Les bataillons étaient réduits à 720 hommes, desquels il fallait encore décompter 250 hommes hors du rang. Il est vrai que le petit nombre des combattants était compensé par la puissance accrue des moyens. D'ailleurs, les bataillons anglais ou français n'étaient pas considérablement plus forts.

La tension nerveuse, la fatigue du soldat allemand étaient extrêmes. Les nouvelles du pays étaient mauvaises. Que l'offensive du printemps n'ait pas amené la paix, c'était une grande désillusion. On doutait de finir heureusement la guerre. Or, la défensive, dans cette guerre où des matériels énormes pilonnaient les positions, demandait, contrairement aux idées du passé, un moral mieux trempé que l'offensive. Avec ces troupes aux nerfs surtendus, mieux valait attaquer.

Enfin, le temps passait. Ni l'Autriche, ni la Bulgarie, ni la Turquie ne tiendraient encore longtemps. Dans les rangs de l'adversaire, les Américains devenaient rapidement plus nombreux. Le commandement allemand admettait que les Etats-Unis avaient envoyé 15 divisions dans la première moitié de juin. Il y avait maintenant en France une vingtaine de divisions américaines. Grâce à cet appoint, le nombre des divisions était égal dans les deux camps. Il fallait se hâter avant que la balance ne fléchît en faveur des Alliés. Les divisions américaines étaient non pas à 9 bataillons, comme celles des Allemands, mais à 12. Sans doute, elles n'avaient pas encore l'expérience de la guerre, mais elles pouvaient relever les divisions fran-

caises ou anglaises dans les secteurs tranquilles. Pour toutes ces raisons, les Allemands étaient obligés d'arracher rapidement la décision. Ils décidèrent de continuer l'offensive.

Deux groupes d'armées allemandes tenaient le front entre la mer du Nord et Verdun. Celui du prince Rupprecht avait fourni les offensives de Saint-Quentin et de la Lys; depuis la fin d'avril il n'avait pas engagé d'action importante. Le groupe du Kronprinz avait participé par sa droite (armée von Hutier) à l'offensive de Saint-Quentin; il avait ensuite fourni seul les offensives du 27 mai et du 9 juin. Elles avaient eu cet effet de ramener au Sud de la Somme les divisions françaises qui avaient été portées en Flandre au printemps. C'est ce que voulait la Direction Suprême. Dans sa pensée, c'était maintenant au prince Rupprecht de porter le coup décisif. Ce serait, en langage convenu, l'opération Hagen. Les travaux avaient commencé dès la fin de la bataille de la Lys. Un ordre du Grand Quartier, le 6 mai, fixait l'exécution au milieu de juin. Les progrès du Kronprinz la firent retarder.

L'armée britannique, sur laquelle ce coup serait frappé, était elle-même au repos depuis deux mois et se reconstituait; mais on estimait que sa reconstitution n'était pas plus rapide que celle des armées allemandes qui lui étaient opposées. Quant à l'armée française, elle avait engagé, depuis le 21 mars jusqu'à la fin de juin, 93 divisions, dont quelques-unes plusieurs fois. Au milieu de juin, elle n'avait de réserve disponible, d'après l'Etat-Major allemand, que 8 à 10 divisions; mais ces réserves augmentaient rapidement: en mettant les divisions fatiguées en ligne dans des secteurs calmes, en introduisant dans l'ordre de bataille des divisions américaines et italiennes, on récupérait des troupes fraîches; les Français avaient ainsi de nouveau, à la connaissance des Allemands, 30 à 34 divisions en réserve au début de juillet. Quant aux Américains, ils avaient en France, à la fin de mai, 17 divisions. C'est ce que les Allemands avaient escompté. Mais ils n'avaient pas prévu le rapide accroissement qui suivit, et qui au début d'août porta ce nombre à 26.

Cependant, avant de frapper le coup définitif en Flandre, le commandement allemand décida d'exécuter une attaque préliminaire sur un point faible. Il choisit les environs de Reims et le milieu de juillet. « Aussitôt après cette intervention, écrit Ludendorff, nous avions l'intention de jeter sur le front des Flandres l'artillerie, les minenwerfer et les formations d'aviation, pour frapper en ce point, si possible, quinze jours plus tard. On pouvait espérer trouver dans les Flandres un affaiblissement critique de l'ennemi si nous réussissions à Reims. »

Le choix du secteur de Reims était imposé par les circonstances. A la suite de l'avance du printemps, la VII^e armée et l'aile droite de la I^{re} étaient dangereusement en pointe entre Soissons et Reims. Cette poche que faisaient les positions allemandes n'était ravitaillée que par une seule grande voie ferrée, celle de Laon à Soissons, si proche des lignes que les Français pouvaient la prendre sous le feu. Dès l'offensive Blücher, le colonel von Oldershausen, qui avait la direction des chemins de fer, avait insisté auprès du haut commandement pour que Reims fût enlevé. L'Etat-major avait, au contraire, comme on l'a vu, porté le centre de gravité de l'attaque à l'Ouest,

en direction de Compiègne. L'opération commencée le 9 juin avait échoué. La poche allemande restait toujours serrée au point sensible des flancs, par les deux piliers de la défense française, Villers-Cotterets et Reims. Le danger était si évident qu'un grand chef allemand aurait dit : « L'adversaire qui nous laisse tenir ici mérite d'être pendu (1). »

Au début de juillet, les Allemands disposaient, en arrière de leurs lignes, d'environ 45 divisions fraîches, c'est-à-dire au repos depuis trois semaines au moins. Ces divisions étaient cantonnées à peu près également derrière le front du prince Rupprecht et derrière le front du Kronprinz. Dans la première quinzaine de juillet, elles furent toutes données au Kronprinz.

Deux jours après la bataille, la *Gazette de Francfort* expliquait, de source évidemment officieuse, toute l'opération. Il s'agissait, comme nous l'avons dit, de réduire le golfe de Reims. Il n'y avait pas d'attaque frontale, mais un double mouvement enveloppant était préparé : à droite sur la ligne Château-Thierry-Reims ; à gauche sur la ligne Prunay-Maisons-de-Champagne ; le premier trouvait devant lui les Français établis sur les collines de 200 à 300 mètres qui terminent l'Île-de-France à l'Ouest de Reims ; le second avait devant lui les monts de Champagne à l'Est de Reims et la zone fortifiée du champ de bataille de 1915. L'auteur de l'article notait que derrière le front français se trouvaient Châlons et son camp, nœud de routes, point d'appui et dépôt ; il ajoutait que la transversale Châlons-Verdun était une des principales lignes de rocade des Français. Il est impossible de dire plus clairement que l'attaque était d'un côté sur Epernay et de l'autre sur Châlons ; et que la prise de Châlons, beaucoup plus importante d'ailleurs que celle d'Epernay, avait pour objet et aurait pour effet non seulement de déborder Reims par l'Est, mais de produire une grande rupture stratégique. Il s'agissait de séparer les armées françaises comprises entre la Meuse et la Suisse des armées françaises opérant entre l'Aisne et la Somme ; en second lieu, d'amener les armées allemandes à la Marne sur tout le front Château-Thierry-Châlons ; enfin, de créer au Sud de cette rivière, ce qui était aisé dans ces conditions, une tête de pont inexpugnable qui aurait couvert le flanc gauche de la marche sur Paris.

Une première directive fut donnée le 14 juin par la Direction Suprême. Le groupe d'armées du prince Rupprecht devait tenir l'opération Hagen prête pour le 20 juillet environ. Le groupe d'armées du Kronprinz devait attaquer avec la VII^e armée à l'Ouest de Reims, — c'était l'opération Marneschutz, — et avec la I^{re} armée à l'Est — c'était l'opération Reims. L'attaque de la VII^e et de la I^{re} armée aurait lieu vers le 10 juillet.

A la suite d'une visite de Ludendorff à Rethel le 18 juin, ce plan fut élargi. La III^e armée, à l'Est de la I^{re}, dut participer à l'action. Le Kronprinz définissait le 21 le rôle de chaque armée. La VII^e armée, rompant par surprise les lignes ennemies, devait s'emparer du passage de la Marne à Epernay, en se couvrant à gauche, face à Reims,

(1) *Schlachten des Weltkriegs*, t. XXIV. *Der letzte deutsche Angriff. Reims 1918*. Oldenburg et Berlin, 1930, p. 11.

sur la ligne Chaumazy-Ay. La I^e armée, perçant les positions françaises entre Prunay et Auberive, devait atteindre la Marne entre Condé et Châlons. Elle prendrait contact par sa droite avec la VII^e armée. Sur sa gauche, elle serait couverte par la III^e armée, qui ferait un flanc entre Châlons et la Tourbe. Le secteur depuis l'Ardre jusqu'à l'Est de Reims, restait passif. Mais il tomberait comme un fruit, la marche convergente de la VII^e et de la I^e armée sur la Marne encerclant les forces françaises de la Montagne de Reims.

L'attaque disposait de 39 divisions, ainsi réparties : en première ligne, 11 divisions à la VII^e armée, 7 à la I^e et 6 à la III^e, soit 24; en seconde ligne 7, 4 et 4, en comptant les divisions en ligne avant l'offensive. Outre ces 39 divisions, il en restait 10 autres disponibles à l'arrière.

II. Les prévisions des Alliés. — De son côté, le commandement allié, après l'échec de l'attaque allemande sur Compiègne, s'attendait à un nouveau coup de l'ennemi. Le 13 juin, le général Foch prescrit au général Pétain et au maréchal Haig d'établir de concert un plan de transport de leurs disponibilités au profit de l'un ou de l'autre. « Les réserves alliées doivent être à la bataille, là où elle se livre. » Il est d'ailleurs vraisemblable que l'attaque se produira sur le front britannique. C'était en effet, on vient de le voir, le dessein final de l'ennemi.

Le 1^{er} juillet, une directive du général Foch envisage une attaque allemande, soit sur les bases anglaises, soit sur Paris, et rappelle la nécessité de maintenir inviolable le front Lens-Château-Thierry, qui couvre l'une et l'autre direction. En même temps, des diversions allemandes sont à prévoir soit en Flandre, soit en Champagne. Presque aussitôt les renseignements viennent confirmer la dernière hypothèse. Dans les premiers jours de juillet, il devient évident que les Allemands préparent une offensive en Champagne.

Dès le mois de janvier, le général Pétain s'était rendu à la 4^e armée, qui tenait le front de Champagne, et à un rapport du samedi, il avait expliqué que les Allemands, disposant des divisions du front russe, les transporteraient en France avant que les divisions américaines fussent prêtes. Il fallait donc, d'une part, redoubler de surveillance, et d'autre part économiser l'infanterie, en vue du choc décisif. Enfin, au lieu de s'acharner à défendre coûte que coûte la première ligne, on fera choix d'une ligne de résistance en arrière, à distance suffisante pour échapper au feu des minenwerfer.

La 4^e armée employa six mois à truquer le champ de bataille. Il fallait choisir la ligne de résistance assez loin de l'ennemi, mais aussi assez près pour que l'artillerie restât efficace. On finit par la fixer sur l'ancienne ligne intermédiaire. On la fortifia solidement, on installa de nouvelles positions à l'arrière, on relia cet ensemble par des bretelles. L'ancienne première ligne fut transformée en îlots de résistance, noyés de fils de fer et croisant leurs feux. Ces îlots étaient reliés à l'arrière par des fils téléphoniques enterrés.

Le 25 juin, l'intention offensive de l'ennemi était devenue si évidente que le général Gouraud demanda des renforts. On lui donna la 42^e division américaine, la division de l'Arc-en-Ciel, recrutée dans

tous les Etats-Unis et dont le 1^{er} régiment venait de New-York. On lui donna également 200 batteries de renfort. Il leur interdit de révéler leur présence par un seul coup de canon.

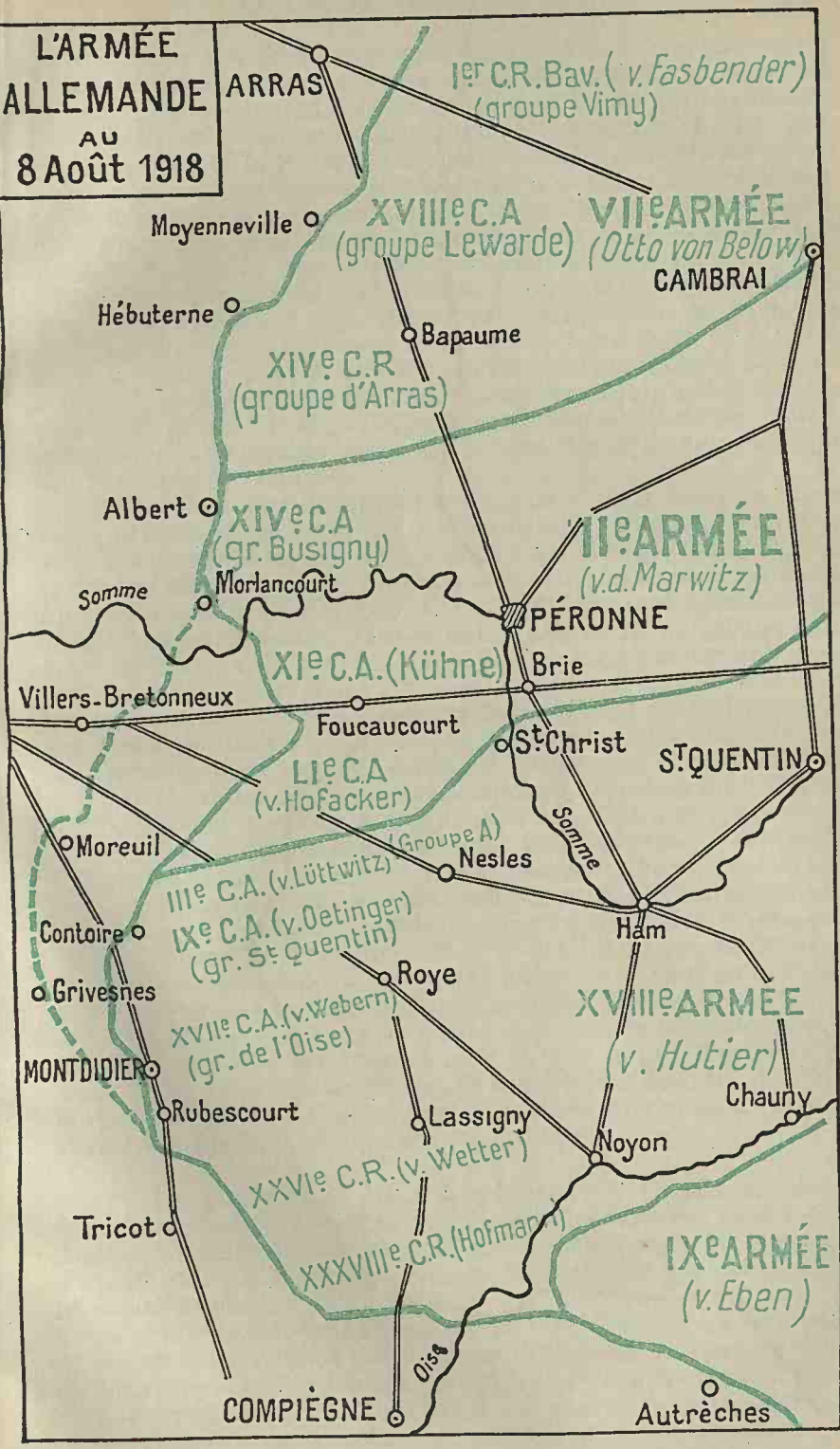
III. Les projets de l'Etat-Major allié. — Une note du général Pétain du 24 juin, sur le rôle des positions d'armées, résume la doctrine en vigueur : les gros seront sur la position de résistance, où toute infiltration de l'ennemi doit être arrêtée; en avant, on ne tiendra que de simples avant-postes, qui sauront par une consigne précise les conditions de résistance ou de repli; en arrière, les unités de renforcement seront prêtes à rétablir l'intégrité de la position de résistance.

Mais, en même temps qu'il assure la défensive, le commandement allié songe à reprendre l'offensive. Le 27 juin, le général Foch demande au général Pétain de rédiger une directive pour la conduite du combat offensif. C'est la directive n° 5, du 12 juillet. « Dès maintenant les armées doivent envisager la reprise de l'offensive... Le commandement à tous les échelons s'y préparera : il orientera sa résolution vers la pratique de procédés d'attaque simples, audacieux et rapides. La troupe sera instruite dans le même sens, et son esprit offensif développé au maximum. » Les prescriptions de la directive portent sur les mesures propres à assurer le secret, à obtenir la surprise, à développer rapidement les actes successifs de la bataille en visant des objectifs éloignés, à exploiter le succès à fond et rapidement. Comme l'écrivit un officier du 3^e bureau, l'esprit offensif est à nouveau et définitivement débridé.

Les deux Etats-Majors de Foch et de Pétain travaillent donc à la fois à arrêter l'offensive allemande devenue certaine en Champagne, et à reprendre eux-mêmes l'initiative : la 10^e armée, commandée depuis le 16 juin par le général Mangin, frappera au flanc les Allemands, dont les positions forment maintenant une vaste poche jusqu'à la Marne vers Château-Thierry. Toutes les communications par voie ferrée dans l'intérieur de cette poche passent par Soissons. Dès le 14 juin, le général Foch a prescrit de préparer une action offensive contre cette ville. Le 16, le général Pétain envoie le même ordre au général Fayolle, commandant le groupe d'armées. Le 20, le général Mangin fixe le programme de l'action. Il améliorera par des actions préliminaires sa base de départ au débouché de la forêt de Villers-Cotterets; puis, dans une phase ultérieure, il s'établira sur les plateaux entre la forêt et Soissons. Ces dispositions sont approuvées le 27; le 28, le général Mangin passe à l'exécution. Le 20^e corps enlève le ravin de Saint-Pierre-Aigle. Le 3 juillet, une autre opération, au Nord de l'Aisne, réussit également. Le même jour, le général Mangin écrit : « On est en droit de penser qu'une attaque se produisant sur les plateaux au Sud-Ouest de Soissons... non seulement présenterait les meilleures chances de succès, mais encore pourrait comporter un certain développement résultant de l'exploitation immédiate de l'effet de surprise et visant la réduction de la poche de Château-Thierry. »

Le 7 juillet, Pétain et Foch se rencontrent à Provins. Après cet entretien, Pétain envoie, le 8, à Fayolle, une lettre qui approuve les projets de Mangin; il ordonne de préparer l'opération, de telle façon

L'ARMÉE ALLEMANDE AU 8 Août 1918



qu'elle puisse être déclenchée quatre jours après le commencement de la concentration, et que cette concentration puisse commencer le 15 juillet. A ce moment, le plan du général Pétain est le suivant : recevoir et arrêter l'attaque allemande prévue pour le 12 ou 13 juillet sur le front de la 4^e armée à l'Est de Reims ou de la 5^e à l'Ouest de cette ville; contre-attaquer immédiatement avec ces mêmes armées sur le flanc de la nouvelle poche que cette attaque aura formée; quelques jours plus tard, vraisemblablement vers le 19, attaquer avec l'armée Mangin la grande poche de Château-Thierry.

Mais, le 9, le général Foch a l'idée d'une opération plus vaste. Ce n'est plus seulement une armée qui opérera sur la poche de Château-Thierry, mais trois : la 10^e sur le flanc droit, la 6^e sur le fond, la 5^e sur le flanc gauche. On pourra ainsi contraindre l'ennemi à évacuer tout le saillant dans des conditions très difficiles. Dans la pensée du général Foch, cette opération, indépendante de l'action défensive en Champagne, aura lieu en tout état de cause, quelle que soit l'attitude de l'ennemi.

Il faut donc que l'Etat-major français concilie les deux plans, celui de Foch et celui de Pétain. C'est ce qu'il fait dans les instructions du 12, adressées aux deux commandants de groupes d'armées, le général Maistre (groupe d'armées du Centre) et le général Fayolle (groupe d'armées de Réserve). Ces instructions sont approuvées le 13 par le généralissime. Dans la nuit du 13 au 14, au groupe d'armées de Réserve, le général Mangin commence à concentrer pour l'offensive les 1^{er}, 20^e, 30^e et 11^e corps. Au groupe d'armées du Centre, au contraire, on se prépare à la défensive. Le général Gouraud, qui a des positions admirablement organisées, replie ses divisions de première ligne sur sa position de résistance, en évacuant les monts et les buttes, si chèrement conquis en 1915 et en 1917; il établit ses divisions de deuxième ligne en barrage sur leurs emplacements de réserve. A sa gauche, la 5^e armée Berthelot, qui travaille sur du terrain nouveau, a malheureusement des lignes moins bien délimitées, et l'exécution de la manœuvre défensive y sera plus difficile. Entre la 10^e armée et la 5^e est intercalée la 6^e armée Degoutte; mais, réduite à ses seules forces et n'ayant qu'une division en réserve, elle n'a pas grands préparatifs à faire.

Tout est donc prêt : la 10^e armée se concentre pour attaquer, la 6^e armée attend les événements, la 5^e et la 4^e se préparent à la défense. Le 14, Foch va voir Pétain; ils conviennent définitivement que la contre-offensive française sera déclenchée en riposte à l'attaque allemande, dès que celle-ci aura été arrêtée.

IV. La bataille du 15 juillet à la 4^e armée. — Depuis trois jours, silencieusement, la 4^e armée prenait chaque nuit ses positions de combat. Un calme profond régnait sur ces belles nuits. La campagne dormait sous son manteau de hautes herbes. Seul parfois un avion traversait le ciel.

L'artillerie française faisait sauter chez l'ennemi un tel nombre de dépôts de munitions que le général Gouraud, visitant les lignes, était surpris de ce feu d'artifice et que le général commandant l'artillerie se demandait si ce n'était pas là une ruse de l'ennemi pour faire

croire à une attaque prochaine. Les doutes furent levés le 14. Un coup de main du 366^e au mont Sans-Nom ramena 27 prisonniers bavares, dont deux feldwebel. Les prisonniers déclarèrent que l'attaque était pour la nuit, entre 3 et 5 heures, et que le tir de préparation commencerait à minuit dix.

Le général Gouraud décida alors d'infliger à l'ennemi une demi-heure avant qu'il n'ouvrît le feu, un tir de contre-préparation, pour lequel il démasqua ses 200 batteries muettes jusque-là. C'était abattre ses cartes; si l'ennemi n'attaquait pas, la manœuvre était dangereuse. Le général Gouraud, son chef d'état-major le colonel Pettelat et le colonel Hughes étaient réunis, attendant avec anxiété que le tir allemand commençât. Minuit dix, rien. Le général Gouraud regarde sa montre : « Minuit neuf, dit-il. — Je ne discuterai pas pour une minute », reprend le colonel Pettelat. A ce moment précis, on entend une formidable explosion et toutes les lumières s'éteignent. Le premier coup de l'ennemi vient de tomber sur la centrale électrique. Jamais obus ne fut reçu plus volontiers. Le commandant de la 4^e armée respira. Les Allemands attaquaient. Sa bataille était gagnée. Il alla dormir quelques heures.

L'armée Gouraud, étendue à l'Est de Reims, de Prunay à Massignes, allait avoir affaire à la III^e armée allemande (von Einem) et à l'aile gauche de la I^e (Fritz von Below). Elle avait elle-même 7 divisions en première ligne et 7 en soutien et en réserve. Le système défensif qu'on vient de décrire constituait un véritable piège où les Allemands allaient tomber. La première position, Monts de Champagne à l'Ouest, ligne des Buttes à l'Est, n'était plus occupée que par des détachements, braves gens qui devaient signaler la marche de l'ennemi et la retarder par leurs mitrailleuses. Ainsi le choc de l'assaillant sur cette première position frappera à vide. Il faudra qu'il marche sur la position de résistance, déjà dissociée, et sous le plus terrible orage d'obus. S'il se réfugie dans les abris de notre première position, il les trouvera yperités et intenables; ses tanks, s'ils échappent aux obus, sauteront sur un cordon d'explosifs; enfin, si, après cette traversée meurtrière, il atteint notre ligne de résistance, il la trouvera garnie de troupes fraîches.

Sur le front du 4^e corps à gauche et du 21^e au centre, l'ennemi exécuta un bombardement formidable qui décroissait à droite, sur le front du 8^e corps. Les obus tombaient en grande partie sur la première position aux trois quarts vide. A 4 h. 15, l'infanterie allemande sortit des lignes, collée aux éclats de son barrage roulant. Mais les détachements français laissés sur les positions abandonnées se défendirent avec une telle énergie que les assaillants pour éviter le tir des mitrailleuses, durent descendre dans les boyaux. Ils perdirent le contact avec leur barrage, qui continuait à avancer automatiquement et qui finit par le précéder de trois quarts d'heure. Sur le front du 4^e corps, deux heures après le départ, l'ennemi se battait encore sur la première position. Il n'arriva sur la ligne de résistance qu'à 7 h. 30; il y trouva une défense inattendue et si vigoureuse qu'elle l'arrêta presque partout. A Prunay et près de Prosnès, il pénétra dans la position et en fut chassé après un violent corps à corps. Plus à droite, devant le front du 21^e corps, les bataillons ennemis, émiettés dans la lutte sur la première position, s'étaient reformés et s'avançaient sous

la protection des tanks; tout à coup, les tanks, arrivés sur la ligne des explosifs, sautèrent. L'infanterie allemande continua bravement. Sept fois elle donna l'assaut à la ligne de résistance; Perthes changea quatre fois de mains; enfin, là aussi, les Allemands reculèrent, laissant des monceaux de cadavres. Le village resta aux mains du 1^{er} bataillon de chasseurs. Ils prirent un intendant allemand, qui était envoyé pour saisir les magasins de Châlons. « Vous êtes tout rendu », lui dit un poilu goguenard.

Les bataillons qui se repliaient se heurtèrent aux troupes d'exploitation qui avançaient et firent accordéon. Les uns et les autres, pris sous les rafales de l'artillerie française, tourbillonnèrent et refluèrent jusqu'aux batteries démolies. Les Français prirent des batteries à cheval qui se croyaient à 10 kilomètres derrière le front. A 3 heures de l'après-midi, le commandant Boucher, commandant l'aéronautique de la 4^e armée, vient trouver le général Gouraud, le visage congestionné par le vol : « C'est fini, annonce-t-il, l'attaque allemande est cassée. »

V. *La bataille du 15 juillet à la 5^e et à la 6^e armée.* — La journée avait été moins bonne sur le front de la 5^e armée. Cette armée avait sa droite à l'Est de Reims; puis, contournant la ville qu'elle couvrait, elle barrait la vallée de l'Ardre vers Bligny et appuyait sa gauche sur la Marne à Dormans. La 1^{re} armée allemande Fritz von Below attaqua à l'Est de Reims, la VII^e armée von Boehn sur l'Ardre et la Marne. A l'Est de Reims, le fort de la Pompelle fut enlevé. Sur l'Ardre, le 2^e corps italien fut refoulé en perdant sa première et sa deuxième position, jusqu'à Pourcy. Plus à gauche, devant le 5^e corps, c'était pis encore : la Marne était franchie par l'ennemi à l'Ouest d'Euilly. Plus à gauche encore, la droite de la 6^e armée (3^e corps) ayant cédé comme la gauche de la 5^e, les Allemands formaient en fin de journée une large poche au Sud de la rivière, sur 15 kilomètres de long et 5 de profondeur. Le flanc Est de cette poche allait de Comblizy à Mareuil-le-Port; elle s'avancait au centre jusqu'à la Chapelle-Monthodon et Saint-Agnan.

L'extrême droite de l'attaque allemande, entre la boucle de la Marne à Jaulgonne et Château-Thierry, était formée par la 10^e division allemande et par la 36^e. Elles avaient en face d'elles le 38^e corps français commandé par le général Piarron de Mondésir et la 125^e division, formant la gauche du 3^e corps.

Le 38^e corps avait en ligne à gauche la 39^e division et à droite la 3^e division américaine; il avait en réserve la 73^e division. Comme nous l'avons dit, il se liait à droite au 3^e corps. A gauche, il se liait au 1^{er} corps américain, dont la droite était formée au Nord-Ouest de Château-Thierry par la 26^e division américaine.

Le général de Mondésir, dont les lignes passaient par le sommet de la colline 204, puis bordaient la rive Sud de la Marne, avait porté sa défense avancée au bord même de la rivière. Il avait établi là des mitrailleurs énergiques, qui se reliaient par un système de postes et de grand'gardes à la ligne de défense établie sur les crêtes en arrière. De plus, l'artillerie de corps exécuta une contre-préparation efficace. On avait cherché à définir, soit par le raisonnement, soit par l'observation, les points de rassemblement et les points de passage de

l'adversaire, ces points étant donnés en partie par les endroits où les bois s'approchent de la rivière. Le calcul se trouva si exact que, malgré les nuages dont il couvrit l'opération, l'adversaire eut des pontons atteints. Des dépôts de munitions qu'on avait fait sauter dans des régions où aucune batterie n'avait été vue en action avaient donné aussi des indications. Les ravins donnant des cheminement vers la rivière avaient été yperités les jours précédents.

Les Allemands commencèrent leur tir de préparation à minuit dix. La carte du barrage roulant prévoit 630 minutes d'opérations, les derniers objectifs devant par conséquent être atteints à 10 h. 40 du matin. D'après le plan, l'attaque, qui est face au Sud, dépasse de peu Château-Thierry à l'Ouest; mais, vers le Sud, elle doit atteindre une profondeur de 8 kilomètres.

Les troupes allemandes d'assaut dépassèrent vers 2 heures du matin la 10^e division de landwehr qui formait la garnison normale du secteur; l'assaut était pour 4 h. 50. Devant le front de la 39^e division française, l'échec fut complet; devant celui de la 3^e division américaine, qui faisait un saillant prononcé, l'ennemi réussit à s'infiltrer sur les pentes qui s'élèvent dans l'intérieur de la boucle. Mais, dès 10 heures du matin, une contre-attaque les bouscula et ces pentes devinrent un *no man's land* où les deux partis patrouillaient.

En somme, le 38^e corps avait entièrement maintenu son front. Il n'en avait malheureusement pas été de même au 3^e corps; et son recul découvrant le flanc de la 3^e division américaine, celle-ci, vers 5 heures du soir, dut se dégager par une contre-attaque, cette fois en direction du Nord-Est. Elle réussit à chasser les Allemands de la vallée du Surlélin où ils étaient parvenus, et à les contenir sur les crêtes entre Surlélin et Marne, qui formèrent le flanc Ouest de la poche allemande au Sud de la Marne.

Le 16, la VII^e armée allemande, qui avait réussi à jeter 6 divisions au Sud de la Marne, tenta en vain d'élargir son gain. Si à gauche elle réussit à prendre Reuil-sur-Marne, elle perdit au centre la Chapelle-Monthodon et Saint-Agnan. Pour pousser plus loin son infanterie, il lui eût fallu amener au delà de la rivière une forte artillerie. L'infanterie réduite à ses moyens était fixée sur le terrain conquis. Le 16, une armée française qui était disponible, la 9^e, aux ordres du général de Mitry, fut mise à la disposition du groupe d'armées du Centre, pour exécuter une contre-offensive au Sud de la Marne, et, avec la 5^e, elle rejeta l'ennemi au Nord de la rivière.

D'autre part, le 17, la 10^e et la 6^e armée achevaient leurs dispositions pour la contre-offensive entre l'Aisne et la Marne, qui devait avoir lieu le lendemain.

VI. *La riposte française et la bataille du 18 juillet.* — Dans la première moitié de juillet, le commandement français et le commandement allemand sont dans une situation curieusement symétrique. Tous deux préparent à la fois une défensive et une offensive. Le commandement français prépare la défensive en Champagne et sur la Marne, et une offensive à son aile gauche, entre la Marne et l'Oise. Inversement, le commandement allemand, tout en préparant son offensive de Château-Thierry à Massiges, s'attend à être attaqué

dans son aile droite, repliée en flanc défensif. Les attaques partielles que, depuis la fin de juin, le général Mangin ne cesse de diriger sur ce flanc, en lui enlevant des places d'armes, puis des lignes naturelles de défense, annoncent une opération plus importante. Un ordre de la 6^e division allemande, en ligne au Sud de l'Aisne, dit, le 4 juillet : « Les différentes petites attaques françaises peuvent être considérées comme les signes précurseurs d'une attaque de grande envergure. » Le 11 juillet, un ordre de la 42^e division, qui est en ligne à Saint-Pierre-Aigle, parle dans le même sens.

Le commandement ennemi est donc en garde. Il s'attend à être attaqué au Sud de l'Aisne. Au surplus, il ne peut attaquer le 15 juillet en Champagne, sans avoir couvert son flanc droit. Dans ce dessein, il a pris deux ordres de mesures. Il a d'abord accentué le dispositif en profondeur des unités en ligne. Un ordre du jour de la VII^e armée, le 2 juillet, dit : « Je prie les généraux de corps d'armée d'étudier à nouveau, sans retard, dans quelles parties de leur secteur il serait possible de procéder à un échelonnement beaucoup plus grand en profondeur. » Le terrain doit être équipé en zones de combat successives; les divisions se constitueront, à l'arrière, des réserves qu'elles prélèveront sur les premières lignes (ordre du corps Winckler, du 15 juillet).

En second lieu, l'ennemi, à partir du 11 juillet, concentre des divisions en réserve à l'arrière immédiat du front. Après un court repos, la 14^e division revient de Coucy-le-Château, le 11; la 34^e revient de Laffaux, le 13; la 6^e revient de Terny-Sorny, le 13, et certains de ses éléments ont reçu l'ordre de retour avant même d'avoir atteint leurs cantonnements de repos; la 14^e division de réserve, retirée du secteur de Longpont et dirigée vers Noyant, est ramenée en cours de route. Au total, l'ennemi avait derrière le front, le 17 juillet, 9 divisions disponibles.

Enfin, pour soulager le commandement de la VII^e armée, qui va porter son effort le 15 dans l'offensive sur la Marne, le front entre l'Oise et l'Ourcq est confié à une nouvelle armée, la IX^e (von Eben), venue de Russie, qui s'intercale entre Hutier et Boehn. Ces mesures donnent à l'ennemi une sécurité suffisante pour qu'il porte toute son attention sur l'attaque de Champagne.

L'armée Mangin commença ses préparatifs d'attaque le 14 juillet. La bataille du 15 les interrompit quelques heures seulement. Le 18, à 3 heures du matin, les troupes d'attaques étaient disposées de la façon suivante. La 6^e armée forme la droite entre la Marne et l'Ourcq. Au Nord de l'Ourcq, la 10^e armée a sa droite sur la Savières, formée par le 11^e corps. Puis viennent, de droite à gauche, le 30^e corps, le 20^e, enfin le 1^{er} qui est à cheval sur l'Aisne. Le 2^e corps de cavalerie est derrière l'aile gauche. Le 18^e corps prolonge la ligne, en secteur passif, jusqu'à l'Oise.

L'ennemi a en ligne, de l'Oise à Autrèches, c'est-à-dire devant le 18^e corps français, le groupement von François; à cheval sur l'Aisne, c'est-à-dire devant le 1^{er} et le 20^e corps français, le groupement Staabs; puis, jusqu'au buisson de Hautwison, c'est-à-dire devant toute la droite de l'armée Mangin (30^e et 11^e corps), le groupement von Watter; enfin, plus au Sud, devant la gauche de la 6^e armée, le groupement von Winckler.

Quoique les Allemands s'attendissent à être attaqués, les avions français, maîtres de l'air, leur avaient interdit de reconnaître les préparatifs qui se faisaient sous les hêtraies de la forêt de Villers-Cotterets. Mais surtout, le commandement français, en supprimant la préparation d'artillerie, rendit la surprise foudroyante. En effet, le système de défense de l'ennemi était fondé sur l'avertissement que nos tirs devaient lui donner. Il devait alors se replier, le mot conventionnel « Conrad » donnant le signal du repli. Il ne laisserait en première ligne que des patrouilles pour demander le tir quand les Français déboucheraient (ordre du corps Winckler du 5 juillet).

Au contraire, l'artillerie française ayant ouvert le feu sur toute la ligne, à 4 h. 35, l'infanterie, au Sud de l'Aisne, se mit aussitôt en mouvement, sans préparation, sous le barrage roulant; au Nord de l'Aisne, la préparation dura jusqu'à 5 h. 20. Plusieurs centaines de chars légers, presque invisibles dans les hauts champs de blé, accompagnaient l'infanterie.

Ce fut une éclatante victoire. Le 19 au soir, toute la vaste zone de plateaux entre la forêt de Villers-Cotterets et Soissons, était conquise. L'ennemi laissait aux mains de la 10^e armée 15.000 prisonniers, dont 2 colonels avec leurs états-majors au complet, et 300 canons. De son côté, l'armée Degoutte, au Sud de l'Oureq, avec le 2^e corps, le 7^e et le 1^{er} américain, avait rompu la ligne allemande sur un front de 18 kilomètres, et sur une profondeur de 6 à 7.

VII. L'évacuation de la poche allemande. — Le pourtour de la poche allemande, de Soissons à Reims, était bordé par quatre armées françaises : Mangin, Degoutte, de Mitry, dont l'armée a été constituée le 17, et Berthelot. Le danger le plus immédiat pour l'ennemi, c'est évidemment le coin que Mangin vient d'enfoncer en direction de Soissons. Si cette région cède, c'est toute la base de la poche, sur l'Aisne, qui est coupée. L'Etat-Major allemand jette en trois jours dix divisions de renfort dans cette direction et la situation y est à peu près stabilisée le 24. En même temps qu'il était sa droite menacée, sa gauche tient bon contre Berthelot, qui essaie d'avancer dans la vallée de l'Ardre.

Dès lors, l'ennemi, fortement appuyé à ses deux ailes, devant Soissons et devant Reims, peut replier son centre en utilisant les points d'appui, et en défendant le temps nécessaire ceux dont la perte eût amené un désastre. C'est ainsi que, devant l'aile droite de Mangin, s'étend une ligne de hauteurs Grand-Rozoy-Cramaille, qui est, suivant le mot d'un officier allemand prisonnier, le verrou de la position. L'ennemi y jette quatre divisions fraîches qui maintiennent tant bien que mal la situation jusqu'au 31.

Devant l'armée Degoutte, le centre ennemi, après les trois premiers jours de combat, exécute un large mouvement d'évacuation vers le Nord. La poursuite commence le 21. La gauche de la 6^e armée atteint la grande route Château-Thierry-Soissons. Puis les combats recommencent le 22, autour du bois du Châtelet et d'Epieds, pris et repris cinq fois par les Américains. En même temps, la bataille s'élargit vers la droite, sur le front du 38^e corps. Ces combats aboutissent le 24 à une nouvelle phase d'exploitation, le centre de l'armée faisant un bond de 6 kilomètres jusqu'aux abords de Beuvardes. Là,

un nouveau combat avait lieu le 25 et 26, suivi d'une nouvelle exploitation, qui amène l'armée le 29 sur la ligne Fère-en-Tardenois-Courmont.

Devant l'armée Mitry pareillement, l'ennemi s'est replié.

VIII. L'armée allemande au 1^{er} août 1918. — Désormais le changement de signe est accompli; la victoire est dans le camp des Alliés; les événements vont se précipiter.

D'après les renseignements que l'Etat-Major possède à ce moment, voici comment il se représente, au 1^{er} août, l'état de l'adversaire. La loi militaire, en Allemagne, a touché, jusqu'au 1^{er} juillet 1918, 13.800.000 hommes. Le déchet : inaptés, tués, prisonniers, réformés, etc., est de 8.027.000 hommes. Ce qui reste en état de servir comprend, aux armées et dans les services de l'intérieur, 5.484.500 hommes; dans les dépôts, 288.000 hommes.

Des cinq millions et demi d'hommes aux armées, le plus grand nombre, 3.796.900, est sur le front occidental. Pendant toute la guerre, la plus grande partie de l'armée allemande, près des deux tiers et souvent davantage, a été sur le front français : 94 divisions sur 120 au début, 105 sur 138 en novembre 1914, 103 sur 172 en 1915, 125 sur 172 en 1916, 153 sur 222 au 16 avril 1917, 190 sur 242 au 21 mars 1918, et enfin 206 sur 248 au 27 mai.

Dans le courant de juillet, les dépôts allemands ont reçu 473.000 hommes (dont 100.000 de la classe 1920), ajoutés aux 288.000 qui s'y trouvaient déjà. Mais, d'autre part, ces mêmes dépôts ont fourni aux armées 218.000 hommes, dont 50.000 de la classe 1919. Il reste donc au total dans les dépôts, au 1^{er} août, 543.840 hommes.

Mais, sur ces 543.840 hommes, 300.000 sont de jeunes conscrits de la classe 1920, qui ne seront pas disponibles avant le mois de septembre. En fait, dans ces semaines tragiques, on voit l'Allemagne hésiter à envoyer au feu ces enfants, suprême ressource du pays; elle en fait des régiments spéciaux, numérotés à partir de 600, et qui servent de réservoirs; de là elle les envoie par paquets au front, et finalement elle les en retire; on assiste à l'angoisse du commandement, devant le sacrifice.

En retranchant les 300.000 conscrits de la classe 1920, il reste donc dans les dépôts allemands 245.000 hommes seulement pour boucher les pertes de l'armée allemande. Or, il va falloir relever immédiatement 29 divisions qui sont engagées dans la bataille, et qui en sortiront avec une perte qu'on peut évaluer à 87.000 hommes. Ce trou une fois bouché, resteront disponibles 160.000 hommes environ, soit moins de 100.000 fusils.

L'Allemagne avait donc les plus graves soucis en ce qui concerne l'alimentation de la bataille; quant à ce qui concerne les divisions en ligne, leur état n'était pas moins inquiétant. D'après un tableau établi le 18 juillet par le grand quartier britannique, il y avait sur le front français, à cette date, 204 divisions allemandes, dont 61 excellentes, 120 moyennes, 21 très médiocres et 2 non identifiées. De ces 204 divisions, 177, c'est-à-dire la presque totalité de celles qui étaient capables de tenir leur place dans une offensive de grand style, avaient été engagées depuis le 21 mars; mais, comme beaucoup avaient repassé deux, trois, quatre et même cinq fois au feu, le

nombre des engagements de divisions était très supérieur au nombre des divisions engagées, et atteignait, le 22 juillet, 291. Ces engagements se décomposaient ainsi. A la bataille du 21 mars, dite bataille de la Somme par les Anglais et bataille de Saint-Quentin par les Allemands, les Allemands avaient engagé 112 divisions fraîches; à la bataille de la Lys, 51 divisions, dont 41 fraîches et 10 déjà engagées à la bataille de la Somme. Ainsi, en six semaines, 153 divisions ont passé au feu, avec 163 engagements; ce sont ces mêmes divisions qui vont pour la plupart fournir l'effort des batailles suivantes. La bataille du 27 mai consommera 44 divisions, dont 11 nouvelles et 33 déjà employées; la bataille du 9 juin sur Compiègne engagera 19 divisions, dont 3 nouvelles; la bataille de Champagne du 15 juillet est menée par 32 divisions, dont 4 nouvelles. Il est impossible de n'être pas frappé de la décroissance de l'effort allemand. Enfin, la riposte française, le 18, a rendu nécessaire en cinq jours, du 18 au 22, la mise en ligne de 27 divisions.

L'armée allemande est arrivée, à la fin de juillet, à un état d'usure extrême. Elle n'a plus dans ses dépôts que de très faibles ressources pour alimenter la bataille; les attelages font défaut et leur absence va paralyser l'artillerie de campagne. Ludendorff, qui tait ces misères, parle longuement de l'indiscipline. La thèse allemande est en effet que l'armée allemande a été minée par le mauvais esprit; en réalité, elle a été usée par le feu, et battue par les armes.

CHAPITRE XXXI

L'Offensive franco-britannique.

I. Le conseil de guerre du 24 juillet. — II. La prise de Soissons. — III. La bataille du 8 août. — IV. L'attaque de Rawlinson. — V. L'attaque de Debeney. — VI. L'attaque de Humbert. — VII. L'attaque de Mangin. — VIII. L'attaque de Byng. — IX. L'attaque de Horne. — X. Les résultats de la bataille.

I. Le conseil de guerre du 24 juillet. — Le 23 juillet, sixième jour de la contre-offensive Mangin-Degoutte, la situation, vue du côté français, est la suivante. On estime que les Allemands ont employé le tiers des divisions disponibles derrière leur front, 20 divisions sur 62. Il leur reste 42 divisions, dont 10 seulement au Kronprinz, sur qui a porté tout l'effort. Au contraire, le jeu de réserves du prince Rupprecht, dans le Nord, est intact. Va-t-il, ou non, renoncer à l'offensive qu'il méditait et que Haig prévoyait sur le front des Flandres? Dès le 20 juillet, Foch « pense que l'ennemi sera obligé de modifier... le jeu qu'il avait préparé de ses réserves devant le front britannique. En d'autres termes, il considère comme probable et prochain l'effritement du bloc des réserves du Kronprinz Rupprecht (1) ».

Aux 42 divisions de la réserve allemande, Foch peut en opposer 55, plus 9 divisions de cavalerie. Les divisions américaines prêtes à entrer dans la bataille sont assez nombreuses pour que Pershing demande, le 21 juillet, à prendre le commandement de la 1^{re} armée américaine, composée des 6 divisions présentes sur la Marne. Il y aurait ainsi un front américain. Les premières mesures d'exécution sont prises le 25 juillet; le quartier général de la 1^{re} armée américaine sera à la Ferté-sous-Jouarre; elle relèvera progressivement la 6^e armée française. Avec les divisions non encore confirmées, on formera une 2^e armée, à 4 divisions.

Foch n'espère pas finir la guerre avant l'année suivante. « L'année 1919, écrit-il au président du Conseil, sera l'année décisive de la guerre. » Mais si l'on veut hâter la décision, il faut donner à la lutte toute l'intensité possible. Il demande l'incorporation de la classe 1920 en octobre.

Le 24 juillet, les commandants en chef étaient réunis chez lui, au château de Bombon. Foch leur lut un mémoire, où le plan des opérations ultérieures était exposé. « Les armées alliées,

(1) *Les armées françaises dans la grande guerre*, VII, 1, p. 108.

disait-il, arrivent au tournant de la route : en pleine bataille, elles viennent de reprendre l'initiative des opérations, leurs forces leur permettent de la conserver, les principes de la guerre leur commandent de le faire. Le moment est venu de quitter l'attitude générale défensive imposée par l'infériorité numérique et de passer à l'offensive. » — Sans doute, on ne pourra pas, d'emblée, chercher la décision. Les opérations se décomposeraient donc en deux séries : une série d'attaques immédiates devait dégager les voies de rocade; ce premier résultat obtenu, si la saison n'était pas trop avancée, il y avait lieu « de prévoir dès maintenant, pour la fin de l'été ou de l'automne, une offensive d'importance, de nature à augmenter nos avantages et à ne pas laisser de répit à l'ennemi ».

Les opérations de la première série se décomposaient ainsi :

1° Dégagement de la voie ferrée Paris-Avicourt dans la région de la Marne : il devait être obtenu par l'offensive que les généraux Mangin et Degoutte poursuivaient depuis le 18 juillet;

2° Dégagement de la voie ferrée Paris-Amiens; il sera poursuivi par une offensive conjuguée anglo-française;

3° Dégagement de la voie ferrée Paris-Avicourt dans la région de Commercy, par la réduction du saillant de Saint-Mihiel; il sera confié à l'armée américaine; cette opération nous mettra à portée de l'importante région industrielle de Briey, et « en mesure d'agir en grand entre Meuse et Moselle, ce qui peut devenir un jour nécessaire »; — ainsi l'étranglement de toute la poche allemande au delà de la Meuse, la manœuvre finale de la guerre, est déjà prévue;

4° Dégagement des mines de Béthune et de Bruay par une offensive britannique sur le front Festubert-Robecq;

5° Dégagement de Calais et d'Ypres par la reprise du Kemmel.

II. La prise de Soissons. — Le dégagement de la voie Paris-Avicourt dans la région de la Marne fut rapidement accompli.

On se rappelle que, le 28 juillet, l'aile gauche de l'armée Degoutte, attaquant face au Nord, avait progressé jusqu'à border le cours de l'Oureq par la rive Sud, à passer même la rivière par endroits et à occuper Fère-en-Tardenois. Le lendemain 29, l'aile droite de Mangin, se portant face à l'Est, perpendiculairement à la direction prise la veille par Degoutte, avait commencé à balayer la rive Nord, et du front Plessis-Oulchy avait passé au front Grand-Rozoy-Cugny. Ainsi l'Oureq coulant d'Est en Ouest, Degoutte attaquait perpendiculairement au fleuve, visant à le franchir; Mangin attaquait parallèlement au fleuve en y appuyant son extrémité droite. Les deux armées devaient, leur travail exécuté, se donner la main quelque part au Nord de Fère-en-Tardenois. Mangin, disposait des 1^{er}, 20^e 30^e et 11^e corps. Il avait naturellement tout son poids à sa droite, formant l'aile marchante. Degoutte avait, de gauche à droite, le 2^e corps, le 1^{er} corps américain, le 38^e français et le 3^e.

Le 1^{er} août, l'armée Mangin reprit par son aile droite le travail commencé le 29, c'est-à-dire la marche d'aval en amont le long de la rive Nord de l'Oureq. Le trait caractéristique du terrain est que l'Oureq est accompagné à une lieue environ dans le Nord par une ligne de hauteurs qui lui est parallèle, et qui fait le partage entre les

eaux qui vont au Nord vers la Crise et celles qui descendent au Sud. Sur le terrain, cette arête est parfaitement visible et très homogène : sa crête seulement s'ébrèche très légèrement par endroits, de façon à se décomposer en mamelons distincts. L'un de ces mamelons, au nord de Grand-Rozoy, porte la cote 208; on l'appelle l'Orme du Grand-Rozoy. La crête finit vers l'Est à Servenay. Les Allemands paraissaient décidés à la garder.

Le combat s'engagea le 1^{er} août, à 4 h. 45 du matin. Le 30^e et le 11^e corps progressent d'abord rapidement. Entre 7 et 8 heures, à gauche, la 25^e division est sur la crête; et à droite, la 37^e division britannique et la 68^e ont des éléments aux abords de Servenay.

La 127^e division doit faire un passage de lignes, et dépasser la 25^e et la 37^e britannique. Mais à la crête de l'Orme, elle est prise sous des feux violents et meurtriers. Au Nord, le 20^e corps, qui a attaqué à 8 h. 30, est ramené sur ses positions de départ. Au Sud, la lutte est également très vive sur le front du 11^e corps. Jusqu'à la nuit, il n'est fait aucun progrès, sauf la prise de Cramaille par la 68^e division.

Mais les aviateurs ont vu des incendies jusqu'à Soissons et à Fismes. L'armée sent que l'ennemi se décroche devant elle. Dans la nuit du 1^{er} au 2, les éléments avancés reprennent spontanément leur progression. A 6 heures du matin, on apprend à la 10^e armée, que le 11^e corps, à l'Est de Servenay, a trouvé inoccupées les lisières du bois d'Arcy, que le 30^e passant la crête, a dépassé Courdoux, que le 20^e a pris Tigny et Hartennes, que l'avance continue sur tout le front. Ainsi, au matin du 2, les Français étaient maîtres de toute la crête de partage entre l'Ourcq et la Crise, et avaient des vues sur les arrières des positions qui, pendant cette même journée du 1^{er}, avaient à gauche arrêté le 20^e corps.

En effet, ce corps que nous avons vu attaquant à 8 h. 30 du matin, avait soutenu, entre Soissons et Hartennes, un combat extrêmement dur. Les secteurs de combat étaient à peu près les suivants. A l'extrême gauche, l'ennemi barrait le plateau au Sud-Ouest de Soissons, à peu près à la hauteur de Saconin. Il tenait Vauxbuin. Plus au Sud, si nous tenions Ploisy, il nous interdisait de déboucher sur Berzy-le-Sec, village à contre-pente au-dessus de la Crise. Plus au Sud encore, nous tenions le château et le parc de Buzancy, mais non le village, et les Allemands nous interdisaient de franchir l'étroit plateau qui sépare ce village de la Crise. Enfin, en continuant toujours vers le Sud, nous trouvions l'ennemi établi à cheval sur la route de Château-Thierry, sur une très forte position. C'est une large colline couronnée de bois, qui domine tout le paysage et qu'on a pris l'habitude d'appeler le plateau d'Hartennes. Elle est flanquée au Nord-Ouest par une colline plus petite, une sorte de butte, au pied Ouest de laquelle se trouve le village de Tigny. Une attaque encerclante autour du plateau d'Hartennes avait été tentée, le 1^{er}, par la 15^e division anglaise du côté Nord sur Tigny, par la 12^e division française du côté Sud. La lutte, très sévère, n'avait pas donné de résultat. En fait, ces sacrifices devaient avoir leur récompense le lendemain.

Les troupes allemandes étaient-elles trop fatiguées pour tenir contre un second assaut? On n'avait identifié dans les combats du 1^{er}

aucune division nouvelle. L'ennemi ne voulait-il plus engager de réserves ? Quoi qu'il en soit, dans la nuit du 1^{er} au 2, il céda le terrain. Au début de l'après-midi du 2, la division française qui avait attaqué la veille au Sud d'Hartennes était bien loin en avant au delà de la Crise, qu'elle avait passée à Chacrise, faisant face à la direction générale de Serches; la division écossaise placée à sa gauche et qui avait attaqué sur Tigny, marchant comme elle au Nord-Est, avait atteint la Crise. A gauche des Ecossais, la 89^e division française avait pareillement progressé. Le mouvement s'était communiqué à la droite du 1^{er} corps. On signalait les Français à Septmonts, peut-être à Belleu. Soissons était débordé par le Sud. Une reconnaissance de la 69^e division, ayant pénétré dans la ville, l'avait trouvée vide. Les Français y rentraient deux mois et quatre jours après en être sortis.

Un témoin qui se trouvait le 2 sur les plateaux au Sud-Ouest de Soissons décrit ainsi le champ de bataille : « A la fin de l'après-midi, le terrain évacué le matin par les Allemands aurait semblé, sans les traces du combat de la veille, aussi tranquille que s'il avait été situé à dix kilomètres en arrière. Il faisait une journée d'orage, coupée de grains et d'éclaircies. Un soleil glorieux traversait le ciel en bataille. On voyait encore dans les moissons foulées les corps étendus. Les trous du barrage roulant se succédaient en dessin régulier. A Tigny, les maisons écroulées enchevêtraient leurs monceaux blancs. Pas un obus ne tombait. Partout les troupes se dirigeaient vers l'ennemi. Un peu plus au Nord, sur le plateau qui domine Villemonaire, le spectacle était saisissant. Les Allemands ont été chassés de là il y a environ une semaine. On voyait au Nord-Est, au delà d'une profonde coupure, en espalier sur le flanc vert du plateau, le tragique village de Buzancy et le mur blanc de son château. Au Nord, au delà du premier plan formé par le plateau où nous nous trouvions, on apercevait une sorte de vide entre des collines. Seule dans ce vide, surgissant de ce creux et comme en son centre, une grande tour grise avec une flèche : la cathédrale de Soissons... Par moments, la fumée blanche d'un obus s'élevait de ce fond. A nos pieds, des grenades allemandes en forme de massue, des havresacs, des casques, des paperasses éparpillées sur la terre brunie par endroits. Trois cavaliers passent. Le ciel se dore et verdit à la fois. Vers l'Est, les éclatements de la bataille sont lointains, lointains. C'est la victoire qui marche. »

Le 7, le général Foch était nommé maréchal de France; le décret résumait les résultats de la bataille qui se poursuivait depuis le 18 juillet : « Paris dégagé, Soissons et Château-Thierry reconquis de haute lutte, plus de 200 villages délivrés, 35.000 prisonniers, 700 canons capturés, les espoirs hautement proclamés par l'ennemi avant son attaque écroulés, les glorieuses armées alliées jetées d'un seul élan victorieux des bords de la Marne aux rives de l'Aisne, tels sont les résultats d'une manœuvre aussi admirablement conçue par le haut commandement que superbement exécutée par des chefs incomparables. »

III. La bataille du 8 août. — La défaite de la VII^e armée allemande et de la IX^e eut pour le commandement allemand deux

conséquences. D'une part, elle le décida à ramener ses troupes de la Marne sur la Vesle : hommes, matériel et approvisionnements furent établis le 2 août derrière cette nouvelle ligne sans pertes trop sensibles; mais ce mouvement même annonçait au monde l'échec des armes allemandes. D'autre part, le 21 juillet, la Direction Suprême renonça à l'offensive en Flandre, à cette opération Hagen, dont il avait attendu la victoire définitive. Le groupe d'armées Rupperecht fut ramené sur la défensive.

Cette défensive ne serait naturellement que provisoire. Les Allemands ne pensaient pas que Foch la troublerait prochainement. Ils jugeaient qu'il avait engagé trop de forces entre la Marne et la Vesle pour recommencer aussitôt une grande offensive. Il devait s'attendre plutôt à être contre-attaqué. Les Allemands auraient un répit où ils pourraient eux-mêmes préparer de nouvelles opérations : l'opération Hagen sous une forme réduite; l'opération Kurfürst, par les deux rives de l'Oise; d'autres encore. Quand, au commencement d'août, le major Niemann fut nommé officier de liaison auprès de l'Empereur, il demanda à Ludendorff, en prenant congé de lui, s'il devait annoncer à Sa Majesté qu'on raccourcirait le front en abandonnant des lignes peu propres à la défense. « La défense! s'écria Ludendorff. J'espère que nous continuerons l'attaque sur Amiens, aussitôt que les troupes se seront un peu refaites. »

Or, Foch n'était nullement disposé à laisser souffler l'armée allemande. Le 24 juillet, nous l'avons vu convoquer les commandants des forces françaises, anglaises et américaines, et leur exposer son dessein de marteler les forces ennemies jusqu'au jour de l'offensive générale.

Des opérations préparatoires, la première était finie le 2 août. La prochaine serait la libération de la voie ferrée Paris-Amiens. Il fallait pour cela atteindre le front Méricourt-Hangest. Le 5 août, après la retraite allemande, les objectifs furent reportés jusqu'à la voie ferrée Chaulnes-Roye.

Le gros de la tâche était confié à la 4^e armée anglaise, qui attaquerait avec trois corps : au Nord, depuis l'Ancre jusqu'au Sud de la Somme, le 3^e corps; au centre, le corps australien, entre la Somme et la voie Amiens-Chaulnes; à droite enfin le corps canadien. Le corps de cavalerie interviendrait avec la droite des Australiens et la gauche des Canadiens. Par leur droite, les Canadiens se liaient vers Moreuil avec le 31^e corps français, formant la gauche de la 1^{re} armée. Cette armée était subordonnée pour la circonstance au commandement britannique.

Le 3^e corps britannique était à trois divisions, le corps australien à cinq, le corps canadien à quatre, soit douze divisions d'infanterie, 2.068 pièces d'artillerie, dix bataillons de tanks lourds avec 360 machines, et deux de tanks légers avec 96. Le nettoyage du ciel était assuré par 408 avions. De son côté, le 31^e corps français mettait en ligne cinq divisions, 616 pièces, 90 tanks légers formant deux bataillons. L'armée disposait de la division aérienne, comprenant 600 appareils. En fait, les Alliés barraient complètement le ciel et interdisaient toutes vues sur leurs mouvements.

Les préparatifs britanniques se firent dans le plus grand

secret. Dans la dernière semaine, 230 trains de transport et 60 de munitions amenèrent les moyens d'attaque à pied d'œuvre. Seule la cavalerie, une partie de l'artillerie et les autos blindées légères vinrent par la route. Les mouvements se faisaient la nuit; le jour, les rassemblements étaient cachés dans les bois, les localités, les jardins. L'artillerie fut mise en place dans les deux, et au plus dans les trois dernières nuits. Il n'y eut pas un coup de canon de réglage.

Le bruit seul avertissait les Allemands. La troupe crut entendre le 3 août des tanks derrière Villers-Bretonneux. C'était évidemment une illusion, car c'est seulement dans la nuit du 6 août que les tanks furent amenés en position d'attente à 3 ou 4 kilomètres derrière le front, le bruit de leurs moteurs soigneusement couvert par celui des moteurs d'avions. Dans la nuit du 7, ils furent poussés à 900 mètres derrière les positions de départ de l'infanterie. L'après-midi du 7, dans les jardins vers Villers-Bretonneux, un tank chargé d'essence, frappé par un obus, flamba. Les Allemands, rendus attentifs, concentrèrent leur tir, et détruisirent 25 appareils. Enfin un aviateur allemand déclara avoir vu une colonne de 100 tanks, le 6 août, sur la route d'Ailly à Morizet. Le commandement allemand resta incrédule. Il était persuadé que les Anglais, loin de fortifier leur droite, gardaient leurs réserves derrière le front des Flandres et derrière Arras. Les prisonniers ne parlèrent pas.

Dans la nuit du 31 juillet, le 3^e corps, augmentant son secteur, releva les Australiens à sa droite; le lendemain, les Australiens à leur tour relevèrent les Français; la 4^e armée avait accru son front de 6 kilomètres sans faire paraître une seule unité nouvelle. Quant aux Canadiens, pour tromper l'ennemi, on en montra deux bataillons en Flandre, sur le Kemmel. Pendant ce temps, le corps se rassemblait derrière les Australiens. Dans la nuit du 7, il relevait les Australiens dans leurs positions d'arrière, et c'est seulement à minuit, dans la nuit du 8, que les bataillons d'assaut gagnaient leurs positions de départ.

Pour ménager la surprise, Rawlinson fit ce qu'avait fait Mangin le 18 juillet. Il supprima la préparation d'artillerie. L'heure de l'assaut était 5 h. 20 du matin. Les tanks dépassèrent la première ligne d'infanterie à cette heure exactement. Toute l'artillerie commença alors à tonner, un tiers des coups en feu roulant, le reste sur les positions de batterie, les postes de commandement, les points de rassemblement, les localités. Le feu roulant écrasa la première ligne allemande pendant trois minutes, puis le barrage se mit en marche par sauts de 100 mètres, à la cadence d'abord de deux, puis de trois, puis de quatre minutes par bond, l'infanterie et les tanks avançant dans les éclats.

La II^e armée allemande, qui faisait face à Rawlinson, jugeait elle-même le 3 août qu'elle n'avait que deux divisions propres au combat de grand style; cinq autres ne pouvaient soutenir la lutte que dans les tranchées; trois n'étaient bonnes qu'à la défense sur un front tranquille, et trois, la 43^e de réserve, la 107^e et la 109^e, avaient absolument besoin d'être relevées. Encore ce classement était-il optimiste. La 41^e division, considérée comme capable de

soutenir la guerre de position, avait perdu 1.500 hommes devant Arras à la fin de mars, et plus encore en avril et mai devant Bapaume. Mise au repos, elle avait été décimée par la grippe. Elle comptait plus de mille malades quand elle reprit le 10 juillet le secteur de Marcelcave. Attaquée le 17 et le 22, elle avait perdu en une semaine 15 officiers et 472 hommes. « Je ne crois pas, écrivait un officier d'une bravoure légendaire, le major Picht, qu'à une seconde attaque la position serait conservée. Des trois régiments de la division, l'un comptait 255 fusils par bataillon, l'autre 286, le troisième 404. Je me suis dit souvent en observant les hommes : Ils semblent des spectres. Pâles, affamés, en uniformes déchirés, égarés, rampants, beaucoup ne ressemblent presque plus à des hommes. » Telle était l'impression d'un commandant de bataillon allemand. La 13^e division, qui avait été une des plus solides divisions de grand combat, était considérée comme bonne au plus à tenir un secteur calme. Elle avait été elle aussi décimée par les combats et la maladie. Une première fois anéantie à Laffaux à l'automne de 1917, elle avait été engagée du 26 mars au 12 avril et avait perdu de nouveau ses meilleurs éléments. Le 22 avril, elle avait été ramenée au feu pour l'attaque sur Moreuil, et elle avait beaucoup souffert; contre-attaquée le 14 mai, il avait fallu la retirer le 16, pour en faire d'abord une division d'intervention, puis pour la mettre au repos complet en juin. Ramenée en ligne le 2 juillet, au Sud de Hamel, elle avait subi le 4 une violente attaque des Australiens. Le 11, le commandant de la division écrivait : « Les durs combats du 4 juillet, les pertes non négligeables des jours suivants, l'état d'alerte constant dans des positions non organisées, le ravitaillement irrégulier en vivres et en eau, la respiration quotidienne des gaz et la grippe ont fortement abaissé la valeur combattive des troupes. » Le 25 juillet, les trois régiments avaient par bataillon, l'un 268 fusils, le second 276, le dernier 309. Il est vrai qu'un renfort de 600 hommes arriva des dépôts allemands, mais avec le plus mauvais esprit, au dire de l'officier qui le conduisait, et en laissant 34 déserteurs en route.

Trois divisions étaient hors d'état de se battre : 107^e, 109^e et 43^e. Il est vrai que la 107^e et la 109^e furent relevées à la fin de juillet et au commencement d'août. Restait la 43^e. Elle tenait sans interruption depuis le 16 juin les deux rives de la Somme. L'attaque australienne du 4 juillet avait été particulièrement rude. A la date du 6 août, la division avait perdu, en 50 jours de combats continus, 65 officiers et 2.027 hommes. Ses régiments ne pouvaient plus aligner par bataillon que 183, 155 et 165 fusils. Elle reçut ce jour-là, mais trop tard, un renfort de 565 hommes.

Ces divisions épuisées étaient diluées sur des fronts deux fois trop étendus. Au XI^e corps, le kilomètre était tenu par 500 hommes, répartis sur une profondeur de 4 kilomètres, soit 83 en ligne avancée, 275 sur la position principale de résistance, et 142 dans les positions de soutien.

Dans la nuit du 7 au 8, l'artillerie tonna sans arrêt au Nord de la Somme. Au contraire, plus au Sud, entre la Somme et la Luce, un silence inquiétant régnait. A minuit, un brouillard s'assemble dans les fonds, monte sur les hauteurs. Les

arbres ne sont plus que des fantômes dans la vapeur traversée par le clair de lune. Le jour se lève, le brouillard s'épaissit encore. A 4 h. 30, on entend devant Villers-Bretonneux la préparation d'artillerie d'un coup de main entrepris par la 41^e division allemande. Le mystère du silence britannique sera-t-il percé? Tout à coup, à 5 h. 20 (heure allemande), sur 32 kilomètres de front, du Nord de Morlancourt au Sud de Moreuil, le tonnerre de l'artillerie se déclenche. En un clin d'œil, les lignes trop minces des Allemands sont percées et tournées. « Jamais, écrit le major Thilo von Bose, un assaut dans la guerre de position n'a été plus facile et moins périlleux que celui des Anglais, Australiens, Canadiens et Français dans la mer de brume entre l'Avre et l'Ancre, le 8 août 1918 (1). »

Les Allemands avaient en ligne, entre Arras et Soissons, quatre armées, qui étaient, du Nord au Sud : 1^o la XVII^e (Otto von Below) de la crête de Vimy à Albert : 10 divisions en ligne et 4 en réserve; 2^o la II^e (von der Marwitz) à cheval sur la Somme, d'Aveluy à Moreuil : 10 divisions en ligne et 7 en réserve; 3^o la XVIII^e (von Hutier) du Nord de l'Avre à l'Est de l'Oise: 11 divisions, et en réserve 3 divisions fraîches et 1 fatiguée; 4^o la IX^e (von Eben) intercalée en juillet entre l'Oise et l'Aisne, qu'elle coupe à Fontenoy.

Devant von Below se trouvait la 3^e armée britannique (Byng); devant von der Marwitz, la 4^e (Rawlinson); devant von Hutier, les 1^{re} et 3^e armées françaises (Debeney et Humbert); devant von Eben l'aile gauche de la 10^e (Mangin).

Le plan de l'opération était le suivant : Rawlinson, attaquant von der Marwitz face à l'Est, enlèverait d'abord la ligne des défenses extérieures d'Amiens (Le Quesnel-Morcourt), puis pousserait jusqu'à la ligne Chaulnes-Roye, ce qui le mettrait sur les communications de von Hutier.

Debeney, en liaison avec Rawlinson, attaquerait von Hutier avec sa gauche au Nord de Montdidier, puis avec sa droite au Sud-Est de cette ville. Attaqué de front et à gauche par Debeney, débordé à droite par Rawlinson, von Hutier, qui a derrière lui la Somme et le canal Crozat, peut se trouver dans une situation très critique.

IV. *L'attaque de Rawlinson.* — Quand, le 8 août, à 4 h. 30 du matin, dans le grand silence, on eut entendu un, deux, trois coups de canon, puis toute l'artillerie, les batteries allemandes se trouvèrent aussitôt dominées, quelques-unes sans avoir pu entrer en action. En même temps, les tanks et l'infanterie se portaient à l'assaut dans le brouillard. L'ennemi fut complètement surpris. La ligne des premiers objectifs, passant par Demuin et Cerisy, fut rapidement enlevée; après une halte de deux heures, infanterie, cavalerie et tanks légers, coopérant avec précision, continuèrent l'avance. Au Sud de la Somme, cette avance variait en fin de journée de 10 à 12 kilomètres. La ligne le Quesnel-Morcourt était enlevée sur toute sa longueur. Seul, à l'extrême droite, le village du Quesnel résistait encore et fut emporté dans la nuit. Au Nord de la Somme, le 3^e corps avait eu une plus rude journée.

(1) *Die Katastrophe des 8 August 1918.* Oldenburg et Berlin, 1930; p. 45.

Les Allemands, qui étaient sur leurs gardes dans ce secteur, avaient réussi à se maintenir dans une position très forte, une sorte de cuve entourée de crêtes et de bois, où se trouve le village de Chipilly. Malgré cette résistance à la gauche, la journée était une éclatante victoire. L'ennemi laissait aux mains des Britanniques 13.000 prisonniers et 300 à 400 canons.

Le 9, l'armée Rawlinson exploite son succès. La cavalerie britannique travaillait maintenant en avant de l'infanterie. Le 12 au soir, le front de combat était reporté, à la droite britannique, sur les vieilles lignes allemandes de la première bataille de la Somme, en 1916. L'arrivée sur ces lignes fortifiées marquait une nouvelle phase du combat. L'exploitation du succès initial était finie. L'ennemi trouvait là des points d'appui très forts, sur lesquels les attaques britanniques échouaient le 13. Cependant les résultats des cinq premiers jours étaient magnifiques. Treize divisions d'infanterie britannique, avec un régiment américain, trois divisions de cavalerie et quatre cents tanks avaient battu vingt divisions allemandes et leur avaient enlevé quatre cents canons et vingt-deux mille prisonniers. L'ennemi culbuté avait cédé une profondeur de terrain de 20 kilomètres.

V. L'attaque de Debeney. — Le 8 août, à l'heure même où les Canadiens attaquaient, l'artillerie française commençait la préparation. Elle dura trois quarts d'heure. A 5 h. 5, l'infanterie du 31^e corps donnait l'assaut.

L'armée Debeney comprenait, de gauche à droite, le 31^e corps, le 9^e, le 10^e et le 35^e. Le 31^e corps, dont la zone d'opérations s'étendait de la Luce jusqu'à Moreuil, possédait sur la rive droite de l'Avre une tête de pont, d'un front de 4 kilomètres; il s'agissait d'élargir cette tête de pont et de la rendre praticable pour une armée. Les deux divisions en ligne, 42^e et 37^e, attaquèrent face au Sud-Est et débordèrent Moreuil, qui fut nettoyé par la 66^e.

A droite du 31^e corps, se trouvait le 9^e; à la faveur du progrès de son voisin, ce corps se porta en avant à 9 heures du matin, passa l'Avre et enleva le bois de Genouville et la Neuville-Sire-Bernard.

Le 10^e corps, primitivement à la droite du 9^e, au lieu de chercher comme lui à forcer le passage de front, appuya à gauche, et une de ses divisions passa le 9 au matin dans la tête de pont élargie la veille par le 9^e corps. Elle se substitua à ce corps, qui se retira de la ligne de bataille, laissant ainsi le 10^e en contact avec le 31^e. Quand la division de gauche du 10^e corps eut effectué ce mouvement, la division de droite, étayée par le progrès de sa voisine, enleva de front, à la hauteur de Gratibus, le passage du ruisseau des Doms, mais sans pouvoir le dépasser.

Pendant ce temps, à gauche, au 31^e corps, les deux divisions qui étaient restées en réserve la veille, exécutant un passage de lignes, dépassèrent les deux divisions qui avaient combattu. En fin de journée, le corps avait atteint la ligne Arvillers-Sud d'Hangest.

Dès 11 heures du matin, au moment où le 11^e corps avait enlevé le village d'Hangest, Montdidier s'était trouvé débordé par le Nord. Le général Debeney jugea le moment venu de faire donner sa droite, c'est-à-dire le 35^e corps au Sud de cette ville. Pour appuyer

cette attaque, il transporta rapidement toute sa masse d'artillerie, qui était derrière sa gauche, et la ramena à l'aile opposée. L'ordre d'attaque fut donné à midi et exécuté à 16 heures. En fin de journée, le front Faverolles-Piennes était atteint, la route de Montdidier à Roye coupée. Le 31^e corps à gauche, le 35^e corps à droite marchaient à la rencontre l'un de l'autre, menaçant d'envelopper toute l'armée von Hutier.

La résistance que le centre de cette armée avait opposée au 10^e corps la sauva. Dans la nuit du 9 au 10, elle évacua la poche dangereuse qu'elle formait entre Arvillers, Gratibus et Faverolles. Le 10, l'ennemi s'étant évanoui, l'armée Debeney se retrouva en ligne face à l'Est et se porta en avant. Un nouveau passage de lignes permit à des divisions fraîches de remplacer celles qui avaient combattu le 9 et amena l'armée sur le front Guyencourt-Cessier, où elle retrouva l'obstacle des vieilles tranchées élevées pendant la guerre de position.

VI. L'attaque de Humbert. — Telle est cette manœuvre où l'armée Debeney mettait en jeu les ressources les plus délicates de la guerre de mouvement. Cependant, le 10, à 4 h. 20 du matin, la 3^e armée Humbert était à son tour entrée en action, à la droite de la 1^{re}. Elle avait à l'Ouest de l'Oise deux corps, le 34^e et le 15^e. Le premier enleva le massif de Boulogne-la-Grasse, tandis que le second se moulait sur le massif de Lassigny, où il pénétra les jours suivants. De toutes parts, les Allemands étaient ramenés aux anciennes positions de la guerre de tranchées. Sur cette zone difficile, von Hutier, qui venait de se tirer avec beaucoup d'énergie du mauvais pas de Montdidier, commença une résistance acharnée et la bataille piétina jusqu'au 18.

VII. L'attaque de Mangin. — Le 18, la 10^e armée Mangin entra à son tour en action à la droite de la 3^e. Cette nouvelle extension était prévue par les Allemands et ils avaient pris leurs mesures. Ils avaient renforcé de deux divisions les quatre divisions en secteur entre l'Oise et l'Aisne. Ils avaient augmenté la densité de leur artillerie et reculé leurs batteries de défense de deux kilomètres. Ils avaient échelonné leurs forces en profondeur, ne laissant sur leurs avant-lignes que des éléments légers et retirant les gros sur la ligne de résistance. En un mot, ils avaient pris des mesures analogues à celles que le général Gouraud avait prises pour recevoir l'attaque du 15 juillet. Toute la question était donc de savoir comment le général Mangin s'y prendrait pour venir à bout de cette tactique défensive.

Il s'en tira en subdivisant son attaque. Le 17 et le 18, il enlèvera la zone des avant-lignes dans des actions préliminaires et après un jour d'intervalle, qui sera le 19, il arrivera frais le 20 au combat décisif sur la ligne de résistance principale.

La 10^e armée avait en ligne, de gauche à droite, le 18^e corps, le 7^e, le 30^e et le 1^{er}. Le 11 août, une note du groupe d'armées assignait comme objectif à l'opération de porter la gauche de l'armée dans le coude de l'Oise. Mais le 15, un ordre donné par Mangin lui-même à l'armée élargit singulièrement les objectifs: le 18^e corps

devait atteindre le confluent de l'Ailette, le 7^e l'Ailette, le 30^e la ligne Crécy-Juvigny, le 1^{er} le rebord Nord du ravin de Juvigny. Il ne s'agissait plus seulement de porter la gauche dans le coude de l'Oise, mais d'avancer tout le front entre l'Oise et l'Aisne, avec le centre sur l'Ailette et la droite jusqu'à la route de Coucy à Soissons.

Les choses se passèrent dans l'ordre prévu. Le 17, à 5 heures du matin, le 7^e et le 30^e corps attaquèrent par surprise le plateau au Nord d'Autrèches. A 8 heures du matin, les objectifs étaient atteints. Sur 5 kilomètres, le front avait été avancé de 1.500 mètres.

Le 18, tous les corps attaquèrent à 6 heures du soir, avec les divisions en secteur. Sur un front de 15 kilomètres, l'armée avança de 1.500 à 2.000 mètres. Elle était maintenant au contact de la ligne de résistance principale. La journée du 19 fut consacrée à monter l'attaque. Elle eut lieu le 20, à 7 h. 10. L'ennemi dut céder le terrain sur une profondeur de 5 kilomètres, en laissant 8.000 prisonniers et 100 canons.

L'exploitation de la victoire commença le 21. Dès ce jour-là, le 18^e corps bordait l'Oise jusqu'à l'Ailette. Dans la nuit du 21 au 22, une division du 7^e corps arrivait en coin sur l'Ailette, entre Quincy-Basse et l'Aveloie. Ce coin est immédiatement élargi; à gauche l'ennemi est rejeté sur l'Ailette, à droite sur les plateaux entre l'Ailette et Soissons.

L'armée von Eben ainsi refoulée, l'armée von Hutier se trouve découverte sur son flanc gauche. Sa situation devient intenable et, le 21, elle décolle devant l'armée Humbert, abandonne le massif de Lassigny et se retire derrière la Divette.

VIII. L'attaque de Byng. — Dans cette même journée du 21, le front d'attaque s'élargissait une fois de plus, cette fois à l'extrême gauche. La 3^e armée britannique entra en action au Nord de la 4^e, au delà de l'Ancre. Elle avait en ligne, de gauche à droite, les 4^e, 6^e et 5^e corps. Comme l'avait fait le général Mangin, le général Byng décomposa l'action. Le 21, le 4^e et le 6^e corps enlevèrent la zone de couverture. Le 22 fut consacré à la préparation de l'attaque décisive, tandis que la 4^e armée Rawlinson portait sa gauche en avant entre l'Ancre et la Somme et enlevait Albert. Enfin, le 23, les deux armées donnèrent l'assaut sur un front de 53 kilomètres. Le 6^e corps enleva Gommécourt; mais le succès décisif fut remporté plus au Nord par le 4^e corps, lequel non seulement creva les défenses ennemies, mais prit, bien au delà, Bertincourt, Ervillers, Boyelles, Boiry-Becquerelle et ramena 5.000 prisonniers.

A 1 heure du matin, dans la nuit du 23 au 24, l'exploitation commença. Elle dura cinq jours, refoulant d'abord largement les Allemands, puis trouvant une résistance de plus en plus forte. Le 23, le 4^e et le 6^e corps arrivaient sur la position Hindenburg, puissant obstacle qui les contraignait à s'arrêter, devant une ligne Heudécourt-Bullecourt. Plus au Sud, Bapaume était pris et, à l'aile gauche de Rawlinson, le 3^e corps enlevait Comblès.

Le centre et la gauche de la XVII^e armée allemande, ainsi enfoncés, découvraient la II^e et la XVIII^e qui, plus au Sud, tenaient depuis le 13 les anciennes lignes de 1916. Le 26, ces deux armées commencèrent un large repli. Sur les talons de la XVIII^e armée, la 1^{re} armée

française (Debeney) entra dans Roye. Le 28, elle reprit Nesle. Le 29, les armées alliées bordaient la Somme de Péronne à Nesle. Les Allemands avaient vraisemblablement l'intention de tenir sur cette coupure; mais la 2^e division australienne, par un brillant exploit, enleva, le 31, le Mont Saint-Quentin, qui commande Péronne.

IX. L'attaque de Horne. — Tandis que le centre de la XVII^e armée allemande était, depuis le 21, bousculé par Byng, la droite de la même armée (1^{er} corps bavarois de réserve) n'était pas atteinte par la bataille et restait immobile dans ses positions à l'Est d'Arras, à cheval sur la Scarpe. Le 26, elle fut attaquée à son tour par la 1^{re} armée britannique du général Horne.

L'aile droite de l'armée Horne était formée par le corps canadien. Ce corps attaqua le 26, à 3 heures du matin, avec trois divisions, sur un front de 9 kilomètres. L'attaque réussit brillamment. Au Sud de la route Arras-Cambrai les villages de Wancourt et de Guémappe, au Nord de la route le redoutable piton de Monchy-le-Preux étaient pris à midi. Au delà de la Scarpe, la 51^e division avait pris Rœux et la colline entre Rœux et Gavelle.

L'exploitation continua les jours suivants et amena les Canadiens jusque devant une ligne fortifiée que les Allemands avaient tendue en 1917 devant Douai. On l'appelait la ligne Wotan et elle s'embranchait à Quéant sur la ligne Hindenburg. Le 2 septembre, elle fut attaquée par le corps canadien et par le 17^e corps, celui-ci formant la gauche de la 3^e armée, et n'ayant pas encore donné. Le corps canadien creva la ligne Wotan, pendant que le 17^e corps en faisait sauter la charnière à Quéant. Les deux corps avaient gagné 5 kilomètres de terrain dans une région puissamment fortifiée et fait 8.000 prisonniers.

Mais le résultat de la journée fut plus considérable encore. Tourné sur son extrême droite, l'ennemi commençait, dans la nuit du 2 au 3 septembre, une nouvelle retraite générale. La XVII^e armée, avec son aile écrasée, allait prendre position derrière le canal du Nord. Le lendemain, la II^e armée décollait de la Somme au Sud de Péronne et se retirait sur la ligne Havrincourt-Vermand. Puis le mouvement de recul s'étendait à la XVIII^e armée, qui se repliait devant les Français; ceux-ci rentrèrent le 6 septembre dans Ham et dans Chauny et arrivaient le 8 sur le canal Crozat. La retraite des Allemands dura jusqu'au 18 et fut désastreuse. Rien que sur le front britannique, ils durent engager 20 divisions contre 15 et perdirent 12.000 prisonniers.

X. Les résultats de la bataille. — Cette grande bataille, l'une des plus importantes et des plus décisives de toute la guerre, avait reconduit les Allemands à peu près sur les lignes qu'ils occupaient avant le 21 mars, c'est-à-dire dans l'ensemble, sur la position Hindenburg. Leur front passait par Marquion, Havrincourt, Vermand, couvrait Saint-Quentin à 7 kilomètres, coupait l'Oise en aval de la Fère et, comme l'hiver précédent, se moulait sur la forêt de Saint-Gobain et la haute forêt de Coucy par Barisis et Quincy-Basse. Ils étaient ramenés à leur lancer. Mais dans quel état! Depuis le 21 mars, 182 divisions allemandes avaient été engagées, dont beau-

coup deux fois et plus, de sorte qu'elles avaient fourni 398 engagements. Elles revenaient fourbues, ayant fait des pertes énormes en hommes et en matériel.

« Le 8 août, écrit Ludendorff, est le jour de deuil de l'armée allemande dans l'histoire de cette guerre... Le 8 août marqua le déclin de notre force militaire et m'enleva l'espoir, étant donné notre situation au point de vue des réserves, de trouver des expédients stratégiques qui eussent pu consolider la situation en notre faveur... La conduite de la guerre prenait donc, selon l'expression que j'employai alors, le caractère d'un jeu de hasard injustifiable, que j'ai toujours tenu pour néfaste. La destinée du peuple allemand était un enjeu trop haut pour le hasard; il fallait terminer la guerre. »

Le 13, le chancelier, le secrétaire d'Etat von Hintze et Ludendorff étaient réunis dans le bureau de Hindenburg. Ludendorff exposa la situation. Il déclara qu'on ne pouvait plus amener l'adversaire à la paix ni par l'offensive, ni par la défensive, et qu'il fallait finir la guerre par la voie diplomatique. Von Hintze télégraphia au ministre des Affaires étrangères « que Sa Majesté et le Haut Commandement étaient d'accord en ce qui concernait une démarche immédiate près de la reine de Hollande ».

CHAPITRE XXXII

L'Offensive sur tout le front.

I. La bataille du 12 septembre. — II. La directive du 3 septembre. — III. L'attaque franco-américaine (26 septembre). — IV. L'attaque franco-britannique (27 septembre). — V. L'attaque des Flandres (28 septembre).

I. La bataille du 12 septembre. — La troisième opération préliminaire prévue par le maréchal Foch était le dégagement de la voie ferrée Paris-Avrincourt par la réduction du saillant de Saint-Mihiel. Dès le 4 août, dans une conférence tenue à Bombon, le général Pétain avait été invité à préparer cette offensive avant la fin du mois. Le général Pershing devra hâter la constitution dans ce secteur de l'armée américaine, dont ce sera la première action d'ensemble.

Le groupe d'armées Gallwitz, qui tenait le front entre la Meuse et la Moselle, comprenait, avec la V^e armée, les anciens groupements Falkenhausen, Gæde et Strantz, qui s'appelaient depuis 1916 les groupements A, B, C. Le groupement C, formé du V^e corps actif et du XII^e de réserve, occupait le saillant que les armées allemandes faisaient depuis 1914 entre la Meuse et la Moselle, et dont la pointe était à Saint-Mihiel. Une ligne de repli avait été tracée en arrière et s'appelait la position Michel. Le 8 septembre, le commandement allemand ordonna l'évacuation du saillant et le repli sur la position Michel. Il était trop tard et les travaux d'évacuation n'étaient pas encore très avancés, écrit Ludendorff, quand le 12 les Alliés attaquèrent sur les deux faces du saillant.

L'opération avait été confiée à la 1^{re} armée américaine. Pour la première fois, les troupes du général Pershing allaient exécuter par elles-mêmes une grande opération. Elle avait été préparée somptueusement. Les Américains disposaient de 3.010 pièces d'artillerie de tout calibre, dont aucune n'était américaine : ils en servaient 1681 et les Français 1329. On avait accumulé 40.000 tonnes de munitions. Les camions, prêtés par les Français, étaient assez nombreux pour transporter en un seul voyage 20.000 hommes et 2.000 tonnes de matériel. Naturellement, on avait refait des routes, construit un pont de 70 mètres, déroulé 40 kilomètres de chemins de fer à voie normale et plus de 200 kilomètres de chemin de fer à voie étroite, installé des points d'eau qui fournissaient plus de 6 millions de litres par jour, aménagé pour les blessés 20.000 lits et prévu 65 trains sanitaires. L'aviation comprenait 1.400 aéroplanes. L'armée anglaise

avait prêté ses escadrilles indépendantes de bombardement, et l'armée française, une division aérienne de 600 appareils. Il n'y avait pas de tanks lourds, mais 267 tanks légers, tous de fabrication française, dont 154 étaient montés par des équipages américains.

Les forces de la 1^{re} armée, prêtes à entrer dans la bataille, comprenaient, de la droite à la gauche, le 4^e corps américain Liggett, le 3^e Dickmann, le 2^e corps colonial français Blondlat, le 5^e corps américain Cameron. Au total, en ligne et en réserve, 19 divisions contre 10 allemandes. L'attaque eut lieu le 12, à 5 heures, après une préparation d'artillerie de 4 heures, pour la face Sud, à 8 heures pour la face Ouest. Le front était d'environ 46 kilomètres. Il faisait une bise glaciale, un temps de pluie et de brume.

Sur la face Sud du saillant, l'attaque progressa rapidement. Le corps Liggett enleva Thiaucourt; le corps Dickmann, marchant au Nord-Ouest, atteignit Nonsard. A la charnière, le corps Blondlat attaquait dans la région de Saint-Mihiel et enlevait, malgré une vive résistance, Apremont au Sud-Est et la cote 331 au Nord. Sur la face Nord, le corps Cameron enlevait Combres, Saint-Remy et Dammartin. On avait fait le premier jour plus de 6.000 prisonniers.

Les Allemands s'évadèrent pendant la nuit, et le lendemain les Alliés ne trouvèrent plus de résistance. Le corps Cameron, marchant par les Hauts-de-Meuse, et le corps Dickmann, venant de la Woëvre, allaient à la rencontre l'un de l'autre dans la direction de Vigneulles. La jonction se fit le 13 au matin. Tandis que les deux corps américains fermaient ainsi à l'Est le sac de Saint-Mihiel, le corps français, arrivant rapidement de l'Ouest et du Sud, pressait pour ainsi dire le fond du sac et nettoyait le secteur. Un compte rendu du 13 au soir écrit: « Les troupes françaises ont nettoyé le triangle entre Heudicourt, Chaillon et Vigneulles. » Les Alliés avaient fait 16.000 prisonniers et pris 440 canons.

II. La directive du 3 septembre. — Ainsi, au milieu de septembre, les opérations préliminaires ordonnées le 24 juillet par le maréchal Foch étaient terminées. Les voies de rocade Paris-Amiens et Paris-Avicourt étaient largement dégagées. Quant au saillant de la Lys, les Allemands l'avaient évacué d'eux-mêmes. Les succès remportés dépassaient d'ailleurs de beaucoup le programme fixé. On pouvait maintenant passer à l'attaque décisive.

L'armée allemande était alors articulée en cinq groupes d'armées : de la mer à la Scarpe, le groupe Rupprecht (de Bavière); de la Scarpe à l'Oise, le groupe Boehn; de l'Oise à l'Argonne, le groupe du Kronprinz; de l'Argonne à la Moselle, le groupe Gallwitz; de la Moselle à la Suisse, le groupe Albrecht (de Wurtemberg). Elle était d'une manière générale établie sur de puissantes lignes fortifiées, position Wotan devant Douai, position Siegfried (ligne Hindenburg des Alliés) de l'Ouest de Cambrai au Sud de Laon, position Michel entre Meuse et Moselle. D'autre part, on construisait en arrière de ces lignes de nouvelles lignes de repli, auxquelles on travaillait avec acharnement : ligne Hermann derrière les groupes Rupprecht et Boehn, lignes Hunding et Brunnhild derrière le groupe du Kronprinz, et, plus en arrière encore, ligne Hagen.

L'idée de manœuvre du maréchal Foch apparaît à la fin d'août.

Elle est fondée sur ce fait que les positions allemandes en France peuvent être comparées à une vaste poche dont toutes les communications passent obligatoirement à travers la Meuse. Les lignes d'opérations de près de deux cents divisions allemandes se pressent sur ce fleuve et le franchissent toutes entre la frontière hollandaise et Verdun, sur une étendue de moins de 250 kilomètres. Il est évident qu'un rétrécissement de cette zone de passage pourrait devenir fatal à l'ennemi. C'est sur la Meuse qu'est la victoire, et l'opération décidée par le maréchal Foch est une vaste attaque concentrique en direction générale de Mézières.

Une directive aux commandants en chef, le 3 septembre, définit ces actions d'ensemble que les Alliés doivent exécuter dans des directions convergentes. Les armées britanniques, appuyées par la gauche des armées françaises, viseront à rompre la ligne Hindenburg entre Cambrai et Saint-Quentin. Le centre des armées françaises s'efforcera de rejeter l'ennemi au delà de l'Ailette et de l'Aisne. Enfin, l'armée américaine exécutera, vers le 20 ou le 25, une offensive le long de la Meuse, en direction de Mézières, couverte à droite par ce fleuve et appuyée à gauche par la 4^e armée.

Le 8, une nouvelle directive élargit encore ce plan vers le Nord. Une grande offensive aura lieu en Flandre, en direction de Bruges et de Gand, pour libérer la côte belge. L'ensemble de l'armée belge y prendra part, ainsi que la 2^e armée britannique, trois divisions d'infanterie et un corps de cavalerie française, le tout sous les ordres du roi des Belges. Le 9, le principe de cette offensive est accepté par le roi; le plan des opérations est décidé à Cassel, où la 2^e armée britannique a son quartier général. Le général Degoutte sera adjoint au roi des Belges comme chef d'état-major général, et il amènera avec lui son état-major d'armée.

C'est de là qu'est sortie la grande bataille, dont le déclenchement devait se faire en quatre jours; le 26 septembre, à l'aile droite, attaque franco-américaine sur la Meuse; le 27, au centre gauche, attaque des 1^{re} et 3^e armées britanniques en direction de Cambrai; le 28, à l'aile gauche, offensive des Flandres; le 29, au centre droit, attaque de la 4^e armée britannique et de la 1^{re} armée française sur Busigny.

Dans la pensée du maréchal Foch, l'attaque décisive était celle qui allait être faite le long de la Meuse par l'armée américaine, appuyée à gauche par l'armée Gouraud. Chaque progrès sur la Meuse rétrécissait en effet l'ouverture du sac où il s'agissait de prendre les Allemands.

III. L'attaque franco-américaine (26 septembre). — L'armée américaine avait en ligne, à l'Ouest de la Meuse, le 3^e corps, entre ce fleuve et Malancourt, puis, en poursuivant vers la gauche, le 5^e entre Malancourt et Vauquois, et enfin le 1^{er} entre Vauquois et Vienne-le-Château, c'est-à-dire dans toute l'épaisseur de l'Argonne. Les Américains avaient devant eux la V^e armée allemande, formant la droite du groupe Gallwitz. Ils étaient en ligne depuis le 22 septembre. Sur leur droite, au delà de la Meuse, le front était tenu par le 17^e corps français sur l'ancien champ de bataille de

1916, puis jusqu'à la Moselle par le 2^e corps colonial et le 4^e corps américain.

Sur le front d'attaque, de l'Argonne à la Meuse, les Allemands avaient 5 divisions en ligne; mais on calculait qu'ils pourraient se renforcer de 4 divisions dès le premier jour, de 2 le second et de 9 le troisième (1). La 1^{re} armée américaine avait en première ligne 9 divisions, en seconde ligne une division de chacun des trois corps, plus la 5^e française de cavalerie, et la 92^e américaine, composée de troupes de couleur. Enfin 3 divisions étaient en réserve d'armée. Pershing disposait de 189 tanks légers et de 821 avions, dont 600 pilotes par des Américains.

« La 1^{re} armée, écrit le général Pershing, devait déclencher l'offensive principale à l'Ouest de la Meuse, ayant sa droite protégée par la rivière et, à l'Est de la rivière, par les opérations du 17^e corps, rattaché à notre armée... Une avance simultanée de la 4^e armée française devait nous soutenir à notre gauche. Notre attaque... devait être poussée avec toute la vigueur possible dans la direction générale de Mézières. » Il est évident que si les Américains atteignaient le coude de Mézières, non seulement les Allemands se trouvaient rejetés au delà de la Meuse, mais leurs positions devant Gouraud, sur la ligne Vouziers-Rethel, se trouvaient débordées par l'Est.

Le 26, la droite américaine, crevant les défenses allemandes, arriva d'un élan magnifique à la ligne Montfaucon-Septsarges-Bois du Juré; le 27, elle enleva ce redoutable piton de Montfaucon, haute vigie qu'avaient vue au Nord tous les combattants de Verdun. Le 27 au soir, les Américains étaient à Dannevoux, à 7 kilomètres en avant des lignes les plus avancées de 1916. C'était un splendide succès, que 10.000 prisonniers confirmaient. Malheureusement, l'inexpérience des états-majors, la lourdeur des unités, l'état du terrain amenèrent dans les arrières de cette armée victorieuse un embouteillage sans exemple, qui la paralysa. Rien n'arrivait plus aux lignes, et le succès ne put être exploité à fond. Cependant, malgré ces difficultés, malgré la résistance acharnée des Allemands, qui sentaient là le point vital du champ de bataille, la droite américaine atteignit le 28 la ligne Nantillois-Briuelles. Au contraire, la gauche, enlisée dans l'Argonne, piétinait, et son retard découvrait la droite. Le 29, le front resta fixé; l'opération était manquée. Elle fut arrêtée le 30.

La 4^e armée Gouraud avait été chargée d'appuyer à gauche les Américains. Le 8 septembre, elle reçut les instructions du général en chef. « Une immense activité, dit un récit, fut aussitôt déployée à tous les échelons pour mettre en œuvre les moyens accordés par le Grand-Quartier. Du 8 au 15 septembre, vaste travail d'état-major pour arrêter en tous ses détails le plan d'opérations; du 16 au 25 septembre, exécution matérielle des mouvements qui devaient amener les unités de renfort de leurs cantonnements de repos à leur emplacement d'assaut. Les divisions nouvelles mises à la disposition de l'armée se trouvaient dans les régions les plus diverses:

(1) Général Pershing, *Mes souvenirs de la guerre*, t. f., Paris, 1931, II, p. 259.

certaines étaient jusque dans les Vosges. Il fallut, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi, les amener peu à peu à pied d'œuvre par des marches ou des transports de nuit. Toute cette préparation s'exécuta en moins de dix jours, sans à-coups, avec un ordre parfait... »

La préparation de l'artillerie commença le 25, à 11 heures du soir. « Ce spectacle, écrit un témoin, était à la fois effroyable et magnifique... Face au Nord, les éclatements éclairaient d'une lueur fulgurante les tranchées ennemies produisant une impression diabolique. » On se contenta d'ouvrir des brèches dans la position ennemie; les troupes reçurent pour achever le passage 1.000 cisailles par division; elles s'engagèrent dans les brèches en formations d'approche, le 26, à 5 h. 25 du matin, entre la Suippe et l'Argonne.

L'armée comprenait, de la gauche à la droite, le 4^e corps, placé au Sud des monts, de la ferme des Marquises à Aubérive, et qui, par des feux d'artillerie et une démonstration de 5 bataillons d'infanterie sur 12 kilomètres, fit croire à l'ennemi qu'il allait se porter contre les monts, mais qui, en réalité, se trouvait hors de l'attaque; puis le 14^e corps, le 11^e, le 21^e, le 2^e, le 9^e et le 38^e. Elle avait devant elle 8 divisions de la III^e armée allemande; 2 autres divisions furent ramenées en toute hâte de Laon et engagées le 27.

Dès le premier jour, l'armée Gouraud enleva, de la ferme de Navarin à Cernay-en-Dormois, cette célèbre ligne des Buttes, qui formait en 1915 la seconde position allemande et qui n'avait pu alors être réduite. La réaction de l'artillerie allemande avait été très faible. Les principaux obstacles avaient été l'enchevêtrement des organisations ennemies, les innombrables réseaux et le tir des mitrailleuses.

Le 27, la résistance de l'ennemi s'accrut, quoique son artillerie, reportée très loin en arrière, intervint peu. Les nids de mitrailleuses, bien organisés, tinrent énergiquement: les contre-attaques furent plus fortes et plus nombreuses. Les corps français du centre réussirent cependant à avancer de 2 à 3 kilomètres. Le 28, la résistance des Allemands se poursuit avec une extrême âpreté; l'action de leur artillerie devient plus violente. Le seul progrès sérieux est au 11^e corps, qui enlève le village de Somme-Py. Le 29, le 11^e corps fait encore un bond de 4 kilomètres qui, par Ardeuil et Séchault, le porte jusqu'au bord de l'Alin. Enfin, le 30, l'ennemi, tout en tenant énergiquement devant la gauche, cède devant le centre et la droite; le 11^e corps prend pied au Nord de la Py; le 21^e enlève les fonds difficiles du ravin d'Aure; le 2^e corps dépasse l'Alin, le 9^e dépasse Marvaux et arrive à un kilomètre de Monthois; le 38^e corps suit en échelon à droite et borde le bois de la Malmaison; à droite de l'Aisne, la 1^{re} division de cavalerie à pied prend Condé-les-Autry et borde le chemin Autry-Binarville.

Après cinq jours, la 4^e armée a avancé de douze kilomètres, dans le terrain le plus formidablement organisé, sur l'ancien champ de bataille de 1915, où l'ennemi a encore accumulé depuis trois ans toutes les ressources de la fortification. Les Allemands ont perdu 13.000 prisonniers, plus de 300 canons, des milliers de mitrailleuses, un matériel énorme.

Le recul de la III^e armée allemande mettait dans une situation

difficile la 1^{re} armée à sa droite. Celle-ci se trouvait devant la 5^e armée française qui l'attaqua le 30 septembre à 5 h. 30 du matin. Les prisonniers rapportèrent que l'ordre avait été donné de se replier sur l'Aisne en cas d'attaque. En effet, les Allemands se mirent en retraite dans la nuit sur tout le secteur entre l'Aisne et Reims. Le 1^{er} octobre, la 5^e armée couronnait les hauteurs qui, au Nord-Ouest de Reims, commandent la dépression du canal, sa gauche vers Concvreux, sa droite à la Neuville. Le 2, la lutte était reportée sur le canal de l'Aisne à la Marne qui avait marqué le front pendant trois ans. Cependant, dès le 4, on remarqua des incendies derrière les positions allemandes dans la région de Beine, et le 5 au matin dans celle de Brimont. Ce sont les préparatifs de l'évacuation. Le 5, la 1^{re} armée allemande se met en retraite vers la Suippe. Le 6 au soir, les Français bordaient la rivière par leur droite et leur centre, de Bazancourt au confluent avec l'Aisne, mais les Allemands interdisaient énergiquement à la gauche le passage de l'Aisne.

IV. *L'attaque franco-britannique (27 septembre)*. — Le lendemain du jour où l'attaque franco-américaine se déclenchait à l'aile droite, une attaque franco-britannique se déclenchait au centre, où l'ennemi, depuis le milieu de septembre, s'était retiré sur la position Hindenburg.

L'ordre du maréchal Haig, du 22 septembre, portait que l'attaque aurait lieu sur tout le front entre Cambrai et Saint-Quentin. La droite de la 1^{re} armée Horne attaquerait en direction de Cambrai; plus au Sud, la 3^e armée Byng, franchissant l'Escaut, marcherait sur Solesmes et le Cateau; quarante-huit heures plus tard, la 4^e armée Rawlinson, après avoir rompu les défenses ennemies entre l'Escaut et l'Oise, marcherait en direction Busigny-Bohain; enfin, à l'extrême droite, la 1^{re} armée française attaquerait Saint-Quentin, qu'elle envelopperait par le Nord et par le Sud.

La 1^{re} et la 3^e armées britanniques partirent à l'assaut le 27 au matin, de Marquion au Nord à Gouzeaucourt au Sud. La 1^{re} armée mettait en ligne le corps canadien, la 3^e, les 7^e, 6^e et 4^e corps. La gauche de l'attaque avait immédiatement devant elle le formidable obstacle du canal du Nord. Il fut à la fois enlevé de vive force et tourné par le Sud. Le gain de la journée était 10 villages, 10.000 prisonniers et 200 canons. Le canal du Nord passé, restait, pour atteindre Cambrai, l'obstacle de l'Escaut. Il fut abordé et franchi à Marcoing le 28. Toute la rive gauche de l'Escaut, de Marcoing à Vendhuile, était nettoyée le 29.

L'avance de la 3^e armée permettait à la 4^e de se porter en avant, couverte sur sa gauche. Le général Rawlinson attaqua donc le 29, de Vendhuile à Holnon, avec les 9^e et 3^e corps britanniques et le 2^e corps américain. A gauche, les Britanniques enlevaient les hauteurs de Vendhuile; au centre, les Américains emportaient Bony, Bellicourt et Nauroy; plus au Sud, les Britanniques, franchissant d'un élan le canal à Bellenglise, enlevaient Thorigny, Magny-la-Fosse et poussaient leur extrême droite aux abords de Tronquoy. Les profondes défenses de la position Hindenburg étaient partout forcées.

Au Sud de Rawlinson, Debeney avait pareillement attaqué le 29. L'ordre du 25 portait que le 15^e corps à gauche déboucherait quand

la droite de Rawlinson aurait franchi le canal et qu'il tournerait Saint-Quentin par le Nord, tandis que le 31^e attaquerait au Sud de la ville le plateau d'Erwillers, couvert à droite par le 8^e. Au centre, entre le 15^e corps et le 31^e, le 36^e, face à la ville, avait mission de la nettoyer quand elle aurait été débordée des deux côtés. Toute l'armée se porterait alors face à l'Est en direction générale de Guise.

Ce plan ne put être exécuté. Saint-Quentin fut bien occupé le 2 octobre, mais les corps de droite de l'armée Debeney furent arrêtés par une énergique défense sur la position Hindenburg qu'ils ne purent forcer. A gauche seulement, le 15^e corps, se liant à la droite de Rawlinson, prenait Morcourt le 4 et Remaucourt le 6. Pendant ce temps, l'armée Rawlinson achevait de passer la position Hindenburg. Le 5 octobre, de Cambrai à Saint-Quentin, cette position était complètement dépassée.

V. *L'offensive des Flandres (28 septembre)*. — En Flandre, un groupe d'armées comprenant l'armée belge, la 2^e armée britannique (Plumer) et la 6^e armée française (Degoutte) avait été formé le 12 septembre. Le 21, un ordre du maréchal Foch exposait la mission du groupe, qui était de chasser l'ennemi de la région au nord de la Lys.

Le 28, l'assaut est donné du Sud de Dixmude au Sud d'Ypres, sur un front de 20 kilomètres. La IV^e armée allemande, dont le centre est ainsi assailli, est complètement surprise. La première position est prise, la seconde entamée. Le 29, cette seconde position est à son tour enlevée : elle était formée par cette ceinture de collines, qui s'étend de Dixmude à la Lys, en enveloppant Ypres, et où les efforts des Alliés s'étaient brisés pendant quatre ans. Au Nord, Dixmude était pris. A l'Est, Roulers était presque atteint. Au Sud d'Ypres, l'armée Plumer reprenait le plateau de Messines. Les Allemands laissaient 9.000 prisonniers et plus de 200 canons.

Le succès s'arrêta là, sauf à l'extrême droite, où l'armée Plumer continua à gagner du terrain. L'opération fut suspendue. La IV^e armée allemande tenait encore par ses deux ailes sur ses anciennes positions, la droite sur l'Yser, en aval de Dixmude, la gauche à Armentières. Mais le centre, rejeté des collines d'Ypres, avait dû s'incurver profondément jusqu'à Roulers et à Menin, et toute l'armée se trouvait dans une situation difficile et tendue.

CHAPITRE XXXIII

L'offensive sur tous les théâtres.

I. L'armée allemande au début d'octobre 1918. — II. L'ordre de bataille allemand le 9 octobre. — III. Le théâtre oriental au 1^{er} septembre 1918. — IV. La dissolution de l'Autriche-Hongrie. — V. La campagne de Macédoine et l'armistice bulgare. — VI. La note allemande au président Wilson. — VII. La situation le 6 octobre. — VIII. Le repli allemand sur la ligne Hermann-Hunding. — IX. La directive du 10 octobre. — X. La directive du 19 octobre et le projet d'offensive en Lorraine. — XI. La défaite turque et l'armistice de Moudros (31 octobre). — XII. L'offensive italienne : Vittorio-Veneto et l'armistice autrichien. — XIII. Le dernier quart d'heure. — XIV. La révolution en Allemagne et l'abdication de l'Empereur. — XV. L'armistice.

I. L'armée allemande au début d'octobre 1918. — L'offensive concentrique des 26-29 septembre n'avait pas donné tous les résultats espérés. Aux deux ailes, en Flandre et sur la Meuse, les Allemands, tout en perdant du terrain, avaient tenu. Au centre seulement, ils avaient subi une grave défaite, qu'ils avaient bien pu limiter devant Cambrai et à l'Est de Saint-Quentin, mais qui entre ces deux villes n'était pas encore enrayée.

Le 1^{er} octobre 1918, l'armée allemande comprenait 226 divisions. De plus, deux divisions autro-hongroises combattaient avec elle sur le front Ouest, ce qui faisait un total de 228 divisions, dont 190 sur le théâtre occidental et 38 sur le théâtre russe. Autrement dit, la presque totalité de l'armée allemande était engagée dans une lutte désespérée en France et en Belgique.

Dans ces 226 divisions, il y avait 52 divisions d'active, soit 4 de la Garde, 42 divisions d'infanterie et 6 bavaroises : 51 se trouvaient sur le théâtre occidental et une seule, la 3^e, sur le théâtre oriental. Les 44 divisions de réserve étaient toutes sur le front occidental.

Il existait en outre 46 divisions de formation nouvelle, dont 39 sur le front occidental et 7 sur le front oriental ; 35 divisions d'Ersatz, dont 32 sur le front occidental et 7 sur le front oriental ; 45 divisions de landwehr, dont 18 sur le front oriental.

Il faut enfin ajouter 3 brigades de landwehr non endivisionnées, et quatre divisions de cavalerie à pied.

II. L'ordre de bataille allemand, le 9 octobre. — Vers le 9 octobre, la IV^e armée von Armin, formant l'aile droite, s'éten-

daît de la mer à la hauteur d'Armentières. Elle comprenait 10 divisions d'infanterie et une division de cavalerie à pied, avec un maximum de densité autour de Roulers.

La VI^e armée von Quast s'étendait d'Armentières à peu près jusqu'à l'Est d'Avion. Elle comprenait 7 divisions, avec la plus forte densité au centre et à gauche, du Nord-Est de la Bassée au Sud-Est de Lens.

La XVII^e armée von Below s'étendait du Sud-Est de Lens jusqu'à Cambrai. Elle était forte de 12 divisions. De plus, il y avait en réserve dans le secteur la 15^e division de réserve, qui avait plus d'un mois de repos, la 3^e de marine et la 113^e qui étaient fatiguées.

La II^e armée von der Marwitz jusque devant Bohain comprenait 15 divisions. Il y avait de plus derrière son front la 49^e de réserve, le corps alpin et la 87^e, ces trois unités étant fatiguées.

La XVIII^e armée von Hutier s'étendait jusqu'à l'Oise, vers Moy. Elle comprenait 18 divisions.

La VII^e armée von Eberhardt s'étendait jusqu'à Berry-aubac. Elle avait à sa droite le III^e corps bavarois ; puis de la Fère au Chemin-des-Dames, 7 divisions ; enfin, entre le Chemin-des-Dames et Berry-aubac, 7 divisions.

La I^{re} armée von Mudra jusqu'à l'Est de Betheniville comprenait 12 divisions.

La III^e armée von Einem, jusqu'à l'Est de l'Argonne, comprenait 20 divisions. Elle avait de plus à l'arrière 3 divisions fraîches, et une reconstituée.

A l'Est de la III^e armée finit le groupe du Kronprinz et commence, avec le groupe von Gallwitz, la zone légèrement tenue. Le groupe von Gallwitz comprend toujours la V^e armée, avec ses trois groupements A, B, C, sous le commandement du général von Carlowitz, puis le détachement Fuchs. Derrière Carlowitz, il y a au repos une division reconstituée, et derrière Fuchs il y a une division fraîche, et une reconstituée, c'est-à-dire ayant plus de quinze jours et moins d'un mois de repos. A gauche du groupe von Gallwitz commence le groupe du duc de Wurtemberg, à densité extrêmement faible, qui s'étend jusqu'à la frontière suisse.

Il y avait, en outre, retirées à l'arrière, 12 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie à pied, divisions fatiguées, une division reconstituée, la 10^e, et deux divisions fraîches seulement, la 10^e d'Ersatz et la 27^e.

III. Le théâtre oriental au 1^{er} septembre 1918. — A la fin de la campagne d'été, quelle était la situation des forces allemandes et autrichiennes d'occupation, qui continuent, malgré la paix, à garder le théâtre oriental ?

En Finlande, le général von der Goltz commandait à des forces évaluées à 20.000 Allemands et 50.000 Finlandais. A l'aile gauche (Nord) deux groupes, tous les deux à l'Ouest de la frontière russe, se trouvaient, l'un vers Kyyro, pour opérer en direction de Mourmansk, l'autre plus au Sud, sur la haute Pangoma, pour opérer en direction de Kandalaksk. Au centre, un troisième groupe qui avait, lui, franchi la frontière, menaçant Kiem et Sorosk. A droite enfin, de Viborg au nord du lac Ladoga, un qua-

trième groupe était rassemblé à l'Ouest de la frontière, de façon à opérer sur Petrozavodsk et Olonets par sa gauche, tandis que sa droite faisait directement face à Petrograd. Enfin, un cinquième groupe, plus en arrière, était rassemblé entre Helsingfors, Tavastehus et Frederichshamm.

Au Sud de la Baltique, l'Esthonie, la Livonie, la Lithuanie et la Russie blanche étaient occupées au Nord (Livonie) par la VIII^e armée von Katheren, qui avait son quartier général à Dorpat, au centre par un détachement d'armée qui avait son quartier général à Dvinsk, au Sud (Russie blanche) par la X^e armée von Falkenhayn, qui avait son quartier général à Minsk. Le front qui, au début de janvier, faisait une ligne Est de Riga-Est de Pinsk, avait été avancé à la ligne Narva-Pskov-pointe Nord de l'Ukraine. Tout le vaste terrain ainsi occupé était tenu surtout par des forces de landwehr et de cavalerie, réparties sur tout le pays : en Esthonie 4 divisions, une brigade cycliste sur la côte et de la cavalerie; en Livonie, 2 divisions et de la cavalerie, plus 2 divisions poussées en avant dans la région de Pskov; en Lithuanie, 3 divisions d'occupation dans l'intérieur, et 5 divisions de landwehr échelonnées face à la Russie le long de la frontière. En Russie blanche, 5 divisions et une sixième au sud du Pripiat, face à l'Ukraine; près de Minsk, de la cavalerie.

L'Ukraine est entièrement occupée par des forces austro-allemandes, sous les ordres du comte von Kirchbach, dont le quartier général est à Kiev. Le territoire occupé empiète, au Nord, sur la Grande-Russie, à l'Est sur le territoire du Don. Enfin, la 217^e division, qui occupe la Crimée, a jeté à travers la mer Noire des éléments à Poti. Le corps d'occupation comprend 25 divisions 1/2 d'infanterie, dont 6 de landwehr, — et 5 divisions de cavalerie. Parmi les divisions d'infanterie, 7 1/2 sont austro-hongroises; parmi les divisions de cavalerie, 3.

Le corps d'occupation de Roumanie, sous les ordres du maréchal de Mackensen, dont le quartier général est à Bucarest, comprend comme divisions allemandes la 89^e, la 303^e et la 218^e; comme divisions autrichiennes, la 63^e et la 62^e. De plus la 61^e de landsturm autrichien est sur la frontière de Transylvanie. L'Autriche garde enfin en réserve, en Galicie et en Bukovine, 4 divisions d'infanterie et 2 1/2 de cavalerie.

IV. La dissolution de l'Autriche-Hongrie. — Dès le début de 1917, l'Autriche-Hongrie était entièrement épuisée. L'empereur François-Joseph était mort à 86 ans, le 21 novembre 1916. Le jeune empereur Charles IV, qui lui succédait, et la femme de celui-ci, l'impératrice Zita, qui était Bourbon-Parme, avaient un vif désir de mettre fin à la tourmente.

A la fin de janvier, deux mois après son avènement, Charles IV avait fait dire à Berlin par son ambassadeur le prince de Hohenlohe que l'Autriche avait atteint la limite de ses forces. « Nous attendons donc que l'Allemagne se mette d'accord avec son adversaire principal, la France, au sujet de la question d'Alsace-Lorraine; quant à nous, nous sommes prêts aux sacrifices territoriaux les plus étendus. Si l'Allemagne refuse ou ne se trouve pas en

état de satisfaire à notre désir, l'Autriche-Hongrie, à son vif regret, est contrainte de conclure en six semaines une paix séparée.»

Il est vrai que l'Autriche-Hongrie était au plus bas. Un mémoire du comte Czernin du 13 avril 1917 révèle sa détresse. « Notre force militaire va vers sa fin... Les matières indispensables à la production des munitions s'épuisent. Les hommes sont exténués. Un désespoir sourd s'est emparé de toutes les classes à cause de l'alimentation insuffisante... Vers la fin de l'été ou au plus tard en automne, il faut faire une fin à tout prix... Votre Majesté sait que la corde de l'arc est tellement tendue qu'elle peut sauter chaque jour. »

Mais l'Allemagne était alors dans l'illusion que la guerre sous-marine nouvellement résolue lui donnerait une prompt victoire. Le 12 février 1917, Guillaume II, accouru à Laxenburg auprès de Charles IV, mit en jeu cet argument, l'autorité de son expérience, le poids de son armée. Il fit entrevoir, en cas de défection, une révolte des Allemands d'Autriche. Enfin, un conseil fut réuni et décida de continuer la guerre en appliquant sans restriction la guerre sous-marine.

C'est alors qu'enchaîné officiellement à son puissant allié, Charles IV essaya de s'en délivrer en négociant secrètement. Un frère de l'impératrice, le prince Sixte de Bourbon, combattait dans l'armée belge, après de vains efforts pour être admis dans l'armée française. Au commencement de mars 1917, sur un appel de son beau-frère, le prince Sixte se rendit en Suisse, où un ami personnel de l'empereur lui communiqua des propositions de paix : restitution de l'Alsace-Lorraine, restauration de la Belgique et de la Serbie, avec un accès pour celle-ci sur la mer. Le 24 mars, le prince Sixte remettait au président de la République française une lettre autographe de l'Empereur. Celui-ci manifestait ses sympathies pour la France, reconnaissait les justes revendications françaises relatives à l'Alsace-Lorraine et exprimait le désir de conclure la paix avec les Alliés.

M. Lloyd George, auprès de qui des ouvertures furent faites, approuvait l'idée d'une paix séparée. M. Poincaré, également. Au contraire, M. Ribot montrait beaucoup de méfiance. D'autre part, il existait une difficulté grave : par le pacte de Londres, le 26 avril 1915, les Alliés avaient promis à l'Italie Trieste et le Trentin jusqu'au Brenner. Or, les propositions de Charles IV ne faisaient pas mention des revendications italiennes.

On mit l'Italie au courant des négociations, tout en faisant croire au baron Sonnino (un secret inviolable avait été promis au prince Sixte) que les ouvertures avaient été faites par le comte Mensdorff, un ancien ambassadeur d'Autriche à Londres. L'Italie ne voulait rien abandonner des avantages territoriaux stipulés à Londres. Au début de mai, le prince Sixte retourna à Vienne et obtint de l'empereur la cession du Trentin ; en échange, l'Italie abandonnerait à l'Autriche ses colonies de la Somalie. Charles demandait l'envoi d'un plénipotentiaire allié en Suisse pour y rencontrer le sien et la signature de la paix pour le 15 juin.

De retour à Paris, le prince Sixte communiqua à M. Poincaré et à M. Ribot le résultat de son voyage. Puis il alla à Londres voir

M. Lloyd George, bien que M. Ribot eût trouvé dangereux de causer avec le premier ministre anglais, « qui est trop rapide dans ses décisions ». Lloyd George proposa une entrevue des deux rois, du président de la République française, de M. Ribot et de M. Sonnino. M. Sonnino fit échouer le projet. M. Ribot prit la balle au bond et manda le 12 juin au prince Sixte : « Il n'y a rien à faire pour le moment; on ne peut rien faire sans l'Italie. »

Les négociations s'arrêtèrent là. Mais un diplomate austro-hongrois, le comte Revertera, continua de causer, sans résultat, pendant toute l'année 1917, avec un officier du deuxième bureau français, le comte Armand. Enfin, l'histoire eut un épilogue. Le comte Czernin, ministre des Affaires étrangères de la Monarchie, s'imagina qu'il discréditerait Clemenceau en révélant les négociations secrètes avec la France. Dans un discours au Conseil municipal de Vienne, il osa dire que Clemenceau avait quémandé la paix. Clemenceau répondit du tac au tac : « Le comte Czernin a menti. » Les négociations du prince Sixte s'étaient passées avant son ministère et il les ignorait. Il se fit montrer le dossier, et, comme Czernin répliquait, il rendit publique la lettre où l'empereur Charles demandait la paix. L'empereur dut nier qu'il l'eût écrite et aller s'humilier près de l'empereur Guillaume, à Spa. Celui-ci exigea le resserrement de l'alliance et des garanties. (11-13 mai 1918.)

En même temps qu'il essayait d'obtenir la paix, le nouvel empereur d'Autriche essayait de prévenir la dissolution intérieure de l'empire. Celle-ci était extrêmement menaçante. La guerre y aidait, en donnant des aspirations aux diverses nationalités. En ce qui concerne les Tchèques, dès le 19 novembre 1914, tous les partis avaient réalisé l'union sacrée, en créant un club parlementaire unique, composé des 108 députés tchèques au Parlement de Vienne. En outre, en dehors du Parlement, un Conseil national s'était créé, présidé par M. Mattus.

Le chef des patriotes demeurés dans le pays, Kramarz, fut condamné à la potence. Il est vrai que la sentence ne fut pas exécutée et qu'on témoigna au prisonnier des égards allant jusqu'à la déférence. Mais les persécutions approfondirent le fossé entre la Bohême et l'Autriche. Le mécontentement devint une hostilité ouverte.

Beaucoup de patriotes tchèques avaient passé à l'étranger. Le 14 novembre 1914, s'était fondé, à Paris, le Comité d'action tchèque à l'étranger. Dans un manifeste, signé de Masaryk, Benes, etc., le Comité déclarait : « Dans ces jours tragiques, nous sentons le devoir de proclamer notre confiance absolue dans la victoire complète des Alliés et, au nom du peuple tchèque que nous représentons, nous sollicitons l'honneur de prendre place à leurs côtés... » Le Comité revendiquait l'indépendance complète de la race tchèque dans son intégrité et la réunion, sous un même gouvernement, de la Bohême proprement dite, de la Silésie et de la Slovaquie. Il dénonçait la nullité du contrat de 1526 avec les Habsbourg, violé par eux maintes fois. Il rejetait la solution bâtarde du fédéralisme et réclamait un Etat tchécoslovaque complètement indépendant.

De ces aspirations nationales, les Alliés se servaient comme

d'une arme de guerre. L'idéalisme des nations qui combattaient pour la justice se confondait avec leur intérêt. Dès le début, il y avait eu des défections dans les troupes tchèques, qui passaient en masse aux Russes. Le 16 décembre 1917, le président de la République française organisa par décret une armée tchécoslovaque autonome, reconnaissant au point de vue militaire l'autorité supérieure du Haut Commandement français, mais combattant sous son propre drapeau et placée au point de vue politique sous la direction du Conseil national des pays tchèques, qui siège à Paris. C'est le premier pas vers la reconnaissance de la Tchécoslovaquie. En septembre 1918, les Tchèques firent un autre pas vers la souveraineté en levant un impôt national. Le 1^{er} octobre, l'empereur Charles se décida à faire une démarche suprême pour conjurer la dissolution de son empire, et à promettre l'organisation des autonomies nationales. Le président du Conseil annonça à la Chambre des députés que la grande heure de la rénovation était venue. Les Tchèques répondirent : « A toutes les tentatives qui sont faites aujourd'hui pour réformer la Constitution, notre peuple opprimé, et qui n'a jamais eu le droit de parler, ne peut donner d'autre réponse qu'un refus calme, mais décidé, car il sait que toutes ces tentatives ne sont que le résultat de la détresse grandissante, de l'embarras et de la désagrégation de l'empire. »

Les Polonais de Galicie étaient fort détachés de la Monarchie. Les Autrichiens allemands, socialistes, nationaux-allemands, socialistes chrétiens, demandaient l'autonomie, prélude du rattachement à l'Allemagne (1). Le général v. Cramon pense que Charles IV aurait peut-être pu encore s'appuyer sur les Slaves du Sud; mais l'opposition de la Hongrie fit échouer toute tentative dans ce sens.

Enfin, le 17 octobre 1918, l'Empereur publia un manifeste où il disait : « L'Autriche doit devenir, selon le désir de ses peuples, une confédération dans laquelle chaque race formera, sur les territoires où elle est installée, un Etat ayant son gouvernement particulier. La réunion des territoires polonais d'Autriche à l'Etat indépendant de Pologne n'est nullement atteinte par cette mesure. La ville de Trieste avec son territoire recevra, conformément aux vœux de sa population, une situation particulière. » L'intégrité de la couronne de Hongrie n'était pas touchée, déclarait le manifeste; c'était couper court aux aspirations yougoslaves, car le Président du Conseil hongrois Weckerlé déclarait encore au milieu d'octobre que la Croatie dépendait à jamais de la Hongrie.

Au 1^{er} septembre 1918, les forces autrichiennes en Italie comprenaient 54 divisions et demie d'infanterie et 7 divisions de cavalerie à pied. Le quartier général était à Innsbruck.

Elles se divisaient en deux groupes : à droite celui de l'archiduc Joseph, qui avait son quartier général à Botzen, et qui, avec 34 divisions et demie d'infanterie, tenait le front du Stelvio au Tomba ; à gauche, celui du général Boroevic, qui, avec 20 divi-

(1) Le manifeste socialiste, auquel les autres partis allemands adhèrent, est du 4 octobre 1918.

sions d'infanterie, tenait le front du Piave, du Tomba à la mer.

Le groupe de l'archiduc Joseph comprenait deux armées : à droite, la X^e armée Krobatin jusqu'à l'Ouest d'Arsiero; à gauche, la XI^e armée Scheuchenstuel, d'Arsiero au Tomba.

L'armée Krobatin tenait le front, du Stelvio au Pasubio, par des formations très diluées : 8 divisions en ligne et 2 en réserve.

L'armée Scheuchenstuel tenait le front d'Arsiero au Tomba avec 11 divisions d'infanterie et 2 de cavalerie à pied. En outre, l'armée disposait d'une puissante réserve égale aux forces qu'elle tenait en ligne et comprenant 9 divisions, plus 3 divisions de Honved et 1 de landsturm.

Le groupe Boroëvic comprenait pareillement deux armées : à droite, la VI^e Schœnburg-Hartenstein, jusqu'au chemin de fer de Conogliano à Trévisé; à gauche la V^e Wurm. D'une façon générale, ces deux armées tenaient légèrement la ligne du Piave, avec de fortes réserves massées en arrière. La VI^e armée n'avait en ligne que trois divisions; mais elle en avait 5 en réserve.

La V^e armée, beaucoup plus considérable, avait en ligne 7 divisions et demie. Elle avait en réserve 6 divisions et demie d'infanterie et 2 divisions de cavalerie à pied.

Ces armées, mal nourries, mal vêtues, épuisées, étaient le plus soumises à de rudes épreuves morales. « Les légionnaires tchécoslovaques et ceux des territoires slaves du Sud se montraient dans les tranchées ennemies en face de leurs compatriotes; ceux-ci entendaient s'élever de ces tranchées des chants de leur pays natal, qu'on ne chantait plus guère dans l'armée autrichienne; des tracts innombrables versaient le poison dans les cœurs des soldats hongrois; mais ce fut l'intérieur qui... porta le coup mortel aux armées de la monarchie. La désagrégation progressive de l'empire danubien ne pouvait pas manquer d'exercer un effet profond sur le front (1). » Aux projets de l'Empereur, la Hongrie répondit en demandant la création d'une armée hongroise nationale et indépendante, destinée avant tout à défendre l'intégrité de la Hongrie. Au Parlement, Károlyi s'écria que les troupes hongroises devaient revenir d'Italie et qu'elles avaient simplement pour mission de défendre les frontières du royaume. Ce fut l'avis général. Le 20 octobre, des troupes magyares se révoltèrent dans le Val Sugana et derrière le front de Boroëvic. L'Etat-Major ordonna d'enlever d'Italie toutes les divisions hongroises qui n'y seraient pas absolument nécessaires.

V. *La campagne de Macédoine et l'armistice bulgare.*
— Sur le front de Salonique, la situation était devenue désastreuse pour les Empires du Centre. La Bulgarie n'était entrée en guerre, en 1915, que mal remise de la guerre de 1912 et des défaites de 1913. Elle n'avait d'autre but que d'annexer les parties de territoire qu'elle jugeait lui appartenir. Elle avait cru à une guerre courte et cette guerre s'éternisait. On a vu qu'en août 1916, les Bulgares avaient pris l'offensive pour jeter les Alliés à la mer. Leur aile gauche, descendant de la Balacica planina dans la plaine de la Strouma, avait atteint la côte et la bordait jusqu'à Mesta. Mais

(1) Von Cramon : *Quatre ans...*, trad. fr., p. 309.

son aile droite avait été contre-attaquée par Sarrail au Sud-Est de Florina et repoussée. Français, Serbes et Russes avaient donné l'assaut au front bulgare entre le lac de Presba et la Nidza plannina. Les Allemands avaient dû venir à la rescousse. La lutte avait trainé en longueur et, en fin de compte, les gains de Sarrail s'étaient bornés à la prise de Monastir et des hauteurs situées au Sud-Est. Les Alliés avaient recommencé la lutte avec 15 divisions avant la fonte des neiges au printemps de 1917. Ils avaient été repoussés et l'offensive avait été arrêtée au mois de mai.

Mais le soldat bulgare, mal ravitaillé, en lambeaux, souffrait cruellement. Cependant, dans l'été de 1917, l'opinion allemande inclinait de plus en plus à une paix sans conquêtes. Faudrait-il donc laisser la Dobrudja aux Roumains, la vieille ville bulgare d'Ochrida aux Serbes, rendre la rive gauche de la Strouma aux Grecs? Alors, à quoi bon le sang versé? L'animosité grandissait contre les Allemands. Le ministère Radoslavov tomba au printemps de 1918. Mais son successeur, Malinov, avec de bonnes paroles, ne put pas changer l'esprit public. Une offensive projetée dans la région du lac Presba ne put avoir lieu, les officiers bulgares ayant déclaré que la capacité de combat de leurs troupes était insuffisante. Les défaites des Allemands sur le front occidental, dans l'été de 1918, firent un effet désastreux. Ils avaient d'ailleurs rappelé presque toutes leurs forces. A la fin de 1917, ils avaient encore sur le front de Macédoine 22 bataillons et 72 batteries; en août 1918, il ne restait que 3 bataillons et 32 batteries. Le soldat bulgare disait ouvertement que si la paix n'était pas faite le 15 septembre, il rentrerait chez lui.

De Valona sur l'Adriatique au golfe d'Orfano sur la mer Egée, le front macédonien formait une ligne sensiblement droite, d'Ouest en Est, sur une longueur de 350 kilomètres, couvrant une suite presque continue de hautes montagnes où s'adossait l'armée bulgare.

Cette ligne se décomposait en 4 grands secteurs :

1° A l'Ouest, elle traversait les montagnes d'Albanie méridionales, les lacs d'Ochrida et de Presba, et la plaine de Monastir, au Nord de cette ville; 2° de la plaine de Monastir au Vardar, elle traversait la boucle de la Cerna; 3° de la Cerna à la Strouma, elle passait au Sud du lac Doiran et au pied des monts Beles; 4° à l'Est de la Strouma, elle allait rejoindre le golfe d'Orfano.

L'ordre de bataille comprenait d'Ouest en Est : le XIX^e corps autrichien, qui tenait le front d'Albanie; puis la XI^e armée allemande (où les états-majors seuls étaient allemands, les troupes étant bulgares), sous le commandement du général von Stauben, avec 3 divisions (groupe Flack) du lac d'Ochrida jusqu'à la Cerna, 3 (groupe Surén) dans la boucle de la Cerna et à l'Est jusqu'au Dobropolje, enfin une sur les hauteurs qui commandent au Nord la plaine de la Moglena. Au total, à la XI^e armée, 126 bataillons et 484 canons. A sa gauche la I^{re} armée bulgare, général Nerezov, barrait avec 63 bataillons et 401 canons la vallée du Vardar et la région du lac Doiran. La XI^e et la I^{re} armées faisaient un groupe sous le commandement du général von Schultz.

A l'Est du lac Doiran, sur les pentes méridionales du Belacica

planina et à l'embouchure de la Strouma, était retranchée la II^e armée bulgare du général Lukov, 48 bataillons et 251 canons. Enfin, le rivage de la mer, de la Strouma à la Maritsa, était gardé par la IV^e armée bulgare du général Tochev. Elle ne comprenait qu'une division et des éléments de cavalerie. L'ensemble des forces germano-bulgares était sous le commandement du général Todorov.

Du côté allié, le général Franchet d'Esperey était arrivé en Orient le 4 juin. Il avait sous ses ordres, en septembre, 8 divisions françaises, 4 britanniques, 1 italienne, 6 serbes, 10 grecques : soit 29 divisions, 180.000 fusils et 2.070 canons.

Le plan qu'il avait adopté était une offensive directe par le chemin le plus court, en direction de la vallée du Vardar, c'est-à-dire de la grande voie de communication entre les empires centraux et le front de Macédoine.

Cette offensive devait rompre le front adverse dans les massifs montagneux à l'Est de la Cerna (Sokol, Dobropolje, Vetrenik, Kosick), position très forte, et de plus fortifiée, mais où l'attaque n'était pas attendue. Cette rupture devait être exécutée par les 1^{re} et 2^e armées serbes (6 divisions) renforcées de 2 divisions françaises (122^e et 17^e coloniale), avec l'appui de 40 batteries lourdes.

La brèche devait être élargie à droite par le groupement franco-hellénique du général d'Anselme (16^e coloniale et 2 divisions grecques, 10 batteries lourdes, face au massif de la Dzena); à gauche par l'armée française d'Orient du général Henrys, à quatre divisions, plus une division italienne et une division grecque et ce temps surveiller la II^e armée bulgare, le long de la Strouma, de lac d'Ochrida, par la 57^e division.

La rupture une fois obtenue, une opération secondaire devait être exécutée dans la vallée du Vardar et la région du lac Doiran, par l'armée anglaise (4 divisions) renforcée d'un régiment de zouaves et de 3 divisions grecques, 21 batteries lourdes et un train blindé.

Le reste de l'armée grecque, 3 corps d'armée, devait pendant ce temps surveiller la II^e armée bulgare, le long de la Strouma, de Veles à la mer.

Le 15 septembre, à 5 heures du matin, après une préparation d'artillerie de vingt-quatre heures, deux divisions françaises (122^e et 17^e) et la division serbe de la Choumadia attaquèrent sur un front de 15 kilomètres, enlevèrent la première position ennemie Dobropolje-Vetrenik), firent 3.000 prisonniers et prirent 50 canons. La lutte se poursuit les jours suivants. L'armée serbe enlève les crêtes et élargit la brèche; à droite, le groupement d'Anselme enlève les défenses avancées du massif de la Dzena. Enfin, le 18, le front bulgare tombe sur une largeur de 25 kilomètres et une profondeur de 15. La poursuite commence. Le même jour commençait sur la droite l'attaque anglaise, qui enlevait Doiran à l'Ouest du lac, mais échouait à l'Est.

Ayant coupé l'adversaire en deux tronçons, le général Franchet d'Esperey manœuvrait maintenant pour les empêcher de se rejoindre, en accentuant vigoureusement sa poussée vers le Nord. Le 20, la 1^{re} armée serbe et les 2 divisions françaises passent la Cerna, en marchant sur Prilep, et atteignent Polasko; à leur droite, le

groupement d'Anselme occupe la Dzena. La brèche ouverte dans les lignes ennemies a maintenant 40 kilomètres de large. La profondeur de l'avance est de 45.

Le 21, l'offensive s'étend aux deux ailes, et le 22, sur tout le front de 150 kilomètres, de Monastir au lac Doiran, les Bulgares sont en pleine retraite, abandonnant des hommes, des batteries, des trains. Le 23, la cavalerie française entrait à Prilep. Le 26, la 1^{re} armée serbe, sur l'axe du Vardar, était devant Vélès. A droite, l'armée anglaise avait pris Stroumitza et marchait en territoire bulgare sur Sofia. Plus à l'Est encore, les Italiens occupaient Kroutchevo. L'avance au centre était de 100 kilomètres. La campagne était commencée depuis dix jours.

Des deux tronçons ennemis, celui de gauche, comprenant les débris des I^{re}, II^{re} et IV^{re} armées bulgares, se replia en territoire bulgare. Mais celui de droite, comprenant la XI^{re} armée allemande, s'obstinait à tenir au nord de Monastir, le 23, alors que les Serbes débordant sa gauche étaient déjà sur le Vardar à Gradsko. L'armée française du général Henrys, qui avait ce jour-là sa pointe à Prilep, accentua alors son mouvement, et par un terrain difficile, dans des forêts et des rochers, arrive dans le dos de l'ennemi à Uskub, que la brigade de cavalerie Jouinot-Gambetta enlève le 29 dans un combat à pied.

La XI^{re} armée allemande, à qui toute issue est maintenant coupée, acculée dans le défilé du bassin du Tetovo que domine au Nord la barrière infranchissable du Tchar, est ainsi forcée de capituler le 29 septembre, en rase campagne, livrant aux mains du général Henrys le quart des forces bulgares : 77.000 hommes, 1.600 officiers, 5 généraux, près de 500 canons, 10.000 chevaux et un butin immense en armes et approvisionnements.

Enfin, tandis que l'armée anglaise, pressant la I^{re} armée bulgare, marchait vers Sofia par le Sud, la 2^{re} armée serbe, s'emparant d'Ichtip le 25, remontait la Bregalnitsa, arrivait à la frontière et menaçait Sofia par l'Ouest.

Le 2 octobre, le nouveau ministère bulgare Malinov signait un armistice, qui désarmait l'armée bulgare, remettait les armes, les munitions, les chemins de fer, les ports aux Alliés. Le front d'Orient était définitivement brisé; les Empires centraux, séparés de la Turquie, étaient menacés d'une prise à revers. Le 3 octobre, le tsar Ferdinand de Bulgarie abdiquait.

Le général Franchet d'Esperey exploita sa victoire avec une rare énergie. Son plan, élaboré dès les premiers jours d'octobre, comprenait deux opérations. La principale consistait, traversant la Serbie, à envahir l'Autriche-Hongrie et à attaquer l'Allemagne par le Sud-Est: cette opération serait couverte à l'Ouest par des forces opérant en Albanie, Monténégro, Bosnie-Herzégovine, à l'Est par des troupes marchant par la Bulgarie. L'opération secondaire était, par la Thrace, dirigée sur Constantinople.

La marche sur l'Autriche à travers la Serbie s'opéra de la façon suivante. La 1^{re} armée serbe forme avant-garde; appuyée par la cavalerie française, elle force les défilés de Vrania et de Leskovats et atteint Nich, où elle entre le 12 octobre après une bataille de trois jours.

Derrière elle, les forces françaises, 17^e division coloniale, 76^e, 11^e coloniale, avec la 3^e division hellénique, se sont regroupées à Uskub. Elles se portent à droite de l'armée serbe pour la couvrir, atteindre au plus vite le Danube et couper ainsi les Allemands de Roumanie de ceux de Serbie. Pour gagner du temps, elles font un crochet en Bulgarie. Sorties de Serbie par Kustendil, elles atteignent à Sofia la voie ferrée de l'Orient-Express et l'utilisent pour rentrer en Serbie par Pirot. Le 16 octobre, elles sont à Kniajevatz, le 19 à Zaietchar. Le même jour, qui est le trente-quatrième de l'offensive, l'avant-garde de la 76^e division atteint le Danube à Viddin. Le 1^{er} novembre, l'armée serbe entre à Belgrade, ayant couvert 500 kilomètres en 45 jours, tandis qu'à l'Est, la cavalerie française prend contact avec les arrières-gardes ennemies aux Portes de Fer.

Les pluies avaient commencé dès la première quinzaine d'octobre et défoncé les pistes. Il avait fallu remplacer les camions automobiles par des convois de bœufs et des chevaux pris aux Bulgares. En novembre, la neige rendit le mouvement de ces convois même très difficile. « On marche quand même. Beaucoup d'hommes ont encore les vêtements de toile avec lesquels ils sont partis à l'attaque le 15 septembre; beaucoup n'ont plus de chaussures; mais c'est le drapeau déployé, la tête haute, le regard fier que nos soldats entrent dans les villes serbes libérées. Il faut vivre sur le pays, mais les populations serbes aident nos troupes. Partout les soldats français reçoivent l'accueil le plus chaleureux et le plus touchant. Ils sont couverts de fleurs que, parfois, des soldats serbes qui les ont précédés ont refusées en disant aux habitants de les garder pour les soldats français qui les aidaient à libérer leur patrie (1). »

La manœuvre était couverte à l'Ouest, comme on l'a dit, par les forces opérant en Albanie. La 57^e division française, menaçant les Autrichiens sur leur flanc gauche, les obligeait à se retirer le 3 octobre devant le 16^e corps italien, qui les suit jusqu'à Berat, puis jusqu'à Elbassan où les Français et les Serbes, après un vif combat, entrent en même temps que les Italiens, le 8 octobre.

Les Autrichiens, pressés au Sud, pourraient-ils s'échapper par le Nord? Déjà des troupes françaises venues de Serbie leur barraient la route. Elles entraient à Priszrend (58^e bataillon de chasseurs à pied) et le 9 octobre à Mitrovitza (4^e régiment de chasseurs à cheval). De là, elles poussaient en territoire monténégrin, sur Diakova, Ipek, et la cavalerie sur Novi-Bazar. Aucune issue ne restait ouverte aux Autrichiens.

VI. La note allemande au président Wilson. — Le 28 septembre, à Spa, Ludendorff descendit chez Hindenburg, dont le bureau était à l'étage au-dessous. Il lui exposa ses idées sur un armistice : le devoir était de le proposer, et d'agir avec clarté et promptitude. « Le général feld-maréchal m'écouta avec émotion. Il répondit qu'il avait voulu me dire le soir même précisément la même chose, qu'il avait constamment pensé à la situation et qu'il tenait cette démarche pour indispensable. » Dans la pensée

(1) Lieutenant-colonel Corda. *La guerre mondiale*, p. 340.

des deux chefs, l'armistice comprendrait à l'Ouest l'évacuation des territoires occupés et permettrait de reprendre la lutte sur la frontière allemande. « Nous nous séparâmes, le général feld-maréchal et moi, avec une poignée de main ferme, comme des hommes qui viennent d'accompagner au tombeau des êtres chers. »

Le lendemain 29, ils exposèrent leurs vues au secrétaire d'Etat von Hintze. Celui-ci fut d'avis de s'adresser au président Wilson. L'Empereur, qu'ils virent ensuite, approuva cette démarche. Dans l'après-midi du même jour, un rescrit impérial établissait le régime parlementaire en Allemagne. Le chancelier Hertling se retira et fut remplacé par le prince Max de Bade.

La Direction Suprême avait, dès le 29 au soir, envoyé à Berlin le commandant von Bussch, pour éclairer le Reichstag. Le 2 octobre celui-ci fut mis en présence des chefs de parti. Il leur exposa la situation et conclut que la guerre ne pouvait plus être gagnée. « L'armée allemande est encore assez forte pour contenir l'ennemi pendant des mois, obtenir des succès locaux et exiger de l'Entente de nouveaux sacrifices. Mais chaque jour rapproche l'ennemi de son but, et le rendra moins disposé à conclure avec nous une paix que nous puissions supporter. Aussi, il n'y a pas de temps à perdre. Chaque jour la situation peut empirer et donner à l'adversaire l'occasion d'apercevoir plus clairement notre faiblesse actuelle. » Cette déclaration atterra les députés; elle fut aussitôt répandue dans le public, qu'elle acheva de démoraliser.

Cependant, le maréchal Hindenburg avait accompagné le 30 l'empereur à Berlin. Le 3, eut lieu un conseil de cabinet où le maréchal assista. Il consigna son avis dans une note écrite : « La Direction Suprême s'en tient à la demande qu'elle a faite le lundi 29 septembre, d'expédier immédiatement à nos ennemis une offre de paix. Par suite de l'écroulement du front de Macédoine, de l'affaiblissement consécutif de nos réserves sur le front occidental et de l'impossibilité de compenser les pertes considérables que nous avons faites dans les batailles des jours derniers, il n'y a plus d'espoir, autant que l'homme peut en juger, d'imposer la paix à l'ennemi... » — Le maréchal revint à Spa le 4, et la note à Wilson fut envoyée le 5.

VII. La situation le 6 octobre. — Au moment où la Direction Suprême pousse ce cri de détresse, la situation est la suivante :

Sur le front des Flandres, l'offensive du groupe allié d'armées du Nord était arrêtée depuis le 3 par la résistance de la IV^e armée allemande, qui, arc-boutée sur les ailes et le centre replié, défendait la ligne Roulers-Menin.

Au Sud de la Lys, la VI^e armée allemande, quoique non attaquée, s'est mise en retraite pour ne pas former un saillant trop dangereux. Le 2 octobre, elle abandonne la ligne Armentières-Lens pour une ligne Frelinghien-Viimy. A l'aile Nord, les Alliés ne sont plus qu'à 9 kilomètres de Lille; à l'aile Sud, ils réoccupent le bassin de Lens.

On peut donc résumer la situation du groupe d'armées du

prince Rupprecht en disant qu'il résiste par sa droite (IV^e armée) et replie méthodiquement sa gauche (VI^e armée).

Au Sud de la Scarpe commence le groupe d'armées Boehn. A la droite du groupe, la XVII^e armée contient Byng dans de durs combats aux abords de Cambrai. Mais, plus au Sud, la II^e armée von der Marwitz, chassée de la position Hindenburg, est dans la pire situation ; le vrai vainqueur de ces journées est Rawlinson. Le maréchal Haig compte profiter du succès pour commencer le 8 une nouvelle offensive. Au Sud de von der Marwitz, von Hutier a réussi à contenir à l'Est de Saint-Quentin l'armée Debeney, qui ne peut plus avancer. Autrement dit, le groupe Boehn tient par les deux ailes, quoiqu'elles aient subi l'une et l'autre de graves échecs, mais le centre est complètement battu.

A l'Est de l'Oise commence le groupe du Kronprinz, qui s'étend jusqu'à l'Argonne. Le recul de von Hutier d'une part, le choc subi par sa gauche d'autre part, ont contraint le Kronprinz à reculer ses armées de droite, IX^e, VII^e et I^e. Elles ont été énergiquement suivies par Mangin et Berthelot. Un nouveau recul est ordonné et commencé le 5.

Quant à l'armée de gauche du Kronprinz, la III^e, elle a eu à supporter depuis le 26 la poussée de l'armée Gouraud. Celle-ci, arrêtée par l'arrêt de l'armée américaine à sa droite, est repartie à l'assaut le 3 octobre. Nous l'avons laissée la droite en avant. Elle progresse maintenant par le centre. La 2^e division enlève les hauteurs difficiles du Blanc-Mont. Plus à l'Ouest, le 11^e et le 21^e corps font tomber le plateau de Notre-Dame-des-Champs. Le 4 au soir, la ligne va de Saint-Martin-l'Heureux au Nord d'Orfeuil, pour redescendre à droite au Sud du Monthois.

L'avance du centre de Gouraud déborde par l'Est la région des Monts, que les Allemands évacuent le 5. Le 4^e corps qui les poursuit franchit la crête dans la matinée. L'armée atteint la ligne de l'Arnes, prolongeant la droite de la 5^e armée qui est sur la Suippes et sur l'Aisne. Mais, derrière ces coupures, les Allemands opposent une violente résistance.

En résumé, le Kronprinz replie son aile droite pour l'aligner, tandis que sa gauche, martelée par l'armée Gouraud, recule pas à pas, du 26 septembre au 5 octobre, de l'ancien champ de bataille de 1915 jusque sur l'Arnes, où elle se maintient.

A l'Argonne commence le groupe Gallwitz avec la V^e armée ; on a vu comment cette armée, enfoncée le 26 septembre par les Américains entre l'Argonne et la Meuse, s'était maintenue par sa droite, tandis que sa gauche se repliait au Nord de Nantillois. Le 4, l'attaque avait recommencé et, le soir, le front Exermont-bois du Fays avait été atteint.

Cet état des fronts ne donne pas l'idée de la détresse profonde où l'armée allemande était tombée. « Les effectifs des bataillons, écrit Ludendorff, étaient réduits à 240 hommes, et l'on ne pouvait maintenir ce chiffre qu'en dissolvant 22 divisions, c'est-à-dire 66 régiments. »

VIII. *Le repli allemand sur la ligne Hermann-Hunding.* — Cette armée allemande à l'agonie, les Alliés la talonnaient sans

merci. Le 5 octobre, le maréchal Haig ordonne, pour le 8, une attaque de sa droite (3^e et 4^e armées) en direction de Bohain-Busigny, en liaison avec les Français. Le même jour, en effet, le général Pétain prescrit à l'armée Debenedy, arrêtée, comme on a vu, à l'Est de Saint-Quentin, de pousser sur Guise.

Le 8, les troupes britanniques crèvent les lignes allemandes entre Cambrai et Sequehart et avancent de 5 kilomètres. Dans la nuit, la II^e armée allemande, battue une fois de plus et n'ayant pas de réserves, reçoit l'ordre de se mettre en retraite pour gagner la position Hermann, c'est-à-dire la ligne de la Selle à la hauteur du Cateau. A gauche, la XVII^e armée se retire en même temps derrière l'Oise, qu'elle occupe de la Fère à Bernot. A droite, la XVII^e armée replie son centre et sa gauche pour se relier à la II^e, à mi-chemin entre Cambrai et Valenciennes, tandis que sa droite se rapproche de Douai. Ainsi, du 8 au 10, tout le groupe Bœhn s'est replié une fois de plus.

En même temps, le groupe du Kronprinz avait commencé une retraite générale vers sa deuxième position de repli, appelée position Hunding-Brünnhild-Kriemhild. Cette position suivait la Serre au nord de Laon (Hunding), puis, par les marais de Sissonne, atteignait l'Aisne qu'elle suivait de Rethel à Vouziers (Brünnhild), et enfin barrait la Meuse au Sud de Dun (Kriemhild). Pour empêcher le rétablissement du Kronprinz sur ces lignes, le général Pétain a ordonné le 5 à l'armée Gouraud de pousser sa gauche sur Rethel et de devancer ainsi les Allemands sur l'Aisne.

IX. La directive du 10 octobre. — C'est sur ces données que le maréchal Foch construit sa directive du 10 octobre. Des trois offensives commencées à la fin de septembre, une seule, celle du centre, a donné des résultats décisifs. Le généralissime allié prescrit de poursuivre avec le plus de forces possible cette offensive centrale. Combinée avec celle des Flandres, elle fera tomber Lille, qui se trouvera débordé par le Sud en même temps que par le Nord. Combinée avec l'attaque de Gouraud et des Américains, elle fera tomber la ligne Hunding-Brünnhild-Kriemhild, qui sera débordée par l'Ouest en même temps que par l'Est.

Le 11, le maréchal Haig donne à la 3^e et la 4^e armée britanniques l'ordre de s'établir, l'une au Nord du Cateau, sur la Selle, l'autre au Sud, entre le Cateau et Wassigny. Mais, avant de reprendre l'attaque, il doit remettre de l'ordre dans ses communications. A gauche des Britanniques, le général Degoutte prépare la reprise d'offensive en Flandre pour le 14. A leur droite, le général Pétain monte l'attaque débordante sur les deux extrémités de la ligne de la Serre et de l'Aisne, à l'Ouest par la 1^{re} armée Debenedy, à l'Est par la 4^e armée Gouraud et les Américains.

L'attaque en Flandre eut lieu le 14. Le premier jour, Roulers était pris et le front atteignait Cortemark et Isegheem. Le 15, à l'aile droite, l'armée Plumer enlevait Menin et Courtrai. Ainsi les deux piliers auxquels s'appuyaient les ailes de l'ennemi avaient sauté l'un et l'autre. On pouvait passer à l'offensive générale. Le 16,

l'assaut était donné sur un front de 50 kilomètres, et l'ennemi était repoussé de 6 kilomètres en arrière.

La IV^e armée allemande s'était bien battue, mais elle était à bout. La Direction Suprême décida de la retirer sur la ligne Hermann, c'est-à-dire sur le canal d'Eccloo et sur la Lys inférieure. C'était un dur sacrifice, car c'était l'abandon de la côte des Flandres et des principales bases de la guerre sous-marine. De plus, le repli de la IV^e armée entraînait le repli de sa voisine au Sud, la VI^e. Celle-ci abandonna Lille dans la nuit du 17 au 18. La XVII^e armée suivit à son tour le mouvement de la VI^e. Ce repli général sur la ligne Hermann entraîna la dissolution du groupe Bochn. La II^e armée fut rattachée au groupe du prince Rupprecht, la XVIII^e au groupe du Kronprinz. Dans ce dernier groupe, la IX^e armée fut supprimée.

Avant que le repli fût commencé, le 17, le maréchal Haig avait attaqué par sa droite, c'est-à-dire avec l'armée Rawlinson, l'armée Byng et la droite de l'armée Horne. L'armée Debeney prolongeait au Sud l'armée Rawlinson et attaquait pareillement. Les armées allemandes prises à partie étaient la II^e et la XVIII^e, qui depuis une semaine s'étaient retirées, l'une sur la Selle, l'autre sur l'Oise, c'est-à-dire sur les avancées des lignes Hunding et Hermann. Elles firent cette fois une très vive résistance; le résultat de la bataille, qui dura jusqu'au 20, fut de les rejeter sur les lignes elles-mêmes.

On a vu que le Kronprinz tenait la ligne Arnes-Suippes-Aisne. Dans la nuit du 9 au 10, il continua son repli, pour gagner cette fois la position Hunding-Brünnhild. Le 13, le mouvement était achevé, et les VII^e, I^{re} et III^e armées allemandes étaient établies sur la Serre et l'Aisne moyenne. L'armée Mangin vint s'y heurter le 15.

Le dessein du commandement allié était, on l'a vu, de déborder cette ligne des deux côtés, à l'Ouest avec l'armée Debeney, à l'Est avec l'armée Gouraud et les Américains. Mais, entre l'armée Gouraud et la 1^{re} armée américaine, s'élevait la masse de l'Argonne; pour établir la liaison, il fallait enlever le défilé de Grand-pré, qui traverse le massif. Le 14, le défilé fut attaqué de l'Ouest par le 38^e corps français, de l'Est par le 1^{er} corps américain. Le soir, la liaison était établie. D'autre part, le général Pershing a formé le 12, sur la rive droite de la Meuse, une seconde armée américaine, à la droite de la 1^{re}. Cette 2^e armée doit attaquer le plateau de Damvillers, qui est la charnière orientale de la position Kriemhild.

En somme, vers le 20 octobre, toutes les armées allemandes, de la mer à la Meuse, se sont retirées sur leur second système de défense : ligne Hermann de la mer à l'Oise, ligne Hunding-Brünnhild-Kriemhild de l'Oise à la Meuse. Elles sont résolues à y tenir coûte que coûte.

X. *La directive du 19 octobre et le projet d'offensive en Lorraine.* — Or, le 19, le maréchal Foch a déclenché l'assaut final. La directive du 19 est la dernière qu'il donnera. L'action des différentes armées alliées y est ainsi définie. Le groupe d'armées des Flandres marchera en direction générale de Bruxelles, sa

droite de Pecq sur Hal. Au Sud de cette ligne, les armées britanniques rejetteront l'ennemi sur le massif impénétrable des Ardenes; leur droite marchera par Philippeville sur Agimont (au Nord de Givet). La 1^{re} armée française marchera par la Capelle sur Givet, appuyant par sa gauche le mouvement des armées britanniques, et débordant par sa droite la ligne de la Serre et la position Hunding. La 5^e armée française attaquera la ligne de l'Aisne (position Brunnhild) par l'Ouest, en direction de Chaumont-Porcien, tandis que la 4^e armée française et la 1^{re} armée américaine l'attaqueront par l'Est, en direction du Chesne. L'objectif commun de ces trois armées est Mézières.

Toutes ces actions ont pour objectif de rejeter les Allemands sur la Meuse. Mais, pour faire tomber leur résistance sur ce fleuve, le maréchal Foch pense à une autre manœuvre, à une offensive qui réédite plus à l'Est, et avec plus de bonheur, celle du 26 septembre, une offensive par la Lorraine sur les voies de communication de l'ennemi. Le 20 octobre, le maréchal Foch écrit au général Pétain: « Il y a lieu de préparer des attaques de part et d'autre de la Moselle, en direction de Longwy-Luxembourg d'une part, en direction générale de la Sarre d'autre part. » Aussitôt le général Pétain retire des lignes la 10^e armée Mangin; c'est elle qui, avec la 8^e (Gérard), toutes deux groupées sous le commandement du général de Castelnau, exécutera l'opération de la Moselle. Un premier projet est envoyé par Pétain à Foch le 23.

L'opération des Flandres commença dans la nuit du 21 au 22. Mais les Allemands résistèrent énergiquement, et l'attaque ne réussit pas. Le 26, le général Degoutte commença à monter une autre opération pour le 31. Les armées britanniques, de leur côté, ayant atteint le 25 les réseaux de la position Hermann, s'arrêtèrent. De même, à l'aile droite, les 5^e et 4^e armées françaises et l'armée américaine marquèrent le pas devant une résistance acharnée. Seule, dans cette dernière semaine du mois d'octobre, l'armée Debenev remporta un vrai succès entre l'Oise et la Serre, pénétrant le 27 jusqu'aux faubourgs de Guise, en obligeant l'ennemi à abandonner la Serre.

Sur ces entrefaites, la réponse du président Wilson arriva; elle posait des conditions calculées de telle façon que l'Allemagne ne pût reprendre les armes. Or, le commandement allemand ne voulait d'armistice que pour se refaire et reprendre la lutte sur les frontières de l'Empire. Le 24 au soir, Hindenburg adressa une proclamation aux troupes: « La réponse de Wilson exige la capitulation militaire. Par là même, elle est inacceptable pour nous, soldats... La réponse de Wilson ne peut donc être, pour nous autres soldats, qu'une invitation à continuer la résistance jusqu'à l'extrême limite de nos forces. » Mais déjà le gouvernement était d'un autre avis; le résultat de cet ordre du jour fut la disgrâce de Ludendorff, qui fut relevé de ses fonctions le 26. Il fut remplacé par le général Groener. Hindenburg demeura à son poste jusqu'à la fin.

XI. La défaite turque et l'armistice de Moudros (31 octobre).
— Tandis que le gros des forces du général Franchet d'Esperey s'orientait sur l'Autriche, M. Lloyd George obtint du cabinet de

Paris que tous les contingents britanniques en Orient fussent dirigés sur Constantinople. Le groupement, formé en vertu de cet ordre, s'appela Section orientale des troupes alliées de Salonique et fut mis sous les ordres du général anglais Milne. Il comprenait 3 divisions britanniques (22^e, 26^e, 28^e), une division française (122^e), une brigade italienne et trois divisions grecques. Le premier objectif était la voie ferrée Nord-Sud, qui, le long de la Maritsa, relie Andrinople à la mer.

Le groupement Milne se mit en route en trois colonnes, les divisions britanniques à gauche, le long de la voie ferrée Sofia-Andrinople, les Français au centre par la route Xanthi-Dédéagatch, la cavalerie et le reste des troupes par le littoral. Mais, au moment où le groupement allait atteindre la frontière turque, la Turquie s'effondrait.

Après l'attaque des Turcs contre Suez à la fin de 1915, le commandement britannique avait chargé le chef d'état-major britannique sur le front français, sir Archibald Murray, de préparer une expédition en Palestine. Cette opération ayant l'Égypte pour base, la ligne d'opérations traversait le désert. Il fallut des aménagements considérables, 160 kilomètres de routes, 200 kilomètres de conduites d'eau, 300 kilomètres de rails. Enfin, le 20 décembre, sir Archibald Murray s'emparait d'El Arich et quinze jours plus tard de Rafa. Les forces turques se replièrent sur la ligne Birsheba-Gaza, où elles furent attaquées en vain au mois de mars. Sir Archibald Murray fut remplacé par le général Allenby, qui avait commandé la 3^e armée sur le front français. Un petit détachement français (2 régiments d'infanterie, 6 escadrons de cavalerie et 3 batteries) sous les ordres du colonel de Piépape, combattit aux côtés des troupes britanniques.

A la fin d'octobre 1917, le général Allenby débordait les lignes turques, les forçait, prenait Gaza le 6 novembre et Jaffa le 17. Jérusalem, coupée de la mer, capitula le 9 décembre et les Alliés y entrèrent le 10. Le général Allenby porta ses lignes au delà de Jéricho, puis la situation se stabilisa jusqu'en septembre 1918.

A cette date, le front britannique occupait, du Nord de Jaffa au Jourdain, un front Est-Ouest, long d'une centaine de kilomètres. A l'Est du fleuve, ce front se repliait au Sud jusqu'à la mer Morte. En face des Alliés, les Turcs avaient trois armées : la VIII^e, dans la région de Tul-Keram; la VII^e, dans la région de Naplouse; la IV^e, à l'Est du Jourdain.

Le général Allenby, manœuvrant par sa gauche le long de la mer, attaqua le 19 septembre à 4 h. 30 du matin, entre Rafa et la mer, et avança de 20 kilomètres. Le lendemain, cette aile gauche, exécutant une conversion, vint occuper une position Nord-Sud sur le flanc des Turcs, que la droite attaque de front. Pendant ce temps, la cavalerie britannique, se portant rapidement au Nord, saisit la voie ferrée et les passages du Jourdain jusqu'au lac de Tibériade, coupant ainsi la retraite aux Turcs. Ceux-ci laissèrent au vainqueur 50.000 prisonniers et 300 canons. La VII^e et la VIII^e armées turques n'existaient plus. Les Alliés étaient maîtres de la Palestine. La conquête de la Syrie, qui prolonge la Palestine au Nord, n'était plus qu'une promenade militaire. Le 28 septem-

bre, le général Allenby faisait le front Saint-Jean-d'Acree-Deraa. Le 1^{er} octobre, la cavalerie, éclairant devant sa droite, entra à Damas. Le 7, les marins français entraient à Beyrouth, où la famine était épouvantable. Le 27, la cavalerie atteignait Alep. Cette grande ville est située au pied des montagnes, à l'endroit où la Syrie cesse et où l'Anatolie, c'est-à-dire le pays proprement turc, va commencer.

Le gouvernement turc se hâta de capituler. Par l'intermédiaire du général Townshend, fait prisonnier à Kut el Amara, interné par les Turcs dans l'île des Princes et traité par eux avec beaucoup d'égards, la Turquie se remit entre les mains de l'Angleterre. Le grand vizir et l'amiral Calthorpe signèrent à Moudros, le 30 octobre, un armistice brusqué. Dans leur précipitation, les négociateurs britanniques avaient omis d'exiger le désarmement des forces turques. Après l'armistice, les Alliés occupèrent Constantinople. Le général Franchet d'Esperey, comme commandant en chef de l'armée d'Orient, y établit son quartier général. Il y resta jusqu'au printemps de 1920.

XII. L'offensive italienne : Vittorio-Veneto et l'armistice autrichien. — Depuis le mois de mai, le maréchal Foch demandait aux Italiens de passer à l'offensive. Le général Diaz décida l'attaque pour le 10 octobre. Le mauvais temps la fit retarder jusqu'au 24.

Le général Diaz disposait de 57 divisions, dont 51 italiennes, 3 britanniques, 2 françaises formant le 12^e corps, 1 tchécoslovaque, plus une division de cavalerie et un régiment américain. Ces forces étaient appuyées de 4.750 bouches à feu.

L'offensive principale était confiée à trois armées nouvelles, formant le groupe d'armées du Centre. C'était, du Tomba au Montello, la 12^e armée, composée de troupes italiennes et de la 23^e division française, sous les ordres du général français Graziani; la 8^e armée (Caviglia), à droite de la précédente, dans la région du Montello; enfin, plus à droite encore, la 10^e armée, commandée par lord Calvan, et comprenant, avec deux corps italiens, deux divisions britanniques, jusqu'à la ligne Trévise-Oderzo.

Ce groupe central était prolongé à droite par la 3^e armée (duc d'Aoste) qui devait attaquer entre la 10^e armée et la mer, — à gauche par les 4^e et 6^e armées, du Grappa à l'Astico. Ces deux armées devaient attaquer le flanc Est du Trentin; la face Sud serait attaquée par la 1^{re} armée, de l'Astico à l'Adige, la face Ouest par la 7^e. La 9^e armée constituait une réserve.

En face de ces 57 divisions, les Austro-Hongrois en alignaient 54 et demie d'infanterie et 7 de cavalerie à pied, soit au total 62 et demie, mais qui ne comptaient souvent que 5 bataillons, avec une artillerie réduite, faute d'hommes et d'attelages.

L'offensive commença le 24 et le 25 aux deux ailes par des actions préliminaires de la 4^e armée et de la 10^e. Puis, dans la nuit du 26 au 27, l'attaque générale se déclencha sur tout le front du groupe du Centre. Les 12^e, 8^e et 10^e armées passèrent le Piave sur un front de 40 kilomètres. Dès l'aube du 27, les premières troupes d'assaut se portaient à l'attaque des positions autrichiennes.

Le 29 octobre, la bataille était décidée : le commandement

autrichien ordonnait la retraite, mais trop tard. Ce jour-là, la 12^e armée, à gauche, conquiert les hauteurs de Valdobbiadene; la 8^e, au centre, atteint Vittorio-Veneto; la 10^e, à droite, occupe Oderzo. En même temps, le front d'attaque s'élargit à droite; la 3^e armée passe le Piave à Zenson et à Santa Dona di Piave, et attaque à son tour. Le 30, nouvel élargissement de l'action, à gauche, cette fois; la 4^e armée enlève le Grappa et une de ses brigades atteint Feltre; la 6^e, sur le plateau des Sept-Communes, rentre à Asiago.

Sur le front des armées du Centre, la Livenza est atteinte le 30, franchie les jours suivants et la cavalerie atteint le 2 novembre le Tagliamento. Le 3, elle est à Udine. Ce n'est plus une bataille, mais une poursuite; dès le 30, on compte 80.000 prisonniers et 1.600 canons capturés.

En même temps que le front; tout l'édifice de l'Autriche-Hongrie s'écroule. Le 29, l'empereur Charles dissout lui-même la Double-Monarchie en reconnaissant l'indépendance des différents Etats qui la composent. La veille, à Prezme, à Preszme, les Tchèques avaient proclamé leur indépendance. L'Etat yougoslave se constitue à Agram le 29. La République hongroise est proclamée le 30 à Budapest.

Le 3 novembre, les armées au Sud et à l'Ouest du Trentin s'ébranlent à leur tour. La 1^{re} armée, remontant l'Adige, entre à Trente. La 7^e descend du col du Tonale. Le Trentin est cerné de trois côtés. Les Autrichiens s'enfuient en abandonnant matériel et magasins. A l'autre extrémité du théâtre d'opérations, des détachements, amenés par mer, entrent dans Trieste délivrée et dans Lissa.

Dès le 29, un radio de Budapest avait demandé la suspension des hostilités. L'armistice fut signé le 3 à Padoue. Il entra en vigueur le 4 à 15 heures. Pendant toute la première moitié de novembre, les Italiens continuèrent à ramener des hommes et du butin. Ils firent 450.000 prisonniers et prirent 7.000 canons. Ce fut, écrit le colonel allemand Immanuel, un désastre comme l'histoire de la guerre n'en a pas connu.

En vertu de l'armistice, l'Autriche évacuait immédiatement tous les territoires envahis, démobilisait ses armées, livrait la moitié de son artillerie et une partie de sa flotte. Elle accordait le libre passage des troupes alliées sur son territoire.

L'empereur Charles, qui s'était enfui de Vienne, abdiqua le 12 novembre.

La triple mise hors de combat de la Bulgarie, de la Turquie et de l'Autriche mettait dans une situation tragique les troupes allemandes de Roumanie, commandées par le général Mackensen. Le général Franchet d'Esperey avait formé en Bulgarie, pour relier le gros de ses forces avec l'armée Milne, une armée, dite du Danube, forte de trois divisions (30^e division, 16^e coloniale, 27^e britannique) sous les ordres du général Berthelot. Le 10 novembre, les avant-gardes passèrent le fleuve de Nicopoli à Giurgevo, et entrèrent en Roumanie. Ce pays, déchirant le traité de Bucarest, décrétait de nouveau la mobilisation.

Mackensen, renonçant à se maintenir en Roumanie, se repliait

sur la Transylvanie. Mais Franchet d'Esperey, de son côté, franchissant le Danube au Nord de Belgrade, entra dans le Banat et sa cavalerie arrivait à la fin de novembre à Temesvar, ayant couvert 600 kilomètres depuis Monastir. A ce moment, le Conseil interallié obligeait les Hongrois à interner l'armée Mackensen, ce qui mettait fin à la campagne.

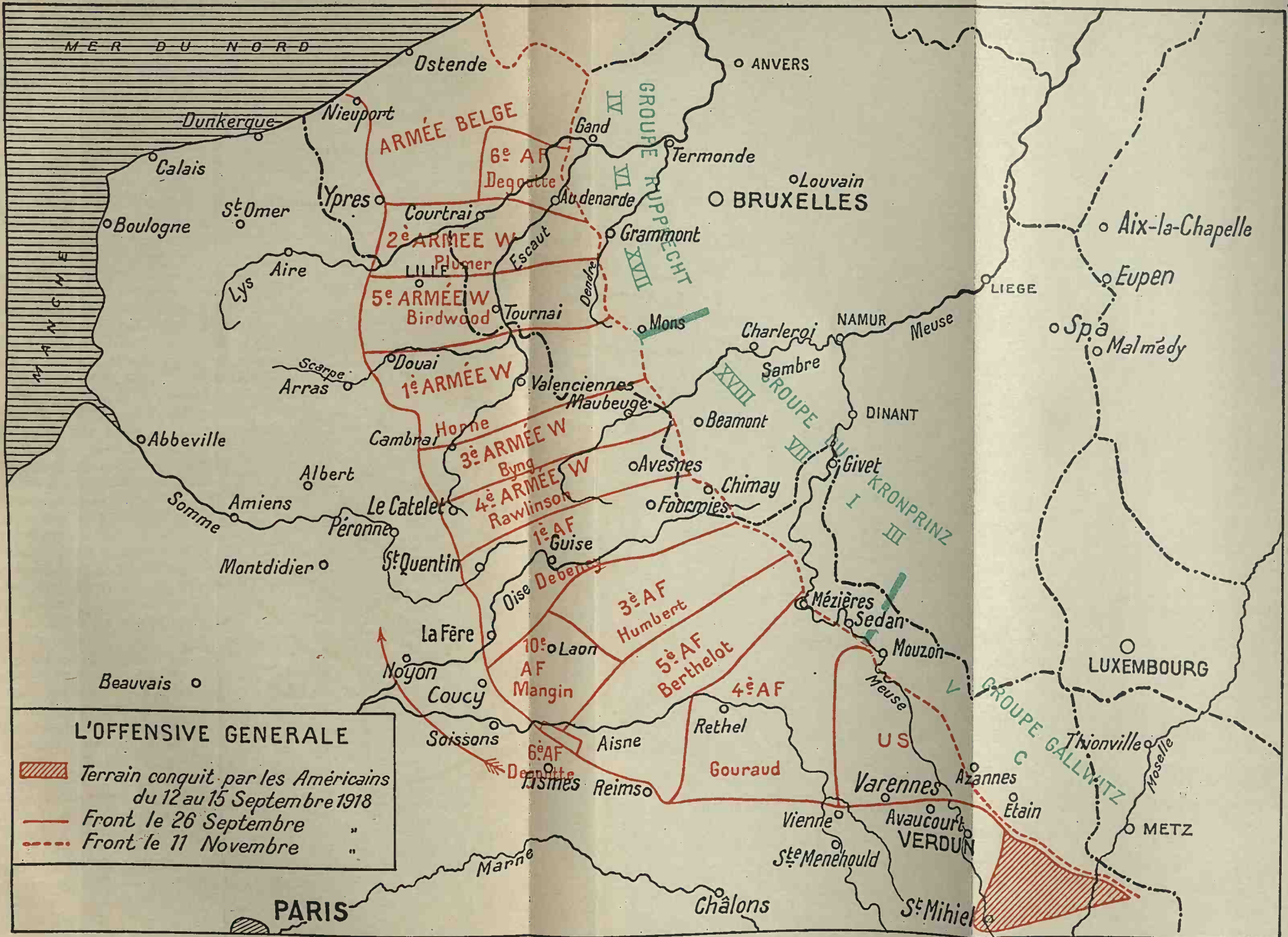
XIII. Le dernier quart d'heure. — Revenons au front occidental, où, après un arrêt général dans la dernière semaine d'octobre, la bataille reprenait en Flandre le 31 octobre, et, sur le reste du front, le 1^{er} novembre.

Le 31 octobre, le groupe d'armées du Nord donne l'assaut. L'armée belge, à gauche, bordait depuis le 20 le canal, de la frontière hollandaise jusqu'à Deynze. Elle tenta vainement de le passer. Au centre, la 6^e armée française, qui était commandée depuis le 14 par le général de Boissoudy, avait en ligne trois corps, 34^e, 30^e et 7^e. Elle conquiert la crête des hauteurs qui séparent la Lys de l'Escaut, sans pouvoir la franchir. Au Sud, la 2^e armée Plumer attaquait face à l'Est, avec 2 corps, 2^e et 16^e, sous un barrage roulant d'une puissance formidable. Les objectifs atteints, l'armée pivotant sur sa gauche se redressa face au Nord-Est, en avançant sa droite le long de l'Escaut. La IV^e armée allemande, enfoncée et courant le risque d'être débordée sur l'Escaut, commença le 1^{er} un large repli, suivie par les trois armées alliées, leur cavalerie en tête. Le 3 novembre, celles-ci formaient un front Nord-Sud, de la frontière hollandaise à l'Ouest de Gand, puis le front se repliait au Sud-Ouest, en bordant approximativement l'Escaut, puis son canal jusqu'à Valenciennes, et en laissant à l'ennemi Tournai et Condé. Le vaste saillant formé par ces deux villes, et qui était demeuré passif pendant l'action, correspondait à l'aile gauche de la 1^{re} armée britannique.

Le combat recommençait à la hauteur de Valenciennes, c'est-à-dire à l'aile droite de la 1^{re} armée britannique. La ville, attaquée le 1^{er}, fut conquise le 2 par une manœuvre très hardie : les troupes qui attaquaient au Sud de la ville, face à l'Est, exécutèrent un à-gauche, face au Nord, de telle sorte qu'à un moment les canons britanniques furent entre leur infanterie et l'ennemi. Mais tel était l'état de l'armée allemande que de pareilles manœuvres pouvaient être exécutées.

Valenciennes pris et dépassé, la bataille s'engagea le 4 entre l'Escaut au Nord et la Sambre au Sud. Elle était menée à gauche par la droite de la 1^{re} armée (22^e corps et corps canadien), et plus au Sud par la 3^e armée (6^e et 18^e corps à gauche, 4^e au centre, 14^e corps à droite). Le 4^e corps emporta le Quesnoy, et le 14^e traversa la forêt de Mormal, débordant Landrecies par le Nord. Pendant ce temps, cette ville était attaquée et prise par la 4^e armée Rawlinson, qui achevait à droite l'ordre de bataille britannique. Le 5 au matin, les Britanniques victorieux avaient fait 20.000 prisonniers et pris 450 canons. La Sambre était franchie de Landrecies à Oisy, et les armées allemandes recommençaient un large mouvement de repli.

A la droite de Rawlinson, Debenev avait attaqué le 3 la



PARIS

LUXEMBOURG

METZ

ANVERS

BRUXELLES

MER DU NORD

ANGLAIS

XVIII^e armée entre la Sambre au Nord et l'Oise au Sud, en direction générale de la Capelle. On se rappelle que le dessein de cette attaque était de tourner l'extrémité Ouest de la position Hunding sur la Serre et de la prendre à revers. Ce dessein serait réalisé par la prise de Guise. L'armée, franchissant le canal qui relie la Sambre et l'Oise, arriva à Lesquielles-Saint-Germain. Guise était débordé par le Nord.

A l'autre extrémité de la position Hunding, la 4^e armée Gouraud et la 1^{re} armée américaine avaient attaqué le 1^{er} novembre entre l'Aisne et la Meuse. Les deux armées étaient en potence l'une sur l'autre, l'armée Gouraud bordant l'Aisne face à l'Est, avec une tête de pont sur la rive droite, à Vouziers, l'armée américaine s'étendant face au Nord, entre l'Aisne et la Meuse, la liaison entre les deux armées se faisant par Grandpré, dans l'Argonne. Les deux attaques convergeaient donc à angle droit, celle du général Gouraud ayant pour objectif le Chesne, celle du général Liggett ayant pour objectif Buzancy.

Le général Gouraud avait en ligne, à gauche, le 11^e corps, qui devait, en liaison avec la 5^e armée, exécuter des attaques locales à l'Ouest de Rehel; puis, en allant vers la droite, le 14^e corps, le 9^e et le 38^e. Le 1^{er} novembre, tandis que le 9^e corps tenait la tête de pont de Vouziers, le 14^e corps l'élargissait au Nord en prenant Voucq, et le 38^e corps l'élargissait au Sud en prenant Falaise. De la base de départ ainsi constituée, l'armée se portait en avant le 2, poursuivant les Allemands qui se repliaient et atteignant le front Semuy-Longwé.

De leur côté, les Américains, attaquant le 1^{er} novembre entre l'Argonne et la Meuse, rompirent la ligne allemande entre Champigneulles et Brioules. Le 5^e corps, qui était au centre, avança en pointe de 12 kilomètres jusque dans l'Est de Buzancy. Le lendemain, le 1^{er} corps, qui était à gauche, attaqua à son tour. Toute la ligne se portait en avant avec une impétuosité accrue par la victoire. En fin de journée les 5^e, 1^{er} et 3^e corps faisaient le front Longwé-Buzancy-Villers.

Le 3, les deux armées Gouraud et Liggett, dépassant l'Argonne au Nord et désormais bien liées, avançaient sur un large front, en gagnant une profondeur de 5 à 10 kilomètres. Le 4, toute la ligne américaine se porte en avant, enlevant la forêt de Dieulet, tandis qu'à l'armée Gouraud, le corps de droite passe le canal des Ardennes; le corps de gauche (14^e) ne réussit pas à le franchir. En quatre jours, l'armée Gouraud a avancé de 20 kilomètres vers Sedan.

C'en est fait de la seconde position de repli des Allemands. Entre l'Escaut et l'Oise, la position Hermann est rompue. De l'Oise à la Meuse, la position Hunding-Brünnhild-Kriemhild est tournée à l'Ouest par Debenev, rompue à l'Est par Gouraud et Liggett. Il faut se replier sur la troisième position, cette ligne Hagen, inachevée, qui se moule sur le massif des Ardennes, de Hirson à Sedan. Le 5, puis le 6, les II^e, XVIII^e, VII^e, I^{re}, III^e et V^e armées allemandes se mettent en retraite sur un front de plus de 200 kilomètres, en s'appuyant à gauche à la Meuse, à droite au moyen Escaut.

Aussitôt informées de ce repli, les armées alliées se mettent à la poursuite. Le 6, Gouraud, franchissant le canal des Ardennes, pousse au Nord et arrive à 10 kilomètres de Sedan, à 20 kilomètres de Mézières. A sa gauche, Guillaumat et Humbert occupent sans combat la position Hunding et avancent à grande allure. Le 6 au soir, ils font un front de Vervins au Sud de Novion-Porcien. A la gauche d'Humbert, Debeney, poussant à l'Est, borde le 6 au soir la route Vervins-Avesnes. Rawlinson arrive à 6 kilomètres d'Avesnes. Byng marche sur Maubeuge et Horne sur Mons; mais ces deux généraux sont à la charnière du repli ennemi. Il serait très grave pour les Allemands de s'y laisser enfoncer; aussi font-ils une défense désespérée: Byng est arrêté à l'Est de la forêt de Mormal; Horne est arrêté sur la Honnelle, qu'il franchit pourtant le 6.

Sous le ciel bas de novembre, par la pluie et le vent, les colonnes de l'infanterie allemande refluent, perdant les prisonniers par milliers. Les avions allemands ont disparu du ciel. Les aviateurs alliés, volant à petite hauteur, rapportent tous les mouvements de l'ennemi, le bombardent et le mitraillent. Derrière les avions, l'infanterie alliée, harassée, mais victorieuse, suit malgré la résistance des derniers mitrailleurs allemands, et les malheureux habitants, délivrés de quatre ans d'esclavage, l'acclament éperdument.

Le 8, la 4^e armée Gouraud arrive sur la Meuse et occupe les hauteurs de la rive Sud, de Sedan à Mézières. Guillaumat, débouchant du Porcien, atteint après un vif combat la ligne Mézières-Aubenton; Humbert rencontre également une vive résistance sur la ligne du Thon et de l'Aube, qu'il ne réussit pas à franchir, sauf au Sud d'Hirson, où il établit une tête de pont. Devant Debeney aussi la résistance s'accroît le 8. Après les fortes avances du 6 et du 7, il ne fait plus ce jour que 3 kilomètres, en se battant, entre Hirson et Avesnes. Rawlinson, dans la région d'Avesnes, ne put lui aussi avancer le 8 que de 2 kilomètres. Les armées allemandes étaient arrivées à bout de repli. Elles pouvaient donc maintenant abandonner le vaste saillant Audenarde-Tournai-Condé qui avait servi de support au mouvement, et refuser à son tour leur aile droite. Dans la nuit du 7 au 8, des explosions se faisaient entendre devant la 1^{re} et la 5^e armées britanniques: l'ennemi abandonnait les deux têtes de pont de Condé et de Tournai; le 9 et le 10, il évacuait toute la boucle de l'Escaut. Plus au Nord, il se repliait le 8 devant le groupe d'armées des Flandres et allait établir sa droite à Gand et sa gauche sur les collines de Renaix. Il était maintenant partout sur sa troisième position défensive: en Belgique sur la ligne Gand-Renaix; en France sur la ceinture du massif des Ardennes, d'Hirson à Sedan. Mais il était à bout. La discipline n'existait plus; les troupes étaient désorganisées, les routes embouteillées. D'autre part, l'offensive de Lorraine était prête. Elle devait se déclencher le 13.

XIV. *La révolution en Allemagne et l'abdication de l'Empereur.* — Sur ces entrefaites, la révolution éclatait en Allemagne. La guerre, en s'aggravant, avait profondément modifié la

politique intérieure de ce pays. Le gouvernement avait senti le besoin de s'appuyer sur les partis de gauche. A Bethmann-Hollweg avait succédé comme chancelier Michaelis, « qui, en des temps pacifiques, eût été, écrit le socialiste Scheidemann, un intermède gai ». A Michaelis succède le baron Hertling, un vieillard. Je l'ai vu, dit Scheidemann, « quitter sans mot dire, un peu après 9 heures du soir, pour aller se coucher, une réunion importante à laquelle participaient les membres du gouvernement et les chefs de parti. Il n'avait rien dit à personne de son intention ! Il avait simplement disparu, au beau milieu de la discussion ».

A Hertling succéda le prince Max de Bade. Il avait déclaré de la façon la plus nette aux social-démocrates qu'il n'accepterait le pouvoir que s'ils entraient dans le gouvernement. Même les membres non socialistes de la commission des représentants des groupes considéraient cet accès des socialistes au pouvoir comme allant de soi. Quant à son programme, le prince de Bade était partisan de réformes démocratiques et d'une paix d'entente aussi tôt que possible.

Le groupe social-démocrate accepta de participer au ministère. Bauer et Scheidemann furent désignés pour entrer dans le cabinet.

« A la table du Conseil, raconte Scheidemann, j'avais le plus souvent à ma gauche le secrétaire d'Etat à la Marine, von Mann. Le 4 novembre, il arriva après le début de la séance, s'assit à côté de moi et mit sous mes yeux quelques dépêches arrivées de Kiel. »

Que s'était-il passé ? Au commencement d'octobre, la direction de la marine avait projeté une attaque contre la côte anglaise. Ce dessein, qui avait été connu, avait produit dans la flotte de l'inquiétude et du mécontentement. La 3^e escadre, à Wilhelmshafen, s'était mutinée. On abandonna le projet, et la 3^e escadre fut transportée à Kiel. On essaya en vain de la calmer. Le 4 novembre, le gouverneur de Kiel demanda le secours des troupes de terre, mais n'osa pas employer les quelques bataillons qui purent être mis à sa disposition. Le soir du 4, Kiel était aux mains des matelots révoltés.

« Aucun doute n'était plus possible, c'était la rébellion ouverte et organisée ; c'était davantage, c'était l'étincelle qui allait mettre le feu aux poudres. A Kiel, tout était sens dessus dessous, mais, — et c'était une lueur d'espoir, — les matelots demandaient un député de la majorité du Reichstag (1). »

Il fallait envoyer un homme énergique. Scheidemann proposa Noske, et le cabinet accepta, tout en envoyant avec Noske le secrétaire d'Etat Haussmann.

Aussitôt arrivé à Kiel, Noske téléphone les exigences des matelots. D'abord démission immédiate de l'Empereur. Des nouvelles analogues arrivent de Lubeck, de Schwerin, de Flensburg, de Cuxhaven, de Brümbüttel, de Hamburg. Partout, on demande l'abdication de l'Empereur, l'amnistie pour les condamnés politiques, l'armistice, la paix, le suffrage universel.

Le 5, le quartier-maître général Groener (qui avait succédé

(1) Ph. Scheidemann. *L'effondrement*, p. 212.

à Ludendorff) vint rendre compte au Conseil des ministres de la situation sur le front. Elle est désastreuse. « Après l'encerclement politique, c'est l'encerclement militaire. Notre faiblesse réside dans l'extension des fronts. Le triumvirat dictatorial et l'unité de commandement du côté de l'Entente ont rendu notre défaite complète. Il n'y a aucun moyen de retirer les troupes d'Asie Mineure ; il faut qu'elles se tirent d'affaire elles-mêmes. Il est impossible d'utiliser tout de go les troupes du front oriental sur le front occidental. » Il faut ramener en toute hâte les troupes qui sont en Hongrie et couvrir la frontière méridionale de l'Allemagne, occuper la Bohême, peut-être faire sauter le Brenner. Sur le front occidental, l'armée n'en peut plus. Il faut raccourcir le front au plus vite et reculer pour empêcher une percée. « Quelques divisions se battent brillamment, d'autres sont défaillantes... Bien que les attaques des Français deviennent plus faibles, nos troupes ne tiennent plus... La résistance ne peut plus être que de courte durée. »

De son côté, le secrétaire d'Etat Haussmann, revenu de Kiel, rend compte des événements. Les matelots ont constitué des comités, ils demandent la suppression de la monarchie, le droit électoral à partir de vingt et un ans, la libération des prisonniers politiques. On a l'impression que c'est la fin.

Dans la nuit du 5 au 6 arrive le premier rapport de Noske, qui a pris le commandement de la ville de Kiel. Il demande dans quelle mesure le cabinet est disposé à acquiescer aux revendications des matelots. Dans la journée du 6, Noske téléphone au secrétaire d'Etat von Mann : le matin, Kiel était calme et Noske croit que le calme se rétablira si l'on fait les concessions indispensables.

Au conseil, le 6, Scheidemann appuie la proposition de Noske. « Il va de soi, à mon sens, dit-il, qu'étant donné la situation sur le front et sur le littoral, il y a lieu de faire droit aux revendications formulées, dans la mesure où il ne s'agit pas de revendications politiques, sur lesquelles le Reichstag lui-même doit décider. Il importe que le Reichstag s'occupe sans délai de ces revendications. Il y a lieu de promettre qu'il n'y aura pas de sanctions, de promettre également l'amnistie et la libération immédiate des hommes déjà condamnés, dans la mesure où il ne s'agit pas de crimes graves. Si l'on ne réussit pas à rétablir un ordre relatif, l'Entente repoussera catégoriquement notre demande d'armistice. Quant à la question du Kaiser, je me suis déjà à plusieurs reprises exprimé assez nettement sur le sujet pour n'avoir pas besoin d'y revenir. » Erzberger, puis Haussmann sont partisans de l'amnistie immédiate et de la libération des condamnés, à condition que le calme soit rétabli à Kiel avant 6 heures.

Sur ces entrefaites, Noske, de Kiel, appelle Scheidemann au téléphone. Celui-ci le charge de faire savoir aux ouvriers que le gouvernement est d'accord pour l'amnistie et ne prendra aucune sanction, sauf pour crimes de droit commun, à condition que les hommes aient remis le soir même les armes dont ils se sont emparés et qu'ils aient rejoint leurs postes. Les revendications politiques seront soumises au Reichstag. La question du Kaiser reste

en suspens. Il faut appeler l'attention des ouvriers et des soldats sur la nécessité du rétablissement de l'ordre pour ne pas compromettre la négociation de l'armistice. Mais Noske ne sait pas s'il pourra se maintenir, ni même s'il ne sera pas tué.

L'abdication du Kaiser était le sujet de toutes les discussions, « dans les réunions publiques et privées, au café et dans les bureaux, en chemin de fer et dans les tramways... La presse était seule à se taire ou à peu près, la censure ayant interdit de discuter la question dans les journaux (1) ».

La question de l'abdication n'était pas nouvelle. Déjà, à la fin d'octobre, le prince Max de Bade l'avait abordée dans une réunion du cabinet, en déclarant qu'il ne pouvait être question que d'une abdication volontaire du Kaiser. Il avait demandé ensuite l'avis de Scheidemann en tant que représentant du parti social-démocrate. « Je lui répondis que mon intention n'était pas de provoquer en ce moment l'effondrement du cabinet en exigeant le départ du Kaiser. Je considérais, certes, comme la solution la plus heureuse que le Kaiser se décidât au plus tôt à renoncer spontanément au pouvoir (2). » Pas une voix ne s'était élevée pour demander le maintien de l'Empereur. Tous les ministres admettaient que son départ volontaire améliorerait la situation. Ils n'abandonnaient rien de leur conviction monarchiste. Il s'agissait simplement d'une question de tactique. Erzberger seul fit remarquer que l'abdication aurait des inconvénients plus grands que les avantages.

Le 29 octobre, Scheidemann était entré dans le vif en écrivant une lettre au Chancelier, où il disait que, la censure interdisant à l'opinion publique de clarifier par la discussion le problème de l'abdication, la nécessité s'imposait au gouvernement de faire aboutir lui-même ce problème. « C'est pour cette raison que je considère comme une obligation d'adresser au cabinet la demande que la presse ne peut plus formuler : de demander à MM. les secrétaires d'Etat de vouloir bien prier M. le Chancelier de recommander à S. M. l'Empereur son départ volontaire. »

Le prince de Bade, malade de la grippe, reçut Scheidemann le lendemain et le supplia de reprendre sa lettre. « Je vous assure, dit-il, que je fais mon possible pour mettre le Kaiser au courant de l'opinion. Il se retirera. Il sera plus facile d'obtenir le départ volontaire du Kaiser si je ne suis pas sous le coup de cette pression. Mettez-vous à ma place. J'ai connu le Kaiser tout petit... Nous étions tous deux comme ça (il fit un geste de la main). Depuis huit jours, je m'occupe jour et nuit de la question... »

Scheidemann consentit à reprendre sa lettre, à condition que la décision fût prise dans les vingt-quatre heures. Cependant, le 8 novembre, l'Empereur n'avait pas encore abdiqué.

Le 7, la Révolution avait éclaté à Munich, le roi Louis III avait été chassé, et la République avait été proclamée, avec le gouvernement socialiste extrémiste de Kurt Eisner.

Le 8 au soir, à Berlin, Scheidemann prit part, dans la salle des Séances du Comité directeur du parti social-démocrate, à une

(1) Ph. Scheidemann. *L'effondrement*, p. 220.

(2) Id., *ib.*, p. 221.

réunion des hommes de confiance du parti. « Il m'apparut de façon manifeste, écrit-il, que, sauf miracle, les ouvriers de Berlin seraient le lendemain dans la rue. » Le 9, à la première heure, il appela au téléphone le sous-secrétaire d'Etat Wahnschaffe pour lui demander si l'Empereur avait abdiqué. « Pas encore, répondit Wahnschaffe, mais nous attendons la nouvelle de son abdication d'un moment à l'autre. » Scheidemann répondit qu'il attendrait encore une heure; après quoi il démissionnerait. A 9 heures, il appela de nouveau la chancellerie. « Encore rien, lui répondit-on... Peut-être à midi! » Scheidemann envoya immédiatement sa lettre de démission à la Wilhelmstrasse.

La Révolution avait éclaté le matin. Les représentants de la social-démocratie se rendaient dans les casernes et déconseillaient aux soldats, terriblement excités, les violences sanglantes. En fait, il n'y eut pas de résistance des monarchistes. Les révolutionnaires se rendirent maîtres des rues sans combat. On arrachait les épaulettes des officiers. On saisit les imprimeries des journaux bourgeois. Mais le sang ne coula pas.

Un conseil de six commissaires du peuple, une sorte de chancelier à six têtes, remplaça le prince de Bade à la Wilhelmstrasse.

Que se passait-il pendant ce temps à Spa? Nous avons vu que, le 5, le général Groener, successeur de Ludendorff, était allé à Berlin pour y apporter les nouvelles du front et recueillir celles de l'intérieur. Il était revenu à Spa désespéré et convaincu que l'abdication de l'Empereur pouvait seule sauver la situation. Mais, loin de penser à abdiquer, Guillaume II voulait, le 8 novembre, se mettre à la tête des troupes pour marcher sur Berlin et réduire les factieux. Hindenburg désapprouvait ce projet et voulait démissionner. Le général Groener prévoyait des combats sur le Rhin, pendant le voyage, et à Berlin.

L'Empereur renonça à son projet. Mais il espérait rentrer à Berlin, l'armistice signé, au milieu de ses soldats, pacifiquement.

« C'est impossible, objecta le général Groener. L'armée rentrera en bon ordre dans ses foyers, à condition que Votre Majesté ne se mette pas à sa tête. Car elle ne veut plus marcher derrière Votre Majesté. »

A ce coup inattendu, l'Empereur se fâcha. « Voilà, dit-il, une opinion que je veux avoir par écrit, noir sur blanc, mais après que vous aurez consulté les généraux commandant en chef. »

Le 9, de Berlin, tandis que Scheidemann quittait le gouvernement et que l'émeute grondait, le chancelier et le ministre des Affaires étrangères Solf suppliaient par téléphone l'Empereur d'abdiquer. Au contraire, le Kronprinz, sûr de son armée, proposait de conduire son père à Berlin au milieu de ses soldats.

A 1 heure de l'après-midi, le colonel Hays vint rendre compte à l'Empereur de l'enquête auprès des officiers du front, dans les trois groupes d'armées. « La troupe est très fidèle à Sa Majesté, dit-il, mais elle est fatiguée et indifférente. Ce qu'elle veut, c'est le repos et la paix. Elle ne marchera pas contre l'Allemagne en révolte, même avec Votre Majesté à sa tête. Elle ne marchera pas contre le bolchevisme. Ce qu'elle veut, c'est la paix. » Et comme l'Empereur doutait, Hays répéta : « La troupe vous verrait avec joie

rentrer avec elle, mais elle ne veut plus combattre, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. »

Cependant, de Berlin, le téléphone annonçait qu'on se battait dans les rues, que les troupes passaient à l'émeute. « Abdiquez ! Abdiquez ! C'est le seul moyen de sauver la monarchie... Ce n'est plus une question d'heures... mais de minutes!... »

Guillaume II consentit enfin à abdiquer en tant qu'empereur, mais en restant roi de Prusse. De nouveau le téléphone appela de Berlin : « Abdiquez ! Abdiquez maintenant ou tout est perdu ! »

Von Hintzé répondit : « Mais Sa Majesté voudrait rester roi de Prusse. — Ça n'a pas d'importance, reprit la voix. Il faut l'abdication complète... D'ailleurs, l'agence Wolff vient de lancer la nouvelle, ainsi que celle de la renonciation du Kronprinz au trône. C'est Ebert qui est nommé au poste de chancelier. — Mais ! Mais !... , bégaya Hintzé, on n'a pas consulté l'Empereur. — On ne pouvait pas faire autrement. L'abdication, telle que la conçoit Sa Majesté, est inutile. »

Il était 2 heures de l'après-midi. Quand on rapporta ces nouvelles à Guillaume II, il répondit : « Je reste roi de Prusse et parmi mes troupes. »

A 4 heures, Hindenburg, Groener, Plessen, l'amiral Scheer, le baron von Marshall se rendirent ensemble auprès de lui. Il répéta qu'il restait roi de Prusse. Hindenburg fit observer qu'il pouvait être ramené prisonnier à Berlin par les troupes révoltées et livré à un tribunal révolutionnaire. L'Empereur réfléchit. « Alors, il faudrait préparer mon voyage en Hollande », dit-il.

Il était 5 heures. Deux heures plus tard, Guillaume II a encore changé d'avis. Il déclare à 7 h. 30 : « Je combattrai à outrance avec une poignée de braves, dussions-nous tous être tués. Je n'ai pas peur de la mort. On me demande d'abandonner mes enfants, ma femme. C'est impossible. Je reste!... » A 9 heures, il notifie cette décision à Hindenburg. A 10 heures, Groener lui représente que s'il tarde encore les troupes révoltées pourront lui barrer la route. Toute hésitation peut devenir dangereuse. « Et, ajoute Groener, tel est aussi l'avis de Hindenburg. »

« Ainsi, écrit Guillaume II, le feld-maréchal me conseillait de quitter une armée qui s'effondre et de me réfugier dans un Etat neutre. Un terrible combat intérieur s'est livré en moi-même, car je ne voulais pas m'exposer au reproche de lâcheté, ni abandonner la partie de mon armée qui pouvait m'être restée fidèle. J'eusse préféré mourir en combattant avec elle. Mais toutes les compétences militaires responsables et l'Etat-Major lui-même déclarent : « La troupe ne veut plus combattre. Elle ne le peut plus physiquement. Elle ne le peut ni contre l'ennemi, ni contre le peuple. » Alors il ne me reste plus, après que le chancelier de l'Empire, le prince Max de Bade, a fait cause commune avec les socialistes, qu'à me décider, le cœur saignant, à me séparer de mon armée. »

L'Empereur se retira en Hollande où le Kronprinz le suivit.

XV. *L'armistice.* — Le 7 novembre, à minuit trente, le maréchal Foch avait reçu du commandement allemand le radio suivant :

« Le gouvernement allemand, ayant été informé par les soins du président des Etats-Unis que le maréchal Foch a reçu le pouvoir de recevoir ses représentants accrédités et de leur communiquer les conditions de l'armistice, fait connaître les noms de ses plénipotentiaires et demande l'endroit où ils pourront pénétrer dans les lignes françaises. Il demande aussi une suspension d'armes dans l'intérêt de l'humanité. »

A 1 h. 25, le maréchal répondit que les plénipotentiaires allemands devraient se présenter aux avant-postes sur la route de Maubeuge à la Capelle. De là, ils furent menés à Rethondes, dans la forêt de l'Aigue, entre Compiègne et Soissons. A 700 mètres de la gare, une voie de garage formait un épi. Le train du maréchal Foch fut placé sur une des voies, celui des plénipotentiaires sur l'autre.

L'entrevue eut lieu le 8, à 9 heures du matin. Les délégués allemands étaient M. Erzberger, président; le comte Oberndorff, le général von Winterfeld, le capitaine de vaisseau Vanselow, les capitaines Geyer et Helldorf. A 9 heures, ils descendent de leur train, et, par un chemin de caillebotis posé sur le sol boueux, gagnent le train du maréchal. Ils sont reçus dans le wagon-bureau par le général Weygand et l'amiral Hope. Puis le général Weygand va chercher le maréchal, qui entre suivi de l'amiral Wemyss.

Foch s'arrête sur le seuil, fait le salut militaire, puis s'approche de la table, ôte son képi et dit : « A qui ai-je l'honneur de m'adresser ? » Erzberger répond en allemand : « Les plénipotentiaires envoyés par le gouvernement germanique. » Il tend les lettres de crédit au maréchal, qui les prend et dit : « Je vais les examiner. » Et il sort avec l'amiral Wemyss. Tout le monde attend, debout. Il revient, et le dialogue suivant s'engage :

FOCH (*debout*). — Quel est l'objet de votre visite ?

ERZBERGER. — Nous venons recevoir les propositions des Puissances alliées pour arriver à un armistice sur terre, sur mer et dans les airs (*l'interprète Laperche traduit sa réponse*).

FOCH. — Je n'ai pas de proposition à faire.

OBERNDORFF. — Si monsieur le Maréchal préfère, nous pourrions dire que nous venons demander les conditions auxquelles les Alliés consentiraient un armistice.

FOCH. — Je n'ai pas de condition.

ERZBERGER *tire de sa poche et lit la note du président Wilson disant que le maréchal Foch est autorisé à faire connaître les conditions de l'armistice.*

FOCH. — Demandez-vous l'armistice ? Si vous le demandez, je puis vous faire connaître à quelles conditions il pourra être obtenu.

ERZBERGER et OBERNDORFF *déclarent qu'ils demandent l'armistice.*

FOCH. — Je vais donc vous faire donner lecture des conditions arrêtées par les gouvernements alliés.

Le maréchal, puis tous les plénipotentiaires s'assoient ; un texte des conditions est remis à Erzberger, tandis que le général

Weygand les lit à haute voix. Ces conditions avaient été arrêtées le 4 entre les gouvernements alliés. Elles comprenaient l'évacuation dans le délai de quinze jours des territoires occupés, y compris l'Alsace-Lorraine; la livraison de 5.000 canons, 30.000 mitrailleuses, 3.000 minenverfer, 2.000 avions; l'évacuation dans le délai de trente jours de la rive gauche du Rhin qui restera administrée par les autorités locales sous la surveillance des armées alliées, augmentée de trois têtes de pont de 30 kilomètres de rayon sur la rive droite, à Cologne, Coblentz, Mayence, l'entretien des garnisons étant aux frais de l'Allemagne; la neutralisation d'une zone de 10 kilomètres, à l'Est du fleuve et des têtes de pont; l'abandon de tous les approvisionnements militaires laissés après les délais d'évacuation; la livraison de 5.000 locomotives, 150.000 wagons, 5.000 camions; la livraison de 160 sous-marins dans le délai de quinze jours; l'internement, dans le délai de sept jours, de 6 croiseurs de bataille, de 10 cuirassés d'escadre, de 8 croiseurs légers et de 50 destroyers; la libération des prisonniers faits par l'Allemagne, sans réciprocité; l'évacuation immédiate de l'Autriche-Hongrie, de la Roumanie, de la Turquie et, au moment fixé par l'Entente, de la Russie; l'annulation des traités de Brest-Litovsk et de Bucarest, l'évacuation de tous les ports de la mer Noire; la restitution des navires de guerre russes et de tous les bateaux de commerce; l'évacuation de l'Afrique orientale; la réparation des dommages de guerre.

La durée de l'armistice était de trente-cinq jours et pouvait être prolongée. Le délai accordé pour accepter ou refuser ces conditions était de soixante-douze heures. Le terme en fut donc fixé au lundi 11 novembre, à 11 heures du matin. Le maréchal Foch refusa une suspension d'armes. Bien au contraire, le 9, à 14 h. 30, il télégraphiait aux commandants en chef: « L'ennemi, désorganisé par nos attaques répétées, cède sur tout le front. Il importe d'entretenir et de précipiter nos actions. Je fais appel à l'énergie et à l'initiative des commandants en chef et de leurs armées pour rendre décisifs les résultats obtenus. »

Le 9 au soir, la situation était la suivante. La 1^{re} armée américaine, ayant poussé sa droite à l'Est de la Meuse, faisait le front Ornes-Mouzon. L'armée Gouraud avait occupé Mohon et Mézières, et une de ses divisions avait jeté 2 bataillons sur la rive droite de la Meuse. L'armée Guillaumat était sur la Sormonné, c'est-à-dire juste aux abords de la grande forêt des Ardennes. L'armée Humbert, passant le Thon et l'Aube, était pareillement venue se mouler sur l'Ardenne, en faisant la ligne la Neuville aux Joutes-Signy-le-Petit.

Cependant l'offensive de Lorraine est prête. L'armée Mangin comprend 14 divisions, l'armée Gérard, à sa droite, 6. A gauche, la 2^e armée américaine doit attaquer à l'Ouest de Metz. Quant aux chances de l'opération, on peut les résumer ainsi. Le maréchal Foch dispose de 205 divisions: 102 françaises, 60 britanniques, 12 belges, 29 américaines, 2 italiennes. Sur ce total, il a 103 divisions en réserve. Les Allemands n'ont plus sur le front occidental que 187 divisions, dont 17 seulement en réserve; leur grande ligne de rocade Hirson-Sedan est perdue; les renforts sont incapables de

se porter à temps sur le champ de bataille. L'armée allemande est bien perdue.

Le 10, à 7 heures du soir, le général Desticker téléphone au maréchal Foch que nos postes ont intercepté le radio du gouvernement allemand aux plénipotentiaires : « Les plénipotentiaires sont autorisés à signer. » A minuit et demi, ils reviennent dans le wagon-bureau du maréchal; la discussion dure toute la nuit. Enfin, à 5 heures, les signatures sont échangées. L'armistice entra en vigueur six heures plus tard, c'est-à-dire vers 11 heures.

Le 10 au soir, le groupe d'armées des Flandres avait encore réussi une longue avance par son centre et sa droite. La 6^e armée française avait par son aile Sud progressé de 15 kilomètres jusqu'à Segelshem, prolongée au Sud par l'armée Plumer à Nederbréhelles. Le 11 au matin, les armées britanniques jalonnaient la ligne Nederbréhelles-Mons. Elles se liaient à Éppes-Sauvage à l'armée Debeney, qui avait avancé le 10 de 8 kilomètres. La 3^e armée, qui avait en cinq jours avancé de 60 kilomètres, occupait Rocroi le 11 à l'aube. La 5^e armée, suivant pas à pas l'ennemi sur les hauteurs de l'Ardenne, avait atteint le 10, à 16 heures, le front Bel Air-Renwez. La 4^e armée, après de durs combats, le 10, pour le passage de la Meuse, avait réussi à jeter six bataillons sur la rive droite, entre Vrigne et Lumes. Le compte rendu du 11 au matin ajoutait : « Hier soir, à partir de 18 heures, l'ennemi a bombardé Mézières avec des obus incendiaires, mettant le feu à l'hôpital qui a dû être évacué par les malades et les blessés qui l'occupaient. Depuis ce matin, les Allemands exécutent sur la ville, où se trouvent plus de 20.000 habitants, des tirs par toxiques et mitrailleurs. » L'armée américaine avança le 11 au matin jusqu'au jalonnement Stenay-Dieppe.

A 11 heures du matin, le feu s'arrêta partout, après deux cent trente-deux jours de bataille ininterrompue. Les soldats étaient comme stupéfaits de pouvoir se montrer sans risquer une balle ou un obus. A 4 heures de l'après-midi, toutes les cloches des églises de France sonnèrent. Paris, qui avait pendant quatre ans et trois mois supporté stoïquement l'inquiétude, le bombardement et la victoire même, laissa enfin éclater sa joie. La foule parcourait les boulevards en chantant : « Fallait pas, fallait pas qu'y aille. » On acclamait les soldats, on fraternisait. On promenait en triomphe les canons ennemis, dont M. Clemenceau avait fait une allée triomphale de l'Etoile à la Concorde. Le maréchal Foch adressa le 12 aux troupes alliées une proclamation qui disait : « Vous avez gagné la plus grande bataille de l'histoire et sauvé la cause la plus sacrée : la Liberté du monde. Soyez fiers ! D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux. La postérité vous garde sa reconnaissance. »

CHAPITRE XXXIV

La paix.

I. La reconstruction de l'Europe. — II. Les buts de guerre des Alliés. — III. Les Quatorze points. — IV. La conférence de la Paix. — V. Conseil des Dix et Conseil des Quatre. — VI. Les nouvelles frontières de l'Allemagne. — VII. La restauration de la Pologne. — VIII. L'héritage de l'Autriche-Hongrie. — IX. Le traité de Neuilly. — X. Le démembrement de la Turquie. — XI. Les Grecs en Asie-Mineure. — XII. Le désarmement de l'Allemagne. — XIII. Les réparations. — XIV. La Société des Nations et l'avenir de la paix.

I. La reconstruction de l'Europe. — Après l'armistice du 11 novembre, les grandes opérations sont finies. Mais il faudra encore sept mois pour donner un statut à ce monde en ébullition, qui ne s'apaisera que lentement. De très vieux Etats se disloquent et se morcellent. De leurs débris, des Etats nouveaux sont formés; des Etats jadis rayés de l'histoire sont ressuscités.

Les traités qui ont renouvelé la face de l'Europe sont au nombre de quatre : traité de Versailles avec l'Allemagne (28 juin 1919), traité de Saint-Germain avec l'Autriche (10 septembre 1919), traité de Neuilly avec la Bulgarie (27 novembre 1919), traité de Trianon avec la Hongrie (4 juin 1920). Ces traités ne furent pas discutés avec les vaincus. Ils leur furent présentés tout préparés, sans qu'ils eussent d'autre droit que d'y mettre leur signature. Les conditions de la paix ont été décidées par les vainqueurs seuls.

On sait que les Etats-Unis, après avoir joué un rôle essentiel dans les négociations de paix, ne voulurent pas se lier. Le Sénat rejeta le traité de Versailles, après de longues controverses, le 19 mars 1920, par 49 voix contre 35.

II. Les buts de guerre des Alliés. — Les Alliés avaient dès longtemps défini les bases de la paix future, ou, comme on disait, leurs buts de guerre. Les Empires centraux ayant, le 12 décembre 1916, remis aux représentants diplomatiques des Etats neutres et du Saint-Siège une note où ils proposaient d'entrer en négociations, M. Briand répondit au nom de tous les Alliés, le 30 décembre, par une note qui fut remise à M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis. « Il n'y a pas de paix possible, déclaraient les Alliés, tant que ne seront pas assurées la réparation des droits et des libertés violées, la reconnaissance du principe des nationalités et la libre existence

des petits Etats; tant que n'est pas certain un règlement de nature à supprimer définitivement les causes qui, depuis si longtemps, ont menacé les nations et à donner les seules garanties efficaces pour la sécurité du monde.» Ainsi, trois principes: droits des peuples, réparations, Société des Nations.

Cependant, le 18 décembre, le président des Etats-Unis avait de son côté demandé aux belligérants de faire connaître leurs conditions de paix. Les Alliés répondirent le 10 janvier 1917, et cette fois encore par une note unique, que M. Briand remit à M. Sharp. Les mêmes principes qui avaient été posés dans la note du 30 décembre, étaient précisés et suivis de leurs applications. Les buts de guerre des Alliés « impliquent, de toute nécessité et en première ligne, la restauration de la Belgique, de la Serbie et du Monténégro, et les dédommagements qui leur sont dus; l'évacuation des territoires envahis en France, en Russie, en Roumanie, avec de justes réparations; la réorganisation de l'Europe, garantie par un régime stable et fondée aussi bien sur le respect des nationalités et sur le droit à la pleine sécurité et à la liberté de développement économique que possèdent tous les peuples, petits et grands, que sur des conventions territoriales et des règlements internationaux propres à garantir les frontières terrestres et maritimes contre des attaques injustifiées; la restitution des provinces ou territoires autrefois arrachés aux Alliés par la force et contre le vœu des populations; la libération des Italiens, des Slaves, des Roumains et des Tchécoslovaques de la domination étrangère; l'affranchissement des populations soumises à la sanglante tyrannie des Turcs; le rejet hors d'Europe de l'Empire ottoman, décidément étranger à la civilisation occidentale. »

Six mois plus tard, dans les moments critiques qui suivirent l'échec d'avril 1917, les Chambres françaises, après un long débat, proclamaient les buts de guerre du pays. Le texte de cette déclaration, adopté le 5 juin 1917 par la Chambre des députés, par 467 voix contre 52, posait les mêmes principes.

D'autre part, les différents ministères, en France, étudiaient les conditions de paix qui intéressaient leurs services. Trois organes furent créés pour coordonner ces travaux :

1° Le comité d'études, présidé par Lavisse, présenta des mémoires sur toutes les questions territoriales relatives à l'Europe et au proche Orient;

2° Un comité, présidé par M. Jean Morel, présenta des notes sur les problèmes économiques;

3° De décembre 1918 à fin janvier 1919, M. Tardieu réunit les membres du comité d'études et les représentants des différents ministères, pour arrêter sur chaque point des conclusions dont le texte servit de bases aux propositions françaises.

III. Les Quatorze points. — En septembre 1917, le président Wilson chargea le colonel House de réunir un corps d'experts, pour rassembler et comparer les données éventuellement utiles à la Conférence de la Paix. « La première contribution pratique... fut faite au début de 1918, lorsque le président demanda... un rapport sur les grandes lignes d'un règlement équitable. Ce

rapport, préparé par le directeur (1), le trésorier (2) et le secrétaire (3), fut la base qui servit au président pour formuler ses Quatorze points (4). » Les Quatorze points furent formulés dans un message du président Wilson au Congrès le 8 janvier 1918. En voici l'essentiel :

I. Conventions de paix publiques, excluant les ententes particulières entre les nations; diplomatie ouverte;

II. Liberté de navigation sur mer en temps de guerre comme en temps de paix ;

III. Suppression, dans toute la mesure du possible, des barrières économiques, et égalité de traitement en matière commerciale pour toutes les nations associées pour le maintien de la paix ;

IV. Garanties efficaces pour la réduction des armements ;

V. Règlement impartial de toutes les revendications en tenant compte des intérêts des populations ;

VI. Evacuation du territoire russe et règlement permettant à la Russie de fixer librement son propre développement politique et son organisation nationale ;

VII. Evacuation et restauration de la Belgique, sans aucune atteinte à son indépendance ;

VIII. Evacuation totale du territoire français, restauration des régions envahies, réparation du tort fait à la France en 1871 en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine ;

IX. Rectification des frontières de l'Italie selon des lignes de démarcation clairement reconnaissables entre nationalités ;

X. Faculté pour les peuples de l'Autriche-Hongrie de développer leur autonomie ;

XI. Evacuation de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro ; restauration des territoires occupés ; accès à la mer pour la Serbie ; garanties d'indépendance politique et économique de ces trois pays ;

XII. Limitation de la souveraineté ottomane aux régions réellement turques; autonomie pour les autres nationalités; garanties de la liberté des Détroits;

XIII. Création d'un Etat polonais composé de territoires habités par des populations indiscutablement polonaises; libre accès de la Pologne à la mer;

XIV. Formation d'une association générale entre les nations pour assurer à tous les Etats, petits ou grands, des garanties mutuelles d'indépendance politique et d'intégrité territoriale.

IV. *La conférence de la Paix.* — Le 5 octobre 1918, le prince Max de Bade, devenu chancelier allemand, demandait au président Wilson de prendre en mains la restauration de la paix. Il se déclarait prêt à accepter comme base les Quatorze Points. Après un

(1) Colonel House.

(2) M. David Hunter Miller, du barreau de New-York.

(3) M. Walter Lippmann.

(4) *Ce qui se passa réellement à Paris en 1918-1919.* Histoire de la Conférence de la paix par les délégués américains, traduction française, Paris 1923, pp. 13-14.

échange de correspondance, M. Lansing répondit le 5 novembre que les Alliés étaient disposés à conclure la paix sur la même base. On a vu comment l'armistice entra en vigueur le 11 novembre, à 11 heures du matin. Une Conférence se réunit à Paris pour élaborer les conditions de la Paix. Le président Wilson arriva le 13 décembre. La Conférence fut ouverte solennellement sous la présidence de M. Clemenceau, au Quai d'Orsay, le 18 janvier 1919.

La Conférence s'organisa progressivement. Elle finit par former 58 groupements de travail, répartis en organes généraux (secrétariat général, comité de vérification des pouvoirs, comité de rédaction) et en commissions ou comités destinés à étudier chacun un objet défini: commission de la Société des Nations, — des responsabilités de la guerre et des sanctions, — de la réparation des dommages, — de la législation internationale du travail, — du régime international des ports, voies d'eau et voies ferrées, — des questions économiques, — de l'aéronautique, — comité central des questions territoriales, — comité d'Alsace-Lorraine, — comité de la Sarre, — commissions des affaires tchécoslovaques, — des affaires polonaises, — des affaires roumaines et yougoslaves, — des affaires grecques et albanaises, — des affaires belges et danoises, — des affaires coloniales, — des câbles sous-marins; — comité des clauses militaires, navales et aériennes; — comité militaire et naval interallié; — conseil suprême économique.

Beaucoup de commissions comprenaient deux, trois, et jusqu'à neuf sous-commissions. « Ces cinquante-huit groupements, écrit A. Tardieu, comprenaient, outre les plénipotentiaires et les chefs des départements ministériels, des hommes venus de tous les points de l'activité humaine: juristes, financiers, historiens, industriels, commerçants, administrateurs, professeurs, soldats, marins, qui apportaient, sur chaque problème, avec les conclusions des études préparatoires auxquelles presque tous avaient participé, une large expérience personnelle (1). »

Ces commissions ont tenu 1.646 séances. Leurs conclusions, vérifiées par 26 enquêtes sur place, ont été discutées par trois organes: le Conseil des ministres des Affaires étrangères des cinq grandes puissances, ou Conseil des Cinq, qui a tenu 39 séances; le Conseil des Dix, qui en a tenu 72; le Conseil des Quatre, qui en a tenu 145.

V. *Conseil des Dix et Conseil des Quatre.* — Les vingt-sept nations alliées étaient représentées dans les assemblées plénières. Mais cette partie extérieure et représentative de la Conférence n'était guère qu'un écran. Dès la seconde séance plénière, le 25 janvier, M. Clemenceau posa en principe que le travail serait conduit par les cinq grandes puissances. Les chefs de gouvernement et les ministres des Affaires étrangères des Etats-Unis, de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Italie, plus le premier plénipotentiaire et le ministre des Affaires étrangères du Japon, formèrent ce qu'on appela le Conseil des Dix, qui siégea jusqu'au 25 mars 1919. Un des délégués américains, M. Charles Seymour, a fait du

(1) A. Tardieu, *la Paix*, p. 103.

Conseil des Dix le tableau suivant. Il décrit au Quai d'Orsay le cabinet du ministre, M. Pichon, « décoré de son tapis ancien gris perle orné de roses rouges et de ses riches tapisseries des Gobelins, ses hautes fenêtres donnant sur les pelouses parfaites des jardins du ministère des Affaires étrangères. Au centre, derrière un bureau Empire, massif, impassible, le visage gris, ses mains tranquillement croisées et éternellement gantées de gris, siégeait Clemenceau, dans une attitude de tolérance ennuyée. Dans sa sagesse cynique, il n'avait jamais cru que la fin de la guerre ramènerait l'âge d'or et ces querelles nationales lui apparaissaient tout à fait naturelles, bien que fastidieuses. Son humeur aride et son sarcasme mordant se révélaient par de rares interrogations et contrastaient avec la patiente application du président Wilson assis à sa droite et auquel — il n'est pas sans intérêt de le noter — tous les demandeurs avaient l'air de s'adresser comme à l'homme de justice en qui reposaient toutes leurs espérances. Près des Américains, Lloyd George et Balfour, contraste frappant. Le Premier britannique, comme consumé par une sorte d'énergie électrique, toujours assis sur le rebord de son siège, questionnant et interrompant; Balfour, les jambes allongées, appuyé au dos de son fauteuil, fermant parfois les yeux, philosophe et tout à fait à l'abri de ces soudaines bouffées d'enthousiasme qui quelquefois soulevaient son chef. Puis, toujours à droite, les Japonais au visage immobile de sphinx, aussi énigmatique que Monna Lisa. Face à Clemenceau, les Italiens : Orlando éloquent et fleuri et Sonnino au profil d'aigle, le nez puissant, la mâchoire comme un écrou. Dans les coins, les secrétaires. Derrière les chefs, les attachés et les experts, avec leurs cartes et leurs statistiques, murmurant à voix basse des corrections aux affirmations émises par les délégués des nationalités (1). »

Le Conseil des Dix était encore une assemblée trop nombreuse pour pouvoir régler les questions capitales qui se posaient. Créé pour être l'organe suprême de la Conférence, il apparaissait comme un obstacle aux travaux essentiels. « Il fut enfin mis de côté de la façon sommaire et dépourvue de formes qui caractérisa tous les actes vitaux de la Conférence. Wilson, Lloyd George, Clemenceau et Orlando cessèrent subitement d'assister aux séances du Conseil des Dix et se réunirent entre eux. Dès ce moment, le Conseil des Quatre prit la direction de la Conférence (2). » Puis M. Lloyd George fut retenu en Angleterre par des questions de politique intérieure ; Wilson partit le 14 février pour un voyage en Amérique; Clemenceau fut victime d'un attentat le 19 février. Lorsque tous les chefs d'Etat furent de nouveau réunis après le retour de Wilson, le 14 mars, ils persistèrent à se réunir à quatre en Conférence privée. La tâche des commissions était à peu près terminée. L'une après l'autre, elles avaient déposé leurs rapports. Le Conseil des Quatre, réuni pour la première fois le 24 mars, se saisit de ces rapports, et, en six semaines, il éleva l'édifice de la paix. Les Dix continuèrent à siéger, sans les chefs d'Etat, sous la forme d'un conseil des cinq ministres

(1) *Ce qui se passa...*, p. 35.

Ib., p. 35-36.

des Affaires étrangères, examinant les rapports des Commissions et les renvoyant aux Quatre.

Ainsi fut élaboré le nouveau statut de l'Europe. Les débats ont été en général calmes et faciles, sauf sur trois questions : la rive gauche du Rhin, la Sarre et les réparations.

VI. *Les nouvelles frontières de l'Allemagne.* — Le traité de Versailles régla le sort de l'Allemagne. Il comprend près de 450 articles dont la moitié environ sur des sujets économiques.

« Les nouvelles frontières allemandes, écrit M. Ch. Homer Haskins, illustrent les difficultés que devait rencontrer cette paix de justice que la Conférence chercha à établir. Il s'agissait de libérer des nationalités submergées comme les Danois du Slesvig, de réparer des injustices anciennes, comme le partage de la Pologne, ou récentes, comme l'annexion par la force de l'Alsace-Lorraine en 1871. Il s'agissait de déterminer les meilleures frontières nationales ainsi que le sens et les limites du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. C'étaient surtout des problèmes territoriaux, mais qui impliquaient des questions de réparations, de zones douanières, de sécurité nationale et de garanties pour l'avenir (1). »

Le principal des éléments constitutants de l'Empire allemand était le royaume de Prusse, qui en couvrait les trois cinquièmes et qui s'étendait dans toutes les directions, de sorte que toutes les questions de frontières le concernaient personnellement, sauf la question d'Alsace-Lorraine, qui était terre d'Empire. Mais la question du Slesvig touchait la Prusse qui l'avait annexé en 1864, la question de Pologne touchait la Prusse qui l'avait annexée en 1778, 1793 et 1795 ; la question de la rive gauche du Rhin touchait la Prusse qui l'avait annexée en 1815. La moitié du territoire prussien avait été acquis depuis le Grand Frédéric ; c'était le fruit d'une carrière d'agrandissements militaires. Laisserait-on intact le fruit de cette longue rapine ?

« Les Alliés avaient accepté comme base de la paix les Quatorze points du président Wilson. Or, ces Quatorze points, tout en stipulant formellement la restitution de l'Alsace-Lorraine et la restauration de la Pologne, condamnaient les trocs de population et leur passage d'une souveraineté à l'autre sans leur consentement. En même temps, ils proclamaient le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, que l'Allemagne avait si souvent violé dans le passé. Le démembrement de la Prusse était impossible non parce que le gouvernement prussien ne le méritait pas, mais parce que sa population n'y consentirait pas et qu'à notre époque ce sont les peuples qui comptent. Le redressement des torts historiques peut facilement causer de plus grands torts lorsque les hommes ont fini par accepter des conditions autrefois injustement imposées. Aussi la Conférence prit-elle garde de ne point plonger trop loin dans le passé pour redresser des injustices anciennes. Dans le cas de la Pologne, la Conférence remonta cependant jusqu'au XVIII^e siècle ; elle s'y décida non en raison du tort commis alors, mais à cause des résistances et des protes-

(1) *Ce qui se passa...*, pp. 42-43.

tations toujours vivantes de la Pologne. En Occident, aucun des changements qui intervinrent dans le traité ne modifia un état de choses antérieur à 1814 (1). »

Sur la frontière occidentale, tout le monde était d'accord pour rendre l'Alsace-Lorraine à la France. Les contestations commencèrent à propos des frontières de l'Alsace-Lorraine et à propos de la rive gauche du Rhin. En effet, après la défaite de Napoléon en 1814, la frontière française avait d'abord été fixée par le traité de Paris à la ligne de 1792. Mais après le retour de Napoléon et les Cent Jours, les Alliés, irrités, avaient enlevé sur les lisières de la France une bande qui comprenait Landau et Sarrelouis. Clemenceau réclamait la frontière de 1814. Peu sensibles aux arguments historiques, Lloyd George et Wilson refusèrent parce que les pays enlevés à la France en 1815 semblaient entièrement germanisés. Ils s'opposèrent d'autre part à ce que les territoires allemands de la rive gauche du Rhin fussent constitués en un ou plusieurs Etats tampons indépendants de l'Allemagne. « D'une part, ces deux hommes d'Etat avaient publiquement promis de ne pas porter atteinte à l'unité allemande ; d'autre part, ils ne voulaient sous aucun prétexte créer ce qu'ils appelaient une nouvelle Alsace-Lorraine... En outre, Lloyd George était dominé par la préoccupation de faire une paix « que l'Allemagne pût signer ». On arriva au milieu de février sans qu'aucune grande question fût tranchée (2). »

Les négociations reprirent après le retour de Wilson à Paris. Clemenceau insista pour que la frontière occidentale de l'Allemagne fût fixée au Rhin, et pour que la ligne du Rhin fût occupée d'une manière permanente par une force militaire interalliée. Wilson et Lloyd George persistèrent dans leur refus et proposèrent, comme compensation, la garantie militaire des Etats-Unis et de l'Angleterre contre toute agression non provoquée de l'Allemagne contre la France. On se mit enfin d'accord le 22 avril : l'occupation militaire interalliée de la rive gauche du Rhin et de trois têtes de ponts sur la rive droite durerait quinze ans à partir de la mise en vigueur du traité ; elle pourrait être abrégée si l'Allemagne observait fidèlement les conditions du traité et prolongée dans le cas contraire ; les Etats-Unis et l'Angleterre fourniraient par traité spécial la garantie militaire proposée ; toutefois, le traité signé par l'Angleterre ne serait valable que si le traité signé par Wilson était ratifié par le Sénat américain.

Lloyd George et Wilson refusèrent de diviser la Prusse en plusieurs Etats dans le cadre de l'Empire allemand. Cependant, au témoignage de M. Haskins, il y avait « beaucoup à dire en faveur d'une telle division. L'Empire allemand prétendait être une Confédération, mais la Prusse y dominait politiquement tous les autres Etats ; partout régnait l'inégalité. Si le Hanovre, la Westphalie et le pays rhénan avaient été constitués en Etats fédéraux indépendants, l'Empire aurait eu un caractère plus véritablement fédéral et les diverses aspirations des régions occidentales auraient eu quelques chances de pouvoir s'exprimer. Quelques semaines

(1) A. Gauvain, ap. Lavissee, *Histoire de France contemporaine*, IX, p. 482.

(2) *Ce qui se passa...*, p. 50.

après l'armistice, il aurait suffi d'un faible encouragement de la part des Alliés pour obtenir ce résultat: les Allemands eux-mêmes y eussent alors probablement prêté les mains. Mais ces encouragements ne se manifestèrent pas, du moins du côté de l'Angleterre et des Etats-Unis, et les quelques mouvements locaux qui s'étaient produits en ce sens échouèrent. »

Le changement capital sur la frontière occidentale fut le retour de l'Alsace-Lorraine à la France. La question avait été réglée par la victoire alliée et par l'évacuation imposée aux Allemands dans les conditions de l'armistice. La réception enthousiaste que la population fit aux troupes françaises mit le sceau final aux victoires militaires. Pétain à Metz, Gouraud à Strasbourg, Castelnaud à Colmar firent des entrées triomphales. *Unsere Erloeser*, disaient les Alsaciens à Strasbourg: nos libérateurs. Dans une petite ville de Lorraine, à Château-Salins, la Légion étrangère entra la première. Elle avait formé le carré et les vieilles gens venaient baiser le drapeau. Comme les Allemands avaient accepté le 8^e point du programme de Wilson, stipulant que le tort fait à la France en 1871 serait redressé, il n'y avait pas lieu de rouvrir la question à la Conférence.

On a vu que le gouvernement français souhaitait revenir à la frontière de 1814. Dans cette frontière se trouvait incluse la vallée de la Sarre, laquelle présentait cet intérêt d'être devenue, au cours du XIX^e siècle, une région d'industrie intense, grâce à ses gisements de charbon. Les mines de charbon produisaient en 1914 17.000.000 de tonnes par an, soit le huitième de la production totale de l'Empire allemand. La partie occidentale du pays était devenue française sous Louis XIV, qui y éleva la forteresse de Sarrelouis. La partie orientale, vers Sarrebrück, où se trouve surtout le charbon, ne fut française que de 1793 à 1815. Cependant on avait jugé en 1814 qu'elle l'était assez pour être laissée à la France. Elle ne fut donnée à la Prusse que l'année suivante, après les Cent-Jours.

Les plénipotentiaires français exposèrent leur point de vue le 27 mars 1919. Ils demandaient la frontière de 1814 et la propriété des mines. Le président Wilson reconnut la validité des demandes françaises concernant le charbon de la Sarre. En revanche, il se refusa à admettre la justice d'une annexion politique de cette région. Quant aux Anglais, tout en acceptant le transfert des mines, ils ne consentaient pas non plus au rétablissement de la frontière de 1814, qui aurait pu amener des députés protestataires à la Chambre française. Ils préféraient la création d'un Etat autonome, agrandi, sous la protection de la France. Ces divergences de vues se traduisirent par un différend aigu dans les journées critiques du début d'avril.

La question fut mise au point par un comité spécial établi le 2 avril et présidé par M. André Tardieu. Les conclusions du comité furent adoptées par les Quatre. En compensation de la destruction de ses mines de charbon dans le Nord, la France obtenait la propriété entière et absolue des mines de charbon situées dans le bassin de la Sarre. Le gouvernement du territoire était confié à une commission représentant la Société des Nations. A

l'expiration d'un délai de quinze ans à compter de la mise en vigueur du traité, la population aurait à se prononcer, en votant par commune, pour l'alternative suivante: maintien du régime établi par le traité, union à la France, union à l'Allemagne.

En ce qui concerne le grand-duché de Luxembourg, l'Allemagne renonçait à tous les avantages inscrits dans les traités antérieurs. Le Luxembourg cessait de faire partie de l'Union douanière allemande à partir du 1^{er} janvier 1919. La neutralité imposée en 1867 était abrogée. La neutralité stipulée en 1839 pour la Belgique était également abrogée. La Belgique acquérait le territoire de Moresnet et les cercles prussiens d'Eupen et de Malmedy.

VII. La restauration de la Pologne. — Dans le 13^e des quatorze Points, le président Wilson avait déclaré qu'un Etat polonais indépendant devrait être créé, comprenant les territoires habités par des populations indiscutablement polonaises, lesquelles devraient être assurées d'un accès libre et garanti à la mer. D'autre part, les premiers ministres de la Grande-Bretagne, de la France et d'Italie, dans leur déclaration du 3 juin 1918, avaient également affirmé que la création d'un Etat polonais uni et indépendant, avec un libre débouché sur la mer, constituait une des conditions d'une paix juste et solide et du règne du droit en Europe. En fait, la reconstitution de la Pologne était admise par tout le monde. Dès le 5 novembre 1916, les Puissances centrales avaient fait de la Pologne russe un Etat polonais: une diète et un conseil d'Etat avaient été institués. Le 12 septembre 1917, le pouvoir suprême avait été confié provisoirement à un conseil de régence. Le 5 novembre 1916 l'Empereur d'Autriche avait de son côté annoncé que l'autonomie de la Pologne autrichienne serait étendue jusqu'à l'extrême limite possible.

La France souhaitait une Pologne puissante. Au contraire, l'Angleterre, tout en voulant sincèrement une Pologne indépendante, ne se souciait pas qu'elle fût forte. « L'attitude de l'Angleterre fut moins favorable à la Pologne que celle de toute autre puissance et les Polonais sont habitués à attribuer à M. Lloyd George la plupart des désastres diplomatiques qu'ils ont éprouvés à Paris. Pourquoi cela ? C'est ce qu'il m'est difficile d'expliquer, écrit M. Robert Howard Lord. Je suis porté à croire que c'était principalement parce que l'Angleterre regardait la Pologne comme un passif plutôt que comme un actif. La Pologne était un pays faible, placé entre une Allemagne hostile et une Russie également inamicale. La défense d'un pareil Etat constituerait probablement un fardeau pour les signataires du traité. » L'Italie était disposée à favoriser les demandes polonaises, mais non à les appuyer énergiquement. Le Japon intervint à peine. Les Etats-Unis cherchaient l'équité.

Une commission des affaires polonaises fut nommée à la fin de février, sous la présidence de M. Jules Cambon, dura jusqu'en décembre et fournit un travail considérable. La première et la plus importante question fut celle de la frontière entre l'Allemagne et la Pologne. La question était très difficile pour deux

raisons. La première est qu'un flux d'immigrants allemands s'étant mêlé depuis des siècles au fond polonais de la population, les deux peuples sont mêlés sur un large espace. La seconde est que le sentiment national polonais variait avec les régions. Il était très vif en Posnanie. Au contraire, la partie méridionale de la Prusse orientale, la province d'Allenstein, polonaise d'origine, mais protestante et germanisée, ne désirait pas, en majorité, être séparée de l'Allemagne.

La commission des affaires polonaises remit son premier rapport à la fin de mars. Ce rapport recommandait de transférer à la Pologne la plus grande partie du territoire de Posen et de la Haute-Silésie. Dans les territoires cédés, la proportion des Polonais était, d'après les statistiques allemandes, de 65 %. La commission proposa, en outre, d'attribuer à la Pologne le Centre et l'Est de la Prusse occidentale, c'est-à-dire les deux rives de la Basse-Vistule avec le port de Dantzig. Telle est l'origine du « corridor ». Enfin, la commission recommanda que le sort de la province d'Allenstein fût soumis au plébiscite.

M. Lloyd George obtint que le district de Marienwerder, d'abord donné à la Pologne, serait soumis au plébiscite; puis que Dantzig serait une ville libre, sous la protection de la Société des Nations; elle serait seulement comprise dans les frontières douanières de la Pologne. Les Polonais jouiraient librement des quais, des canaux et des docks, contrôlèrent la navigation de la Vistule, les chemins de fer et les postes.

Ces propositions furent insérées dans le traité communiqué le 7 mai aux Allemands; ceux-ci firent entendre de vives protestations, qui eurent des échos en Angleterre; M. Lloyd George se fit l'écho de ces échos. Il obtint que la Haute-Silésie, au lieu d'être attribuée à la Pologne, fût soumise au plébiscite.

C'est sous cette dernière forme que le règlement germano-polonais fut inséré dans le traité de Versailles. L'Allemagne cédait 2.000.000 d'habitants.

Les Alliés n'avaient aucun moyen de fixer les frontières de la Pologne avec la Russie. Cependant, la Conférence définit le 8 décembre 1919 une ligne, dite ligne Curzon, à l'Ouest de laquelle le pays devait être considéré comme incontestablement polonais. La guerre ayant éclaté entre la Pologne et la Russie et s'étant terminée par la victoire de la Pologne en août 1920, celle-ci obtint au traité de Riga, le 18 mars 1921, une frontière située sensiblement à l'Est de la ligne Curzon. La ville de Vilna, revendiquée par la Lithuanie, fut rattachée à la Pologne par un coup de main conduit par le général Zeligowski, le 18 avril 1922. — Par l'article 99, l'Allemagne renonçait à Memel, qui forma un territoire dont la gestion fut confiée à la France en 1920. La Lithuanie s'en empara en 1923.

Le duché de Teschen, en Silésie autrichienne, était revendiqué à la fois par la Pologne et par la Tchécoslovaquie. La question ne fut pas réglée par la conférence de la Paix. Le Conseil des Ambassadeurs procéda, le 28 juillet 1920, à un jugement de Salomon: la région minière et la principale ligne de chemin de fer furent attribuées aux Tchèques; la ville de Teschen fut

coupée en deux ; l'usine à gaz fut donnée à un Etat et la station électrique à l'autre.

Quant à la Galicie orientale, revendiquée par les Polonais et par les Ukrainiens, la Conférence en laissa la souveraineté aux Polonais, mais à titre de province autonome, avec des garanties pour la population ukrainienne et un plébiscite au bout de vingt-cinq ans. Les Polonais refusèrent ces conditions. La question fut réglée le 15 mars 1923, à la satisfaction des Polonais.

Telle qu'elle fut constituée par la Conférence, la Pologne était un Etat équivalent en surface aux deux tiers de la France ; le recensement de 1921 accuse 27 millions d'habitants. Elle est le plus grand des Etats nés de la guerre.

VIII. L'héritage de l'Autriche-Hongrie. — Quand la Conférence de la Paix se réunit, la monarchie des Habsbourg s'était déjà dissoute. Les Alliés avaient reconnu en 1918 l'existence à Paris d'un gouvernement tchécoslovaque. L'indépendance fut proclamée à Prague le 28 octobre 1918. De leur côté, les Slaves du Sud s'étaient réunis avec les Serbes en un seul Etat, et le gouvernement royal serbo-croate-slovène s'était constitué à Belgrade, le 1^{er} décembre 1918. L'Italie avait occupé Trieste et le Trentin. La Hongrie était envahie par les Roumains. Le rôle de la Conférence fut celui d'un liquidateur. « La tâche de la Conférence, écrit le délégué américain Ch. Seymour, se trouva bornée à déterminer les limites de la division qui avait même déjà été ébauchée dans ses grandes lignes ; la Conférence n'avait plus en réalité qu'à fixer le détail des frontières. »

Le traité de Londres de mai 1915 contenait les promesses faites à l'Italie ; mais les Etats-Unis n'y figuraient pas comme partie contractante, et ces promesses coïncidaient mal avec les Quatorze Points. D'autre part, sur l'Adriatique, Italiens et Yougoslaves se dressaient les uns contre les autres. Les promesses faites à la Roumanie, aux dépens de la Hongrie, étaient consignées dans le traité de 1916 ; mais pas plus que le traité de Londres, celui-ci n'avait été contresigné par les Américains. De plus, les Serbes étaient en compétition avec les Roumains pour le Banat de Temesvar. Enfin, chacune des grandes puissances avait sa politique dans ces questions. Les Français et les Anglais désiraient créer une Tchécoslovaquie fortement constituée au point de vue économique, et munie de frontières faciles à défendre. Ils désiraient aussi assurer les communications ferroviaires entre Tchèques et Roumains, ce qui amenait à agrandir la Roumanie. Les Italiens, en haine des Yougoslaves, montraient une certaine bienveillance aux Autrichiens. Il était évident que l'Italie craignait surtout le groupement des Tchèques, des Yougoslaves et des Roumains, qu'on appela bientôt la Petite Entente.

Des commissions territoriales, dont la première fut nommée le 1^{er} février 1919, furent chargées de présenter des rapports. Elles y travaillèrent pendant le mois de février et presque tout le mois de mars. Quand elles apportaient un avis unanime, les Quatre acceptaient presque toujours. La principale exception qu'ils firent fut de remettre au plébiscite le bassin de Klagenfurt, revendiqué

par les Autrichiens et par les Yougoslaves. Le plébiscite le donna tout entier à l'Autriche. Quand une commission n'avait pas émis un avis unanime, les Quatre avaient à régler le différend.

Les frontières furent tracées presque toujours suivant la distribution ethnographique, c'est-à-dire en fait suivant la frontière linguistique. Une exception consista à donner à l'Italie le Tyrol jusqu'au Brenner, ce qui faisait passer sous la domination italienne 250.000 Autrichiens.

De même, on garda à la Tchécoslovaquie les anciennes frontières historiques de Bohême et de Moravie, quoiqu'elles enferment un grand nombre d'Allemands. La Silésie fut partagée entre Tchèques et Polonais. Les Slovaques de Hongrie septentrionale furent unis aux Tchèques, qui sont leurs frères de race, par une décision du 12 juin 1919. De plus, la Ruthénie carpathique fut adjointe le 7 août à l'Etat tchécoslovaque comme république autonome. Ainsi constituée, la Tchécoslovaquie comprit environ 13 millions et demi d'habitants.

La Roumanie reçut d'importants territoires en Transylvanie, pays foncièrement roumain, mais où se trouvaient d'importantes colonies de Magyars et d'Allemands. La Roumanie avait, en outre, grand intérêt à posséder le Banat de Temesvar, en Hongrie méridionale, entre le Danube, le Theiss et le Maros. Les Serbes en revendiquaient la partie occidentale. La Conférence le divisa : un tiers, à l'Ouest, fut donné aux Serbes; deux tiers, à l'Est, furent attribués aux Roumains.

Le même principe, c'est-à-dire le souci des nationalités, fut appliqué quand on traça les frontières de l'Autriche avec la Hongrie. L'Autriche reçut des districts de sa frontière orientale, habités par des Allemands, mais qui, par droit historique, appartenaient à la Hongrie.

Sept Etats, Italie, Tchécoslovaquie, Autriche, Hongrie, Pologne, Roumanie, Yougoslavie, se partagèrent les débris de la monarchie des Habsbourg. Trois de ces Etats, Autriche, Tchécoslovaquie et Hongrie, se trouvaient privés de communications avec la mer. De ces trois Etats, écrit Charles Seymour, « c'est l'Autriche amoindrie qui se trouve peut-être dans la plus mauvaise condition. Sans rivages maritimes, avec sa capitale de 2.000.000 d'habitants placée sur sa frontière orientale, pauvre en ressources naturelles, la nouvelle Autriche manque évidemment de bien des conditions essentielles à la prospérité économique... » Comme l'Autriche, la Hongrie est bloquée; de plus, elle a été privée de sa périphérie de montagnes riches en charbon, en métaux, en bois et en houille blanche. « Mais la Hongrie garde ses plaines fertiles si riches en céréales et peut tout au moins se nourrir elle-même. La Tchécoslovaquie, le troisième Etat privé de débouchés maritimes, a hérité de la part du lion, c'est-à-dire des régions industrielles de l'ancien Empire, du charbon et des lignites, des grandes usines, des régions agricoles fertiles. Elle apparaît donc devoir jouir, d'une manière générale, d'une réelle indépendance économique. » Pour pallier au danger d'une séparation avec la mer, la Conférence stipula la liberté de transit, institua un contrôle international des moyens de transport et attribua à

la Tchecoslovaquie une partie des ports de Hambourg et de Stettin.

Quant à la Yougoslavie, elle ne pouvait espérer de communication que par le port de Fiume, que la Hongrie avait développé avant la guerre. Le traité de Londres attribuait Fiume à la Croatie. Mais, à la Conférence, les Italiens le revendiquèrent. Il semblait prouvé que la région où la population est en majorité italienne ne dépasse pas à l'Est la côte occidentale d'Istrie, jusqu'au méridien de Pola. A l'Est de cette ligne, les Yougoslaves sont en majorité écrasante. « Quelques Italiens, écrit Douglas Wilson Johnson, se trouvaient dispersés çà et là, le long de la côte de l'Adriatique, mais ils ne constituaient que de petits îlots ethniques au milieu d'une véritable mer slave; les deux plus importants de ces îlots étaient Fiume et Zara. Aucune interprétation possible du principe des nationalités ne pouvait sanctionner l'annexion par l'Italie, et contre leur volonté, de centaines de milliers de Yougoslaves, sous le prétexte d'incorporer à l'Italie quelques îlots de populations italiennes. Pour donner des chiffres, avant d'atteindre les Italiens de Fiume (24.000 d'après le dernier recensement officiel, 33.000 d'après les affirmations italiennes), il fallait annexer à l'Italie un demi-million de Yougoslaves. »

Le président Wilson, pour donner à l'Italie une frontière raisonnable, la reporta à la crête des plateaux qui sépare l'hinterland de Trieste, à l'Ouest, de l'hinterland de Fiume, à l'Est. Il englobait ainsi dans la frontière italienne 300.000 Yougoslaves. Les demandes des Italiens étaient très différentes. Pour assurer la sécurité de l'Adriatique, ils réclamaient Pola, les îles Lissa et Valona, ce que Wilson leur accordait. Mais, de plus, l'Italie réclamait Fiume, une large bande de rivage dalmate, avec Zara, Sebenico, Spalato et la plupart des îles, enfin le protectorat de l'Albanie. Devant l'opposition des Américains, ce programme fut progressivement réduit. Peu à peu, la discussion se concentra sur Fiume, qui est l'unique débouché de la Yougoslavie septentrionale. Les négociations, très épineuses, furent rendues plus difficiles par le fait qu'aussitôt après le départ des autorités hongroises, un groupe d'italianisants se constitua en Conseil National Italien de Fiume et proclama l'annexion à l'Italie.

La question ne fut résolue que par le traité de Rapallo. Les Yougoslaves cédaient au Nord une bande de terrain qui portait la souveraineté italienne aux portes de Fiume. La ville était nominalement indépendante. Les Yougoslaves gardaient le faubourg de Susak, ce qui leur permettait d'avoir un port indépendant. En Dalmatie, l'Italie recevait Zara. Au contraire, les îles Lissa allaient à la Yougoslavie. Quant à l'Albanie, elle fut reconnue indépendante par le Conseil de la Société des Nations, et les Italiens durent évacuer Valona. En 1921, l'Italie reçut néanmoins, pour compléter sa défense de l'Adriatique, le droit d'occuper l'île de Sasso et les deux presqu'îles qui bordent la baie de Valona.

IX. Le traité de Neuilly. — Le destin de la Bulgarie fut réglé par une amputation de 8.840 kilomètres carrés, dont la plus grande partie fut donnée à la Grèce. Celle-ci reçut toute la côte de l'Égée depuis le Mesta jusqu'à la Maritsa. La frontière serbe, pour assu-

rer la sécurité de la voie ferrée de Salonique à Nich, fut reportée à l'Est jusqu'à la crête des montagnes, englobant ainsi les quatre districts bulgares de Tinska, Tsarihod, Basilegrad et Stroumitsa. La perte de cette dernière province, laquelle constituait une pointe bulgare en Macédoine, mettait fin à la politique de bulgarisation de la Macédoine, commencée en 1870 par la fondation de l'Exarchat.

Le délégué américain Isaïch Bowman a tracé un tableau pittoresque de la signature du traité, le 27 novembre 1919 : « La cérémonie fut extraordinaire. Aux angles de l'escalier de pierre du vieil hôtel de ville de Neuilly, une double rangée de soldats et de gardes, baïonnette au canon. Lorsque les grands chefs alliés s'assirent, ils avaient l'air en vérité puissants et formidables. Au fond de la salle, une masse compacte des diverses délégations et même quelques femmes venues comme au spectacle. Plusieurs exemplaires reliés du traité étaient disposés sur la table. On s'attendait à voir les portes soudain grandes ouvertes laisser entrer en cortège les délégués bulgares avec un certain appareil comme il semblait convenir à la puissance et à la majorité du peuple bulgare souverain dans une occasion historique et solennelle. Au lieu de cela, dans le hall, un ordre militaire retentit, en français, les portes s'ouvrirent doucement et une demi-douzaine d'attachés et de secrétaires du ministère des Affaires étrangères se levèrent et se rangèrent près de l'entrée. Au bout d'un instant, un petit homme gris, tout seul, légèrement craintif, entra lentement et fut conduit vers un siège au bout de la salle. Tout ce cérémonial et ce déploiement militaire et protocolaire imposant pour cet individu seul, ce paysan, Stamboulisky ? On eût dit, en vérité, que c'était simplement le garçon de bureau qu'on venait d'appeler pour une conférence d'un conseil de directeurs. Naturellement il devait signer et il signa, courtoisement entouré par l'essaim de secrétaires du Quai d'Orsay. Puis les grands chefs alliés signèrent à leur tour et le Bulgare solitaire et craintif, les yeux fixés au mur, fut reconduit au dehors et s'échappa furtivement. Aussitôt l'assemblée prit l'aspect animé d'un five o'clock tea. »

X. *Le démembrement de la Turquie.* — Tous les vaincus avaient accepté le règlement fixé par le vainqueur. Seule la Turquie opposa une résistance et réussit à changer le traité qui lui avait été infligé.

Le 31 octobre 1918, la Turquie posait les armes par la convention de Moudros. Le 9 novembre, les Alliés, dans une déclaration commune, proclamaient leurs desseins en Orient : « Le but que la France et la Grande-Bretagne avaient en vue en poursuivant en Orient la guerre déchaînée par l'ambition allemande, c'est l'affranchissement complet et définitif des peuples si longtemps opprimés par les Turcs et l'établissement de gouvernements et de dynasties nationales, puisant leur autorité dans l'initiative et le libre choix des populations indigènes... Dans le but de rendre ces interventions définitives, la France et la Grande-Bretagne se sont mises d'accord pour encourager et assister la création de gouvernements et d'administrations nationales en Syrie et en Mésopotamie... Loin

de chercher à imposer des institutions déterminées aux populations de ces régions, leur seul objet est d'assurer, par leur aide et leur assistance efficace, l'exercice normal et la souveraineté aux gouvernements et aux administrations adoptés pour ces régions, par le libre consentement des populations. »

Or, il y avait un homme tout disposé à profiter de ces dispositions : c'était Fayçal, le troisième fils de ce Hussein, descendant de Mahomet et grand chérif de la Mecque, dont les Anglais avaient fait un roi du Hedjaz. Fayçal avait commandé, à l'extrême droite du général Allenby, un corps de Bédouins. Le front turc ayant été rompu le 17 septembre 1918, la droite alliée arriva devant Damas. Un escadron français placé à cette aile, et qui formait l'avant-garde d'une brigade australienne, se préparait à occuper la ville quand il reçut l'ordre de n'y pas pénétrer. L'entrée eut lieu le lendemain seulement. Les soldats français, qui avaient fait toilette de leur mieux, eurent la surprise de défilér, non pas devant le général Allenby, mais devant l'émir Fayçal, qui resta depuis ce jour maître de Damas. Il était évident que les Anglais préparaient un royaume de Syrie à leur protégé.

Cependant il fallait régulariser cette situation. Fayçal, personnage de culture demi-européenne, élevé à Constantinople, séduisant, et plus encore rusé, s'embarqua le 22 novembre 1918 sur un croiseur britannique. Il vint en France où il fut très bien reçu. On lui fit visiter Strasbourg où commandait le général Gouraud. Ce fut leur première rencontre. Fayçal fut fait grand-officier de la Légion d'honneur et le général, sur l'ordre du gouvernement, accrocha sa propre plaque sur la poitrine de l'émir. La décoration du vainqueur de Champagne doit être encore aujourd'hui à Bagdad.

Devant le Conseil des Dix, Fayçal demanda l'exécution des promesses contenues dans la déclaration du 9 novembre et l'indépendance de toutes les régions arabes de la Turquie. Il acceptait qu'elles fussent mises sous mandat, conception nouvelle qui se trouve formulée dans l'article 22 du Pacte de la Société des Nations, incorporé dans le traité de Versailles. Cet article vise les territoires « qui, à la suite de la guerre, ont cessé d'être sous la souveraineté des Etats qui les gouvernaient et qui sont habités par des peuples non encore capables de se diriger eux-mêmes dans les conditions particulièrement difficiles du monde moderne ». Tel était le cas des territoires démembrés de l'Empire ottoman. L'article 22 poursuit : « Le bien-être et le développement de ces peuples forment une mission sacrée de civilisation et il convient d'incorporer dans le présent acte des garanties pour l'accomplissement de cette mission. La meilleure méthode pour réaliser pratiquement ce principe est de confier la tutelle de ces peuples aux nations développées qui, en raison de leurs ressources, de leur expérience et de leur position géographique, sont le mieux à même d'assumer cette responsabilité et qui consentent à l'accepter : elles exerceront cette tutelle en qualité de mandataires et au nom de la Société. »

Fayçal demandait encore que le Conseil suprême envoyât sur place une commission interalliée chargée de rechercher quelle sorte de gouvernement les Arabes voulaient réellement. Les Fran-

çais étaient très hostiles à l'envoi d'une telle mission et leur politique était de s'en tenir à l'accord anglo-français de 1916. Après deux mois de pourparlers, le président Wilson se décida à envoyer une commission d'enquête purement américaine, la commission Crane-King, qui partit au début de juin et revint en septembre 1919.

Quatre mandats furent institués. La Palestine, du Jourdain à la mer, fut mise sous mandat britannique, ayant pour Haut Commissaire Sir Herbert Samuel, qui eut à surveiller l'installation des colonies sionistes. La région à l'Est du Jourdain et au Sud de la Syrie fut érigée, également sous mandat anglais, en royaume pour le frère cadet de Fayçal, Abdullah, sous le nom de Transjordanie. Pauvre royaume. Abdullah vécut sous la tente, dans la bourgade de Maan. Un troisième mandat britannique fut institué en Mésopotamie. Sa frontière Nord, englobant les pétroles de Mossoul, donna lieu à de très vives difficultés avec la Turquie. Enfin, un quatrième mandat, français celui-là, réunit la région diverse et mal délimitée que l'on prit l'habitude de nommer la Syrie, allant du Taurus à la Palestine, avec une pointe à l'Est jusqu'au haut Euphrate.

Le 15 septembre 1919, un accord franco-anglais stipulait que les troupes britanniques en Syrie et en Cilicie seraient relevées par des troupes françaises. Les Britanniques n'occuperaient plus que la Palestine et l'Irak. Cette relève, qui commença en novembre 1919, était très délicate, les contingents français étant extrêmement faibles. Pour relever 34 bataillons d'infanterie, plus de 15 régiments de cavalerie et 13 batteries, la France n'avait sur place que 13 bataillons, 2 régiments de cavalerie et 4 batteries. Dans ces conjonctures difficiles, M. Clemenceau envoya en Syrie, comme haut-commissaire, le général Gouraud. Nommé le 8 octobre, le général, avant de rejoindre, revit Fayçal à un déjeuner chez Berthelot. Après le déjeuner, quelqu'un lut dans la main de l'émir et lui prédit les meilleures relations avec le général.

Le 21 novembre 1919, Gouraud débarquait à Beyrouth. Les Anglais qu'il devait relever le prièrent de surseoir à la relève dans la Bekaa, c'est-à-dire dans la plaine fertile comprise entre le Liban et l'Anti-Liban, qui dépendait de Damas. Le 25, le maréchal Allenby lui-même insista dans le même sens en alléguant des raisons de prudence. En fait, le 8 décembre commencèrent les attentats contre les Français. Ce jour-là, deux officiers furent tués et un poste attaqué. Le 15, plusieurs villages furent pillés dans le Merdjaïoun, et les troubles furent assez sérieux pour rendre nécessaire l'envoi d'une colonne, laquelle livra le 4 janvier 1920 un violent combat où deux officiers furent tués. Le 5 janvier, le commandant Rochas fut enlevé sur la route de Damas à Beyrouth par une bande de brigands qui demandèrent 2.000 livres pour sa rançon. Le général Gouraud refusa net et exigea de l'émir Zeïd, qui gouvernait à Damas en l'absence de son frère Fayçal, la liberté du commandant. Zeïd fit dégager le captif par un de ses lieutenants, Ahmed Merawed.

Cependant, Fayçal revenait de France et débarquait à Beyrouth le 14 janvier 1920. Il avait signé avec M. Clemenceau un

traité par lequel il acceptait le mandat français sur Damas et Alep. A Beyrouth, il vit le général Gouraud, lequel ne lui cacha point que les choses allaient fort mal et lui rappela les attentats du 8 décembre, du 15 décembre, du 5 janvier. Avec un beau sourire oriental, Fayçal répondit qu'il les connaissait d'autant mieux qu'il les avait ordonnés lui-même, pour apprendre aux Français qu'il fallait compter avec lui; il ajouta qu'il allait maintenant les interdire.

Le 18 janvier, il arrivait à Damas. Le 22, une troupe venant de Damas attaquait traîtreusement le pont du Litani. Quatre malheureux soldats français étaient massacrés. Cependant une mitrailleuse balayait les agresseurs qui s'enfuyaient, en laissant sur le terrain deux mulets chargés de mélinite et deux hommes. Les Français apprenaient par ceux-ci le nom du commandant de la troupe damasquine. C'était un nommé Fuad Selim. Quelques jours plus tard, Fayçal en faisait son aide de camp.

Cet attentat n'empêchait nullement Fayçal, qui passait à Beyrouth en revenant d'Alep, le 23 février, d'offrir au général Gouraud un dîner dans la maison de l'officier de liaison damasquin, Youssef bey Azmé. Celui-ci avait été officier turc et se vantait d'avoir commandé aux Dardanelles la batterie qui avait enlevé un bras au général Gouraud. Dans cet étrange Orient, amis et ennemis se retrouvent et se rencontrent. Azmé ne cachait pas sa haine de la France. Après le dîner, Fayçal demanda au général Gouraud : « Que pensez-vous d'Azmé? — Il paraît intelligent et travailleur, répondit le général, mais, si vous voulez rester d'accord avec nous, ne l'employez pas, car il nous déteste. — Je vous remercie », dit l'émir. Quelques jours plus tard, il appelait Azmé à Damas, en faisait son chef d'état-major et, après deux mois, son ministre de la Guerre.

Traits d'hostilité, bravades sournoises, assassinats fomentés alternaient avec les protestations d'amitié, compliquées elles-mêmes de pièges. Un jour, en février, Fayçal demanda au général Gouraud un après-midi entier d'entretien, et là, les yeux dans les yeux, caressant, tentateur et flexible : « Vous regrettez Mossoul ? dit-il. Vous regrettez les pétroles, et vous ne pourrez jamais les reprendre, puisque vous êtes avec les amis des Anglais. Mais moi, je suis un Arabe, je peux reprendre ces pays arabes si vous me donnez secrètement quelques fusils, quelques cartouches; et votre influence rentrera dans ce pays avec la mienne. » Il en fut pour sa scène de tentation.

Cependant, en mars 1920, la situation s'aggrave encore. Les communications entre Beyrouth et Damas ayant été interrompues par la neige, on apprend, quand elles sont rétablies, qu'un congrès s'est réuni le 8 mars à Damas et a proclamé Fayçal roi. Les attentats recommencent pendant tout le printemps, à Homs, à Alexandrette. Un poste est enlevé. Un officier est tué. Le gouvernement français décide d'en finir et expédie une brigade sénégalaise de renfort. Le 14 juillet, le colonel Morand porte à Fayçal un ultimatum du général Gouraud.

L'émir reçoit le colonel un peu nerveusement. « Je ne vous attendais pas aujourd'hui », dit-il. Il a posé l'enveloppe sous un presse-

papier, sans l'ouvrir. Cependant, il la regarde de temps à autre. Le colonel Morand prend congé et l'émir reste seul avec deux de ses ministres et deux officiers français attachés à sa personne. Il lit les conditions, il refuse d'abord, puis il préfère ruser. Par deux fois le général Gouraud lui accorde encore vingt-quatre heures de délai, puis la colonne Goybet reçoit l'ordre de marcher. Le lendemain, l'acceptation arrive. Mais elle n'a de sens que si elle est accompagnée de mesures réelles. Les troupes sont arrêtées sur les emplacements atteints, et les négociations recommencent pendant deux jours. On est au 23 juillet.

Tout à coup apprend que, le 22, Fayçal a trahieusement tenté un mouvement enveloppant à grande distance sur la gauche des Français, en direction de Tripoli. Cette fois, la mesure est comble, et le général Goybet reçoit l'ordre d'attaquer. Le combat a reçu d'un caravansérail voisin le nom de combat du Khan-Maisloun.

Les troupes de Fayçal étaient commandées par Azmé, lequel avait son poste de commandement sur un éperon rocheux, au haut de la colline. Il fut tué dès le début de l'action. Le succès fut décidé au centre par les chars d'assaut et les Français du 415^e, qui escadèrent les positions ennemies. Rompue, l'armée de Fayçal s'évanouit. Une matinée avait suffi à anéantir sans retour le crédit de l'émir. Toute la Syrie retentit de cette victoire. Ce qui hésitait prit parti et la France ne compta plus que des amis.

Fayçal s'enfuit en Palestine et de là en Europe. L'Italie ayant refusé de l'accueillir, il passa en Suisse et vécut quelque temps à Lucerne. Il obtint la permission de se rendre en Angleterre sous l'honnête prétexte de remettre au roi George un sabre offert par le roi Hussein. Il n'est sorti d'Angleterre que pour aller régner en Mésopotamie où il est mort.

XI. Les Grecs en Asie Mineure. — Pendant que ces événements se passaient en Syrie, un autre drame se jouait en Anatolie. Dans le partage des dépouilles turques, les Alliés avaient promis Smyrne à la Grèce et, en mai 1919, ils l'engagèrent à l'occuper.

Ce débarquement provoqua en Turquie un mouvement national. Un congrès se réunit à Erzeroum le 10 juillet et Mustapha Kemal reçut pleins pouvoirs pour organiser la résistance.

Mustapha Kemal et le Congrès d'Erzeroum étaient officiellement des révolutionnaires, réprouvés par le gouvernement officiel de Constantinople, lequel était sous la main des Alliés. Cependant, à Constantinople même, le Parlement ottoman votait, dès le 28 janvier 1920, un acte, dit le Pacte national, dont les principes étaient les suivants :

ARTICLE PREMIER. — Le sort des territoires de l'Empire ottoman exclusivement peuplés par des majorités arabes et se trouvant, lors de la conclusion de l'armistice du 30 octobre 1918, sous l'occupation des armées ennemies, doit être réglé selon la volonté librement exprimée par les populations locales.

Les parties de l'Empire situées en deçà et au delà de la ligne d'armistice et habitées par une majorité musulmano-ottomane...

forment un tout qui ne souffre... aucune dissociation, ni de fait, ni de droit.

En ce qui concerne les sandjaks de Kars, d'Ardahan et de Batoum, quoique la population eût déjà affirmé par un plébiscite son désir de faire retour à la Turquie, le Pacte national consent à un second plébiscite. Il exige un plébiscite pour le statut juridique de la Thrace occidentale. Enfin, il déclare que « la sécurité de Constantinople, capitale de l'Empire et siège du Khalifat et du gouvernement ottoman ainsi que celle de la mer de Marmara, doivent être mises à l'abri de toute atteinte ».

De son côté, le gouvernement révolutionnaire procéda à des élections. Les députés se réunirent à Angora le 23 avril 1920 en Assemblée souveraine. L'Assemblée d'Angora vota ce même pacte national qui avait été signé par le Parlement de Constantinople. Il y avait donc au printemps de 1920 deux gouvernements en Turquie : un gouvernement impérial, officiel, qui siégeait à Constantinople; un gouvernement révolutionnaire, qui siégeait à Angora. Officiellement ennemis, ces gouvernements avaient le même programme et s'entendaient entre eux.

Dès que les Français eurent relevé les Anglais, à l'automne de 1919, les hostilités éclatèrent d'une part dans les montagnes au nord d'Alep, dans la zone qui devait, à partir de février 1920, devenir celle de la 2^e division (général de Lamothe), d'autre part en Cilicie, dans la zone de la 1^{re} division (général Dufieux). Des combats extrêmement durs durèrent une année entière. Le général de Lamothe attaqué sur quatre faces, avec les Turcs devant lui à Aintab et Fayçal derrière lui à Alep, coupé de Beyrouth, a son quartier général dans son wagon. Le général Dufieux a les Turcs autour de lui dans les vergers d'Adana et les balles pleuvent sur sa maison.

Ce fut seulement après la bataille du Khan-Maisloun, que le général Gouraud put reporter au Nord sa petite masse de manœuvre. En octobre 1920, elle balaya et dégagea la Cilicie. Immédiatement après, elle fut reportée sur le secteur du général de Lamothe, par une marche forcée de plus de 300 kilomètres. Grâce à ce renfort, la place d'Ain-tab fut enlevée le 8 février 1921. A la fin de l'été, la situation était entièrement affermie et le pays pacifié.

Mais au même moment, d'autres événements modifiaient la situation en Orient.

Les Alliés se décidèrent au début de 1920 seulement à régler la question turque et le sort des provinces enlevées à l'Empire ottoman. Le Conseil suprême se réunit à San Remo. « Le 24 avril, un accord est conclu : la France y renonce définitivement à Mossoul et reconnaît à l'Angleterre le mandat sur la Palestine; mais elle a éloquentement plaidé la cause des Turcs et a réussi à leur conserver Constantinople... M. Lloyd George s'est laissé convaincre; l'amour-propre ottoman sera satisfait, et la Grande-Bretagne continuera de régner à Stamboul en la personne de Méhémet VI et du Grand Vizir Damad Ferid pacha (1). » La France, d'autre part, a reçu le mandat sur la Syrie.

(1) Comte R. de Gontaut-Biron et L. Le Révérend. *D'Angora à Lausanne*, Paris, Plon, 1924, pp. 10-11.

S'étant mis d'accord sur le règlement des affaires d'Orient, les Alliés n'avaient plus qu'à faire signer par la Turquie le traité préparé par eux. Les plénipotentiaires du Sultan, convoqués à Sèvres, le 10 août 1920, mirent leur signature, non sans protester, au bas de l'acte de dissolution de l'Empire ottoman. « Celui-ci, déjà précédemment bien réduit par la perte de ses territoires dits arabes, Syrie, Mésopotamie, Arabie, se voit maintenant enlever la Thrace, avec Andrinople et Gallipoli, et ne conserve que la banlieue de Constantinople et une Anatolie elle-même à demi-démembrée. Sous la fiction d'une souveraineté ottomane, la région de Smyrne est confiée par euphémisme à l'administration hellénique. Le Kurdistan devient autonome, l'Arménie est constituée en Etat libre et indépendant. La Turquie recouvre cependant une province; c'est cette même Cilicie, que la France lui rend, dans le même temps que le général Dufieux la dégageait des bandes kémalistes. Le même jour, était signé l'accord, dit tripartite, qui partageait l'Anatolie en zones d'influence économique entre la France et l'Italie.

Le traité de Sèvres était l'œuvre du gouvernement du sultan. Mais la Grande Assemblée nationale, réunie depuis le mois d'avril à Angora, et considérant le sultan comme captif des Alliés, refusa d'admettre le traité et continua la lutte, d'une part contre les Français, d'autre part contre les Grecs, qui, on s'en souvient, avaient débarqué à Smyrne le 15 mai 1919.

La situation des Français est tout à fait paradoxale. Ils se battent pour défendre contre les troupes d'Angora la Cilicie, qu'ils ont promis de rendre, en tout état de cause, à la Turquie; ils défendent une province qu'ils ont décidé de ne pas conserver. Evidemment, il fallait faire la paix, et cette fois avec le gouvernement d'Angora, insurgé et révolutionnaire en théorie, en pratique le seul qui comptât (1). M. Briand signa, le 9 mars 1921, avec Bekir Samy, ministre des Affaires étrangères d'Angora, un premier accord, dit convention de Londres. La Cilicie était rétrocédée par la France à la Turquie, mais des garanties efficaces contre une réaction turque étaient promises aux minorités non turques. La frontière entre la Turquie et la Syrie était fixée à une ligne allant de Payas à Djezireh-ibn-Omar. Mais la Grande Assemblée Nationale refusa de ratifier cette convention.

Le cabinet de Paris envoya alors en Anatolie M. Franklin-Bouillon qui signa à Angora, avec Youssouf Kemal, successeur de Bekir Samy, un nouveau traité le 20 octobre 1921. La France remettait la Cilicie aux mains des Turcs. La frontière entre la Turquie et les territoires à mandat français de Syrie partait du golfe d'Alexandrette en laissant aux Turcs le massif de l'Amanos avec Aïn-tab et Killis, puis longeait le chemin de fer de Bagdad en laissant Djerablous à la Syrie, Biredjik et Ourfa à la Tur-

(1) Dès le mois de décembre 1919, M. Georges Picot avait eu à Siwas des conversations avec Mustapha Kemal. Celui-ci reconnaissait à la France le mandat économique sur toute l'Anatolie. La France rétrocédait la Cilicie, mais cette province restait sous le contrôle de consuls français, à compétence plus étendue.

quie (1). On pouvait craindre que l'accord d'Angora fût lourd de difficultés pour l'avenir. Alexandrette, d'une part, Alep, d'autre part, sont à la merci d'une attaque turque. En particulier, les eaux qui alimentent Alep, venant d'Aïntab, sont aux mains des Turcs, ce qui met la ville à leur discrétion.

Les droits des minorités chrétiennes dans les territoires rendus à la Turquie étaient proclamés, mais le respect de ces garanties n'était assuré que par la parole d'honneur du gouvernement kémaliste. Dans une proclamation où il cherchait à rassurer les populations chrétiennes, M. Franklin-Bouillon multipliait les promesses. « On vous a dit que vous allez être immédiatement enrôlés: c'est faux. Les autorités turques ont pris les dispositions nécessaires pour que la conscription ne soit pas appliquée pendant trois mois au moins après la fin de l'occupation française, qui cessera le 4 janvier 1922. Et nous voulons espérer que la paix générale sera établie avant la fin de la période prévue. » Les Arméniens, peu confiants dans cette prophétie, préférèrent abandonner en masse la Cilicie et se réfugièrent en Syrie. Leur évacuation fut assurée par le colonel Pettelat, chef d'état-major du général Gouraud.

Cependant, l'armée grecque avait débarqué, comme on l'a dit, au mois de mai 1919. Il ne s'agissait alors que d'occuper la région de Smyrne. Mais il se passa à la fin de 1920 un grave événement à Athènes. Le roi Alexandre, qui régnait depuis le 14 juin 1917, mourut le 25 octobre 1920. Le peuple grec, par un plébiscite du 5 décembre, rappela le roi Constantin, père du défunt, c'est-à-dire le roi que les Alliés avaient chassé en 1917. Non seulement les Alliés prirent mal cette restauration, mais le roi, par esprit de surenchère, élargit le plan de campagne et lança la Grèce dans la plus folle des entreprises.

Une première offensive hellénique, conduite avec 120.000 hommes par le général Papoulas en direction d'Eski-Cheir et d'Afioum Kara Hissar, les deux principaux nœuds des voies ferrées anatoliennes, échoua (23 mars-1^{er} avril 1921). Une deuxième attaque (10-20 juillet) atteignit ces deux objectifs, grâce à l'aide d'obus à gaz et de chars d'assaut prêtés par l'armée britannique. Cependant rien n'était fait tant qu'Angora, citadelle du kémalisme, restait debout. Le 14 août, l'armée grecque marcha donc sur Angora. Une bataille sévère se livra sur le Sakharias (16 août-1^{er} septembre). Les Grecs réussirent à franchir le fleuve, mais ils ne purent aller plus loin et, le 7 septembre, se replièrent sur Eski-Cheir et Afioum Kara-Hissar.

Dès ce moment, il fut évident que la conquête d'Angora était impossible. La seule politique raisonnable eût été d'évacuer l'Anatolie en sauvant la face. Le 22 mars 1922, M. Poincaré proposait aux Grecs un accord: ils auraient rendu aux Turcs l'Anatolie et un lambeau du territoire en Thrace; ils auraient gardé Gallipoli et Andrinople. M. Lloyd George poussa le gouvernement grec à refuser.

La Grèce, désespérant d'être victorieuse en Anatolie, tenta en

(1) Le traité de Sèvres, au contraire, laissait en territoire syrien Aïntab, Ourfa et Mardin.

Europe même un coup hardi. Elle préleva 3 divisions en Asie Mineure et les jeta en Thrace, pour marcher sur Constantinople (juillet 1922). Constantinople était occupé non par les Turcs, mais par les Alliés. Le général Pellé, haut-commissaire français, prit en main la défense des lignes de Tchataldja. Cette attitude intimidait les Grecs, qui ajournèrent leur offensive.

Les Turcs profitèrent de cette circonstance pour attaquer à leur tour en Anatolie. Là, 160.000 Grecs tenaient un front égal au front de France pendant la guerre. Ce front avait la forme d'une équerre. Les Turcs firent une démonstration sur l'aile Nord, puis attaquèrent à la pointe de l'équerre, dans ce secteur d'Afioum Kara-Hissar, qui avait été dégarni.

Les lignes d'Afioum Kara-Hissar furent emportées par surprise le 26 août 1922. Les Grecs se replièrent en désordre sur Kutayeh et Ouchak, mais Kutayeh fut pris le 31 août et Ouchak le 3 septembre. Dans la débâcle le nouveau généralissime grec Tri-coupi fut fait prisonnier et ses troupes refluèrent vers Smyrne, où elles s'embarquèrent. Quant à l'armée grecque du Nord, celle d'Eski-Cheir, percée à son tour et menacée d'encercllement, elle n'eut que le temps d'évacuer cette ville (1^{er} septembre) et de s'enfuir vers la Marmara. Les troupes turques pénétrèrent à Smyrne le 9 septembre. Un incendie, dont les deux partis se rejettent la faute, dévora la ville.

Devant la défaite des Grecs, clients de l'Angleterre, M. Lloyd George, exaspéré, pensa à jeter dans la balance tout le poids de l'Empire britannique. Le 16 septembre, une note Reuter invita les Alliés et les Dominions à une nouvelle croisade. Toutes les escadres de la Grande-Bretagne furent concentrées dans les Détroits; toutes ses troupes disponibles furent jetées à Tchanak, sur la rive asiatique des Dardanelles, pour barrer aux kémalistes la route de l'Europe. Mais M. Poincaré refusa de s'associer à cette politique et retira les contingents français de Tchanak. L'Italie, la Serbie, la Roumanie refusèrent de même. L'opinion anglaise elle-même répugnait aux aventures. Le cabinet britannique dut reculer.

M. Poincaré envoya à Smyrne M. Franklin-Bouillon pour négocier un armistice. D'autre part, le 15 septembre, la Grande-Bretagne, la France et l'Italie invitèrent la Turquie à se faire représenter à une conférence pour la paix. On lui promettait en Europe la Thrace jusqu'à la Maritsa, à condition qu'en Asie les troupes turques ne franchiraient pas la ligne Scamandre-Grannique constituant la zone neutre qui les séparait des troupes britanniques.

Loin de satisfaire à cette condition, les troupes turques pénétrèrent dans la zone neutre et vinrent envelopper les avant-postes anglais à Tchanak. Le 27 septembre, le général Harington les somma de se retirer. Le 29, Mustapha répondit par un refus.

Le même jour, le gouvernement d'Angora répondait à l'invitation que les Alliés lui avaient faite le 15 de se faire représenter à une Conférence de la paix. Il confirmait le refus de retirer ses troupes de la zone neutre. Il exigeait l'évacuation complète de la Thrace orientale par les Grecs et sa remise immédiate

aux Turcs. Il proposait la réunion d'une conférence à Moudania pour le 3 octobre.

Cette conférence adopta pour la zone neutre la règle de la double évacuation, et par les troupes britanniques, et par les troupes turques. L'affaire de Thrace fut réglée dans le sens turc. Il fut décidé que les troupes grecques se retireraient dans les dix jours. L'accord fut signé le 10.

La guerre était virtuellement finie. Elle entraîna une triple chute. Tout d'abord les troupes grecques, qui revenaient extrêmement irritées, contraignirent le 27 septembre le roi Constantin à abdiquer une seconde fois.

A Londres, le ministère Lloyd George tomba le 19 octobre et fut remplacé par un cabinet conservateur Bonar Law.

En Turquie, le dualisme entre le gouvernement légitime, mais fictif, de Constantinople et le gouvernement irrégulier, mais réel, d'Angora, cessa le 1^{er} novembre. L'Assemblée d'Angora vota une loi d'après laquelle le gouvernement de la nation était remis pour toujours entre ses mains : Méhémet VI perdait à la fois son pouvoir politique comme sultan et son pouvoir religieux comme calife. Le 18 novembre, il s'embarquait pour Malte sur un bateau britannique. La monarchie ottomane était supprimée. La république fut proclamée, avec Mustapha Kemal comme président, le 29 octobre 1923. Quant au khalifat, d'abord donné au prince Abd ul Medjid, il fut ultérieurement supprimé.

Cependant, la Conférence pour la paix s'ouvrit le 20 novembre 1922 à Lausanne. Les négociations, suspendues le 4 février 1923, reprises le 23 avril, aboutirent au traité du 24 juillet 1923.

Le traité de Lausanne rendit à la Turquie toute la Thrace orientale jusqu'à la Maritsa, y compris le faubourg d'Andrinople, Karagatch, qui donne aux Turcs une tête de pont offensive sur la rive droite. En Asie, la frontière avec la Syrie resta celle de l'accord d'Angora. La frontière de l'Irak dut être fixée ultérieurement, la Turquie et l'Angleterre revendiquant l'une et l'autre Mossoul. (Au Nord-Est, la frontière avait été fixée avec la Russie, le 22 septembre 1921, par le traité de Kars ; les Turcs annexaient Kars; les Russes gardaient la Géorgie et le district d'Erivan qu'ils organisèrent en républiques soviétiques.)

A Lausanne, la souveraineté de l'Etat turc fut reconnue sans restriction. C'était le point auquel les hommes d'Angora tenaient le plus. « Pas d'indemnité de guerre, écrit R. Grousset, plus de contrôle des Détroits par les Puissances, plus de servage économique, plus de protectorat religieux des minorités chrétiennes, plus de capitulations. La Turquie était désormais aussi libre chez elle que l'Empire du Soleil levant depuis 1905. Comme conséquences mondiales... le traité de Lausanne (égalait) celui de Portsmouth. »

XII. Le désarmement de l'Allemagne. — A côté des clauses immédiatement exécutables, le règlement de la paix comprenait d'autres clauses, dont l'exécution comportait un délai. Elles étaient de trois sortes: plébiscites, désarmement, réparations.

1° Certains territoires devaient être soumis au plébiscite. Nous avons parlé des plébiscites de Prusse occidentale et de

Haute-Silésie (20 mars 1922). La zone septentrionale du Slesvig fut appelée à choisir entre le Danemark et l'Allemagne le 10 février 1920. La population de la Sarre, administrée par la Société des Nations jusqu'en 1935, devait à cette date décider de son sort.

2° L'article 160 du traité de Versailles stipulait : « A dater du 31 mars 1920 au plus tard, l'armée allemande ne devra pas comprendre plus de 7 divisions d'infanterie et 3 divisions de cavalerie. Dès ce moment, la totalité des effectifs de l'armée des Etats qui constituent l'Allemagne ne devra pas dépasser 100.000 hommes, officiers et dépôts compris, et sera exclusivement destinée au maintien de l'ordre sur le territoire et à la police des frontières. L'effectif total des officiers, y compris le personnel des états-majors, quelle qu'en soit la composition, ne devra pas dépasser 4.000. » A ces restrictions de quantité, s'ajoutaient des restrictions de qualité. La nouvelle armée allemande ne devait avoir ni artillerie lourde, ni aviation, ni chars de combat, ni Etat-Major général, ni organes de mobilisation.

Le désarmement s'exécuta d'autant plus lentement que l'Allemagne fut pendant deux ans la proie de troubles civils très graves. Encore en mars 1920, un coup d'Etat de droite ayant éclaté à Berlin, fut suivi d'un coup d'Etat communiste dans la Ruhr. Il en résulta qu'en même temps qu'elle licenciat l'armée régulière, l'Allemagne organisait pour maintenir l'ordre une armée auxiliaire.

De novembre 1918 à mars 1919, l'Allemagne avait 800.000 hommes de troupes régulières, venant soit des armées battues et en retraite au 11 novembre 1918, soit de corps francs; en outre 100.000 hommes étaient embrigadés dans des embryons de formations policières, dites Burgerwehr, Volkswehr, Heimatschutz. Au total 900.000 hommes.

De mars à octobre 1919, la nouvelle armée de métier, dite Reichswehr, s'est organisée. En vertu du traité, elle n'aurait dû comprendre le 1^{er} octobre que 200.000 hommes; mais ses forces étaient largement supérieures. De plus, il restait de l'ancienne armée des formations non dissoutes et des corps francs, qui portaient les forces régulières à environ 600.000 hommes. Enfin, il commençait à s'organiser dans les grandes villes, avec des sous-officiers démobilisés, une police d'élite, dite Sicherheitswehr, forte d'environ 25.000 hommes. Des techniciens formaient en marge du traité des Technische Nothilfstruppen. Des volontaires (Zeitfreiwilligen) et environ 300.000 gardes civiques (Einwohnerwehren) portaient à 400.000 environ l'effectif des troupes auxiliaires. Au total, un million d'hommes.

D'octobre 1919 à août 1920, l'effectif de l'armée régulière a continué à décroître; en vertu du traité, la Reichswehr aurait dû être ramenée à 100.000 hommes. En fait, ses effectifs avec ce qui restait de l'ancienne armée et les formations en surnombre atteignaient encore le 10 juillet 1920, 400.000 hommes. Mais surtout, à la faveur des troubles, la Sicherheitspolizei avait achevé de s'organiser et atteint 120.000 hommes. Les Zeitfreiwilligen et les Technische Hilfstruppen atteignaient 200.000. Il était à prévoir que cette

prétendue police fournirait des cadres à une mobilisation (1). D'autre part, le cadre des sept divisions prévues par le traité était composé de façon à se doubler; plus tard, il fut organisé de façon à se détrippler. Les camouflages de l'armée allemande ne devaient pas cesser d'être un sujet d'inquiétude.

XIII. Les réparations. — Pendant le cours de la guerre, les Alliés s'étaient mis d'accord sur un double principe. D'une part, on ne demanderait pas d'indemnité de guerre à l'Allemagne; mais, d'autre part, elle réparerait les dommages qu'elle avait causés.

Seulement comment appliquer ce principe? Le 25 janvier 1919, les chefs des gouvernements décidaient de nommer une commission en vue d'étudier et de présenter un rapport concernant : 1° le montant des réparations que les Puissances ennemies devraient payer; 2° leurs capacités de paiement.

Cette commission plénière des réparations tint sa première séance le 3 février 1919 et se divisa en trois sous-commissions : la première devait définir l'objet des réparations qui incombaient à l'Allemagne; la seconde déterminer la capacité de paiement de l'Allemagne et les modalités de paiement; la troisième, les sanctions et les garanties qui forceraient au besoin l'Allemagne à payer. Cette troisième sous-commission, écrit le délégué américain Th. Lamont, « tint une place de moins en moins importante. Je ne sais même si elle remit jamais un rapport final de ses travaux à la Conférence de la Paix ».

Après deux mois de travail, on était tombé d'accord qu'il était impossible de fixer le montant des dommages de guerre. Le gouvernement français, principalement, insistait sur l'impossibilité de présenter aucun chiffre définitif. On avait seulement déterminé la catégorie des dommages dont la réparation devait incomber à l'Allemagne.

Dès le début, mais après une âpre discussion, on avait éliminé des dommages les dépenses de guerre. La Délégation anglaise avait entrepris de démontrer que le dommage causé à la population civile ne signifiait pas autre chose que le montant des dépenses de guerre, celles-ci se traduisant par un fardeau financier qui retombait en définitive uniquement sur les épaules de la population civile. La France, la Serbie et d'autres nations s'associèrent au point de vue britannique. Mais la délégation américaine fit une opposition si décidée que les autres pays durent s'incliner.

En revanche, M. Lloyd George réussit à faire comprendre les pensions dans les dommages de guerre. M. Wilson finit par se ranger à cet avis. Une évaluation faite à la conférence donna le chiffre de 15 milliards de dollars en capital pour cette partie des réparations.

Quant à la capacité de paiement de l'Allemagne, elle devint bien vite la question capitale. Car, de l'avis de tous, le total de cette capacité serait le total exigé d'elle. Mais comment le définir ?

Les facteurs qui déterminent la capacité de paiement sont trop

(1) Les *Einwohnerwehren*, qui avaient surgi de toutes parts, comprenaient 2.500.000 hommes. L'Allemagne avait au total près de 3 millions d'hommes en armes, de valeur très inégale.

nombreux et trop variables pour être évalués sérieusement. La commission se borna à indiquer le montant de l'actif de l'Allemagne susceptible d'être transféré dans un avenir immédiat. Cet actif était évalué à 20 milliards de marks-or et pouvait être livré en deux années.

Pour la capacité totale de paiement et par conséquent pour le chiffre de la dette allemande, la délégation américaine proposa 125 milliards de marks-or, moitié pour les dommages matériels, moitié pour les pensions. La délégation française proposa 165 milliards de marks-or. La délégation britannique, après avoir adopté le chiffre de 500 milliards de marks, lancé par M. Lloyd George pendant la campagne électorale, s'en tint à 200 milliards de marks-or. En fin de compte, les gouvernements, ne pouvant s'entendre, décidèrent de s'en remettre à un organisme chargé de fixer le montant des dommages et d'établir un état de paiements sous cette condition que l'Allemagne acquitterait intégralement sa dette, en trente ans, à partir du 1^{er} mai 1921. Cet organisme, auquel était donné le nom de Commission des Réparations, serait également chargé, après avoir fixé le montant de la dette allemande, d'en contrôler le paiement.

Le 10 janvier 1920, le traité de Versailles entra en vigueur, et la Commission des Réparations était officiellement créée. Elle procéda aussitôt aux travaux préparatoires à l'évaluation des dommages : en vertu de l'article 234 du traité, cette évaluation devait être notifiée au gouvernement allemand le 1^{er} mai 1921 au plus tard. Un état de paiements fut donc remis à celui-ci le 5 mai 1921. Il portait sur une somme totale de 132 milliards de marks-or.

XIV. La Société des Nations et l'avenir de la paix. — Durant les années tragiques de la guerre, devant l'horreur de la souffrance universelle, le sentiment se fit jour que cette guerre devait être la dernière. Le soldat français s'est battu avec constance pour épargner aux siens le retour d'une pareille catastrophe. On ne pouvait espérer réaliser la liquidation générale des conflits. On essaya du moins de rendre le recours aux armes de plus en plus difficile.

Avant 1914, la seule assurance contre les périls politiques était le système des alliances. Ainsi avons-nous vu se former l'Alliance des trois Empereurs, puis la Triplice, puis l'Alliance franco-russe, puis l'Entente cordiale. Au lendemain de la guerre, ce système fut universellement condamné comme propre à engendrer des guerres plutôt qu'à les prévenir, et le traité de Versailles enregistra la création d'une Société des Nations.

C'est pour supprimer le recours à la guerre que la Société des Nations a été fondée, par le traité de Versailles lui-même. L'article 13 du pacte porte que les membres de la Société soumettront à l'arbitrage les différends qui s'élèveront entre eux et qui leur paraîtront susceptibles d'être ainsi réglés; quand l'arbitrage ne leur paraîtra pas possible, ils porteront le différend devant le Conseil de la Société (art. 15). Le Conseil s'efforce de régler le litige; s'il n'y réussit pas, il publie un rapport, dans lequel il propose une solution; si ce rapport est voté à l'unanimité, les membres de la Société s'engagent à ne pas recourir à la guerre contre

la partie qui se conformerait à la solution proposée; les parties elles-mêmes s'engagent à ne pas recourir à la guerre avant un délai de trois mois (art. 12). Ainsi on ne peut pas dire que le pacte de la Société interdise la guerre; il se contente de la retarder et de la limiter.

Peut-on aller plus loin ? Deux voies sont ouvertes : l'une conduit à la renonciation formelle à la guerre comme moyen politique; l'autre conduit à la fin des guerres par le désarmement. En d'autres termes, l'un des moyens d'aboutir à la paix définitive est de proscrire la guerre; le second de la rendre impossible. Dans l'une comme dans l'autre de ces directions, des négociations furent engagées. La première voie aboutit à une condamnation générale de la guerre, connue sous le nom de pacte Briand-Kellogg; la seconde, à certaines restrictions consenties par certains Etats dans le droit de s'armer.

Les traités de paix imposaient aux nations vaincues la diminution de leurs effectifs. Cette limitation devait d'ailleurs s'étendre ultérieurement à toutes les nations : « En vue de rendre possible la préparation d'une limitation générale de toutes les Nations, l'Allemagne s'engage à observer strictement les clauses militaires... ci-après stipulées. »

Une tension, qui se produisit après la guerre entre les Etats-Unis et le Japon, amena la réunion à Washington d'une conférence à la fois pour régler les questions du Pacifique et pour s'entendre sur une limitation des armements maritimes. La Conférence dura du 12 novembre 1921 au 6 février 1922. On se mit d'accord pour limiter la construction des grandes unités navales, des *capital ships*, comme disent les Anglais. On attribua à l'Angleterre et à l'Amérique le droit d'avoir des cuirassés, jusqu'à concurrence de 525.000 tonnes; le Japon était limité à 315.000, la France et l'Italie à 175.000 tonnes chacune. L'Alliance anglo-japonaise fut remplacée par une Entente du Pacifique entre l'Angleterre, les Etats-Unis, le Japon et la France. Ces Etats se garantissaient réciproquement leurs possessions du Pacifique et s'engageaient à ne pas élever de fortifications entre l'Ouest des Hawaï et le méridien de Hong-Kong.

Quand on avait parlé de réduire aussi les armements terrestres, M. Briand avait rappelé, le 24 novembre, que la France avait réduit au maximum ses forces militaires : « Si on veut que nous allions au delà, ajouta-t-il, quelle aide ou garantie offrez-vous ? J'écoute. » Il y eut un silence.

Cependant, ces mots ne devaient pas être perdus. Un mois plus tard, lord Curzon, parlant à M. de Saint-Aulaire, fit allusion au projet d'alliance qui avait souvent été agité dans la presse des deux pays. A son tour, M. Briand, rencontrant lord Curzon à Paris le 17 décembre, lui proposa un accord franco-anglais qui serait le noyau d'une entente plus large, analogue à celle qui avait été conclue pour le Pacifique à Washington. La conséquence fut une Conférence interalliée qui eut lieu à Cannes en janvier 1922. Le 11 janvier, le premier ministre britannique, qui était alors M. Lloyd George, remit au premier ministre français un projet de traité dont le premier article portait : « Dans le cas d'une agression directe et

non provoquée contre le territoire de la France par l'Allemagne, la Grande-Bretagne se rangera immédiatement aux côtés de la France avec ses forces militaires, navales et aériennes.»

La Conférence de Cannes fut interrompue par des événements de politique intérieure qui amenèrent M. Briand à donner sa démission. Les négociations ultérieures continuées par M. Poincaré n'aboutirent pas.

Dans l'été de 1923, l'Allemagne subit une crise qui faillit l'emporter. Mais elle se remit à la fin de l'année et dans les premiers mois de 1924 avec une promptitude singulière. On eut le sentiment qu'après avoir rétabli sa situation économique, elle pourrait désirer prendre sa revanche. Tous les systèmes préconisés jusque-là essayaient de l'intimider par un groupement de puissances capable de la faire réfléchir si elle s'avisait de vouloir de nouveau troubler la paix du monde. L'Assemblée de la Société des Nations de 1922 avait voté une résolution qui avait abouti à un projet de traité d'Assistance mutuelle, condamné à l'échec par l'opposition courtoise, mais irréductible de l'Angleterre. Pour la première fois, en 1924, on chercha autre chose. A Genève, M. Herriot, dans un discours retentissant, posa le principe que « ces trois termes: arbitrage, sécurité, désarmement, sont solidaires ». C'est sur ces bases que le problème se trouva désormais posé.

Le 16 octobre 1925, à Locarno, les représentants des gouvernements allemand, belge, britannique, français, italien, polonais et tchécoslovaque, « réunis en vue de chercher d'un commun accord les moyens de préserver du fléau de la guerre leurs nations respectives et de pourvoir au règlement pacifique des conflits de toute nature qui viendraient éventuellement à surgir entre certaines d'entre elles », ont conclu cinq conventions d'arbitrage. L'Allemagne et la Belgique, et de même l'Allemagne et la France s'engagèrent réciproquement « à ne se livrer de part et d'autre, en aucun cas, à la guerre ». Il n'est que deux exceptions: la légitime défense et les obligations assumées comme membre de la Société des Nations.

Quoi qu'il en doive être de l'avenir, les traités de 1925 sont l'épilogue du grand drame que nous avons essayé de raconter. Puisse les historiens futurs n'avoir à écrire que l'histoire de la paix!



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	Pages. 9
-------------------	-------------

PREMIÈRE PARTIE

Les premiers chocs (1914).

CHAPITRE PREMIER. — De l'attentat de Serajevo à la guerre européenne.....	33
CHAPITRE II. — La concentration des armées.....	51
CHAPITRE III. — L'offensive de Lorraine.....	75
CHAPITRE IV. — La bataille des frontières.....	98
CHAPITRE V. — La Marne.....	115
CHAPITRE VI. — Les opérations sur le théâtre oriental.....	137
CHAPITRE VII. — La seconde offensive allemande et la bataille des Flandres.	152
CHAPITRE VIII. — La campagne de Pologne et la stabilisation sur le théâtre oriental.....	164

DEUXIÈME PARTIE

Les Fronts fortifiés.

CHAPITRE IX. — La guerre de position.....	177
CHAPITRE X. — Les premières batailles d'assaut.....	204
CHAPITRE XI. — La campagne d'hiver sur le théâtre oriental.....	228
CHAPITRE XII. — La bataille d'Artois.....	247
CHAPITRE XIII. — L'offensive de Mackensen.....	255
CHAPITRE XIV. — L'intervention de l'Italie.....	286
CHAPITRE XV. — La guerre turque : Dardanelles, Caucase et Mésopotamie.	303
CHAPITRE XVI. — La bataille d'Artois-Champagne.....	323
CHAPITRE XVII. — La diversion de Serbie.....	338
CHAPITRE XVIII. — La maîtrise de la mer.....	352
CHAPITRE XIX. — La tragédie de Verdun.....	365
CHAPITRE XX. — Du Trentin à l'Isonzo.....	397
CHAPITRE XXI. — L'offensive de Broussilov.....	407
CHAPITRE XXII. — La bataille de la Somme.....	430
CHAPITRE XXIII. — La campagne de Roumanie.....	469
CHAPITRE XXIV. — La délivrance de Verdun.....	481

	Pages.
CHAPITRE XXV. — Le Chemin des Dames.....	492
CHAPITRE XXVI. — La crise de 1917.....	519
CHAPITRE XXVII. — La paix de Brest-Litovsk.....	537
CHAPITRE XXVIII. — Caporetto.....	552

TROISIÈME PARTIE

La décision.

CHAPITRE XXIX. — L'offensive allemande sur le front occidental.....	565
CHAPITRE XXX. — Le changement de signe.....	604
CHAPITRE XXXI. — L'offensive franco-britannique.....	617
CHAPITRE XXXII. — L'offensive sur tout le front.....	630
CHAPITRE XXXIII. — L'offensive sur tous les théâtres.....	637
CHAPITRE XXXIV. — La paix.....	667

VERIFIOAT
1987

TABLE DES CARTES

	PAGES
PLANCHE I. — La concentration sur le théâtre occidental. La concentration sur le théâtre oriental	57
PLANCHE II. — La prise de Liège. L'expédition de Mulhouse. Bataille de Lorraine	89
PLANCHE III. — La manœuvre sur le centre	104
PLANCHE IV. — Bataille de Charleroi. Bataille de Mons. Bataille des Frontières	113
PLANCHE V. — Bataille de la Marne	128
PLANCHE VI. — Bataille de Mazurie. Le Front serbe. La défaite autrichienne en Galicie	145
PLANCHE VII. — Bataille d'Ypres. Campagne de Pologne. Le front des Quatre Rivières	163
PLANCHE VIII. — Les fronts fortifiés	176
PLANCHE IX. — La Bataille d'Artois. L'Argonne. Les Vosges	217
PLANCHE X. — L'offensive Mackensen	257
PLANCHE XI. — Le théâtre italien	288
PLANCHE XII. — L'offensive austro-allemande sur le front oriental. Le front de l'Isonzo	297
PLANCHE XIII. — Le front d'Arménie. Le front de l'Irak. Le front de Palestine	321
PLANCHE XIV. — Les batailles de Champagne	328
PLANCHE XV. — Le front serbe. Le front de Salonique	345
PLANCHE XVI. — Bataille de Verdun	368
PLANCHE XVII. — L'offensive Broussilov. Bataille de la Somme.....	409
PLANCHE XVIII. — La campagne de Roumanie.	472
PLANCHE XIX. — La délivrance de Verdun	480
PLANCHE XX. — Les positions fortifiées des Allemands.....	504
PLANCHE XXI. — Bataille du Chemin des Dames. Bataille des Flandres.	513
PLANCHE XXII. — Bataille de l'Ailette. Bataille de Cambrai. Bataille de Riga. Caporetto	537
PLANCHE XXIII. — Bataille de la Lys. 2 ^e bataille de la Marne. Bataille de Montdidier	585
PLANCHE XXIV. — Le changement de ligne. L'armée allemande au 8 août 1918	609
PLANCHE XXV. — Bataille de Picardie	624
PLANCHE XXVI. — L'offensive générale	656

VERIFICAT
2007

VERIFICAT
2017

BIBLIOTECA
GENERALA
UNIVERSITATII
BUCURESTI